

L'AFRICA ROMANA

Trasformazione dei paesaggi del potere
nell'Africa settentrionale
fino alla fine del mondo antico

A cura di

Maria Bastiana Cocco, Alberto Gavini, Antonio Ibba

Volume secondo



Carocci



A.D. MDLXII

Collana del Dipartimento di Storia,
Scienze dell'Uomo e della Formazione
dell'Università degli Studi di Sassari

Serie del Centro di Studi Interdisciplinari
sulle Province Romane

Direttore: Raimondo Zucca

43**

In copertina: *Praetorium* della *Legio III Augusta* a *Lambaesis*
(foto di Attilio Mastino).

1^a edizione, novembre 2012
© copyright 2012 by
Carocci editore S.p.A., Roma

Finito di stampare nel novembre 2012

ISSN 1828-3004
ISBN 978-88-430-6287-4

Riproduzione vietata ai sensi di legge
(art. 171 della legge 22 aprile 1941, n. 633)
Senza regolare autorizzazione,
è vietato riprodurre questo volume
anche parzialmente e con qualsiasi mezzo,
compresa la fotocopia,
anche per uso interno o didattico.

I lettori che desiderano
informazioni sui volumi
pubblicati dalla casa editrice
possono rivolgersi direttamente a:

Carocci editore
corso Vittorio Emanuele II 229 - 00186 Roma
telefono 06 / 42818417 - fax 06 / 42747931

Visitateci sul nostro sito Internet:
<http://www.carocci.it>

L'Africa romana

Trasformazione dei paesaggi del potere
nell'Africa settentrionale
fino alla fine del mondo antico

Atti del XIX convegno di studio
Sassari, 16-19 dicembre 2010

A cura di
Maria Bastiana Cocco, Alberto Gavini, Antonio Ibba

Volume secondo



Carocci editore

Volume pubblicato con il contributo finanziario di:



FONDAZIONE BANCO DI SARDEGNA



UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI SASSARI

I saggi di questi Atti di convegno sono stati sottoposti a referaggio.

Comitato scientifico

Presidente: Attilio Mastino

Componenti: Aomar Akerraz, Angela Antona, Samir Aounallah, Piero Bartoloni, Nacéra Benseddik, Paolo Bernardini, Azedine Beschouch, José María Blázquez, Antonietta Boninu, Giovanni Brizzi, Francesca Cenerini, Antonio Maria Corda, Lietta De Salvo, Angela Donati, Rubens D'Oriano, Mounir Fantar, Piergiorgio Floris, Emilio Galvagno, Elisabetta Garau, Mansour Ghaki, Julián González, John J. Herrmann, Antonio Ibba, Mustapha Khanoussi, Giovanni Marginesu, Bruno Massabò, Marc Mayer, Marco Milanese, Marco Edoardo Minoja, Alberto Moravetti, Jean-Paul Morel, Giampiero Pianu, René Rebuffat, Marco Rendeli, Joyce Reynolds, Daniela Rovina, Paola Ruggeri, Donatella Salvi, Sandro Schipani, Ahmed Siraj, Pier Giorgio Spanu, Alessandro Teatini, Alessandro Usai, Emina Usai, Cinzia Vismara, Raimondo Zucca

Coordinamento scientifico

Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane dell'Università
degli Studi di Sassari

Viale Umberto I 52 - 07100 Sassari
telefono 079 / 2065233 - fax 079 / 2065241
e-mail: africaromana@uniss.it

Nacéra Benseddik
Au pays d'Augustin
Nouvelles traces du christianisme antique

De nouveaux documents – gravures rupestres et chapiteau figuré – viennent enrichir la carte archéologique du christianisme africain et le répertoire iconographique chrétien du pays natal de saint Augustin.

Mots clés: Algérie, christianisme, chrisme, constantinien, eucharistie, canthare, colombe, dauphin, chapiteau.

A partir de Carthage où elle semble d'abord être arrivée, la nouvelle religion se répandit le long des routes qui s'enfoncent dans la Numidie et vers les Maurétanies. Le concile carthaginois du 256 pouvait déjà rassembler les représentants de 87 évêchés. C'est à *Thagaste* (Souk Ahras, Algérie) que la chrétienté doit l'une des personnalités les plus marquantes de son histoire: Augustin. Des fouilles pratiquées en 1903, dans sa ville natale, ont exhumé notamment un édifice probablement consacré au culte chrétien encore aux V^e et VI^e siècles¹.

**Les vestiges chrétiens de la région de *Thagaste*
(Souk Ahras, Algérie)**

Le pays natal de l'évêque d'Hippone (Annaba, Algérie) a sa place dans la géographie et l'archéologie du christianisme antique, car nombreux en sont les villes et villages à avoir fourni et à receler des vestiges chrétiens.

* Nacéra Benseddik, École de Restauration et de Conservation des Biens Culturels, Alger.

1. N. BENSEDDIK, *Thagaste-Souk Ahras, Patrie de saint Augustin*, Alger 2005; N. BENSEDDIK, *Thagaste, Souk Ahras, Patria di Sant'Agostino*, Ortacesus 2010.

Au sud

Thagura (*Thagora*, Taoura)², à 24 km au sud-est de *Thagaste*, disposait d'une église à trois nefs dont les restes mal conservés ont été signalés par S. Gsell à environ 200 m à l'est de la citadelle byzantine³. On lui connaît des évêques entre 401 et 411 (Sanctippus, primate de Numidie mentionné par Augustin), en 411-418 (catholique) et en 484; un évêque *Tagarensis* est cité en 397, 411 et 416⁴.

Au sud de Taoura, dans un champ de Aïn el Hadjar, une tombe chrétienne a été découverte au cours de labours: défunt déposé simplement en pleine terre et accompagné de deux objets en céramique dont une lampe ornée du monogramme constantinien et datée du IV^e siècle et un poisson de facture grossière⁵. Cette tombe isolée accompagnée des emblèmes symboliques de la nouvelle religion a dû recevoir discrètement les restes de quelque converti à une époque où le christianisme n'était pas encore très répandu.

Madauros (Montesquieu, Mdaourouch)⁶ se trouve à environ 20 km au sud de *Thagaste*, 21 km à l'est de *Tipasa* et 35 km à l'est de Sedrata. Plusieurs évêques y sont attestés à partir de la fin du IV^e siècle: Placentinus (catholique) et Donatus (donatiste) en 411; Pudentius (catholique) en 484. D'autres membres du clergé sont mentionnés par des inscriptions jusqu'au VI^e siècle⁷. Le site abrite trois églises des IV^e et V^e siècles⁸.

Tipasa (Tifech), célèbre pour sa forteresse byzantine, est à 30

2. AAA, 19, 80.

3. S. GSELL, *Monuments antiques de l'Algérie*, II, Paris 1901, p. 264, n°137; I. GUI, N. DUVAL, J. P. CAILLET, *Basiliques chrétiennes d'Afrique du Nord*, I. *Inventaire des monuments de l'Algérie*, Paris 1992, p. 332-3.

4. J. MESNAGE, *L'Afrique chrétienne, évêchés et ruines antiques*, Paris 1912, p. 376; A. MANDOUZE, *Prosopographie de l'Afrique chrétienne*, Paris 1982, p. 1286.

5. AAA, 18, 428 (add.); M. ROUQUETTE, *Le poisson eucharistique dans une tombe africaine*, «BCTH», 1907, p. 454-8.

6. AAA, 18, 432.

7. MESNAGE, *évêchés*, cit., p. 338-9; MANDOUZE, *Prosopographie*, cit., p. 1271.

8. S. GSELL, A. JOLY, *Khamissa, Mdaourouch, Announa*, II. *Mdaourouch*, Paris 1922, p. 102-6, 115-25. ST. GSELL, *La basilique chrétienne de Mdaourouch*, «BCTH», 1915, p. 222-34; GSELL, *Monuments*, cit., n° 80, p. 227; N. DUVAL, *Église et thermes en Afrique du Nord*, «BCTH», 1971, p. 298-305; GUI, DUVAL, CAILLET, *Basiliques*, cit., p. 327-32; N. DUVAL, *Les églises à deux absides*, vol. II, (BEFAR, 218b), Paris 1973, p. 29-34.

km au sud-ouest de *Thagaste* et 6 km à l'est de *Thubursicu Numidarum* (Khamissa)⁹. Parmi ses évêques, on mentionne Rusticus en 484¹⁰, Firmus en 525¹¹ et un autre en 533¹². Un *exagium* en bronze¹³ et deux bulles en plomb dont une surmontée d'une croix latine au nom du patrice Grégoire y ont été découverts¹⁴.

Les vastes ruines de *Thubursicu Numidarum* s'étalent à 5 km au nord-ouest de *Tipasa* et à 14 km au nord-est du village moderne de Sedrata. On lui connaît des évêques, catholiques (Maurentius en 407¹⁵, Frumentius en 484¹⁶) et donatistes (Fortunius à la fin du iv^e siècle¹⁷, Ianuarius ou Ianuarianus en 411¹⁸). Sur le site, sur le côté ouest de la *platea vetus*, un temple inachevé a peut-être servi d'église¹⁹, à côté, au Nord, une salle absidale présente un bassin circulaire qui a pu servir de baptistère²⁰. Au nord-ouest, s'élève une chapelle byzantine de 15,10 × 12,20 m²¹, tandis que tout près de là, au nord nord-est, se trouve un petit édifice à abside peut-être consacré au culte chrétien²². L'inscription métrique chrétienne contre les envieux, découverte sur ce site en 1915, a été datée du

9. CH. DIEHL, *Rapport sur deux missions archéologiques dans l'Afrique du Nord (avril-juin 1892, mars-mai 1893)*, (Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires, IV), Paris, 1893, p. 351; CH. DIEHL, *L'Afrique byzantine*, Paris 1896, p. 177-8, 196, 205, 217-8, 220, 222, 286, 288, 289, 417; GSELL, *Notes sur quelques forteresses antiques du département de Constantine*, «RSAC», 32, 1898, p. 279 ss.

10. *Notitia Africae*, ann. 848, dans MGH, AA, III, 1, p. 65.

11. CCSL, 149: *Concilia Africae*, (éd. MUNIER), p. 271; MANDOUZE, *Prosopographie*, p. 461.

12. J. HARDOUIN, C. RIGAUD (éds.), *Acta Conciliorum et Epistolae Decretales ac Constitutiones Summorum Pontificum*, I-III, Paris 1714, II, p. 1081; III, p. 51.

13. CIL VIII, 10964.

14. A. POULLE, *Inscriptions de la Numidie et de la Mauritanie Sétifienne*, «RSAC», 1878, p. 335-6; CIL VIII, 10965; MOUGEL (L'abbé), *Antiquités romaines de Kérichéfa*, «BACH», 15, 1880, p. VII; ID., *Quatre kilomètres de promenade archéologique sur la rive droite du Melah*, «BACH», 16, 1881, p. XX et XXIII.

15. HARDOUIN, RIGAUD (éds.), *Acta Conciliorum et Epistolae Decretales*, cit., I, p. 922.

16. *Cod. De Laon, Notitia Africae*, ann. 848, dans MGH, AA, III, 1, p. 22.

17. AUG., *epist.*, XLIV, 13.

18. CSEL, 411 = *Gesta Conlotionis Carthaginensis*, I, 143, 201.

19. AAA, 18, 297.

20. GSELL, *Monuments*, cit., I, p. 61.

21. AC, X, 1866, p. 120; DIEHL, *Rapport sur deux missions*, cit., p. 365; GSELL, *Monuments*, cit., II, p. 214.

22. AC, XXXIX, p. 175.

vi^e siècle²³. A seulement quelques kilomètres avant d'arriver à Sedrata, à Hr Sidi Belrhits, on a signalé des «ruines romaines assez étendues [...] chapiteaux d'ordre ionique dégénéré, fûts, bases (débris d'une église?)»²⁴. Au sud, *Vatari* (Fedj es-Siouda) se trouve au carrefour de cinq voies romaines: vers Carthage, vers Hippone, vers *Cirta*, vers Lambèse et vers *Theveste*. Là, outre une forteresse de basse époque, des bornes milliaires, des vestiges d'un village et des épitaphes, ont été signalés des fûts de colonnes considérés comme des débris d'église²⁵.

A l'ouest

A *Gadiaufala* (Ksar Sbahi)²⁶, S. Gsell a signalé des traces de murs d'une église à trois nefs (25 × 12 m)²⁷. L'un des chapiteaux en tronc de pyramide renversé provenant de la nef était gravé d'un chrisme constantinien avec alpha et oméga. Un autel porte une épitaphe dont la formule *memoriae* est un indice possible de l'appartenance chrétienne des défunts et de leurs parents²⁸. On lui connaît deux évêques: Salvianus ou Calvianus en 256²⁹, Augentius en 484³⁰.

On a identifié, à Henchir el Hammam, deux églises à trois nefs, à 10 m l'une (29,10 × 14,35 m) de l'autre (22,30 × 12,80 m), disparues depuis³¹. Dans la première église, on a recueilli des chapiteaux en tronc de pyramides renversé et un cippe quadrangulaire gravé d'une inscription *In Christo perseveres. Pater dat pane(m)* accompagnée d'un monogramme constantinien.

Le village de Aïn Reggada, dans la riche vallée de l'oued Zena-

23. P. MONCEAUX, *Communication*, «CRAI», 1916, p. 37-9.

24. AAA, 18, 375.

25. AAA, 18, 478.

26. AAA, 18, 159; MESNAGE, *L'Afrique chrétienne, évêchés*, cit., p. 364.

27. GSELL, *Monuments*, cit., II, n° 71, p. 217. GUI, DUVAL, CAILLET, *Basiliques*, cit., p. 326: Duval la déclare disparue, à tort, car j'ai eu l'occasion, il y a quelques années, d'en voir des restes conséquents.

28. CIL VIII, 4807 = ILAlg, II, 2, 6190. È propos de la diffusion de *memoriae* dans l'épigraphie africaine du iv^e siècle et sur sa présence aussi bien dans des textes chrétiens que sur des tombes païennes, voir P.-A. FÉVRIER, *Le formulaire des inscriptions funéraires datées de Maurétanie Césarienne orientale*, «BSAF», 1962, p. 156.

29. AUG., *Oper. Sti Cypr., Sententiae Episc.*, n° 76.

30. *Notitia Africae, ann. 484*, dans MGH, AA, III, 1, p. 2.

31. AAA, 18, 208. GSELL, *Monuments*, cit., II, n°^{OS} 62-63, p. 209-11; GUI, DUVAL, CAILLET, *Basiliques*, cit., p. 335-7.

ti, abritait des vestiges archéologiques appartenant vraisemblablement à une église³²: deux fûts de colonnes, quatre chapiteaux et trois caissons épigraphes. Les inscriptions gravées sur les caissons sont des dédicaces martyrologiques, datées du IV^e environ³³, dont l'une est surmontée du monogramme du Christ et ornée d'un relief figurant deux oiseaux et un poisson, la deuxième porte également en tête le monogramme du Christ. Les matériaux, présentant la même couleur et le même grain, proviennent de carrières exploitées près d'Aïn-Abid. A peu de distance de là, on a découvert un ex-voto rupestre consacré à Hercule³⁴.

Les nouvelles découvertes de Sedrata

La région de Sedrata est comprise dans un losange allongé qui aurait pour petits côtés, au nord, les villes de Guelma et Souk-Ahras et au sud les villes d'Aïn-Beïda et Tébessa. Le village moderne de Sedrata se trouve à 64 km de Guelma, 45 km de Souk-Ahras et 28 km de Madaure. Les ruines d'époque romaine sont très nombreuses: outre les trois grandes cités de *Madauros*, *Tipasa*, *Thubursicum Numidarum*, on peut voir les traces de gros bourgs un peu partout tels Ksar-Frigui, Guelaat Sidi-Yahia, *Vatari*, Henchir-Gourmat, *Fonte Potamiano* (Henchir Mechta-Bir-Bouhaouch). Sur les hauteurs comme dans les vallées, on a signalé, à l'époque coloniale, colonnes, chapiteaux, divers fragments architectoniques et pierres taillées dont beaucoup devaient provenir d'édifices du culte chrétien³⁵.

Kef Rdjem (FIG. 1)

Kef Rdjem appartient au Djebel Maïda, non loin du point le plus élevé de la région (1.423 m), à 5 ou 6 km au nord du chef-lieu de commune de Sedrata, région riche en stations d'art néolithique. Dans cet alignement rocheux, une paroi orientée au sud porte une

32. A. POULLE, *Inscriptions de la Numidie et de la Mauritanie Sétifienne*, «RSAC», 1875, p. 378 ss.; Y. DUVAL, *Loca sanctorum. Le culte des martyrs en Afrique du IV^e au VII^e siècle*, (Coll. EFR, 58), Rome 1982, n^{os} 100-102, p. 207-12.

33. CIL VIII, 5664-6; POULLE, *Inscriptions de la Numidie*, cit., p. 387; GSELL, *Monuments*, cit., II, p. 404.

34. N. BENSEDDIK, *Hercule en Numidie. Une image méconnue*, «Ikosim», 1, 2012, p. 119-24, et pl. IV.

35. A. ROBERT, *Les ruines romaines de la commune mixte de Sedrata [Algérie]*, «RSAC», 33, 1899, p. 230-58.



Fig. 1: Kef Rdjem (cl. N. Benseddik).

représentation de bubale (*pelorovis antiquus*, espèce disparue depuis la fin du néolithique) jusque là inconnue et, à 20 m de là, une figure de bovin au trait poli et profond accompagnée d'un orant³⁶. Non loin, on peut admirer deux autres stations d'art rupestre: Kef M'Saouar (à 10 km au nord-ouest de Sedrata, sur une paroi orientée à l'ouest, une scène animalière de 3 m de hauteur et 15 m de largeur) et Kef Damous, dit Kef el Kherraz, (à quelque 2 km de là, vers le nord, un abri assez profond avec une série de petites figures d'aspect insolite gravées).

Le pic de Kef Rdjem, lui-même, a été creusé, à une époque très ancienne mais indéterminée, de deux volées de marches menant à un sommet creusé naturellement d'une alvéole (PL. I, 1-3). Des arbres ont réussi à croître sur ce rocher escarpé. Les pluies, dont la force sacrée et bienfaisante a toujours été à l'origine de nombreuses cérémonies magiques, alimentent une cascade qui continue à creuser la masse rocheuse. Nous n'avons observé là aucune trace de vénération moderne (pas de nouets à l'arbre, aucune trace d'encens ou de bougies dans l'alvéole), mais les éléments essentiels des cultes primitifs africains sont ici présents. Les accidents de terrains, montagnes, grottes, rochers ont été regardés par les Berbères, sinon comme des divinités, du moins comme les demeures d'è-

36. Il nous faut remercier l'Association de Protection et de Promotion des sites et monuments historiques de la Région de Sedrata pour avoir découvert ce site et nous l'avoir signalé. N. AIN-SEBA, *L'art rupestre du Constantinois. Journées d'étude de Sedrata «Le patrimoine archéologique de la région»*, Iksim 2009, (à paraître).

tres divins qu'ils se devaient d'adorer³⁷. Pline l'Ancien³⁸ et Pomponius Méla³⁹ nous apprennent l'existence en Cyrénaïque d'un rocher consacré à l'Auster provoquant des tempêtes de sables si la main de l'homme le touche. Près du cratère de la Caldera, à Palma aux Canaries, se trouvait un rocher à la forme d'un obélisque nommé Idafé. Les membres de la tribu Tanansu l'empêchaient, selon eux, de tomber par des processions et des chants ainsi que des entrailles d'animaux qu'ils mangeaient et, parfois, des victimes étaient jetées du haut des montagnes voisines. Des documents de l'époque romaine nous font connaître, en différents lieux, des cultes des montagnes, des eaux, des arbres, qui témoignent plus ou moins nettement de superstitions animistes⁴⁰. Ce culte des hauts lieux est attesté aussi dans le monde phénico-punique. Au fond du golfe de Tunis, sur un des deux sommets du djebel Bou Kourneïn, le culte d'un Baal, devenu *Saturnus Balcaranensis*, se maintint jusqu'en plein Empire romain⁴¹. Des dieux indigènes avaient dû céder la place à plus puissants qu'eux, tel *Saturnus* (le Baal Hammon punique) s'emparant des sommets. Nombreuses sont les inscriptions latines dédiées à un *genius montis*, qui témoignent de l'importance des montagnes, que leur hauteur semble rapprocher du ciel, comme objets et lieux de culte en même temps⁴². Au v^e ap. J.-C., Augustin reprocha à ses fidèles de toujours gravir les montagnes pour prier Dieu d'une manière supposée plus efficace⁴³. Près des sources, aussi, on a recueilli des dédicaces latines aux *genii* de ces lieux⁴⁴. En Grande Kabylie, le pic d'Azrou N'thour (rocher de la 2^e prière du jour) dans la commune d'Illiltene, est l'objet, aujourd'hui encore, d'un pèlerinage estival couronné par une fête,

37. R. BASSET, *Recherches sur la religion des Berbères*, Paris 1910, p. 1.

38. PLIN., *nat.*, II, 7, 44.

39. MELA, *De situ orbis*, I, 8.

40. S. GSELL, *Histoire ancienne*, I, Paris 1913, p. 243.

41. J. TOUTAIN, *Les cultes païens dans l'Empire romain. Les Provinces latines*, t. III. *Les cultes africains*, Paris 1917-20, p. 46; M. LE GLAY, *Saturne africain. Histoire*, Paris 1966.

42. CIL VIII, 17763 (Mechta Chabet Zizi, région de Khenchela): *Genio mont[is] / Rutinaesi[///] ...* CIL VIII, 9180 (près de Bouira): *Genio mont[is] Pastoria[nensis], vim t[em]pestatum [a] patria n[ar]/[c]enti sc[yp]hum / [e]t victim[am]*; CIL VIII, 21567 (dans le djebel Amour): *Genio summ[o] Thasuni et deo sive deae [nu]mini sancto*.

43. AUG., *serm.*, XLV, 7.

44. CIL VIII, 5884 (Sila): *Geni[o] numinis Caput Amsagae*.

l'*Assensi*. C'est que la croyance aux génies est répandue, aujourd'hui encore, partout en pays berbères⁴⁵. Anonymes, immatériels ou enfermés dans une enveloppe très subtile, que les yeux humains ne voient pas, ces esprits sont en nombre infini. Ils habitent confusément l'intérieur de la terre, surtout les massifs montagneux, mais également les sources, les grottes et les arbres. Ainsi se répandit le culte des dieux locaux.

L'action à cet endroit des eaux en cascade, mentionnées ci-dessus, a entraîné de part et d'autre la constitution de parois sur lesquelles on est venu graver, dans l'Antiquité, toute une série de monogrammes constantiniens. Alors que la paroi de gauche, recouverte par la mousse, ne laisse plus rien apparaître, celle de droite offre au regard au moins neuf monogrammes constantiniens simples de tailles inégales (20 à 8 cm), datables du IV^e siècle⁴⁶ (PL. II, 1-2). Pourquoi cette concentration de chrismes à cet endroit? Parlant de l'Église de Numidie, particulièrement éprouvée par les persécutions, Augustin écrit: «Beaucoup, arrêtés à cause de leur refus, souffrirent des maux de toute sorte, affrontèrent les plus cruels supplices et furent mis à mort: aussi les honore-t-on à bon droit comme martyrs»⁴⁷. Jusqu'à la conversion de Constantin qui lui conféra le statut de religion protégée puis officielle, l'histoire du christianisme avait en effet été marquée par des périodes de persécution aux conséquences durables: l'édit de Dèce en 250, ceux de Valérien en 257-258, la persécution militaire de la fin du III^e siècle, puis celle de Dioclétien en 303-305 (*Acta sanctae Crispinae* sur le martyre en 304 d'une chrétienne de *Thagora*, exécutée à *Theveste*). Les monogrammes constantiniens ont-ils été gravés en ces lieux escarpés et isolés du Kef Rdjem à une époque où il était encore imprudent de manifester sa foi? Mais si au début ce fut par nécessité et crainte que les disciples de Jésus-Christ prenaient des précautions dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux, on sait qu'ensuite, imitant le secret des mystères d'Éleusis, les fidèles pensaient rendre leurs institutions sacrées plus respectables aux

45. L'Islam s'en est accommodé, qui admet l'existence des *djinn*: cfr. E. WESTERMARCK, *The Belief in Spirits in Morocco*, (*Acta Academiae Aboensis. Humaniora*, 1), Abo 1920; H. BASSET, *Le culte des grottes au Maroc*, Alger 1920, p. 87 ss.

46. Le chrisme constantinien simple ✠ est attesté aux second et troisième tiers du IV^e siècle mais se retrouve aussi plus tard: GSELL, *Monuments*, cit., II, p. 115, n. 1.

47. AUG., *coll. C. Don.*, III, 25.

yeux des païens. Il se peut, enfin, qu'une telle concentration de symboles chrétiens soit à interpréter comme la marque de la christianisation d'un sanctuaire païen, de la continuité du sacré des lieux? La magie des lieux plus que la nécessité de cacher ses croyances a dû attirer là, peut-être de manière répétée, les chrétiens de la région dans une sorte de pèlerinage syncrétiste. Aujourd'hui encore, un peu plus loin au bas du kef, un marabout continue à recevoir des témoignages de vénération des habitants de la région.

Chapiteau de pilastre sculpté

(PL. III, 1-2)

Longueur: 0,48 m. Hauteur: 0,385 m. Épaisseur: 0,45 m. Hauteur de la moulure: 0,15 m. Oiseau de droite: de la queue à la tête: 0,27 m; oiseau de gauche: 0,20 m. Coupe: diam. 12 cm.

Déposé en 2002 dans la cour d'une institution municipale, il est endommagé à la base.

Calcaire, provenance exacte inconnue.

Il a trois moulures latérales sur le côté gauche et deux sur le côté droit, fortement abrasées, probablement par l'eau. Face antérieure sculptée: un canthare surmonté de deux colombes affrontées et encadré par deux dauphins, la tête en bas et la queue en haut se raccordant habilement au tailloir et peut-être aussi à la moulure sur les côtés. Les facteurs d'érosion déjà mentionnés à propos des moulures ont affecté toute la partie gauche, car aussi bien le dauphin que la queue de la colombe se sont estompés.

La base du chapiteau souffre d'une cassure.

Le thème central, la source au milieu du Paradis, héritage oriental ancien, a symbolisé pendant des siècles l'eucharistie dans l'iconographie paléochrétienne et l'hagiographie africaine⁴⁸: un canthare où viennent s'abreuver ou picorer deux colombes. Apparemment dépourvu d'anses et de pied, le vase est à peine reconnaissable car stylisé jusqu'à la schématisation, avec la lèvre et le fond en vue plongeante; le col, quant à lui, est un quadrilatère bordé de deux bourrelets. La partie inférieure du tableau a souffert de la cassure qui affecte la partie antérieure de la base du cha-

48. V. SAXER, *Saints anciens d'Afrique du Nord*, Rome 1979: Passion de Perpétue, Félicité et leurs compagnons, p. 50-51; Passion de Marien, Jacques et ses compagnons, p. 97; D. TALBOT RICE, *The beginnings of Christian Art*, London 1957, p. 26.



Fig. 2: Vase en relief avec l'image de deux colombes affrontées (cl. J.-P. Laporte).

piteau de sorte que l'image n'est pas reconnaissable avec certitude: une végétation paradisiaque? Deux gâteaux couronnés pointes en haut?⁴⁹ Dauphin bouche ouverte à droite et queue dressée à gauche?⁵⁰ Oiseau de prédilection de la symbolique chrétienne⁵¹, la colombe appartient aussi au registre iconographique de l'Afrique païenne, aussi bien punique que romaine, où elle évoque l'âme même⁵². Pour les chrétiens, elle est l'âme assoiffée d'eau rafraîchissante, se nourrissant des dons de Dieu. Placée sur le rebord ou à côté d'un canthare, elle est censée s'y désaltérer: c'est le *refrigerium*, le "rafraîchissement", don céleste accordé aux âmes bienheureuses. Elle est l'âme entrée au paradis, lieu "du rafraîchissement, de la lumière et de la paix". L'image de 2 colombes affrontées, picorant dans un vase en relief, sur une façade du mausolée princier du Djedar A, atteste de la persistance du symbole dans cette région reculée de Maurétanie Césarienne au v^e apr. J.-C.⁵³ (FIG. 2).

49. Héritage préromain particulièrement illustré par les stèles à Saturne: N. DUVALL, P.-A. FÉVRIER, *Le décor des monuments chrétiens d'Afrique*, dans *Actas del VIII Congreso Internacional de Arqueologia Cristiana*, (Barcelona 1969), Roma 1972, p. 46.

50. Voir la fresque de la crypte de Lucine, dans la catacombe de saint Calixte (G. B. DE ROSSI, *Roma sotterranea*, I, Roma 1864, p. 333-4).

51. Voir les colombes à la fontaine de la fresque de Galla Placidia à Ravenne.

52. L. HAUTECOEUR, *Les ruines de Henchir-Es-Srina*, «MEFR», 29, 1909, p. 375-6; C. PICARD, *Catalogue du musée Alaoui* (Collections puniques, n.s. 1), Tunis s.d. [1957]; M. HOURS-MIÉDAN, *Les représentations figurées sur les stèles de Carthage*, «Cahiers de Bytsa», 1950-51, p. 50; LE GLAY, *Saturne africain*, cit., p. 213-4.

53. F. KADRA, *Les Djedars. Monuments funéraires berbères de la région de Fren-da*, Alger 1983, p. 209.

PLANCHES I-III

PLANCHE I



1-3: Le pic de Kef Rdjem: sommet creusé d'une alvéole (cl. N. Benseddik).



1



2

1-2: Neuf monogrammes costantiniens simples de tailles inégales datables du IV^e siècle (cl. N. Benseddik).



1



2

1-2: Chapiteau de pilastre sculpté (cl. N. Benseddik).

Les dauphins, présents sur les côtés, étaient très appréciés dans l'Afrique romaine⁵⁴. Avant de devenir très tôt un symbole dans l'iconographie paléochrétienne, le poisson simple appartenait à la symbolique positive de la culture juive biblique et de la culture grecque. Vivant dans l'eau, véritable bénédiction divine, il était considéré comme une image du croyant tout entier plongé dans la bénédiction de Dieu. Dans la culture grecque, il était le dauphin sauveteur qui souvent aidait le naufragé à regagner la rive. Dans l'Afrique païenne, le motif du dauphin était répandu sur les stèles puniques avant d'être repris sur nombre de monuments romains, notamment sur des stèles à Saturne où il a revêtu une double signification agraire et eschatologique; aussi, le retrouve-t-on, dès cette époque, associé à la colombe⁵⁵. Ce fut tout naturellement que le christianisme primitif vit en ce mammifère marin l'image même du sauveur: l'*Ichthus* (poisson en grec) ou *Iesus Christos Theou Uios Soter* (Jésus Christ, Fils de Dieu et Sauveur). Il est aussi le "poisson eucharistique" comme dans nombre de représentations des catacombes de Rome⁵⁶; inscriptions, mosaïques, fresques, sculptures dans les basiliques, nécropoles, catacombes, lampes, bijoux et amulettes reproduisent désormais le "poisson" tantôt seul, tantôt par paire, accosté ou encadrant d'autres symboles chrétiens⁵⁷. Le dauphin symbolise donc le baptême et l'eucharistie.

Ce chapiteau, qui couronnait très vraisemblablement un pilastre d'une église des environs, doit son originalité à une composition iconographique rare sur ce type de support et à une technique non encore attestée. En effet, si la forme du canthare se réduit à des lignes en relief comme sur les pilastres d'Oued Ghzel et d'A-

54. Voir les mosaïques des bureaux africains sur la place des corporations à Ostie: *Muslubium* (CIL XIV, 4549; D. VAGLIERI, «NSc», 1912, p. 210-1, fig. 6; L. CANTARELLI, «BCAR», 1912, p. 275 sq, tav. XII; G. CALZA, «BCAR», 1915, p. 187, n. 11; G. BECATTI, *Scavi di Ostia IV. Mosaici e pavimenti marmorei*, Roma 1961, pl. CLXXIV, 93); *Thubusuptu*, amphore avec M.C. (*ibid.*, pl. CLXXIII, 122); *Hippo Diarribus* (*ibid.*, pl. CLXXIII, 94). Sur la prédilection pour l'image du dauphin à Tébessa, en milieu profane comme dans un contexte chrétien, voir J. CHRISTERN, *Das frühchristliche Pilgheiligtum von Tebessa*, Wiesbaden 1976, p. 204-5, pls. 44-45, 60-61, 63-64.

55. M. LE GLAY, *Saturne africain, Histoire*, (BEFAR, 205), Paris 1966, p. 213.

56. G. B. DE ROSSI, *Roma sotterranea*, t. I et II, 1864-77, p. 333-4.

57. G. BECATTI, *Case ostiense del tardo impero*, Roma 1948, p. 18-20, fig. 49 (Mosaïques de la Domus dei Pesci); G. CALZA, «RPAA», XXV-XXVI, 1949-51, p. 126-8. À propos d'un poisson en terre cuite trouvé dans une tombe chrétienne de la région, à Taoura: voir ROUQUETTE, *Le poisson eucharistique*, cit., p. 454-8.



Fig. 3: Pilastre d'*Aquae Flaviana*e (d'après S. Gsell, H. Graillot, *Exploration archéologique en Algérie*, «MEFR», 3, XIV, 1983, pl. VII).

*quae Flaviana*e (Hr Hammam, près de Khenchela)⁵⁸ (FIG. 3), le volume est ici bien plus important, de véritables boudins marquant les contours de l'objet. On y a combiné la stylisation très poussée des pilastres ci-dessus cités et un modelé qui rappelle les œuvres de Tébessa sans les égaler⁵⁹ (FIG. 4, a-c); la simplification extrême des figures et le souci de la symétrie, remarquables sur le chapiteau de Sedrata, caractérisent aussi bien les productions de *Theves-*

58. P.-A. FÉVRIER, *L'évolution du décor figuré et ornemental en Afrique à la fin de l'Antiquité*, «Corsi di Cultura sull'Arte Ravennate e Bizantina», 19, 1972, p. 180, figs. 11-12; DUVAL, FÉVRIER, *Le décor des monuments chrétiens*, cit., p. 44 et figs. 42-43.

59. Pour s'en convaincre, se reporter à CHRISTERN, *Das frühchristliche Pilgheiligtum*, cit.



Fig. 4, a-c: Oeuvres de Tébessa (d'après Christern, *Das frühchristliche*, cit., pls. 46, 61).

te que celles de *Mascula*, mais la technique l'apparente plus aux premières qu'à celles de *Mascula* où le décor est plus plat⁶⁰. En ce

60. *Ibid.*, fig. 42.

début de v^e siècle, époque où la sculpture architecturale de la région était dominée par les “écoles” de *Theveste* et de *Sufetula*⁶¹, le chapiteau semble bien avoir été exécuté dans un atelier local produisant pour des commanditaires locaux en réélaborant des modèles créés par l’une ou l’autre de ces “écoles”⁶².

61. N. DUVAL, *Plastique chrétienne de Tunisie et d'Algérie*, «BCTH», n.s. 8B, 1972, p. 53-146.

62. À propos de l'influence des ateliers de sculpture de *Theveste* loin vers l'ouest: voir A. TEATINI, *Nuovi dati sulla decorazione architettonica di Uchi Maius*, in *L'Africa romana XIII*, pp. 1761-78.

Zénaïde Lecat

Les «fortins», témoins matériels de l'insécurité ou marqueurs de l'organisation du contrôle du territoire à l'époque byzantine?

Un examen des éléments de datation met en évidence un faisceau de concordance en faveur de l'attribution des fortins à l'époque byzantine. L'étude de leur lieu d'implantation dans une zone-test montre que des choix conscients et stratégiques ont probablement été effectués. Ces bâtiments entretiennent en effet des rapports d'intervisibilité et permettent de couvrir du regard une grande partie de la région qu'ils occupent. Ceci pourrait être le signe d'une réelle organisation du territoire. D'autre part, le grand nombre de remplois d'éléments provenant d'huilerie présents dans leurs élévations pourraient également ne pas être le signe d'un déclin radical de l'activité oléicole.

Mots clés: fortins, réseau, organisation du territoire, intervisibilité, emploi.

Les nombreux “fortins”¹ observés sur le territoire africain, et particulièrement dans la région des Hautes-Steppes, ont souvent servi à illustrer la thèse de l'insécurité et de la décadence longtemps attribuées à l'époque byzantine. La présence abondante de remplois, en particulier d'éléments techniques d'huileries, compte parmi les indices qui ont étayé l'idée du déclin économique de la région, tandis que l'identification des fortins comme refuges édifiés par une population paniquée servait celle de l'insécurité causée par les raids maures, puis arabes².

* Zénaïde Lecat, doctorante UMR 8167 Orient et Méditerranée.

Cet article présente quelques résultats d'une thèse de doctorat, encore en cours, portant sur les fortifications de la région des Hautes-Steppes tunisiennes à l'époque byzantine. Ce travail universitaire est effectué en cotutelle sous la direction de M. F. Bejaoui et M. Fr. Baratte.

1. Les termes qui ont servi à désigner ces constructions sont nombreux: fermes fortifiées, refuges, tours, redoutes etc. Ils seraient également à discuter, mais ce n'est pas le lieu ici. Nous avons donc choisi d'utiliser le plus fréquemment usité.

2. Ces idées se rencontrent dans l'historiographie traditionnelle, mais également plus récemment dans quelques publications. Par exemple: BEN BAAZIZ (2003),

Le peu de publications au sujet des “fortins” rendait difficile leur examen détaillé. Des prospections thématiques ont donc été menées dans la région des Hautes-Steppes³. En parallèle, la création d’un Système d’Information Géographique (SIG) a apporté un complément intéressant en ce qui concerne l’examen de l’implantation des “fortins”.

Ces nouvelles données nous permettent d’étudier la cohérence de cette catégorie de bâtiments imaginée au XIX^e siècle et alors attribuée à l’époque byzantine⁴, datation en partie remise en cause récemment⁵. Un réexamen des données de datation disponibles nous a donc semblé nécessaire avant d’aborder la question de la distribution des “fortins”.

Ce sont les voyageurs et explorateurs scientifiques de la deuxième moitié du XIX^e siècle, V. Guérin le premier pour la Tunisie⁶, qui ont commencé désigner sous ce terme de nombreux bâtiments, sans pour autant définir explicitement de critères d’identification, et en les attribuant très souvent à l’époque byzantine. Un rapide travail historiographique montre que l’argument principal en ce qui concerne cette datation est l’utilisation de nombreux emplois⁷. Nous ne l’illustrerons que par un exemple: E. Pellissier de Reynaud dit ainsi à propos du «château» de Ksar Bou Fatha, situé à proximité de Maktar, «[qu’il] paraît avoir été construit à la période byzantine avec des ruines amoncelées par les Vandales»⁸. La démolition des sites antiques est ici attribuée aux Vandales et la construc-

p. 57-8. Cette idée de l’utilisation deemplois d’huilerie comme signe de l’abandon de ces structures artisanales se retrouve également chez SEHILI (2009), p. 458, pour qui «la fouille d’édifices fortifiés permettrait de dater la fin de l’oléiculture dans la région».

3. Je tiens à remercier l’équipe de l’Institut national du Patrimoine de Tunisie et tout particulièrement, son directeur, F. Bejaoui, qui nous a permis d’effectuer ces prospections. Mes remerciements vont également à E. Rocca et M. Achour pour leur soutien et leur aide tout au long de ce travail de terrain. Ces travaux de terrain ont permis d’étudier l’implantation dans le paysage, la mise en œuvre architecturale, ainsi que la chronologie de ces bâtiments.

4. GUÉRIN (1862).

5. PRINGLE (1981), p. 141; BEN BAAZIZ (2003), p. 57.

6. GUÉRIN (1862).

7. A cette date, cette étude a porté sur les ouvrages suivants: SHAW (1738), PEYSSONEL (1838), BRUCE (1877), DESFONTAINES (1838), PELLISSIER DE REYNAUD (1853), GUÉRIN (1862), PLAYFAIR (1877), BERGE (1881), CAGNAT, GASSELIN (1882), CAGNAT, SALADIN (1885), SALADIN (1887), CAGNAT (1888); DIEHL (1893).

8. Cfr. PELLISSIER DE REYNAUD (1853), p. 288.

tion de fortifications à partir des matériaux de récupération, aux Byzantins.

Par la suite, ces bâtiments ont peu été réexaminés et, la plupart du temps, ils ne constituaient pas le sujet principal des réflexions. Quelques travaux en traitant peuvent toutefois être cités. D. Pringle a abordé le sujet dans le cadre d'un travail universitaire⁹. N. Duval s'est aussi prêté à l'exercice dans le cadre d'un des *Corsi Ravennate* dont le sujet était les fortifications justiniennes¹⁰. Plus récemment, S. Ben Baaziz s'y est intéressé à l'occasion du troisième colloque sur l'histoire des Hautes-Steppes qui s'est tenu à Sbeitla en 2001¹¹, puis, il y a peu, S. Sehili dans la publication de ses recherches doctorales sur les huileries antiques du Jebel Semmama¹².

Surtout, depuis les travaux de Ch. Diehl publiés à la fin du XIX^e siècle, ont en général été nommés "fortins", les bâtiments qui ne pouvaient être attribués au système officiel de fortification initié par Justinien et poursuivi par ses successeurs¹³. C'est ainsi par opposition à une catégorie de sites qu'a émergée celle qui nous intéresse ici.

Malgré cela et après un nouvel examen permis par la visite de vingt-six sites des Hautes-Steppes, des caractéristiques communes peuvent être mises en évidence: les constructions appelées "fortins" ont été érigées d'après un plan massé, variant entre le carré et le rectangle peu allongé, présentant parfois des édicules saillants aux angles pour les plus grands. Les façades sont montées avec des matériaux de remploi de grand module dont les éléments d'huileries représentent parfois une part très importante. Dans la plupart des cas, les parements sont doubles et enserrrent un blocage. Les superficies varient extrêmement d'un site à l'autre. En effet, les surfaces internes présentées par les sites que nous avons pu mesu-

9. Soutenu en 1978 et publié en 1981: PRINGLE (1981), réédition augmentée d'un état de la recherche récente en 2001.

10. DUVAL (1983).

11. BEN BAAZIZ (2003).

12. SEHILI (2009), p. 420-9. Cette liste n'est pas exhaustive. Mis à part le travail proposé par S. BEN BAAZIZ (2003), les études sur les "fortins" n'ont eu qu'une place annexe dans des travaux portant sur des thèmes autres: le plus souvent, il s'agit de travaux sur le système de fortification officiel ou d'études concernant le paysage agricole.

13. DIEHL (1896), p. 224-5.

rer ou pour lesquelles des dimensions sont produites dans diverses publications varient entre 19 et 640 m²¹⁴.

Malgré une réelle homogénéité de la mise en œuvre, force est de constater, notamment en raison des importantes différences de superficies, que ce terme de “fortin” ne recouvre probablement pas une simple et même réalité¹⁵.

La datation des “fortins” pose problème. Récemment, plusieurs auteurs ont nuancé l’attribution de ces constructions à l’époque byzantine. En raison du faible nombre d’éléments de datation, N. Duval ou encore D. Pringle ont proposé des fourchettes larges¹⁶. Quant à lui, S. Ben Baaziz propose de les attribuer à une date partant de la deuxième moitié du v^e siècle en raison de la réputation d’insécurité de cette période¹⁷. S. Sehili préfère “abaïsser” cette date, en raison de la fréquence des remplois d’huïleries, car elle associe aménagement des fortins et abandon progressif des installations oléïques, abandon qu’elle date de la fin du v^e siècle ou du début du vi^e siècle. Elle propose donc une attribution à ce dernier siècle¹⁸.

Un réexamen des éléments matériels semble nécessaire. Peu de travaux archéologiques ont concerné les “fortins”, mais nous possédons tout de même quelques données¹⁹.

Les prospections effectuées récemment dans le cadre des *Cartes nationales des sites archéologique et des monuments historiques*²⁰ ap-

14. Ces structures peuvent être classées selon ce critère: cinq catégories se dessinent alors, déterminant cinq types de fortins, d’après leurs dimensions: Bâtiments de taille 1: moins de 50 m²; Bâtiments de taille 2: entre 50 et 80 m²; Bâtiments de taille 3: entre 80 et 150 m²; Bâtiments de taille 4: entre 150 et 200 m²; Bâtiments de taille 5: plus de 200 m². Précisons que certains de ces bâtiments sont des constructions plus anciennes dont le bâti a été en partie récupéré. C’est le cas des “fortins” de Ksar el Guellal Nord (temple) (*CATun* 84.009) ou de Hr el Begar 2 (mausolée) (*CATun* 76.020) pour ne citer que deux exemples.

15. Il semble en effet important d’effectuer un triage parmi ces constructions d’après d’autres critères que leurs seules dimensions. La présence de tour, les dispositions internes, ou encore leur environnement sont, par exemple, à considérer. Toutefois, notre propos ici n’est pas de développer plus avant ces points.

16. Depuis le III^e siècle jusqu’au début de la période arabe pour D. PRINGLE (1981, p. 141). Pour N. DUVAL (2006, p. 140), «la date peut souvent être antérieure à l’époque byzantine».

17. BEN BAAZIZ (2003), p. 57.

18. SEHILI (2009), p. 429.

19. Un examen des “fortins” observés dans un cadre plus large que les seules Hautes-Steppes est nécessaire en raison de la rareté des éléments de datation.

20. Désormais abrégées *CATun*.

portent, par exemple, quelques éléments. En effet, sur certains sites, la céramique a été ramassée de manière systématique²¹. Sur trois sites de la carte du Jebel Semmama sur lesquels est attestée la présence de “fortins”, de la céramique appartenant à la fourchette située entre le IV^e et le VII^e siècle a été recueillie, attestant une occupation durant l'époque byzantine²². Les prospections tuniso-américaines menées par R. Br. Hitchner durant les années 1980 dans la région de Kasserine nous apportent également des éléments de datation concernant un site: à Ksar el Guellal, de la céramique datant d'entre le II^e siècle et le début du VII^e siècle a été récoltée²³.

Les fouilles des *maisons fortes* de Sbeitla, qui peuvent être rattachées à la série que nous examinons, ont montré que leurs enceintes ont été bâties durant la dernière phase de l'occupation de la ville antique de *Sufetula*, peut-être même après 647 et la bataille qui y eut lieu²⁴.

Trois inscriptions datées de l'époque byzantine sont également liées au type de constructions qui nous occupe, d'après N. Duval²⁵. Deux d'entre elles posent problème car elles sont situées en position de remploi. La première est l'inscription d'Aïn el Ksar, datée du règne de Tibère II Constantin (578-582)²⁶ et découverte à proximité de Lambèse. Elle était installée au «fond des fondations» d'un «ksar», d'après A. Cherbonneau, son inventeur²⁷. Elle semble par conséquent difficile à considérer comme la dédicace de cette construction et doit plutôt être regardée comme probablement réutilisée après la fin du VI^e siècle. D. Pringle a souligné cette “anomalie”, mais admet quand même avec quelques réserves l'inscription comme la dédicace de la construction après un possible remaniement²⁸. Cette hypothèse est en effet envisageable, mais demeure invérifiable. En outre, le terme de *castrum*, employé sur la

21. SEHILI (2009), p. 409.

22. A Hr el Begar 2 (*CATun* 76.020; SEHILI 2009, p. 410-3 et p. 419), à Mazreg el Chems (*CATun* 76.053; SEHILI 2009, p. 404) et à Hr el Ferah (*CATun* 76.048; SEHILI 2009, p. 402).

23. HITCHNER (1988), p. 36.

24. DUVAL (1983), p. 197.

25. N. Duval fait un point sur les discussions à leur sujet dans DUVAL (1983), p. 197.

26. DURLIAT (1981), p. 71-7; DUVAL (1983), p. 197.

27. CHERBONNEAU (1862), p. 128.

28. PRINGLE (1981), *Gazeteer AA*, p. 179.

Pierre²⁹ et supposé désigner le ksar, pose problème dans ce contexte peu clair. Il pourrait tout aussi bien désigner un bourg fortifié qu'un petit bâtiment comme celui qui nous intéresse, voire une ville sans fortification³⁰.

La seconde est une inscription découverte à Hr Bou Sboa/Sebâa qui daterait de la moitié du VI^e siècle, mais qui serait également en position de remploi³¹.

Ces deux inscriptions sont associées à des bâtiments très peu décrits qui pourraient en effet entrer dans la catégorie des fortins, mais sans que l'on puisse aucunement l'assurer³². Les deux dédicaces qui y ont été observées sont de toutes les manières antérieures à la phase observée par les découvreurs et pourraient provenir de phases anciennes de ces constructions ou d'autres bâtiments ou ensembles de bâtiments disparus. La forme des constructions observées par les explorateurs de la fin du XIX^e siècle nous étant inconnue, il semble préférable de ne les prendre en compte que de manière très prudente dans notre réflexion sur les questions de datation³³.

Enfin, la troisième inscription, découverte à *Casae/El Madher*, était gravée sur une pierre servant de linteau à une construction présentant les caractéristiques des "fortins"³⁴. Elle attribue l'édification à un diacre, *Argentius*. La forme de la croix qui l'orne serait attribuable à la fin du V^e ou au VI^e siècle³⁵. Un évêque de ce nom est mentionné en 591 dans les lettres de Grégoire le Grand, à *Lamiggiga*, identifiée à la ville de Seriana/Pasteur³⁶, située à moins

29. Abrégé *KST*.

30. DURLIAT (1981), p. 75, REDDE *et al.* (2006), p. 68.

31. DE BOSREDON 1873-74, p. 67-8: «Cette inscription, située au milieu d'un mur formé de matériaux d'origines diverses, ne me semble pas avoir été destinée dès le principe à la construction dans laquelle on la retrouve».

32. À notre connaissance, aucune représentation graphique ou photographique de ces bâtiments n'existe. Les matériaux composant l'édifice d'Aïn el Ksar ont été récupérés en 1861 pour servir à l'aménagement d'une route.

33. L'inscription d'Hr Bou Sboa nous fournit un *terminus post quem* à l'aménagement de la construction observée au XIX^e siècle. Cet aménagement est postérieur à la moitié du VI^e siècle. On ne peut en effet en aucun cas dater cette construction de la première moitié de ce siècle, comme le proposait PRINGLE (1981, *Gazeteer AA*, p. 218).

34. D'après la description de PRINGLE (1981, *Gazeteer B*, p. 291).

35. DUVAL (1983), p. 197.

36. PRINGLE (1981), p. 191, d'après MAIER (1973), p. 257.

de 20 km d'El Madher. Ces deux sources font peut-être référence à une seule et même personne. Si nous acceptons cette hypothèse, l'édification de la construction pourrait dater de la fin du VI^e siècle³⁷.

Un autre site décrit comme un «fortin» dans la *CATun* de Thala (n° 67) a livré une quatrième inscription rédigée en grecque, preuve d'une occupation à l'époque byzantine³⁸.

Force est de constater que les éléments de datation ne sont pas nombreux³⁹. Un autre élément peut aider. Il s'agit de l'étude des modes de construction. Sur les «fortins» que nous avons pu visiter, deux modes peuvent être distingués.

Un mode A présente des blocs de grand appareil, la plupart du temps de remploi, des murs constitués de deux parements et de blocage. Les blocs sont disposés selon une alternance irrégulière de carreaux et de boutisses. Sur les parements, la régularité des assises semble avoir été recherchée, mais des décrochements, peu nombreux, sont visibles, notamment dans les endroits où il est nécessaire de compenser l'irrégularité du terrain. Ces assises peuvent toutefois présenter des hauteurs différentes. Les plus épaisses sont alors dans les parties basses de la construction.

Les édifices répondant à cette description sont l'arc fortifié d'Haïdra, le «fortin» d'Hr Lebkakich (*CATun* 67.124) situé à 2,2 km de la citadelle d'*Ammaedara* et une construction inédite située à proximité de ces bâtiments⁴⁰. Ce mode paraît être en rapport très étroit avec le site d'Haïdra, en l'état de nos recherches, et peut-être

37. Un autre *Argentius* est connu dans ce même évêché. Il s'agit d'un donatiste présent au concile de Carthage de 411 (*PCBE, AC, s.v. Argentius* 2, p. 91-2). Il semble peu probable que l'inscription qui nous occupe date de cette période, le style de la croix qui l'orne paraissant plus tardif.

38. Nous n'avons pas encore été en mesure de l'observer.

39. Pour cette raison, nous avons effectué, dans le cadre de nos prospections, un ramassage de la céramique affleurant en surface. L'idée n'est bien sûr pas de dater la construction des fortins, chose impossible en prospection, mais d'évaluer la possibilité de leur occupation durant l'époque byzantine. Les collectes ont été effectuées à l'intérieur de ces bâtiments, d'une part, et aux alentours proches de la construction (à 5 m maximum) d'autre part, afin d'essayer d'obtenir un lot plus conséquent et plus représentatif. L'étude de ce mobilier étant encore en cours, nous n'en présenterons pas ici les résultats.

40. Elle ne sera pas présentée dans le cadre de cet article dont ce n'est pas le propos.

avec l'aménagement de la citadelle. Toutefois, son originalité reste à vérifier. Il est donc difficile d'en tirer des conclusions à ce stade.

Nous pouvons distinguer un mode B qui présente une facture plus irrégulière, due à seulement quelques variantes par rapport à la description précédente. Les assises montrent de plus grandes irrégularités en raison notamment de l'utilisation de blocs de remploi de dimensions plus variées. De nombreuses pierres de petites dimensions sont utilisées en calage pour rattraper ces différences de niveaux entre les blocs utilisés. La part des blocs posés en délit paraît également plus importante. L'utilisation de mortier a également été observée: il comprend en général de grosses inclusions d'éclats calcaires et sert également à racheter les irrégularités des assises. La plupart des "fortins" de la région des Hautes-Steppes ont été aménagés d'après ce dernier mode de construction.

Ce dernier mode de bâti peut être rapproché de celui de constructions défensives clairement attribuées à l'époque byzantine⁴¹. Ainsi, le mode B paraît correspondre au bâti utilisé pour l'édification de la forteresse d'Aïn Tounga, située plus au nord, et qui est généralement admise comme byzantine et, plus précisément, post-justinienne⁴², ou encore pour les maisons fortes de Sbeitla, datant probablement du VII^e siècle, peut-être même de sa seconde moitié.

Après examen de ces éléments de datation, en raison de leur concordance, et malgré leur faible nombre, il nous semble tout de même possible de considérer comme probablement byzantins les sites que nous évoquons ici. En effet, les fouilles de Sbeitla, tout comme l'examen de l'inscription d'El Madher, montrent une construction probable à la toute fin du VI^e ou dans le courant du VII^e siècle, peut-être même à une date tardive dans le cas de Sbeitla. Les données de prospection de S. Sehili ne viennent pas contredire l'interprétation de ces données: sur les sites sur lesquels des "fortins" ont été identifiés, la céramique montre une occupation jusqu'au VII^e siècle.

41. Nous allons là à l'encontre de l'avis de D. Pringle pour qui le seul point commun entre la construction des "fortins" et des bâtiments byzantins "officiels" était l'utilisation de pierres de taille de gros module (PRINGLE, 1981, p. 143). Ce jugement nous semble beaucoup trop rapide et excessif.

42. PRINGLE (1981), *Gazeteer AB*, p. 272. Ch. Diehl proposait de la dater de l'époque du règne de Justin II (565-578) par comparaison avec la construction de la fortification de Teboursouk (DIEHL, 1893, p. 142), datée par une inscription (DURLIAT 1981, p. 59-62).

Si les deux inscriptions de Hr Bou Sboa et d'Aïn el Ksar ont bien été découvertes dans le cadre de fortins, comme cela est habituellement supposé⁴³, les *termini post quem* qu'elles fournissent concordent également avec ces datations.

Les constructions présentant un mode de construction B, tel qu'il a été ici défini, pourraient dater de la fin du vi^e siècle ou du vii^e siècle. Étant donné la rareté des éléments chronologiques, seule l'homogénéité de cette série plaide en faveur d'une contemporanéité approximative des éléments la composant. Toutefois, ces éléments de datation sont peu convaincants considérés indépendamment et, même s'ils semblent constituer un faisceau de concordance, ils demeureraient à vérifier par la fouille de plusieurs de ces constructions.

Les prospections effectuées dans les régions d'Haïdra, Thala ou encore Sbeitla nous ont permis d'observer la manière dont les fortins ont été implantés dans le paysage.

Il est tout d'abord intéressant de noter qu'aucun site de hauteur n'a été observé dans cette région présentant des crêtes à des altitudes assez hautes, mais souvent accessibles. S. Sehili, qui a prospecté la carte de la région du Jebel Semmama, une région présentant des massifs importants, le confirme: «ces structures sont absentes des zones montagneuses; elles sont caractéristiques du plat pays, étant localisées dans des sites qui se trouvent sur des chemins de passage obligé et particulièrement aux pieds des montagnes»⁴⁴.

Ces observations sont également valables pour les bâtiments que nous avons observés autour de Thala, Haïdra, Kasserine et Sbeitla. Toutefois, il faut nuancer ce propos: en effet, si souvent ces bâtiments sont implantés à peu de distance des massifs montagneux, ce n'est pas tout à fait systématique et certains en sont relativement éloignés (par exemple le site de Ksar ed Dhane; *CATun* 67.065).

Pour compléter ces observations à une échelle plus "locale", ajoutons que ces constructions ont systématiquement été aménagées sur de petits reliefs, sur des éminences de faible hauteur, mais depuis lesquels la vue est dégagée sur une très grande partie du territoire.

43. Ch. Diehl, D. Pringle ou encore N. Duval l'ont admis (DIEHL, 1893, p. 15, PRINGLE 1981, p. 143; DUVAL 1983, p. 197).

44. SEHILI (2009), p. 427.

Ces sites ont été installés dans des lieux très faciles d'accès (pas de pentes fortes ou d'escarpements rocheux, par exemple), ce qui concorde mal avec l'idée que l'on se fait d'un site refuge.

Par ailleurs, la visite de plusieurs d'entre eux nous a permis d'observer que, dans certains cas de bâtiments bien conservés, depuis l'un, on pouvait en observer un autre (c'est le cas des deux bâtiments de Ksar el Guellal, par exemple, ou encore d'autres sites de la vallée menant de Sbeitla à Sbiba).

Il importe donc de vérifier la possibilité de cette intervisibilité⁴⁵ de manière systématique sur les autres bâtiments. Le problème de la conservation des vestiges est toutefois apparu, tout comme celui de l'implantation de bâtiments récents à proximité des sites de notre étude empêchant souvent cette vérification.

C'est la géomatique qui a apporté la solution à ce problème. Nous avons en effet reconstitué numériquement les reliefs d'une région test dans un Modèle Numérique de Terrain (MNT) à partir des données des cartes topographiques d'Al Ayoun, Foussana, Haïdra, Rohia et Thala dans un logiciel qui permet, entre autre, de calculer la visibilité depuis un point en tenant compte du relief.

Un deuxième problème s'est posé: celui de la hauteur des élévations de ces bâtiments lors de leur utilisation. Afin de reconstituer de la manière la plus fidèle le champ couvert depuis un fortin, il était en effet important de reconstituer des hauteurs d'élévation crédibles. Un des points communs des fortins est de posséder des murs d'une épaisseur importante (de souvent plus d'1 m). Ils peuvent donc supporter une élévation assez haute. En témoignent d'ailleurs, les élévations encore conservées sur certains sites⁴⁶.

Etant donné qu'aucun ne présentait de couronnement, il est possible d'attribuer une hauteur minimale d'élévation légèrement plus élevée que les hauteurs relevées ci-dessus (n. 27) aux bâti-

45. Terminologie utilisée par les géomaticiens.

46. Les élévations maximales observées sont les suivantes: Bâtiments de taille 1 (moins de 50 m²): Hr Bou Ali / Hr el Khima (*CATun* 67.223): 4,50 m de haut. Bâtiments de taille 2 (entre 50 et 80 m²): Ksar Tlili (*CATun* 68.200): 6,30 m de haut. Bâtiments de taille 3 (entre 80 et 150 m²): Mazreg el Chems (*CATun* 76.053): 5,40 m de haut. Hr el Ferah (*CATun* 76.048): 6,80 m de haut (SEHILI, 2009, p. 423). Bâtiments de taille 4 (entre 150 et 200 m²): Arc de triomphe d'Haïdra: 9 m (bâtiment réemployé). Bâtiments de taille 5 (plus de 200 m²): pas de données pour des sites dont la superficie est comprise entre 200 et 800 m². Fort de Ksar Lemsâ (800 m² environ): enceinte d'environ 15 m de haut et tours de 25 m de haut (BEN ABDALLAH, GOLVIN, 2001, p. 115).

ments d'une même catégorie. Ces données ont été mises en parallèle avec la surface utile au sol de ces bâtiments⁴⁷.

-
- Bâtiments de classe 1: 5 m de hauteur
 - Bâtiments de classe 2: 7 m de hauteur
 - Bâtiments de classe 3: 7 m de hauteur
 - Bâtiments de classe 4: 9 m de hauteur
 - Bâtiments de classe 5: 10 m / 15 m de hauteur
-

Ces propositions permettent de proposer une étude des possibilités d'intervisibilité à minima. Elles ont été appliquées aux constructions de notre région-test, région qui a été prospectée dans le cadre des *CATun* de Thala (67) et Ksar Tlili (68) et qui a donc l'avantage de présenter une liste de sites fortifiés conservés assez complète, voire exhaustive. Ce sont également, pour la plupart, des sites que nous avons eu l'occasion de visiter. Cette zone englobe de surcroît deux fortifications de fondation justinienne: la citadelle d'Haïdra et le fort de Sbiba.

Les résultats de cette reconstitution à minima montrent que 14 des 18 sites étudiés pouvaient entretenir des relations d'intervisibilité directe avec un ou plusieurs d'entre les autres (FIG. 1). Quand on augmente légèrement la hauteur restituée d'élévation de certains sites⁴⁸, ce rapport augmente: 16 sur 18 sites pouvaient entretenir de telles relations.

Une alerte, par le biais de l'utilisation d'un signal visuel, pouvait donc être aisément transmise d'un endroit à l'autre. C'est particulièrement vrai en ce qui concerne la partie nord de la zone dans laquelle un signal pouvait facilement être relayé jusque la citadelle d'Haïdra. Si on matérialise ces rapports d'intervisibilité par des traits reliant les sites ayant pu entretenir de tels rapports alors

47. Ponderer la restitution de la hauteur d'élévation par la superficie du bâtiment peut paraître à prime abord peu pertinent. Un phare, par exemple, présente une très faible superficie au sol, mais peut présenter une élévation importante. Cependant, dans le cas qui nous intéresse, il semble risqué de proposer pour chacun des sites étudiés une élévation importante et, par conséquent, la restitution systématique de tours. Cette approche permet une étude prudente de la possibilité de fonctionnement en réseau de ces sites, sur la base de valeurs à *minima* à saisir pour l'analyse.

48. Jusque 15 m au maximum, ce qui est une hauteur qui reste envisageable si on considère ces sites comme des tours.

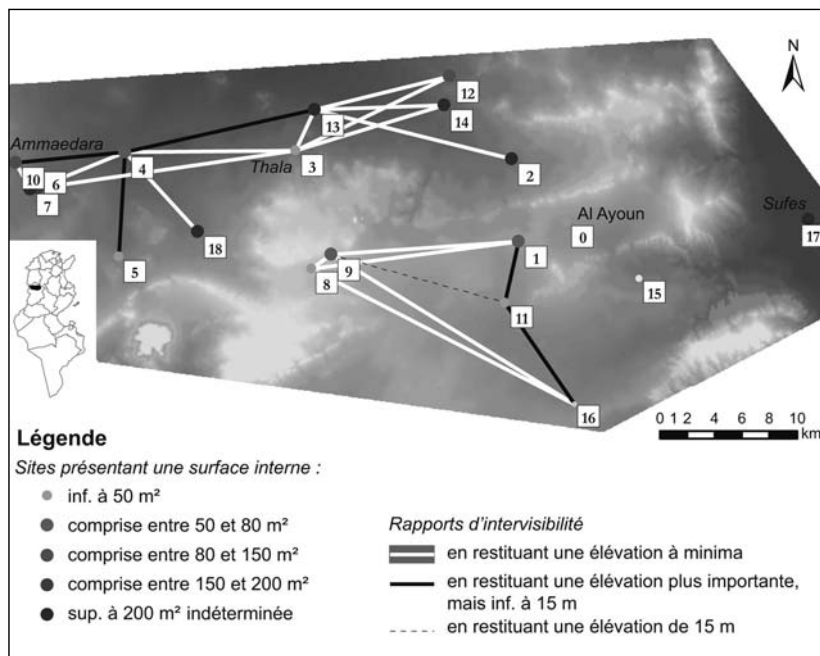


Fig. 1: Rapports d'intervisibilité entre les "fortins": 0) Al Ayoun; 1) Ksar Tlili; 2) Hr Ouled Ghaoui; 3) Thala; 4) Ksar ed Dhane; 5) Hr Khima - Hr Bou Ali; 6) Haïdra-arc fortifié; 7) Haïdra-citadelle; 8) Hr el Yahoudi; 9) Bir Arem; 10) Hr Lebkekich; 11) Hr Taga; 12) Aïn Slioua; 13) El Achiteb-Aïn el Kedim; 14) El Bania; 15) Aïn Bou Arar; 16) Hr Begar 2; 17) Sbiba; 18) Hr Dallagi.

on remarque que, dans la partie nord de notre zone test, certains sites semblent avoir tenu le rôle de relais. C'est le cas particulièrement de Ksar ed Dhane (*CATun* 67.065), du fortin situé à l'entrée de Thala (*CATun* 67.075), ainsi que de celui sis à Aïn el Kedim (*CATun* 67.074).

Remarquons par ailleurs qu'aucun contact direct ne semble pouvoir exister entre les sites sis au sud et ceux installés au nord de la barrière naturelle formée par les reliefs situés entre les Jebels Aniza à l'ouest et el Wost à l'est.

Pour ce qui est de la moitié sud de la zone, trois sites paraissent visuellement isolés: le fort de Sbiba et les sites d'Aïn Bou Arar (*CATun* 68.256) et d'Al Ayoun (*CATun* 68.175). Ce pourrait être dû à la disparition de certains sites relais ou à leur situation en dehors de la zone examinée.

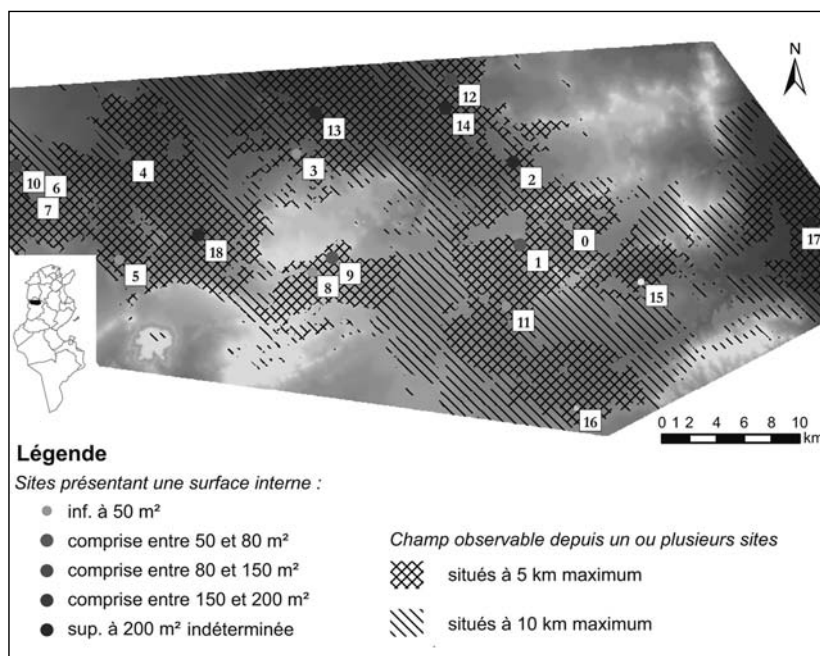


Fig. 2: Champ couvert par la vue depuis l'ensemble des "fortins" de la zone test.

Le champ ouvert à la vue depuis chacun de ces sites a également été étudié et cartographié, de manière individuelle⁴⁹, mais également de manière cumulée (FIG. 2). Une portée maximale du regard a dû être définie. Ceci a été fait de manière empirique: à 5 kilomètres, l'œil humain peut encore discerner des détails relativement nombreux et, à dix kilomètres, voire à quelques kilomètres supplémentaires, l'avancée d'une troupe de nombreux cavaliers peut être détectée⁵⁰.

L'application de ces variables (hauteurs minimales des élévations et distance visible minimale) à notre zone test montre que les sites conservés suffisent presque à couvrir du regard toute les zones "basses" de la région. Seules les hauteurs demeurent invisibles. Si la localisation précise des voies de circulation antiques est diffi-

49. Ces résultats ne sont pas présentés ici.

50. Faute de troupe de cavaliers, l'expérience a été réalisée avec des voitures et engins agricoles!

cile à cartographier, il paraît probable qu'elles devaient se situer dans les zones de plaines et éviter les importants reliefs caractérisant le secteur. Ainsi, il est possible de dire que les voies de circulation de la zone étaient probablement contrôlables depuis les bâtiments que nous étudions. L'exemple du tronçon de la voie Carthage/Theveste⁵¹ passant par notre zone-test le confirme. Les cols permettant le passage du sud vers le nord et inversement étaient également couverts.

Certaines zones non visibles peuvent être la conséquence de l'absence de certains sites, soit non conservés, soit situés en dehors de la zone d'étude. Apportons toutefois comme réserve à ce travail, l'impossibilité de tenir compte du couvert végétal qui aurait peut-être pu bloquer la vue depuis certains sites.

Ces observations demeurent à confirmer dans le cadre d'une étude plus globale⁵². Il semble toutefois que les fortins puissent avoir constitué un ensemble cohérent. Des emplacements particuliers ont en effet été recherchés pour leur établissement, favorisant la visibilité sur les espaces environnants, mais également rendant possibles la transmission d'alertes visuelles. Ces choix rendent envisageable l'existence d'un concepteur unique du projet ou d'une concertation entre différents maîtres d'œuvre, même si l'hypothèse de la diffusion d'un modèle à travers le temps ne peut en aucun cas être écartée⁵³.

Il semble donc, à ce stade de cette recherche, difficile d'évacuer complètement une éventuelle fonction militaire de ces constructions comme cela a été fait systématiquement jusqu'à aujourd'hui⁵⁴. Cependant, plus qu'une véritable fonction militaire *stricto sensu*, il vaut certainement mieux y voir un outil de surveillance, et donc un outil de contrôle du territoire.

Le lien de ces structures avec le monde agricole semble également étroit⁵⁵. À proximité des fortins visités, ont en effet à plu-

51. Le tracé de cette voie est assez précisément restituable grâce aux données publiées dans la *CATun* 67. Les sites sur lesquels un tronçon de cette voie a été observé sont: 67.064, 67.099, 67.125, 67.171 et 67.195.

52. Étude qui est en cours de réalisation, pour la région des Hautes-Steppes, dans le travail de thèse présenté ci-dessus (voir *supra*, note 1).

53. Là encore, des données de datation plus nombreuses pourraient aider à la réflexion.

54. DIEHL (1893), p. 15; BEN BAAZIZ (2003), p. 55.

55. Ce lien a déjà été souligné par D. J. Mattingly et J. W. Hayes (MATTINGLY, HAYES, 1992, p. 417).

sieurs reprises été observés des vestiges d'huileries présentant un état de conservation plutôt bon et dont les matériaux n'ont, semble-t-il, jamais été remployés. Ceci pourrait constituer un indice d'une exploitation à basse époque. Bien évidemment, seule la fouille pourrait éventuellement le confirmer. En outre, à notre sens, l'utilisation des éléments d'huileries, si nombreux dans ces constructions, ne signifie pas pour autant un abandon complet de ces installations artisanales. Ils pourraient en effet être des blocs réformés, dont l'usage se serait achevé en raison de leur état d'usure. L'étude de S. Sehili notamment a montré que l'oléiculture était une tradition de longue date dans la région du Jebel Semmama et, sur les sites qui nous concernent, les premières traces de cette activité pourraient remonter au IV^e siècle (voir au-dessus). En deux ou trois siècles, si on admet une datation des fortins à l'époque byzantine, les éléments techniques ont pu subir une usure mécanique telle qu'il a été nécessaire de les remplacer une ou plusieurs fois, constituant une réserve de blocs disponibles au emploi. Certaines huileries ont également pu être entièrement démantelées et remplacées sur le même site durant ce laps de temps important.

En définitive, les fortins semblent bien constituer un des signes tangibles d'une importante restructuration de l'espace rural à l'époque byzantine, peut-être à la fin du VI^e siècle ou durant le VII^e siècle. Si ces observations se vérifient, elles montrent qu'il a été nécessaire de mettre en place un réseau de surveillance serré, mais également que la région n'était pas dans un état si catastrophique que ce qu'on a bien voulu dire et que des autorités, dont l'échelon demeure à définir, étaient encore capable d'organiser un tel réseau.

Bibliographie

Explorateurs scientifiques et voyageurs du XIX^e siècle

- BERGE A. DE LA (1881), *En Tunisie*, Paris.
- BOSREDON L. DE (1873-74), *Notice sur quelques monuments de l'occupation romaine dans le cercle de Tébessa*, dans *Recueil des notices et mémoires de la société archéologique de la province de Constantine*, Constantine, p. 53-76.
- BRUCE J. (1877), *Travels in the footsteps of Bruce in Algeria and Tunis*, journal retranscrits par R. L. Playfair, London.
- CAGNAT R., GASSELIN M. (1882), *Rapport sur une mission en Tunisie*, «Archives des missions scientifiques et littéraires», 3^e série, IX, p. 61-169.

- CAGNAT R., SALADIN H. (1885), *Rapport sur une mission en Tunisie*, «Archives des missions scientifiques et littéraires», 3^e série, XI, p. 1-156.
- CAGNAT R. (1888), *Rapport sur une mission en Tunisie*, «Archives des missions scientifiques et littéraires», 3^e série, XIV, p. 1-132.
- CHERBONNEAU A. (1862), *Inscriptions découvertes dans la province de Constantine depuis le mois de septembre 1861*, dans «Annuaire de la Société archéologique de la Province de Constantine», p. 76-260.
- DESFONTAINES R. L. (1838), *Voyage dans les Régences de Tunis et d'Alger (1783-86)*, dans A. DUREAU DE LA MALLE (éd.), *Voyages dans les Régences de Tunis et d'Alger*, t. II, Paris.
- DIEHL CH. (1893), *Rapport sur deux missions dans l'Afrique du Nord (avril-juin 1892 et mars-mai 1893)*, «Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires», p. 285-434.
- DIEHL CH. (1896), *L'Afrique byzantine: histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, Paris.
- GUÉRIN V. (1862), *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, vol. II, Paris.
- PELLISSIER DE REYNAUD E. (1853), *Description de la Régence de Tunis, Exploration scientifique de l'Algérie*, Paris.
- PEYSSONNEL J. A. (1838), *Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie fait par ordre du Roi en 1724 et 1725*, dans A. DUREAU DE LA MALLE (éd.), *Voyages dans les Régences de Tunis et d'Alger*, t. II, Paris.
- PLAYFAIR R. L. (1877), *Travels in the footsteps of Bruce in Algeria and Tunis*, London.
- SALADIN H. (1887), *Rapport sur une mission faite en Tunisie de novembre 1882 à avril 1883*, «Archives des missions scientifiques et littéraires», 3^e série, XIII, p. 1-225.
- SHAW T. (1743), *Voyages de Monseigneur M. D. Shaw dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant contenant des observations géographiques, physiques, philologiques et mêlées sur les royaumes d'Alger et de Tunis, sur la Syrie, l'Égypte et l'Arabie Pétrée avec des cartes et des figures*, t. II, La Haye (trad. Mac Carthy, 1830, avec corrections apportées par l'auteur).

Recherches récentes

- BEN ABDALLAH Z., GOLVIN J.-CL. (2001), *La forteresse byzantine de Ksar Lemsâ*, dans *Tunisie, du christianisme à l'islam, IV^e-XIV^e siècles*, Catalogue de l'exposition au Musée archéologique Henri Prades, sous la direction de CHR. LANDES, H. BEN HASSEN, Lattes, p. 115-9.
- BEN BAAZIZ S. (2003), *Les fermes rurales fortifiées de la Dorsale méridionale à l'époque romaine*, dans *Actes du troisième Colloque de Sbeitla. Histoire des Hautes Steppes. Antiquité Moyen-Âge, Actes du VIII Colloque international sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord (2001, session Tunis)*, sous la direction de F. BEJAOUI, Tunis, p. 49-80.

- DURLIAT J. (1981), *Les dédicaces d'ouvrages de défense dans l'Afrique byzantine*, (Coll. EFR, 49), Rome.
- DUVAL N. (1983), *L'état actuel des recherches sur les fortifications de Justinien en Afrique*, dans XXX *Corso di cultura sull'arte ravennate e bizantina*, Ravenna, p. 149-204.
- DUVAL N. (2006), *L'Afrique dans l'Antiquité tardive et la période byzantine. L'évolution de l'architecture et de l'art dans leur environnement*, «Antiquité tardive», XIV, p. 119-64.
- HITCHNER R. BR. (1988), *The Kasserine Archaeological Survey, 1982-1986*, «AntAfr», XXIV, p. 7-42.
- MAIER J.-L. (1973), *L'épiscopat de l'Afrique romaine vandale et byzantine*, Roma.
- MATTINGLY D. J., HAYES J. W. (1992), *Nador and Fortified Farms in North Africa*, «JRA», V, p. 408-18.
- PRINGLE D. (1981), *The Defence of Byzantine Africa from Justinian to the Arab Conquest*, t. II, Oxford.
- REDDÉ M., BRULET R., FELLMANN R., HAALBOS J.-K., VON SCHNURBEIN S. (2006), *Les fortifications militaires. L'architecture de la Gaule romaine*, Paris.
- SEHILI S. (2009), *Huileries antiques de Jebel Semmama, région de Kasserine*, Tunis.

Elena Caliri
Il prelievo fiscale nell’Africa vandala

Dibattuta dalla dottrina è la questione relativa al funzionamento del fisco africano in età vandala: non è chiaro se i nuovi dominatori abbiano aderito, come in molti altri aspetti della vita amministrativa, alle strutture romane preesistenti o abbiano invece avviato un processo di semplificazione e centralizzazione. In questo contributo, attraverso una rilettura di alcuni brani di Procopio e di Vittore di Vita, si indaga sulle varie voci di spesa del fisco vandalico, sulle probabili differenze nel numero e nella tipologia dei contribuenti, sulle modalità di percezione delle rendite e sugli organi deputati alla riscossione.

Parole chiave: fisco, Vandali, Africa, curie, registri catastali.

In un recente e assai discusso volume di Ch. Wickham¹ il *turning point*, la linea di demarcazione tra Tarda Antichità e Alto Medioevo sarebbe stata contraddistinta dal crollo del sistema fiscale, prospettiva interpretativa, questa, che ha rivitalizzato una “lettura economica” del passaggio dall’organismo supernazionale quale fu l’impero romano ai vari regni romano barbarici², dopo decenni di im-

* Elena Caliri, Dipartimento di Scienze dell’Antichità, Università degli Studi di Messina.

1. CH. WICKHAM, *Framing the Early Middle Ages. Europe and the Mediterranean, 400-800*, Oxford 2005, tr. it. *Le società dell’alto Medioevo. Europa e Mediterraneo secoli V-VIII*, Roma 2009, che riprende e amplia tesi già discusse in ID., *L’Italia nel primo medioevo: potere centrale e società locale, 400-1000*, Milano 1983; ID., *The Other Transition: from the Ancient World to Feudalism*, «P&P», 103, 1984, pp. 3-36; ID., *La chute de Rome n’aura pas lieu*, «Le Moyen Âge», 99/1, 1993, pp. 107-26; ID., *Land and power*, London 1994.

2. Sulla cosiddetta scuola di Birmingham e sulla sua lettura economica delle vicende del mondo tardoantico e bizantino cfr. M. F. HENDY, *Studies in the Byzantine Monetary Economy, c. 300-1450*, Cambridge 1985; ID., *Economy and State in Late Roman and Early Byzantium: an Introduction*, in ID., *The Economy, Fiscal Administration and Coinage of Byzantium*, London 1989; ID., *East and West: the Transformation of*

peranti linee di ricerca incentrate prevalentemente sull'analisi delle dinamiche culturali e dei *milieux* religiosi³.

Nell'esame del crollo del sistema fiscale romano non è superfluo ricordare che ogni singola regione di ciò che un tempo fu l'impero visse esperienze differenti a seconda dei gruppi barbarici che lì si stanziarono, delle modalità del loro stanziamento, di quanto essi lasciarono inalterati i meccanismi gestionali e le procedure amministrative in uso, quanto invece nuove esigenze si sovrapposero o talora si sostituirono alle precedenti.

Nel momento in cui Genserico prese il controllo della più ricca provincia d'Occidente, l'Africa, si verificò un cambiamento, rispetto al passato, di enorme rilevanza. I prodotti del prelievo fiscale non andarono più a Roma, ma rimasero in Africa. Quanto potesse rivelarsi pericolosa la rottura dell'asse Cartagine-Roma si era già potuto sperimentare in precedenza, quando una serie di usurpatori e ribelli aveva fatto leva appunto sulla cessazione dell'inoltro dei tributi africani per mettere sotto scacco l'impero. Le crisi annonarie conseguenti alle ribellioni dei vari L. Domizio Alessandro, Gil-

the late Roman Financial Structures, in *Roma fra Oriente e Occidente, Atti della XLIX settimana di Studio CISAM (Spoleto, 19-24 aprile 2001)*, Spoleto 2002, pp. 1307-70; J. HALDON, *Byzantium in the Seventh Century. The Transformation of a Culture*, Cambridge 1990; ID., *The State and the Tributary Mode of Production*, London-New York 1993; W. BRANDES, J. HALDON, *Towns, Tax and Transformation: State, Cities and their Hinterlands in the East Roman World, c. 500-800*, in *Towns and their Territories between Late Antiquity and the Early Middle Ages*, (The Transformation of the Roman World, 9), Leiden-Boston-Köln 2000, pp. 141-72. Per un'acuta analisi delle varie tendenze interpretative sulla Spätantike cfr. M. MAZZA, *Tra Roma e Costantinopoli. Ellenismo, Oriente, Cristianesimo nella Tarda Antichità*, Catania 2009. Cfr. inoltre le considerazioni di S. COSENTINO, *Dalla tassazione tardoromana a quella bizantina. Un avvio al medioevo*, in M. KAJAVA (a cura di), *Gunnar Mickwitz nella storiografia europea tra le due guerre*, (Acta Instituti Finlandiae, 34), Roma 2007, pp. 119-33.

3. Pioniere di questo filone interpretativo che ha goduto di tanto successo è stato P. BROWN, *Augustine of Hippo*, London 1967; ID., *The Rise and Function of the Holy Man in Late Antiquity*, «JRS», 61, 1971, pp. 80-101; ID., *The World of Late Antiquity, from Marcus Aurelius to Muhammad*, London 1971²; ID., *The Making of Late Antiquity*, Cambridge Mass.-London 1978; ID., *The Cult of the Saints: its Rise and Function in Late Christianity*, Chicago 1982; ID., *Society and the Holy in Late Antiquity*, Berkeley-Los Angeles 1982; ID., *Power and Persuasion in late Antiquity*, Madison 1992; ID., *The World of Late Antiquity Revisited*, «SO», 72, 1997, pp. 5-90; ID., *Poverty and Leadership in the Later Roman Empire*, Hanover-London 2001; ID., *The Rise of Western Christianity. Triumph and Diversity*, Oxford 2003²; ID., *The Body and Society. Men, Women and sexual Renunciation in Early Christianity*, New York 2008².

done, Eracliano sono paradigmatiche in questo senso. L'impero, tuttavia, era riuscito, fino a quel momento almeno, a ricompattare la situazione. Quando però dopo il 429 si percepì che stava delineandosi una nuova geografia politica e, di conseguenza, un'inusitata geografia economica, che il drammatico calo del gettito fiscale determinato dalla perdita di luoghi-chiave avrebbe compromesso la capacità di spesa e quindi la stessa capacità militare dell'impero, si cercarono alternative e si proposero provvedimenti. Basti dare uno sguardo ancorché cursorio alla legislazione di Valentiniano III per aver contezza di ciò. L'istituzione del *siliquaticum* nel 444, il giro di vite su agevolazioni, esenzioni, soprattutto nei confronti dell'aristocrazia senatoria, costituirono i tentativi tampone con cui il governo imperiale cercò di rimediare alla drammatica riduzione delle entrate fiscali⁴. Ma è possibile che si cercassero anche le strategie della diplomazia. È opinione di alcuni studiosi, infatti, che il trattato concluso nel 442 tra Valentiniano e Genserico avrebbe impegnato quest'ultimo a versare a Roma annualmente un *dasmus* e che tale tributo altro non fosse che la continuazione, il proseguimento dell'annona⁵. Coloro che non condividono tale interpretazione mettono l'accento sul fatto che il "potere contrattuale" di Roma, in quegli anni, era veramente minimo ed è improbabile che l'impero abbia potuto conseguire tale successo assicurandosi l'inoltro, come nel passato, delle specie africane⁶. In ogni caso, sia che si accolga la tesi summenzionata, sia che la si rigetti, è indubbio che i termini dell'accordo si sarebbero vanificati alla morte di Valentiniano III, come dimostrato dal successivo sacco di Roma. Da questo momento in poi il prodotto fiscale africano rimase in loco. I risvolti di questa nuova situazione possono dedursi dai vari riferimenti alla ricchezza dei re vandali, alla sontuosità dei loro palazzi, soprattutto nell'area di Cartagine, all'adesione a standard di vita simili a quelli di una corte imperiale⁷. Forse, però, la testimonianza più significa-

4. E. CALIRI, *Praedia pistoria e possessores africani in età vandolica: a proposito di Valentiniano III*, Nov. 34, in *L'Africa romana XV*, pp. 1693-710; EAD., "Piam manum porrigere defessis". *Sgravi fiscali sotto Valentiniano III e il problema del fiscus barbaricus*, (cds.).

5. B. SIRKS, *Food for Rome*, Amsterdam 1991, pp. 162-4.

6. Così WICKHAM, *Le società dell'alto medioevo*, cit., p. 114.

7. PROCOP., *BV*, I, 17; I, 21, 1; 2, 9, 4; 2, 3, 26; VICT. VII., I, 45; I, 48; 3, 16; *Anth. Lat.* 299; 304; 327. Cfr. CH. COURTOIS, *Victor de Vita et son œuvre*, Alger 1954, p. 40, nota 35; ID., *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955, p. 228; pp. 251-2. Ultime aggiornamenti sulle campagne di scavo nei lavori di S. BULLO, F. GHEDINI (a

tiva fra tutte è il commento di Procopio, che nel riferire dell'immenso tesoro di Gelimero spiegò appunto che era così ingente poiché da ben novantacinque anni le rendite africane non avevano lasciato il paese per essere dirottate altrove⁸.

Ma come funzionava, se funzionava, il fisco in età vandala? I nuovi dominatori aderirono meccanicamente, come in molti altri aspetti della vita amministrativa, alle strutture romane preesistenti, alla macchina organizzativa che trovarono lì funzionante o avviavano un processo di semplificazione e centralizzazione? C'è stato, infatti, chi ha congetturato che sotto la dominazione vandala la percezione delle tasse sarebbe stata gestita in modo assai arrangiato e saltuario, forse anche perché il prodotto fiscale sarebbe stato eccedente rispetto alle necessità del popolo dominatore. Ammesso pure che si sia verificato tale processo di semplificazione, in che modo e da chi sarebbe stato organizzato il prelievo, quale sarebbe stata la ripartizione delle voci di spesa, quali le modalità di percezione delle rendite e su chi esse sarebbero gravate? Sono questi i punti su cui vorrei soffermarmi, pur nello spazio estremamente esiguo consentito a una comunicazione congressuale.

Ci è noto che all'indomani della conquista giustiniana fu necessario l'invio di due funzionari con il compito di mettere ordine a una situazione estremamente confusa e disordinata, dal momento che non era più possibile trovare i registri con l'indicazione dei tributi che doveva versare ciascuna regione della Libia, giacché Genserico, riferisce Procopio, aveva distrutto e messo sotto sopra «ogni cosa»⁹.

È stato rilevato che l'intervento di questi due personaggi, incaricati di normare, aggiornare e razionalizzare una situazione patrimoniale e fiscale controversa dimostrerebbe di per sé che sotto la dominazione vandalica la percezione delle tasse sarebbe stata gestita in

cura di), *Amplissimae atque ornatissimae domus* (Aug., *civ.* II, 20, 26). *L'edilizia residenziale nelle città della Tunisia romana*, Roma 2003; J. J. ROSSITER, *Domus and villa: Late Antique Housing in Carthage and its Territory*, in L. LAVAN *et al.* (eds.), *Housing in Late Antiquity. From Palaces to Shops*, Leiden-Boston 2007, pp. 367-92. Indicazioni preziose in P. VON RUMMEL, *The Archaeology of 5th Century Barbarians in North Africa*, in P. DELOGU, S. GASPARRI (a cura di), *Le trasformazioni del V secolo. L'Italia, i Barbari e l'Occidente romano*, Turnhout 2010, pp. 157-81.

8. PROCOP., *BV*, 2, 3. Cfr. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, cit., pp. 168 ss.

9. PROCOP., *BV*, 2, 8, 25; *Arc.* 18, 10. Cfr. A. CAMERON, *Gelimer's Laugbter. The Case of Byzantine Africa*, in F. CLOVER, R. S. HUMPHREY (eds.), *Tradition and Innovation in Late Antiquity*, Madison 1989, pp. 174 s.

modo quanto meno disordinato e confuso. A tale rottura dell'infrastruttura fiscale di base sarebbero stati connessi, o meglio sequenziali, un accentuato disinteresse verso i censimenti sia delle persone che dei beni, una profonda disattenzione nella registrazione dei passaggi di proprietà, degli acquisti, delle donazioni, dei testamenti – che si sarebbero effettuati saltuariamente o solo in certe aree del paese o non si sarebbero effettuati affatto –, la progressiva perdita di importanza delle strutture urbane dal punto di vista politico e fiscale, come organi deputati alla percezione delle imposte¹⁰. In effetti, l'immagine di un'Africa vandala in cui il prelievo fiscale sarebbe stato quanto meno sporadico e poco incisivo è implicitamente ribadita da un altro accenno di Procopio, il quale, nell'*Historia arcana*, sempre in riferimento alla riorganizzazione giustiniana, riferisce di un piano oculatamente predisposto dall'imperatore, incurante del bene e della benevolenza dei sudditi, che, una volta riconquistato il paese, avrebbe prontamente ordinato un censimento delle terre e imposto alcuni tributi oltremodo gravosi, prima inesistenti. Se per "prima" Procopio intendesse durante la dominazione vandala o durante l'impero romano non ci è dato sapere.

Che in certe zone la documentazione relativa ai titoli di proprietà, necessaria a ripartire il carico fiscale, fosse andata dispersa o non fosse stata aggiornata pare confermato anche da alcuni testi giuridici. Dopo la vittoria bizantina, nel triennio 534-536 furono emanati ben tre testi legislativi con lo scopo di riorganizzare la proprietà terriera in Africa¹¹, affinché tutti coloro che *Vandalicis temporibus* avevano perduto le proprie terre potessero, entro lo spazio di un quinquennio, fare ricorso e rivendicarle¹². La cosa interessante è che venne stabilito che i postulanti avrebbero dovuto corredare la propria richiesta *testibus idoneis* o *instrumentis legitimis*. Dovevano ancora esistere *instrumenta legitima*, stralci di una documentazione pubblica, municipale, o forse documenti privati, conservati in archivi familiari, magari non necessariamente in Afri-

10. In questo senso WICKHAM, *Le società dell'alto Medioevo*, cit., p. 118.

11. Cfr. le riflessioni di Y. MODÉRAN, *L'établissement territorial des Vandales en Afrique*, «Antiquité Tardive», 10, 2002, pp. 87-122, spec. pp. 113 ss. Sul problema della restituzione di *possiones, domus, ecclesiarum ornamenta* da parte di Ariani vel pagani sulla base della *Novella xxxvii* del 535 cfr. E. CALIRI, *La penuria cultorum nel patrimonio ecclesiastico africano in età gregoriana e l'utilizzazione dei daticii*, in *L'Africa romana xvii*, pp. 1139-5, ed ivi bibliografia.

12. IUST., *Nov. xxxvi*, G. SCHOELL, R. KROLL, Berlin 1895, p. 243.

ca, che potessero garantire la liceità della richiesta. Bisognava però dare assicurazioni anche a chi non era in grado di esibire *gesta* comprovanti il proprio titolo di proprietà, mediante il ricorso a testimoni.

Non sappiamo invece come si siano regolati i Vandali, quando in momenti di maggiore tranquillità rispetto alle fasi iniziali della conquista, fu consentito ad alcuni discendenti dei proprietari che in età genseriana avevano subito la confisca delle terre, di ritornare in possesso di una quota parte del patrimonio familiare¹³. È possibile che anche in questo caso ci si sia basati su una documentazione comprovante la legittimità della richiesta, privata, conservata in archivi personali e familiari, o pubblica là dove furono invece mantenuti i registri catastali attestanti i vari titoli di proprietà, registri, come si è detto, che costituivano la documentazione essenziale per procedere al prelievo fiscale. In tale prospettiva da molti sono state così interpretate le stesse *Tablettes Albertini*, che attestano una meticolosa attenzione nella registrazione di compravendite di piccole parti di terreno, e che è possibile siano non tanto resti di un archivio privato, quanto piuttosto atti raccolti da un funziona-

13. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, cit., pp. 277-8. Nel 484 risultava essere il proprietario più ricco d'Africa Vittoriano di Adrumeto, proconsole di Cartagine (VICT. VII., 3, 27); oltre ai summenzionati beni di san Fulgenzio in Byzacena (*Vita Fulgentii*, 1; 2, 14) sappiamo che altri personaggi avrebbero mantenuto i propri possedimenti come, ad esempio, il notevole Silvestrio, che offrì al futuro vescovo di Ruspe un appezzamento di terra fertile, per costruire un monastero (*Vita Fulgentii*, 10); il vescovo Valeriano d'Avensa (VICT. VII., 1, 40), o il procuratore Saturo (VICT. VII., 1, 48). Nelle *Tablettes Albertini* risulta, com'è noto, la presenza di un "detentore di *dominium*", *Fl. Geminus Catullinus*, probabilmente identificabile come originario proprietario. È possibile che Geminio Felice, suo discendente, dopo le espropriazioni dei Vandali, negli anni di Guntamundo, sia tornato sulle proprietà un tempo appartenute alla famiglia. Sull'ipotesi che i discendenti di *Fl. Geminus Catullinus* cercassero di raggruppare le varie parcelle per ricostituire un *indominitatum* cfr. CH. COURTOIS, L. LESCHI, C. PERRAT, C. SAUMAGNE (éds.), *Tablettes Albertini. Actes privés de l'époque vandale (fin du V^e siècle)*, Paris 1952, p. 211. Più recentemente H. WEBEL, *Das Recht der Tablettes Albertini* (Freiburger Rechtsgeschichtliche Abhandlungen N.F., 40), Berlin 2003; P. COYANT, *Literacy and Private Documentation in Vandal North Africa: The Case of the 'Albertini Tablets'*, in A. H. MERRILLS (ed.), *Vandals, Romans and Berbers: New Perspectives on Late Antiquity*, Aldershot 2004, pp. 199-224; W. KAISER, *Vertragspraxis in der Spätantike – Zu den Grundstücksabgrenzungen in den Tablettes Albertini*, in W. ERNST, E. JAKAB (Hrsgg.), *Usus Antiquus Juris Romani*, Berlin-Heidelberg 2005, pp. 111-25. Cfr. inoltre M. OVERBECK, *Untersuchungen zum afrikanischen Senatsadel in der Spätantike*, Kallmünz 1973, pp. 53-88.

rio, forse proprio per redigere il conteggio che è riportato in uno dei documenti, a scopi fiscali¹⁴.

A dimostrare se non l'infondatezza, quanto l'esperata generalizzazione sottesa dalla notizia riportata da Procopio, secondo cui tutti i registri con l'indicazione dei tributi sarebbero stati distrutti da Genserico e la relativa conseguente ipotesi che il prelievo fiscale in età vandala sarebbe stato sporadico, disorganizzato o addirittura inesistente, sovviene un altro passo dello storico, relativo alla spartizione delle terre al momento della conquista da parte dei Vandali. Procopio riferisce che Genserico avrebbe ridotto in schiavitù tutti coloro che, fra i Libici, si trovavano a essere più in vista per la loro autorità e la loro ricchezza, facendo dono dei loro possedimenti terrieri e dei loro beni ai propri figli Onorico e Tenzone. Avrebbe poi espropriato terre a tutti gli altri proprietari e le avrebbe distribuite alla popolazione vandala. In seguito avrebbe decretato che tutti i terreni che aveva donato ai propri figli e quelli che aveva distribuito ai Vandali fossero esenti dal pagamento di qualsiasi genere di tasse. Ai vecchi proprietari avrebbe lasciato invece tutte le terre che non gli sembravano buone, ordinando però che su di esse fosse versato al fisco un riscatto così oneroso che a chi riebbe la proprietà non rimase più nulla¹⁵.

Ciò che emerge dalle parole di Procopio non è il disinteresse di Genserico al prelievo fiscale, ma una differente ripartizione dell'imposizione tributaria che, esentati i Vandali, ricadeva esclusivamente sui quei vecchi proprietari che non avevano subito confiscate. È noto che il problema dei *kleroi bandilon* sia tra i più controversi e studiati, e su di esso sono state formulate le più disparate esegesi interpretative¹⁶. Il succitato passo dello storico di Cesa-

14. COURTOIS, LESCHI, PERRAT, SAUMAGNE, *Tablettes Albertini*, cit., pp. 12-3. Alla tesi che il proprietario dell'archivio potesse essere uno dei *Geminii* è stato giustamente obiettato che sono quattro i proprietari che effettuano acquisti, dei quali due soli appartenenti alla famiglia dei *Geminii*. Che non potesse trattarsi di un archivio notarile si deduce dalla caratterizzazione degli scribi come non professionisti. Gli editori hanno dunque postulato che possa essersi trattato di una documentazione raccolta ad uso di un «fonctionnaire public ou un agent du grande domaine», li presente per ragioni fiscali, «en vue d'un enregistrement ou de la perception d'un impôt ou d'une taxe».

15. PROCOP., *BV*, I, 5, 11-17.

16. Esaustiva rassegna delle varie posizioni in MODÉLAN, *L'établissement territorial*, cit., pp. 102-7; J. H. W. G. LIEBESCHUETZ, *Gens into regnum: the Vandals*, in H.-W. GOETZ et al. (eds.), *Regna and Gentes. The Relationship between Late Antiqui-*

rea è stato inoltre messo a confronto con le informazioni forniteci da Vittore di Vita, il quale in merito alla spartizione delle terre da parte dei Vandali, ha invece indicato criteri, per così dire topografici, o meglio d'acquisizione geografica, riservandosi Genserico, a suo dire, la Byzacena, l'Abaritana, la Getulia e una parte della Numidia, e dividendo all'esercito *funicolo hereditatis* la Zeugitana e la Proconsolare¹⁷.

Ciò che emerge dunque con chiarezza è che le fonti risultino oltremodo contraddittorie tra loro sul problema fiscale. Al di là di *flèches* informativi che rientrano nella cornice topica della caratterizzazione di Genserico quale distruttore inconsulto anche di una documentazione che gli sarebbe potuta tornare utile, da altri passi di Procopio e di Vittore si è indotti invece a postulare la regolarità dell'esazione fiscale. L'autore dell'*Historia persecutionis*, infatti, nel pennellare con le tinte più fosche le atrocità degli invasori, nel riferire delle miserrime condizioni di coloro che abitavano in Proconsolare, accenna al fatto che *diversae calumniae non deerant cotidie, etiam illis sacerdotibus qui in his regionibus versabantur, quae regiones palatio tributa pendebant*¹⁸. E nella rappresentazione di Unirico, sottolinea la *cupiditas insatiabilis* con cui *provincias regni sui variis calumniis atque indictionibus onerabat*¹⁹. In relazione poi alla persecuzione contro i cattolici e all'obbligo fatto ai funzionari e a tutti coloro che si occupavano di affari pubblici di convertirsi all'arianesimo, secondo Vittore, Unirico avrebbe decretato l'impossibilità a succedere al soglio episcopale se non previo versamento di cinquecento solidi al fisco regio, fisco al quale sarebbero andate anche le sostanze dei vescovi cattolici defunti²⁰.

Il fisco vandalico, dunque, esisteva e alcune *regiones* versavano tributi. Sulla regolarità di essi illuminante sembra essere il resoconto di Procopio intorno al tentativo indipendentista di Godas, a cui Gelimero aveva affidato la Sardegna affinché la governasse e ne riscuotesse, riferisce lo storico, i tributi annuali. Godas, invece, di-

ty and Early Medieval Peoples and Kingdoms in the Transformation of the Roman World, Leiden-Boston-Köln 2003, pp. 55-85; A. SCHWARCZ, *The settlement of the Vandals in North Africa*, in MERRILLS (ed.), *Vandals, Romans and Berbers*, cit., pp. 49-57.

17. VICT. VIT., I, 12-14.

18. VICT. VIT., I, 22.

19. VICT. VIT., 2, 1.

20. VICT. VIT., 23. Cfr. COURTOIS, *Victor de Vita*, cit., p. 78, nota 73.

venne il signore dell'isola e si rifiutò di inoltrare in Africa le contribuzioni dovute²¹.

Recentemente si è proposto che il secolo vandalo sia il periodo più probabile per situare la fine della tassazione a base cittadina e dell'autonomia politica delle città, come indicherebbe anche il declino in questa fase dell'area del foro nelle città africane²², e che i Vandali abbiano centralizzato la tassazione, in modo analogo a quanto avveniva nell'Oriente romano negli stessi anni²³.

Impossibile tracciare, se non con margini di approssimazione, il processo che portò nelle varie regioni dell'impero alla progressiva estromissione dei curiali dalla responsabilità del prelievo fiscale, curiali che vennero via via sostituiti da *officiales* del governo centrale²⁴. Mentre per l'Oriente siamo informati dell'istituzione dei *vindices* da parte di Anastasio (ma incontriamo ancora curiali con delega alla riscossione delle tasse in alcune Novelle giustiniane), in Occidente, proprio a causa della disomogenea storia politica che contraddistinse le varie regioni, si ipotizza che i *curiales* fossero ben attivi nell'Italia ostrogota, come è evincibile dalle molte attestazioni delle *Variae* cassiodoree, ma non fossero più delegati al prelievo delle tasse in Gallia e in Africa all'inizio del VI secolo. Incerta la situazione in Spagna ove essi sono menzionati nel breviario di Alarico del 506 (anche se potrebbe essere un fossile) e ancora più incerta la situazione in Sardegna dove, sulla base di un'epistola di Gregorio Magno, sembrano essere associati alla tassazione anco-

21. PROCOP., *BV*, I, 10.

22. Così WICKHAM, *Le società dell'alto medioevo*, cit., p. 116; pp. 673-5. Contro la tesi della decadenza delle città vandale si sono espressi N. DUVAL, *L'urbanism de Sufetula-Sbeitla*, in *ANRW*, II, 10, 2, Berlin-New York 1982, pp. 569-632; ID., *Topographie et urbanisme d'Ammaedara-Haidra*, in *ivi*, pp. 633-71; ID., *Influences byzantines sur la civilisation chrétienne de l'Afrique du Nord*, «REG», 84, 1971, pp. 26 ss.; A. MAHJoubi, *Permanences et transformations de l'urbanisme africain à la fin de l'Antiquité. L'exemple de Belalis Maior*, in *150 Jahr-Feier. Deutsches Archäologisches Institut Rom (4-7 Dezember 1979)*, Mainz 1982, pp. 77-83; Y. MODÉran, *La renaissance des cités dans l'Afrique du VI^e siècle d'après une inscription récemment publiée*, in C. LEPelley (éd.), *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale*, Bari 1996, pp. 86-114.

23. Così WICKHAM, *Le società dell'alto Medioevo*, cit., pp. 116 ss.

24. Sull'affidamento agli *officiales* della *susceptio* dopo Valentiniano I e Valente cfr. A. H. M. JONES, *The Later Roman Empire 284-602*, Oxford 1964, p. 457, nota 111; A. LANIADO, *Recherches sur les notables municipaux dans l'Empire protobyzantin*, Paris 2002, pp. 103-28.

ra nel 594. Nell'epistola in questione²⁵, il pontefice nell'elencare le condizioni richieste per essere ammessi agli ordini sacerdotali, oltre agli ovvi prerequisiti della moralità e di una salda cultura di base, ordinò al vescovo di Cagliari che non venissero ammessi coloro che erano *obnoxii curiae*, vincolati agli obblighi curiali e pertanto costretti, dopo aver ricevuto l'Ordine sacro, a *redire ad exactionem publicam*. Dopo la parentesi vandalica, dunque, nella Sardegna di fine VI secolo – Sardegna che era stata da Giustiniano sottoposta alla giurisdizione del Prefetto al Pretorio d'Africa nella rimodulazione attuata nella Prammatica – l'esazione fiscale era rimasta onere delle curie e dei curiali.

Per quanto riguarda l'Africa, la centralizzazione ipotizzata con l'affidamento del compito del prelievo fiscale a degli ufficiali governativi non è testimoniata né di essa si fa cenno o allusione alcuna nelle fonti a nostra disposizione. Stranamente, aggiungeremmo, poiché un tale processo innovativo, estraneo alla tradizione (che avrebbe ingenerato sicuramente abusi e vessazioni) avrebbe potuto costituire un ghiotto argomento per allungare il già corposo *cabier de doléance* sulle efferatezze compiute dai Vandali. Vittore di Vita, con le sue pennellate da artista noir, non si sarebbe certo fatto sfuggire una simile occasione per sottolineare le crudeltà degli invasori. Ma, ovviamente, un *argumentum e silentio* è oltremodo incauto ed aleatorio.

Per tentare di acclarare come funzionasse il prelievo delle tasse nel secolo vandalo è necessario interrogarsi sulla natura delle rendite, sui principali capitoli di spesa, verificare quali fossero gli uffici, gli organi deputati alla riscossione, riflettere sulle eventuali diversità di voci di spesa rispetto al passato e sulle possibili differenze del numero e della tipologia dei contribuenti. Si è già accennato al fatto che minore sarebbe stato il numero dei contribuenti dal momento che i *kleroi bandilon* erano esenti da imposte. È bene ricordare, però, che la situazione patrimoniale non rimase statica per tutto il tempo della dominazione vandalica ma, come si è detto, progressivamente alcuni discendenti dei proprietari terrieri, vittime di espropriazioni, ritornarono in possesso di una parte del loro patrimonio familiare.

Sull'utilizzazione di tali imposte da parte dello stato vandalo non mi sembra possano esserci incertezze. Nel regno vandalo, in-

25. GREG., *epist.*, 4, 26 (NORBERG).

fatti, venivano a mancare due delle principali voci di spesa che avevano invece contraddistinto il sistema romano: l'approvvigionamento delle capitali (soprattutto eliminato il *dasmós* sancito dal trattato del 442), e il mantenimento degli eserciti. Quindi una parte dei proventi poté servire al pagamento del funzionariato, ma il resto, non essendo reimpiegato in servizi, venne tesaurizzato. Di qui, appunto, l'ingente tesoro vandalo, come commenta Procopio.

Ma come funzionava la riscossione? L'ipotesizzata centralizzazione da parte dei Vandali comportò il tramonto delle curie cittadine o essi lasciarono le cose così come le avevano trovate perché in fondo risultava oltremodo conveniente²⁶? Effettivamente, le testimonianze circa il mantenimento e la persistenza del funzionamento delle curie nel secolo di presenza vandala in Africa sono molto controverse.

Un rapido elenco: nella *Johannide* di Corippo si allude ai *proceres* della città di Cartagine (*Sidonii patres*)²⁷. In Procopio si fa due volte riferimento a personaggi di rilievo di alcuni centri urbani che rivestivano incarichi di prestigio e rappresentanza, come quando accenna al fatto che nel 544, nelle operazioni di resistenza agli attacchi dei Mauri, stretta Adrumeto in assedio, uno dei sacerdoti si rivolse ai *λόγμοι* della città per riferire del suo tentativo di raggiungere Cartagine e sollecitare l'invio di aiuti²⁸; o quando, in occasione della conquista di *Syllectum* e delle successive trattative, riporta che i soldati Bizantini convocarono *τόν τε ἱερέα καὶ εἷ τι δόκμον*, il sacerdote e i notabili affinché consegnassero le chiavi della città²⁹.

Tali testimonianze, è vero, non dimostrano che la curia avesse mantenuto il suo ruolo e le sue funzioni giudiziarie e fiscali; anzi, la curia non è mai esplicitamente nominata; si fa cenno semplicemente a *λόγμοι*, *proceres*, *principales*, membri di spicco della comunità, che assieme all'autorità religiosa costituivano presumibilmente il punto di riferimento della città³⁰. Né più, né meno.

26. MODÉLAN, *La renaissance des cités dans l'Afrique du VI^e siècle*, cit., pp. 85-114.

27. CORIPP., *Job.*, 3, 27-280.

28. PROCOP., *BV*, 2, 23, 18.

29. PROCOP., *BV*, 1, 16, 10-11.

30. Per altre testimonianze relative a magistrature, congetture soprattutto attraverso integrazioni epigrafiche cfr. D. PRINGLE, *The Defence of Byzantine Africa from Justinian to the Arab Conquest*, (BAR Int. Ser., 99), Oxford 1981, 1, pp. 117-8; N. DUVAL, *L'épigraphie chrétienne de Sbeitla et son apport historique*, in *L'Africa romana*

Altre due fonti, peraltro abbastanza controverse, ci forniscono ulteriori indizi³¹.

Nella *Vita* di san Fulgenzio di Ruspe si narra che, dopo le espropriazioni gensericiane, la famiglia del santo riuscì a ritornare in possesso di una parte delle terre in Byzacena per decisione reale e il santo, in questa circostanza, divenne *procurator*, preposto *in exigendis pensionibus*³². Su tale carica si è molto discusso: per alcuni si tratterebbe di un incarico relativo alla gestione di terre imperiali delle quali egli avrebbe dovuto riscuotere l'affitto, le *pensiones*³³; secondo altri, invece, sarebbe stato un membro autorevole dell'*ordo decurionum* della città e, in qualità di *procurator*, nonché *exactor*, avrebbe appunto avuto responsabilità fiscale³⁴.

Ma la testimonianza più problematica è quella relativa all'editto di Unerico³⁵, il quale dopo il fallimento della conferenza di Cartagine emanò una serie di misure punitive nei confronti degli omousiani. Tale *edictum* sembra essere il pendant *e contrario* delle disposizioni emanate in tempi diversi da molti imperatori romani contro gli eretici. Come in una rifrazione speculare, o meglio, in una sorta di contrappasso dantesco³⁶, il sovrano vandalo dispose contro i cattolici le medesime punizioni che erano state inflitte, nel passato, dagli imperatori romani agli eretici. Venne ribadito fossero compiti degli *ordines civitatum* sia la denuncia degli omousiani che la riscossione delle multe ad essi applicate. Di qui le perplessità di molti studiosi, alcuni dei quali hanno sottolineato molteplici punti

IV, p. 412, n. X, 1. Cfr. inoltre D. CLAUDE, *Die byzantinische Stadt in 6. Jahrhundert*, München 1969, pp. 107-18.

31. Decisa la posizione di MODÉLAN, *La renaissance des cités dans l'Afrique*, cit., p. 110, secondo cui «ces deux textes [la testimonianza della *Vita* di san Fulgenzio e il c.d. editto di Unerico, di cui discuteremo *infra*] montrent en effet en cette fin du v^e siècle des curies municipales africaines assurant toujours pleinement leur rôle judiciaire et fiscal traditionnel».

32. *Vita Fulgentii*, I, 13.

33. Così G. G. LAPEYRE, *Saint Fulgente de Ruspe*, Paris 1929, p. 100; W. H. C. FRENCH, *Donatist and Catholic: the organization of Christian Communities in the North African Countryside*, *Atti della XXVIII settimana di Studio CISAM* (Spoleto, 10-16 aprile 1980), Spoleto 1982, vol II, p. 627 nota 102.

34. Così Y. MODÉLAN, *La chronologie de la vie de saint Fulgente de Ruspe et ses incidences sur l'histoire de l'Afrique vandale*, «MEFRA», 105, 1, 1993, pp. 135-83, spec. pp. 174-81.

35. VICT. VIT., 3, 10.

36. V. AIELLO, *Vittore di Vita e la legislazione vandala in Africa*, «AARC», XV, 2005, pp. 253-83, spec. p. 264 ss.

di contatto con l'editto di Onorio del 412 contro i Donatisti, compresa la summenzionata tabella delle multe, graduata secondo le varie categorie sociali³⁷.

Se l'*edictum* di Unerico fosse una disposizione autentica del sovrano vandalo per scoraggiare definitivamente gli omousiani, il quale avrebbe preso spunto dalla legislazione romana riconoscendone implicitamente la superiorità, la testimonianza circa il ricorso ai consigli cittadini, agli *ordines cunctarum urbiuum* quali titolari del potere giudiziario locale e della riscossione delle ammende (unitamente ai governatori provinciali) sarebbe una prova inconfutabile della sopravvivenza delle curie come organi che mantenevano pressoché inalterati i medesimi poteri che le erano propri prima dell'invasione³⁸. Ma, come si accennava, gravano dubbi sull'attendibilità della testimonianza di Vittore, anche perché la tradizione manoscritta dell'*Historia persecutionis* pare connotata da numerose contaminazioni e interpolazioni. Non è chiaro il motivo per cui Unerico si sarebbe rifatto alla normativa che riguardava indistintamente tutti gli eretici e non, invece, peculiarmente gli ariani.

Al di là dei dubbi riguardanti la testimonianza di Vittore, altri indizi inducono a credere che in età vandala le curie e le istituzioni municipali siano sopravvissute e abbiano continuato a essere preposte alla riscossione fiscale³⁹. Gli studi di Chastagnol e Duval⁴⁰ attraverso una fitta analisi di documenti epigrafici di V e VI secolo hanno dimostrato la sopravvivenza di determinati sacerdoti

37. Cfr. l'analisi di S. CALDERONE, *Circumcelliones*, «PP», CXIII, 1967, pp. 94-109, spec. pp. 97-9, che segnala sì le strettissime analogie quasi meccaniche ma rileva come l'editto di Unerico dipenda non dal testo riportato dal Teodosiano, ma da un originale d'archivio. Nell'elenco dei gruppi di persone cui è fatto obbligo di denunciare quanti facessero professione di donatismo nel testo di Unerico oltre ai *procuratores* e ai *conductores* sono citati gli *ordines civitatum*, che invece non figurano nel testo teodosiano. Lo studioso ha dunque postulato che la redazione vandalica sia quella più vicina al testo originale della costituzione onoriana.

38. Su tali prerogative nel IV secolo CL. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, Paris 1979, I, pp. 218 ss.

39. Sulla sopravvivenza delle curie e dei curiali in età vandala e sulla continuità dei loro *munera* cfr. F. M. CLOVER, *Carthage and the Vandals*, in J. H. HUMPREY (ed.), *Excavations at Carthage 1978 conducted by the University of Michigan*, vol. 7, Ann Arbor 1982, pp. 1-22.

40. A. CHASTAGNOL, N. DUVAL, *Les survivances du culte impérial dans l'Afrique du Nord à l'époque vandale*, in *Mélanges d'histoire ancienne offerts à William Seston*, Paris 1974, pp. 87-118; N. DUVAL, *Culte monarchique dans l'Afrique vandale: culte des rois ou culte des empereurs?*, «REAUG», 30, 1984, pp. 269-73.

municipali, e la permanenza del flaminato, con le connesse cerimonie in onore dei sovrani, lascerebbe intendere una stretta collaborazione tra il potere centrale e le varie autorità municipali⁴¹. Ovviamente ciò non implica automaticamente che le curie avessero mantenuto inalterato il ruolo di organi effettivi del governo municipale e conservato integralmente la loro funzione politica. Che però i Vandali abbiano incautamente distrutto i *gesta municipalia*, azzerato la documentazione relativa allo *status* della proprietà fondiaria, base attraverso la quale determinare e ripartire l'imponibile, e assunto direttamente il compito di regolare l'esazione mediante un corpo di funzionari governativi, esautorando le curie cittadine, sembra assai improbabile, poco utile e soprattutto non documentato da alcuna fonte. Né risulta un incremento di funzionari dell'amministrazione centrale su cui sarebbe ricaduta la responsabilità della raccolta delle imposte fondiarie. Il fisco esisteva in età vandala; le sue richieste e le sue esazioni sembra, a detta di Procopio, fossero regolari. Che motivo avrebbero avuto gli invasori per sostituire un sistema di comprovata efficienza con esperimenti e modalità a loro estranei e che essi non avevano mai potuto sperimentare?⁴²

È dunque possibile che da un retaggio storiografico legato al *cliché* dei Vandali avidi e barbari distruttori, possa riaffiorare, seppur inconsciamente, l'idea di attribuire a essi anche il disfacimento del sistema municipale africano.

41. MODÉLAN, *La cronologie de la vie de Saint Fulgence*, cit., p. 181.

42. Cfr. DURLIAT, *Les finances municipales*, cit., p. 385: «Les Vandales n'ont pas supprimé les institutions romaines; ils se sont contentés de les faire fonctionner à leur avantage».

Margherita Carucci

Power Relationships between Vandals and Romans in Carthage

The conquest of Carthage by the Vandals in 453 and the change of power system surely affected the perception and idea of power relationships in the African city. Who were the subjects of power in the society of the Vandal Carthage? How did they relate to each other? What symbols and material signs were used for signifying and communicating the idea of power in the Vandal Carthage? How those specific signs created and maintained power relationships? In order to answer those questions, this paper will focus upon some selected examples of buildings and mosaics in Carthage during the Vandal period as physical marks of the idea of power projected on the urban landscape. This paper intends to constructing a more positive image of the Vandals in Africa and to working out a discourse on power in the V-VI-centuries Carthage.

Keywords: power relationships, Carthage, Vandals, domestic architecture, mosaics.

Introduction

In the search for material signs that signify power in urban landscape, one would immediately consider those monuments that more unquestionably evoke power. In our contemporary capitalistic society, for example, power is represented by those buildings that are associated with the production of economic wealth: shopping malls, office towers, and headquarters of financial activity; also by those chains, such as McDonald's and Benetton, that better epitomise the mass production and consumption of our globalised world; or else by the number of multimedia networks of mass communication as a new source of social power in our digital age. In the Roman Empire, by contrast, public buildings, such as fora, temples, baths, theatres, and amphitheatres, along with images of emperors, of local governors or gods, and inscriptions on public

* Margherita Carucci, University of Helsinki.

monuments would have more immediately worked as means for evoking political, religious, and cultural power.

In the analysis of these specific material signs is the traditional idea of power as the ability to affect something, as the capacity to direct the behaviour of others, and as control over others. In this conception, main focus is on the locution “power over”¹ which may be easily associated with images of violence, expropriation, and dominion. There is however another perspective from which to consider the eclectic nature of power: power as a relational capacity. In this more positive view, the relationship between those who are empowered and those who are subjected to such empowerment is continuously maintained or modified by the reciprocally influenced action of both categories of the subjects of power². The analysis of power from this perspective is not an easy task. For, given the continuously variable nature of power relationships and the multiplicity of their forms, how can we frame a precise definition of power in a specific society on the only basis of the physical marks projected on its urban landscape? How can we read those physical marks in correct terms of power? In fact, every sign may have a variety of meanings, as Calvino superbly describes in his 1972 novel on the invisible cities:

[Kublai] Pensò: «Se ogni città è come una partita di scacchi, il giorno in cui arriverò a conoscerne le regole possiederò finalmente il mio impero, anche se mai riuscirò a conoscere tutte le città che contiene».

In fondo, era inutile che Marco per parlargli delle sue città ricorresse a tante cianfrusaglie: bastava una scacchiera coi suoi pezzi dalle forme esattamente classificabili. A ogni pezzo si poteva volta a volta attribuire un significato appropriato: un cavallo poteva rappresentare tanto un vero cavallo quanto un corteo di carrozze, un esercito in marcia, un monumento equestre; e una regina poteva essere una donna affacciata al balcone, una fontana, una chiesa dalla cupola cuspidata, una pianta di mele cotogne³.

In Calvino’s description of the chess game that the Emperor of the Tartars and Marco Polo play as a means by which to know the

1. The locution “power over” as distinct from the expression “power to” was introduced by T. PARSONS, *On the Concept of Political Power*, «PAPHS», 107, 1963, pp. 232-62.

2. For a discussion of the views of power in theoretical and political senses, see S. LUKES, *Power: A Radical View*, Basingstoke 1974.

3. I. CALVINO, *Le città invisibili*, Milano 1993, pp. 121-2.

cities of the Oriental Empire, every piece has a multiplicity of possible meanings depending on the context and on the rules that the players agree to follow. Calvino's passage also supports the idea that the layout and decoration of the buildings in the urban landscape serve to convey more fluid concepts concerning social relations, ideologies, and power structures of that society. However, the analysis of those buildings as physical and symbolical markers results more difficult to understand or more complex when power institutions and relationships are less clearly defined, such as, for example, in periods of transition or political changes.

In 439 AD, after five centuries of Roman dominion, Carthage was conquered by a tribe of Germanic origin, the Vandals, who ruled one of the wealthiest mega-cities of the Roman Empire for one hundred years. The Vandal experience in North Africa has been widely discussed and variously evaluated by scholars. In the past scholarship, the arrival and settlement of a tribe of barbarians in Carthage have been often described as the cause of decline and the end of the forms of Roman life in the African city. Carthage must have waited until 533, when the Emperor Justinian conquered the African city and destroyed the Vandal kingdom, to flourish again in Byzantine times. Today, thanks to a greater number of excavations in Carthage and a more critical spirit in the approach to historical and literary evidence by modern scholars, it is now widely accepted that the domination by a barbarian tribe of Germanic origin did not cause the decline of Roman *mores* in Carthage; rather the African city kept its importance, prosperity, and cultural prestige throughout the Vandal period⁴.

This paper takes part to the new pattern of scholarship, as it shows that material evidence supports a more positive image of the Vandals in Africa. However, the analysis of this evidence is carried out with a different approach, as it considers the material marks on the urban landscape of Carthage in terms of power relationships. For the arrival of the Vandals and the change of power sys-

4. J. HUMPHREY, *Vandal and Byzantine Carthage: Some New Archaeological Evidence*, in J. C. PEDLEY (ed.), *New Light on Ancient Carthage*, Ann Arbor 1980, pp. 85-120; F. M. CLOVER, *The Late Roman West and the Vandals*, Aldershot 1993; G. M. BERNDT, *Architecture and the Vandal Elite in Africa*, «Hortus Artium Medievalium», 13,2, 2007, pp. 291-300; A. LEONE, *Changing Townscapes in North Africa from Late Antiquity to the Arab Conquest*, Bari 2007, pp. 127-65; A. MERRILLS, R. MILES, *The Vandals*, Oxford 2010.

tem surely affected the perception and idea of power relationships in the African city. Who were the subjects of power in the society of the Vandal Carthage? How did they relate to each other? What symbols and material signs were used for signifying and communicating the idea of power in the Vandal Carthage? How those specific signs created and maintained power relationships? In order to answer those questions, this paper will focus upon some selected examples of buildings and mosaics in Carthage during the Vandal period as means for articulating a discourse on power.

Material evidence for the Vandal experience in Carthage mainly includes domestic buildings. Under the Roman rule, the elite members of Carthage had their houses built according to the typology common in the Mediterranean provinces of the Roman Empire: the peristyle-house type⁵. This typology of domestic architecture continued being adopted in Vandal times, as it is evident in archaeological record⁶. At the beginning of the Vandal period, for example, the Maison dite de la Rotonde⁷ was provided with a peristyle and decorated with new mosaics in the colonnaded courtyard and in the two adjoining reception rooms⁸, but only a few fragments of geometric and floral design have been preserved (FIG. 1)⁹. The continuous use of this house with its elegant architectural layout and mosaic decoration point to a refined house-owner who still in the Vandal period searches for elegant solutions of Roman style. One more example of peristyle-house in use in Vandal times is the House of

5. Some examples of peristyle-house type in Roman Carthage are analysed in M. CARUCCI, *The Romano-African Domus: Studies in space, decoration, and function*, Oxford 2007, pp. 129-32.

6. For a discussion of the villas in Carthage in Vandal times see: J. J. ROSSITER, *Villas vandales. Le suburbium de Carthage au début du VI^e siècle de notre ère*, in *Carthage et son territoire dans l'antiquité, Actes du IV^e Colloque International sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord*, (Strasbourg, 1988), Paris 1990, t. 1, pp. 221-7.

7. C. BALMELLE et al., *Vitalité de l'architecture domestique à Carthage au Ve siècle: l'exemple de la maison dite de la Rotonde, sur la colline de l'Odéon*, «Antiquité Tardive», 11, 2003, pp. 151-66; S. BULLO, F. GHEDINI (a cura di), *Amplissimae atque ornatissimae domus. Schede*, Roma 2003, pp. 129-31.

8. They are an apsidal chamber with a triple entrance framed by two columns and a circular space, which was decorated with an inner circle of columns. They had been included in the layout of the house in the first quarter of the V century.

9. Byzantine coins and pottery show that the domestic building was occupied until the VII century, when the whole area was turned into a cemetery.

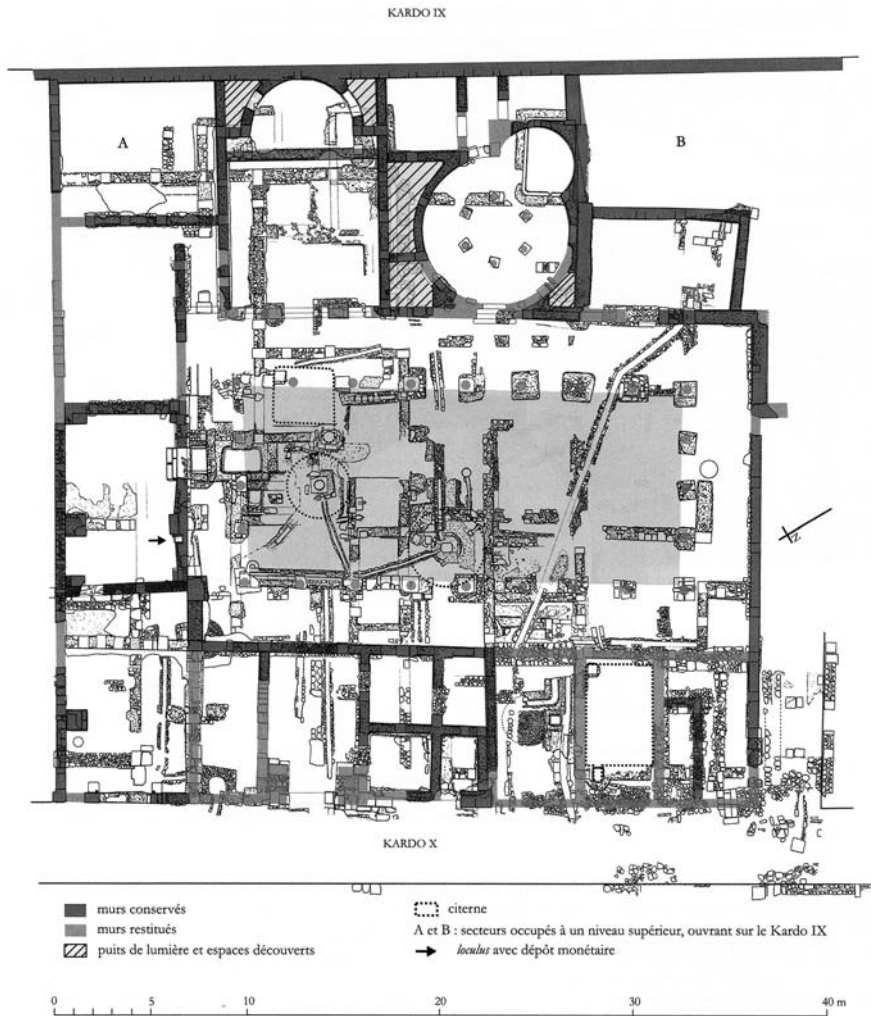


Fig. 1: Carthage, Plan of the Maison dite la Rotonde (by C. Balmelle *et al.*, 2003, pp. 151-66, fig 5).

the Greek Charioteers¹⁰. Built in the early v century, the *domus* was provided with an elegant *triclinium*, which was floored with a

10. BULLO, GHEDINI (a cura di), *Amplissimae atque ornatissimae domus*, cit., pp. 166-7 with previous bibliography.

mosaic showing charioteers and inscriptions in Greek¹¹. In the second building phase, which is dated to the first half of the VI century, the *domus* encroached upon the area of the former street and was floored with new mosaics¹². The repairs of the floors and the scarce quantity of pottery make it difficult to give a more precise date: the new mosaics may have been laid either in the late Vandal period or in the early Byzantine time. Nevertheless, archaeological evidence shows that the Roman-style House of the Greek Charioteers continued being occupied in the interval between the two building phases, that is during the Vandal period. Further examples of domestic architecture in the Vandal Carthage are attested in archaeological record¹³, although dating the number of building phases any domestic space goes through is not an easy task. In fact, as houses are inhabited, repaired, abandoned, and reconstructed over long periods, it is difficult to single out information that unequivocally belongs to the Vandal period. Dating archaeological evidence is often based on the diagnostic artefact types, which are found in the layers. This type of evidence, however, is unreliable as a *terminus post quem*, because many diagnostic artefact types continued in use for a long period. Mosaics may help us date the building they floored, but they cannot offer precise dating either¹⁴. Nevertheless, it is evident that Romano-African houses continued being occupied during the Vandal period and some buildings were partly modified with the arrangement of architectural and decorative forms drawn from classical traditions.

Signs of continuity in Vandal times are also attested in the production of mosaics, which shows the adoption of iconographic mo-

11. The dining room was probably also decorated with a small marble group representing Ganymede and the eagle: this V century sculpture may have been placed in one of the two *aedicula* ornamenting the long walls of the dining room. The group of Ganymede and the eagle was found in a cistern, located beneath the dining room, which also contained animal bones and household pottery, probably refuse from a kitchen. See E. K. GAZDA, *A marble group of Ganymede and the eagle from the age of Augustine*, in J. H. HUMPHREY (ed.), *Excavations at Carthage 1977 conducted by the University of Michigan*, vol. VI, Ann Arbor 1981, pp. 125-90.

12. The mosaic decoration of the House of the Greek Charioteers is discussed by K. M. D. DUNBABIN, *A Mosaic Workshop in Carthage around A.D. 400*, in PEDLEY (ed.), *New Light*, cit., pp. 73-83.

13. LEONE, *Changing Townscapes*, cit., pp. 160-5.

14. HUMPHREY, *Vandal and Byzantine Carthage*, cit., pp. 85-91.



Fig. 2: Carthage, Mosaic showing a hunting scene (by M. Blanchard-Lemée, 1995, fig. 131).

tifs that had been very popular in Roman imperial times, such as hunting activities and *circus* games.

A fragmentary mosaic from Bordj-Djedid illustrates a hunter riding a horse behind two dogs that are pursuing hares, while a falcon swoops down upon another (FIG. 2)¹⁵. The whole scene is framed along the bottom by a wide net stretched between two trees. The hunter is wearing a Germanic costume, a short loose tunic and trousers, which makes the whole scene more realistic and apt to the society of the Vandal patrons. The same schema is adopted in another fragmentary mosaic from Carthage. Here too, the hunter is riding a horse with his right arm raised and wearing contemporary dress. To the left is a fortified building from which the hunter is departing¹⁶. The motifs of the departure for the hunt and of the mounted hunter appear in most Romano-African mosaics illustrating hunting scenes¹⁷. The insertion of realistic details, such as the German costume, among the traditional iconographic motifs shows that in the Vandal period hunting was still considered as the typical aristocratic activity.

The adoption of traditional decorative motifs is also attested in those mosaics which represent the victorious charioteer of the *circus*. This popular subject-pattern is found on a number of mosaics in the Western Empire¹⁸, but it also appears on some mosaics from the Vandal Africa. A fragmentary panel from the Byrsa, for instance, illustrates a charioteer advancing frontally on a *quadriga*: he holds a palm and a crown and is named as Quiriacus by the in-

15. K. M. D. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa. Studies in Iconography and Patronage*, Oxford 1978, pp. 59, 251, n. 9.

16. *Ibid.*, pp. 59, 250, n. 6; ROSSITER, *Villas vandales*, cit., p. 226.

17. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., pp. 46-64.

18. K. M. D. DUNBABIN, *The Victorious Charioteer on Mosaics and Related Monuments*, «AJA», 86, 1982, pp. 65-89.



Fig. 3: Moknine, Mosaic of the victorious charioteer (detail) (by M. Ya-
coub, 1995, pp. 35-6, fig. 167).

scription written beside him¹⁹. This panel was inserted in a bigger composition of medallions, which contained three more charioteers, four standing figures, who may have been the personifications of the Seasons, and hunting scenes. Only a few fragments and a drawing of the whole mosaic, which was found in poor conditions, are left today. A better preserved representation of this subject-pattern appears on a contemporary mosaic from the region of Moknine (FIG. 3)²⁰. As the scenes of hunting activities, the mosaics of the victorious charioteer are illustrative documents of social practices. They suggest that circus games continued being popular in the Van-

19. *Ibid.*, p. 75, fig. 19.

20. M. YACOB, *Splendeurs de mosaïque en Tunisie*, Tunis 1995, pp. 35-6, fig. 167.

dal period and probably still performed in the imperial circus of Carthage, as the building shows signs of continuity and use in the v and vi centuries²¹.

The other public buildings of the imperial Carthage, by contrast, suggest a final disruption of Roman traditions. In the v century, the theatre and the odeon were in ruins, over which poor-quality houses were built; the island in the centre of the circular harbour, which had a monumental appearance in imperial times, was occupied by tombs; the *kardo maximus* was blocked up and encroached by a line of small houses. The transformation of public space into private area may appear as a common phenomenon of urban decay, which can be easily imputed to the barbarian origin of the Vandals. However, a number of Roman-style buildings in Carthage were already in decay before the Vandals' arrival: the Antonine baths, the theatre, the odeon, and the judicial basilica had been abandoned. The Theodosian Code informs that the desertion and stripping of smaller urban centres was already a problem in Africa in the second half of the iv century²²; moreover the closing of all pagan temples²³ and the gradual loss in popularity of public entertainments as a mode of evergetism²⁴ would have affected the fabric of many city centres. Among the public buildings of Carthage, only the circus, the amphitheatre, and the uncovered Proconsular Palace, as the new seat of the Vandal government²⁵, were maintained.

The abandonment of public buildings and the increasing elaboration of the architectural layout in domestic housing have been attested in most provinces of the Roman Empire since the iv century²⁶. This trend continued in Carthage under the Vandal rule. There may be various reasons why the Vandals did not rebuild the public image of the capital of their reign: lack of resources, their short appearance on the historical scene, or the modern idea of the Vandals as savage and uneducated people²⁷. It may be easily assumed that the brutal

21. J. H. HUMPHREY (ed.), *The Circus and a Byzantine Cemetery at Carthage*, Ann Arbor 1988, p. 326; LEONE, *Changing Townscapes*, cit., p. 140.

22. *CTh*, 15, 1, 1.

23. *CTh*, 16, 10, 3.

24. *CTh*, 16, 10, 17.

25. BERNDT, *Architecture*, cit., p. 294.

26. These developments are explained by a concentration of wealth and a more autocratic form of patronage by S. P. ELLIS, *The End of the Roman House*, «AJA», 92, 1988, pp. 565-76.

27. Uses and meaning of the term vandalism in modern scholarship are brilliant-

and uncivilised nature of the Vandals could have not created a valid alternative to the classical way of life or a sense of community serving the public interest. However, the analysis of architectural forms and mosaic motifs suggests one more possible explanation. In both domestic and public sector, the Vandals continued living in the Roman way²⁸ as it had been modified in the IV century, when following social and economic changes public buildings lost their traditional roles in the urban community and power was concentrated in the hands of a few aristocrats.

The analysis of architectural forms and mosaic decoration shows that, like the Romans in imperial times, Vandal elite used these two specific aspects of material culture to create and project a sense of power and identity. In terms of political affairs and military strategies, the Vandals exercised power over the subjected Africans with actions that did not differ much from the means through which the Romans had ruled over the provinces of their empire in the previous centuries²⁹. But in the broader sphere of social and cultural practices, Vandal power was exercised through the acceptance and reproduction of Roman forms. In this sense, power was effective as a relational capacity that allowed both the conquered and the conquerors to play a part. In fact, the continuation of the Romano-African traditions under Vandal rule was a statement of power (here intended as the ability to affect something) and influence of the Classical urban forms

ly discussed by A. H. MERRILLS, *The Origin of "Vandalism"*, «IJCT», 16, 2, 2009, pp. 155-75.

28. The spirit or ideals or manners of Roman society are commonly described in modern scholarship under the label "romanitas" or "roman-ness". As the term vandalism and all labels used as a shorthand to conceptualise the past, the word does not fully explain what is truly Roman, especially when it is applied to a set of material culture which is far spread in time and in space. Here the term Roman is used as a reference to those aspects of the urban experience, such as living in a peristyle-house, go hunting and attending the circus games, that were shared between the imperial provinces.

29. The Vandals were no more violent than the Romans, who had based the initial expansion of their empire and later maintenance of the power on war and violence. At the end of the Punic wars, in 146 BC, Carthage was savagely destroyed by the Romans: the city burnt for seventeen days, after which the ground was cleared and ploughed; salt was scattered in the furrows, and a curse was pronounced to ensure that neither house nor crops ever rose again. There is no doubt that the later reconstruction of Carthage, which became one of the largest and wealthiest cities of the Roman Empire, was due to the final decision of Rome. However, the destruction of the African city proves that cruelty was not alien to the Romans either.

over the conquerors. On the other hand, the ability of the Vandals to adopt and adapt these traditions allowed them to obtain a general consensus and reinforce their own political authority over the conquered. The outcome of these continuous reciprocal exchanges of roles as conqueror and conquered was a negotiated order, which was maintained through the routines of everyday life. In fact, as the analysis of domestic buildings and mosaics along with the scarce evidence for public structures shows, in the Vandal Carthage power relationships were reproduced through the daily activities of the elite (reception of guests at home, hunting, and arrangement of the games in the circus). A vivid description of the Vandal way of life appears in Procopius' narrative of Justinian's Wars:

The Vandals, since the time when they gained possession of Libya, used to indulge in baths, all of them, every day, and enjoyed a table abounding in all things, the sweetest and best that the earth and sea produce. And they wore gold very generally, and clothed themselves in the Medic garments, which now they call "seric", and passed their time, thus dressed, in theatres and hippodromes and in other pleasurable pursuits, and above all else in hunting. And they had dancers and mimes and all other things to hear and see which are of a musical nature or otherwise merit attention among men. And the most of them dwelt in parks, which were well supplied with water and trees; and they had great numbers of banquets, and all manner of sexual pleasures were in great vogue among them³⁰.

In the words of Pharas, the Herulian commander who had besieged the last Vandal king Gelimer in 533, Vandals' indulgence in pleasurable activities was a sign of their weakness and cause of their defeat. In Procopius' intention, Pharas' speech served as a clear moral message to his readers who had been brought up in such luxuries³¹. However, it was this indulgence in assuming many of the trappings of the late Roman aristocracy or rather the positively active acceptance of the Roman ideals that helped the Vandals create and sustain power relationships with the Roman elite of Carthage.

30. PROCOP., *BV*, 4, 6-9. *Procopius: in seven volumes*, 2: *History of the Wars, Books III and IV*, with an English translation by H. B. DEWING (The Loeb Classical Library), Cambridge 1953, p. 257.

31. This image of the Vandals who had collapsed into moral degradation became a pattern which dominated medieval and modern scholarship.

Bibliographical references in captions

- BALMELLE C. *et al.* (2003), *Vitalité de l'architecture domestique à Carthage au V^e siècle: l'exemple de la maison dite de la Rotonde, sur la colline de l'Odéon*, «Antiquité Tardive», 11, pp. 151-66, fig. 5.
- BLANCHARD-LEMÉE M. (1995), *Sols de l'Afrique romaine: mosaïques de Tunisie*, Paris, fig. 131.
- YACOB M. (1995), *Splendeurs de mosaïque en Tunisie*, Tunis, pp. 35-6, fig. 167.

Noureddine Tlili

The Image of the Barbarians and the Barbarism in the North Roman Africa

From the first century B.C. to the end of the Vandal domination in Africa in 533 A.D., the relationships that the Romans of North Africa had with a great number of *gentes*, who were considered as barbarians, enabled them to have a better idea of what barbarism was and of the role of the *pax romana* in the protection of the Roman Empire. However being regularly threatened by the *gentes* hostility and growing attraction to the province's wealth, the Romans of North Africa were constantly forced to defend themselves and above all to define themselves according to a hierarchy of values and experiences which set them at the top of human possibilities. All the rest was but barbarism. As far as we are concerned, we will not adopt the ethnologist's viewpoint which focuses on the African barbarians for themselves. Our aim will be to look for the view that the Romans of Africa had on those barbarian *gentes*: Who were the barbarians they were acquainted with? How did they judge them and judge themselves?

Keywords: *gentes barbarae*, barbarism, Roman Africa, acculturation, romanization.

Studying the Romano-African's opinions towards the barbarians during the imperial period leads me to put a certain number of fundamental questions: How did they define the barbarian? To what extent and for what reasons were they interested in the barbarian? What were their attitudes towards the barbarians? What was the Romano-African perception of the barbarian and the barbarism and how did this perception evolve throughout the centuries?

These questionings are interdependent. In effect, the attitudes of the Romano-Africans with regard to the barbarians depended on the definitions they gave to barbarism and the carried judge-

* Noureddine Tlili, *Anthropologie et Histoire des Mondes Anciens*, Universités de Paris I-Sorbonne et Paris VII-Diderot, Centres L. Gernet G. Glotz-Phéacie, Paris (ANHIMA-UMR 8210).

ments on them. Reacting concretely in front of the barbarian populations, the Romano-Africans elaborated, consciously or unconsciously, a vision of barbarism.

Exploring the Romans of Africa in the imperial period on such subject leads us first to tackle the question of sources. Whether they are written, literary, epigraphic or legal, their incomplete and fragmentary character can pose a problem. That is why I integrate other sources, such as the mosaics, that allow to confront, to verify, and to enrich our corpus. The interest of this last type of source is that it emanates from artists who worked in a total accordance with the Roman ideology. Their barbarians, in spite of certain stereotypical attitudes, had an interesting, psychological and symbolic expression. It is my concern therefore essentially to interpret and exploit these sources in order to deliver the Romano-African's ideology and representation in relationship with the barbarian. There is no way here to adopt the point of view of the ethnologist who might be interested in the barbarians themselves, nor the point of view of the historian in search of an absolute truth through the testimonies of the past. My point of view will be that of the Romano-Africans themselves, for whom what mattered first was Romanity and its extension. Who were then the barbarians that the Romano-Africans had known?

The origin of «barbarian» and «barbarism» in Roman Africa

The term «barbarian» has a history, in Greek as well as in Latin¹. It embodied a certain number of connotations that many studies have listed and analysed². Without displaying all the historical details, I will give a short overview that will help me to specify my approach. Indeed, for the Greeks, the first meaning of the word βάρβαρος was negative: this term designates first “to mumble” (reflecting the sound *bar-bar*)³. The word also designates the one who speaks a language other than Greek or the one who does not speak Greek or speaks it badly⁴. In this way, originally the Greek word marked a clear linguistic and cultural inferiority. This nega-

1. LEVY (1984), pp. 5-14.

2. CHAUVOT (1998), pp. 7-8.

3. CHAUVOT (1998), pp. 9-10 s.

4. DE ROMILLY (1993), p. 283.

tive vision of barbarism was theorized by Aristotle⁵ and popularized by Isocrates. Since the Greco-Persian wars, the Persians, hereditary enemies of the Greeks, became the model of the barbaric people par excellence⁶.

Becoming powerful and imperialistic, the Romans inherited a concept that it was to enrich, because they were themselves barbaric for the Greeks. Rome did not want to be put on the same footing as all the surrounding populations. Right away, Rome got the certainty of the absolute character of the superiority of its order and its law and their universal dimension. Latin authors, such as Plautus, Dionysius of Halicarnassus, but especially Cicero and Virgil spread out a theory according to which Rome was at the origin a Greek city that had assimilated a cohort of "savages", by way of acculturation. Henceforward, we refer to a three entities: Greeks, Romans, barbarians. Since then, in its relation with foreign populations, Rome established a dichotomy between *civilized* and *uncivilized*. Contrary to Rome that embodied civilisation based on positive values, other populations represented barbarism with different degrees and especially with changing faces. However, barbarism can be a state that we can leave. A barbarian was considered a human being, able in certain circumstances, to be romanized through acculturation. As a French historian summarised it: any barbarian, foreign to the Empire, was a potential Roman⁷.

The Roman definition of the barbarians rests very often on two criterions: the exteriority *vis-à-vis* the Empire and the hostility to Rome. Indeed are barbaric, the non-Romans who were settled beyond the Empire *limes*. They were populations that were the more often perceived as hostile to Rome. However, can also be part of the barbarians, people who lived inside the Roman Empire but that the Romans considered as barbarians. In principle, there was no question of the legal statute of these populations since the enactment of the *Antoniniana Constitution* of 212. Henceforward, the bi-partition must be clear between on the one hand the Roman Empire in which there were only citizens (apart from the slaves) and on the other hand, the *gentes barbarae*. An administrative document that dates back to the fourth century A.D., the *List of Verona*

5. For example, in his *Politics*, I, 2, 1252 b 8 ; I, 6, 1255 a 29-40, Aristotle considers that the barbarians are slaves. For him, Greeks are the masters.

6. HALL (1989), pp. 56, 100.

7. TOULZE (1995), pp. 61-74.

(*Laterculus Veronensis*), designates as *gentes barbarae* the foreign people that Rome was fighting against at that time⁸. However, this document introduced a nuance about the Moors (and the Moors only): although the latter were found within the Roman Empire, this document defined them as external but not as barbarians⁹. That can be explained by the fact that at the time of the establishment of this document, the Moors were not at war with Rome. As a result, the hostility or not to Rome was a fundamental criterion in defining the foreign peoples as barbaric or not.

The implicit or explicit definitions of the barbarian are therefore multiple. I will limit myself here to quoting some of the testimonies (literary, epigraphic, legal, etc.) that evoke the barbarians that the Romans in North Africa had known or had some contacts with. In this paper, I will focus on five points:

1. Since the Punic wars, the Romans were pre-disposed to consider Carthage and beyond it other Berber kingdoms as barbarian.
2. The hostility to Rome in North Africa constituted the main criterion in the definition of barbarism.
3. Rome and the barbarism of the partially Romanized populations.
4. The relationship between Romano-Africans and “Barbarians” in time of peace.
5. Barbarism could also refer to certain categories of populations who lived inside Roman Africa: Barbarism here had a cultural and a linguistic dimension.

Rome and the “barbarism” of the Punic

Since the Punic wars, Rome was eager to recognize Carthage as barbaric¹⁰. The world of the Punic life style was totally foreign to the Roman spirit¹¹. To Rome, Carthage was barbarism in its Eastern aspect. The Punic language with its “uncouth” and “strange” consonances struck the Roman and made the public laugh in the *Poenulus* of Plautus¹². His *feritas*, his *vanitas*, his flashy luxury,

8. *Laterculus Veronensis*, XIII, ed. by O. SEECK (in *Notitia Dignitatum*, Berlin 1876, pp. 251-2).

9. *Laterculus Veronensis*, XIV (*ibid.*, p. 252).

10. DIOD., 27, 18, 2.

11. LIV., II, 21 s.; SIL. ITAL., *Pun.*; FLOR., I, 18 and 22.

12. SZNYCER (1967), p. 130.

and his inhumane religion, triggered amongst the Roman a certain kind of contempt to be added to their jealousy then their hatred. Anything Carthaginian was considered as un-Roman and also barbaric. With the destruction of the capital of the Punic State in 146 B.C., a certain form of barbarism, judged by Rome particularly injurious, had been wiped out.

In the same vein, Numidian kings, such as Massinissa, Syphax, Micipsa, Jugurtha, Adherbal, appeared so far from the Roman conception of "man". They were severely judged as violent, versatile and endowed with a pretentious character by the Roman and Greek authors¹³.

After the settlement of the Romans in North Africa, the Romano-African sources differentiated between the indigenous African that they did not consider as "Roman" and the Roman citizens. A third category was designated by the word "barbarian", defined since the Greeks as the "other" by birth, by culture and by political organization. For the Romano-Africans, war and hostility were instrumental in qualifying the barbarian.

The hostility to Rome in North Africa as the main criterion in the definition of barbarism

After the effective settlement of the Romans in North Africa, the last Berber revolt, that of the *Musulami*, was crushed by the proconsul Galba in the year 45. After a period of stability that lasted approximately two centuries (under the Antoninian and Severian dynasties), which roughly speaking corresponded to the peak of the Roman civilization in Africa, a period of serious unrest took place in *Numidia* between 235 and 262. The "troublemakers" were mainly *Bavares* who came from *Mauretania Caesarensis* (especially from the Babors area). These tribes resisted to the Roman authority. They also refused settlement and multiplied incursions in territories under Roman authority in *Numidia* and *Mauretania Caesarensis*. Against the violence of these nomadic tribes, the Romans protected themselves with a vast defensive system (*limes*) that marked, according to the Romans, the boundaries between the Roman civilization and an inhuman, sterile and an uncivilized universe¹⁴.

13. FLOR., I, 36.

14. BÉNABOU (1976), pp. 70-1.

The African sources of the fourth century spoke of “barbarians” when they referred to the tribes external to the Empire, and with which the latter had a conflicting relationship. They avoided the word *Mauri*, probably because it designated also the inhabitants of Mauretania in general. The non-African authors like Ammianus Marcellinus used both terms indifferently. Thus, the term barbarian was used by this author when he evoked the Austuriani, a nomadic tribe localized in the southern region of the Syrta, in the current Libya, who in 363 sacked the city of *Lepcis Magna*. Ammianus Marcellinus implied that the inhabitants of this city had already been accustomed to their aggressiveness. The activities of pillage of these nomadic tribes earned, by the middle of the fourth century, in audacity and in violence. Perceived as non-Romans, these populations were designated as barbarians. This term translates at the same time otherness in terms of place of birth, culture and political organization¹⁵. Ammianus Marcellinus mentions the revival of the devastating incursions by these same tribes on other cities of *Tripolitania* and this even after the provincial assembly was held in 365 or 366. This assembly decided, especially after the incapacity of the count of Africa, Romanus, to take the adequate measures, to push back these nomadic populations. This was not enough.

Rome and the barbarism of the partially Romanized populations

Firmus became famous in the beginning of the 370s following his revolt against Rome. Firmus was also a Moor who descended from a princely family of the *Mauretania Caesarensis*. His father, the Regulus Nubel, belonged to the tribe of the *Iubaleni*¹⁶. However, this exteriority to the Roman sovereign authority does not mean that Firmus family was not in contact with Rome. Indeed, it seems that his father was associated to the Roman system of defence, insofar as he was a *praefectus gentis*¹⁷. Himself was romanized. However, that did not prevent the ancient sources from considering him as barbarian. Symmachus spoke of a *rebellio barbarica*¹⁸.

15. MODÉLAN (2003a), pp. 445-6.

16. AMM. MARC., XXIX, 5, 44.

17. AMM. MARC., XXIX, 5, 21.

18. SYMM., *epist.*, 1, 64.

Augustine qualifies him as a barbaric king (*rex barbarus*)¹⁹. As for Ammianus Marcellinus, he argued that a big part of those who had followed him were barbaric²⁰. Their origin and their behaviour during this revolt pleaded in favour of this definition. The Firmus revolt had taken an ethnic aspect when the diverse elements on both sides of the *limes* were united against the roman authority.

Like his brother Firmus, Gildo, count of Africa, was also to become famous, and this after breaking with the imperial government. In the spring of 398, he mobilized a big army to defend his cause. However, next to the Roman regular troops based in Africa who rallied his cause, his army included, according to Paulus Orosius, a «multitude of barbarians» (*barbarorum magna multitudo*)²¹. Yves Modéran suggests identifying this multitude of barbarians to an outfit of auxiliary and federated troops, composed of tribes bound to Rome by a treaty and mobilized by the highest military authority in Africa, the count of the province. He suggests that these troops were well provided by some Moorish tribes living around the city of Théveste and close to the surrounding roads. That is to say along the Southern part of *limes* in *Numidia* and *Byzacium*²².

In the *War against Gildo*, the poet Claudian erects the count of Africa of Moorish origin to a symbol of barbaric Africa²³. He presented him as a cruel, tyrannical, arrogant, treacherous, and unreliable person who spread disorder everywhere²⁴. The poet warned his readers against the visible Romanization of Gildo's partisans. He exposed their combat techniques, their unbridled sexuality and their superficial and versatile spirit²⁵. He described them as barbarians who fomented discordance, division and incoherence. For him, their Romanization was incomplete; they were unable to integrate a superior civilization, that is to say the Roman civilization and to submit to its laws. To a true Roman (*vere Romanus*), the *fides* was the basis of a true relationship, permanent ties, and deep

19. AUG., *C. Parm.*, I, 10, 16; I, 11, 17.

20. AMM. MARC., XXIX, 5, 12; 26; 37; 39; 41; 47; 50; 51.

21. OROS., VII, 36, 2.

22. MODÉRAN (2003a), pp. 477-8.

23. CLAUD., *Bell. Gild.*, his barbarism: v. 73; 84; 191.

24. CLAUD., *Bell. Gild.*, 70; 175-181 (Gildo's cruelty); 164-166 (Gildo's sexuality).

25. DAUGE (1981), p. 363.

agreements. It was the foundation of a moral order that constituted the essence of the Roman soul²⁶. However, for these Moors, the *fides* proved to be vain, mobile, and inconsistent; in a word, it did not exist! The Roman authors such as Titus Livius, Silus Italicus, Tacitus or Ammianus Marcellinus tackled the *fides* of the people they considered as barbarians. When they referred to the Moors, the Punics, the Orientals in general, we can deduce the value of their *fides* and understand that we live in full barbarism²⁷.

Rome and the barbarians in time of peace

The *limes* was a space both of exchanges and tensions between the Romans and tribes considered as barbarians. Thus, in time of peace, the relationship between the two worlds seemed to be pacific. This is confirmed by an epistolary exchange, dating back to the last period of the fourth century, between Augustine and Publicola, a landowner of the region of the saline lake in the south of Tunisia²⁸. According to Publicola, some «barbarians» coming from the south of the *limes* entered in the territory of the *Arzuges* in order to offer their services to the tenants of the region. These movements were seasonal and took place on the periphery of the province of *Byzacium*. They regularly provided to the Romans the leaders of cartages, guides, and guardians of the harvest. The movements of these barbaric populations were strictly controlled but not prohibited since in this system of defence, the purpose of the Roman was more to channel and supervise the nomadic populations and not to cut them entirely from the northern regions (under Roman authority)²⁹. Publicola noted that they could, apparently by small units, cross the *limes* after having received a pass from the military authorities. This fact allowed us to define their status: they were external to the empire, but neighbours of the *limes*. Most certainly, Publicola evokes some apparently peaceful people, not aggressive warriors like those that Bonifacius had to face in the beginning of the fifth century. Nevertheless, the way that Aurelius, bishop of Carthage spoke about them during the Carthage

26. GELL., 6, 18, 1; 20, 1, 39. See BOYANCÉ (1964), pp. 419-35.

27. DAUGE (1981), p. 461.

28. AUG., *epist.*, 46 et 47.

29. MODÉLAN (2003a), p. 274.

Council in 397 suggests clearly that the Romans distrusted them. As a proof, we have the regular maintenance works and the fortifications of the *limes* in this region.

Augustine distinguishes his fellow countrymen (the indigenous population of Africa) from the other well-known barbarians of the Roman world. He prefers to speak of *Afri barbari*, Afro-barbarians, as in his letter sent in 427 to the count of Africa, Bonifacius, when he criticized the latter for not defending the province against the raids of the barbaric tribes; that is to the nomadic tribes coming from the south of the *limes*³⁰. Finally, in an addressed letter to Hesychius, bishop of *Salona*, Augustine evokes the *barbarae innumerabiles gentes* alluding to the populations living beyond the Southern *limes*³¹. A text of the council of 397 quotes in the same way the *barbarae gentes* of the *Tripolitania*³².

An extract from Ammianus Marcellinus evoking the causes of the raid of 363 against *Lepcis Magna*, allows us to specify the relationship that existed, in peaceful time, between the Romans of Africa and the tribes living beyond the south of the *limes*, notably the Austuriani³³. These latter, who descended from the ancient Nasamons, were basically nomadic or semi-nomadic shepherds who had largely escaped the hold of Rome. But they maintained relationships with Berber populations who were partially romanized and inhabited the better watered plateau of Tripolitania and Cyrenaica.

According to Ammianus Marcellinus, there were relations between the Austuriani and the peasants of the Tripolitania's plains. These "barbaric" populations could thus, in time of peace, circulate more or less freely in the province. The Roman authorities must have imposed a certain kind of security control over these populations who might have been given a temporary pass to deliver goods or make pasture herds. These movements and contacts created the opportunity for some «barbarians» to build some alliances with some Roman citizens. A law enacted by Constantine in 323 condemned to grind all Romans recognised culprit of complicity with the barbarians who were involved in pillage activities in the

30. AUG., *epist.*, 220, 7.

31. AUG., *epist.*, 199.

32. *Conciliae Africae*, [*Conc. Carth.*, 28.8.397], n. 38, ed. C. Munier (= *CCL*, t.

149, p. 45).

33. AMM. MARC., XXVIII, 6, 2-4.

Roman territory³⁴. Ammianus Marcellinus implies that the Austuriani benefited from internal complicities in the Roman territory. This implied that they shared certain economical interests (commercial exchanges and pasture herds). The weakening and disorganization of the Roman army in the South of Tripolitania in the early fifth century A.D. encouraged the Austuriani to accentuate their attacks. This was confirmed by Synesius of Cyrena³⁵.

However, the literary and epigraphic testimonies leave no doubt about the violent character of these “barbaric” tribes since the third century A.D. Years of excessive drought coupled with the disorganization and inaction of the Roman army increased this phenomenon actually confirmed by archaeology. Indeed, farms in the valleys of Syrta were abandoned during the third century, except on the coastal area³⁶.

Some epigraphic texts dating back to the second half of the third century, related fights or victories of the Romans over the “barbaric” populations³⁷. We have some literary testimonies about Roman prisoners captured by the barbarians. Cyprian of Carthage mentions in his Letter n° 62 sent around 253 to some Numidian bishops the rapt of the Roman virgins by the some tribes he qualified as barbarian³⁸. In same vein, in his Letter n° 111, Augustine evokes the rapt of a bishop of Setif’s niece³⁹. The activity of the slave traders, the *mangones*, was certainly intensive on the occasion of this fighting between the Romans and the populations considered as barbaric. The provincial African art has kept the traces activities. Indeed, we can see that on a third century mosaic discovered in *Tipasa* in *Mauretania Caesarensis*. It represents a family of barbarian captives: a couple in chains with their child⁴⁰.

In the sixth century the image of the violent and barbaric nomadic tribes did not change among the Romans. Thus, Paulus Orosius qualifies as barbarian the nomadic tribes of the south of

34. *CTb.*, VII, 1, 1.

35. SYN., *epist.*, 130 (ed. A. Garzya, Roma, 1979, p. 222). *Id.*, *Catastase II* (fr. transl. N. Qujoulat, Les Belles Lettres, Paris 2008, opuscules IV, pp. 204-12).

36. Full Bibliography in MODÉLAN (2003a), p. 272 s.

37. *CIL* VIII, 9324 (*Tipasa*, date: 290-292); 18219 (*Lambaesis*) (*gentiles barbari*); 18275 (*Lambaesis*) (*barbari*).

38. CYPR., *epist.*, LXII, 2, 3.

39. AUG., *epist.*, 111, 7.

40. LANCEL (1982), p. 776 s. and fig. 26, pl. IX.

Tripolitania⁴¹. Procopius uses the term “barbarian” when he relates the story of a delegation that came to negotiate with the *dux* of the province⁴².

In all circumstances, the use of the word barbarian refers to a context of confrontation and violence if not distrust. These populations (who lived beyond the *limes*) were considered by the Romans as barbarians because they refused the advantages of the settlement process, ignored the complex social order, the written laws, and an efficient political system.

Rome and the linguistic and cultural barbarism

Since the reign of Marcus Aurelius and until the arrival of the Vandals in Africa, the Roman conception of barbarism had considerably developed. Under the Antoninians and the Severans, Africa would reach its peak of prosperity and stability. It had become the heart of the Romanization phenomenon whose most spectacular manifestation was the progressive metamorphosis of the *gens* into *civitas*, then eventually into *municipium*.

The density of the cities, mainly those in the *Proconsularis* and in Eastern *Numidia*, and their vitality, constituted the most striking characteristic. The civilizing power of Rome in that province seems to the Romano-Africans like the utmost manifestation of human potentials, all the rest being just barbarism. From the reign of Marcus Aurelius and with the emergence of the first serious threats coming from the nomadic or mountainous tribes of the province, barbarism was no longer perceived as just an anti-thesis element to Romanity; it actually took a much deeper significance. Barbarism reveals itself with a growing clarity, as a manifestation of the evil power and as an incarnation of the *ferocia* which aims at destroying the civilized order and abolishing all the Romanization process operated by Rome.

Barbarism could be mentioned as related to culture. The latter is a master-piece of Romanity. This sacred culture allows the Roman person to be accomplished, to hold a position among the elite and to be definitely differentiated/distinguished from the barbarian who, having no access to any source of knowledge, represents only an inferior range of humanity. That's what Libanius summarizes

41. OROS., *hist.*, I, 2, 90.

42. PROCOP., *BV*, II, 21, 2-5.

when he asks the following question: “When we lose eloquence, what would be left for us to be distinguished from barbarians?”⁴³. The rhetor of Antioch would have liked to explain that eloquence was the key to a culture that merged with Romanity. Preciously transmitted, eloquence contributed to elevate the soul and refine tastes.

In the third section of *Florides*, Apuleius puts forward a bestial Marsyas who defies Apollo⁴⁴. It is an illustration typical of that fundamental opposition between the Roman cultivated elite and the mass of stubborn and violent barbarians. In fact, did not the Emperor Julian, a big defender of pagan religion and classical culture, insist on the original bond which united paganism and classicism? According to this emperor-philosopher, Christians were barbarians. He invited them to limit themselves to «going to their churches [...] where they would comment on Mathieu and Luc»⁴⁵. For a cultured Roman, the purity and the good quality of a form of language, makes a line of demarcation between the real Romanity, expressed either in Latin or in Greek, and barbarism, whose expression can only be defective. Epigraphy shows how the art of speaking, which is closely related to the classics of Latin literature was appreciated in Africa. Hence a funerary inscription discovered at the city of *Thamugadi* in South of Numidia, celebrates a young man that is portrayed as the Cicero of *Thabudeos* (the currently Thouda in Algeria)⁴⁶. This qualifying adjective was certainly awarded to him by his relatives and fellow-citizens after having appreciated his eloquence. A highly reputed orator, he was also one of the notables of his small country. Knowing how to speak was perceived as a virtue related to the *nobilitas* and as an efficient instrument to exert *auctoritas*. Eloquence, thus, became a good means of valuing the degree of *romanitas* of a given African and of distinguishing him from a barbarian.

One has only to check certain literary writings to find a confirmation. Apuleius, a platonic philosopher and a famous African lecturer, associates Romanity to literary culture. Thus, during a trial that opposed him, in the years 160, to his fiancée’s family (Puden-

43. LIB., *epist.*, 369, 9.

44. APUL., *Flor.*, XIII.

45. IUL., *epist.*, 61, (fr. transl. J. Bidez, *L'empereur Julien oeuvres complètes*, Les Belles Lettres, Paris 1972³, p. 75).

46. D'ESCURAC-DOISY (1956), p. 119-121, n° 29.

tilla), he denounces in his accusers all signs of intellectual and moral barbarism. He often comes back, in his *Apologia* to the ignorance and lack of culture of Emilianus, Pudentilla's brother-in-law and one of his main accusers. He qualifies him of more rustic than the humble peasants portrayed by Vergil in the *Eclogues*⁴⁷. His barbarism is heavily commented on with qualifying like *rusticus*, *agrestis*, *rudis*, *indictus*⁴⁸, etc. According to the writer, his accusers have a defective rhetoric and a rough judgment that recalls that of the barbarians. Their main intellectual and oratorical interests are commonplace and badly presented⁴⁹. To testify that, one can state the case of Tannonius who, even though was a lawyer, used coarse language and stammered there where words were easy to utter:

For my part, on the other hand, I could more justly blame him [Tannonius] for openly claiming the advocacy of eloquence while engaging in low chatter on honourable subjects and often stammering or becoming utterly speechless on points that present no difficulty whatsoever⁵⁰.

There is the portrait of the enemies of Apuleius. This latter makes them look like uncultivated and ignorant people. According to the criteria of the period, his large culture, his extremely elaborate eloquence and his attachment to tradition, made out of him the most brilliant representative of the high Roman culture and the civilized par excellence, an accomplished man indeed. Even though he was half Numidian half Getulian, he objected to the accusations of his opponents who reprimanded him for his "barbarian" origin⁵¹. To defend himself, he went back to a traditional argument already expressed by Cicero, Titus Livius, Velleius Paterculus, Valerius Maximus and several other Roman authors. According to him, the real barbarian was not necessarily that who was born in foreign land, but who wherever he came from, proved to be rude and uncultu-

47. APUL., *apol.*, 10, 6: *Sed Aemilianus, vir ultra Vergilianos opiliones et busequas rusticanus, agrestis quidem semper et barbarus.*

48. APUL., *apol.*, 10, 6; 16, 7 s.; 23, 5; 52, 1 s.; 56, 3 s.; 66, 6; 90, 1 s.

49. APUL., *apol.*, 33, 6: *quas Tannonius ille cum utriusque sexus genitalia intellegi vellet, sed eloqui propter infantiam causidicus summus nequiret, multum ac diu haesitato tandem virile marinum nescio qua circumlocutione male ac sordide nominavit.*

50. APUL., *apol.*, 34, 2: *At ego illi contra iustius exprobrarim, quod qui eloquentiae patrociniū vulgo profiteatur etiam honesta dictu sordide blateret ac saepe in rebus nequaquam difficilibus fringuliat vel omnino ommutescat* (engl. transl. S. HARRISON *et al.*, *Opuleius Rhetorical Works*, Oxford University Press, Oxford 2001, p. 59).

51. APUL., *apol.*, 24, 3; 25, 2.

red. This reflection helps to grasp the universality and the flexibility in applying the notion of “barbarism” which characterizes not the race but the mind and the behaviour. The uncultured mass in Africa, whether pagan or Christian, exactly as in the remaining *Orbis romanus*, belonged, thus, to the same universe of illusions and ignorance as that of the accusers of Apuleius or the Circoncellions. Moreover, this uncultured mass in Africa falls, in its turn, under the accusation of barbarism. Lack of culture depicted, thus, a crucial notion that concerned all the groups not civilized or poorly civilized and all the creatures barely enlightened. Therefore, Augustine denounced the barbarism of his donatist opponents who, zealous and stubborn, had attacked innocent Catholics⁵². Besides, during a dual with Emeritus, a donatist bishop of *Caesarea*, he castigated the barbarian violence of the Circoncellions⁵³. Barbarism is thus revealed in as many fields as the way of life, the beliefs, the mores, the customs, the tastes and, mainly, the language.

In fact, not to speak Latin properly in Roman Africa was an extremely significant shortcoming to a cultivated Roman, so keen on knowledge and culture. It was a source of embarrassment and shame. Thus, in his treatise on the Catechism, Augustine denounces the linguistic barbarism committed by some catholic priests while officiating the mass⁵⁴. The most eloquent example is that of Septimius Severus whose Romanization did not rid him from his “African” accent⁵⁵. If one relies on the *Historia Augusta*, where the words *barbarus*, *barbaricus*, etc. are frequently used, the emperor with an African origin used to speak Latin with an “African accent”. According to the *Historia Augusta*, the emperor’s sister could hardly speak any Latin. This “ignorance” did chock the circles of the imperial court. Embarrassed, her brother did not hesitate to send her back to Africa lavishing her with presents⁵⁶. Caracalla seems more distinct than his father with his cruelty and also with his coarseness recalling the image of an uncouth manner, a barbarian⁵⁷.

In his *Apologia*, Tertullian denounces the hatred that the pa-

52. AUG., *c. Gaud.*, I, 7; 25; 31-32; 34; 53.

53. AUG., *c. Emer.*, IX et XII (Conference with the donatist bishop Emeritus).

54. AUG., *Cat.*, IX, 13. In his *Christian Doctrine*, II,13 and III,3, the bishop of Hippo defines the linguistic barbarism.

55. *SHA, Sev.*, XIX, 9.

56. *SHA, Sev.*, XV, 7.

57. *SHA, Carac.*, IX, 3; X, 4; XI, 5.

gans nursed for the Christ. He wonders whether this name was not barbarian⁵⁸. Since then, Christianity has won several parts of Roman-Africa. The prohibition of paganism under the emperor Theodosius was not sufficient to eradicate the old cults, not only in the countryside but also in the African cities. Augustine's correspondences are highly evocative in that respect. The nomadic tribes of Southern *limes* kept apart from evangelization until a very late period. Some indications reported by Quodvultdeus, Corippus or Victor de Vita give evidence about the imperfect Christianization or the nomadic tribes' paganism in the Southern Roman provinces of Africa⁵⁹. In fact, in those provinces, as in Gaul or in Sardinia and among the populations that preserved their traditional social structures, the conversion of their minds into Christian religion was really too slow.

Pagan and nomadic, the tribes of Southern *limes* often engaged in raids of pillaging. They had constantly looked for penetrating territories controlled by Rome, whose wealth they knew very well. Taking advantage of the weakening of the Empire, they first managed to occupy the pre-desert of Tripolitania by the end of the fourth century and then probably came to subjugate some Berber populations of those regions, before exerting any stronger pressure over the territory of the coastal cities.

Augustine uses the words *barbari* or *Afri barbari* describing them, but on rare occasions, in a precise way and only for two groups. The first account relates in fact to some tribes that threatened the region of Tobna in the years 420; it consisted in tribes up to that time outside the Empire. The letter addressed by the bishop of Hippo to Hesychius of Salona⁶⁰ was sufficient to demonstrate that the Romans of the beginning of the fifth-century-Africa knew well how to distinguish between two worlds: theirs and that of the barbarians. To that bishop who believed that he could depict signs of the end of times and that «the Evangels had come in everywhere», Augustine replies:

For there are among us, that is, in Africa, countless barbarian nations where the gospel has not yet been preached; it is easy for us to learn this

58. TERT., *apol.*, III, 5.

59. QUODV., *Prom.*, III, 45; VICT. VIT., I, 35-37.

60. AUG., *epist.*, 199.

every day from those who are taken captive from them and are now among the slaves of the Romans. Yet it was only a few years ago that certain of them, very exceptional ones and few in number, were pacified and became part of the Roman territories, so that they do not have their own kings but have their own kings but have governors set over them by the Roman empire, and they and their governors began to be Christian. But those who are further inland and are not under Roman power have no contact with the Christian religion in any of their people, and yet it is by no means correct to say that God's promise does not pertain to them⁶¹.

In this text, by opposing the Roman borders (*finēs romanae*) which some "pacified" tribes could cross (*adhaerere*) to "inlands" of the province, Augustine thinks, in fact, about a real geopolitical borders. In his answer to Publicola, he asserts without ambiguity that the vow made by the pagan barbarians deserved credit for preserving peace at the boundaries and inside the Roman provinces of Africa⁶². According to him, the borders between Rome and the barbarian world depend in their definition on a political principle; that of respecting or not the Roman *potestas* to which the bishop of *Hippo* adds a religious dimension: the Christianization or not of these nomadic populations. The tribes developing next to *limes* were therefore, for him, either Roman or foreign depending on their political and religious attitude.

The second account has to do with the Arzuges, tribes settled in the Chott's region, in the South-West of current Tunisia. Confessing to Augustine some torments caused by his conscience as a Christian when he knew that among the Arzuges were employed some barbarians still pagan who made oaths of faithfulness to the Christian farmers that employed them, Publicola specifies that they

61. AUG., *epist.*, 199, 46: *Sunt enim apud nos, hoc est, in Africa, barbarae innumerabiles gentes, in quibus nondum esse praedicatum Evangelium, ex iis qui ducuntur inde captivi, et Romanorum servitiis iam miscentur, quotidie nobis addiscere in promptu est. Pauci tamen anni sunt, ex quo quidam eorum rarissimi atque paucissimi, qui pacati Romanis adhaerent, ita ut non habeant reges suos, sed super eos praefecti a Romano constituentur imperio, et illi et ipsi eorum praefecti christiani esse coeperunt. Interiores autem, qui sub nulla sunt protestare Romana, prorsus nec religione christiana in suorum aliquibus detinentur, neque ullo modo recte dici potest istos ad promissionem Dei non pertinere* (engl. transl. R. TESKE, *Augustine Letters* 156-210, (The Works of Saint Augustine. Translation for the 21st Century 11/3), New York 2004, p. 350.

62. AUG., *epist.*, 47, 2.

swear on their demons⁶³. He asked Augustine a series of questions that were giving his conscience of a Christian a rough ride⁶⁴. His letter reveals the existence of two Berber populations in Chotts' country: local tribes integrated for a long time in the province, partly or wholly Christianized and certainly peaceful. They were in close contact with the pagan barbarians that worried the correspondent of Augustine. Like the tribes of the region of Tobna, they were located on the edge of one of the biggest Saharan gates of Roman Africa. Pagan and qualified as "barbarian", they were perhaps not very different. It is true that Publicola evokes people who are apparently peaceful and not warriors like those faced by the count of Boniface. But the way Aurelius, bishop of Carthage, speaks of those barbarians during the council of Carthage in 397, suggests clearly that caution was raised against them. According to him, those barbarian tribes "intervened" between the dioceses of Arzuges and *Tripolitania* and hampered the bishops' trips⁶⁵. They were certainly still pagan at that time. This is testified when, during the council (of Carthage in 397), the problem of baptizing children bought back from the "barbarians" who had kidnapped them, was discussed⁶⁶.

Conclusion

Like all the Romans, the Roman-Africans saw their reflection over the barbarian and barbarism progress as the Romanization of provinces went along. The feeling of belonging to a superior civilization always led to hold the same moral judgments concerning the barbarians, foreign to the *Imperium Romanum* or not. Number of old barbarians who, from then on, adjusted to the structure of the Empire, like the Punics, the Moors and the Berbers, are "debarbarized" not to say acculturated, and they are now included in the Roman world. If traditional prejudices were still applied to them during some revolts or some violent political events, such as the Firmus's and Gildo's revolt, it's because they reflected phobic images fixed in the mentality of the Romans.

63. AUG., *epist.*, 46, 1 et 5 (= CSEL, t. 34, pp. 123; 125-6).

64. LEPELLEY (2002), pp. 81-96.

65. *Concilium Africae*, [*Conc. Carth.*, 28.8.397], n. 38, ed. C. Munier (= CCL, t. 149, p. 45).

66. *Concilium Africae*, [*Conc. Carth.*, 28.8.397], 72 (= CCL, t. 149, pp. 201-2).

When the Vandals crossed in 429 the Strait of Gibraltar, the Romans of Africa discovered for the first time a foreign people with whom they shared no language, no political tradition, no mores and not even the catholic faith. It was for them a barbarian people par excellence. Contrary to the European provinces, where the settlement of barbarians was led by Roman officials and which seems to have calmly taken place, the Vandals' settlement in Africa was accompanied with violence and mainly with a large confiscation of lands belonging to Roman aristocracy⁶⁷. To the Romano-African elite, the new masters of Africa portrayed all ordinary defects of a barbarian *ferocia*, *inhumanitas* without omitting treachery, etc.

Analyzing the moral, social and political crises of his time, Salvian of Marseille notes that the traditional values were no longer able to preserve the Empire and that the real Romanity existed only among a too small minority. He reports that the Vandals came into a province full of demons and vices, namely sexual. According to him, the conquerors closed the brothels, obliged the prostitutes to get married, and put an end to adultery and to homosexual pleasure where Carthaginians used to indulge themselves in⁶⁸. Vandals were hence portrayed with qualities that contrasted the moral decadence of the Romans whose moral behaviour used to shock him and to remind him of certain barbaric attitudes often decried by the Roman authors. Nevertheless, one should not neglect the fact that the analyses of Salvian does not stray from the fundamental principles of the Roman vision of barbarian and barbarism. To him, there would be no future for this barbarian people unless it gets rid of its barbarism. Resisting all the upheavals of the century, the Roman reflection over the barbarian and barbarism outlived the political uproar which took place in 439, when the richest and most Romanized province of the Western part of the Roman Empire fell under the control of Vandals. Following the example of the European provinces, the Roman-Africans elites based their relationships with the new masters of Africa on a permanent dialectic of opposition and acceptance. But, the failure of Vandals would confirm Salvian's prediction: despite its moral integrity and its vigor, this people did not manage to get rid of its barbarism, hence its iniquity.

67. See MODÉLAN (2003b), pp. 87-122.

68. SALV., *gub.*, VI, 66-71; VII, 54,100; VIII, 9-25, esp. VII, 56 and 94-100.

Bibliography

- BÉNABOU M. (2005), *La résistance africaine à la romanisation*, Paris.
- BOYANCÉ P. (1964), *Les Romains peuple de la fides*, «Lettres d'Humanité», 23, 1964, pp. 419-35.
- CHAUVOT A. (1998), *Opinions romaines face aux Barbares au IV^e siècle ap. J.-C.*, Paris.
- D'ESCURAC-DOISY H. (1956), *Inscriptions funéraires de Timgad*, «Libyca», 4, 1956, pp. 119-21.
- DAUGE Y.-A. (1981), *Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, (Latomus, 176), Bruxelles.
- DE ROMILLY J. (1993), *Les barbares dans la pensée de la Grèce classique*, «Phoenix», 47, pp. 283-92.
- HALL E. (1989), *Inventing the Barbarian. Greek self-definition through Tragedy*, Oxford.
- LANCEL S. (1982), *Tipasa de Maurétanie: Histoire et archéologie. État des questions des origines à la fin du III^e siècle*, in ANRW, II, 10, 2, pp. 738-86.
- LEPELLEY C. (1979, 1981), *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, I-II, (Coll. des Études Augustiniennes, 1979 and 1981), Paris.
- LEPELLEY C. (2002), *La diabolisation du paganisme et ses conséquences psychologiques: les angoisses de Publicola, correspondant de saint Augustin*, in *Impies et païens entre Antiquité et Moyen Âge*, sous la direction de L. MARY et M. SOT, (Coll. de l'UMR 7113), 2, Paris, pp. 81-96.
- LEVY E. (1984), *La naissance du concept de Barbare*, «Ktéma», 9, 1984, pp. 5-14.
- MODÉLAN Y. (2003a), *Les Maures et l'Afrique romaine (IV^e-VII^e siècle)*, (BEFAR, 314), Rome.
- MODÉLAN Y. (2003b), *L'établissement territorial des Vandales en Afrique*, «Antiquité Tardive», 10/2003, pp. 87-122.
- SZNYCER M. (1967), *Les passages puniques en transcription latine dans le «Poenulus» de Plaute*, Paris 1967.
- TOULZE F. (1995), *De Rome aux Colonnes d'Hercule: la construction de la barbarie dans la Germanie de Tacite*, «Études interethniques», n.s., 10, 1995, pp. 61-74.

Houcine Rahmoune

Les Berbères entre villes et campagne durant l'Antiquité et le début du Moyen Âge

Notre contribution entre dans le cadre de la transformations du paysage de l'Afrique du Nord vers la fin de l'Antiquité et le début du Moyen Âge, ceci à partir de la répartition des populations locales (Berbères) sur le territoire africain, bien évidemment en rapport avec les allogènes, en particulier les Romains et les Arabes. Cette démarche nous a été possible à partir d'un ensemble de sources gréco-latines et arabo-musulmanes, qui nous ont permis d'appréhender une vision et peut-être une révision de la fixation ou de la répartition des nord-africains entre trois espaces que nous nous sommes proposés de baptiser espace urbain, espace rural et la nature, toute en essayant d'argumenter sur les motivations de chacun pour la mobilité ou la fixation sur le sol, autrement dit entre peuples de la "pierre" et peuples de la "tente". Alors qu'auparavant, nos prédécesseurs ont mis l'accent sur un dualisme classique d'une part à connotation politique, colonialisme/résistance et, d'autre part, des analyses imprégnées par une vision géographique, montagne et plaine.

Mots clés: Nord-Africains, paysage urbain, espace rural, nature.

I Introduction

Un colloque sert généralement à réécrire l'histoire soit en décrivant les dernières découvertes (textes ou matériels), en posant des questions neuves, en analysant et en synthétisant les faits sous un autre angle. C'est l'interprétation politique¹ et géographique de la partition, dans un espace déterminé ou choisi, des populations d'Af-

* Houcine Rahmoune, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Mohammedia, Université Hassan II, Casablanca.

1. C'est un élément important de l'histoire de l'organisation de l'espace en Afrique du Nord. Et fut pendant longtemps un objet de débats entre historiens, notamment autour de la question de la romanisation et de la résistance à la romanisation; EL H. RAHMOUNE, *L'administration des structures sociales du Maroc romain d'après les sources*, dans *L'Africa romana* XV, p. 648, n. 46 et 47.

rique du Nord que s'était décidé la fixation sur le sol africain des "visiteurs" et des "locaux" pendant une période charnière de leur histoire à situer durant l'antiquité et le début du Moyen Âge². Il serait donc intéressant d'aborder, à partir d'un ensemble de témoignages des auteurs anciens et arabes, ce phénomène de déploiement entre trois paysages: urbain, rurale et naturel.

Notre démarche est donc d'avoir un nouveau regard sur l'ensemble des sources. Le titre paraît, évidemment, bien ambitieux mais les nécessités scientifiques de l'article nous imposent une esquisse de textes gréco-latins et arabes ayant traités la question de la mobilité ou de la fixation des populations nord-africaines dans un espace approprié au mode de vie. Ce dernier avait probablement un impact sur l'exploitation et le positionnement des uns (*civitates*)³ et des autres (*gentes*) dans un paysage urbain⁴, rural ou dans la nature.

Par ailleurs, au niveau du titre, l'appellation des populations

2. G. CAMPS, *Formation des populations méditerranéennes de l'Afrique du Nord*, dans *Colloque internationale de Biologie et de Génétique de l'Homme méditerranéen*, Hammamet 1968, p. 51-7; ID., *Mouvements de populations et civilisations préhistoriques et protohistoriques en Sahara depuis le x^e millénaire*, «Revue d'Histoire et de Civilisation du Maghreb», v, 1968, p. 7-11; ID., *Comment la berbérie est devenue le Maghreb arabe*, «Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée», 35, 1983, p. 7-24; G. GOZALBES BUSTO, E. GOZALBES CRAVIOTO, *El elemento tribal en Marruecos: De la romanización a la arabización*, dans *Homenaje al profesor José María Fórneas Besteiro (Separata)*, Granada 1995, p. 768-78.

3. P. VEYNE, *Humanitas: les Romains et les autres*, dans A. GIARDINA (éd.), *L'homme romain*, Paris 1992 (trad. de l'italien par M. Aymard), p. 421-57; A. GIARDINA, *L'Homme romain*, dans *ibid.*, p. 7-23; AELIUS ARISTIDES, *Eloge de Rome*; texte édité et traduit par M. Meslin, *L'Homme romain des origines au 1^{er} siècle de notre ère*, Paris 1985, p. 264-5: «Ce qui, entre toutes choses, mérite le plus, et de beaucoup, d'être admiré, c'est qui concerne le droit de cité [...]. Les autres vous les avez soumis et réduit à l'obéissance. Mais la mer ne fait pas que l'on ne soit pas citoyen, ni l'étendue des terres qui nous séparent: nulle différence entre les patries du monde. Toutes choses sont en commun à la disposition de tous. Car il n'est jamais étranger celui qui digne du pouvoir et de la confiance; la démocratie commune de la terre a été établie sous l'autorité d'un seul, le meilleur, qui assure l'ordre; et tous viennent, comme sur l'agora commune, pour obtenir chacun ce qu'il mérite».

4. Bien défini par Pausanias, *Description de la Grèce*, 1 (Phocide), 4, 1 (éd. trad. par M. Clavel, Paris 1821): «Il y a vingt stades de Chéronée à Panopes, qui est une ville des Phocéens [...] On ne peut pas donner le nom de cité, à ce peuple [en Grèce] qui n'a pas de bâtiments officiels pour ces magistrats, pas de gymnase ni de théâtre, ni d'agora, de fontaine, mais vit dans des cabanes ...!»; P.-A. FEVRIER, *Observations sur la tribu dans le Maghreb antique*, dans *Actes du III^e congrès d'Histoire et de la civilisation du Maghreb*, (Oran, 26, 27, 28 novembre 1983), t. 1, Alger s.d., p. 29-39.

nord-africaines entre “Berbères” = البربر⁵, “Amazighes”, “Libyens”, *barbari*⁶, *gentes*, *nationes* pose le problème du baptême des autochtones; bien que les sources arabes ont opté pour le vocable “Berbères” = البربر, à l’exception d’Ibn Khaldoun⁷ et Al Nâsirî⁸ qui relèvent que les nord-africains furent appelés fils d’Amazighes. Il est à noter que pendant la phase de la conquête (de 146 av. J.-C. à 42 ap. J.-C. pour les Romains et de 20 de H. 90 H. pour les Omeyyades) les locaux furent nommés par les auteurs gréco-romains Numides, Maures et Gétules et par les auteurs arabes “Berbères” = البربر.

Bien entendu, cette description des auteurs arabes au sujet du positionnement des “Berbères” dans un espace géographique déterminé a une particularité: les populations d’Afrique du Nord sont constamment citées – par la majorité des sources littéraires – au pluriel (confédérations tribales et non une institution sociale représentée par un des préfets de *gentes*). En effet, ces pluriels appelés “tribus ou confédérations” étaient en multiplication, mais jamais au singulier en tant que institution représentée par un royaume. Souvent était cité le chef de ces peuplades en tant que *princeps gentium* ou *praefectus gentis*. D’autre part, après l’annexion, commençant, par les auteurs anciens et arabes, la localisation et le cantonnement – au niveau régionale et local – des ces tribus⁹.

Cette démarche nous a été possible à partir d’un nombre de

5. Il est à noter que «*Bârbârthô Al lissâne* = «بربرة اللسان» signifie d’une part que c’est une langue d’expression incomprise et d’autre part le vocable: «*Bâr*» et «*bâr*» signifierait un espace désertique et par conséquent, *Bârbâr* sont les habitants du désert; voir aussi E. LEBLANC, *Le problème des Berbères*, 1931; P. LEVEQUE, *Empire et barbarie, III^e siècle après J.-C.*, Paris 1996.

6. E. FREZOULS, *Les deux politiques de Rome face aux barbares d’après Ammien Marcellin*, dans *Congreso internacional el estrecho de Gibraltar (Ceuta, novembre)*, *Actas Separatas, Universidad Nacional de Educacion a Distancia*, Ceuta 1987, p. 175; RAHMOUNE, *L’administration des structures sociales*, cit., p. 636-7.

7. IBN KHALDOUN (ABD AL-RAHMÂN) (732-808 H./1332-1406 ap.), *Kitâb al-Ibar wa dîwân al-mubtada ‘wa-l-khabar fi ayyam al-‘Arab wa adjam wa-l-‘Adjam wa-l-Barbar wa man ‘asarahum min dhawî al-sultan al-Akbar*, trad. fr. par Le Baron De Slane, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l’Afrique septentrionales*, t. 1, Paris 1999, p. 122.

8. NÂSIRÎ (AL) (ABÛ AL-ÂBÂSS AHMED BEN KHÂLID AL-SALÂWÎ) (1279 H.), *Al-Istikhsâfi Akhbâr al-Mughib al-Akaâ*, Casablanca 2001, p. 73.

9. A titre d’exemple: en Maurétanie Tingitane, tribus ont leur bornes aux alentours des grands centres urbains: Baquates et Macénites, Autololes et Zgrenses. Au Haut Moyen Âge nous avons Maknassa, Bourwata et Magheraw.

témoignages, cités ci-dessus, qui nous livrent l'avis, la vision et la mentalité de certains auteurs anciens et arabes assez représentatifs des visiteurs au sujet du choix des nord-africains de vivre entre le monde urbain et les paysages avoisinant la campagne d'abord puis la nature, représentée par la montagne et le désert. Cette approche permet aussi d'appréhender des permanences ou des ruptures dans la mobilité ou la fixation des indigènes par rapport aux allogènes.

2

Sources gréco-romaines

Strabon, *Géographie*, XVII, 3 (La Libye), 7; 12; 15; 19.

3: «[...] la fable selon laquelle il y a eu autrefois, dans les golfs qui suivent l'Emporique, des établissements tyriens qui seraient maintenant déserts; plus de trois cents villes, qu'auraient complètement détruites les Pharusiens et les Nigrites, peuples, qui, dit-on, sont à trente jours de marche de Lynx».

7: «Bien qu'habitant un pays généralement si fertile, les *Maurusii* ont conservé jusqu'à présent les habitudes de la vie nomade».

12: «C'est là que vient tomber [actuellement] la limite entre le royaume de Juba et la province romaine: je dis actuellement, car la division intérieure du pays a subi de fréquents remaniements, tant à cause du grand nombre de tribus qui y habitent côte à côte, que parce que les Romains, suivant qu'ils étaient amis ou ennemis de ces tribus, ôtaient souvent aux unes pour donner aux autres, et cela sans s'astreindre à aucune règle fixe».

15: «[...] les Numides avaient offert ce spectacle étrange d'un peuple, en possession de terres éminemment fertiles, mais infestées de bêtes féroces, qui, au lieu d'exterminer celles-ci pour cultiver ensuite ses champs en toute sûreté, avait mieux aimé se livrer à un brigandage sans frein et abandonner la terre aux reptiles et aux bêtes féroces, se réduisant ainsi volontairement à mener une vie errante et nomade ni plus ni moins que les peuples qui y sont condamnés par la misère, l'aridité de leur sol et la rigueur de leur climat».

19: «Ils [Garamantes] ressemblent d'ailleurs beaucoup aux Arabes nomades».

Pomponius Mèla, *Description de la terre*, III, 10:

«Il reste la côte extérieure [...] De ces habitants, les uns vivent dans les forêts, moins nomades cependant que deux dont nous avons parlé [...]».

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, II, 3:

«A l'Ampsaga commence la Numidie, célèbre par le renom de Massinissa;

elle a été appelée par les Grecs terre Métagonitis. Les Numides ont été appelés Nomades, parce qu'ils changent de lieux de pâturage, transportant leurs *mapalia*, c'est-à-dire leurs maisons, sur des chariots.

«Après les Nasamons habitent les Asbystes et les Maces; au delà les Hammanientes, à douze journées de marche de la grande Syrte vers l'occident, et entourés eux-mêmes de sables dans tous les sens [...]; ils emploient en guise de pierre, pour construire leurs maisons, des blocs de sel qu'ils taillent dans leurs montagnes».

«Les noms des villes et de peuples sont imprononçables acceptés les indigènes habitants de simples fortins. Au sud de Sala, se trouve les Autololes et les éléphants».

Orose, I, 2, 94:

«Vers le Sud près de l'Océan des régions inoccupées, furent jadis habitées par les Gétules puis les Autololes».

Appien, *Libyca*, 61¹⁰:

«[...] étant donnée que le territoire est entouré de beaucoup de voisins barbares. Mais ne pourrions-nous pas envoyer des colonies au milieu de tant de Numides? Ceci du fait que les barbares sont en force subiront toujours des maux, mais s'ils l'emportent, ils seront à leur tour à l'avenir redoutables et odieux pour nous, étant donné qu'ils possèdent un territoire bien plus grand que le notre».

Silius Italicus, *La guerre punique*, II, 63:

«Les forêts des Autololes et les rivages des Syrtés trompeuse et le rapide Gétule dépourvu de rènes».

Silius Italicus, *La guerre punique*, III, 300-305:

«Les Autololes races de feu aux pieds d'agiles [rapides], ni cheval déchaîné ou fleuve rapide ne peuvent les devancer. Il est difficile de trouver la trace de leurs pas».

10. Déjà après la victoire de Zama en 201 av. J.-C., Appien nous relate le discours au Sénat de l'un des partisans de Scipion favorable à la paix avec Carthage; texte traduit par H.-G. PFLAUM, *La romanisation de l'Afrique*, dans *Akten des 6. Internationalen Kongresses für Griechische und Lateinische Epigraphik*, München 1972, p. 56.

Saint Augustin, *Correspondances*, (lettre de Publicola à ce dernier) 47:

«[...] nous devons la paix aux serment des barbares aux frontières et dans toutes les provinces».

Panégyrique de Maximien, *VI Pan. de Maximien et Constance*, VIII:

«Confiants dans leurs chaînes montagneuses et leurs remparts naturels, tu les a soumis et transplanter dans d'autres lieux».

3

Sources arabes

Ibn Khurdâdhbah (272 H./885 ap. J.-C.), *Al-Masâlik Wa-l-Mamâlik*, Bayrût 1888, pp. 91-2 (trad. fr. par H. Rahmoune).

«Puis, les Africains et les Rûmî [Byzantins] sont revenus à leurs villes après avoir obtenu la paix des Berbères. Notons que ces derniers ont ignoré de résider en villes et ils se sont établis en montagnes et les sables [déserts]; alors que les villes sont redevenues byzantines jusqu'à l'arrivée des Musulmans [...]».

Ibn Hawkal Abû Al-kâsim, *Sûrat Al-Ard, Dar Al Kiab Al Islamî*, al-Qâhira, pp. 55-6 (trad. fr. par H. Rahmoune).

«Les Berbères vivaient au Maghreb. Ils se composaient de tribus trop nombreuses pour être décomptées l'une après l'autre. Cette réalité s'explique par leurs subdivisions en branches et en familles et également parce qu'elles sont disséminées à travers les plaines et les déserts. A l'exception de quelques groupes insignifiantes, ces Berbères descendent, en général, de Goliath [Jâlout]».

Abî Baker Ibn Alârabin (534 H./1149 ap. J.-C.), *Shawabid al-djilâ wa al-Ayane fi Mashaidi al-Islam*, ed. M. Yalâ, Madrid 1996, p. 40 (trad. fr. par H. Rahmoune).

«Ensuite Achmoun, roi d'Égypte, l'un des frères de Albardachir marcha vers les Barbères, les défit, détruit la plupart de leurs villes. Ceux-ci furent refoulés vers les montagnes d'Ifriqiya. Cette invasion lourde de conséquences les Barbères remonte à l'époque de Nimrod Abraham après que Dieu eut fait périr la tribu de Ad en lui envoyant de fortes rafales; lorsque al Kahina apprit ce que fit Hassan, elle ordonna de couper les arbres d'Ifriqiya et de détruire ses villes et dit: "les Arabes veulent les villes, l'or et le

cuivre tandis que nous ne cherchons que les pâturages”. Dans son livre *Tarikh Futub Al Maghreb* [L’Histoire des Conquêtes du Maghreb], Ibn Hammad affirme: “Ifriqiya fut une seule contrée commençant de Tripoli et finissant à Tanger, mais cette union fut brisée à jamais”».

Tres textos árabes sobre Beréberes en el Occidente Islamico, Kitab Ma-fâkhir al-Barbar, ed. M. Yalâ (Fuentes árábico-hispanas, 20), Madrid 1996, p. 254 (trad. fr. par H. Rahmoune).

«L’origine des Berbères et leur arrivée au Maghreb. Une autre version raconte que lorsque les fils de Noé se séparèrent, les affluèrent vers le Maghreb Aqsa [Maghreb Extrême]. Ils y résidèrent, y firent souche et prirent contact avec les Coptes d’Égypte. Ils traversèrent le Soudan dans la partie frontalière au Sahara et eurent pour voisins les Francs et les Roûm qui vivaient sur les côtes avec les peuples d’Ifriqiya [...] Il en fut ainsi jusqu’à ce que David assassine Goliath. Les Berbères furent alors repoussés vers le Maghreb peuplé à l’époque par les Roûm. Les Berbères se dirigèrent vers l’Égypte mais les Coptes et les Nubiens leur interdirent l’accès. Ils se rendirent alors à Ifriqiya où vivaient les Roûm et les tribus non Arabes d’Ifriqiya. Les Berbères les prirent d’assaut, les combattirent de tous côtés et les vainquirent; ils repoussèrent les Francs d’Ifriqiya et du Maghreb vers l’île d’Andalousie et les îles siciliennes et ailleurs. Les Berbères s’installèrent à Ifriqiya et au Maghreb. Leur mode de vie ressembla à plus d’un égard à celui des Arabes. Ils peuplèrent les montagnes, les pâturages, les oasis. Tel les nomades Arabes, ils vécurent au rythme de la pluie, se déplacèrent d’une région à l’autre avec leurs troupeaux et leurs chameaux. Quand les Francs et les peuples d’Ifriqiya prirent connaissance de ce mode de vie, ils les contactèrent et décidèrent de vivre ensemble à condition que les Roûm et les habitants d’Ifriqiya demeurent dans les villes et que les Berbères s’installent dans les campagnes».

Yâqut ibn Abd Allah al-Hamawi (575-622 H./1179-1229 ap.), *Mu’jam al-Buldân*, ed. Rarif Abdel Aziz Jundî, Bayrût 1979, pp. 348-9 (trad. fr. par H. Rahmoune).

«Mais, concernant leur généalogie, le plus répondu et commun est qu’ils sont les survivants de la nation de Goliath, assassiné par son frère David. Ils ont pris la fuite vers les montagnes du Maghreb bien fortifiées. Ils ont combattu les autochtones. La réconciliation a été conditionnée par le paiement d’un tribut et une expatriation vers les montagnes retranchées».

Ibn Idhârî (Abu Abd Allah Muhammad al-Murâkushi) (fin du VII s. H./XIII-XIV s. ap.), *Al-Bayân al-mughrib fi akbbâr al-Maghrib*, éd. G. S. Colin et E. Lévi-Provençal, t. 1, Bayrût 1983³, p. 19 (trad. fr. par H. Rahmoune).

«La mention de la gouvernance de Okqbâ Ibn Nâfii en Ifrîqyâ, ses conquêtes et sa planification de Qbayrwân. D'après Al-Massâlk d'(al-) Ichebilî: Comme les Berbères entrèrent au Maghreb, ils y ont trouvé des Francs qui les ont devancé. Ils les ont évacués avant de se sont réconciliés sur la base d'un aménagement des Berbères dans la montagne et des Francs dans les plaines. C'est ainsi que ces derniers ont édifiés des villes! [...]».

Ibn Khaldun (Abd al-Rahmân) (732-808 H./1332-1406 ap.), *Kitâb al-Ibar wa dîwân al-mubtada 'wa-l-khabar fi ayyam al-'Arab wa adjam wa-l-'Adjam wa-l-Barbar wa man 'asarahum min dhawî al-sultan al-Akbar*, trad. fr. Le Baron De Slane, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, t. 1, Paris 1999, p. 167.

«Notice sur les tribus et les dynasties des Berbères, l'un des deux grands peuples qui habitent le Maghreb, histoire de cette race depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours et exposé des divers opinions qu'on a énoncées au sujet de son origine. Depuis les temps les plus anciens cette race d'hommes habite le Maghreb dont elle a peuplé les plaines, les montagnes, les plateaux, les régions maritimes, les campagnes et les villes. Ils construisent leurs demeures soit de pierres et d'argile, soit de roseaux et de broussailles, ou bien encore de toiles faites avec du crin ou du poil de chameau. Ceux d'entre les Berbères qui jouissent de la puissance et qui dominent les autres s'adonnent à la vie nomade et parcourent, avec leurs troupeaux, les pâturages auxquels un court voyage peut les amener jamais ils ne quittent l'intérieur du tell pour entrer dans les vastes plaines du désert. Ils gagnent leur vie à élever des moutons et des bœufs se réservant ordinairement les chevaux pour la selle et pour la propagation de l'espèce. Une partie des Berbères nomades fait aussi métier d'élever des chameaux; se donnant ainsi une occupation qui est plutôt celle des arabes. Les Berbères de la classe pauvre tirent leur subsistance du produit de leurs champs et des bestiaux qu'ils élèvent chez eux; mais la haute classe, celle qui vit en nomade, parcourt le pays avec ses chameaux, et toujours la lance en main, elle s'occupe également à multiplier ses troupeaux et à dévaliser les voyageurs. Leurs habillements et presque tous leurs autres effets sont en laine».

Al-Hassan al Wazzân (Ben Mohammad al-Fâsî, connu sous le nom de Jean Léon l'Africain), (901 ou 956 H./1496-1548), *Description de l'Afrique*, Paris 1956, 2 vols, trad. M. Hiji, M. Akhdar, t. 1, Bayrût 1983², p. 3-4; 6; 8-13; 15-6; 35-8; 46-9; 62-6 (trad. fr. par H. Rahmoune).

«C'est sur tout le cas des habitants de Numidie. Plusieurs auteurs disent que ces cinq sont au nombre de ceux qui avaient coutume de vivre sous la tente dans les campagnes. On assure que dans les temps anciens ils eurent entre eux une longue guerre. Les vaincus vassaux des vainqueurs, furent obligés d'aller habiter les villes et vainqueurs se rendirent maîtres des campagnes ou ils éta-

blirent leur résidence. Cette assertion est à peu près prouvée par le fait que les gens qui vivent dans les campagnes emploient le même dialecte que ceux des villes: par exemple les Zenata des campagnes parlent comme les Zenata des villes et il en est ainsi pour les autres».

Nâsirî (al) (Abû Al-Âbâss Ahmed Ben Khâlîd Al-Salâwî) (1279 H.), *Al-Istiksâ fi Akhbâr al-Mûghîb al-Akaâ*, Casablanca 2001, p. 67 (trad. fr. par H. Rahmoune).

«Nous avons déjà signalé qu'ils formaient une ancienne nation. Ils ont habité la terre du Maghreb depuis la nuit des temps. Après avoir peuplé ce pays dans son ensemble, les Francs se sont repliés sur les côtes et les fortifications. Et, les Berbères se sont déployé sur le reste du pays: dans les environs des fortifications et des côtes, en montagnes et dans les grottes, toutes à chacun le choix, jusqu'à la fin des faits vécus, de croire à une quelconque religion pervers. Voici – donc – en général, leur situation».

4

Analyse

Il est important de rappeler que les auteurs anciens et arabes étaient les porte-parole du modèle gréco-romain concernant le déploiement des populations nord-africaines dans l'espace géographique que nous avons baptisé espace urbain, rurale et naturel: ce paysage se constitue d'un ensemble de citoyens constituant une cité (*civitas*) dans un territoire partagé entre population ayant une quelconque situation juridique (*incola, peregrinus, servus*). Bien qu'une catégorie sociale, constituée par des orthochrones, appelés par les auteurs arabes Africains, qui ont été romanisés et intégrés le paysage urbain.

4.1. Paysage urbain

Cependant, la question du positionnement des populations sur le sol, à partir d'un assemblage de blocs de pierres, en tant que matériel de construction qui dure dans le temps et dur aussi à partir de la matière qui le compose, favorise la stabilité dans l'espace géographique et dans le temps. Dans un centre urbain, chaque assemblage de pierres déterminé par des groupes humains attribue à une quelconque construction un rôle décidé:

- politique (bâtiments officiels: théâtre, arc de triomphe, forum, basilique etc.)
- social (maisons, villas, bains publics etc.)
- économique (magasins, huileries, boulangeries etc.)

D'ailleurs le mythe de la création de l'empire romain s'était basé sur la sacralisation de l'espace de Rome et ces environs (les sept collines) à l'époque royale par Romulus et Remus.

La catégorie sociale parmi les nord-africains qui ont choisi de s'établir aux côtés des *civitates*¹¹, appelés par Strabon les peuples de la pierre, ont opté pour la sédentarisation. De ce fait, les villes romaines sont à populations artisanales et agricoles; on parle d'agroville pour le bassin méditerranéen. C'est en conséquence un rapport essentiellement économique nécessitant l'assurance des bases arrière de chaque cité afin de protéger ces productions. Le recours – donc – à la pierre pour élever des garnisons, des murailles, des tours de guets est de mise pour prévenir de probables escarmouches avec les tribus avoisinantes comme ce fut le cas du décret de *Sala colonia*¹².

Selon R. Rebuffat¹³, l'insécurité endémique nécessitant une fortification de la cité quand le budget le permet et non une con-

11. Pour plus de détails, voir CL. LEPALLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire. La permanence d'une civilisation municipale*, t. 1, Paris 1979.

12. D'après le décret de l'ordo ou conseil municipal de Sala, les duumvirs ont levé en l'honneur du préfet de la ville *Marcus Sulpicius Felix un decretum* (de 32 lignes), daté du 28 octobre 144 ap. J.-C., afin de lui rendre hommage pour les services qu'il a rendu à la cité après la fin de sa mission. Une délégation fût envoyée aussi à Rome pour lui demander la bienveillance impériale. L'intégralité de ce décret a été publiée par J. CARCOPINO, *Le Maroc antique*, Paris 1943, p. 209-17: «(lignes 11 et 12) [...] il ne saurait y avoir rien de plus honorable pour sa propre dignité que l'approbation d'un si grand gouverneur (*praesidis*), rien dont – il lui fût plus agréable de se souvenir que de notre amour: soit en nous libérant, avec douceur toutefois, et à l'image de sa propre sérénité, des violences et des razzias auxquelles nous étions habitués; soit en se révélant, dans la question de nos finances, un arbitre bienveillant sans faiblesse et juste sans dureté, et quant aux procès obscurcis par la nuit des temps à l'égal détriment de la close publique et des particuliers, en les élucidant avec sagacité, en les tranchant selon la pure justice; soit en entourant notre municepe, sur les points les plus dangereux, des plus fortes murailles aux plus faibles prix; soit en parant aux pressantes difficultés de ravitaillement par des prélèvements sur les fournitures de ses troupes, opérés fort souvent à notre profit et jamais au dommage de ses soldats; considérant ensuite, pour en venir à des qualités qui témoignent de l'âme la plus loyale, qu'il s'est montré modéré au-delà du terme atteint par ses prédécesseurs, modeste, doux, pudique, déférent envers [notre] Sénat, ami du peuple, soucieux de son devoir, qu'il nous a procuré le libre accès de nos forêts et de nos champs, au point de multiplier les veilles pour protéger la sécurité des travailleurs [...]; S. GSELL, *La base de M. Sulpicius Félix et le décret des décurions de Sala*, «MEFR», 48, 1931, p. 1-39.

13. R. REBUFFAT, *M. Sulpicius Felix à Sala*, dans *L'Africa romana* x, p. 185-220.

trainte soudaine: «La sécurité des Salens n'a pas de rapport avec la construction du *maximum murum opus*. Ce n'est qu'un muret fragile de 90 cm à 1 m d'épaisseur. Quoiqu'il en soit, le projet en lui-même, son ampleur, la construction de ce muret est un indicateur et un symbole de la différence entre le paysage urbain représenté par un conseil municipal qui vote un budget à l'encontre des populations des alentours de la ville menant une vie pastoral qui menaçait les récoltes et peut-être même le centre urbain et son approvisionnement». Finalement, ces murs étaient la "ligne de démarcation" entre un paysage urbain et un paysage rural et peut être vers un espace vaste et inconnu; tout dépendait du point du départ des auteurs des razzias sur les environs de *Sala colonia*. La seconde moitié de la réponse à ces incertitudes resterait lettre morte chez les populations en mouvement qui n'ont pas laissé ni de traces écrites ni de vestiges en pierres.

4.2. Paysage rural

Afin de saisir le passage du paysage urbain au paysage rural¹⁴, autrement dit une compréhension de l'organisation de l'espace rural et de l'étude des rapports entre la ville et la campagne, Ph. Leveau¹⁵ en a fait l'illustration: il a prospecté à travers des repérages au sol et des ramassages de surface de toute la région autour de Césarée, soit une zone d'une trentaine de km d'ouest en est et d'une vingtaine du nord au sud. Il s'agit d'une zone morcelée qui juxtapose des zones physiques très hétérogènes composés de 241 sites identifiés et 60 à 70 *villae*, dont 36 plans relevés, de taille variable, depuis grands centres domaniaux (plus de 2400 m²), jusqu'à des établissements plus modestes (entre 600 et 1000 m²). Le rap-

14. P.-A. FEVRIER, *Le monde rural du Maghreb antique. Approches de l'historiographie du XX^e siècle*, dans P.-A. FEVRIER, *La Méditerranée de Paul-Albert Fevrier*, vol. II, Rome-Aix-en-Provence 1996, p. 899-908.

15. PH. LEVEAU, *Une ville romaine et ses campagnes*, Roma 1984, p. 556; L. MUNFORT, *La cité dans l'histoire*, Paris 1961, a défini aussi la ville romaine comme un centre de gestion et de domination, lié à la primauté sociale de l'appareil politico-administratif; voir aussi ID., *Paysans maures et villes romaines en Maurétanie Césarienne centrale (la résistance des populations indigènes de la romanisation dans l'arrière-pays de Caesarea de Maurétanie)*, «MEFR», 87, 1975, p. 857-71; P. TROUSSET, *Villes et campagnes et nomadisme dans l'Afrique du nord antique*, dans *Actes du Colloque organisé à Aix-en-Provence par l'UFR d'Histoire, le 16-17 mai 1980 par P.-A. Fevrier et Ph. Leveau*, Aix-en-Provence 1982, p. 195-205.

port ville-campagne est fondé sur une spécialisation des tâches productives.

Il en a conclu que le rapport ville-campagne est fondé sur une spécialisation des tâches productives: la ville se réserve le travail artisanal et offre aux campagnes les produits de cet artisanat contre ceux de la terre. C'est donc un rapport essentiellement économique. La ville n'est pas un lieu de production, mais de consommation des produits de la campagne. La question du déploiement des Africains romanisés, cités par les auteurs anciens et arabes, entre l'espace urbain et rural, reste sans réponse en l'absence de statistiques à ce propos.

Forcé est de constater qu'entre les deux paysages, cités ci-dessus, une certaine complémentarité existe. Mais quant aux rapports entretenus avec les populations du paysage naturel, Ph. Leveau¹⁶ a eu raison de mettre en évidence deux interprétations possibles. Une pessimiste qui consiste à ce que Rome a établi un bornage pour refouler et cantonner les tribus. Une optimiste: Rome a mis un bornage non pas pour cantonner les tribus, mais pour protéger leur territoire. Nous nous trouvons finalement dans le cadre d'une organisation territoriale (et politique) qui cherche à délimiter l'espace au plus précis, afin de préserver les intérêts de chacun.

Il a aussi insisté sur l'hétérogénéité des formes d'organisation de l'espace rural en Afrique romaine, autour d'une césure entre deux grands types d'espaces: campagnes romanisées marquées par la ville et la *villa*; campagnes non romanisées, ou du moins de romanisation plus faible, définie par une moindre influence des cadres romains. Dualité qui recoupe l'opposition culturelle ressentie par les Anciens eux-mêmes entre monde urbain, civilisé et urbain, et monde indigène/barbare. Une quasi certitude qui reste le dénominateur commun chez la plupart des auteurs gréco-romains et arabo-musulmans dont les quelques exemples cités ci-dessus¹⁷.

4.3. Paysage naturel

Rappelons qu'une partie des populations nord-africaines ont choisi une fixation sur le sol que nous avons cantonné dans les paysages urbain et rural, ont éventuellement laissé des traces tangibles telles

16. *Ibid.*, p. 184; P.-A. FEVRIER, *Approches du Maghreb romain*, t. 2, Aix-en-Provence 1990, p. 123.

17. Cfr. *supra*, p. 3-8.

que des témoignages écrits et des constructions à base de pierres qui ont résisté aux aléas de l'histoire. Quant à ceux qui ont choisi la mobilité et le mode de vie tribal, la question qui demeura sans réponse: avaient-ils réellement besoin d'écrire leur histoire pour justifier pourquoi ils étaient prédestinés à faire partie de la nature qui se détermine par le fait du hasard, de l'instinct, de l'effet surprise tout comme les catastrophes naturelles?

La particularité des auteurs anciens et arabes, représentant ou traduisant l'avis des visiteurs, provient d'une description des populations locales et ceci à partir de leurs propres repères, entre autres gréco-romains et arabo-musulmans. Par conséquent, apparaît dans la géographie historique des jugements de valeurs qui se déterminent à partir de son propre modèle de civilisation. La description porte ainsi sur le dénigrement, la différence et parfois la zoologie¹⁸.

L'échantillonnage de textes présenté ci-dessus présente un dénominateur commun, le refus catégorique des "Berbères" à s'installer dans les centres urbains¹⁹; bien que les auteurs arabes restent plus nuancés en précisant qu'une partie de ces populations appelée *Afârikhas* = Africains ont une longue tradition urbaine aux côtés des visiteurs²⁰. Comment donc justifier ou expliquer le déploiement, dans un espace géographique d'une grande partie des populations locales? La réponse à cette question réside dans la définition de l'histoire en tant que discipline qui pose les vraies questions sans jamais donner les vraies réponses.

Par ailleurs, la tonalité du discours au sujet de la fixation des

18. P. TROUSSET, *L'image du nomade sabarien dans l'historiographie antique*, «Bulletin de l'équipe écologie et anthropologie des sociétés pastorales production pastorale et société», suppl. MSH Informations et le concours du CNRS, n. 10, 1982, p. 97-105; ID., *Territoires de tribus et frontière au sud de l'Africa Proconsularis*, dans *Histoire des hautes steppes antiques et Moyen, Actes du Colloque de Sbeitla, Sessions 1998-1999*, Tunis 2001, p. 59-68.

19. Y. THEBERT, J.-L. BIGET, *L'Afrique après la disparition de la cité classique: cohérence et ruptures dans l'histoire maghrébine*, dans *L'Afrique dans l'Occident romain, Actes du Colloque de Rome, 3-5 déc. 1987*, (Coll. EFR, 134), Rome 1990, p. 575-7.

20. M. T. MANSOURI (AL-), *Quelques aspects des catégories sociales à Ifriqya à l'époque byzantine (533-703)*, dans *Série des absents de l'histoire sociale de Tunis*, Tunis 1999, p. 13-47; W. UYCIHL, *La peuplade berbère des Afri et l'origine du nom d'Afrique*, «Onoma», 19, 1975, p. 486-8; T. LEWICKI, *Le mode berbère vu par les écrivains arabes*, dans M. GALLEY, D. R. MARSAALL (éds.), *Actes du premier congrès d'études des cultures Méditerranéennes d'influence Arabo-Berbère*, (Malta 1972), Alger 1973, p. 21-41.

“Berbères” sur le sol est la voie passive: le choix de ces derniers d’habiter loin des centres urbains (montagnes et déserts) est une des données de la nature. Par conséquent, le choix de la mobilité d’errer dans la nature (montagnes et déserts) est instinctifs chez les populations locales. Par contre la concentration des visiteurs (gréco-romains et Arabes) émanent de ceux qui représentent d’une part l’*humanitas* et d’autre part, ils incarnent un projet de prolifération du mode de vie urbain, identifié par Strabon comme étant les peuples de la pierre face au peuple de la tente.

En tant que instrument de travail et non comme un principe d’explication, on peut opposer les sédentaires et nomades due à une opposition entre plaines et montagnes²¹, mais il est difficile de considérer cette opposition comme un principe d’explication. Selon Kouai Bollo-Bi²² «nous sommes là en présence de deux peuples dont l’un a horreur des gens qui bougent et l’autre est très jaloux de sa liberté».

Si les spécialistes du Bas Empire ont baptisé la période d’après le retrait des Romains de l’Afrique du Nord, marquée par la prédominance du modèle tribal, les siècles “obscurés”, nous nous permettons d’avancer que la “nature” a repris ces droits. Cette dernière est bien immaculée par l’instinct, la “barbarie”, la mobilité, le groupe et l’inconnu.

Il n’est pas innocent que le choix des spécialistes s’est porté sur l’appellation “les siècles obscures” pour illustrer une période déterminée de l’histoire de l’Afrique du Nord dominée non pas par le modèle de civilisation basé sur la fixation sur le sol, avec un pouvoir central, éternisé par des traces écrites ou archéologiques, mais plutôt par des tribus stigmatisées par l’inconnu du à la mobilité, au type d’habitat et d’un pouvoir au pluriel partagé par plusieurs groupes ou confédérations. La situation sociopolitique des populations que nous avons situé dans la nature” entre dans le cadre de l’incontrôlable, de l’inconnu et du hasard. A notre humble avis, leur vraie résistance était de n’avoir mis par écrit leur propre

21. PH. LEVEAU, *L’opposition de la montagne et de la plaine dans l’historiographie de l’Afrique du Nord antique*, «Annales de géographie», 474, 1977, p. 201-6.

22. K. BOLLO-BI, *La situation sociale à la fin de l’époque byzantine jusqu’à la veille de la conquête arabe*, dans *Libya antiqua: une étude du Fezzan et de relations entre la Méditerranée, le bassin du Tchad et la vallée du Nil du I^{er} au VII^e siècle*, (UNESCO, Paris 16-18 janvier 1984), Paris 1988, p. 263.

version de l'histoire; ceci nous complique la visualisation du monde tribal d'où évidemment une certaine obscurité pour les spécialistes de l'antiquité tardive pour appréhender cette période.

Ce mouvement perpétuel, dans les deux sens, se résume dans la dialectique suivant: le monde urbain et ses alentours prônent une sédentarisation qui engendre une surproduction nécessitant une sécurisation des acquis et le monde tribal qui était en mouvement continu se basant, apparemment, sur l'autosuffisance et des traits de civilisations inaliénables tant au niveau de l'espace géographique qu'au niveau de leurs propres opinions sur le choix d'un mode de vie qui reste une variable et sujet à interprétation des *humanistas*.

5 Conclusion

Cette répartition sur trois niveaux entre, en premier, un espace urbain mitoyen d'un second espace rural que nous nous sommes aventurés à désigner par le "paysage" plus au moins structuré et adapté aux besoins de la ville et, enfin, l'espace naturel²³ comprenant aussi les montagnes et le désert = *solitudines*²⁴, illustre bien une occupation du sol, interprétée selon les auteurs anciens et arabes à partir de leurs propres repère et modèle de civilisation. Plus tard à partir du XIX^e siècle, l'interprétation de ces témoignages des auteurs anciens furent animés par des convictions politiques: de droite conservateurs et colonialistes ou de gauche anarchistes et tiers-mondistes ou bien historiens maghrébins, nationalistes émergents après l'indépendance des pays du Maghreb.

Le fait que les auteurs anciens et arabes mettent en valeur deux types de populations dans leurs rapports au sol (fixation ou mobilité) est un aveu indirect pour deux modes de vie différents: l'un tribal qui demeurera anonyme et la variable et l'autre bien visible à partir des traces archéologiques et écrites aux côtés des alloènes dans des centres urbains. Par ailleurs, peut-on considérer

23. G. CAMPS, *Espaces berbères*, «Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée», 48-49, 1988, p. 38-60; L. LESCHI, *Rome et les Nomades du Sabara central*, dans *Extrait des travaux de l'Institut de Recherches Sahariennes*, t. 1, Alger 1942, p. 2-14.

24. Qui signifie la solitude comme étant, d'abord, un état d'esprit lié à un environnement hostile, contrairement aux centres urbains où la densité des populations procurent un sentiment collectif contraire à celui du désert.

certaines tribus, l'exemple des Baquates²⁵ en est un, bien défini par l'épigraphie latine, est le grand absent dans les sources littéraires. Étaient-ils aussi des modèles *lights* par rapport aux tribus encore à l'état brut errant dans "la nature"?

Au terme de cette brève présentation, il est clair que la création de ponts entre des périodes différentes de l'histoire d'une entité déterminée telle que celle des Berbères est très enrichissante dans la mesure où elle permet, dans le long terme, de relever des constances des similitudes ou des ruptures dans l'histoire sociale des peuples pendant une période charnière de l'histoire de l'*Africa romana* et du Maghreb. Cette nouvelle perception de l'histoire peut bien remettre en cause la périodisation traditionnelle.

Et enfin, le sujet du déploiement ou de la fixation sur le sol des nord-africains doit être étudié d'une façon plus sobre sans affirmer des a priori et des pétitions de principes. L'approche du sujet doit, donc, se faire sur la base d'une interprétation des sources concernant l'exploitation et l'exploration du paysage soit de bon ou de malgré par les "Berbères" du sol africain entre le monde urbain, rural et la nature.

25. Stationnées dans le monde civique que nous avons baptisé l'espace rural qui se limite à la périphérie des grands centres urbains et tout au long des routes (intéressant du *limes*).

Sergio Ferdinandi
Organizzazione militare
dell'Africa bizantina (533-709):
strategie e incastellamento

Scopo del contributo è una sintetica disamina dell'incastellamento nell'Africa bizantina nel periodo compreso tra il 533-534 e il 709. A partire dai primi studi intrapresi alla fine del XIX secolo, emergono costantemente indicazioni e suggerimenti utili a ricomporre il piano e le scelte strategiche messe in campo dal governo bizantino nella regione, nonché le politiche adottate sia nei confronti delle popolazioni berbere che della inesorabile minaccia islamica. Le tipologie e le tecniche di costruzione degli impianti fortificati sono sostanzialmente conformi a quelle degli impianti edificati nelle altre regioni dell'impero; più complessa si presenta l'analisi dei confini dell'occupazione e soprattutto le scelte operate sul territorio con riferimento alla destinazione d'uso di tali fortificazioni disposte a difesa dei principali assi viari, delle maggiori città e lungo l'arteria costiera che dalla Tripolitania giungeva a Cartagine.

Parole chiave: incastellamento, fortificazione, *limes*, Cartagine, *Byzacena*.

Rispetto alla situazione fotografata dalla *Notitia Dignitatum* all'inizio del V secolo¹, l'incastellamento bizantino in Africa avviato a partire dalla riconquista giustiniana del 533-534 rispose a scelte tattico-strategiche determinate da un diverso contesto geo-politico. Le ricerche intraprese a partire dalla fine del XIX secolo da Diehl e Gsell², incrementate in particolare in queste ultime tre decadi da importanti contributi, hanno gettato le basi di studi riferiti alla definizione del *limes*, le caratteristiche, la distribuzione sul territorio e la destinazio-

* Sergio Ferdinandi, Ministero degli Affari Esteri, Commissione Nazionale Italiana per l'UNESCO.

1. P. C. BERGER, *The insigna of the Notitia Dignitatum*, New York-London 1981; O. SEECK, *Notitia Dignitatum, Notitia Urbis Constantinopolitanae et laterculi provinciarum*, Leipzig 1876, cap. XXXVI; G. CLEMENTE, *La Notitia Dignitatum*, in *Saggi di Storia e letteratura*, vol. 4, Cagliari 1968, pp. 312-42.

2. C. DIEHL, *L'Afrique byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, Paris 1896; S. GSELL, *Notes sur quelques forteresses du Département de Constantine*, «RSAL», 32, 1898, pp. 249-97.

ne d'uso delle fortificazioni che, nonostante il degrado del tempo e l'insoddisfacente investigazione, rappresentano una parte fondamentale del patrimonio storico-archeologico dell'area³. Dal punto di vista militare il periodo della dominazione bizantina in Africa conobbe due fasi caratterizzanti. La prima, a partire dalla riconquista sui Vandali fino alla fine del VI secolo, fu contraddistinta da uno stato di guerra sostanzialmente endemico contro le popolazioni berbere, i *Maurusii* dei cronisti⁴. Tale situazione condizionò fortemente la politica regionale e conseguentemente la disposizione del sistema difensivo. La seconda fase, dalla metà del VII secolo fino alla definitiva conquista di Cartagine nel 698, rivolta a contenere l'avanzata araba, vide una difesa bizantina strutturata lungo le coste e il confine con la Tripolitania⁵. Nel mezzo, beneficiando anche della stabilità venutasi a creare con l'istituzione dell'Esarcato, si inserisce un periodo di iato relativamente tranquillo coincidente con l'impegno dell'impero a fronteggiare l'invasione sasanide e rafforzare le frontiere orientali. La prima di dette fasi rappresenta naturalmente l'avvio della politica di incastellamento nella regione: l'intensa attività edilizia a scopo militare realizzata durante il regno di Giustiniano, attestata in traccia letteraria soprattutto dal notissimo passo del *De Aedificiis* di Procopio, era funzionale a una diversa strategia di controllo del territorio sia rispetto a quella adottata in epoca vandolica⁶ sia a quella dispiegata durante il basso impero, quando la sicurezza della regione, oltre che da *castella* dislocati lungo il *limes*, era garantita dalla III *Legio Augu-*

3. D. PRINGLE, *The Defence of Byzantine Africa from Justinian to the Arab Conquest. An Account of the Military History and Archaeology of the African Provinces in the Sixth and Seventh Centuries*, Oxford 1981; J. DURLIAT, *Les dédicaces d'ouvrages de défense dans l'Afrique byzantine*, Rome 1981; J. LASSUS, *La forteresse byzantine de Thamugadi*, Paris 1981; N. DUVAL, *L'état actuel des recherches sur les fortifications de Justinien en Afrique*, «CCAB», xxx, 1983, pp. 149-204; Y. MODÉLAN, *Les Maures et l'Afrique romaine (IV^e-VII^e siècle)*, Rome 2003; P. A. FÉVRIER, *Approches récentes de l'Afrique byzantine*, «ROMM», 35, 1983, pp. 25-53; N. DJELLOUL, *Les Fortifications en Tunisie*, Tunis 1999, pp. 25-36.

4. IBN-ABD-EL HAKEIN, in A. IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, trad. Baron de Slave, P. Casanova, Paris 1925, pp. 301-97; M. BRETT, E. FENTRESS, *The Berbers*, Oxford 1996, pp. 79 ss.

5. H. KENNEDY, *Gli eserciti dei califfi. Militari e società nello stato islamico delle origini*, Gorizia 2010; ID., *Le grandi conquiste arabe*, Roma 2008.

6. PROCOP., *aed.*, 6, 6, 1-7; C. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955; C. LEPELLEY, *Les Cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, t. I-II, Paris 1979-81.

sta e successivamente dalle forze al comando del *Comes Africae*⁷. L'edificazione di un articolato sistema di fortificazioni, coerente con le linee-guida tracciate dall'editto di Anastasio per la Cirenaica, è enunciato nelle disposizioni promulgate da Giustiniano il 13 aprile 534 che, all'indomani della riconquista, oltre alla istituzione delle province dettava i criteri per l'organizzazione militare della regione⁸. Un primo aspetto, già oggetto di ampie analisi, è costituito dalla definizione del *limes* del regno vandalico, mobile o fisso che fosse⁹ e dall'estensione della riconquista bizantina¹⁰. L'affermazione di Proco-

7. Y. LE BOHEC, *La III^e Légion Auguste*, Paris 1989; ID., *Les unités auxiliaires de l'armée romaine en Afrique proconsulaire et en Numidie sous le Haut-Empire*, Aix-Marseille 1989; M. CHRISTOL, *Sur quelques centurions de la III^e legion Augusta*, «ZPE», 103, 1994, pp. 181-7; P. TROUSSET, *Le limes tripolitanus du chott El Djerid à la frontière tuniso-libyenne*, Paris 1973; J. R. GONZÁLEZ, *Historia de las Legiones Romanas*, Madrid 2003, I, pp. 101 ss.; J. BARADEZ, *Fossatum Africae. Recherches aériennes sur l'organisation des conflits sabariens à l'époque romaine*, Paris 1949.

8. *Cod. Just.*, I, 27, 1, 12: *usque ad illos fines provincias Africanas extendere, ubi ante invasionem Wandalorum et Maurorum res publica Romana fines habuerat et ubi custodes antiqui servabant, sicut ex clusuris et burgis ostenditur; [...] semper custodes fines provinciae servant, ne detur hostibus licentia incurrendi aut devastandi loca, quae nostri subjecti possident.*

9. Y. MODÉLAN, *Les frontières mouvantes du royaume vandale*, in *Frontières et limites géographiques de l'Afrique du Nord antique. Hommage à Pierre Salama*, Paris 1998, pp. 241-63; C. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955; B. H. WARMINGTON, *The North African provinces from Diocletian to the Vandal Conquests*, Westport 1971; A. MERRILLS, R. MILES, *The Vandals*, Oxford 2010; M. MAZZA, *I Vandali, la Sicilia e il Mediterraneo nella Tarda Antichità*, in *Ruolo mediterraneo della Sicilia nella tarda antichità, Atti del IX Congresso internazionale di studi sulla Sicilia antica (Palermo, 9-13 aprile 1997)*, «Kokalos», 43-44, 1997-98, pp. 107-38.

10. P. TROUSSET, *Signification d'une frontière: nomades et sédentaires dans la zone du limes d'Afrique*, «BAR», 71, 1980, pp. 931-40; ID., *Reconnaisances archéologiques sur la Frontière sabarienne de l'empire romain dans le sud-ouest de la Tunisie*, Lille 1976; T. MANSOURI, *Présence byzantine en Afrique*, in *La Tunisie: du christianisme à l'Islam (IV^e-XIV^e siècle)*, Lattes 2001, p. 48; A. CAMERON, *Byzantine Africa. The literary evidence*, in J. H. HUMPHREY (éd.) *Excavations at Carthage 1975-1978*, VII, Ann Arbor 1977-78, pp. 29-62; C. AVERIL, *The Byzantine reconquest of North Africa and the impact of Greek culture*, «Graeco-Arabica», 5, 1993, pp. 153-65; E. LÉVI-PROVENÇAL, *Un récit de la conquête de l'Afrique du Nord*, «Arabica», 1, 1954, pp. 17-43; J. DESANGES, *Un témoignage peu connu de Procope sur la Numidie vandale et byzantine*, «Byzantion», 1963, XXXIII, pp. 41-69; J. M. LASSÈRE, *La Byzacène méridionale au milieu du VI^e siècle d'après la Johannide de Corippus*, «Pallas», 31, 1984, pp. 163-78; N. DUVAL, *Comment distinguer les inscriptions byzantines d'Afrique*, «Byzantion», LI, 1981, pp. 511-32; ID., *La Maurétanie sitifienne à l'époque byzantine*, «Latomus», XXIX, 1970, pp. 209-14; R. EDIS, *The Byzantine era in Tunisia: a Forgotten*

pio secondo il quale i Vandali avrebbero sistematicamente smantellato le opere difensive delle città africane, fatta eccezione per Cartagine, pur riconducibile a uno stereotipo letterario traduce la sensazione di disattenzione nei confronti delle strutture fortificate¹¹. Oltre alla capitale anche altre località dovevano essere fortificate soprattutto laddove erano operative flotte commerciali come a *Ippona*, *Rusica-de*, *Hippo Regius*, *Thabraca*, *Hippo Diarrhytus* e *Hadrumetum*¹² o lungo la frontiera meridionale dove la pressione delle popolazioni maure non era venuta meno. All'indomani della vittoria bizantina, l'ampio programma edilizio realizzato dal prefetto Solomone è ben documentato da numerose iscrizioni dedicatorie, dall'omologazione tipologica degli impianti (ripartiti seguendo lo schema proposto da Duval in: città fortificate, cittadelle, forte o *quadriburgia* e fortini o torri)¹³ e dall'esame delle tecniche edilizie adottate; elementi adjuvanti a sostenere che almeno una cinquantina di fortificazioni siano state edificate nell'arco cronologico compreso negli anni 534-539, ovvero all'esito della prima guerra contro i Mauri¹⁴ (FIG. 1). La rapidità con la quale furono realizzate molte opere dovette certamente essere facilitata sia dall'adattamento delle stesse alla morfologia del sito prescelto sia all'adozione, in Africa come in altre regioni dell'impero, di materiale di reimpiego proveniente da centri urbani insistenti sul medesimo sito dei nuovi impianti in totale o parziale stato di abbandono o comunque limitrofi¹⁵. Relativamente alle truppe preposte alla difesa di queste fortificazioni, nonostante il declassamento dei *limitanei* operato da Giustiniano¹⁶, l'ipotesi che solamente alcune di esse fossero stabilmente presidiate e che la maggioranza fosse destinata esclusivamente a fornire riparo alle popolazioni in caso di incur-

footnote?, «JNAS», IV, 1999, pp. 45-61; Y. MODÉLAN, *Corippe et l'occupation byzantine de l'Afrique*, «AntAfr», 22, 1986, pp. 195-212.

11. PROCOP., *BV*, I, v, 8; I, XXI, 11.

12. V. AIELLO, *I Vandali nel Mediterraneo e la cura del limes*, in *L'Africa romana* XV, pp. 723-40.

13. DUVAL, *Les fortifications de Justinien*, cit., p. 185 ss.

14. Ivi, pp. 170-1; P. BARRESI, *L'unità di misura usata nelle fortificazioni bizantine in Africa*, in *L'Africa romana* XV, pp. 757-76.

15. M. GREENHALGH, *Spolia in Fortifications: Turkey, Syria and North Africa*, in *Ideologia e pratiche reimpiego nell'Alto medioevo*, «CCAB», 46/2, 1999, pp. 785-932; C. FOSS, D. WINFIELD, *Byzantine Fortifications: an Introduction*, Pretoria 1986; A. W. LAWRENCE, *A Skeletal History of Byzantine Fortifications*, «BSA», 78, 1983, pp. 171-227.

16. G. RAVEGNANI, *I bizantini e la guerra*, Roma 2004, p. 3 ss.

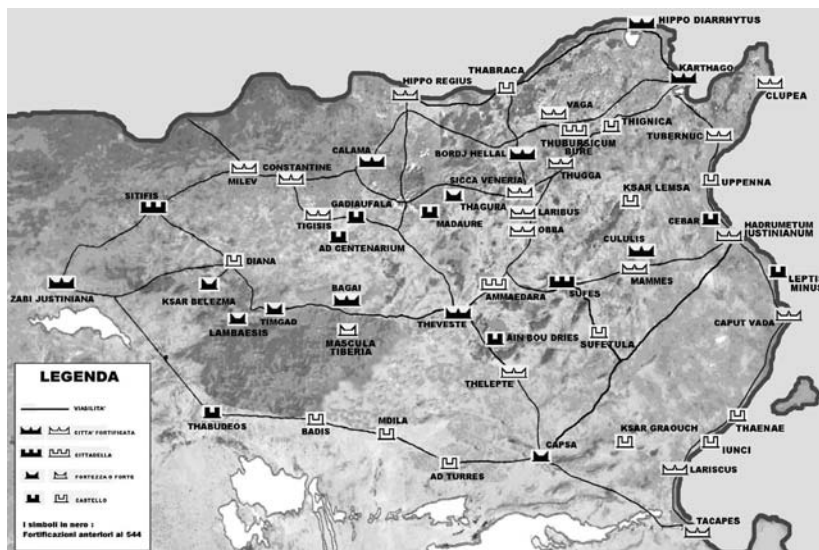


Fig. 1: Dislocazione delle principali fortezze dell'Africa bizantina elaborata a partire dai contributi di Diehl, Pringle, Duval, Troussset e Modéran (grafica a cura di M. Picistrelli).

sioni nemiche, peraltro poco pratiche nell'arte della poliorcetica, in attesa dell'arrivo delle truppe da campo, sembra difficilmente condivisibile¹⁷. D'altronde, nonostante la scarsità di fonti, la presenza di consistenti contingenti militari sembra confermata in diverse occasioni nei decenni di dominazione bizantina. Dopo la fase giustiniana, i conflitti con i Mauri degli anni 545-548, ripresi dopo un quindicennio di relativa stabilità, con fasi alterne a partire dal 562¹⁸, furono all'origine di una ulteriore fase di incastellamento avviata dal prefetto Tommaso¹⁹. Durante il regno di Giustino II (565-574) nuove fortificazioni sorsero lungo la strada *Theveste-Cirta* e in diverse località tra cui *Thubursicum Bure* (FIG. 2), *Thignica*²⁰

17. C. ZUCKERMAN, *La haute hiérarchie militaire en Afrique byzantine*, «Antiquité Tardive», 10, 2002, p. 171.

18. THEOPHANE, *Cronographia*, Leipzig 1883-85, pp. 238-9; MALALAS, *Chronographia*, Bonn 1831, p. 495; MODÉLAN, *Les Maures et l'Afrique*, cit., p. 664.

19. CORIPP., *Eloge de Justin II*, Paris 1981, *Praefatio*, pp. 39-44; MODÉLAN, *Les Maures et l'Afrique*, cit., p. 667.

20. H. B. HASSEN, *Thignica (Ain Tounga). Son histoire et ses monuments*, Ortacesus 2006; J. CARCOPINO, *Fouilles à Ain Tounga*, «BCTH», 1906, pp. CCL-CCLIII; H. SALADIN, *Ain Tounga*, «NAM», II, 1892, pp. 542 ss.; C. DIEHL, *Rapport sur deux missions archéologiques dans l'Afrique du Nord*, «NAM», IV, 1894, pp. 269 ss.



Fig. 2: *Thubursicum Bure*, particolare della cinta fortificata bizantina (foto S. Ferdinandi).



Fig. 3: *Thignica*, particolare del muro meridionale del *castrum* bizantino (foto S. Ferdinandi).

(FIG. 3) e *Agbia*²¹. Al breve regno di Tiberio II Costantino (578-582) sono stati attribuiti gli impianti di *Iunci Sofiana*, Aïn el-Ksar, *Mascula Tiberia*, *Anastasiana* e *Tubernuc*²². Rare sono le fortificazioni riconducibili al governo di Maurizio (582-602); si è proposto Ksar Lemsa²³, cui si potrebbe forse aggiungere un'altra nei pressi di Bordj el Ksour²⁴. Nonostante i pochi impianti fortificati, diversi elementi portano a ritenere che il regno di Maurizio abbia rappresentato un momento importante per l'organizzazione militare e amministrativa della regione. L'opera di Giorgio di Cipro sembra mostrare che il disegno politico di Giustiniano inteso a ripristinare gli antichi confini dell'impero abbia ceduto il passo a una più concreta *realpolitik*²⁵. Delle antiche province, solamente la Proconsolare, la *Byzaccena* e la Numidia sopravvissero entro i limiti geografici storici, mentre, con esclusione della Tripolitania accorpata all'Egitto, sembrano resistere alcune teste di ponte strategiche o zone litoranee²⁶. La sensazione di stabilità raggiunta dalla regione dopo le rivolte maure del 578-579 e del 587, si evince dalla corrispondenza tra *Gennadius*, primo esarca di cui si ha espressa menzione, e papa Gregorio I (590-604)²⁷. Certamente la situazione continuava a restare fortemente precaria considerato che nel 595-597 le truppe bizantine dovettero far fronte, non senza difficoltà, a una devastante offensiva dei *Maurusii* che giunti fino alle mura di Cartagine furono respinti solamente con l'ausilio di un fortunato stratagemma²⁸. La vittoria bizantina, nonostante l'epidemia di peste scoppiata nell'agosto del 599²⁹, sembra aprire una fase di sostanziale pacificazione con le

21. DIEHL, *L'Afrique byzantine*, cit., p. 458; DURLIAT, *Les dédicaces*, cit., pp. 59 ss.

22. PRINGLE, *The Defence of Byzantine Africa*, cit., p. 41.

23. DURLIAT, *Les dédicaces*, cit., p. 77; P. A. FEVRIER, *Approches récentes de l'Afrique Byzantine*, «ROMM», 35, 1983, p. 35; K. BELKHODIA, *Ksar Lemsa*, «Africa», II, 1967-68, pp. 313-47.

24. DURLIAT, *Les dédicaces*, cit., pp. 77 e 89.

25. GIORGIO DI CIPRO, *Descriptio Orbis Romani* (ed. H. HONINGMAN, in *Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae: Forma Imperii Byzantini*, t. I, Bruxelles 1939).

26. K. BELKHODJA, *L'Afrique byzantine à la fin du VI^e et au début du VII^e siècle*, «ROMM», 8, 1970, pp. 55-65; DIEHL, *L'Afrique byzantine*, cit., pp. 466-82; J. DURLIAT, *Magister militum – ΣΤΡΑΤΗΛΑΤΗΣ dans l'Empire Byzantin (VI^e-VII^e siècles)*, «ByzZ», 1979, pp. 306 ss.

27. GREG. M., *Reg.*, I, 59.

28. *Theophylacti Simocattae Historiae*, hrsg. von C. DE BOOR, Lipsiae 1887, VII, pp. 280-1.

29. GREG. M., *Reg.*, IX, 232, X, 20.

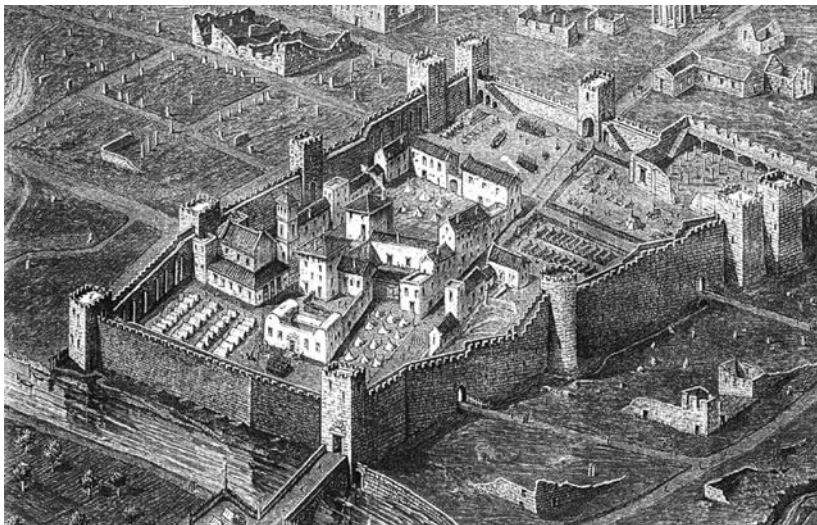


Fig. 4: *Ammaedara*, ipotesi ricostruttiva della cittadella bizantina di H. Saladin (Diehl, *L'Afrique byzantine*, cit., pl. II).

popolazioni maure. Prescindendo da relazioni ideologiche e demiurgiche tra il ripristino della vita urbana e l'atto di edificazione delle mura per un mondo ancora fortemente impregnato dal retaggio della cultura classica, nonché della scarsità degli effettivi che Bisanzio era in condizioni di mettere in campo in epoca giustiniana e sotto i suoi immediati successori³⁰, l'analisi dell'incastellamento dell'Africa si presenta assai complessa e le posizioni degli studiosi divergono sotto diversi profili. Diehl ha sostenuto la tesi di una organizzazione difensiva articolata su più linee: la prima caratterizzata da fortificazioni dislocate lungo la frontiera meridionale fino al Chott El Djerid e la catena dell'Aurès; una seconda, più arretrata, che oltre alle fortezze costiere era disposta a semicerchio a difesa della *Byzacena* e della Numidia per il tramite di un sistema di fortificazioni esteso fino alla valle della Medjerda³¹. A tale disamina si devono sommare le fortificazioni delle città più ricche e

30. G. RAVEGNANI, *Soldati e guerre a Bisanzio*, Bologna 2009; W. TREADGOLD, *Bisanzio e il suo esercito 284-1081*, Gorizia 2007; H. AHRWEILER, *Byzance et la mer. La marine de guerre, la politique et les institutions maritimes de Byzance aux VII^e-XV^e siècles*, Paris 1966.

31. J. DESANGES, *Byzantium, Byzacène*, «EB», XI, 1992, pp. 1674-77.

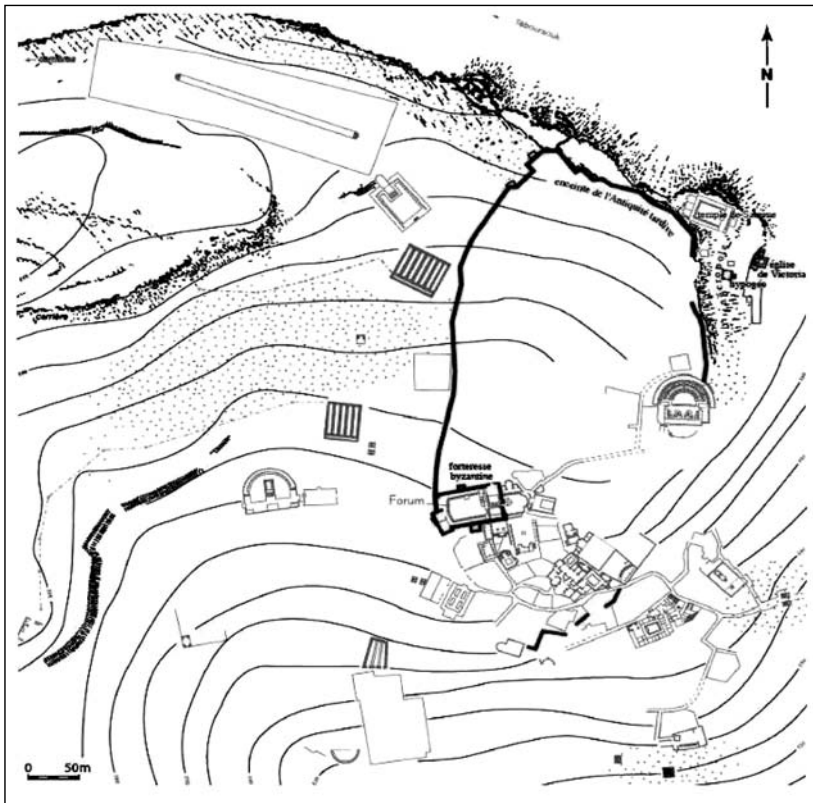


Fig. 5: *Thugga*, pianta della cinta fortificata di epoca bizantina (elaborazione di L. Maurin, N. Pexoto: <http://www.dougga.rnrt.tn>).

popolose, nonché quelle erette sul territorio a difesa delle più importanti arterie stradali³². Pringle, pur concordando sulla scelta di difendere città e nodi stradali dalla minaccia delle popolazioni berbere stanziate nelle zone montuose, ricollega l'incastellamento bizantino prioritariamente ai canoni difensivi del tardo impero in cui le fortezze del *limes*, affidate prevalentemente a truppe limitanee, oltre che basi logistiche erano fundamentalmente destinate all'avvistamento di gravi minacce esterne e al contenimento di localizzate incursioni. Più recentemente, Modéran ha rilevato che le fortezze collocate all'interno del dispositivo difensivo bizantino erano dislo-

32. DIEHL, *L'Afrique byzantine*, cit., pp. 138 ss.

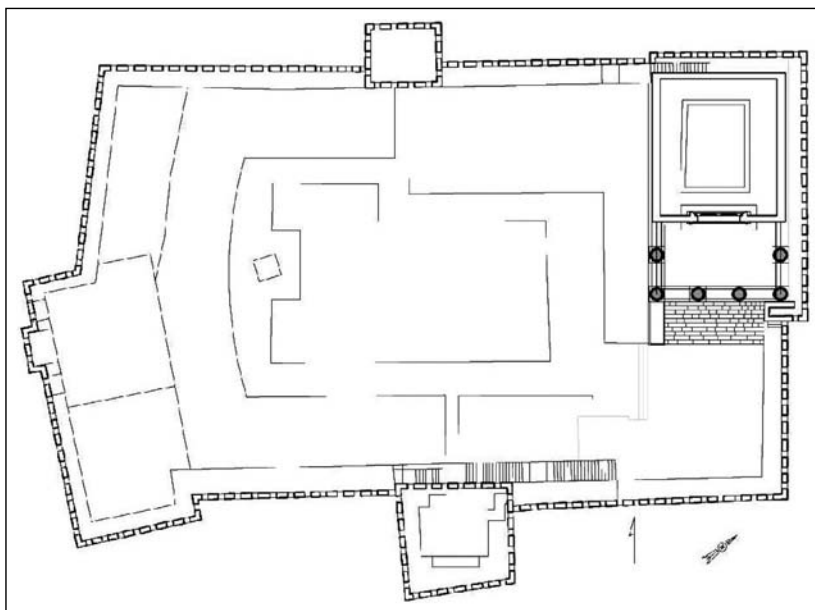


Fig. 6: *Thugga*, pianta del *castrum* bizantino (rilievo di A. Tmim, A. Msaadek, H. Dhabi, nell'ambito del progetto "Restitution et modélisation du centre monumental de Dougga", INP de la République de Tunisie: <http://www.dougga.nrnt.tn>).

cate prevalentemente lungo gli assi viari con il fine prioritario di contenere incursioni lanciate a partire dai settori meridionali. Seguendo tale tesi, le fortezze si svilupparono lungo tre distinti percorsi³³. Il primo lungo l'asse viario che da *Theveste* conduceva a Cartagine, imperniato sulle fortezze di *Ammaedara*³⁴ (FIG. 4), *Obba*, *Laribus*, *Sicca Veneria* e *Thugga* (FIGG. 5-6); il secondo attraverso la dorsale tunisina lungo la via *Hadrumentina* che da *Theveste* conduceva ad *Hadrumentum*, incrociando le fortezze di *Ammaedara*, *Sufes*, *Mammes* e *Cululis*; infine il terzo, il più settentrionale, a partire dalla *Hodna* e dal *Setif*, si snodava da *Cirta* sino a Cartagine

33. MODÉLAN, *Les Maures et l'Afrique*, cit., p. 652, nota 57.

34. F. BARRATE, *Quelques remarque à propos de l'organisation militaire byzantine d'Ammaedara et de sa région*, in *Actes du 4 Colloque international sur l'histoire des steppes tunisiennes*, (*Sbeitla 2003*), Tunis 2006, pp. 15-170; N. DUVAL, *Topographie et urbanisme d'Ammaedara (actuellement Haïdra, Tunisi)*, in *ANRW*, II, 10.2, Berlin-New York 1982, pp. 657 ss.

attraverso la Numidia. Le analisi sottolineano, inoltre, l'importanza del *limes* costiero sul quale Bisanzio imperniò molte scelte strategiche ivi incluse quelle relative alla disperata difesa delle sue ultime basi in Africa. La lunga strada litoranea che da *Oea* giungeva fino a Cartagine era disseminata di postazioni militari tra le quali un posto importante era occupato da *Hadrumentum*, fortificata al tempo di Giustiniano³⁵, che insieme con Cartagine rappresentava un importante terminale del sistema difensivo strutturato a partire dalle zone desertiche situate a meridione³⁶. Cartagine, capitale amministrativa e politica della regione, era difesa da una cinta completata dal monastero fortificato del *Mandrakion*, possente cittadella a controllo della zona portuale³⁷. La presenza di importanti risorse economiche e militari in Africa è ampiamente testimoniata dalla rivolta dell'esarca Eraclio nel 608 e dall'impresa dell'omonimo figlio che ne fece uso per rovesciare il sanguinoso regime di Foca (602-610) e rivestire la porpora (610-641)³⁸. In tale occasione, l'Africa fu in condizioni non solamente di mettere in campo un esercito, integrato con contingenti mauri, ma anche di armare una flotta³⁹. Sebbene le indagini archeologiche suggeriscano una sostanziale contrazione degli insediamenti rurali⁴⁰ questa apparente, ritrovata, prosperità sembra confermata dalla circostanza che all'Africa volse lo sguardo il *basileus* quando, nel 619, la situazione di Costantinopoli, minacciata da Avari, Slavi e Sasanidi appariva irrimedi-

35. PROCOP., *aed.*, 6.6.1-7.

36. P. TROUSSET, *Les défences côtières Byzantines de Byzacène*, in *Proceedings of the XVth International Congress of Roman Frontier Studies*, (Cambridge 1989), Exeter 1991, pp. 347-53.

37. DIEHL, *L'Afrique byzantine*, cit., p. 171; H. HURST, *Cartagine, la nuova Alessandria*, in *Storia Einaudi dei greci e dei romani. Geografia del mondo tardo-antico. L'Italia, la Spagna, la Grecia, l'Asia, l'Africa*, vol. XX, Bergamo 2008, pp. 327 ss.; ID., *Fouilles britanniques au port circulaire et quelques idées sur le développement de la Carthage romaine*, «CEA», XVII, 1985, pp. 143 ss.; H. HURST, S. P. ROSKAMS, *Excavations at Carthage: the British Mission*, 1/1, Sheffield 1984; A. CARANDINI, *Gli scavi italiani a Cartagine: rapporto preliminare delle campagne 1973-1977*, «QAL», XIII, 1983, pp. 9 ss.; C. BRIAND-PONSART, C. HUGONOT, *L'Afrique romaine de l'Atlantique à la Tripolitaine, 146 av J.C.-533 ap. J.C.*, Paris 2006, pp. 483-85; A. AUDOLLENT, *Carthage Romaine*, Paris 1901.

38. W. E. KAEGLI, *Heraclius. Emperor of Byzantium*, Cambridge 2003, p. 44 ss.

39. G. OSTROGORSKY, *Storia dell'impero bizantino*, Torino 1968, p. 73.

40. A. LEONE, D. MATTINGLY, *Landscapes of change in North Africa*, in N. CHRISTIE (ed.), *Landscapes of Change: Rural evolutions in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Aldershot 2004, pp. 135-62.

diabilmente compromessa. Dopo la conquista di Alessandria nel 641, gli Arabi occupavano Barca e la Cirenaica nel 642. L'anno successivo *Oea* veniva conquistata senza incontrare particolare resistenza⁴¹. Solamente nel 647, il governatore d'Egitto Abdallah Ibn Saad ottenne dal califfo il permesso per iniziare la penetrazione in Africa, logica prosecuzione di quella dell'Egitto e della Tripolitania⁴². I duri contraccolpi accusati dall'impero a seguito delle invasioni arabe e della concomitante pressione sulla frontiera danubiana e in Italia favorirono, soprattutto nella *pars* occidentale, tentativi secessionisti e usurpazioni da parte di tiranni appartenenti ai vertici della gerarchia militare⁴³. Negli atti del processo di Massimo il Confessore del 655, nel riferire avvenimenti degli anni 633-634, si menziona la reticenza del patrizio Pietro a guidare l'armata d'Africa in Egitto dove evidentemente crescevano timori per le prime incursioni arabe che dal 629 avevano iniziato a minare le difese bizantine in Siria e Palestina e che ora cominciavano a minacciare l'Egitto⁴⁴. Nel 647, quando l'Islam si affacciò alle porte delle province africane, il governo guidato dal patrizio Gregorio era in piena secessione da Costantinopoli. Lo stato maggiore bizantino decise di affrontare il nemico sul campo di battaglia, rinunciando al vantaggio tattico offerto dal sistema di fortificazioni. Lo scontro avvenne nei pressi di *Sufetula*, località che all'esito di indagini archeologiche non era dotata di una cinta muraria ma solamente di alcune postazioni fortificate ricavate da edifici preesistenti⁴⁵. Oltre alle determinazioni tattiche, probabilmente, la scelta di questa loca-

41. R. G. GOODCHILD, J. B. WARDS PERKINS, *Fortificazioni e palazzi bizantini in Tripolitania e Cirenaica*, «CCAB», XIII, Ravenna 1966, pp. 225-50; D. MATTINGLY, *The Laguatan: a Libyan Tribal Confederation in the Late Roman Empire*, «LibStud», 14, 1983, pp. 96-108; V. CHRISTIDES, *Byzantine Libya and the March of the Arabs towards the West of North Africa*, Oxford 2000; I. SJÖSTRÖM, *Tripolitania in Transition: Late Roman to Islamic Settlement: with a Catalogue of Sites*, Aldershot 1993, pp. 81-5; A. D. TAHA, *The Muslim Conquest and Settlement of North Africa and Spain*, London 1989.

42. IBN ABD AL-HAKAM, ABŪ L-QĀSIM, 'ABD AL-RAMMĀN BEN ABD ALLĀH, *Futūḥ Misr*, ed. V. C. C. TORREY, New Haven 1921.

43. T. MANSOURI, *Les Frontières entre Byzance et l'Islam*, in *L'Africa romana* XV, pp. 777-990; J. C. CHEYNET, *Pouvoirs et contestations à Byzance (963-1210)*, Paris 1990, p. 177 ss.

44. Y. DUVAL, *Le patrice Pierre, exarque d'Afrique?*, «AntAfr», 5, 1971, pp. 209-14; ZUCKERMAN, *La haute hiérarchie*, cit., p. 173.

45. N. DUVAL, *L'urbanisme de Sufetula*, in *ANRW*, II, 10.2, Berlin-New York 1982, pp. 622-4.

lità quale centro di raccolta potrebbe essere stata dettata anche dall'opportunità di facilitare l'arrivo dei contingenti mauri provenienti da meridione, in questa circostanza alleati per fronteggiare la comune minaccia⁴⁶. La vittoria degli invasori in quello che sarebbe stato il maggiore ingaggio tra Arabi e Bizantini in territorio africano fu schiacciante⁴⁷. Nonostante la forte impressione che l'episodio destò anche in occidente, fatta eccezione per il prestigio militare, le ricadute politiche furono nella sostanza assai contenute⁴⁸. *Sufetula* subì un saccheggio, ma l'incursione si limitò a una razzia che dopo aver toccato le ricche oasi del meridione si dovette sistematicamente arrestare contro le ben munite fortezze bizantine. L'apertura di questo nuovo fronte a est, verso la Cirenaica, rimetteva completamente in questione l'orientamento dell'assetto difensivo e le strategie militari bizantine nella regione⁴⁹. Nel 654, gli Arabi ripresero le incursioni dilagando nuovamente in *Byzacena*. Coerentemente la scelta di fissare la residenza imperiale in Sicilia appare in stretta linea con le esigenze strategiche del momento, a controllo dell'ampio teatro di guerra contro l'Islam che, superato un difficile periodo di lotte intestine, a partire dal 661 riprese nuovamente a minacciare varie province dell'impero incluse quelle africane, attraversate peraltro da una profonda crisi religiosa e politica. Nel 655, la dura sconfitta subita nei pressi di *Hadrumentum* da un corpo di spedizione bizantino inviato da Costanzo II dalla Sicilia aprì la via a nuove rovinose incursioni in *Byzacena* che portarono al saccheggio di alcune località tra cui *Cululis*, *Gigthis*, *Hippo Diarrhytus*, *Hadrumentum*, *Jabula*⁵⁰. Si può supporre che tali azioni siano state facilitate anche dallo stato di incuria in cui versavano numerose fortificazioni dell'area. Le incursioni mantennero sostanzialmente il

46. N. DUVAL, F. BARATTE, *Les ruines de Sufetula (Sbeitla)*, Tunis 1973, pp. 92-7; BARRATE, *Quelques remarque à propos de l'organisation militaire*, cit., p. 166; M. DECKER, *Towers, Refuges and Fortified Farms in the Late Roman East*, «LA», 56, 2006, p. 509.

47. MODÉLAN, *Les Maures et l'Afrique*, cit., p. 686.

48. PSEUDO-FREDEGARIO, *Chronicon*, IV, LXXXI, in MGH., *Script. Rer. Merov.*, t. II, p. 162; PSEUDO-ISIDORO DI BÉJA, *Contin. Hispana*, XXXVIII.

49. R. G. GOOLDCHILD, *Byzantine, Berbers and Arabs in 7th century Lybia*, «Antiquity», XLI, 1967, pp. 115-24.

50. M. CAUDEL, *Les premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord (21-78 H.-641-697 J.C.)*, Paris 1900, pp. 91-2; W. E. KAEGI, *Byzantine Sardinia and Africa face the Muslims: Seventh-Century Evidence*, «RSBS», s. II, III, 2001, pp. 8-9; MODÉLAN, *Les Maures et l'Afrique*, cit., p. 686 ss.

carattere di razzie, fino a quando nel 668, approfittando del vuoto di potere determinatosi a seguito dell'assassinio di Costante II, Uqba Ibn Nafi, su mandato del califfo, lanciò un'offensiva contro le oasi del sud con l'intento di occuparle stabilmente⁵¹. Nel 669, Uqba penetrò nuovamente in territorio bizantino assumendo il titolo di governatore dell'Ifriqiya. Le devastazioni operate dalle truppe arabe, la conquista di *Capsa*, ma soprattutto la fondazione della cittadella-guarnigione di *Qayrawān* (Kairouan) nel 670, aprì una nuova, determinante fase della progressione musulmana in Africa obbligando conseguentemente i Bizantini a sacrificare postazioni difensive situate a meridione, ad arretrare su una linea difensiva maggiormente difendibile e a mettere a punto nuove strategie⁵². Il mito di fondazione della città riportato nel XIII secolo dal geografo Yāqūt contiene un interessante passaggio in cui Uqba avrebbe motivato ai suoi uomini la determinazione di fondare un insediamento stabile con queste argomentazioni: «Ho scelto questo posto solo perché è molto lontano dal mare e le navi romane non possono raggiungerlo e devastarlo. Si trova nel profondo entroterra»⁵³. Tale scelta strategica appare assolutamente coerente con quella adottata pochi anni prima in Egitto allorquando Alessandria venne spodestata dal suo secolare ruolo di capitale a vantaggio di Misr al-Fustat – nucleo dell'attuale Cairo –, edificata nei pressi della fortezza romana di Qasr al-Sham, la Babilonia delle fonti crociate⁵⁴. Contestualmente se ne deduce che Bisanzio aveva ancora il dominio del mare potendo la difesa della regione contare oltre che sulle piazzeforti, anche su interventi imperniati sulla mobilità garantita dall'appoggio navale. La messa a punto di tale strategia rientrava in un contesto più ampio a difesa soprattutto del Mediterraneo orientale minacciato dalle sempre più frequenti incursioni arabe che si intensificarono negli anni 672-678. Al fine di contrastare tale

51. IBN ABD EL-HAKEM, *Histoire des Berbères*, cit., p. 311.

52. H. DJAIT, *La conquête arabe et Émirat*, in *Histoire générale de la Tunisie. Le Moyen Age (27-982 H./647-1574)*, II, Tunis 2005, pp. 15-96; L. HADDA, *Nella Tunisia medievale. Architettura e decorazione islamica (IX-XVI secolo)*, Napoli 2008.

53. YAQŪT YA 'QŪB BEN ABD ALLĀH, *Mu'jam al-Buldān*, hrsg. von F. WÜSTENFELD, Leipzig 1886.

54. P. SHAHEEN, *Babylon of Egypt. The Archaeology of Old Cairo and the Origins of the City*, Cairo 2010; W. B. KUBIAK, *Al-Fustat. Its Foundation and Early Urban Development*, Cairo 1988; L. CHAGNON, *La conquête musulmane de l'Égypte (639-646)*, Paris 2008.

fenomeno, venne istituito il comando unificato dei *Karabisiani*⁵⁵. Mentre appare improbabile in questa fase un'occupazione del tratto litoraneo situato tra *Tacapes* e Cartagine, è più realistico presumere che gli Arabi rinforzati da contingenti mauri appartenenti a tribù di recente conversione, abbiano condotto incursioni fino ai sobborghi di Cartagine. Dopo la grande vittoria conseguita nel pluriennale assedio di Costantinopoli da Costantino IV (668-685), una possibile riallocazione anche in Africa delle forze bizantine concentrate intorno al Bosforo sembra poco probabile considerando lo stato dell'Asia minore percorsa da eserciti arabi e la nuova, grave minaccia bulgara sul *limes* danubiano. Il sistema di fortificazioni sul quale si basava necessariamente la strategia difensiva bizantina sembrava ancora tenere, almeno in *Byzacena* e ciò potrebbe spiegare la scelta adottata nel 683 da Uqba di lanciare un'offensiva piegando a sud in direzione della Numidia. Gli Arabi, ancora inadeguatamente attrezzati nelle tecniche d'assedio si limitarono a sfilare davanti alle munite fortezze di Bagai e *Lambaesis* proseguendo verso ovest. Tuttavia anche in questo caso i Bizantini decisero di rischiare lo scontro e in un primo combattimento proprio nei pressi di Bagai ne uscirono sconfitti. Non migliore sorte ebbero altri ingaggi nei pressi di Monastir e Tahert, che i Bizantini sostennero rinforzati da contingenti mauri. Vittorioso, Uqba poté raggiungere le sponde dell'Atlantico toccando Tangeri, *Volubilis*, fino a giungere nei pressi dell'odierna Agadir prima di prendere la via del ritorno⁵⁶. La reazione a questa incursione non si fece attendere, tuttavia essa non provenne dai Bizantini, il cui ruolo nelle operazioni terrestri sembra diventare secondario, bensì dai Mauri guidati da Koceila che nel sud della Numidia, nei pressi di *Thabudeos*, distrussero l'esercito musulmano e successivamente occuparono la stessa *Qayrawān* che rimase in loro possesso negli anni 684-688. I rovesci subiti dagli invasori cui si sommavano gravi conflitti all'interno dell'Islam, consentirono ai Mauri di acquisire una temporanea leadership nella regione pur sotto la formale sovranità costantinopolitana. Il passo riportato dal *Liber Pontificalis* relativamente al pontificato di Giovanni V (685-686): *provincia subjugata est Roma-*

55. AHRWEILER, *Byzance et la mer*, cit., pp. 22 ss.

56. IBN IDHĀRĪ, *Bayan al-Maghrib*, Leiden 1951, t. II, p. 26; H. KENNEDY, *Le Grandi conquiste arabe. Come la diffusione dell'Islam ha cambiato il mondo*, Roma 2008, pp. 203 ss.

*no imperio atque restaurata*⁵⁷, sembra sintetizzare tale situazione. Tuttavia, il duro rovescio subito non aveva intaccato la determinazione araba di portare a compimento il programma di conquista dell'Africa e nel 688 un esercito al comando di Zuhayr ibn Kais, a Mims, nei pressi dei monti Aurès, sconfisse rovinosamente i Mauri. L'intervento bizantino anche in questo caso si limitò a operazioni condotte lungo le coste della Cirenaica. L'occupazione di Barca e la vittoriosa resistenza contro il ritorno degli Arabi in cui cadde lo stesso comandante in capo, è forse l'episodio più significativo di tali azioni. Superata la crisi interna, il califfo Abd-al-Malik, nel 694, incaricò Hassān ibn al-Nu'mān al-Ghassānī di lanciare un'offensiva verso il Maghreb fissando Cartagine quale obiettivo principale della spedizione. La città, da anni sotto costante minaccia, venne conquistata una prima volta nel 695. La definitiva conquista di Cartagine nel 698, dopo una breve parentesi di rioccupazione bizantina compiuta l'anno precedente dal patrizio Giovanni al comando di una flottiglia dei *Karabisianoī*⁵⁸, non corrispose a un trasferimento dell'amministrazione né all'insediamento di una guarnigione; *Qayrawān* rimase il cuore politico e amministrativo del dominio arabo in *Ifriqiya*. Crollato il potere bizantino, oltre all'esodo delle popolazioni romanizzate, non è escluso che molte fortificazioni dell'interno, transitate per abbandono o forzatamente come nel caso di Bagai, sotto il controllo dei Mauri siano state distrutte dalla resistenza berbera guidata dalla regina Kāhina che avrebbe fatto terra bruciata davanti all'invasore⁵⁹. Nel complesso, il quadro che emerge da una rapida disamina degli studi sull'incastellamento bizantino dell'Africa, nell'offrire importanti contributi e spunti di riflessione a una ricerca ancora ampiamente aperta e necessitante di un sostanziale incremento di indagini sul territorio, lascia trapelare la strutturazione di una capillare organizzazione del sistema difensivo progressivamente integrato e adattato alle mutabili esigenze difensive dei domini bizantini. Tale sistema rivolto fino alla metà del VII secolo a contenere gli attacchi delle popolazioni berbere, sarà rapidamente riorientato a difesa della frontiera con l'Islam, attestata a partire dal 643 a oriente lungo i confini della Tripolitania, quindi dal 668-670 in *Byzacena*, nonché sul versante marittimo con l'implementazione del *limes* costiero, reso ancora più necessario

57. *Liber Pontificalis*, éd. L. DUCHESNE, Paris 1955, t. I, p. 366.

58. THEOPHANE, *Cronographia*, cit., p. 370.

59. EN-NOWERI, *Appendix* in IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, cit., I, p. 340.

dopo la conquista araba delle basi portuali palestinesi ed egiziane. La caduta di Cartagine nel 698 e di *Septem* nel 709, segnando la definitiva affermazione dell'Islam nel Maghreb, non sancirono tuttavia l'immediato abbandono del sistema difensivo bizantino le cui fortificazioni costiere costituirono un solido baluardo per la difesa dell'Africa musulmana. Da queste fortificazioni costiere, potenziate e riorganizzate in epoca Aghalbite, partirono le spedizioni che dall'inizio del VIII secolo interessarono l'Italia, la penisola Iberica e la Gallia meridionale nonché le flotte impegnate per il controllo delle rotte navali del Mediterraneo nella lotta che Bisanzio ingaggiò con rinnovato vigore a partire dal IX secolo contro l'Islam⁶⁰.

60. M. TALBI, *L'Emirat Aglabide 184-296/800-909. Histoire politique*, Paris 1966; TROUSSET, *Les défences côtières*, cit., pp. 347-53; ID., *Signification d'une frontière*, cit.

Marco Giuman, Ciro Parodo
Scipione l'Africano:
la romanità si fa colossal sugli schermi del duce

Palese testimonianza del processo di appropriazione della *romanitas* da parte del fascismo, il film *Scipione l'Africano*, uscito per la regia di Carmine Gallone nel 1937 un anno dopo la proclamazione dell'impero, secondo una ricercata coincidenza cronologica che tradisce il desiderio di associare l'occupazione italiana dell'Etiopia al trionfo di Roma su Cartagine, costituisce un eccellente esempio di come la propaganda di regime abusi dell'antichità classica risemantizzando in funzione dei propri scopi politici e delle proprie posizioni ideologiche alcune tematiche, quali il successo di Scipione, equiparato a quello di Mussolini, e la rivalità tra l'*Urbs* e Cartagine, assimilata allo scontro tra l'Italia fascista e l'Inghilterra.

Parole chiave: Scipione, Mussolini, Roma, Cartagine, Annibale.

L'arma più forte

Urbs condendae, ad effigias per cinematographi artem, imagines se moventes, solemnitur positus. Recita così il testo di una pergamena che accompagna la prima pietra dell'erigenda Città del Cinema di Roma, la cui posa solenne, per mano dello stesso Mussolini, avviene nel corso di una grande cerimonia pubblica alla quale, il 29 gennaio 1936, prendono parte tutte le più autorevoli cariche del regime. Appena quindici mesi più tardi, il 21 aprile del 1937, segnatamente in coincidenza con le celebrazioni del natale di Roma, verranno ufficialmente inaugurati i nuovi stabilimenti di Cinecittà, tra i cui scopi fondamentali, come anche recita lo slogan ideato per l'occasione, un posto di rilievo dovrà essere occupato dalla necessità ineludibile di diffondere «nel mondo più rapidamente la civiltà di Roma»¹.

È nota e oggetto di una bibliografia oramai ampia e approfondita

* Marco Giuman e Ciro Parodo, Dipartimento di Storia, Beni culturali e Territorio, Università degli Studi di Cagliari.

1. BRUNETTA (2009), pp. 15 s.

la centralità svolta dal mito di Roma nella propaganda fascista². Proprio il recupero della romanità, declinata di volta in volta a seconda delle contingenze politiche del momento, costituisce in modo particolare all'indomani della conquista dell'Etiopia e della conseguente proclamazione dell'impero³ un efficace strumento di intermediazione retorica attraverso il quale il regime traduce in senso popolare le principali direttive della politica fascista. D'altra parte, come sottolinea Nicola Labanca, «la storia dell'Impero è la storia del fascismo, negli anni Trenta, [tanto] nelle sue realizzazioni come nei suoi fallimenti»⁴.

Ciò detto appare per lo meno singolare che proprio il cinema, «l'arma più forte» come recita lo slogan mussoliniano che fa da gigantesco fondale alla cerimonia di inaugurazione degli stabilimenti di Cinecittà, decida di non sfruttare appieno il mito della romanità, quel mito che il regime propone agli italiani «essenzialmente attraverso un approccio visuale»⁵ e di cui invece proprio lo *Scipione l'Africano* (1937) di Carmine Gallone verrà a rappresentare infine l'unica eccezione⁶. Eppure è stata proprio l'idea di Roma e della sua presunta missione di civiltà, «tutti quegli elementi retorici, dannunziani in senso deteriore»⁷, ad accompagnare la genesi e il successo del cosiddetto film storico nel periodo d'oro del cinema muto italiano⁸.

Non è questa la sede più appropriata per affrontare esaustivamente i motivi che sono alla base di questa scelta, ma non è secondario sottolineare che proprio *Scipione*, segnatamente definito nei cinegiornali LUCE, degno modello «della risorta cinematografia nazionale»⁹, sia il primo film prodotto nei nuovissimi stabilimenti di Cinecittà. Del resto l'alto profilo propagandistico attribuito al progetto dal Ministero per la Cultura Popolare induce il regime a non lesinare uomini e mezzi per la realizzazione di quello che, a

2. Da ultimo cfr. GIUMAN, PARODO (2011a).

3. CANNISTRARO (1972).

4. LABANCA (2008), p. 42.

5. MALVANO (1988), p. 153.

6. Intorno ai rapporti tra cinema e fascismo la bibliografia è ovviamente assai ampia. Per un inquadramento generale della problematica si veda: CANNISTRARO (1975), pp. 273-88; ARGENTIERI (1979); GILI (1981); ARISTARCO (1996); ZAGARRIO (2004); BRUNETTA (2009). In particolare per il cinema di propaganda della metà degli anni Trenta si veda anche: MANCINI (1980). Più specificamente, a proposito della pellicola di Gallone, si veda: GIUMAN, PARODO (2011b).

7. ARISTARCO (1996), pp. 63 s.

8. BRUNETTA (2004), p. 156.

9. Cinegiornale del 30/12/1936 (archivio LUCE B1018).

conti fatti, sarà l'unico vero kolossal prodotto in venti anni dal cinema fascista¹⁰; a partire dal contributo (12.600.000 lire) stanziato a sovvenzione diretta della pellicola, una cifra che rappresenta l'investimento più alto mai concesso dal regime a un film¹¹.

Per la regia la scelta cade su Gallone, un onesto mestierante di buona esperienza ma di qualità artistiche non eccelse e noto principalmente per film di ambientazione operistica e storica¹². A Gallone, a cui è affidata anche la cura della sceneggiatura unitamente a Camillo Mariani Dell'Anguillara e Sebastiano Arturo Luciani¹³, si affianca un'équipe di tutto rispetto¹⁴ e non meno affidabile appare il cast del film, nel quale ritroviamo alcuni dei volti più noti del cinema italiano dell'epoca – tra questi Camillo Pilotto (nel ruolo di Annibale), Fosco Giachetti (Massinissa), Isa Miranda (Velia) – con un'unica ma sintomatica eccezione: quella del protagonista. Per il ruolo che sarà di Scipione, infatti, la scelta cade a sorpresa su Annibale Ninchi (FIG. 1), un attore teatrale di lungo corso alla sua prima vera interpretazione cinematografica da protagonista¹⁵,

10. ARISTARCO (1996), p. 82.

11. BRUNETTA (2009), p. 19. La cifra, tradotta in dati correnti, corrisponde a circa 9.000.000 di euro. Per fornire un termine di paragone può essere utile ricordare che nel 1939 *Via col vento* costerà alla Metro-Goldwyn-Mayer una cifra complessiva di circa 3.900.000 dollari, corrispondenti, secondo il cambio dell'epoca, a oltre 75.000.000 di lire.

12. Sull'opera di Carmine Gallone si veda: IACCIO (2003).

13. Mariani Dell'Anguillara, dopo l'esperienza di *Scipione*, si specializzerà quale autore di commedie – è il caso di *Lasciate ogni speranza* (1937) – e film in costume – *Gli ultimi filibustieri* (1941), *I figli del Corsaro Nero* (1941). Assai più complessa è invece la figura di Luciani (1884-1950), singolare e poliedrico intellettuale, musicista, artista, storiografo, già da anni impegnato nel campo delle produzioni cinematografiche: dal 1920 è direttore di scena della Triumphalis-Film di Roma; nel 1934 diviene direttore dell'Ufficio Soggetti, Sceneggiature e Musiche della Cines.

14. Assistente alla regia è Romolo Marcellini, giovane cineasta di estrazione guffina che, terminate le riprese di *Scipione*, otterrà un buon successo di critica e di pubblico con il suo *Sentinelle di bronzo*; per le musiche la scelta cade su Ildebrando Pizzetti, già autore del commento musicale per la *Cabiria* di Pastrone; la fotografia viene affidata a Ubaldo Arata e Anchise Brizzi, che nel dopoguerra cureranno capolavori del neorealismo come *Roma città aperta* e *Sciuscià*; le scenografie sono assegnate alla matita esperta di Pietro Aschieri.

15. Se si eccettuano varie partecipazioni giovanili nel cinema muto degli anni Dieci, l'attività cinematografica di Ninchi si limita a *Fiordalisi d'oro* (1936) per la regia di Gioacchino Forzano. Proprio l'attività di interprete del teatro classico consente a Ninchi di intrattenere rapporti di amicizia con studiosi del calibro di Ettore Romagnoli, Manara Valgimigli e Concetto Marchesi.



Fig. 1: Scipione alla testa dell'esercito romano prima della battaglia di Zama (da «L'Illustrazione Italiana», LXIV, 35, 19 agosto 1937).

esperienza che si risolverà in un sostanziale fallimento. Lo stesso Ninchi, alcuni anni dopo, così ricorderà la vicenda¹⁶:

Voi sapete che disgraziatamente per me e per la cinematografia italiana, fui scelto non ricordo più da quale pingue ente per rappresentare la parte di Scipione nel film omonimo, allestito da Carmine Gallone e da una folta schiera di sapienti romanisti. Non essendo mai stato iscritto nel “partito nero”, la mia quotazione ufficiale di attore era molto in ribasso; quindi per quanto riluttantissimo (ah, quei provini cinematografici!), dopo una riassuntiva occhiata alla mia borsa, fui costretto a camuffarmi da Publio Cornelio Scipione, comandante in capo delle legioni romane.

Di primo acchito sorprendente, la scelta di Ninchi risulta in realtà ben comprensibile se letta alla luce di quelle dinamiche propagandistiche che abbiamo visto contraddistinguere la genesi stessa della pellicola: optare per un volto troppo noto al grande pubblico, un divo alla Nazzari per intenderci, avrebbe significato personalizzare

16. Cit. in CARDILLO (1987), p. 156.



Fig. 2: Mussolini nei panni di un antico romano (cartolina, 1926 ca.).

in maniera oltremodo eccessiva la figura di Scipione, rendendo *de facto* ancora meno credibile ogni possibile assimilazione con l'immagine del duce. Proprio la sovrapposizione tra l'antico condottiero romano e il fondatore del nuovo impero fascista costituisce uno degli scopi essenziali della pellicola, uscita non casualmente nel 1937, fine che trova esplicazione nell'esaltazione dell'invincibile potenza imperiale di Roma – prontamente identificata, in seguito alla conquista abissina, con quella fascista – e quella, conseguente, della figura di Mussolini, il vincitore degli Etiopi, assimilato a Scipione, il trionfatore di Zama (FIG. 2).

M. G.

***Primus et ultimus Caesarum:*
da Scipione l'Africano a Scipione mussoliniano**

Se, come correttamente sottolineato da Lorenzo Braccesi, Scipione l'Africano «è nell'immaginario collettivo un personaggio che autocraticamente si lega ai miti dell'impero»¹⁷, la sua sovrapposizione

17. BRACCESI (1999), p. 149. A proposito dell'assimilazione tra Mussolini e Scipione si veda: BARBERIS (2002); GIUMAN PARODO (2011b), pp. 61-8.



Fig. 3: Augusto-Mussolini sembra guidare le truppe fasciste alla vittoria (da «La Difesa della Razza», anno III, n. 16, 20 giugno 1940).

al duce costituisce solo una delle tappe di quel processo ideologico che, in nome di un abusato fenomeno di risemantizzazione della *romanitas*¹⁸ (FIG. 3), contempla l'identificazione di Mussolini anche con altri dei nomi più illustri del distorto universo romano-fascista quali Cesare, Augusto e Costantino¹⁹. Palese testimonianza di questo fenomeno di semplificazione ideologica, che costringe la proiezione di tali personaggi storici sulla figura del capo del fascismo, è indubbiamente la pellicola di Gallone della quale, fin dalle prime scene del film, possiamo apprezzare l'ingenuo tentativo di associazione testé descritto. Come il mito mussoliniano si nutre del grande consenso popolare²⁰, infatti, anche nel corso del film l'adesione delle masse all'impresa dell'*Africanus* appare totale; un fervore ben

18. La bibliografia in merito a questa tematica è ampia; si vedano in particolare VISSER (1992); STONE (1999); GIARDINA (2000); NELIS (2007).

19. CAGNETTA (1976); WYKE (1999); BRACCESI (1999), pp. 170-6.

20. DE FELICE, GOGLIA (1983); GENTILE (2005), pp. 113-46.

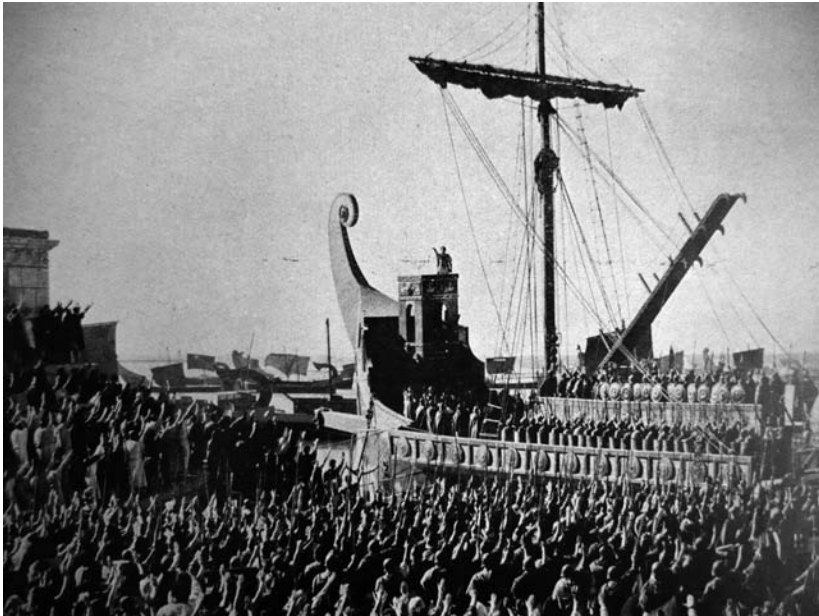


Fig. 4: La folla acclama Scipione che si appresta a partire per l’Africa (da «L’Illustrazione Italiana», LXIV, 35, 19 gennaio 1937).

evidente dal modo con cui i cittadini romani acclamano trionfalmente Scipione con il braccio destro proteso nel c.d. “saluto romano”, alla pari delle folle oceaniche che, come mostrato dai cinegiornali LUCE, assistono ai discorsi di Mussolini²¹ (FIG. 4). Alla fiducia entusiasta del popolo fa invece da contraltare la malcelata opposizione del Senato, emblema di quel Parlamento italiano che, nell’ottica fascista, sarebbe stato con il suo atteggiamento imbecille il responsabile morale della terribile disfatta di Adua (1896) di cui la conquista di Addis Abeba (1936), equiparata alla vittoria di Zama (202 a.C.), costituirebbe il simbolico riscatto.

La deferenza, ma solo esteriore, verso le istituzioni, accomunerebbe dunque Mussolini a Scipione il quale, in seguito alla morte del padre e dello zio, Publio seniore e Gneo il Calvo sconfitti e uccisi dai Cartaginesi in Spagna, aveva esercitato l’*imperium proconsulare* della provincia, sebbene – fatto del tutto anomalo – fosse

21. IACCIO (2003), p. 72. In merito all’azione propagandistica dei cinegiornali LUCE si veda: CARDILLO (1983).

un *privatus*, cio un semplice cittadino non ancora eletto né pretore né console²². In tal senso, l'infrazione delle regole dell'*ordo magistratuum*, e quello scavalco delle prerogative decisionali senatoriali che avrebbe aperto la via alla monarchia, faceva realmente di Scipione il *primus Caesarum*²³, un ruolo che certo non poteva non affascinare proprio colui, Mussolini, che, almeno nella prima fase del proprio percorso politico, nutriva nei confronti di Cesare un'autentica ammirazione. Del resto, l'eccezionalità di una figura come quella di Scipione è percepita fin dai suoi contemporanei, tanto che ben presto iniziano a circolare sul suo conto una serie di leggende²⁴, a partire da quella riguardante la sua presunta origine divina, in quanto frutto della relazione tra la madre Pomponia e Giove, unitosi a lei sotto forma di un serpente, animale teofanico per eccellenza²⁵.

La medesima aura trascendentale che circonda l'*Africanus* aleggia intorno a Mussolini secondo dinamiche che sono state ampiamente indagate e che insistono sulla prospettiva laica della divinizzazione del duce, inquadrabile in quel complesso fenomeno che vede il fascismo articolarsi come un'autentica religione politica²⁶. È ovvio, di conseguenza, che sulla base di questa lettura encomiasticamente comparativa, la pellicola di Gallone si astenga *in toto* dal mettere in scena i lati più ombra di una figura, particolarmente discussa già in vita, come quella di Scipione. Convinto filelleno a dispetto dell'autarchia culturale promossa dal duce che si spinge fino all'assurda pretesa di reimporre il latino come lingua parlata²⁷, l'*Africanus* dovette anche subire un processo per appropriazione indebita di denaro pubblico riscontrata nell'indennità di guerra versata da Antioco III al termine del conflitto romano-siriaco (191-188 a.C.)²⁸.

Altra tematica essenziale intorno al quale ruota la macchina propagandistica imbastita dallo *Scipione* di Gallone consiste nel mettere in scena il contrasto ideologico che opporrebbe il dominio romano civilizzatore e pacificatore, e in quanto tale assunto ad archetipo di quello fascista (FIG. 5), alla potenza cartaginese materia-

22. LEVI (1997).

23. PLIN., *nat.*, VII, 47.

24. GABBA (1975).

25. LIV., XXVI, 19, 6-7.

26. GENTILE (1993); ID. (2005), pp. 206-34.

27. CANFORA (1980), pp. 101-3; MALVANO BECHELLONI (2003), pp. 115 s.

28. FRACCARO (1967).



Fig. 5: *Prima Mostra Triennale delle Terre Italiane d'Oltremare* (locandina, Napoli 9 maggio-15 ottobre 1940).

lista e mercantile, presto equiparata all'imperialismo inglese²⁹ secondo una prospettiva esegetica esemplarmente delineata da Alessandro Pavolini con il suo catoniano *Delenda* pubblicato sulle pagine dell'«Illustrazione Italiana» nell'agosto 1940. Con l'inasprirsi delle sanzioni postetiopiche, infatti, che vedono la Gran Bretagna coinvolta in prima linea, il *metus punicus* del regime assumerà una più decisa connotazione antibritannica, per tradursi infine in accezione antiebraica all'indomani della promulgazione della legislazione razziale del 1938. Fenici ed Ebrei saranno così accomunati sotto la medesima matrice semitica e il colonialismo inglese – eticamente sconveniente in quanto fondato, secondo l'ottica fascista, sullo sfruttamento indiscriminato delle regioni sottomesse – sarà dipinto come una plutocrazia di matrice giudaica, tanto da interpretare la dichiarazione di guerra del 1940 come l'inizio di una vera e propria «quarta guerra punica»³⁰.

Si spiega dunque in maniera eloquente come, nonostante la testimonianza polibiana³¹ secondo la quale le truppe cartaginesi non si ribellarono mai durante i sedici lunghi anni trascorsi in Italia, la rivolta dell'esercito punico contro i presunti soprusi perpetuati da Annibale costituisca uno dei momenti essenziali della pellicola di

29. CAGNETTA (1979), pp. 89-95; GIUMAN PARODO (2011b), pp. 68-73.

30. Cit. in CAGNETTA (1979), p. 90.

31. POLYB., XI, 19, 3-4. Cfr. URSO (1994), pp. 230 s.

Gallone, funzionale oltretutto a delineare la personalità negativa del Barcide filmico che, facendo ricorso ad una *perfidia plus quam Punica*³², non esita a far massacrare quei soldati che richiedono le paghe arretrate, persuadendoli con l'inganno che non sarebbero stati puniti. Al contrario, Annibale si distinse per la clemenza dimostrata nei confronti dei prigionieri non romani in numerose occasioni, come dopo la presa di Clastidium (218 a.C.) o dopo la battaglia del Trasimeno (217 a.C.)³³. *L'inhumana crudelitas* del Barcide di Gallone viene suggerita anche a livello visivo come conferma l'antinomia cromatica che oppone Scipione a Annibale; così mentre l'*Africanus* si muove sempre fieramente alla luce del sole e in sella a un cavallo bianco, Annibale, per contro, immerso continuamente nelle tenebre e dall'aspetto cupo e feroce, cavalca un destriero nero³⁴.

Se il binomio Scipione-Mussolini procede per sovrapposizione analogica, con Annibale il confronto non può che sostanzarsi per contrasto. Opposto rispetto alla presunta *virtus* che ispirerebbe l'*Africanus* e i Romani, è il comportamento degenerare del Barcide e dei Cartaginesi che secondo l'ottica distorta di un abusato preconcetto di antilevantinità, a cui peraltro attinge abbondantemente anche *Cabiria* di Giovanni Pastrone (1914) secondo una probabile prospettiva antiturca³⁵, vengono descritti come portatori di tutti quegli *ingentia vitia* di cui il *geróntion* punico (FIG. 6) è l'emblematico rappresentante. Perennemente impegnati in caotiche quanto violente discussioni all'interno di una vasta sala che, in nome di una confuso e generico gusto orientalistico, appare decorata con bassorilievi che si richiamano acriticamente all'arte persiana, i maggiori cartaginesi appaiono da subito connotati in termini marcatamente negativi. Privi di qualsiasi unità di intenti, essi ricorrono a quella famigerata spregiudicatezza etica che più tipicamente li contraddistinguerebbe, allorché, una volta ottenuta la tregua, la violano ignobilmente, confidando in un successo di Annibale nel frattempo ritornato in patria. Un quadro estremamente semplicistico che non tiene in alcuna considerazione le fonti antiche che invece documentano una realtà storica ben differente, in cui la costituzione cartaginese è indicata come un modello da seguire, come con-

32. LIV., XXI, 4, 9.

33. POLYB., III, 69, 2-3; 77, 6; III, 85, 3-4. Cfr. URSO (1994), p. 233.

34. IACCIO (2003), p. 77.

35. ARISTARCO (1996), pp. 64 s.



Fig. 6: Il *geróntion* cartaginese riunito in assemblea (da «L'Illustrazione Italiana», LXIV, 36, 5 settembre 1937).

fermato dalla testimonianza aristotelica secondo la quale la città non fu interessata né da guerre civili né dovette subire la formazione di governi tirannici³⁶.

Allo stesso modo le truppe cartaginesi appaiono nel film caratterizzate in maniera impietosa: avidi solo di bottino, sono palesemente disinteressate al bene comune della patria in quanto per la maggior parte composte da soldati di professione, in base a un ormai ridimensionato *topos* storiografico secondo il quale Cartagine dovette fronteggiare l'impoverimento delle presenze cittadine nelle proprie forze militari attingendo massicciamente al mercenariato³⁷. Questo dato sarebbe esplicitato dall'eterogenea composizione dell'esercito schierato da Annibale a Zama, tra le cui fila spiccano con evidenza soldati di colore, in contrasto dunque con quella compattezza etnica che invece contraddistingue le truppe romane e che consentirà loro, secondo il verbo razzista fascista declinato in chiave romanistica, di imporre il proprio dominio sul mondo. Il mede-

36. ARIST., *Pol.*, II, 8, 1. Cfr. MAZZA (1988), p. 566.

37. WAGNER (1994).

simo sentimento ispirerà più tardi la polemica costruita dall'intelligenza di regime contro l'inquinamento razziale determinato dal cosmopolitismo e reputato una delle cause principali della decadenza dell'Impero romano³⁸.

Consapevolmente dimentica dell'effettivo processo di integrazione delle alterità sottomesse condotto invece da Roma³⁹, la pellicola di Gallone si compiace di presentare l'*Urbs* e Cartagine come due realtà inconciliabili. È proprio il caso della Tripolitania⁴⁰, tra l'altro, a smentire categoricamente questa incompatibilità, in quanto la regione africana è testimone di un proficuo rapporto di collaborazione tra elementi indigeni e non, favorito sia da una politica romana militarmente non aggressiva, sia dagli interessi dei ceti dominanti libo-punici allettati dalle ben più ampie prospettive che avrebbe potuto garantire loro l'inserimento nel circuito economico romano. Un processo di integrazione bilaterale sfociato da una parte nell'intensa urbanizzazione del territorio e nella diffusione del culto imperiale, e dall'altra nell'accrescimento del numero dei senatori africani e nell'assimilazione delle divinità indigene a quelle del *pantheon* romano; dinamiche relazionali in massima parte ignote al regime il cui comportamento nelle colonie africane si esplica sostanzialmente mediante meccanismi di brutale discriminazione razziale⁴¹.

Dai dati fin qui esposti, la pellicola di Gallone si configura quindi come un'opera sfacciatamente propagandistica; il film, infatti, cercherà di conseguire il suo intento pedagogico, fattore che peraltro contribuirà a decretarne il sostanziale insuccesso⁴², mediante una riproposizione pedissequamente retorica della storia di Roma antica, nel tentativo, deformante dal punto di vista storico e culturale, di sovrapporla a quella fascista. In particolare il binomio Scipione-Mussolini si fa talmente simbiotico da rendere attuale l'antichità, cosicché l'«irrevocabile decisione» presa dall'*Africanus* cinematografico al momento di partire per l'impresa di Zama, anticipa di tre anni «l'ora delle decisioni irrevocabili»⁴³: ma se lo scontro con Annibale si concluderà con un trionfo per Scipione e per Roma, l'entrata in guerra dell'Italia, il 10 giugno 1940, sancirà drammaticamente la rovina del paese e del duce.

38. CAGNETTA (1979), pp. 63-77.

39. TORELLI (1994), pp. 876-90; MARTIN (2001).

40. BACCHIELLI (1993).

41. RANDAZZO (2008), pp. 235-68.

42. IACCIO (2003), pp. 79-83.

43. *Opera Omnia* (1951-63), vol. XXIX, 1959, pp. 403 s.

Bibliografia

- ARGENTIERI M. (1979), *L'occhio del regime. Informazione e propaganda nel cinema del fascismo*, Firenze.
- ARISTARCO G. (1996), *Il cinema fascista: il prima e il dopo*, Bari.
- BACCHIELLI L. (1993), *La Tripolitania*, in *Storia di Roma*, III. *L'età tardo antica*, 2: *I luoghi e le culture*, Torino, pp. 339-49.
- BARBERIS W. (2002), *L'elmo di Scipio*, in ID. (a cura di), *Storia d'Italia, Annali 18, Guerra e pace*, Torino 2002, pp. 5-46.
- BRACCESI L. (1999), *Roma bimillenaria. Pietro e Cesare*, Roma.
- BRUNETTA G. P. (2004), *Cent'anni di cinema italiano*, I. *Dalle origini alla seconda guerra mondiale*, Bari.
- BRUNETTA G. P. (2009), *Il cinema italiano di regime. Da "La canzone dell'amore" a "Osessione", 1929-1945*, Bari.
- CAGNETTA M. (1976), *Il mito di Augusto e la "rivoluzione" fascista*, «Quaderni di storia», 3, 1976, pp. 139-81.
- CANFORA L. (1980), *Ideologie del classicismo*, Torino.
- CANNISTRARO PH. V. (1975), *La fabbrica del consenso. Fascismo e mass media*, Bari.
- CARDILLO M. (1983), *Il duce in moviola: politica e divismo nei cinegiornali e documentari "Luce"*, Bari.
- CARDILLO M. (1987), *Tra le quinte del cinematografo: cinema, cultura e società in Italia, 1900-1937*, Bari.
- DE FELICE R., GOGLIA L. (1983), *Mussolini. Il mito*, Roma-Bari.
- FRACCARO P. (1967), *I processi degli Scipioni*, Roma.
- GABBA E. (1975), *P. Cornelio Scipione Africano e la leggenda*, «Athenaeum», 53, 1975, pp. 3-17.
- GENTILE E. (1993), *Il culto del littorio. La sacralizzazione della politica nell'Italia fascista*, Bari.
- GENTILE E. (2005), *Fascismo. Storia e interpretazione*, Roma-Bari.
- GIARDINA A. (2000), *Ritorno al futuro: la romanità fascista*, in GIARDINA A., VAUCHEZ A. (a cura di), *Il mito di Roma. Da Carlo Magno a Mussolini*, Roma-Bari 2000, pp. 212-96.
- GILI J. A. (1981), *Stato fascista e cinematografia. Repressione e promozione*, Roma.
- GIUMAN M., PARODO C. (2011a), *Nigra subucula induti. Immagine, classicità e questione della razza nella propaganda dell'Italia fascista*, Padova.
- GIUMAN M., PARODO C. (2011b), *L'Altro Scipione. Scipione l'Africano e il suo tempo: iconologia dell'antico nel film di Carmine Gallone*, Cagliari.
- IACCIO P. (2003), *Non solo Scipione. Il cinema di Carmine Gallone*, Napoli.
- LABANCA N. (2008), *L'Impero del fascismo. Lo stato degli studi*, in R. BOTTONI (a cura di), *L'Impero fascista. Italia ed Etiopia (1935-1941)*, Milano, pp. 35-62.
- LEVI M. A. (1997), *Inizi di Scipione Africano e di una età di cambiamento*, «Dialogues d'histoire ancienne», 23, 1, 1997, pp. 145-53.

- MALVANO L. (1988), *Fascismo e politica dell'immagine*, Torino.
- MALVANO BECHELLONI L. (2003), *Le mythe de la romanité et la politique de l'image dans l'Italie fasciste*, «Vingtième Siècle. Revue d'histoire», 78, 2003, pp. 111-20.
- MANCINI E. (1980), *Film Weapons for and against the Regime: 1935 in Italy*, «Oxford Art Journal», 3, 2, 1980, pp. 55-60.
- MARTIN P.L. (2001), *La tradition sur l'integration des peuples vaincus aux origines de Rome et son utilisation politique*, in G. URSO (a cura di), *Integrazione mescolanza rifiuto. Incontri di popoli, lingue e culture in Europa dall'Antichità all'Umanesimo. Atti del convegno internazionale (Cividade del Friuli, 21-23 settembre 2000)*, Roma, pp. 65-88.
- MAZZA F. (1988), *L'immagine dei Fenici nel mondo antico*, in S. MOSCATI (a cura di), *I Fenici*, Milano, pp. 548-67.
- NELIS J. (2007), *Constructing Fascist Identity: Benito Mussolini and the Myth of Romanità*, «CW», 100, 4, 2007, pp. 391-415.
- Opera Omnia* (1951-63), *Opera Omnia di Benito Mussolini*, a cura di E. Susmel, D. Susmel, Firenze.
- RANDAZZO A. (2008), *L'Africa del duce: i crimini fascisti in Africa*, Varese.
- STONE M. (1999), *A Flexible Rome: Fascism and the Cult of romanità*, in C. EDWARDS (ed.), *Roman Presences. Reception of Rome in European Culture, 1789-1945*, Cambridge, pp. 205-20.
- TORELLI M. (1994), *Le forme dell'integrazione. Colonizzazione, integrazione economica e politica, stati etnici e stati interetnici*, in J. GUILAINE, S. SETTIS (a cura di), *Storia d'Europa, 2. Preistoria e antichità*, Torino, pp. 844-90.
- URSO G. (1994), *Il concetto di "alienigena" nella guerra annibalica*, in M. SORDI (a cura di), *Emigrazione e immigrazione nel mondo antico*, Milano, pp. 223-36.
- VISSER R. (1992), *Fascism Doctrine and the Cult of the Romanità*, «Journal of Contemporary History», 27, 1992, pp. 5-22.
- WAGNER C. G. (1994), *Guerra, ejército y comunidad cívica en Cartago*, in P. SÁEZ, S. ORDÓÑEZ (eds.), *Homenaje al Profesor Presedo*, Sevilla, pp. 825-35.
- WYKE M. (1999), *Sawdust Caesar: Mussolini, Julius Caesar and the drama of dictatorship*, in M. WYKE, M. BIDDISS (eds.), *The Uses and Abuses of Antiquity*, Bern, pp. 167-86.
- ZAGARRIO V. (2004), *Cinema e Fascismo. Film, modelli, immaginari*, Venezia.

Nouzha Boudouhou
Les monuments mégalithiques
de l'Est marocain
État des recherches et nouvelles découvertes

L'étude d'un ensemble funéraire récemment découvert dans la région orientale du Maroc apporte de nouveaux éléments sur le peuplement de cette zone encore inexploree du point de vue archéologique. Ces sites attestent, en effet, la présence des monuments mégalithiques jusqu'alors inconnus des chercheurs dans la région orientale. Ces monuments ont de grandes ressemblances morphologiques avec d'autres édifices nord-africains et appartiennent à une même tradition ethnoculturelle localisée dans les régions avoisinantes des terres algériennes.

Mots-clefs: Maroc oriental, prospections, mégalithiques, dolmens, protohistoire.

Il s'agit d'une étude d'un ensemble funéraire récemment découvert dans la région orientale du Maroc. Elle apporte des nouveaux éléments sur le peuplement de cette zone encore inexploree du point de vue archéologique. Ces sites attestent, en effet, la présence des monuments mégalithiques jusqu'alors inconnus des chercheurs dans la région orientale. Ces monuments ont de grandes ressemblances morphologiques avec d'autres édifices nord-africains et appartiennent à une même tradition ethnoculturelle localisée dans les régions avoisinantes des terres algériennes.

Historique des recherches

Jusqu'à présent, la question des monuments mégalithiques de la région orientale marocaine était mal connue. Le dépouillement de la documentation écrite se révèle bien limité et trop faible. La nature accidentée de la région, la densité de la forêt et le peu de recherches sur le sujet expliquent la rareté des écrits qui les concernent. Nos ré-

* Nouzha Boudouhou, Université Mohamed I Oujda, Maroc.

cents travaux ont pour but de contribuer à une meilleure connaissance des monuments mégalithiques de cette région du Maroc.

La première, et dernière, mention concernant les monuments mégalithiques du Maroc oriental date de 1885. Elle est l'œuvre de Ch. Vélain¹ qui, en 1884, a fait l'heureuse découverte d'un beau dolmen situé sur le djebel Zabel, dans les Monts des Beni Snassen. Après avoir effectué la fouille et l'étude du dolmen, l'auteur publiait ses résultats dans la «Revue d'Ethnographie» de 1885. Depuis cette date, aucune découverte n'a été faite dans ce domaine.

Dans son article, Ch. Vélain apporte plusieurs informations d'ordre géographique et contextuel concernant le dolmen (forme, hauteur de dallage, orientation, dimension), le mobilier associé, sa situation par rapport au dolmen. Il rapporte que le mobilier archéologique a été recueilli à l'intérieur de l'enceinte circulaire qui délimite le dolmen, et non pas dans le dolmen lui-même. Ce souci du détail indique que l'auteur était un observateur averti, sensibilisé à l'intérêt d'effectuer des observations aussi minutieuses que possible sur la chambre sépulcrale, les pierres arrangées et le cercle qui entourent le dolmen. Les parties fouillées n'ont révélé que peu de mobilier, mais celui-ci reste néanmoins intéressant au vu de sa qualité. Il se compose essentiellement d'une figurine en pierre, de haches polies, de fragments de poteries grossières et de dents de cheval et de bœuf. Ces différentes trouvailles ont été décrites selon les critères de l'époque, puis elles ont été déposées au Musée d'Ethnographie du Trocadéro à Paris².

L'aspect remarquable du dolmen des Beni Snassen sur le plan architectural a soulevé bien des questions. Il ne peut être rapproché ni des découvertes opérées dans les nécropoles de l'ouest algérien et particulièrement celle des Beni Missous³, la nécropole la plus proche géographiquement du dolmen et des terres des Beni Snassen, qui avait attiré l'attention des archéologues et des anthropologues dès la fin du XIX^e siècle⁴, ni d'autre monument nord-

1. VÉLAIN (1885), p. 306-12.

2. Ce mobilier fort intéressant a été versé le 22 septembre 1885 au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, d'après CAMPS (1965), p. 141-5. Ces documents ont reçu les numéros 14811 à 14818 de l'ancien catalogue. Une recherche minutieuse auprès des responsables du Musée de l'Homme à Paris ne nous n'a pas permis de localiser cette collection.

3. GSELL (1927), p. 200-1; CAMPS (1953), p. 329-72; SAVARY (1969), p. 271-330.

4. RÉGNAULT (1883), p. 229-41.

africain connu par la bibliographie. Malgré certaines notes à son sujet et quelques explorations menées par des archéologues dans le secteur⁵, ce monument reste introuvable. Ce constat a donné l'occasion à certains chercheurs de douter même de l'existence de monuments dolméniques dans la région. Ainsi, A. Jodin a même nié l'existence de dolmens et de monuments mégalithiques sur le territoire marocain:

Un autre point sur lequel il n'est pas inutile d'insister est l'absence très frappante de monuments mégalithiques au Maroc, si l'on excepte le seul et unique tumulus de Mzora, dont l'âge reste encore à déterminer [...] Que l'on songe cependant qu'il n'a été retrouvé, malgré les recherches, aucun dolmen sur le territoire marocain⁶.

Dans le même ordre d'idée G. Camps, qui s'est intéressé de près aux dolmens marocains en général et à ceux du Maroc oriental en particulier, a publié un certain nombre de mentions et d'observations concernant cette question⁷. Il pensait qu'au Maroc leur zone de répartition ne dépassait pas la zone tangéroise et qu'il n'existe pas de dolmens dans la zone comprise entre l'ouest de l'Oranie et la région de Constantine et les méridiens de Tiaret et d'Oujda:

il faut enfin signaler l'absence totale de tout monument mégalithique entre la vallée de la Mina et la région d'Oujda, mais on y trouve, bien sûr, des bazinas à degrés et des tumulus, tous de dimensions médiocres⁸.

Cependant les dernières prospections archéologiques que nous avons effectuées dans la région d'Oujda ont permis d'attester leur présence dans cette zone (FIG. 1). Ces travaux récents apportent des éclaircissements inconnus jusqu'à nos recherches. Nous proposons ici un bilan préliminaire des premières découvertes des monuments mégalithiques repérés jusque-là par nos prospections dans cette région⁹.

5. JOLY (1909), p. 879-81.

6. JODIN (1957), p. 359.

7. CAMPS (1961), p. 54, 128-9, 149, 161, 179, 224, 504; ID. (1963), p. 295-306; ID. (1965), p. 241-5; ID. (1995), p. 2495; ID. (1960), p. 145.

8. CAMPS (1961), p. 54; ID. (1960), p. 145.

9. La région de l'Oriental fait actuellement l'objet d'une série de campagnes de prospection que nous effectuons nous-même. Nous résumons ici les résultats de nos travaux de prospection effectués dans la région d'Oujda dans le cadre d'un mémoire d'habilitation à diriger les recherches: *Oujda et sa région: une étude historique et archéologique d'ensemble*, sous la direction scientifique de F. VILLENEUVE. Ce projet a

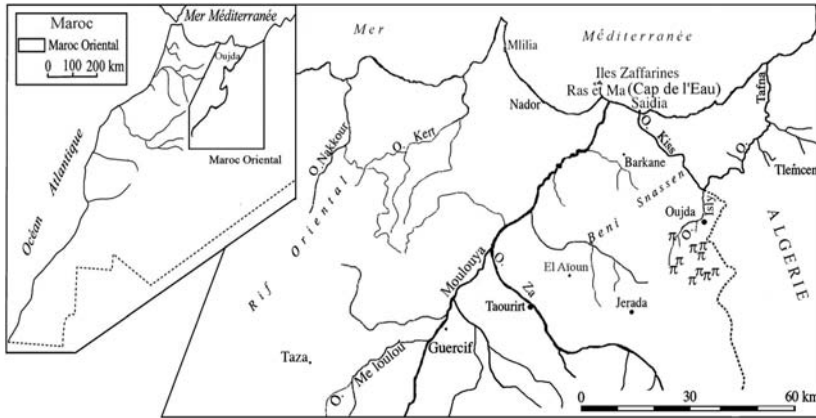


Fig. 1: Région d'Oujda: localisation des dolmens.

Le site de Jbel Mhisser: situation

Le site de Jbel Mhisser se trouve sur une petite terrasse accrochée au versant du plateau de Rass Asfour, au sud-est de la ville d'Oujda, à quelques mètres seulement de la frontière algéro-marocaine. Il est relativement élevé: son altitude est de 1280 m. Son sommet s'étire en direction de l'est vers la grande montagne de Rass Asfour.

L'accès au site est relativement difficile. Il implique une bonne connaissance de la topographie locale. Deux itinéraires différents permettent d'accéder au sommet par l'est ou par l'ouest, les deux comportant des passages délicats. De son sommet, on découvre un panorama limité, à l'est, par la montagne de Rass Asfour; au nord, il se perd dans les vastes forêts et, au sud, la vue est panoramique, on découvre successivement la montagne de Jorf el Ouazzen, le Jbel Aourir, et el Mahssar.

Circonstances de la découverte

Grâce aux renseignements obligeants des habitants de la région, nous avons pu observer le premier groupe de dolmens sur les traces d'habitats, au sommet de la montagne de Jbel Mhisser. Au

pour ambition de préciser les traces d'occupation humaine dans la région et de mieux appréhender l'évolution chrono-culturelle des phases pré-antique ou post-antique.

cours de notre étude sur le terrain, nous avons constaté la présence effective de traces d'habitats et de trois dolmens à l'extrémité ouest des ruines. Aucune indication sur la carte topographique au 1/50.000^e d'Oujda ne les révélait. Puis, nous avons procédé à de nouvelles prospections en surface pour nous assurer qu'aucun indice n'avait été négligé sur ce plateau et sur les falaises supérieures; cette démarche nous a permis de repérer un autre monument à quelques mètres des monuments localisés sur le plateau, juste en entamant la descente du côté ouest, et d'autres monuments mégalithiques dans le sud-ouest de la ville d'Oujda.

Vestiges

Trois dolmens architecturalement intacts se dressent majestueusement au sommet de Jbel Mhisser. Deux sont de petites tailles; le troisième se caractérise par une dalle de couverture particulièrement importante. Les dalles de couverture sont en calcaire et leur situation dominante est très intéressante. Ces dolmens sont situés sur la partie ouest du plateau, comme s'ils formaient une barrière rituelle.

Le dolmen n^o 1 est constitué d'une dalle de couverture non travaillée; son épaisseur est plus grande au centre que sur les bords, elle oscille entre 0,35 m et 0,85 m au maximum. Elle est supportée par trois blocs de pierres de dimensions moindres, posés de chant, formant ainsi un triangle au-dessous de la dalle de couverture. Cette dalle mesure 2,90 m de long et 2,60 m de large. Le dolmen s'ouvre à l'est; l'ouverture de la chambre sépulcrale est haute de 0,55 m et large de 1,90 m (FIG. 2, a).

Le dolmen n^o 2 est situé à 1,50 m du premier. La chambre s'ouvre en direction de l'est. La dalle de couverture est inclinée au sud-ouest, elle repose au nord sur un seul bloc de taille moyenne. Elle mesure 1,60 m de largeur et 2,50 m de longueur. La hauteur à l'ouverture est de 0,40 m, et la largeur 1,20 m (FIG. 2, b).

Le dolmen n^o 3 se distingue par une dalle de couverture de grandes dimensions, très épaisse, grossièrement ovale. Le dolmen est placé dans un endroit judicieusement choisi, sur la bordure méridionale de hauts plateaux afin d'être bien visible. De loin, la dalle a la forme d'une amande. Elle est orientée est-nord/sud-ouest; elle mesure 6,70 m dans sa plus grande longueur et 4,80 m en largeur. Elle repose sur trois gros blocs placés sous la partie la plus pesante, le côté sud de la dalle qui dépasse largement est légèrement pointu aux trois

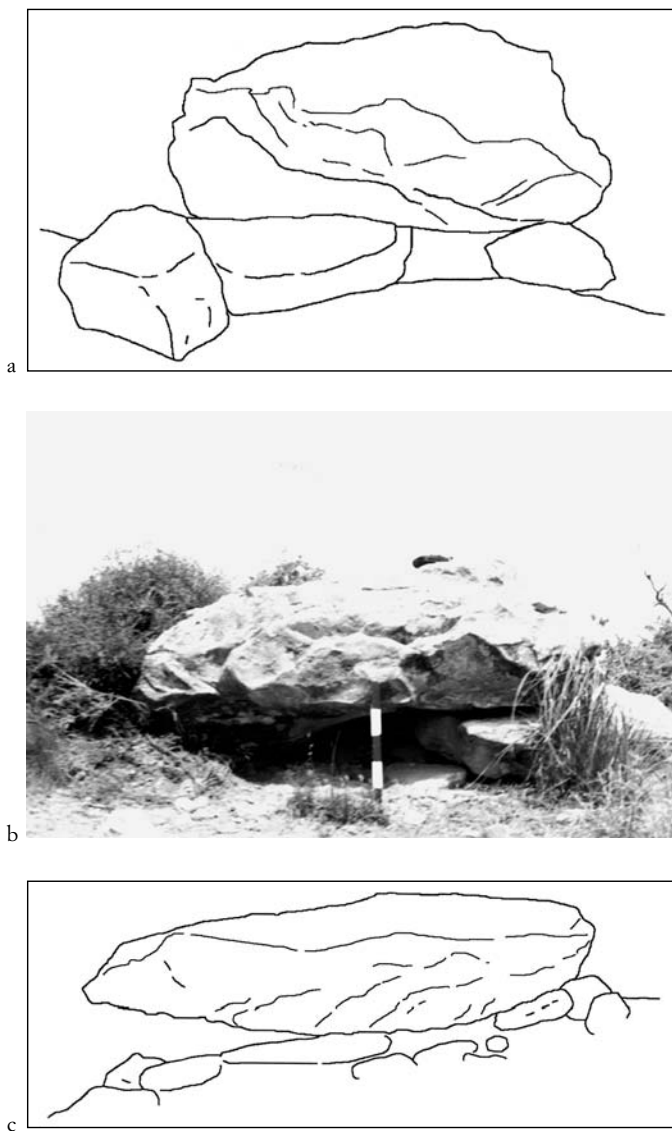


Fig. 2, a-c: Jbel Mhisser: élévation du dolmen n° 1, n° 2 (cliché N. Boudouhou) et n° 3.

angles. La hauteur de la chambre à l'ouverture est de 1,15 m; elle surplombe le flanc du sommet en direction du sud (FIG. 2, c).

Attirant l'attention, le monument n° 4 se trouve juste au début

de la descente du Jbel Mhisser, côté ouest, à quelques mètres des trois dolmens précédents, au milieu d'un éparpillement de blocs et de la forêt, rendant la descente très difficile. Il s'agit d'une curieuse construction bien soignée, en pierres de taille. Les dalles superposées sont élevées avec une régularité remarquable. Les trois premières rangées sont séparées par une faille légèrement oblique, couverte d'un bloc constituant ainsi un carré avec les deux dalles situées dessous. L'architecture de ce monument est très éloignée des dolmens qui se trouvent en dessous de lui. Il est probable qu'il a été réservé à l'exercice de cultes.

Matériel

À proximité du dolmen n^o 1, nous avons recueilli une pierre de 0,48 kg et de 7 cm de diamètre, ronde, bien polie, de couleur blanche. Vu son aspect, il est fort possible qu'il s'agisse du broyeur d'une molette qui n'aurait pas encore servi, ou bien d'un objet ayant servi à une pratique magique, voire superstitieuse. Les tessons de poterie recueillis dans les ruines accolées au dolmen sont de type modelé, sans variation, et ne présentent pas de formes comparables. Ils sont le produit d'une technique encore pratiquée de nos jours dans la région. Il est donc impossible de préciser leur datation, pour le moment. Nous avons également prélevé ça et là des fragments de meule. Tout près du dolmen n^o 4, nous avons recensé quelques éclats de silex à l'état brut, d'autres sont retouchés.

Aïn el Moula: situation

À l'est de la route qui relie la ville d'Oujda à Touissit via Sidi Yahya et à 4,5 km de la commune de Oulad Hamdoun, se trouve un ensemble dolménique près d'une source connue localement sous le nom d'Aïn el Moula. C'est une source ancienne et importante, à en juger par sa grandeur, les traces polies laissées par l'écoulement de l'eau et sa situation géographique; aujourd'hui elle est tarie et bien cachée par un important arbuste de lauriers roses (*dafla*). Son accès est très difficile; c'est grâce à l'information des habitants que nous avons pu connaître son existence et la visiter. De cette source sort un important ruisseau. Sur sa rive droite se trouvent des restes d'habitats; dans la partie ouest de cet ensemble, on note quelques dolmens dont la plupart sont démolis.

Vestiges

Au milieu de cet ensemble de dalles et de blocs isolés, nous avons pu dénombrer huit monuments dolméniques encore visibles et intacts.

Le dolmen n° 1 se trouve dans une position très élevée, proche de l'ensemble des ruines et en bordure d'une piste qui se dirige vers la frontière. La dalle de couverture est de dimensions assez importantes: 4,97 m de largeur et 5,67 m de longueur; reposant sur deux pierres plantées debout, la dalle est calée par de petites pierres. La chambre est ouverte à l'est et à l'ouest (FIG. 3, a).

Le dolmen n° 2 est situé à l'ouest du premier; la dalle de la couverture mesure 1,35 m de largeur et 1 m de longueur, la hauteur à l'ouverture est de 0,32 m. Reposant au nord-est et à l'ouest sur des substrats, elle est soutenue du côté de l'ouverture par une grande pierre placée de chaque côté. Le dolmen s'ouvre au sud.

Le dolmen n° 3 est de petites dimensions. La dalle de couverture mesure 1 m de longueur et 1 m de largeur; elle repose sur deux assises du côté est; la hauteur de l'ouverture, d'environ de 0,21 m, est très faible; la chambre s'ouvre au sud.

Le monument n° 4 est à l'ouest des dolmens n° 2 et n° 3, dans la partie dominante du site et en bas de la falaise, au flanc d'une montagne. Il présente des caractères très particuliers qui le distinguent de l'ensemble des monuments des alentours: il est composé de trois blocs réguliers, superposés et soigneusement aménagés. La base est constituée par une dalle volumineuse de 4,12 m de long et 1,55 m de haut, qui supporte une deuxième dalle de forme longitudinale de 2,60 m de long et 0,50 m de haut. Au-dessus de celle-ci, une troisième dalle, mais avec des lignes moins régulières, de 4,10 m de long et 3,43 m de large, décalée par rapport à celle du milieu et jointe à un autre bloc, arrondi et plus épais légèrement désaxé par rapport au bloc de base. Cette disposition de trois blocs superposés dégage un vide en forme de carré presque parfait ouvert en profondeur. Il s'agit peut-être d'un monument dont la destination est différente de celle des autres dolmens qui l'entourent. L'intérieur de ce carré, très poli, semble avoir été arrangé pour y placer des offrandes. Les constructeurs auraient donné à ces dalles un aspect plus géométrique, plus soigné qu'aux autres dolmens.

Le dolmen n° 5 est situé à l'extrémité ouest de l'ensemble décrit plus haut, sur une pente au-dessus d'un ravin. La chambre

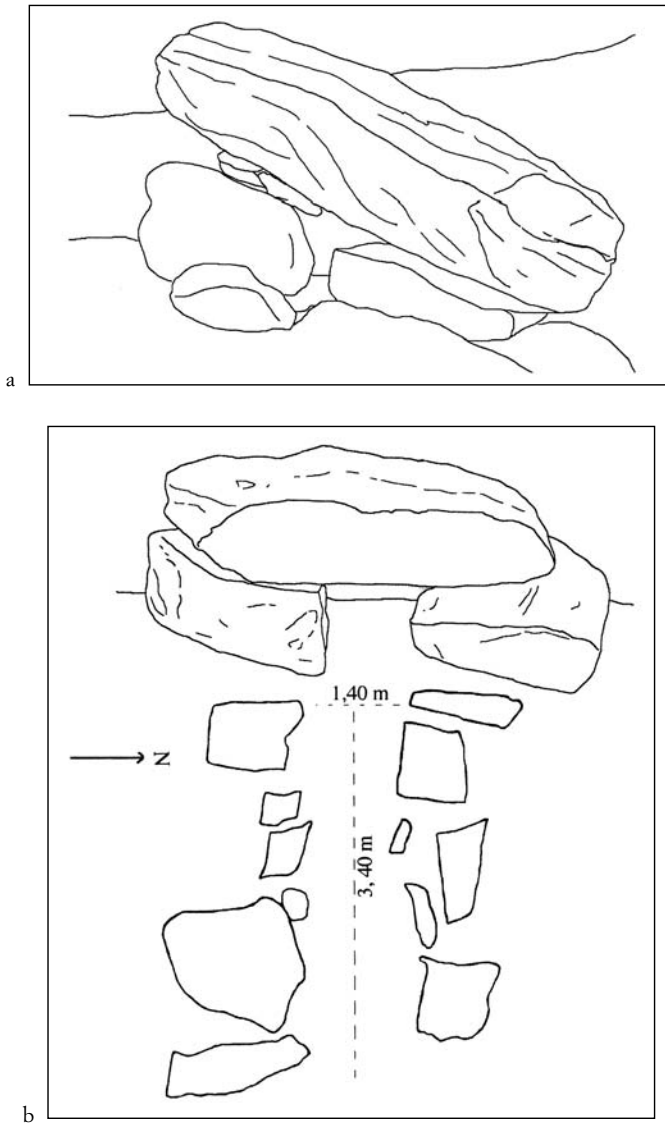


Fig. 3, a-b: Aïn el Moula: a) élévation des dolmen n° 1 et n° 8; b) le dolmen n° 8 avec une allée ouverte sans dalle de couverture.

s'ouvre au sud-est. La dalle de fermeture repose au nord-est sur un gros bloc et au nord-ouest sur le substrat rocheux. La hauteur à l'ouverture est de 0,47 m.

Le dolmen n° 6, au sud du précédent, est identique à celui-ci sauf que sa chambre s'ouvre à l'Est.

Le dolmen n° 7 est situé en dessous des n° 2 et n° 3, sur une pente en partie emportée par l'érosion comme cela nous a été rapporté par un berger qui l'utilise comme abri lors des pluies ou des fortes chaleurs. La dalle de fermeture est très régulière; elle repose au nord sur le substratum et est soutenue par deux pierres posées l'une sur l'autre, et, à l'ouest, par un gros bloc. L'ouverture est au Sud.

Le dolmen n° 8 se caractérise par sa petite taille (FIG. 3, b). La dalle de couverture mesure 1 m de large et 1,35 m de long, elle repose sur deux gros blocs distants de 0,60 m. La hauteur de l'ouverture est de 0,80 m. La chambre, qui s'ouvre à l'est, est munie d'un couloir non couvert, il s'agit d'un passage étroit bordé de pierres plus ou moins serrées, aboutissant à la structure sépulcrale. Le couloir est à ciel ouvert, sans dalle de couverture, matérialisé par deux rangées de pierres et de blocs, il mesure 3,40 m de longueur et 1,40 m de largeur; la hauteur intérieure est de 60 cm dans quelques endroits, les pierres sont bien enfoncées et dans leur état brut. Nous n'avons remarqué aucune fermeture probable ni du dolmen, ni du couloir qui le précède. C'est une simple allée. Une prospection étendue aux alentours nous a permis de découvrir d'autres dolmens, en mauvais état de conservation. L'ensemble forme une importante nécropole mégalithique.

Le matériel archéologique de l'ensemble funéraire de Aïn el Moula comprend quelques tessons de poterie modelée, des silex relativement peu abondants, quelques éclats de couleur grise et blanche, et d'un caillou jaunâtre.

Dolmen de Jorf el Ouezzan: situation

Sur le flanc nord-ouest de Jorf el Ouezzan, avant d'atteindre le sommet, nous avons découvert deux dolmens proches l'un de l'autre, mais différents sur le plan de l'élévation.

Vestiges

Le dolmen n° 1 est de dimensions modestes, doté d'une dalle de couverture très grossière. Au nord-est, la dalle s'appuie sur une as-



Fig. 4, a-b: Jorf el Ouezzan: a) dolmen n° 1; b) dolmen n° 2 avec une dalle de couverture dressée qui repose sur trois gros blocs (cl. N. Boudouhou).

sise de substrat rocheux; quant au côté sud-ouest, il repose directement sur le sol, son blocage très incliné vers le sud-ouest suivant la pente du terrain. La dalle mesure 1,95 m de longueur et 2,35 m de largeur; la hauteur de l'ouverture est de 0,75 m et la largeur est de 2 m (FIG. 4, a).

Le dolmen n° 2 se distingue par une dalle de couverture dressée qui repose sur trois gros blocs. L'accès à ce monument est ren-

du difficile par l'envahissement de la forêt; il nous a été impossible de prendre la totalité des mesures (FIG. 4, b).

Tous les monuments dolméniques examinés se trouvent constamment mêlés à des vestiges d'habitat; ils ont tous été élevés dans la partie ouest par rapport à l'habitat. Sur le site d'Aïn el Moula, les sépultures sont dispersées sur une superficie importante par rapport à celle occupée par les ruines d'habitat. On peut noter la destruction complète de certains monuments dans ce site, leur emplacement sur une pente légèrement inclinée y a contribué. Les roches nécessaires à l'édification des monuments étaient prises sur place.

Intérêt de la découverte

L'intérêt de la découverte des dolmens dans le Maroc oriental réside dans le fait que ces monuments de type mégalithique apportent des données nouvelles pour l'étude de tels monuments. Ils viennent enrichir la liste des monuments découverts jusqu'à présent et garnir la carte archéologique protohistorique du Maroc¹⁰. Il est intéressant de constater leur présence, dans l'Oriental réputé jusqu'ici pauvre et peu favorable à l'implantation de monuments mégalithiques, car cette région constitue le prolongement culturel logique de l'ouest algérien où la présence de mégalithiques a été reconnue. Des prospections systématiques en cours nous réservent, assurément, bien d'autres surprises concernant ces monuments. D'autres découvertes peuvent préciser la place importante des dolmens de la région orientale et souligner la place qu'occupe le territoire marocain dans l'Afrique du Nord préhistorique.

Étude comparative et similitude

Ces monuments ne sont pas sans analogies. Ce type de mégalithe est bien présent dans les autres pays du Maghreb, en Algérie et en Tunisie. Ils peuvent être rapprochés tout particulièrement du monument des Beni Missous, à l'ouest de l'Algérie, dont on connaît l'importance. Ils se caractérisent par une architecture simple; le plan est généralement rectangulaire, de dimensions variables; la

10. SOUVILLE (1973); ID. (1965), p. 482-93; ID. (1998), p. 11-7; ID. (2000), p. 109-13; VOINOT (1910), p. 517-28; ID. (1913), p. 505-27; ID. (1916), p. 3-23; MARION (1957), p. 117-73.

dalle de couverture est supportée tantôt par trois dalles ou blocs placés de chant, tantôt par deux, parfois des pierres sèches glissées entre le bloc et la table de couverture servent de cales. Tous ces mégalithes ne sont peut-être pas de la même époque, mais il n'est guère possible de les dater d'après leurs formes et leurs répartitions géographiques.

Bibliographie

- CAMPS G. (1953), *Les dolmens de Beni Messous*, «Libyca, Anthropologie, Préhistoire, Ethnographie», I, p. 329-72.
- CAMPS G. (1960), *Aux origines de la Berbérie, Massinissa ou les débuts de l'histoire*, «Libyca, Archéologie, Épigraphie», VIII, 1.
- CAMPS G. (1961), *Aux origines de la Berbérie, Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris.
- CAMPS G. (1963), *À propos d'une étude sur la protohistoire de la Tunisie*, «Libyca, Anthropologie, Préhistoire, Ethnographie», XI, p. 295-306.
- CAMPS G. (1965), *Les dolmens marocains*, «Libyca, Anthropologie, Préhistoire, Ethnographie», XIII, p. 241-5.
- CAMPS G. (1995), *Enc. Berb.*, s.v. *Dolmens*, XVI, p. 2491-509.
- GSELL S. (1927), *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, VI, Paris (= HAAN).
- JODIN A. (1957), *Les problèmes de la civilisation du vase campaniforme au Maroc*, «Hespéris», LIV, p. 353-9.
- JOLY A. (1910), *Vestiges anciens dans les Beni Znassen*, dans *Compte rendu du XXXVIII^e Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences*, (Lille 1909), Lille, p. 879-81.
- MARION J. (1957), *Les ruines anciennes de la région d'Oujda*, «BAM», II, p. 117-73.
- RÉGNAULT F. (1883), *Les dolmens de Beni Missous (province d'Alger)*, Extrait du «Bulletin de la Société d'Histoire naturelle de Toulouse», p. 4-20 et p. 223-5.
- SAVARY J.-P. (1969), *L'architecture et l'orientation des dolmens des Beni-Messous*, «Libyca, Anthropologie, Préhistoire, Ethnographie», XVII, p. 271-330.
- SOUVILLE G. (1965), *Éléments nouveaux sur les monuments funéraires préislamiques du Maroc*, «Bulletin de la Société Préhistorique de France», 62, p. 482-93.
- SOUVILLE G. (1973), *Atlas préhistorique du Maroc*, I. *Le Maroc atlantique*, Paris.
- SOUVILLE G. (1998a), *Sur trois pointes de javelot en fer d'un tumulus du Maroc Oriental*, «ETF», II, 11, p. 11-7.

- SOUVILLE G. (2000), *Nouvelles observations sur le tumulus de Mezora, Homénaje al prof. Posac Mon*, (1998), vol. 1, Ceuta, p. 109-113.
- VÉLAIN CH. (1885), *Le dolmen des Beni Snassen*, «Revue d'Ethnographie», IV, 1885, p. 306-12.
- VOINOT L. (1910), *Les tumuli d'Oudjda*, «BSGAO», xxx, p. 517-28.
- VOINOT L. (1913), *Note sur les tumuli et quelques vestiges d'anciennes agglomérations de la région d'Oujda*, «BSGAO», xxxiii, p. 505-27.
- VOINOT L. (1916), *Note sur les tumuli et quelques ruines des environs d'el Aïoun Sidi Mellouk*, «BSGAO», xxxvi, p. 3-23.

Eduardo Sánchez Moreno, Enrique García Riaza

La interacción púnica en Iberia como precedente de la expansión romana: el caso de Lusitania

La etapa del control púnico del sur y levante de la Península Ibérica constituye, pese a su brevedad (237-206 a.C.), una fase crucial en la evolución histórica de las comunidades indígenas, al ser integradas, por primera vez, en los esquemas administrativos de un gran estado ultramarino. Este trabajo repasa, en primer lugar, los mecanismos de actuación político-diplomática cartaginesa en Iberia, con especial atención a la política de atracción de los líderes indígenas, fomento de la explotación económica y ampliación del hinterland. En segundo lugar, junto a este interés intrínseco, la época bárquida debe ser evaluada en calidad de antecedente necesario para posteriores dinámicas de integración, correspondientes ya a la koiné helenístico-romana. La actitud lusitana ante la expansión de la potencia itálica, el lenguaje de la diplomacia, la estrategia y táctica militares, así como algunos aspectos de la organización administrativa local son herederos de la previa interacción con el mundo púnico, cuyo reexamen cobra, así, un nuevo interés.

Palabras claves: Cartagineses, Lusitanos, expansión romana, interacción.

La firma del *foedus* del año 140 a.C. entre el procónsul Q. Fabio Máximo Serviliano y el líder lusitano Viriato constituye el punto políticamente culminante del conflicto vivido en el Occidente peninsular desde hacía ya una década y media, por más que este tratado oficial, pese a su ratificación en Italia, gozara de una vigencia efímera. Las fuentes literarias antiguas al respecto – básicamente

* Eduardo Sánchez Moreno, Universidad Autónoma de Madrid; Enrique García Riaza, Universitat de les Illes Balears.

Este trabajo se enmarca en el Proyecto de Investigación HAR 2008-02612 (“El Occidente romano durante la época republicana: modelos de integración de las comunidades indígenas”) financiado por el Ministerio de Ciencia e Innovación, Gobierno de España.

Apiano y Diodoro, junto a las *periochae* de Livio¹ – coinciden en señalar que el acuerdo se produjo tras una victoria lusitana y, por lo tanto, en una situación asimétrica; se deduce, también, a partir de los textos, que esa superioridad lusitana, lejos de tomarse como una oportunidad para la masacre del enemigo, se aprovechó para forzar de los interlocutores romanos un tratado paritario. En virtud de éste se declaraba a Viriato como *amicus populi Romani*, se acordaba la evacuación de las tropas romanas del área de combate y se reconocía la legitimidad lusitana sobre los territorios ocupados², probablemente localizables en la Beturia. El acuerdo fue pronto objeto de críticas en Italia, y el nuevo gobernador provincial, Cepión, inició una política unilateral de provocaciones que no lograron de Viriato, en un primer momento, el abandono de su posición de no beligerancia. Las actitudes del líder lusitano – optando, primero, por la salida negociada del conflicto pese a encontrarse en superioridad militar, y ordenando después una retirada táctica cuando era atacado por Cepión contra derecho – han sido valoradas como muestras de la ingenuidad, vacilación o debilidad estructural de las fuerzas hispanas. Sin embargo, desde nuestro punto de vista, tales actitudes demuestran, más bien, el elevado conocimiento entre las élites lusitanas tanto de las relaciones internacionales y la diplomacia en general como del derecho romano en particular, así como indudablemente, de la coyuntura política hispana, marcada por las simultáneas negociaciones de paz en Celtiberia bajo Q. Pompeyo.

Si la lectura de los acontecimientos del 140 a.C. permite abandonar definitivamente una imagen naif o primitivista del movimiento viriático, el estudio de las áreas de influencia lusitana en estos años apunta, igualmente, a un mundo complejo, directamente relacionable con el fenómeno urbano. En la actualidad, se reconoce casi unánimemente una relación con las élites meridionales, tanto

1. APPIAN., *Iber.*, 69-70; DIOD., 33, 1, 4; cf. LIV., *Per.*, 54, *Ox.*, 54.

2. APPIAN., *Iber.*, 69: «Que Viriato era amigo del pueblo romano y que todos los que estaban bajo su mandato eran dueños de la tierra que ocupaban», (trad. Sancho Royo, p. 162); cf. GARCÍA RIAZA (2002), pp. 149-59; cf. SALINAS DE FRÍAS (2008 p. 105), quien, tras afirmar: «Tampoco creemos que pueda deducirse nada acerca del concepto de soberanía indígena, de la propiedad o posesión de la tierra, ya que no hay datos en ninguna de las fuentes para decir nada al respecto», escribe (*ibid.*, p. 110): «Apiano dice expresamente que por dicho tratado los romanos reconocían la soberanía de Viriato sobre las tierras que poseía en ese momento y los hombres que con él estaban».

de las Beturias céltica y túrdula como del valle del Betis y del Algarve, un mundo de ciudades (sólo en el relato de la paz de Serviliano se alude a nueve³) sobre el que únicamente pudieron cimentarse influencias a través de una sofisticada estructura de control político-militar. Tal nivel de “complejidad lusitana” no surge espontáneamente, ni parece haber sido fruto de un mero desarrollo local y aislado. Desde nuestro punto de vista, ha de tener un antecedente, que debe buscarse en la etapa bárquida, una época de aprendizaje en la que las élites lusitanas habrían recibido una primera aculturación por contacto, que se verificaría, de manera especial – dejando aparte la expedición anibálica a la región de Helmántica⁴ – en el cuadrante suroccidental de la Península Ibérica.

En el período 237-206 a.C., el Suroeste peninsular aparece, en efecto, para los Bárquidas, como área de retaguardia, territorio de refugio y región susceptible de proporcionar nuevos recursos humanos y económicos. El interés por el control de este territorio de retaguardia es evidente desde el inicio de la etapa púnica: Diodoro (25, 10, 1) presenta a Amílcar luchando contra íberos y tartesios, mencionando a Istolacio y su hermano, generales de los “celtas”; Livio (23, 26, 6), ya en plena Segunda Guerra Púnica alude a la sublevación de los tartesios liderada por Chalbo, que implicaba a varios núcleos, contra los que hubo de actuar Asdrúbal; por su parte, Polibio (10, 7, 5) refiere, a propósito de la toma de Cartagena en el 209 a.C., la lejanía de los ejércitos púnicos, encontrándose Magón en la zona de los *Conii* (Algarve) y Asdrúbal Giscón en la desembocadura del Tajo⁵. El Suroeste es, en definitiva, un territorio estratégico por su papel de hinterland del valle del Betis, una región en la que la potencia cartaginesa – primero – y Roma – después – habrán de implicarse militarmente.

El Suroeste – «Lusitania, cerca del Océano» – aparece también como territorio refugio de los ejércitos púnicos frente a los avances escipiónicos ya desde la derrota en la batalla del Ebro del 217 a.C. (Liv., 22, 20, 12), precisamente por ser «el último confín de Hispania, hasta el Océano» (Liv., 28, 12, 10), una región ajena a las influencias de Roma. Es en «el fondo de Lusitania» donde el propio

3. Las cinco de Beturia partidarias de Viriato más Escadia, Gemela y Obólcola – todas con guarniciones de Viriato – así como Erisana, «una de sus ciudades»: APPIAN., *Iber.*, 68-69.

4. Cf. al respecto SÁNCHEZ MORENO (2008).

5. Cf. sobre esta restitución las observaciones de PÉREZ VILATELA (2000), p. 21.

Giscón intenta reorganizarse en el 208 a.C. (Liv. 27, 20, 8; 28, 1, 2) y el territorio en el que se refugia de nuevo un año más tarde (Liv. 28, 2, 15; Liv., 28, 16, 3). Nos hallamos, finalmente, ante un espacio abundante en recursos humanos, lugar de procedencia de los lusitanos especialistas en lucha en terreno agreste que combaten con los cartagineses en Trebia (Liv., 21, 57, 5); probablemente la misma área (que aparece en las fuentes como el hinterland gaditano) en la que los cartagineses reclutan abundantes tropas antes y después de la batalla de Ilipa (Liv., 28, 12, 14; 28, 23, 7). No sólo en Gadir, Carthago Nova y los enclaves estratégicos del valle del Guadalquivir, también más al interior, en la Beturia túrdula, los cartagineses acuñan numerario – en núcleos indígenas aliados o establecimientos propiamente púnicos – para el pago de tropas y servicios, lo que refleja la irradiación de sus intereses hacia el interior⁶.

Esta profunda implicación – voluntaria o no – del Suroeste en el destino del bando cartaginés durante la Segunda Guerra Púnica puede ponerse en relación con las medidas, de extraordinaria dureza, adoptadas para la región por parte de las autoridades romanas tras la rendición de Cádiz en el 206 a.C. Tales iniciativas, emprendidas por Escipión, consistieron en la autorización a las fuerzas númeradas de Masinisa “para devastar los campos vecinos”. Estas áreas no corresponderían, obviamente, al *ager* gaditano (por cuanto se trata de una ciudad entregada en *deditio*), sino a territorios de los últimos núcleos suroccidentales resistentes, que podrían localizarse al oeste de *Gadir*.

El arraigo de los elementos filopúnicos en el sur peninsular durante la época bárquida no parece haber desaparecido absolutamente tras el 206 a.C.⁷ Un rescoldo de resistencia antirromana parece manifestarse en la participación activa del mediodía hispano en la sublevación del 197-195 a.C. en la que, a decir de Livio, participan ciudades como Carmo, liderada por Luxinio, o los 17 *oppi-*

6. Serían los casos de *Arsa*, *Turiregina*, *Balleia* y *Fornacis*, que acuñan bronce con leyenda púnica, cf. GARCÍA-BELLIDO (1993); ID. (1995), pp. 259-64. *Arsa* es una de las principales plazas fuertes de apoyo a Viriato (APPIAN., *Iber.*, 68-69). Sobre las acuñaciones púnicas en la Península Ibérica, cf. GARCÍA-BELLIDO, CALLEGARIN (2000); ALFARO (2000).

7. La pervivencia de elementos púnicos – culturales, lingüísticos, socioeconómicos, demográficos – es latente en las ciudades de la Bética hasta época de Augusto, como pone de manifiesto Estrabón (3, 2, 12). Sobre la integración de las comunidades fenicio-púnicas en la Hispania romana, LÓPEZ CASTRO (1995 y 2007).

da de Culchas (Liv., 33, 21, 8)⁸, y, significativamente, como apunta el patavino, existe un gran riesgo de contagio a Beturia. Nos hallamos, por tanto, *mutatis mutandis*, ante los mismos escenarios de la guerra viriática, en una área, en definitiva, que presenta ya, a mediados de siglo, una historia, una tradición cultural que no conviene perder de vista a la hora de estudiar el conflicto romano-lusitano. En lugar de un pugna contra bizarros bandoleros lusitanos, imagen consagrada en la historiografía clásica, la guerra viriática parece representar en realidad el enfrentamiento de la *Res publica* con una liga de resistencia en el sur de Hispania liderada por Viriato; una liga tan nutrida como heterogénea cuyos movimientos, sin duda complejos, coinciden con el desarrollo de la Tercera Guerra Púnica.

De la interacción con el mundo cartaginés, el conglomerado lusitano obtuvo un valioso aprendizaje, tanto en el plano de la estrategia y táctica militares como en el ámbito del derecho de guerra, ya en la esfera político-diplomática. El contacto indígena con la civilización púnica permitió el conocimiento, de primera mano, de las instituciones políticas complejas de uno de los principales estados del Mediterráneo. En el futuro, a partir de la interacción púnica, el mundo lusitano – como también el carpetano, el vacceo y el vetón, aun en menor medida – asumirán aspectos diversos de la normatividad de la guerra, como los mecanismos de la toma/entrega de rehenes o los condicionamientos de las circunstancias de la rendición sobre la imposición de cargas y sanciones, protocolos comunes al *ius gentium* antiguo. Pero fue probablemente el de la diplomacia el elemento de interacción púnico-lusitana que más repercusiones presentaría a medio plazo⁹: el estado cartaginés – como después el romano – desarrolló en Iberia una actitud sistemática de atracción de las élites locales. Esta práctica se articuló a través del refuerzo político y económico de los gobiernos unipersonales fieles, y empleando, en los restantes casos, bien la disuasión militar, bien el recurso directo a la violencia. Como frutos de la política púnica de atracción de las élites deben considerarse, probablemente, las referencias de las fuentes a la resistencia ilergete o, ya en el área meridional peninsular, la contumacia de Astapa – “siempre fiel a los cartagineses”, en palabras de Livio (28, 22, 1) y

8. Sobre las estructuras de poder en la Hispania prerromana: cf. MUÑIZ COELLO (1995); MORET (2002-03).

9. Sobre esta cuestión, GARCÍA RIAZA (1998).

Apiano (*Iber.*, 33) –, la proclividad inicial de Cástulo (*coniuncta societate Poenis*, Liv., 24, 41, 7) y la resistencia de las ciudades del régulo Attenes en el contexto de la batalla de Ilipa en el 207 a.C. (Liv., 28, 15, 14-15).

En líneas generales, la interacción que se produce en el ámbito de la Lusitania meridional desde los preámbulos de la Segunda Guerra Púnica hasta la consolidación del avance romano en el interfluvio Tajo-Duero, desaparecida la resistencia de Viriato, traslada un escenario de sinergias y aprendizajes entre tres agentes en contacto: púnicos, lusitanos y romanos. Este marco experimenta la puesta en escena, adaptación y reelaboración de sistemas de acción política y militar, así como de mecanismos de negociación y explotación entre poderes locales y estados en expansión que intervienen sobre el territorio. La presión púnica, más propiamente el imperialismo ejercido en nombre de Cartago por la familia Barca en el sur de Iberia desde 237 a.C.¹⁰, puede considerarse el antecedente inmediato y, al tiempo, el elemento catalizador de dicho proceso, en el que no obstante confluyen experiencias de distinta dirección, intensidad y ritmo dada la diversificación de agentes en contacto. La ocupación romana que sustituye al dominio cartaginés tras la entrega de *Gadir* a Escipión en 206 a.C., sabrá beneficiarse de la aplicación de principios e instrumentos de la hegemonía bárquida. De ellos dos resultan esenciales. Por un lado, como ya se ha indicado, la política de atracción de las elites locales, esencial en la conclusión de alianzas de diversa índole y en el acceso a la explotación de recursos, particularmente mineros en el caso de los Bárquidas. Y por otro, el empleo de fuerzas mercenarias como contingente militar, algo ensayado exitosamente por Aníbal y sus lugartenientes durante la Segunda Guerra Púnica, incluso en áreas de retaguardia alejadas del ámbito de control directo púnico como fueron Celtiberia y Lusitania¹¹.

10. Al respecto, GONZÁLEZ WAGNER (1999); BARCELÓ (2000 y 2008); HOYOS (2003 y 2011).

11. Se ha relacionado la organización de distritos o *pagi* púnicos en Iberia, durante la Guerra de Aníbal, además de con motivos económicos o administrativos, con el reclutamiento de fuerzas indígenas para ser trasladadas a África o Italia o para defender el territorio peninsular, desde el Ebro hasta el Océano (POLYB., 3, 33). Según Livio (27, 20), en 209 a.C. las fuerzas cartaginesas se disponen en tres comandos territoriales: el primero en el litoral atlántico y el curso inferior del Tajo al mando de Asdrúbal Giscón (una zona “leal a los cartagineses”, subraya Livio), el segundo controlando el Estrecho y valle del Guadalquivir al mando de Magón Barca, y el tercero

No debe desestimarse sin embargo el papel activo desempeñado por el elemento indígena lusitano, significado en sus estructuras de poder – en plena ebullición política y dinamización étnica debido a la presión exterior – y sustanciado en la potencialidad que sus bases humanas, económicas y territoriales sirven a las estrategias expansionistas de ambas potencias mediterráneas. Ello convierte a las comunidades locales – trátese de ciudades-estado, etnias o confederaciones lideradas por figuras como Viriato – en interlocutores dinámicos, en agentes modeladores también en la interacción y especialmente protagonistas en el proceso de integración en la órbita helenístico-romana.

Resultado de todo ello son observables una serie de paralelismos en los comportamientos – coetáneos o diacrónicos – de los interlocutores púnicos, romanos y lusitanos, fundamentalmente, aunque no sólo, en las esferas del poder y la guerra. La trayectoria coincidente de Aníbal, Escipión Africano y Viriato en el manejo de estrategias de dominio y adhesión constituye un interesante indicador de las sinergias político-militares que caracterizan el horizonte de la expansión púnica y romana en el Mediterráneo occidental. Así, aprovechando la operatividad de los vínculos personales en el establecimiento de redes de dependencia y la importancia de instituciones hispanas como la clientela y la *devotio*, Asdrúbal Barca, a través de alianzas con régulos locales, y Aníbal, sirviéndose de fórmulas más coercitivas como ya hiciera su padre, consiguen el reconocimiento como *strategós autokrátos* o *dynástes* – una hegemonía próxima a la realeza – por parte de un buen número de poblaciones locales (Polyb., 10, 10, 9; Diod., 25, 12; Liv., 21, 2, 3-7, 21, 21, 1). Contribuye sin duda al afianzamiento de lazos con las aristocracias locales la política matrimonial practicada por los Bárquidas, de la que son prueba las uniones de Asdrúbal y Aníbal con princesas ibéricas. También Escipión Africano es nombrado *rex* por los iberos tras la toma de Carthago Nova (209 a.C.) y el triunfo en Baécula (208 a.C.) (Dio Cass., *Fr.* 57, 42-48; Polyb., 10, 40, 1-7). Junto a razones más pragmáticas como el impulso de estos episodios en la progresión militar romana, y por ende en las aspiraciones de sus potenciales aliados, confluye en este reconocimiento de los indígenas la magnanimidad de la que hace gala el general romano

en el litoral mediterráneo al mando de Asdrúbal Barca. Cf. GONZÁLEZ WAGNER (1989 y 1999); BARCELÓ (2000), p. 172. En tanto áreas de reclutamiento, los territorios de oretanos, olcades y carpetanos también podrían haber dado lugar a distritos militares (PÉREZ VILATELA, 2003).

en su trato a los rehenes retenidos por los cartagineses en Carthago Nova, a los que restituye rango y libertad (Polyb., 10, 18, 34-38; Liv., 26, 50)¹².

Más desconocida resulta la naturaleza y alcance de la jefatura de Viriato por la distorsión del personaje en las fuentes antiguas y su mitificación en la tradición historiográfica. Lejos de la estampa primitivista de guerrero-pastor oriundo del *Mons Herminius* acuñada por A. Schulten, la figura de Viriato parece próxima a la de un rey de la periferia turdetana imbuido de rasgos púnico-helenísticos, al menos en el cénit de su poder, coincidiendo con su reconocimiento como *amicus populi Romani* por el senado romano (140 a.C.)¹³. Como ocurriera con los Bárquidas y los Escipiones, las adhesiones de pueblos y ciudades de distinta adscripción étnica – entre ellas no pocas de raigambre púnica – bien por su poder y carisma, bien por su genio militar y éxito frente a Roma, están en la base del encumbramiento de Viriato como líder global, sin descartarse el rédito de emparentar con otras aristocracias, tal y como pondría de manifiesto el episodio de los esponsales con la hija del opulento Astolpas (Diod., 33, 7, 1-6).

La sanción religiosa o el recurso a lo providencial es otra estrategia de poder, en este caso ideológico, típicamente helenística y de la que se sirven nuestros protagonistas como captación de voluntades. Así, mientras Aníbal se desplaza hasta Gadir para invocar solemnemente la protección de Melqart antes de iniciar su marcha sobre Italia (Liv., 21, 21, 6)¹⁴, la guía divina – anunciada en los sacrificios previos al combate – es la que conduce a un iluminado Escipión a la victoria en la batalla de Ilipa (206 a.C.) (Polyb., 11, 20-24; Appian., *Iber.*, 26). Menos nítidamente por la deformación histórica del personaje, en Viriato también es patente la apropiación religiosa en el hecho de acampar en el Monte de Afrodita, en el código ético que rige sus actos, en los sacrificios que los jefes lusitanos realizan antes de la batalla o en sus propias exequias fúnebres que, con com-

12. Un comportamiento que en los relatos de Polibio y Livio toma la forma de elogiosa propaganda escipiónica; cf. TORREGARAY (1998 y 2003), pp. 271-7.

13. Sobre el contexto histórico de Viriato y su estatus político-militar, cf. LÓPEZ MELERO (1988); CIPRÉS (1993), pp. 159-66; PÉREZ VILATELA (2000), pp. 259-75; PASTOR (2004); SÁNCHEZ MORENO (2006); SALINAS (2008).

14. El culto – y la imagen – de Melqart es un instrumento ideológico de legitimación del imperialismo bárquida, del que sabrá servirse el poder romano con la reelaboración del Hércules gaditano (LÓPEZ CASTRO, 1995, pp. 81-4, 104-6).

bates gladiatorios incluidos, son propias de un héroe homérico o un diádoco alejandrino (Diod., 31, 21a; Appian., *Iber.*, 75). Ritualidad y propaganda juegan por igual baza en estas maniobras.

Otro paralelismo es el establecido en la redistribución de recompensas. El reparto del botín, la entrega de dádivas y, en suma, la retribución de riquezas son mecanismos empleados por líderes y reyes para asegurar fidelidades y extender lazos de compensación social y guerrera. Estas dinámicas son esenciales en el horizonte de la expansión de cartagineses y romanos en Hispania. Aníbal y Escipión obsequian a sus aliados con regalos (armas, caballos, alhajas...), de igual guisa que Viriato se presenta como adalid de justicia y equidad en el reparto del botín de guerra entre los suyos (Diod., 5, 33, 1; Appian., *Iber.*, 75)¹⁵.

Los ejemplos anteriores demuestran que en lo básico, y desde una lectura de la documentación desprovista de prejuicios, el lenguaje de las élites lusitanas – con el recurso a los lazos dinásticos, la *fides* clientelar o el dominio ideológico – no difiere del desarrollado por los generales púnicos y romanos con los que dichas élites entran en contacto desde finales del siglo III a.C. En tal sentido, se ha intentado poner de manifiesto en estas páginas cómo la interacción con el poder púnico funciona como laboratorio para la observación y ensayo, primero, e interiorización, después, de fórmulas político-diplomáticas y estrategias militares a través de las cuales las poblaciones del Suroeste peninsular se integran progresivamente en la koiné helenístico-romana. Una koiné de sustrato púnico que, iniciada con el desembarco de los Bárquidas en Gadir, alcanza su cénit en nuestro escenario con el doble reconocimiento de Viriato como amigo de Roma y soberano de las tierras y gentes de la Lusitania meridional.

Bibliografía

- ALFARO ASINS C. (2000), *Economía y circulación monetaria en la Segunda Guerra Púnica*, en *La Segunda Guerra Púnica en Iberia. XIII Jornadas de Arqueología fenicio-púnica (Eivissa, 1998)*, eds. por B. COSTA, J. H. FERNÁNDEZ, Ibiza, pp. 117-27.
- BARCELÓ BATISTE P. A. (2000), *Aníbal de Cartago. Un proyecto alternativo a la formación del Imperio Romano*, Madrid.
- BARCELÓ BATISTE P. A. (2008), *Un primer ensayo imperialista*, en J. ALVAR

15. Sobre la redistribución de recompensas guerreras como fundamento del poder y liderazgo de Viriato: cf. SÁNCHEZ MORENO (2002).

- EZQUERRA (ed.), *Entre fenicios y visigodos. La historia antigua de la Península Ibérica*, Madrid, pp. 107-45.
- CIPRÉS TORRES P. (1993), *Guerra y sociedad en la Hispania indoeuropea*, Vitoria.
- GARCÍA RIAZA E. (1998), *La presencia cartaginesa en Hispania (237-206 a.C.): aspectos diplomático-militares*, «Mayurqa», 24, pp. 17-31.
- GARCÍA RIAZA E. (2002), *Celtíberos y lusitanos frente a Roma. Diplomacia y derecho de guerra*, Vitoria.
- GARCÍA-BELLIDO M. P. (1993), *Las cecas libiofenicias*, en *Numismática hispano-púnica. Estado actual de la investigación. VII Jornadas de Arqueología fenicio-púnica (Eivissa, 1992)*, ed. por B. COSTA, J. H. FERNÁNDEZ, Ibiza, pp. 97-146.
- GARCÍA-BELLIDO M. P. (1995), *Célticos y púnicos en la Beturia según sus documentos monetales*, en *Celtas y Túrdulos: la Beturia*, (Cuadernos Emeritenses, 9), Mérida, pp. 255-91.
- GARCÍA-BELLIDO M. P., CALLEGARIN L. (eds.) (2000), *Los cartagineses y la monetización del Mediterráneo occidental*, Madrid.
- GONZÁLEZ WAGNER C. (1989), *The Carthaginians in Ancient Spain. From administrative trade to territorial annexation*, «StPhoen», x, pp. 145-56.
- GONZÁLEZ WAGNER C. (1999), *Los Bárquidas y la conquista de la Península Ibérica*, «Gerión», 17, pp. 263-94.
- HOYOS B. D. (2003), *Hannibal's Dynasty. Power and Politics in the Western Mediterranean, 247-183 B.C.*, London-New York.
- HOYOS B. D. (2011), *Carthage in Africa and Spain, 241-218*, en B. D. HOYOS (ed.), *A Companion to the Punic Wars*, Oxford, pp. 204-22.
- LÓPEZ CASTRO J. L. (1995), *Hispania poena. Los fenicios en la Hispania romana (206 a.C.-96 d.C.)*, Barcelona.
- LÓPEZ CASTRO J. L. (2007), *The Western Phoenicians under the Roman Republic: Integration and Persistence*, en P. VAN DOMMELEN, N. TERRENTATO (eds.), *Articulating Local Cultures. Power and Identity under the Expanding Roman Republic*, Portsmouth-Rhode Island, pp. 103-25.
- LÓPEZ MELERO R. (1988), *Viriatus Hispaniae Romulus*, «ETF(hist)», 1, pp. 247-61.
- MORET P. (2002-03), *Los monarcas ibéricos en Polibio y Tito Livio*, «CPAM», 28-29, p. 23-33.
- MUÑIZ COELLO J. (1995), *Monarquías y sistemas de poder entre los pueblos prerromanos de la Península Ibérica*, in *Homenaje al Profesor Presedo*, Sevilla, pp. 283-96.
- PASTOR MUÑOZ M. (2004), *Viriato. El héroe hispano que luchó por la libertad de su pueblo*, Madrid.
- PÉREZ VILATELA L. (2000), *Lusitania. Historia y etnología*, Madrid.
- PÉREZ VILATELA L. (2003), *Polibio (III, 33, 9) y la administración territorial cartaginesa de Iberia*, «HAnt», 27, pp. 7-42.
- SALINAS DE FRÍAS M. (2008), *La jefatura de Viriato y las sociedades del occidente de la Península Ibérica*, «Palaeohispanica», 8, pp. 89-120.

- SÁNCHEZ MORENO E. (2002), *Algunas notas sobre la guerra como estrategia de interacción social en la Hispania prerromana: Viriato, jefe redistributivo (y II)*, «Habis», 33, pp. 169-202.
- SÁNCHEZ MORENO E. (2006), *Ex pastore latro, ex latrone dux... Medioambiente, guerra y poder en el Occidente de Iberia*, en T. ÑACO, I. ARRAYÁS MORALES (eds.), *War and territory in the Roman World*, Oxford, pp. 55-79.
- SÁNCHEZ MORENO E. (2008), *De Aníbal a César: la expedición de Aníbal a Salamanca y los vetones*, en J. R. ÁLVAREZ SANCHÍS (ed.), *Arqueología vettona. La Meseta occidental en la Edad del Hierro*, «Zona Arqueológica», 12, pp. 381-93.
- SCHULTEN A. (1917), «Viriatius», «Neue Jahrbücher», 39, pp. 209-37.
- TORREGARAY PAGOLA E. (1998), *La elaboración de la tradición sobre los Cornelii Scipiones: pasado histórico y conformación simbólica*, Zaragoza.
- TORREGARAY PAGOLA E. (2003), *Estrategias gentilicias y simbolismo geopolítico en la narración polibiana de la conquista de la Península Ibérica*, en J. SANTOS YANGUAS, E. TORREGARAY PAGOLA (eds.), *Polibio y la Península Ibérica*, (Revisiones de Historia Antigua, 4), Vitoria, pp. 245-78.

Javier Á. Domingo Magaña

L'Africa e la Spagna: due realtà diverse nell'occupazione bizantina e nell'importazione di capitelli orientali

Nella decorazione architettonica della Spagna dal IV al VII secolo si osservano pochi capitelli bizantini importati, in contrasto con quello che succede in Italia e nell'Africa del Nord. D'altro lato, tutte le importazioni in Spagna si trovano fuori dall'area controllata dai Bizantini; la cronologia di tali importazioni precede il loro arrivo e supera anche la loro espulsione; esse si localizzano nella stessa zona dove si concentravano le grandi proprietà dell'aristocrazia spagnola: tutti fattori che permettono di spiegare le importazioni non con l'arrivo dei Bizantini ma con la voglia dell'aristocrazia di possedere questi elementi decorativi prestigiosi.

Parole chiave: capitello, visigoto, bizantino, importazione, imitazione.

Introduzione

Quando si analizzano gli elementi della decorazione architettonica spagnola dal IV al VII secolo, si denota una scarsa importazione di capitelli bizantini: soltanto 8 esemplari. Questo numero ridotto contrasta con la gran quantità di capitelli importati presenti in Italia¹ e nell'Africa del Nord²: più di 250 esemplari tra la seconda metà del V e il VI secolo³.

Una delle cause di questo esiguo numero di capitelli importati potrebbe essere la scarsa presenza in Spagna di truppe bizantine,

* Javier Á. Domingo Magaña, Escuela Española de Historia y Arqueología en Roma-CSIC.

1. P. PENSABENE, *La decorazione architettonica, l'impiego del marmo e l'importazione di manufatti orientali a Roma, in Italia e in Africa (II-VI d.C.)*, in A. GIARDINA (a cura di), *Società romana e impero tardo antico*, III. *Le merci, gli insediamenti*, Bari 1986, p. 347.

2. Ivi, p. 362.

3. Di questi, più di 200 capitelli sono stati reimpiegati nelle moschee di Kairouan, Sfax, Tozeur, Tunisi e Gafsa, la maggior parte di essi nell'Africa Proconsolare e nella *Byzacena*: ivi, pp. 299, 362 e 398.

forse non più di 5.000 uomini⁴, concentrate tutte nella zona costiera del Sud-Est peninsulare per un breve periodo di tempo, dal 552 al 624. Tuttavia, non possiamo dedurre che questo sia l'unico motivo. Infatti, sappiamo che esisteva in Spagna un importante commercio di prodotti bizantini⁵ (alcuni di questi di lusso), e che l'aristocrazia peninsulare era attratta dalla cultura orientale, a tal punto da cercare di imitare nei capitelli delle sue *villae* i modelli bizantini⁶.

D'altro lato, sembra logico pensare che il processo di *renovatio Imperii*, promosso da Giustiniano, fosse accompagnato da una politica di esportazione di materiale decorativo, per mostrare in tal modo fino a dove arrivasse il suo potere. Per questo dobbiamo interrogarci se la Spagna era considerata una priorità nell'espansione promossa da Giustiniano o, semplicemente, era concepita soltanto come una frontiera per proteggere i territori del Nord Africa, zona molto importante per la produzione del grano. Se così fosse, si spiegherebbe la "mancanza d'interesse" da parte delle officine imperiali a esportare capitelli nella lontana Spagna.

La conquista bizantina della Spagna, una priorità?

Uno dei punti sui quali si basava la politica di Giustiniano era il diritto alla *renovatio Imperii*, con il quale cercava di mettere sotto la sua autorità tutti gli antichi territori che erano appartenuti all'Impero romano⁷. Questo diritto si sosteneva nell'immagine di Costantinopoli come la nuova Roma, la *Nova Urbs*⁸ che cercava di assumere tutto il suo splendore.

Ciononostante, la volontà d'incorporare la Spagna all'Impero di Giustiniano offre oggi molti problemi d'interpretazione. Infatti, il

4. W. TREADGOLD, *Byzantium and Its Army. 284-1081*, Stanford 1995, pp. 63 ss.

5. J. VIZCAÍNO, *La presencia bizantina en Hispania (siglos VI-VII). La documentación arqueológica*, (Antigüedad y Cristianismo: monografías históricas, XXIV), Murcia 2009, pp. 289-322 e 599-664.

6. J. Á. DOMINGO, *La Corte Visigoda de Toledo: entre la tradición clásica y bizantina. Una aproximación a través del estudio de sus capiteles*, in *XV Congreso Internacional de Arqueología Cristiana «Episcopus, Ciuitas, Territorium» (Toledo 2008)*, (cds.).

7. VIZCAÍNO, *La presencia*, cit., pp. 33-60.

8. P. ALEXANDER, *The Strength of Empire and Capital as seen through Byzantine Eyes*, «*Speculum*», 37, 1962, pp. 339-57; S. CALDERONE, *Constantinopoli: la seconda Roma*, in *Storia di Roma, L'età tardoantica*, III.1, *Crisi e trasformazioni*, Torino 1993, pp. 723-48.

suo particolare processo di conquista, così come la piccola estensione di territorio occupato (una stretta fascia della costa sud che mai fu ampliata⁹), fanno dubitare sulle reali intenzioni che avevano i Bizantini, forse più preoccupati a difendere i possedimenti del Nord Africa da un possibile intervento visigoto¹⁰, che non a una conquista totale della Spagna.

Infatti, non sembra che l'intervento bizantino in Spagna – che avvenne soltanto dopo la richiesta di aiuto da parte del re visigoto Atanagildo, in guerra con Agila il 552 d.C. – con l'invio di uno scarso numero di truppe comandate da un già anziano patrizio, Liberio, che non aveva praticamente nessuna esperienza militare¹¹, fosse il miglior modo di affrontare una totale conquista della penisola¹².

D'altro lato, come già abbiamo accennato, non sembra che il fenomeno d'importazione di capitelli bizantini sia conseguente e legato alla reale presenza di truppe orientali in un determinato territorio. Se così fosse, le prime importazioni bizantine in Spagna non sarebbero anteriori alla prima metà del VI secolo e si localizzerebbero nella zona occupata dalle loro truppe, cosa che non accadde.

9. Alcuni autori, come Paul Goubert, sostengono che i Bizantini conquistarono Cordova, Cadice e il sud dell'antica provincia della Lusitania: P. GOUBERT, *Byzance et l'Espagne visigothique*, «REByz», 2, 1944, pp. 5-78. Attualmente si tende a situare i territori bizantini in una stretta fascia fra Malaga e Cartagena: P. DÍAZ, *En tierra de nadie: visigodos frente a bizantinos. Reflexiones sobre la frontera*, in I. PÉREZ MARTÍN, P. BÁDENAS DE LA PEÑA (eds.), *Bizancio y la Península Ibérica. De la Antigüedad Tardía a la Edad Moderna*, Madrid 2004, p. 41.

10. VIZCAÍNO, *La presencia*, cit., pp. 44-5; G. RIPOLL, *On the Supposed Frontier between the Regnum Visigothorum and Byzantine Hispania*, in *The Transformation of Frontiers. From Late Antiquity to the Carolingians*, Leiden 2001, pp. 95 ss.; J. ARCE, *Hispania y el ámbito mediterráneo en la época de Isidoro (siglos VI-VII)*, in J. GONZÁLEZ (ed.), *Isidoro, Doctor Hispaniae*, Sevilla 2002, pp. 24-33.

11. M. MORFAKIDIS, *Consideraciones sobre la intervención bizantina en la Península Ibérica*, in *Grecia y la Tradición Clásica, Actas del II Congreso de Neohelenistas de Iberoamérica, VII Jornadas de Literatura Neogriega (La Laguna 2001)*, La Laguna 2002, p. 650.

12. Alcuni autori, invece, pensano che vi fu un'autentica volontà di conquistare tutta la penisola, stroncata per alcuni motivi, come la peste del 558 e la grave crisi economica che ne derivò: E. A. THOMPSON, *Los godos en España*, Madrid 1971, p. 372; F. SALVADOR VENTURA, *Reflexiones sobre las causas de la intervención bizantina en la Península*, (Antigüedad y Cristianismo: monografías históricas, III), Murcia 1986, pp. 69-71.

Localizzazione e cronologia dei capitelli bizantini in Spagna

Le importazioni di capitelli bizantini in Spagna sono molto scarse: soltanto 8 tra il v e il vii secolo. Di questi, i più antichi sono 4 esemplari reimpiegati nella chiesa mozarabica di San Cebrián de Mazote (Valladolid)¹³ (FIG. 1: a-d), che appartengono al modello corinzio bizantino¹⁴ prodotto nelle cave del Proconneso dall'età teodosiana fino alla metà del v secolo¹⁵. In questi la corolla inferiore di foglie appare rilavorata dagli stessi artigiani mozarabici che costruirono la chiesa nel x secolo¹⁶. Capitelli molto simili a questi si trovano riutilizzati nella chiesa di Santa Maria in Domnica a Roma (costruita nell'viii secolo e ricostruita nella prima metà del ix) con la corolla inferiore di foglie anch'essa rielaborata in epoca altomedievale¹⁷ (FIG. 1: e); uno di questi capitelli la presenta ancora sbazzata (FIG. 1: f). Questo fatto potrebbe indicare che i capitelli arrivarono a Roma nel v secolo in uno stato semilavorato, incompiuto, non essendo totalmente completati fino al loro ultimo reimpiego nella chiesa romana¹⁸. Molto probabilmente la storia dei capitelli di San Cebrián de Mazote è simile a questa: arrivati dalle cave del Proconneso, non del tutto finiti, furono completati solamente al momento della loro collocazione nell'interno della chiesa del x secolo¹⁹.

Altri due capitelli bizantini in Spagna si trovano reimpiegati,

13. S. NOACK, *Typologische Untersuchungen zu den mozarabischen Kapitellen von San Cebrián de Mazote (Prov. Valladolid)*, «MDAI(M)», 26, 1985, tavv. 75a-f, 76a-f; J. Á. DOMINGO, *Capiteles tardorromanos y altomedievales de Hispania (ss. iv-viii d.C.)*, Tesis doctoral, Universitat Rovira i Virgili, Tarragona 2006, n. MOZO 51-054. Questa chiesa fu edificata nell'anno 916; F. OLAGUER-FELIÚ, *Arte medieval español hasta el año 1000*, Madrid 1998, p. 248.

14. C. BARSANTI, *L'esportazione di marmi dal Proconneso nelle regioni pontiche durante il iv-vi secolo*, «RIA», s. III, anno XII, 1989, pp. 111-25.

15. P. PENSABENE, *Il reimpiego a Santa Maria in Domnica*, in A. ENGLÉN (a cura di), *Caelius 1. Santa Maria in Domnica, San Tommaso in Formis e il Clivus Scauri*, Roma 2003, p. 173, fig. 20.

16. DOMINGO, *Capiteles tardorromanos*, cit., pp. 343-5; ID., *La Corte Visigoda*, cit. Rispetto alle influenze che possono osservarsi nei capitelli mozarabici, cfr. ID., *Los capiteles de la iglesia de San Miguel de Escalada (León, España). ¿Perpetuadores de una tradición tardovisigoda?*, «RAC », LXXXV, 2009, pp. 261-92.

17. PENSABENE, *Il reimpiego*, cit., p. 173.

18. Ivi, p. 176.

19. Non è impensabile che questi capitelli arrivassero in Spagna in età altomedievale, provenienti dallo stesso magazzino di Roma dove si conservavano i capitelli reimpiegati nella chiesa di Santa Maria in Domnica a Roma: J. Á. DOMINGO, *La reutilización de material decorativo clásico durante la tardoantigüedad y el altomedioevo en Cataluña*, in

uno nella chiesa di Bamba (Valladolid) (FIG. 2: a)²⁰ e l'altro come fontana nella località di Villagonzalo (Segovia) (FIG. 2: b)²¹. Entrambi appartengono al modello bizantino denominato "a medaglione"²² e hanno la stessa cronologia, fra la seconda metà del V e la prima metà del VI secolo. Un altro capitello si trova nella Chiesa del Cristo de la Vega di Toledo, del tipo detto "con due corolle" (FIG. 2: c), e si può datare nel V-VI secolo²³. Infine, nelle isole Baleari c'è un ottavo capitello importato, attualmente nel Museo Diocesano di Majorca (FIG. 2: d)²⁴. Questo appartiene al tipo bizantino "a imposta"²⁵ e la sua cronologia può situarsi fra la seconda metà del VI e il VII secolo²⁶. D'altra parte, non possiamo dimenticare che i capitelli bizantini della zona di Barcellona (FIG. 3: a-e) – due nella chiesa di Sant Just i Sant Pastor²⁷, uno nel Museu

Tarraco: construcció i arquitectura d'una capital provincial romana. Congrès Internacional en homenatge a Theodor Hauschild (Tarragona 2009), Tarragona 2010, pp. 795-848.

20. H. SCHLUNK, *Relaciones entre la península ibérica y Bizancio durante la  poca visigoda*, «AESP.A», XVIII, 1945, p. 193, fig. 23; J. M. BERM DEZ CANO, *Una propuesta metodológica para el estudio de los capiteles preisl micos y emirales*, «Anales de Arqueologia Cordobesa», 8, 1997, p. 136, n. 8; DOMINGO, *Capiteles tardorromanos*, cit., n. CENo43. Immagine da SCHLUNK, *Relaciones entre*, cit., fig. 23.

21. Immagine da J. F. BLANCO GARCÍA, *Aproximación a la Cauca del bajo imperio*, in *Congreso Internacional "La Hispania de Teodosio"*, (Segovia-Loca 1995), ed. por R. TEJA y C. PEREZ, Segovia 1997, p. 390, fig. 1.

22. F. W. DEICHMANN, *Ravenna, Hauptstadt des spaetantiken Abendlan, des 1. Geschichte und Monumente*, Wiesbaden 1969, p. 65; BARSANTI, *L'esportazione di marmi*, cit., pp. 135-8; S. MINGUZZI, *Catalogo delle tipologie di capitelli e plutei*, in I. FAVARETTO (a cura di), *Marmi della basilica di San Marco. Capitelli, plutei, rivestimenti, arredi*, Milano 2000, p. 128.

23. In un lavoro precedente (2006) abbiamo datato per errore questo capitello nel IV secolo: DOMINGO, *Capiteles tardorromanos*, cit., n. TOLo38. Paralleli in P. PENSABENE, *Elementi architettonici di Alessandria e di altri siti egiziani*, in N. BONACASA (a cura di), *Repertorio d'arte dell'Egitto greco-romano*, s. C, vol. III, Roma 1993, nn. 483-5.

24. Alcuni autori pensano che potrebbe essere di fattura locale: VIZCAÍNO, *La presencia*, cit., pp. 484-7. Immagine da B. TORACENA AQUIRRE, P. BATTLE HUGUER, H. SCHLUNK, *Arte visigoda, arte asturiano*, (Ars Hispaniae, II), Madrid 1947, fig. 246.

25. BARSANTI, *L'esportazione di marmi*, cit., pp. 170-84.

26. TARACENA AQUIRRE, BATTLE HUGUER, SCHLUNK, *Arte visigoda*, cit., p. 243. L'occupazione bizantina di queste isole va dal 534 circa all'inizio dell'VIII secolo d.C.; tuttavia, alcune fonti segnalano una dipendenza bizantina ancora all'inizio del X secolo: VIZCAÍNO, *La presencia*, cit., pp. 262-4.

27. M. GU RDIA Y PONS, *L'escultura monumental i decorativa*, in P. PALOL (dir.), *Del Rom  al Rom nic. Hist ria, Art i Cultura de la Tarraconense Mediterr nia entre els segles IV i X*, Barcelona 1999, p. 244, nn. 21-2; SCHLUNK, *Relaciones entre*, cit., p. 201.

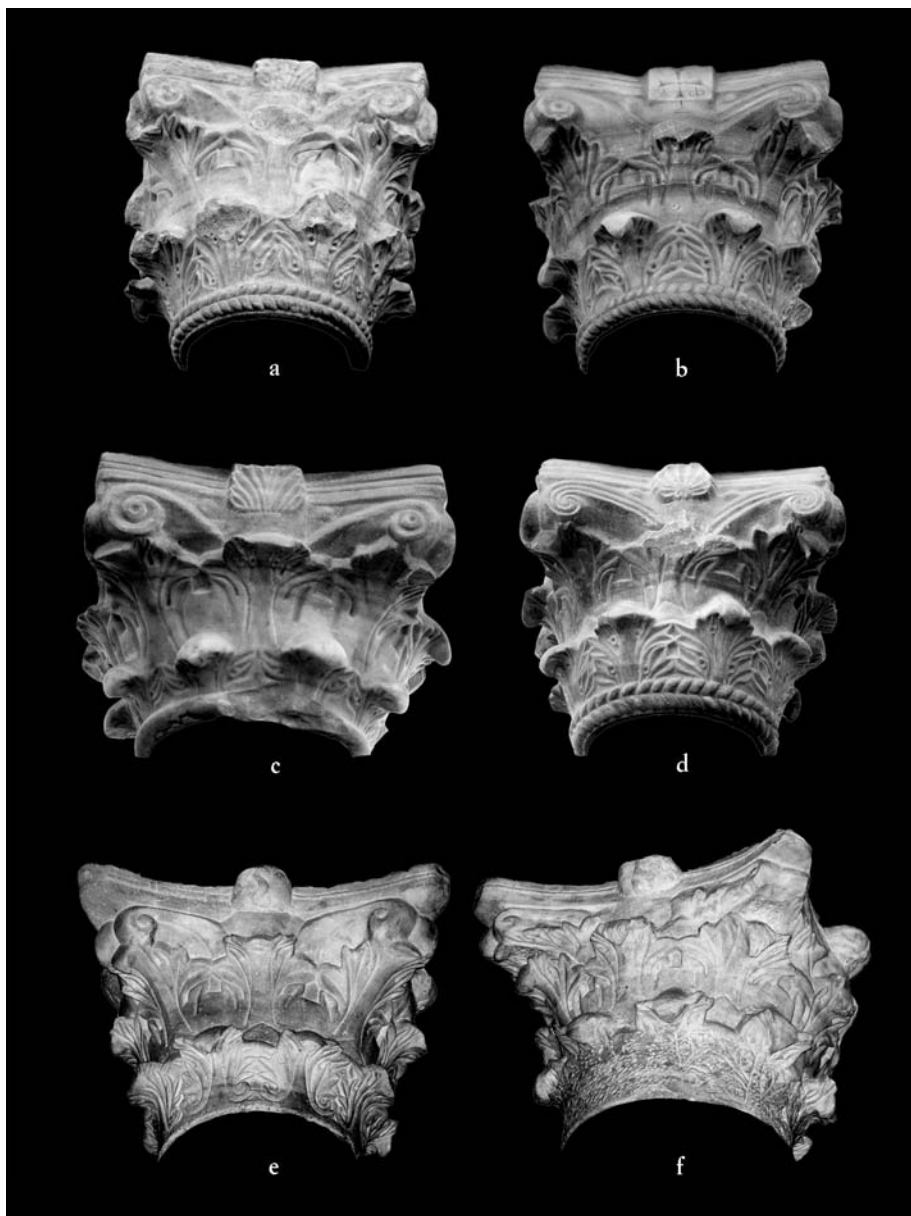


Fig. 1: Capitelli bizantini in Spagna e in Italia: a-d) dalla chiesa di San Cebrían de Mazote (Valladolid); e-f) dalla chiesa di Santa Maria in Domnica (Roma).

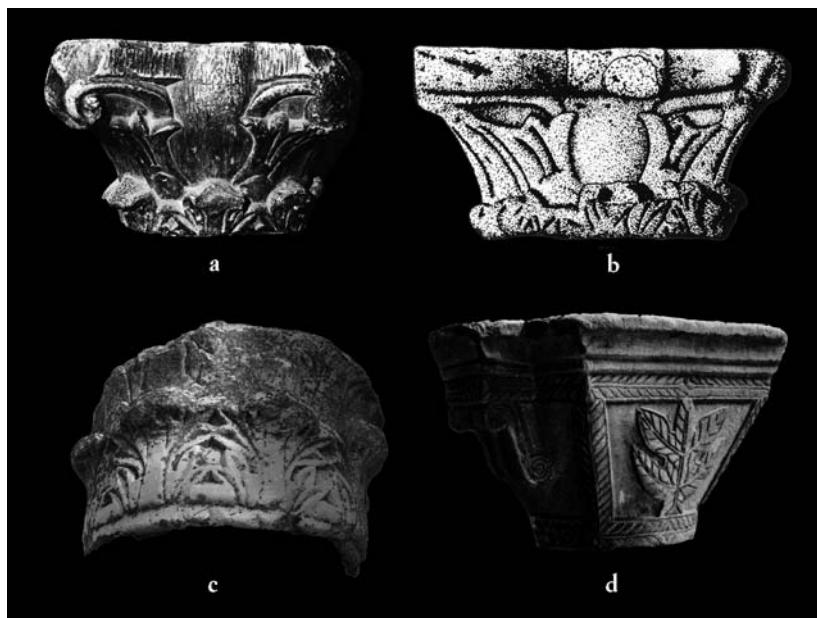


Fig. 2: Capitelli bizantini in Spagna: a) dalla chiesa di Bamba (Valladolid); b) capitello reimpiegato in una fontana di Villagonzalo (Segovia); c) dalla chiesa del Cristo de la Vega di Toledo; d) dal Museo Diocesano di Majorca.

Comarcal de Mataró²⁸, un altro nel Museu d'Arqueologia de Catalunya, proveniente dalla chiesa di San Polyeuktos di Costantinopoli²⁹, e un altro trovato nella strada Avinyó di Barcellona³⁰ – arrivarono nel Medioevo come trofeo di guerra³¹ e, pertanto, non possono essere considerati importazioni antiche.

A queste scarse importazioni bizantine ne possiamo aggiungere altre provenienti d'Oriente. Una di queste procede da Gabia la Grande (Granada), sicuramente un battistero sotterraneo del v se-

28. GUÀRDIA Y PONS, *L'escultura monumental*, cit., p. 243, n. 20; H. SCHLUNK, *Byzantinische Bauplastik aus Spanien*, «MDAI(M)», 5, 1964, tav. 65.

29. R. M. HARRISON, *A Constantinopolitan capital in Barcelona*, «DOP», 27, 1973, pp. 297-300; R. M. HARRISON, *Excavations at Saracbane in Istanbul*, Princeton 1986, figg. 132-3.

30. J. GIMENO, *Estudios de arquitectura y urbanismo en las ciudades romanas del nordeste de Hispania*, tesis Doctoral, Universidad Complutense de Madrid 1991, p. 1046; PENSABENE, *La decorazione architettonica*, cit., p. 353, fig. 21d.

31. SCHLUNK, *Byzantinische*, cit., pp. 234-54.

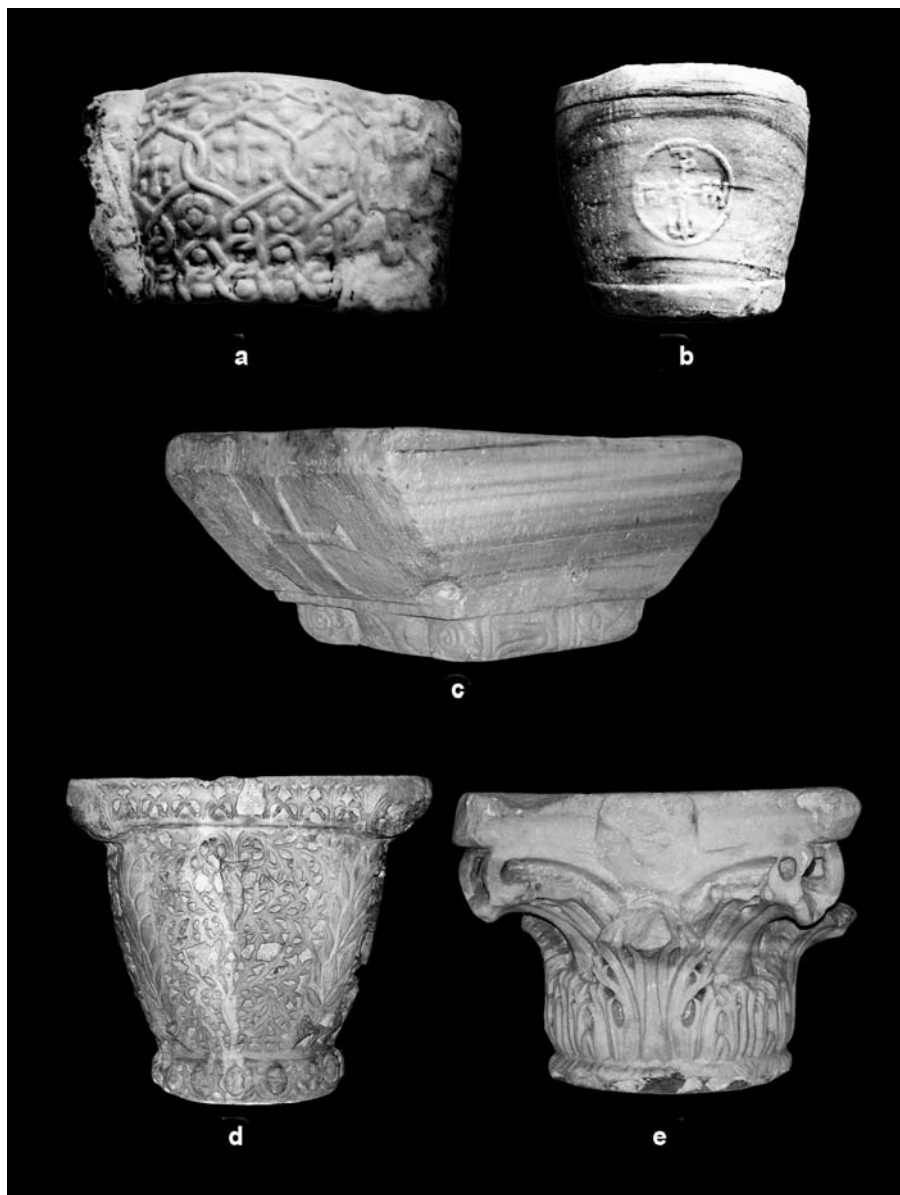


Fig. 3: Capitelli bizantini nell'area di Barcellona: a-b) dalla chiesa di Sant Just i Sant Pastor di Barcellona; c) dal Museu de Mataró, n. inv. 5.446; d) dal Museu d'Arqueologia de Catalunya, n. inv. 7.542, proveniente dalla chiesa di San Polyuktos di Costantinopoli; e) dal Museu d'Arqueologia de Catalunya, n. inv. 19.060, proveniente dalla strada Avinyó di Barcellona.

colo che presentava i muri e i pavimenti rivestiti di marmi, mosaici e *opus sectile*³². Fra questi elementi di decorazione si trova un capitello di lesena con foglie d'acanto di tipo orientale che possiamo datare fra la seconda metà del IV e il V secolo³³ (FIG. 4: a). Questo capitello è stato lavorato secondo la tecnica denominata *champlevé* che si documenta per la prima volta in alcune produzioni orientali del II-III secolo³⁴, ma che si sviluppa soprattutto nell'isola di Cipro nel V secolo³⁵. Un altro frammento di capitello lavorato secondo la stessa tecnica proviene dalla città di Itálica (Siviglia)³⁶, da dove provengono anche otto rilievi in marmo bianco lavorati allo stesso modo³⁷. Tutti questi elementi, sicuramente importati, si concentrano nel Sud peninsulare, zona che manteneva i rapporti commerciali più intensi con il mondo orientale³⁸.

Possiamo aggiungere anche alcuni piccoli capitelli importati appartenenti sicuramente a stipiti di altare. Due di loro, molto simili – uno dalla basilica settentrionale della necropoli paleocristiana di Tarragona³⁹ (FIG. 4: b) e l'altro dalla località di Velilla de Ebro

32. SCHLUNK, *Arte visigoda*, cit., p. 236; J. C. GORGES, *Les Villas Hispano-Romaines. Inventaire et problématique archéologique*, Paris 1979, p. 262; M. A. UTREIRO AGUDO, *Iglesias tardoantiguas y altomedievales en la península Ibérica. Análisis arqueológico y sistemas de abovedamiento*, «Anejos de AEspA», XL, 2006, p. 443.

33. M. A. GUTIÉRREZ BEHEMERID, *Capiteles romanos de la Península Ibérica*, Valladolid 1992, p. 202, n. 893; M. ROSEN-AYALON, *Notes on a Particular Technique of Architectural Decoration*, «IEJ», 24, 1974, p. 233; SCHLUNK, *Arte visigoda*, cit., p. 237, fig. 244.

34. S. BOYD, *A Little-Known Technique of Architectural Sculpture: Champlevé Reliefs from Cyprus*, in XVI *Internationaler Byzantinistenkongress, Akten II/5*, «JÖB», n. 32/5, 1982, p. 313.

35. S. BOYD, *Champlevé Production in Early Byzantine Cyprus*, in N. PATTERSON, CH. MOSS (eds.), *Medieval Cyprus. Studies in Art, Architecture, and History in Memory of Doula Mouriki*, Princeton 1999, p. 62; P. AUPERT, A. HERMARY, *Rapport sur les travaux de la Mission de l'École Française à Amathonte*, «BCH», CIV, 1980, pp. 805-22.

36. S. AHRENS, *Die Architekturdekoration von Itálica*, «Iberia Archaeologica», 6, 2005, pp. 104, 175, n. G27, tav. 41d.

37. A. GARCÍA Y BELLIDO, *Esculturas romanas de España y Portugal*, Madrid 1949, pp. 390-1, n. 394; S. A. BOYD, *A Note on Some Mythological Reliefs Carved in Champlevé*, «Travaux et Mémoires», 15, Paris 2005, pp. 443-54.

38. L. OLMO ENCISO, *El reino visigodo de Toledo y los territorios bizantinos. Datos sobre la heterogeneidad de la Península Ibérica*, in *Coloquio hispano-italiano de arqueología medieval, (La Alhambra 1990)*, Granada 1992, pp. 190-4.

39. J. LÓPEZ VILAR, *Les basiliques paleocristianes del suburbi occidental de Tarraco. El temple septentrional i el complex martiriàl de Sant Fructuós*, Tarragona 2006, p.

(Saragozza)⁴⁰ (FIG. 4: c) – trovano un parallelo quasi identico nella basilica cristiana di Dinogetia (Romania)⁴¹, dove si trova un capitello sicuramente importato dall'Oriente. Un terzo capitello che trova numerosi paralleli in esemplari bizantini fu trovato negli scavi della villa di Centcelles (Tarragona)⁴² (FIG. 4: d).

In conclusione, si osserva come quasi tutti i capitelli importati si trovano lontano dalle zone occupate dai Bizantini (FIG. 7), e alcuni di loro potrebbero essere arrivati prima dell'occupazione del Sud peninsulare verso la metà del VI secolo. Inoltre, tutti i capitelli bizantini di colonna si concentrano nel Centro-Nord della penisola – tranne quello dalle Baleari –, nella stessa zona dove si concentravano molte delle proprietà delle famiglie aristocratiche iberiche⁴³. Così, la presenza di questi capitelli importati deve mettersi in rapporto non tanto con la presenza dei Bizantini nel Sud, quanto con la presenza di queste grandi famiglie aristocratiche nel Centro-Nord.

Imitazioni locali delle produzioni bizantine

Elencare qui tutte le imitazioni di capitelli bizantini prodotte dalle officine locali iberiche è un lavoro che supera l'argomento di questo studio, perciò tratteremo soltanto quelle più importanti. Ciononostante, queste produzioni locali iberiche non provano mai a imitare esattamente i modelli bizantini, bensì creano dei modelli ispirati a esse, come se ci fosse una premeditata volontà di creare nuovi modelli tramite la fusione delle tradizioni orientali e autoctone⁴⁴.

Tale fenomeno si osserva anche in altre regioni mediterranee,

126, figg. 137, 223; J. A. DOMINGO, *Talleres locales e influencias orientales en el nordeste peninsular en época paleocristiana y visigoda. Tres posibles "stipites" de altar, «Pyrenae», 41.1, 2010, pp. 146-8, fig. 3a.*

40. Immagine da LÓPEZ VILAR, *Les basiliques*, cit., p. 126, fig. 139.

41. DOMINGO, *Talleres locales*, cit., p. 148, fig. 4, et vide I. BARNEA, *Les monuments paléochrétiens de Roumanie*, Città del Vaticano 1977, pp. 155-6, 211-2, fig. 77/2.

42. DOMINGO, *Talleres locales*, cit., pp. 146-8, fig. 3b.

43. J. CARROBLES, *Toledo 284-546. Los orígenes de la capitalidad visigoda*, in J. CARROBLES, R. BARROSO, J. MORÍN, F. VALDÉS, *Regia Sedes Toletana. La topografía de la ciudad de Toledo en la tardía antigüedad y alta edad media*, Toledo 2007, pp. 45-92; A. CHAVARÍA ARNAU, *El final de las villae en Hispania (siglos IV-VII d.C.)*, (Bibliothèque de l'Antiquité Tardive, 7), Turnhout 2007, p. 40. Ciononostante, non è escluso che queste proprietà imperiali si localizzassero nella Lusitania: J. ARCE, *Bárbaros y Romanos en Hispania (400-507 A.D.)*, Madrid 2005, p. 45.

44. DOMINGO, *Talleres locales*, cit., pp. 141-60.



Fig. 4: Capitelli orientali in Spagna: a) da Gabia la Grande (Granada); b) dalla basilica settentrionale della necropoli paleocristiana di Tarragona; c) da Velilla de Ebro (Saragozza); d) dalla villa di Centcelles (Tarragona).

soprattutto in quelle più periferiche rispetto al centro del potere bizantino; possono servire d'esempio i capitelli prodotti in alcune zone d'Egitto, della Siria settentrionale o del Nord Africa⁴⁵. In essi si effettua una semplificazione di molti motivi decorativi e allo stesso tempo si mantengono alcune tradizioni antiche, come la conservazione delle elici o del calicetto⁴⁶. Invece, nelle zone di più forte influsso bizantino le imitazioni che si producono assomigliano straordinariamente agli originali, come succede per esempio nelle città di Ravenna⁴⁷ e di Alessandria d'Egitto⁴⁸.

Nelle imitazioni realizzate in Spagna si mantengono alcune tradizioni antiche, come la fusione del modello di capitello corinzio classico romano con la presenza di foglie d'acanto ispirate alle produzioni costantinopolitane⁴⁹. Le prime imitazioni documentate in Spagna risalgono al IV secolo, come quelle presenti nella villa di Carranque (Toledo). Alcuni capitelli corinzi della villa⁵⁰ (FIG. 5: a), lavorati con marmo ispanico di Estremoz (Portogallo)⁵¹, prendono ispirazione dai modelli costantinopolitani dell'arco teodosiano del Forum Tauri di Costantinopoli⁵². Poco dopo, tra la fine del IV e gli inizi del V secolo, si trovano altre imitazioni, soprattutto per quanto riguarda le foglie d'acanto, in capitelli di Merida⁵³, Italica (Siviglia)⁵⁴ e del monastero di Nuestra Señora de la Hermida, a Quiroga (Lugo)⁵⁵ (FIG. 5: b),

45. Imitazioni dai modelli bizantini sono prodotte dalle officine locali di Segermos, Mactar, Timgad, Sbeitla ecc. Nel V-VI secolo, molte di esse sono reimpiegate anche nella moschea di Kairouan: PENSABENE, *La decorazione architettonica*, cit., p. 299, fig. 49.

46. Ivi, p. 406.

47. J. BECKWITH, *Arte Paleocristiana y Bizantina*, Madrid 1997, p. 117.

48. PENSABENE, *Elementi architettonici*, cit., pp. 49-71, 172.

49. In alcuni monasteri egiziani si è potuto osservare come questo distacco dai modelli ufficiali potrebbe essere intenzionale: ivi, p. 173.

50. B. PATÓN, *Materiales del yacimiento de Carranque*, in *Hispania. El legado de Roma*, Catálogo de la Exposición, Zaragoza 1999, p. 603, n. 262; DOMINGO, *Capiteles tardorromanos*, cit., n. CEN008-010.

51. I. RODÀ, *Els marbres de Carranque*, in *Carranque. Esplendor de la Hispània de Teodosi*, Catàleg de la Exposició, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Barcelona 2001, pp. 97-8.

52. BARSANTI, *L'esportazione di marmi*, cit., p. 122.

53. DOMINGO, *Capiteles tardorromanos*, cit., n. MERO25-026.

54. GUTIÉRREZ BEHEMERID, *Capiteles romanos*, cit., p. 192, n. 835.

55. H. SCHLUNK, *Los monumentos paleocristianos de Gallaecia, especialmente los de la provincia de Lugo*, in *Actas del Coloquio Internacional sobre el Bimilenario de Lugo (Lugo 1976)*, Lugo 1977, pp. 202-3, figg. 29-30.

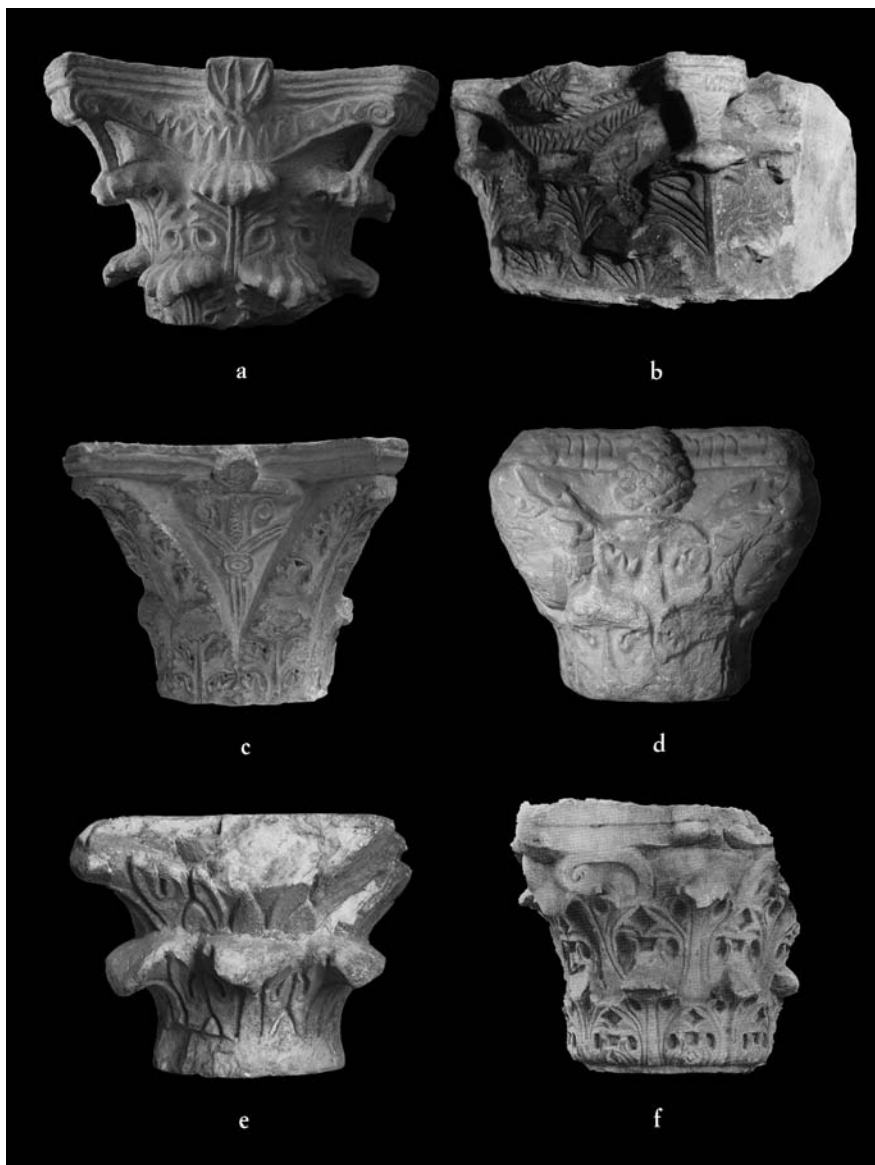


Fig. 5: Principali imitazioni dei modelli costantinopolitani: a) capitello corinzio della villa di Carranque (Toledo); b) dal monastero di Nuestra Señora de la Hermita, nella località di Quiroga (Lugo); c) dal Museo Arqueológico de Murcia; d) capitello corinzio di Guadix (Jaén); e) dalla villa di Quintanares (Soria); f) capitello corinzio bizantino del Museo di Alessandria d'Egitto.

da dove proviene un capitello ispirato chiaramente da quelli di Carranque⁵⁶.

Nel periodo della presenza bizantina in Spagna si trovano anche imitazioni nel Sud-Est peninsulare. Quelle più importanti sono: un capitello che si trova oggi nel Museo Arqueológico de Murcia (FIG. 5: c) che deriva dal modello “con volute a v e a lira”⁵⁷, del VI secolo⁵⁸, e un capitello della stessa cronologia di Guadix (Jaén)⁵⁹ (FIG. 5, d) che deriva dal modello corinzio bizantino (FIG. 5: f)⁶⁰. Tuttavia, a partire dal VI secolo la maggior parte delle imitazioni si trovano nella zona centro-peninsulare, nei dintorni di Toledo. Fra queste possiamo segnalare un capitello del VI secolo della villa di Quintanarres (Soria) (FIG. 5: e) che reinterpreta il modello corinzio bizantino (FIG. 5: f); un capitello della fine del VI-VII secolo reimpiegato nella chiesa di Santa Eulalia e di San Marco di Toledo (FIG. 6: a) che reinterpreta il modello corinzio bizantino con “foglie d’acanto mosse dal vento” (FIG. 6: b); un capitello del VII secolo reimpiegato nella chiesa del Cristo de la Luz di Toledo (FIG. 6: c) che reinterpreta il modello bizonale (FIG. 6: d), e un capitello della fine del VI-VII secolo di Toledo, oggi a Madrid (FIG. 6: e), che reinterpreta il modello di capitello-imposta (FIG. 6: f). Inoltre, possiamo segnalare fuori dalla zona di Toledo un capitello del VI-VII secolo, oggi nella chiesa di Talavera la Real (Badajoz)⁶¹ (FIG. 6: g) che reinterpreta il modello con volute a “V” o a “lira” (FIG. 6: h)⁶².

Alcune di queste imitazioni sono leggermente anteriori alle prime importazioni di capitelli bizantini che abbiamo conservato. Alcune di esse imitano modelli bizantini dei quali non conosciamo nessuna importazione in Spagna. Questo ci fa pensare che le importazioni bizantine furono sicuramente più abbondanti di quelle che abbiamo conservato.

56. DOMINGO, *La Corte Visigoda*, cit.

57. BARSANTI, *L'esportazione di marmi*, cit., pp. 125-35.

58. A. MARTÍNEZ RODRÍGUEZ, *Capiteles tardoantiguos en el Museo Arqueológico de Murcia*, «Verdolay», 1, 1989, pp. 193-4, n. 8, fig. 5, lám. 5.

59. DOMINGO, *Capiteles tardorromanos*, cit., n. ASP052; GUTIÉRREZ BEHEMERID, *Capiteles romanos*, cit., n. 929.

60. Immagine da PENSABENE, *Elementi architettonici*, cit., n. 490, della seconda metà del v o primi decenni del VI secolo.

61. DOMINGO, *Capiteles tardorromanos*, cit., n. OES043.

62. BARSANTI, *L'esportazione di marmi*, cit., pp. 125-35. Immagine da PENSABENE, *Elementi architettonici*, cit., n. 517, del v secolo.

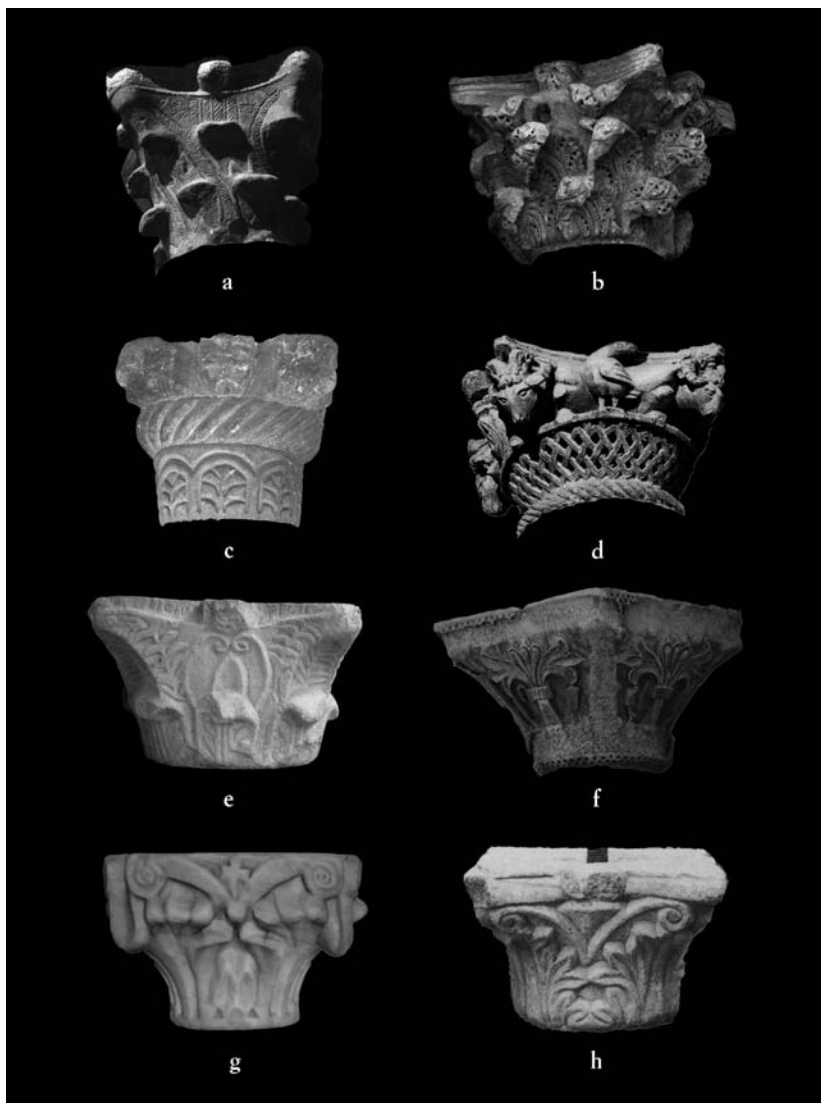


Fig. 6: Principali imitazioni dei modelli costantinopolitani dell'area di Toledo: a) dalla chiesa di Santa Eulalia e di San Marco (Toledo); b) capitello corinzio con "foglie d'acanto mosse dal vento" della basilica di San Marco a Venezia; c) dalla chiesa del Cristo de la Luz (Toledo); d) capitello bizantino della basilica di San Marco a Venezia; e) da Toledo, oggi all'Istituto Don Juan di Madrid; f) capitello-imposta della basilica di San Marco a Venezia; g) dalla chiesa di Talavera la Real (Badajoz); h) capitello con volute a v o a lira nel Museo Copto del Cairo.

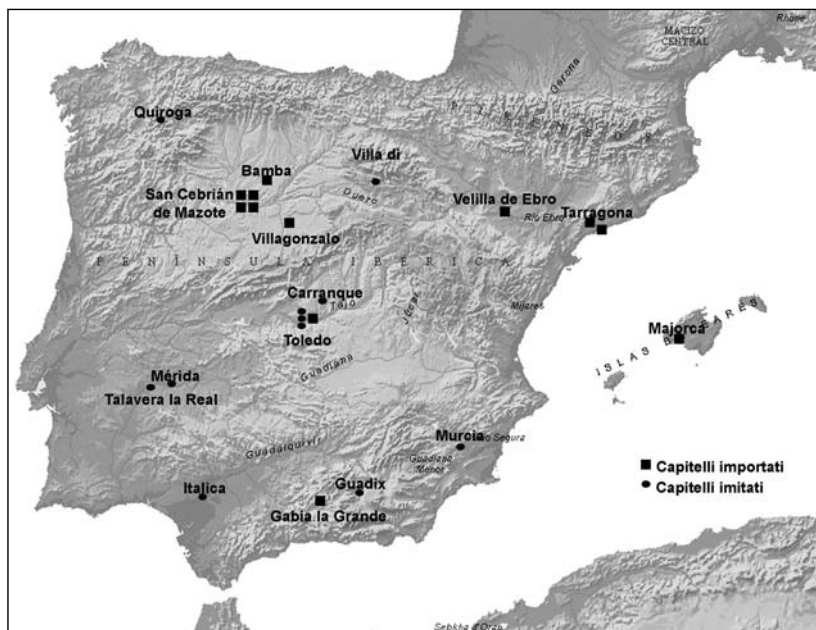


Fig. 7: Localizzazione delle importazioni e delle imitazioni dei capitelli bizantini.

Conclusioni

Le importazioni di capitelli bizantini non devono vincolarsi alla presenza di truppe bizantine in Spagna; infatti le testimonianze di queste importazioni si trovano tutte al di fuori dell'area controllata da queste ultime (FIG. 7) e la loro cronologia precede l'arrivo dei Bizantini e supera anche la loro espulsione. Questi capitelli giungono sicuramente tramite le grandi famiglie aristocratiche che abitano in prevalenza nel centro-nord della penisola, intorno a Toledo, capitale del regno visigoto dal VI secolo.

Già dalla fine del IV secolo, quando l'ispanico Teodosio governava l'Impero, abbiamo le prime imitazioni di modelli costantinopolitani che dovevano riprodurre, in forma più o meno libera, alcune importazioni che purtroppo non sono oggi conservate. Poco dopo invece abbiamo testimonianza delle prime importazioni: i capitelli reimpiegati nella chiesa di San Cebrián de Mazote. Tuttavia il momento più importante per lo sviluppo dei modelli bizantini in Spagna si registra nel VI-VII secolo, anche con la presenza di due perso-

naggi: il re Leovigildo (568-586 d.C.), amante della cultura bizantina fino al punto di riorganizzare il proprio regno secondo quest'ultima⁶³, e il vescovo Fidel di Mérida (560-571 d.C.), d'origine orientale e promotore della costruzione di molti edifici a Mérida che seguono un modello architettonico e decorativo bizantino⁶⁴.

63. M. R. VALVERDE, *Ideología, simbolismo y ejercicio del poder real en la monarquía visigoda: un proceso de cambio*, Salamanca 2000, pp. 181-95.

64. J. GARVIN, *The Vitas Sanctorum Patrum Emeritensium*, Washington 1946; J. ARCE, *The City of Merida (Emerita) in the Vitas Patrum Emeritensium (VI A.D.)*, in E. CHRYSOS, I. WOOD (eds.), *East and West: Modes of Communication*, Leiden 1999, pp. 1-14; M. CRUZ VILLALÓN, *Mérida Visigoda. La escultura arquitectónica y litúrgica*, Badajoz 1985, pp. 27-38.

Isaac Sastre de Diego
Una nuova espressione del potere:
altari, martiri e religiosità
Il ruolo del Nord Africa
nella *Hispania* tardoantica

I primi edifici cultuali del Cristianesimo furono per le élite locali un modo di ostentare il loro ruolo sociale. Anche il culto dei martiri è stato fondamentale per attrarre i fedeli, tra i quali gli aristocratici hanno cercato di occupare un posto privilegiato. In *Hispania*, nell'ambito di queste manifestazioni culturali, alcuni degli elementi della religiosità nordafricana e della Terra Santa furono utilizzati come simboli di prestigio, soprattutto quelli concernenti le reliquie e il culto dei santi.

Parole chiave: cristianesimo, *Hispania*, altari, culto dei martiri, aristocrazia.

Lo scopo di questo contributo non è riprendere il dibattito sul possibile influsso del Nord Africa nella configurazione del cristianesimo iberico, ma di soffermarsi sul ruolo svolto dal cristianesimo africano come strumento di prestigio all'interno della nuova società iberico-romana cristiana. La lettera scritta per il vescovo Cipriano di Cartagine – anno 252 – in risposta a una precedente epistola inviata dalle comunità cristiane di León, Astorga e Mérida, non è tanto una prova dell'esistenza di una sorta di dipendenza della Chiesa iberica rispetto all'africana, come è già stato sottolineato, ma di un'abitudine spesso messa in pratica nell'età tardo-romana tra le comunità di province diverse¹: richieste di consulenza a coloro che sono considerati gli uomini illustri della Chiesa, le cui opinioni sono stimate autorevoli.

Insieme a queste testimonianze nelle fonti letterarie in cui ci si

* Isaac Sastre de Diego, ricercatore postdottorale del Ministerio de Ciencia e Innovación-FECYT (Fundación Española de Ciencia y Tecnología); University of Oxford, History Faculty; membro del Gruppo di ricerca del Centro *CIL* II (Universidad de Alcalá de Henares), entro il progetto: "El hábito epigráfico tardo-antiguo: aspectos filológicos culturales de una realidad" (HAR 2009-CO2-01; 2009-2011).

Ringrazio H. Gimeno (dir. Centro *CIL* II) e anche C. Wickham (University of Oxford) per la lettura e i commenti al testo.

1. SASTRE DE DIEGO (2010), pp. 13-4.

avvale del prestigio intellettuale e religioso come argomento definitivo per l'imposizione di un comportamento o per condannare un'azione, anche le reliquie dei martiri africani e del Vicino Oriente – la Terra Santa – vengono usate per scopi analoghi, di prestigio, di unità, di rafforzamento e coesione di una città, territorio o nazione; sono, in ultima analisi, per le nuove élite manifestazioni di una nuova espressione del potere.

La diffusione del culto dei martiri genera notevoli trasformazioni nell'architettura delle chiese. La devozione per un martire e per le reliquie condiziona gli spazi culturali di molti edifici dove sia presente un *martyrium* o una *memoria*, come accade nella basilica di Santa Eulalia a Mérida, *Lusitania*², o per l'esistenza di tombe venerate che attirarono sepolture privilegiate – *tumulatio ad sanctos* – o, infine, quando nelle cerimonie di consacrazione di una chiesa sia richiesta una sacra spolia. Infatti, in un determinato momento divenne indispensabile avere reliquie depositate – *depositio* – nell'altare durante la consacrazione – *consecratio* – e dedizione – *dedicatio* – del nuovo tempio, atti e funzioni che appartenevano esclusivamente al vescovo. Il progressivo aumento della devozione alle reliquie dei primi cristiani, diffusa principalmente dalla pace di Costantino – *pax costantiniana*³ –, è considerato uno dei motivi per cui l'altare cristiano assunse posizione fissa, in contrapposizione alla mobilità dei precedenti allestimenti liturgici. Prima di questo periodo di *pax* non si ha la certezza che l'altare sia mai stato come lo conosciamo oggi.

Una delle prime realtà archeologiche, con elementi liturgici cristiani, è la “christian prayer hall” o *domus ecclesia* di Megiddo nel Nord di Israele, uno dei più antichi edifici sacri della cristianità. Rinvenuto tra il 2003 e il 2005⁴, viene datato nella seconda metà del III secolo. Nel pavimento a mosaico della sala rettangolare (FIG. 1), a metà dell'aula, c'è un'epigrafe rettangolare in greco con la parola *mensa*. È interessante notare che il nome che appare e che serve a definire l'arredo utilizzato non è altare, ma *mensa*. Questo potrebbe indicare che in quel periodo il rito principale fosse la celebrazione, il simposio, dal ricordo dell'Ultima Cena. Nella Spagna tardoromana, oltre ai mosaici delle basiliche baleariche (in stretto rapporto con le basiliche del Nord Africa: stessa tecnica, stessa iconografia, soprattutto

2. MATEOS (1999).

3. GRABAR (1946-47).

4. TEPPER, DI SEGNI (2006), pp. 24-6.



Fig. 1: Mosaico di Kefar 'Othnay (Megiddo, Israele) (Tepper, *Di Segni*, 2006).

to nei motivi scelti per lo spazio del santuario, ma senza epigrafi), ad oggi, abbiamo soltanto un esempio di iscrizione musiva (non funeraria) nel pavimento di un edificio religioso: la cosiddetta basilica di “La Alcudia” (Elche, l’antica *Ilici*, città portuaria a sud-est della Spagna⁵); all’interno dell’aula, vicino all’abside⁶, ci sono tre iscrizioni greche (FIG. 2), una di queste, quella centrale, descrive la funzione dello spazio in cui si trova: “Luogo di orazione per il popolo”, confermando la funzione di culto dell’edificio e anche comunicando, come in quella di Megiddo, alla comunità la topografia di uno degli spazi liturgici in cui viene organizzato l’interno dell’edificio. Questa tendenza a localizzare e informare sulla situazione topografica dei diversi spazi liturgici trova conferma nella seconda epigrafe de “La Alcudia”, situata nella parte nord dell’aula, che presenta l’espressione

5. Per uno studio storiografico, con tutte le interpretazioni funzionali che ha avuto l’edificio, cf. LORENZO PÉREZ DE SAN ROMÁN (2006).

6. La costruzione dell’abside appartiene alla seconda fase dell’edificio. Su questo problema cf. LORENZO PÉREZ DE SAN ROMÁN (2006).



Fig. 2: Mosaico di “La Alcudia” (Elche, Spagna) (foto I. Sastre de Diego).

[...]χη οχοντων κε πρε(σ)βυτερων (*hedera*)⁷. Il mosaico è del IV secolo, mentre sono state documentate modifiche all’architettura e messi in luce frammenti di scultura liturgica che appartengono a un secondo momento, tra il V e il VI secolo. L’iscrizione musiva di Megiddo ci dice anche chi fu il committente, elemento che manca nell’esempio spagnolo; è una donna di nome *Akeptous* che “ha offerto questa mensa per commemorare Dio, Gesù Cristo”⁸. In un’altra parte del pavimento musivo c’è un’epigrafe che descrive e trasmette

7. GÓMEZ PALLARÉS (2002).

8. SECONDO LA TRADUZIONE DI TEPPER, DI SEGNI (2006), p. 36: «The god-loving Akeptous has offered the table to God Jesus Christ as a memorial». Gli autori segnalano il senso della *mensa* come altare: «The offering of the woman Akeptous is also directly linked with the memory of Jesus’ preparation for death; for the ‘table’ that she donated to the community is an altar on which the Eucharist was celebrated, i.e., the rite commemorating the ‘Last Supper’ in which bread and wine are consumed, signifying the Savior’s body and his blood. In Early Christianity the altar was not called *bomos*, like the altars on which the pagans used to sacrifice, nor *thysiasterion* [...] but *trapeza*, ‘dining table’, for here did the faithful celebrate the first rite [...] the breaking of bread and drinking of wine».



Fig. 3: *Mensa* a sigma di Rubí (Catalonia, Spagna) (Palol, 1967).

chi era il donatore della pavimentazione, un ufficiale romano che si fece carico delle spese con il proprio denaro⁹. Così, le epigrafi vennero presto utilizzate, insieme agli arredi liturgici, negli edifici religiosi cristiani, una formula evergetica di pubblicità ampiamente conosciuta e sviluppata nella società romana. Le prime azioni di evergetismo cristiano sono realizzate tra i membri, sia laici che ecclesiastici, delle comunità locali; ma piano piano, almeno per quanto riguarda l'arredo liturgico e le reliquie, queste saranno assunte totalmente dalle élite religiose, i vescovi.

In Spagna, l'uso epigrafico legato a santuari, altari e reliquie è ben conosciuto¹⁰, ma in una cronologia leggermente più tarda, dal VI-VII secolo, e legato esclusivamente ai vescovi, protagonisti assoluti delle commemorazioni nelle iscrizioni epigrafiche. Queste iscrizioni vengono eseguite sull'altare, scritte sia sul tavolo sia sull'ara¹¹. Prima del VI secolo abbiamo poche testimonianze, assai difficili da interpretare, come la già citata costruzione basilicale di "La Alcudia" di Elche (che comunque non presenta nessuna *mensa* o altare), o le *mensae* a sigma di Rubí (Tarraco) (FIG. 3), la circolare di Quiroga (Nord della Spagna) (FIG. 4), e in ultimo, già intorno all'anno 500, quella

9. Secondo la traduzione di TEPPER, DI SEGNI (2006), p. 34: «Gaius, also called Porphyrius, centurion, our brother, has made the pavement at his own expense as an act of liberality. Brutius has carried out the work».

10. DUVAL (1993).

11. Sulla nostra definizione di "ara" nel cristianesimo tardoantico e altomedievale cf.: SASTRE DE DIEGO (2009).



Fig. 4: *Mensa* circolare di Quiroga (Galizia, Spagna) (Galiza, 1973).

sigmatica di Casa Herrera (*Augusta Emerita*). Tutte e tre sono elaborazioni locali di produzioni con usi ben conosciuti nel Nord Africa e nel Mediterraneo orientale, e che possono essere associati a contesti martiriali e funerari, ma non eucaristici.

D'altra parte è noto che le *mensae* a sigma e circolari fatte a Bisanzio – Grecia e Asia Minore – arrivano nella Penisola Iberica almeno fino alla fine del VI secolo (la loro presenza è limitata però alle zone costiere e a quelle interne con relazioni commerciali dirette con il circuito mediterraneo: villa di “Torreáguila” vicino a Mérida, La Alcudia, Elda, Itálica, Siviglia, Isole Baleari). Ma la loro funzione non è chiara. Non possiamo legarle a un contesto culturale o religioso, non conoscendo la loro posizione primaria. Soltanto in un caso è determinabile e appartenenza a un gruppo religioso: un frammento di marmo della basilica di Illa del Rey (Mallorca), di tipo proconnesio, per N. Duval¹² è la conferma dell'evidente appartenenza delle Isole Baleari al circuito Mediterraneo occidentale. D'altra parte, i frammenti di *mensae* circolari rinvenuti nello scavo della basilica di Es Cap des Port (Menorca) sono assai particolari e numerosi; sarebbe più logico pensare ad una loro funzione come piatti o vassoi portatili invece di *mensae* liturgiche fisse in uno spazio dell'edificio. Gli altri pezzi cadono nel regno delle ipotesi, se abbiano avuto o meno una destinazione religiosa o domestica, privata, è qualcosa che ci sfugge poiché non conosciamo il loro contesto primario, ma anche perché appartengono ad una

12. DUVAL (1994), p. 209.

morfologia utilizzata anche in *stibadia* almeno fino al VI secolo¹³. L'unica certezza è che si tratta di elementi di prestigio che possono essere acquistati soltanto da importanti personalità delle diverse comunità, gruppi di élite, spesso anche appartenenti al clero, e che possono essere utilizzati sia in contesti privati che religiosi. La recente scoperta di una *mensa* a sigma dentro una *domus* a Cesarea Marittima (Israele), oggi al Metropolitan di New York, è una sintesi perfetta di valori religiosi e laici, presenti in questi oggetti ancora nel VI-VII secolo: un capolavoro in oro e pietre, decorato con croci greche, sistemato in una grande *domus* ritenuta essere la residenza particolare del vescovo.

Invece, le tre *mensae* ispaniche – Casa Herrera, Rubí e Quiroga – che hanno una funzione culturale certa, funeraria e/o martiriale, non sono produzioni orientali, né importazioni mediterranee. Sono tutte e tre produzioni ispaniche, anche se ovviamente sono imitazioni di modelli africani e, soprattutto, orientali.

Torniamo ora a parlare dell'evoluzione dell'altare nelle prime chiese, durante il periodo tardoantico, e al suo sviluppo come mezzo ideale per mostrare la posizione e le azioni delle élite. La *pax* costantiniana ha contribuito al consolidamento delle varie soluzioni adottate nelle tombe dei martiri, soprattutto nelle catacombe romane, ben presto conosciute anche in altre parti del Mediterraneo. Alcuni autori ritengono addirittura che l'importanza delle reliquie nella vita di ogni comunità religiosa e il bisogno di toccare, vedere o utilizzarle per diverse cerimonie abbia determinato la loro collocazione, dall'iniziale posizione sotto l'altare fino alla parte più alta – *Elevatio in altum*. Dopo l'analisi dei testi conservati, García Rodríguez¹⁴ ha notato quattro elementi principali nel calendario locale di una chiesa del V secolo: 1) anniversario dei martiri stranieri e martiri indigeni come commemorazione speciale; 2) gli anniversari dei vescovi; 3) dediche di chiese e traslazione delle reliquie; 4) anniversario dei personaggi illustri per le loro virtù e buone opere.

In Oriente, ci sono prove del culto del martirio già nel II secolo. Nella chiesa di Smirne è stato celebrato ogni anno il giorno del martirio del suo vescovo Policarpo. In Africa, nel III secolo, Cipriano di Cartagine, già citato per aver mediato nel conflitto con i vescovi della comunità di León, Astorga e Mérida, era preoccupato

13. CHALKIA (1991); MÁRQUEZ (2000); SASTRE DE DIEGO (2008 e 2009).

14. GARCÍA RODRÍGUEZ (1966), p. 78.

di ricordare e commemorare il giorno del martirio dei cristiani locali¹⁵. Più tardi, sul luogo del martirio di Cipriano è stata innalzata la *mensa Cypriani*¹⁶. Già nel IV secolo, Agostino allude ai *circumcelliones* che falsificano reliquie. E grazie ai suoi sermoni sappiamo che a quel tempo venivano celebrati i *dies natalis* dei santi, tra i quali vi erano martiri iberici come san Fruttuoso, santa Eulalia e san Vincenzo, il cui culto si è diffuso anche in Gallia con certezza almeno dal VI secolo¹⁷. Alla fine del IV secolo (386 ca.), il vescovo di Milano Ambrogio, per consacrare una basilica edificata in nome dei martiri locali Gervasio e Protasio, si impegna a recuperare le reliquie, e le fa porre sotto l'altare. Quest'ultimo diverrà anche il luogo di sepoltura dello stesso Ambrogio, e la stessa basilica sarà poi nota come basilica ambrosiana. La costruzione in questo secolo di monumenti commemorativi o di luoghi di culto nelle tombe dei martiri è attestata in tutta la cristianità. Ammiano racconta come, dopo il massacro di san Giorgio e dei suoi due compagni, i corpi morti siano stati trasportati attraverso la città fino al mare, dove sono stati bruciati e le ceneri disperse, per impedire così di venerarne le reliquie o di costruire luoghi di culto sulle loro tombe. Aja Sánchez¹⁸ rileva che questa pratica è anche raccontata da Eusebio per quanto riguarda la persecuzione di Diocleziano, e da Lattanzio, questa volta a causa di un tumulto sollevato a Gaza nella metà del IV secolo, dove si era cercato senza successo di disperdere i resti di due cristiani linciati, giacché una donna li aveva recuperati e venerati, contrariamente al volere dei pagani. Qualcosa di simile è accaduto nella seconda metà del IX secolo con i corpi dei cosiddetti martiri di Cordova.

In Gallia e in Spagna, il culto delle reliquie dei martiri è già presente con grande intensità nel IV secolo, tant'è che alcuni membri della chiesa mostrano una chiara opposizione al suo abuso¹⁹. Questa polemica interessò tutto il Mediterraneo e non solo, come notiamo in un episodio storico verificatosi in Oriente: il passo della Vita di Simeone che racconta la controversia, o meglio la batta-

15. Su questo tema la ricerca di SALCEDO (2007).

16. GONZÁLEZ FERNÁNDEZ (2000), pp. 169, 173.

17. GARCÍA RODRÍGUEZ (1966), p. 25.

18. AJA SÁNCHEZ (1991), p. 116.

19. SASTRE DE DIEGO (2009).

glia, che nella metà del v secolo coinvolge i monaci. Secondo A. Palmer e A. González Blanco²⁰, nella tarda antichità il ruolo “magico” delle reliquie si sviluppa sempre più nella tardo antichità, soprattutto tra l’VIII e il IX secolo. Castellanos²¹ evidenzia, per l’impatto sociale delle reliquie nel corso della tardo antichità, tre livelli di sviluppo: primo, la precoce diffusione della presenza delle reliquie; in secondo luogo, il controllo delle reliquie da parte dei vescovi; e terzo, la coesione sociale intorno al *locus*, dove l’altare svolge un ruolo “indispensabile”. In Mérida, la martire locale Eulalia già possiede nel pensiero collettivo della città del v secolo la categoria di protettrice della città contro gli attacchi e i saccheggi tentati da Svevi e Visigoti. È quello di Eulalia di Mérida uno dei primi esempi dell’Occidente cristiano del ruolo dei santi e delle loro reliquie come protettori della città, assai importante in tutta la cristianità e sopravvissuto fino ai giorni nostri. In altre parole, interpretando questi documenti, si potrebbe dire che mentre il IV secolo è il secolo di espansione e di generalizzazione del culto, il v, in un momento non specificato di questo periodo, e soprattutto il VI secolo rappresentano la sua istituzionalizzazione. Il canone 14 del Concilio di Toledo dell’anno 633 consiglia il canto di tre bambini durante le messe domenicali e anche nelle feste dei martiri²². Questa differenziazione nel canone delle due celebrazioni sembra indicare commemorazioni liturgiche diverse con una certa autonomia liturgica delle celebrazioni martiriali rispetto alla messa.

Nel VI secolo le reliquie sono essenziali nella Chiesa spagnola e nella liturgia per la consacrazione degli altari. È proprio nell’ultimo quarto del VI secolo che viene documentata una standardizzazione nella forma del *loculus* dove le reliquie vengono depositate; si eseguono buchi rettangolari aperti nella parte superiore dell’altare – quasi sempre nella propria *ara* al posto che prima occupava il *focus* delle pagane. Questi *loculi* vengono poi sigillati durante la consacrazione dell’altare con una sorta di cocciopesto²³.

Prima del v-VI secolo sono rari i resti archeologici riferibili con certezza a luoghi di culto, eccetto la prima struttura absidale scavata a Santa Eulalia di Mérida. Prudenzio, alla fine del IV secolo, narra della presenza in essi di altari. Dalla sua opera è possibile

20. GONZÁLEZ BLANCO (1999), p. 54.

21. CASTELLANOS (1996), p. 7.

22. VIVES (1963).

23. SASTRE DE DIEGO (2009).

dedurre che esistevano già altari facenti parte di costruzioni, e architetture progettate per la *memoria* del martirio; dunque è una realtà in Spagna, come nel resto d'Occidente, almeno dalla seconda metà del IV secolo. Per quanto riguarda i cosiddetti primi *martyria* di Spagna, Marialba (León) e La Alberca (Murcia), non si hanno notizie di altari o di altri arredi liturgici. Soltanto la loro tipologia (soprattutto il tipo di pianta che presentano) e le caratteristiche funerarie giustificano il loro status di *martyria*.

Ciò che possiamo determinare con certezza è la provenienza delle reliquie utilizzate in questo periodo di consolidamento e istituzionalizzazione del loro uso. Ne esistono di due tipi fondamentali: da una parte le reliquie locali, tra le quali sono particolarmente importanti quelle dei martiri Fruttuoso di Tarragona, Vincenzo di Zaragoza-Valencia, ed Eulalia di Mérida, poiché la loro diffusione attraversa presto la frontiera iberica. Dall'altra, le reliquie africane e quelle provenienti dalla Terra Santa che hanno suscitato particolare interesse nei cristiani di Spagna. Ne sono una prova il pellegrinaggio di Egeria, 381-384 circa, e quello di Orosio, originario del Nord della Spagna, che una trentina di anni più tardi di Egeria tornò con le reliquie di Santo Stefano, vicenda che ha portato l'espansione del suo culto nell'Africa occidentale e provocato l'episodio noto del vescovo Severo e la conversione della comunità ebraica di Minorca. Nei secoli successivi, dal VII in poi, viene osservato un aumento nel numero dei santi e dei martiri africani e galli (le loro reliquie) trovati in altari iberici; ciò dimostra la continuità della tradizione iberica che guardava ancora al cristianesimo africano, insieme alla Gallia per la sua prossimità geografica, come a una delle aree più prestigiose del Cristianesimo. Un prestigio che si può osservare anche nello sviluppo della figura dell'uomo santo, anacoreta straniero con un importante ruolo religioso, spirituale, nel territorio dove viene accolto. Gli esempi più importanti che riguardano la Spagna visigota del VI secolo sono su due abati che arrivano dal Nord Africa: Nancto e Donato, accompagnati dai loro monaci. Secondo il *VSPE*²⁴, Nancto si ferma nella città di Mérida, dove abiterà nel complesso religioso-martiriale di Santa Eulalia. Molto presto, il suo *exemplum* di vita coinvolgerà i cittadini, che vogliono vederlo e avvicinarsi a lui contro la sua volontà. Più tardi lascerà la città e costruirà, con l'aiuto della monarchia, un monastero in campagna,

24. *VSPE* = *Vitas Sanctorum Patrum Emeretensium*. Cf.: CAMACHO (1988); VELÁZQUEZ (2005).

luogo dove troverà una morte crudele che ricorda quella dei missionari orientali (Sisinio, Martirio e Alessandro) in Anaunia. Per quanto riguarda Donato, Ildelfonso di Toledo ci racconta, un secolo più tardi, che fonderà il monastero “Servitano” (570 ca.), anche con l’aiuto economico dell’aristocrazia spagnola. Donato portò con sé dall’Africa i suoi libri e probabilmente fu l’introduttore della regola di sant’Agostino. Il suo influsso nell’ambito monastico è spesso segnalato. Per esempio, A. Martínez Tejera²⁵ dice:

el término *coenobium* lo encontraremos por vez primera en las fuentes hispanas en el *De Institutione Virginum*, un texto compuesto por San Leandro – aproximadamente diez años después de la llegada de Donato, hacia 580 – pero fuertemente influenciado por San Agustín.

Tutti questi dati, archeologici e letterari, ci mostrano che nella Spagna tardoantica il prestigio della religiosità africana viene utilizzato, sia dal punto di vista della liturgia e dell’*exemplum* cristiano, sia dai poteri sociali (monarchia e aristocrazie locali) ed ecclesiastici (vescovi e abati). Importazioni di oggetti e rielaborazioni locali, mecenatismo verso i religiosi arrivati dall’Africa e, soprattutto, acquisto di reliquie africane per consacrare e dedicare nuovi altari, sono le espressioni del potere della nuova élite ispanica tardoantica.

Bibliografia

- AJA SÁNCHEZ J. R. (1991), *El linchamiento del obispo Jorge y la violencia religiosa tardorromana*, «Antigüedad y Cristianismo», VIII, pp. 111-36.
- CAMACHO A. (1988), *El libro de las Vidas de los Santos Padres de Mérida. Opúsculo anónimo del s. VII. Estudio, texto latino, versión española, anotaciones y apéndices documentales*, Mérida.
- CASTELLANOS S. (1996), *Las reliquias de santos y su papel social: cohesión comunitaria y control episcopal en Hispania (ss. V-VII)*, «Polis. Revista de ideas y formas políticas de la antigüedad clásica», 8, pp. 5-21.
- CHALKIA E. (1991), *Le mense paleocristiane*, (Studi di Antichità Cristiana, 47), Città del Vaticano.
- DUVAL Y. (1993), *Projet d’enquête sur l’épigraphie martyriale en Espagne romaine, visigothique (et byzantine)*, «Antiquité Tardive», 1, pp. 173-206.
- DUVAL N. (1994), *La place des églises des Baléares dans l’archéologie chrétienne de la Méditerranée occidentale*, in III Reunión de Arqueología Cristiana Hispánica (Mahón, 1988), Barcelona, pp. 203-12.

25. MARTÍNEZ TEJERA (2006).

- GALIZA J. (1973), *El arte prerrománico en Galicia. Catálogo, Museo de Pontevedra*, Pontevedra.
- GARCÍA RODRÍGUEZ C. (1966), *El culto de los santos en la España romana y visigoda*, Madrid.
- GÓMEZ PALLARÉS J. (2002), *Epigrafía cristiana sobre mosaico de Hispania: tipología de una tradición*, «AnMal electrónica», 6.
- GONZÁLEZ BLANCO A. (1999), *Descubrimiento de A. Palmer en su libro "Mons and Mason on the Tigris frontier", Cambridge 1990*, «Antigüedad y Cristianismo», XVI, pp. 43-56.
- GONZÁLEZ FERNÁNDEZ R. (2000), *El culto a los santos y mártires en la cultura cristiana*, «Kalakorikos», 5, pp. 161-86.
- GRABAR A. (1946-47), *Martyrium. Recherches sur le culte des reliques et l'art chrétien antique*, 3 vols., Paris (reed. London 1970).
- LORENZO PÉREZ DE SAN ROMÁN R. (2006), *L'Alcudia d'Elx a l'Antiguitat Tardana. Anàlisi historiogràfica i arqueològica de l'Ilici dels segles v-viii*, Alicante.
- MÁRQUEZ J. C. (2000), *Mesas polilobuladas de tradición oriental en la Península Ibérica: entre la religión y el comercio*, in *v Reunion de Arqueología Cristiana Hispánica, Cartagena 1998*, Barcelona, pp. 519-27.
- MARTÍNEZ TEJERA A. (2006), *La realidad material de los monumentos y cenobios rupestres hispanos (siglos v-x)*, in *Monjes y monasterios hispanos en la Alta Edad Media, XIX Seminario sobre historia del monacato, (Aguilar de Campoo, 1-4 agosto 2005)*, Aguilar de Campoo-Palencia, pp. 59-98.
- MATEOS P. (1999) *La basílica de Santa Eulalia de Mérida. Arquitectura y urbanismo*, «AEspA», XIX.
- PALOL P. (1967), *Arqueología Cristiana de la España Romana*, Madrid.
- SALCEDO R. (2007), *El corpus epistolar de Cipriano de Cartago (249-258): estructura, composición y cronología*, Tesis doctoral, Universitat de Barcelona.
- SASTRE DE DIEGO I. (2008), *El altar hispano en el siglo VII. Problemas de las tipologías tradicionales y nuevas perspectivas*, in *El siglo VII frente al siglo VII. Arquitectura*, «AEspA», XLVIII, pp. 309-29.
- SASTRE DE DIEGO I. (2009), *El altar en la arquitectura cristiana hispánica. Siglos v-x. Estudio Arqueológico*, Tesis doctoral, Universidad Autónoma de Madrid.
- SASTRE DE DIEGO I. (2010), *Los primeros edificios cristianos de Extremadura. Sus elementos y espacios litúrgicos. Caelum in terra, Ataecina* (Colección de Estudios Históricos de la Lusitania, 5), Mérida.
- TEPPER Y., DI SEGNI L. (2006), *A Christian Prayer Hall of the Third Century CE at Kefar 'Othnay (Legio). Excavations at the Megiddo Prison 2005*, Jerusalem.
- VELÁZQUEZ I. (2005), *Hagiografía y culto a los santos en Hispania Visigoda: Aproximación a sus manifestaciones literarias*, (Cuadernos Emeritenses, 32), Mérida.
- VIVES J. (1963), *Concilios visigóticos e hispano-romanos*, Barcelona-Madrid.

Mercedes Durán Penedo
Reflejo del poder de las *dominas*
en los mosaicos del Norte de África e *Hispania*

El análisis planteado pretende mostrar como a través de la inclusión de la imagen de las *dominas*, en mosaicos del Norte de África y de *Hispania*, podemos detectar el alto grado de poder que llegaron a alcanzar en medio de una sociedad patriarcal como era la romana. Estas mujeres se presentan en diversas actitudes de la vida cotidiana, ya sea utilizando el retrato en busto o de cuerpo entero y generalmente bellamente engalanadas. Todo ello, nos conduce a constatar que ya sea con inscripciones identificativas o con una ubicación privilegiadas en la escena representada, ellas consiguen perpetuarse a través de los mosaicos que decoraban sus mansiones.

Palabras clave: *dominas*, poder, mosaicos.

El tema planteado está vinculado a estudios¹ que recientemente se han publicado sobre la decoración de las *domus* y *villae*, especialmente en el Bajo Imperio. Los retratos que en ellas aparecen se relacionan con el buen estatus de los propietarios, pero en este análisis pretendo centrarme en las imágenes de las *dominas* ya que se usan como elemento excepcional y por tanto hemos de considerar que se trata de un nuevo aspecto interpretativo a añadir a los múltiples mensajes que la iconografía de los mosaicos nos ofrece.

A raíz de un anterior estudio² pude detectar como en algunos

* Mercedes Durán Penedo, Departamento de Educación. Generalitat de Catalunya, Museo Municipal de Montcada i Reixac (Barcelona).

1. M. L. NEIRA, *La imagen en los mosaicos romanos como fuente documental acerca de las élites en el Imperio romano. Claves para su interpretación*, «Estudios da Língua(gem)», vol. 7, núm. 1, 2009, pp. 11-53; EAD., *Aproximación a la ideología de las élites en Hispania durante la antigüedad tardía. A propósito de los mosaicos figurados de Domus y villae*, «AAC», 18, 2007, pp. 263-90; J. CABRERO, *La riqueza de las villas de la Meseta a través de los mosaicos romanos*, en *L'África romana XVII*, pp. 1263-73; M. NAVARRO, S. DEMOUGIN (éds.), *Élites Hispaniques*, Bordeaux 2001.

2. M. DURÁN PENEDO, *Temas iconográficos relacionados con la producción de la*

mosaicos que se relacionaban con la producción de la triada mediterránea y que se vinculaban al círculo de latifundistas proveedores de *annona* ofrecían a su vez en algunas ocasiones imágenes femeninas con retratos de las dominas, especialmente en el Norte de África y en *Hispania*.

En el Alto Imperio hispano se documentan en la zona de la Bética grandes propietarios que incluso tenían propiedades en Italia. Según A. Ceballos³ los recursos patrimoniales son el medio para conseguir la vida digna, bien sea a través del ejército, la oratoria, los lazos familiares, las vinculaciones sociales o las explotaciones agrícolas.

Los ejes básicos de la prosperidad eran el aceite, la minería y la producción amfórica, junto al vino y el salazón.

R. Etienne y F. Mayet⁴ muestran como la epigrafía deja constancia de la existencia de poderosos clanes familiares en *Hispania* que en la zona de Astigi controlaban el comercio con *annona* como sucede con *D. Caecilius Hospitalis, negotiator olearii*, o *Clo dius Arthemis* de Malaga, *negotiator salsarius* prefecto de *annona*. En estos testimonios nos llama la atención de que aparezcan en algunos casos también los nombres de sus esposas, como sucede con este último, Valeria Lucilla a quién los ciudadanos le consagran una estatua junto a la de su marido o el de Caecilia Trophime cuyos herederos levantan en su nombre una estatua de la *Pietas en Astigi* sin dejar de mencionar el de *Alfia Domitia Severiana, flaminica perpetua* en *Barbesula* (Cádiz) honrada por el senado municipal con una estatua en plata de cien libras.

Es sabido que las mujeres romanas estaban excluidas de los cargos públicos pero a lo largo del tiempo tanto dominas, flaminicas o sacerdotisas del culto al emperador se nos presentan en los textos epigráficos como personajes influyentes con suficiente poder económico como para asumir determinadas decisiones de carácter especialmente munificente. Sabemos que por la *lex Claudia* del 44 d.n.e. podían cambiar de tutor y por el *ius liberorum* podían librarse de la tutela si tenían tres hijos.

triada mediterránea en los mosaicos del Norte de África y de Hispania, su interrelación con la annona, en *L'Africa romana* XVIII, pp. 501-26.

3. A. CEBALLOS, *Los recursos económicos de los notables de la Bética*, en NAVARRO, DEMOUGIN (éds.), *Élites hispaniques*, cit., pp. 69 y 87.

4. R. ETIENNE, F. MAYET, *Les élites marchandes de la Péninsule Ibériques*, en NAVARRO, DEMOUGIN (éds.), *Élites hispaniques*, cit., pp. 89-99.

C. Martínez⁵ nos explica como en la epigrafía publicada de las ocho provincias andaluzas hay más de cien mujeres que de una forma o de otra aparecen como poderosas y con una gran influencia social. Estas mujeres de la *Hispania* meridional durante el Alto Imperio financiaron obras de ingeniería, templos, estatuas de dioses y banquetes públicos, ellas asistían a las fiestas y a los espectáculos, gozaron de reconocimiento social, tal y como lo confirman las leyes de Vipasca⁶, de ahí que deduzcamos que su poder lo reflejarían a través de sus obras.

M. Navarro⁷ recoge alrededor de cuatrocientas inscripciones honoríficas a mujeres, donde en más de la mitad las madres se refieren al cargo de magistrado de sus hijos o al de sus maridos por lo que queda claro que estas mujeres ricas transmiten la honorabilidad a los suyos junto con la *dignitas* familiar.

No dudaremos de los buenos sentimientos hacia los suyos pero en todo ese rol socioeconómico en que se está transmitiendo prestigio también hay una parte de ambición personal en querer perpetuar sus imágenes.

E. Melchor⁸ nos concreta como en los actos de munificencia cívica, una mujer hizo una donación a *annona* además de veintidós distribuciones, cinco espectáculos, veinticuatro servicios municipales, cinco construcciones y treinta y tres estatuas. Con estas donaciones, además de conseguir un reconocimiento social y un prestigio, también defendían los intereses de la familia y se mostraban en sus actuaciones como lo haría cualquier miembro masculino de las elites locales.

La situación económica de las dominas hispanas tiene su paralelo directo en las de África durante el Alto Imperio. Tal i como nos muestra M. Lakhlif⁹ y M. J. Hidalgo¹⁰, Pudentilla se convierte

5. C. MARTÍNEZ, *Influencia social de las mujeres en las ciudades de Hispania meridional*, en A. LÓPEZ, C. MARTÍNEZ, A. POCIÑA (eds.), *Las mujeres en el mundo mediterráneo antiguo*, Granada 1990, pp. 209-25.

6. *Ibid.*, p. 218.

7. M. NAVARRO, *Les femmes de l'élite hispano-romaine, entre la famille et la vie publique*, en NAVARRO, DEMOUGIN (éds.), *Élites hispaniques*, cit., pp. 191-201.

8. E. MELCHOR, *Consideraciones sobre la munificencia cívica en la Bética Romana*, en NAVARRO, DEMOUGIN (éds.), *Élites hispaniques*, cit., pp. 157-71.

9. M. LAKHLIF, *Richesse et stratégies matrimoniales en Afrique: Aemilia Pudentilla, épouse d'Apulée de Madaure*, en *L'Africa romana* XVII, pp. 319-25.

10. M. J. HIDALGO DE LA VEGA, *Aemilia Pudentilla: poder económico y estrategias ciudadanas de una aristócrata africana*, en mismos Actes, pp. 747-60.

en el modelo de cómo la mujer es considerada un medio de transmisión de los bienes, de las propiedades o del patrimonio familiar. Para ello se emplearan estrategias que implican intrigas y maquinaciones ligadas a la riqueza y a la fortuna. Al igual que en *Hispania* en África también tenemos damas que realizan donaciones en pro de la comunidad. F. Jacques¹¹ nos menciona a Annia Aelia Restituta que levantó el teatro de *Calama* y a *Gabinia Hermiona de Thugga* que ofreció un circo para el deleite del pueblo.

La crisis económica de los siglos III y IV d.n.e. hará que el escenario urbano en el que tanto *dominus* como *dominas* habían exhibido su poder, de forma indirecta por parte de estas últimas, ahora se transforma y queda limitado a las *villae* y a sus entornos.

Por ello no es de extrañar que sea en la antigüedad tardía cuando encontremos un mayor número de mosaicos con los retratos de los propietarios.

Los mosaicos analizados tanto en el Norte de África como en *Hispania*, los hemos agrupados en tres conjuntos: los retratos de *dominas* en las que junto a sus esposos ostentan su nivel económico, mosaicos con retratos individualizados y mosaicos en los que se produce la contaminación mitológica y se representan con los atributos de dioses o de personajes literarios.

En el Norte de África y durante el alto Imperio encontramos el mosaico de El Alia¹², hoy en el Museo del Bardo (FIG. 1) del que se conservan unos fragmentos destacando uno con diferentes tipologías de construcciones, entre ellas la de una *villa* con sus propietarios. El *dominus* sentado con un recipiente en la mano se dirige hacia la *domina* que también sentada y vista de perfil recibe un vaso de manos de un sirviente. Ella ricamente ataviada, cubre la cabeza con un velo corto y escucha con atención las palabras del marido.

En un registro superior, una fortaleza almenada con cuatro torres en las esquinas y rodeada de vegetación es una alusión clara a la propiedad de ambos personajes.

Se trata de un fragmento muy interesante puesto que en el Alto Imperio existen muy pocos ejemplares donde se incluyan en este tipo de escenas los retratos de los propietarios. Esta originali-

11. F. JACQUES, *Ampliatio et mora évergètes récalcitrants d'Afrique romaine*, «AntAfr», 9, 1975, pp. 159-80.

12. M. YACOU, *Le musée du Bardo, un musée de mosaïque*, en E. DE BALANDA *et al.*, *Image de Pierre. La Tunisie en Mosaïque*, Tunis 2002, pp. 91-8, ms. 359-362.



Fig. 1: Mosaico de El Alia (de Balanda *et al.*, *Image de Pierre*, cit., fig. 361).

dad nos ayuda a confirmar nuestro planteamiento de que estas dominas ya en los primeros momentos del Imperio, mostraban su poder de forma intrínseca consiguiendo que su marido permitiera que también ella apareciera retratada junto a él.

Otro mosaico analizado en diversas ocasiones¹³ es el *dominus*

13. K. M. D. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford 1978, p. 160; G. LÓPEZ, *Mosaicos romanos del Norte de África. La no frontera entre la tierra y el mar*, en *L'África romana* xv, p. 306; L. NEVET, *Castles in the Air? The Julius Mosaic as Evidence for Elite Country Housing in Late Roman North Africa*, en *L'África romana* xvii, pp. 746-57; M. DURÁN PENEDO, *Temas iconográficos relacionados con la producción de la triada mediterránea en los mosaicos del Norte de África y de Hispania, su interrelación con la annona*, en *L'África romana* xviii, pp. 501-26; NEIRA, *La imagen en los mosaicos romanos*, cit., pp. 11-53; P. AMADOR CARRETERO, R. RUÍZ FRANCO (eds.), *Representación, construcción e interpretación de la imagen visual de las mujeres*, en *X Coloquio internacional de la Asociación Española de Investigación de Historia de las Mujeres*, (Madrid, 17-19 abril 2002), Madrid 2003, pp. 77-101; G. L. GRASSIGLI, *Belle come dee. L'immagine della donna nella domus tardoantica* (Coll. EFR, 371), Roma 2006, pp. 302-39.

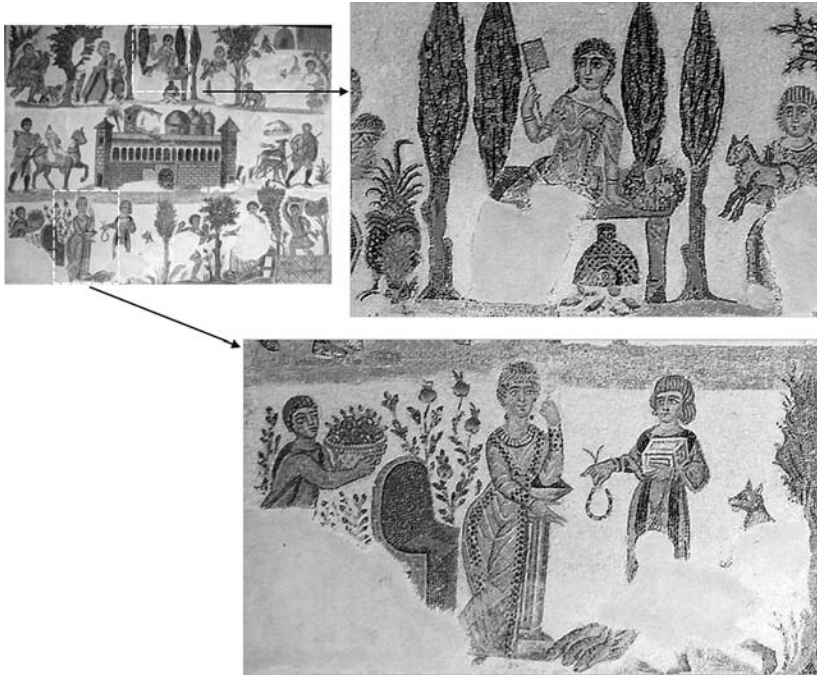


Fig. 2: Mosaico del *dominus Iulius de Cartago* (Blanchard-Lemée, *Sols de la Tunisie romaine*, cit., fig. 121).

Iulius de Cartago, actualmente en el Museo del Bardo (FIG. 2). No entraremos en su análisis exhaustivo, pero sí que nos detendremos en el tratamiento que se le da a la *domina*.

Al igual que el *dominus* ella se muestra en dos ocasiones, una en el registro superior sentada sobre un banco a la sombra de unos cipreses y con un abanico en la mano en una posición preeminente en el centro del registro, está recibiendo los presentes de la tierra que le portan los sirvientes. En el registro inferior ella está situada en pie delante de su sillón, apoyándose sobre una columna y teniendo en una mano el espejo y recibiendo de manos de una sirvienta un collar, con un rosal de fondo. Tanto M. Blanchard-Lemée *et alii* como G. L. Grassigli y M. L. Neira ¹⁴ coinciden en la similitud de esta imagen con la de Venus triunfante por su be-

14. M. BLANCHARD-LEMÉE *et al.*, *Sols de la Tunisie romaine*, Paris 1995; GRASSIGLI, *Belle come dee*, cit., p. 321; NEIRA, *La imagen en los mosaicos romanos*, cit., pp. 82-3.

lleza, para ello el espejo y las joyas serán los elementos identificadores por excelencia. De todas maneras M. Blanchard identifica además la imagen superior con la primavera o con el verano lo cual podría estar en relación con la asimilación de la *domina* con alguna de estas alegorías.

La temática de Venus triunfante tiene un amplio desarrollo a partir del siglo III y adquiere su punto álgido durante el siglo IV, especialmente a partir de los ciclos latifundistas lo que lleva por tanto a la contaminación iconográfica.

Por mi parte a estas consideraciones añadiré que la *domina* ya sea bajo la personificación de una estación o no, muestra una clara posición de dominio en el registro superior y en el inferior una evidente exhibición de riqueza y joyas. Seguimos pensando que el mensaje de su poder es evidente, tierras, propiedades, joyas, tutelada por el marido, seguramente, pero ella aparece como mínimo en igualdad de condiciones, dos a dos y en una en la parte superior.

Prosiguiendo con este tratamiento igualitario entre el *dominus* y la *domina* debemos mencionar el mosaico con el banquete funerario de los esposos¹⁵, actualmente en el Museo arqueológico de Sfax. Se trata de Julius Serenus y su esposa Numitoria Saturnina quienes reclinados sobre sus lechos en reposo sostienen un vaso y un kantharos respectivamente. En cada uno de los extremos la inscripción con la identificación correspondiente y los años que vivieron.

La epigrafía nos habla de estas *dominas* de su afán por cuidar la familia o de su gran generosidad en las donaciones que hicieron a la comunidad pero su representación en mosaicos como el del caso que nos ocupa, en plena igualdad con el marido es poco habitual y de ahí su interés.

En escenas de banquete encontramos el mosaico de Cartago¹⁶ del siglo V, expuesto en el Museo del Bardo, donde los invitados se agrupan de tres en tres. De los grupos representados, en tres hay una imagen femenina en medio de dos masculinas, lo cual sigue siendo una prueba de la integración femenina en estos actos sociales.

En Sidi Grib el mosaico con dama embelleciéndose del siglo IV (FIG. 3), actualmente reserva del Museo del Bardo, es un mosaico de ostentación social.

Decoraba una estancia de las termas de una villa donde se re-

15. NEIRA, *La imagen en los mosaicos romanos*, cit., pp. 80-4.

16. M. ENNAÏFER, *Style fleuri et représentations figurées dans la mosaïque de Proconsulaire*, en DE BALANDA *et al.*, *Image de Pierre*, cit., pp. 53-62, lám. 215.



Fig. 3: Mosaico de Sidi Grib (Blanchard-Lemée, *Sols de la Tunisie romaine*, cit., fig. 116).

presentan en el vestíbulo al *dominus* dispuesto a partir de caza y a la *domina* sentada acompañada de dos sirvientas, adornadas de pendientes y collar mostrando el poder adquisitivo de la familia. Una le ofrece las joyas con las que se adorna y otra un espejo en el que se refleja su rostro.

La *domina* se presenta con una túnica decorada por franjas de tono dorado, sin mangas dejando al descubierto los brazos enjovados por múltiples brazaletes. Un collar de perlas entorno a su cuello, y una amplia diadema con piedras preciosas incrustadas cubren prácticamente toda la cabellera.

En este caso la *domina* cual si de una Venus se tratara, insertada en una escena de la vida cotidiana, nos da el mensaje subliminal de su poder, al figurar su retrato en una de las posesiones que controla junto a su marido. El paralelo más directo es el de la *domina* acompañada de sus hijos en Piazza Armerina.

Un mosaico del que desconocemos el programa decorativo en el que se insertaba es el famoso busto conocido como la dama de Cartago, en el Museo de Cartago¹⁷ (FIG. 4) datado entre el siglo V-VI. Su identificación ha suscitado diversas interpretaciones¹⁸, retrato de una imagen imperial, esfinge de un arcángel, alegoría de

17. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 251.

18. DE BALANDA *et al.*, *Image de Pierre*, cit., p. 533, lám. 288.



Fig. 4: Mosaico de Cartago (de Balanda *et al.*, *Image de Pierre*, cit., fig. 288).

la metrópoli de Cartago o alegoría de la unidad y prosperidad del Imperio¹⁹.

Nosotros por todos los atributos que porta creemos que se trata de un retrato de una dama relacionada con la familia imperial. Hay mucho cuidado por parte del artífice en mostrarnos los rasgos identificativos tanto físicos como de rango. Está vista de frente, porta un cetro con una esfera en el extremo, une dos dedos de la mano derecha en disposición de bendición y viste con túnica y manto de púrpura. El peinado presenta un recogido en lo alto adornado por una diadema de oro y de perlas. Las joyas con las que se adorna, además de la diadema de la cabeza son el broche que sujeta el manto, pendientes y brazaletes en la muñeca, todos ellos de factura exquisita.

Se trata de una imagen que además presenta aureola o nimbo, usado exclusivamente por la familia imperial o por los dioses.

19. M. ENNAÏFER, *La civilisation tunisienne à travers la mosaïque*, Tunis 1973, p. 91, lám. 39.

Nos muestra un poder supremo y para ello se rodea de los elementos identificativos máximos, incluyendo el de la protección que puede ejercer con su bendición.

Otro mosaico aunque perdido debe mencionarse, la escena de jardín en las termas de *Pompeianus* en la *villa* Ouet Atmenia en Argelia²⁰ donde la *domina* está sentada junto a un esclavo que la protege con una sombrilla del sol.

En cuanto a las representaciones de dominas en *Hispania* las encontramos acompañadas del marido, individualizadas, junto a los dioses, o mostrándose cual alegorías²¹. Todas ellas corresponden al Bajo Imperio, el cristianismo como nos dice J. M. Blázquez²² aún no está plenamente entronizado en la Península a comienzos del siglo IV, las actas de San Saturnino describen a *Hispania* como fundamentalmente pagana por tanto no es de extrañar que se produjera una contaminación de estas imágenes, especialmente en lo que respecta a las mitológicas.

El mosaico de *Sempronius* y *Tullia* de Itálica, hoy desaparecido y del que tan solo nos queda un dibujo de Demetrios de los Rios, reproducido por A. García y Bellido²³, muestra en un cuadrado tres figuras en pie, la central es Venus, identificada por la inscripción y a cada uno de sus lados *Sempronius* y *Tullia*. Los propietarios aparecen bajo la tutela de Venus, diosa del amor, la belleza, la fecundidad y la abundancia, arquetipos asignados a las mujeres, pero que también reflejarían el alto poder económico de sus protegidos. A Blanco Freijeiro²⁴ nos hace notar que el peinado de *Tullia* era el que estaba de moda a mediados del siglo III, de ahí que se le adjudique una cronología bajo Imperial.

Un mosaico plenamente representativo es el de Aquiles en Sky-

20. C. TISSOT, *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique*, Paris 1982; M. P. SAN NICOLAS, *Los espacios ajardinados en la musivaria romana*, «ETF(hist)», x, 1997, pp. 137-75.

21. G. LÓPEZ MONTEAGUDO *et al.*, *Recientes hallazgos de mosaicos romanos figurados en Hispania*, en VII CMGR, Tunis 1999, pp. 509-56.

22. J. M. BLÁZQUEZ, *España romana*, en *Historia de España*, dir. por R. MENÉNDEZ PIDAL, J. JOVER ZAMARA, Madrid 1982, pp. 415-47; M. SOTOMAYOR, *La Iglesia en la España romana y visigoda (siglos I-VIII)*, en R. GARCÍA VILLOSLADA, *Historia de la Iglesia en España*, Madrid 1979, pp. 35-333.

23. A. GARCÍA Y BELLIDO, *Andalucía monumental: Itálica*, Sevilla 1985, pp. 145-6, lám. XVIII.

24. A. BLANCO FREIJEIRO, *Mosaicos romanos de Mérida-Itálica*, en CMRE I, Madrid 1978, p. 54. Otacilia Severa la esposa de Filipo el Arabe lo llevaba así.

ros de la villa de la Olmeda en Pedrosa de la Vega en Palencia²⁵. En su orla entre ánades y delfines, enmarcados a modo de tondos o de camafeos tenemos una amplia galería de retratos de familia de los que se conservan catorce de los dieciocho que existían. Hay una mayoría femeninos y los cinco masculinos se encuentran repartidos en la orla que enmarca el tema principal. Todos estos retratos están tratados con gran detallismo tanto en el peinado como en lo que a las joyas se refiere, especialmente los pendientes con los que se adornan, sin olvidar las peculiaridades de los rasgos fisonómicos.

En uno de los estudios de G. López Monteaugudo se plantea la posibilidad de que estos retratos de personajes de la época se asociaran a sabios y musas en una lectura en clave filosófica sobre «el triunfo de la sabiduría encarnada por Ulises sobre la astucia de Aquiles»²⁶. El concretar específicamente quién sería la *domina* de la casa nos conduce a la sugerencia que ya hicieron diversos autores tal y como acabamos de mencionar en G. López y en J. Lancha²⁷ de que estos medallones estaban relacionados con el tema principal. A estas interpretaciones también se podría añadir que este tema de Aquiles en Skyros tenía una vertiente moralizadora respecto a las mujeres, incluidas las mitológicas que deben sacrificar a sus hijos en pro de la patria y por muchos esfuerzos que estas hagan por evitarlo como le sucedió a Thetis escondiendo a su hijo en el gineceo de Lycomenes, el destino de los dioses se ha de cumplir y ellas deben aceptarlo, como vimos en nuestro último estudio²⁸ sobre esta nereida.

25. P. DE PALOL, J. CORTES, *La villa romana de La Olmeda, Pedrosa de la Vega (Palencia)*, «Acta Arqueológica hispánica», 7, 1974; P. DE PALOL, *Los dos mosaicos hispánicos de Aquiles, el de Pedrosa de la Vega y el de Santiesteban del Puerto*, en II CMGR, París 1975, «Antigüedad y Cristianismo», VIII, pp. 227-40; M. GUARDIA, *Los mosaicos de la antigüedad tardía en Hispania. Estudios de iconografía*, Barcelona 1992, pp. 146-56; J. M. BLÁZQUEZ, *Retratos en los mosaicos hispanos y del Próximo Oriente en el Bajo Imperio (Siria, Jordania). La tradición en la antigüedad tardía*, «Antigüedad y Cristianismo», XIV, 1997, pp. 471-87; J. CORTES ÁLVAREZ DE MIRANDA, *Mosaicos en la villa romana La Olmeda*, Palencia 2008.

26. G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Reflejos de la vida intelectual en la musivaria romana*, «ETF(hist)», VII, 1994, pp. 249-308.

27. J. LANCHA, *Le rinceau aux médailles de la mosaïque d'Achille (Pedrosa de la Vega): essai d'interprétation*, en «Mosaicos romanos», *Actas de la 1 Mesa redonda hispano-francesa sobre Mosaicos Romanos, in memoriam M. Fernández-Galiano* (Madrid 1985), Madrid 1989, pp. 169-80.

28. M. DURÁN PENEDO, *Mosaicos con la iconografía de Thetis, madre de Aquiles en Turquía y en otros enclaves del Imperio*, en XI *Coloquio Internacional sobre el Estudio del Mosaico Antiguo*, (Bursa 2009), Istanbul 2011, pp. 363-80.

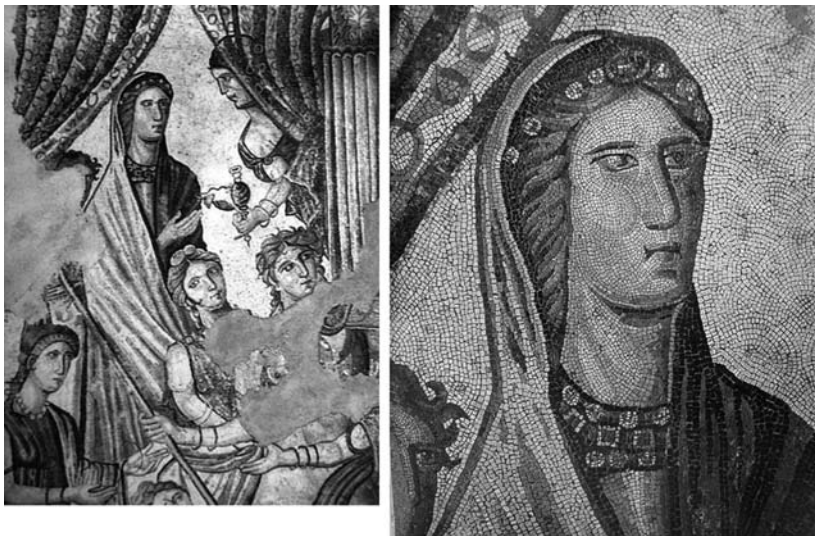


Fig. 5: Detalle de Rhea y dos damas del mosaico de Aquiles en Skyros, Palencia (Cortes Álvarez de Miranda, *Mosaicos en la villa romana La Olmeda*, cit., p. 45).

Respecto al grupo formado por Rhea y dos damas bajo los cortinajes dentro de las escenas de Aquiles en Skyros (FIG. 5) ya P. De Palol²⁹ comentaba que no encontraba un paralelo válido al mismo. Posteriormente en una nueva edición de 1986 la identifica con Rhea, la esposa del rey Licomenes, madre de las muchachas y señora del gineceo. Si observamos los paralelos de la escena de Aquiles en Skyros que nos muestra J. Lancha³⁰ tan solo hay uno, el mosaico de Cherchel donde una dama sentada, cual matrona, en el extremo derecho de la escena se muestra preocupada por lo que está contemplando³¹. Se la identifica como la madre de Deidaminia, o sea Rhea. Su disposición poco tiene que ver con el grupo de La Olmeda y la única connotación sería el uso de una imagen femenina en la escena, mezclada con las otras sin una identificación clara. Por otro lado en el mosaico de La Olmeda esta imagen no muestra la

29. DE PALOL, CORTES, *La villa romana*, cit., p. 229.

30. J. LANCHA, *Mosaïques et culture dans l'Occident romain, I^{er}-IV^e siècles*, Rome 1997, pp. 187-90, lám. LXXXIV-LXXXVI, Santisteban del Puerto en Jaén, El Jem, Cherchel, Tipasa, Palmira, Kourion, Esparta, Pompeya y Saint Colombe de Vienne.

31. Y que nos recuerda su disposición a la *Magna Mater* del mosaico de Arellano en la Despedida de Adonis.



Fig. 6: Detalle de los propietarios en el mosaico con Triunfo de Dionisos en la villa de Baños de Valdearados, Burgos (foto M. Durán Penedo).

más mínima preocupación por lo que está sucediendo. Aparece enmarcada por el cortinaje, casi de cuerpo entero, espléndidamente adornada con diadema de esmeraldas y collar de piedras preciosas. Está en una posición destacada por encima de las demás mujeres y aún conociendo su condición de reina, la relevancia de esa imagen en el conjunto nos lleva a pensar en la posibilidad de que la *domina* se retratase bajo la apariencia de este personaje literario, cual soberana de su hogar, recibiendo el huso de una sirvienta, exhibiendo su poder económico y su amplia familia tal y como correspondería a los postulados de la honorabilidad romana.

Este mosaico además está precedido por otro con el tema de la cacería que en ocasiones sirve para ensalzar la *virtus* del *dominus* uno de los jinetes en el centro del registro superior, levanta el brazo derecho con el signo de la victoria y por tanto estaría en plena sincronización con el tema de Aquiles y la galería de retratos que nos ofrece el conjunto.

En la villa de Baños de Valdearados, Burgos³² encontramos el

32. J. L. ARGENTE, *La villa tardorromana de Baños de Valdearados (Burgos)*, Ma-

tema del triunfo dionisiaco (FIG. 6), y a los posibles propietarios en busto, enmarcados por un roleo vegetal, en la orla pero sin ningún elemento identificable. También un mosaico con cuatro bustos femeninos (FIG. 7), de los que se conservan tres adornados por espléndidos collares nos llaman la atención en la estancia número 2 acompañando a un emblema octogonal central con una figura alegórica de Fortuna o de Abundancia según G. López. *et alii*.³³. Siguiendo a esta autora, estamos muy de acuerdo en que estos bustos estarían muy próximos estilísticamente a retratos de damas del Bajo Imperio, por el peinado o los adornos y aunque M. P. García-Gelabert³⁴ y F. J. de Rueda³⁵ hablan de la posibilidad de identificarlos con las estaciones, por su ubicación en los ángulos del tapiz y por la diferenciación de edad, no se observa ningún atributo de las mismas. Aún y en el caso que se presentaran como estaciones es evidente que los rasgos fisonómicos mostrados nos hacen pensar en la intención del retrato que poseerían. Este conjunto de mosaicos reflejan el interés por mostrar la prosperidad económica de la familia, basada seguramente en el cultivo de la viña y en la fertilidad de las tierras.

En la misma línea temática situaríamos el mosaico de la villa del Olivar del Centeno en Millanes de la Mata en Cáceres³⁶, parte de el restaurado recientemente y con una cronología del siglo IV.

drid 1979; GUARDIA, *Los mosaicos de la antigüedad*, cit., pp. 119-28, figs. 38-43; J. M. BLÁZQUEZ, *El mosaico con el triunfo de Dionysos de la villa romana de Valdearados (Burgos)*, Badajoz 1982, pp. 407-25; G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Mosaicos romanos de Burgos*, en CMRE XII, Madrid 1998, pp. 13-9; M. P. GARCÍA-GELABERT, *Estudio de la representación de retratos en mosaicos romanos del Norte de África y de Hispania*, en VII CMGR, (Tunís 1994), Tunís 1999, pp. 585-601; J. M. BLÁZQUEZ, *El mosaico báquico de Baños de Valdearados (Burgos, España)*, en EAD., *El Mediterráneo y España en la antigüedad. Historia, Religión y Arte*, Madrid 2003, pp. 781-9; T. KUZNETSOVA-RESENDE, *Aventura de Alma (ou a insercao d'un mosaico romano no seu contexto historico)*, «Artis», 6, 2007, pp. 73-92.

33. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Mosaicos romanos de Burgos*, cit., p. 17, lám. 4.

34. GARCÍA-GELABERT, *Estudio de la representación*, cit., pp. 593-5.

35. F. J. DE RUEDA, *Temas y programas iconográficos en la musivaria romana burgalesa: la villa de Baños de Valdearados*, «Biblioteca», 16, 2001, pp. 25-77.

36. LÓPEZ MONTEAGUDO *et al.*, *Recientes hallazgos*, cit., pp. 509-56; GARCÍA-GELABERT, *Estudio de la representación*, cit., pp. 588-9; J. LANCHÁ, *À propos de la mosaïque dionysiaque d'El Olivar del Centeno (Millanes de la Mata, Cáceres)*, «Anas», 13, 2000, pp. 125-35; estudio inédito de T. PETROVNA KUTZNETSOVA, *Os mosaicos con motivos báquicos de P. Ibérica*, Tesis de doctorado, Universidade de Lisboa, 1996-97, ex. doct., núm. 11, pp. 74-85, pl. 14, 15 y 45.



Fig. 7: Detalle de los bustos femeninos que rodean a Fortuna o Abundancia en Baños de Valdearados, Burgos (foto M. Durán Penedo).

El tema principal presenta un triunfo báquico y será concretamente en el lado derecho del cortejo donde se disponga la figura de Sileno, calvo, con barba y sobre el la inscripción SELENVS (*bedera*). A este personaje le sigue una ménade danzante ricamente adornada por diadema de perlas, diversas fíbulas que le sujetan la túnica y sobre ella la inscripción (R) ESCI(A). Según M. C. García-Hoz³⁷ estas inscripciones se refieren a los propietarios de la casa quienes se presentan como fieles seguidores de Dionisos y de todo lo que el

37. M. C. GARCÍA-HOZ *et al.*, *La villa romana del Olivar del Centeno (Millanes de la Mata, Cáceres)*, «Extremadura arqueológica», II, 1981, p. 398, fig. 3, 5, lám. II; M. C. GARCÍA-HOZ, *Los mosaicos de la villa romana del "Olivar del Centeno" (Millanes de la Mata, Cáceres): un repertorio bajoimperial*, «Anas», 11-12, 1998-99, pp. 133-44.



Fig. 8: Bustos femeninos en la villa del Olivar del Centeno en Millanes de la Mata, Cáceres (foto Museo de Cáceres y gentileza de J. Diego López).

comporta, riqueza y abundancia. Esta interpretación puede ser susceptible de otras lecturas³⁸ pero lo que si tenemos claro es que en otra estancia y en un mosaico geométrico se insertan tres bustos de damas (FIG. 8), que muestran peinados con moño alto, ricos pendientes, colgantes en el cuello y fíbulas sujetando el manto. Uno de ellos, el del extremo izquierdo esta rodeado por un círculo de laurel³⁹ que según su descubridora debió pertenecer a la *domina* de la casa. Posiblemente se trate de un ser superior, con unas cualidades conocidas por los demás miembros de la familia y que por ellas merecía rodearse de una orla de laurel⁴⁰.

38. Como la de LANCHÁ, *À propos de la mosaïque dionysiaque*, cit., pp. 125-35, quien considera la posibilidad de que tan solo la ménade danzante sea la propietaria.

39. El laurel es el árbol sagrado consagrado a Apolo quién en su persecución de Dafne ve como ella se transforma en ese vegetal. Apolo es el protector de la sabiduría, el arte, la poesía, la música y las artes adivinatorias.

40. Este motivo presenta diversos paralelos, uno de ellos lo encontramos en el busto femenino coronado de laurel en la necrópolis de Isola Sacra en Ostia.

En los programas decorativos en los que se incluyen escenas matrimoniales *dextrarum iunctio* dada la singularidad de su uso para nosotros son importantes, puesto que aunque no se representan directamente a los propietarios si que creemos que estos se incluyen bien formando parte del cortejo, asumiendo el papel de algún personaje legendario o incluso acompañando a las figuras protagonistas. El mosaico de Noheda en Cuenca, junto al de la villa de Arellano en Navarra o incluso el de La Malena en Zaragoza muestran elementos que nos inducen a planteamientos de lectura que van algo más allá de los meramente literarios o religiosos. En el mosaico de Noheda⁴¹ en Cuenca nos encontramos un Triunfo dionisiaco, escenas de Paris preparándose para la competición, la unión entre Paris y Helena y representaciones teatrales sobre los celos en el matrimonio, entre otros motivos. De los personajes teatrales, las damas ricamente engalanadas nos hacen dudar en una posible inclusión de la familia del dueño si bien D. Fernández Galiano⁴² no lo contempla. Muy similar a esta narración sería la usada en el mosaico de Arellano donde nuevamente hay una escena de matrimonio en este caso entre Attis e Ia⁴³, además de las Musas, el nacimiento de Attis y la despedida de Adonis en el *oecus*. M. A. Mezquiriz⁴⁴ y M. Unzu interpretan estos mosaicos en función de los espacios culturales de la villa y en la despedida de Adonis (FIG. 9) plantean una contaminación de mitos entre Attis y Adonis por los paralelismos de sus leyendas y por el conocimiento que el maestro musivario tuviera del tema. La *Magna Mater* está sentada en un espléndido trono cubierta de joyas y telas magníficas, acompañada de otra dama en pie, engalanada con peinado a base de trenza que le rodea la cabeza y otra parte del cabello suelto que le cae por la espalda. Se adorna el cabello y el cuello con finas joyas y lujosas vestimentas a base de túnica y *palla* a la moda de finales del siglo IV. Por mi parte añadiría que esta dama rica-

41. J. M. BLÁZQUEZ, *El soborno en la Iglesia antigua*, en G. BRAVO, R. GONZÁLEZ (eds.), *La corrupción en el mundo romano*, Madrid 2008, pp. 249-63.

42. D. FERNÁNDEZ GALIANO, *El triunfo del amor: mosaico de Paris y Helena de Noheda (Cuenca)*, en M. L. NEIRA, *Mitología e Historia en los mosaicos romanos*, Madrid 2010, pp. 111-36.

43. Para D. Fernández Galiano en vez de Attis podría tratarse de Paris, Pélope o Idas, ya que porta látigo símbolo de haber participado en la competición.

44. M. A. MEZQUIRIZ, M. UNZU, *Los mosaicos de la villa romana de Arellano*, en IX CMGR, *Roma 2001*, (Coll. EFR, 352), Rome 2005, pp. 987-99; M. É. MEZQUIRIZ IRUJO, *La villa romana de Arellano*, Navarra 2003, p. 227.



Fig. 9: Despedida de Adonis en Arellano, Navarra (foto M. Durán Penedo).

mente engalanada que acompaña a Cibele pudiera ser la propia *domina*, que se ha querido introducir en el mito, al igual que sucedería con el varón que se sitúa en el centro de la composición en segundo término en pie con barba y gorro con ornamentos, donde se observa que la túnica de la vestimenta presenta franjas similares a la dama que acompaña a Cibele.

La escena de esponsales entre Cadmo y Harmonia en el mosaico de La Malena, Zaragoza⁴⁵ fechado entre los siglos IV y V sería otro de los ejemplares donde existe la posibilidad de la contaminación y del uso de los personajes míticos para presentarse en una composición selecta que se reservaba a los intelectuales.

En la representación de las bodas según la interpretación de D. Fernández Galiano⁴⁶ y de M. Pilar San Nicolás⁴⁷ se nos presenta

45. N. R. FORSYTH, *The Punishment of Dirce and the Death of Laocoön on Constantinian Reverses*, «RN», 23, 1981, pp. 80-95, pls. 18-19.

46. D. FERNÁNDEZ GALIANO, *Cadmo y Harmonia. Imagen, Mito y Arqueología*, «JRA», 5, 1992, pp. 162-77.

47. M. P. SAN NICOLAS, *Los amores de Zeus/Júpiter en los mosaicos romanos de Hispania*, en X *Colóquio Internacional AHEMA (Coimbra, 2005)* (en prensa). Coincidi-

en el centro de la escena a Cadmo con túnica y toga acompañado por Atenea con lanza y casco. Harmonía, la novia, con velo y adornada por una diadema es entregada al esposo por Poseidón y junto a esta se encuentra Afrodita. En el centro y entre los dos esposos, Zeus coronado y con cetro, en segundo plano suponemos una galería de dioses presenciando la ceremonia y entre los que se identifica a Hermes con caduceo.

Un detalle anecdótico y simbólico sería el de los dos erotes en el centro de la composición y entre los novios, al igual sucede en el mosaico de Noheda en Cuenca, pero en este con uno solo.

Para J. Arce⁴⁸ se trata de la representación del matrimonio pudiendo tratarse de las propias bodas del propietario de la villa que se mostraría junto a los dioses que lo protegerían.

En los tres mosaicos los personajes femeninos aparecen ataviados siguiendo la moda del Bajo Imperio y donde las joyas en diademas, collares, broches y brazaletes se convierten en una verdadera exhibición⁴⁹, además en la Malena los protagonistas son de menor tamaño que los dioses y no portan nimbo aún y a pesar de que ellos tiene origen divino, de ahí que pensemos en esa posible contaminación donde *domina* y *dominus* se incluyeran.

No debemos olvidar que estos mosaicos también muestran el interés del propietario por marcar bien su nivel intelectual, el tema de Paris y Helena, Cadmo y Harmonia o el uso de una religión de origen oriental basada en el culto a Attis y a la diosa Mater Cibeles. Coincidimos con M. L. Neira⁵⁰ en que estos mosaicos con escenas de matrimonio también portaban el mensaje del matrimonio de tradición pagana en los que la fecundidad y la maternidad serían los valores esenciales del prestigio y el poder de los comanditarios a lo que nosotros añadiríamos también el de la *domina*, que en estos casos lo indicarían de forma subliminal.

mos con esta autora en la interpretación de los cuadrillos que acompañan la escena principal, tal y como presentamos en nuestra comunicación M. DURÁN PENEDO, *Dirce y Antiope: dos imágenes contrapuestas del ciclo tebano en los mosaicos hispano-romanos*, en *L'Africa romana* XVII, pp. 1299-322.

48. J. ARCE, *Las villae romanas no son monasterios*, «AESP», 65, 1992, pp. 323-8. Este autor apunta otra lectura completamente diferente de los cuadrillos de las esquinas: Aquiles y Briseida, Hero y Leandro, Atalanta y Meleagro y Triunfo de Venus.

49. Prudencio a finales del siglo IV, ya denunciaba los excesivos adornos de las damas en BLÁZQUEZ, *El soborno en la Iglesia antigua*, cit., p. 5.

50. NEIRA, *La imagen en los mosaicos romanos*, cit., p. 42.

Respecto a los mosaicos de la villa de Carranque⁵¹ en Toledo, su interpretación ha suscitado diversas lecturas ya sea en función de si su propietario fue Maternus Cynegius⁵² quién tuvo varios cargos durante el gobierno de Teodosio o si por el contrario se trata de otro Maternus⁵³ que gozó de una buena situación económica. El mosaico de la habitación identificada de Materno por la inscripción que la precede presenta un busto femenino nimbado y coronado rodeado por toda una serie de escenas amorosas de metamorfosis y al que se le ha dado la interpretación de un retrato de la *domina* de la casa, bajo los atributos posibles de Venus⁵⁴. Ni que decir tiene que para este análisis sería un ejemplo más a usar en nuestro planteamiento del poder de las dominas, pero no encontramos paralelos similares en mosaicos en los que la domina se muestre, coronada de laurel y con aureola cual si de una diosa o de la familia del emperador se tratase y que el *dominus* no se muestre, de ahí que descartemos la posibilidad de que se trate de la propietaria de la casa y prefiramos el de Venus. Coincidimos con M. L. Neira⁵⁵ en pensar que en estas *villae* sus propietarios recientemente convertidos al cristianismo mantenían las formas de cara al exterior pero en el interior de sus viviendas, empleaban básicamente los motivos geométricos o vegetales y conservaban algu-

51. J. ARCE, *El mosaico de Carranque*, «MDAI(M)», 27, 1986, pp. 204-10; D. FERNANDEZ GALIANO, *La villa de Materno*, en *Actas de la I Mesa Redonda*, cit., pp. 255-69; D. FERNANDEZ GALIANO, B. PATON, C. M. BATALLA, *Mosaicos de la villa de Carranque un programa iconográfico*, en *VI Coloquio Internacional sobre mosaicos antiguos*, (Palencia-Mérida, octubre 1990), Palencia 1994, pp. 317-26; B. PATON, *La mansión de Maternus*, en *Carranque. Esplendor de la Hispania de Teodosio*, Barcelona 2001, pp. 71-9.

52. M. MAYER, D. FERNANDEZ GALIANO, *Epigrafía de Carranque*, en *Carranque. Esplendor de la Hispania de Teodosi*, Barcelona 2001, pp. 107-20; B. PATON, *La mansión de Maternus*, cit., pp. 71-9; ID., *Parque arqueológico de Carranque* «Revista de Arqueología», 267, 2003, pp. 54-9.

53. J. ARCE, *La villa romana de Carranque (Toledo, España): identificación y propietario*, «Gerión», 23, 2003, pp. 17-30; J. GÓMEZ PALLARES, *Edición y comentario de las inscripciones sobre mosaico de Hispania. Inscripciones no cristianas*, Rome 1997, pp. 148-53.

54. LANCHI, *Mosaïques et culture*, cit., n. 82, pp. 164-8, lám. LXXI-LXXIV. Esta autora cree que puede ser Venus o tal vez una abstracción personificada pero en ese caso debería llevar una inscripción.

55. M. L. NEIRA, *Aproximación a la ideología de las elites en Hispania durante la antigüedad tardía. A propósito de los mosaicos figurados de Domus y Villae*, «AAC», 18, 2007, pp. 263-90.



Fig. 10: Busto femenino de la Garriga, Barcelona (foto Museo episcopal de Vic).

nos motivos mitológicos clásicos, bien por bagaje cultural o bien por haber recibido aquellas propiedades en herencia, tal y como nos cuenta J. M. Blázquez⁵⁶ con la conversión de la rica Melania la Joven. De ahí que en Carranque sigan apareciendo temas paganos. Actualmente la interpretación que se daba de basílica al edificio próximo a la villa ha cambiado y ahora se considera una edificación palaciega, de muestra de poder y la pequeña construcción entre este y la villa sería el mausoleo de los propietarios.

El mosaico con el busto femenino procedente de la Garriga, Barcelona⁵⁷ (FIG. 10) del siglo IV, hoy en el Museo episcopal de

56. J. M. BLÁZQUEZ, *Aspectos del ascetismo de Melania la Joven: las limosnas*, en ID., *Intelectuales, ascetas y demonios al final de la antigüedad*, Madrid 1998, pp. 366-88.

57. M. TENAS, LL. VILA, *Villa romana de Can Terrés. Projecte arqueològic*, «Lau-ro», 12, 1996, pp. 47-70. Nos consta que Godoy no es coetáneo al momento del hallazgo del mosaico y por tanto no está constatado que formara parte de un mosaico con estancias.

Vic, muestra larga cabellera de rizos que cae por la espalda y en la frente bajan por ambos lados. Se adorna con pendientes y collar con colgante. El manto que le cubre la cabeza se sostiene con una diadema y porta un cetro rematado en doble cruz. El aspecto de esta imagen es solemne y la cuidada representación de los rasgos físicos, en el cabello y los adornos, nos conduce a pensar tal y como ya dijimos en el congreso de Roma⁵⁸ que se trata de un retrato, tal vez el de la *domina* de la casa, que busca ser lo más fiel posible a la realidad con unos elementos, como el cetro que nos confiere la autoridad de que estaría imbuida.

En esta relación de mosaicos no debemos de olvidar el mosaico de la villa de Cardilio en Torres Novas, Portugal⁵⁹ datado en el siglo IV. En el que específicamente se inserta la inscripción *Viventes Cardiliu et Avita felix turre* junto al tema de las estaciones y que J. Encarnaçao⁶⁰ interpreta como “O feliz torre viviendo Cardilio y Avit”. Los nombres de los propietarios se destacan como los artífices de la prosperidad y la abundancia de la casa y en este caso el nombre de la *domina* sigue figurando al lado del marido. A. Do Paço⁶¹ nos describe que el propietario está representado de forma esquemática con ropas báquicas de cuerpo entero con dos cráteras a su izquierda y una caída a sus pies. A la derecha del mismo un busto femenino muy esquemático junto al que se encuentra una hoz que sería el de la *domina*. Los elementos que los acompañan, hoz y crateras estarían en perfecta relación con la posible producción agraria de la villa, cereal y vid.

Otro ejemplo interesante y ampliamente estudiado es el mosaico de las estaciones del corredor oeste del peristilo de Rabaçal⁶², M. Pessoa⁶³ nos señala que podrían ser retratos de familiares del

58. M. DURÁN PENEDO, *Aproximación a la evolución de la iconografía realista en el mosaico hispanorromano: un aspecto identificador del status de los propietarios*, en *IX CMGR, Roma 2001*, (Coll. EFR, 352), Rome 2005, pp. 1203-22.

59. A. DO PAÇO, *Mosaicos de la villa de Cardilius en Torres Novas (Portugal)*, «AEspA», 37, 1964, pp. 81-7; GARCIA-GELABERT, *Estudio de la representación*, cit., p. 587.

60. J. ENCARNANÇA, *A epigrafia do momento: grafitos... a comunicação sedutoria*, en *Atti del colloquio AIEGL (Borghesi 2007)*, a cura di M. G. ANGELI BERTINELLI, A. DONATI, «Epigrafia e Antichità», 27, 2009, pp. 15-28.

61. DO PAÇO, *Mosaicos de la villa de Cardilius*, cit., pp. 81-7.

62. M. PESSOA, *Villa romana do Rabaçal: um objecto de arte na paisagem*, Penela 1998, p. 51; ID., *Arte sempre nova nos mosaicos romanos das Estações do Ano em Portugal*, Penela 2005, pp. 6-18.

63. M. PESSOA, *A stibadium with a Mosaic in the Roman Villa of Rabaçal*, Pene-

comanditario, dado que su engalanamiento marca una distinción social, y ello estaría en perfecta relación con la contaminación que en algunas ocasiones se ha ido produciendo durante el siglo IV, como vamos observando.

También en el mosaico del *triclinium* M. Pessoa apunta la posibilidad de que la propia *domina* pudiera estar representada en el centro del *triclinium* bajo la asociación con alguna alegoría y rodeada por las estaciones. Lamentablemente el fragmento conservado, limita mucho la interpretación y se hace difícil concretarla.

Para finalizar diremos que a lo largo de este análisis hemos constatado como el hecho de que en el Norte de África y en *Hispania* existan dominas ricas y con poder suficiente para conseguir ser incluidas sus imágenes en los mosaicos de sus viviendas, ha dado como resultado una serie de mosaicos que en algunos casos desde su aparición han suscitado múltiples comentarios.

De catorce mosaicos documentados en *Hispania* con retratos de los propietarios, en ocho de ellos analizados en esta comunicación, encontramos la inclusión de dominas, de ahí que aunque no sea una costumbre generalizada, donde aparecen nos están reflejando el poder que tuvieron para conseguir ser representadas y no ser excluidas del protagonismo que ello implicaba.

Es evidente que en ocasiones se produce la contaminación con diferentes temas por el interés en mostrarse y perpetuarse especialmente en el Bajo Imperio. De todas maneras será básicamente en *Hispania* donde se produzca esta contaminación, al incluirse estas dominas y *dominus* en las escenas mitológicas o literarias, como vemos en Noheda, Arellano o La Malena y contrariamente a lo que sucede en el Norte de África, donde los mosaicos no nos ofrecen ningún tipo de duda, las dominas son claramente identificables, no precisan inscripciones, salvo las funerarias y nos muestran su elevada posición económica.

En *Hispania* en algunas ocasiones las inscripciones nos identifican a estas dominas, Itálica, Olivar del Centeno y Torres Novas. En estos casos tienen la finalidad de afianzar el nombre de unas personas conocidas, bien por su poder económico o por el de simplemente satisfacer la vanidad personal de perpetuación.

En el resto de mosaicos tanto en África como en *Hispania*

otros elementos nos ayudan a descubrirlas: La ubicación en la escena claramente individualizadas, bien como retratos alegóricos o en relación con la divinidad como vemos en El Olivar del Centeno, Baños de Valdearados (Burgos), La Garriga (Barcelona) o en Cartago. Su disposición es un elemento definitorio y coincidimos con G. López Monteagudo⁶⁴ en que estos bustos frontales en medallones pueden ser interpretados como retratos o como alegorías. Por otro lado la inclusión de estas dominas en escenas de la vida cotidiana mostrando su poder, Dominus Iulius, El Alia, Sidi Grib, es muy evidente y además podemos encontrarlas formando parte de la temática principal junto a otros dioses y a otros personajes literarios, cual retrato familiar como vemos en La Olmeda, La Malena, posiblemente Noheda, sin olvidarnos de Arellano y Rabaçal. También el realismo de las fisonomías, la exhibición de vestimentas y joyas siguiendo la moda del momento o la disposición privilegiada en la composición, son suficientes elementos como para pensar que estamos ante las dominas y *dominus* de aquellas mansiones que imbuidos de la solemnidad de las diversas escenificaciones mitológicas o literarias, perpetúan de forma indirecta y a través de los mosaicos, su poder y su riqueza.

64. LOPEZ MONTEAGUDO *et al.*, *Recientes hallazgos*, cit., p. 514.

John J. Herrmann Jr., Donato Attanasio,
Robert H. Tykot, Annewies van den Hoek
Aspects of the Trade in White and Gray
Architectural Marbles in Algeria

Quarries at Cap de Garde, Djebel Filfila and Mahouna in Algeria are characterized isotopically and in terms of their grain size and optical characteristics. On this basis the marble of architectural decoration from the cities of *Hippo Regius*, *Rusicade*, *Calama*, *Thibilis* and *Caesarea* is assigned to these quarries, as well as to Carrara in Italy and Proconnesus in Asia Minor.

Key words: quarries, stable isotopes, Cap de Garde, Djebel Filfila, Mahouna.

Methodology

Algeria is richly endowed with quarries of marble, calcite-alabaster, and high quality travertine (sometimes called onyx marble), but the archaeological role of these quarries has only recently begun to be explored with the support of scientific techniques. With the assistance of Algerian Ministry of Energy and Mines, we have undertaken systematic surveys of eight Algerian quarries, primarily those managed by Enamarbre, the national marble company, and with the assistance of the Ministry of Culture we have taken samples from objects in Algerian museums and archaeological sites to identify possible ancient use of these quarries. Robert Tykot is measuring the samples' maximum grain size (MGS) and analyzing their ratios of stable isotopes of carbon and oxygen¹. Donato Attanasio has begun analysis by paramagnetic resonance spectroscopy (EPR)². This paper is a report on work in progress. In many cases, the scientific analy-

* John J. Herrmann Jr., Museum of Fine Arts, Boston; Donato Attanasio, ISM-CNR, Rome; Robert H. Tykot, University of South Florida, Tampa; Annewies van den Hoek, Harvard Divinity School, Cambridge (MA).

1. On this widely used technique, see, for example, D. ATTANASIO, *Ancient White Marbles: Analysis and Identification by Paramagnetic Resonance Spectroscopy*, Rome 2003, pp. 44-8.

2. On this technique, see *ibid.*, pp. 55-100.

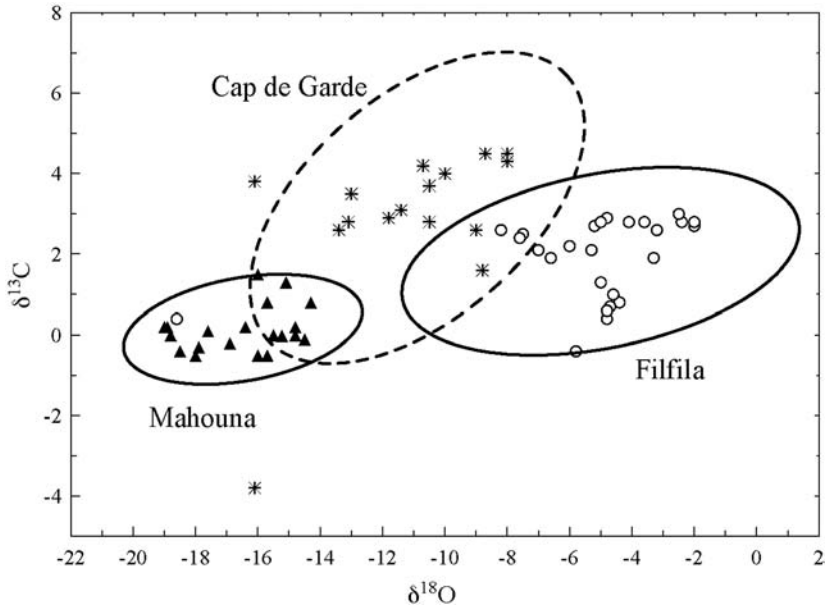


Fig. 1: Isotopic fields of the main Algerian quarries of white marble and travertine.

ses completed so far do not provide definitive evidence to identify the quarry from which a specific object came, but archaeological considerations and optical criteria can indicate the most probable option offered by the analyses.

The focus of this paper is on the white and gray marbles used for ancient architecture: that is, column shafts, capitals, bases, pavements and wall incrustations. Architectural accessories, such as altars and statue bases, are also included. Algeria has two celebrated quarries of white marble, one on Cap de Garde near Annaba and another on Mt. Filfila near Skikda, both on the Eastern coast of the country. Clear signs of Roman work have appeared in both³. On the basis of isotopic data collected in our research and supplement-

3. F. ANTONELLI *et al.*, *Minero-petrographic and Geochemical Characterization of "greco scritto" Marble from Cap de Garde, Near Hippo Regius (Annaba, Algeria)*, «Archaeometry», 51, 3, 2009, p. 355, fig. 5; IDD., *On the White and Coloured Marbles of the Roman Town of Cuicul (Djemila, Algeria)*, «Archaeometry», 52, 4, 2010, p. 588, fig. 13.

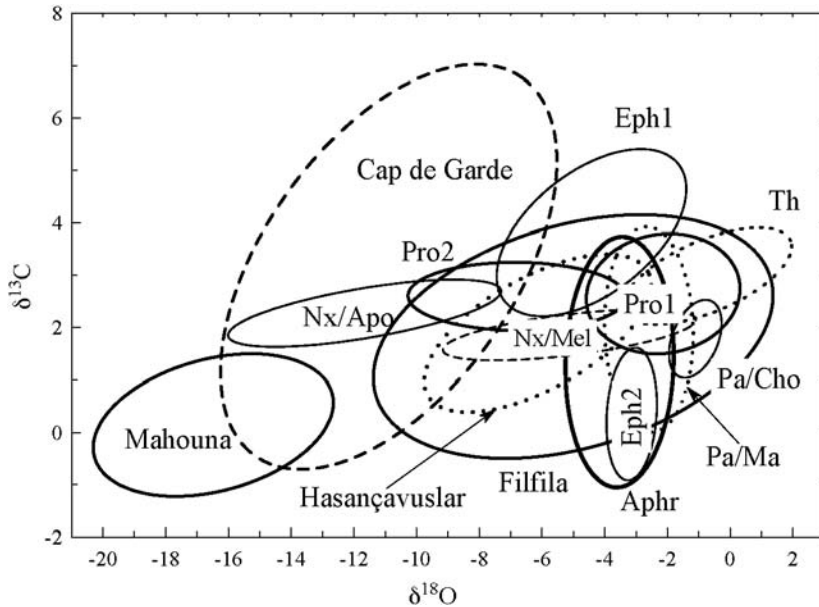


Fig. 2: Isotopic fields for coarse-grained white marbles used in antiquity.

ted by data from studies by Antonelli and co-workers⁴, we have defined fields for these quarries and established ellipses of 90% probability (FIG. 1). Our studies have indicated that the quarry at Mahou-na also produced white architectural decoration during antiquity. In modern times, Mahou-na, which is located near Guelma in Eastern Algeria, is primarily known for gaudy colors of pink, gray, and brown, but in antiquity its areas of white or almost-white marble were evidently exploited for columns and altars. The isotopic fields for these three quarries overlap to some degree. Grain size measurements can help to resolve some ambiguities. Cap de Garde generally produced coarse-grained marbles. In a study by Antonelli and co-workers, the maximum grain size varies between 2,2 and 6,7 mm, with an average of 3,65 mm⁵. In our sampling, MGS at Cap de Garde was somewhat lower, ranging from 1,5 to 4 mm (18 samples). Filfila produced both fine-grained and coarse-grained marble,

4. See the articles cited in the previous note.

5. ANTONELLI *et al.*, *Minero-petrographic and Geochemical Characterization*, cit., p. 358.

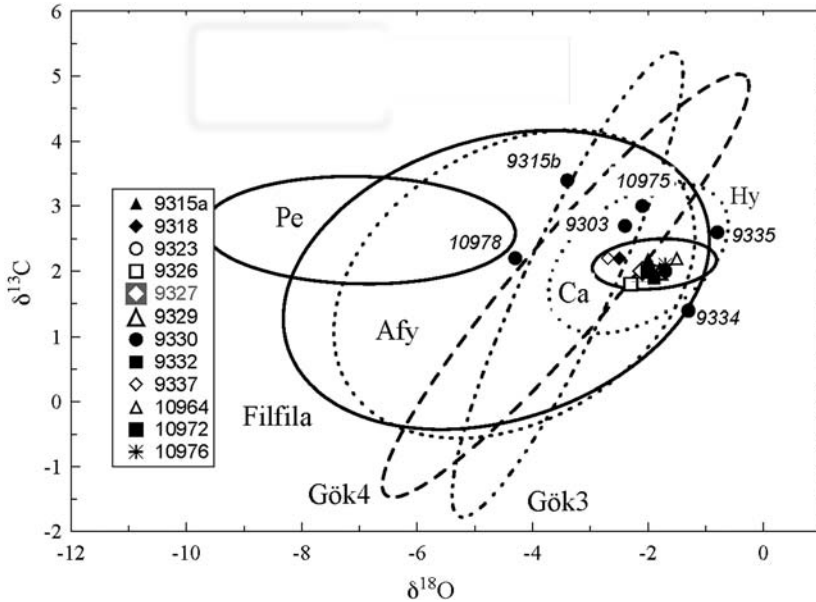


Fig. 3: Artifacts from *Caesarea* (Cherchel) plotted against fine-grained marbles.

although Antonelli and co-workers found only fine grain⁶. In our survey, MGS ranged from 0,3 mm to 15 mm (45 samples). Grain size at Mahouna is again highly variable, with MGS ranging from 0,5 mm to 8 mm (29 samples).

When the isotopic fields are compared with those of quarries elsewhere in the Mediterranean world, more ambiguities appear. Even when considering only major quarries of coarse-grained marble, the isotopic field for Filfila coincides with many others (FIG. 2). Filfila must also be juxtaposed with fine-grained marbles as well (FIG. 3). Color, markings, and historical and geographical considerations, however, can help to suggest the most probable result in many ambiguous cases.

Table 1: Architectural decoration in white marble at *Caesarea* (Cherchel).

USF lab #	$\delta^{13}\text{C}$	$\delta^{18}\text{O}$	MGS	Possible quarries*	Location	Cat. or inv. #	Description
9303	2,7	-2,4		<u>E</u> , <u>Pror</u> , <u>Pa/Ch</u> , <u>Ephz</u> , <u>Th</u>	Outside Museum		Polygonal cornice from the theatre
9315a	2,2	-2,0		<u>Ca</u> , <u>Afy</u> , <u>Hy</u> , <u>F</u>	Place des Martyrs	Pensabene 40	Corinthian capital
9315b	3,4	-3,4		<u>Afy</u> , <u>F</u> , <u>Gök3</u>	Place des Martyrs	Pensabene 40	Corinthian capital
9318	2,2	-2,5		<u>Ca</u> , <u>Afy</u> , <u>Hy</u> , <u>Gök3/4</u>	New Museum	Pensabene 87	Corinthian capital
9323	2,0	-1,9		<u>Ca</u> , <u>Afy</u> , <u>Hy</u> , <u>F</u>	Museum	PL21	Vine pillar
9326	1,8	-2,3		<u>Ca</u> , <u>Afy</u> , <u>Hy</u> , <u>F</u>	New Museum	Pensabene 33	Corinthian capital
9327	2,0	-2,1	fine	<u>Ca</u> , <u>Afy</u> , <u>Hy</u> , <u>F</u>	Museum	CH51	Corinthian capital
9329	2,0	-1,8	fine	<u>Ca</u> , <u>Afy</u> , <u>Hy</u> , <u>F</u>	Museum	Pensabene 29	Corinthian capital
9330	2,0	-1,7		<u>Ca</u> , <u>Afy</u> , <u>Hy</u> , <u>F</u>	Route Nationale/ Route Revolution	Pensabene 66	Corinthian capital with vine helices
9332	1,9	-1,9	fine?	<u>Ca</u> , <u>Afy</u> , <u>Hy</u> , <u>F</u>	Place des Martyrs		Column shaft beside fountain
9334	1,4	-1,3		<u>E</u> , <u>Pa/Ch</u>	New Museum	A437	Corinthianizing pilaster capital
9335	2,6	-0,8		<u>E</u> , <u>Pror</u> , <u>Th</u>	Museum	PL01	Vine pillar
9337	2,2	-2,7	fine	<u>Ca</u> , <u>Afy</u> , <u>Hy</u> , <u>F</u> , <u>Gök3/4</u>	Route Nationale/ Route Revolution	Pensabene 57	Corinthian capital
10964	2,2	-1,5	1,5 mm	<u>Ca</u> , <u>Afy</u> , <u>Hy</u> , <u>F</u>	Museum	Pensabene 95?	Corinthianizing capital with leaf volute
10972	2,0	-2,0	1,0 mm	<u>Ca</u> , <u>Afy</u> , <u>Hy</u> , <u>F</u>	New Museum	Pensabene 96	Corinthian capital

* *Abbreviations* in the tables: USF = University of South Florida; MGS = maximum grain size. Possible quarries are selected from either the coarse-grained or fine-grained group. Preferred quarries are underlined.

Table 2: Architectural decoration in white marble at *Hippo Regius* (Annaba).

USF lab #	$\delta^{13}\text{C}$	$\delta^{18}\text{O}$	MGS	Possible quarries*	Location	Museum inv. #	Description
10975	3,0	-2,1	2,0 mm	<u>ProL</u> , F, Th	West Baths, storage		Cornice with plain sima and acanthus Molding, h 45,2 cm Gray-streaked cornice (cavetto, roundel, sima) 107x23x25 cm
10976	2,0	-1,7	0,3 mm	E, Ca, Afy, Hy	West Baths, storage		
10978	2,2	-4,3	3,0 mm	E, Proz, Nx/Mel, Eph2, H	West Baths, in situ		Revestment at NW corner of Promenoir A (north)
98703	2,3	-9,0	coarse	<u>CdG</u> , Proz, Nx	Theatre		Acanthus pillar
8704	3,5	-8,5		<u>CdG</u> , Proz	Theatre		Detached slab on <i>scenae frons</i>
8705	5,2	-6,2		<u>CdG</u>	Theatre		Corinthian capital
9343	3,9	-8,1	coarse	<u>CdG</u>	Museum courtyard	1032	Schematic Composite capital
9349	3,8	-7,4	coarse	<u>CdG</u>	Sea front		Block of quay
10990	2,2	-2,2	0,6 mm	<u>E</u> , Ca, Hy, Afy, Gök4	Outside Museum		Grayish column shaft, Ø 36,8 cm

* Abbreviations in the tables: USF=University of South Florida; MGS=maximum grain size. Possible quarries are selected from either the coarse-grained or fine-grained group. Preferred quarries are underlined.

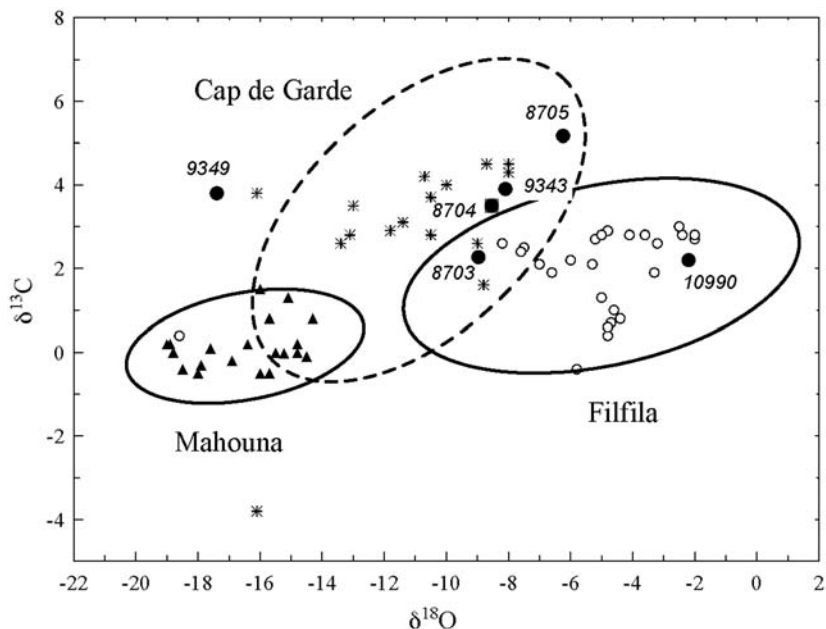


Fig. 4: Artifacts from *Hippo Regius* (Annaba).

Results and discussion

During the Roman imperial period, Algerian quarries seem to have had different spheres of influence within the country, although inevitably there were intruders into those spheres. Cherchel, ancient *Caesarea*, forms the most striking regional compartment. The city was the Mauretanian royal capital up to 40 CE, and this exalted status is reflected in the quality and cosmopolitan origin of its marbles. The city is distinguished by large numbers of beautiful Augustan Corinthian capitals, datable from about 20 BCE to 20 CE. No other site in the Mediterranean outside of Rome has as many examples of the type, which were undoubtedly carved by workshops originating in Rome. Patrizio Pensabene, who has catalogued sixty-five such pieces at Cherchel, attributed their fine-grained white marble optically to the quarries of Carrara⁷, and his

7. P. PENSABENE, *Les chapiteaux de Cherchel. Étude de la décoration architectonique*, (BAA, suppl. 3), Alger 1982, cat. nos. 19-83.

opinion seems amply justified by our isotopic evidence (TAB. 1, FIG. 3). None of the nine Cherchel capitals we tested had isotopic signatures that fell outside the small Carrara field. A fluted shaft and a decorated pillar also seem to be from Carrara isotopically and visually (USF 9323, 9332). So far we have not found certain evidence of architectural decoration in Carrara marble elsewhere in Algeria, further confirming Cherchel's favored status⁸. Not all the Cherchel capitals, however, belong to the lofty Augustan group; some date from the third and fourth centuries and are provincial in workmanship (USF 9318, 10964, 10972). These late capitals might have been made of old Carrara blocks or of Filfila marble, whose isotopic signature overlaps that of Carrara.

Carrara was not the only quarry that provided white marble for architectural decoration in Cherchel. During the royal period the main alternative source probably was Djebel Filfila (TAB. 1). A beautiful pilaster capital (USF 9334), a vine pillar (USF 9335), and a cornice of early Augustan type (USF 9303)⁹ are carved of grayish, rather coarse-grained marbles. Isotopically these materials could be from Filfila or from various coarse-grained quarries, including Paros, Ephesus, and Proconnesus in the Sea of Marmara. Parian, however, was a high-status marble normally used for sculpture rather than architecture, and Proconnesian and Ephesian marbles were not much used in the West until the second century¹⁰.

In the second and third centuries Proconnesian marble did make its appearance at Cherchel. Pensabene catalogues six Corinthian capitals of Asia Minor type and of Antonine to Severan date, and on a visual basis he plausibly ascribes their marble to the Proconnesus¹¹. A cornice at Cherchel can be identified as Proconnesian on the basis of its isotopic ratios and grain size (USF 10975).

8. Carrara was also missing at Djemila: ANTONELLI *et al.*, *On the White and Coloured Marbles*, cit., p. 594.

9. From the theatre: J.-M. BLAS DE ROBLÈS, C. SINTES, *Sites et monuments antiques de l'Algérie*, Aix-en-Provence 2003, p. 281.

10. D. ATTANASIO, M. BRILLI, M. BRUNO, *The Properties and Identification of Marble from Proconnesos (Marmara Island, Turkey): A New Database Including Isotopic, EPR and Petrographic Data*, «Archaeometry», 50, 5, 2008, pp. 747-74.

11. PENSABENE, *Les chapiteaux de Cherchel*, cit., cat. nos. 88-93. For the chronology, compare more recent works, such as M. FISHER, *Das korinthische Kapitell im Alten Israel in der hellenistischen und römischen Periode*, Mainz am Rhein 1990; F. BIANCHI, *Su alcuni aspetti della decorazione architettonica in marmo a Leptis Magna in*

Hippo Regius, located in modern Annaba, and the nearby quarries on Cap de Garde represent another distinct regional concentration. Marble from Cap de Garde usually has very coarse grain and is usually streaked with gray bands and spots. Most of the marble for architectural decoration in *Hippo* looks as though it comes from Cap de Garde, and isotopic tests by – and – large confirm this origin (TAB. 2, FIG. 4). The pre-Roman seafront wall (USF 9349)¹² has an isotopic ratio distant from the main Cap de Garde ellipse, but it coincides rather well with one stray sample from the quarries. Cap de Garde, however, does not have a complete monopoly at *Hippo*. A column shaft (one of a pair) has isotopic ratios compatible with Mt. Filfila (USF 10990), and its fine grain and uniform light gray color also correspond to this source.

Formerly Cap de Garde was thought to be the source of a grey and white patterned marble called *greco scritto*¹³. Some plaques of classic *greco scritto*, with its convoluted veins, are set into the walls of the Cherchel museum, but otherwise it is rare or missing in Algeria. It has recently been shown that the classic *greco scritto* actually came from quarries near Ephesus¹⁴. The spotted and streaked marble of Cap de Garde was, in any case, exported to Tunisia, Libya, and Central Italy in the form of column shafts, capitals, and marble revetment plaques¹⁵. In Sardinia a column shaft in the cathedral of Santa Giusta and a doorpost of Santa Maria in Uta seem optically to be marble from Cap de Garde.

Skikda, ancient *Rusicade*, is another center with a distinct personality, and the city was closely connected with the nearby quarries on Mt. Filfila. Most of the marble for architectural decoration in the city's museums looks as though it comes from those quar-

età imperiale, «Marmora. An international journal for archaeology, history and archaeometry of marbles and stones», 5, 2009, pp. 45-70.

12. X. DELESTRE, *Histoire des recherches. Techniques et matériaux de construction*, and D. LAVERGNE, *Le quartier "des villae du front de mer"*, in X. DELESTRE (éd.), *Hippone*, Aix-en-Provence 2005, pp. 63-4, 83-4, 127-38.

13. M. C. MARCHEI, *Greco scritto*, in G. BORGHINI (a cura di), *Marmi antichi*, Roma 1997, p. 237; ANTONELLI *et al.*, *Minero-petrographic and Geochemical Characterization*, cit., pp. 351-64.

14. D. ATTANASIO *et al.*, *On the Ephesian Origin of Greco Scritto Marble*, in *Proceedings of ASMOSIA IX (Tarragona 2009)*, Tarragona 2012, tab. 2, O1, O3.

15. J. HERRMANN *et al.*, *Characterization and Distribution of Marble from Cap de Garde and Mt. Filfila, Algeria*, in *Proceedings of ASMOSIA IX*, cit.; ATTANASIO *et al.*, *On the Ephesian Origin of Greco Scritto Marble*, cit., tab. 2, O1, O3.

Table 3: Architectural decoration in white marble at *Ruscade* (Skikda).

USF Lab #	$\delta^{13}\text{C}$	$\delta^{18}\text{O}$	MGS	Possible quarries*	Location	Museum inv. #	Description
9352	3,7	-4,7	coarse	<u>CdG</u>	Theatre		Column shaft with wavy stripes
10918	2,7	-4,3	1,0 mm	<u>E</u> , Pro2, H, Ephr-2	Museum	Ch Sk.051	Composite capital
10938	2,8	-5,0	2,0 mm	<u>E</u> , Pro2, H, Eph1	Theatre	C.16	Schematic Composite capital
10939	2,6	-5,3	2,0 mm	<u>E</u> , Pro2, H, Eph1	Theatre	C.28	Schematic Composite capital
10940	2,8	-5,0	2,5 mm	<u>E</u> , Afy, Pe, Pro2	Theatre	C.29	Asiatic Corinthian pier capital
10941	3,1	-6,6	2,0 mm	<u>F</u> , <u>CdG</u> , Pro2, Eph1	Theatre	C.31	Schematic Composite capital
10942	2,3	-5,5	2,5 mm	<u>E</u> , Pro2, H, Eph1	Theatre	C.47	Schematic Composite capital
10943	3,3	-6,5	8,0 mm	<u>F</u> , <u>CdG</u> , Pro2, Eph1	Theatre	C.56	Corinthian capital
10944a	2,4	-13,1	0,5 mm	<u>E</u> , CdG	Theatre	C.66	Corinthian capital with decorated abacus
10944b	2,4	-13,0	0,5 mm	<u>E</u> , CdG	Theatre	C.66	Corinthian capital with decorated abacus
10945	2,7	-5,4	2,0 mm	<u>E</u> , Pro2, H, Eph1	Theatre	C.73	Schematic Corinthian capital
10946	2,5	-8,2	1,1 mm	<u>E</u> , CdG, Pe	Theatre	C.22	Schematic Corinthian capital
10947	0,8	-6,7	2,0 mm	<u>E</u> , Afy	Theatre		Composite capital with decorated abacus
10950	3,3	-13,3	2,0 mm	<u>CdG</u>	Theatre	Col.51	Column shaft
10951	2,8	-7,6	1,5 mm	<u>E</u> , CdG, Pe	Theatre	Col.67bis	Giant column shaft

* Possible quarries are selected from either the fine-grained or the coarse-grained group. Preferred quarries are underlined.

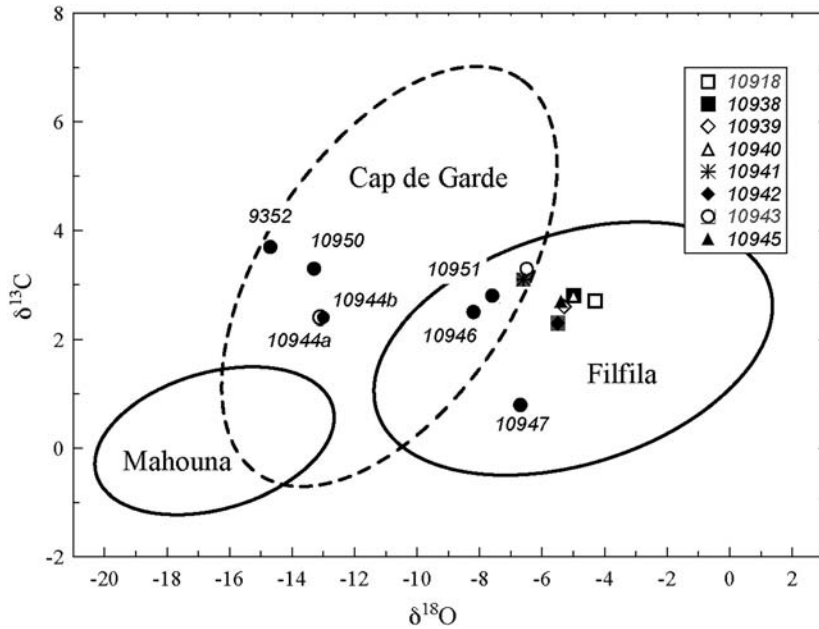


Fig. 5: Artifacts from *Rusicade* (Skikda).



Fig. 6: Corinthian pier capital of Proconnesian type, marble probably from Filfila, at Skikda theater (USF 10940).

Table 4: Architectural decoration in white marble at *Calama* (Guelma) and *Thiblis* (Announa).

USF lab #	$\delta^{13}\text{C}$	$\delta^{18}\text{O}$	MGS	Possible quarries*	Location	Museum inv. #	Description
8702	1,8	-15,5	coarse	<u>CdG</u>	Guelma, Jardin Archéologique	Col.JAG 001	Column shaft with dark gray diagonal bands
9385	1,9	-15,9	coarse	<u>CdG</u> , Nx	Guelma, Jardin Archéologique	Col.JAG 001	Column shaft with dark gray diagonal bands
9388	0,2	-18,6		<u>M</u>	Guelma, Museum	Col.guel.001	Tuscan column, Altar of Anstittii, Announa, travertine
9389	0,7	-14,1		<u>M</u>	Guelma, Museum, Ch.003	Pacht.pl.8.2	Corinthian capital with red marks
9390	0,5	-15,9		<u>M</u>	Guelma, Museum	IL.007	Altar of Freundus, reddish
9493	0,5	-14,9		<u>M</u>	Guelma, Museum	Th.462	Altar of the Anstittii, Announa, front, banded travertine
9494	0,5	-19,3		<u>M</u>	Guelma, Museum	Th.462	Altar of the Anstittii, Announa, back, banded travertine
9454	0,5	-19,0	coarse	<u>M</u>	Announa, Market of Livius Felix		Altar with garland, patera, jug; layered travertine
9455	-1,1	-17,2	coarse	<u>M</u>	Announa, arch at forum entry		Corinthian pier capital, red and white, layering/foliation
9456	0,0	-17,9	coarse	<u>CdG2</u> , M, unknown?	Announa, South Church		Column shaft with dark gray diagonal stripes
9457	3,5	-15,5	coarse	<u>CdG</u>	Announa, below South Church		Column shaft with dark gray diagonal bands
10836	0,3	-8,7	0,8 mm	<u>F</u>	Guelma, in front of Museum		Corinthian capital with leaf and stem to abacus flower
10838	2,3	-3,1	7,0 mm	<u>E</u> , Prot1, Pa/Ch, Eph2, H, Nx	Guelma, stairs behind Museum		Lower part of capital, two rings of schematic leaves

* Possible quarries are selected from either the fine-grained or the coarse-grained group. Preferred quarries are underlined.

(continued on next page)

Table 4 (continued)

USF lab #	$\delta^{13}\text{C}$	$\delta^{18}\text{O}$	MGS	Possible quartiles*	Location	Museum inv. #	Description
10839		-1,2	1,2 mm	<u>E</u> , Ca, Hy, Afy	Guelma, stairs behind Museum		Schematic Corinthian capital with abacus
10855a		-17,1	5,0 mm	<u>M</u>	Guelma, Jardin Archéo- logique	Pacht.p.1.8.3	Corinthianizing capital on inscrip- tion LIBERO.AVG
10855b		-17,3	5,0 mm	<u>M</u>	Guelma, Jardin Archéo- logique	" "	Corinthianizing capital on inscrip- tion LIBERO.AVG
10857a		-17,1	5,0 mm	<u>M</u>	Guelma, Jardin Archéo- logique		Schematic Corinth. capital on ins- cription SAECVLOBAEATIS
10857b		-17,3	5,0 mm	<u>M</u>	Guelma, Jardin Archéo- logique		Schematic Corinth. capital on ins- cription SAECVLOBAEATIS
10858	3,8	-11,4	3,0 mm	<u>CdG</u>	Guelma, Jardin Archéo- logique		Corinthian capital with stem to abacus flower
10860	2,1	-6,5	2,0 mm	<u>E</u> , Pro2, Nx/Mel, H	Announa, West Church		flower, over inscr. <u>QAVIANI</u> Column base, h 26 cm; upper \emptyset 52 cm
10861	0,8	-3,6	0,6 mm	F, Afy, Gök3, error?	Announa, Market of Livius Felix	Resample of 9454	
10862	3,7	-0,7	0,6 mm	M?3, unknown?	Announa, Market of Livius Felix		Altar of Livius Felix, banded tra- vertine with red layers

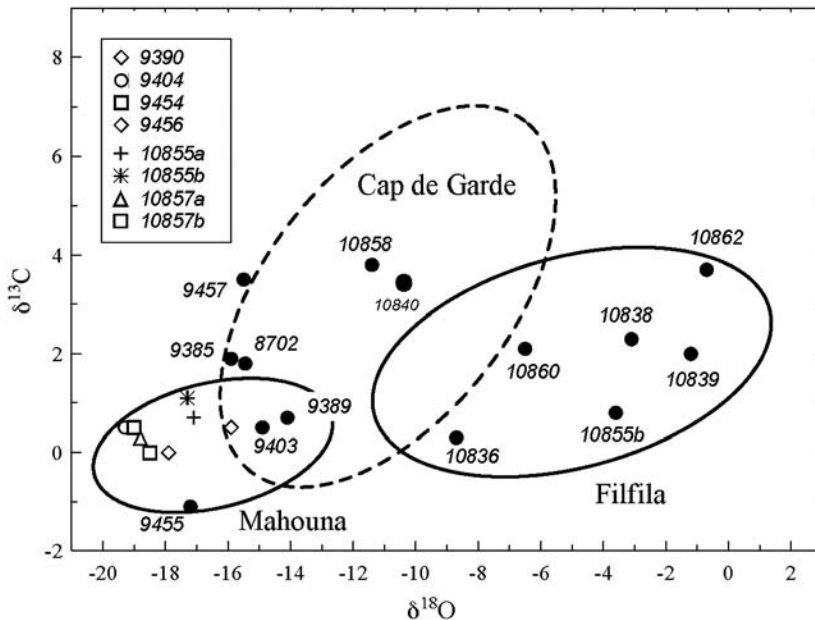


Fig. 7: Artifacts from *Thibilis* (Announa) and *Calama* (Guelma).

ries, and isotopic testing confirms this impression (TAB. 3, FIG. 5). Two Corinthian capitals had isotopic values for Cap de Garde (USF 10944, 10946), but their very fine grain indicates that they are more likely to be from Filfila. The marble of Mt. Filfila was exported to Carthage and Central Italy in the form of column shafts and capitals¹⁶.

Marble from Cap de Garde was able to make some inroads in the market at *Rusicade*. Two coarse-grained column shafts with diagonal bands, streaks, and spots not only appear to be from Cap de Garde but also had isotopic values compatible with this origin (USF 9352, 10950).

Several Corinthian capitals at Skikda reproduce designs seen in the Proconnesus (C₁₄, 29, 40). One of them, C₁₄, has coarse grain and was probably imported fully finished from the Proconnesian quarries. The other two (C₄₀, C₂₉, USF 10940, FIG. 6) have generally fine grain and a rather uniform light-gray color that indicate they are Filfila marble. The abacus of C₂₉ (USF 10940, FIG. 6)

16. HERRMANN *et al.*, *Characterization and Distribution of Marble*, cit.



Fig. 8: Corinthian capital, third century, marble from Mahouana. Guelma, Museum (USF 9389).

is decorated with a palmette, a detail not seen in the East¹⁷, and the capital could be either a careful copy of an Eastern import or the work of a travelling sculptor from Asia Minor.

Inland almost equidistant from Mt. Filfila and Cap de Garde are the Roman cities of *Calama* and *Thibilis*, modern Guelma and Announa. Isotopic evidence makes it clear that the dominant marble for architectural decoration in this region came from the nearby quarry of Mahouana (TAB. 4, FIG. 7). An assignment to Mahouana is frequently supported by the appearance of a layered structure or by pink or red spots, veins or bands, as in two capitals in Guelma (USF 9389, FIG. 8; USF 10855)¹⁸. A minority of the architectural decoration in Guelma and Announa did not come from Mahouana. The alternate sources include Cap de Garde (USF 8702/9385, 9456, 9457, 10858), Djebel Filfila (USF 10836, 10838, 10839, 10860), and an unknown quarry, which produced a travertine visually indistinguishable from that of Mahouana (USF 10862).

17. Pointed out by Fulvia Bianchi, personal communication.

18. F.-G. DE PACHTÈRE, *Musée de Guelma (Musées et collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie)*, Paris 1909, pl. VIII, fig. 2 (USF 9389), pl. VIII, fig. 3 (USF 10855).

Conclusion

The combination of scientific methods (isotopic analysis and grain size measurements) and optical analysis illuminates the interaction of local and imported white and gray marbles in North Eastern Algeria. Each of the three Algerian sources for architectural marble dominated the market in their immediate neighborhood. Marble from Mt. Filfila and Cap de Garde was able to penetrate their neighbors' home territories to some degree, while travertine from Mahouna apparently remained more local. Cherchel in the royal period had access to the best products of Rome and the Carrara quarries, but some architectural elements were made of Filfila marble. In the late second century Proconnesian marble was imported to Algeria, and Proconnesian designs were reproduced in the marble of Mt. Filfila.

John J. Herrmann Jr., Donato Attanasio,
Robert H. Tykot, Annewies van den Hoek
Aspects of the Trade in Colored Marbles
in Algeria

Quarries and artifacts of colored marble in Algeria have been sampled and their stable isotopes of carbon and oxygen analyzed. These laboratory data have been supplemented by macroscopic observations of color and structure. In many cases it has been possible to attribute the marble of artifacts to quarries in Greece, Turkey, Tunisia, and Algeria itself. In some cases macroscopic and isotopic data contradict one another, and in others it seems possible that the marble came from currently unknown quarries.

Keywords: quarries, stable, isotopes, Mahouna, Aïn Smara, *alabastro a pe-corella*.

Background and methodology

In the nineteenth century Algeria was celebrated for its quarries of colorful marble, and these quarries have continued in use under the management of Enamarbre, the Algerian national marble company. The team of Antonelli, Lazzarini, Cancelliere, and Dessandier has provided scientific data on some of the quarries and has identified artifacts made of their marble at Djemila¹. We have also undertaken surveys of the Enamarbre quarries, which in geological terms produce true marble, calcite-alabaster, and travertine, and have sampled artifacts in many archaeological sites and museums. Analysis of the samples is underway at the University of South Florida (USF) and the Istituto di Struttura della Materia of the Centro Nazionale di Ricerche (CNR) at Rome. The ratios of stable

* John J. Herrmann Jr., Museum of Fine Arts Boston; Donato Attanasio, ISM-CNR, Rome; Robert H. Tykot, University of South Florida, Tampa; Annewies van den Hoek, Harvard Divinity School, Cambridge (MA).

1. F. ANTONELLI *et al.*, *On the White and Coloured Marbles of the Roman Town of Cuicul (Djemila, Algeria)*, «Archaeometry», 52, 2009, pp. 575-96.

isotopes of carbon and oxygen are being determined, grain size is being measured, and EPR analysis is in progress. Since testing is still incomplete, this report will be based primarily on isotopic results and will deal with sites other than Djemila. It should be noted, moreover, that optical evidence is often valuable and even decisive in identifying colored marble.

At the moment we have extensive isotopic results for the quarries of Bou Hanifia, Mahouna, and Aïn Smara, and a single sample for Kristel, which is augmented by several other samples provided by Antonelli and co-workers² (FIG. 1). In our isotopic diagrams we also include Norman Herz's data on quarries of colored marble at Chemtou and Djebel Ichkeul in Northern Tunisia (FIGS. 3-4). Chemtou produced the famous *giallo antico*, and Djebel Ichkeul produced a somewhat similar yellow breccia, which has rarely, if ever been identified in an ancient context. There are, however, signs of ancient work at the quarry. In general, isotopic evidence on these and most other quarries of colored marble is still in short supply, and the question of their variability has yet to be confronted. Antonelli and co-workers have questioned the reliability of carbon and oxygen isotopes for colored alabaster/travertines³. Our experience so far has been that the quarries are generally consistent isotopically but can have very distant outliers.

Centers of the marble trade and quarrying

Colored marbles imported from Eastern quarries play their greatest role at Cherchel, which is conspicuous for its large, monolithic column shafts. Cherchel has shafts of *africano* (*marmor luculleum*) from Teos⁴ and shafts of *breccia corallina* (*marmor sagarium*) from Vezirhan, both in Turkey⁵ (FIG. 1). Illustrations of these and other famous types of marble are available in recent literature⁶ and on

2. *Ibid.*, pp. 582, 584, fig. 7.

3. *Ibid.*, pp. 585, 587, fig. 10.

4. J.-M. BLAS DE ROBLÈS, C. SINTES, *Sites et monuments antiques de l'Algérie*, Aix-en-Provence 2003, p. 281, quoting from reports of A. BALLU.

5. L. LAZZARINI, *The Origin and Characterization of breccia nuvolata, marmor Sagarium and marmor Triponticum*, in *ASMOSIA V: Interdisciplinary Studies on Ancient Stone* (Boston 1998), ed. by J. HERRMANN, N. HERZ, R. NEWMAN, Boston 2002, pp. 58-67.

6. R. GNOLI, *Marmora romana*, Roma 1971, II ed. 1988; G. BORGHINI (a cura di), *Marmi antichi*, Roma 1997.

the Internet⁷. Column shafts also came to Cherchel from Greece: *portasanta* (*marmor chium*) from the island of Chios, and *cipollino verde* (*marmor carystium*) from Carystos, Euboea (FIG. 1). Shafts of *giallo antico brecciato* (*marmor numidicum*) came from Chemtou, Tunisia. A *labrum of pavonazetto* (*marmor docimium*) from Turkey is in the Cherchel museum's courtyard. Cherchel's status as the capital of the Mauretanian kingdom favored by Augustus and later as capital of the province of *Mauritania Caesariensis* undoubtedly explains the abundance of large, colorful column shafts and other prestigious artifacts found there.

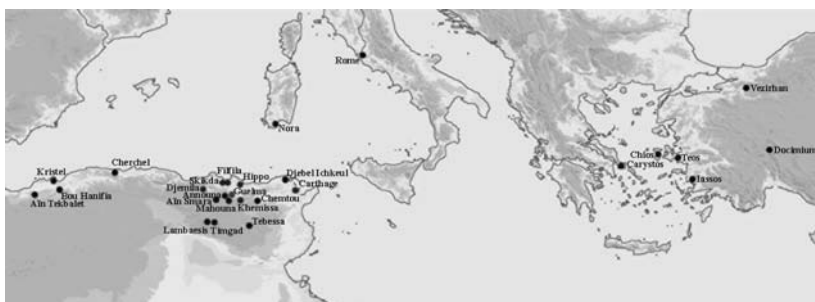


Fig. 1: Map of quarries and sites discussed.

Far inland at Tebessa there is another impressive group of large, colored column shafts imported from the Aegean. Tebessa's famous third-century temple has shafts with a leathery tan surface⁸, but the dull color must be due to weathering caused by sandstorms over the centuries. Their layered green cores and their isotopic ratios confirm that they are *cipollino verde* from Carystos (USF 9368) (TAB. 2, FIG. 2).⁹ Tebessa also preserves shafts of *portasanta* and *breccia corallina*. In spite of their dull, weathered surface, isotopic testing confirms that the latter do, in fact, come

7. See, for example, http://www.musnaf.unisi.it/risultato_inv.asp?order=1.

8. S. LANCEL, *L'Algérie antique de Massinissa à saint Augustin*, Paris 2003, pp. 131, 135.

9. L. LAZZARINI, U. MASI, P. TUCCI, *Petrographic and Geochemical Features of the Carystian Marble, "cipollino verde", from the Ancient Quarries of Southern Euboea (Greece)*, in *ASMOSIA III. The Study of Marble and Other Stones Used in Antiquity (Athens 1993)*, ed. by Y. MANIATIS, N. HERZ, Y. BASIAKOS, London 1995, pp. 161-9.

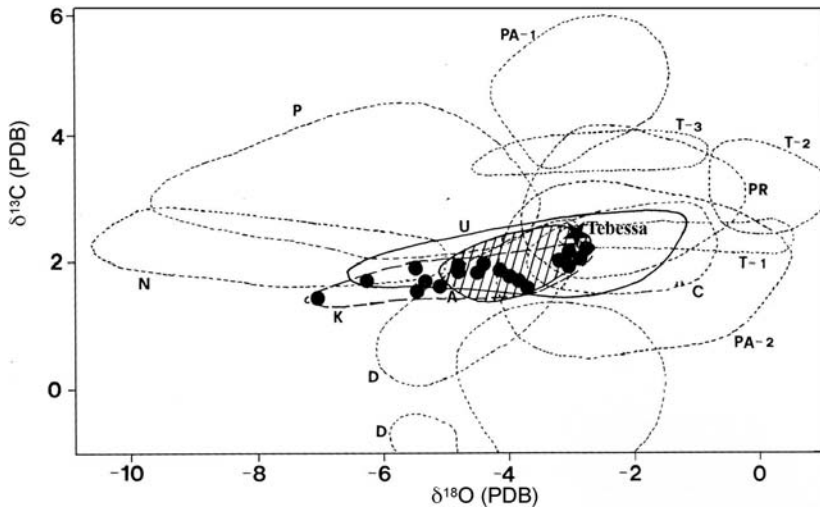


Fig. 2: Isotopic ratios of *marmor carystium* and a column of the Tebessa temple (isotopic diagram from Lazzarini, Masi, Tucci, *Petrographic and Geochemical Features*, cit., fig. 13).

from Vezirhan (USF 9362-3) (TAB. I, FIG. 3)¹⁰. These prestigious imported marbles testify to Tebessa's importance, presumably in Severan times.

Elsewhere large colorful shafts make only sporadic appearances. Single shafts of *marmor carystium* appear at *Hippo Regius* and Announa. Shafts that seem to be *breccia corallina* appear at Skikda and Announa, but isotopic testing indicates that neither comes from Vezirhan. The shaft in Skikda (USF 10948a-b) is a fairly good isotopic match for quarries at Kristel on the coast of Western Algeria, while the source of the Announa shaft (USF 10859) is unknown (TAB. I, FIG. 3)¹¹. A shaft at Cherchel looks like *broccatellone*, a variety of *marmor sagarium* from Vezirhan¹², but its isotopes seem to contradict this (USF 9316) (TAB. I, FIG. 3). If the iso-

10. USF 9362 appears in LANCEL, *L'Algérie antique*, cit., p. 213. For data on *breccia corallina*, see LAZZARINI, *The Origin and Characterization of breccia nuvolata*, cit., p. 59, tab. 1.

11. A few broken plaques of marble from Kristel seem to appear in the courtyard of the Cherchel museum.

12. Pointed out by Matthias Bruno: personal communication. On *broccatellone*, see LAZZARINI, *The Origin and Characterization of breccia nuvolata*, cit., pp. 58-63.

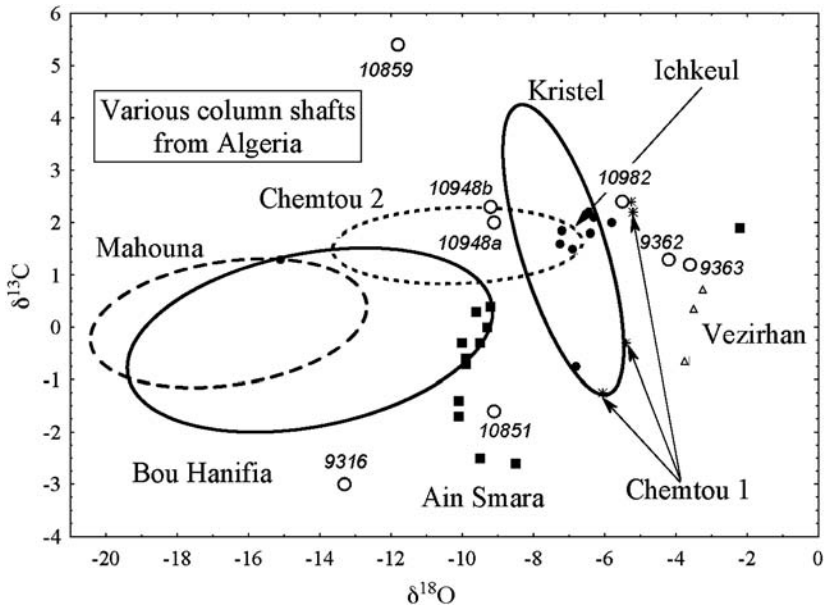


Fig. 3: Isotopic ratios of *breccia corallina*, *giallo antico*, and similar.

topic evidence can be trusted, these shafts may have been quarried in North Africa as substitutes for the famous Asiatic stones.

In spite of Algeria's proximity to Chemtou, *marmor numidicum* column shafts are rare, and this scarcity testifies to the tight imperial control over these prestigious products. In addition to the examples at Cherchel, shafts traditionally identified as *giallo antico* are found in a temple in Khemissa, where they appear in the unusual form of drums rather than monoliths (USF 10851) (TAB. I, FIG. 3)¹³. There is not a close isotopic match with Chemtou, but this may be due to a lack of quarry data. *Marmor numidicum* is used for the earliest known artifact in colored marble in Algeria: a Corinthian capital found at Constantine, datable about 130-30 BCE¹⁴.

Most colored marble in Algeria takes the form of facings for

13. S. GSELL, C. A. JOLY, *Khamissa, Mdaourouch, Announa*, Alger-Paris 1914-22, p. 65; BLAS DE ROBLÈS, SINTES, *Sites et monuments antiques de l'Algérie*, cit., p. 217.

14. F. RAKOB, *Numidische Königsarchitektur in Nordafrika*, in H. HORN, C. RÜGER (Hrsgg.), *Die Numider: Reiter und Könige Nördlich der Sahara*, Cologne-Bonn 1979, pp. 169, note 101; 470; pl. 43.

Table 1: Architectural decoration in colored marble in Algeria: *breccia corallina*, *giallo antico*, and similar*.

USF lab #	$\delta^{13}\text{C}$	$\delta^{18}\text{O}$	MGS	Probable quarries	Location	Inv. #	Description
9316	-3,0	-13,3		Unknown	Cherchel, Place des Martyres		<i>Broccatellone</i> column shaft
9362	1,3	-4,2		<u>Vezirohan</u> (<i>breccia corallina</i>)	Tebessa, Basilica		<i>Breccia corallina</i> shaft, south colonnade, 3 rd from east
9363	1,2	-3,6		<u>Vezirohan</u> (<i>breccia corallina</i>)	Tebessa, Museum (exterior)		Fragmentary column shaft of <i>breccia corallina</i>
10851	-1,6	-9,1	0,2 mm	Ain Smara, <u>Chemitou I</u>	Khemissa, Old Forum, temple at west	JH #9	Uniform yellow column drum
10859	5,4	-11,8	1,0 mm	Unknown	Annouma, deposit below S. Church		<i>Breccia corallina</i> type shaft, \varnothing 46,5 cm
10948a	2,0	-9,1	4,0 mm	<u>Kristel</u>	Skikda, Theatre	Col. 38	<i>Breccia corallina</i> type: angular grayish clasts in red matrix
10948b	2,3	-9,2	4,0 mm	<u>Kristel</u>	Skikda, Theatre	Col. 38	<i>Breccia corallina</i> type: angular grayish clasts in red matrix
10982	2,4	-5,5	very fine	<u>Chemitou I</u> , <u>Ichkeul</u> , <u>Kristel</u>	Cherchel, route Nationale, route Revolution		<i>Giallo antico brecciato</i>

* Abbreviations in the tables: MGS = maximum grain size; JH = J. Herrmann list of samples; USF = University of South Florida. Preferred quarries are underlined.

Table 2: Architectural decoration in colored marble in Algeria: various marbles.

USF lab #	$\delta^{13}\text{C}$	$\delta^{18}\text{O}$	MGS	Probable quarries	Location	Inv. #	Description
9348a	-0,8	-13,4		<u>Mahouna</u> , Bou Hanifia	<u>Hippo Regius</u> , seafront villa, basin		Red alabaster revetment panel in fountain
9348b	-0,8	-13,2		<u>Mahouna</u> , Bou Hanifia	<u>Hippo Regius</u> , seafront villa, basin		Red alabaster revetment panel in fountain
9351	0,9	-15,1		<u>Mahouna</u> , Bou Hanifia	Announa, Temple with huge capitals		Red-orange plaque lying next to a revetment plaque <i>in situ</i>
9368	2,6	-2,9		<u>Carystos</u> (<u>cipollino</u>)	Tebessa, Temple, SE column shaft		Green layered marble with tan weathering layer (<u>cipollino</u>)
10844	1,3	-3,7	0,3 mm	Iassos? Vezirhan?	Khemissa, Temple of Neptune	JH #2	Revetment plaque at base of wall, pink and white marble
10853	1,7	-12,2	0,6 mm	Bou Hanifia	Khemissa, Baths by New Forum	JH #11	Triangular rose and white pla- que, "calcaire metamorphique"
10891	-2,1	-9,8	1,5 mm	Unknown <i>rosso</i> <u>breciato</u>	Lambèse, Capito- litium, podium		Red marble plaque speckled with white and black
10895	-0,9	-9,5	1,5 mm	Unknown <i>rosso</i> <u>breciato</u>	Lambèse, near Aesculapius Temple		Thin red marble plaque speck- led with white and black
10902	1,9	-4,9	fine	<u>Chemtou I</u> , D. Ichkeul, Krist.	<u>Hippo Regius</u> , seafront villa	JH #2	Yellow panel in 10-column courtyard, Quartier des Villas
10993	-0,3	-18,4	1 mm?	<u>Mahouna</u>	<u>Hippo Regius</u> , seafront villa	JH #3	Yellow and white panel in 10-column courtyard, Quartier des Villas

* *Abbreviations* in the tables: MGS = maximum grain size; JH = J. Herrmann list of samples; USF = University of South Florida. Preferred quarries are underlined.

pavements and walls. Facing slabs of *giallo antico* and a few other widely used stones from Greece have been reported at Djemila¹⁵. A small yellow plaque at *Hippo* was tested isotopically and proved to be *giallo antico* (USF 10992) (TAB. 2, FIG. 4). Some Algerian centers were apparently richer in imported stones than Djemila. A variety of *crustae* from Greece and Asia Minor is preserved on the interior walls and in the courtyard paving of the Cherchel museum¹⁶ and in the floor of the Timgad museum¹⁷. These fragments were probably collected from excavations and cemented into permanent displays when the museums were created. A few fragments in Timgad seem to be *rosso brecciato*, a red marble with black and white spots from Iassos, Caria, Turkey, and two more such plaques were found at nearby *Lambaesis*. Their isotopic ratios, however, seem to contradict a provenance from Iassos and fall in the field for Aïn Smara (USF 10891, 10895) (TAB. 2, FIG. 4)¹⁸. No red stone like this is known at the latter quarry. Pink and white marble plaques in the temple of Neptune ("temple des eaux") at Khemissa come close isotopically to Iassos and Vezirhan, without resembling either unambiguously (USF 10844) (TAB. 2, FIG. 4)¹⁹.

Algeria is especially rich in quarries of calcite-alabaster or onyx marble, termed travertine in its less translucent form. Red and white *alabastro a pecorella* is famous for its use in Italy, and small quantities were exported to Tunisia, Egypt, and Spain²⁰. Fragmentary plaques of *alabastro a pecorella* also appear in the theatre of

15. *Marmor carystium, marmor thessalicum, marmor scyreticum, lapis lacedaemonius*: ANTONELLI *et al.*, *On the White and Coloured Marbles*, cit., pp. 577-85.

16. *Verde antico, cipollino verde, portasanta, breccia di Skyros; breccia corallina, africano, bigio antico; giallo antico, breccia gialla*. A *rosso antico* cornice is in the West Baths at Cherchel.

17. *Verde antico, cipollino verde, portasanta, breccia di Skyros; breccia corallina, pavonazetto, rosso brecciato, africano, giallo antico*.

18. C. GORGONI, L. LAZZARINI, P. PALLANTE, *New Archaeometric Data on rosso antico and Other Red Marbles Used in Antiquity*, in *ASMOSIA VI, Interdisciplinary Studies on Ancient Stone*, (Venice 2000), ed. by L. LAZZARINI, Vicenza 2002, pp. 199-206.

19. For a description of the sanctuary and its cult statue, see GSELL, JOLY, *Khemissa, Mdaourouch, Announa*, cit., pp. 85-98; P. L. MACKENDRICK, *The African Stones Speak*, Chapel Hill 1980, p. 218; LANCEL, *L'Algérie antique*, cit., p. 142. A *cipollino verde* plaque was also seen in the Khemissa temple.

20. L. LAZZARINI, *The Distribution and Re-Use of the Most Important Coloured Marbles in the Provinces of the Roman Empire*, in *ASMOSIA VII (Thasos 2003)*, ed. by Y. MANIATIS, «BCH» suppl., 51, 2009, pp. 459-84.

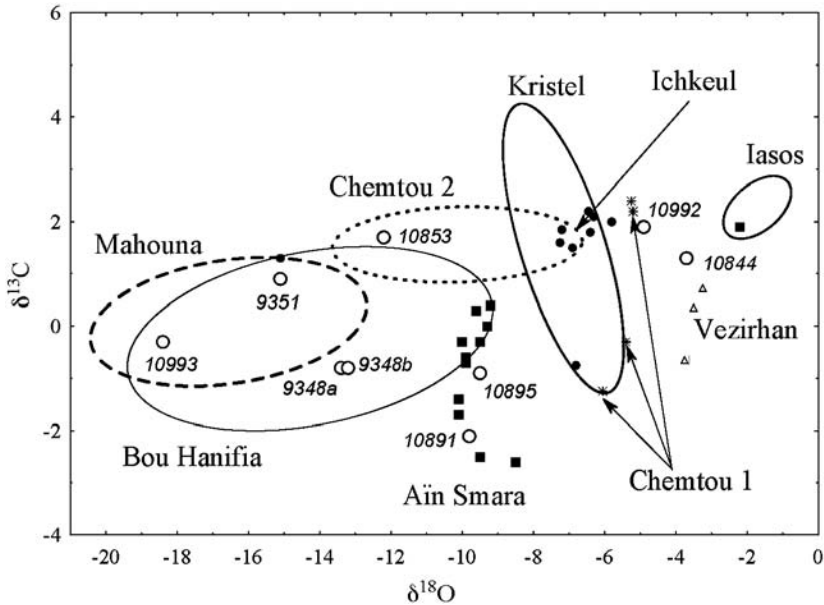


Fig. 4: Isotopic ratios of various colored marbles.

Nora in Sardinia²¹. Inspection of the Enamarbre quarries has revealed that this beautiful travertine comes from Bou Hanifia near Mascara rather than Aïn Tekbalet near Oran, as has been traditionally maintained²². Columnettes of *alabastro a pecorella* were used in the triumphal arch at Timgad²³. Facings of *alabastro a pecorella* may have been fairly widely used in Algeria. Fragmentary plaques of this stone are preserved at Djemila²⁴ and in the floor of the Timgad museum. Well-preserved panels appear in a fountain basin in *Hippo* (USF 9348) (TAB. 2, FIG. 4)²⁵, and a fragmentary rose-colored plaque at Khemissa also could be from Bou Hanifia isotopically (USF 10853, FIG. 4).

21. Pointed out by Matthias Bruno, personal communication, 2010.

22. J. HERRMANN, A. VAN DEN HOEK, R. TYKOT, *Alabastro a pecorella, Bou Hanifia, and Aïn Tekbalet*, in *ASMOSIA IX, Interdisciplinary studies on Ancient Marble (Tarragona 2009)*, Tarragona 2012.

23. Clearly recognizable in LANCEL, *L'Algérie antique*, cit., p. 128; HERRMANN, VAN DEN HOEK, TYKOT, *Alabastro a pecorella*, cit.

24. ANTONELLI *et al.*, *On the White and Coloured Marbles*, cit., pp. 577, 579, fig. 2b.

25. HERRMANN, VAN DEN HOEK, TYKOT, *Alabastro a pecorella*, cit.

A travertine with vivid contrasts of pink, brown, gray, and white is produced at Mahouna, and pink slabs from this quarry were used for facings in Eastern Algeria. A fragmentary pink slab in a temple at Announa and a yellowish pink alabaster slab at *Hippo Regius* have isotopic values compatible with Mahouna (USF 9351, 10993) (TAB. 2, FIG. 4). Architectural elements, such as altars, pedestals, and small columns, were also made of Mahouna travertine, but they tend to be much less colorful. Some are essentially white²⁶, while others have by pink, gray or greenish bands, as in a Tuscan column from Announa (USF 9388) (TAB. 3, FIG. 5). Several banded or layered marble objects resemble Mahouna travertine but, judging by their isotopic values, come from an unknown quarry or quarries (USF 10840, 10852) (TAB. 3, FIG. 5).

Among the formerly celebrated quarries of Algeria are those of Aïn Smara, near Constantine. The main variety of stone produced there is a honey-white layered travertine called *onyx dorée*. No signs of ancient work appear in the quarry, but a small column shaft in the Constantine museum and an altar at Skikda seem clearly to come from this source, judging by their isotopic ratios and macroscopic appearance (USF 10917, 10954) (TAB. 3, FIG. 5)²⁷. A very different alabaster from Aïn Smara seems to have been used in antiquity. A small region at Aïn Smara produces an unusual red, white, and black alabaster, a kind of grayish *alabastro fiorito*, which is locally called *brèche d'Afrique*. A fragmentary plaque at Khemissa resembles this stone and has isotopes that coincide with an outlier of Aïn Smara (USF 10845) (TAB. 3, FIG. 5).

Several slabs and an altar in the forum at Madaura in eastern Algeria are a type of alabaster with yellow, white, and gray bands that is visually similar to the Egyptian alabaster (*Alabastro cotognino*)²⁸ (USF 9460-1) (TAB. 3, FIG. 5). The Madaura artifacts have isotopic values that correspond to the new isotopic results for Aïn Tekbalet, and they probably came from that source. Macroscopic observation indicates that the white-brown-orange travertine quarried at

26. J. HERRMANN *et al.*, *Aspects of the Trade in White and Gray Architectural Marbles in Algeria*, in this volume, pp. 1315-30.

27. On contradictory results obtained by analyzing the C/O and C/Si isotopic ratios of alabasters from Aïn Smara and Mahouna, see ANTONELLI *et al.*, *On the White and Coloured Marbles*, cit., pp. 585, 587, fig. 10.

28. M. ÇOLAK, L. LAZZARINI, *Quarries and Characterisation of a Hitherto Unknown Alabaster and Marble from Thyatira (Akbisar, Turkey)*, in *ASMOSIA VI*, cit., pp. 38-40, fig. 14, tab. 1.

Table 3: Architectural decoration in colored marble in Algeria: yellow and white alabaster/travertine/onyx marble.

USF lab #	$\delta^{13}\text{C}$	$\delta^{18}\text{O}$	MCS	Probable quarries	Location	Inv. #	Description
9388	0,2	-18,6		<u>Mahouna</u> , Bou Hanifia	Guelma, Museum	Col.Guel.001	Tuscan column, altar of Anstittii, Announa; banded travertine
9458	-1,1	-17,2		<u>Mahouna</u>	Announa, near house of Anstittii		Block of alabaster or banded travertine
9460	1,6	-6,7		Unknown	Madaura, Room South of Mars Temple		Pavement slab, yellow alabaster
9461	3,2	-7,4		Unknown	Madaura, Forum		Pedestal with inscription, veined, alabaster-like marble
10840	3,4	-10,3	0,5 mm	Unknown	Guelma, near Museum entrance		Teardrop-shaped column drum.
10845	2,1	-2,1	1,0 mm	Ain Smara (<i>brèche d'Afrique</i>)	Khemissa, Temple of Neptune	JH #3	Pinkish, layered onyx marble
10852	4,7	-8,1	0,8 mm	Unknown	Khemissa	JH #10	Loose plaque 2,5 cm thick, onyx marble
10917a	0,7	-10,0	2,0 mm	Ain Smara (onyx dorée)	Constantine, Museum garden		Onyx marble column shaft, between New Forum and Baths
10917a	0,3	-10,5	2,0 mm	Ain Smara (onyx dorée)	Constantine, Museum garden		Yellow and white onyx column shaft, Ø 42 cm
10954	0,2	-10,4	3,0 mm	Ain Smara (onyx dorée)	Skikda, Theatre	Inv. 50	Yellow and white onyx column shaft, Ø 42 cm
							Altar with pitcher and patera, yellow and white banded

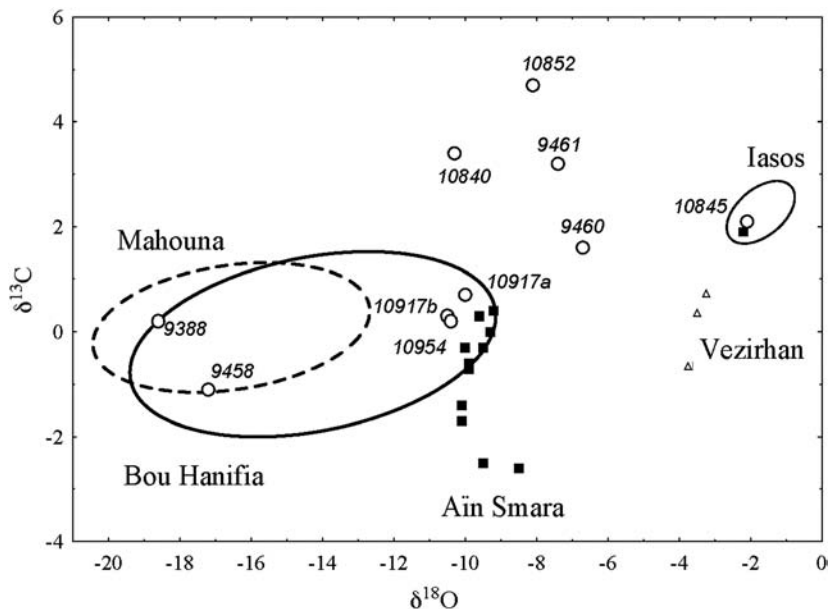


Fig. 5: Isotopic ratios of yellow and white alabaster/travertine/onyx marble.

Aïn Tekbalet, whose isotopic data are not included in the Figures, was used in Western Algeria, Cherchel²⁹, and perhaps Djemila.

Conclusions

Our isotopic testing and visual survey are in some cases contradictory but in other cases the two methods agree and provide clear identifications of the quarries of origin. Some of the uncertainties may be resolved by the application of other scientific methods and by more extensive sampling of colored marble quarries in both Algeria and the East. Our preliminary results, in any case, make it clear that some cities of ancient Algeria had access to a wide range of elite marbles from Aegean sources, and numerous local quarries provided material for the grandiose building projects of second- and third-century Algeria.

29. MACKENDRICK, *The African Stones Speak*, cit., p. 207; HERRMANN, VAN DEN HOEK, TYKOT, *Alabastro a pecorella*, cit.

Federico Frasson
Numidi in Liguria, Liguri in Numidia
A proposito di alcuni episodi bellici
del II secolo a.C.

Cavalieri numidici presero parte, come truppe ausiliarie, alla campagna militare che il console romano Q. Minucio Termo condusse contro i Liguri nel 193 a.C. Analogamente, coorti ausiliarie liguri furono impiegate dai Romani in Numidia nel corso della guerra contro il re Giugurta verso la fine del II secolo a.C. Le testimonianze delle fonti antiche (soprattutto Livio, Frontino e Salustio) riguardo ai Numidi in Liguria e ai Liguri in Numidia, analizzate in modo approfondito all'interno del loro contesto storico, sono significative da un lato per ricostruire l'equipaggiamento e le tattiche militari tradizionali dei Numidi, dall'altro per conoscere le attitudini dei guerrieri liguri.

Parole chiave: Numidia, Liguria, ausiliari, cavalieri, Giugurta.

I cavalieri, componente principale degli eserciti numidici¹, ebbero, com'è noto, un ruolo importante nel corso delle battaglie della seconda guerra punica, quando combatterono non solo negli eserciti

* Federico Frasson, Università degli Studi di Genova.

1. Ampia la bibliografia sui cavalieri numidici: cfr. per esempio TH. A. DODGE, *Hannibal. A History of the Art of War among the Carthaginians and Romans down to the Battle of Pydna, 168 B. C., with a Detailed Account of the Second Punic War*, Boston-New York 1896³, pp. 23-4; ST. GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* (= HAAN), Paris 1913-28, II, pp. 361-6; G. T. GRIFFITH, *The Mercenaries of the Hellenistic World*, Cambridge 1935, pp. 223, 227; RE, s.v. *Numidia* [F. WINDBERG], XVII, 2, Stuttgart 1937, coll. 1350-1; M. ROSTOVITZEFF, *Numidian Horsemen on Canosa Vases*, «AJA», I, 2, 1946, pp. 263-7; H. G. HORN, CHR. B. RÜGER (Hrsgg.), *Die Numider. Reiter und Könige nördlich der Sahara*, Köln-Bonn 1979, pp. 580-3, 640-1; D. HEAD, *Armies of the Macedonian and Punic Wars. 359 BC to 146 BC. Organisation, Tactics, Dress and Weapons*, s.l. 1982, pp. 145, 146 fig. 105; T. WISE, *Armies of the Carthaginian Wars. 265-146 BC*, Oxford 1982, pp. 13-5, 34, pl. AT; G. BRIZZI, *Annibale. Strategia e immagine*, Spoleto 1984, sez. ill. n. 10; ID., *Une coutume de guerre des Numides: réflexions d'après quelques épisodes des campagnes d'Hannibal*, «BCTH», n.s. 24, 1993-95 [1997], pp. 53-8; E. FENTRESS, *Berbes in Antiquity*, in M. BRETT, E. FENTRESS, *The Berbers*, Malden-Oxford-Melbourne-Berlin 1997 (rist. 2002), p. 34; P. CONNOLLY, *Greece and Rome at War*, London 1998², pp. 149-50; CHR. HAMDOUNE, *Les auxilia externa*

cartaginesi, ma anche in quelli romani, soprattutto nella fase finale del conflitto, allorché il principe Massinissa cambiò schieramento e contribuì, tra l'altro, in modo determinante alla vittoria di Scipione a Zama. Massinissa², in qualità di sovrano alleato, continuò, anche dopo la conclusione della guerra, a fornire truppe ai Romani³, quando questi ne facevano richiesta per rafforzare gli eserciti consolari con quello che era, adoperando le parole di Livio, *longe primum equitum in Africa... genus*⁴. Non deve stupire, quindi, che nel

africains des armées romaines. III^e siècle av. J.-C.-IV^e siècle ap. J.-C., Montpellier 1999, pp. 13-4, 43, 69-104; E. STORM, *Massinissa. Numidien im Aufbruch*, Stuttgart 2001, p. 113; A. C. FARISELLI, *I mercenari di Cartagine*, La Spezia 2002, pp. 128-31, 134-7; PH. SIDNELL, *Warhorse. Cavalry in Ancient Warfare*, London-New York 2006, p. 172; O. AIT AMARA, *Recherche sur les Numides et les Maures face à la guerre, depuis les guerres puniques jusqu'à l'époque de Juba I^{er}*, thèse pour le doctorat, sous la direction du prof. Y. Le Bohec, Université Jean Moulin Lyon 3, École doctorale Lettres, 2007, pp. 92-9, 255-7; G. DALY, *La battaglia di Canne*, trad. it. Gorizia 2008, pp. 150-2; N. FIELDS, *The Roman Army: the Civil Wars. 88-31 BC*, Oxford-New York 2008, p. 26-7.

2. Sul comportamento di Massinissa, cfr. almeno GSELL, *HAAN*, cit., III, pp. 182-4, 187-98, 200, 206-7, 215-8, 225-6, 231-2, 236-43, 252-5, 258-60, 268-80; P. G. WALSH, *Massinissa*, «JRS», LV, 1-2, 1965, pp. 150-1; B. H. WARMINGTON, *Storia di Cartagine*, trad. it. Torino 1968, pp. 270-3, 278-9, 288-9; F. DECRET, MH. FANTAR, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité. Histoire et Civilisation (des origines au V^e siècle)*, Paris 1981, pp. 103-6; L. A. THOMPSON, *Carthage and the Massylian coup d'état of 206 B.C.*, «Historia», XXX, 1, 1981, pp. 120-6; W. HUSS, *Geschichte der Karthager*, München 1985, pp. 361, 374, 379, 390, 398, 400, 402, 406-7, 409-10, 412, 413 nota 72; 415-22, 424; J. SEIBERT, *Hannibal*, Darmstadt 1993, pp. 407-8, 433-4, 439-43, 468-71; HAMDOUNE, *Les auxilia*, cit., pp. 9-11, 31, 33-7; S. LANCEL, *Annibale*, trad. it. Roma 1999, pp. 207-8, 227, 242-3, 246, 250-5, 258-65; STORM, *Massinissa*, cit., pp. 30-58; N. BAGNALL, *The Punic Wars. Rome, Carthage and the Struggle for the Mediterranean*, New York 2005, pp. 270-1, 275-83, 288-94, 298; M. JALLET-HUANT, *Les rois numides et la conquête de l'Afrique du Nord par les Romains*, Charenton-le-Pont 2006, pp. 16-27; AIT AMARA, *Recherche*, cit., pp. 182-6; 261-4, 274-88.

3. Cfr. per esempio LIV., XXXI, 19, 3-4; XXXII, 27, 2; XXXVI, 4, 8; XLII, 29, 8-10; 35, 6-7; 52, 9; 52, 11; 62, 2; 65, 12; 65, 14; 67, 8; XLIII, 6, 11-3; XLIV, 4, 11; 16, 3; XLV, 13, 12-4, 9; VAL. MAX., V, 1, 1d; 2, ext. 4; APPIAN., *Hib.*, 46, 189; *Lib.*, 71, 322; 72, 330; cfr. anche LIV., XXXVIII, 41, 12-4, in cui sono ricordati i cavalieri numidici che, agli ordini di Muttine, parteciparono alla guerra contro Antioco III (cfr. per esempio RE, s.v. *Myttones* [V. EHRENBERG], XVI, 2, Stuttgart 1935, col. 1429; si vedano recentemente HAMDOUNE, *Les auxilia*, cit., pp. 42-3, 79, 90; AIT AMARA, *Recherche*, cit., pp. 272-3). Per una rassegna delle testimonianze sull'impiego da parte dei Romani di ausiliari provenienti dalla Numidia nel II secolo a.C., cfr. HAMDOUNE, *Les auxilia*, cit., pp. 40-5.

4. LIV., XXVI, 34, 5; cfr. anche LIV., XXVI, 38, 12, in cui i Numidi sono definiti *longe fortissimi equitum toto Punico exercitu*.

193 a.C. fra le truppe agli ordini del console Q. Minucio Termo, impegnato nella dura guerra contro i Liguri Apuani, ci fossero anche, come ausiliari, circa 800 cavalieri numidici⁵.

Termo si era recato nel teatro delle operazioni a seguito dell'allarmante dispaccio inviato a Roma dal prefetto M. Cincio Alimento, che avisava come 20.000 Liguri in armi, dopo aver depredato il territorio lunense, fossero passati in quello di Pisa e si fossero quindi sparsi lungo tutto il litorale⁶. Il console giunse a Pisa appena in tempo per scongiurare la presa della città, assediata dai nemici, il cui numero sembra fosse salito a ben 40.000, e il giorno dopo pose l'accampamento a solo mezzo miglio da quello dei Liguri, nel tentativo di proteggere dal saccheggio le terre circostanti, ingaggiando scontri di piccola entità. A detta di Livio, infatti, Termo esitava a impegnarsi in una battaglia campale con truppe appena reclutate e ancora poco affiatate, atteggiamento che, però, consentiva ai nemici, molto numerosi, di distaccare forze per depredare le zone più lontane di quel territorio e di predisporre scorte per condurre in sicurezza il bottino nei loro *castella* e nei loro *vici*⁷. Verso la fine dell'anno⁸, due episodi misero in serio pericolo l'esercito romano: dapprima l'accampamento consolare fu difeso a fatica da un attacco dei Liguri⁹, quindi, non molto tempo dopo, la colonna di marcia romana, che stava compiendo l'attraversamento di uno stretto passo montano, trovò il passaggio bloccato dal nemico, che aveva occupato preventivamente tale posizione; nell'impossibilità di transitare, a Termo non restò che dare l'ordine di invertire la direzione di marcia. Nel frattempo, però, i Liguri si erano

5. LIV., XXXV, 11, 4; cfr. anche FRONTIN., *strat.*, I, 5, 16; OROS., *hist.*, IV, 20, 17; PAUL. DIAC., *hist. Rom.*, IV, 3; LANDOLF. SAG., *hist. Rom.*, IV, 3. Sulla campagna militare condotta da Q. Minucio Termo contro i Liguri, cfr. G. MEZZAR-ZERBI, *Le fonti di Livio nelle guerre combattute contro i Liguri*, «Rivista di studi classici», VII, 1959, pp. 152-65; si veda recentemente E. SALOMONE GAGGERO, *Pagine di storia ligure nell'opera di Orosio*, in D. PUNCUH (a cura di), *Studi in memoria di Giorgio Costamagna*, (Atti della Società Ligure di Storia Patria, n.s. XLIII, 1, 2003), Genova 2003, pp. 949-51, cui si rimanda per ulteriori indicazioni bibliografiche.

6. Cfr. LIV., XXXIV, 55, 6-56, 7, in cui è descritto anche l'allestimento delle forze di Minucio.

7. LIV., XXXV, 3, 1-4, 1.

8. LIV., XXXV, 11, 1. Vista l'incertezza della situazione, a Q. Minucio Termo era stato concesso di restare nell'area delle operazioni, nonostante fosse stato sorteggiato per tenere i comizi (LIV., XXXV, 6, 1-7).

9. LIV., XXXV, 11, 1.

attestati anche alle spalle della colonna romana, che si trovava così presa in trappola¹⁰: *Caudinaeque cladis memoria*, scrive Livio, *non animis modo sed prope oculis obversabatur*¹¹; è proprio in questa situazione disperata che il prefetto dei cavalieri numidici, ricordati poc'anzi, espose al console il suo piano per uscire da quell'accerchiamento. L'idea piacque molto al comandante romano, che, acconsentendo alla sua messa in opera, lodò l'ufficiale e gli promise una ricompensa. I Numidi, così, montarono a cavallo e si diressero verso le postazioni dei Liguri, senza tuttavia provocare il nemico, come si legge nel resoconto liviano¹², che prosegue con una colorita descrizione dei cavalieri e dei loro animali:

*nihil primo adspectu contemptius: equi hominesque paululi et graciles, discinctus et inermis eques, praeterquam quod iacula secum portat, equi sine frenis, deformis ipse cursus rigida cervice et extento capite currentium. Hunc contemptum de industria augentes labi ex equis et per ludibrium spectaculo esse*¹³.

Il risultato fu che i Liguri, in un primo momento tesi e pronti a reagire a qualsiasi provocazione¹⁴, trascurarono le armi e, per nulla preoccupati e quasi tutti seduti, si misero a osservare quell'insolito spettacolo. I cavalieri numidici continuavano ad avanzare verso il nemico, per ritirarsi subito dopo; sembravano incapaci di governare i loro cavalli, che li trasportavano avanti e indietro. In realtà, i cavalieri ogni volta arrestavano la loro avanzata sempre più vicino ai Liguri e al *saltus*, che quelli occupavano, fino a quando, spronati i cavalli, sorpresero i nemici, riuscendo ad attraversare di slancio le loro postazioni, e sbucarono in una spianata aperta, dove, secondo il piano concordato, presero a dar fuoco alle case che si trovavano vicino alla strada; i Numidi, poi, raggiunsero il villaggio più vicino e lo misero a ferro e fuoco, devastandolo¹⁵. Lo stratagemma

10. LIV., XXXV, 11, 1-3.

11. LIV., XXXV, 11, 3.

12. LIV., XXXV, 11, 4-6.

13. LIV., XXXV, 11, 7-8.

14. L'attenzione dei Liguri era, in un primo momento, molto alta, giacché se ne stavano nelle loro postazioni (LIV., XXXV, 11, 9: *in stationibus fuerant*), opponendo una valida barriera (FRONTIN., *strat.*, 1, 5, 16: *stationem obiecerunt*).

15. LIV., XXXV, 11, 9-11. L'episodio è ricordato da E. S. McCARTNEY, *On Cavalry Charges with Bridleless Horses*, «CJ», XXIII, 7, 1928, p. 539, per sostenere la maggiore efficacia delle cariche condotte con cavalli senza redini (cfr. LIV., XXXV, 11, 8:

dell'astuto prefetto era prossimo a dare i suoi frutti: fumo e grida si levarono dall'abitato¹⁶, dove regnava ormai il terrore; gli anziani e i fanciulli in fuga causarono un grande scompiglio nell'accampamento ligure, che in breve fu abbandonato dai guerrieri apuani, i quali, senza riflettere, non risposero più ad alcun comando e accorsero a difendere ciascuno i propri beni¹⁷. I Liguri, dunque, lasciarono la loro postazione, rendendo possibile il transito della colonna romana che, uscita dalla trappola, poté completare la sua marcia¹⁸.

Questo episodio è paradigmatico della grande abilità dei cavalieri numidici, capaci di cavalcare con destrezza anche in un luogo di montagna¹⁹, eseguendo manovre simulate e cogliendo l'attimo opportuno per sfruttare il loro grande dinamismo; la loro gracilità e la magrezza dei loro cavalli, così come la semplicità del loro equipaggiamento – aspetti che, secondo Livio, avrebbero indotto i Liguri a non considerare i cavalieri una minaccia – sono, invece, alla base dell'agilità e della scioltezza nei movimenti²⁰, che faceva-

equi sine frenis). Per l'attraversamento di una linea nemica da parte di cavalieri numidici, cfr. anche LIV., XXXVIII, 41, 12-4, in cui è riferito uno scontro avvenuto nel 188 a.C. nel territorio dei Traci.

16. LIV., XXXV, 11, 12. In realtà, Livio scrive che si udirono le grida *trepidantium in vicis*; ciò potrebbe far pensare che l'azione dei Numidi non abbia interessato solo il villaggio più vicino, ma anche altri insediamenti, giustificando meglio la successiva reazione dei guerrieri liguri; in FRONTIN., *strat.*, I, 5, 16, si legge, invece, che i Numidi incendiarono *proximos... agros*.

17. LIV., XXXV, 11, 12-3. Per lo stratagemma del prefetto dei cavalieri numidici, cfr. anche LIV., XXXV, 11, 4-6; FRONTIN., *strat.*, I, 5, 16; per un cenno all'intero episodio, sulla cui veridicità sono stati avanzati dubbi (si confronti MEZZAR-ZERBI, *Le fonti*, cit., p. 157, in cui si ipotizza che la fonte liviana sia Claudio Quadrigario), cfr. inoltre OROS., *hist.*, IV, 20, 17; PAUL. DIAC., *hist. Rom.*, IV, 3; LANDOLF. SAG., *hist. Rom.*, IV, 3. Cfr., tra gli altri, ROSTOVITZEFF, *Numidian Horsemen*, cit., p. 265; P. VIGNERON, *Le cheval dans l'antiquité gréco-romaine (Des guerres médiques aux grandes invasions). Contribution à l'histoire des techniques*, I, Nancy 1968, p. 265; *Enc. berb.*, s.v. *barbe* [J.-M. LASSÈRE], IX, Aix-en-Provence 1991, p. 1357; HAMDOUNE, *Les auxilia*, cit., pp. 42, 44, 74, 86; SALOMONE GAGGERO, *Pagine*, cit., pp. 950-1; AIT AMARA, *Recherche*, cit., pp. 159-60.

18. LIV., XXXV, 11, 13.

19. In POLYB., IX, 7, 5 si ricorda esplicitamente τὴν πρὸς πάντα τόπον εὐχρηστίαν τῶν Νομάδων.

20. GSELL, *HAAN*, cit., II, p. 364; cfr. anche BRIZZI, *Une coutume*, cit., p. 58; HAMDOUNE, *Les auxilia*, cit., pp. 71, 78. I Numidi, nonostante in LIV., XXXV, 11, 7 siano descritti come *paululi et graciles*, erano considerati i più robusti tra gli Africani (APPIAN., *Lib.*, 71, 324) ed erano famosi per la loro resistenza (POLYB., III, 71, 10),

no della cavalleria numidica una delle più efficaci cavallerie leggere del mondo antico. La grandissima perizia di tali cavalieri emerge anche dal fatto che, come attestano diversi autori²¹, avevano la consuetudine di cavalcare “a pelo”, senza l’uso di selle²².

L’attendibilità della descrizione liviana dei cavalieri numidici, contenuta nel passo relativo alla campagna di Termo contro gli Apuani, è confermata da molte altre fonti antiche: delle modeste dimensioni dei cavalli nordafricani parlano anche Strabone e Appiano²³, dell’uso di giavellotti si trova riscontro in numerosi autori²⁴, così come del

compresa quella alla fame (APPIAN., *Lib.*, 11, 43); anche i cavalli africani, piccoli ed agili, resistevano molto bene alla fame e alla sete (APPIAN., *Lib.*, 11, 43; 100, 471). Su tali animali, per la cui resistenza in generale si veda anche NEM., *Cyn.*, 259-62, cfr. per esempio RE, s.v. *Numidia*, cit., col. 1351; *Enc. berb.*, s.v. *barbe*, cit., pp. 1355-60; K. R. DIXON, P. SOUTHERN, *The Roman Cavalry. From the First to the Third Century AD*, London 1992, pp. 164-5, 216; AIT AMARA, *Recherche*, cit., pp. 99-106, 320.

21. Cfr. LUCAN., IV, 682; SIL., XVII, 64-5; APPIAN., *Lib.*, 71, 323; ARR., *venat.*, XXIV, 3; cfr. anche STRAB., XVII, 3, 7. Per le grandi doti di cavallerizzi dei Numidi, cfr. per esempio LIV., XXIII, 29, 5; presso i Numidi era avita consuetudine esercitarsi a cavalcare e a combattere da cavallo fin dalla fanciullezza: cfr. SALL., *Iug.*, 6, 1; LIV., XXIV, 48, 5. Cfr. AIT AMARA, *Recherche*, cit., pp. 150-3.

22. Cfr. DODGE, *Hannibal*, cit., p. 23; GSELL, HAAN, cit., II, pp. 363-4; RE, s.v. *Numidia*, cit., col. 1351; A. LUISI, *Nouáδες e Numidae. Caratterizzazione etnica di un popolo*, in M. SORDI (a cura di), *Conoscenze etniche e rapporti di convivenza nell’antichità*, Milano 1979, p. 64; WISE, *Armies*, cit., p. 13; BRIZZI, *Annibale*, cit., sez. ill. n. 10; F. BERTRANDY, *À propos du cavalier de Simitthus (Chemtou)*, «AntAfr», XXII, 1986, pp. 60-1, 63-6; *Enc. berb.*, s.v. *barbe*, cit., p. 1357; FENTRESS, *Berbers*, cit., p. 34; CONNOLLY, *Greece and Rome*, cit., p. 149; HAMDOUNE, *Les auxilia*, cit., pp. 65, 75-6; A. GOLDSWORTHY, *Roman Warfare*, London 2000, p. 61; STORM, *Massinissa*, cit., p. 113; FARISELLI, *I mercenari*, cit., pp. 129, 135; Y. LE BOHEC, *L’expédition de Curion en Afrique: étude d’histoire militaire*, in *L’Africa romana* XV, pp. 1603-16, in part. p. 1607; SIDNELL, *Warhorse*, cit., pp. 172, 309; AIT AMARA, *Recherche*, cit., pp. 18, 20, 52 note 308-9, 77 nota 494, 93, 95, 102-3, 107, 110-1, 113, 232, 320; DALY, *La battaglia*, cit., p. 152.

23. STRAB., XVII, 3, 7; APPIAN., *Lib.*, 100, 471; cfr. LIV., XXXV, 11, 7. Cfr. DODGE, *Hannibal*, cit., p. 23; GSELL, HAAN, cit., II, p. 364; BRIZZI, *Annibale*, cit., sez. ill. n. 10; CONNOLLY, *Greece and Rome*, cit., p. 149; STORM, *Massinissa*, cit., p. 113; SIDNELL, *Warhorse*, cit., p. 172; DALY, *La battaglia*, cit., p. 151; FIELDS, *The Roman Army*, cit., p. 27.

24. APPIAN., *Hib.*, 25, 99; 27, 106; *Lib.*, 11, 42; 26, 106; 43, 182; *bell. civ.*, V, 113, 474; cfr. anche POLYB., III, 71, 10; XV, 12, 1; [CAES.], *Afr.*, 69, 4-5; SALL., *Iug.*, 6, 1; STRAB., XVII, 3, 7; LUCAN., IV, 773-6; SIL., IV, 510; XVI, 199-201; CLAUD., *bello Gild.*, 436-8 (cfr. TH. HIRSCHBERG, *Zur Präsentation der Kampftechnik der Numider bei Claudian, ‘Bellum Gildonicum’ 433-441*, «Hermes», CXXII, 3, 1994, pp. 379-81); OROS., *hist.*, V, 15, 12-5. Cfr. LIV., XXXV, 11, 7; anche in altri passi liviani (LIV., XXI, 54, 4;

mancato utilizzo di redini e morsi²⁵. Anche la sequenza di avanzate e ritirate, al centro dell'episodio liviano, è una manovra tattica tipica

XXII, 48, 2; 50, 11; XXVIII, 11, 13; XXX, 18, 7) si trova testimonianza dell'utilizzo di giavellotti da parte di Numidi, anche se il contesto non in tutti i casi consente di determinare con certezza se si trattasse di cavalieri. Sull'uso dei giavellotti, cfr. GSELL, *HAAN*, cit., II, p. 364; ID., *HAAN*, cit., VI, pp. 47-50; *RE*, s.v. *Numidia*, cit., col. 1351; HORN, RÜGER (Hrsgg.), *Die Numider*, cit., pp. 333, 335-8, 580-1, 583 tav. 108, 2, 614-5; WISE, *Armies*, cit., pp. 14, 34; BRIZZI, *Annibale*, cit., sez. ill. n. 10; *Enc. berb.*, s.v. *Abizar* [G. CAMPS], I, Aix-en-Provence 1984, p. 85; *Enc. berb.*, s.v. *armes* [G. CAMPS], VI, Aix-en-Provence 1989, p. 898; G. BRIZZI, *Giugurta, Calama e i Romani sub iugum*, in *L'Africa romana VII*, p. 859 nota 21; *Enc. berb.*, s.v. *bouclier* [G. CAMPS], X, Aix-en-Provence 1991, pp. 1585-6; Y. LE BOHEC, *Histoire militaire des guerres puniques*, Monaco 1996, p. 195; BRIZZI, *Une coutume*, cit., p. 56; CONNOLLY, *Greece and Rome*, cit., p. 150; HAMDOUNE, *Les auxilia*, cit., pp. 70-3, 76; STORM, *Massinissa*, cit., p. 113; FARISELLI, *I mercenari*, cit., pp. 128-9, 131; R. E. GAEBEL, *Cavalry Operations in the Ancient Greek World*, Norman 2002, p. 267 nota 9; *Enc. berb.*, s.v. *javelot* [G. CAMPS], XXV, Aix-en-Provence 2003, pp. 3857-61; SIDNELL, *Warhorse*, cit., pp. 172, 203; AIT AMARA, *Recherche*, cit., pp. 72-9, 149-50; DALY, *La battaglia*, cit., p. 152; FIELDS, *The Roman Army*, cit., p. 27.

25. [CAES.], *Afr.*, 19, 4; 48, 1; 61, 2; VERG., *Aen.*, IV, 41; LIV., XXI, 46, 5; cfr. LIV., XXXV, 11, 8. Cfr. inoltre STRAB., XVII, 3, 7; LUCAN., IV, 683; SIL., I, 215-7; II, 64; III, 293; XVI, 199-200; ARR., *venat.*, XXIV, 3; OPP., *venat.*, IV, 49-50; HDN., VII, 9, 6; NEM., *Cyn.*, 264, 267-8; AUS., *grat. actio*, 14, 65; CLAUD., *bello Gild.*, 439-40: in molti di questi autori si accenna, però, all'uso di una piccola verga per dirigere i cavalli (in proposito, cfr. anche MART., IX, 22, 14; CLAUD., *cons. Stil.*, I, 259). Cfr. DODGE, *Hannibal*, cit., p. 23; GSELL, *HAAN*, cit., II, p. 364 (in cui si ipotizza che i cavalieri non utilizzassero la verga in battaglia, dovendo già maneggiare i giavellotti e lo scudo); *RE*, s.v. *Numidia*, cit., col. 1350; LUISI, *Νουάδες*, cit., p. 64; WISE, *Armies*, cit., p. 13; *Enc. berb.*, s.v. *barbe*, cit., p. 1357; FENTRESS, *Berbers*, cit., p. 34; HAMDOUNE, *Les auxilia*, cit., pp. 65, 70-1; STORM, *Massinissa*, cit., p. 113; FARISELLI, *I mercenari*, cit., pp. 129, 135 nota 810; GAEBEL, *Cavalry Operations*, cit., p. 267. Basandosi sul citato passo straboniano, sui tipi di alcune monete africane e su altri antichi documenti figurati, si è sostenuto che i Numidi e, in generale, i popoli nordafricani, oltre che mediante una verga governassero i loro cavalli per mezzo di una correggia posta attorno al collo degli animali: cfr. VIGNERON, *Le cheval*, cit., pp. 103-5, 107; cfr. già CH. TISSOT, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, I, Paris 1884, p. 359; R. LEFEBVRE DES NOËTTES, *L'Attelage. Le Cheval de Selle à travers les âges. Contribution à l'Histoire de l'Esclavage*, Paris 1931, pp. 226-8; cfr. anche WISE, *Armies*, cit., p. 13; BRIZZI, *Annibale*, cit., sez. ill. n. 10; BERTRANDY, *À propos du cavalier*, cit., pp. 64-6; J. SERVIER, *Les "Berberes" (Numides et Maures) dans l'imaginaire des Latins: le Bellum Jugurthinum de Salluste*, in *Les imaginaires des Latins. Actes du Colloque International de Perpignan (12-13-14 novembre 1991)*, Perpignan 1995², pp. 149-50; CONNOLLY, *Greece and Rome*, cit., pp. 149-50; SIDNELL, *Warhorse*, cit., pp. 172, 175; AIT AMARA, *Recherche*, cit., pp. 18, 52 nota 308, 102-3, 106-7, 110-1, 113, 152, 241, 323; DALY, *La battaglia*, cit., p. 152; FIELDS, *The Roman Army*, cit., p. 26.

dei cavalieri numidici, descritta dalla tradizione letteraria a proposito di diversi combattimenti²⁶; in tali occasioni, la cavalleria africana tempestava di giavellotti i nemici, quindi si ritirava sparpagliandosi, per poi tornare nuovamente ad attaccarli, magari circondandoli, o, se inseguita, li fiaccava e talvolta li attirava in imboscate²⁷.

I Numidi di Minucio Termo, almeno stando alle parole di Livio, non avrebbero però attaccato i Liguri, ma si sarebbero limitati a “distrarli” con tale tattica, per potersi incuneare all’improvviso in qualunque spazio si fosse aperto di fronte a loro; pur ammettendo che il resoconto dello storico patavino corrisponda al vero e che i cavalieri non abbiano dovuto farsi strada combattendo, magari dopo aver ottenuto l’apertura di varchi nella linea nemica in altri modi più plausibili, come con un fitto lancio di giavellotti, tale da scombinare le file dei Liguri, sembra poco credibile l’espressione liviana *inermis eques, praeterquam quod iacula secum portat*²⁸. I cavalieri, infatti, dovevano portare, almeno, grossi coltelli o corte spade, come le μάχαιρα che, secondo Strabone, facevano parte dell’armamento dei Mauri, il cui costume era comune, per il geografo

26. POLYB., I, 19, 2-4; III, 71, 10; 72, 1; 72, 10; 116, 5 (cfr. anche I, 74, 7; III, 65, 6; 65, 10; X, 32, 3); CAES., *civ.*, II, 41, 4-6; [CAES.], *Afr.*, 69, 4-5; 70, 3-4; SALL., *Iug.*, 50, 5-6; 59, 3; LIV., XXII, 15, 7; XXIII, 1, 6-9; XXIX, 34, 8-14 (cfr. anche LIV., XXI, 54, 4); APPIAN., *Hib.*, 25, 99; 27, 106; *Lib.*, 11, 42; *bell. civ.*, V, 113, 474; cfr. LIV., XXXV, 11, 10.

27. Per la tipica tattica di combattimento dei cavalieri numidici, cfr. per esempio CH. J. J. ARDANT DU PICQ, *Études sur le combat*, Paris 1880, p. 38 nota 1; DODGE, *Hannibal*, cit., p. 23; GSELL, *HAAN*, cit., II, pp. 364-5; *RE*, s.v. *Numidia*, cit., col. 1351; ROSTOVITZEFF, *Numidian Horsemen*, cit., p. 266; LUISI, *Noúades*, cit., pp. 63-4; WISE, *Armies*, cit., p. 14; BRIZZI, *Giugurta*, cit., p. 859 nota 20; ID., *Une coutume*, cit., pp. 55-6; CONNOLLY, *Greece and Rome*, cit., p. 150; HAMDOUNE, *Les auxilia*, cit., pp. 90-1; STORM, *Massinissa*, cit., p. 113; FARISELLI, *I mercenari*, cit., pp. 135-6; GAEBEL, *Cavalry Operations*, cit., p. 268; J. B. MCCALL, *The Cavalry of the Roman Republic. Cavalry Combat and Élite Reputations in the Middle and Late Republic*, London-New York 2002, pp. 39, 64, 72, 74; H. CAMERON, V. PARKER, *A Mobile People? Sallust's Presentation of the Numidians and their Manner of Fighting*, «PdP», LX, 2005, pp. 39-46, 50, 55-6 (in cui si fa notare come le tattiche utilizzate dai Numidi non fossero esclusive di tale popolo, bensì tipiche della cavalleria in generale e consigliate dai manuali del mondo greco-romano); SIDNELL, *Warhorse*, cit., pp. 177, 190-1, 245; AIT AMARA, *Recherche*, cit., pp. 176-8, 218-22, 225; PH. SABIN, *A. Land Battles*, in PH. SABIN, PH. DE SOUZA, *Battle*, in PH. SABIN, H. VAN WEES, M. WHITBY (eds.), *The Cambridge History of Greek and Roman Warfare*, I, Cambridge 2007, p. 422-3.

28. LIV., XXXV, 11, 7.

pontico, a vari popoli dell'Africa settentrionale, tra i quali i Masesili, una delle due principali tribù della Numidia²⁹.

È attendibile, invece, la parte finale del racconto liviano, perché la messa a ferro e fuoco dei villaggi appartiene al repertorio d'azione dei cavalieri numidici che, grazie alla loro velocità, erano perfetti non solo per le ricognizioni e per l'inseguimento del nemico in fuga, ma anche per dilagare nelle campagne e compiere terribili incursioni, devastando e depredando i campi e gli insediamenti.

29. STRAB., XVII, 3, 7; cfr. GSELL, *HAAN*, cit., II, p. 364; ID., *HAAN*, cit., VI, pp. 42-3; WISE, *Armies*, cit., p. 14; *Enc. berb.*, s.v. *armes*, cit., p. 898; BRIZZI, *Giugurta*, cit., p. 859 nota 21; HAMDOUNE, *Les auxilia*, cit., p. 71; FARISELLI, *I mercenari*, cit., p. 129 (cfr. inoltre pp. 131, 135-7, sull'omogeneità dell'armamento dei popoli nordafricani); AIT AMARA, *Recherche*, cit., pp. 83-4; DALY, *La battaglia*, cit., p. 152. Sulla tribù e sul regno dei Masesili, cfr. per esempio GSELL, *HAAN*, cit., II, p. 362; ID., *HAAN*, cit., V, pp. 95-102; DECRET, FANTAR, *L'Afrique du Nord*, cit., pp. 81-99; G. CAMPS, *Les Berbères. Mémoire et identité*, Paris 1987², pp. 68-9, 75-8; AIT AMARA, *Recherche*, cit., pp. 35-7; DALY, *La battaglia*, cit., p. 150. Livio (XXII, 48, 1-4; cfr. anche VAL. MAX., VII, 4, ext. 2; FRONTIN., *strat.*, II, 5, 27), riferendo un aneddoto, che gli studiosi generalmente considerano inattendibile (GSELL, *HAAN*, cit., II, p. 364 nota 10; cfr. anche BRIZZI, *Une coutume*, cit., p. 55; FARISELLI, *I mercenari*, cit., p. 135 nota 808), parla della finta diserzione di uno squadrone di cavalieri numidici, che avrebbero portato con sé *gladios occultos* (XXII, 48, 2); cfr. BRIZZI, *Une coutume*, cit., pp. 54-6, secondo cui il riferimento sarebbe ai coltelli, che tali guerrieri avrebbero usato per tranciare i tendini delle gambe ai cavalieri nemici in fuga. Per l'utilizzo di spade da parte dei Numidi, cfr. per esempio *Enc. berb.*, s.v. *armes*, cit., pp. 898-901; FARISELLI, *I mercenari*, cit., p. 131; AIT AMARA, *Recherche*, cit., pp. 69-72. Anche se non sembra che gli ausiliari agli ordini di Termo, almeno nella circostanza in cui sono ricordati, portassero degli scudi, la cavalleria numidica, probabilmente, faceva uso di solito di scudi di cuoio di forma circolare (cfr. LIV., XXII, 48, 2; OROS., *hist.*, V, 15, 17, secondo il quale sarebbero stati realizzati in pelle d'elefante; cfr. anche STRAB., XVII, 3, 7; *infra*, nota 49). Per gli scudi, cfr. GSELL, *HAAN*, cit., II, p. 364; ID., *HAAN*, cit., VI, pp. 50-3; HORN, RÜGER (Hrsgg.), *Die Numider*, cit., pp. 580-1, 583 tav. 108, 2; WISE, *Armies*, cit., pp. 14, 34; BRIZZI, *Annibale*, cit., sez. ill. n. 10; *Enc. berb.*, s.v. *Abizar*, cit., pp. 84-5; *Enc. berb.*, s.v. *armes*, cit., p. 898; BRIZZI, *Giugurta*, cit., p. 859 nota 21; *Enc. berb.*, s.v. *bouclier*, cit., pp. 1585-7; LE BOHEC, *Histoire militaire*, cit., p. 195; BRIZZI, *Une coutume*, cit., p. 56; CONNOLLY, *Greece and Rome*, cit., p. 150; HAMDOUNE, *Les auxilia*, cit., pp. 71-2, 75-6; FARISELLI, *I mercenari*, cit., pp. 128-31; *Enc. berb.*, s.v. *javelot*, cit., pp. 3857, 3861; SIDNELL, *Warhorse*, cit., pp. 172, 203; AIT AMARA, *Recherche*, cit., pp. 51-9; N. SEKUNDA, *A Land Forces*, in N. SEKUNDA, PH. DE SOUZA, *Military Forces*, in SABIN, VAN WEES, WHITBY (eds.), *The Cambridge History*, cit., p. 344; DALY, *La battaglia*, cit., p. 152; cfr. anche p. 176 nota 28, in cui l'autore suggerisce una probabile disomogeneità di armamento tra i singoli cavalieri; FIELDS, *The Roman Army*, cit., p. 27; cfr. anche *Enc. berb.*, s.v. *Abizar* [P.-A. FÉVRIER], I, Aix-en-Provence 1984, pp. 80-3.

ti, come fecero in più occasioni nel corso della seconda guerra punica³⁰.

Tornando, ora, alla guerra contro i Liguri Apuani, si sa che il comando di Minucio Termo fu prorogato e che questi ottenne alcuni successi³¹, che non si dimostrarono, tuttavia, risolutivi, dal momento che un primo vero passo verso la completa sottomissione di tale tribù fu compiuto solo nel 180 a.C., con la deportazione nel Sannio di 47.000 Apuani³²; negli anni precedenti, invece, a parziali vittorie romane seguirono momenti difficili, come nel 186 a.C., quando l'allora console Q. Marcio Filippo venne a trovarsi in una situazione molto simile a quella già sperimentata da Termo, anche se fu più sfortunato perché, intrappolato dai Liguri in un passo di montagna, si salvò a stento, perdendo 4.000 soldati e un numero elevato di insegne, vessilli e armi³³.

I Romani, una volta sconfitta la maggior parte delle tribù, arruolarono i Liguri come ausiliari, utilizzandoli, a quanto sembra, come fanteria leggera. Menzionati per la prima volta tra i rinforzi concessi nel 171 a.C. al console P. Licinio Crasso, che stava allestendo l'esercito da condurre in Macedonia, gli ausiliari liguri furono certamente impiegati nella guerra contro Perseo; poi, circa ses-

30. POLYB., III, 69, 6-7; VIII, 26, 4-5; 27, 1; LIV., XXI, 45, 2; 52, 5; XXII, 13, 8-10; 15, 5; XXIII, 1, 6-9; XXIV, 20, 16; XXV, 40, 6; XXVI, 21, 15; 40, 3-4; XXVII, 20, 8; XXVIII, 35, 2-3; XXIX, 6, 2; 31, 10-2; APPIAN., *Hann.*, 50, 214; *Lib.*, 12, 49; cfr. anche POLYB., III, 68, 1-2. Per l'utilizzo della cavalleria numidica per inseguire il nemico, cfr. per esempio POLYB., III, 116, 7; 116, 12; LIV., XXV, 35, 8; XXXV, 48, 5. Cfr. DODGE, *Hannibal*, cit., p. 24; GSELL, *HAAN*, cit., II, p. 365; BRIZZI, *Une coutume*, cit., p. 56; CONNOLLY, *Greece and Rome*, cit., pp. 149-50; GAEBEL, *Cavalry Operations*, cit., p. 270; SABIN, *A. Land Battles*, cit., p. 423. Per i diversi impieghi tattici dei cavalieri numidici, quali la ricognizione, il saccheggio e le imboscate, cfr. per esempio HAMDOUNE, *Les auxilia*, cit., pp. 78-88.

31. LIV., XXXV, 20, 6; 21, 7-11; XXXVI, 38, 1-4; Termo rimase a combattere in Liguria dal 193 al 191 a.C., mentre nel 190 a.C. gli fu negato il trionfo (cfr. MEZZAZERBI, *Le fonti*, cit., pp. 152-65; EAD., *Le fonti di Livio nelle guerre combattute contro i Liguri*, «Rivista di studi classici», VIII, 1960, pp. 329-32; si veda recentemente SALOMONE GAGGERO, *Pagine*, cit., pp. 949, 950 nota 37).

32. LIV., XL, 37, 9-38, 9; 41, 3-4.

33. Per il rovescio subito da Filippo, cfr. LIV., XXXIX, 20, 1; 20, 5-10; OROS., *hist.*, IV, 20, 26; PAUL. DIAC., *hist. Rom.*, IV, 4; LANDOLF. SAG., *hist. Rom.*, IV, 5; si veda recentemente SALOMONE GAGGERO, *Pagine*, cit., pp. 951, 954-7 (con la bibliografia ivi indicata); F. FRASSON, *Aditta auxilia, Ligurum duo milia... Gli ausiliari liguri negli eserciti romani del II secolo a.C.*, «Atti e memorie della Società Savonese di Storia Patria», n.s. XLVII, 2011, p. 5.

sant'anni dopo, presero parte a episodi bellici che ebbero come teatro proprio la Numidia, dove i Romani erano impegnati nella guerra contro Giugurta³⁴ e dove la presenza dei Liguri è testimoniata già per l'inverno del 110/109 a.C. In quel momento, infatti, quando il comando dell'esercito era tenuto dal *legatus pro praetore* Aulo Postumio Albino, in assenza del fratello Spurio, che si era recato a Roma per le elezioni³⁵, una coorte di Liguri, insieme a due torme di Traci e a pochi soldati semplici, si era fatta corrompere dagli emissari di Giugurta e aveva disertato³⁶. Aulo, in quel tempo, aveva pensato di prendere d'assalto la città di *Suthul*, dove erano custoditi i tesori del re di Numidia, benché l'inverno rendesse l'impresa impossibile, dal momento che la piana attorno all'insediamento – protetto, tra l'altro, da mura innalzate su pareti rocciose a strapiombo – si era trasformata, per le piogge, in un grande acquitrino che non permetteva di cingere il luogo d'assedio; nonostante questo, il *legatus*, forse per spaventare il sovrano o forse accecato dal desiderio di impadronirsi del suo tesoro, fece spingere innanzi le *vineae*, erigere un terrapieno e approntare in tutta fretta il necessario per un assalto³⁷. Giugurta, da parte sua, mentre illudeva

34. Per il reclutamento del 171 a.C., cfr. LIV., XLII, 35, 6-7; sui Liguri, come ausiliari dei Romani, cfr. da ultimo FRASSON, *Addita auxilia*, cit., pp. 5-26. A proposito di Giugurta, si veda, in questo stesso convegno il contributo di Ouiza Ait Amara, *Jugurtha stratège et tacticien*.

35. SALL., *Iug.*, 36, 4. Per Aulo Postumio Albino, cfr. T. R. S. BROUGHTON, *The Magistrates of the Roman Republic*, I, New York 1951, p. 544; per Spurio, console nel 110 a.C. e proconsole l'anno seguente, cfr. *ivi*, pp. 543, 547.

36. SALL., *Iug.*, 38, 6.

37. SALL., *Iug.*, 37, 2-4. Cfr. G. M. PAUL, *A Historical Commentary on Sallust's Bellum Jugurthinum*, Liverpool 1984, pp. 111-3; cfr. recentemente AIT AMARA, *Recherche*, cit., pp. 203-4. Le *vineae* erano tettoie mobili, con intelaiatura di legno, pareti di vimini per proteggere da sassi e dardi, e una copertura costituita da un assito e da un graticcio; tali strutture, ricoperte esternamente da uno strato ignifugo di cuoio non conciato o di lana, erano aperte alle estremità e venivano disposte l'una di seguito all'altra a formare veri e propri tunnel per l'avvicinamento in sicurezza dei soldati alle mura nemiche: cfr. per esempio VEG., *mil.*, IV, 13, 15; si vedano DA, s.v. *vinea* [G. LAFAYE], V, Paris 1892, pp. 911-2; RE, s.v. *Festungskrieg* [W. LIEBENAM], VI, 2, Stuttgart 1909, col. 2243; G. VEITH, *Die Zeit des Milizbeeres*, in J. KROMAYER, G. VEITH, *Heerwesen und Kriegführung der Griechen und Römer*, München 1928, p. 444; *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, s.v. *uinum* [A. ERNOUT, A. MEILLET], Paris 1959⁴ (rist. 2001), p. 737; RE, s.v. *vinea* 1) [A. NEUMANN], IX, A1, Stuttgart 1961, coll. 106-9; M. G. MOSCI SASSI, *Il sermo castrensis*, Bologna 1983, pp. 27, 125-6, 144-5; G. BRESCIA, *La "scalata" del Ligure. Saggio di*

Aulo, mandandogli ripetutamente messaggeri per supplicarlo, di nascosto uscì dalla città e, allontanatosi percorrendo sentieri e attraversando luoghi boscosi, indusse il Romano, che sperava in un accordo vantaggioso, a lasciare *Suthul* e a mettersi sulle sue tracce; nel frattempo, gli emissari del re, notte e giorno, tentavano di corrompere alcuni reparti dell'esercito romano³⁸. In questa circostanza, oltre a far defezionare i Liguri e gli altri soldati precedentemente citati, gli uomini di Giugurta, stando a quanto riferisce Sallustio, riuscirono a comprare anche la fedeltà di un centurione primipilo della terza legione; proprio quest'ultimo, quando Giugurta, in una notte resa particolarmente scura dalle nubi, circondò l'accampamento romano, permise ai Numidi di entrare attraverso quella parte di fortificazioni che era incaricato di sorvegliare. L'irruzione causò la fuga precipitosa dei Romani, che si rifugiarono su un colle vicino, mentre il loro campo veniva saccheggiato dal nemico; l'indomani il comandante romano incontrò il re dei Numidi e, per non causare la morte dei suoi uomini per mano del nemico o per fame, accettò una pace vergognosa, che lo costringeva, dopo essere passato sotto il giogo insieme ai soldati, ad abbandonare la Numidia entro dieci giorni³⁹.

Coloro che, lasciandosi corrompere, avevano facilitato la vittoria di Giugurta, non rimasero, tuttavia, impuniti; infatti, sono probabilmente da identificare con i disertori dell'esercito di Aulo quei Liguri e Traci che, in base a quanto si legge in un frammento di Appiano, furono consegnati da Giugurta, probabilmente nel 108

commento a Sallustio, Bellum Iugurthinum 92-94, Bari 1997, pp. 50 nota 20, 124; D. B. CAMPBELL, *Greek and Roman Siege Machinery. 399 BC-AD 363*, Oxford 2003, pp. 15, 35, 37; ID., *Besieged. Siege Warfare in the Ancient World*, Oxford-New York 2006, pp. 132, 159; J. THORNE, *Battle, Tactics and the Emergence of the Limites in the West*, in P. ERDKAMP (ed.), *A Companion to the Roman Army*, Malden-Oxford-Carlton 2007, p. 228; FIELDS, *The Roman Army*, cit., p. 47; cfr. *infra*, p. 1356-7. Il sito dove sorgeva *Suthul* è sconosciuto: A. BERTHIER, J. JULLET, R. CHARLIER, *Le "Bellum Jugurthinum" de Salluste et le problème de Cirta*, «RSAC», LXVII, 1950, pp. 38-9 hanno pensato al *pagus Suttuensis*, presso il Djebel Goraa, ipotesi che sembra rigettare PAUL, *A Historical Commentary*, cit., pp. 112-3.

38. SALL., *Iug.*, 38, 1-3; cfr. PAUL, *A Historical Commentary*, cit., p. 113.

39. SALL., *Iug.*, 38, 4-10; per la reazione che questi eventi provocarono a Roma, cfr. SALL., *Iug.*, 39, 1-4. In generale, sulla vicenda che vide come sfortunato protagonista A. Postumio Albino, cfr. anche SALL., *Iug.*, 44, 4; LIV., *perioch.*, LXIV; PLUT., *Mar.*, 9, 3; FLOR., I, 36, 9; EUTR., IV, 26, 3; OROS., *hist.*, V, 15, 6 (in cui, però, la città che custodiva il tesoro reale è chiamata *Calama*; sul problema, cfr. PAUL, *A Historical Commentary*, cit., p. 112); *Comm. Bern. Lucan.*, IV, 319; cfr. GSELL, *HAAN*, cit.,

a.C., a Q. Cecilio Metello, che avrebbe riservato loro una fine particolarmente efferata: τῶν μὲν τὰς χεῖρας ἀπέτεμνε, τοὺς δὲ ἐς τὴν γῆν μέχρη γαστρὸς κατῴρουσε καὶ περιτοξεύων ἢ ἔσακοντίζων ἔτι ἐμπνέουσι πῦρ ὑπετίθει⁴⁰.

I Liguri durante la guerra giugurtina non sono ricordati, però, solo per episodi negativi: a testimonianza che i Romani dovevano nutrire una certa fiducia nei loro confronti, si può ricordare, per esempio, che il contingente inviato da Metello, come guarnigione, alla città di *Leptis*, nel 108 a.C., era composto esclusivamente da quattro coorti ausiliarie liguri, poste sotto il comando del prefetto C. Annio⁴¹. L'invio, in tale circostanza, di soldati e di un comandante, sollecitato dalla stessa *Leptis* (cioè *Leptis Magna*), città fedele a Roma fin dall'inizio della guerra, aveva l'importante scopo di rendere vane le subdole manovre di un notevole, di nome Amilcare, che cercava di far scoppiare una vera e propria rivoluzione, le cui conseguenze, senza un pronto intervento, sarebbero state la morte di molti cittadini e il passaggio della città dalla parte di Giugurta⁴².

VII, pp. 170-6; BERTHIER, JUILLET, CHARLIER, *Le "Bellum Jugurthinum"*, cit., pp. 37-41; CH.-A. JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord. Tunisie-Algérie-Maroc. Des origines à la conquête arabe (647 ap. J.-C.)*, Paris 1951² (rist. 1961), p. 115; J. VAN OOTEGHEM, *Caius Marius*, Bruxelles 1964, pp. 105-6; PAUL, *A Historical Commentary*, cit., pp. 113-6; BRIZZI, *Giugurta*, cit., pp. 855-70; BRESCIA, *La "scalata"*, cit., p. 77 nota 42; E. SALOMONE GAGGERO, *Sfogliando Appiano (a proposito di alcuni passi sui Liguri)*, «QCSAM», n.s. IV-V, 2005-6, pp. 142, 144; JALLET-HUANT, *Les rois*, cit., pp. 42-3; AIT AMARA, *Recherche*, cit., p. 163; FRASSON, *Addita auxilia*, cit., p. 10.

40. APPIAN., *Num.*, 3. Della riconsegna dei disertori a Metello da parte di Giugurta si parla anche in SALL., *Iug.*, 62, 6-7, senza, tuttavia, accennare al loro destino: *iubet omnis perfugas victos adduci. Eorum magna pars, uti iussum erat, adducti; pauci, quom primum deditio coepit, ad regem Bocchum in Mauretianiam abierant*. Cfr. anche OROS., *hist.*, V, 15, 7: *tria milia amplius perfugarum reddidit*; in DIO CASS., XXVI, fr. 89, 1 si riferisce della messa a morte di tutti i disertori riconsegnati, anche se mancano i crudi particolari riportati da Appiano, il quale avrebbe forse attinto a fonti ostili a Metello, di cui si voleva sottolineare la crudeltà, secondo l'ipotesi di F. FONTANELLA, *Metello Numidico: una tradizione ostile (un confronto fra App. Num. 2-3 e Sallustio)*, «A&R», n.s. XXXVII, 4, 1992, pp. 182-8 (in part. pp. 183-5, 188). Sulla riconsegna dei disertori, cfr. già GSELL, *HAAN*, cit., VII, p. 202; si vedano più recentemente PAUL, *A Historical Commentary*, cit., p. 164; SALOMONE GAGGERO, *Sfogliando Appiano*, cit., pp. 144-5; FRASSON, *Addita auxilia*, cit., p. 10.

41. SALL., *Iug.*, 77, 4: *emissae eo cohortes Ligurum quattuor et C. Annius praefectus*. C. Annio, forse figlio del console del 128 a.C., era verosimilmente *praefectus socium* per PAUL, *A Historical Commentary*, cit., p. 197; cfr. anche BROUGHTON, *The Magistrates*, cit., p. 550, in cui è definito semplicemente «prefect».

42. Sulla vicenda, cfr. SALL., *Iug.*, 77, 1-4; cfr. GSELL, *HAAN*, cit., VII, pp. 211-2;

L'episodio più famoso avvenuto in Numidia in cui i Liguri sono protagonisti, però, è senz'altro quello che ebbe luogo nel 107 o nel 106 a.C. presso un'impredibile fortezza, costruita su una collina rocciosa che sveltava in mezzo a un'ampia pianura, non lontano dal fiume *Muluccha*, confine fra il regno di Giugurta e quello di Bocco di Mauritania⁴³. Mario stava cercando di conquistare il *castellum* per impadronirsi del tesoro reale, ma stava incontrando enormi difficoltà, perché le caratteristiche del luogo non si prestavano alla realizzazione di *aggeres* e all'utilizzo di torri o di altre macchine da guerra⁴⁴. L'unica via d'accesso alla fortezza era un angusto sentiero con entrambi i lati a precipizio⁴⁵, lungo il quale i soldati romani, esponendosi a un grande pericolo, spingevano invano le *vineae* che, appena avanzavano un poco, erano distrutte dal fuoco o dal lancio di massi; gli stessi soldati si trovavano nell'impossibilità di mantenersi in equilibrio davanti alle opere d'assedio a

BERTHIER, JUILLET, CHARLIER, *Le "Bellum Jugurthinum"*, cit., p. 60; VAN OOTEGHEM, *Caius Marius*, cit., p. 139; PAUL, *A Historical Commentary*, cit., p. 197; SALOMONE GAGGERO, *Sfogliando Appiano*, cit., pp. 142-3; FRASSON, *Addita auxilia*, cit., p. 10.

43. SALL., *Iug.*, 92, 5; cfr. PAUL, *A Historical Commentary*, cit., pp. 229-31. Per il *Muluccha* come confine, cfr. anche SALL., *Iug.*, 19, 7; MELA, I, 5, 29; PLIN., *nat.*, V, 2, 19; l'identificazione di tale fiume (chiamato *Mulucha* da FRONTIN., *strat.*, III, 9, 3, oltre che nei passi citati di Mela e Plinio; per FLOR., I, 36, 14, invece, *Muluccha* è il nome della roccaforte, considerata *urbs*) è discussa: l'ipotesi di GSELL, HAAN, cit., V, pp. 91-4, 99; ID., HAAN, cit., VII, p. 236, che lo fa corrispondere con lo Oued Moulouya, uno dei principali fiumi del Marocco, ha avuto molto seguito (cfr., tra i tanti, RE, s.v. *Mulucha* [F. WINDBERG], XVI, 1, Stuttgart 1933, coll. 514-6; JULIEN, *Histoire*, cit., pp. 95, 117; WALSH, *Massinissa*, cit., p. 150; DECRET, FANTAR, *L'Afrique du Nord*, cit., pp. 73, 118; PAUL, *A Historical Commentary*, cit., pp. 5, 7, 70, 78-9, 164, 229-30; CAMPS, *Les Berbères*, cit., p. 75; Y. JANVIER, *La géographie de l'Afrique du Nord chez Orose*, «BCH», n.s. 18, 1982 [1988], pp. 140-1, e di recente R. J. A. TALBERT (ed.), *Barrington Atlas of the Greek and Roman World*, Princeton-Oxford 2000, tavv. 1, 1a, 29; STORM, *Massinissa*, cit., p. 16; M. T. SCETTINO, *La Mauretania dal tardo ellenismo alla provincializzazione*, in C. BEARZOT, F. LANDUCCI, G. ZECCHINI (a cura di), *Gli stati territoriali nel mondo antico*, Milano 2003, pp. 290, 307 nota 86, 310 nota 93; JALLET-HUANT, *Les rois*, cit., p. 52). Contrari invece BERTHIER, JUILLET, CHARLIER, *Le "Bellum Jugurthinum"*, cit., pp. 3-25, 70-2, 88-95, i quali hanno proposto che il corso d'acqua fosse lo Oued Mellègue, in Tunisia, e che la fortezza si trovasse presso Kalaat-es-Senam; il parere di questi ultimi studiosi è stato seguito successivamente, per esempio, da T. MANTERO, *Sall. Bell. Iug. 93-94*, in *ANTIΛΘΡON Hugoni Henrico Paoli oblatum. Miscellanea philologica*, Genova 1956, pp. 205-6. Per una sintesi del dibattito, cfr. VAN OOTEGHEM, *Caius Marius*, cit., pp. 95-102, 156-7 nota 1.

44. SALL., *Iug.*, 92, 6-7; cfr. PAUL, *A Historical Commentary*, cit., p. 231.

45. SALL., *Iug.*, 92, 5; 92, 7; FRONTIN., *strat.*, III, 9, 3.

causa della pendenza del terreno e, al contempo, non potevano operare al sicuro dentro alle *vineae*: i più coraggiosi venivano uccisi o feriti, mentre gli altri si spaventavano sempre più. Dopo molti giorni di tentativi infruttuosi, Mario stava per rinunciare all'assedio⁴⁶, quando un caso fortuito diede una svolta alla situazione: secondo quanto riferisce Sallustio, infatti, un Ligure, soldato semplice delle coorti ausiliarie⁴⁷, uscito dagli accampamenti per fare rifornimento di acqua, si mise a raccogliere lumache non lontano dal lato della fortezza opposto rispetto a quello dove si concentrava lo sforzo degli assediati. Tutto intento alla raccolta, il Ligure salì man mano fin verso la cima del monte scoprendo, in quel modo del tutto casuale, un altro accesso, per quanto impervio, alla spianata del *castellum*, dove giunse sfruttando gli appigli forniti dai rami di un grande leccio e dalle rocce sporgenti. Dopo aver esplorato la zona, ridiscese lungo lo stesso percorso usato per la salita, questa volta, però, esaminando ogni cosa e guardandosi bene attorno⁴⁸; la scoperta fu riferita prontamente a Mario, il quale, dopo aver verificato la fattibilità del piano, mise il Ligure a capo di un piccolo gruppo di soldati, composto dai cinque più agili suonatori di tromba e di corno, cui furono aggiunti, come scorta, quattro centurioni, e stabilì che il giorno seguente il Ligure, divenuto in qualche misura *dux*, avrebbe dovuto condurre quegli uomini fin sulla spianata, per mettere in atto un vero e proprio stratagemma. E, infatti, l'indomani il *miles gregarius* ligure, dopo aver detto ai

46. SALL., *Iug.*, 92, 8-93, 2; cfr. PAUL, *A Historical Commentary*, cit., p. 231. Sulle *vineae*, cfr. *supra* nota 37.

47. *Quidam Ligus, ex cohortibus auxiliariis miles gregarius* (SALL., *Iug.*, 93, 2; cfr. FRONTIN., *strat.*, III, 9, 3; per *Ligurem quendam ex auxiliis gregalem militem*); il *gregarius* è il soldato che occupa il più basso grado della gerarchia militare e che non ha mai ricevuto onorificenze: cfr. per esempio G. BRESCIA, *Natura e cultura in Sallustio (a proposito di Iug. 92-94)*, «Aufidus», 30, 1996, pp. 24-5 nota 7; EAD., *La "scalata"*, cit., p. 79.

48. SALL., *Iug.*, 93, 2-5; cfr. anche FRONTIN., *strat.*, III, 9, 3. Viene da chiedersi se la narrazione, caratterizzata, nel complesso del racconto e nello specifico di questo passo, da alcuni elementi di sapore romanzesco o fiabesco (cfr. in proposito H. C. AVERY, *Marius felix (Sallust, Jug. 92-94)*, «Hermes», XCV, 1967, pp. 327-8; BRESCIA, *La "scalata"*, cit., pp. 11-2, 14 nota 20, 52, 78-9), non abbia forse alla base la notizia di una missione esplorativa e logistica, di cui sarebbero stati incaricati gli ausiliari liguri, ricordati altre volte dalle fonti in relazione all'approvvigionamento di acqua e foraggio (cfr. FRASSON, *Addita auxilia*, cit., pp. 8-13); esigenze letterarie avrebbero potuto spingere Sallustio ad attribuire a un singolo anonimo individuo l'azione di un gruppo di soldati.

soldati, di cui era stato messo alla guida, di non indossare nulla sul capo, per poter vedere meglio nel corso dell'ascesa, e di procedere a piedi nudi per essere agevolati nella scalata, li guidò su per le rocce: il Ligure legava corde a sassi e radici sporgenti, affinché potessero essere di aiuto ai compagni, cui talora tendeva la mano, se li vedeva esitare; precedeva tutti per testare i passaggi che riteneva più pericolosi e talora mandava avanti gli altri, trasportando le loro armi, per alleggerirli e facilitarli nella salita; scendendo e risalendo più volte per la stessa strada, infondeva coraggio ai compagni⁴⁹. Sebbene con un notevole sforzo, la missione andò a buon fine, dal momento che i soldati raggiunsero la vetta dove sorgeva la fortezza, che da quel lato si presentava deserta; non appena Mario fu avvisato del successo dai messaggeri, decise di intensificare gli assalti con i quali, per tutto il giorno, aveva distratto e tenuto impegnati i nemici presso l'accesso principale. Il comandante in persona uscì dalle *vineae* e, fatti disporre i suoi soldati nella formazione a testuggine, al contempo avanzò verso le mura e ordinò il tiro concentrato delle macchine da guerra, degli arcieri e dei frombolieri, per terrorizzare i difensori. I Numidi, memori della facilità con cui in precedenza avevano respinto i Romani, si mantenevano baldanzosi fuori dalle fortificazioni e deridevano Mario per la sua ostinazione; tuttavia, appena sentirono il clamore delle trombe provenire dalla spianata alle loro spalle, dove di nascosto erano giunti gli uomini guidati dal Ligure, furono presi dal panico: prima le donne e i bambini, quindi, via via, tutti gli altri si diedero a precipitosa fuga, consentendo ai Romani l'occupazione della roccaforte⁵⁰.

49. SALL., *Iug.*, 93, 6-94, 2; cfr. anche FRONTIN., *strat.*, III, 9, 3. Si veda PAUL, *A Historical Commentary*, cit., p. 232. Le armi che gli uomini impegnati nella scalata portavano con sé, dietro alla schiena, consistevano di spade (*gladii*) e scudi di tipo numidico (*scuta Numidica*), scelti per l'occasione poiché, essendo di cuoio, erano più leggeri e facevano meno rumore quando erano urtati (SALL., *Iug.*, 94, 1; cfr. anche FRONTIN., *strat.*, III, 9, 3; si veda BRESCIA, *La "scalata"*, cit., pp. 105-6); sull'uso di scudi di cuoio da parte dei popoli nordafricani, cfr. STRAB., XVII, 3, 7; SERV., *Aen.*, VII, 732; ISID., *orig.*, XVIII, 12, 5; cfr. inoltre *supra*, nota 29. Per quel che riguarda l'equipaggiamento per l'ascesa, Sallustio (*Iug.*, 94, 2) ricorda solo le funi (*laquei*) legate dal Ligure alle sporgenze, mentre Frontino menziona corregge (*lora*) e chiodi (*clavi*): cfr., in proposito, W. BINGHAM, *Clavi or clavae: a Note on Frontinus Strategemata* 3.9.3, «AJPh», CI, 1980, pp. 174-9.

50. SALL., *Iug.*, 94, 3-94, 7. Cfr. anche FRONTIN., *strat.*, III, 9, 3; FLOR., I, 36, 14; si veda PAUL, *A Historical Commentary*, cit., pp. 232-4. Nonostante il tipo di missione non permettesse l'impiego di ingenti forze, i suonatori e gli altri soldati (comples-

L'episodio della "scalata del Ligure"⁵¹, a prescindere dall'attendibilità storica dei singoli particolari riferiti dalle fonti⁵², è comunque una vivace testimonianza della fama di uomini resistenti alla fatica⁵³, agili, dinamici, coraggiosi, di cui i Liguri dovevano godere⁵⁴.

Non è questa, tuttavia, l'ultima circostanza in cui le *cobortes Ligurum* sono menzionate dalle fonti per quel che riguarda la guerra giugurtina: Sallustio, infatti, descrivendo la composizione della colonna romana, che, *quadrato agmine*, nel 106 a.C. era in marcia verso gli accampamenti invernali presso le città costiere, scrive che

*Sulla cum equitatu apud dextumos, in sinistra parte [A]. Manlius cum funditoribus et sagittariis, praeterea cohortes Ligurum curabat. Primos et extremos cum expeditis manipulis tribunos locaverat*⁵⁵.

sivamente dieci), sembrano essere troppo pochi per riuscire a generare un frastuono tale da gettare nel panico i nemici (cfr. PAUL, *A Historical Commentary*, cit., p. 232); si potrebbe pensare, quindi, che gli uomini assegnati alla scalata fossero più numerosi di quanto riferito da Sallustio, e che comprendessero, magari, anche altri effettivi delle coorti ausiliarie liguri (cfr. *supra*, nota 48).

51. Tra i numerosi contributi che fanno riferimento al curioso episodio, cfr. almeno GSELL, *HAAN*, cit., VII, pp. 235-40; BERTHIER, JUILLET, CHARLIER, *Le "Bellum Jugurthinum"*, cit., pp. 69-72, 74; MANTERO, *Sall.*, cit., pp. 204-26; H. U. INSTINSKY, *Sallust und der Ligurer (Bellum Jugurthinum 93/94)*, «Hermes», LXXXVI, 1958, pp. 502-4; VAN OOTEGHEM, *Caius Marius*, cit., pp. 156-60; AVERY, *Marius*, cit., pp. 324-30; PAUL, *A Historical Commentary*, cit., pp. 229-34; E. SALOMONE GAGGERO, *I Liguri nell'opera di Floro*, in *Atti del Congresso "I Liguri dall'Arno all'Ebro" in ricordo di Nino Lamboglia (Albenga, 4-8 dicembre 1982)*, III («RSL», L, 1984), Bordighera 1985, pp. 7-8; BRESCIA, *Natura*, cit., pp. 23-36; EAD., *La "scalata"*, cit., *passim*; SALOMONE GAGGERO, *Sfogliando Appiano*, cit., p. 143; JALLET-HUANT, *Les rois*, cit., pp. 52-4; AIT AMARA, *Recherche*, cit., pp. 207-8; FRASSON, *Addita auxilia*, cit., pp. 10-1.

52. Risulta piuttosto difficile esprimersi sull'attendibilità dei particolari della narrazione di Sallustio e sulla possibilità che il resoconto dello storico sia fededeigno o sia, invece, una costruzione letteraria: in proposito, cfr. per esempio le opinioni di MANTERO, *Sall.*, cit., p. 226; AVERY, *Marius*, cit., pp. 324-30; cfr. PAUL, *A Historical Commentary*, cit., p. 231; cfr. anche *supra*, nota 48.

53. Con riferimento al passo sallustiano in esame, cfr. INSTINSKY, *Sallust*, cit., pp. 503-4.

54. Sulla figura del guerriero ligure, cfr. F. FRASSON, *Il guerriero ligure nei frammenti di Posidonio di Apamea*, in *Ex fragmentis per fragmenta historiam tradere. Atti della Seconda Giornata di Studio sulla storiografia greca frammentaria (Genova, 8 ottobre 2009)*, a cura di F. GAZZANO, G. OTTONE, L. SANTI AMANTINI, Tivoli 2011, pp. 147-57.

55. SALL., *Iug.*, 100, 1-2 (100, 2 per le parole citate); sulla marcia, cfr. anche SALL., *Iug.*, 100, 3-4. Cfr. GSELL, *HAAN*, cit., VII, pp. 245-6; VAN OOTEGHEM, *Caius Marius*, cit., p. 163; PAUL, *A Historical Commentary*, cit., pp. 241-2; SALOMONE GAG-

Sebbene il preciso significato di *agmen quadratum* sia incerto e dibattuto⁵⁶, è evidente che in questa circostanza i Romani dovettero adottare una formazione di marcia pronta al combattimento e adatta a fronteggiare un attacco improvviso, portato anche da più direzioni; sul lato sinistro del “quadrilatero” erano schierati gli *auxilia* liguri, che dovevano essere forze di fanteria leggera, distinte dai frombolieri e dagli arcieri (ricordati separatamente nel passo) e dotate di una certa abilità anche nel corpo a corpo⁵⁷. La scelta, operata da Mario, di utilizzare un simile ordine di marcia era intesa a evitare che i Romani fossero sorpresi da altri attacchi come quello che aveva messo in seria difficoltà le truppe del proconsole poco tempo prima, quando Giugurta e Bocco, nell'imminenza della sera, si erano avventati sulla colonna romana, quasi come se fossero stati briganti, conducendo un grande esercito, che non era riuscito a sconfiggere gli uomini di Mario solo per la freddezza di quest'ultimo e per la grande organizzazione e la disciplina dei Romani, i quali avevano resistito a lungo a un nemico numericamente superiore ed erano riusciti a fortificarsi sulle alture. A quel duro scontro e all'attacco improvviso e vittorioso che i Romani avevano portato, intorno all'alba del giorno successivo, contro i nemici che bivaccavano tutto attorno alla collina⁵⁸, avevano preso parte, probabilmente, benché nelle fonti non se ne faccia esplicita menzione, anche le coorti ausiliarie liguri, che sono ricordate da Sallustio, come si è visto, nei paragrafi successivi. Oltre a quelle esaminate

GERO, *Sfogliando Appiano*, cit., p. 143; JALLET-HUANT, *Les rois*, cit., p. 54; FRASSON, *Addita auxilia*, cit., p. 10. Per Manlio, cfr. BROUGHTON, *The Magistrates*, cit., pp. 554-5.

56. Sull'*agmen quadratum*, cfr. per esempio DA, s.v. *agmen* [A. É. A. E. MASQUELEZ], I, 1, Paris 1877, p. 145; VEITH, *Die Zeit*, cit., pp. 351-2, 421-2; PAUL, *A Historical Commentary*, cit., pp. 141, 149-50, 241; L. C. PÉREZ CASTRO, *Los agmina romanos y los significados de pilatum agmen y quadrato agmine*, «Emerita», LXXIV, 1, 2006, pp. 1-16; G. CASCARINO, *L'esercito romano. Armamento e organizzazione*, I, Rimini 2007, pp. 90, 91 fig. 3.10; S. E. PHANG, *Roman Military Service. Ideologies of Discipline in the Late Republic and Early Principate*, Cambridge-New York 2008, p. 56.

57. Sul ruolo tattico degli ausiliari liguri negli eserciti romani di età repubblicana, cfr. FRASSON, *Addita auxilia*, cit., pp. 5-13; si veda anche il cenno in F. FRASSON, *Durum in armis genus: i Liguri nell'esercito punico*, in *L'Africa romana* XVIII, p. 256. I Liguri impiegati in Numidia sono considerati truppe leggere già da GSELL, *HAAN*, cit., VII, p. 159.

58. SALL., *Iug.*, 97, 3-99, 3; cfr. VAN OOTEGHEM, *Caius Marius*, cit., pp. 162-3; PAUL, *A Historical Commentary*, cit., pp. 238-41; AIT AMARA, *Recherche*, cit., p. 221.

non esistono altre testimonianze della presenza di *auxilia* liguri in Numidia⁵⁹, così come l'episodio relativo alla campagna militare di Termo rappresenta l'unica attestazione dell'impiego di ausiliari numidici in Liguria; è curioso, comunque, constatare come esista una sorta di parallelismo tra l'azione compiuta dai cavalieri africani nel 193 a.C. e l'episodio più emblematico tra quelli che videro protagonisti i Liguri in Numidia, cioè l'impresa dello "scalatore" ligure: in entrambi i casi, infatti, situazioni molto delicate, per le quali apparentemente non esisteva via d'uscita, furono risolte grazie all'azione di ausiliari originari, per di più, di terre molto lontane da quelle in cui si stava operando.

59. Mario, oltre che in Africa, ebbe ausiliari liguri, tra le sue forze, anche in occasione della battaglia di *Aquae Sextiae*, nel 102 a.C. (PLUT., *Mar.*, 19, 5-7); alla possibilità che tali ausiliari fossero gli stessi che combatterono in Africa sembra pensare C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, III, Paris 1909, pp. 71-2, 74 nota 2, secondo il quale Mario, nell'allestire l'esercito, avrebbe fatto ricorso, in parte, ai veterani della guerra giugurtina; *contra* K. WEICKELT, *Die Schlacht bei Aquae Sextiae*, diss., Leipzig 1928, p. 25.

Virginie Caron, Jean-Louis Podvin

Lampes africaines de la collection du Château-Musée de Boulogne-sur-Mer

Le musée de Boulogne-sur-Mer conserve dans ses réserves plus de deux cents lampes à huile antiques, qui sont restées fort longtemps méconnues. Elles ont été récemment étudiées et sortent progressivement de leur anonymat. Parmi celles-ci, près de la moitié sont des découvertes régionales et surtout locales. L'autre moitié est constituée de lampes en provenance des rivages de la Méditerranée. Une cinquantaine concernent des lampes tunisiennes et algériennes, et, parmi elles, certaines sont puniques: nous ne les aborderons pas ici. En revanche, d'autres sont romaines, de l'époque impériale, généralement à médaillon décoré, ou de l'Antiquité tardive, à décor le plus souvent chrétien. Ce sont ces quelques exemplaires romains, issus de la Collection Dutertre, que nous présentons dans cette étude.

Mots clés: Lampes à huile, lampes impériales, lampes chrétiennes, Boulogne-sur-Mer, Dr Louis Carton.

Le musée de Boulogne-sur-Mer conserve dans ses réserves et dans celles du service archéologique municipal plus de deux cents lampes à huile antiques, qui sont restées fort longtemps méconnues. Elles ont été récemment étudiées et sortent progressivement de leur anonymat. Parmi celles-ci, près de la moitié sont des découvertes régionales et surtout locales qui ont fait l'objet d'une présentation à l'occasion d'une table ronde sur le luminaire gaulois à Millau¹. Deux au moins sont d'origine africaine et ont abouti jusqu'aux côtes du nord de la Gaule, dans la région de Boulogne-sur-Mer. L'autre moitié est constituée de lampes en provenance des rivages de la Méditerranée. Une cinquantaine concernent des lampes

* Virginie Caron et Jean-Louis Podvin, Université du Littoral Côte d'Opale, Boulogne-sur-Mer.

1. CARON, PODVIN (2011b). Certaines d'entre elles, découvertes par Ernest-Théodore Hamy, ont également été présentées lors d'un colloque à Boulogne-sur-Mer: CARON, PODVIN (2011a).

retrouvées en Tunisie et Algérie, et, parmi elles, certaines sont puniques: nous ne nous y attarderons pas ici. En revanche, d'autres sont romaines, du Haut-Empire, généralement à médaillon décoré, ou de l'Antiquité tardive, le plus souvent à décor chrétien. Ce sont ces quelques trente-six exemplaires romains que nous présentons dans cette étude².

Origine des collections

Comme c'est le cas pour nombre de musées français, les lampes à huile africaines sont arrivées dans les collections au cours du XIX^e siècle et du premier XX^e, en relation avec la présence française sur place. Des collections particulières ont été constituées, que leurs propriétaires ont parfois données de leur vivant aux musées locaux, ou que leurs descendants ont offertes plus tard. Ce sont les registres du musée qui nous apportent de maigres informations sur l'origine de ces lampes³ qu'il convient de comparer au numéro présent sur la lampe, quand l'étiquette n'a pas disparu. À Boulogne-sur-Mer, le musée a ainsi récupéré des lampes offertes par la veuve du Louis Carton. Le savant audomarois, d'abord médecin militaire, fut envoyé en Afrique du Nord et, sous l'influence du Dr Vercoutre, s'y adonna à l'archéologie. Il se constitua une importante collection, enrichie grâce aux fouilles qu'il avait menées en différents sites tunisiens. De son vivant, il offrit onze lampes en 1904 au musée de Boulogne-sur-Mer, en provenance d'El-Kénissia, dont huit sont toujours présentes dans les collections. Sa veuve compléta le don en 1925, au lendemain de la disparition de son mari, par dix-neuf autres lampes consignées dans les registres sous le nom erroné de «vases en terre» et censées provenir de Carthage. Là encore, huit d'entre elles sont conservées, qui présentent exactement les mêmes caractéristiques que les précédentes. Ces exemplaires puniques forment une quantité négligeable au regard des milliers d'exemplaires qu'il avait retrouvés et qui ont rejoint les collections des musées tunisiens, en commençant par celle du musée Alaoui⁴.

2. Nous tenons à remercier le Château-musée de Boulogne-sur-Mer (= CMBM) et le Service archéologique municipal pour les autorisations de publier ces photographies, qui ont été réalisées par Virginie Caron.

3. Respectivement les registres v (Antiquités gallo-romaines) et vi (Provenances diverses).

4. Le musée Sandelin de Saint-Omer en a récupéré une autre d'El-Kénissia en

Un autre notable boulonnais, le Dr Dutertre, a également enrichi les collections boulonnaises d'exemplaires d'Afrique du Nord, de Carthage plus précisément à l'exception d'un, de Kairouan. Ce sont, pour la plupart, des fragments de lampes chrétiennes. Ces lampes, offertes en 1928, témoignent de l'émulation qui existait à l'époque et qui poussait les notables locaux à offrir des pièces archéologiques. Signalons, beaucoup plus modestement, le don d'une seule pièce par Hennequin qui offre, au XIX^e siècle, une lampe d'Algérie. L'étiquette indique «Afrique», les registres «Algérie», et c'est cette seconde attribution qui doit être retenue par comparaison avec d'autres dons du même personnage⁵.

L'importance numérique des objets dits «de Carthage» est notable. Ces pièces en proviennent-elles vraiment? Cela n'est pas sûr pour les lampes puniques. On s'aperçoit que celles données par Carton sont estampillées El-Kénissia, alors que celles données par sa veuve sont dites de Carthage, sans que des différences notables les séparent: elles semblent même provenir du même lot, et il se peut que l'on avait alors perdu la mémoire de leur origine géographique après la mort de Louis Carton. Pour ce qui est des lampes du Dr Dutertre, toutes celles d'Afrique du Nord sont dites provenir de la capitale africaine – ce que confirme leur type – sauf une de Kairouan, mais on ne sait rien de la façon dont elles ont abouti entre les mains du notable. Les a-t-il acquises au moment des grandes découvertes carthaginoises de la fin du XIX^e siècle?⁶ Une autre caractéristique des lampes de Dutertre est qu'elles sont couramment fragmentaires, ce qui ne manque pas d'étonner quand l'on sait qu'à l'époque, les lampes qui intéressaient les collectionneurs, les «beaux objets», et entraient ensuite dans les musées étaient plutôt entières⁷. Cela leur confère un intérêt supplémentaire et laisse à penser que l'on a affaire à des objets de fouilles.

1903: DEFIVES, GERNEZ (1971), p. 17. L. Carton a publié la découverte d'El-Kénissia en 1906, après avoir donné ces lampes à Boulogne: CARTON (1906), pl. v, n^{os} 2-4. La plupart des lampes de la collection Carton ont rejoint le musée de Carthage en 1954: ENNABLI (1976), p. 22.

5. Un certain J. Hennequin, capitaine d'infanterie, a offert trois lampes algériennes au musée de Dunkerque avant 1873. Il s'agit sans doute du même personnage: PODVIN (2012), p. 5.

6. Cf. les remarques de BUSSIÈRE (2007), p. 11. Nous n'avons pas trouvé d'éléments probants sur ce personnage qui permettrait de comprendre la manière dont il s'est procuré ces lampes.

7. C'est ce que déplore par exemple ENNABLI (1976), p. 11.

Typologie des lampes

Outre les lampes puniques de la collection Carton, trois de la collection Dutertre sont pré-romaines (hellénistiques). Les autres, présentées ici, sont de la période romaine, du Haut-Empire pour moins d'un tiers d'entre elles, de l'Antiquité tardive pour la plupart des autres, sur des exemplaires tardifs à canal.

Les lampes impériales sont, pour certaines, fragmentaires. Celles qui ont retenu l'attention de Dutertre et qui sont ensuite entrées dans les collections boulonnaises sont des médaillons, sans doute choisis en fonction de leur décor représenté en relief. Seules quelques-unes sont suffisamment complètes pour être mises en relation avec des typologies connues. Ainsi, l'anse delta 6122 à décor d'acanthes appartenait à une lampe à un ou deux becs en ogive, bien attestée aux I^{er}-III^e siècles⁸. Les lampes 6120 et 1083 sont de type Deneauve VIIA, qui apparaît au cours du I^{er} siècle et se maintient jusqu'au III^e siècle. Deux autres sont à bec en forme de cœur: l'une est de type Bussière D, x, 5, à bandeau décoré de globules et au médaillon vierge, de la période des III^e-IV^e siècles sans qu'il soit possible de préciser davantage; l'autre, de type Bussière D, x, 1, c, à bandeau orné d'oves rectangulaires, à situer entre le milieu du II^e siècle et le milieu du III^e, est décorée d'une scène mythologique.

En ce qui concerne les lampes dites chrétiennes, datables essentiellement du milieu du IV^e au VI^e siècles, celles de type Hayes II, plus tardives, se distinguent de celles de type Hayes I notamment par un décor de plus en plus chrétien et par la présence de fleurons sur le bandeau. Sur ces lampes chrétiennes, il apparaît que certains moules ont été utilisés très longtemps, jusqu'à l'usure, ce qui explique que plusieurs décors sur le médaillon comme sur le bandeau sont particulièrement effacés et rendent très délicate leur identification.

Iconographie

Sur les lampes impériales, plusieurs thèmes sont développés. Le premier est celui de la mythologie: on trouve ainsi Jupiter trônant de face, Sol en buste de face, avec cinq rayons, la Victoire sur deux exemplaires (l'un où elle sacrifie un taureau, et l'autre où elle

8. Voir BUSSIÈRE (2000), pls. 23-28.

écrit sur un bouclier), Méléagre affrontant le sanglier de Calydon et Eros sur une lampe plastique à cinq becs (six lampes). Un deuxième sujet concerne les animaux, avec ce qui semble être des ânes copulant (un exemplaire). Le troisième thème est érotique (un exemplaire), en l'occurrence une femme nue sur un lit, la jambe gauche posée par terre, la droite repliée, se tenant du bras gauche tendu sur le lit et avançant le droit. Dans la partie manquante sur notre exemplaire, la femme renverse le contenu d'une coupe sur le sexe de son partenaire qui, de surprise, lève le bras gauche.

Sur les lampes chrétiennes, les décors, quand ils sont reconnaissables, figurent le chandelier, le chrisme inversé (boucle du rhô à gauche), la croix monogrammatique dans le bon sens ou inversée, la croix latine, des scènes chrétiennes diverses (ange ou archange tenant la croix), des vases (trois lampes), une grappe de raisin ou un conifère (?), des animaux (chevaux), ainsi qu'une rosace. Des fleurons décorent le bandeau des lampes, mais leur mauvais état rend trop souvent leur identification difficile voire impossible.

La croix latine et la croix monogrammatique sont parfois patées: les extrémités élargies permettent de décorer l'intérieur de celle-ci, avec des cercles concentriques, des losanges ou d'autres éléments comme l'agneau divin dans un cercle (lampes 6091 et 6111). Elle peut aussi, plus simplement, être perlée. Dans un cas (6116), l'alpha et l'oméga figurent sous les branches de la croix ainsi qu'une cupule sous celle-ci. Il arrive que la croix se prolonge dans le canal, ou qu'un animal figure dans ce même canal.

Marques

De rares marques apparaissent sur ces lampes, mais il faut rappeler que beaucoup sont fragmentaires. On retrouve ainsi une croix sur une lampe décorée d'un vase sur le médaillon, une flèche ou ancre stylisée sur celle au chandelier, un épi sur une dernière marquée de la croix monogrammatique.

Fleurons des bandeaux

L'étude des fleurons présents sur les bandeaux de lampes chrétiennes a progressé ces dernières années grâce notamment aux travaux d'A. Ennabli et de J. Bussière consacrés aux lampes chrétiennes. La principale difficulté que nous avons rencontrée est leur identification, tant le décor est souvent peu lisible à cause de l'utilisation

de moules usés. A l'exception de la lampe 6124 où le décor du bandeau est incisé, les autres lampes chrétiennes ont leurs fleurons en relief.

Il semble que deux lampes au moins proviennent du même atelier, les 6099 et 6109, décorées toutes deux exactement des mêmes fleurons, alternance de fleurs à six pétales et de feuilles en forme de cœur.

Catalogue

Toutes les lampes (sauf les n^{os} 7 et 10: d'Algérie et de Kairouan) provenant de Carthage sans plus de précision, nous ne le répétons donc pas afin d'alléger le catalogue. Nous n'indiquons en parallèle que des exemplaires semblables ou très proches, retrouvés en Tunisie ou Algérie.

Lampes impériales: 1 à 12

N. 1. Fragment de médaillon 6043 1/18

Dimensions: L. max. 4,5; l. max. 5,5 cm

Matériau: Pâte beige clair, sans engobe

Décor: Jupiter trônant torse nu, le bras gauche levé au-dessus de la tête, un pan de manteau sur l'épaule gauche. Deux petites incisions soulignent l'emplacement des mamelons. Le trône est suggéré par un axe vertical et un autre horizontal.

Bibl.: BELOT, 1990, p. 42-3, n^o 2/3.

N. 2. Fragment de médaillon 6043 2/18

Dimensions: L. max. 4,2; l. max. 6,1

Matériau: Pâte beige clair, sans engobe

Décor: Sol en buste de face, cinq longs rayons émanent de son abondante chevelure.

Bibl.: BELOT, 1990, p. 245, n^o 15/9.

Parallèles: DENEAUVE, 1969, n^o 581; BUSSIÈRE, 2000, n^o 429.

N. 3. Fragment de médaillon 6043 3/18 (FIG. 1)

Dimensions: L. max. 4,6; l. max. 6,3

Matériau: Pâte beige clair, engobe brun

Décor: Victoire ailée à droite, égorgeant un taureau.

Bibl.: BELOT, 1990, p. 52 et 55, n^o 2/12d; VOLLKOMMER, 1997, n^{os} 257-264, VIII.1, p. 256-7, VIII.2, p. 184-5.

N. 4. Fragment de médaillon 6043 4/18

Dimensions: L. max. 6,5; l. max. 5

Matériau: Pâte beige rosé, engobe brun



Fig. 1: Victoire ailée à droite, égorgeant un taureau (cliché V. Caron; CMBM, inv. 6043 3/18).

Décor: Personnage féminin nu sur un lit, la jambe gauche posée par terre, la droite repliée, se tenant du bras gauche tendu sur le lit et avançant le droit. Scène érotico-comique, connue par d'autres exemplaires. Dans la partie manquante, la femme renverse le contenu d'une coupe sur le sexe de son partenaire qui, de surprise, lève le bras gauche.

Bibl.: BELOT, 1990, p. 205-6, n° 13/18b.

Parallèles: DENEAUVE, 1969, n° 890; BUSSIÈRE, 2000, n° 2705.

N. 5. Fragment de médaillon 6043 5/18

Dimensions: L. max. 6,5; l. max. 5,7

Matériau: Pâte beige rosé, engobe brique

Décor: Victoire ailée debout à droite, écrivant sur un bouclier rond posé sur un socle.

Bibl.: BELOT, 1990, p. 52 et 55, n° 2/12c; VOLLKOMMER, 1997, n° 31-40, VIII.1, p. 242-3, VIII.2, p. 169-70.

Parallèles: BUSSIÈRE, 2000, n° 434.

N. 6. Lampe 6120

Type: Deneauve VIIA, Bussière D, II, 1, b, anse trouée

Dimensions: L. 7,9; l. 5,7; h. 2,2 (3,5)

Matériau: Pâte beige foncé, engobe brun

Décor: Scène indistincte. Deux chevaux à gauche, copulant (?).

Bibl.: BELOT 1990, p. 205-6, n° 13/20.

N. 7. Lampe 1083

Type: Deneauve VIIA, Bussière D, I, 2 (?), anse pleine

Lieu de découverte: Algérie, don Hennequin

Dimensions: L. 10,4; l. 7,7; h. 2,7 (4,4)

Matériau: Pâte beige clair, sans engobe

N. 8. Fragment d'anse delta 6122

Type: Bussière B, II, 3, provenant d'une lampe à un ou deux becs, I^{er}-III^e siècles

Dimensions: L. max. 7,2; l. 4,3

Matériau: Pâte beige foncé, engobe brun

Décor: Feuille d'acanthé sur le devant de l'anse. Un anneau destiné à la préhension se trouve à l'arrière, non décorée, de l'anse.

Parallèles: DENEAUVE, 1969, n^o 555; BUSSIÈRE, 2000, n^o 200, pl. 28.

N. 9. Lampe 6117

Type: Deneauve VIII B, anse pleine; Bussière D, X, 5; Bonifay type 32A (III^e-IV^e siècles)

Dimensions: L. max. 10 (bec cassé); l. 8,4; h. 2,8 (4,5)

Matériau: Pâte beige clair, engobe beige foncé

Décor: Pas de décor sur le médaillon. Double rangée de globules sur le bandeau.

Parallèles: DENEAUVE, 1969, n^o 999; BUSSIÈRE, 2000, n^o 3685, pl. 99.

N. 10. Lampe 6250

Type: Bussière D, X, 1, c, au bandeau décoré d'oves, figure

Lieu de découverte: Kairouan

Dimensions: L. 11,2; l. 8,3; h. 2,8 (4,6)

Matériau: Pâte beige rosé, engobe orange

Décor: Méléagre nu à gauche combattant à l'aide d'un épieu le sanglier de Calydon⁹.

Bibl.: BELOT, 1990, p. 112-3, n^o 7/12.

Parallèles: BUSSIÈRE, 2000, n^o 3190.

N. 11. Fragment de lampe 6103

Partie inférieure d'une lampe ouverte ou du réservoir d'une lampe

Dimensions: L. max. 7,9; l. max. 9,2

Matériau: Pâte beige clair

N. 12. Lampe 6113. Lampe plastique sans anse (FIG. 2)

Type: Lampe plastique à cinq becs

Dimensions: L. 12,6; l. 9,6; h. 2,9

Matériau: Pâte beige orange, engobe brun

Décor: Eros à droite formant le corps de la lampe à cinq becs. De la main droite, il semble tenir un flambeau dont l'extrémité correspond au trou de mèche supérieur.

Bibl.: BELOT, 1990, p. 112-3, n^o 7/13; HERMARY *et al.*, 1986, n^{os} 366-387, III.1, p. 881-2, III.2, p. 628-9.

⁹ Un exemplaire semblable est conservé au Musée de Saint-Omer, sous le n^o 7525, donné par le sénateur Boudenoot.



Fig. 2: Eros sur lampe plastique à cinq becs (cliché V. Caron; inv. 6113).

Lampes chrétiennes: 13 à 36

N. 13. Lampe 6106

Type: Lampe à canal (bec cassé), anse pleine à sillon médian

Dimensions: L. max. 8,8; l. 7,2; h. 3,4 (4,6); poids: 142 gr

Matériau: Pâte blanchâtre, sans engobe

Décor: Pas de décor sur le médaillon. Stries obliques sur le bandeau.

N. 14. Fragment de médaillon 6089

Type: Hayes I, lampe à canal, anse cassée

Dimensions: L. max. 6,7; l. max. 4,9

Matériau: Pâte orange, sans engobe. Traces d'utilisation

Décor: Vase à panse ronde, à deux anses en esse et base triangulaire sur le médaillon. Palme stylisée sur le bandeau.

Parallèles proche: BUSSIÈRE, 2007, C 109-110 pour le type de lampe; ENNABLI, 1976, n° 849 p. 176 et pl. XLVI pour le décor.

N. 15. Lampe 6124 (FIG. 3)

Type: Hayes I, lampe à canal, anse pleine à sillon médian

Dimensions: L. 7,2; l. 5,3; h. 2,6 (3,6); poids: 72 gr

Matériau: Pâte orange, sans engobe

Marque: Ancre ou flèche schématisée incisée sur le pied.

Décor: Chandelier à sept branches à base tripode sur le médaillon. Alternance de disques et de rectangles incisés sur le bandeau.

Bibl.: BELOT, 1990, p. 250-1, n° 16/1.



Fig. 3: Chandelier à sept branches (cliché V. Caron; CMBM, inv. 6124).

N. 16. Dessus de lampe 6098

Type: Hayes I, lampe à canal, anse pleine

Dimensions: L. max. 9,7; l. 7,4

Matériau: Pâte orange, engobe beige foncé

Décor: Rosace à quatorze pétales sur le médaillon, trou de remplissage au centre. Bandeau décoré d'une palme stylisée.

Parallèles proche: BUSSIÈRE, 2007, C 150.

N. 17. Lampe 6112

Type: Hayes I, lampe à canal, anse pleine à sillon médian

Dimensions: L. max. 8,7 (bec cassé); l. 6,3; h. 2,8 (4); poids: 110 gr

Matériau: Pâte beige rosé, sans engobe

Décor: Chrisme constantinien à sillon médian sur le médaillon; boucle du rhô à gauche. Bandeau orné d'une palme stylisée.

Bibl.: BELOT, 1990, p. 256, n° 16/5b

N. 18. Dessus de lampe 6114

Type: Hayes I, lampe à canal courbe, anse pleine

Dimensions: L. max. 9,3; l. 7,4; h. max. 3,5

Matériau: Pâte orange, sans engobe, traces d'utilisation

Décor: Cheval au trot à droite sur le médaillon. Palmes stylisées sur le bandeau, terminées par des volutes de part et d'autre du canal.



Fig. 4: Croix monogrammatique (cliché V. Caron; CMBM, inv. 6091).

N. 19. Lampe 6091 (FIG. 4)

Type: Dessus d'une lampe à canal Hayes II, fin v^e

Dimensions: L. max. 8,6; l. max. 5,2

Matériau: Pâte orange, sans engobe, traces d'utilisation

Décor: Croix monogrammatique pattée et richement ornée (agneau dans de petits cercles, losanges, globules), boucle du rhô à droite, sur le médaillon. Alternance de cercles (six concentriques E4a) et de cœurs (contenant eux-mêmes trois fois deux cercles concentriques, proches M2 ou M6) sur le bandeau.

Parallèles proches: ENNABLI, 1976, n^{os} 925-935, p. 188-9, pl. LI pour le décor.

N. 20. Lampe 6096

Type: Hayes II, lampe à canal, anse pleine, bec cassé

Dimensions: L. max. 8,1; l. 6,2; h. 3,2 (3,8); poids: 86 gr

Matériau: Pâte orange, sans engobe, traces d'utilisation

Décor: Croix monogrammatique, boucle à droite, sur le médaillon, se prolongeant dans le canal. Bandeau décoré (indéterminé).

N. 21. Dessus de lampe 6099 (FIG. 5)

Type: Hayes II, lampe à canal, anse pleine

Dimensions: L. max. 9,9 (bec cassé); l. 7,5

Matériau: Pâte orange, sans engobe, traces d'utilisation

Décor: Croix monogrammatique se prolongeant dans le canal, boucle du rhô à gauche, sur le médaillon. Alternance de fleurs à six pétales (J1) et de feuilles cordiformes (M10?) sur le bandeau.

Bibl.: BELOT, 1990, p. 258, n^o 16/11.



Fig. 5: Croix monogrammatique inversée (cliché V. Caron; CMBM, inv. 6099).



Fig. 6: Cheval marchant à gauche (cliché V. Caron; CMBM, inv. 6109).

N. 22. Lampe 6109 (FIG. 6)

Type: Hayes II, lampe à canal, anse pleine

Dimensions: L. max. 10,2; l. 7,3; h. 3,2 (4,4); poids: 160 gr.

Matériau: Pâte rouge foncé, sans engobe, traces d'utilisation

Décor: Cheval marchant à gauche sur le médaillon, du canal vers l'anse. Alternance de fleurs à six pétales (J1) et de feuilles cordiformes (M10?) sur le bandeau. Même atelier que le précédent?

Parallèle exact: BARBERA, PETRIAGGI, 1993, n° 125, p. 168.

N. 23. Lampe 6108

Type: Hayes II, lampe à canal, anse pleine.

Dimensions: L. max. 10,8; l. 7,7; h. 3,2 (4,2); poids: 142 gr.

Matériau: Pâte orange, sans engobe.

Marque: croix incisée à la base

Décor: Vase sur le médaillon, dont la base se prolonge dans le canal. Bandeau décoré. Décor empâté.

Parallèles proches: LECLERCQ, 1928, n° 1204 col. 1187-1192, fig. 6711(19);

BAILEY, 1988, Q 1789 p. 197 et pl. 22.

N. 24. Lampe 6110

Type: Hayes II, lampe à canal, anse pleine

Dimensions: L. max. 10,4; l. 6,7; h. 3,2 (3,9); poids: 130 gr

Matériau: Pâte beige foncé, sans engobe, traces d'utilisation

Décor: Croix latine pattée sur le médaillon. Bandeau décoré de fleurs et éléments cordiformes.

Parallèles: HOFF, LYON-CAEN, 1986, p. 113.

N. 25. Lampe 6111

Type: Hayes II, lampe à canal, anse pleine

Dimensions: L. max. 11,2; l. 7,6; h. 3,3 (4,4); poids: 240 gr

Matériau: Pâte orange, sans engobe, traces d'utilisation

Décor: Croix monogrammatique pattée et décorée sur le médaillon (cercles avec agneau, losanges, globules), boucle à droite. Alternance de deux rameaux (O1) et de quatre cœurs (M1 ou M2) sur le bandeau.

Marque: Épi au revers, en relief

Bibliographie: BELOT, 1990, p. 258, n° 16/10.

Parallèle proche: ENNABLI, 1976, n°^{os} 925-935, pl. LI, pour le décor.

N. 26. Lampe 6115

Type: Hayes II, lampe à canal (anse cassée?)

Dimensions: L. max. 9,8; l. 7,1; h. 3,2; poids: 155 gr

Matériau: Pâte orange, sans engobe

Décor: Animal peu lisible (cheval?) sur le médaillon. Bandeau décoré (cœurs, losanges?).

N. 27. Lampe 6116

Type: Hayes II, lampe à canal, anse pleine.

Dimensions: L. max. 10,6 (bec cassé); l. 7,7; h. 3,3 (4,6); poids: 190 gr.

Matériau: Pâte orange, sans engobe

Décor: Croix monogrammatique perlée, boucle du rhô à droite sur le médaillon, alpha et oméga sous la barre, le tout sur un demi-cercle. Alternance de six fleurs quadrifoliées (I1?) de chaque côté du bandeau.

Parallèle: ENNABLI, 1976, n° 998, p. 200, pl. LIV; BONIFAY, 2004, n° 47 p. 399-400.

N. 28. Lampe 6118

Type: Hayes II, lampe à canal, anse pleine

Dimensions: L. max. 11,6; l. 7,5; h. (4,5)

Matériau: Pâte orange, sans engobe

Décor: Décor indéterminé (croix latine pattée?) sur le médaillon. Alternance de disques et d'autres motifs sur le bandeau.

N. 29. Lampe 6125 (FIG. 7)

Type: Hayes II, lampe à canal, anse pleine

Dimensions: L. max. 8,5 (bec cassé); l. 6,3; h. 2,7 (3,7); poids 108 gr

Matériau: Pâte rouge, sans engobe

Décor: Arbre (conifère?) aux globules de forme pyramidale, ou grappe de raisin sur le médaillon. Alternance de fleurs, de feuilles cordiformes et lancéolées sur le bandeau. Un quadrupède gambade à gauche sur le canal.

Parallèle proche: JOLY, 1974, n° 1160, p. 190, pl. XLVIII; ENNABLI, 1976, n° 787, p. 166, pl. XLIII; BONIFAY, 2004, n° 44, p. 399-400.



Fig. 7: Objet de forme pyramidale (cliché V. Caron; CMBM, inv. 6125).

N. 30. Lampe 6090

Type: Hayes II, lampe à canal (?), anse pleine

Dimensions: L. max. 7,2; l. max. 7; h. max. 4,5

Matériau: Pâte orange, sans engobe

Décor: Chrisme (boucle du rhô?) sur le médaillon. Bandeau décoré

N. 31. Lampe fragmentaire 6092

Type: Hayes II, lampe à canal (?), anse pleine

Dimensions: L. max. 6; l. max. 5,9; h. max. 3,8

Matériau: Pâte orange, sans engobe

Décor: Croix latine pattée sur le médaillon. Bandeau décoré mais illisible.

N. 32. Lampe fragmentaire 6094

Type: Hayes II, lampe à canal (?), anse pleine.

Dimensions: L. max. 5; l. 7,8; h. max. 2,9.

Matériau: Pâte orange, sans engobe.

Décor: Partie supérieure du rhô sur le médaillon. Bandeau décoré (disque et autres éléments illisibles).

N. 33. Lampe fragmentaire 6095 (FIG. 8)

Type: Hayes II, lampe à canal (?) anse pleine

Dimensions: L. max. 5,7; l. 7,9; h. max. 2,9

Matériau: Pâte orange, sans engobe

Décor: Dans la partie droite du médaillon, personnage debout vers la gauche; dans la partie gauche, ce qui semble être un lapin courant (ou un chien?), du canal vers l'anse. Alternance de disques et de feuilles cordiformes sur le bandeau.



Fig. 8: Personnage et animal (cliché V. Caron; CMBM, inv. 6095).

N. 34. Lampe 6097

Type: Hayes II, lampe à canal, anse pleine

Dimensions: L. max. 8; l. 7,6; h. 2,9

Matériau: Pâte orange, sans engobe

Décor: Personnage ailé de face (ange ou archange plutôt que le Christ), tenant la croix latine de la main droite. Bandeau décoré de fleurs à quatre pétales (au moins six de chaque côté).

Parallèle exact: LECLERCQ, 1928, n° 1074 col. 1170-1174, fig. 6679 (II); ENNABLI, 1976, n° 74, p. 52; proche ENNABLI, 1976, n° 73 p. 51-2, pl. III; BONIFAY, 2004, n° 4, p. 410-11.

N. 35. Lampe 6101

Type: Hayes II, lampe à canal (?), anse pleine

Dimensions: L. max. 4,9; l. 8,6; h. 3,9

Matériau: Pâte orange, sans engobe

Décor: Élément peu lisible (chrisme?) sur le médaillon. Bandeau décoré (disques, losanges).

N. 36. Lampe 6102

Lampe à canal (?), anse pleine à sillon médian

Dimensions: L. max. 4,1; l. max. 6,2; h. max. 3,7

Matériau: Pâte orange, sans engobe

Décor: partie supérieure d'un vase (?) sur le médaillon. Une rangée de globules sur le bandeau.

Bien que modeste, cette collection boulonnaise de trente-six lampes africaines d'époque romaine ajoute quelques exemplaires supplémentaires à ceux, déjà nombreux, recensés dans les musées

français et qui sont étudiés notamment dans des mémoires de recherche universitaire. Ces documents, souvent fragmentaires, offrent l'avantage d'avoir une origine géographique connue. Espérons que cela incitera d'autres collègues et étudiants à faire connaître au plus grand nombre ces lampes cachées depuis des décennies au fond des réserves de nombreux musées, sans susciter l'intérêt des chercheurs.

Bibliographie

- BAILEY D. M. (1988), *A Catalogue of the Lamps in the British Museum*, III, *Roman Provincial Lamps*, London.
- BARBERA M., PETRIAGGI R. (1993), *Le lucerne tardo-antiche di produzione africana*, Roma.
- BELOT E. (1990), *Les Dieux et les Morts, Collections d'antiquités romaines du Château-Musée de Boulogne-sur-mer*, (Mémoires de la Société Académique du Boulonnais, XIX), Boulogne-sur-Mer.
- BONIFAY M. (2004), *Étude sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, (BAR Int. Ser., 1301), Oxford.
- BUSSIÈRE J. (2000), *Lampes antiques d'Algérie*, (Monographies Instrumentum, 16), Montagnac.
- BUSSIÈRE J. (2007), *Lampes antiques d'Algérie. II. Lampes tardives et lampes chrétiennes*, (Monographies Instrumentum, 35), Montagnac.
- CARON V., PODVIN J.-L. (2011a), *Ernest Hamy, des silex taillés égyptiens aux lampes à huile boulonnaises*, dans *Actes du Colloque international sur Ernest-Théodore Hamy (Boulogne-sur-Mer 2008)*, Boulogne-sur-Mer.
- CARON V., PODVIN J.-L. (2011b), *La collection des lampes locales et régionales au Château-Musée de Boulogne-sur-Mer*, dans *Actes de la deuxième Table ronde sur le luminaire antique (Millau 2007)*, Millau.
- CARTON L. (1906), *Le sanctuaire de Tanit à El-Kénissia*, (Mémoires présentés par différents savants étrangers à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 12/1), Paris, p. 1-160.
- DEFIVES C., GERNEZ A. (1971), *Les lampes antiques des musées du Nord*, Lille.
- DENEAUVE J. (1969), *Lampes de Carthage*, Paris.
- ENNABLI A. (1976), *Lampes chrétiennes de Tunisie (Musées du Bardo et de Carthage)*, Paris.
- HELLMANN M.-C., TROST C. (1996), *Lampes antiques de la Bibliothèque nationale*, III, *Fonds général: lampes chrétiennes*, Paris.
- HERMARY A. *et al.* (1986) = LIMC, s.v. *Eros* [A. HERMARY *et al.*], vol. III, 1, p. 850-942; vol. III, 2, p. 609-68.
- HOFF V., LYON-CAEN C. (1986), *Catalogue des lampes en terre cuite grecques et chrétiennes. Musée du Louvre*, Paris.

- JOLY E. (1974), *Lucerne del Museo di Sabratha*, (Monografie di Archeologia Libica, XI), Roma.
- LECLERCQ H. (1928) = *DACL*, s.v. *Lampes* [H. LECLERCQ], t. VIII, 1 partie, col. 1086-1221.
- LEIBUNDGUT A. (1977), *Die römischen Lampen in der Schweiz*, Bern.
- PODVIN J.-L. (2012), *Lampes à huile du Musée des Beaux-Arts de Dunkerque*, (Revue historique de Dunkerque et du Littoral, 45), Dunkerque, p. 3-16.
- VOLLKOMMER R. (1997) = *LIMC*, s.v. *Victoria* [R. VOLLKOMMER], vol. VIII. 1, p. 237-69; vol. VIII. 2, p. 167-94.

Alberto Ciotola, Massimiliano Munzi
L'apporto tripolitano
al commercio mediterraneo:
insediamenti, derrate e contenitori

In questo contributo si esamina l'evoluzione dell'insediamento nella Tripolitania romana e la contemporanea distribuzione dei contenitori per derrate prodotti nella regione tra il III secolo a.C. e il VII secolo d.C. Emergono due situazioni diverse: dal III secolo a.C. agli inizi del IV secolo d.C. una consistente distribuzione dei prodotti collegata anche a uno sviluppo insediativo; dal IV al VII secolo d.C. una distribuzione regionale molto più localizzata con scarse esportazioni e un progressivo ripiegamento del tessuto insediativo.

Parole chiave: Tripolitania, insediamenti, agricoltura, olio, vino, anfore.

Le campagne della Tripolitania antica sono oggi sufficientemente conosciute da rendere possibile un'analisi economica comparata che tenga conto da una parte dei livelli di occupazione e sfruttamento del territorio, dall'altra dei livelli di esportazione dei suoi stessi prodotti¹.

Questo lavoro si sviluppa in due parti. La prima sintetizza l'evoluzione insediativa del territorio tripolitano, come la si è potuta ricostruire sulla base delle ricognizioni intensive condotte tra il 1995 e il 2007 dalla missione dell'Università Roma Tre nel territorio di *Leptis Magna*² (FIG. 1), confrontate con quelle effettuate sotto l'egida dell'UNESCO nei grandi *widian* del pre-deserto e della Sirtica³. La seconda parte mostra un'analisi della circolazione delle anfore di produzione tripolitana nel Mediterraneo tra il III secolo a.C. e gli ini-

* Alberto Ciotola, Biblioteca Centrale, Università degli Studi di Trento; Massimiliano Munzi, Sovrintendenza ai Beni Culturali di Roma Capitale.

1. Una prima presentazione del tema in MUNZI (2010), cui si rimanda per approfondimenti relativi al contesto insediativo.

2. FONTANA, MUNZI, RICCI (1996); MUNZI *et al.* (2004, 2004-05, 2010).

3. BARKER, MATTINGLY (1996) (pre-deserto); REBUFFAT (1988); REDDÉ (1985 e 1988) (regione sirtica).

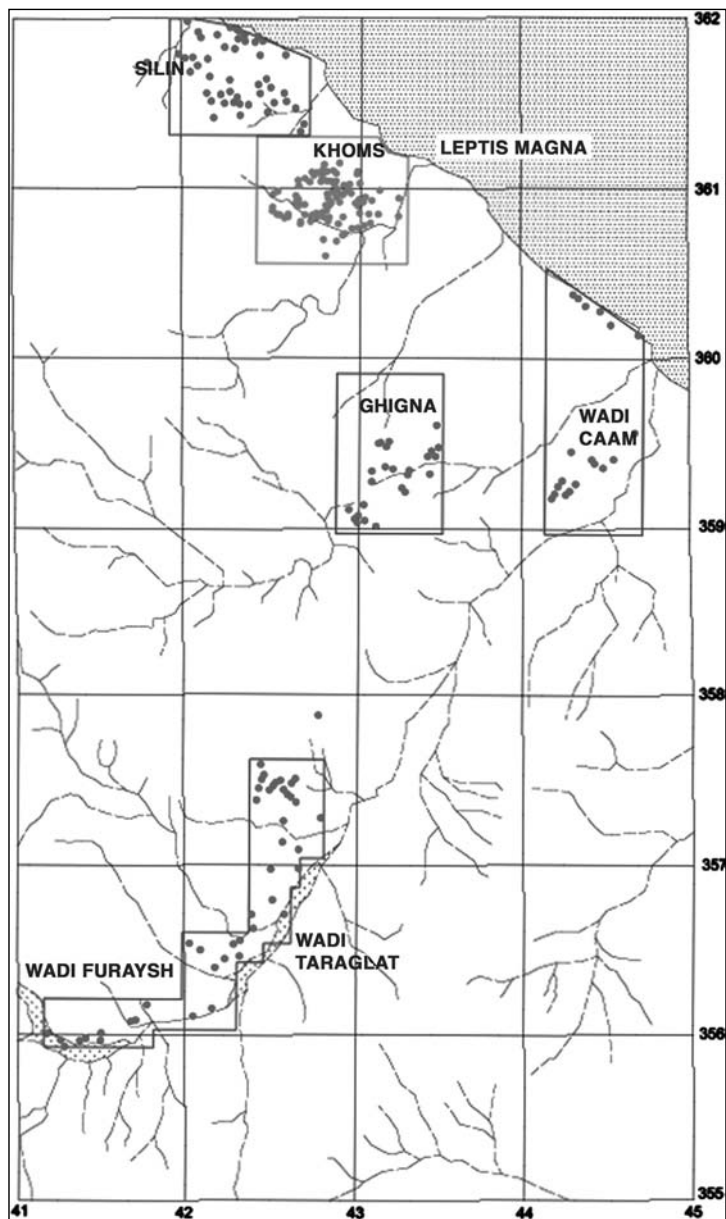


Fig. 1: I campioni territoriali indagati dalla missione dell'Università Roma Tre, gli insediamenti nella seconda metà del II secolo d.C.

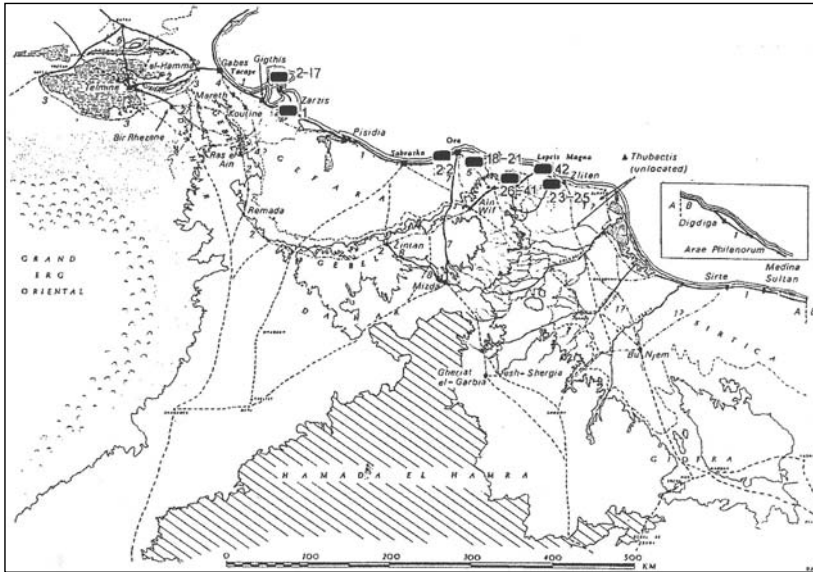


Fig. 2: Le fornaci di anfore tripolitane finora rinvenute.

zi del VII secolo d.C. Questa indagine si fonda sul confronto tra le presenze locali in Tripolitania da una parte e le esportazioni tripolitane nel Mediterraneo dall'altra attraverso i secoli. Per queste analisi sono stati presi in considerazione i contesti finora noti, editi e quantificabili nel Mediterraneo. Nelle tabelle, oltre al dato delle anfore tripolitane, sono state riportate le percentuali delle anfore di tradizione punica e delle produzioni riferibili alle regioni occidentali dell'Africa Proconsolare (le province di *Zeugitana* e *Byzacena* nella ristrutturazione provinciale diocleziana, oggi Tunisia). Queste ultime sono usate come metro di confronto. Le percentuali sono calcolate sul totale dei frammenti significativi di anfore. Due sono i poli tripolitani presi in considerazione in questo studio: l'isola di Gerba recentemente analizzata dalla ricognizione di E. Fentress⁴; i territori delle città di *Sabratha*, *Oea* e *Leptis Magna*. Nella tabella 1 e nella figura 2 sono elencate le fornaci, finora documentate, che producevano anfore riferibili alle tipologie tripolitane: la n. 1 è stata analizzata da M. Bonifay⁵; le nn. 2-17 sono state rinvenute a

4. FENTRESS *et al.* (2009).

5. BONIFAY (2004).

Gerba durante la *survey* di E. Fentress⁶; la n. 18⁷ (Haj al-Andalus) è un ricco complesso costituito da almeno 6 forni nelle vicinanze di Tripoli, individuato negli anni Settanta del secolo scorso e recentemente indagato e reinterpretato; le officine nn. 19-20 sono state pubblicate da P. Arthur⁸; le nn. 21-22 si trovano nel territorio tripolitano⁹; le nn. 23-25 sono state rinvenute nel territorio di *Leptis Magna*¹⁰; le nn. 26-40 nella regione di Tarhuna¹¹; la n. 41, non più rintracciabile, fu individuata nel gebel di Tarhuna da Goodchild¹²; la n. 42, datata al periodo altomedievale, fu rinvenuta negli scavi del Tempio Flavio a *Leptis Magna*¹³.

A. C., M. M.

I

L'insediamento rurale in Tripolitania

I. I. Secoli III-I a.C.

Nella fascia costiera più prossima a *Leptis Magna* le genti indigene appartenenti al gruppo dei *Macaе/Maces*¹⁴ già nel corso del III secolo a.C. avevano iniziato a dedicarsi a forme di agricoltura stanziale. Nel secolo successivo, quando la regione degli *Emporia* passò dal pesante dominio cartaginese al più effimero controllo numidico a seguito della Seconda Guerra Punica, sulla costa e nell'entroterra appena alle spalle della città una massiccia conversione all'agricoltura stanziale interessò ampi settori di tali popolazioni dalla cultura sempre più punicizzata. Si formavano i primi nuclei di quelle ville e fattorie, che avrebbero rappresentato la spina dorsale dell'insediamento rurale leptitano per oltre mezzo millennio.

6. FONTANA (2009).

7. Sulla fornace di Hai al-Andalus: SHAKSHUKI, SHEBANI (1998).

8. SHAKSHUKI, SHEBANI (1998); ARTHUR (1982).

9. GOODCHILD (1951).

10. FELICI, PENTIRICCI (2002).

11. FELICI, PENTIRICCI (2000); AHMED (2010).

12. GOODCHILD (1951); ARTHUR (1982).

13. DAREGGI (1968-69); CIRELLI (2000).

14. La regione del wadi Caam-Taraglat, il celebre *Cinyps* conosciuto da Erodoto (4, 198; 5, 42), era abitata da un sottogruppo dei *Macaе*, chiamati *Cinyphii*: DESANGES (1962), pp. 106-7; MATTINGLY (1995), pp. 32-3; CIFANI, MUNZI (2002 e 2003); MODÉLAN (2003), pp. 213-9; BONA (2004), pp. 684-5.

Nel I secolo a.C. gran parte dei *Macaë* del suburbio leptitano doveva trovarsi nelle condizioni descritte da Diodoro Siculo per il suo primo gruppo di Libi, quello degli agricoltori che possono sfruttare una terra particolarmente fertile¹⁵. La multa annuale di tre milioni di libbre d'olio, inflitta a *Leptis* nel 46 a.C. da Cesare per gli aiuti prestati al re Giuba, è indice dell'alto livello produttivo e dell'estensione territoriale, che doveva comprendere il Gebel, raggiunto dall'agricoltura leptitana¹⁶. La diffusione dell'insediamento agricolo accelerò in età augusteo-tiberiana anche sul Gebel di Tarhuna, in seguito alla spedizione di L. Cornelius Balbus nel 21-20 a.C. contro i Garamanti e in concomitanza con la costruzione della *via in mediterraneum* da parte di L. Aelius Lamia nel 15-16 d.C.¹⁷. A questo stesso periodo risalgono, infatti, le costruzioni dell'*Ammonium* (anch'esso durante il proconsolato di L. Aelius Lamia) a Ras al-Haddagia e del mausoleo monumentale a Gasr Doga¹⁸, dovute entrambe a esponenti dell'élite libico-punica, che fondava la propria ricchezza sulle proprietà terriere, proprio allora messe a profitto agricolo.

L'intensificarsi dell'agricoltura non comportò però la cessazione delle attività pastorali. La bassa densità insediativa, che caratterizzò nel suo complesso il periodo numidico, suggerisce che l'agricoltura avesse inizialmente carattere estensivo e che fosse praticata, oltre che da gruppi sedentarizzati, anche da nuclei non sedentari, dediti primariamente alla pastorizia.

1.2. Secoli I-II d.C.

Nel corso dei primi due secoli dell'impero, ville e fattorie si diffusero capillarmente su tutto il territorio leptitano, giungendo non solo nella fertile area gebelica di Tarhuna-Daun (dove forse erano già apparse nel I secolo a.C.) ma anche nel più remoto entroterra. Le ville marittime testimoniano il lusso che circondava l'élite lepti-

15. DIOD. 3, 49, 1-3.

16. *Bell. Afr.*, 97. Così GSELL (1924-25), p. 43; GOODCHILD (1951); OATES (1953); MATTINGLY (1988 e 1995), p. 140; contrario GRAHAME (1998), pp. 106-8; DI VITA EVRARD (1979) per i confini dei territori di *Leptis Magna* e *Oea* sul gebel di Tarhuna.

17. *IRTrip*, 930.

18. GOODCHILD (1951); MATTINGLY (1995), p. 71; LEVI DELLA VIDA, AMADASI GUZZO (1987), p. 76 (*Ammonium*); BIGI *et al.* (2009) (Gasr Doga).



Fig. 3, *Torcularia* in una villa (KHM 106) nei pressi di Ras al-Hammam.

tana, ma la struttura del sistema rurale era costituita da fattorie e ville rustiche. Diffuse capillarmente nell'entroterra avevano murature a telaio (il cosiddetto *opus africanum* o meglio *opus punicum*) e *pisé* ed erano provviste di uno o più impianti per la spremitura delle olive, forse anche adattabili alla produzione vinaria (FIG. 3). I torchi permettevano la regolazione della trave orizzontale (*prelum*), a testimonianza della specializzazione produttiva che prevedeva diversi livelli di spremitura della sansa, in funzione della grandezza del contenitore o di differenti qualità olearie¹⁹. La redditività agricola dei poderi era fortemente accentuata da una consistente dotazione di infrastrutture idrauliche, quali dighe, sbarramenti per l'imbrigliamento delle acque torrentizie e cisterne per il recupero di quelle piovane (FIG. 4). Su alcuni poderi sorsero impianti per la produzione di anfore e ceramica comune, uno dei quali è stato rinvenuto nelle vicinanze del wadi Caam²⁰.

19. COLUM., XII, 52, 10-11, conosce tre qualità olearie; cfr. MARCONE (1997), pp. 70-3, 91-2.

20. FELICI, PENTIRICCI (2002).



Fig. 4: Sbarramento idraulico (TRG 90) nel wadi Taraglat.

L'agricoltura diveniva intensiva, giungendo a sfruttare la maggior parte della terra disponibile e togliendo spazio all'attività pastorale. Il pieno inserimento nel circuito economico imperiale permetteva di coinvolgere con profitto nelle dinamiche di mercato terre e popolazioni fino ad allora rimaste ai margini. Fu in quel momento investito dall'espansione agricola anche il predeserto: ai bordi orientali del gebel dove ha origine il wadi Taraglat, nella regione dei grandi *widian* Merdum, Soffegin, Zemzem e Ghirza, infine nella Sirtica degli *widian* Kebir e Tlal, dove la media annuale delle precipitazioni scende a 25-100 mm, la conversione dei *Macaë* all'agri-

coltura fu forse incentivata dalla vittoria di Suellius Flaccus sui *Nasamones* nell'86, che assicurò pace e sicurezza. Lo sviluppo della società rurale stanziale nel predeserto si basava sull'esercizio di una forma di agricoltura particolarmente adatta all'ambiente arido, che faceva ampio ricorso a opere di ingegneria idraulica: le vallate degli *widian* furono dotate di articolati sistemi di sbarramento, che consentivano la regolamentazione dei flussi idrici ma soprattutto la creazione di bacini per la raccolta e la redistribuzione dell'acqua nonché per il deposito dei fertili sedimenti limosi²¹.

Testimone d'eccezione di questo mondo rurale fu Apuleio. Nelle tenute di Aemilia Pudentilla, ricca vedova di *Oea* (il suo patrimonio ammontava a quattro milioni di sesterzi) poi sposa del rettore di *Madauros*, lavoravano centinaia di schiavi, tra cui fattori, pecorai e stallieri, presumibilmente sparsi in diverse ville e fattorie, a servizio di vari appezzamenti, anche molto distanti da *Oea* (fino a 100 miglia), forse sconfinanti nel territorio di *Leptis Magna*. È un mondo in cui si parlava quotidianamente punico e in cui vigeva un sistema agricolo assai variegato, cui contribuivano un numero assai ampio di colture (grano, orzo, vite, ulivo) ma anche l'allevamento²². Come motori della crescita economica la cerealicoltura²³ e la viticoltura si affiancavano all'olivicoltura, che contava sulla straordinaria capacità produttiva dell'ulivo africano²⁴.

1.3. Secolo III d.C.

Leptis Magna toccò l'apogeo quando Settimio Severo ascese al soglio imperiale. Nel 202 egli concesse alla sua città natale il *ius Italicum* (Paul., *de censibus in Digestum* L, 15, 8: *In Africa Carthago, Uticeae, Leptis Magna a divis Severo et Antonino iuris Italici factae*

21. VITA FINZI (1961); FERNANDEZ CASADO (1983), pp. 155-67; DI VITA (1997); GILBERTSON, HUNT, GILLMORE (2000), pp. 151-6; BEN OUEZDOU, TROUSSET (2009).

22. APUL., *apol.*, 87, 93, 98. Sulla società dell'*Apologia*: DI VITA (1968); PAVIS D'ESCURAC (1974).

23. BONIFAY (2003) sul ruolo preponderante del grano come motore dell'economia africana.

24. Cfr. PLIN., *nat.*, 17.93: *in Africa vero – fides penes auctores erit – miliarias vocari multas narrant a pondere olei, quod ferant annuo proventu*. Le missioni agrologiche italiane registrarono nei distretti di Garian, Tripoli e Msellata una resa massima per pianta di oltre 400 kg: MINISTERO DI AGRICOLTURA, INDUSTRIA E COMMERCIO (1912), pp. 308, 354-9; MINISTERO DELLE COLONIE (1913), pp. 193-5, 213-7; FRANCHETTI (1914), p. 434.

sunt); all'equiparazione a suolo italico e alla conseguente liberazione dal tributo i maggiori leptitani vollero contraccambiare con una gratuita fornitura olearia a Roma, il *canon olearius* (Aur. Vict., *Caes.* 41, 19-20). Attraverso diretti finanziamenti Settimio Severo e Caracalla portarono inoltre la città alla massima espansione, ma l'ambizioso progetto, sovradimensionato rispetto alla realtà socio-economica della città, era destinato a rimanere incompleto.

Se il II secolo vide la crescita del volume complessivo delle esportazioni, il picco massimo fu toccato in età severiana. L'exploit produttivo del II secolo era il risultato dell'attività combinata dei grandi proprietari terrieri tripolitani, di rango senatorio, equestre o decurionale, e di *mercatores* con funzione d'intermediazione con i funzionari dell'annona romana. L'operosa presenza dei *Sabrabhenses* a Roma e a Ostia è nota dal monumento eretto nel Foro di Cesare in onore della Diva Sabina e dalla *statio* nella *porticus* delle Corporazioni di Ostia (inizio III secolo). L'alto livello raggiunto dalle esportazioni tripolitane a Roma combacia con lo sviluppo registrato nelle campagne tripolitane. Ma alla massima densità del popolamento rurale raggiunta, nelle zone di Silin e del Caam-Taraglat, nella seconda metà del II secolo, seguì nel mezzo secolo successivo una prima, contenuta, inversione di tendenza.

L'età severiana potrebbe aver visto un incremento del ruolo imperiale nelle esportazioni tripolitane verso Roma. La regione vide attuarsi, in questo periodo, la strategica connessione tra *praedia* imperiali, produzione olearia e commercio annonario. L'interesse statale, incentrato nel rifornimento oleario della capitale, poté inoltre contribuire a determinare l'affievolirsi dell'esportazione di vino tripolitano. Accanto ai rifornimenti annonari continuava però a operare un'esportazione privata, orientata anche verso altri mercati. Nello stesso periodo si iniziò a bollare le anfore olearie, in particolare il contenitore Tripolitana III²⁵. La pratica della bollatura, proseguita fino agli anni di Gallieno, è stata messa in relazione all'esigenza amministrativa di documentare la partecipazione dei grandi proprietari al *canon olearius*²⁶. La menzione della proprietà imperiale su alcuni bolli, porta però a escludere come univoca tale spiegazione. Come rivelano i bolli anforici, la creazione di eccedenze olearie e la loro commercializzazione verso Roma erano legate tan-

25. MANACORDA (1976-77 e 1983); DI VITA-EVRARD (1983); CORDOVANA (1999); MATTINGLY (1988 e 1995), pp. 153-5; PANELLA (2001), p. 211.

26. MATTINGLY (1988), pp. 32-6.

to alla famiglia imperiale quanto alle altre importanti famiglie leptitane, numerose delle quali di rango senatorio. Sappiamo, inoltre, che i possedimenti di alcuni personaggi di spicco (ad esempio C. Fulvius Plautianus e il cugino di Caracalla L. Septimius Aper, giustiziati rispettivamente nel 205 e nel 212) furono confiscati a vantaggio della proprietà imperiale. Sempre in età severiana avanzata dovette essere creata la *regio Tripolitana* come distretto amministrativo appartenente al dipartimento della *res privata* dell'imperatore. L'apparizione di un *procurator ad olea comparanda per regionem Tripolitanam*, documentato nella catacomba romana di Pretestato, conferma inoltre il diretto intervento imperiale nell'acquisto di olio tripolitano. Si tratta di una procuratela straordinaria creata nell'ambito del dipartimento dell'annona contestualmente all'istituzione delle distribuzioni gratuite di olio a Roma durante il principato di Settimio Severo oppure, più verosimilmente, in occasione della ripresa delle distribuzioni al tempo di Severo Alessandro²⁷.

Gli anni successivi a quelli dei primi Severi furono per la Tripolitania di contrazione, non tanto per la generale crisi economica che nel III secolo investì l'impero²⁸, quanto per il rapido deterioramento della situazione locale, conseguenza della stagnazione economica all'indomani dell'arresto dei cantieri severiani. La classe dirigente locale si era fortemente estraniata dalla madrepatria, per aver investito ingenti risorse nella carriera politica urbana a partire dall'età antonina, e indebolita per le confische fondiarie che l'avevano colpita a vantaggio del latifondo imperiale²⁹.

Con l'esaurirsi della spinta severiana, le capacità produttive della regione iniziarono dunque a segnare il passo. I dati raccolti sul campo mostrano come già intorno alla metà del III secolo la fascia costiera-suburbana e l'entroterra si fossero incamminate su traiettorie differenti. Le ville iniziavano a non essere più mantenute. Quella sul wadi er-Rsaf nel suburbio occidentale di *Leptis Magna*, scavata dall'Università Roma Tre, offre un esempio paradigmatico della graduale recessione che interessò gli impianti residenziali: alla ristrutturazione d'età commodiana e alla monumentalizzazione d'età severiana, seguirono

27. MANACORDA (1976-77), pp. 543-55; DI VITA (1982), pp. 535-7; DI VITA-EVRARD (1985), p. 145; cfr. ora TANTILLO (2010), pp. 16-7.

28. Per LEPALLEY (1998), pp. 102-4 l'Africa Proconsolare in questa congiuntura critica avrebbe mostrato nel complesso una buona tenuta; per una valutazione meno ottimistica cfr. TANTILLO (2010), pp. 13-6.

29. DI VITA (1982); MATTINGLY (1995), pp. 54-6, 116-22.



Fig. 5: Fattoria fortificata (KHM 82), 3 km a sud di Ras al-Mergheb.

nel secondo venticinquennio del III secolo il venir meno della manutenzione e l'abbandono di alcuni ambienti periferici³⁰. Nell'entroterra invece il tessuto di ville rurali e fattorie rimaneva molto più stabile.

1.4. Secoli IV-VII

Nel IV secolo la Tripolitania interna (medio-alto corso del Taraglat, Gighna) conobbe una parziale ristrutturazione difensiva dell'insediamento: mentre il grosso dei siti occupati era ancora costituito da fattorie o ville aperte, un terzo del totale era adesso rappresentato da fattorie fortificate (FIG. 5). Dette *turres* o *centenaria* (da *centenum*, cereale particolarmente produttivo) nelle iscrizioni, chiamate poi *gsur* dagli Arabi, erano sorte per iniziativa privata, la maggior parte delle volte in seguito alla ristrutturazione di una villa o una fattoria aperta³¹. Avevano funzione sia residenziale sia di-

30. MUNZI, FELICI (2008).

31. FELICI, MUNZI, TANTILLO (2006), pp. 645-50 (ristrutturazione difensiva delle campagne tripolitane); MUNZI (2010), pp. 56-67, in part. pp. 57-8 (menzioni epigrafi-

fensiva, trattandosi di edifici rurali attrezzati per fronteggiare pericoli a bassa intensità, come quelli rappresentati dalle scorrerie delle tribù nomadi.

Le ricerche lungo il Taraglat, nella Sirtica³² e nel predeserto³³ hanno mostrato nel loro insieme che, se nelle aree più prossime al *limes* la necessità di fortificare le fattorie si era sentita già nel corso del III secolo, nelle zone meno periferiche si era affermata soltanto nel corso del secolo seguente. Il parziale smantellamento del *limes* occorso nella metà del III secolo³⁴ aveva fatto sì che le popolazioni rurali percepissero un clima di aumentata insicurezza e si attrezzassero per fronteggiare possibili scorrerie nomadiche, divenute effettivamente endemiche nei due secoli successivi. La prevalenza, ancora in pieno IV secolo, della fattoria aperta lascia tuttavia intendere come tra nomadi e agricoltori la lotta non fosse la quotidianità. Ai raid dei nomadi e alle spedizioni punitive romane si alternavano lunghi periodi di pace, che consentivano alle popolazioni esterne di attraversare la frontiera per lavorare o commerciare.

La regione continuò a produrre ed esportare olio nel corso del IV secolo, nonostante le evidenti difficoltà congiunturali. La parziale ristrutturazione in senso difensivo del sistema comportò una certa diminuzione degli impianti produttivi, numerosi dei quali furono smantellati (elementi di presse olearie vennero riusati nelle murature degli *gsur*). Le difficoltà economiche della regione erano state inoltre accentuate dall'aumento della pressione fiscale, causato dalla reintroduzione del tributo a seguito della riforma provinciale voluta da Diocleziano. *Leptis Magna* perdette l'esenzione tributaria, garantita dallo *ius Italicum*, e in più continuava a inviare a Roma il *canon olearius*, divenuto di fatto obbligatorio. La pressione fiscale, ormai insostenibile, fu infine alleviata da Costantino, che esonerando la regione dalla *praebitio olei*³⁵ ripristinò le condizioni per il ritorno di parte dell'olio leptitano sul mercato libero. Danni più effimeri alle coltivazioni li causarono i raid dei nomadi: racconta Am-

che di *turres* e *centenaria*); SHAHID (2002), pp. 67-75 per la derivazione di *gasr* (*qasr*), plur. *gsur*, dal latino *castrum* attraverso il greco bizantino *kastron*.

32. REBUFFAT (1977 e 1988); REDDÉ (1985 e 1988); LONGERSTAY (1999).

33. MATTINGLY (1995), pp. 202-5; ID. (1996), p. 326; MATTINGLY, DORE (1996), pp. 155-8; MATTINGLY, FLOWER (1996), p. 164 s.

34. A Gheriat al-Garbia l'ultima iscrizione è del tempo di Gordiano III, a Bu Ngem gli *ostraka* più recenti sono databili al 259; FENTRESS (1984-85), p. 1376; MARCHAL (1992).

35. AUR. VICT., *Caes.*, 41, 19; cfr. TANTILLO (2010), pp. 19-20.

miano Marcellino che nel corso delle loro scorrerie (363-367) gli *Austuriani* tagliarono viti e *arbores*, probabilmente alberi da frutto e olivi³⁶.

Una progressiva chiusura della regione al grande mercato mediterraneo³⁷ vi fu non tanto nell'esportazione di olio verso Roma, quanto nella ricezione di ceramica dalle vicine province africane³⁸. Se *Leptis Magna* e il territorio costiero continuavano a ricevere la terra sigillata africana prodotta in *Zeugitana* e *Byzacena*, nell'entroterra il volume delle importazioni si ridusse fortemente. Qui, a partire dal IV secolo, si iniziò a produrre una sigillata locale (detta tripolitana), di cui proprio nel wadi Taraglat si è rinvenuta l'unica officina finora nota³⁹.

Il Taraglat e il gebel di Tarhuna, differentemente dal predeserto e dalla regione sirtica, videro aumentare nel corso del IV secolo la circolazione monetaria. Accanto alle emissioni ufficiali circolavano consistenti quantità di imitazioni degli antoniniani di Claudio II e dei Tetrici forse ancora prodotte da officine private locali⁴⁰. Questi radiati, dal valore inferiore a quello delle monete di bronzo e mistura ufficiali, rappresentavano il mezzo monetario più adatto alle quotidiane piccole transazioni tra coloni, artigiani e commercianti itineranti, pastori. La monetarizzazione dell'economia rurale può essere letta in rapporto alle transazioni che nell'ambito di contratti del tipo *locatio-conductio* intercorrevano tra *domini*, *conductores*/affittuari e coloni. Curiali e coloni potevano infatti essere interessati all'affitto di piccoli e sparsi appezzamenti della *res privata*, comportanti un basso canone. I pagamenti di piccole somme in vile pecunia sono per esempio la regola nelle *Tablettes Albertini* del 493-496⁴¹.

Il collasso del sistema rurale dell'entroterra, cui sopravvisse una percentuale minima di siti, si verificò verso la metà del V secolo, forse nei decenni immediatamente successivi. Nel territorio leptitano il numero degli insediamenti occupati si ridusse bruscamente

36. AMM. MARC., 28, 6, 13-15.

37. PANELLA (1986), p. 266.

38. Questo quadro differisce da quello proposto in REYNOLDS (1993), p. 110 in base alla presunta fine dell'esportazione olearia tripolitana, contraddetta dai dati romano-ostiensi, e all'attivo commercio della sigillata tripolitana, in realtà fenomeno dalle minime dimensioni quantitative.

39. FELICI, PENTIRICCI (2002); MUNZI *et al.* (2004-05), pp. 458-60.

40. MUNZI (2004).

41. ØRSTED (1994).

nel corso di qualche decennio, tanto che all'inizio del VI secolo erano ancora frequentati meno del 10% dei siti abitati nel II secolo. Alla crisi insediativa dovette corrispondere un'altrettanto marcata contrazione demografica, ma è presumibile che parte dell'antica popolazione rurale avesse abbandonato il modo di vita sedentario, riconvertendosi al pastoralismo, non diversamente da quanto potrebbe essere accaduto quasi due secoli prima ai *Macaë* delle pianure sirtiche⁴². L'agricoltura ritornava a essere un'attività marginale e, semmai, di carattere estensivo. Non è escluso che fosse praticata, anche in forma non sedentaria, da popolazioni seminomadi che dedite primariamente al pastoralismo. In ogni caso la sola popolazione rurale archeologicamente visibile è quella che continuava a risiedere nelle poche fattorie sopravvissute.

La crisi giunse quando la Tripolitania era già nelle mani dei Vandali: dalla lontana Cartagine essi non erano in grado di esercitare un controllo efficace sulle campagne della periferica Tripolitania orientale, quale invece il sistema di difesa romano era riuscito ad assicurare anche attraverso il pagamento di popolazioni federate. Le aumentate condizioni di insicurezza, determinate dall'assenza di un effettivo deterrente militare, contribuirono ad accelerare l'abbandono dell'agricoltura. Nello stesso tempo si riducevano i margini di commercializzazione, prima garantiti dal pieno inserimento della provincia nel mercato imperiale. La conquista vandala concorse alla destrutturazione delle campagne tripolitane non tanto per aver interrotto i collegamenti con l'Italia – in effetti, i rifornimenti di moneta imperiale si fermarono nel terzo decennio del V secolo, rimpiazzati da poche imitazioni prodotte nell'Africa vandala⁴³ – o per aver confiscato terre a vantaggio dei nuovi venuti, quanto per aver determinato una critica assenza d'autorità e di difesa militare nelle zone interne, ora lasciate all'egemonia delle tribù. Le popolazioni dei pochi siti rurali ancora abitati nell'entroterra dovevano convivere con i *Laguatan*: le relazioni potevano andare dall'asservimento al conflitto, con la possibile prevalenza di forme di compromesso, attraverso le quali i nomadi ottenevano parte dei raccolti come tributo e il libero transito su quelle terre, ormai spopolate, per i propri armenti. La sfera d'azione di queste tribù si era talmente estesa da portarle a ridosso di *Leptis Magna*. Secondo Procopio, tra il 527 e il 532, i *Leuathae*, colti di sorpresa i Vandali

42. REBUFFAT (1977 e 1988); REDDÉ (1985 e 1988); LONGERSTAY (1999).

43. MUNZI (2004); ID. (2010), pp. 68-70.

mentre indugiavano sulle propaggini collinari prossime alla città, «misero in fiamme *Leptis Magna* e la svuotarono degli abitanti»⁴⁴.

Soltanto qualche anno più tardi, nel 533, proprio per l'assenza di truppe vandale nella regione, l'aristocratico tripolitano Pudentius poté iniziare la rivolta e chiedere l'intervento bizantino, che riportò definitivamente la Tripolitania nell'orbita imperiale⁴⁵. La riconquista non determinò una ripresa dell'insediamento rurale. Gli ultimi *Afri-Macae* di antica sedentarizzazione e quelli riconvertitisi eventualmente alla pastorizia seminomadica continuarono a intrattenere un *modus vivendi* con i *Laguatan*, presentati ora dalle fonti anche nelle vesti di agricoltori stagionali o controllori di agricoltori⁴⁶, almeno fino a quando, nel 548, il generale bizantino Giovanni Troglita non li ricacciò verso le loro lontane basi di partenza sirtiche⁴⁷, restaurando la completa sovranità imperiale almeno sulla Gefara e sul Gebel. Ma questa vittoria, come tre lustri prima quella sui Vandali, non ripristinò le condizioni necessarie affinché l'insediamento stabile potesse tornare a svilupparsi. L'entroterra si ritrovò ai limiti dell'effettivo controllo bizantino. È inoltre possibile che i *Laguatan* avessero portato nuove scorrerie in Tripolitania poco prima del 590⁴⁸, contribuendo a mantenere in uno stato di ansia la regione, che proprio in questo periodo era separata dal nuovo esarcato d'Africa e accorpata alla diocesi d'Egitto.

Intanto, come succedeva in molte città africane⁴⁹, anche nell'area urbana di *Leptis Magna* fecero la loro comparsa le presse olearie⁵⁰: l'attività produttiva si spostava in città mentre il sistema produttivo rurale si stava dissolvendo.

Tra la fine del VI e la prima metà del VII secolo si estinsero le ultime sopravvivenze della popolazione agricola sedentaria. In ambito rurale non è stata registrata alcuna sicura prova archeologica di una continuità insediativa tra l'età bizantina e quella araba. Allo stesso tempo il processo di tribalizzazione dell'entroterra leptitano finalmente si compiva: le ultime popolazioni rurali del Gebel furono

44. PROCOP., *Aed.*, VI, 4, 6-9.

45. PROCOP., *Bell. Vand.*, I, 10, 22-24.

46. Nel 543 i capi dei *Laguatan* si lamentarono con il *dux* Sergio perché le truppe imperiali avevano saccheggiato i loro raccolti: PROCOP., *Bell. Vand.*, IV, 21, 2-5.

47. PROCOP., *Bell. Vand.*, IV, 21, 4; cfr. MODÉLAN (2003), pp. 290, 304, 637-81 e ss.

48. MODÉLAN (2003), pp. 676-80, sulla base di GREG. M., *epist.*, I, 73.

49. VISMARA (2007).

50. MUNZI (2010), pp. 75-6.

verosimilmente assorbite, insieme con la variegata realtà tribale nota a Corippo, dai *Mazâta* e dagli *Hawwâra*, le sole tribù berbere che gli Arabi si sarebbero trovati di fronte entrando in Tripolitania⁵¹.

M. M.

2

La circolazione dei contenitori anforici tripolitani

2.1. Secoli III-I a.C.

Per il periodo dal quale parte la nostra indagine è possibile individuare due importanti gruppi di anfore, anche se con qualche problema di distinzione geografica.

Il primo gruppo è rappresentato dalle anfore con orlo a corolla di tradizione punica individuate da Mañá come tipo C. Ulteriori ricerche di van der Werff hanno distinto tre tipi⁵²: per il tipo 1 (orlo pendente) una fornace è stata individuata a Kouass in Marocco; il tipo 2 (orlo leggermente pendente) è probabilmente prodotto a Cartagine e nella regione circostante; il tipo 3 (orlo atrofizzato), forse per salsa di pesce, è probabilmente almeno in parte tripolitano.

Le caratteristiche principali sono comuni e le forme differiscono soltanto per la configurazione dell'orlo, perciò la possibilità di individuare la regione di provenienza risiede nell'analisi della *fabric*. Van der Werff ha distinto così tre categorie delle quali una, definita "argilla 3", è ritenuta di origine tripolitana (FIG. 6: 1) trattandosi dell'impasto più diffuso nei contesti di *Sabratha* e di *Mellita*⁵³. Finora però non si conoscono fornaci che abbiano prodotto questo tipo di contenitore nelle regioni dell'odierna Libia; recenti ricerche hanno rivelato la presenza di fornaci che producevano questo contenitore nell'isola di Gerba⁵⁴. Nell'isola sono state individuate produzioni riferibili sia al tipo 2 di van der Werff, sia al tipo 3. Per le produzioni dell'isola si è supposto che il contenuto del tipo 2 fosse vino, del tipo 3 olio.

51. MODÉLAN (2003), pp. 776-8.

52. MAÑÁ (1951); VAN DER WERFF (1978), pp. 173-4.

53. Per *Sabratha*: DORE, KEAY (1989), pp. 275, tipo 7. Per *Mellita*: BISI (1970 e 1985).

54. FENTRESS (2001), pp. 261-4, fig. 6: 1, 3 = van der Werff 2; 3-4 = van der Werff 3.

Queste anfore secondo van der Werff, in base alle sue ricerche condotte a Uzita, sono databili a un periodo compreso tra il III secolo a.C. e il I secolo d.C.; non sembrano però essere state esportate dopo l'epoca augustea. In seguito agli scavi della Casa del Portico a Ostia, lo studioso olandese ritenne che le forme 1-2 fossero uscite di produzione dopo la metà del I secolo a.C. Ulteriori ricerche sui relitti e in generale sulle anfore puniche di Ramón Torres hanno permesso di modificare le cronologie. Attualmente si colloca la forma Mañá C1 a-b = van der Werff 3 = Ramon 7.2.1.1 e Ramon 7.4.1.1 (inizi II secolo a.C.) tra il 350/325 e il 175 a.C. e la forma Mañá C2 a-c = Dressel 18 tra il 175 e il 50/30 a.C. I centri di produzione sono collocabili tra l'attuale Tunisia, la Tripolitania, il Marocco e la regione di Malaga e Cadice dove in epoca augustea furono sostituite dalle Dressel 7-12. A Roma sono ancora presenti nei contesti della prima epoca imperiale⁵⁵.

Il secondo gruppo di anfore (FIG. 5: 2), per il quale è possibile un'origine nella regione tripolitana, è rappresentato dalla forma definita Tripolitana antica, individuata da J. Y. Empereur e A. Hesnard⁵⁶. La sua cronologia si può collocare tra il II e il I secolo a.C. La diffusione di quest'anfora comprende tutto il Mediterraneo occidentale con puntate anche verso l'interno. Nella penisola iberica sono documentati esemplari a *Numancia* risalenti al II secolo a.C. È da rilevare che rispetto ai tipi punici quest'ultimo si ispira a modelli culturali ellenistici come le anfore greco-italiche, Dressel 1 e Lamboglia 2. Le più recenti anfore di questo gruppo sono documentate nel contesto della Casa del Protiro a Ostia, databile tra il 50 e il 25 a.C. Da un punto di vista quantitativo è possibile istituire un confronto tra le stratigrafie di *Lixus* in Marocco e quelle di *Valentia* in Spagna. In tali contesti quest'anfora rappresenta tra il 5 e 20% del totale dei contenitori da trasporto. Nelle stesse stratigrafie le anfore puniche di varia provenienza sembrano presenti in quantità molto alta. L'elemento che risalta è il notevole incremento del commercio punico tra il II e il I secolo a.C. nel Mediterraneo occidentale. In questa fase le anfore provenienti dalla Tripolitania sono presenti sia sulle coste della Cirenaica che nell'entroterra, raggiungendo perfino il Fezzan (FIG. 7).

55. VAN DER WERFF (1978 e 1986); RAMÓN TORRES (1995 e 2008); RIZZO (2003), pp. 152-3.

56. EMPEREUR, HESNARD (1987); PY *et al.* (2003); BERLANGA, RIBERA, LACOMBA (2002). Per i dati di *Lixus* cfr. BONET ROSADO *et al.* (2001).

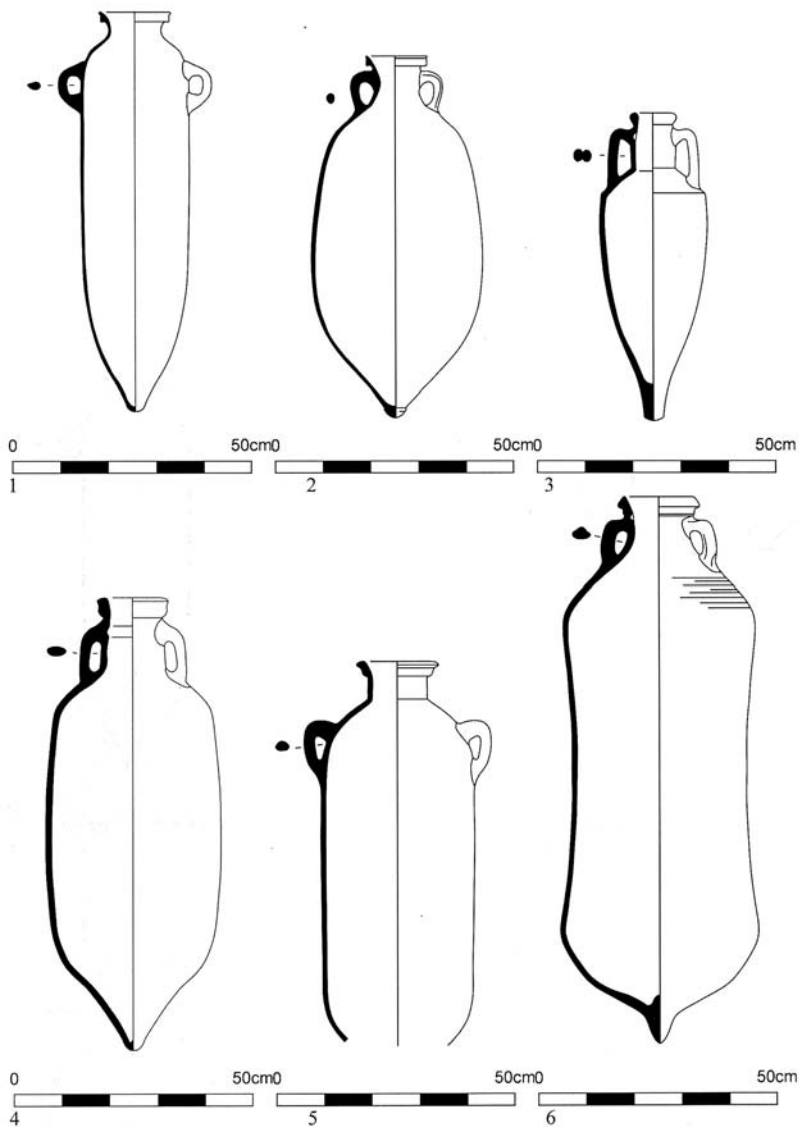


Fig. 6, 1-6: Le anfore prodotte nella regione tripolitana 1) Anfora di tradizione punica; 2) anfora Tripolitana antica; 3) Mau xxxv; 4) Tripolitana I; 5) Tripolitana II; 6) Tripolitana III (da *Roman Amphorae: a Digital Resource*).

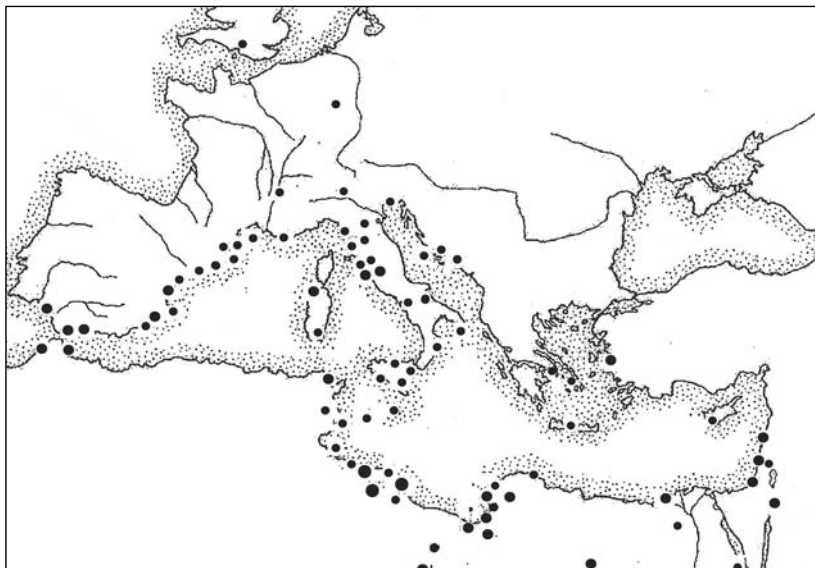


Fig. 7: Distribuzione delle anfore tripolitane classiche nel Mediterraneo: • uno o più esemplari; ● meno del 10%; ● 50% o più.

2.2. Secoli I-II d.C.

Verso la fine del I secolo a.C. si verificarono alcuni interessanti mutamenti nel repertorio tipologico delle produzioni della regione tripolitana. Per prima cosa apparvero anfore che imitavano, con dimensioni minori, il principale contenitore vinario, cioè la Dressel 2-4. Si tratta dell'imitazione dell'anfora di Kos⁵⁷, definita come Mau xxxv dalla tipologia delle anfore di Pompei. A Roma e a Ostia le tripolitane Mau xxxv (FIG. 6: 3) (capacità 10,99 litri), già presenti dall'epoca tiberiana, rappresentano in età neroniana il gruppo più consistente tra le importazioni africane. Esemplari riferibili a questo tipo di anfora provengono anche da alcune fornaci di Gerba (TAB. 1, nn. 7, 8, 9, 10) e da Zarzis (TAB. 1, 1), sul litora-

57. Su questo contenitore e sul significato anche culturale di questa trasformazione, TCHERNIA (1986), pp. 127-9, 134-5; PANELLA (2001), pp. 181-4. Per la definizione della forma: *Ostia* III, pp. 480-1.

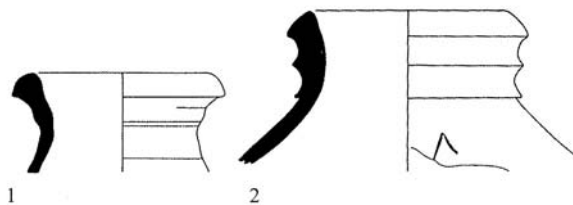


Fig. 8, 1-2: I successori tardoantichi delle anfore Tripolitane 1) Peacock 59 = Keay 24 da Peacock, 1984 (scala 1:4); 2) Berenice Late Roman 7, da Riley, 1979 (scala 1:3).

le tunisino di fronte all'isola⁵⁸. Nel territorio tripolitano si conoscono scarti nelle fornaci di Haj al-Andalus, non lontano da Gargareth, da cui provengono gli esemplari studiati da C. Panella⁵⁹. Anfore di questo tipo appaiono in alcuni contesti degli inizi del I secolo del Nuovo Testaccio a Roma e a *Sabratha* nel riempimento intorno al Mausoleo B⁶⁰. A queste prime e sporadiche apparizioni segue un periodo di più certe attestazioni. Il gruppo più consistente di esemplari è presente nei contesti di *Meninx* dove le Dressel 2-4 raggiungono circa il 63% del totale dei contenitori attestati, quasi sicuramente di origine locale, come dimostrano le fornaci rinvenute nella regione⁶¹. I bolli su questa tipologia di anfore sono rari: a quelli rinvenuti in Tripolitania se ne aggiunge uno proveniente dal Piazzale delle Corporazioni di Ostia⁶².

Il secondo contenitore d'età alto-imperiale attribuibile alla regione tripolitana è l'anfora Tripolitana I (FIG. 6: 4; TAB. 1). Il più antico esemplare è quello della Casa del Portico a Ostia, dove le

58. Sulle fornaci di Gerba: FONTANA (2009); per la fornace di Zarzis, BONIFAY (2004). Si accetta qui la proposta di Bonifay di definire le produzioni di Gerba e Zarzis come Dressel 2-4 Africane e di riservare il nome Mau XXXV alle produzioni della Tripolitania propriamente detta.

59. Cfr. *Ostia* III, pp. 480-2; per i più recenti rinvenimenti: SHAKSHUKI, SHEBANI (1998), pl. XCIII con bollo AEM(ili) / CEL(si) / DE FIGL(inis) / BASSI, che trova un confronto a Pompei nel bollo DE FIGL / BASSI. / TANGO (*CIL* IV, 6004). È da notare che un *L. Aemilius Celstianus* è citato in un'epigrafe di *Oea* (*IRTrip*, 242).

60. Per il nuovo Testaccio: cfr. COLETTI, LORENZETTI (2010), tab. 1; per *Sabratha*: BESSI (2000), pp. 1393-6, fig. 3; ID. (2007), pp. 72-83.

61. FONTANA (2009).

62. POHL (1978), p. 411, fig. 160, n. 340; CARRE *et al.* (1995), p. 76, n. 205. Sulla Casa del Portico: VAN DER WERFF (1986). Sulla Longarina: HESNARD (1980).

anfore puniche di origine africana – senza però che sia possibile specificare meglio la provenienza – raggiungono oltre il 20% del totale dei contenitori da trasporto, mentre le anfore tripolitane antiche si attestano intorno all'1%. Nel contesto della Longarina, databile intorno al 10 d.C., le anfore africane sono al contrario meno rappresentate, con circa l'8%, mentre le importazioni tripolitane si mantengono più o meno sul livello dell'1%.

Già in questa fase si profila la profonda differenza tra i siti della regione tripolitana, dove le produzioni locali raggiungono percentuali oltre il 50% – ad esempio a *Meninx* e a *Sabratha*⁶³ – e le zone esterne dove le percentuali sono sensibilmente più basse (FIG. 7).

Al contrario dei contesti nordafricani, tra cui ricordiamo i quattro depositi di Cartagine⁶⁴, nella prima metà del I secolo la documentazione romana è ancora rara. Qui le anfore tripolitane raggiungono un picco massimo del 10% nel contesto del Porto. Il quadro della distribuzione quantitativa delle produzioni africane in questo periodo è completato dai contesti di Berenice dove le importazioni tripolitane appaiono in quantità consistente. Al contrario a Pompei, nelle coeve stratigrafie della casa delle Vestali, le importazioni africane sono ancora documentate da anfore di tradizione punica (TAB. 2)⁶⁵.

Nella seconda metà del I secolo la documentazione si incrementa notevolmente grazie a numerosi contesti romani legati ai grandi interri relativi all'incendio neroniano del 64⁶⁶, cui si aggiungono quelli di Ostia e Pompei. A Roma e Ostia tra le importazioni tripolitane prevalgono le anfore vinarie riferibili alla forma Mau xxxv, mentre i contenitori oleari sono presenti in quantità minori. Si allarga anche la presenza di stratigrafie quantificabili in altre regioni del Mediterraneo (Cartagine e Berenice in testa) (TAB. 2). È possibile quindi individuare alcune tipologie geografiche nella composizione dei depositi. Il primo gruppo individuabile è rappresentato dai depositi delle zone di produzione (Gerba e la Tripolitania), dove le anfore locali rappre-

63. Per *Sabratha*: BESSI (2007); per *Meninx*: FONTANA (2009).

64. Sui contesti delle indagini tedesche cfr. MARTIN KILCHER (1993a e 1993b); ORTISI (1999). Sui depositi degli scavi americani: HAYES (1976), Deposito x. Sul contesto del Porto: PEACOCK (1994).

65. Su Berenice: RILEY (1979); su Pompei: DE SENA, IKÄHEIMO (2003).

66. RIZZO (2003), pp. 7-10, pp. 144-160, in particolare pp. 152-4. Alla stessa epoca risale il contesto della fase IB2 di Settefinestre dove i dati sono simili ai contesti della regione romana (ID., 1985, tab. 2).

Tabella 1: Le fornaci di anfore tripolitane.

Località	Contesto (f = fattoria)	Anfore puniche	Mau xxv	Tripolitana I	Tripolitana III	Tripolitana II	Bolli	Altro	Bibliografia
1. Zitha/Zian	suburbio		+	+					Bonifay (2004)
2. Bani Ma'qil	isolata	+		+		+			Fontana (2009)
3. Baqbah	isolata	+		+					Fontana (2009)
4. Mahbubin	isolata	+		+					Fontana (2009)
5. Hr, Gallala	isolata	+		+					Fontana (2009)
6. Bani Maghzil	isolata	+		+					Fontana (2009)
7. Aghir	villa+f		+						Fontana (2009)
8.	isolata		+	+					Fontana (2009)
9. Mighri	isolata		+				+		Fontana (2009)
10.	isolata		+	+					Fontana (2009)
11. Meninx	urbano								Fontana (2009)
12. Ghazi Mustafa	isolata			+					Fontana (2009)
13. al-Wilhi	isolata								Fontana (2009)
14. Haribus	porto+f			+					Fontana (2009)
15. Suq al-Qibli	villa+f			+					Fontana (2009)
16. Suq al-Qibli	villaggio+f			+					Fontana (2009)
17. Gmir	villaggio+f			+					Fontana (2009)
18. Haj al-Andalus	villa+f		+	+		+		<i>CIL</i> IV, 6004	Shakshukim, Shebani (1998)
19. Tripoli, centrale elettrica	sobborghi								Ahmed (2010)

(segue)

Tabella 1 (*seguito*).

Località	Contesto (f = fattoria)	Anfore puniche	Mau xxv	Tripolitana I	Tripolitana III	Tripolitana II	Bolli	Altro	Bibliografia
20. Sidi al-Sid = Tazzoli	isolata			+			SPMS (retro)		Goodchild (1951); Arthur (1982)
21. Khoms-Tripoli km 102			+?				ABRA (retro)		Goodchild (1951)
22. Ain Scersciara	villa+f			+					Goodchild (1951)
23. Wadi Ca'am	villa+f			+				tipi locali	Felici, Pentiricci (2000)
24. Wadi Taraglat (TRG 91)	villa+f								Felici, Pentiricci (2000)
25. Wadi Caam- Taraglat (RG 106)						+		tipi locali	Felici, Pentiricci (2000)
26. Wadi As-Sery									Felici, Pentiricci (2000)
27. Wadi Hwatem (TUT 12)	f						HIX		Ahmed (2010)
28. Wadi Turgut (TUT 15)	f			+			PM		Ahmed (2010)
29. Wadi Turgut (TUT 18)	f						Q.P HAN- NIJULIANV		Ahmed (2010)
30. Wadi Turgut (TUT 48)	f			+			IMPANT/AVG		Ahmed (2010)
31. Wadi Turgut (TUT 53)	f								Ahmed (2010)

(*segue*)

Tabella 1 (seguito).

Località	Contesto (f = fattoria)	Anfore puniche	Mau xxv	Tripolitana I	Tripolitana III	Tripolitana II	Bolli	Altro	Bibliografia
32. Wadi Guman (GUM 86)	f								Ahmed (2010)
33. Wadi Guman (GUM 89)	f			+		+	MAF, AIM, AINI, MICA		Ahmed (2010)
34. Wadi Guman (GUM 90)	f			+		+	ARHC, KAVL o KAVC		Ahmed (2010)
35. Wadi Marabut (TEL 102)	f					+?	IS		Ahmed (2010)
36. Wadi Turgut (TUT 108)	f				+		LSACV		Ahmed (2010)
37. Wadi Guman (GUM 110)	f			+		+	MVC, IUM...		Ahmed (2010)
38. Wadi Doga (DOG 111)	f								Ahmed (2010)
39. Fergian (DUN 131)	f			+?			BOYTO..		Ahmed (2010)
40. Wadi Sri (SRI 132)	f								Ahmed (2010)
41. Gebel Tarhuna									Goodchild (1951)
42. <i>Leptis Magna</i>	urbano							anfore globalari	Dareggi (1968-69); Cirelli (2000)
Tempio Flavio								tarde	

sentano la maggioranza dei contenitori. L'unica interessante differenza è la prevalenza nell'isola delle produzioni delle Dressel 2-4 vinarie, mentre nella Tripolitania propriamente detta dominano le anfore olearie. Per la Tripolitania in questa prima fase sembra dunque evidente una polarizzazione tra la zona di Gerba con una massiccia produzione vinaria e una più modesta produzione olearia e il settore orientale della regione dove la situazione appare invertita.

Il secondo gruppo è rappresentato dai siti di consumo, tra cui i più importanti sono Roma e Ostia, dove abbiamo una serie di contesti di epoca flavia (TAB. 2)⁶⁷. Anche in questo caso il gruppo di anfore tripolitane più rappresentato è quello della vinaria Mau XXXV, mentre l'olearia Tripolitana I è presente in un quantitativo oscillante tra lo 0,50% e l'1% del totale. Per il decennio successivo disponiamo soltanto di un contesto delle Terme del Nuotatore a Ostia (Ostia II). Anche in questo caso il vino tripolitano predomina sulle importazioni di olio, mentre le importazioni di derrate africane sono ancora basse. In generale si può affermare che le presenze di anfore olearie tripolitane nel Mediterraneo non sembrano superare in questo periodo il 2%, fatta eccezione per Roma e la regione africana.

Nel II secolo il panorama documentario si allarga ad altre regioni del Mediterraneo e nel contempo si riduce la documentazione africana. Il più importante contesto finora pubblicato proviene da *Meninx*: in questo insieme, databile intorno al 100, predominano anfore vinarie simili alle Dressel 2-4 con percentuali superiori 70%, mentre le anfore tripolitane si attestano a poco più del 5%. A parte l'asse Tripolitania-Roma contesti quantificabili con anfore tripolitane provengono da Berenice dove sembrano assenti le esportazioni vinarie, ma sono ben documentate le esportazioni olearie (TAB. 2)⁶⁸. All'età traianea risalgono due contesti romani dalla *Via Nova* sul Palatino e dalla *Crypta Balbi* nel Campo Marzio⁶⁹. Anche in questa fase a Roma le anfore Tripolitane più importanti rimangono le Mau XXXV seguite dalle Tripolitane I e II. Per l'età adrianea abbiamo a disposizione un contesto ostiense delle Terme del Nuotatore. Qui per la prima volta le anfore africane (Africana I, seguita dalla forma XXIII e LIX di Ostia, superano il

67. RIZZO (2003), pp. 160-72. Per La diffusione di queste anfore sulle coste siciliane cfr. la ricca bibliografia in MALFITANA *et al.* (2008), tab. 1.

68. RILEY (1979).

69. RIZZO (2003), pp. 173-6.

Tabella 2: Contesti con anfore tripolitane.

Località	Contesto	Datazione	Anfore puniche	Tripolitane	Tripolitane vinarie	Africane	Bibliografia
<i>Sabratba</i>							
Pompei	Casa delle Vestali fase I	200-25 a.C. 150-100 a.C.	51 13	2			Dore, Keay (1989) De Sena, Ikäheimo (2003)
<i>Lixus</i>		130 a.C.	45	20			Bonet Rosado <i>et al.</i> (2001)
Berenice		200-100 a.C.		0,6		0	Riley (1979)
<i>Leptis Magna</i>							
Valentia	Foro Vecchio	II-I sec. a.C.	88,09	10		12,02	Polito (2005)
<i>Meninx</i>							
Pompei	Casa delle Vestali fase II	130 a.C.	22,95				Berlanga, Ribera (2002)
Valentia		100-50 a.C.	56,09				Fontana (2009)
Pompei		75 a.C.	25				De Sena, Ikäheimo (2003)
Valentia	Casa delle Vestali fase III	50-I a.C.	9	3,9			Berlanga, Ribera (2002)
Berenice		50-I a.C.	20				De Sena, Ikäheimo (2003)
Ostia	Casa del Portico	50-I a.C.		2,06		3,09	Riley (1979)
<i>Meninx</i>							
Roma		25 a.C.		1,3		22	Van der Werff (1986)
Ostia	Nuovo Testaccio	0	58,49				Fontana (2009)
<i>Sabratba</i>							
Berenice	Longarina	10		1,36	1,04	0,55	Coletti, Lorenzetti (2010)
Cartagine	Mausoleo B	10	64,07	1,33		8	Hesnard (1980)
Cartagine		10		1,79	1,19		Bessi (2007)
Cartagine	Deposito x	0-50		2,61			Riley (1979)
<i>Insula E117</i>							
Pozzo		10	1,72	0,86			Hayes (1976)
		29	58,33				Ortisi (1999)
		1-50	2,04	4,08		28,57	Martin, Kilcher (1993 e 1993a)
<i>Leptis Magna</i>	Foro Vecchio	I-II sec.		72,72		13,63	Polito (2005)

(segue)

Tabella 2 (segue).

Località	Contesto	Datazione	Anfore puniche	Tripolitane	Tripolitane vinarie	Africane	Bibliografia
Pompei	Casa delle Vestali Fase IV	1-50	24				De Sena, Ikäheimo (2003)
<i>Leptis Magna</i>		1-50	4,34	13,04		13,04	Reynolds (1997)
Volterra	Vallebona	50	2				Ciotola (2000)
<i>Meninx</i>		50	23,8	4,36	63,49	1,58	Fontana (2009)
Cartagine	Porto	50	18,91	10,81			Peacock (1994)
<i>Sabratha</i>		25-300		87	0,6	6,9	Dore e Keay (1989)
Roma	<i>Via Nova</i>	64		0,3	3,2	0,3	Rizzo (2003)
Roma	<i>Meta Sudans</i>	64		0,44	1,79	0,33	Rizzo (2003)
Berenice		50-100		1,95			Riley (1979)
Cartagine	Porto	50-100	10,34	3,44		3,44	Peacock (1994)
Pompei	Casa delle Vestali Fase V	50-79	29	2			De Sena, Ikäheimo (2003)
Roma	<i>Via Nova</i>	70		0,3	3,2	0,3	Rizzo (2003)
Settefinestre	Fase IB2	40-80	6,25				Ricci (1985)
Roma	<i>Crypta Balbi</i>	70		1,3	4,5	2,02	Rizzo (2003)
Roma	<i>Forum Transitorio</i>	70		0,23	3,55	0,6	Rizzo (2003)
Roma	Vigna Barberini	80		0,44	4,29	1,44	Rizzo (2003)
Ostia	TN Strato V	80		0	9,16	2,78	Anselmino <i>et al.</i> (1986)
Roma	Auditorium 5	80-150			0,1	0,21	Di Giuseppe (2007)
<i>Meninx</i>		100	8,13	5,81	79,06		Fontana (2009)
Roma	<i>Via Nova</i>	100		0,3	6,6	0,8	Rizzo (2003)
Roma	<i>Crypta</i>	100		3,89	9,09	2,58	Rizzo (2003)

TN = Terme del Nuotatore.

(segue)

Tabella 2 (segue).

Località	Contesto	Datazione	Anfore puniche	Tripolitane	Tripolitane vinarie	Africane	Bibliografia
Ostia	TN Strato IV	120		1,61	2,01	12,09	Anselmino <i>et al.</i> (1986)
Roma	Nuovo Testaccio	140		1,58	0,54	1,21	Coletti, Lorenzetti (2010)
Roma	Testaccio (1992)	145		34,69		2,12	Revilla, Calvo (2003)
Roma	Testaccio (1992)	150		22,72		7,57	Revilla, Calvo (2003)
Porto Torres		150		6,25		6,25	Villedieu (1984)
Berenice		100-150		2,9			Riley (1979)
Wadi er-Rsaf		150-180		25,58	16,27	6,97	Pentiricci <i>et al.</i> (1998)
Cartagine MAI		150-200				53,8	Panella 1983
Marsiglia		150-200		5,81		45,45	Moliner (1996)
Roma	<i>Meta Sudans</i>	140		1,74	5,05	17,76	Rizzo (2003)
Ostia	TN Strato III 160	160		3,57	8,85	18,57	Anselmino <i>et al.</i> (1986)
Berenice		150-190		0,9			Riley (1979)
Alessandria	Old Diana	I-III sec.		10,86		14,28	Senol (2007)
Aquileia		II-III sec.			0,4	24,24	Aquileia I
Settinfestre	Fase II C2	160-190		1,69		18,22	Ricci (1985)
Milano	Necropoli	I-II sec.		1,01		5,05	Bruno (2003)
Roma	Foro transitorio	190-200		0	5,95	13,09	Marucci (2006)
Roma	Foro di Traiano	200		7,46	7,46	16,41	Ceci (2006)
Roma	Auditorium 6	150-225		0,1	0,16	0,14	Di Giuseppe (2007)
Berenice		200-230		3,53		1,01	Riley (1979)

TN = Terme del Nuotatore.

(segue)

Tabella 2 (seguito).

Località	Contesto	Datazione	Anfore puniche	Tripolitane	Tripolitane vinarie	Africane	Bibliografia
Beirut	Bey 045 <i>Natatío</i>	200-230	0,09	0,77			Reynolds (2010)
Carragine MAI		III	4,3	1,8		58,4	Panella 1983
<i>Meninx</i>		III	0,94	50		40,56	Fontana (2009)
Roma	Testaccio	III	43,43			2,05	Revilla Calvo (2001)
<i>Leptis Magna</i>	Foro Vecchio	III-IV sec.	66,66			33,33	Polito (2005)
Roma	Testaccio	224	41,41			11,03	Revilla Calvo (2001)
Porto Torres		230	5,1			30	Villedieu (1984)
Bu Njem		250	58,02			41,97	Rebuffat (1969-70)
Beirut	Bey 006	200-230		1,33			Reynolds (2010)
Alessandria	Gabbari	III-IV sec.	1,54			2,51	Senol (2007)
Ostia	TN Strato II	230	4,6	0		29,9	Anselmino <i>et al.</i> (1986)
Settefinestre	Fase III	235	0,03	0,11		1,25	Ricci (1985)
Lione	Parc St George Ensemble 1	250	1,61			21,61	Silvino (2007)
Beirut	Bey 006	250	0,51	1,02			Reynolds (2010)
Berenice		250	1,34			0,33	Riley (1979)
Porto Torres		250				82,5	Villedieu (1984)
Roma	S. Stefano Rotondo	280	0,51	0,51		20,61	Martin (2008)
Lione	Parc St George Ensemble 2	280	0			22,44	Silvino (2007)
Ostia	<i>Domus</i> dei Pesci	280	2,8	0,7		17,54	Germa Nucci, Leone (2003)
Roma	Palatino NE	290	5,5			53,9	Peña (1999)

TN = Terme del Nuotatore.

(segue)

Tabella 2 (seguito).

Località	Contesto	Datazione	Anfore puniche	Tripolitane	Tripolitane vinarie	Africane	Bibliografia
Roma	Palatino NE	320		2,25		20,3	Peña (1998)
Volterra	Vallebona	III-IV sec.		0,88		9	Ciotola (2000)
Cesarea		III-IV sec.		1,43		0,47	Tomber (1999)
Efeso	Casa delle Terrazze	inizi IV sec.		5,26		15,38	Bezczeky 2005
Aquileia		IV-450		2,3		75,6	Aquileia I
Cartagine MAI		300-350				50,6	Panella (1983)
Lione	Parc St George	350		1,17	10,71	23,52	Silvino (2007)
<i>Meninx</i>	Ensemble 3	350		0		39,28	Fontana (2009)
Roma	Tempio Magna Mater O	380		0		52,7	Carignani, Pacetti (1989)
Ostia	TN Strato I	390		6,5		45,1	Anselmino <i>et al.</i> (1986)
Cartagine MAI		390		0,3		67,7	Panella (1983)
Marsiglia		390-420		0		25,33	Haxhimali (1998)
Cesarea		390-450		0,4		1,1	Tomber (1999)
Beirut	Bey 006	390-410		0,07	1,4		Reybolds (2010)
Porto Torres		42-5		1,7		62,3	Villedieu (1984)
Porto Torres		440		1,6		53,1	Villedieu (1984)
<i>Meninx</i>		450		1,01	46,46	36,36	Fontana (2009)
Roma	Tempio Magna Mater A	410		0		48,5	Carignani, Pacetti (1989)
Cartagine MAI		425				49,9	Panella (1983)
<i>Leptis Magna</i>	Foro Vecchio	V-VI sec.		31,25		10,41	Polito (2005)

TN = Terme del Nuotatore.

(segue)

Tabella 2 (sequito).

Località	Contesto	Datazione	Anfore puniche	Tripolitane	Tripolitane vinarie	Africane	Bibliografia
Roma	Tempio Magna Mater L	450	0			35,5	Carignani, Pacetti (1989)
Roma	<i>Schola Praeconum 1</i>	450	0,04			45,24	Whitehouse <i>et al.</i> (1982),
Marsiglia		450-475	1,92			48,7	Bonifay <i>et al.</i> (1998)
Marsiglia		450-475	0,96			43,26	Bonifay <i>et al.</i> (1998)
<i>Sabratha</i>		450-600				27	Dore, Keay (1989)
Porto Torres		460	4,8			38,5	Villedieu (1984)
Roma	Tempio Magna Mater P	470				29,5	Carignani, Pacetti (1989)
Cartagine MAI		490				31,4	Panella (1983)
Marsiglia		475-510	1,53			47,69	Bonifay <i>et al.</i> (1998)
<i>Meninx</i>		500		40,81		40,81	Fontana (2009)
Berenice		500-550	0,23			0,94	Riley (1979)
<i>Meninx</i>		550		2,24		64,04	Fontana (2009)
Cartagine MAI		550				33,1	Panella (1983)
Cartagine MAI		550-610				34	Panella (1983)
Porto Torres		600	0			39,4	Villedieu (1984)
S. Antonino T ₂		610-641	1,3			74,3	Murialdo (2001)
S. Antonino T ₃		610-641	3			61,5	Murialdo (2001)
<i>Meninx</i>		650				40	Fontana (2009)
S. Antonino T ₁		650	3,6			65,4	Murialdo (2001)

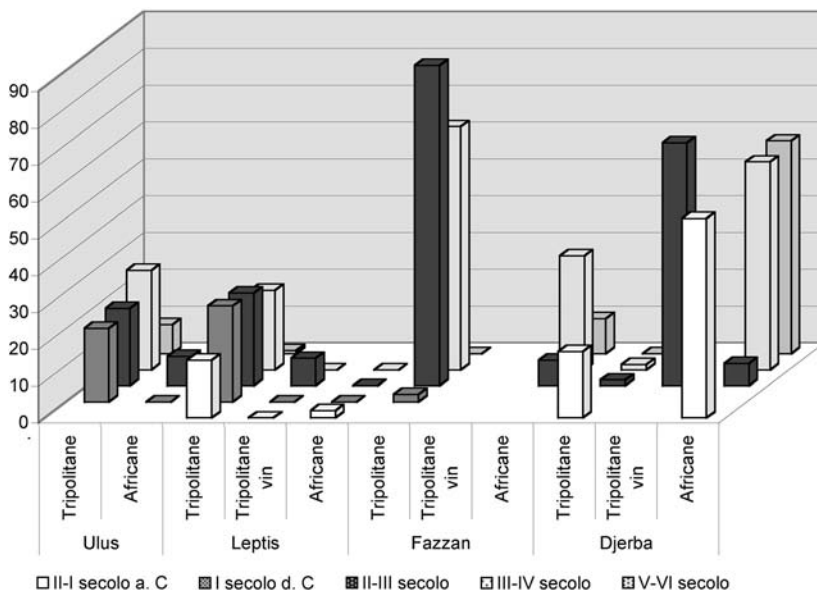


Fig. 9: Presenze di anfore tripolitane nelle ricognizioni.

10%, risultando assai più numerose delle tripolitane vinarie (2.01%) e olearie (1.61%).

La situazione muta intorno alla metà del II secolo e con più decisione nel mezzo secolo seguente. In questo contesto (140 d.C. circa) nella *Meta Sudans* le importazioni tunisine prevalgono nettamente, mentre quelle tripolitane nel loro insieme si fermano a circa il 6% del totale. Nei due depositi indagati tra il 1991 e il 1992 al Monte Testaccio (145-150 d.C.)⁷⁰ le anfore Tripolitane 1 rappresentano invece il secondo gruppo per quantità dopo le olearie betiche, con un valore oscillante tra il 30% e il 20%; assai scarse sono invece le importazioni tunisine. Nel coevo insieme, recentemente edito, del nuovo Testaccio⁷¹ la situazione appare nuovamente ribaltata, con le importazioni tripolitane in percentuali meno importanti e quelle raggiunte africane a oltre il 15% del totale. Questi elementi fanno pensare a una forte differenza tra i consumi di un

70. Per il contesto della Meta: RIZZO (2003); per il Testaccio: BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, REMESAL RODRÍGUEZ (2001); REVILLA CALVO (2001 e 2003).

71. COLETTI, LORENZETTI (2010).

mercato legato alle richieste statali, cui è probabilmente da riferire la discarica del Testaccio, e il consumo normale della città⁷².

In questa fase nella regione di produzione mancano contesti di riferimento. I pochi indizi a disposizione comunque fanno pensare a un sostanziale predominio delle produzioni locali. Le ricognizioni finora pubblicate mostrano, infatti, una prevalenza delle produzioni locali che raggiungono circa il 20-25% del totale (FIG. 9), almeno per la Tripolitania propriamente detta (ricognizioni dell'Unesco Libyan Valley Survey e della missione italiana nel territorio di *Leptis Magna*). Nell'isola di Gerba le locali produzioni vinarie sono attestate a più del 60%, mentre nel Fezzan le importazioni Tripolitane ammontano a più dell'80% del totale delle anfore riferibili a quest'epoca⁷³.

Anche la seconda metà del II secolo è ben documentata. Nel contesto della villa del wadi er-Rsaf, nel suburbio occidentale di *Leptis Magna*⁷⁴, le produzioni tripolitane olearie raggiungono circa il 25%, mentre le piccole anfore locali, probabilmente vinarie, raggiungono superano il 16%. In quest'epoca la geografia dei rinvenimenti si amplia. Abbiamo ora documentazione da Alessandria, Benghasi, Marsiglia, Aquileia e Settefinestre. Anche se da un punto di vista quantitativo i dati sono poco uniformi, appare rilevante (TAB. 2) la forte concentrazione nei grandi siti urbani con quantitativi che oscillano tra il 10% di Alessandria e il 5% di Marsiglia (FIG. 8). Una rotta importante per il commercio delle derrate tripolitane sembra dunque essere quella verso oriente, che non pare fermarsi ad Alessandria ma interessare la regione egiziana nella sua totalità⁷⁵. Con la seconda metà del II secolo ad Ostia e a Roma le importazioni africane superano decisamente quelle tripolitane (TAB. 2)⁷⁶. Comunque le anfore olearie tripolitane raggiungono il 3% ca. e le vinarie superano l'8%. A queste forti affermazioni delle importazioni africane a Ostia fanno

72. Sul problema cfr. RIZZO (2003).

73. Per la Unesco Libyan Valley Survey (ULVS) DORE (1996); per la regione di *Leptis Magna*: MUNZI *et al.* (2010); per Gerba FONTANA (2009); per il Fazzan DORE *et al.* (2007).

74. PENTIRICCI *et al.* (1998). In questa fase a Cartagine nei contesti studiati dalla Missione archeologica italiana sono assenti importazioni dalla Tripolitania: PANELLA (1983).

75. Per Marsiglia MOLINER (1996); per Alessandria e le presenze di anfore tripolitane in Egitto: SENOL (2007); BRUN (2007); MARANGOU MARCHAND (2007); BONIFAY (2007).

76. Per il contesto di epoca antonina delle Terme del Nuotatore: ANSELMINO *et al.* (1986), tab. 2.

da contraltare le scarse presenze di questi contenitori nel resto del territorio italo: ad esempio a Mola di Montegelato⁷⁷ le presenze tripolitane e africane sono decisamente basse; lo stesso sembra verificarsi anche nel territorio indagato dal *South Etrurian Survey*.

2.3. Secolo III d.C.

Nel III secolo per quanto riguarda i contenitori si verificano alcuni cambiamenti tipologici con l'apparizione della forma Tripolitana III (FIG. 5: 6) e l'esaurirsi della produzione delle anfore vinarie Mau XXXV o Dressel 2-4. Per il territorio tripolitano le ricognizioni dimostrano ancora per tutto il secolo e oltre il dominio delle produzioni locali, che assommano a circa un quarto dei contenitori rinvenuti. Come già in precedenza, situazioni diverse si presentano a Gerba, dove almeno fino al III secolo risultano dominanti le anfore vinarie. È evidente poi per l'isola un forte collegamento con le regioni tunisine; sull'isola, infatti, le Tripolitane classiche risultano molto più scarse delle coeve produzioni vinarie. Progressivamente nel corso del III e IV secolo la regione entrò nell'orbita della provincia africana. Anche nel lontano Fezzan sono in aumento le importazioni africane, anche se quelle tripolitane restano al 66% del materiale (FIG. 9). Nelle indagini stratigrafiche di *Meninx* è documentato un quadro simile (TAB. 2). Rapporti simili tra le importazioni africane e le produzioni locali sono documentati negli scavi del Foro Vecchio di *Leptis Magna* dove il materiale tripolitano rappresenta circa il 66% del materiale.

Per Roma e il territorio circostante la situazione mostra due facce diverse: nei contesti del Testaccio della prima metà del III secolo le anfore tripolitane raggiungono il 40-43% delle presenze; nei restanti contesti coevi urbani e ostiensi le importazioni tripolitane rappresentano circa il 5%, decisamente sopravanzate da quelle tunisine⁷⁸. Sembra dunque che parte almeno delle presenze tripolitane nell'Urbe sia legato al commercio amministrato. Un'analisi della distribuzione dei bolli rinvenuti sulle anfore tripolitane può

77. Per Mola di Montegelato: ARTHUR (1997); per i dati del *South Etrurian Survey*: FONTANA (2008). Dati analoghi provengono dalla Villa dell'Auditorio: DI GIUSEPPE (2007). A Milano, nella necropoli dell'Università Cattolica, già in quest'epoca le importazioni africane superano i contenitori tripolitani BRUNO (2003).

78. Si tratta dei contesti del Foro Transitorio e Foro di Traiano sui quali cfr. rispettivamente MARUCCI (2006); CECI (2006).

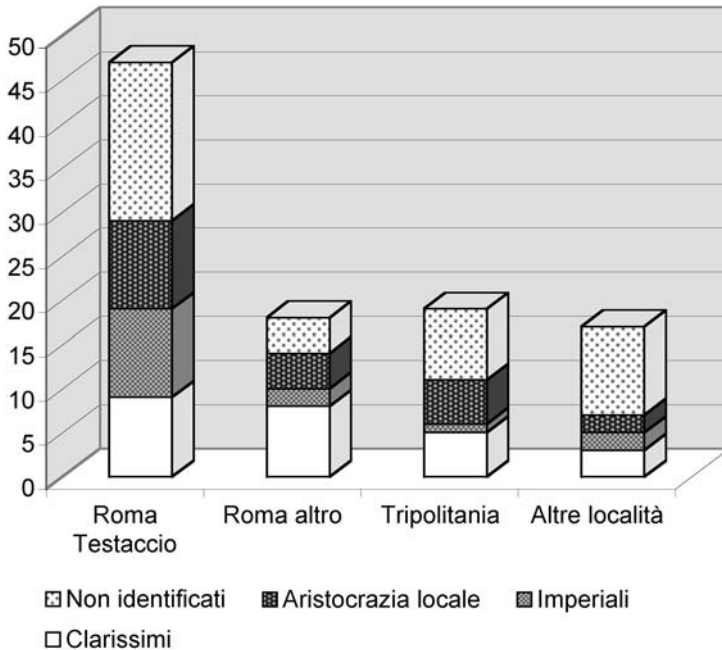


Fig. 10: Distribuzione geografica dei bolli sulle anfore tripolitane.

fornire indizi significativi (FIG. 10)⁷⁹. Il numero più consistente di bolli proviene dal Testaccio, dove i riferimenti ai *clarissimi* e agli imperatori sono i più frequenti (FIG. 11); i bolli menzionanti la proprietà imperiale in particolare risultano decisamente concentrati al Testaccio con pochissimi esemplari presenti in altre località.

Sembrano pertanto coesistere due tipi di commercio: uno legato a un'attività statale con una direttrice principale (Tripolitania-Roma), un secondo libero legato alle attività private dei *mercatores*, documentato dai contesti di Berenice, Alessandria, Porto Torres, Cartagine, dove gli indici di presenza oscillano tra il 3 e il 5% del totale dei contenitori da trasporto⁸⁰. In questa fase esemplari spo-

79. Un elenco aggiornato dei bolli è presentato in AHMED (2010). Per le attestazioni dei bolli ci si è basati sul corpus presente on line sul sito: <http://ceipac.gh.ub.es/corpus/> (consultato il 10/03/2011).

80. Questo quadro piuttosto schematico può essere sfumato; è possibile che il commercio cosiddetto "amministrato" fosse gestito tramite meccanismi commerciali

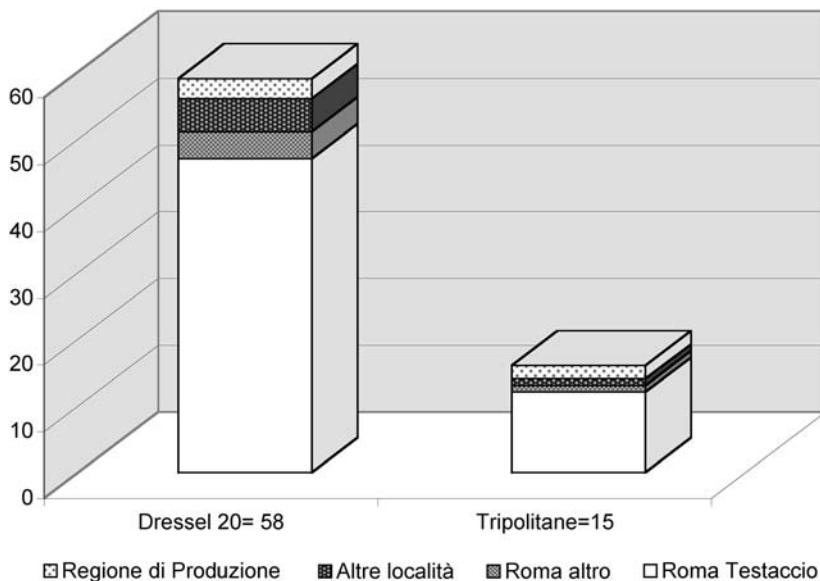


Fig. 11: Distribuzione geografica dei bolli relativi alla famiglia imperiale.

radici di anfore tripolitane e africane giungono anche a Beirut dove rappresentano meno dell'1% del materiale.

La seconda metà del III secolo presenta una documentazione più ristretta e ambigua. In Tripolitania è presente un ricco contesto nel forte di *Gholaia* (Bu Njem), databile intorno alla metà del secolo (TAB. 2; FIG. 8). In questo caso risultano dominanti, con più di metà del materiale anforico, le produzioni tripolitane, ma il secondo gruppo per importanza è rappresentato dalle anfore africane. Il netto predominio di queste ultime è attestato da quasi tutti gli altri contesti coevi. A Roma (Santo Stefano Rotondo e Palatino NE) le presenze di anfore tripolitane variano tra meno dell'1 e il 5%⁸¹. In un contesto della *domus* dei Pesci (Ostia), datato intorno al 280 d.C., le importazioni dall'odierna Tunisia raggiungono il 17%, mentre le anfore olearie della regione qui esaminata si collocano attorno al 2,8% e meno dell'1% è rappresentato dalle anfore vinarie tripolitane, probabilmente

non statali. Per una sintesi recente sul problema, VERA (2010). Per Beirut cfr. REYNOLDS (2010), tab. 15.

81. Per Santo Stefano Rotondo: MARTIN (2008); per l'area NE del Palatino: PEÑA (1998 e 1999); per la *domus* dei Pesci (Ostia): GEREMIA NUCCI, LEONE (2003).

da considerare residue. Invece a Berenice le tripolitane si mantengono ancora in quantità superiori alle anfore africane. Altre presenze sempre in quantitativi ristretti documentano la rotta verso il Mediterraneo orientale (Berenice, Alessandria, Cesarea in Palestina, Beirut; cfr. TAB. 2). Tra la metà del III e il 350 in Gallia è possibile seguire l'evoluzione delle importazioni tripolitane e di quelle provenienti dall'odierna Tunisia: i dati si presentano decisamente costanti con una presenza tripolitana intorno all'1-1,50% e africana che supera il 20%⁸².

Nel complesso nel III secolo sembra verificarsi un progressivo contrarsi delle esportazioni tripolitane rispetto ai contenitori tunisini. In questo quadro si colloca la sparizione, dalla prima metà del III secolo, delle locali anfore vinarie. Nel territorio di Gerba, ad esempio, tra il III e IV secolo alle anfore vinarie autonome sembrano sostituirsi quelle ispirate ai modelli dei territori della *Zeugitana* e *Byzacena*.

2.4. Secoli IV-VII d.C.

Il panorama documentario per il IV secolo è reso di difficile interpretazione per due motivi: il primo è il lungo periodo di formazione di alcuni dei depositi pubblicati, che potrebbe comportare la possibile residualità di alcuni materiali; il secondo è la probabile apparizione di nuove forme di produzione tripolitana, che cominciano a essere segnalate in diverse località del Mediterraneo, per le quali è ancora troppo presto per redigere una carta di distribuzione.

Nella prima metà del IV secolo anfore tripolitane sono documentate a Roma nell'area nord-est del Palatino. Per altre zone come Volterra e Aquileia si pone l'accennato problema della residualità del materiale. Per quanto riguarda i contesti di fine IV-inizi V secolo sono presenti contenitori tripolitani ad Ostia, Cartagine, e inoltre nel Mediterraneo orientale a Cesarea e Beirut (TAB. 2). Per la prima metà del V secolo a Roma le produzioni tripolitane classiche sono assenti dai depositi del Tempio della *Magna Mater* a Roma, mentre risultano documentati nella *Schola Praeconum*. Alcuni esemplari sono attestati anche nei depositi di Porto Torres⁸³, databili intorno al 440. A *Meninx* alcuni esemplari appaiono in un

82. Su Lione cfr. SILVINO (2007).

83. Per Aquileia cfr. AQUILEIA I; per Volterra CIOTOLA (2000); per la *Schola Praeconum*: WHITEHOUSE *et al.* (1982), nn. 174-175; per Porto Torres: VILLEDIEU (1984).

contesto del 450 ricco però di materiali più antichi. A una diminuzione delle presenze nell'Urbe si contrappone un aumento delle attestazioni in Oriente, ad esempio a Efeso e a Cesarea e Beirut⁸⁴. Nella seconda metà del IV secolo il panorama si allarga con presenze anche in Gallia (Lione). Sul territorio tripolitano l'unico contesto finora documentato per questo periodo proviene da *Meninx* e dimostra che l'isola è ormai entrata nell'orbita economica delle province di *Byzacena* e *Zeugitania*. In conclusione gli elementi a disposizione fanno ipotizzare un proseguimento della produzione dei classici contenitori fino alla prima metà del V secolo.

Per il periodo successivo alla metà del V secolo la realtà produttiva tripolitana diventa molto più evanescente; non si conoscono, infatti, siti produttivi di quest'epoca. Indizi a favore di una continuità di fabbricazione di contenitori da trasporto sono da una parte le analisi archeometriche condotte a Cartagine, a Sant'Antonino di Perti in Liguria, dall'altra la presenza di analogie morfologiche di alcune forme con i modelli classici.

L'anfora più significativa in quest'ottica è la Keay XXIV⁸⁵ (FIG. 6: 1). Nell'analisi delle anfore tardoantiche di Tarragona Remolà Vallverdú ha proposto un'origine tripolitana della forma. La morfologia è molto vicina alle forme tripolitane classiche e anche l'ingobbio bianco che ne ricopre la superficie sembrerebbe un indizio in questo senso. Mancano elementi per determinarne il contenuto. Le presenze tarragonesi hanno fatto pensare a una cronologia tra inizi IV e metà V secolo. Quest'anfora risulta particolarmente diffusa sulla costa spagnola⁸⁶. Agli esemplari individuati dagli studiosi iberici si aggiungono rinvenimenti in Italia nelle ricognizioni di Porto e nel contesto di prima metà del V secolo della *Schola Praeconum*⁸⁷. In Tripolitania esemplari simili provengono dagli scavi nel Foro Vecchio di *Leptis Magna*⁸⁸. A quest'anfora è assimilabile la forma Peacock 59 di Cartagine⁸⁹, documentata in contesti di VI secolo, dove forse è da considerare residua. È presente anche a Sant'Antonino di Perti in Liguria

84. Per Efeso: BEZECZKY (2005); per Beirut: REYNOLDS (2010), tab. 15; per Cesarea: TOMBER (1999)

85. KEAY (1984), pp. 179-84.

86. REMOLÀ VALLVERDÚ (2000); MOLINA VIDAL (2007), p. 225, tab. 2; contrari a questa ipotesi BONIFAY (2004); REYNOLDS (2010), n. 328.

87. Per *Portus*: FONTANA (2006); per la *Schola Praeconum*: WHITEHOUSE *et al.* (1982), n. 190.

88. POLITO (2005), figg. 75/93.

89. PEACOCK (1984), p. 133, figg. 41, 84-86.

in depositi di fine VI-inizi VII secolo⁹⁰. I dati a disposizione fanno pensare ad una cronologia tra V e VI secolo.

La seconda anfora tardoantica di possibile produzione tripolitana è la Berenice Late Roman 7 (FIG. 6: 2)⁹¹. Si tratta di una forma caratterizzata da una sella poco sotto l'orlo. L'argilla si presenta arancione, dura, con poco calcare. L'esterno presenta un'ingobbatura crema verdastra. Oltre che da Berenice, esemplari di questo tipo provengono dalla città e dal territorio di *Leptis Magna*⁹², da Marsiglia (Borsa, sondaggio 10, contesti della seconda metà del V secolo)⁹³, dal Golfo della Sirte (possibile relitto di VI secolo)⁹⁴, da Roma (*Schola Praeconum*, prima metà del V secolo)⁹⁵.

Nel complesso questi contenitori tardi sembrano presenti con quantitativi piuttosto ridotti, tra meno dell'1% a meno del 2%, in numerosi contesti del Mediterraneo occidentale, compresa Cartagine e Roma (TAB. 2). In territorio tripolitano le ricognizioni dimostrano tra V e VI secolo (FIG. 9) un indebolimento delle presenze dei contenitori locali a vantaggio delle importazioni africane. Lo stesso sembra avvenire nelle città di *Leptis Magna* e *Sabratha*. Dopo la fine del VI secolo non vi sono tracce di produzioni anforiche tripolitane esportate fino all'epoca aglabita, quando è documentata a *Leptis-Lebda* una fornace per anfore globulari⁹⁶ e a Gerba si producono le giare gerbine.

A. C.

3

Conclusioni provvisorie

Riassumiamo brevemente i risultati della nostra analisi.

1. III-I secolo a.C.: sistema insediativo tripolitano in via di strutturazione e circolazione mediterranea abbastanza importante di anfore puniche e tripolitane antiche, con forti importazioni di derrate e ceramiche italiche. In linea di massima il commercio sembra essere

90. MURIALDO (1995), pp. 441-3; (2001).

91. RILEY (1979), pp. 225-6, figg. 92, 360-361.

92. BISI (1970), tav. VII/2; MUNZI *et al.* (2010).

93. HAXHIMALI (1998), pp. 161-5, figg. 135, 228-229. Contenitori tripolitani con quantitativi modesti sono presenti in depositi di Marsiglia: BONIFAY *et al.* (1998).

94. PREECE (2000), fig. 11, 1.

95. WHITEHOUSE *et al.* (1982), p. 192.

96. CIRELLI (2000).

libero, ma bisogna interrogarsi sulla forte concentrazione di questi materiali nei campi legionari e nelle colonie italiche in Spagna. È probabile uno stretto collegamento di questa distribuzione con le attività dei *mercatores* italici.

2. I-III secolo d.C.: sistema insediativo tripolitano all'acme, maggiore integrazione dell'economia tripolitana nel sistema mercantile imperiale con conseguente intensa circolazione delle relative derrate (olio, vino e forse *garum*). In Tripolitania gran parte delle ceramiche fini sembra essere importata da altre regioni (Italia, Siria, Egeo e poi Africa). In questa fase le anfore olearie Tripolitane hanno una diffusione mediterranea molto estesa da un punto di vista geografico, ma in scarsi quantitativi, tranne che a Roma e in alcuni centri urbani. Il commercio vinario sembra invece concentrarsi sulla costa tirrenica dell'Italia.

3. IV-V secolo: tenuta del tessuto insediativo grazie alla ristrutturazione degli insediamenti agricoli dell'entroterra tripolitano nel IV secolo, poi ripiegamento generalizzato dell'agricoltura nel secolo seguente; decentralizzazione del sistema economico. Inizia la produzione locale di ceramica fine, le anfore continuano a circolare, ma in quantità minore rispetto alle fasi precedenti.

4. VI-VII secolo: scarsa attività agricola nel territorio, regionalizzazione delle produzioni e della circolazione. Nel territorio tripolitano dominano le produzioni locali di ceramiche fini, con scarse importazioni dalle regioni dell'odierna Tunisia. Il territorio tripolitano produce contenitori da derrate per una circolazione locale o regionale con sporadiche esportazioni. Al contrario la provincia è coinvolta nell'importazione di derrate dall'Egeo e dalla *Zeugitana* e *Byzacena*⁹⁷.

A. C., M. M.

Bibliografia

- AHMED A. M. (2010), *Rural Settlement and Economic Activity: Olive Oil and Amphorae Production on the Tarhuna Plateau during the Roman period*, Leicester.
- ANSELMINO L., COLETTI C. M., FERRANTINI M. L., PANELLA C. (1986), *Ostia: Terme del Nuotatore*, in A. GIARDINA (a cura di), *Società romana e Impero tardoantico*. 3. *Le merci, gli insediamenti*, Roma-Bari, pp. 45-81.

97. La situazione corrisponde al modello della regione de-romanizzata illustrata da WICKHAM (2005).

- Aquileia 1 = *Scaui ad Aquileia*, 1, *L'area a Est del Foro*, a cura di M. VERZAR BASS, Roma 1994.
- ARTHUR P. (1982), *Amphora Production in the Tripolitanian Gebel*, «LibStud», 3, pp. 61-72.
- ARTHUR P. (1997), *The Roman Commercial Amphorae*, in T. W. POTTER, A. C. KING (eds.), *Excavations at Mola di Monte Gelato. A Roman and Medieval Settlement in South Etruria*, Roma, pp. 299-316.
- BARKER G. (1996), *Farming the Desert. The UNESCO Libyan Valleys Archaeological Survey*, 1, *Synthesis*, London-Tripoli.
- BEN OUEZDOU H., TROUSSET P. (2009), *Aménagements hydrauliques dans le dus-est tunisien*, in *Contrôle et distribution de l'eau dans le Maghreb antique et médiéval*, Roma, pp. 1-18.
- BERLANGA G. P., RIBERA I LACOMBA A. (2002), *Las ánforas tripolitanas antiguas en el contexto del Occidente Mediterráneo. Un contenedor poco conocido de la época republicana*, in M. RIVET, M. SCIALLANO (éds.), *Vivre, produire, échanger: reflets méditerranéens*, Montagnac, pp. 303-17.
- BESSI B. (2000), *L'emporio di Sabratha: l'evidenza del materiale ceramico proveniente dallo scavo intorno al Mausoleo B*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 1387-96.
- BESSI B. (2007), *La stratigrafia e i materiali delle fasi ellenistiche e preromane*, «QAL», 20, pp. 11-91.
- BEZECZKY T. (2005), *Late Roman Amphorae from the Tetragonos-Agora in Ephesus (mit einem Beitrag von Peter Scherrer)*, in FR. KRIZINGER (Hrsg.), *Spätantike und mittelalterliche Keramik aus Ephesos*, Wien, pp. 203-30.
- BIGI F., DI VITA-EVRARD G., FONTANA S., SCHINGO G. (2009), *The Mausoleum of Gasr Doga*, «LibStud», 40, pp. 25-46.
- BISI A. M. (1970), *Scoperta di due tombe puniche a Mellita (Sabratha)*, «LibAnt», 6-7, pp. 189-228.
- BISI A. M. (1985), *Le commerce des amphores puniques en Tripolitaine: quelques remarques à propos des découvertes de Mellita (Sabratha)*, in *1^{er} Colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord (Grenoble, 5-9 avril 1983)*, «BCTH», n.s., 19, 1985, pp. 3-13.
- BLÁZQUEZ MARTÍNEZ J. M., REMESAL RODRÍGUEZ J. (2001), *Las campañas de excavación de 1991 y 1992*, in J. M. BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, J. REMESAL RODRÍGUEZ (eds.), *Estudios sobre el Monte Testaccio (Roma)*, II, Barcelona, pp. 11-44.
- BONA I. (2004), *Popolazioni dell'Africa nord-orientale nella tradizione letteraria greco-latina*, in *L'Africa romana XV*, pp. 673-90.
- BONET ROSADO H., ALOUI M. K., VIVES-FERRANDINI J., H. MASSINI H. (2001), *La ocupación púnico-mauritana*, in C. ARANEGUI GASCÓ (ed.), *Lixus: colonia fenicia y ciudad púnico-mauritana: anotaciones sobre su ocupación medieval*, Valencia, pp. 51-71.
- BONIFAY M. (2003), *La céramique africaine, un indice de développement économique?*, «Antiquité Tardive», 11, pp. 113-28.

- BONIFAY M. (2004), *Études sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, (BAR Int. Ser., 1301), Oxford.
- BONIFAY M. (2007), *Observations préliminaires sur les amphores africaines de l'oasis de Bahariya*, «CahCerEg», pp. 451-62.
- BONIFAY M. et al. (1998), *Fouilles à Marseille. Les mobiliers (1^{er}-VII^e siècles ap. J. C.)*, «Études Massaliètes», 5, pp. 108-27.
- BRUN J. P. (2007) *Amphores égyptiennes et importées dans les praesidia romains des routes de Myos Hormos et de Bérénice*, «CahCerEg», pp. 505-23.
- BRUNO B., (2003), *Le anfore della cava di UC VII. Considerazioni sulle anfore dei contesti databili tra la tarda età antonina e la prima età severiana*, in S. LUSUARDI SIENA, M. P. ROSSIGNANI (a cura di), *Dall'Antichità al Medioevo: aspetti insediativi e manufatti. Ricerche archeologiche nei cortili dell'Università Cattolica, Atti della giornata di studi (Milano, 24 gennaio 2000)*, Milano, pp. 95-8.
- CARIGNANI A., PACETTI F. (1989), *Le importazioni di anfore bizantine a Roma fra IV e V secolo: le evidenze di alcuni contesti urbani*, in V. DÈROCHE, J. M. SPIESER (éds.), *Recherches sur la céramique byzantine*, «BCH», suppl. XVIII, pp. 5-16.
- CARRE M.-B., GAGGADIS-ROBIN V., HESNARD A., TCHERNIA A. (1995), *Recueil de timbres sur amphores romaines (1987-1988)*, Aix-en-Provence.
- CECI M. (2006), *Un contesto medio imperiale dall'area del Mercato di Traiano*, in R. MENEGHINI, R. SANTANGELI VALENZANI (a cura di), *Roma: lo scavo dei fori imperiali 1995-2000: i contesti ceramici*, Roma, pp. 25-56.
- CIFANI G., MUNZI M. (2002), *Fonti letterarie e archeologiche per la storia del Kinyps (Libia)*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 1901-18.
- CIFANI G., MUNZI M. (2003), *Alle sorgenti del Cinyps*, «LibStud», 34, pp. 85-100.
- CIFANI G., MUNZI M., FELICI F., CIRELLI E. (2003), *Ricerche topografiche nel territorio di Leptis Magna: rapporto preliminare*, in M. KHANOUSI (éd.), *Actes du VIII^e Colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord. 1^{er} Colloque international sur l'histoire et l'archéologie du Maghreb (Tabarka, 8-13 mai 2000)*, Tunis, pp. 395-406.
- CIOTOLA A. (2000), *Vallebuona: i materiali*, in M. MUNZI, N. TERRENATO (a cura di), *Gli scavi di Vallebuona a Volterra*, Firenze, pp. 163-77.
- CIRELLI E. (2000), *La circolazione di giare gerbine nel Mediterraneo occidentale: continuità discontinuità nel commercio di derrate alimentari africane in età tardoromana e islamica*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 437-50.
- COLETTI F., LORENZETTI E. G. (2010), *Anfore orientali a Roma. Nuovi dati dagli scavi della Soprintendenza Archeologica di Roma nell'area del Testaccio*, «RCRF Acta», 41, pp. 155-64.
- CORDOVANA O. D. (1999), *Iscrizioni in anfore Tripolitane di "terzo tipo": alcune riflessioni e proposte di lettura*, «MedAnt», 2, pp. 697-715.
- DAREGGI G. (1968-69), *Ceramica a Leptis Magna*, «AnnPerugia», VI, pp. 39-373.

- DESANGES J. (1962), *Catalogue des tribus africaines de l'antiquité classique a l'ouest du Nil*, Dakar.
- DE SENA E. C., IKÄHEIMO J. P. (2003), *The Supply of Amphora-Borne Commodities and Domestic Pottery in Pompeii 150 BC-AD 79: A Preliminary Evidence from the House of the Vestals*, «EJA», 6, pp. 301-21.
- DI GIUSEPPE H. (2007), *I contesti*, in A. CARANDINI, M. T. D'ALESSIO, H. DI GIUSEPPE (a cura di), *La fattoria e la villa dell'Auditorium nel quartiere flaminio a Roma*, Roma.
- DI VITA A. (1968), *Patrimoni e prezzi nell'Apologia di Apuleio*, «AFLM», 1, pp. 187-91.
- DI VITA A. (1982), *Gli Emporia di Tripolitania dall'età di Massinissa a Diocleziano: un profilo storico-istituzionale*, in ANRW, II, 10.2, Berlin-New York, pp. 515-95.
- DI VITA A. (1997), *Acqua e società nel predeserto tripolitano*, in *Uomo acqua e paesaggio*, Roma, pp. 311-6.
- DI VITA-EVRARD G. (1979), *Quatre inscriptions du Djebel Tarhuna: le territoire de Leptis Magna*, «Quadal», 10, pp. 67-98.
- DI VITA-EVRARD G. (1983), *Notes sur quelques timbres d'amphores de Tripolitaine*, «BCTH», 19, fasc. B, pp. 147-58.
- DI VITA-EVRARD G. (1985), *Regio Tripolitana. A Reappraisal*, in D. J. BUCK, D. J. MATTINGLY (eds.), *Town and Country in Roman Tripolitania. Papers in Honour of O. Hackett*, (BAR Int. Ser., 274), Oxford, pp. 143-63.
- DORE J. N. (1996), *The UNESCO Libyan Valleys Archaeological Survey Pottery*, in GRAEME BARKER (ed.), *Farming the desert: the UNESCO Libyan Valleys archaeological survey*, Tripoli, pp. 317-38.
- DORE J. N., KEAY N. (1989), *The Amphorae, Coarse Pottery and Building Materials*, in M. FULFORD, M. HALL (eds.), *Excavations at Sabratha 1948-1951*, II. *The Finds Part 1*. London, pp. 87-248.
- DORE J. N., LEONE A., HAWTHORNE J. (2007), *The Archaeology of Fazzān: Pottery and Other Finds*, in D. J. MATTINGLY (ed.), *The Archaeology of Fazzān. 2. Site Gazetteer, Pottery and Other Survey Finds* (Society for Libyan Studies Monograph, 7), London, pp. 303-499.
- EMPEREUR J. Y., HESNARD A. (1987), *Les amphores hellénistiques*, in *Céramiques hellénistiques et romaines*, II (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 331), Paris, pp. 9-71.
- FELICI F., MUNZI M., TANTILLO I. (2006), *Austuriani e Laguatan in Tripolitania*, in *L'Africa romana XVI*, pp. 591-688.
- FELICI F., PENTIRICCI M. (2000), *Per una definizione delle dinamiche economiche e commerciali del territorio di Leptis Magna*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 1875-900.
- FENTRESS E. (1984-85), *Limes. Africa*, in *Dizionario epigrafico di antichità romane*, IV, fasc. 43, Roma, pp. 1376/21b-47b.
- FENTRESS E. (2001), *Villas, Wine and Kilns: the Landscape of Jerba in the Late Hellenistic Period*, «JRA», pp. 249-68.

- FENTRESS *et al.* (eds.) (2009), *An Island through Time: Jerba studies*, 1. *The Punic and Roman periods*, Portsmouth, Rhode Island.
- FERNÁNDEZ CASADO C. (1983), *Ingeniería hidráulica romana*, Madrid.
- FONTANA S. (2006), *Le anfore*, in S. J. KEAY *et al.* (eds.), *Portus: an Archaeological Survey of Port of Imperial Rome*, London, pp. 245-60.
- FONTANA S. (2008), *South Etruria Revisited: Le anfore, un tentativo di analisi quantitativa*, in H. PATTERSON, F. COARELLI (eds.), *Mercator placidissimus. The Tiber Valley in Antiquity. New Research in the upper and middle river valley (Rome, 27-28 February 2004)*, Roma, pp. 655-70.
- FONTANA S. (2009), *Le anfore*, in A. DRINE, E. FENTRESS, R. HOLOD (eds.) *An island through time: Jerba studies*, 1. *The Punic and Roman Periods*, Portsmouth, Rhode Island, pp. 270-92.
- FONTANA S., MUNZI M., RICCI G. (1996), *Insedimenti agricoli di età ellenistica e romana nel Uadi Bendar*, «LibAnt», n.s. 2, pp. 67-72.
- FRANCHETTI G. (1914), *La missione Franchetti in Tripolitania (Il Gebel). Indagini economico-agrarie della Commissione inviata in Tripolitania dalla Società Italiana per lo Studio della Libia*, Milano.
- GEREMIA NUCCI R., LEONE A. (2003), *Ostia-sondaggio nella Domus dei Pesci. Dati preliminari sullo scavo e sul materiale ceramico*, «RCRF, Acta», pp. 63-72.
- GILBERTSON D., HUNT C., GILLMORE M. (2000), *Success, longevity and failure of arid-land agriculture: Romano-Libyan floodwater farming in the Tripolitanian pre-desert*, in G. BARKER, D. D. GILBERTSON (eds.), *The Archaeology of Drylands*, London-New York, pp. 137-59.
- GOODCHILD R. G. (1951), *Roman Sites on the Tarhuna plateau of Tripolitania*, «PBSR», XIX, pp. 43-65.
- GRAHAME M. (1998), *Rome without Romanization: Cultural Change in the Pre-Desert of Tripolitania (First-Third Centuries AD)*, «OJA», 17.1, pp. 93-111.
- GSELL S. (1924-25), *L'huile de Leptis*, «RivTrip», 1, pp. 41-6.
- HAXHIMALI M., (1998), *Les amphores du sondage 10*, in BONIFAY *et al.* (1998), pp. 161-5.
- HAYES J. W. (1976), *Pottery: Stratified Groups and Typology*, in J. HUMPHREY (ed.), *Excavations at Carthage 1975, conducted by the University of Michigan 1*, Tunis, pp. 47-123.
- HESNARD A. (1980), *Un dépôt augustéen d'amphores à La Longarina, Ostia*, in *The Seaborne Commerce of Ancient Rome: Studies in Archaeology and History*, «MAAR», xxxvi, pp. 141-56.
- KEAY S. J. (1984), *Late Roman Amphorae in the Western Mediterranean. A Typology and economic study: the Catalan evidence*, (BAR Int. Ser., 196), Oxford.
- LEPELLEY C. (1998), *L'Afrique*, in Id. (a cura), *Rome et l'intégration de l'Empire 44 av. J.-C.-260 ap. J.-C.*, 2. *Approches régionales du Haut-Empire*, Paris, pp. 71-112.

- LEVI DELLA VIDA G., AMADASI GUZZO M. (1987), *Iscrizioni puniche della Tripolitania (1927-1967)*, Roma.
- LONGERSTAY M. (1999), *Prospection archéologiques dans cinq vallées de la région syrtique (Libye) et fouille d'un bâtiment antique de la vallée du Wadi Harawab: rapport préliminaire*, «BCTH. Afrique du Nord», 25, pp. 53-68.
- MALFITANA D. et al. [E. BOTTE, C. FRANCO, M. G. MORGANO, A. L. PALAZZO, G. FRAGALÀ] (2008), *Roman Sicily Project, Ceramics and Trade. A Multidisciplinary Approach to the Study of Material Culture Assemblage*, in «Facta. A Journal of Roman material culture studies», 2, 2008, pp. 127-92.
- MAÑÁ J. M. (1951), *Sobre tipología de ánforas púnicas*, in *Crónica de VI Congreso arqueología del sudeste (Alcoy 1950)*, Cartagena, pp. 203-10.
- MANACORDA D. (1976-1977), *Testimonianze sulla produzione e il consumo dell'olio tripolitano nel III secolo*, «DArch», 9-10, pp. 542-601.
- MANACORDA D. (1983), *Prosopografia e anfore tripolitane: nuove osservazioni*, in J. M. BLÁZQUEZ-MARTÍNEZ, J. REMESAL RODRÍGUEZ (eds.), *Producción y comercio del aceite en la antigüedad*, Madrid, pp. 483-500.
- MARANGOU A., MARCHAND S. (2007), *Conteneurs importés et égyptiens de Tebtynis (Fayoum) et la deuxième moitié du IV^e siècle av. J.-C. au X^e siècle apr. J.-C. (1994-2002)* «CahCerEg», pp. 239-94.
- MARCONI A. (1997), *Storia dell'agricoltura romana. Dal mondo arcaico all'età imperiale*, Roma.
- MARICHAL R. (1992), *Les ostraka de Bu Ngem, Tripoli*.
- MARUCCI A. (2006), *Foro Transitorio. Sistema di smaltimento delle acque del portico nord occidentale: stratigrafia e materiali dei livelli di abbandono (fasi II e III)*, in R. MENEGHINI, R. SANTANGELI VALENZANI (a cura di), *Roma: lo scavo dei fori imperiali 1995-2000: i contesti ceramici*, Roma, pp. 57-92.
- MARTIN A. (2008), *A Third-Century Context from S. Stefano Rotondo (Rome)*, «MAAR», LIII, pp. 215-70.
- MARTIN KILCHER S. (1993), *Amphoren der späten republik und der frühen kaiserzeit in Karthago*, «MDAI(R)», pp. 269-320.
- MARTIN KILCHER S. (1999), *Die Füllung eines frühkaiserzeitlichen Pozzo*, in F. RAKOB (ed.), *Karthago III. Die Deutschen Ausgrabungen in Karthago*, Mainz, pp. 404-34.
- MATTINGLY D. J. (1988), *The Olive Boom. Oil Surpluses, Wealth and Power in Roman Tripolitania*, «LibStud», 19, pp. 21-41.
- MATTINGLY D. J. (1995), *Tripolitania*, London.
- MATTINGLY D. J. (1996), *Explanations: People as Agency*, in BARKER (1996), pp. 319-42.
- MATTINGLY D. J., DORE J. (1996), *Romano-Libyan Settlement: Typology and Chronology*, in BARKER (1996), pp. 111-58.
- MATTINGLY D. J., FLOWER C. (1996), *Romano-Libyan Settlement: Site Distributions and Trends*, in BARKER (1996), pp. 159-90.

- MINISTERO DI AGRICOLTURA, INDUSTRIA E COMMERCIO (1912), *Ricerche e studi agrologici sulla Libia*, 1. *La zona di Tripoli*, Bergamo.
- MINISTERO DELLE COLONIE (1913), *Commissione dello studio agrologico della Tripolitania. La Tripolitania settentrionale*, 1, Roma.
- MODÉRAN Y. (2003), *Les Maures et l'Afrique romaine (IV^e-VII^e siècle)*, Roma.
- MOLINA VIDAL J. (2007), *Commerce roman et amphores nord-africaines sur la côte sud orientale d'Hispanie*, in A. MRABET, J. REMESAL RODRIGUEZ (eds.), *In Africa et in Hispania: études sur l'huile africaine*, (Collección Instrumenta, 25), Barcelona, pp. 205-43.
- MOLINER M. (1996), *Les Cèramiques communes à Marseille d'après les fouilles récentes*, in M. BATS (éd.), *Les céramiques communes de Campanie e de Narbonnaise (I^{ere} siècle av. J.C.-II^e siècle ap. J.C.)*. *La vaisselle de cuisine e de table, Actes des journées d'étude* (Naples, 27-28 mai 1994), Napoli, pp. 237-55.
- MUNZI M. (2004), *Circolazione monetaria in contesto rurale. Il caso della Tripolitania tardoantica alla luce delle recenti ricognizioni archeologiche*, in *L'Africa romana* xv, pp. 327-41.
- MUNZI M. (2010), *Il territorio di Leptis Magna. Insediamenti rurali, strutture produttive e rapporti con la città*, in I. TANTILLO, F. BIGI (a cura di), *Leptis Magna. Una città e le sue iscrizioni in epoca tardoantica*, Cassino, pp. 45-80.
- MUNZI M., FELICI F. (2008), *La villa del wadi er-Rsaf (Leptis Magna): stratigrafia e contesti*, in *L'Africa romana* xvii, pp. 2317-38.
- MUNZI M., ZENNATI F. (2004), *Una postazione di miliari presso Abu Kamash (Tripolitania)*, «LibStud», 35, pp. 123-30.
- MUNZI M., FELICI F., CIFANI G., CIRELLI E., GAUDIOSI E., LUCARINI G., MATUG J. (2004), *A topographic research sample in the territory of Lepcis Magna: Silin*, «LibStud», 35, pp. 11-66.
- MUNZI M., FELICI F., CIFANI G., LUCARINI G. (2004-05), *Leptis Magna: città e campagna dall'origine alla scomparsa del sistema sedentario antico*, «Scienze dell'Antichità», 12, pp. 433-71.
- MUNZI M., FELICI F., CIRELLI E., SCHINGO G., ZOCCHI A. (2010): *Il territorio di Leptis Magna: ricognizioni tra Ras el-Merghebe e Ras el Hamman* (2007), in *L'Africa romana* xviii, pp. 723-46.
- MURIALDO G. (1995), *Alcune considerazioni sulle anfore africane di VII secolo dal "castrum" di S. Antonino nel Finale*, «ArchMed», pp. 433-53.
- MURIALDO G. (2001), *Le anfore da trasporto*, in T. MANNONI, G. MURIALDO (a cura di), *S. Antonino: un insediamento fortificato nella Liguria bizantina*, Bordighera, pp. 255-96.
- OATES D. (1953), *The Tripolitanian Gebel: settlement of the Roman period around Gasr ed-Daun*, «PBSR», 21, pp. 81-117.
- ORTISI S. (1999), *Ein frühkaiserzeitlicher Keramikkomplex aus einem Schöpfbrunnen in Insula E117 West in Karthago / mit einem Beitr. von Michael Mackensen*, «MDAI(R)», 106, pp. 439-93.
- Ostia III*, «StudMisc», 21, Roma 1973.

- ØRSTED P. (1994), *From Henchir Mettich to the Albertini Tablets. A Study in the Economic and Social Significance of the Roman Lease System (location-conductio)*, in J. CARLSEN, P. ØRSTED, J. E. SKYDSGAARD (eds.), *Landuse in Roman Empire*, «ARID», suppl. 22, pp. 114-26.
- PANELLA C. (1983), *Le anfore di Cartagine: nuovi elementi per la ricostruzione dei flussi commerciali del Mediterraneo in età imperiale romana*, «Opus», II, pp. 53-74.
- PANELLA C. (1986), *Le anfore tardoantiche: centri di produzione e mercati preferenziali*, in A. GIARDINA (a cura di), *Società romana e Impero tardo antico*, 3, *Le merci, gli insediamenti*, Roma-Bari, III, pp. 251-77.
- PANELLA C. (2001), *Le anfore di età imperiale nel Mediterraneo*, in E. GENY (éd.), *Céramiques hellénistiques et romaines*, III, Paris, pp. 177-275.
- PAVIS D'ESCURAC H. (1974), *Pour une étude sociale de l'Apologie d'Apulée*, «AntAfr», 8, 1974, pp. 89-101.
- PEACOCK D. P. S. (1984), *The Amphorae: Typology and Chronology*, in M. FULFORD, D. P. S. PEACOCK (eds.), *Excavations at Carthage: the British Museum 1, 2. The Avenue President Bourguiba Site: The Pottery*, University of Sheffield, Sheffield, pp. 116-40.
- PEACOCK D. P. S. (1994), *The Amphorae: Typology Fabric and Chronology*, in M. FULFORD, D. P. S. PEACOCK (eds.), *Excavations at Carthage: the British Museum 11, 2. The circular Harbou, North side, The Pottery*, Oxford-London, pp. 42-52.
- PEÑA J. T. (1998), *Aspects of residuality in the Palatine east pottery assemblage*, in F. GUIDOBALDI, C. PAVOLINI, PH. PERGOLA (a cura di), *I materiali residui nello scavo archeologico*, Roma, pp. 5-19.
- PEÑA J. T. (1999), *The Urban Economy during the Early Dominate. Pottery evidence from the Palatine Hill*, (BAR Int. Ser., 784), Oxford.
- PENTIRICCI M. et al. (1998), *La villa suburbana di uadi er-Rsaf (Leptis Magna): il contesto ceramico di età antonina (150-180 d.C.)*, «LibAnt», 4, pp. 41-97.
- POHL I. (1978), *Ostia. Piazzale delle Corporazioni, Portico ovest: saggi sotto i mosaici*, «NSA», suppl., pp. 165-443.
- POLITO A. (2005), *I materiali, elaborazione critica*, in E. DE MIRO, A. POLITO, *Leptis Magna: dieci anni di scavi archeologici nell'area del Foro Vecchio: i livelli fenici, punici e romani (Missione dell'Università di Messina)*, Roma, pp. 137-78.
- PREECE C. (2000), *Marsa-el-Brega: a fatal port of call. Evidence for shipwreck, Anchorage and trade in antiquity in the Gulf of Sirte*, «LibStud», 31, pp. 29-57.
- PY M. et al. (1993), *Dictionnaire des céramiques antiques (VII^e s. av. n.è.-VII^e s. de. n.è.) en Méditerranée Nord-Occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan)*, (Lattara, 6).
- RAMÓN J. (1995), *Las ánforas fenicio-púnicas del Mediterráneo Central y Occidental*, Barcelona.
- RAMÓN J. (2008), *El comercio púnico en Occidente en época tardorrepubli-*

- cana* (siglos II/I). *Una perspectiva actual según el tráfico de productos envasados en ánforas*, in J. UROZ, J. M. NOGUERA, F. COARELLI (eds.), *Iberia y Italia: modelos romanos de integración territorial*, Murcia, pp. 67-100.
- REBUFFAT R. (1977), *Une zone militaire et sa vie économique: le limes de Tripolitaine*, in *Armées et fiscalité dans le monde antique*, Paris, pp. 395-419.
- REBUFFAT R. (1988), *Les fermiers du désert*, in *L'Africa romana* v, pp. 33-68.
- REDDÉ M. (1985), *Occupation humaine et mise en valeur économique dans les vallées du nord de la Libye: l'exemple du wadi Tlal*, «BCTH», 1985, pp. 173 ss.
- REDDÉ M. (1988), *Prospection des vallées du nord de la Libye (1979-1980). La région de Syrte à l'époque romaine (= Armée romaine et provinces IV)*, Paris.
- REMOLÀ VALLVERDÚ J. (2000), *Las ánforas tardo-antiguas en Tarraco (Hispania Tarraconensis)*, Barcelona.
- REVILLA CALVO V. (2001), *Las ánforas tunecinas y tripolitanas de los siglos II y III d.C.: tipología y circulación*, in J. MA, J. M. BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, J. REMESAL RODRÍGUEZ (eds.), *Estudios sobre el Monte Testaccio (Roma)* II, Barcelona, pp. 367-78.
- REVILLA CALVO V. (2003), *Las ánforas africanas del siglo II d.C.*, in J. MA, BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, J. REMESAL RODRÍGUEZ (eds.), *Estudios sobre el Monte Testaccio (Roma)* III, Barcelona, pp. 399-411.
- REYNOLDS P. (1993), *Settlement and Pottery in the Vinalop Valley (Alicante), Spain A.D. 400-700*, (BAR Int. Ser., 588), Oxford.
- REYNOLDS P. (2010), *Hispania and the Roman Mediterranean, AD 100-700. Ceramic and Trade*, London.
- RICCI A. (a cura di) (1985), *Settefinestre: una villa schiavistica nell'Etruria romana II. La villa e i suoi reperti*, Modena.
- RILEY J. (1979), *The coarse pottery from Benghazi*, in J. A. LLOYD (ed.), *Excavations at Sidi Khrebish, Benghazi (Berenice)*, vol. 2, Tripoli, pp. 91-497.
- RIZZO G. (2003), *Instrumenta Urbis I. Ceramiche fini da mensa, lucerne ed anfore a Roma nei primi due secoli dell'impero*, (Coll. EFR, 307), Roma.
- SENOI A. K. (2007), *A Statistical Essay on the Distribution of Imported Amphorae Finds of the CEAlex Salvage Excavations*, «CCE», pp. 57-75.
- SHAHID I. (2002), *Byzantium and the Arabs in the Sixth Centuries*, 2.1, *Toponymy, Monuments, Historical Geography, and Frontier Studies*, Washington.
- SHAKSHUKI M. F., SHEBANI R. (1998), *The Roman Kilns of Hai al-Andalus (Tripoli)*, «LibAnt», 1998, pp. 279-82.
- SILVINO T. (2007), *Lyon. La Fouille de du Parc St Georges: le mobilier Céramiques de l'antiquité tardive*, «Revue archéologique de l'Est», 56, pp. 187-230.

- TANTILLO I. (2010), *Introduzione storica: la città di Leptis Magna tra la metà del III e l'inizio del V secolo*, in I. TANTILLO, F. BIGI (a cura di), *Leptis Magna. Una città e le sue iscrizioni in epoca tardoantica*, Cassino, pp. 13-40.
- TCHERNIA A. (1986), *Le vin de l'Italie romaine*, Roma.
- TOMBER R. (1999), *Pottery from the Sediments of the Inner Harbour (area I14)*, in K. G. HOLUM, A. RABAN, J. PATRICH (eds.), *Caesarea Papers 2: Herod's Temple, The Provincial Governor's Praetorium and Granaries, the Later Harbor, a Gold Coin Hoard and Other Studies*, Portsmouth, Rhode Island, pp. 295-322.
- VAN DER WERFF J. H. (1978), *Amphores de tradition punique à Uzita*, «Babesch», 52-3, pp. 171-200.
- VAN DER WERFF J. H. (1986) *The amphora wall in the House of the Porch*, in J. BOERSMA et al., *Excavations in the House of the Porch (v.ii.4-5) at Ostia*, «Babesch», 61, pp. 77-137.
- VERA D. (2011), *Fisco, annona e commercio nel Mediterraneo tardo antico: destini incrociati o vite parallele?*, in S. MENCHELLI, S. SANTORO, M. PASQUINUCCI, G. GUIDUCCI (eds.), *LRCW3. Late Roman Corse Wares, Cooking Wares and Amphorae in the Mediterranean. Archaeology and archaeometry. Comparison between western and eastern Mediterranean*, (BAR Int. Ser., 2185), Oxford, pp. 1-18.
- VERZAR BASS M. (a cura di) (1994), *Scavi ad Aquileia, I, L'area a Est del Foro*, Roma.
- VILLEDIEU F. (1984), *Turris Libisonis. Fouilles d'un site romain tardif à Porto Torres, Sardaigne*, (BAR Int. Ser., 224), Oxford.
- VISMARA C. (2007), *Uchi Maius 3. I frantoi. Miscellanea*, Sassari.
- VITA FINZI C. (1961), *Roman Dams in Tripolitania*, «Antiquity», 35, pp. 14-20.
- VOLPE R. (2003), *Aqua Marcia. Lo scavo di un tratto urbano*, Firenze.
- WICKHAM C. (2005), *Framing the Early Middle Ages. Europe and the Mediterranean*, Oxford.
- WHITEHOUSE D. B., BARKER G., REECE R., REESE D. (1982), *The Schola Praeconum I*, «PBSR», 1, pp. 53-101.

Paola Pompejano
Donne protagoniste nello spazio
pubblico urbano: l'evergetismo femminile
nelle province africane e in Gallia Narbonense

Questo studio prende in considerazione, confrontandole, le testimonianze di evergetismo femminile provenienti dalle province africane e dalla *Narbonensis*. L'analisi comparativa intende chiarire il ruolo delle donne delle élites nelle realtà urbane di alcune province occidentali in età imperiale. Partendo dall'esame del materiale documentario, di natura quasi esclusivamente epigrafica, vengono evidenziati gli aspetti socioeconomici e propagandistici, le analogie e le differenze di due realtà evergetiche femminili. L'indagine segue alcuni indicatori peculiari: quantità e datazione delle testimonianze, oggetto del dono, origine sociale delle benefattrici, motivazioni del gesto evergetico, formulario adottato, costi sostenuti.

Parole chiave: evergetismo, Africa, Gallia Narbonense, donna, epigrafia.

È possibile che nel contesto urbano delle province d'Occidente, in età imperiale, alcune donne benestanti e altolocate siano riuscite a conquistare spazi di visibilità nel contesto pubblico del foro grazie a statue ed epigrafi, segni distintivi di una riconosciuta attività evergetica? Si possono rintracciare, in parallelo, spazi – metaforici – di potere al femminile nella realtà municipale romana dell'Alto Impero, sulla base dei dati epigrafici e archeologici? Quanto può giovare instaurare un confronto tra realtà territoriali differenti ma per certi aspetti simili come le province africane e la *Narbonensis*?

Per rispondere a questi interrogativi tornano utili alcune riflessioni di Edmond Frézouls. Lo studioso¹ asserisce che, data la diffi-

* Paola Pompejano, Scuola di Dottorato in Scienze archeologiche e storiche, Università degli Studi di Messina.

Il mio più sentito ringraziamento al prof. Attilio Mastino, Rettore dell'Università di Sassari, per avermi dato la possibilità di partecipare al XIX Convegno de L'Africa romana.

1. E. FRÉZOULS, *Évergétisme et constructions publiques, étude comparative: la VII^e Région et la Gaule Narbonnaise*, in *Atti del Convegno Studi Lunensi e prospettive sull'Occidente romano (Lerici, settembre 1985)*, «Quaderni di Studi Lunensi», 10-12, 1987, pp. 211-22.

coltà di conoscere la gran parte degli atti di liberalità realmente avvenuti e di delineare un quadro definito e certo del fenomeno evergetico, un buon supporto alla ricerca è dato dagli studi di carattere comparativo. Nella fattispecie l'Africa e la Narbonese si prestano assai bene a un'indagine di questo tipo. Si tratta di due realtà territoriali per certi aspetti affini, per altri profondamente difformi. Le diversità culturali e sociali, radicate in un substrato preromano totalmente dissimile, ma anche quelle economiche, legate alla differente vocazione produttiva del territorio, si vanno appianando nel corso dei secoli grazie a un'opera di intensa romanizzazione², attraverso il veicolo dei modelli socio-culturali connessi alla vita urbana, facendo emergere più di un punto di contatto. Occupati dai Romani già nella seconda metà del II secolo a.C., i due territori vengono riorganizzati sotto Augusto come province senatorie e nella prima età imperiale sono animati da una vita municipale fiorente e operosa³. Il fenomeno evergetico si manifesta in queste realtà con modalità e prassi molto simili, anche quando è declinato al femminile.

Negli ultimi quarant'anni, la copiosa messe di indagini e ricerche⁴ che hanno scandagliato l'universo femminile nel mondo antico – romano in particolare – ha sempre dovuto fare i conti con il quasi totale silenzio della storiografia coeva sulla condizione delle donne nel contesto delle province: solo le fonti epigrafiche, integrate dai dati archeologici e iconografici, permettono di cogliere

2. Cfr. Y. THÉBERT, *Romanisation et déromanisation en Afrique: histoire décolonisée ou histoire inversée?*, «Annales(ESC)», 33, 1978, pp. 64-82; P. GROS, *Hellenisme et Romanisation en Gaule Narbonnaise*, in P. ZANKER (Hrsg.), *Hellenismus in Mittelitalien. Kolloquium in Göttingen vom 5. bis 9. Juni 1974*, Göttingen 1971.

3. Cfr. J. GASCOU, *La politique municipale de l'empire romain en Afrique provinciale de Trajan à Septime Sévère*, Paris 1972.

4. Sulla condizione della donna nella società romana la bibliografia è sterminata, quindi mi limiterò a ricordare qui alcuni studi fondamentali: A. J. MARSHALL, *Roman Women and the Provinces*, «AncSoc», 6, 1975, pp. 109-27; R. MACMULLEN, *Women in Public in the Roman Empire*, «Historia», 29, 2, 1980, pp. 208-18; E. CANTARELLA, *L'ambiguo malanno. Condizione e immagine della donna nell'antichità greca e romana*, Roma 1981; EAD., *Le donne e la città. Per una storia della condizione femminile*, Como 1985; J. F. GARDNER, *Women in Roman Law and Society*, London-Sidney 1986; L. MONACO, *Hereditas e mulieres. Riflessioni in tema di capacità successoria della donna in Roma antica*, Napoli 2000; R. VIGNERON, J.-F. GERKENS, *The Emancipation of Women in Ancient Rome*, «RIDA», 47, 2000, pp. 107-21; D. GOUREVITCH, M. T. RAEPSAET CHARLIER, *La donna nella Roma antica*, Firenze-Milano 2003; F. CENERINI, *Dive e donne*, Imola 2009.

frustuli di informazioni, di ricostruire figure di donne, inserite il più delle volte in contesti privati (iscrizioni votive o sepolcrali) e più raramente pubblici. Sono proprio le iscrizioni a carattere evergetico che forniscono indicazioni preziosissime su donne che hanno giocato un ruolo ragguardevole nell'ambito cittadino, per ambizione personale o per propaganda familiare, incidendo in qualche modo nella vita della comunità, secondo stilemi comunicativi dedotti dalle pratiche di munificenza maschile.

Il presente contributo⁵ riprende e approfondisce un tema già affrontato in altra sede⁶, quello appunto della munificenza femminile in Gallia Narbonese, per cogliere analogie e differenze rispetto alle testimonianze africane e analizzarne in particolare gli aspetti socioeconomici e propagandistici. L'analisi-campione qui condotta farà riferimento solo ad alcune delle tante testimonianze evergetiche provenienti dalle due zone.

Le testimonianze di munificenza femminile in Africa sono numerosissime: esse restituiscono i nomi di sessantaquattro donne evergeti. Meno di un terzo le benefattrici della Narbonese, diciassette in tutto, comprendendo i casi in cui l'iniziativa del dono è a nome di un uomo che associa a sé nel gesto la consorte. Le flaminiche evergeti in entrambi i territori sono circa un terzo.

Relativamente alla cronologia dei documenti africani e narbonesi, bisogna rammentare che il fenomeno evergetico è una realtà che conosce la sua massima fioritura in epoca alto imperiale, cosicché le varie attestazioni di munificenza femminile in entrambi gli ambiti geografici oggetto della ricerca si dispongono, salvo qualche eccezione, in un arco temporale che va dal I al III secolo d.C. Esistono tuttavia alcune differenze: nelle province africane le testimonianze epigrafiche partono dal I secolo, si concentrano prevalentemente tra il II e la prima metà del III, per andare poi a diradarsi, pur senza scomparire del tutto, in coincidenza con il lento rarefarsi

5. Questo studio, che fa parte del progetto di ricerca inerente la mia tesi di dottorato su *L'evergetismo civico in Gallia Narbonese e Alpi Marittime attraverso la documentazione epigrafica (I sec. a.C.-V sec. d.C.)*, per quanto riguarda i dati relativi alle province africane attinge alla tesi di dottorato di E. UGHI, *Aspetti del fenomeno dell'evergetismo nelle province africane. La munificenza femminile*, Sassari 2004.

6. Cfr. P. POMPEJANO, *L'evergetismo femminile in Gallia Narbonensis*, in *Learning from the Past: Methodological Considerations on Studies of Antiquity and Middle Ages. Proceedings of the First Postgraduate Conference on Studies of Antiquity and Middle Ages (Barcelona, 26-28 th October 2010)*; ed. per A. CASTRO CORREA et al. (cds.).

della vita municipale; in Gallia Narbonese, invece, le iscrizioni in oggetto si distribuiscono omogeneamente tra il I e il II secolo; due *tituli*, ad opera di *clarissimae* che agiscono in associazione col marito, si ascrivono all'epoca tardo-imperiale⁷.

Quanto alla tipologia di doni, si registrano alcune variazioni tra Africa e Narbonese, pur nella preponderanza dell'evergetismo di tipo edilizio. Nelle province africane abbondano le donazioni di templi (23 casi), ma anche le dediche di statue hanno un ruolo significativo (10 casi), a dimostrazione che la munificenza femminile in Africa ha una vocazione prevalentemente religiosa⁸. Importanza nettamente inferiore ha il finanziamento di altri edifici e manufatti, come altari (4 casi), terme (1 caso), teatri (1 caso), tratti di acquedotti⁹. Una presenza rilevante è data dall'elargizione di *sportulae* ed *epula* a beneficio prevalentemente dei decurioni, ma anche della popolazione tutta. Significativa la presenza tra i doni, in tre casi, di *gymnasia*¹⁰, che taluni interpretano come giochi e altri come elargizione di olio¹¹; tre sono anche i casi di allestimento di *ludi*¹². Quel che colpisce in Africa è che spesso ci troviamo di fronte a donazioni complesse, che comprendono una varietà di atti evergetici: capita, ad esempio, che la benefattrice finanzia un edificio e nel giorno della dedica offra *sportulae*, banchetti, *gymnasia* e talvolta *ludi*, coinvolgendo i membri delle curie e dei collegi e tutta la popolazione.

L'evergetismo femminile in Gallia Narbonese, invece, si dirige prevalentemente verso l'edilizia di pubblico interesse, sacra e non,

7. CIL XII, 1726 = CLE, 259; CIL XII, 1524.

8. Per la tipologia di doni in Africa, vedi tabella sinottica in UGHI, *Aspetti del fenomeno dell'evergetismo*, cit., pp. 15-24.

9. Altari in CIL VIII, 21821, ILAfr, 632 = ILMar, I, 131; ILMar, II, 368: *Fabia Bira*; ILAfr, 449: *Tituleia Paula Rufina*; IALg, II.2, 6493: *Cassia Rogatiana*. Terme in ILAfr, 454 = AE, 1973, 578: *Iulia Memmia Prisca Rufa Aemiliana Fidiana*. Un teatro in CIL VIII, 5365 = CIL VIII, 17495 = IALg, I, 286 e CIL VIII, 5366 = IALg, I, 287: *Annia Aelia Restituta*. Una parte di acquedotto in CIL VIII, 12317 = CIL VIII, 23888: *Modia Quinta*.

10. *Gymnasia* in CIL VIII, 26591 b = ILTun, 1427: *Asicia Victoria*; ILTun, 718: anonima *flaminica*; CIL VIII, 937 = CIL VIII, 11216: *Armenia Auge* e *Bebenia Pauliana*.

11. UGHI, *Aspetti del fenomeno dell'evergetismo*, cit., p. 59, n. 133.

12. Allestimento di *ludi* in CIL VIII, 19513 = IALg, II, I, 688: *Iulia Verania*; CIL VIII, 26591 b = ILTun, 1427 e CIL VIII, 1495 = CIL VIII, 26590: *Asicia Victoria*; CIL VIII, 1500-1502 = CIL VIII, 15509 = CIL VIII, 26458 = ILAfr, 514: *Avillia Gabinia Venusta*.

e i manufatti come altari e statue. Ma, a differenza delle province africane, la tipologia dei doni è più varia: abbiamo un acquedotto, un portico, un'edicola, un *prosaenium*, un muro, una strada con fortificazioni, delle terme, la lussuosa copertura del tetto di un tempio¹³. Esulano da questa tipologia di doni materiali a carattere duraturo solo le *sportulae* di due *denarii* elargite da *Attia Priscilla* al collegio dei *dendrophori* in occasione della dedica di una statua¹⁴; un'analogo donazione monetaria offerta alla cittadinanza dalla narbonese *Clodia Agathe*, in coppia col marito sevirò augustale *Chrysantus*, per la dedica di un *balineum* da essi donato¹⁵; e infine i *ludi sevirales* finanziati da *Attia Patercla*¹⁶. Quest'ultima, peraltro, è l'unica benefattrice a istituire in Gallia Narbonese una fondazione, mentre il fenomeno appare molto più frequente nelle province africane, dove conosciamo sette esempi di fondazioni¹⁷.

In entrambe le aree, in ogni caso, destinataria della munificenza della ricca benefattrice è per lo più la cittadinanza, che fruisce di templi ed edifici di carattere pubblico, di *ludi scaenici*, e anche talvolta di banchetti pubblici, *gymnasia* e *sportulae*. Ma tra i beneficiari ci sono anche alcune categorie privilegiate: le elargizioni in denaro e i banchetti, in particolare, sono riservati ai gruppi sociali più elevati, come i decurioni, i *Seviri Augustales*, i membri di *collegia* corporativi e religiosi, che in caso di donazione di *sportulae* ricevono importi differenziati in base ad una gerarchia di rango. Una prassi, questa, che sancisce e rimarca volutamente, nell'ambito della munificenza, le differenze di *status*.

Volendo distinguere, sulla scorta di Paul Veyne¹⁸, tra benefattrici *ob honorem*, vincolate agli obblighi di una carica, e benefattrici libere, gli atti evergetici rientranti nella prima categoria sono generalmente legati all'unico, prestigioso onore ufficiale concesso alle donne dell'aristocrazia municipale, il flaminato; la munificenza libe-

13. *Ductus aquae e balineum* in CIL XII, 4388: *Clodia Agathe*; un portico in CIL XII, 2971 = AE, 2007, 927: *Licina Acceptilla*; un'edicola sacra in CIL XII, 4332: *Iulia Natalis*; il *prosaenium* di un teatro in CIL XIII, 2463; la ricostruzione di un muro in CIL XII, 1378: anonima *perpetua flaminica* di *Vasio*; una strada con fortificazioni e porte in CIL XII, 1524: *Nevia Galla*; il tetto di un tempio con altre decorazioni e statue in CIL XII, 1904 = AE, 2002, 927: anonima *flaminica* di *Vienna*.

14. CIL XII, 1878.

15. CIL XII, 4388.

16. AE, 1982, 680.

17. *Supra*, nota 8.

18. P. VEYNE, *Il pane e il circo*, Bologna 1984, pp. 14-5.

ra, in quanto non dipendente da un obbligo di carica, è invece la tipologia in cui rientrano le donazioni di cittadine “private”, i cui interessi, di tipo sia familiare che personale, come vedremo, sconfinano comunque sempre nella sfera pubblica.

Quello religioso, in epoca alto-imperiale, era l'unico ambito pubblico in cui alle donne fosse concesso di intervenire apertamente e direttamente¹⁹: la nuova istituzione del flaminato²⁰ rappresentò in questo senso un ulteriore passo in avanti, giacché esso era nato proprio come sacerdozio destinato a rinsaldare i legami tra la popolazione delle province e l'autorità imperiale, per il tramite di quelle classi dirigenti che continuavano a tenere in mano le redini del potere municipale, pur inserendosi ormai agevolmente nel quadro dell'establishment romano. La coppia flaminale inizialmente doveva ricalcare, anche nelle funzioni, quella dei *Flamines Dialis*²¹ della capitale, in cui l'elemento femminile aveva un ruolo di fatto marginale. Ben presto, tuttavia, la flaminica, per lo meno a livello municipale, assunse un rilievo decisamente maggiore: nelle testimonianze il flaminato femminile risulta una carica elettiva, svincolata dall'elemento maschile²², e vede estendersi il suo ambito di riferimento, non più limitato al servizio delle sole donne della casa imperiale. Significativo appare il caso di *Annia Aelia Restituta*, autrice di una ragguardevole donazione di 400.000 sesterzi finalizzata alla

19. M. D. MIRÓN PÉREZ, *Mujeres, religión y poder. El culto imperial en el Occidente mediterráneo*, Granada 1996, p. 13; J. SCHEID, *Indispensabili 'straniere'. I ruoli religiosi delle donne a Roma*, in *Storia delle donne in Occidente*, vol. 1. *L'antichità*, a cura di P. SCHMITT PANTEL, Bari 1990, pp. 424-64, in partic. 432.

20. Sul flaminato e il culto imperiale delle province vedi R. ÉTIENNE, *Le culte impérial dans la péninsule Ibérique d'Auguste à Dioclétien*, Paris 1958; M. S. BASSIGNANO, *Il flaminato nelle province romane d'Africa*, Padova 1974; D. FISHWICK, *The Imperial Cult in the Latin West. Studies in the Ruler Cult of the Western Provinces of the Roman Empire*, voll. I-IV, Leiden-New York-København-Köln 1987-2005; L. LADJIMI SEBAÏ, *À propos du flaminat féminin dans les provinces africaines*, «MEFRA», 102, 1990, pp. 651-86; Y. BURNAND, *De la servitude au flaminat, quelques cas de promotion sociale en Gaule romaine*, in *La mobilité social dans le monde romain. Actes du Colloque de Strasbourg, novembre 1988*, éd. par E. FRÉZOULS, Strasbourg 1992, pp. 203-13.

21. Cfr. DE, s.v. *flamen* [É. ESPÉRANDIEU], vol. 3, Roma 1922, pp. 139 ss.

22. Sull'argomento cfr. M. T. RAEPSAET CHARLIER, *Les activités publiques des femmes sénatoriales et équestres sous le Haut-Empire romain*, in VON W. ECK, M. HEIL (Hrsgg.), *Senatores populi Romani. Realität und mediale Präsentation einer Führungsschicht*, Stuttgart 2005, pp. 169-212, in partic. pp. 189-92; cfr. anche E. A. HE-MELRIJK, *Priestesses of the Imperial Cult in the Latin West: Tilted and Functions*, «AC», 74, 2005, pp. 137-70.



Fig. 1: *Calama* (Guelma), teatro finanziato da *Annia Aelia Restituta* (fine II-III secolo d.C.).

costruzione del teatro di *Calama* (FIG. 1), in Numidia, definita *flaminica Augustorum perpetua* nella seconda delle iscrizioni che rammentano la sua liberalità²³: sia che si ipotizzi che *Aelia Restituta* sia qui definita come *flaminica* di una coppia di imperatori maschi, forse perché succeduta al padre flamine²⁴, sia che si ritenga che fosse addetta al culto della *Domus Divina* nel suo complesso²⁵, è comunque da rilevare che il suo ruolo non è più limitato solo al servizio delle donne della casa imperiale.

Il caso della sacerdotessa di *Calama* è indice, d'altro canto, di come spesso al flaminato femminile si leghino importanti atti di munificenza, che non sembrano rispondere esclusivamente alla necessità di adempiere agli obblighi economici dell'*bonos*: anzi, in al-

23. *CIL* VIII, 5365 e 5366.

24. BASSIGNANO, *Il flaminato nelle province romane d'Africa*, cit., pp. 303-4.

25. LADJIMI SEBAÏ, *À propos du flaminat féminin*, cit., p. 662; R. FREI-STOLBA, A. BIELMAN (éds.), *Femmes et vie publique dans l'Antiquité gréco-romaine*, Lausanne 1998, p. 118.

cuni dei casi in cui la flaminica è dichiarata *perpetua* si potrebbe ipotizzare che tale titolo sia stato concesso proprio in virtù delle liberalità di una ricca esponente dell'élite cittadina: così potrebbe essere stato per la nemausense *Attia Patercla*, che ritroviamo onorata come *flaminica perpetua gratuita* in una base di statua offerta dal liberto Daphnion per celebrare la ricca donazione di 300.000 sesterzi fatta dal padre alla cassa del collegio dei *Seviri Augustales*, somma destinata ad una fondazione perpetua per l'allestimento di *ludi sevirales*²⁶. Sebbene la liberalità sia formalmente dovuta al padre, tuttavia potrebbe essere stata la figlia a rendere effettivo il lascito²⁷: il messaggio epigrafico²⁸ sembra voler presentare come munifica benefattrice della comunità proprio *Attia*, il cui nome è messo in risalto già a partire dall'*incipit* della linea 1, laddove il padre è menzionato solo alla linea 6, in lettere più piccole, dato che nell'iscrizione, come talvolta avviene, la dimensione dei caratteri decresce dalla prima all'ultima linea (FIG. 2)²⁹.

E d'altro canto la comunità di *Nemausus*, vera beneficiaria dei *ludi* finanziati dal lascito, sembra percepire *Attia*, in prima istanza, come evergeta, a lei tributa l'onore del flaminato perpetuo gratuito, quindi senza l'obbligo del versamento della *summa honoraria*: del resto questa *liberalitas* non solo supera di gran lunga gli obblighi previsti dalla carica, ma si pone tra le evergesie più generose nell'occidente romanizzato. Ma l'iscrizione di *Attia* si rivela di particolare interesse anche perché è il riflesso di alcuni importanti mutamenti nella società urbana provinciale: si ritiene da più parti che il

26. *AE*, 1982, 680. G. BARRUOL, J. GASCOU, J.-C. BESSAC, *Nouvelles inscriptions exhumées d'une enceinte du Bas Empire à Nîmes*, «*RAN*», 15, 1987, pp. 273-318. Tale ricostruzione, tuttavia, viene a cadere qualora si intenda l'espressione *ob liberalitates patris eius* come legata all'erezione della statua onorifica piuttosto che alla definizione di *flaminica perpetua*.

27. Questo il parere di MIRÓN PÉREZ, *Mujeres, religión y poder*, cit., p. 196: la flaminica «tal vez hizo efectivo» il legato paterno; non così A. MAGIONCALDA, *Epigrafia e fondazioni dalla Narbonese*, «*Atti dell'Accademia Ligure di Scienze e Lettere*», 49, 1992, pp. 471-98, in partic. pp. 480-1, per cui la liberalità è da ascrivere alla volontà del padre, che istituisce per testamento una fondazione di tipo sociale.

28. *Attiae L(uci) fil(iae) Pa/terclae flami/nicae perpet(uae) gra/tuitae decret(o) or/-dinis [s]a[n]c[t](issimi) ob libera/litates [p]atri[s] eius qui / praeter cetera CCC(milia) HS / reipub(licae) IIIIIvirorum / reliquit ad ludos se/viral(es) in perpet(uum) celebr/andos Daphnion / lib(ertus) l(ocus) d(atus) d(ecreto) d(ecurionum)*.

29. Ricostruzione radicalmente differente in M. CHRISTOL, *À propos d'hommages publics en Gaule Narbonnaise*, «*MEFRA*», 117, 2005, pp. 554-66, in partic. pp. 563-6.



Fig. 2: *Nemausus* (Nîmes), iscrizione di *Attia Patercla* (post 161 d.C.).

padre, Attio, abbia fatto parte di quel medesimo collegio di *Augustales* destinatario del lascito e ciò permetterebbe di ipotizzare per la famiglia della flaminica un'origine libertina³⁰. Il sevirato, infatti, unico rango ufficiale a cui fosse concesso di accedere agli ex schiavi arricchiti, era anche il primo gradino per l'ascesa sociale di una famiglia di estrazione servile: un liberto ricco, a cui erano precluse le cariche più importanti, rendendosi benemerito presso la comunità di appartenenza con lo strumento della munificenza, poteva aspirare a vedere i propri figli accedere alle più alte cariche della municipalità o al sacerdozio più prestigioso, il flaminato, come nel caso di *Attia Patercla*. Quest'ultima è l'unica flaminica di origine libertina conosciuta in Gallia Narbonese: un caso non particolarmente frequente che è stato accostato a quello della sola sacerdotessa imperiale liberta conosciuta nelle province del Nord Africa, la *flaminica perpetua Licinia Prisca*³¹, moglie del liberto *Marcus Licinius Tyrannus*, attestata in tre iscrizioni che ricordano i suoi doni

30. BARRUOL, GASCOU, BESSAC, *Nouvelles inscriptions exhumées*, cit., p. 285; MAGNONCALDA, *Epigrafia e fondazioni*, cit., p. 494.

31. *AE*, 1969-70, 650.

alla cittadinanza di *Thugga* (un tempio e, in associazione col marito, una *cella* con portico annesso)³². Gli esempi di *Attia Patercla* e *Licinia Prisca* dimostrano, dunque, come le province dell'Occidente romano potessero essere teatro di significativi episodi di rapida ascesa sociale. Numerosi studiosi hanno tentato di chiarire il ruolo e le funzioni da assegnare all'attributo *perpetua*³³: senza entrare in merito alla questione filologica, qui sarà sufficiente rilevare che molto spesso ritroviamo il flaminato perpetuo, sia maschile che femminile, connesso a importanti donazioni³⁴. E mentre in Africa sono designate *perpetuae* undici su ventuno sacerdotesse imperiali benefattrici, le tre flaminiche perpetue di cui si è a conoscenza in Gallia Narbonese sono tutte connesse a episodi di munificenza. Ciò potrebbe rafforzare l'ipotesi che si tratti di un titolo meramente onorifico, privo di consistenza giuridica, la cui attribuzione è strettamente legata ai meccanismi delle pratiche evergetiche. Qualora l'esercizio del flaminato perpetuo avesse comportato l'adempimento di qualche particolare attività, ciò avrebbe motivato in misura ancora maggiore l'aspirazione delle donne di alto rango a porre in evidenza se stesse ed eventualmente la propria famiglia, servendosi di due potenti mezzi di promozione sociale: la prestigiosa carica religiosa da un lato, l'evergetismo dall'altro.

Circa l'obbligatorietà della *summa honoraria* anche per il flaminato femminile, è certo che in Africa fosse statuita e normata per tutte le magistrature e i sacerdoti³⁵. Molte flaminiche benefattrici africane, del resto, motivano esplicitamente l'atto evergetico con l'onore ricevuto: in ben otto circostanze compaiono nel *titulus* la formula *ob honorem flaminicatus* o altre espressioni equivalenti. Ma le sacerdotesse

32. Un'altra *flaminica perpetua*, *Alfia Domitia Severiana*, probabile figlia di un liberto, è onorata a *Barbesula*, in Betica (*AE*, 1979, 339): cfr. BURNAND, *De la servitude au flaminat*, cit., pp. 207-8; E. A. HEMELRIJK, *Priestesses of the Imperial Cult in the Latin West: Benefactions and Public Honour*, «AC», 75, 2006, pp. 85-117.

33. Per una panoramica sulla questione, LADJIMI SEBAÏ, *À propos du flaminat féminin*, cit., p. 664, n. 37; molto recente l'ipotesi di E. MELCHOR GIL, *Mujer y honores públicos en las ciudades de la Béticas*, in C. BERRENDONNER, M. CÉBEILLAC-GERVASONI, L. LAMOINE (éds.), *Le quotidien municipal dans l'Occident romain*, Clermont-Ferrand 2008, pp. 443-57, in partic. p. 452: nonostante in casi menzionati, lo studioso ritiene che l'appellativo *perpetua* fosse attribuito solo a flaminiche di famiglia decurionale.

34. E. BEURLIER, *Essai sur le culte impérial? Son histoire et son organisation depuis Auguste jusqu'à Justinien*, Paris 1891, pp. 184 ss.

35. Ivi, pp. 188-91.

che entravano in carica aggiungevano sempre di tasca propria un ulteriore donativo (*adiectio pecuniae*), frutto di promesse (*pollicitationes*) il cui adempimento, pur non fissato, almeno in un primo momento, da alcuna legge, era tuttavia considerato una sorta di ringraziamento obbligato nei confronti della cittadinanza.

Tale atto evergetico, imprescindibile veicolo di autocelebrazione, veniva coronato dall'ulteriore riconoscimento pubblico di un'iscrizione dedicatoria e/o di una statua nel foro. Ebbene, queste *ampliatioes*, in Africa come altrove, erano spesso molto sostanziose: esemplare il caso della flaminica perpetua *Asicia Victoria*, di rango equestre, una delle donne più importanti di *Tbugga*, ricordata in ben quattro *tituli* dislocati nella città³⁶, la quale per il flaminato della figlia *Vibia Asiciane* offrì un'*adiectio* di ben 100.000 sesterzi.

Nella Provincia Narbonese, invece, non abbiamo testimonianze così esplicite relative al pagamento di una *summa legitima*. Secondo la Mirón Pérez³⁷, comunque, proprio la menzione della gratuità a proposito del sacerdozio di *Attia Patercla* indicherebbe indirettamente che le flaminiche, come i sacerdoti e i magistrati, non erano esenti da tali oneri. D'altra parte, a differenza dei *tituli* africani, solo in un caso si motiva espressamente una liberalità con l'onore del *flaminicatus*, come emerge dall'iscrizione di *Indelvia Valerilla*, *flaminica perpetua* di *Nemausus*, che dona la statua d'argento di una divinità imprecisata del valore di 50.000 sesterzi per adempiere all'onore del flaminato perpetuo femminile. In segno di riconoscenza, l'*ordo* decreta per lei l'erezione di una statua onorifica, di cui la sacerdotessa decide di coprire le spese³⁸.

Interessantissimo seguire, in questo caso, i passaggi di una simile serie di onori ed evergesie alternati che ben sintetizza la natura dei rapporti tra le *élites* cittadine, il senato locale e la comunità.

36. *CIL* VIII, 1495 = *CIL* VIII, 26590; *CIL* VIII, 26591b = *ILTun*, 1427; *CIL* VIII 26593 = *AE*, 1908, 163 = *ILAFr*, 534; *CIL* VIII, 26591a.

37. MIRÓN PÉREZ, *Mujeres, religión y poder*, cit., p. 199.

38. *AE*, 1982, 682. BARRUOL, GASCOU, BESSAC, *Nouvelles inscriptions exhumées*, cit., pp. 273-318. Una terza *flaminica perpetua* benefattrice in Gallia Narbonese è l'anonima moglie del console suffeto *Lucius Duvius Avitus*, cui si deve il restauro del muro di un non meglio identificato edificio di *Vasio Vocontiorum* (*CIL* XII, 1378): il marito era probabilmente originario del municipio, con cui aveva mantenuto vincoli operativi. Cfr. F. J. NAVARRO, *Senatores y ciudades en el Occidente mediterráneo*, in C. CASTILLO, J. F. RODRÍGUEZ NEILA, F. J. NAVARRO (eds.), *Sociedad y economía en el Occidente romano*, Pamplona 2003, pp. 45-72.

Questi tre elementi erano ben integrati nel codice di ‘comunicazione’ dell’evergetismo, pratica che comportava vantaggi sia per gli emittenti, quelle classi dirigenti che, specie se di recente ascesa sociale, acquisivano visibilità e pubblica approvazione, sia per i riceventi, che traevano dalla munificenza dei più ricchi il vantaggio di una vita materiale più confortevole. Le sacerdotesse benefattrici si inserivano in questo circuito al pari degli *honorati* di sesso maschile: il loro ruolo nella vita municipale veniva riconosciuto apertamente, nello spazio comunitario del foro, con statue ed iscrizioni che ne sancivano la funzione pubblica³⁹.

Le dinamiche del cosiddetto “evergetismo libero” solo apparentemente sembrano svincolate dai meccanismi di gestione diretta del potere in ambito municipale, giacché la munificenza resta comunque uno strumento irrinunciabile per le classi dirigenti: più il dono è splendido, più esso sottolinea il potere di chi dona e la subalternità delle classi popolari. Non si dona per generosità, ma neanche semplicemente per ricevere onori: l’élite dispensa *beneficia* allo scopo di mantenere potere e ricchezza⁴⁰. Ecco che benefattrici come *Suphunibal*, *Licina Prisca* e *Fabia Bira*⁴¹ in Africa o come *Iulia Natalis*, *Sulpicia Censilla* o *Pompeia Marullina*⁴² in Gallia Narbonense non fanno altro che supportare il potere della famiglia, promuovendo la propria immagine pubblica. Non è un caso, credo, che in molte iscrizioni, per lo più africane, le benefattrici si riaggancino esplicitamente alla tradizione di munificenza risalente ai loro avi, o comunque ci tengano a sottolineare i rapporti di parentela, citando i nomi di alcuni membri della propria famiglia d’origine, oppure quello del marito. Non sono moltissime in entrambi i territori le benefattrici *clarissimae*, o comunque di rango senatoriale, che presumibilmente si avvalgono del sistema evergetico per mantenere saldi i rapporti politici ed economici della propria famiglia con la terra d’origine⁴³.

39. UGHI, *Aspetti del fenomeno dell’evergetismo*, cit., pp. 29-30.

40. R. GORDON, *The Veil of Power: Emperors, Sacrificers and Benefactors*, in M. BEARD, J. NORTH (eds.), *Pagan Priests*, London 1990, pp. 199-231: 219-31.

41. *IRTrip*, 269 (*Suphunibal*); *AE*, 1969-70, 650 (*Licina Prisca*); *CIL* VIII, 21821, *IL Afr*, 632 = *IL Mar*, I, 131, *IL Mar*, II, 368 (*Fabia Bira*).

42. *CIL* XII, 4332 (*Iulia Natalis*); *CIL* XII, 1882-1889 (*Sulpicia Censilla*); *CIL* XII, 1378 = *AE*, 1982, 678 (*Pompeia Marullina*).

43. Y. BURNAND, *Senatores ex provinciis Galliarum orti*, in *Epigrafia e ordine senatorio*, vol. II. *Atti del Colloquio internazionale AIEGL (Roma, 14-20 maggio 1981)*, Roma 1982, pp. 347-437, in partic. pp. 398-9.

Anche nell'ambito dell'evergetismo "libero" è significativo il ruolo giocato dalla nuova aristocrazia libertina. In Gallia Narbonese alcune benefattrici sono mogli di severi, quasi certamente ex schiavi arricchiti: donne che supportavano la carriera e il prestigio del marito attraverso il denaro, l'unica chiave in grado di aprire ai liberti le porte dei ranghi secondari della municipalità, cioè il sevurato, ma soprattutto di favorire l'ulteriore ascesa sociale dei figli, cui non era precluso, come ai loro padri, l'ingresso nel decurionato. Ancora una volta si conferma come le città della Narbonese fossero terreno fertile per la mobilità sociale e il desiderio di auto-promozione di una categoria, quella dei liberti, cui era impedita la carriera politica: un gruppo sociale che animava l'economia della provincia e la rendeva fiorente grazie ai traffici praticati e alla sua capacità imprenditoriale, che si dispiegava tra le coste del Mediterraneo e l'asse fluviale del Rodano. Una realtà sociale in fermento, quindi, la Transalpina, dove, come afferma Francesca Cenerini⁴⁴, in modo molto simile le donne ricche e i liberti, forti di un patrimonio considerevole, ma sminuiti nei diritti civili, trovavano nel culto imperiale, in qualità rispettivamente di *flaminicae* e di *Augustales*, lo strumento per auto-promuoversi e preparare l'ascesa sociale dei figli.

Riguardo al lessico adottato nei *tituli* esaminati, assistiamo al riproporsi, in entrambe le aree geografiche, di formule e stilemi adoperati nelle iscrizioni degli evergeti maschi. Le benefattrici adottano un *habitus* maschile nella prassi e nel linguaggio, non tanto perché vogliano imitare gli uomini, quanto perché si adeguano alle consuetudini stabilite⁴⁵. Anche nelle formule di elogio che vengono loro tributate nelle iscrizioni onorifiche sono assenti le tradizionali virtù femminili, mentre vengono esaltati i *merita* verso la collettività, la *liberalitas* (*insignis, eximia*), la *munificentia* ecc.⁴⁶. Se si vuole riscontrare una differenza tra le testimonianze provenienti dalle due aree, essa è di natura prettamente "stilistica": le iscrizioni narbonesi, salvo un paio di eccezioni, appaiono più sintetiche e scarse, laddove il ricordo della munificenza delle benefattrici africane è in genere affidato a *tituli* sintatticamente più elaborati, oltre che più numerosi anche per un singolo atto evergetico.

44. F. CENERINI, *La donna romana: modelli e realtà*, Bologna 2002, pp. 98-101.

45. MIRÓN PÉREZ, *Mujeres, religión y poder*, cit., p. 205.

46. E. P. FORBIS, *Women's Public Image in Italian Honorary Inscriptions*, «AJPh», 111, 1990, pp. 493-512, in partic. pp. 505-6.

Le iscrizioni che menzionano il costo sostenuto dalla benefattrice riportano cifre di volta in volta piuttosto differenziate. A titolo esemplificativo qui possiamo rilevare che la media dei costi sostenuti sembra più elevata in Africa, dove in quattro casi supera i 100.000 sesterzi⁴⁷, per raggiungere i 400.000 nel caso del finanziamento del teatro di *Calama* ad opera di *Annia Aelia Restituta*⁴⁸. Di fronte a questo donativo può degnamente porsi la donazione di *Attia Patercla* a Nemausus, con i suoi 300.000 sesterzi destinati agli *Augustales* per la celebrazione di *ludi sevirales*⁴⁹.

Analizzando le somme offerte da alcune esecutrici testamentarie in Africa, notiamo che nella maggior parte dei casi si tratta di cifre tonde: quando questo non accade è perché le eredi riconosciute inadempienti, che non avevano dato seguito al lascito di un congiunto, erano poi obbligate per legge a un'*adiectio* pecuniaria che doveva coprire gli interessi nel frattempo maturati dalla somma elargita⁵⁰. Naturalmente, queste eredi recalcitranti nel veicolo "pubblicitario" dell'epigrafe tralasciavano di menzionare l'obbligatorietà di tale donativo, che appariva pertanto dovuto alla loro disinteressata munificenza⁵¹.

A chiusura di questa rapida rassegna, possiamo trarre alcune utili conclusioni. Le testimonianze africane e quelle narbonesi presentano tra loro alcune differenze, ma sono più di natura quantitativa che qualitativa. Già Antonia Lussana⁵² negli anni Cinquanta, basandosi esclusivamente sullo spoglio dei volumi del *CIL*, metteva in evidenza il numero nettamente inferiore di attestazioni epigrafiche di munificenza nella Transalpina rispetto ad altre province occidentali, come l'Africa o i territori iberici. Eppure, anche se lo sviluppo del fenomeno evergetico è considerato da più parti indice del grado di romanizzazione e urbanizzazione di un territorio, ciò non deve indurre a considerazioni troppo affrettate riguardo il gra-

47. Per la provenienza dei finanziamenti e i costi dei doni in Africa, vedi tabella sinottica in UGHI, *Aspetti del fenomeno dell'evergetismo*, cit., pp. 15-24.

48. *CIL* VIII, 5365 e 5366.

49. *AE*, 1982, 680.

50. Cfr. F. JACQUES, *Ampliatio et mora: évergètes récalcitrants d'Afrique romaine*, «AntAfr», IX, 1975, pp. 159-80.

51. Fa eccezione l'iscrizione *IRTrip*, 91 (= *AE*, 1976, 695), dove *Manlia Macrina*, madre ed esecutrice testamentaria di *Anicia Pudentilla*, è forse costretta a un'*adiectio* pecuniaria *ex iussu* (UGHI, *Aspetti del fenomeno dell'evergetismo*, pp. 78-81).

52. A. LUSSANA, *Contributo agli studi sulla munificenza privata in alcune regioni dell'impero*, «Epigraphica», 18, 1956 (1958), pp. 77-93.

do di integrazione della Narbonese nell'orizzonte culturale romano: non dimentichiamo che si tratta di una provincia di antica istituzione che Plinio definiva *Italia verius quam provincia*⁵³. In realtà a me pare che, anche per quanto riguarda la munificenza delle donne, alcune città della Transalpina, come Vienna, Narbona e Nîmes, mostrino testimonianze più numerose e significative di altre, quindi forse bisognerebbe focalizzare l'attenzione sulle differenziazioni locali del fenomeno all'interno della stessa provincia.

D'altra parte, è indiscutibile che l'esercizio della munificenza da parte delle donne sia pienamente raffrontabile nelle due aree territoriali in oggetto, anche e soprattutto per i mutamenti sociali di cui essa è sintomo manifesto: le iscrizioni e le statue onorifiche vedono la donna protagonista nello spazio pubblico del foro⁵⁴, territorio maschile, lontana dal consueto ambito domestico e dalle tradizionali *virtutes* muliebri. Protagonista della vita cittadina, ella utilizza l'evergetismo sfruttandone appieno le potenzialità propagandistiche, utilizzando le possibilità di autorappresentazione⁵⁵ che la statuaria e l'epigrafia offrono per acquisire visibilità, adottando un lessico e un formulario maschile per esaltare valori e meriti tradizionalmente virili⁵⁶.

Ci si interroga se sia possibile ipotizzare per l'ambito municipale un tentativo da parte di alcune donne di affermare un proprio ruolo diretto in ambito politico, sulla scia di quanto viene affermato in relazione ad alcune donne della casa imperiale⁵⁷. Si tratta di scenari, tuttavia, che non sono in alcun modo documentabili. Il ruolo delle donne ebbe certamente a che fare col potere, ma solo in quanto esse ne assicuravano il perpetuarsi attraverso la loro funzione di madri: così come le *Augustae* incarnavano la stabilità dinastica dell'*auctoritas* imperiale, allo stesso modo le donne delle élites cittadine assicuravano continuità al potere delle loro famiglie, che guidavano la comunità cittadina paternalisticamente, attraverso il succedersi delle generazioni⁵⁸. È vero che le benefattrici, soprattutto

53. PLIN., *nat.*, III, 4, 31.

54. MIRÓN PÉREZ, *Mujeres, religión y poder*, cit., p. 209.

55. CENERINI, *La donna romana*, cit., pp. 99-100.

56. C. MARTÍNEZ LOPEZ, *Influencia social de las mujeres en las ciudades de la Hispania meridional*, in A. LOPEZ, C. MARTÍNEZ, A. POCIÑA (eds.), *La mujer en el mundo mediterráneo antiguo*, Granada 1990, pp. 219-41; 237; cfr. FORBIS, *Women's Public Image*, cit., pp. 505-6.

57. MIRÓN PÉREZ, *Mujeres, religión y poder*, cit., p. 214.

58. Cfr. R. VAN BREMEN, *Women and Wealth*, in A. CAMERON, A. KUHRIT (eds.), *Images of Women in Antiquity*, London-Canberra 1983, pp. 223-42: lo studioso sotto-

to le sacerdotesse, sul piano lessicale si ponevano alla pari degli uomini *honorati*, ma nella loro reale capacità di intervenire in forma concreta e attiva negli affari politici cittadini non si ebbero effettive trasformazioni⁵⁹. Alle donne, il cui ruolo principale rimaneva quello di procreare, era affidato il compito di trasmettere il potere, non di detenerlo e gestirlo: anche quando agivano disponendo liberamente del proprio denaro, lo facevano allo scopo di legittimare e rafforzare la potenza della loro famiglia.

linea come nella Grecia ellenistica e romana l'influenza femminile nella vita locale si accrebbe con l'introduzione di elementi dinastici nel potere delle città.

59. GORDON, *The Veil of Power*, cit., p. 230.

Igor Gelarda
Wentilseo e Mare Internum:
dinamiche produttive e rapporti commerciali
tra l’Africa vandala e il Mediterraneo

L’articolo analizza le dinamiche produttive e i rapporti commerciali tra l’Africa vandala e il resto del Mediterraneo attraverso la comparazione delle scarse fonti testuali con quelle archeologiche, ben più abbondanti anche se frammentarie. La ricerca evidenzia che nel Mediterraneo, tra la seconda metà del v e il primo quarto del vi secolo, i rapporti commerciali continuarono a essere floridi anche tra la parte orientale e quella occidentale. I Vandali non turbarono, sostanzialmente, rapporti ed equilibri commerciali nel *Mare Internum*.

Parole chiave: Vandali, commercio, dinamiche produttive, Mediterraneo, Africa.

Alla vigilia del passaggio dei Vandali in Africa, il *Mare Internum* era un mare trafficato e sostanzialmente sicuro, fatta eccezione per i pericoli naturali legati alle condizioni meteorologiche, agli scogli e ai fondali bassi. La nascita del regno vandalo interruppe questo lungo periodo di pace, infrangendo la sostanziale unità economica creata dai Romani nel *Mare Nostrum*¹. I due Imperi non furono più gli unici a gestire il monopolio militare e commerciale del Mediterraneo, sul quale si affacciarono nuovi, e per certi versi inattesi, protagonisti.

È vero che i Vandali attaccarono, saccheggiarono, rapinarono a più riprese le zone meno presidiate del Mediterraneo imperiale, muovendosi agevolmente tra le Baleari e Rodi. Ma è altrettanto vero che i periodi di scontro con i Romani si concentrarono quasi

* Igor Gelarda, Dipartimento Beni Culturali storico-archeologici, socio-antropologici e geografici, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Palermo.

1. BAYNES (1960), pp. 309-16, il quale sostiene anche la tesi – come vedremo nel corso di questo articolo ormai sostanzialmente considerata inaccettabile – che i Vandali siano stati la causa di un’interruzione quasi totale dei commerci tra la parte occidentale e quella orientale del Mediterraneo. Si veda MAZZA (1997-98), pp. 109 e 112.

esclusivamente durante il lungo regno di Gaiserico, sebbene, anche durante tale cinquantennio, vi furono lunghi intervalli di pace tra i padroni di Cartagine e l'Impero.

I Vandali continuarono a sfruttare, forse agevolarono, ma non sembrano avere mai ostacolato le antiche potenzialità commerciali del porto di Cartagine. L'archeologia indica che i flussi commerciali della capitale vandala, tanto in entrata quanto in uscita, non subirono significative riduzioni o battute d'arresto tra il 440 ed il 533. Le indagini più recenti mostrano, infatti, che l'Africa vandala continuò a essere economicamente attiva, proseguendo le sue attività commerciali non solo con le altre province nordafricane², ma anche con i porti del Mediterraneo occidentale e orientale. Sicilia e Sardegna continuarono a essere al centro di un Mediterraneo che non era più *Mare Nostrum*, non più dominato e solcato solamente dalle navi di Roma e Costantinopoli, ma un mare aperto a nuove realtà, forze centrifughe se viste in prospettiva romana, che ridisegnarono durante il v secolo la geografia politica, economica e militare della *Pars Occidentis* dell'Impero³.

Dopo un primo periodo di scontri e incertezze – il decennio successivo al transito vandalo in Africa e culminato con la presa di Cartagine – Gaiserico si adoperò per strutturare e consolidare il nuovo regno, lasciando intatta, nella maggior parte dei casi, l'organizzazione romana dei territori appena conquistati.

Cartagine, la più studiata tra le città africane, nonostante l'abbandono delle mura teodosiane e del circo⁴, continuò a essere un centro commerciale estremamente dinamico, soprattutto nell'ultimo trentennio del v secolo e non sembrò risentire del cambio di go-

2. PENTZ (2002), pp. 145-9. Appare chiaro un sostanziale dinamismo economico delle città africane con i Vandali, sebbene sembri altrettanto innegabile una netta separazione tra centri urbani, maggiormente controllati dall'aristocrazia hasdinga e i relativi *binterlands*, normalmente gestiti dalla nobiltà rurale romana o romaneggiante (ivi, p. 37). Per quanto riguarda l'economia dell'Africa vandala, si rimanda all'ottima sintesi in MERRILLS, MILES (2010), pp. 141-76.

3. La Sicilia diviene di fatto, per alcuni decenni, «zona di sicurezza per il loro [dei Vandali] regno nordafricano» e fu usata per colpire il centro di potere a Roma; KISLINGER (2002), p. 91. Sul ruolo dell'isola nello scacchiere mediterraneo tra la metà del v e la metà del secolo successivo si rimanda a ID. (1994), pp. 31-51; ID. (c.d.s.). Sui Vandali e la Sicilia mi permetto di rimandare alla mia tesi di dottorato. Sulla Sardegna in periodo vandalo si vedano COURTOIS (1955), pp. 187-90; LILLIU (1984); PANI ERMINI (1984); PERGOLA (1988); PIETRA (2004 e 2006), quest'ultimo con ricca bibliografia archeologica.

4. Discussione in HURST, ROSKAM (1984), I, pp. 44-5.

verno⁵. A *Iol-Caesarea*, il Foro Civico continuò a funzionare normalmente anche in periodo vandalo⁶. Evidenti tracce di continuità tra gli insediamenti del periodo romano e quello vandalico sono reperibili, per fare alcuni esempi, a Sétif⁷, Tebessa⁸, *Belalis maior*, Rougga⁹ e nella valle di Segermes¹⁰.

Oltre alla documentazione archeologica anche le Tavolette Alberтини hanno dimostrato continuità non solo nella vivacità dei rapporti economici dell'Africa vandala rispetto al periodo precedente, ma anche «un sistema di affittanze agrarie ancora pienamente conforme alle consuetudini giuridiche romane almeno fino all'anno 490»¹¹. Lepelley ha affermato che i Vandali furono gli eredi dell'Africa tardo-romana, economicamente florida al tempo del loro insediamento, continuandone la produzione e gli scambi commerciali¹².

Il *Mare Internum* divenne *Wandalsea/Wentilseo*, mare dei Vandali, per i Germani fino al IX-X secolo¹³, non solo per le razzie ef-

5. MATTINGLY, BRUCE HITCHNER (1995), p. 210; CLOVER (1982), pp. 1-22. Per quanto concerne gli scavi effettuati a Cartagine, che dimostrano la vitalità commerciale della città anche in periodo vandalo, si rimanda in particolare FULFORD, PEACOCK (1984), II, 1-2; alla monumentale rassegna di LANCEL (1992); MATTINGLY, BRUCE HITCHNER (1995), in part. pp. 180-8, con riferimenti bibliografici.

6. POTTER (2001), p. 123; ma anche BENSEDDIK, POTTER (1986 e 1993).

7. MOHAMED, FENTRESS (1985).

8. LEQUÉMENT (1979).

9. MAHJOUBI (1978).

10. DIETZ, LADJIMI SEBAÏ, BEN HASSEN (1995), I, II, pp. 466-7, 469-71 e il sommario con i diagrammi pp. 772-9. Per le chiese ariane costruite o risistemate dal clero ariano, si veda BÉJAOUÏ (1995), pp. 101-22; ID. (2002), pp. 197-211.

11. POTTER (2001), p. 120. Vastissima la bibliografia relativa alle tavolette. Si rimanda al recente CONANT (2004), pp. 199-224, con bibliografia ricca e aggiornata. Una fonte tarda parla di imprese agricole in Libia assai redditizie, ancora attive durante la Campagna d'Africa di Belisario: LAND., *Add. Pauli Hist. Rom.*, XVIII, 21 (in *MGH*, a.a. II): *preterea tot pecunias multitudo repperit, quod in nullo loco umquam esse contigerat. denique Romanorum principatum depopulantes pecunias multas in Lybiam transtulerunt. et cum ipsa regio optima et fecunda esset, pecuniarum reditus eis effecti sunt multi*. Sembrerebbe, quindi, una forma di reinvestimento in attività agricole di quanto depredato durante le incursioni. La fonte è tarda e sicuramente va vagliata con cura. Si veda CALIRI (2002), pp. 1696 e n. 9, 1699 e nn. 28-29-30.

12. LEPALLEY (1989), p. 30. Ricordiamo che vi sono anche alcuni studiosi, prevalentemente della metà degli anni Ottanta, che hanno sostenuto che i dati della cultura materiale indicano, al contrario, un momento di parziale ristagno nell'economia africana dalla seconda metà di V secolo (PANELLA, 1983, pp. 53-73; EAD., 1986, p. 263; ma anche CARANDINI, 1983, pp. 14-8; THÉBERT, 1983, pp. 109 ss.).

13. Per questo argomento si veda ancora a GELARDA (2009), *I Vandali e la Sicilia*, cit., p. 78, n. 344.

fettuate dagli uomini di Gaiserico, ma anche perché le navi provenienti dal regno vandalo commerciarono in lungo e in largo per il Mediterraneo, spingendosi fino ai suoi confini orientali¹⁴.

Non v'è alcuna prova che la corona vandala o l'aristocrazia *hadinga* si siano direttamente occupate di attività commerciali¹⁵. Sarebbe certamente interessante comprendere se una parte dei commerci, o un certo numero di navi mercantili, fossero direttamente gestite dallo stato, dal monarca o dalla nobiltà¹⁶. Quel che è certo è che la classe mercantile cartaginese convisse con i nuovi padroni dell'Africa romana, mantenendo forte il prestigio e il potere politico¹⁷.

Allo stesso modo, sarebbe interessante comprendere quanto e se poterono influire la politica fiscale e quella interna dei monarchi vandali nell'incrementare o assecondare i meccanismi commerciali del loro regno, per quanto concerne sia l'importazione sia l'esportazione di merci¹⁸. Al momento i dati in nostro possesso non ci permettono di fornire risposte a tali quesiti, anche se ormai gli studiosi tendono a escludere che i Vandali abbiano intralciato i commerci da e verso il loro regno, né con politiche fiscali troppo rigide, né con interventi a sfavore della classe mercantile locale.

Al contrario, l'impressione generale che si ricava è che, dopo la conquista vandala di Cartagine, gli scambi tra l'Africa e il resto del Mediterraneo abbiano continuato a prosperare, grazie anche alla parziale "liberalizzazione" del mercato, svincolato dalla pesante tassazione imposta dall'Impero¹⁹. È possibile che, almeno all'inizio, il mercato africano possa avere risentito della scomparsa dell'Annona e dei sussidi statali destinati ai proprietari africani. Tuttavia tali disagi devono essere stati di assestamento e controbilanciati dall'apertura di un mercato sostanzialmente più libero che, nel giro di poco tempo, avrebbe dato frutti positivi.

Attraverso l'analisi di oggetti di fabbricazione africana (lucerne, anfore, ceramiche) rinvenuti soprattutto, ma non esclusivamente,

14. TORTORELLA (1983) pp. 19-20; ID. (1995), pp. 50-1. Sul problema storiografico della marina vandala si veda anche AIELLO (2006), con ricca e aggiornata bibliografia.

15. DIETZ, LADJIMI SEBAÏ, BEN HASSEN (1995), II, pp. 466-7.

16. VICT. VIT. (III, 20), che accenna all'esilio di vescovi africani in Corsica costretti a tagliare alberi per costruire navi per Hunirix, è l'unica fonte che accenna, seppur indirettamente, all'esistenza di una flotta regia.

17. PROCOP., *BV*, I, 20. Si veda COURTOIS (1955), pp. 311-2.

18. TORTORELLA (1986), p. 221; REYNOLDS (1995), p. 117.

19. PENTZ (2002), pp. 36-7.

lungo le zone costiere del Mediterraneo, è possibile provare a tracciare un quadro, ancora frammentario ma che comincia a essere affidabile, dei rapporti economici e commerciali tra regno vandalo e i porti europei del *Wentilseo*.

A partire dalla metà del v secolo, nell'Africa vandala si assistette alla nascita di nuovi tipi di anfore, di dimensioni maggiori rispetto alle precedenti che, sebbene siano circolate in misura ridotta rispetto alle anfore africane classiche, ebbero una discreta diffusione che attesta la vitalità commerciale di tale manufatto²⁰. Ad esempio negli scavi del tempio della *Magna Mater*, della *Schola Praeconium* a Roma e del Carminiello ai Mannesi a Napoli, in contesti databili tra il 430 ed il 500, la percentuale di anfore africane tarde varia tra il 30% e il 60% del totale di quelle rinvenute²¹. Anche nella zona di Capua, in contesti relativi alla fine del v secolo, è alta la percentuale di anfore nordafricane²², la cui presenza è attestata anche nel Sannio e a Lanciano²³. Numerose sono le testimonianze di tali manufatti anche nella penisola iberica, grazie alla vivacità degli scambi commerciali tra il regno vandalo e la Spagna²⁴, con percentuali che giungono fino al 50% in alcune zone dell'Andalusia²⁵ e, ancor più sorprendentemente poiché si tratta di zone lontane dalla costa, all'80% in alcuni siti scavati nella Spagna nord-orientale²⁶.

Anche i cosiddetti *spatia*²⁷, contenitori affusolati fabbricati in

20. Sulle anfore africane di periodo tardo antico si veda soprattutto BONIFAY (2004), pp. 9-43; 89-154; ID. (2005), pp. 451-72. Inoltre: PANELLA (1986), pp. 251-71; PEACOCK, BEJAOU, BEN LAZREG (1989), pp. 179-222; GURT Y ESPARRAGUERA, BUXEDA Y GARRIGOS, CAU ONTIVEROS (2005).

21. REYNOLDS (1995), p. 184, Appendix b. 6, ma anche pp. 327-35. Per la zona di Napoli si veda anche CARSANA, D'AMICO, DEL VECCHIO (2005), pp. 423-38.

22. REYNOLDS (1995), p. 131. TSA di v secolo è ben attestata nella zona di Napoli, di Capua e nell'hinterland di quest'ultima: SORICELLI (1994), pp. 147-8; ARTHUR, KING (1987), p. 530; ALLEGRO, SVANERA (2001), p. 86.

23. IASIELLO (2007), pp. 104 e 278.

24. PANELLA (1986), pp. 254-61; BONIFAY (2004), pp. 129-41; MACIAS SOLÈ, REMOLÀ VALLVERDÚ (2005), pp. 125-6, 129. Sulla Catalogna si veda l'approfondito studio KEAY (1984). Altro studio relativo al *Municipium di Ilvro* (Matarò-Barcellona), dove la percentuale di ceramica fine da mensa e delle anfore di origine africana è molto alta, è quello di CELA ESPIN, REVILLA CALVO (2005), pp. 203-22, in part. pp. 205-11.

25. REYNOLDS (1995), p. 185. A Benalua, 60 km a nord di Granada, la presenza di anfore tunisine di metà-fine v secolo si attesta al 50% (*ibid.*).

26. REYNOLDS (1995), p. 184. In questo caso si tratta di un campione di anfore databili tra il iv e il vi secolo.

27. BONIFAY (2004), pp. 125-9.

Nord Africa, prodotti senza soluzione di continuità tra v e VII secolo, sono bene attestati in tutta Italia e, in maniera piuttosto rilevante, anche nella parte centro-orientale del Mediterraneo, prevalentemente lungo l'arco Adriatico, in Egitto, Cipro, Turchia e soprattutto Tracia²⁸. La fine della fabbricazione delle anfore africane classiche di IV e prima metà di V secolo e la nascita dei tipi maggiori e degli *spatia*, secondo Reynolds potrebbe essere connessa all'occupazione vandala dell'Africa²⁹. In pratica, le anfore africane, dopo un breve periodo di crisi delle strutture produttive successivo alla conquista di Cartagine, ripresero a essere prodotte in maniera piuttosto massiccia, seppur con una riorganizzazione e una ristrutturazione delle fabbriche che portò, dalla seconda metà del V secolo, alla creazione di nuovi tipi (anfore maggiori e *spatia*)³⁰, destinati ai commerci di olio con il resto del Mediterraneo³¹.

Qualcosa di simile avvenne anche per le lucerne³². La forma Atlante X ebbe vasta diffusione in tutto il Mediterraneo centro occidentale, senza interruzioni, tra il V e l'VIII secolo³³. In Italia, scavi condotti a San Giovanni di Ruoti (Potenza) e a Porto Torres hanno evidenziato tracce di massicce importazioni di lucerne in TSA in maniera ininterrotta tra la metà del V e la metà del VI secolo³⁴. Abbondante presenza di lucerne africane databili tra il 430 e il 480 è attestata anche in alcuni contesti romani³⁵ e in Liguria³⁶. In pie-

28. REYNOLDS (1995), pp. 50-7. Sulle anfore di periodo vandalo sostanzialmente le stesse conclusioni in CARIGNANI (1986), pp. 275-7 e figg. 4-5, anche PANELLA (1986), pp. 262-3.

29. REYNOLDS (1995), pp. 50-5.

30. PANELLA (1986), p. 263; PALMIERI (2006), p. 1085, per la distribuzione delle anfore africane in alcuni siti campione del Mediterraneo occidentale si rimanda ancora a REYNOLDS (1995), pp. 165-86, in part. pp. 184-6; SCIALLANO, SIBELLA (1991), pp. 84-9 con ricostruzione dei tipi, indicazione delle aree di produzione e bibliografia.

31. CRACCO RUGGINI (1995, p. 334, n. 421) ipotizza che un brano di Cassiodoro (*Variae*, VII, 23) si riferisca al fatto che i Vandali vendessero olio agli Ostrogoti. Sulla continuità fino al pieno periodo arabo nell'esportazione dell'olio africano in Italia si veda *ivi*, p. 182, n. 559.

32. Per una panoramica sulle lucerne di forma X si veda BONIFAY (2004), pp. 371-430. Sulla produzione e la diffusione delle lucerne tardo antiche ANSELMINO (1986), pp. 227-40. Per quanto riguarda nello specifico la produzione africana tardo antica si veda PAVOLINI (1983); *Id.* (1986), pp. 241-50.

33. PAVOLINI (1986), pp. 243-4 e figg. 1-2.

34. ANSELMINO (1986), pp. 231-2.

35. CIOTOLA (2006), pp. 1549-60.

36. DE VINGO (2005), pp. 341-53.

na età vandala, afferma Pavolini, si assiste a una ristrutturazione delle officine di produzione con un sostanziale calo qualitativo, ma non quantitativo delle lucerne prodotte³⁷.

Per ciò che concerne la produzione e l'esportazione di ARS tra la metà del v e il vi secolo, gli studiosi non sono concordi³⁸. C'è chi sostiene che l'arrivo dei Vandali abbia provocato un declino nelle esportazioni di ceramiche africane e che una ripresa di *import* ed *export* si sarebbe avuta solo a partire dal periodo bizantino³⁹; secondo altri è invece più corretto pensare a una diminuzione delle esportazioni di prodotti africani cominciata prima dell'arrivo dei Vandali, nel primo ventennio del v secolo, con un *trend* negativo che rimase costante fino al 475, quando si verificò una lieve ripresa delle esportazioni di merci africane⁴⁰.

Da uno studio della fine degli anni Ottanta su materiali provenienti da cinque siti campione, ubicati sulle coste del Mediterraneo occidentale – Cesarea in Mauretania, Monreale, Valencia, Sperlonga (10 km da Gaeta) e Albenga –, si evince che in tali aree l'importazione dell'ARS, dopo un picco massimo registrato attorno al 380, subì una diminuzione dagli inizi del v secolo, registrando un calo ancora più netto all'indomani del passaggio vandalo dallo stretto di Gibilterra⁴¹. Nonostante la diminuzione nelle esportazioni, tuttavia la conquista vandala dell'Africa, secondo Fentress e Perkins, «non sembrò avere nessun particolare effetto sulla produzione di ceramica, per quanto alcuni cambi possano essere individuati nella sua distribuzione»⁴². Un'eccezione, in tale contesto di parziale recessione, è rappresentata da Monreale, dove è invece evidente un incremento, secondo gli autori di questa ricerca, delle importazioni africane proprio a partire dalla metà del v secolo⁴³. L'inversa tendenza della

37. PAVOLINI (1986), p. 249.

38. Vasta la bibliografia sulla ceramica africana di IV e V secolo: HAYES (1972), in part. p. 463, map. n. 28 e n. 29; ID. (1980); TORTORELLA (1986), pp. 221-5; ID. (1995), pp. 79-102; BÉJAOUÏ (1997); DUVAL *et al.* (2002). Sull'ARS si vedano: FENTRESS, PERKINS (1987); MACKENSEN (1998b); ID. (1998a); MACKENSEN, SCHNEIDER (2002).

39. HAYES (1972), p. 423; ID. (1980), p. 517.

40. FULFORD (1980), pp. 68-80; FULFORD, PEACOCK (1984), II, 1, pp. 112-4.

41. FENTRESS, PERKINS (1987).

42. FENTRESS, PERKINS (1987), p. 214; della stessa idea TORTORELLA (1983), p. 50.

43. I risultati delle indagini effettuate a Monreale, alle quali ha lavorato lo stesso Perkins, sono ancora inediti, ma risultati parziali si possono trovare nella pagina personale di Phil Perkins della Open University <http://www.open.ac.uk/Arts/classstud/perkins.htm#monreale>.

zona monrealese si spiegherebbe per via dei rapporti commerciali tra la Sicilia e l'Africa vandala, il cui *surplus* agricolo, non più destinato al mercato annonario dell'Urbe, potrebbe essere stato in parte assorbito dalla Sicilia⁴⁴.

Reynolds in una ricerca della metà degli anni Novanta ha evidenziato che, nella prima e nella media età vandala, l'ARS ebbe una distribuzione non uniforme nel Mediterraneo occidentale ma, più che di una diminuzione dei traffici commerciali, è preferibile parlare di una diversa concentrazione delle merci rispetto al periodo precedente, oltre che di una ristrutturazione di alcune officine di produzione e lo spostamento di altre⁴⁵. Per quanto concerne l'Italia, secondo questa ricerca, sembra che la Sicilia e la zona di Ventimiglia in Liguria siano state raggiunte da considerevoli quantità di sigillata africana fino alla fine del v secolo, mentre il resto della penisola e la Sardegna siano state invece colpite da un vistoso calo delle importazioni. Il quadro delle presenze di sigillata africana in Italia tornò a uniformarsi solo in tarda età vandala, quando tutta la penisola fu interessata, anche se piuttosto marginalmente, da fenomeni di circolazione delle produzioni africane⁴⁶.

Stefano Tortorella, che analizza le aree di diffusione delle merci di provenienza africana, nel periodo compreso tra il iv e il vii secolo, sottolinea che tra il 450 e il 480 vi fu una ristrutturazione di alcune officine di produzione nordafricane (tracce evidenti a Oudna e a El Mahrine)⁴⁷, la cui vitalità è testimoniata dal nuovo patrimonio tipologico, dal nuovo gusto e, talvolta, da nuove tecniche nella decorazione a stampo ed a spatolature⁴⁸. Se è vero che, tra la seconda metà del v e la conquista bizantina, «l'area di diffusione della sigillata D appare in lieve flessione rispetto al periodo precedente», tuttavia in alcune zone, per esempio in vari centri della Gallia meridionale, sembrano aumentare le importazioni dall'Africa proprio fra la seconda metà del v e la prima metà del vi. Anche se nelle regioni occidentali dell'Impero, compresa l'Italia settentrio-

44. FENTRESS, PERKINS (1987), pp. 211-3. Anche WILSON (1990, p. 336) sottolinea alcune possibili ricadute positive della presenza vandala in Africa per la Sicilia.

45. Si tratta di REYNOLDS (1995), in particolare pp. 112-8. Sostanzialmente concorde BONIFAY (2004), pp. 482-5.

46. REYNOLDS (1995), pp. 17-31.

47. Su El Mahrine si veda MACKENSEN (1993).

48. TORTORELLA (1986), pp. 216-7, considerazioni sostanzialmente analoghe in PAVOLINI (1983).

nale e ampie zone di quella centrale e meridionale, la sigillata africana tende a scomparire dalle aree più interne⁴⁹.

Uno studio condotto nella zona del Tirreno Settentrionale (tra la Versilia e il fiume Cecina) ha mostrato che l'importazione dall'Africa di vasellame a pareti sottili, terra sigillata, ceramica da cucina e lucerne ha avuto un flusso piuttosto costante nel v secolo⁵⁰, durante il quale vi fu anche una maggiore presenza di anfore africane (*spatia* e cilindriche di grandi dimensioni) rispetto alla fine del iv secolo⁵¹. Mentre, in questa zona della Toscana, solo tra la fine del v e durante tutto il vi secolo, si assistette a una contrazione dell'importazione delle merci africane⁵². Frammenti di ARS, databili alla seconda metà di v secolo, sono stati trovati nel leccese alla fine degli anni Novanta⁵³.

Recenti studi hanno evidenziato che durante il v secolo la ceramica africana continuò a essere diffusa anche nelle regioni più orientali del Mediterraneo, come ad esempio Efeso⁵⁴, e in altre zone del basso Egeo, sebbene con una diminuzione che cominciò nel primo quarto del v secolo e che divenne sempre più netta e proporzionale alla diffusione della ceramica focese⁵⁵.

In Sicilia, sulla quale ho condotto ricerche più approfondite⁵⁶, numerosi siti presentano tracce, più o meno cospicue, di materiale di provenienza africana prodotto tra la seconda metà del v e gli inizi del vi secolo.

A Segesta, nell'area del Monte Barbaro, v'è una discreta concentrazione di ceramiche africane di tipo D, con cronologie variabili tra v e vi secolo⁵⁷; nell'area di Monreale, oltre alle attestazioni di cui ho già parlato, nell'ambito del cosiddetto *Monreale Survey*⁵⁸, è emer-

49. TORTORELLA (1986), p. 217; Id. (1998), pp. 48-50, 51-7 e la cartina a p. 52. Sugli effetti dell'invasione vandala e della riconquista bizantina sulla produzione delle ceramiche africane si veda pure BONIFAY (2004), pp. 480-5.

50. PASQUINUCCI *et al.* (1996).

51. PASQUINUCCI *et al.* (1996), pp. 1414-16.

52. PASQUINUCCI *et al.* (1996), pp. 1419.

53. GIARDINO, ARTHUR, CIORGOLI (2000), p. 84.

54. TURNOVSKY (2005), pp. 635-9.

55. ABADYE REYNAL (1989), pp. 150-1 e grafici a p. 154; EAD. (2010), pp. 26-7.

La studiosa tende a escludere che la causa principale di questa diminuzione possano essere stati i Vandali, proprio in virtù del fatto che il processo, che sembra graduale e continuo, è iniziato prima dell'arrivo dei Vandali in Africa.

56. GELARDA (2009), pp. 91-140.

57. MOLINARI (2002), p. 329.

58. Il *Monreale Survey*, di cui si sono occupati Jeremy Johns e Phil Perkins, «è

so che tra le ARS presenti ve ne sono numerose collocabili tra il 430 e il 475/500. In contrada Sant'Agata, 9 km a sud-est di Piana degli Albanesi, nel cimitero *sub-divo*, utilizzato durante tutto il v secolo con attardamenti fino ai primi decenni del vi⁵⁹, la maggior parte delle lucerne del corredo sono di provenienza africana con una prevalenza delle forme Atlante VIII e X⁶⁰. In tutta l'area urbana di Termini Imerese è relativamente abbondante la presenza di ARS di v secolo, di prima e di seconda metà, mentre scarseggiano i frammenti di ceramica comune di produzione locale, probabilmente a causa della massiccia importazione di quella africana⁶¹. Per quanto riguarda le lucerne, a Termini, si riscontra una discreta presenza di sigillata africana (forme VIII e X dell'Atlante) in contesti di IV e V secolo⁶². Anche nell'*hinterland* termitano, in località come Burgitabis (8 km dalla costa)⁶³, contrada Costa Schiavo⁶⁴, contrada Terre Bianche, località Guarnera⁶⁵, contrada Quaranta Salme⁶⁶, sono stati rinvenuti discreti quantitativi di ceramiche africane. Pure Saraceno di Favara ha restituito numerose testimonianze di materiale ceramico proveniente dall'Africa in contesti di V e VI secolo⁶⁷. Tali rinvenimenti fanno ragionevolmente ipotizzare che la costa nord-occidentale della Sicilia sia stata una delle rotte preferite dai mercanti provenienti dall'Africa vandala⁶⁸. Sostanzialmente analoga la situazione della parte meridionale dell'isola. Una zona particolarmente studiata è stata quella della Valle del Platani, che registra numerosi insediamenti di interesse per la nostra ricerca: contrada Fauma presenta discrete

una ricognizione archeologica, affiancata dall'analisi documentaria, di un'area assai estesa, situata all'interno della Sicilia occidentale e corrispondente al territorio concesso nel tardo XII secolo al monastero di S. Maria di Monreale»; JOHNS (1992), p. 408. Sui dati raccolti, ancora in buona parte frammentari, si veda ID. (1985, 1986, 1990, 1992) e la pagina personale di Phil Perkins (cfr. nota 43).

59. GRECO, MAMMINA, DI SALVO (1993), pp. 165-9.

60. GRECO, MAMMINA, DI SALVO (1993), pp. 168-9 con catalogo pp. 172-81.

61. BELVEDERE, BURGIO, MACALUSO, RIZZO (1993), pp. 232.

62. BELVEDERE, BURGIO, MACALUSO, RIZZO (1993), p. 259.

63. ALLIATA *et al.* (1998), I, pp. 164-9.

64. ALLIATA *et al.* (1998), II, pp. 349-54.

65. ALLIATA *et al.* (1998), II, pp. 276-82.

66. ALLIATA *et al.* (1998), I, pp. 77-88.

67. CASTELLANA (1994), p. 47 e il catalogo dal n. 73 al n. 176. La zona di provenienza dei reperti ceramici di contrada Saraceno, dal II al VII secolo è la Proconso-lare (ivi, p. 48). Sul sito anche WILSON (1990), p. 334 e n. 42 e pp. 196-7.

68. FENTRESS, PERKINS (1987), pp. 211-3.

attestazioni di sigillata africana⁶⁹; nella masseria Osteri nel feudo Cattà⁷⁰ (a circa 10 km dalla costa) è presente un frammento di coppa in sigillata africana della seconda metà di v secolo; in contrada Mizzaro Vecchio (a più di 16 km dalla costa) v'è una discreta presenza di sigillata africana di metà/fine v secolo e vi⁷¹; in contrada Serre Vocali le attestazioni di sigillata africana d'età vandalica sono molto abbondanti⁷²; in contrada Butertermini (a circa 2 km da Rafadali e 13 km dalla costa), il casale della masseria Genuardi⁷³ e, nella stessa zona poco più a nord, nella località denominata Canalicchio presentano attestazioni di sigillata africana di fine v secolo⁷⁴.

I due ripostigli aurei rinvenuti in Sicilia sembrerebbero indicare una discreta economia di scambi dell'isola con la zona orientale del Mediterraneo. Ben 38 monete su 41 del ripostiglio aureo di Butera sono riconducibili a imperatori d'Oriente⁷⁵: tale abbondanza di esemplari provenienti da Costantinopoli, parimenti riscontrata nel ben più povero tesoretto di Lipari⁷⁶ e in quello aureo di Comiso (sebbene in questo caso con un rapporto di 1/7 di monete orientali rispetto a quelle occidentali)⁷⁷ potrebbe fare pensare che i rapporti commerciali ed economici tra la Sicilia e la parte orientale dell'Impero abbiano continuato a essere floridi anche in età vandala. A Lampedusa, la più meridionale tra le isole siciliane, è presente una grande quantità di ceramica africana di v e vi secolo, testimone non soltanto di prosperità economica, ma anche del fatto che l'isola fu una delle mete in cui approdarono, con regolarità, navi e merci provenienti dall'Africa vandala⁷⁸.

Testimone della continuità nei commerci tra la città aretusea e l'Africa vandala è Procopio di Cesarea: alla vigilia dello sbarco di Belisario in Africa, Procopio, inviato a Siracusa per attingere infor-

69. RIZZO (2004), pp. 60-1.

70. RIZZO (2004), pp. 68-9 e n. 5.

71. RIZZO (2004), pp. 71-2 e nn. 16-20.

72. RIZZO (2004), pp. 95-7 e nn. 5-11.

73. RIZZO (2004), pp. 109-12 e nn. 34-36. Il casale cominciò ad essere abitato durante il iv secolo, ma le attestazioni di frequentazione divennero più abbondanti proprio tra v e vi secolo, con presenza di sigillata africana della seconda metà di v secolo.

74. RIZZO (2004), pp. 113-5, nn. 24-25 e pp. 151-2; ID. (2003), pp. 250-2.

75. GRIFFO (1956). Sul ripostiglio anche GUZZETTA (1995), pp. 21-2.

76. PACE (1935-45), IV, p. 219 e n. 4.

77. PANVINI ROSATI (1953); GRIFFO (1956), p. 176 n. 4.

78. DE MIRO (2007), pp. 1971-2 e 1976.

mazioni su possibili controffensive vandale in Sicilia, vi incontrò un suo amico di infanzia e concittadino, da tempo residente a Siracusa, che si occupava di commerci con Cartagine⁷⁹.

L'Africa vandala, oltre a esportare, continuò anche a importare dal resto del Mediterraneo. A titolo esemplificativo a Cartagine la presenza di merci provenienti dalle zone orientali del Mediterraneo è ben attestata. Se nel periodo compreso tra il 400 e il 425, circa il 10% della ceramica rinvenuta in città è di provenienza orientale, la percentuale raddoppia tra il 470 ed il 500, fino ad arrivare al 30% nel periodo successivo⁸⁰, con un crescendo costante che si spiega solo con una continuità e una costanza di scambi commerciali. Una discreta percentuale di anfore, cronologicamente collocabili tra la metà del v e gli inizi del vi secolo, proviene dal Mediterraneo orientale (soprattutto Palestina, ma anche Siria ed Egitto)⁸¹.

D'altronde anche le merci prodotte nel Mediterraneo orientale continuarono a essere esportate nell'Europa occidentale. Ad esempio, la cosiddetta *Late Roman C* e, in misura minore, anche la *Late Roman A* sono discretamente presenti in città dell'Europa occidentale, fino a Conimbriga (Coimbra) in Lusitania, tra il v e gli inizi del vi secolo⁸², e, per quanto riguarda l'Italia, solo per fare alcuni esempi, nel Sannio⁸³, nel Ravennate⁸⁴ e in Puglia dove raggiungono percentuali molto alte⁸⁵. D'altra parte, in Gallia e in Sardegna vi è una discreta attestazione di ceramiche comuni prodotte, tra la metà del v e gli inizi del vi secolo, a Costantinopoli⁸⁶.

In tale contesto di indubbia vitalità commerciale, risulta interessante l'ipotesi di Giovanni Uggeri, secondo cui l'*Itinerarium Maritimum*, giuntoci in appendice all'*Itinerarium Antonini*⁸⁷, è stato

79. PROCOP., *B.V.*, I, 143-15.

80. PENTZ (2002), p. 36 e pp. 155-9 per quanto riguarda i commerci con l'Oriente; con percentuali lievemente differenti in FULFORD, PEACOCK (1984), II, I, pp. 258-60.

81. FULFORD, PEACOCK (1984), I, 2, pp. 116-29.

82. REYNOLDS (1995), pp. 116-8 e fig. 161; HAYES (1980), pp. 525-27; ALARCÃO A., ALARCÃO J. (eds.) (1976), pp. 80-3.

83. IASIELLO (2007), pp. 202-5.

84. MACKENSEN (1987), pp. 237-9 e n. 60.

85. VOLPE, CASAVOLA, D'ALOIA, PIETROPAOLO (1998), pp. 724-6.

86. TRÈGLIA (2005), pp. 300-2 e 309. Anche se la presenza di questa ceramica aumenta, comprensibilmente, dalla metà del vi secolo.

87. CUNTZ (1929), pp. 77-85.

compilato tra il 450 e il 530, in pieno periodo vandalico, piuttosto che nell'età di Caracalla⁸⁸. Se ciò fosse vero, la particolare insistenza e analiticità con cui, nel documento, vengono trattate soprattutto le rotte che gravitavano nell'orbita del regno vandalo, con lo specifico riferimento a quelle di Cartagine/Roma, Cartagine/Sicilia e Cartagine/Sardegna, sarebbe un'ulteriore testimonianza dell'importanza dei traffici marittimi tra l'Africa vandala e il resto del Mediterraneo occidentale.

Anche i rinvenimenti numismatici sembrano confermare come l'economia dell'Africa vandala fosse improntata allo scambio con il resto del Mediterraneo⁸⁹. La politica monetaria dei Vandali, fortemente protezionista nei confronti dell'argento africano ma contemporaneamente intenta a raccogliere oro dai territori romani, è comprensibile solo se inserita in un sistema economico basato su una consistente politica di esportazione e scambio⁹⁰. Cécile Morrisson sostiene che i Vandali hanno sostanzialmente rispettato il monopolio monetario dell'Impero non coniando mai monete d'oro; mentre la discreta diffusione di emissioni proto-vandale e vandale in bronzo e rame lungo le zone costiere del Mediterraneo (penisola italiana, Sicilia, Sardegna, Gallia, Grecia, Siria) è un segnale evidente del dinamismo degli scambi commerciali⁹¹. In Italia monete vandale in rame sono presenti in oltre quaranta siti disseminati lungo tutta la penisola come Milano, la zona del Trevigiano, Padova, Ge-

88. UGGERI (1996), pp. 1462-7: oltre al contenuto, anche motivazioni di tipo linguistico e ortografico spingono lo studioso a dare una datazione così alta.

89. Per la monetazione di V secolo, BUTTREY (1976), pp. 157-97; METCALF, HITCHNER (1980), pp. 185-270 e su quella vandala in particolare MORRISSON (2003), pp. 65-84.

90. CASTRIZIO (2004); MORRISSON (2001). A quest'ultima si rimanda anche in merito al problema della datazione della monetazione proto vandala e per cronologia comparata delle emissioni vandale anonime (ivi, pp. 157 e 159, tab. 4). Sulla monetazione vandala si veda inoltre WROTH (1911) (pionieristico ma molto datato, si trattava del catalogo delle monete vandale, ostrogote e longobarde presenti al British Museum) ma soprattutto MORRISSON, SCHWARTZ (1982), pp. 149-79; MORRISSON *et al.* (1985), pp. 123-33; MORRISSON (2003), pp. 65-84; ARSLAN (1978, 2005, 2007); GRIERSON, BLACKBURN (2006), pp. 17-23.

91. MORRISSON (2001), p. 160 e n. 7 e pp. 168-71. Del resto, in base alla cronologia delle monete rinvenute, non è possibile individuare cali nella circolazione monetaria e quindi nelle esportazioni, se non agli inizi del VI secolo, quando sembrò esserci una lieve diminuzione della diffusione del circolante vandalo fuori dall'Africa (ivi, pp. 169-71).

nova⁹², Roma, Venosa, Isernia, Lucera, Massafra e Monte Sant'Angelo nel Foggiano, ma anche in Sardegna: a *Cornus*, Sadali, Villanova Forru, Sassari, Pula, Domus de Maria e Teulada⁹³.

È possibile che la talassocrazia vandala abbia, involontariamente, messo in moto meccanismi che finirono per favorire gli scambi commerciali in Africa – che venne liberata del tutto dalla pesante tassazione imperiale⁹⁴ – e all'interno del Mediterraneo. Dopo la perdita della provincia africana, che forniva da sola circa i 2/3 del frumento fiscale annuo all'Urbe⁹⁵, Roma fu costretta a cercare altre fonti di approvvigionamento granario come la Sardegna – anch'essa però poco dopo conquistata dai Vandali –, le coste occidentali della penisola iberica, alcune zone dell'Italia meridionale tirrenica e la Sicilia che, non cadendo mai interamente in mano a Gaiserico, divenne la principale sorgente dell'Annona romana. Ovviamente ciò non sfuggì a chi possedeva latifondi nelle zone di produzione granaria, possessori che diventarono sempre più attenti alle loro proprietà, come testimoniano alcune sontuose ville della Sicilia centrale e orientale⁹⁶.

Ancora, con l'interruzione della fornitura di frumento africano al mercato annonario dell'Urbe, parte del *surplus* granario di *Byzantina* e Proconsolare poterono essere stornati su altre piazze mediterranee, grazie alla maggiore libertà di mercato che si era creata⁹⁷. Durante i periodi di lotta tra Vandali e Ravenna, neanche gli imperiali riuscirono a controllare in pieno i flussi economici né ad avere piena disponibilità dei porti mediterranei. Inoltre dopo la deposizione di Romolo Augustolo e il periodo di incertezze che ne seguì, il mercato annonario ebbe, sempre più frequentemente, delle disfunzioni. Per tale ragione vi furono periodi, anche piuttosto prolungati, durante i quali Roma non riuscì più a rifornirsi o co-

92. Uno studio su una moneta vandala rinvenuta a Genova in PERA (1998), pp. 1455-62.

93. Per l'Italia si veda ARSLAN (1978), il saggio di repertorio di ID. (2005) e aggiornamento 2007.

94. PENTZ, (2002), p. 36.

95. Si vedano CRACCO RUGGINI (1995), pp. 264 e 295 n. 252 e KISLINGER, (cds.), con relativa bibliografia nelle note 17-19.

96. Ad esempio *Lauricius* per il quale si rimanda alle puntuali ed attente considerazioni in CALIRI (2003). Per una panoramica sui principali punti di vista degli storici sulla storia economica della Sicilia tardo antica si rimanda a VERA (1997-98), pp. 33-73, CRACCO RUGGINI (1980), pp. 3-96.

97. FENTRESS, PERKINS (1987), pp. 211-3, ma anche WILSON (1990), p. 336.

munque a comprare la stessa quantità di grano dei periodi precedenti delle altre zone produttrici, si pensi ancora una volta soprattutto all'Italia meridionale e alla Sicilia. Certamente anche per i mercanti delle altre zone fornitrici di grano la scomparsa dell'Annona, e dei sussidi statali destinati ai proprietari di navi, inizialmente deve essere stato un duro colpo, ma tali disagi furono rapidamente controbilanciati dall'apertura di un mercato più libero, che nel giro di poco tempo avrebbe dato buoni frutti⁹⁸.

Pertanto, sebbene i dati a nostra disposizione siano ancora pochi – le fonti letterarie in merito sono pressoché assenti – e frammentari, alla luce della documentazione analizzata, deve essere definitivamente abbandonata l'idea che una crisi economica abbia colpito l'Africa vandala e le zone del Mediterraneo poste sotto l'influenza, diretta o indiretta, degli uomini di Gaiserico e dei suoi discendenti o che, al contempo, l'economia mediterranea abbia ristagnato per quasi un secolo⁹⁹. Né la direttrice di scambi sud-est, né quella nord-ovest patirono per la presenza dei Vandali. Dopo la conquista vandala di Cartagine non è possibile parlare di una crisi di produzione delle merci africane, le cui officine vennero spesso ristrutturare, né è ravvisabile una rarefazione sostanziale dei rapporti commerciali tra Africa vandala e porti mediterranei. Si assistette certamente a una flessione graduale delle esportazioni, differenziata a seconda delle merci, più precoce per le anfore, più lenta e tarda per altre, ma all'interno di un contesto di declino parziale iniziato già dalla fine del IV secolo, dove, tuttavia, la vitalità commerciale del regno barbarico continuò ad apparire significativa. C'è inoltre, soprattutto nel V secolo, una parziale modifica delle rotte commerciali: cambiano i centri verso cui sono esportate le merci africane, con una preferenza per le isole e per la parte mediterranea delle coste spagnole¹⁰⁰,

98. La Sicilia, ad esempio, grazie alla presenza vandala in Africa, vide parzialmente rivitalizzarsi il suo ruolo agricolo mediterraneo. Si veda GELARDA (2009), in particolare le conclusioni.

99. AIELLO (2006), p. 1112; CALIRI (2002), p. 1693 e n. 2, con relativi riferimenti bibliografici. In tale senso una recente e ben documentata ricerca sulle carestie e le pestilenze che colpiscono il Mediterraneo dalla metà del IV fino al VII secolo, non evidenzia una particolare recrudescenza di tali fenomeni durante il secolo del regno vandalo, né in Africa né nella parte occidentale del *Mare Internum* (STATHAKOPOULOS, 2003, pp. 228-64). Anche CRACCO RUGGINI (1995, pp. 175-6) parla di carestie che colpiscono l'Italia tra il sacco gensericiano di Roma e il 463, ossia un periodo di "soli" otto anni a fronte di quasi un secolo di regno vandalo.

100. PANELLA (1986), p. 262.

come incidentalmente testimoniato anche da Procopio¹⁰¹. Il mercato del Mediterraneo orientale non fu mai del tutto abbandonato, come dimostrano la diffusione degli *spatia* e della ceramica africana, per quanto con la ripresa della produzione di ceramica fine dai centri orientali e microasiatici si ebbe nella parte orientale, già dagli inizi del v secolo, una netta flessione delle importazioni di merce africana, quasi completamente rimpiazzata da questi nuovi prodotti, competitivi a livello qualitativo¹⁰².

Una continuità sostanziale con il periodo precedente che, pur con alcuni doverosi distinguo, permise ai mercanti cartaginesi di commerciare le merci provenienti dall'Africa in buona parte del Mediterraneo, con preferenza per l'Europa meridionale, ai Vandali di sfruttare e utilizzare in Africa il sistema economico romano, ben rodato e funzionale, e ai mercanti del Mediterraneo orientale di continuare a vendere le loro merci anche ad occidente. Una continuità anche nelle rotte commerciali, sostanzialmente immutate rispetto al periodo tardo imperiale.

Oggi, basandosi soprattutto sulle testimonianze archeologiche, non si pensa più al Mediterraneo in età vandala come a un periodo di decadenza, ma se ne dà un giudizio positivo [...]. I resti della cultura materiale testimoniano una notevole vivacità di scambi nel Mediterraneo almeno per tutto il v secolo, e l'Africa resta al centro dell'attività produttiva e commerciale¹⁰³.

Bibliografia

- ALARCÃO A., ALARCÃO J. (éds.) (1976), *À propos des céramiques de Conimbriga, Table ronde Université de Gascogne (Coimbra, 25-26-27 mars 1975)*, (Coimbra, 14), Paris.
- ABADIE REYNAL C. (1989), *Céramique et commerce dans le bassin Égée du IV au VII siècle*, in *Hommes et richesses dans l'Empire Byzantin*, t. 1, Paris, pp. 143-59.
- ABADIE REYNAL C. (2010), *Les échanges interrégionaux de céramiques en Méditerranée orientale entre le IV et le VIII siècle*, in *Aspekte der Warenversorgung im östlichen Mittelmeerraum (4. bis 15. Jahrhundert)*, *Akten des gleich-*

101. Si tratta di un passo di PROCOP., *B.V.*, 1, 24. Una nave mercantile era partita da Cartagine alla volta del regno visigoto.

102. FERRAZZOLI, RICCI (2006), pp. 1562-3.

103. Così afferma Lietta De Salvo nel suo intervento *I commerci mediterranei in età vandala*, in *Seminario internazionale di Messina, Guerrieri, mercanti, profughi e infermi nel Mare dei Vandali (Messina 7-8 settembre 2009)*, (cds.). Ringrazio l'autrice che mi ha concesso di vedere le bozze provvisorie del suo lavoro.

- namigen internationalen Symposiums (Wien, 19-22 Oktober 2005)*, hrsg. von E. KISLINGER, J. KODER, A. KÜLZER, Wien.
- AIELLO V. (2006), *La marina vandala e il commercio mediterraneo. Un problema storiografico*, in *L'Africa romana XVII*, pp. 1111-26.
- ALLEGRO N., SVANERA S. (2001), *S. Maria Capua Vetere, Proprietà Merola* (Campagne di scavo 1996-1997), «*Bollettino di Archeologia*», 37-38, pp. 83-7.
- ALLIATA V., BELVEDERE O., CANTONI A., CUSIMANO G., MARESCALCHI P., VASSALLO S. (1998), *Himera III*, Roma.
- ANSELMINO L. (1986), *Le lucerne tardoantiche produzione e cronologia*, in A. GIARDINA (a cura di), *Società romana e Impero tardoantico*, Bari, III, pp. 227-40.
- ARTHUR P., KING K. (1987), *Scavo in proprietà Carrillo, S.M.C.V.: contributo per una conoscenza di Capua tardo antica*, «*ArchMed*», 14, pp. 517-35.
- ARSLAN E. A. (1978), *Le Monete di Ostrogoti, Longobardi e Vandali*, Milano.
- ARSLAN E. A. (2005), *Il saggio di repertorio nei ritrovamenti di moneta vandala, altomedievale (489-1002), bizantina e islamica in Italia peninsulare e insulare, con Corsica, Canton Ticino, Istria croata*, (CISAM, Testi, Studi, Strumenti, 18), Spoleto.
- ARSLAN E. A. (2007), *Aggiornamento del saggio di repertorio dei ritrovamenti di moneta vandala, altomedievale (489-1002), bizantina e islamica in Italia peninsulare e insulare, con Corsica, Canton Ticino, Istria croata*, reperibile in <http://www.ermannoarслан.eu/Repertorio/RepertorioAMAggiornamento.pdf>
- BAYNES N. H. (1960), *M. Pirenne and the Unity of the Mediterranean World, in Byzantine Studies & other Essays*, London.
- BÉJAOUI F. (1995), *Une église d'époque vandale à Henchir el-Goussset*, «*Africa*», 13, pp. 101-22.
- BÉJAOUI F. (1997), *Céramique et religion chrétienne. Les thèmes bibliques sur la sigillée Africaine*, Tunis.
- BÉJAOUI F. (2002), *État des découvertes d'époque chrétienne des dix dernières années en Tunisie*, «*Antiquité Tardive*», 10, pp. 197-211.
- BELVEDERE O., BURGIO A., MACALUSO R., RIZZO M. S. (1993), *Termini Imerese. Ricerche di topografia e di archeologia urbana*, Palermo.
- BENSEDDIK N., POTTER T. W. (1986), *Fouilles du forum de Cherchel. Rapport préliminaire*, (BAA, Suppl., 4), Alger.
- BENSEDDIK N., POTTER T. W. (1993), *Fouilles du forum de Cherchel. Rapport Finale*, (BAA, Suppl., 6), Alger.
- BONIFAY M. (2004), *Études sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, (BAR Int. Ser., 1301), Oxford.
- BONIFAY M. (2005), *Observations sur la diffusion des céramiques africaines en Méditerranée orientale durant l'antiquité tardive*, (Travaux et mémoires, 15), éd. par F. BARATTE *et al.*, Paris, pp. 565-81.
- BUTTREY TH. V. (1976), *The Coins -1975. Excavations at Carthage conducted*

- by the University of Michigan 1-1975, ed. by J. H. HUMPHREY, Tunis, pp. 157-97.
- CALIRI E. (2002), *Praedia pistoria e possessores africani in età vandalica a proposito di Valentiniano III*, *Nov. 34*, in *L'Africa romana* xv, pp. 1693-710.
- CARANDINI A. (1983), *Gli scavi italiani a Cartagine. Rapporto preliminare delle campagne 1973-1977*, «QAL», 13, pp. 14-8.
- CARIGNANI A. (1986), *La distribuzione delle anfore africane tra III e VII secolo*, in A. GIARDINA (a cura di), *Società romana e Impero tardoantico*, Bari, III, pp. 273-7.
- CASTELLANA G. (1992), *La sigillata africana dell'insediamento di età imperiale romana e bizantina del Saraceno di Favara presso Agrigento*, «*Sicilia Archeologica*», xxv, n. 78/79, pp. 45-70.
- CASTRIZIO D. (2004), *Per una rilettura del sistema monetale vandalo (note preliminari)*, in *L'Africa romana* xv, pp. 741-55.
- CELA ESPÍN X., REVILLA CALVO V. (2005), *Contextos cerámico de los siglos v a VII del Municipium de Ilvro (Matarò, Barcelona). Evidencia material, hàbitat y dinàmica econòmica de una ciudad del litoral hispano*, in *LRCW*, 1, pp. 203-22.
- CIOTOLA A. (2006), *Alcuni contesti con lucerne africane di Roma*, in *L'Africa romana* xvii, pp. 1549-60.
- CLOVER F. M. (1982), *Emperor Worship in Vandal Africa*, in G. WIRTH (Hrsg.), *Romanitas, Christianitas. Untersuchungen zur Geschichte und Literatur der römischen Kaiserzeit*, Berlin-New York, pp. 661-74.
- CONANT J. P. (2004), *Literacy and Private Documentation in Vandal North Africa The Case of the Albertini Tablets*, in A. H. MERRILLS (ed.), *Vandals, Romans and Berbers. New Perspectives on Late Antique North Africa*, Aldershot, pp. 199-224.
- COURTOIS CH. (1955), *Les Vandales et l'Afrique*, Paris.
- CRACCO RUGGINI L. (1980), *La Sicilia tra Roma e Bisanzio*, in *Storia della Sicilia*, III, Napoli, pp. 3-96.
- CRACCO RUGGINI L. (1995), *Economia e società nell'Italia Annonaria. Rapporti fra agricoltura e commercio dal IV al VI secolo d.C.*, Bari.
- CUNTZ O. (1929), *Itineraria Romana*, Leipzig (rist. anast. Stuttgart 1990).
- DE MIRO A. (2007), *Lampedusa tra il IV ed il VII secolo nuovi dati dalle esplorazioni archeologiche*, in *IX Congresso Nazionale di Archeologia Cristiana, (Agrigento, 20-25 novembre 2004)*, a cura di R. M. BONACASA CARRA, E. VITALE, Palermo, pp. 1969-82.
- DE VINGO P. (2005), *Liguria in Late Antiquity and in the Early Middle Ages Its Trade Relations With Western and Eastern Mediterranean Sea through Transport Amphorae*, in *LRCW*, 1, pp. 341-53.
- DIETZ S., LADJIMI SEBAÏ L., BEN HASSEN H. (eds.) (1995), *Africa Proconsularis* (Regional Studies in the Segermes Valley of Northern Tunisia 1, 2), Copenhagen.
- DUVAL N., SLIM L., BONIFAY M., PITON J., BOURGEOIS A. (2002), *La céra-*

- mique africaine aux époques vandales et byzantines*, «Antiquité Tardive», 10, pp. 177-98.
- FENTRESS E., PERKINS P. (1987), *Counting African Red Slip Ware*, in *L'Africa romana* v, pp. 205-14.
- FERRAZZOLI A. F., RICCI M. (2006), *Scambi commerciali fra l'Africa settentrionale e la Cilicia*, in *L'Africa romana* xvii, pp. 1561-72.
- FULFORD M. G. (1980), *Carthage Overseas Trade and the Political Economy c. A.D. 400-700*, (Reading Medieval studies, vi), pp. 68-80.
- FULFORD M. G., PEACOCK D. P. S. (1984), *Excavation at Carthage the British Mission*, 1, 1-2, Sheffield.
- GELARDA I. (2009), *I Vandali e la Sicilia*, Tesi di Dottorato in Storia della Sicilia antica (xxi ciclo, a.a. 2007-09), Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Palermo.
- GIARDINO L., ARTHUR P. R., CIONGOLI G. P. (2000), *Lecce. Frammenti di storia urbana. Tesori archeologici sotto la Banca d'Italia*, Bari.
- GRECO C., MAMMINA G., DI SALVO R. (1993), *Necropoli Tardoromana in c.da S. Agata (Piana degli Albanesi)*, in *Di terra in terra. Nuove scoperte archeologiche nella provincia di Palermo*, Catalogo della mostra, Palermo, pp. 161-84.
- GRIERSON PH., BLACKBURN M. (2006), *Medieval European Coinage: Vol. 1, The Early Middle Ages (5th-10th Centuries)*, 1, Cambridge, pp. 17-23.
- GRIFFO P. (1956), *Ripostiglio di monete auree del v sec. d.C. da Butera*, «AIIIN», pp. 167-77.
- GURT Y ESPARRAGUERA J. M., BUXEDA Y GARRIGOS J., CAU ONTIVEROS M. A. (2005), *Cooking Wares and Amphorae in the Mediterranean Archaeology and Archaeometry*, in *LRCW*, 1, pp. 223-54.
- GUZZETTA G. (1995), *La circolazione monetaria in Sicilia dal IV al VII secolo d.C.*, «BNum», a. XIII, s. 1, 25, pp. 7-30.
- HAYES J. W. (1972), *Late Roman Pottery*, London.
- HAYES J. W. (1980), *Supplement to Late Roman Pottery*, London.
- HURST H. R., ROSKAM S. P. (1984), *Excavation at Carthage. The British Mission*, 1. *The Avenue du Président Habib Bourguiba*, Salamambo, Sheffield.
- IASIELLO I. M. (2007), *Samnium. Assetti e trasformazioni di una provincia tardo antica*, Bari.
- JOHNS J. (1985), *The Monreale Survey Indigenes and Invaders in Mediaeval West Sicily*, (Papers in Italian Archaeology, iv), eds. by C. MALONE, S. STODDART, Oxford, pp. 215-23.
- JOHNS J. (1986), *Nota sugli insediamenti rupestri musulmani nel territorio di S. Maria di Monreale nel dodicesimo secolo*, in *La Sicilia rupestre nel contesto delle società mediterranee*, Atti VI Convegno internazionale di Studi sulla civiltà rupestre medievale nel mezzogiorno, (Catania-Pantalica-Ispica, 7-12 settembre 1981), a cura di C. D. FONSECA, Galatina.
- JOHNS J. (1990), *The Monreale Survey 1989*, (Archaeological Reports), Newcastle, pp. 19-25.
- JOHNS J. (1992), *Monreale Survey l'insediamento nell'alto Belice dal Paleoli-*

- tico superiore al 1250 d.C.*, in *Atti Giornate internazionali di studi sull'area Elima*, (Gibellina, settembre 1991), Pisa-Gibellina, pp. 407-20.
- KEAY S. J. (1984), *Late Roman Amphorae in the Western Mediterranean. A Typology and Economic Study the Catalan Evidence*, Oxford.
- KISLINGER E. (1994), *Zwischen Vandalen, Goten und Byzantinern: Sizilien im 5. und frühen 6. Jahrhundert*, «Byzantina et Slavica Cracoviensia», 2, pp. 31-51.
- KISLINGER E. (2002), *Archeologia e storia: ricostruire insieme la Sicilia bizantina*, in *Byzantino-sicula IV, Atti del 1 Congresso internazionale di archeologia della Sicilia bizantina*, (Corleone, 28 luglio-2 agosto 1998), a cura di R. M. CARRA BONACASA, Palermo, pp. 89-103.
- KISLINGER E. (cds.), *La Sicilia tra Vandali e Impero romano nel v secolo. La marginalità del centro*, in *Guerrieri, mercanti, profughi e infermi nel Mare dei Vandali, Atti del seminario internazionale di studi*, (Messina, 7-8 settembre 2009), a cura di V. AIELLO (cds.).
- LANCEL S. (1992), *Carthage*, Paris.
- CALIRI E. (2003), *Il cubiculario Lauricio. Squarci di storia agraria siciliana nel v sec. d.C.*, «Mediterraneo Antico», VI, 1, pp. 429-68.
- LEPELLEY C. (1989), *Peuplement et richesses de l'Afrique romaine tardive*, in *Hommes et richesses dans l'Empire byzantin 1, IV^e-VII^e siècle*, Paris, pp. 17-30.
- LEQUÈMENT R. (1979), *Fouilles à l'amphithéâtre de Tebessa (1965-1968)*, Alger.
- LILLIU G. (1984), *Presenze barbariche in Sardegna dalla conquista dei Vandali*, in G. PUGLIESE CARRATELLI (a cura di), *Magistra barbaritas. I barbari in Italia*, Milano, pp. 559-70.
- MACIAS SOLÈ J. M., REMOLÀ VALLVERDÚ J. A. (2005), *La cultura material de Tarraco-Tarracona (Hispania Terraconensis-Regnum Visigothorum), ceràmica comùn y anfora*, in *LRCW*, 1, pp. 125-35.
- MAHJOUBI A. (1978), *Recherches d'histoire et d'archéologie à Henchir el-Faouar (Tunisie). La cité des Belalitani Maires*, Tunis.
- MATTINGLY D. J., BRUCE HITCHNER R. (1995), *Roman Africa. An Archaeological Review*, «JRS», 85, pp. 165-213.
- MAZZA M. (1997-98), *I Vandali, la Sicilia e il Mediterraneo nella tarda antichità*, «Kokalos», XLIII-XLIV, 1, pp. 107-38.
- MACKENSEN M. (1987), *Mediterrane Sigillata, Lampen und Amphoren*, in V. BIERBRAUER (Hrsg.), *Invillino-Ibligo in Friaul*, München.
- MACKENSEN M. (1998a), *New evidence for Central Tunisian Red Slip Ware with Stamped Decoration (ARS style D)*, «JRA», 11, pp. 355-70.
- MACKENSEN M. (1998b), *Centres of African Red Slip ware production in Tunisia from the late 5th to the 7th Century AD*, in *La ceramica in Italia VI-VII secolo, Atti del convegno in onore di John W. Hayes*, (Roma maggio 1995), a cura di L. SAGUI, Firenze, pp. 23-39.
- MACKENSEN M., SCHNEIDER G. (2002), *Production Centres of African Red Slip Ware (3rd-7th c.) in Northern and Central Tunisia. Archaeological Provenan-*

- ce and Reference Groups Based on Chemical Analysis*, «JRA», 15, pp. 122-58.
- MERRILLS A. H., MILES R. (2010), *The Vandals*, Oxford.
- METCALF W. E., HITCHNER B. R. (1980), *The Coins, 1977*, in *Excavations at Carthage conducted by the University of Michigan 5-1977*, ed. J. H. HUMPHREY, New Delhi, pp. 185-270.
- MOHAMED A., FENTRESS E. (1985), *Fouilles de Sétif 1978-1982. La construction de la ville islamique*, in *Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord, actes du 1^{er} Colloque international, (Grenoble 5-9 avril 1983)*, éd. par S. LANCEL, Paris, pp. 469-78.
- MOLINARI A. (2002), *Insediamiento rurale e fortificazioni nella Sicilia occidentale in età bizantina. Vecchi e nuovi dati su Segesta e Selinunte*, in *Byzantinistica IV, Atti del I Congresso Internazionale di Archeologia della Sicilia bizantina, (Corleone, 28 luglio-2 agosto 1998)*, a cura di R. M. CARRA BONACASA, Palermo, pp. 323-53.
- MORRISSON C., BRENOT C., BARRANDON J.-N., CALLU J. P., POIRIER J., HELLEUX R. (1985), *L'Or monnayé, I. Purification et altérations de Rome à Byzance*, (Cahiers Ernest Babelon, 2), Paris.
- MORRISSON C., SCHWARTZ J. H. (1982), *Vandal Silver Coinage in the name of Honorius*, «American Numismatic Society Museum Notes», 27, pp. 149-79.
- MORRISSON C. (2001), *Caratteristiche ed uso della moneta protovandalica e vandalica*, in P. DELOGU (a cura di), *Le invasioni barbariche nel meridione dell'Impero: Visigoti, Vandali, Ostrogoti*, Soveria Mannelli, pp. 151-80.
- MORRISSON C. (2003), *L'atelier de Carthage et la diffusion de la monnaie frappée dans l'Afrique vandale e byzantine (439-695)*, «Antiquité Tardive», 11, pp. 65-84.
- PACE B. (1935-1945), *Arte e civiltà*, Roma-Napoli.
- PALMIERI L. (2006), *I Vandali e l'olio produzione e commerci nell'Africa del V secolo d.C.*, in *L'Africa romana XVII*, pp. 1081-90.
- PANELLA C. (1983), *Le anfore di Cartagine nuovi elementi per la ricostruzione dei flussi commerciali del Mediterraneo in età imperiale romana*, «Opus», 2, pp. 53-73.
- PANELLA C. (1986), *Le anfore tardoantiche centri di produzione e mercati preferenziali*, in A. GIARDINA (a cura di), *Società romana e Impero tardoantico*, Bari, IV, pp. 251-71.
- PANI ERMINI L. (1984), *La Sardegna e l'Africa nel periodo Vandalico*, in *L'Africa romana II*, pp. 105-22.
- PANVINI ROSATI F. (1953), *Ripostiglio di aurei tardo-imperiali a Comiso*, «RAL», VIII, 7-10, pp. 422-40.
- PASQUINUCCI M., ALESSI D., BIANCHINI S., DEL RIO A., MENCHELLI S. (1996), *Circolazione di merci africane nel Tirreno settentrionale (I-VII sec. d.C.)*, in *L'Africa romana XII*, pp. 1401-22.

- PAVOLINI C. (1983), *Considerazioni sulla diffusione delle lucerne in terra sigillata prodotte in Tunisia*, «Opus», 2, pp. 43-51.
- PAVOLINI C. (1986), *La Circolazione delle lucerne in terra sigillata africana*, in A. GIARDINA (a cura di), *Società romana e Impero tardoantico*, Bari, III, pp. 241-50.
- PEACOCK D. P. S., BEJAOU F., BEN LAZREG N. (1989), *Roman Amphora Production in the Sabel Region of Tunisia*, in *Amphores romaines et histoire économique dix ans de recherche*, Actes du colloque (Sienne, 22-24 Mai 1986), Rome, pp. 179-222.
- PENTZ P. (2002), *From roman proconsularis to islamic Ifrīqiyah*, Göteborg.
- PERA R. (1998), *Una moneta con contromarca vandalica dagli scavi di Genova*, in *L'Africa romana XIII*, pp. 1455-62.
- PERGOLA PH. (1988), *Economia e religione nella Sardegna vandala: nuovi dati da scavi e studi recenti*, in *L'Africa romana VI*, pp. 553-59.
- PIETRA G. (2004), *I Vandali in Sardegna nuove acquisizioni dai relitti del porto di Olbia*, in *L'Africa romana XVI*, pp. 1307-20.
- PIETRA G. (2006), *La ceramica sigillata africana D in Sardegna dinamiche storiche ed economiche tra tardoantico e alto Medioevo*, in *L'Africa romana XVII*, pp. 1749-76.
- POTTER T. W. (2001), *Le città romane dell'Africa settentrionale nel periodo vandalico*, in *Le invasioni barbariche nel meridione dell'Impero Visigoti, Vandali, Ostrogoti*, Atti del Convegno Casa delle Culture di Cosenza (luglio 1998), a cura di P. DELOGU, Soveria Mannelli, pp. 119-150.
- REYNOLDS P. (1995), *Trade in the Western Mediterranean, AD 400-700: the ceramic evidence*, (BAR Int. Ser., 604), Oxford.
- RIZZO M. S. (2003), *Le dinamiche del popolamento rurale di età tardoantica e medievale nella Sicilia centromeridionale*, in *II Congresso Nazionale di Archeologia Medievale*, (Brescia, settembre-ottobre 2000), a cura di P. BROGIOLO, Firenze, pp. 249-53.
- RIZZO M. S. (2004), *L'insediamento medievale nella Valle del Platani*, Roma.
- SCIALLANO M., SIBELLA P. (1991), *Amphores. Comment les identifier?*, Aix-en-Provence.
- SORICELLI G. (1994), "Terra sigillata" della prima, media e tarda età imperiale, in P. ARTHUR (a cura di), *Il Complesso Archeologico di Carminiello ai Manesi, Napoli (Scavi 1983-1984)*, Galatina, pp. 109-68.
- STATHAKOPOULOS D. CH. (2003), *Famine and Pestilence in the Late Roman and Early Byzantine Empire*, Birmingham.
- THÉBERT Y. (1983), *L'évolution urbaine dans les provinces orientales de Afrique romaine tardive*, «Opus», 2, pp. 99-131.
- TORTORELLA S. (1983), *Produzione e circolazione della ceramica Africana di Cartagine (v-vii sec.)*, «Opus», 2, pp. 15-29.
- TORTORELLA S. (1986), *La ceramica fine da mensa africana dal IV al VII secolo d.C.*, in A. GIARDINA (a cura di), *Le merci, gli insediamenti. Società romana e Impero tardoantico*, Roma, III, pp. 211-25.

- TORTORELLA S. (1995), *La ceramica africana. Un bilancio dell'ultimo decennio di ricerche*, in P. TROUSSET (éd.), *Productions et exportations africaines. Actualités archéologiques*, Pau, pp. 79-102.
- TORTORELLA S. (1998), *La sigillata africana in Italia nel VI e nel VII secolo d.C. problemi di cronologia e distribuzione*, in *La Ceramica in Italia VI-VIII secolo, Atti del Convegno di Roma in onore di J. W. Hayes (Roma, 11-13 maggio 1995)*, a cura di L. SAGUI, Firenze, pp. 41-69.
- TRÈGLIA J. C. (2005), *Importation de céramiques communes de mer Égée et de Constantinople en Gaule méridionale durant l'Antiquité tardive (IV^e-VII^e s.)*, in *LRCW*, 1, pp. 299-310.
- TURNOVSKY P. (2005), *The Morphological Repertory of Late Roman/Early Byzantine Coarse Wares in Ephesos*, in *LRCW*, 1, pp. 635-46.
- UGGERI G. (1996), *Relazioni tra Nord Africa e Sicilia in età vandalica*, in *L'Africa romana XII*, pp. 1457-67.
- VERA D. (1997-98), *Fra Egitto ed Africa, fra Roma e Costantinopoli, fra anno-na e commercio la Sicilia nel Mediterraneo tardo antico*, «Kokalos», XLIII-XLIV, pp. 33-73.
- VOLPE G., CASAVOLA L., D'ALOIA F., PIETROPAOLO L. (1998), *Le ceramiche tardo antiche della villa di Agnuli Mattinata FG*, in *La Ceramica in Italia VI-VIII secolo, Atti del Convegno di Roma in onore di J. W. Hayes (Roma 11-13 maggio 1995)*, a cura di L. SAGUI, Firenze, pp. 723-34.
- WILSON R. J. (1988), *Trade and Industry in Sicily during the Roman Empire*, in *ANRW*, II, 1, 1, pp. 207-305.
- WILSON R. J. (1990), *The Sicily under the Roman Empire. The Archaeology of a Roman Province, 36 BC-AD 535*, Warminster.

Alessia Contino
Tripolitana Antica e Dressel 26 a Roma
Il caso del Nuovo Mercato Testaccio
Dati preliminari

Si riportano i risultati di una ricerca effettuata sul materiale ceramico proveniente da uno scavo urbano realizzato a Roma, nell'area del Testaccio, tra aprile 2005 e novembre 2009. La ricerca si è occupata di alcune forme anforiche africane, sviluppatesi tra il I e il III secolo, inquadrabili nella definizione di anfore preafricane o anfore africane precoci, che rappresentano tipi anticipatori delle produzioni classiche (Africana I, Africana II, Tripolitana I). In particolare verranno illustrati i risultati pertinenti a due forme anforiche sviluppatesi tra il II a.C e il I d.C., l'anfora Tripolitana Antica e la Dressel 26.

Parole chiave: Tripolitana Antica, Dressel 26, anfore, Testaccio.

Il contesto di rinvenimento

Lo scavo del Nuovo Mercato Testaccio, un quadrilatero di circa un ettaro all'interno della città storica, ha restituito una stratigrafia ininterrotta dall'età primo imperiale (forse tardo repubblicana) alla età moderna; in questa sede mi limiterò a indicare in linea generale i livelli di età romana¹.

Una fase primoimperiale ha messo in luce, nel settore nordorientale dello scavo e poi in quello occidentale, un sistema di ambienti coperti e cortili scoperti con una viabilità di servizio, che risultano peculiari per il materiale da costruzione utilizzato. Tutti i

* Alessia Contino, Soprintendenza Speciale per i Beni Archeologici di Roma.

1. R. SEBASTIANI, M. SERLORENZI, *Indagini archeologiche al Nuovo Mercato di Testaccio a Roma*, «AIACNews», 2, 2007, pp. 3-7; R. SEBASTIANI, M. SERLORENZI (a cura di), *Il progetto del Nuovo Mercato di Testaccio*, «Workshop di Archeologia Classica», 5, 2008, pp. 137-71; IDD., *Nuove scoperte di Testaccio (Roma): tecniche costruttive, riuso e smaltimento dei contenitori anforici pertinenti ad horrea e strutture utilitarie di età imperiale*, in J. ARCE, B. GOFFAUX (éds.), *Horrea d'Hispanie et de la Méditerranée romaine*, Madrid 2011, pp. 67-96.

muri sono infatti realizzati con anfore svuotate e reimpiegate, impilate le une sulle altre. Allo stato attuale questo sistema di ambienti è stato identificato come un'ampia area di discariche per materiale edilizio di reimpiego, costituito per la maggior parte da frammenti di anfore e laterizi.

La successiva fase di età medioimperiale è caratterizzata, nella porzione occidentale dello scavo, dai livelli di costruzione di un edificio di forma trapezoidale, identificato come *horreum*, costituito da file di ambienti rettangolari prospettanti su un ampio piazzale porticato centrale. Della struttura orrearia si conservano esclusivamente i livelli di costruzione, l'*horreum* venne infatti interamente spoliato in età antica (fine III-inizi IV sec.) fino alle soglie del piano terreno. Le fondazioni dell'*horreum* sono state costruite a faccia vista e lo spazio del piazzale e degli ambienti è stato poi colmato con terra e materiale di risulta, costituito quasi esclusivamente da frammenti di anfore, fino a raggiungere il nuovo piano pavimentale (FIG. 1, a-b).

Il materiale analizzato proviene quindi essenzialmente dalle fasi di vita (età augustea-età flavia) e di abbandono (età antonina) della discarica e dalle grandi colmate di costruzione dell'*horreum* (età traiano-adrianea-età antonina).

Anfore africane precoci

Le anfore africane precoci finora maggiormente note sono: Tripolitana Antica (II sec. a.C.-I sec. a.C.?), Dressel 26 (fine II sec. a.C.-I sec. a.C.?), Ostia LIX (metà I sec.-metà II sec.); Ostia XXIII (fine I sec.-II sec.); Carthage Early Amphora IV (metà I sec.-metà II sec.); Leptiminus I-II (fine I sec.-metà III/IV sec.); Uzita (II sec.)². In particolare si tratteranno i tipi: Dressel 26 e Tripolitana Antica e un tipo non identificato con essi confrontabile.

Queste forme anforiche presentano ancor oggi alcune problematiche evidenti tra cui principalmente: la difficoltà di identificazione e assegnazione a uno dei due tipi; una discreta variabilità degli impasti nelle stesse forme, che suggerisce provenienze differenti;

2. C. PANELLA, *Le anfore di età imperiale nel Mediterraneo Occidentale*, in P. LÉVÉQUE, J.-P. MOREL (éds.), *Céramiques hellénistiques et romaines*, III, Besançon 2001, p. 209; M. BONIFAY, *Études sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, (BAR Int. Ser., 1301), Oxford 2004, pp. 89-104.



Fig. 1, a-b: Nuovo Mercato Testaccio, a) settore nord-orientale, ambienti con muri di anfore; b) settore occidentale, fondazioni dell'*horreum*, particolare di un ambiente svuotato dei riempimenti di costruzione.

l'incertezza del contenuto, benché alcuni *tituli* rinvenuti a Pompei suggeriscano la presenza del vino.

In particolare per la problematica identificativa, trattata già da J. Empeur e A. Hesnard nel 1987 in un lungo articolo sulle anfore ellenistiche del Mediterraneo occidentale³, esiste una questio-

3. J. EMPEREUR, A. HESNARD, *Les amphores hellénistiques du Bassin occidental de*

ne aperta sulla possibile origine africana o siciliana della Dressel 26 e sulla sua sovrapposizione alla forma Tripolitana Antica. In anni recenti diversi studi di ambito spagnolo⁴, in particolare di materiale proveniente da scavi terrestri e subacquei di area iberica e pompeiana, hanno permesso di gettare maggiore luce sull'anfora Tripolitana Antica. In particolare questa ricerca si è potuta avvalere dei lavori di A. Ribera i Lacomba e G. Pascual Berlanga⁵, che permettono in parte di tracciare le linee evolutive del tipo.

Rimane di fondamentale importanza lo spoglio bibliografico approfondito delle edizioni di scavi e ricognizioni con contesti in cui sia presente materiale africano, al fine di individuare tutto il materiale pertinente, identificato e non identificato.

La possibilità di disporre di un campione relativamente grande nel contesto del Nuovo Mercato Testaccio, circa 269 frammenti significativi solo negli strati in fase con la cronologia conosciuta delle anfore, sembrava una buona opportunità per apportare un contributo alla classificazione tipologica e possibilmente alla seriazione cronologica dei tipi, ampliando la conoscenza sulla loro diffusione a Roma.

Dressel 26 (FIG. 2)

Morfologia

L'anfora presenta un corpo di forma ovoide tendente al cilindrico, un orlo a sezione quadrangolare, dritto o leggermente svasato verso l'esterno, collo breve e troncoconico. Le anse si impostano sotto l'orlo e sulla spalla e hanno una sezione ellittica o circolare e un profilo semicircolare. Il fondo

la Méditerranée, in P. LÉVÉQUE, J.-P. MOREL (éds.), *Céramiques hellénistiques et romaines*, II, Paris 1987, pp. 24-71.

4. In particolare a partire da J. RAMON, *Las ánforas fenicio-pùnicas del Mediterraneo Central y Occidental*, (Coll. Instrumenta, 2), Barcelona 1995.

5. G. PASCUAL, A. RIBERA, *Las ánforas tripolitanas antiguas en el contexto del Occidente Mediterráneo. Un contenedor poco conocido de la época republicana*, in *Vivre, produire, échanger: réflexions Méditerranéens. Mélanges offerts à Bernard Liou*, éd. par L. RIVET, M. SCIALLANO, (Coll. Archeologie et Histoire Romaine, 8), Montagnac 2002, pp. 303-18; A. RIBERA I LACOMBA, G. PASCUAL BERLANGA, G. FINKIELSZTEJN, *Las ánforas griegas y punicas de recientes excavaciones en la regio VII de Pompeya*, in *Actas v Jornadas Internacionales de Arqueología Subacuática (Gandia, 8 a 10 de noviembre de 2006)*, ed. por J. PÉREZ BALLESTER, G. PASCUAL, Valencia 2007, pp. 501-17.

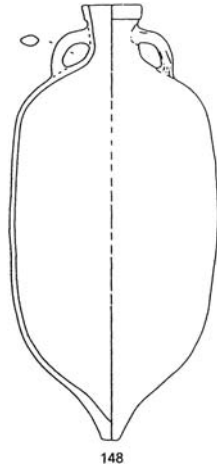


Fig. 2: Dressel 26 (Panella, *Le anfore di età imperiale*, cit.).

può essere a punta parzialmente vuoto all'interno, simile alle produzioni tripolitane più tarde, o a bottone⁶.

Impasti

L'anfora presenta una discreta varietà di impasti che si può riassumere in tre gruppi principali:

- argille di colore beige rosato di differenti tonalità, abbastanza depurate, con gradi di compattezza variabili in relazione ai processi di cottura, abbondanti inclusi di quarzo eolico di medie e grandi dimensioni, eventuale presenza di inclusi grigi e bianchi di piccole e medie dimensioni, presenza di vacuoli;
- argille di colore rosso con ingubbiatura chiara, inclusi piccoli medi e grandi grigi e bianchi, fratture trasversali, diversi gradi di compattezza, meno depurate rispetto alle precedenti, presenza di vacuoli anche di grandi dimensioni;
- argille di differenti tonalità di rosso con ingabbiate dal giallo al verde al bruno, compatte, con numerosi inclusi bianchi di piccole dimensioni.

Datazione

L'anfora si data, in base alle ultime attestazioni e agli ultimi ritrovamen-

6. A. HESNARD, *Un dépôt augustéen d'amphores à la Longarina (Ostie)*, in J. H. D'ARMS, E. C. KOPFF (eds.), *The Seaborne Commerce of Ancient Rome* (MAAR, XXXVI), Park 1980, pp. 141-56; EMPEREUR, HESNARD, *Les amphores hellénistiques*, cit., p. 35; BONIFAY, *Études*, cit., pp. 98, 101.

ti in contesti datati, tra il II e il I a.C.⁷. Il contesto di Testaccio però la collocherebbe anche nel I d.C.⁸.

Produzione

L'anfora veniva sicuramente prodotta in Africa e probabilmente anche in Sicilia, come dimostrerebbero alcuni ritrovamenti⁹. Alcuni impasti rinvenuti durante questo studio, di dubbia provenienza africana, potrebbero confermare piuttosto un'origine siciliana.

Diffusione

L'anfora si ritrova, benché in pochi esemplari, nel Mediterraneo occidentale, oltre che in Africa sulle coste tirreniche dell'Italia, in particolare a Roma, Ostia e Pompei. Un rinvenimento incerto nel relitto Camarat 2 ne attesterebbe la presenza in carichi diretti verso la costa francese.

Attestazioni

Africa: Alessandria¹⁰.

Italia: Pompei¹¹; Ostia-La Longarina¹²; Roma, Castro Pretorio¹³.

Francia: Saint Tropez (relitto Camarat 2)¹⁴.

Tripolitana Antica (FIG. 3)

Morfologia

L'anfora è molto simile morfologicamente alla precedente e tale somiglianza provoca problemi di identificazione e dà adito ad alcune perplessità sulla suddivisione dei tipi¹⁵. L'anfora presenta un corpo di forma ovoidale tendente al cilindrico, un orlo generalmente a sezione triangolare o a mandorla con il bordo leggermente svasato verso l'esterno, collo breve e troncoconico. Le anse

7. PASCUAL, RIBERA, *Las anfora tripolitanas antiguas*, cit., pp. 311-15.

8. Se l'identificazione è corretta, sia per quanto attiene alla forma Dressel 26 sia per quanto riguarda la successiva forma Tripolitana Antica, i frammenti rinvenuti sul sito del Nuovo Mercato Testaccio provengono tutti da strati datati al I secolo. Se non si considerano tutti i frammenti rinvenuti residuali, si dovrà postulare una diffusione delle forme anforiche ancora nel I secolo.

9. BONIFAY, *Études*, cit., p. 101.

10. *Ibid.*

11. C. PANELLA, *Anfore Tripolitane a Pompei*, «Quaderni di Cultura Materiale», 1, 1977, pp. 135-49.

12. HESNARD, *Un dépôt augustéen*, cit.

13. PANELLA, *Anfore Tripolitane*, cit.

14. BONIFAY, *Études*, cit., p. 101.

15. EMPEREUR, HESNARD, *Les amphores hellénistiques*, cit., p. 35.

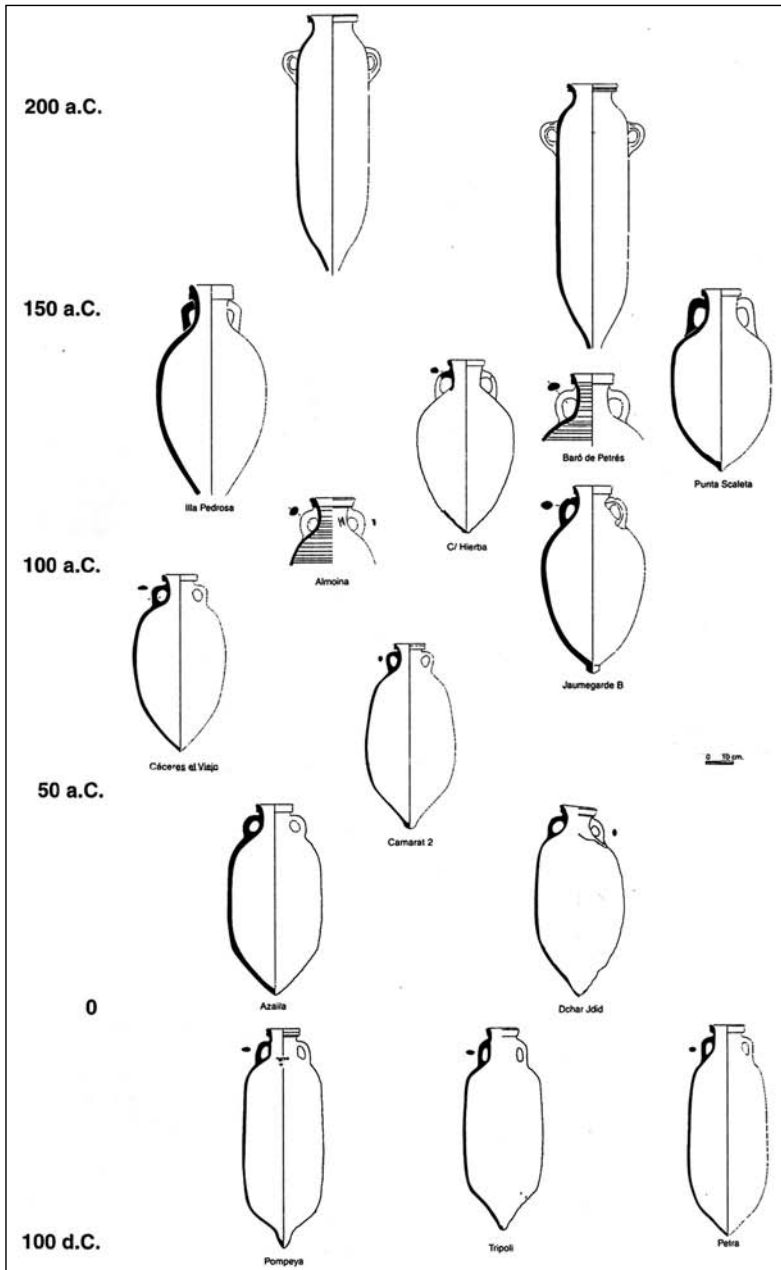


Fig. 3: Tripolitana Antica, tabella riassuntiva (Pascual, Ribera, *Las anfora tripolitanas antiguas*, cit.).

corte si impostano sotto l'orlo e sulla spalla e hanno una sezione ellittica o circolare e un profilo semicircolare. Il fondo è a bottone¹⁶.

Impasti

Può presentare uno sbiancamento superficiale, la pasta è rugosa al tatto, abbastanza depurata e di colore variabile sulle tonalità del rosso con molti inclusi bianchi di piccole dimensioni e a volte inclusi più grandi marroni rossastri.

Datazione

L'anfora è attestata in contesti compresi tra la metà del II a.C. e il I a.C.¹⁷.

Produzione

Nonostante il nome, non è certo che questo contenitore fosse prodotto esclusivamente in Tripolitania; probabilmente alcuni esemplari potevano provenire anche dalla vicina Byzacena¹⁸.

Diffusione

L'anfora si ritrova nel Mediterraneo occidentale, oltre che in Africa sulle coste tirreniche dell'Italia, in particolare a Roma e Pompei, in Sicilia, a Mozia, e sporadicamente sulla costa adriatica, a Pollentia. È stata individuata in Francia e in Spagna sulla base di ritrovamenti terrestri e subacquei. Uno sporadico rinvenimento ne attesterebbe la presenza a Petra in Giordania.

Attestazioni

Africa: Cap Bon, Mellita, Lilibeo, Cartagine¹⁹, Lixus, Thamusida, Dcherjdid, Melilla, Gouraya, Djidjelli.

Italia: Pompei, Pollentia, Mozia.

Francia: La Galere, Lattara, Entremont (?), Burriac (Matarò).

Spagna: Camp de les lloses, Iluro, Valentia, Carencia de Toris, Cartagena, Numancia, Caceres el Viejo²⁰, Azaila²¹, Les Andalouses, Kartagho.

Asia Minore: Petra²².

16. Ivi, pp. 35-36, 69; PASCUAL, RIBERA, *Las anfora tripolitanas antiguas*, cit., p. 305.

17. PASCUAL, RIBERA, *Las anfora tripolitanas antiguas*, cit., pp. 311, 315.

18. Ivi, p. 305.

19. RAMON, *Las ánforas fenicio-pùnicas*, cit.

20. M. BELTRÁN LLORIS, *Las ánforas romanas en España*, Zaragoza 1970.

21. Nei livelli di distruzione: PASCUAL RIBERA, *Las anfora tripolitanas antiguas*, cit., p. 306.

22. Dove non diversamente specificato per la bibliografia si veda PASCUAL, RIBERA, *Las anfora tripolitanas antiguas*, cit., pp. 305-15.

Attestazioni nei relitti

Relitto La Chretienne C²³: datazione 175-150.

Punta Scaletta (?) (Giannutri)²⁴: datazione 130-140 a.C.

Illa Pedrosa (Costa Brava)²⁵: datazione II a.C.

Jaumegarde B (Isla de Porquerolles)²⁶: datazione seconda metà II a.C.

Sa Nau Perduda²⁷: datazione 100 a.C.

Cap Camarat 2 (Saint Tropez)²⁸: I a.C.

Pisa Porto Fluviale²⁹: II a.C.

Le forme Dressel 26 e Tripolitana Antica sono, come si è detto, di difficile distinzione. Nonostante l'attenta valutazione delle attestazioni edite, al momento si è scelto di non attribuire gli esemplari provenienti dal Nuovo Mercato Testaccio all'una o all'altra forma, ma piuttosto di individuare una famiglia comune. Sono riferibili quindi alle forme Dressel 26/Tripolitana Antica i tipi AAfr8, AAfr9, AAfr10 del Nuovo Mercato Testaccio.

Nuovo Mercato Testaccio: Dressel 26/Tripolitana Antica

Il gruppo rappresentato dai tipi AAfr 8, 9, 10 del Nuovo Mercato Testaccio (FIG. 4), nell'insieme di anfore variamente identificate come anfore Tripolitane Antiche o Dressel 26, è quello maggiormente attestato in età giulio-claudia e flavia tra le anfore africane prese in esame.

Morfologia

I tipi individuati sembrano appartenere tutti a una medesima famiglia di anfore, caratterizzata da un orlo a fascia di dimensione variabile, breve collo troncoconico e corpo ovoide. La differenza più evidente nell'esecuzione dell'orlo è la presenza costante in alcuni esemplari della risega e di un lembo pendulo all'attacco con il collo (AAfr9), che si differenzia da una fascia

23. J.-P. JONCHERAY, *L'épave "C" de la Chretienne*, «CahArSub», Suppl. 1, 1975.

24. E. SAN MARTÍ, J. PRINCIPAL, *Cronología y Evolución tipológica de la Campañe A del siglo II a.C.: la evidencia de los pecios y de algunos yacimientos históricamente fechados*, «Arqueomediterránea», 4, 1998, pp. 193-216.

25. SAN MARTÍ, PRINCIPAL, *Cronología y Evolución*, cit.

26. F. CARRAZÉ, *Mediterranean hull types compared. 3. The Jeune-Garde B Wreck at Porquerolles (France)*, «IJNA», 6, 1977, pp. 299-306.

27. F. FOERSTER, R. PASCUAL, *La nave romana de "Sau Nau Perduda" (Cabo Bagur, Gerona)*, «RSL», XXXVI, 1970, p. 70.

28. A. J. PARKER, *Ancient Shipwrecks of the Mediterranean and the Roman Provinces*, (BAR Int. Ser., 580), Oxford 1992, n. 180.

29. Cfr. S. BRUNI, M. IOZZO, *El puerto de las maravilla: los Hallazgos de los navios antiguos de Pisa*, Pisa 2001.

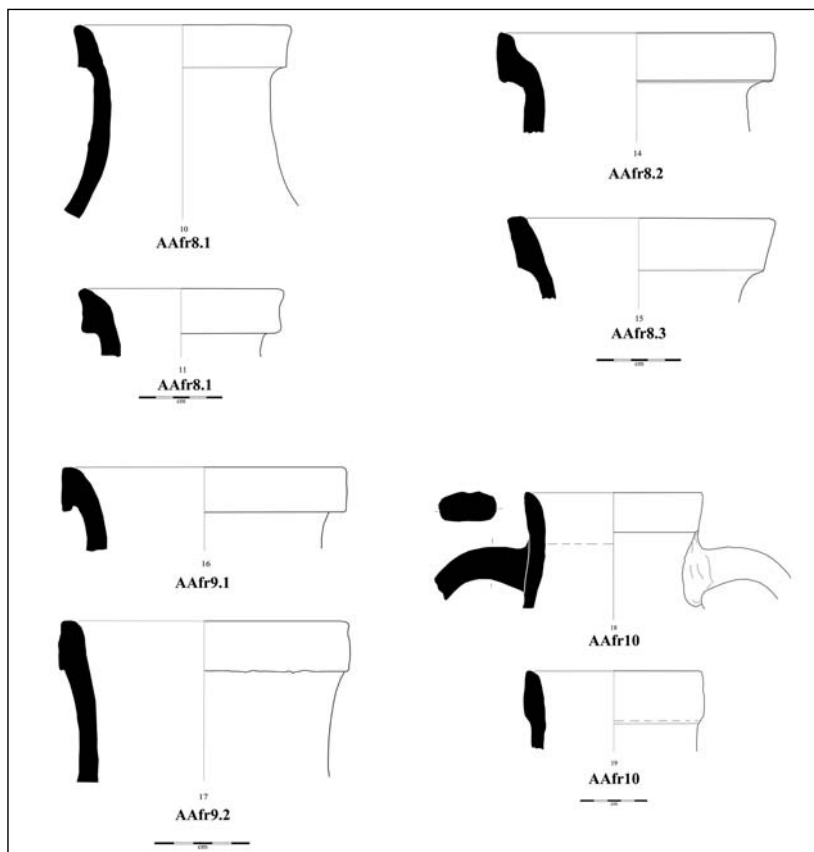


Fig. 4: Nuovo Mercato Testaccio, tipi individuati.

più o meno prominente anche con gradino interno (AAfr8) e da un orlo a fascia abbastanza sottile a profilo continuo (AAfr10). Meno significativa sembra essere la sezione, quadrangolare o triangolare, spesso causata da una più o meno evidente svasatura dell'orlo.

Non sembra sia possibile, sulla base delle percentuali dei tipi attestate nei vari periodi, proporre una, seppur ipotetica, evoluzione. L'unico dato certo è che il tipo con risega e lembo pendulo (AAfr9) sembra durare più a lungo nel tempo.

Per quanto riguarda le anse attribuibili a queste forme è plausibile che fossero caratterizzate dai tipi 1 e 2, individuati al Nuovo Mercato Testaccio. I fondi sicuramente attribuibili sono quelli del tipo 2, "a bottone", ma potevano probabilmente essere presenti anche quelli del tipo 1 e 3 (FIG. 5).

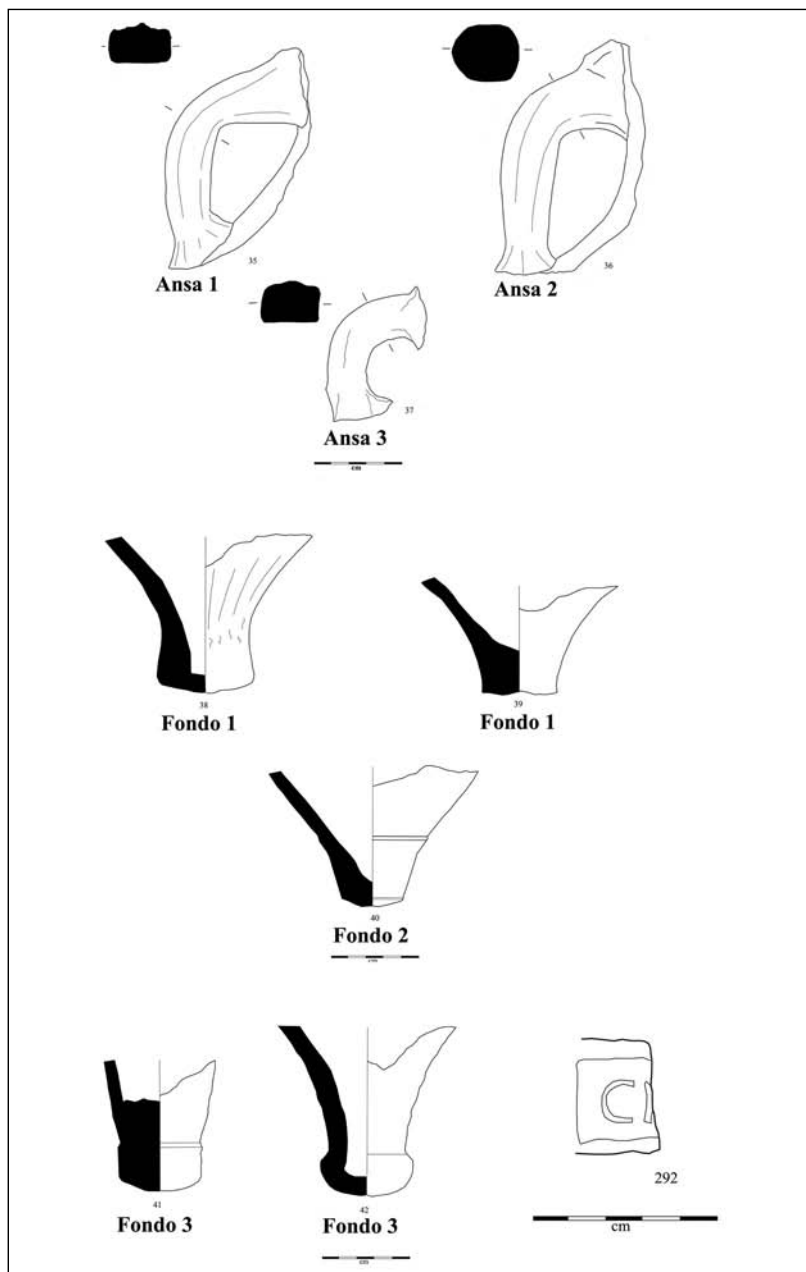


Fig. 5: Nuovo Mercato Testaccio, tipologia delle anse e dei fondi individuati e bollo su orlo, cat. 292.

Tabella 1: Cronologia dei tipi associati alle forme Tripolitana Antica e Dressel 26.

Tipo	Cronologia
AAfr8	fino a età flavia
AAfr8.2	fino a età flavia
AAfr8.3	fino a età flavia
AAfr9.1	fino a età traiana
AAfr9.2	età giulio-claudia con attardamenti fino all'età antonina
AAfr10	età giulio-claudia con attardamenti in età flavia, residuo in età antonina

Tecnica di realizzazione

Si riscontra una certa variabilità nella fattura dei pezzi; alcuni risultano infatti ben eseguiti, altri presentano numerose incertezze nell'esecuzione degli orli. Gli esemplari che conservano le anse attestano una certa attenzione nella realizzazione di queste ultime e mostrano alle volte le caratteristiche spalmature di argilla per rinforzare le zone di attacco delle anse.

Cronologia

Il tipo AAfr8, confrontabile con le recenti tipologie delle Tripolitane Antiche³⁰, e il tipo AAfr10, assimilabile ad alcune rappresentazioni della Dressel 26, si concentrano nell'età giulio-claudia per proseguire nell'età flavia, mentre solo il tipo AAfr9, che è anche il maggiormente attestato come valore assoluto, continua per tutta l'età traiano-adrianea e nella sua variante 2, se pur in numero esiguo, anche nell'età antonina³¹ (TAB. 1). La letteratura tradizionale colloca piuttosto tra il II e il I a.C. con attardamenti nel I secolo le forme Tripolitana Antica e Dressel 26, generalmente considerate anticipatrici della Tripolitana I. In tal senso lo studio dei contesti provenienti dal Nuovo Mercato Testaccio richiede, se non una revisione della cronologia generale dei tipi, almeno uno slittamento cronologico degli esiti più recenti di queste forme. Non sembra infatti plausibile considerare residuale tutto il materiale esaminato. Lo slittamento di tale cronologia inoltre richiede di ammettere che queste forme abbiano convissuto, almeno per un periodo, con l'anfora Tripolitana I.

Attribuzione

Sulla base dell'analisi autoptica dei pezzi e dei confronti a disposizione si è deciso di non procedere a una ferrea suddivisione degli esemplari di

30. Cfr. PASCUAL, RIBERA, *Las anfora tripolitanas antiguas*, cit., pp. 305-15.

31. Per quanto attiene ai contesti di età antonina, data l'esiguità dei frammenti potrebbe trattarsi di materiale residuale.

Testaccio tra i due tipi Tripolitana Antica e Dressel 26, ritenendo più corretto procedere a un'attenta descrizione degli stessi e all'individuazione di tutte le possibili varianti. Lo studio diretto degli esemplari sembra confermare alcune problematiche. Le differenze morfologiche tra i due tipi sembrano non particolarmente evidenti, come affermavano già Empereur e Hesnard nella loro classificazione delle anfore ellenistiche. Inoltre la stessa area produttiva rimane incerta: lo studio dei frammenti rivela che stessi tipi o varianti presentano sia impasti di provenienza africana sia argille di dubbia origine, forse siciliana.

Viste tali difficoltà, ribadita l'esistenza dei nuovi studi sulla Tripolitana Antica e delle recenti acquisizioni di materiali, senza limitarsi quindi ad identificare genericamente tutto il materiale con la forma Dressel 26, sembra prematuro, per quanto riguarda i frammenti esaminati, l'attribuzione a un tipo specifico, ancor prima di individuare almeno le regioni di provenienza di queste anfore³². A mio avviso i tipi individuati (AAfr8, 9, 10) sono riferibili alla stessa famiglia di anfore, tuttavia le produzioni potrebbero collocarsi in regioni diverse, l'Africa del Nord e la Sicilia. Ritengo che forse si dovrebbe superare l'alternanza delle forme Tripolitana Antica e Dressel 26 in favore di una nuova classificazione che tenga conto di tutti i tipi e le varianti attestate, nell'ambito di una *koiné* produttiva, cercando piuttosto di chiarire ulteriormente le provenienze dei contenitori, laddove possibile.

AAfr18: tipo non identificato (FIG. 6)

Il tipo AAfr18 è il più interessante fra i tipi non identificati per il numero di frammenti attestati, 11, per la tipologia e l'impasto. Si tratta di un'anfora con orlo a fascia, collo troncoconico, spalla distinta, ansa "a nastro", caratterizzata da pareti abbastanza sottili, linee di tornio evidenti all'interno e gradino accentuato sulla superficie interna dell'orlo, forse accostabile al tipo Dressel 26. Tale tipo è attestato in una discreta varietà di impasti; l'aspetto esterno ricorda alcuni esemplari neopunici provenienti da Pompei e alcune varianti dei tipi AAfr8 e 9, ma la sottigliezza delle pareti e soprattutto il trattamento caratteristico della superficie interna dell'orlo lo distinguono nettamente dai tipi precedenti. Alcuni impasti potrebbero essere di provenienza siciliana, ma anche in questo caso la presenza di una discreta variabilità pone problemi di collocazione

32. Lo stesso nome di Tripolitana Antica suggerisce una specifica provenienza e uno specifico ambito morfologico forse restrittivo rispetto alla diffusione reale, benché si proponga che l'anfora potesse essere prodotta anche nella *Byzacena* meridionale: PASCUAL, RIBERA, *Las anfora tripolitanas antiguas*, cit., p. 305.

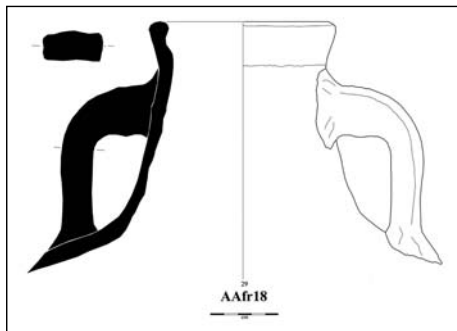


Fig. 6. Nuovo Mercato Testaccio, anfora tipo AAFr18.

geografica. Dal punto di vista cronologico la maggiore presenza è attestata in età giulio-claudia.

Conclusioni

Il gruppo di anfore preso in esame rappresenta l'esistenza di una variegata produzione di anfore da assimilare ai tipi Dressel 26 e Tripolitana Antica. Non sembra possibile al momento, sulla base dei dati provenienti dai nostri contesti, proporre una tendenza evolutiva dei tipi, quanto piuttosto una prevalenza in valore assoluto e una maggiore durata del tipo AAFr9. In generale il gruppo di anfore sembra essere costituito dalle forme di più diretta discendenza punica, ripresa anche dalle anfore Tripolitana I-III; non si può individuare per una linea evolutiva continua che collochi queste ultime alla fine di un processo unitario, a partire dal tipo Dressel 26/Tripolitana Antica, perché nei contesti di scavo le anfore sono attestate anche in periodi in cui la Tripolitana I è già presente e diffusa.

Le anfore hanno comunque già un'impostazione di influenza "romana" con anse impostate sul collo e sulle spalle.

La necessità di ricorrere a una classificazione interna, benché alle volte criticabile, è parsa vieppiù utile nel corso del lavoro, poiché si riscontra una discreta varietà di forme e di impasti, che impedisce nella maggioranza delle volte un'identificazione certa con i tipi noti.

Dal punto di vista della diffusione dei tipi nel contesto, le forme del gruppo preso in esame risultano quelle maggiormente attestate fino ad età flavia, rispetto al restante materiale africano coevo (TAB. 2).

L'analisi macroscopica e al microscopio ottico ha permesso di raggruppare gli impasti in gruppi omogenei che però non possono essere ricondotti con certezza a una precisa area geografica se non in seguito all'analisi petrografica³³. Come già evidenziato alcuni tipi (AAfr 8, 9, 18) attestano una notevole varietà di impasti, che potrebbe indicare una certa diffusione delle produzioni sul territorio africano nonché la presenza di esemplari prodotti in altre regioni, probabilmente in Sicilia. La maggior parte degli esemplari mostrano inoltre uno schiarimento più o meno evidente della superficie dovuto all'impiego nell'impasto di acqua salata.

Da un punto di vista epigrafico i dati raccolti presso il Nuovo Mercato Testaccio confermano quanto già noto, ovvero la scarsissima attestazione di bolli su queste forme anforiche. È attestato un solo bollo, peraltro mutilo e non ricostruibile su un orlo (FIG. 6).

Diffusione in area romana

Per quanto riguarda il confronto con altri contesti studiati in area romana si sono presi in analisi alcuni di essi, per cui esistono pubblicazioni recenti, e in particolare *Meta Sudans*, Vigna Barberini, *Via Nova*, *Crypta Balbi*, via Sacchi (Gianicolo)³⁴. Dal confronto emerge chiaramente una percentuale molto maggiore di attestazione dei tipi: sullo scavo sono presenti per l'età giulio-claudia un NMI di 46 individui; per l'età flavia un NMI³⁵ di 12 individui; per

33. Per la disponibilità e le considerazioni sugli impasti e per aver confrontato la mia campionatura con i dati a loro disposizione ringrazio C. Capelli e M. Bonifay.

34. G. RIZZO, *Instrumenta Urbis 1, ceramiche fini da mensa, lucerne ed anfore a Roma nei primi due secoli dell'impero*, «MEFRA», Suppl. 307, 2003; A. F. FERRANDES, *I contenitori da trasporto*, in F. FILIPPI (a cura di), *Horti et Sordes. Uno scavo alle falde del Gianicolo*, Roma 2008, pp. 247-83.

35. Rispetto al calcolo del numero minimo di individui (NMI) derivante dalla semplice somma dei frammenti, due sono le possibili metodologie di correzione. La prima è basata sul peso dei frammenti attribuibili a un tipo rispetto al peso medio del vaso intero e la seconda sulla somma delle percentuali dell'orlo o del fondo. Nel caso del Nuovo Mercato Testaccio si è dovuto necessariamente optare per la seconda metodologia poiché al momento nello studio sono stati inclusi i soli frammenti significativi, essendo le pareti per ora escluse dalla trattazione e non ancora separate per produzione. Nel caso delle anfore africane inoltre le pareti sarebbero difficilmente attribuibili a tipi diversi, questo complicherebbe un calcolo basato sul solo peso degli esemplari. Per queste problematiche si vedano: P. ARTHUR, A. RICCI, *Sistemi di quantificazione della ceramica proveniente da scavi complessi di età romana*, «DArch», 1/3,

Tabella 2: Tabella riepilogativa delle attestazioni presso il Nuovo Mercato Testaccio, sono indicate le quantità dei solo orli, utilizzati per la determinazione del NMI e del tipo.

Tipo	Fig.	Tipo noto	Età									
			Giulio Claudia		Flavia		Traiano-adrianea		Antonina		Successivo all'abbandono	
			NMI	n. fram.	NMI	n. fram.	NMI	n. fram.	NMI	n. fram.	NMI	n. fram.
AAfr8.1	4	TA/Dr. 26	11	22	3	3						
AAfr8.2 3	4	TA/Dr. 26	4	7	2							
AAfr8.3	4	TA/Dr. 26	6	10	2	2						
AAfr9.1	4	TA/Dr. 26	9	18	3	4	2	2			1	1
AAfr9.2	4	TA/Dr. 26	14	23	1	1	2	1	1	1		
AAfr10	4	Dr. 26	2	3	1	1			1	1		
AAfr18	6	Neopunica (?) non id.	6	7	1	1	2	2				

l'età traiano-adrianea un NMI di 4 individui; per l'età antonina un NMI di 3 individui; nei contesti di confronto sono menzionati solo 1 esemplare alla Vigna Barberini in contesti flavii e 1 esemplare a via Sacchi in contesti tardo-augustei.

Sicuramente le forme anforiche prese in esame nascono e si sviluppano già dal II secolo a.C., come confermano le attestazioni edite, e giungono probabilmente a Roma, almeno per gli impasti di sicura provenienza africana, con l'incremento della produzione tripolitana legato alla sconfitta di Cartagine nel 146 a.C., di cui hanno giovato alcune città vicine come *Leptis Magna*. Successivamente, con la sconfitta di Pompeo e degli alleati numidi da parte di Cesare nel 46 a.C. a *Thapsus*, alcune città africane furono gravate di un pesante tributo³⁶, determinando un ulteriore incremento delle importazioni.

1981, pp. 125-8; C. PANELLA, *I contenitori oleari presenti ad Ostia in età antonina: analisi tipologica, epigrafica, quantitativa*, in J. M. BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, J. REMESAL RODRIGUEZ (eds.), *Producción y Comercio del aceite en la Antigüedad*, II, Madrid 1983, pp. 225-61, p. 236, n. 31.

36. A. PIGANIOL, *Le conquiste dei romani*, Torino 1989², pp. 315-21, 478-80.

Tali importazioni continuano non numerosissime nel I e nel II secolo, come attesterebbero i ritrovamenti del Nuovo Mercato Testaccio. Tra la metà del II e gli inizi del III secolo le importazioni assumono poi un regime costante, caratterizzato dai contenitori standardizzati dell'Africa Proconsolare (Africana I-II) e della Tripolitana (Tripolitana I-III) e largamente attestato nei siti del Mediterraneo occidentale, mentre i contenitori precedenti scompaiono.

Roberto Sirigu
Sperlonga
Analisi semiotica di un testo archeologico

Con questo contributo l'autore intende proporre un esempio di applicazione dell'analisi semiotica in ambito archeologico, al fine di mostrare l'*intrinseca natura semiotica* dell'*analisi archeologica della realtà materiale*. Il caso specifico è quello del sito di Sperlonga, dove i gruppi scultorei rinvenuti vanno inquadrati nella rete di rimandi testuali di pertinenza. Il tema non potrà qui essere trattato con l'approfondimento che meriterebbe. Il presente contributo dovrà dunque essere considerato dal lettore alla stregua di un link di rimando a opportuni approfondimenti, sia interni all'ipertesto rappresentato dall'insieme della produzione scientifica di Sirigu, sia al più ampio postulato semiotico rappresentato dal bagaglio enciclopedico delle conoscenze a cui questo lavoro inevitabilmente rimanda.

Parole chiave: Sperlonga, Lazio, semiotica, testo archeologico, gruppi scultorei.

1. Il testo che propongo in questa sede segna una nuova tappa nella storia che ormai da diversi anni mi lega a Sperlonga, sin dai tempi in cui ancora frequentavo da studente l'Università di Cagliari.

Si tratta di un tentativo di chiarire, innanzi tutto a me stesso, a che punto sia giunto il mio cammino di ricerca, così significativamente segnato da questo rapporto, sia per quanto concerne, nello specifico, il tema rappresentato appunto da Sperlonga e dai gruppi scultorei rinvenuti in tale località; sia, più in generale, la *riflessione metodologica* volta a scandagliare la fondatezza della mia personale convinzione che la *disciplina archeologica moderna* debba assumere – o, più propriamente, riconoscere di possedere – i *connotati* di una *semiotica della realtà materiale*.

Come chiarisce lucidamente il linguista e semiologo Luis Prieto, la semiotica

* Roberto Sirigu, Cagliari.

non è una teoria della conoscenza, di cui i filosofi si sono già occupati, bensì una teoria della *ragion d'essere* della conoscenza e, più esattamente, della *ragion d'essere* della conoscenza della realtà materiale. Questa semiologia si costituisce attorno al principio che la validità di una siffatta conoscenza dipende non soltanto, come viene solitamente ammesso, dalla sua *verità*, ma anche dalla sua *pertinenza*. La sua pertinenza appare persino come un criterio di validità logicamente anteriore a quello costituito dalla verità poiché la questione della verità di una conoscenza si pone soltanto per una conoscenza già considerata come pertinente. Ora, se la verità è un rapporto tra la conoscenza e l'oggetto, la pertinenza è invece un rapporto tra la conoscenza e il soggetto, per definizione storico sociale, che la costruisce e se ne serve. La semiologia che prende come punto di partenza il principio secondo cui verità e pertinenza concorrono alla validità di una conoscenza può perciò essere caratterizzata anche come lo strumento delle conoscenze della realtà materiale che tiene conto del soggetto e che le considera quindi in ciò che esse comportano di storico sociale¹.

La mia analisi assume questa prospettiva concettuale come presupposto teorico e metodologico. La sua traduzione in prassi operativa si delinea in un percorso che prende le mosse da una dimensione quanto più possibile ampia e generale: la *realtà materiale* concepita, nella sua totalità, come la *dimensione testuale primaria* da cui ha inizio ogni successiva operazione di *frammentazione testuale* della realtà stessa, per poi giungere a una sua progressiva e gerarchica articolazione in *sottotesti*, ossia in *frammenti dotati di senso*, sulla base dell'assunzione di specifici *punti di vista*, la cui individuazione e definizione deve sempre essere regolata dall'applicazione del *principio di pertinenza*.

Per definire in forma esplicita e, per quanto possibile, rigorosa il concetto di testo, mi rivolgo alla riflessione del semiologo russo Jurij M. Lotman, secondo il quale il termine "testo" designa qualunque concreto insieme di segni, delimitato da precisi confini extratestuali, strutturalmente organizzato². Nell'economia del mio percorso analitico, attribuisco al concetto di testo la *valenza epistemica* di *postulato semiotico*: componenti, struttura e confini delle porzioni di realtà materiale da me trattati come testi dovranno dunque essere abduttivamente³, cioè ipoteticamente, postulati

1. PRIETO (1989), pp. 9-10.

2. LOTMAN (1972), pp. 67-9.

3. Per un chiarimento del concetto di *abduzione* fondamentale la lettura di PEIRCE (2003).

come reali per poterne poi verificare/falsificare, attraverso l'analisi, l'effettiva esistenza e consistenza.

Dal momento che la scelta dei gruppi scultorei rinvenuti a Sperlonga come oggetto di studio ha assunto per me la valenza di un tentativo di *falsificazione*⁴ di questa mia convinzione teorico-metodologica, al fine di sottoporla alla dura prova dell'analisi di un concreto problema scientifico, devo chiarire perché ho scelto di prendere in esame proprio i gruppi scultorei di Sperlonga.

Infatti, se seguiamo l'opinione di Bernard Andreae, lo studioso che più di ogni altro ha focalizzato il proprio impegno di ricerca sull'analisi di queste opere d'arte, i principali interrogativi relativi ai gruppi scultorei sembrerebbero aver trovato risposta. In particolare, Andreae ritiene di essere giunto a individuare⁵: 1) il committente dell'opera, identificato nella figura dell'imperatore Tiberio; 2) il momento cronologico della creazione dell'opera, che egli colloca nell'arco di tempo circoscritto tra il *terminus post quem* del 24 giugno del 4 d.C. (data dell'adozione di Tiberio da parte di Augusto e del conferimento allo stesso Tiberio della *tribunicia potestas* per dieci anni) e l'estate del 26 d.C. (il *terminus ante quem* del crollo della volta della grotta, secondo quanto riferitoci da Svetonio [*Tib.*, 39] e da Tacito [*ann.*, IV, 59]); 3) l'ideatore del programma figurativo di Sperlonga, da riconoscere in Ovidio: le sue *Metamorfosi* sarebbero l'unica opera, a detta di Andreae, che presenti in un insieme unitario le stesse scene mitiche rappresentate nell'impianto scenico di Sperlonga; 4) gli esecutori dell'opera, gli scultori rodii *Athanosodoros*, *Hagesandros* e *Polydoros*, che Andreae ritiene essere gli stessi scultori che crearono, a detta di Plinio, il gruppo del *Laocoonte*; 5) il destinatario originario, che Andreae identifica innanzi tutto col committente stesso, cioè l'imperatore Tiberio e, in secondo luogo, con coloro che erano ammessi al cospetto dell'imperatore nella sua villa.

Tutto risolto, dunque? Ora, sono convinto, come il filosofo Giorgio Agamben, che:

ogni ricerca nelle scienze umane – e quindi anche la presente riflessione sul metodo – dovrebbe implicare una cautela archeologica, cioè regredire nel proprio percorso fino al punto in cui qualcosa è rimasto oscuro e non tematizzato. Solo un pensiero che non nasconde il proprio non-detto, ma in-

4. Sul concetto di *falsificazione* è d'obbligo rinviare a POPPER (1970).

5. ANDREAЕ (1995), pp. 152-62.

cessantemente lo riprende e lo svolge può, eventualmente, pretendere all'originalità⁶.

Mi sono dunque chiesto se qualcosa sia rimasto oscuro e non tematizzato nel percorso di indagine scientifica che, da un lato, ha sinora investito le sculture di Sperlonga e, più in generale, ha portato alla definizione dell'attuale *paradigma di indagine archeologica*⁷.

Dichiarare di voler scegliere un approccio semiotico per condurre l'analisi dei gruppi scultorei di Sperlonga non è sufficiente per comprendere come intendo praticamente operare. Da qui nasce la scelta di dare al mio lavoro la forma di un *metadiscorso* su se stesso, al fine di rendere quanto più possibile esplicite e manifeste struttura e metodologia da me adottate.

Dato lo spazio a mia disposizione, sono consapevole del fatto che molte questioni importanti resteranno inevase. Invito quindi il lettore a trattare il contributo che qui presento come un link ragionato, cliccando sul quale potrà poi accedere sia allo specifico *ipertesto* a cui è pertinente (la mia produzione scientifica e, in particolare modo, la porzione di ipertesto costituita, da un lato, dai lavori da me dedicati a Sperlonga e, dall'altro, da quelli volti alla riflessione sul rapporto intercorrente tra archeologia e semiotica), ma anche al più ampio *postulato semiotico* che Umberto Eco ha chiamato *enciclopedia*, intendendo con questo termine «la libreria delle librerie, dove una libreria è anche un archivio di tutta l'informazione non verbale in qualche modo registrata, dalle pitture rupestri alle cineteche»⁸, con particolare riferimento alla porzione di enciclopedia che abbia una qualche attinenza con le tematiche da me trattate.

Posso ora affrontare l'analisi interpretativa dei *testi archeologici* – intesi come *testi semiotici* – che intendo prendere in esame.

2. Qualunque nostra azione, anche di carattere cognitivo, “ha luogo” (persino l'espressione linguistica è indicativa) in un *determinato spazio* e si manifesta nel corso di un *determinato tempo*. Ammettere

6. AGAMBEN (2008), p. 8.

7. Ammesso e non concesso che tale paradigma unitario esista, cosa che altrove (SIRIGU, 2004) ho già avuto occasione di mettere in discussione.

8. ECO (1984), pp. 109-10; per una riflessione tanto acuta quanto prospetticamente stimolante sulla *struttura rizomatica* (DELEUZE, GUATTARI, 1980) del *modello cognitivo enciclopedico* (ECO, 1983), ritengo preziosa la lettura del recente PAOLUCCI (2010).

ciò significa riconoscere, come ci ricorda opportunamente l'architetto Carlo Socco, che «lo spazio fenomenico è il *luogo che ci contiene*, è la *scena* del nostro agire. Lo spazio scenico è *paesaggio*»⁹.

Anche la scelta del termine “paesaggio” non è casuale. Questo termine infatti designa una «porzione di territorio considerata dal punto di vista prospettico o descrittivo, per lo più con un senso affettivo cui può più o meno associarsi anche un'esigenza di ordine artistico ed estetico; [ma anche, al tempo stesso] in geografia, il complesso di elementi caratteristici di una zona determinata»¹⁰.

È esplicita, in tale definizione, la funzione fondamentale svolta dal *soggetto che osserva* ai fini della definizione stessa del concetto: una porzione di territorio acquista funzione di “paesaggio” solo in relazione a *qualcuno* che la osserva.

Non solo. Lo spazio, nella misura in cui non si limita a *contenere* le nostre azioni, ma contribuisce attivamente a *condizionarle*, già semplicemente favorendole o ostacolandole attraverso la propria conformazione fisica, svolge, in relazione alle dinamiche che in esso hanno luogo, la specifica funzione di *attente*, intendendo con questo termine: «gli esseri o le cose che, a qualsiasi titolo e in qualsivoglia maniera, anche a titolo di semplici comparse e nella maniera più passiva, partecipano al processo»¹¹.

Da tutto ciò consegue la necessità di collocare le sculture a Sperlonga, cioè nello *spazio testuale* (che, per definizione, deve essere concepito come già relativo a un “punto di vista”) che ha prodotto e/o utilizzato quelle creazioni artistiche. Ma come possiamo accedere a questo testo?

Il semiologo Gérard Genette ci ricorda che ogni testo verbale è introdotto da una serie di elementi («nome d'autore, un titolo, una prefazione, delle illustrazioni») che creano quello “spazio” denominato dallo stesso Genette *paratesto*¹². A sua volta tale spazio risulta articolato in un *peritesto*, che comprende tutti quegli elementi paratestuali che trovano una collocazione fisica nei pressi immediati (quando non addirittura «negli interstizi») del testo: «titolo, prefazione, titoli dei capitoli, certe note»¹³; e in un *epitesto*, costituito da «tutti i messaggi che si trovano, almeno originariamente, all'e-

9. SOCCO (1996), p. 193.

10. DEVOTO, OLI (2000), p. 1438.

11. GREIMAS, COURTÉS (1979, trad. it. 2007), p. 17.

12. GENETTE (1987, trad. it. 1989), p. 3.

13. GENETTE (1987, trad. it. 1989), p. 6.

sterno del libro: generalmente in ambito mediatico (interviste, conversazioni), o in forma di comunicazione privata (corrispondenze, giornali intimi, e altro)»¹⁴.

Attribuendo al *sito* la valenza funzionale di un *testo semiotico*, risulta non solo legittimo ma addirittura necessario chiedersi se sia possibile riconoscere – nel territorio di Sperlonga e/o altrove – elementi dotati di *funzione paratestuale* rispetto al *testo paesaggistico* che sto esaminando e, più nello specifico, elementi pertinenti allo spazio *epitestiuale*, quello spazio cioè composto da tutti i messaggi che si trovano, almeno originariamente, all'esterno del testo.

È ancora una volta Lotman a fornirmi indicazioni preziose per individuare quale strada intraprendere:

L'universo semiotico può essere considerato come un insieme di testi e di linguaggi separati l'uno dall'altro. In questo caso tutto l'edificio apparirà formato da singoli mattoni. È però più feconda l'impostazione opposta. Tutto lo spazio semiotico si può considerare infatti come un unico meccanismo (se non come un organismo). Ad avere un ruolo primario non sarà allora questo o quel mattone ma il "grande sistema" chiamato semiosfera. La semiosfera è quello spazio semiotico al di fuori del quale non è possibile l'esistenza della semiosi¹⁵.

Dal momento che la semiosfera precede, da un punto di vista logico, i testi che la compongono, è proprio nella *semiosfera* che dovrà cercare gli elementi dotati di *funzione paratestuale* rispetto all'*oggetto* della mia indagine (i gruppi scultorei di Sperlonga).

Ma esiste un altro livello logico che precede la semiosfera, a cui devo necessariamente e prioritariamente fare riferimento. È il livello pertinente al meccanismo che ha generato la semiosfera di cui le sculture di Sperlonga sono espressione: la *cultura*. Occorre dunque definire esplicitamente tale concetto. Ancora Lotman:

Noi intendiamo la cultura come *memoria non ereditaria della collettività*, espressa in un determinato sistema di divieti e prescrizioni. Questa formulazione, una volta che si accetti, comporta alcune conseguenze. Ne deriva anzitutto che la cultura è, per definizione, un fenomeno sociale. [...] Inoltre, poiché la cultura è *memoria* (o, se si preferisce, registrazione, nella memoria, di quanto è già stato vissuto dalla collettività), essa si ricollega immancabilmente all'esperienza storica *passata*. La definizione della cultura come

14. GENETTE (1987, trad. it. 1989), p. 7.

15. LOTMAN (1985), p. 58.

memoria della collettività pone, in termini generali, il problema del sistema di regole semiotiche secondo le quali l'esperienza di vita del genere umano si fa cultura: regole che, a loro volta, possono venir trattate come un *programma*. L'esistenza stessa della cultura sottintende la costruzione di un sistema di regole per la traduzione dell'esperienza immediata in testo¹⁶.

Ecco dunque cosa devo cercare nello spazio paratestuale che "introduce" a Sperlonga: le tracce del sistema di regole semiotiche secondo le quali l'esperienza di vita del genere umano (in questo caso, di quella "fetta di umanità" che ha creato e/o utilizzato il testo archeologico che sto esaminando) si fa cultura (lo specifico "programma culturale" in cui tale "fetta di umanità" si riconosceva).

Il passo successivo nell'analisi del livello testuale rappresentato dal sito non può prescindere da un *inquadramento di carattere storico* del sito stesso nell'ambito territoriale a cui la località di Sperlonga è pertinente, cioè il tratto di costa laziale corrispondente ai territori di Terracina-Fondi-Sperlonga-Gaeta-Formia-Minturno. A tale inquadramento dovrà però essere associato un altrettanto imprescindibile inquadramento di questa porzione di territorio nel quadro delle *vicende mitiche* che la tradizione colloca in questo specifico tratto di costa laziale.

Scopo principale di tale duplice inquadramento sarà quello di selezionare, dall'insieme di *conoscenze enciclopediche* che costituisce il potenziale "bacino" di informazioni e conoscenze a mia disposizione, i dati necessari e sufficienti per portare avanti il mio percorso interpretativo dei gruppi scultorei.

Ho usato l'espressione "conoscenze enciclopediche" perché ritengo necessario rendere esplicito il fatto che l'insieme delle conoscenze potenzialmente a nostra disposizione è parte di un sistema che, in termini semiotici, potremmo definire *sistema semantico ad enciclopedia* come già definito in precedenza.

Appare allora chiaro che, in termini logici, la *mia* enciclopedia rappresenterà una *classe* di conoscenze e informazioni solo parzialmente coincidente con la *classe enciclopedica*¹⁷ di conoscenze e in-

16. LOTMAN, USPENSKIJ (1975), pp. 43-4.

17. L'applicazione più esplicita e rigorosa della *teoria delle classi* nell'ambito della semantica è dovuta al linguista Luis J. Prieto. Particolarmente rilevante nell'economia del nostro discorso è la definizione proposta da Prieto dei concetti di *significato* e di *senso* (di una fonìa): «ciò che viene chiamato il "significato" d'una fonìa è una classe di sensi; appunto quella classe alla quale (come la fonìa indica) appartiene il senso che l'emittente cerca di stabilire» (PRIETO, 1964, trad. it. 1967, p. 48).

formazioni di cui poteva disporre un potenziale “fruitore” dello “spazio testuale” rappresentato dal sito di Sperlonga in età romana; inoltre, l'estensione e i connotati cognitivi di tale classe mutano ulteriormente per ciascuno dei concreti “utenti” del sito, ognuno dotato di un proprio bagaglio di conoscenze e di proprie specifiche curiosità e interessi.

Da ciò nasce quindi per noi l'esigenza di muoverci all'interno della *nostra* classe enciclopedica tenendo conto di queste avvertenze, che rappresenteranno la premessa necessaria per riuscire a cogliere in tale classe innanzi tutto quegli elementi che essa condivide con le classi enciclopediche pertinenti alla *semiosfera* culturale che ha generato il testo di cui ci stiamo occupando.

Se tutto ciò è vero, è chiaro quale ruolo possa e debba svolgere il sistema di conoscenze pertinenti alla *sfera storica* e a quella *mitica* (peraltro tra loro contigue e complementari). *Storia* e *mito* concorrono infatti a comporre la *configurazione fisica e culturale* di un sito, fornendoci al tempo stesso preziose informazioni su ciò che coloro che ci hanno tramandato le notizie relative al proprio passato storico e al proprio passato mitico *pensavano* di tale passato.

Più in particolare, possiamo affermare che *storia* e *mito* rappresentano per noi manifestazioni fondamentali e imprescindibili della *memoria culturale* di coloro che hanno vissuto nei luoghi di cui ci stiamo occupando.

Ecco la definizione di tale concetto elaborata dall'egittologo Jan Assmann:

La trasmissione del senso: *la memoria culturale*. La memoria culturale costituisce uno spazio in cui tutti e tre gli ambiti sopracitati [*memoria mimetica; memoria delle cose; memoria comunicativa*] trapassano più o meno senza fratture. Quando una pratica mimetica assume lo status di “rito”, ossia possiede una valenza significativa in aggiunta a quella funzionale, si oltrepassa l'ambito della memoria del fare mimetico: i riti appartengono alla memoria culturale perché rappresentano una forma di trasmissione e di attualizzazione del senso culturale. Lo stesso vale per gli oggetti, quando essi non rimandano semplicemente a un fine, ma anche a un senso: i simboli, le icone, le rappresentazioni (come per esempio le stele commemorative, i monumenti funebri, i templi, gli idoli, ecc.) oltrepassano l'orizzonte della memoria delle cose, perché rendono espliciti l'indice temporale e quello dell'identità, normalmente impliciti¹⁸.

18. ASSMANN J. (1992, trad. it. 1997), pp. XVI-XVII.

In un lavoro dedicato al tema del *Ricordare. Forme e mutamenti della memoria culturale*¹⁹, Aleida Assmann sviluppa ulteriormente tale ragionamento di Jan, proponendo di superare la «rigida contrapposizione tra storia e memoria [...] altrettanto inadeguata che la loro completa identificazione»²⁰, impostando il rapporto tra i due concetti e i relativi modelli di ricordo in termini non oppositivi ma *prospettici*: il mito assume così i connotati di “memoria vivente”, riclassificata dalla Assmann con l’espressione “memoria funzionale”, le cui caratteristiche sono: «l’essere inerente al gruppo, la selettività, l’eticità e l’orientamento verso il futuro», mentre la storia assume la funzione di “memoria-archivio”, ossia «una sorta di memoria delle memorie, che include tutto quanto abbia già perduto una relazione vitale con il presente»²¹. Il rapporto tra i due tipi di memoria e le relative funzioni non è quindi più di esclusione o di assimilazione reciproca, ma risulta regolato da uno «schema primo piano-sfondo» che «neutralizza il problema dell’opposizione». Il rapporto

non è più dualistico, ma prospettico. Nel confine tra i due piani resta aperta la possibilità che la memoria vigile si espanda, che l’organizzazione si dissolva e venga ricostruita di nuovo, che gli elementi attuali perdano di importanza e che quelli latenti riemergano e creino nuove associazioni. La struttura profonda della memoria, con il suo traffico interno tra elementi attualizzati e non, è la condizione della possibilità di cambiamento e di rinnovamento della struttura della coscienza che, senza il retroterra di una riserva amorfa, si sclerotizzerebbe²².

Nel corso della ricerca ho assunto come validi questi principi, tenendo bene a mente che «solo il passato *significativo* viene ricordato, e solo il passato *ricordato* diventa significativo. Il ricordo è un atto di semiotizzazione. Ciò vale anche oggi, per quanto possa essere caduto in discredito in riferimento alla storia il concetto dell’“attribuzione di senso” (“semiotizzazione” non vuol dire altro)»²³.

Ecco dunque le principali tracce pertinenti alla *memoria-archivio* che segnano storicamente l’accesso al territorio di Sperlonga²⁴:

19. ASSMANN A. (1999).

20. ASSMANN A. (1999, trad. it. 2002), p. 149.

21. *Ibid.*

22. ASSMANN A. (1999, trad. it. 2002), p. 152.

23. ASSMANN J. (1992, trad. it. 1997), p. 49.

24. BERNARDI (1988); CASSIERI (2000); CLEMENTE (1990a e 1990b); MUSTI (1988a e 1988b).

- VI secolo a.C.: Tarquinio fonda gli empori commerciali di Anzio, Ardea, Circei, Terracina;
- 338 a.C.: 1) fondazione della colonia romana di Anzio; 2) annessione di Fondi e Formia allo Stato romano (riconoscimento della *civitas sine suffragio*);
- 329 a.C.: fondazione della *colonia maritima* di *Tarracina*;
- 296 a.C.: fondazione della *colonia maritima* di *Minturnae*;
- 312 a.C.: creazione della *via Appia*;
- 188 a.C.: Fondi e Formia ottengono il riconoscimento della piena cittadinanza;
- 184 a.C.: creazione della *via Flacca* (o *via Valeria*).

Questa è invece la trama di segni pertinenti alla *memoria-vivente* che connota miticamente il territorio di Sperlonga, efficacemente sintetizzata da Filippo Coarelli:

La villa di Tiberio sorgeva sul *sinus Amyclanus*, come ricorda Tacito, cioè lungo la parte settentrionale del golfo di Gaeta, tra la stessa Gaeta e Terracina. Qui sarebbe sorta la leggendaria Amyclae, fondata da Laconi guidati dai Dioscuri. Tutta la località del resto è connessa con miti greci dell'età eroica: dalla grotta si può scorgere il Circeo; poco a sud di Sperlonga, tra Gaeta e Formia, si identificava la sede dei Lestrigoni. Come non vedere la connessione evidente che lega le sculture con l'ambiente circostante? In particolare, la *Navis Argo*, certamente contemporanea alla sistemazione della villa e della grotta, dal momento che è scolpita in uno sperone naturale di roccia, appena completato con strutture in muratura, va collegata con una versione del mito degli Argonauti, che li faceva giungere fin presso Circe, dopo aver trasportato la mitica nave su per il Po e giù per il Rodano, fino al Tirreno. Chi fece eseguire la scultura aveva ben chiara questa tradizione²⁵.

Non meno importanti in questo senso risultano le segnalazioni di Lorenzo Braccesi²⁶:

- Stesicoro di Imera (VI secolo a.C.) descrive Enea come «l'eroe destinato a creare una nuova Troia» (testimonianza giunta attraverso la *Tabula Iliaca*, I secolo a.C.);
- Sofocle, Damaste ed Ellanico (V secolo a.C.) ci dicono che Enea è il fondatore di Roma (testimonianza tramandata da Dionigi d'Alicarnasso, fine I secolo a.C.);
- Licofrone (fine IV-prima metà III secolo a.C.) riporta la notizia dell'incontro tra Enea e Ulisse avvenuto in Italia;

25. COARELLI (1973), p. 121.

26. BRACCESI (2000).

– in età augustea si perde memoria della leggenda relativa al Palladio, consegnato ad Enea da Diomede sul suolo d'Italia secondo una vulgata recepita ancora dall'annalistica romana.

Tutto ciò connotava profondamente tali territori come *luoghi della memoria culturale romana*.

3. Avendo attribuito al *sito* la valenza funzionale di un *testo semiotico*, risulta legittimo ora attraversare un'altra soglia paratestuale, riconoscendo al *toponimo* la valenza di elemento pertinente allo spazio del *peritesto* funzionalmente assimilabile al *titolo*. Infatti, come il titolo²⁷, anche il toponimo può: 1) *identificare il sito*; 2) *designare il "contenuto" del sito*, cioè fornire informazioni relative a quelle che nello studio della toponomastica vengono chiamate *classi semantiche*: paesaggio, poleografia, popoli e confini, centuriazione, assetto rurale, attività economica, viabilità, idrovie ecc.²⁸; 3) *valorizzare il sito*, svolgendo ad esempio la funzione di richiamo turistico.

Traendo alimento anche dalla preziosa *Ricerca sulla grotta a Roma da Silla ad Adriano*²⁹ condotta da Henri Lavagne, provo a riassumere schematicamente l'insieme di informazioni che è possibile desumere dall'"attraversamento" della parola "Sperlonga" intesa come *soglia toponomastica*:

a) il toponimo "Sperlonga" trae origine dal toponimo originario *Speluncae* (che significa "grotta", nella sua forma al plurale), attestato nelle fonti a partire almeno dal 59 a.C.³⁰;

b) la forma "Sperlonga" (singolare) è attestata solo a partire dal XVI secolo, così come solo a partire da quel periodo è attestato l'uso di designare la villa e la grotta in cui vennero poi rinvenuti i gruppi scultorei come "villa e grotta di Tiberio"³¹;

c) la cronologia delle attestazioni nelle fonti e la forma al plurale del toponimo dimostrano che il significato del toponimo *Speluncae* non può trarre origine da una (presunta ma non dimostrata) maggiore importanza della "grotta di Tiberio" rispetto alle altre grotte

27. GENETTE (1987, trad. it. 1989, pp. 75-6).

28. UGGERI (2000), pp. 121-9.

29. LAVAGNE (1988), pp. 256-320.

30. CIC., *Flacc.*, XVII, 39; PLIN., *nat.*, III, 59; TAC., *ann.*, IV, 59; SVET., *Tib.*, 39; STRAB., 5, 233; sembra che si possa leggere un riferimento alla località di Sperlonga anche in: APPIAN., *bell. civ.*, IV, 4, 29.

31. PELLEGRINI (1990), p. 202.

presenti nella stessa zona, ma dall'esistenza di numerose grotte attestate nel territorio di Sperlonga;

d) il termine *spelunca* (da cui trae origine il toponimo) è, tra i termini latini impiegati per designare la "grotta", quello in cui permane con maggior forza evocativa l'origine greca, come testimonianza anche il suo uso in ambito prevalentemente poetico³²;

e) il termine *spelunca* era originariamente dotato di una doppia valenza semantica negativa: da un lato, la "grotta", se designata con questo termine, appariva come un "occhio" inquietante della terra che gettava il suo sguardo dagli scogli o dalle pareti rocciose localizzate nei pressi del mare; dall'altro, appariva anche come "cavità" da cui la terra emanava un "soffio" nefasto; la valenza negativa del termine tenderà progressivamente a scomparire fino a ribaltarsi totalmente in valenza positiva: la *spelunca* diventerà la "grotta" che offre riparo ai marinai³³.

Tali connotazioni semantiche del termine *spelunca*, che evidentemente permangono anche nel suo impiego come toponimo e si riflettono nella sua ricezione e nell'uso ordinario, segnalano l'esistenza di un rapporto antico e radicato intercorrente tra il sito di Sperlonga e la sfera culturale greca. Quest'ultima agisce, anche in forma di "filtro" linguistico, nella ricezione delle peculiarità paesaggistiche del territorio. Le grotte di questa località assumono così (o, per maggior precisione, mostrano di aver già assunto nel momento in cui il toponimo risulta attestato nelle fonti) i connotati di *speluncae*, "occhi" e/o "bocche" inquietanti che esalano un "soffio" malefico verso la superficie terrestre.

Traspare, alla luce di questi elementi, la peculiare *atmosfera* che avvolge le rappresentazioni dei gruppi scultorei di Sperlonga, creata in larga misura proprio dagli elementi paesaggistici evocati dalle valenze semantiche del termine *spelunca*: la *montagna*, il *mare*, la *grotta*, gli *scogli*, la *spiaggia*³⁴.

4. Il rilevamento di questa serie di dati mi consente ora di descrivere con maggior precisione i connotati del *paesaggio sonoro* che l'accostamento dell'insieme di elementi "naturali" e "artificiali" doveva creare in coloro che venivano introdotti nel testo paesaggistico della villa di Sperlonga. Per fare ciò, parto dall'importante classificazione, elaborata

32. LAVAGNE (1988), pp. 256-320.

33. *Ibid.*

34. Si veda, su questo tema: BUXTON (1994, trad. it. 1997), pp. 93-128.

da R. Murray Schafer, dei *tipi sonori* che possono contribuire a determinare le principali caratteristiche di ogni specifico “paesaggio sonoro”. I tipi di suoni individuati da Schafer sono quattro³⁵:

1) i *suoni archetipi*,

suoni antichi e misteriosi, dotati di un loro preciso simbolismo, che ci sono stati tramandati fin dalla antichità più remota o dalla preistoria;

2) la *tonica*,

termine musicale, è la nota che identifica la chiave o la tonalità di una particolare composizione. È in riferimento a questa nota che ogni altro momento della composizione acquista il proprio particolare significato, anche quando il materiale ruota attorno a essa, mascherandone spesso l'importanza. Le toniche non vengono necessariamente percepite in modo cosciente; esse sono *sovrascoltate*. Ma non per questo debbono venire trascurate, perché tali suoni diventano, nonostante la loro caratteristica, delle abitudini di ascolto. [...] La tonica di un paesaggio sonoro è costituita dai suoni creati dalla sua geografia e dal suo clima: acqua, vento, foreste, pianure, uccelli, insetti, animali. Molti di questi suoni possiedono un valore e un significato archetipo;

3) i *segnali sonori*,

i suoni in primo piano, ascoltati consapevolmente. Qualunque suono può venire ascoltato consapevolmente e diventare, quindi, figura o segnale. [...] I “suoni-segnale” sono spesso strutturati in codici estremamente elaborati, che permettono la trasmissione di messaggi notevolmente complessi per coloro che sono in grado di interpretarli;

4) l'*impronta sonora*,

un suono comunitario che possieda caratteristiche di unicità oppure qualità tali da fargli attribuire, da parte di una determinata comunità, valore e considerazione particolari. Una volta identificata, un'impronta sonora deve venire protetta, perché la sua esistenza conferisce un carattere di unicità alla vita di una comunità.

Se partiamo dalla constatazione che a ciascuno degli elementi naturalistici che abbiamo ricordato (la *montagna*, il *mare*, la *grotta*, gli *scogli*, la *spiaggia*) sono associate delle specifiche caratteristiche sonore, e tentiamo di applicare questa classificazione ai suoni che è possibile associare a ciascuno di questi elementi paesaggistici, emerge un quadro “sonoro” di estremo interesse.

Innanzitutto è evidente che tutti gli elementi che abbiamo indicato si “esprimono” attraverso sonorità a cui ogni cultura ha attribuito un chiaro valore di *suoni archetipi*, come dimostra il ruolo ricoperto da questi elementi nell'ambito mitologico e religioso greco-romano.

35. SCHAFER (1977, trad. it. 1985), pp. 21-2.

I suoni “emessi” da questi elementi sono però, al tempo stesso, *toniche*, cioè «suoni creati dalla geografia e dal clima» relativi a un determinato sito che chiunque “frequenti” quel sito non può non sentire e da cui non può evidentemente non essere condizionato: come infatti sottolinea efficacemente Schafer: «il senso dell’udito non può venire chiuso a piacere. L’orecchio non ha palpebre»³⁶.

Dal momento che l’ubicazione della “villa di Tiberio” non è casuale ma è conseguenza e riflesso di un esplicito atto volontario del committente che ne ha ordinato la creazione, è chiaro che le *toniche*, dotate, come ho ricordato, di un innegabile *valenza archetipica*, acquistano anche il valore di *segnali sonori*, cioè di segnali che, anche se non creati artificialmente, trasmettono innegabilmente dei messaggi: la “valenza archetipica”, ad esempio, assume la funzione di *messaggio* nel momento in cui la “presenza” di un suono (in sé naturale, cioè non prodotto artificialmente) in un determinato spazio geografico diventa “artificiale” nella misura in cui lo spazio naturale viene artificialmente “incastonato” nel sistema rappresentato dal *testo architettonico* della villa.

Alcuni di questi suoni possono poi essere percepiti come *tipici* di un determinato spazio geografico al punto da essere associati in maniera sistematica ad esso e da essere considerati elementi imprescindibili per il riconoscimento stesso del sito e per l’identità di chi, di quel sito, si sente parte integrante. La “sonorità” delle grotte presenti nello spazio geografico di Spelunca ha assunto un valore così caratterizzante da determinare la scelta del toponimo *speluncae*, in cui l’eco evocativa delle grotte risuona ogni volta che tale nome viene pronunciato.

Ecco quindi delinarsi chiaramente all’interno e intorno allo spazio della “villa” un “paesaggio sonoro” molto ben caratterizzato, la cui percezione da parte dei frequentatori della villa risulta chiaramente indirizzata e controllata.

Ma in quale momento cronologico tutto ciò assume gli inequivocabili caratteri di elementi strutturalmente organizzati in un coerente testo architettonico-paesaggistico?

5. Una risposta a questo interrogativo emerge dall’analisi dei resti murari della villa ancora rilevabili *in situ*. Tale analisi offre anche indicazioni imprescindibili per poter dare soluzione a uno dei pro-

36. SCHAFER (1977, trad. it. 1985), p. 24.

blemi più rilevanti sollevati dallo studio dei gruppi scultorei: l'inquadramento cronologico dell'allestimento artistico della grotta.

Salvatore Settis, facendo propria la proposta interpretativa avanzata da Christian Kunze³⁷, afferma che:

la villa ha tre fasi costruttive, la cui sequenza è garantita dall'innesto dei muri di un tipo su quelli di un altro. La fase più antica, in *opus incertum*, corrisponde alla fondazione della villa (primi decenni del secolo I a.C.); segue una fase in *opus quasi reticulatum* che alcuni resti di decorazione pittorica del tardo "Secondo stile" contribuiscono a datare verso il 30-20 a.C.; e infine l'ultima fase in *opus reticulatum*, che corrisponderebbe cronologicamente al regno di Tiberio e tipologicamente alla tecnica costruttiva delle sue ville a Capri. Ora, all'interno della grotta, e in particolare in connessione con i basamenti dei gruppi scultorei, ritroviamo esclusivamente la fase intermedia, quella in *opus quasi reticulatum*³⁸.

Il fatto che tutte le strutture create appositamente per la collocazione dei gruppi scultorei nella grotta sono in *opus quasi reticulatum*, pertinente alla seconda fase edilizia della villa, è segno evidente che il posizionamento dei gruppi scultorei nella grotta deve avere avuto luogo in quel momento cronologico.

Come abbiamo detto, la grotta – la *spelunca* – rappresenta un punto nodale nell'economia di qualunque discorso che miri alla comprensione del significato veicolato dai gruppi scultorei rinvenuti a Sperlonga. La grotta è infatti lo *spazio* non solo fisico ma anche, e innanzi tutto, *concettuale* in cui i gruppi scultorei sono stati inseriti. Per giungere a una corretta lettura dei gruppi occorre dunque chiarire il loro *rapporto testuale* con la *grotta*.

Ciò detto, si impone subito un problema di carattere cronologico: quando è avvenuto l'inserimento della grotta nello spazio testuale circoscritto dalla villa?

Sotto questo profilo, possiamo disporre di un dato rilevante: l'analisi delle strutture superstiti della villa consente di cogliere un chiaro rapporto topografico che lega la villa alla grotta sin dal momento del suo impianto originario.

Una esplicita indicazione in questo senso ci viene in particolare dall'esame di due delle strutture principali della villa: il grande bacino rettangolare che occupa lo spazio antistante l'ingresso della grotta, che, come ci segnala Nicoletta Cassieri, è «da alcuni ritenu-

37. KUNZE (1996).

38. SETTIS (1999), p. 54; KUNZE (1996), pp. 165-84.

to anticamente invaso di acqua marina e da altri sistemato a giardino»³⁹, e l'imponente padiglione (*coenatio* estiva) situato al centro del bacino, entrambi fabbricati in *opus incertum* e quindi con certezza ascrivibili cronologicamente alla I fase edilizia della villa. Possiamo quindi affermare che, come già segnalava nel 1956 l'architetto Furio Fasolo⁴⁰, la grotta è parte integrante della villa sin dal suo primo impianto⁴¹.

6. Il presente lavoro si interrompe sulla soglia dell'analisi interpretativa dei gruppi, questione che ho trattato in altre sedi⁴². Qui mi limito a sintetizzare i risultati che mi pare di aver conseguito attraverso il mio percorso analitico:

- il toponimo “Sperlonga” trae origine dall'antico *Speluncae*: sono quindi le grotte (e non la sola grotta “di Tiberio”) a determinare la scelta di questo toponimo;
- la villa ha conosciuto tre fasi edilizie, rispettivamente testimoniate dalla presenza di strutture costruite utilizzando tre tecniche edilizie: l'*opus incertum* (I fase: inizi del I secolo a.C.); l'*opus quasi reticulatum* (II fase: 50-20 a.C.); l'*opus reticulatum* (III fase: età augustea);
- il rapporto tra la villa e la grotta è archeologicamente attestato sin dalla I fase edilizia della villa (inizi del I secolo a.C.);
- le strutture create all'interno della grotta appositamente per l'alloggiamento dei gruppi scultorei sono costruite utilizzando esclusivamente la tecnica dell'*opus quasi reticulatum* e sono quindi pertinenti alla II fase edilizia della villa;
- la collocazione dei gruppi deve essere avvenuta in questa stessa fase: Tiberio non è dunque riconoscibile come il committente del pro-

39. CASSIERI (2000), p. 41.

40. FASOLO (1956), p. 106; ID. (1957), pp. 13-22.

41. Per un approfondimento delle tematiche legate alla nascita e allo sviluppo della villa romana, si rimanda, in particolare, ad ACKERMANN (1990) (che inquadra il tema della villa romana all'interno di un'analisi generale del tipo edilizio della villa), e a MIELSCH (1987) (dedicato in maniera specifica all'analisi della villa romana), oltre che a CARANDINI (1989) e TORELLI (1990); per un approccio all'analisi delle valenze simboliche attribuite alla villa in età romana, sia intesa come spazio fisico che come immagine, si vedano, in particolare, GRASSIGLI (1998 e 2000); per un inquadramento tipologico delle ville d'*otium* attestate in Italia (comprese dunque quelle attestate nel territorio di Sperlonga), si veda ROMIZZI (2001); per una trattazione specifica delle *villae maritimae* in Italia in generale, e nel territorio di Sperlonga in particolare, rinvio alla lettura di LAFON (1981 e 1991).

42. SIRIGU (2003 e 2007).

gramma artistico della grotta (il che non esclude che in un secondo momento sia diventato proprietario della villa – anche se, va ricordato, non abbiamo nessuna indicazione esplicita in tal senso dalle fonti); – l’insieme dei gruppi presenta espliciti richiami a miti coerentemente inquadrabili dal punto di vista geografico e culturale nella località di Sperlonga.

In sintesi, mi pare di poter dire che il mio percorso mi ha consentito di raggiungere alcuni risultati non secondari. Dall’analisi (peraltro ben lontana dall’essere esaustiva) del “testo archeologico” rappresentato dalla cosiddetta “villa di Tiberio” a Sperlonga ritengo emerga un quadro d’insieme coerente sia nel suo sviluppo storico che nella sua articolazione per fasi.

Reputo inoltre importante mettere in evidenza un fatto: tutti i dati che ho utilizzato per condurre la mia analisi sono già da tempo a disposizione della comunità scientifica. Non ho quindi “messo in luce” nessuna “scoperta” eclatante. Ciò che invece può forse essere considerata una novità è l’aver tentato di affrontare in una visione d’insieme questi dati per tentare di chiarire alcuni dei principali problemi (o, più modestamente, di quelli che a me sono parsi tali) legati allo studio dei gruppi scultorei, cercando di non trascurare l’analisi del loro rapporto con lo *spazio concettuale* e con lo *spazio fisico* a cui erano e rimangono pertinenti.

Credo che tutto ciò possa contribuire concretamente a restituire a queste opere la loro valenza di “reperti” che troppo spesso mi pare sia stata loro negata, o comunque sottovalutata, a tutto vantaggio (in realtà, spesso solo apparente) di una loro analisi in qualità di “opere d’arte”.

Riguardo poi al metodo da me adottato per condurre la ricerca, non sono ovviamente in grado di esprimere un giudizio obiettivo sulla riuscita del mio “esperimento”. Ho però la speranza di essere riuscito a dimostrare convincentemente la possibile validità dell’utilizzo di un *approccio semiotico globale* anche *in ambito archeologico*, o per lo meno a rendere sufficientemente espliciti, e quindi scientificamente criticabili, i presupposti concettuali a cui ho cercato di attenermi con rigore nel corso della ricerca.

Ciò di cui sono infatti certo è che solo il ricorrere quanto più possibile in forma esplicita al *metodo* – ovvero a quel modo di «camminare senza sentiero, di tracciare il sentiero nel cammino» di cui parla Edgar Morin⁴³ – può permetterci di avvicinarci il più

43. MORIN (1977, trad. it. 2001, p. 19).

possibile all'altro estremo del "ponte", citando una bella metafora propostaci da Salvatore Settis⁴⁴, che ci separa dal *nostro* passato.

Sono consapevole di non aver certamente accorciato le distanze da esso: il *mio* passaggio ha anzi accresciuto il «labirinto delle interpretazioni»⁴⁵ di cui il ponte è costituito. Ma, *camminando con metodo*, ho tentato di rendere responsabilmente conto del mio procedere, con l'intento di rendere in tal modo un servizio a chi, dopo di me, vorrà cercare di attraversare *quel* ponte.

Devo infine riconoscere che molte e tutt'altro che secondarie sono le questioni relative alla villa e ai gruppi scultorei di cui in questa sede non mi sono occupato. Ma, come opportunamente ammoniva Ludwig Wittgenstein: «Su ciò, di cui non si può parlare, si deve tacere»⁴⁶.

Bibliografia

- ACKERMANN J. S. (1990), *The Villa. Form and Ideology of Country Houses*, Princeton (trad. it. *La villa. Forma e ideologia*, Torino 1992).
- AGAMBEN G. (2008), *Signatura rerum. Sul metodo*, Torino.
- ANDREAE B. (1982), *Odiseus. Archäologie des europäischen Menschenbildes*, Frankfurter Societäts-Druckerei GmhH (trad. it. *L'immagine di Ulisse. Mito e archeologia*, Torino 1983).
- ANDREAE B. (1988), *Laokoon und die Gründung Roms*, Mainz am Rhein (trad. it. *Laocoonte e la fondazione di Roma*, Milano 1989).
- ANDREAE B. (1994), *Praetorium Speluncae. Tiberius und Ovid in Sperlonga*, Mainz, Stuttgart.
- ANDREAE B. (1995), *Praetorium Speluncae. L'antro di Tiberio a Sperlonga ed Ovidio*, Roma.
- ASSMANN A. (1999), *Erinnerungsräume. Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses*, München (trad. it. *Ricordare. Forme e mutamenti della memoria culturale*, Bologna 2002).
- ASSMANN J. (1992), *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, München (trad. it. *La memoria culturale. Scrittura, ricordo e identità politica nelle grandi civiltà antiche*, Torino 1997).
- BERNARDI B. (1988), *La Roma dei re fra storia e leggenda*, in *Storia di Roma*, I, Torino, pp. 181-202.
- BRACCESI L. (2000), *Il mito di Enea in Occidente*, in *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, pp. 58-62.

44. SETTIS (1999), p. 5.

45. *Ibid.*

46. WITTGENSTEIN (1922, trad. it. 1992, p. 175).

- BRACCESI L. (2003), *I Greci delle periferie*, Roma-Bari.
- BRILLIANT R. (1984), *Visual Narratives. Storytelling in Etruscan and Roman Art*, Cornell (trad. it. *Narrare per immagini. Racconti di storie nell'arte etrusca e romana*, Firenze 1987).
- BRILLIANT R. (2000), *My Laocoön. Alternative Claims in the Interpretation of Artworks*, Berkeley-Los Angeles-London.
- BURKERT W. (1977), *Griechische Religion der archaischen und klassischen Epoche*, Berlin (trad. it. *La religione greca*, Milano 2003).
- BUXTON R. (1994), *Imaginary Greece: The Contexts of Mythology*, Cambridge (trad. it. *La Grecia dell'immaginario. I contesti della mitologia*, Firenze 1997).
- CAPPELLI R. (2000), *La "Tabula Iliaca" Capitolina*, in *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, p. 198.
- CARANDINI A. (1989), *La villa romana e la produzione schiavistica*, in *Storia di Roma*, IV, Torino, pp. 101-200.
- CASSIERI N. (2000), *La grotta di Tiberio e il Museo Archeologico Nazionale. Sperlonga*, Roma.
- CLEMENTE G. (1990a), *Dal territorio della città all'egemonia in Italia*, in *Storia di Roma*, II, I, Torino, pp. 19-39.
- CLEMENTE G. (1990b), *Basi sociali e assetti istituzionali nell'età della conquista*, in *Storia di Roma*, II, I, Torino, pp. 40-54.
- COARELLI F. (1973), *Sperlonga e Tiberio*, «DArch», 7, pp. 97-122.
- DALL'AGLIO P. L. (a cura di) (2000), *La toponomastica antica*, Bologna.
- DELEUZE G., GUATTARI F. (1980), *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris (trad. it. *Mille piani. Capitalismo e schizofrenia*, Roma 2010).
- DEVOTO G., OLI G. C. (2000), *Il dizionario della lingua italiana*, Firenze.
- ECO U. (1983), *L'antiporfirio*, in G. VATTIMO, P. A. ROVATTI, *Il pensiero debole*, Milano 1983, pp. 52-80.
- ECO U. (1984), *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Torino.
- FASOLO F. (1956), *Architetture classiche a mare. I. La villa romana di Sperlonga detta di Tiberio*, «Quaderni dell'Istituto di Storia dell'Architettura», XIV, pp. 1-6.
- FASOLO F. (1957), *Architetture classiche a mare. II. Altre antichità del litorale di Sperlonga*, «Quaderni dell'Istituto di Storia dell'Architettura», XX-XI, pp. 2-19.
- GENETTE G. (1982), *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris (trad. it. *Palinsesti. La letteratura al secondo grado*, Torino 1997).
- GENETTE G. (1987), *Seuils*, Paris (trad. it. *Soglie. I dintorni del testo*, Torino 1989).
- GIARDINA A. (1989), *Uomini e spazi aperti*, in *Storia di Roma*, IV, Torino, pp. 71-99.
- GIARDINA A. (1997), *L'Italia romana. Storie di un'identità incompiuta*, Roma-Bari.
- GRASSIGLI G. (1998), *La scena domestica e il suo immaginario. I temi figurati nei mosaici della Cisalpina*, Perugia.

- GRASSIGLI G. (2000), *Il regno della villa. Alle origini della rappresentazione della villa tardoantica*, «Ostraka», IX, 1, 2000, pp. 199-226.
- GREIMAS A. J., COURTÉS J. (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris (trad. it. *Semiotica. Dizionario ragionato della teoria del linguaggio*, Milano 2007).
- GRIMAL P. (1974), *L'art des jardins*, Paris (trad. it. *L'arte dei giardini*, Roma 2000).
- GRIMAL P. (1984³), *Les jardins romains*, Paris (trad. it. *I giardini di Roma antica*, Milano 2000).
- HAMPE R. (1972), *Sperlonga und Vergil*, 1, xv, Mainz.
- HIMMELMANN N. (1995), *Sperlonga. Die homerischen Gruppen und ihre Quellen*, Düsseldorf.
- HÖLSCHER T. (1985), *Die Geschlagenen und Ausgelieferten in der Kunst des Hellenismus*, «AK», 28.
- HÖLSCHER T. (1987), *Römische Bildsprache als semantisches System*, Heidelberg (trad. it. *Il linguaggio dell'arte romana*, Torino 1993).
- HÖLSCHER T. (1994), *Monumenti statali e pubblico*, Roma.
- IACOPI G. (1963), *L'antro di Tiberio a Sperlonga*, Roma.
- IACOPI G. (1970), *L'antro di Tiberio e il Museo Archeologico Nazionale di Sperlonga*, Roma.
- KUNZE C. (1996), *Zur Datierung des Laokoon und der Skyllagruppe aus Sperlonga*, «JDAI», CXI, pp. 139-223.
- LAFON X. (1981), *A propos des villas de la zone de Sperlonga. Les origines et le développement de la "villa maritima" sur le littoral tyrrhénien à l'époque républicaine*, «MEFRA», XCIII, pp. 297-353.
- LAFON X. (1991), *"Villa maritima". Recherches sur les villas littorales de l'Italie romaine (III^e siècle av. J.-C.-III^e siècle ap. J.-C.)*, Aix-en-Provence.
- LAVAGNE H. (1988), *Operosa antra. Recherches sur la grotte à Rome de Syl-la à Hadrien*, Roma.
- LOTMAN J. M. (1972), *La struttura del testo poetico*, Milano (ed. or. *Struktura chudožestvenmogo teksta*, Mosca 1970).
- LOTMAN J. M. (1985), *La semiosfera. L'asimmetria e il dialogo delle strutture pensanti*, Venezia.
- LOTMAN J. M., USPENSKIJ B. A. (1975), *Tipologia della cultura*, Milano.
- MIELSCH H. (1987), *Die Römische Villa. Architektur und Lebensform*, München (trad. it. *La villa romana*, Firenze 1990).
- MORIN E. (1977), *La Méthode. 1. La Nature de la Nature*, Paris (trad. it. *Il metodo. 1. La natura della natura*, Milano 2001).
- MUSTI D. (1988a), *I Greci e l'Italia*, in *Storia di Roma*, 1, Torino, pp. 39-51.
- MUSTI D. (1988b), *La spinta verso il Sud: espansione romana e rapporti "internazionali"*, in *Storia di Roma*, 1, Torino, pp. 527-42.
- PAOLUCCI C. (2010), *Strutturalismo e interpretazione*, Milano.
- PEIRCE C. S. (2003), *Opere*, Milano (ed. or. in *Collected Papers*, Cambridge 1931-35).
- PELLEGRINI G. B. (1990), *Toponomastica italiana. 10.000 nomi di città, paesi*

- frazioni, regioni, contrade, fiumi, monti spiegati nella loro origine e storia*, Milano.
- POPPER K. (1970), *Logica della scoperta scientifica*, Torino (ed. or. *The Logic of Scientific Discovery*, London 1934, 1959, 1966, 1968).
- PRIETO L. J. (1964), *Principes de noologie*, The Hague-Paris (trad. it. *Principi di noologia. Fondamenti della teoria funzionale del significato*, Roma 1967).
- PRIETO L. J. (1989), *Saggi di semiotica. I. Sulla conoscenza*, Parma.
- PRIETO L. J. (1991), *Saggi di semiotica. II. Sull'arte e sul soggetto*, Parma.
- PRIETO L. J. (1995), *Saggi di semiotica. III. Sul significato*, Parma.
- ROMIZZI L. (2001), *Ville d'otium" dell'Italia antica (II sec. a.C.-I sec. d.C.)*, Perugia.
- SAURON G. (1998), *Un conflit qui s'éternise: la "guerre de Sperlonga"*, «RA», 1997, 2, pp. 261-95.
- SCHAFFER R. M. (1977), *The Tuning of the World*, Toronto-New York (trad. it. *Il paesaggio sonoro*, Lucca 1985).
- SETTIS S. (1989), *Un'arte al plurale. L'impero romano, i Greci e i posteri*, in *Storia di Roma*, IV, Torino, pp. 827-78.
- SETTIS S. (1999), *Laocoonte. Fama e stile*, Roma.
- SIRIGU R. (2002), *Archeologia come "semiotica della realtà materiale"*, «QSACO», 18, 2001, pp. 163-217.
- SIRIGU R. (2003), *Sperlonga. Proposte per una "lettura semiotica" del "testo archeologico"*, Tesi di dottorato di ricerca in Archeologia (Archeologia greca e romana), Università degli Studi di Perugia, XVI ciclo, a.a. 2002-03.
- SIRIGU R. (2004), *Archeologia moderna: "scienza normale" o "scienza straordinaria?"*, «Aristeo», 1.
- SIRIGU R. (2005), *L'interpretazione archeologica del dato materiale come "semiosi"*, «QSACO», 20, 2003.
- SIRIGU R. (2006), *I reperti come segni del passato. Riflessioni sul rapporto tra archeologia e semiotica*, Annali della Facoltà di Lettere dell'Università di Cagliari, n.s. XXIII, vol. LX, 2005, pp. 5-30.
- SIRIGU R. (2007), *I gruppi scultorei di Sperlonga. Un'analisi testuale*, in S. ANGIOLILLO, M. GIUMAN (a cura di), *Imago. Studi di iconografia antica*, Cagliari, pp. 263-95.
- SOCCO C. (1996), *Lo spazio come paesaggio*, in S. CAVICCHIOLI (a cura di), *La spazialità: valori, strutture, testi*, «Versus. Quaderni di Studi di semiotica», 73/74, Milano, pp. 193-215.
- TORELLI M. (1990), *La formazione della villa*, in *Storia di Roma*, II, 1, Torino, pp. 123-32.
- UGGERI G. (2000), *Il contributo della toponomastica alla ricerca topografica*, in DALL'AGLIO (a cura di) (2000), pp. 119-32.
- WITTGENSTEIN L. (1922), *Logisch-philosophische Abhandlung*, London (trad. it. *Tractatus logico-philosophicus*, Torino 1992).

Vincenzo Di Giovanni
Le dinamiche degli scambi economici
nella Campania in età imperiale
Circolazione delle produzioni africane:
ceramiche fini, anfore da trasporto
e ceramiche da cucina

La Campania riveste un ruolo di centralità all'interno della rete degli scambi nel Mediterraneo in età romana, legato essenzialmente alla presenza del porto di Pozzuoli. In questo studio si tenta – attraverso l'analisi tipologica e quantitativa delle ceramiche fini, delle ceramiche comuni e delle anfore da trasporto provenienti dall'Africa, rinvenute in contesti datati – di stabilire, in via preliminare, alcuni elementi evolutivi dei flussi commerciali tra le terre d'oltremare e la parte meridionale della Penisola italica. Gli assemblaggi di materiali presi in esame si snodano attraverso un arco cronologico piuttosto ampio che va dalla fine del I secolo fino agli inizi del IV secolo e provengono, in gran parte, da siti costieri come Napoli, Pozzuoli, Baia, Miseno. Attraverso gli sviluppi delle correnti di traffico con l'Africa, si registra un incremento costante delle attestazioni, tanto che alla fine del periodo, nei contesti presi in esame, risulta che la maggioranza della ceramica, dei contenitori e delle derrate alimentari provengono dall'Africa. Molte sono le analogie con il mercato urbano, ma tante sono anche le differenze legate alla presenza e al costante fabbisogno di mercati locali.

Parole chiave: economia romana, Campania romana, terra sigillata africana, anfore africane, ceramica africana da cucina.

Sed a Catone appellata iam tum Africana admonet Africae ad ingens documentum usi eo pomo. Namque perniciali odio Carthaginis flagrans nepotumque securitatis anxius, cum clamaret omni senatu Carthaginem delendam, adtulit quondam die in curiam praecocem ex ea provinciam ficum ostendensque patribus: "Interrogo vos", inquit, "quando banc pomum demptam putetis ex arbore". Cum inter omnes recentem esse constaret: "Atqui tertium", inquit, "ante diem scitote decerptam Carthyagine. Tam prope a moris habemus hostem!" Statimque sumptum est Punicum tertium bellum, quo Carthago deleta est.

PLIN., *nat.*, XV, 20, 75

* Vincenzo Di Giovanni, Università degli Studi "Federico II" di Napoli.

Nel momento stesso in cui mi accingevo a scrivere questo contributo e a tirare le somme dei dati raccolti¹, mi sono reso conto che il titolo era troppo ambizioso per i dati in nostro possesso e che il lavoro aveva delle debolezze di fondo.

La prima debolezza è data dall'arbitrarietà nella scelta del contesto spaziale, una scelta obbligata dalla disponibilità delle fonti materiali che, come spesso accade nei tentativi di sintesi di circolazione su scala ampia, sono scarse per alcune zone e inesistenti per altre. Per esempio, nel nostro caso rimangono completamente al di fuori del quadro distributivo le zone interne, come Capua², uno dei centri di maggiore importanza della Campania romana di età imperiale, che doveva essere nodale nell'assetto distributivo, come viene suggerito anche dalle testimonianze epigrafiche, specialmente quelle riferite ai mercati periodici³. La centralità di Capua sarà poi sancita con la riforma diocleziana, che ne farà la sede del *corrector Campaniae*⁴.

1. Vorrei ringraziare tutti quelli che mi hanno aiutato nella stesura di questa nota, con l'apporto delle loro conoscenze e della loro amicizia. Un ringraziamento particolare va alla dott.ssa Paola Miniero, non solo per avermi dato fiducia affidandomi lo studio dei materiali di Bacoli e Miseno e per avermi consentito di utilizzarli per questa nota, ma anche e soprattutto per i consigli e le informazioni scientifiche fornitemi sull'area flegrea. Sono grato agli amici che mi hanno incoraggiato e hanno pazientemente riletto il manoscritto fornendomi numerosi consigli: Gabriella Gasperetti, Bianca Maria Sgherzi e Gianluca Soricelli. Ringrazio per le informazioni fornitemi: Lucia Manuela Proietti, Francesco Garcea, Nella Castiglione Morelli e Gabriella Colucci Pescatori. Devo un ringraziamento particolare anche a Sabina Piccolo che ha curato con precisione e diligenza sia la parte grafica del presente lavoro, sia tutta la documentazione relativa ad esso. Grazie anche a Maria Vittoria per tutto il resto.

2. Su Capua romana, essenzialmente per gli aspetti prosopografici, si veda G. D'ISANTO, *Capua romana. Ricerche di prosopografia e storia sociale*, Roma 1993, pp. 21 ss.; per gli aspetti più propriamente archeologici W. JOHANNOWSKY, *Capua antica*, Napoli 1989, pp. 71-3.

3. Per il problema delle reti commerciali legate al sistema dei mercati periodici si veda A. STORCHI MARINO, *Reti interregionali integrate e circuiti del mercato periodico negli indici nundinarii del Lazio e della Campania*, in *Mercati permanenti e mercati periodici nel mondo romano, Atti degli incontri capresi di storia dell'economia antica (Capri, 13-15 ottobre 1997)*, a cura di E. LO CASCIO, Bari 2000, pp. 93-130, con bibliografia precedente; appare interessante, anche se risulta leggermente schematico, lo schema di flusso "ad albero" basato sul modello spaziale delle *nundinae* campane, in cui è evidente la centralità della città di Capua nel sistema distributivo dei mercati locali: N. MORLEY, *Metropolis and Hinterland. The City of Rome and the Italian Economy, 200 B.C.-A.D. 200*, Cambridge 1996, pp. 166 ss., in part. fig. 4.

4. Cfr. E. SAVINO, *Campania tardo-antica (284-604 d.C.)*, Bari 2005, p. 18 ss.

Essenzialmente i dati disponibili e utilizzabili si riferiscono a giacimenti costieri, diversi per incidenza quantitativa e con modi di formazione eterogenei, contesti in gran parte inediti o pubblicati in modo sommario. Inoltre esistono evidenti problemi di calibratura dei dati, insiti nelle specifiche topografiche dei rinvenimenti. Per esempio Pozzuoli, uno degli scali principali del Mediterraneo per cinque secoli, ha una complessità di relazioni a lungo raggio e di implicazioni macroeconomiche che difficilmente può essere paragonata con altri centri, anche importanti nel quadro storico-geografico della Campania antica, ma che testimoniano una circolazione più limitata delle merci consumate sui loro mercati locali.

Malgrado le debolezze del sistema documentario in esame e la discontinuità della documentazione, è possibile abbozzare alcuni elementi per una sintesi su una geografia della distribuzione delle merci di provenienza africana nella Campania imperiale.

Il dato che emerge, tra l'altro ben acquisito nella storia dei flussi commerciali nell'Italia di età imperiale, è la diffusione sui mercati italici dei prodotti provenienti dall'Africa, in maniera piuttosto limitata già a partire dalla prima età imperiale, dall'Africa Proconsolare e dalla Tripolitania⁵.

L'elemento di evidente diversità dei mercati campani, almeno quelli costieri, rispetto al modello urbano e ostiense, è certamente rappresentato dalla maggiore predilezione per i prodotti africani, specialmente per l'olio, forse proprio a partire dalla fine del I secolo, una "dipendenza" che cresce nel corso del tempo: se dovessimo fare una stima di massima di proporzioni, a partire dall'età antonina mediamente circolano almeno venti anfore tipo Africana I, che veicolano primariamente olio africano, per ogni anfora Dressel 20 o affine di olio betico⁶. Nel corso del secolo successivo la proporzione aumenta

5. C. PANELLA, *Le anfore di età imperiale nel Mediterraneo occidentale*, in P. LÉVÊQUE, J. P. MOREL (dir.), E. GENY (éd.), *Céramique hellénistiques et romaines*, III, Paris 2001, pp. 177-275, in part. p. 207. Il quadro di sintesi sulla circolazione è delineato in C. PANELLA, *Merci e scambi nel Mediterraneo tardo-antico*, in A. CARANDINI, L. CRACCO RUGGINI, A. GIARDINA (a cura di), *Storia di Roma*, 3. *L'età tardo-antica*, II. *I luoghi e le culture*, Torino 1993, pp. 613-97; per aggiornamenti sulle occorrenze nella prima età imperiale in ambito urbano cfr. G. RIZZO, *Instrumentum Urbis*, I. *Ceramiche fini da mensa, lucerne ed anfore a Roma nei primi due secoli dell'impero*, Roma 2003, pp. 149 ss. Riguardo alla distribuzione della ceramica di produzione africana nella regione di Roma si veda anche A. CIOTOLA, *I rifornimenti di ceramica da cucina africana della regione di Roma tra III secolo a.C. e VII d.C.: un'analisi diacronica*, in *L'Africa romana* XIV, pp. 1571-84.

6. Le due produzioni non sono perfettamente sovrapponibili sotto l'aspetto del

a favore delle anfore africane, fino alla fine del III secolo e per tutto il secolo successivo, quando il prodotto africano anche in Campania sembra non avere più concorrenti. Naturalmente rimangono da valutare gli approvvigionamenti locali, specialmente dell'olio, attestato nelle fonti letterarie, ma che archeologicamente sono invisibili⁷.

Un fenomeno analogo va registrato per la quota di vino di provenienza transalpina, rilevante sul quadro dei consumi urbani, ma che in Campania rimane sempre molto bassa a favore di produzioni locali, attestata fino alla seconda metà del III-inizi del IV secolo, insieme con produzioni specifiche come il vino cretese prodotto nei possedimenti di Capua nell'isola e massicciamente veicolato attraverso lo scalo puteolano, come vedremo in seguito⁸.

date range ma, specialmente a partire dalla metà del II secolo, rappresentano i contenitori principali per l'olio provinciale, ognuno per il comparto produttivo d'origine. Per entrambi i contenitori esiste una bibliografia molto vasta: per le Dressel 20 e la loro cronologia cfr. S. MORRETA, *Considerazioni su varianti morfologiche e modalità di produzione delle Dr. 20 rinvenute sul Monte Testaccio (Roma). Materiale di scavo 1990*, in J. M. BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, J. REMESAL RODRÍGUEZ (eds.), *Estudios sobre el Monte Testaccio (Roma)*, 1, Barcelona 1999, pp. 245-75; si veda la scheda relativa al tipo nel sito Amphora Project dell'Università di Southampton: http://ads.ahds.ac.uk/catalogue/archive/amphora_ahrb_2005/details.cfm?id=83 consultato il 20 febbraio 2011; per il tipo Africana I e suoi derivati tipologici resta tuttora valido lo schema tipologico elaborato in Ostia III: cfr. C. PANELLA, *Anfore*, in *Ostia III* (Studi Miscellanei, 21), Roma 1973, pp. 463-632, in part. p. 575; cfr. anche S. J. KEAY, *Late Roman Amphorae in the Western Mediterranean. A Typology and Economic Study: the Catalan Evidence*, (BAR Int. Ser., 136), Oxford 1984, pp. 100-1; e da ultimo M. BONIFAY, *Études sur la céramique tardive d'Afrique*, (BAR Int. Ser., 1301), Oxford 2004, p. 107 ss.

7. Esisteva certamente una produzione d'olio a filiera corta, come si direbbe oggi, prodotto e distribuito localmente. Il vero problema è stabilire quale fosse la quota di mercato interessata. Per la disamina del problema per il mercato urbano si veda E. C. DE SENA, *An Assessment of Wine and Oil Production in Rome's Hinterland: Ceramic, Literary Art Historical and Modern Evidence*, in *Roman Villas Around the Urbs. Interaction with Landscape and Environment, Proceeding of a Conference Held at the Swedish Institute in Rome (September 17-18, 2004)*, ed. by B. SANTILLO FRIZELL, A. KLINNE, Rome 2005, pp. 1-15; un accenno per i mercati campani in V. DI GIOVANNI, *Le anfore da trasporto*, in L. CRIMACO, V. DI GIOVANNI, F. GARCEA, L. M. PROIETTI, B. M. SGHERZI, *L'impianto fognario sottoposto al settore ovest del decumano di via Duomo*, in *Da Puteoli a Pozzuoli. Scavi e ricerche sulla rocca del Rione Terra, Atti della giornata di studio, Istituto Germanico di Roma (Roma, 27 aprile 2001)*, a cura di L. CRIMACO, C. GIALANELLA, F. ZEVI, Napoli 2003, pp. 86-91, in part. p. 91 e nota 91.

8. Per brevità darò per scontati una serie di concetti di fondo, che scontati potrebbero non essere, legati alle specifiche dell'economia antica: lo stesso concetto di merce e mercato oppure, per esempio, concetti di processualità complessa come la formazione

Il I secolo

I contatti tra la Campania e l'Africa si evolvono secondo una prospettiva di lunga durata⁹. Non sono disponibili dati quantitativi certi sulla circolazione delle anfore africane in epoca tardo-repubblicana in Campania¹⁰; a Pompei, almeno a giudicare dai

dei prezzi, l'incidenza dell'Annona sulle correnti di traffico, i fenomeni inflattivi da concentrazione della massa monetaria sul territorio italiano, il rapporto tassazione-commercio, ecc. Naturalmente credo che lo studio della distribuzione dei manufatti e/o delle merci in essi trasportate possa contribuire, in maniera anche determinante, alla comprensione di alcuni di questi fenomeni e all'elaborazione di modelli interpretativi per la storia economica e amministrativa dell'Italia romana. Per una sintesi su questi argomenti si veda E. LO CASCIO, *Forme dell'economia imperiale*, in G. CLEMENTE, F. COARELLI, E. GABBA, *Storia di Roma*, 2. *L'impero mediterraneo*, II. *I principi ed il mondo*, Torino 1991, pp. 331-65; E. LO CASCIO, *Crescita e declino: l'economia romana in prospettiva storica*, «Rivista di Storia Economica», n.s., XXIII, 2007, pp. 269-82.

9. Cfr. M. BEN MOUSSA, *La production de sigillées africaines: recherches d'histoire et d'archéologie en Tunisie septentrionale et centrale*, Barcelona 2007, p. 37; J. HEURGON, *Les origines campaniennes de la confédération cirtéenne*, «Libyca», V, 1957, pp. 7-24; B. BETCHOLD, *Alcune osservazioni sui rapporti commerciali fra Cartagine, la Sicilia occidentale e la Campania (IV-metà del II sec. a.C.): nuovi dati basati sulla distribuzione di ceramiche campane e nordafricane/cartaginesi*, «Babesch», 82, 2007, pp. 51-76.

10. Il quadro della situazione delle fonti letterarie è in M. W. FREDERIKSEN, *Puteoli ed il commercio del grano in età romana*, «Puteoli», IV-V, 1980-81, pp. 5-27, in part. p. 19 s. Per quanto riguarda i materiali, citiamo a titolo esemplificativo, senza alcuna pretesa di completezza, alcune attestazioni sporadiche di anfore africane tardo-repubblicane dalla Campania: Napoli, dal Largo e dalla Chiesa di Sant'Aniello nel centro antico, cfr. A. M. D'ONOFRIO, B. D'AGOSTINO (a cura di), *Ricerche archeologiche a Napoli. Lo scavo in Largo S. Aniello*, Napoli 1987, p. 25, n. A34 (tipo Carthage Early Amphora 1); V. DI GIOVANNI, *Scheda n. 22.20*, in *Napoli Antica*, Napoli 1985, p. 143 (tipo Mañá C2 con bollo a rosetta); dallo scavo di Carminiello ai Mannesi: P. ARTHUR, *Le anfore repubblicane e della prima età imperiale*, in ID. (a cura di), *Il complesso archeologico di Carminiello ai Mannesi. Napoli (scavi 1983-1984)*, Galatina 1994, pp. 169-71, in part. pp. 169 s., fig. 76, n. 9 (residuo da contesto tardo tipo Van der Werff 2); dall'ager *Stabianus*: V. DI GIOVANNI, *Ceramica da cucina, Anfore, Miscellanea*, in P. MINIERO, *Insedimenti di età repubblicana nell'ager Stabianus*, «RSP», 5, 1991, pp. 17-66, p. 42, fig. 16, nn. 1-2 (2 esemplari quasi integri di Mañá C1 da un contesto di II sec. a.C.); da Pompei dalla Casa VII, 4, 62: A. D'AMBROSIO, S. DE CARO, *Un contributo all'architettura e all'urbanistica di Pompei in età ellenistica. I saggi nella Casa VII, 4, 62*, «AION», XI, 1989, pp. 174-207, p. 213, fig. 40, nn. FC61, FC423, FC434, FC436, FC439 (tutti tipo Van der Werff 2); da contesti di II secolo a.C., si vedano anche le interessanti osservazioni sul commercio africano a Pompei: A. M. BISI, *Le anfore puniche e di tradizione punica a Pompei: problemi e prospettive di ricerca*, in L. FRANCHI DELL'ORTO, *Ercolano 1738-1988: 250 anni di ricerca archeologica*, Roma 1993.

dati desumibili dagli scavi della Casa della Colonna Etrusca, le anfore di tradizione punica di età tardo-repubblicana sembrano avere buoni indici quantitativi¹¹. A Napoli un giacimento di età neroniana, connesso con il terremoto del 62, attesta in maniera sensibile la presenza di anfore di provenienza sia africana che tripolitana¹².

In epoca flavia a Pompei le anfore di produzione africana (intendendo anche le produzioni tripolitane) sono computabili intorno all'8-10% sul totale delle attestazioni dei contenitori commerciali¹³. Il dato si basa sulle presenze nei vari magazzini della città vesuviana ed è suffragato anche da contesti quantitativamente più modesti di recente pubblicazione, come quelli della Casa delle Vestali¹⁴, della Casa dei Quattro Stili nell'*insula* 8 della *Regio* 1¹⁵ e della Casa di Arianna¹⁶; sembra essere confermato per grandi linee an-

11. C. SCOTTI, *Le anfore*, in M. BONGHI JOVINO (a cura di), *Ricerche a Pompei*, I. *L'insula 5 della regio VI dalle origini al 79 d.C.*, Roma 1984, pp. 270-316, in part. pp. 281-5.

12. Il deposito non è giudicato, dagli editori, statisticamente diagnostico per la circolazione del materiale e per questa ragione non sono pubblicati dati di carattere quantitativo. Sulla scorta delle schede pubblicate si può presupporre una incidenza intorno ai cinque o sei punti percentuali sul totale delle attestazioni anforarie. Cfr. I. BRAGANTINI, *Anfore*, in ID. (a cura di), *Ricerche archeologiche a Napoli. Lo scavo di Palazzo Corigliano*, I, Napoli 1991, pp. 88-94, in part. pp. 89 ss.

13. Per la tipologia e il corredo epigrafico cfr. C. PANELLA, *Anfore tripolitane a Pompei*, in A. CARANDINI (a cura di), *L'Instrumentum domesticum di Ercolano e Pompei nella prima età imperiale*, (Quaderni di cultura materiale, 1), Roma 1977, pp. 135-49. È probabile che alcune di queste anfore non siano di produzione tripolitana ma africana. Sono probabilmente degni di fede i dati quantitativi relativi alle anfore commerciali conservate nei depositi di Pompei pubblicati in un opuscolo dal titolo *Presenze iberiche in Italia*, distribuito durante il XXIX convegno di studi sulla Magna Grecia, tenutosi a Taranto dal 6 all'11 ottobre 1989, a firma Fabrizio Ruffo (non ce n'è traccia negli atti ufficiali editi a Napoli 1991), che accreditano, nel loro complesso, le produzioni africane intorno al 10%.

14. E. C. DE SENA, J. P. IKÄHEIMO, *The Supply of Amphora-borne Commodities and Domestic Pottery in Pompeii 150 BC-AD 79: Preliminary Evidence from the House of Vestals*, «European Journal of Archaeology», 6/3, 2003, pp. 301-21.

15. PH. BORGARD, M. B. CARRE, S. D. FONTAINE, *Pompéi: un site de reference?, Approche socio-économique de l'Insula 1*, 8, in L. BERNABEI (a cura di), *Contributi di archeologia vesuviana*, 3, Roma 2007, pp. 108-16.

16. R. ALBIACH, C. BALLESTER, I. ESCRIVÁ, A. FERNÁNDEZ, E. HUGUET, M. OLCINA, J. PADIN, G. PASQUAL, L. PEDRONI, A. RIBERA, *Estudios estratigráficos y geofísicos entre la casa de Ariadna y el Vicolo Storto*, in *Nuove ricerche archeologiche nell'area vesuviana (scavi 2003-2006)*, *Atti del Convegno internazionale (Roma, 1-3 febbraio 2007)*, a cura di P. G. GUZZO, M. P. GUIDOBALDI, Roma 2008, pp. 249-64.

che dalle collezioni anforarie provenienti dalla Casa di Polibio¹⁷ e dalla Casa “del Colonnato Toscanico” a Ercolano¹⁸. A questa presenza piuttosto consistente di contenitori commerciali però non corrisponde una presenza di ceramica fine da mensa o da cucina altrettanto cospicua. Per la ceramica fine le attestazioni sono trascurabili: sono attestati alcuni esemplari della coppa su basso piede riferibile al tipo Hayes 8¹⁹ in sigillata africana, produzione A_I, a fronte di 1.061 esemplari di sigillata italica, in questo periodo ancora assolutamente prevalente, di 384 di produzione orientale e di 203 di produzione sud-gallica²⁰. Sono noti alcuni esemplari di forme chiuse in sigillata africana provenienti da Pompei conservati nel Museo Archeologico Nazionale di Napoli²¹.

Anche per la ceramica da cucina, considerata merce parassitaria per eccellenza che viaggia “a costo zero” negli spazi di risulta nei carichi, i numeri sono molto bassi.

Della ceramica da cucina conservata nei depositi dei Granai del Foro di Pompei (si tratta di un campione piuttosto cospicuo e certamente “diagnostico” che comprende oltre 400 esemplari interi), solo una piccolissima parte non è di produzione italica, campana o più genericamente tirrenica. La ceramica di provenienza africana non va oltre l'1% sul totale dei pezzi ascrivibili alla stessa classe.

Le attestazioni si limitano alla presenza della pentola tipo Hayes 194/Ostia II (figg. 303-4), a patina cinerognola, e di altre

17. Il dato è stato fornito da V. Castiglione Morelli.

18. G. CERULLI IRELLI, *La casa “del colonnato tuscanico” ad Ercolano*, Napoli 1974, pp. 90-106. Le poche anfore rinvenute nella villa di San Marco a Stabia, invece, registrano una presenza più modesta di provenienze dall'Africa: cfr. P. MINIERO, *I reperti della villa. Le Anfore*, in P. MINIERO, A. BARBET (a cura di), *La villa San Marco a Stabia*, I-III, Napoli 1999, pp. 323-9, 706-11. Attestazioni con indici leggermente più alti in J. TIMBY, *Amphorae from Excavation at Pompei by the University of Reading*, in *Transport Amphorae and Trade in the Eastern Mediterranean, Acts of the International Colloquium at the Danish Institute at Athens*, 5, ed. by J. EIRING, J. LUND, Athens 2004, pp. 377-90, in part. pp. 390 e s., fig. 9.

19. Il dato è stato fornito da G. Soricelli.

20. G. PUCCI, *Le terre sigillate italiche, galliche e orientali*, in CARANDINI (a cura di), *L'Instrumentum domesticum di Ercolano e Pompei*, cit., pp. 9-22, in part. p. 9; cfr. anche J. P. MOREL, *La ceramica e il vetro*, in *Pompei 79. Raccolta di studi per il decimonono anniversario della eruzione vesuviana*, Napoli 1979, pp. 241-64.

21. A. CARANDINI, *La sigillata africana, la ceramica a patina cinerognola e ad orlo annerito*, in Id. (a cura di), *L'Instrumentum domesticum di Ercolano e Pompei*, cit., pp. 23-4.

due forme di tegami a vasca bassa che si inseriscono nella tradizione formale tardo-ellenistica relativa a questa classe²².

Il tegame Hayes 194 / Ostia II (figg. 303-4) è tra le prime forme di ceramica da cucina prodotte in Africa e commercializzate sui mercati occidentali in modo evidente; l'attestazione sulle navi che facevano rotta da Cartagine verso l'Italia è piuttosto precoce: la sua presenza è segnalata nel relitto Skerki Bank F databile alla metà del I secolo²³.

Sussistono tutti gli elementi per poter dire che questo modello asimmetrico subirà un cambiamento già a partire dai primi anni del II secolo.

L'età antonina

Per questo periodo disponiamo di due assemblaggi, uno da Napoli e l'altro dal territorio di Pozzuoli.

Da Napoli, il cui ruolo portuale in età imperiale è stato rivalutato a seguito dei lavori nel porto e nel centro antico per la realizzazione della metropolitana²⁴, abbiamo dati interessanti. A parte i con-

22. V. DI GIOVANNI, *Produzione e consumo di ceramica da cucina nella Campania romana (II a.C.-II d.C.)*, in *Les céramiques communes de Campanie et de la Narbonnaise (fin I^{er} s. av. J.C.-I^{er} s. ap. J.C.)*. *La vaisselle de table et de cuisine, Journées d'étude (Napoli, 27-29 maggio 1994)*, éd. par M. BATS, Napoli 1996, pp. 65-103, in part. p. 89, fig. 16, tipo 2221A; p. 81, fig. 11, tipi 2151A e 2161A; S. TORTORELLA, *Ceramica da cucina*, in *Atlante delle forme ceramiche, EAA*, suppl. 1, Roma 1981, pp. 208-24, pp. 358-9.

23. A. M. McCAAN, *An Early Imperial Shipwreck in Deep Sea off Skerki Bank*, in *RCRF, Acta*, 37, 2001, pp. 257-64, in part. p. 262, figg. 12 e 13. Sullo stesso sito, a grande profondità, molto al largo dalle coste occidentali della Sicilia, nel mezzo del Mediterraneo, sono situati vari relitti, almeno sette, con cronologie diverse, che sembrano suggerire una rotta diretta Africa-Europa via Puteoli o via Ostia. Il passo di Plinio in epigrafe, malgrado l'evidente espediente retorico di Catone, sembrerebbe avvalorare questa ipotesi. Ma esisteva anche una rotta via Sicilia, più lunga ma forse più sicura (?). Nel relitto imperiale F dello Skerki Bank, che è un carico misto, ci sono anche delle anfore vinarie di produzione siciliana, e nella lista dei relitti di carichi provenienti dall'Africa – riportata da Bonifay e mutuata dal lavoro di Parker – quasi tutti i relitti riferibili alla Penisola italiana sono situati in siti relativi ad approdi siciliani. Cfr. anche A. M. McCAAN, J. P. OLESON, *Deep-Water Shipwrecks off Skerki Bank. The 1997 Survey*, «JRA», suppl. series, 58, Portsmouth 2004; BONIFAY, *Études sur la céramique tardive d'Afrique*, cit., fig. 260.

24. Si veda per es. D. GIAMPAOLA, *Il paesaggio costiero di Neapolis tra greci e bizantini*, in ID. (a cura di), *Napoli la città e il mare. Piazza Bovio tra romani e bizantini*, Verona 2010, pp. 17-27.

testi dello scavo di Palazzo Corigliano già citati in precedenza, più antichi, legati alla distruzione del terremoto del 62²⁵, che restituiscono, per così dire, un modello pompeiano, e quelli di Carminiello ai Mannesi di scarso peso quantitativo²⁶, per il periodo in questione si può valutare il contesto ritrovato agli inizi degli anni Ottanta al di sotto del complesso monastico di Santa Patrizia nella parte alta della città antica. Si tratta di un gruppo costituito essenzialmente di circa 5.000 frammenti di anfore, con associata poca ceramica comune e pochissima ceramica fine: il contesto è inquadrabile nella prima metà del II secolo, ed è inedito. Nel gruppo le anfore africane, la maggioranza delle quali per la prima volta è costituita da anfore appartenenti alla famiglia delle Africana 1, ha una incidenza valutabile intorno al 25% delle attestazioni sui contenitori commerciali. Lo stesso quadro è ravvisabile in un gruppo di materiali provenienti da un sito a nord di Pozzuoli in località Cratere Senga nei pressi della via Campana. In questo caso si tratta di una fossa di scarico, databile alla prima età antonina, probabilmente realizzata ai margini di un *praedium*, che ha restituito un migliaio di frammenti²⁷. Dall'analisi operata dagli editori, sembra che lo scarico sia da considerare abbastanza sincronico e che documenti quindi una situazione temporalmente piuttosto definita. I dati principali, relativi specialmente alla ceramica fine, sono costituiti da un certo bilanciamento di attestazioni tra le produzioni africane e quelle orientali, in particolare la sigillata orientale B. Questo dato rimane una sorta di costante di fondo del quadro della circolazione della ceramica fine in Campania, dove gli arrivi dalla parte orientale dell'Impero hanno sempre un peso maggiore in percentuale rispetto ad altri assemblaggi provenienti da altre località italiane, e il fenomeno è ancora più evidente se confrontato con il mercato urbano²⁸.

Per quanto riguarda i contenitori da trasporto, che non sono molti, le anfore di provenienza africana dovrebbero coprire all'in-

25. E. SAVINO, *Nerone, Pompei e il terremoto del 63 d.C.*, in A. STORCHI MARINO, G. D. MEROLA, *Interventi imperiali in campo economico e sociale. Da Augusto al Tardoantico*, Bari 2010, pp. 225-44.

26. ARTHUR, *Le anfore repubblicane e della prima età imperiale*, cit.

27. F. GARCEA, G. MIRAGLIA, G. SORICELLI, *Uno scarico di materiale ceramico di età traiano-antonina da Cratere Senga (Pozzuoli)*, «Puteoli», VII-VIII, 1983-84, pp. 245-85.

28. RIZZO, *Instrumentum Urbis*, cit., p. 71; si veda anche A. MARTIN, *Ceramica fine a Roma e Ostia tra la metà del I e il II secolo*, in RCRF, *Acta*, 31-32, 1992, pp. 91-103, in part. pp. 94 ss.

circa il 20% sul totale della classe dei contenitori da trasporto, quindi con indici di incidenza vicini a quelli di Napoli ma raddoppiati rispetto a Pompei; per la prima volta i contenitori vinari provenienti dall'isola di Creta hanno valori percentuali paragonabili ai contenitori che trasportano vini italiani.

La situazione, almeno per le provenienze dall'Africa, sembra evolversi nella seconda metà del II secolo.

Gli scavi per il risanamento di Rione Terra, l'antica rocca dove nel 194 a.C. fu fondata la colonia romana di *Puteoli*, iniziati a metà degli anni Novanta e che sono tuttora in corso, hanno restituito una grande quantità di materiali stratificati. Tra questi contesti uno dei più importanti, in termini quantitativi, è quello che obliterava parzialmente il condotto fognario, completamente scavato nel tufo, sottoposto al settore ovest del decumano di via Duomo.

Il giacimento piuttosto ampio ha restituito poco meno di 50.000 frammenti. Si tratta di uno scarico (US 2070) che nella sua complessità pone problemi di datazione, anche se gli autori dello scavo sono più propensi a pensare a una deposizione sincronica, relativa cioè alla defunzionalizzazione dell'impianto, con materiale in giacitura secondaria. Questo dato non è di poca importanza per calibrare la cronologia sulla formazione del giacimento e quindi la sua reale capacità di fornire dati cronologicamente attendibili. Su 159 monete ritrovate nel condotto, un antoniniano di Gallieno (253-268) ci fornisce un *terminus post quem* preciso, ma l'assetto generale del contesto, anche sul versante più propriamente tipologico, rispecchia una situazione più vicina alla seconda metà del II secolo.

Il primo elemento da prendere in considerazione è la ceramica fine da mensa (1.072 frammenti). Le produzioni africane in termini quantitativi rappresentano ormai oltre la metà del campione, la maggioranza è coperta dalle produzioni più antiche che arrivano, ormai in modo massiccio, nella seconda metà del II secolo in tutti i porti del Mediterraneo (intorno all'80% sul totale delle attestazioni di ceramica fine di produzione africana): la produzione A1 e A2²⁹.

29. F. GARCEA, *La ceramica fine da mensa*, in CRIMACO, DI GIOVANNI, GARCEA, PROIETTI, SGHERZI, *L'impianto fognario*, cit., pp. 81-3, in part. p. 82; proprio alla fine del II secolo, e segnatamente alla produzione A, sembra essere documentato il primo picco delle provenienze nel Mediterraneo occidentale di terra sigillata dall'Africa. Cfr. E. FENTRESS, P. PERKINS, *Counting African Red Slip Ware*, in *L'Africa romana* v, pp. 205-14; interessanti anche le osservazioni sulle produzioni più tarde e la loro distribu-

Sono ancora presenti sul mercato prodotti provenienti dall'Oriente, segnatamente la sigillata orientale B, e le produzioni italiche, di cui però la gran parte sembra essere residua.

Per quanto riguarda i contenitori da trasporto (28.522 frammenti per circa sette quintali), l'incidenza dei contenitori di provenienza africana si è ormai raddoppiata rispetto a un secolo prima³⁰. La maggioranza delle attestazioni è costituita da contenitori della famiglia delle Africana I sia nella variante tipologica A (con indici nettamente maggiori) che nella variante B. Si tratta di un contenitore oleario che vanta una imponente bibliografia ed è certamente quello più diffuso, non solo in Campania. Dal punto di vista tipologico, rispetto al tipo A documentato nel contesto puteolano, possiamo dire che le nostre attestazioni sono confrontabili con gli esemplari ritrovati, piuttosto precocemente, nella necropoli tunisina di *Pupput*³¹ e sono molto simili a quelli dei relitti di Ognina e di Grado³². È da rimarcare che questo tipo di anfora, insieme con il tipo Africana II, è tra i preferiti per le sepolture a *enchytrismos* nelle affollate necropoli medio-imperiali flegree³³.

zione in E. ZANINI, *Ricontando la terra sigillata africana*, «ArchMed», xxxiii, 1996, pp. 677-8, e fig. 1. Interessante anche per i risvolti "post-processuali" dello studio e per le tabelle quantitative delle attestazioni della terra sigillata africana nel Mediterraneo occidentale rispetto alle capacità dei vasi, J. HAWTHORNE, *Commensalism and Common Sense: a New Approach to Archaeological Ceramics*, Assemblage 1 (1996) sito web: <http://ads.ahds.ac.uk/catalogue/adldata/assemblage/html/1/hawth.html> (visto il 24 novembre 2011).

30. DI GIOVANNI, *Le anfore da trasporto*, cit., p. 86, figg. 4 e 5; la percentuale varia leggermente a seconda dei parametri di calcolo, tra il 20 e il 25% sul computo numero/peso e intorno al 20% se si utilizza in numero minimo di individui.

31. BONIFAY, *Études sur la céramique tardive d'Afrique*, cit., p. 103, fig. 53.

32. G. KAPITAN, *Le anfore del relitto romano di Capo Ognina (Stracusa)*, in *Recherches sur les amphores romaines*, Rome 1972, pp. 243-52, fig. 2; R. AURIEMMA, *Le anfore del relitto di Grado ed il loro contenuto*, «MEFRA», 112, 2000-01, pp. 27-51.

33. Per la riutilizzazione di questi contenitori in ambito funerario a Puteoli cfr. C. GIALANELLA, V. DI GIOVANNI, *La necropoli del suburbio orientale di Puteoli, in Culto dei Morti e costumi funerari romani, Internationales Kolloquium (Rom, 1-3 April 1998)*, hrsg. von M. HEINZELMAN, J. ORTALLI, P. FASOLD, M. WITTEYER, Wiesbaden 2001, pp. 159-68. Dai dati disponibili si evince che questo tipo di anfora da trasporto risulta essere tra i preferiti come contenitore di riutilizzo, forse sia per il suo buon rapporto peso/capacità che per le sue indubbie doti di robustezza. Su questi problemi cfr. J. T. PEÑA, *Roman Pottery in the Archaeological Record*, New York 2007, pp. 61 ss. I relitti attestano per questo tipo di anfora usi secondari (?) tra i più disparati: nel relitto di Grado portavano conserve di pesce, mentre nel relitto di Procchio di fronte all'isola d'Elba le Africana I contenevano fichi: AURIEMMA, *Le anfore del relitto*

Minori sono le attestazioni di esemplari di Africana II A (circa l'8% dei contenitori africani) e ancora di meno le attestazioni di quelli di provenienza tripolitana. Ancora piuttosto basso risulta l'apporto del vino africano sui mercati campani; meno di un punto percentuale per le anfore tipo Dressell 30/Keay 1 dalla *Mauretania Caesariensis*, e poco di più per le piccole Schoene Mau xxxv/Ostia III (fig. 371), e Ostia II (fig. 522)³⁴.

Da notare il picco impressionante delle anfore vinarie da Creta, e anche in questo caso gli indici mostrano una peculiarità di ricezione tutta campana che copre circa il 30% delle anfore. A Roma e Ostia queste anfore sono presenti, ma non con queste percentuali; abbastanza episodiche sono le attestazioni al di fuori dell'asse Ostia/Roma-Puteoli.

La ceramica da cucina è documentata, nel contesto di Rione Terra, da 11.010 frammenti: anche per questa classe gli indici della presenza di ceramica africana sono sensibilmente alti, coprendo quasi il 40% delle attestazioni. Le forme più numerose sono i piatti coperchi, che comprendono oltre la metà delle forme riconoscibili, e le pentole con piccolo orlo a mandorla tipo Hayes 197³⁵.

Mentre i piatti coperchi sono un'imitazione di prodotti italici (Pompei 2321), la morfologia delle pentole rappresenta un'innovazione completa e la loro forma è stata sicuramente progettata per il trasporto via mare. Si osserva infatti in questo tipo la sostituzio-

di Grado, cit., p. 31; A. J. PARKER, *Ancient Shipwrecks of the Mediterranean and the Roman Provinces*, (BAR Int. Ser., 580), Oxford 1992, pp. 342 ss. Per la distribuzione del tipo in ambito marittimo si veda ivi, pp. 16, 18, 79, 94, 113, 120-1, 161, 197, 285, 292, 319, 341, 343, 346. Per la distribuzione in ambito terrestre A. CARIGNANI, *La distribuzione delle anfore africane tra III e VII secolo*, in A. GIARDINA, *Società romana e Impero tardoantico*, III. *Le merci, gli insediamenti*, Bari 1986, pp. 273-7, in part. p. 274, fig. 1. Per la situazione dei relitti che trasportano derrate e ceramica dall'Africa cfr. anche S. TORTORELLA, *Ceramica di produzione africana e rinvenimenti archeologici sottomarini della media e tarda età imperiale: analisi dei dati e contributi reciproci*, «MEFRA», 93, 1981, pp. 355-80. Per un aggiornamento della situazione dei relitti di provenienza africana e per le interessanti valutazioni di carattere economico cfr. A. WILSON, *Approaches to Quantifying Roman Trade*, in A. BOWMAN, A. WILSON (eds.), *Quantifying the Roman Economy*, New York 2009, pp. 213-49, in part. pp. 219-29.

34. BONIFAY, *Études sur la céramique tardive d'Afrique*, cit., p. 146, fig. 58; J. A. RILEY, *The Coarse Ware form Benghazi*, in J. A. LLOYD (ed.), *Sidi Khrebish Excavations, Benghazi (Berenice)*, II, Tripoli 1979, pp. 91-467, in part. pp. 202 s.

35. TORTORELLA, *Ceramica da cucina*, cit., pp. 208-24, in part. p. 218, tav. CVII, nn. 6-7.

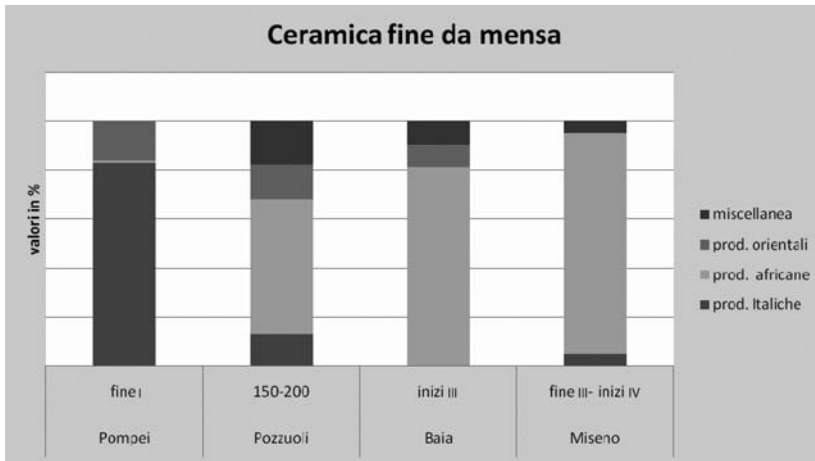


Fig. 1: Attestazioni delle provenienze della ceramica fine da mensa nei principali contesti esaminati.

ne dell'orlo a tesa, tipico delle produzioni italiche ma che era probabilmente troppo esposto a rotture, con un orlo leggermente ingrossato che non sporge troppo dal corpo del vaso.

Per la prima volta si registra una presenza sensibile delle importazioni orientali, provenienti dalla Grecia e dall'Asia Minore.

Il grafico (FIG. 1) realizzato mettendo insieme tutte le classi ceramiche sembra sia abbastanza esplicativo delle merci circolanti a Pozzuoli in questo periodo³⁶.

Come si è già detto in precedenza, non abbiamo molti dati dalla Campania interna, ma il quadro che emerge dall'analisi di alcuni rinvenimenti pubblicati da altre zone limitrofe dell'Italia meridionale non costiera può forse suggerire qualche elemento in più per ricostruire un quadro distributivo di massima di questi materiali in Italia meridionale nei primi due secoli dell'Impero. A Buccino (antica *Volceii*), nella Lucania settentrionale interna, dai materiali editi

36. DI GIOVANNI, *Le anfore da trasporto*, cit., fig. 5. A questi dati si può aggiungere un altro contesto, quantitativamente più limitato, comprendente meno di quaranta orli relativi ai contenitori commerciali, sempre proveniente da Pozzuoli negli scavi diretti alla fine degli anni Ottanta dalla dott.ssa Costanza Gialanella e seguiti dal dott. Francesco Garcea (che ringrazio per avermi fornito il dato) a Palazzo Toledo: il contesto è databile nella seconda metà del II secolo e le attestazioni (sommando anche le produzioni tripolitane) superano di poco il 30%.

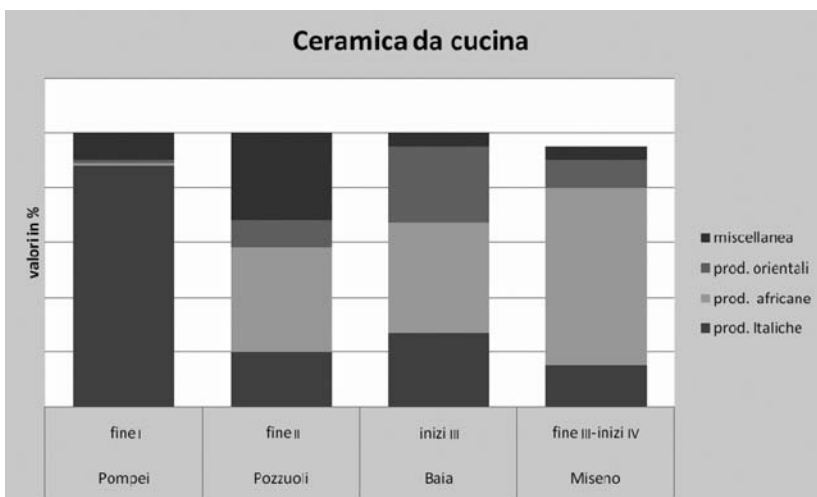


Fig. 2: Attestazioni delle provenienze della ceramica da cucina nei principali contesti esaminati.

dalle ville scavate dalla Wesleyan University alla fine degli anni Sessanta, sono documentate alcune forme di ceramica fine africana relative alla prima età imperiale, ma solo nei materiali provenienti dalla villa di Vittimose; alcune forme di ceramica da cucina di repertorio formale africano sono invece attestate anche nella villa di San Nicola e in quella di Vagni³⁷. A Ortona (antica *Herdonia*), nella Puglia interna, da un contesto di età imperiale sono attestati due soli frammenti di ceramica fine in produzione A e A/D e un solo orlo di anfora³⁸. Da un contesto della fine del II secolo documentato nello scavo di Masseria Ciccotti, nel territorio del Comune di Oppido Lucano, la sigillata africana è attestata con almeno cin-

37. S. L. DYSON, *The Roman Villas of Buccino, Wesleyan University Excavation in Buccino, Italy, 1969-172*, (BAR Int. Ser., 187) Oxford 1983, fig. 123, pp. 174 ss. Purtroppo l'editore non dà particolari sulle produzioni dei materiali e quindi l'analisi può essere effettuata solo sulla base morfologica, che in qualche caso potrebbe risultare fuorviante. Da notare che le produzioni di ceramica africana più tarde sembrano invece essere attestate in tutti i contesti pubblicati e anche in quantità rilevanti: cfr. per es. fig. 209.

38. A. DE STEFANO, *Un contesto ceramico di età repubblicana e primo/medio imperiale dall'area delle due domus*, in G. VOLPE, G. LEONE (a cura di), *Herdonia XI, Ricerche archeologiche ad Herdonia*, Bari 2008, p. 66; p. 117, tav. XXIV, 20.

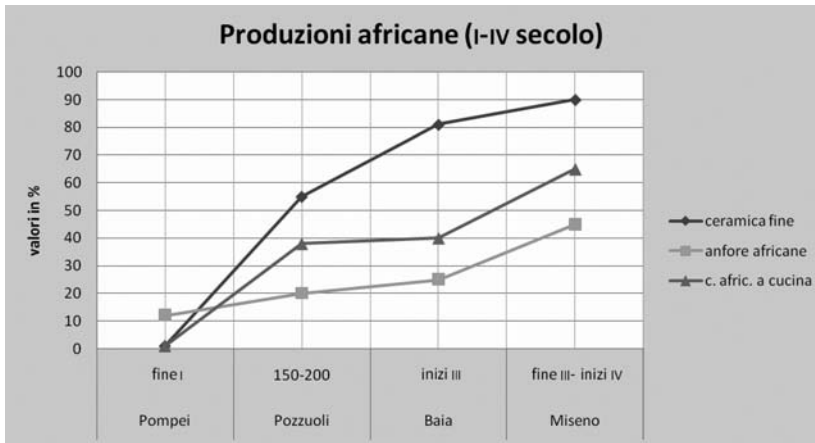


Fig. 3: Curve di incidenza quantitativa delle ceramiche fini da mensa, delle anfore da trasporto e della ceramica da cucina africana nei principali contesti esaminati.

que esemplari³⁹. A *Grumentum*, ancora nella Lucania interna, invece, la presenza di ceramica fine di provenienza africana di età imperiale sembra consistere in quantità rilevanti, anche rispetto alle attestazioni relative a periodi posteriori⁴⁰. Questi dati suggeriscono un modello distributivo con attestazioni limitate ma abbastanza diffuse, rappresentate essenzialmente dalla ceramica fine, che è merce

39. H. FRACCHIA, J. W. HAYES, *A Sealed Late 2nd c. A.D. Pottery Deposit from Inland Basilicata*, in *Paesaggi e insediamenti rurali in Italia meridionale fra tardo antico e alto medioevo, Atti del Primo seminario sul Tardoantico e l'Altomedioevo in Italia Meridionale* (Foggia, 12-14 febbraio 2004), a cura di G. VOLPE, M. TURCHIANO, Bari 2005, pp. 145-72, in part. p. 148; è interessante notare che in questo caso, anche tenendo conto del numero assoluto di individui rinvenuti molto basso, le attestazioni in percentuale di ceramica fine africana e ceramica orientale B si equivalgono. Lo stesso modello distributivo relativo ad attestazioni diffuse, ma quantitativamente basse, sembra essere riflesso in alcuni assemblaggi, purtroppo ancora inediti, da alcuni siti irpini come *Abellinum*, *Aeclanum* e *Compsa*, in cui la produzione A della sigillata africana è presente, ma con indici sempre molto bassi, anche in forma residuale. Allo stesso modo le produzioni più tarde delle sigillate africane, pertinenti alle produzioni D, sono attestate e spesso con buoni indici fino a tutto il VI secolo.

40. D. COTTICA, E. TOMMASSELLA, *Studi preliminari sulla sigillata africana dagli scavi 2005-2007 nel foro di Grumentum*, in *Grumentum Romana, Atti del Convegno di studi Grumento* (Nova, 28-29 giugno 2008) a cura di A. MASTROCINQUE, Moliterno 2009, pp. 113-36.

probabilmente con maggiori possibilità di assorbimento nei mercati locali, e in maniera minore dalla ceramica da cucina; quasi mai le attestazioni registrano la presenza dei contenitori commerciali, molto più presenti nei siti di costa, legati alla distribuzione su larga scala. Appare di tutta evidenza che questi prodotti sono distribuiti in modo capillare attraverso un sistema di mercati locali interdipendenti con caratteristiche specifiche e collegati da correnti di traffico che corrono lungo la rete stradale o fluviale⁴¹.

Il III secolo

Relativamente a questo periodo abbiamo a disposizione un solo contesto inedito, sempre dall'ambito territoriale flegreo.

Recentemente, durante i lavori per la realizzazione della nuova stazione della Ferrovia Cumana a Baia, lungo la costa flegrea a ovest di Pozzuoli, sono state rinvenute alcune strutture romane, non lontano dal complesso monumentale delle Terme. Si tratta di un ambiente ipogeo in opera reticolata obliterato da un unico scarico la cui data di chiusura è da ascrivere al primo quarto del III secolo. Il giacimento sembra essere sincronico e dal punto di vista quantitativo è piuttosto ampio, computabile intorno ai 10.000 frammenti, con poco materiale residuo. L'analisi di questo assemblaggio ci consente di monitorare la circolazione delle classi ceramiche in una fase successiva a quella documentata dal contesto di Rione Terra e in un momento storico che per molti aspetti rappresenta una linea d'ombra tra la crisi dell'età imperiale, sempre presente nel dibattito storiografico, e il modello tardo-antico⁴².

Ormai appare evidente che siamo agli inizi di un processo di trasformazione dei consumi in cui gli approvvigionamenti dall'Africa giocano un ruolo di assoluto primo piano.

41. La distribuzione delle ceramiche africane, specialmente quelle da tavola, nelle aree interne sembra essere molto simile a quella delineata per l'Italia settentrionale, basata però su base documentaria più ampia e puntuale: cfr. M. T. GRASSI, *La diffusione della ceramica africana in Italia settentrionale*, in *L'Africa romana* XIV, pp. 1585-600, in part. p. 1590.

42. W. LIEBESCHUETZ, *Was there a Crisis of the Third Century?*, in *Crises and Roman Empire, Proceedings of the Seventh Workshop of the International Network Impact of Empire (Nijmegen, June 20-24 2006)* eds. by O. HEKSTER, G. DE KLEIJN, D. SLOOTJES, Leiden-Boston 2007, pp. 11-23; si veda anche nello stesso volume l'articolo di W. JONGMAN, *Gibbon was Right: the Decline and Fall of Roman Economy*, pp. 183-200.

Nel contesto di Baia (US 111) la ceramica fine da mensa è ormai quasi tutta africana⁴³, la maggioranza è rappresentata dalle varianti più tarde delle scodelle Hayes 8, prodotte in A2, alle quali si associano in proporzioni minori altri tipi di produzioni provenienti dall'Africa, come la A/D e i primi arrivi della produzione C nelle sue forme più antiche. È da notare in questo contesto la presenza di due forme di sigillata orientale, che una volta si pensava fosse tipica della zona di Çandarlı a nord di Smirne, ma che adesso sappiamo essere prodotta in molti altri centri della costa occidentale della Turchia⁴⁴. Queste produzioni rappresentano in questo periodo, per i mercati a oriente del Capo Maleo, la principale fonte di approvvigionamento per ceramica fine da mensa, ma sono praticamente sconosciute nel Mediterraneo occidentale⁴⁵.

Per quanto riguarda i contenitori da trasporto africani, nel loro insieme hanno percentuali leggermente più alte rispetto a quelle del riempimento del condotto di Rione Terra formatosi in massima parte circa una ventina d'anni prima⁴⁶. Anche in questo contesto i principali contenitori sono le Africana 1. Dal punto di vista morfologico gli orli, il principale segnalatore tipologico per questa classe, presentano lievi differenze di inclinazione o sagomatura, pur rimanendo molto simili tra di loro; anche i particolari produttivi come le argille, le tecniche di cottura e le superfici sono molto omogenei (FIG. 1). In questo contesto compare una forma attardata vagamente confrontabile con il tipo Ostia LIX / Bonifay 18⁴⁷, anch'essa con caratteristiche tecniche omogenee (FIG. 5: 1-3)⁴⁸. Da segnalare la

43. Copre l'81% sul totale della ceramica fine.

44. Coprono circa l'8% sul totale della ceramica fine.

45. V. DI GIOVANNI, *La ceramica romana e tardoantica di Kyme. Osservazioni preliminari sui materiali dagli scavi dell'Università di Napoli "Federico II" (Campagne 2003-2006)*, in *L'Eolide da Augusto a Costantino, Atti del Convegno di Napoli (dicembre 2005)*, a cura di L. A. SCATOZZA HOERICHT, Napoli 2007, pp. 141-73, in part. pp. 142 ss. e bibliografia. Cfr. per il mercato urbano MARTIN, *Ceramica fine a Roma e Ostia*, cit., pp. 97 s.

46. Rappresentano oltre il 25% sul totale dei contenitori commerciali, registrando un incremento di oltre cinque punti percentuali.

47. BONIFAY, *Études sur la céramique tardive d'Afrique*, cit., p. 103, fig. 102. L'articolazione dell'orlo è simile, ma non la forma e lo sviluppo delle anse, anche a esemplari flavii da Roma: cfr. RIZZO, *Instrumentum Urbis*, cit., pl. XXXVIII, n. 198.

48. Argilla tipicamente tunisina, dura, con inclusi di calcare e quarzo arrotondato con ingobbio color crema.

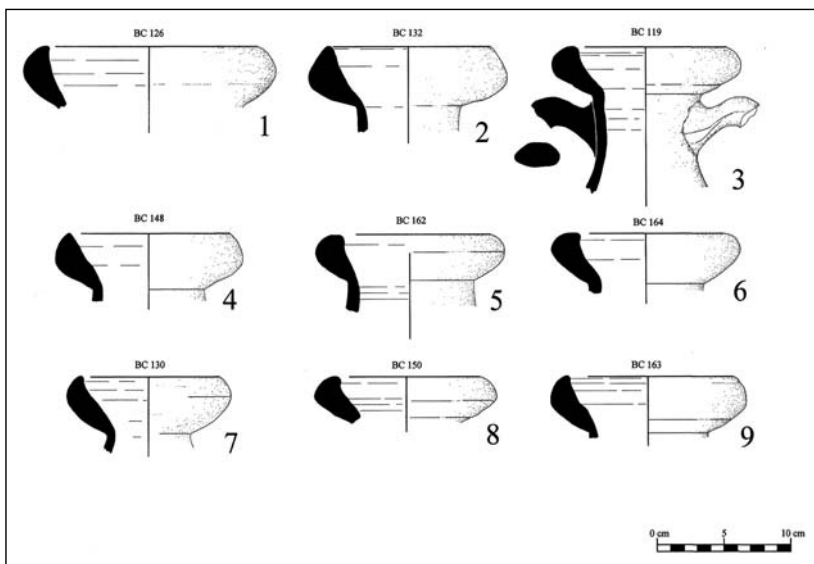


Fig. 4: Baia (Napoli), Ferrovia Cumana, anfore tipo Africana I.

presenza di un contenitore del tipo Africana II A per conserve di pesce o vino (FIG. 5: 4).

Se si confrontano il contesto puteolano e questo di Baia, a parte le costanti del “modello campano” con bassa incidenza delle merci provenienti dalle province occidentali, ciò che lascia perplessi è la presenza piuttosto cospicua delle anfore vinarie nord-campane, riferibili essenzialmente alla produzione dell’*ager Falernus*⁴⁹, che erano già presenti nel contesto puteolano ma con indici quantitativi più bassi. È incerto se questo elemento sia strutturale o se dipenda da una reale evidenza di cambiamento negli approv-

49. Coprono il 13% delle attestazioni sui contenitori commerciali. Per le occorrenze tipologiche cfr. C. PANELLA, *Le anfore italiane del II secolo d.C.*, in *Amphores romaines et histoire économique: dix ans de recherche, Actes du Colloque de Sienne (22-24 mai 1986)*, Rome 1989, pp. 139-78, in part. p. 141, figg. 1-6. Si veda anche, per le specifiche di provenienza e diffusione, P. ARTHUR, *Roman Amphorae and the ager Falernus under the Empire*, «PBSR», L, 1982, pp. 22-33; ID., *Campanian wine, Roman Britain and the Third century A.D.*, «JRA», 5, 1992, pp. 250-60; per l’incidenza sul mercato urbano si veda: J. T. PEÑA, *The Urban Economy during the Early Dominate. Pottery Evidence from the Palatine Hill*, (BAR Int. Ser., 784), Oxford 1999, pp. 16 ss.

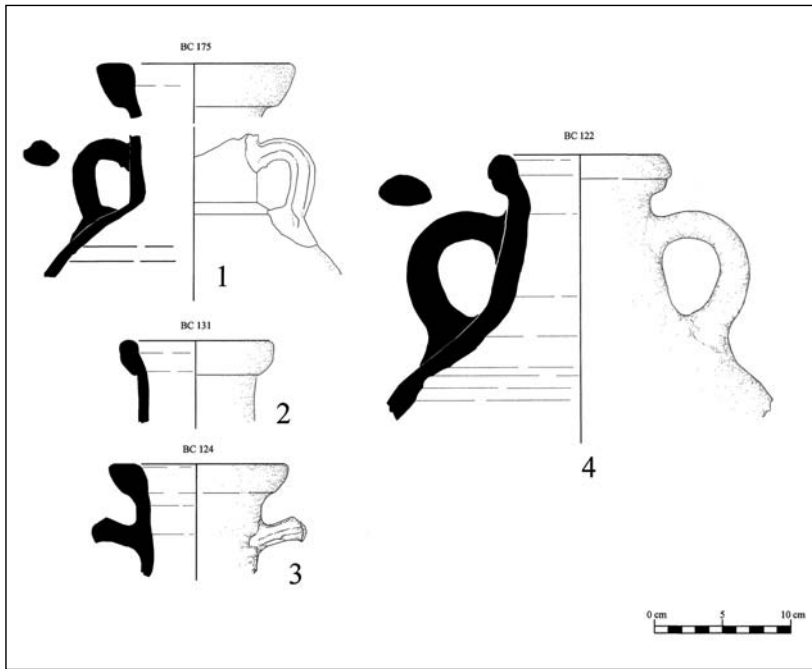


Fig. 5: Baia (Napoli), Ferrovia Cumana, anfore di produzione africana.

vigionamenti, un cambiamento dovuto alle nuove disponibilità di mercato; oppure ancora sia un elemento di natura congiunturale, legato ai caratteri topografici del contesto di rinvenimento, che è strettamente dipendente dal polo distributivo puteolano, ma anche da altre reti distributive, come i mercati dell'interno. Purtroppo per questo periodo, in relazione a questo tipo di problemi, "si naviga a vista". Il dato per certi versi straordinario è che l'incidenza di questi contenitori che attestano un approvvigionamento vinario di corto raggio sembra crescere tra la fine del III e gli inizi del IV secolo, come documentato dagli strati che obliterano le strutture esterne del teatro di *Misenum*, che esamineremo in seguito.

Un ultimo accenno alla ceramica da cucina, che offre un quadro molto simile a quello dei contenitori commerciali: il quadro tipologico e di incidenza quantitativa delle produzioni africane è pressoché identico a quello già descritto per Rione Terra.

In questo caso una buona parte della ceramica del repertorio formale italico, escludendo quella di fabbrica cumana, potrebbe venire da officine nord-campane o laziali.

Da notare però che la ceramica di produzione italica, ancora saldamente legata al suo tradizionale repertorio formale, sia per quanto riguarda le pentole con orlo a tesa che per i tegami a vernice rossa interna, nel contesto di Baia ha indici quantitativi più alti⁵⁰ rispetto al contesto puteolano.

Per completare il quadro va fatto un accenno anche ad altre classi di materiale provenienti dall'Africa e che si trovano, in questo periodo, nei contesti campani. In particolare facciamo riferimento a una forma, in ceramica comune, di bacino con alto bordo, probabilmente progettato per un uso igienico, che troviamo attestato, con lievi varianti, anche nel IV e nel V secolo ed è prodotto da officine locali anche alla fine del VI-inizi VII secolo a Miseno⁵¹ (TAV. 3).

La fine del III e gli inizi del IV secolo

Tra la fine del III e gli inizi del IV secolo buona parte del litorale flegreo fu interessato da una fase discendente del bradisismo che fece arretrare la linea di costa e portò sotto il livello del mare la parte costiera degli insediamenti⁵².

50. Per il patrimonio formale italico cfr. DI GIOVANNI, *Produzione e consumo di ceramica da cucina nella Campania romana*, cit. Da notare che gli esemplari da Baia, pur essendo prodotti in argilla vulcanica, hanno una resa delle superfici e un'articolazione dell'orlo piuttosto diversi da quelli flavi di Pompei. Il prototipo di pentola con orlo a tesa (tipo Pompei 2210) con lievi varianti è ancora ben attestato a Napoli in contesti di fine III-IV secolo: cfr. V. CARSA, F. DEL VECCHIO, *Il porto di Neapolis in età tardoantica: il contesto di IV secolo d.C.*, in S. MENCHELLI, S. SANTORO, M. PASQUINUCCI, G. GUIDUCCI (eds.), *LRCW3, Late Roman Coarse Wares, Cooking Wares and Amphorae in the Mediterranean, Archaeology and Archaeometry. Comparison between Western and Eastern Mediterranean*, 1, (BAR Int. Ser., 2185), Oxford 2010, pp. 459-70, in part. p. 461, fig. 6, nn. 24-5. Lo stesso tipo, sempre realizzato in ambiti produttivi locali, è segnalato anche dagli strati altomedievali del Teatro di Miseno.

51. Per il tipo cfr. BONIFAY, *Études sur la céramique tardive d'Afrique*, cit., p. 263, fig. 143. Il tipo compare già nel contesto 2070 di Rione Terra, con indici piuttosto bassi (intorno al 5%), è attestato nel contesto di Baia con una percentuale più alta (circa l'8%), e a Napoli nello scavo di Carminiello ai Mannesi in contesti di V e VI compare prodotto localmente e importato dall'Africa: P. ARTHUR, *Ceramica comune tardo-antica ed alto-medievale*, in ID. (a cura di), *Il complesso archeologico di Carminiello ai Mannesi*, cit., p. 194, fig. 91, tipo 75. Ancora a Miseno è attestato dallo scavo del teatro da contesti di fine III-IV secolo in argilla africana e dagli strati di seconda metà VI-inizi VII in argilla vulcanica. Lo stesso bacino è attestato negli scarichi tardo-antichi che obliteravano il Sacello degli Augustali, sempre a Miseno: C. RESCIGNO, *Le ceramiche comuni*, in P. MINIERO, *Il sacello degli Augustali di Miseno*, Napoli 2000, pp. 75-81, in part. p. 80, fig. 6.

52. Si veda per esempio il Ninfeo di Punta Epitaffio a Baia: P. MINIERO, *I re-*

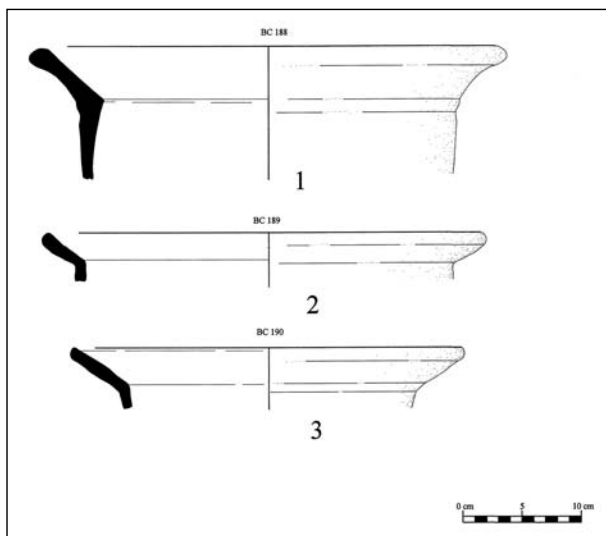


Fig. 6: Baia (Napoli), Ferrovia Cumana, ceramica comune di produzione africana.

Questo evento, e non altro, provocò naturalmente molti abbandoni, documentati in varie località della costa a ovest di Napoli⁵³.

perti archeologici dal riempimento del Ninfeo, in P. MINIERO, F. ZEVI (a cura di), *Museo archeologico dei Campi Flegrei, Catalogo generale. Litternum, Baia, Miseno*, III, Napoli 2010, pp. 165-71.

53. Il dato sugli abbandoni e le persistenze di insediamento a *Puteoli* sembra confermare questa ipotesi. La circolazione di materiale propriamente tardo-antico all'interno della città è assai scarso; a Rione Terra molti ambienti vengono abbandonati o trasformati tra la seconda metà del III e il IV secolo; il Serapeo, sulla scorta di analisi archeometriche effettuate sui gusci di litodomi che incrostavano le colonne di cipollino del prospetto interno, sembra essere stato invaso dall'acqua già prima del 370; lo stesso dato emerge anche da scavi effettuati in aree limitrofe. Un dato analogo sembra emergere anche dagli abbandoni di alcune zone delle necropoli monumentali che sorgevano appena all'esterno della città. La fase di occupazione ultima con inumazioni multiple e stratificate di questi monumenti sembra arrestarsi al più tardi alla metà del IV secolo. Diversamente per la parte della città alta e del suo suburbio occidentale, dove sia nel foro che nelle necropoli di Via Celle e della Via Campana le fasi di vita persistono, anche con sviluppi monumentali degli insediamenti, almeno fino alla fine del V-VI secolo. Per una sintesi sull'argomento con bibliografia aggiornata si veda S. DE CARO, *Dati recenti sul tardoantico nella Campania settentrionale*, in *L'Italia meridionale in età tardoantica. Atti del trentottesimo convegno di studi sulla Magna Grecia (Taranto, 2-6 ottobre 1998)*, Taranto 1999, pp. 223-42, in part. pp.

Nello scavo del teatro di Miseno sono stati ampiamente documentati gli assemblaggi originali risalenti a questo periodo sia all'esterno della struttura che all'interno⁵⁴.

Miseno è la sede della flotta militare imperiale e il suo porto è certamente un punto nevralgico nel sistema distributivo campano, oltre naturalmente ad essere un importante luogo di consumo dove risiedevano stabilmente diverse migliaia di *classarii* di stanza nella base militare, almeno fino a tutto il IV secolo⁵⁵.

Nei contesti di fine III-inizi IV secolo del teatro di Miseno, le produzioni africane, osservate in modo trasversale, sono preminenti.

La ceramica fine è costituita per oltre il 90% dalla sigillata africana⁵⁶. Dal punto di vista quantitativo la produzione più documentata è la C, che copre all'incirca la metà delle attestazioni della sigillata africana; le produzioni A e D (quest'ultima proprio dalla fine del III secolo comincia ad essere esportata) rappresentano ognuna un quarto del campione; bassissimi gli indici della A/D e della C/E⁵⁷. Accanto alle produzioni di ceramica fine importate

223-8. Per le necropoli GIALANELLA, DI GIOVANNI, *La necropoli del suburbio orientale di Puteoli*, cit., pp. 168 s. Si noti che la città, pur subendo forti cambiamenti e perdendo probabilmente il ruolo tradizionale di uno dei principali empori del Mediterraneo, continuò la sua vita civile e amministrativa: cfr. G. CAMODECA, *Ricerche su Puteoli tardoromana (fine III-IV secolo)*, «Puteoli», IV-V, 1980-81, pp. 59-128.

54. Lo scavo per la valorizzazione del monumento è stato realizzato negli anni 2007-9 in varie fasi sotto la direzione scientifica della dott.ssa Paola Miniero e con la collaborazione di chi scrive. I bacini stratigrafici connessi con le fasi di vita e gli abbandoni del monumento coprono un lasso di tempo di circa trecentocinquanta anni dalla fine del III secolo fino agli inizi del VII. I materiali sono in corso di studio, e per questa ragione, pur ritenendo importante per l'economia del discorso citare questi contesti, non sono in grado di fornire percentuali precise sulle presenze delle produzioni. Gli strati in questione sono relativi ai depositi del periodo IV che rappresentano le colmature e l'abbandono degli ambienti posti, fin dall'età primo-imperiale, all'esterno dell'edificio scenico (Area IIA, USS 2004, 2005, 2006, 2016, 2017, 2018). I vari contesti assommano circa 13.000 frammenti e rappresentano una delle rare testimonianze della circolazione delle merci e delle ceramiche per questo periodo. Sui contesti più tardi si veda G. DE ROSSI, V. DI GIOVANNI, P. MINIERO, S. SALMIERI, G. SORICELLI, *Il porto di Miseno (Campania-Italia) in età tardoantica: analisi dei contesti ceramici*, in MENCHELLI, SANTORO, PASQUINUCCI, GUIDUCCI (eds.), *LRCW3*, cit., pp. 487-95.

55. MINIERO, ZEVI (a cura di), *Museo archeologico dei Campi Flegrei*, cit., pp. 174 ss.

56. Il campione è formato da circa 150 frammenti per poco più di un chilo di peso, per un numero minimo di individui pari a 58 vasi.

57. Il quadro delle presenze e delle quantità relative trova riscontro anche nei riempimenti del vicino Sacello degli Augustali, la cui prima fase di abbandono è coe-

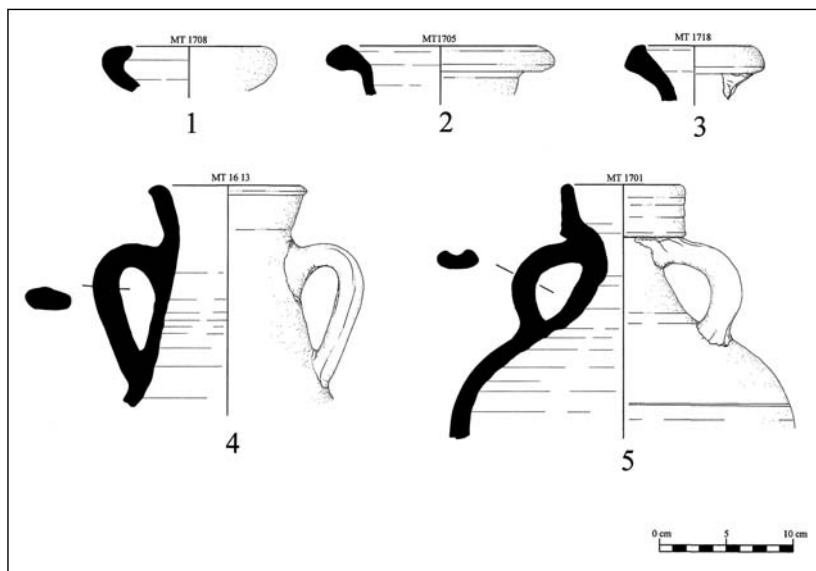


Fig. 7. Miseno (Napoli), Teatro, anfore africane.

dall'Africa, è da segnalare l'assenza di ceramica fine di provenienza orientale e la presenza, per la prima volta, di una scodella con orlo a flangia inclinato con superfici polite e leggero ingobbio matto di produzione nord-campana⁵⁸.

Per i contenitori commerciali l'Africana 1 (FIG. 7: 1) è ancora attestata, ma i suoi indici appaiono molto più bassi rispetto a quelli di un secolo prima nel contesto di Baia; fanno la loro comparsa

va a quella del teatro: cfr. G. SORICELLI, *Il materiale ceramico. Ceramica fine da mensa, lucerne, ceramica da fuoco*, in MINIERO (a cura di), *Il sacello degli Augustali di Miseno*, cit., pp. 63-74, grafico a p. 64; cfr. anche P. MINIERO, M. L. PERRONE, G. SORICELLI, *Miseno (NA), Materiali ceramici dallo scarico del Sacello degli Augustali: la sigillata africana e le anfore*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 847-56, in part. p. 848, fig. 1. Se si confrontano i dati quantitativi relativi alla sigillata africana di questo contesto con quelli del coevo contesto del porto di Napoli, le differenze sembrano sensibili. In mancanza di altri riscontri da assemblaggi dello stesso periodo, mi pare difficile stabilire se si tratti di una differenza di pattern distributivo oppure semplicemente di diversità di formazione dei giacimenti. Cfr. CARSANA, DEL VECCHIO, *Il porto di Neapolis*, cit., p. 460.

⁵⁸. Ha comunque indici bassi, intorno al 5% sul computo della ceramica fine. Per il tipo cfr. M. A. COTTON, D. METRAUX, *The San Rocco Villa at Francolise*, Roma 1985, p. 110, fig. 50, 2.

le prime attestazioni dei grandi contenitori dell'età imperiale, specificamente l'Africana III C (FIG. 7: 2), e quelli confrontabili con l'ampia famiglia tipologica delle Keay XXV, segnatamente nelle varianti B e X (FIG. 7: 3)⁵⁹.

Da segnalare anche la presenza di due orli di Tripolitana III e l'attestazione del tipo Bonifay 62, un'imitazione africana dell'anfora di piccole dimensioni che probabilmente trasportava salse di pesce dalla Penisola iberica ascrivibile al tipo Almagro 51C (FIG. 7: 3)⁶⁰.

Presenti, ma con indici sempre piuttosto bassi, i contenitori vinari dalla *Mauretania Caesariensis* (FIG. 7: 5)⁶¹.

Per quanto riguarda la ceramica da cucina, i dati preliminari registrano una preminenza assoluta delle produzioni africane sul computo totale dei materiali riferibili a questa classe, con indici intorno al 70-75%. Le forme attestate sono sempre le stesse e ben conosciute. La preminenza nelle attestazioni riguarda le pentole con piccolo orlo ingrossato e variamente sagomato riferibili al tipo Hayes 197⁶² e ai coperchi ad orlo annerito⁶³; con indici minori sono attestate le forme Hayes 23 e Lamboglia 9⁶⁴. Da notare la presenza, con indici non molto alti, nell'ordine di pochi punti percentuali, di "imitazioni" del tipo Hayes 197 e di bacini morfologicamente molto vicini al tipo Hayes 23 in argilla vulcanica, anche questi probabilmente di provenienza nord-campana⁶⁵.

Questo quadro relativo alle presenze sembra essere confermato

59. I contenitori commerciali provenienti dall'Africa sembrano coprire una percentuale di oltre il 40% sul totale della classe.

60. BONIFAY, *Études sur la céramique tardive d'Afrique*, cit., fig. 82, tipo 62, n. 2. La ricezione sui mercati campani di queste anfore incomincia già agli inizi del secolo, infatti il tipo, sempre di produzione africana, è attestato anche nel contesto di Baia con almeno due orli.

61. KEAY, *Late Roman Amphorae in the Western Mediterranean*, cit., p. 95, fig. 97, variante B. Si veda la discussione in BONIFAY, *Études sur la céramique tardive d'Afrique*, cit., pp. 148 s. Il tipo illustrato nelle tavole credo sia mauretano.

62. TORTORELLA, *Ceramica da cucina*, cit., tav. CVII, nn. 6-7, p. 218; secondo la classificazione delle produzioni fatta da Bonifay sulla ceramica, la maggioranza delle forme dovrebbe appartenere alla produzione C e in misura minore alla B, cfr. BONIFAY, *Études sur la céramique tardive d'Afrique*, cit., pp. 213 ss., in part. gli schemi a figg. 115 e 119.

63. TORTORELLA, *Ceramica da cucina*, cit., tav. CV, nn. 3-5.

64. Ivi, tav. CVI, nn. 10-1; nn. 3-4.

65. Da registrare per questo momento una presenza costante di materiali provenienti con tutta probabilità da ambiti produttivi nord-campani. Nel contesto di Miseno le anfore tipo *Campanian almond shape* sembrano essere attestate in maniera mag-

anche dai materiali provenienti dagli strati di distruzione del Sacello degli Augustali, sempre a Miseno, scavato alla metà degli anni Settanta da Alfonso de Franciscis. I materiali furono raccolti in modo sistematico, ma senza alcun riferimento stratigrafico, e solo grazie a un intervento di scavo recente si è potuto mettere in relazione l'abbandono dell'edificio con i già citati problemi di abbassamento del suolo relativo al bradisismo flegreo e con un terremoto che in un secondo momento ha fatto collassare la parte sommitale del costone. I detriti infatti coprono lo strato di abbandono e non direttamente le strutture. Dopo questo evento l'area diventa una discarica. I materiali nel loro insieme vanno dall'epoca primo-imperiale fino ad età bizantina avanzata. Il dato delle anfore da trasporto è interessante. Si tratta di un campione formato essenzialmente da 150 orli che documentano una presenza schiacciante di produzioni provenienti dall'Africa. Sia nelle tabelle "ragionate", cioè divise per attestazioni cronologiche, sia in quelle che prendono in esame il giacimento in modo diacronico, l'elemento africano è sempre predominante⁶⁶.

Conclusioni

Questa breve disamina sulle presenze e sulle quantità delle ceramiche di provenienza africana in Campania, pur essendo molto limitata nel suo quadro documentario, testimonia in maniera evidente l'ascesa delle presenze dei prodotti d'oltremare sui mercati campani.

Dalle poche attestazioni della fine del I secolo⁶⁷, il primo mo-

giore rispetto al contesto di Baia degli inizi del III secolo (cfr. nota 49); anche nelle ceramiche comuni questa produzione sembra essere piuttosto presente, specialmente nei bacini con orlo a flangia con anse e alcune forme di brocca trilobata. Per quanto riguarda le imitazioni della ceramica da cucina africana, si veda l'analisi in V. DI GIOVANNI, G. SORICELLI, *Produzione e circolazione della ceramica da cucina nella Campania romana. Tradizioni formali e contesti a confronto*, in *Atti del workshop "Immensa Aequeora". Ricerche archeologiche, archeometriche ed informatiche per la ricostruzione dell'economia e dei commerci nel bacino occidentale del Mediterraneo* (Roma, 24-26 gennaio 2011), a cura di G. OLCESE, (cds). Il dato è registrato anche a Napoli, cfr. CARSANA, DEL VECCHIO, *Il porto di Neapolis*, cit., p. 461, e sul mercato urbano, cfr. PEÑA, *The Urban Economy*, cit., pp. 122 ss., nn. 136, 158.

66. P. MINIERO, *Le anfore*, in EAD. (a cura di), *Il sacello degli Augustali di Miseno*, cit., pp. 83-92, in part. p. 87, tab. 6.

67. Il confronto con il mercato romano sembra essere confortante: si passa per i prodotti provenienti dall'Africa da circa il 4%, di cui i due terzi di origine tripolitana, al 6,33%, di cui il 4,5% è tripolitano, dell'età flavia. Cfr. RIZZO, *Instrumentum*

mento in cui possiamo ottenere un quadro quantitativo delle importazioni sui mercati della Campania romana – attestazioni limitate ai soli contenitori da olio dalla Tripolitania e, in maniera ridotta, dall’Africa Proconsolare – si passa nel giro di un cinquantennio al raddoppio delle attestazioni. L’anfora più diffusa è certamente il tipo Africana I, contenitore versatile, ma che primariamente trasportava con tutta probabilità olio. Al secondo posto, in prospettiva diacronica, è attestato il tipo Africana II per salse di pesce⁶⁸. Appare sempre molto limitata la presenza delle anfore sicuramente vinarie, sia il tipo Schoene Mau XXXV/Ostia III, fig. 371, sia il tipo Dressel 30/Keay I. Gli approvvigionamenti vinari della Campania in epoca imperiale sembrano provenire essenzialmente dai possedimenti capuani nell’isola di Creta⁶⁹ e dal nord della Campania; quando gli arrivi dall’isola egea incominciano a scemare, verosimilmente alla fine del III secolo, le produzioni dell’*Ager Falernus* e delle zone limitrofe sembrano incrementare la loro presenza. Le rare presenze di vino transalpino, come quelle di vino dall’Italia centro-settentrionale, costituiscono probabilmente eccedenze del mercato urbano che arrivano sui carichi di ritorno a corto raggio che collegavano Pozzuoli con Roma⁷⁰.

Urbis, cit., pp. 153 ss. In mancanza di dati di confronto da altri contesti campani, il differenziale, in via ipotetica, si può spiegare con la diversa complessità del mercato urbano rispetto a quello campano che, pur se complesso nelle sue relazioni, non regge il confronto con la varietà degli approvvigionamenti dell’Urbe. Pur senza fornire dati di carattere quantitativo, il quadro sembra essere confermato anche dagli assemblaggi documentati a Napoli dagli scavi della metropolitana a Piazza Nicola Amore: cfr. I. BRAGANTINI, G. CAVALIERI MANASSE, S. FEBBRARO, D. GIANPAOLA, B. RONCELLA, *Lo scavo di piazza Nicola Amore, le fasi edilizie e decorative del complesso monumentale*, in *Atti del X congresso internazionale Association Internationale pour la peinture murale antique (AIPMA)*, II, a cura di I. BRAGANTINI, Napoli 2010, pp. 607-23, in part. p. 613, nota 28, p. 616, nota 38.

68. La presenza di pece all’interno di alcuni contenitori fa presupporre per alcuni di essi il trasporto di vino: BONIFAY, *Études sur la céramique tardive d’Afrique*, cit., pp. 464 ss.

69. DI GIOVANNI, *Le anfore da trasporto*, cit., p. 89; S. DE CARO, *Vino di Cnosso dei Campani: un nuovo documento epigrafico per la storia del vino cretese in età romana*, «Annuario della Scuola Archeologica di Atene», LXX-LXXI, n.s. LIV-LV, 1992-93, pp. 307-12.

70. Questo meccanismo sembra anche suffragato dalle attestazioni epigrafiche dei mercati periodici campani, dove spesso nei circuiti compare la città di Roma, il cui mercato riveste il ruolo di punto di scambio e redistribuzione delle merci che

Il modello distributivo che si evince dai pochi dati disponibili per le aree interne dimostra una penetrazione di questi manufatti attraverso strade e vie fluviali, ma per tutta l'epoca imperiale le quantità sembrano essere molto limitate, e solo in epoca tardoantica i mercati dell'interno saranno riforniti in modo più capillare e massiccio.

Il fatto che almeno all'inizio non si registra un'uguale massa di arrivi sul mercato di ceramica fine e ceramica comune è dovuto, credo, alla presenza sul mercato di produzioni di buona qualità come la terra sigillata italica, e in maniera ridotta sud-gallica e orientale, che saturano il mercato fino a tutto il I secolo. Solo quando queste produzioni, probabilmente per ragioni endogene, incominciano a mostrare segni di crisi, la loro quota di mercato viene occupata dalla ceramica africana. Leggermente diversa appare la situazione per la ceramica da cucina, le cui fabbriche italiane producono in maniera intensiva fino agli inizi del III secolo, forse solo delocalizzando le fabbriche in posti diversi, ma con produzioni che ricadono sempre sotto lo stesso sistema morfologico e, almeno per la ceramica a vernice rossa interna, con buoni livelli tecnologici di qualità.

Le attestazioni di ceramica proveniente dall'Africa, sia per i contenitori commerciali sia per la ceramica fine e per quella da cucina, hanno un incremento costante nelle presenze in percentuale fino alla fine del III-inizi IV secolo, quando i contesti dell'abbandono forzato del teatro di Miseno registrano alcuni elementi di continuità, ma anche importanti cambiamenti. Il primo cambiamento riguarda i contenitori commerciali. Le forme classiche vengono sostituite in parte da nuovi contenitori con caratteristiche morfologiche e produttive maggiormente diversificate; gli indici quantitativi sono molto più alti di quelli dei periodi precedenti.

La ceramica fine viene importata quasi tutta dall'Africa e, insieme alle già attestate produzioni A, A/D e C, fa la sua comparsa la

non vengono assorbite dal mercato urbano: per lo schema cfr. A. ZICCARDI, *Il ruolo dei circuiti di mercati periodici nell'ambito del sistema di scambio dell'Italia romana*, in LO CASCIO (a cura di), *Mercati permanenti e mercati periodici nel mondo romano*, cit., pp. 131-48. Le attestazioni di ceramiche esportate a lungo raggio nelle aree interne della penisola e la presenza di prodotti provenienti dalle stesse aree rinvenuti in contesti costieri pongono il problema della valutazione sull'uso sistematico e intensivo delle vie terrestri nella distribuzione di alcune merci e della persistenza dei mercati periodici, anche in età imperiale avanzata.

produzione D, che dominerà i mercati campani fino agli inizi del VII secolo⁷¹.

In questi contesti la ceramica da cucina è in gran parte di provenienza africana, ma le imitazioni locali, probabilmente nord-campane, adesso guardano ai modelli africani e non più a quelli della tradizione primo-imperiale di area tirrenica, che vengono ancora prodotti, ma in misura minore e con forme di piccole dimensioni che ricordano solo vagamente i prototipi imperiali. Il passaggio probabilmente è legato a esigenze di mercato, ma riveste certamente anche un valore culturale molto importante e non escluderei pure dei cambiamenti negli usi alimentari.

Anche per quello che riguarda i contenitori commerciali gli indici delle anfore dal nord della Campania sono più alti e si registrano, ma con indici molto bassi, imitazioni anche di ceramica fine, realizzata con lo sguardo ai prodotti africani. Ha buoni indici di presenza in questo momento anche la ceramica comune di produzione nord-campana, che si sviluppa per tutto il secolo successivo con un repertorio formale peculiare e autonomo dai modelli romano-imperiali⁷².

Le produzioni orientali appaiono come una sorta di “rumore di fondo”, soprattutto per i contenitori commerciali e la ceramica da cucina, che diventerà più “udibile” solo alla fine del secolo e per i duecento anni successivi⁷³.

71. Cfr. G. SORICELLI, *Terra sigillata della prima, media e tarda età imperiale*, in ARTHUR (a cura di), *Il complesso archeologico di Carminiello ai Mannesi*, cit., pp. 109-71, in part. pp. 120 ss.; aggiornamenti in S. FEBBRARO, *La sigillata africana*, in I. BALDASSARRE, D. GIAMPAOLA, F. LONGOBARDO, A. LUPAIA, G. FERULANO, R. EINAUDI, F. ZELI, *Il teatro di Neapolis. Scavo e recupero urbano*, Napoli 2010, pp. 106-11; per il contesto mediterraneo cfr. BONIFAY, *Études sur la céramique tardive d'Afrique*, cit., pp. 479 s.

72. Cfr. P. ARTHUR, *Produzione ceramica e Agro Falerno*, in *Storia economia ed Architettura nell'ager Falernus, Atti delle giornate di studio (febbraio-marzo 1986)*, a cura di G. GUADAGNO, Minturno 1987, pp. 59-70, in part. p. 63, fig. 3, nn. 10 e 11. La stessa ceramica è prodotta anche più all'interno, a *Cales*: cfr. V. DI GIOVANNI, *Scavi nell'area dell'antica città di Cales, Saggi 1-3*, «Bollettino di Archeologia», 11-2, 1990-91, pp. 146-7; per le produzioni più tarde cfr. P. ARTHUR, *Local Pottery in Naples and Northern Campania in the sixth and seventh Centuries*, in *Ceramica in Italia, VI-VII secolo, Atti del Convegno in onore di John W. Hayes (Roma, 11-13 maggio 1995)*, a cura di L. SAGUI, Firenze 1998, pp. 491-510, in part. p. 492, fig. 1, n. 1; fig. 3, n. 3.

73. A Miseno sono presenti almeno tre esemplari di anfora di produzione microasiatica tipo Carthage LRA1A nella sua versione più antica; per il tipo e la sua evoluzione tipologica cfr. D. PIERI, *Le commerce du vin oriental à l'époque byzantine (V^e-VI^e siècles). Le témoignage des amphores en Gaule*, Beyrouth 2005, pp. 69 ss., fig. 26.

Leonardo Abelli
Rotte commerciali e dinamiche insediative
tardo-antiche nel Canale di Sicilia:
il caso dell'insediamento di Scauri a Pantelleria

L'area archeologica di Scauri è situata sul litorale meridionale di Pantelleria, a circa 40 miglia dalle coste tunisine di Capo Bon, e a circa 70 dalla costa siciliana. Gli scavi archeologici hanno riguardato diverse aree dell'abitato rurale situato allo Scalo. Il villaggio, il cui periodo di maggiore sviluppo fu durante il v secolo d.C., sorge privo di strutture difensive immediatamente a ridosso del mare. Lo scavo archeologico delle abitazioni, delle necropoli, dei luoghi di culto e delle aree produttive ha consentito di ricostruire il ritratto di un villaggio cristiano che basava la propria economia sulla produzione e sull'esportazione della ceramica da fuoco, come è testimoniato dal rinvenimento dei resti di una nave mercantile di v secolo nelle acque del porticciolo adiacente al villaggio dello Scalo. L'imbarcazione stava salpando verso le coste nordafricane, o verso la Sicilia, con le stive piene del vasellame da fuoco prodotto nel villaggio ma, probabilmente a causa di un repentino mutamento della direzione del vento, deve essersi ribaltata, spargendo il proprio carico al centro della baia.

Dato che il porticciolo di Scauri è utilizzabile solo in alcune condizioni meteorologiche, è possibile dedurre che il commercio dei manufatti locali dovesse avvenire attraverso un breve e veloce traffico di cabotaggio con le vicine coste africane, cercando di sfruttare le condizioni mete marine migliori per raggiungere l'isola in meno di un giorno di navigazione. Dai grandi mercati del Nord Africa i prodotti dell'isola potevano così raggiungere le aree più remote del Mediterraneo Occidentale seguendo le rotte commerciali che, in quel momento, erano sotto il controllo dei Vandali. Il villaggio di Scauri sembra dunque inquadrarsi all'interno di un complesso sistema economico che doveva prescindere da un assoluto controllo del Canale di Sicilia da parte di una potenza politico-militare ben consolidata, che potesse garantire la sicurezza degli insediamenti costieri e dei traffici commerciali ad essi collegati.

Parole chiave: archeologia subacquea, villaggio di Scauri, relitto tardo-antico.

* Leonardo Abelli, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari.

La baia di Scauri si trova sul litorale meridionale dell'isola di Pantelleria, a circa 38 miglia dal promontorio tunisino di Capo Bon e a circa 45 dalle coste trapanesi. Le prime testimonianze di frequentazione della baia risalgono al I secolo a.C. e sono attestate dal rinvenimento di alcuni frammenti di ceramica a vernice nera e di terra sigillata italica. Tuttavia, è solo al primo periodo imperiale che deve essere riferita la villa marittimo-rurale, sorta sugli ampi terrazzamenti che si estendono a ridosso del mare tra il Porto e lo Scalo¹ (UT 19-22).

In questa fase, il ridosso di Punta Tre Pietre consentiva di ormeggiare e di accedere comodamente all'entroterra, inoltre rendeva possibile l'alaggio di piccole imbarcazioni dedite alla pesca sottocosta. La rada dello Scalo, ancora disabitata, era probabilmente utilizzata per lo svolgimento delle attività agropastorali indispensabili per la sopravvivenza della villa, soprattutto durante il lungo periodo invernale, quando il *mare clausum* impediva qualsiasi tipo di rifornimento dalla terraferma² (FIG. 1).

Le indagini subacquee condotte nei fondali del porto confermano che la prima frequentazione intensiva del ridosso sia da attribuire alle attività svolte nella villa e ai frequenti contatti di quest'ultima con il Nord Africa e con le coste siciliane. Tra II e III secolo d.C. la struttura viene ampliata fino a raggiungere la massima estensione, occupando tutta l'area situata tra il Porto e lo Scalo. Alcuni ambienti vengono arricchiti con pavimentazioni musive policrome, e la notevole quantità di materiali rinvenuta nel porto attesta l'incremento dei contatti col Nord Africa³.

Tra la fine del IV e l'inizio del V secolo, l'aspetto della baia viene stravolto da un importante progetto edilizio che porterà, nel volgere di pochi decenni, alla realizzazione del villaggio dello Scalo. Il ridosso di Punta Tre Pietre viene dotato di banchine, proba-

1. S. BIANCHI SANTORO, *Cronologia e distribuzione della Pantellerian Ware*, in S. BIANCHI SANTORO, G. GUIDUCCI, S. TUSA (a cura di), *Pantellerian Ware, archeologia subacquea e ceramiche da fuoco a Pantelleria*, Palermo 2003, pp. 66-70.

2. J. ROUGE, *La marins dans l'antiquité*, Firenze 1977, pp. 180-4; VEG., *L'arte della guerra*, IV, 39.

3. R. BALDASSARI, *I porti e gli approdi di Pantelleria dall'età punica al tardo-antico: considerazioni e analisi dei materiali rinvenuti*, in M. MARAZZI, S. TUSA (a cura di), *Pantelleria*, 1, Salerno 2007, pp. 29-42; R. BALDASSARI, *Analisi della frequentazione del porto di Scauri nella prima e media età imperiale sulla base dei materiali ceramici rinvenuti*, in R. LA ROCCA, S. TUSA, S. ZANGARA (a cura di), *Il relitto tardo romano di Scauri a Pantelleria*, Palermo 2009, pp. 361-8.

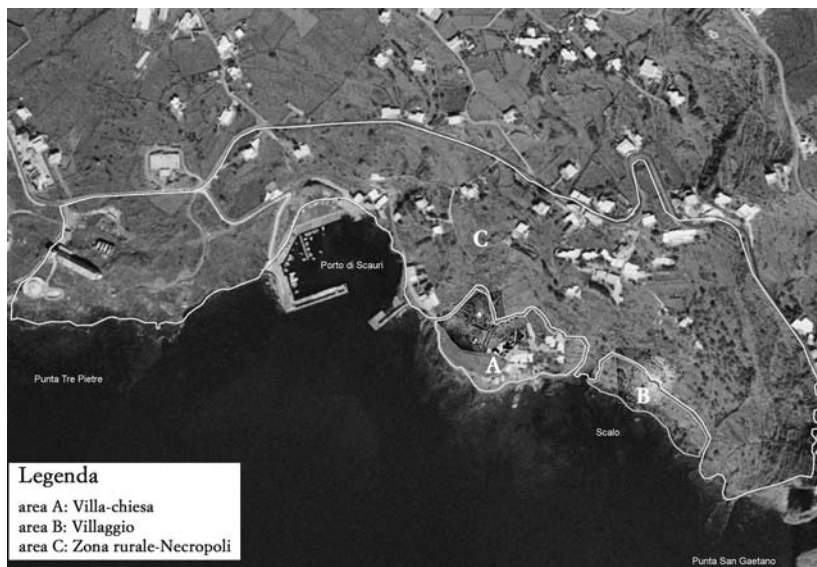


Fig. 1: La baia del Porto di Scauri e la rada dello Scalo, divisione in aree delle zone oggetto di ricognizione.

bilmente in legno, tali da permettere l'attracco di piccole navi commerciali.

Contemporaneamente, nella rada dello Scalo, i terrazzamenti prospicienti il mare vengono occupati dai quartieri abitativi, commerciali e artigianali dell'insediamento.

Sulle rovine della villa sorge una piccola basilica, dotata di fonte battesimale e cimitero, mentre, allo Scalo, la necropoli occupa i livelli più alti dei terrazzamenti al di sotto dell'odierna strada perimetrale.

La necessità di ottimizzare i costi e i tempi di costruzione del villaggio ha dato origine a un tipo di architettura semirupestre molto particolare⁴. La colata lavica di tufo verde che costituisce la matrice geologica della baia è stata sfruttata sia come scheletro portante delle strutture che come cava di materiale. Gli ambienti sono stati ricavati scavando e regolarizzando le naturali asperità del banco

4. L. ABELLI, *Lo scavo del relitto tardo-antico di Scauri: il contesto stratigrafico*, in LA ROCCA, TUSA, ZANGARA (a cura di), *Il relitto tardo romano di Scauri a Pantelleria*, cit., pp. 53-60.

roccioso, fino a ottenere piccole stanze parallele e contigue. Il materiale di risulta da tali attività è stato utilizzato per l'integrazione o la costruzione delle pareti mancanti e delle coperture (FIG. 2). Gli scavi hanno mostrato come queste ultime dovessero essere molto simili alla cupola utilizzata attualmente nelle locali abitazioni rurali (*dammusi*).

Per circa un secolo, l'economia del villaggio è basata sullo sfruttamento delle vicine cave di argilla per la produzione dell'ormai nota ceramica da fuoco locale. Tale attività è confermata sia dalle indagini archeologiche condotte nel settore orientale dello Scalo, dove sono stati rinvenuti i magazzini per lo stoccaggio e le fornaci, sia dalle indagini subacquee condotte nel porto, dove è stato rinvenuto il relitto carico del vasellame prodotto nel villaggio⁵. L'abbandono definitivo dell'insediamento, datato ai primi decenni del VI secolo, sembra verosimilmente riconducibile alla riconquista bizantina dell'isola da parte delle truppe di Belisario.

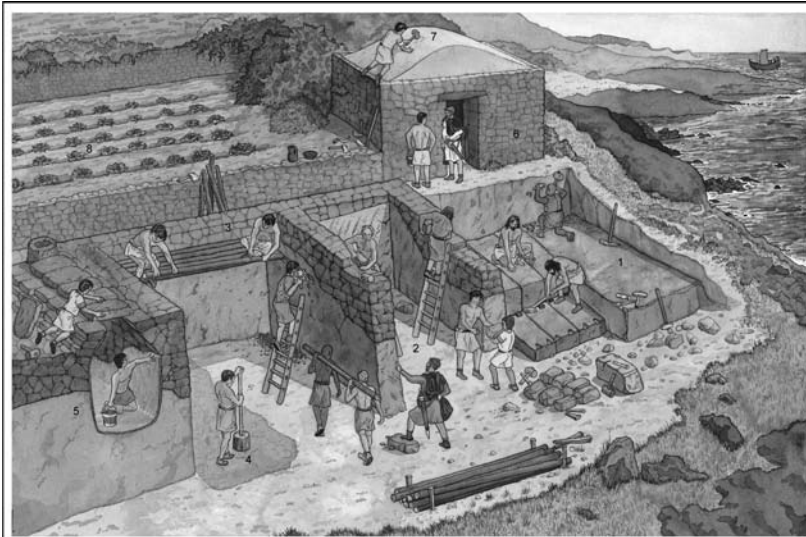
L'area della villa e del luogo di culto tardo-antico I secolo a.C. – v-vi secolo (Area A)

Le ricognizioni di superficie hanno permesso di individuare un complesso sistema di strutture che si articola, a piani sfalsati, sui primi tre livelli degli ampi terrazzamenti che separano il Porto dallo Scalo (UT 19, 20, 21, 22, 23). Il livello più basso (UT 20) è caratterizzato dalla presenza di alcuni ambienti contigui con le pareti parzialmente scavate nella roccia, il cui fabbisogno idrico era soddisfatto da almeno due grandi cisterne di tipo campanulato (FIG. 3).

Le indagini archeologiche hanno invece riguardato un'area di 18 × 13 m, in prossimità di una pavimentazione in coccio pesto rosso decorata con due croci stilizzate in tessere musive di reimpiego (UT 22).

La stratigrafia individuata era costituita da un sottile deposito di terreno, fortemente compromesso dalle arature, che copriva direttamente il blocco lavico. La maggior parte del materiale ceramico recuperato proviene da questo strato superficiale, di conseguenza gli unici contesti in giacitura primaria sono riferibili agli strati

5. L. ABELLI, R. BALDASSARI, S. TUSA, *Lo scavo subacqueo del Porto di Scauri nell'isola di Pantelleria*, (Papers in Italian Archaeology, IV), Groningen 2003, pp. 403-5.



1 - Le tecniche costruttive del villaggio di Scauri: 1) cava del materiale da costruzione e creazione dell'ossatura delle strutture; 2) riduzione in conci della pietra e integrazione degli alzati; 3) regolarizzazione delle pareti e realizzazione delle coperture deperibili; 4) preparazione del battuto in terra; 5) costruzione e stesura dello strato di intonaco; 6) ricostruzione ipotetica di un'abitazione; 7) "battitura" della volta; 8) area cortilizia adibita ad attività agropastorali (disegno F. Benassi).
2 - Gli ambienti 1, 2, 3, 4, e 5 di UT1800 alla fine dello scavo



Fig. 2: La tecnica semirupestre utilizzata per la costruzione del villaggio tardo-antico dello Scalo (disegno di F. Benassi).



Fig. 3: Posizionamento su fotogrammetria delle Unità Territoriali dell'area A.

rinvenuti all'interno delle depressioni, come ad esempio nelle tombe o nelle cisterne.

Lo scavo ha permesso di ricostruire parte della planimetria della villa; in particolare sono stati rinvenuti due muri in *opus quadratum* che si legano ad angolo retto delimitando a sud e ad est il grande ambiente che occupava il livello più alto della struttura (UT 22, FIG. 4).

Il paramento meridionale si trova circa 1 m a monte del moderno muro di terrazzamento che separa le UT 21 e 22 e risulta tagliato, nella parte occidentale dello scavo, da una trincea militare della seconda guerra mondiale. Il muro est insiste su fondazioni scavate nel blocco lavico e prosegue verso monte fino alla fine del terrazzamento.

L'indagine archeologica di UT 19 ha consentito di portare alla luce almeno due piccoli ambienti addossati alle fondazioni del muro est: il primo, quello più a sud (ambiente 1), è caratterizzato dalla presenza di una piccola cisterna campanulata, parzialmente scavata nel blocco lavico di fondazione del muro est. La cisterna

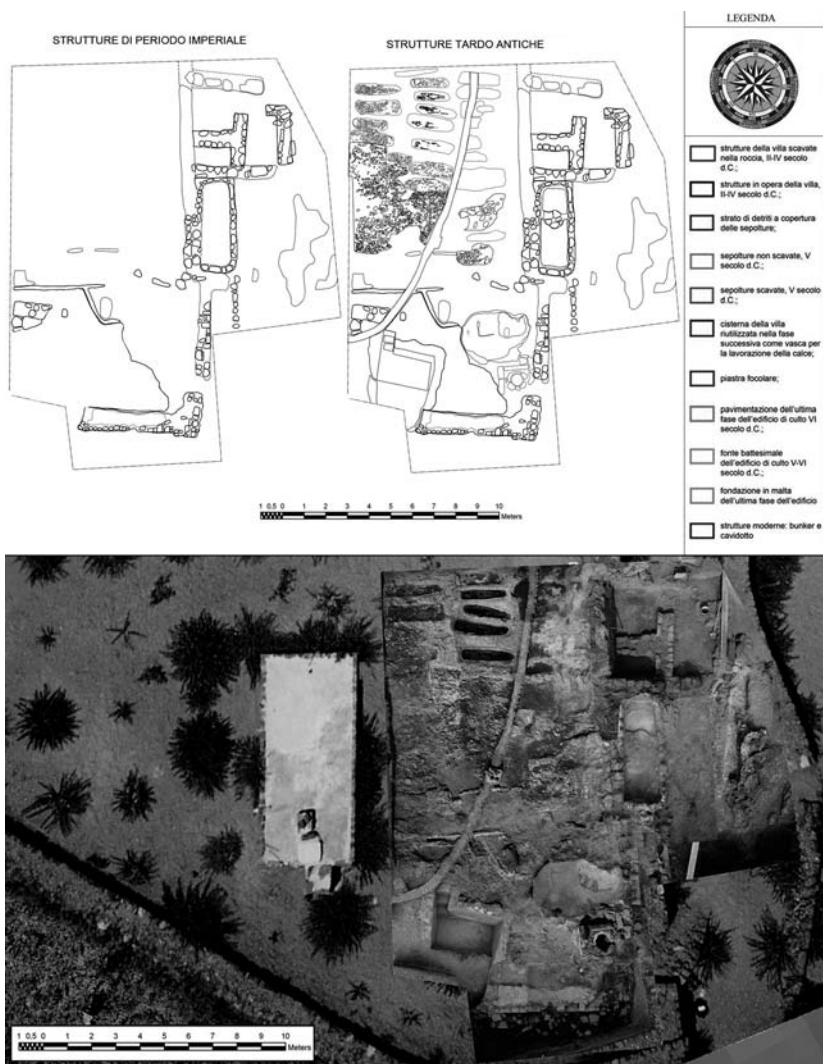


Fig. 4: Area A, sovrapposizione di uno dei fotorilievi di scavo alla base fotogrammetrica realizzata con aquilone e planimetria dell'area di scavo.

era funzionale a un altro vaso, di dimensioni maggiori e ancora oggi utilizzato, posto nell'UT 22 a un livello superiore, al quale era collegata attraverso una canaletta di troppo pieno.

Il secondo ambiente (ambiente 2), limitrofo e parallelo al precedente, era ulteriormente diviso in due spazi: si trattava probabil-

mente di un magazzino ricavato nel sottoscala che dava accesso al livello superiore posto in UT 21. Una prima analisi dei materiali provenienti dallo scavo consente di ipotizzare la presenza, nel III secolo d.C., di ambienti decorati con pavimentazioni musive policrome di stile nordafricano nelle UT 21 e 22.

Nel V secolo, quando il villaggio dello Scalo raggiunge l'apice dello sviluppo, l'area della villa viene occupata da una piccola chiesa dotata di cimitero e fonte battesimale. La piccola cisterna individuata in UT 19 viene reimpiegata come vasca per l'impasto e la lavorazione della calce da stendere al di sopra degli inumati, le pavimentazioni musive vengono smontate e utilizzate come riempimento per le sepolture. Sono state rinvenute almeno due pavimentazioni pertinenti l'edificio di culto: la prima, databile al IV-V secolo d.C., è costituita da un approntamento di intonaco bianco che si lega con il piccolo altare quadrangolare del fonte battesimale, nel lato sud della struttura. La seconda pavimentazione, pertinente l'ultima fase e i cui resti erano già stati individuati durante le ricognizioni di superficie, è in malta di tufo rosso, decorata con due piccole croci stilizzate realizzate con tessere musive di reimpiego. Da una prima analisi dei materiali diagnostici (orli, fondi, anse e pareti significative) si desume l'appartenenza dell'area al contesto storico-archeologico delle ricerche effettuate fino ad ora nella Baia di Scauri sia a terra che nel porto. La maggior parte dei materiali rinvenuti sono pertinenti ai crolli architettonici delle strutture, in particolare sono attestati laterizi (tegole, coppi) di raffinata produzione e ben rifiniti, e alcuni frammenti pertinenti due antefisse, di produzione locale, raffiguranti una decorazione floreale con petali.

Il saggio 1 è quello che ha restituito la maggior parte del materiale diagnostico datante che si presenta cronologicamente coerente con i dati provenienti dalle altre indagini.

I frammenti pertinenti la ceramica da fuoco locale sono compresi nelle tipologie già individuate durante le precedenti indagini del relitto e del villaggio di Scauri: tra le forme più ricorrenti sono i tegami tipo 2.1 e 2.2, le teglie tipo 3 e 4, le pentole tipo 6.1 con i relativi coperchi, databili quindi tra la fine del IV e la fine del V secolo⁶. Le anfore presenti, contenitori oleari cilindrici tunisini di

6. R. BALDASSARI, *Il materiale del carico del relitto: analisi tipologica e quantitativa della ceramica locale da fuoco*, in LA ROCCA, TUSA, ZANGARA (a cura di), *Il relitto tardo romano di Scauri a Pantelleria*, cit., pp. 91-106.

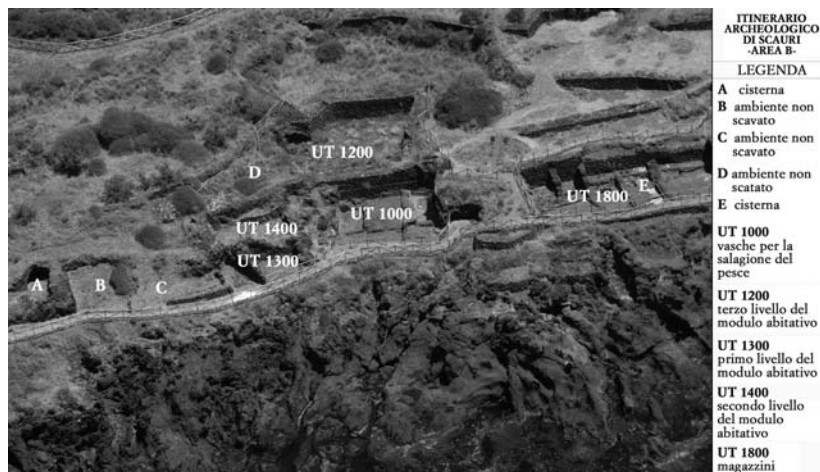


Fig. 5: Ripresa aerea dell'Area B, modulo abitativo, vasche e magazzini.

medie dimensioni, corrispondono alle tipologie Keay xxv nelle varianti B-C-E (3 individui) prodotte fino alla metà del v secolo.

Sono attestati, inoltre, i resti di almeno 3 individui di contenitori da trasporto orientali del tipo Late Roman Amphorae (LRA) 1A, databile entro la metà del v secolo.

Infine, dallo scavo della cisterna provengono alcuni contenitori da dispensa, in ceramica comune, prodotti nel nord della Tunisia. Si tratta di olle globulari monoansate, con diametro dell'orlo largo al massimo 15 cm e con il fondo ombelicato. Il confronto con i rinvenimenti dei siti tunisini permette di inquadrarli in un arco cronologico che va dalla metà del III secolo alla fine del v (sono stati conteggiati almeno 4 individui).

La ceramica sigillata africana è poco attestata: tre scodelle tipo Hayes 63, Hayes 45, Hayes 87, una coppa tipo Hayes 71.

L'area dello Scalo: il villaggio tardo-antico (Area B)

Il villaggio dello Scalo occupa i terrazzamenti prospicienti il mare a ridosso della falesia ed è costituito da una lunga serie di ambienti contigui e paralleli, articolati su più livelli sfalsati, per adattarsi all'andamento del blocco lavico (FIGG. 1 e 5).

Le indagini allo Scalo hanno riguardato diversi settori dell'abitato di v secolo, in particolare sono stati scavati stratigraficamente



Fig. 6: Il secondo livello del modulo abitativo.

un modulo abitativo (UT 1200-1300-1400), una parte dei magazzini e delle strutture commerciali (UT 1800) e alcune strutture produttive (UT 1000 e 2000).

Le case del villaggio tardo-antico di Scauri sono articolate in moduli abitativi formati da piccoli ambienti su livelli diversi e collegati tra loro da scale in legno o da scalini scavati nella roccia (FIG. 6).

Il livello più basso dell'abitazione (UT 1400) è stato ricavato a ridosso della falesia. Si tratta di un ambiente di circa 5×4 m, la parete nord presenta un'apertura rialzata attraverso la quale si accedeva, per mezzo di una scala in legno, al livello superiore.

Nel sottoscala è stata rinvenuta, in stato di giacitura primaria, una grande olla in ceramica di produzione locale immersa nel battuto pavimentale fino all'altezza dell'orlo. Questo tipo di contenitore era utilizzato, probabilmente, per la conservazione di limitate quantità di derrate alimentari necessarie al mantenimento di un piccolo nucleo familiare. Il secondo piano del modulo abitativo (UT 1300) è costituito da due ambienti posti su piani leggermente sfalsati, collegati da quattro scalini scavati nella roccia. Nella parete est sono

presenti due piccoli ingressi che si affacciano sul viottolo che conduce al terrazzamento superiore (UT 1200), mentre, dalla parte opposta, un'altra apertura rialzata permette di accedere a un livello che non è ancora stato indagato. Il rinvenimento di numerosi frammenti di intonaco incurvato negli strati di crollo, riferibili al collassamento del tetto, lascia ipotizzare che questo ambiente presentasse una copertura a cupola molto simile a quella dei *dammusi*⁷.

La presenza di tracce di intonaco bianco sulle pareti, oltre al rinvenimento di oggetti particolari, come una fine spatolina da cosmesi e alcuni aghi in bronzo, un calice di vetro e un amo da pesca, unitamente alla presenza di numerose forme di ceramica fine e comune, lascia intuire la funzione domestica di questi ambienti.

Il terzo livello è costituito da un ampio spazio aperto, nella cui estremità ovest è stato ricavato un piccolo ambiente utilizzato come cucina e anch'esso coperto con una cupola in conci di schiuma di lava (UT 1200). Dagli scavi provengono infatti molti resti di pasto costituiti, principalmente, da conchiglie, ossa ovine e frammenti di carapace di tartaruga; interessante è stato anche il rinvenimento di due dadi da gioco in osso, di alcuni aghi e di due ami da pesca. Il materiale ceramico, oltre che dalla Pantellerian Ware, era costituito da ceramica comune di produzione nord-africana, per la maggior parte ciotole e scodelle provenienti dall'area tunisina.

Il pavimento era realizzato con terra battuta per regolarizzare le asperità del banco roccioso e, al centro dell'ambiente, è stata rinvenuta una piccola olla di ceramica locale, in giacitura analoga a quella ritrovata nel sottoscala, affiancata a un focolare che ha restituito numerosi resti di pasto. La parete ovest presenta alcune lavorazioni necessarie per l'alloggiamento delle scaffalature e per i sostegni della scala in legno che permetteva di raggiungere un'apertura rialzata, oggi tamponata con una muratura in pietra a secco, e di accedere al livello superiore.

La parete nord, invece, sfrutta una nicchia naturale che era stata utilizzata come focolare. Il limite orientale dell'ambiente era costituito da una parete in opera, della quale resta solo l'approntamento della fondazione sul blocco lavico. La rimanente parte del terrazzo era occupata da un'area cortilizia ed è stata indagata solo parzialmente. Altri tre focolari, che hanno restituito parti combuste di cibo, sono stati ritrovati negli angoli del terrazzamento al riparo dai venti.

7. F. BRIGNONE, *Pantelleria, u Jardinu, origine, metodi costruttivi, tipologie e censimento*, Palermo 2001, pp. 12-4.

L'area commerciale (Area B)

Immediatamente ad est delle abitazioni, nella parte centrale dello Scalo, si trovano i resti dei magazzini e delle botteghe del villaggio (UT 1800). Purtroppo i terrazzamenti ottocenteschi ricoprono buona parte delle strutture antiche, impedendo una lettura complessiva della planimetria; tuttavia è stato possibile indagare la parte terminale del complesso, posta sul primo livello a ridosso della falesia.

La struttura è formata da almeno 11 ambienti contigui, stretti e paralleli, separati da muretti a secco e collegati da più corridoi interni (FIG. 5). Il rinvenimento di ceramiche impilate, ma fortemente fratturate, proprio al di sopra di alcune scasse scolpite nelle pareti e nel pavimento di roccia degli ambienti 3, 5 e 6, testimonia l'antica presenza di scaffalature in legno sulle quali venivano appoggiate, una all'interno dell'altra, le forme di vasellame da fuoco destinate alla vendita.

Le attività commerciali svolte in queste stanze hanno lasciato come traccia un centinaio di monete, provenienti soprattutto dagli ambienti 1-2, e anche una ventina di pani di calcare, accuratamente accatastati in un angolo dell'ambiente 4.

Queste strutture erano i depositi delle vere e proprie botteghe che dovevano trovarsi al livello superiore dei terrazzamenti. L'accesso a tutti gli ambienti del livello più basso, infatti, doveva avvenire dall'alto, in quanto le strutture terminano immediatamente a ridosso della falesia, al di sotto dell'attuale sentiero che percorre la costa.

Oltre a numerosi individui riferibili alle produzioni ceramiche più tarde dell'insediamento, è ben testimoniata anche la presenza di ceramica sigillata africana chiara D. Le forme più ricorrenti sono i grandi piatti tipo Hayes 67 (25 orli), databili dalla metà del IV fino all'ultimo quarto del V secolo, ma sono attestate numerose altre forme databili dalla fine del IV fino alla prima metà del V come i piatti Hayes 76 (6 orli), Hayes 46, Hayes 50B, Hayes 53, Hayes 59, Hayes 61A, Hayes 62A, Hayes 66, Hayes 68, la coppa Hayes 70, e forme più tarde della seconda metà del V secolo come il vaso a listello Hayes 91, e la coppa Hayes 81. La forma più tarda, di fine V-inizio VI secolo, è attestata dalla Hayes 87 C con tre individui rinvenuti negli strati di crollo di UT 1800. Tra le decora-

zioni si nota il frammento del fondo di un piatto con la raffigurazione di un pesce⁸.

L'approvvigionamento idrico del complesso era garantito da almeno due cisterne di tipo campanulato, la più piccola delle quali, di circa 3,5 mc di capacità, è completamente scavata nella roccia (ambiente 4).

Nel periodo di maggiore sviluppo dell'insediamento, verso la metà del v secolo d.C., viene costruito, a monte dell'ambiente 7, un secondo invaso di dimensioni maggiori. Alla fine del secolo, nell'ultima fase di frequentazione, la piccola cisterna viene colmata, probabilmente in seguito al calo del fabbisogno interno e alla defunzionalizzazione di alcuni ambienti.

Le aree artigianali e produttive (UT 1000 e UT 2000)

Le indagini archeologiche condotte nelle UT 1000 e 2000 hanno consentito di acquisire dati fondamentali per la ricostruzione delle attività produttive che si svolgevano nel villaggio dello Scalo.

Tra l'area abitativa e quella commerciale si apre un ampio terrazzo (UT 1000) delimitato sul lato est da una parete approntata nel blocco lavico, sulla cui sommità è ben evidente la risega per l'appoggio della copertura o del piano superiore. Questi ultimi dovevano comunque essere costruiti in materiale deperibile, in quanto non ne sono state rinvenute le tracce archeologiche. Il limite settentrionale è costituito da un muro a secco, dello spessore di circa un metro, che si appoggia su fondazioni antiche ricavate nel blocco lavico, mantenendo quindi l'estensione originaria dell'ambiente. La parete ovest, mal conservata, era costituita da un paramento in opera a secco che integrava il blocco lavico grossolanamente sbozzato; la parte verso mare risulta invece completamente aperta.

Lo scavo ha permesso di portare alla luce due vasche situate alle estremità opposte dell'ambiente: la vasca 1, posizionata all'estremità est, è scavata nel blocco lavico, solo la parte verso il mare doveva essere chiusa con un paramento in opera. Nonostante l'invaso sia stato rinvenuto privo del rivestimento di intonaco, si è conservato lo strato di preparazione in latte di calce e cocciame di anfora. Le dimensioni di questa vasca sono leggermente inferiori

8. R. BALDASSARI, *L'insediamento tardo romano della baia di Scauri: prima analisi dei materiali rinvenuti*, in MARAZZI, TUSA (a cura di), *Pantelleria*, 1, cit., pp. 29-42; J. W. HAYES, *Late Roman Pottery*, London 1972, fig. 48, n. 17.



Fig. 7: Le vasche individuate durante lo scavo di UT 1000.

(4,1 × 2,5 m) rispetto all'altra ed è impossibile leggere con chiarezza la sagoma del fondo e degli angoli. La vasca 2 è di forma rettangolare (4,25 × 2,75 × 0,60 m), la parte inferiore delle pareti è stata ottenuta approntando il blocco lavico; la parete sud presenta invece integrazioni in opera con blocchi di pietra lavorati per essere adattati alle strutture. Gli angoli della vasca sono arrotondati per evitare il ristagno del materiale e per facilitarne la pulizia (FIG. 7).

Il fondo, leggermente concavo, pende in direzione del mare dove, nella parte terminale, presenta una depressione simile a quella che si trova al di sotto del pozzetto di attingimento delle cisterne⁹.

Le due vasche erano separate da un piccolo ambiente delimitato a sud da un muro a secco, del quale si conservano solo le fondazioni per uno spessore di circa 65 cm. La struttura si estende fino al limite della falesia, dove è stato rinvenuto un altro ambiente, posto a un livello leggermente più basso, al quale si accedeva mediante alcuni gradini scavati nella roccia. Qui è stato rinvenuto un deposito di ceramiche da fuoco, completamente integre e senza segni di usura, costituito da pentole e teglie di diverse dimensioni impilate le une

9. V. CASTELLANI, S. MANTELLINI, *Le cisterne come elemento di indagine per la storia del territorio: il caso di Pantelleria*, in SOCIETÀ SPELEOLOGICA ITALIANA, *Opera Ipogea*, Genova 2001, pp. 5-14; V. CASTELLANI, S. MANTELLINI, *Water Management on Pantelleria in Punic-Roman Time*, in *Arid Lands in Roman Time. Papers from International Conference (Rome, July 9th, 10th, 2001)*, a cura di M. LIVERANI, (Arid Zone Archaeology, Monographs, IV), Firenze 2003, pp. 51-8; V. CASTELLANI, S. MANTELLINI, *Le cisterne campanulate di Pantelleria*, in E. ACQUARO, B. CERASETTI, *Pantelleria Punic. Saggi critici sui dati archeologici e riflessioni storiche per una nuova generazione di ricerca, Studi e Scavi*, Bologna 2006, pp. 113-26.

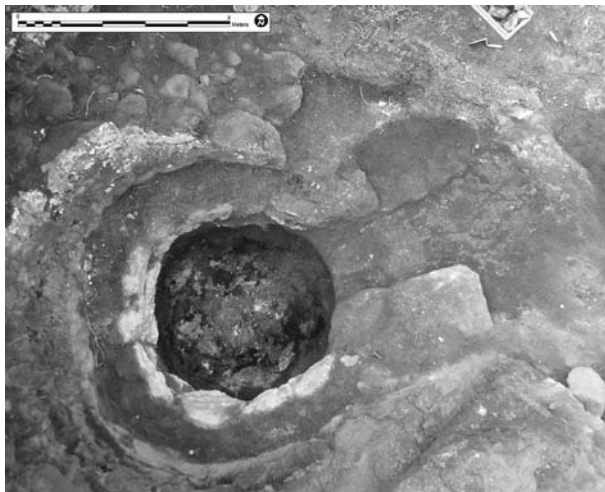


Fig. 8: Immagine zenitale della camera di combustione della fornace per la cottura della ceramica da fuoco locale.

dentro le altre, in un contesto deposizionale analogo a quello riscontrato durante l'indagine subacquea del relitto nel porto.

Nell'estremità orientale della baia, ai piedi di Punta San Gaetano, è stata individuata una delle fornaci che erano utilizzate per la fabbricazione della ceramica da fuoco (FIG. 8).

Si tratta di una struttura circolare di circa 2 m di diametro la cui camera di combustione, scavata nella roccia per una profondità di circa 80 cm, presenta la classica risega per l'appoggio del piano forato. La parte in elevato era costituita da una copertura a cupola in opera a secco che si appoggiava direttamente alla parete del promontorio. La temperatura all'interno della camera di cottura era mantenuta costante tamponando le perdite nella copertura con l'argilla rossa proveniente dalle limitrofe cave.

Il rinvenimento all'interno della fornace di grossi blocchi di calcare dimostra come la struttura sia stata riutilizzata, durante l'ultima fase di vita dell'insediamento, per la produzione della calce.

Un confronto tipologico di grande somiglianza è riscontrabile nelle fornaci di Thamusida, in Marocco, dove recenti scavi archeologici hanno portato al rinvenimento di fornaci strutturalmente identiche a quelle di Scauri¹⁰.

10. E. GLIOZZO, L. CERRI, D. DAMIANI, I. MEMMI TURBANTI, *Amphora Produc-*

Le necropoli di Scauri

Le tombe di Scauri fanno parte di una tipologia di necropoli ampiamente diffusa sull'isola. Il primo a identificare queste aree cimiteriali fu Paolo Orsi, che descrisse il corredo di alcune sepolture a Piana della Ghirlanda, senza tuttavia azzardare una datazione¹¹.

Pur mantenendo la peculiare caratteristica di essere scavate nella roccia (tombe a vasca litica), le sepolture di Scauri possono essere divise in almeno due tipologie: quelle a forma antropoide, cioè con le estremità corrispondenti alla testa e ai piedi più ristrette rispetto alla parte centrale, e quelle rettangolari con angoli arrotondati. In entrambe è spesso presente, sulla sommità del perimetro esterno, un accenno di risega¹².

Il cimitero e il luogo di culto tardo-antico (Area A)

Nella primavera del 2008 lo scavo ha permesso di portare alla luce parte di un vasto sepolcreto situato immediatamente a monte del luogo di culto. Sono state indagate stratigraficamente quattro tombe di questo settore, che hanno evidenziato alcune differenze rispetto alle aree cimiteriali indagate nel villaggio (tombe 2, 3, 4, 5; FIG. 4): le fosse sono scavate nel banco roccioso con maggiore cura; la forma, quasi sempre antropoide, e la profondità sono più regolari e le riseghe più marcate. Le sepolture sono tra loro parallele e orientate in senso est-ovest, al contrario di quanto accade nel quartiere rurale, dove invece vengono sfruttati tutti gli spazi nelle rocce affioranti, senza porre particolare attenzione all'orientamento.

Le tombe del cimitero della chiesa sembrano tutte colmate con terra e detriti di reimpiego, mentre alcune delle fosse del villaggio sono state rinvenute coperte con lastre di pietra grossolanamente lavorate e sigillate con malta. Particolare è il caso della tomba 4, che era stata colmata con alcuni frammenti musivi in opera attri-

tion and Salsamenta Trade: the Case of Thamusida (Rabat, Morocco), in *L'archeometria in Italia: la scienza per i Beni Culturali*, Atti del III Congresso Nazionale AIAR (Bressanone, 12-14 febbraio), Bologna 2005, pp. 203-13.

11. P. ORSI, *Pantelleria. Risultati di una missione archeologica*, Palermo 1991, p. 99.

12. F. FRANCESCHINI, *Le necropoli bizantine*, in SANTORO, GUIDUCCI, TUSA (a cura di), *Pantellerian Ware*, cit., pp. 45-7.

buibili a una pavimentazione funzionale alla villa che, in epoca imperiale, occupava l'area.

Altrettanto interessanti sono i rinvenimenti di una piccola lapide di marmo recante l'epitaffio *Felix dulcis anima vixit an(nos) XXX M·S·V* dalla tomba 3, e di un ago in bronzo, a sezione rettangolare, della lunghezza di circa 10 cm, posto all'altezza della mano destra dell'inumato, proveniente dalla tomba 2. La tomba 5, infine, era caratterizzata dalla presenza di due scheletri, deposti in posizione supina, uno sopra l'altro.

La necropoli del villaggio dello Scalo

La necropoli del villaggio occupa i terrazzamenti situati immediatamente a monte dei quartieri commerciali e artigianali. Le sepolture a vasca litica sono realizzate scavando le fosse negli affioramenti rocciosi senza rispettare un particolare orientamento. Le ricognizioni di superficie hanno permesso di individuare un'estesa area sepolcrale che occupa i terrazzamenti posti tra il villaggio e la strada perimetrale. Le sepolture sono disposte in gruppi formati da un minimo di 4 a un massimo di 7 inumazioni; i bambini erano deposti negli stessi luoghi degli adulti e con il medesimo rito funerario.

La più piccola delle sepolture rinvenute misura 20 cm e lascia pensare che ai neonati fosse attribuita dignità sociale, contrariamente a quanto succedeva in epoca romana.

Alcune delle sepolture meglio conservate (tombe 10-11) presentano uno strato di intonaco, spesso circa un centimetro, sul fondo e sulle pareti della vasca; la presenza di tale rivestimento lascia pensare a una particolare cura nell'allestimento del sepolcro o a un successivo reimpiego dell'invaso.

Solo in alcune tombe sono stati rinvenuti resti ossei umani: in particolare, la sepoltura 11 ha restituito gli arti inferiori e superiori oltre a parti del cranio (frammenti della calotta, mandibola e denti), che si trovavano ancora in stato di giacitura primaria. Il defunto era stato deposto in posizione supina con il volto verso est e le braccia distese lungo il corpo. Delle dieci sepolture indagate solo dalla tomba 11 proviene un oggetto riconducibile alla presenza di un corredo funerario. Si tratta di un bicchiere di vetro soffiato di colore verde chiaro modellato a caldo, decorato con sette scanalature nella parete esterna. Il fondo si presenta integro e dotato di un piede arrotondato all'esterno su base concava. Si conservano, inoltre, numerosi frammenti delle pareti rinvenuti sparsi all'interno

del riempimento della tomba, dai quali si ricava il profilo carenato dell'imbroccatura del bicchiere. La superficie del manufatto presenta numerose concrezioni terrose e una patina argentea iridescente dovuta al deterioramento. Il diametro del fondo è di 7,5 cm e il corpo è conservato per un'altezza massima di 4,5 cm; lo spessore delle pareti si assottiglia dal fondo verso l'imbroccatura¹³.

La forma ipotetica di ricostruzione si può confrontare con la tipologia del *bulbous beaker on foot* di produzione gallico-renana (IV-V secolo d.C.)¹⁴.

Lo scavo del relitto tardo-antico del Porto di Scauri

I resti del relitto di Scauri, databile alla prima metà del V secolo d.C., si trovano sul fondale sabbioso tra i due moli frangiflutti del porticciolo, a 8 metri di profondità (FIG. 1). Si tratta del carico di un'imbarcazione mercantile di piccole dimensioni che trasportava, probabilmente verso l'Africa o la Sicilia, un carico di vasellame da fuoco prodotto nel limitrofo villaggio del porto.

Molte delle forme di ceramica da fuoco locale sono state rinvenute capovolte, mentre quasi tutti i coperchi si trovavano con la presa in alto. Spesso, asportando le forme integre, si notava la presenza di un sedimento limoso attribuibile alla decomposizione del materiale organico inserito tra una forma e l'altra per ammortizzare le scosse durante il viaggio¹⁵.

Lo scavo per livelli di materiale ha permesso di individuare l'ordine in cui veniva impilato il vasellame all'interno del carico, che si è rivelato essere quello più razionale al fine di utilizzare il minor spazio possibile e per evitare che i vasi si rompessero. Sorprendenti sono le perfette analogie tra il contesto deposizionale del carico e le forme impilate rinvenute nei depositi del villaggio dello Scalo, dove all'interno delle forme più larghe, teglie o pentole, venivano messe analoghe forme di dimensioni minori, con i rispettivi coperchi ribaltati.

Un simile contesto è interpretabile come l'esito del ribaltamen-

13. Ivi, p. 46.

14. C. ISINGS, *Roman Glass from Dated Finds*, (Archaeologica Traiectina, 2), ed. by J. B. WOLTERS, Groningen-Djakarta 1957, VIII, forma 114a.

15. Anche nelle ceramiche da fuoco rinvenute impilate nello scavo a terra dagli ambienti di UT 1000 e UT 1800 sono stati trovati resti di materiale organico posto tra il vasellame per ammortizzare i colpi durante gli spostamenti.

to dell'imbarcazione che, dopo avere sparso il proprio carico nella zona centrale del porto, affonda nelle immediate vicinanze. Data la bassa profondità, le parti più preziose del carico potevano essere state recuperate già in un periodo antico, così come alcune componenti strutturali dell'imbarcazione¹⁶. Ciò che rimaneva dello scafo, in parte, deve essere stato asportato o distrutto, in quanto di intralcio agli ancoraggi; un'altra parte è sicuramente scomparsa a causa del degrado, mentre alcuni frammenti affondati a fianco del carico si sono conservati, probabilmente perché, in un breve periodo di tempo, sono stati ricoperti dalla sabbia. Stessa sorte deve essere toccata al carico della nave che, in conseguenza del rovesciamento dell'imbarcazione, doveva trovarsi ammassato nella zona centrale del porto, ma che in seguito alle mareggiate è stato distribuito in un'area ben più ampia. Testimonianza di questo sono le lenti sabbiose che separano i livelli di dispersione del materiale, che deve essere sprofondata gradualmente nel fondale sabbioso, analogamente a quanto accade ai nostri piedi quando stiamo fermi sul bagnasciuga della spiaggia (FIG. 9).

In breve tempo, al di sopra dei resti della nave, deve comunque essersi depositato un consistente strato di sabbia e detriti che ha favorito lo sviluppo delle posidonie sigillando, fino a tempi recentissimi, il sito archeologico.

All'interno dello specchio d'acqua del porticciolo, a livello stratigrafico, è da riscontrare uno spostamento verso l'alto e verso il basso di alcuni reperti con modalità analoghe a quelle splendidamente illustrate da R. D'Oriano nelle indagini del porto interrato di Olbia, limitatamente alle stratigrafie più superficiali (FIG. 10)¹⁷.

Il dinamismo orizzontale e verticale dei reperti archeologici nelle stratigrafie più superficiali può essere ricondotto a due movimenti principali:

– movimento A: quando sul fondale sono già presenti i reperti pertinenti il carico del relitto, un evento successivo causa il deposito di altro materiale (inquinamento dovuto all'attività portuale). A questo punto le correnti marine, specialmente la risacca, rimescola-

16. R. LA ROCCA, *La struttura della nave attraverso lo studio dei frammenti lignei*, in LA ROCCA, TUSA, ZANGARA (a cura di), *Il relitto tardo romano di Scauri a Pantelleria*, cit., pp. 69-76.

17. R. D'ORIANO, *Relitto di storia: lo scavo del porto di Olbia*, in Marta Giacobelli, *Lezioni, Fabio Faccenna, conference di archeologia subacquea (III-V ciclo)*, Bari 2004, p. 65.

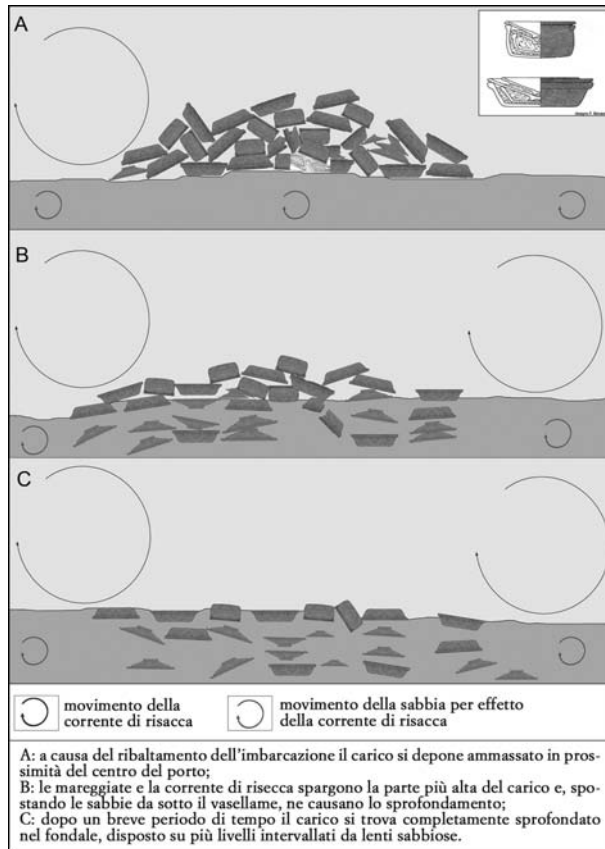


Fig. 9: Ricostruzione grafica del processo formativo del contesto di giacitura del carico del relitto di Scauri.

no gli strati più superficiali del deposito (per una profondità di circa 50 cm); in questo modo affiorano sulla superficie del fondale alcuni reperti del carico (spostamento verso l'alto) e contemporaneamente alcuni dei materiali depositati successivamente scendono verso il livello sottostante (spostamento verso il basso).

– movimento B: sulla superficie del fondale, dove già sono presenti alcuni materiali pertinenti il carico del relitto e i reperti del deposito successivo, arrivano altri materiali pertinenti uno scarico. Le correnti marine rimescolano ancora il fondale causando l'abbassamento di alcuni materiali che già si trovavano sotto la superficie

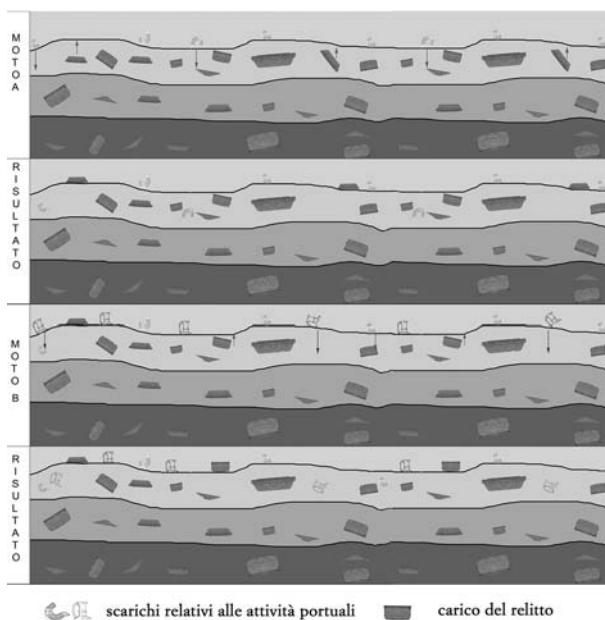


Fig. 10: Ricostruzione grafica dei movimenti superficiali delle stratigrafie del Porto di Scauri.

senza però oltrepassare la profondità di 50 cm. Contemporaneamente i reperti rossi più vicini alla superficie subiscono uno spostamento verso l'alto e alcuni dei materiali blu si spostano invece nel livello sottostante.

Possiamo così notare come i reperti posti a una quota superiore a 50 cm rispetto al fondale rimangano sigillati al proprio contesto; contemporaneamente molti dei reperti del carico subiscono uno spostamento verticale raggiungendo la superficie, mentre i depositi successivi tendono a scendere, senza però oltrepassare le quote d'influenza della corrente di risacca.

Il carico del relitto di Scauri

Il carico del relitto del Porto di Scauri era costituito per il 77% dalla ceramica da fuoco prodotta nell'adiacente villaggio dello Scaulo, per il 7% da ceramica comune di produzione africana, per il 5% da piatti e scodelle in terra sigillata africana e per il 4% da contenitori da trasporto.

Nel corso degli scavi dell'area del relitto tardo-antico di Scauri sono stati ritrovati anche numerosi oggetti in pietra. Una parte consistente di questo gruppo di materiali è costituito dalla zavorra che serviva per stabilizzare la nave. Nella fattispecie la zavorra considerata è pertinente sia a roccia locale d'origine pantasca, sia ad arenaria di provenienza verosimilmente siciliana o nord-africana.

La zavorra di origine pantasca presenta delle particolari peculiarità, infatti, essa è costituita prevalentemente da blocchi squadrati o grossolanamente sbazzati.

Dal vaglio dello scavo sono state recuperate migliaia di tessere musive di varie dimensioni. Escludendo un esiguo numero di tessere di forma romboidale, tutte hanno forma quadrata di varie dimensioni che oscillano tra 0,5 e 1,5 cm. Solo pochissime misurano circa 2 cm.

Si distribuiscono in due gruppi: uno esiguo, che possiamo definire orientale poiché è composto da tessere di porfido verde proveniente dall'area greco-peloponnesiaca e da tessere di porfido rosso e granito, entrambi provenienti dall'area egizia¹⁸. L'altro gruppo è composto da tessere bianche, grigie o nere costituite essenzialmente da pietra calcarea di origine non pantasca, ma probabilmente della Sicilia o del Nord Africa. Il peso totale delle tessere rinvenute finora nel corso degli scavi è di circa 14 kg; l'estensione che poteva essere coperta utilizzandole, facendo una media, è di circa 140 mq. Si tratta dunque di una quantità rilevante.

La presenza del mosaico sotto forma di tessere nell'imbarcazione, o comunque nell'area di scavo, può essere interpretata in diversi modi. Da un lato possiamo pensare che il mosaico venisse trasportato e commerciato per la sua natura intrinseca, cioè per la realizzazione di opere musive. L'altra ipotesi è che si trattasse di tessere di mosaico inserite in materiale di risulta da demolizioni edilizie utilizzato come zavorra.

Le tessere di mosaico non erano l'unico semilavorato che il relitto in esame trasportava: infatti, in uno strato di scavo, tra i vari reperti del carico, sono stati recuperati diversi pani di argilla e di zolfo attualmente in fase di analisi.

18. M. TROJSI, *Materiali litici: caratterizzazione tecnico-morfologiche mediante analisi archeometriche*, in LA ROCCA, TUSA, ZANGARA (a cura di), *Il relitto tardo romano di Scauri a Pantelleria*, cit., pp. 255-62.

Considerazioni sul ruolo di Pantelleria nella tarda antichità

La ripresa economica della prima età vandala è da porre in relazione con il momento di maggiore fioritura dell'economia nord-africana, determinato dalla maggiore dipendenza dell'Italia, e dell'Occidente in generale, dall'Africa in seguito alla fondazione di Costantinopoli.

Le indagini archeologiche effettuate sull'isola sembrano confermare lo stretto rapporto tra Pantelleria e la costa nord-africana, testimoniato dalla grande presenza di ceramica di produzione tunisina in tutte le aree oggetto di ricognizione e in particolar modo a Pantelleria paese, a Scauri e in Contrada Serraglio¹⁹.

Già alla metà degli anni Cinquanta del xx secolo, Warmington poneva la crisi delle città tardo-antiche dopo la morte di Graziano (383 d.C.), ma continuava a parlare di una buona condizione economica fin oltre il v secolo²⁰; allo stesso modo Courtois parlava di prosperità dell'Africa in quel periodo²¹.

Un certo calo demografico nelle città del Nord Africa è segnalato dalle fonti solo nella seconda metà del v secolo, tuttavia non è testimoniata alcuna cessazione delle principali attività produttive del territorio legate all'esportazione di derrate alimentari (grano, olio, vino e salsa di pesce) e di ceramiche.

Per cercare di capire quali fossero i rapporti che legavano *possessor*, *negotiator* e *navicularius*, possiamo riferirci alle teorie ipotizzate da Carandini in relazione allo sviluppo economico.

Il caso della subordinazione dell'artigianato al capitale monetario vede, infatti, i mercanti nel ruolo di committenti nei confronti dei produttori; di conseguenza la standardizzazione qualitativa della merce era appannaggio del controllo del mercante sul prodotto. È la forma economica che si potrebbe definire "piccola industria domestica", la quale rappresenta il passo intermedio tra la piccola produzione mercantile e la manifattura.

Questo regime economico presuppone che le entrate del produttore non siano ancora del tutto incentrate sul lavoro artigianale, ma si fondano ancora, almeno in parte, sul lavoro contadino. Lo

19. S. MASSA, *Pantelleria. Le produzioni ceramiche di età romana e tardo-antica: il contesto locale e la rete dei traffici mediterranei*, in *L'Africa romana* XIV, pp. 944-51.

20. B. H. WARMINGTON, *The North-African Provinces from Diocletian to the Vandal Conquest*, Cambridge 1954.

21. J. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1975, pp. 164-8.

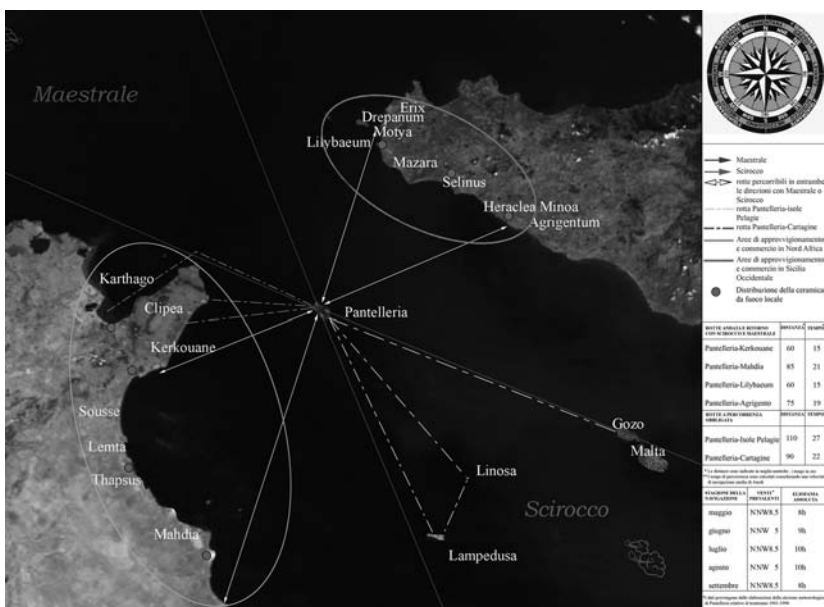


Fig. 11: Ricostruzione grafica delle rotte di cabotaggio che collegavano l'isola di Pantelleria con il Nord Africa e la Sicilia.

sviluppo ulteriore dell'organizzazione produttiva comporta la "manifattura". Essa generalmente si basa su un'attività non eccessivamente raffinata, sul lavoro accessorio nelle campagne o nei villaggi, e sul commercio in massa a grandi distanze. Queste attività tendono a concentrarsi nei luoghi di tale commercio, nei porti. Infatti è nella logica della manifattura concentrare artigiani e mezzi di produzione in un determinato quartiere, in un edificio particolare, generalmente non troppo distante dai magazzini dove la merce viene depositata e dal luogo dove viene imbarcata²².

Carandini sostiene, inoltre, che soprattutto nell'area tunisina si assiste non tanto a una specializzazione della produzione, quanto a una sua concentrazione: in talune aree del territorio si producevano anfore e tegole, in altre terre sigillate e in altre ancora ceramiche comuni e lucerne.

22. A. CARANDINI, *Produzione agricola e produzione ceramica nell'Africa d'età imperiale*, «Studi miscellanei», XV, Roma 1970, pp. 97-119.

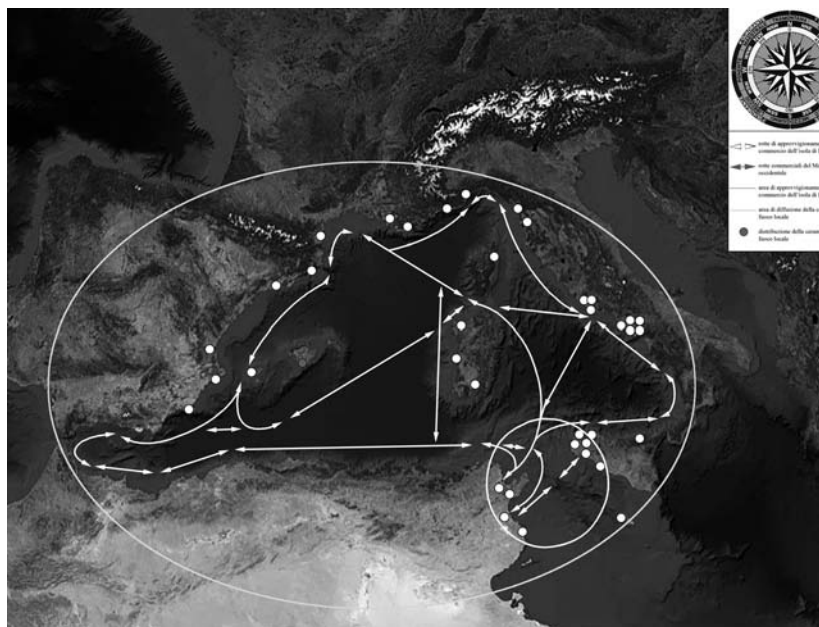


Fig. 12: Ricostruzione delle rotte commerciali tardo-antiche che collegavano i mercati del Nord Africa e della Sicilia con il resto del Mediterraneo occidentale.

In un contesto simile, l'insediamento dello Scalo si inserirebbe perfettamente come area di concentrazione per la produzione di ceramica da fuoco, anche in considerazione del fatto che sono reperibili *in loco* tutte le materie prime necessarie a ottenere un prodotto altamente resistente agli sbalzi termici, grazie all'utilizzo di digrassanti di origine vulcanica²³.

Purtroppo restano ancora da chiarire i rapporti esistenti tra i produttori e i centri di distribuzione: si trattava forse di artigiani indipendenti direttamente dediti all'esportazione, o di prestatori di opera, controllati da grandi proprietari fondiari, dalle compagnie di esportazione o dalle corporazioni?

Non è da escludere che nel contesto tardo-antico siano coesistite forme pre-capitalistiche e pre-feudali, anche se al momento è

23. S. BIANCHI SANTORO, *Pantellerian Ware: aspetti della diffusione di una ceramica da fuoco nel Mediterraneo occidentale*, in *L'Africa romana* XIV, pp. 992-1004.

impossibile chiarire quale fosse quella predominante in un determinato luogo e periodo.

Ricostruzione delle rotte di approvvigionamento diretto di Pantelleria

Una volta appurato che la tecnologia navale dell'epoca permetteva buone prestazioni nelle andature al traverso, tracciando le ortogonali rispetto alla direzione dei venti dominanti nel Canale di Sicilia, e ponendo al centro dell'incrocio l'isola di Pantelleria, possiamo individuare le aree dalle quali era possibile effettuare rotte di andata e ritorno in entrambe le condizioni. Secondo quanto esposto, dunque, le aree così individuate dovrebbero essere relative all'approvvigionamento di beni di consumo e al conseguente smistamento dei prodotti di produzione pantesca con traffico commerciale di cabotaggio (FIG. 11).

Una volta raggiunti i mercati principali della Sicilia e del Nord Africa, i prodotti di Pantelleria potevano così raggiungere gli angoli più estremi del Mediterraneo occidentale, seguendo le rotte già conosciute nei vari periodi storici a partire dall'età punica²⁴ (FIG. 12).

24. P. G. SPANU, R. ZUCCA, *Le rotte commerciali mediterranee nel IV-V secolo*, in LA ROCCA, TUSA, ZANGARA (a cura di), *Il relitto tardo romano di Scauri a Pantelleria*, cit., pp. 339-44.

Roberta Baldassari

Il relitto tardoantico di Scauri a Pantelleria: analisi tipologica e quantitativa dei materiali ceramici del carico

Lo scavo del relitto navale di Scauri nell'isola di Pantelleria, datato alla prima metà del v secolo d.C., ha permesso di recuperare i materiali pertinenti il carico navale, costituito da manufatti in ceramica: il 77% sono di produzione locale, mentre gli altri prodotti sono da mettere in relazione con i porti tunisini, all'interno dei traffici commerciali nelle rotte del canale di Sicilia. La ceramica di produzione locale ha avuto una grande diffusione in tutto il Mediterraneo centrale e occidentale in età romana e tardoromana grazie alle sue proprietà termoresistenti offerte dalla presenza nell'impasto di minerali vulcanici. Si tratta di forme basse come tegami, teglie, casseruole e coperchi, forme intermedie come pentole e forme alte come le olle e alcuni grandi contenitori. Analizzando la quantità delle forme rinvenute nel relitto è chiaramente visibile quali di queste costituiscano la parte principale del carico e il *corpus* della produzione di Scauri tra la fine del iv e la metà del v secolo. Tra le altre classi di vasellame del carico vi sono anfore da trasporto, sigillata africana, lucerne, africana da cucina, ceramica comune da mensa e laterizi.

Parole chiave: ceramica, produzione locale, Pantelleria, relitto.

Il porto e la baia di Scauri si trovano lungo la costa sud-occidentale dell'isola di Pantelleria, nel canale di Sicilia. Le indagini archeologiche dei resti del relitto navale, che giace su un fondale di circa 8 m all'imboccatura del porto di Scauri, sono state condotte dal 1999 al 2010¹ e hanno permesso di recuperare i resti del carico di vasella-

* Roberta Baldassari, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari.

1. Le otto campagne di scavo sono state condotte dalla Soprintendenza del Mare di Palermo con la direzione di S. Tusa e dalla Società Ares Cooperativa. Arl di Ravenna; L. ABELLI, R. BALDASSARI, F. BENASSI, M. MARCHESINI, *Lo scavo subacqueo del relitto tardo antico del porto di Scauri*, in M. MARAZZI, S. TUSA (a cura di), *Pantelleria 1*, Angri 2007, pp. 53-72; L. ABELLI, R. BALDASSARI, S. MANTELLINI, S. TUSA, *L'insediamento tardo romano della Baia di Scauri (Isola di Pantelleria). Dati preliminari delle nuove ricerche*, in *L'Africa romana* XVI, pp. 2439-56. Per l'analisi del contesto storico-archeologico e le metodo-

Tabella 1: Numero dei frammenti diagnostici per ogni classe ceramica (scavi 1999-2010).

Classe ceramica	Frr. orli	Frr. anse	Frr. fondi	Totali frr.
anfore da trasporto	246	171	137	554
africana da cucina	621	8	22	651
comune da mensa	450	88	78	616
comune da fuoco	46		4	50
lucerne	56	51	185	107
sigillata africana	481		120	601
locale da fuoco	10.984		604	11.588
laterizi	0	0	0	291
Totale	12.884	318	965	14.458

me e dello scafo ligneo della nave commerciale². Lo scavo stratigrafico, il setaccio della sabbia e del materiale di risulta, le ricognizioni eseguite sul fondale di tutta l'area portuale, hanno permesso inoltre di distinguere piccoli oggetti e frammenti di ceramica più antica, non facenti parte del carico ma riferibili alla frequentazione del porto sin dalla prima e media età imperiale³. Ai secoli II-III è attribuibile infatti l'insediamento di una villa marittima a Scauri Scalo, mentre dalla seconda metà del IV la baia sembra divenire un importante centro abitativo e commerciale dell'isola, grazie soprattutto alla posizione strategica sul mare e a un sicuro approdo naturale che dista solamente 38 miglia dalle coste tunisine.

L'insediamento, costituito da aree con funzioni artigianali, commerciali, abitative e religiose, si sviluppa nella seconda metà del IV secolo e vive il suo periodo di massima vitalità entro la prima metà

logie si veda: L. ABELLI, *Lo scavo del relitto tardo-antico di Scauri: il contesto stratigrafico*, in S. TUSA, S. ZANGARA, R. LA ROCCA (a cura di), *Il relitto tardo-antico di Scauri a Pantelleria*, Palermo 2009, pp. 53-6; L. ABELLI, *Le indagini archeologiche nella Baia*, in TUSA, ZANGARI, LA ROCCA (a cura di), *Il Relitto tardo-antico di Scauri*, cit., pp. 325-38; L. ABELLI, *Rotte commerciali e dinamiche insediative tardo antiche nel Canale di Sicilia; il caso dell'insediamento di Scauri a Pantelleria*, in questi stessi Atti, alle pp. 1539-64.

2. M. MARCHESINI, S. MARVELLI, F. TERRANOVA, *Le indagini filologiche effettuate sui reperti della nave mercantile tardo-romana di Scauri*, in TUSA, ZANGARI, LA ROCCA (a cura di), *Il Relitto tardo-antico di Scauri*, cit., pp. 205-16.

3. R. BALDASSARI, *Analisi della frequentazione del porto di Scauri nella prima e media età imperiale sulla base dei materiali ceramici rinvenuti*, in TUSA, ZANGARI, LA ROCCA (a cura di), *Il Relitto tardo-antico di Scauri*, cit., pp. 361-8.

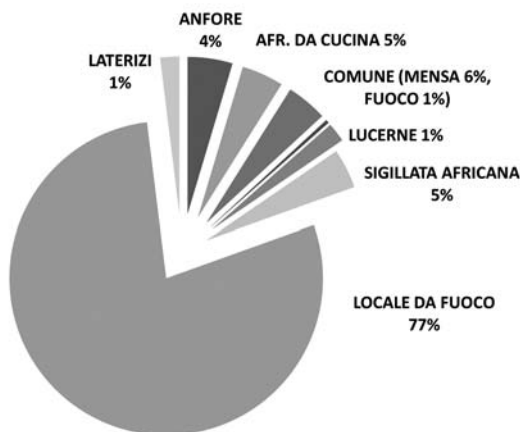


Fig. 1: Percentuale di attestazione delle classi ceramiche.

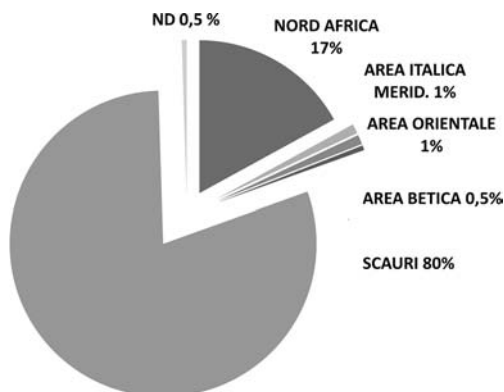


Fig. 2: Aree di provenienza delle classi ceramiche.

del v secolo, in quei decenni ai quali è datato anche il relitto navale con un carico costituito principalmente da ceramica da fuoco locale, a testimonianza della grande attività commerciale del porto. Il porto è parte integrante dell'insediamento antico; le indagini e gli scavi condotti fino a oggi hanno chiarito molteplici aspetti che forniscono un quadro economico e cronologico ben delineato. Il vasellame attestato nell'area dei magazzini, posta a ridosso della costa, presenta il medesimo contesto commerciale del relitto, cioè prodotti locali e di importazione provenienti dai porti tunisini. La

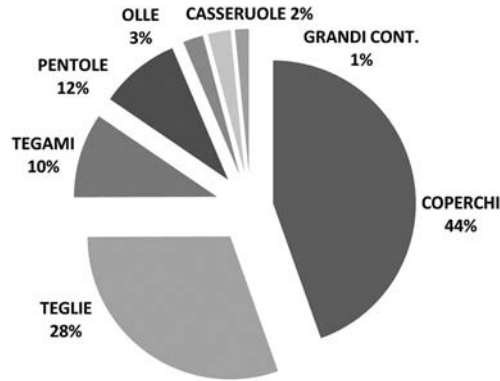


Fig. 3: Quantità delle forme di ceramica locale rinvenute nel relitto (NMI).

catalogazione del materiale rinvenuto nel porto è stata organizzata sin dal primo anno di scavo con la compilazione di un database impostato per interfacciarsi con la piattaforma GIS. L'analisi quantitativa dei dati si è basata sul numero di frammenti diagnostici e sul conteggio del numero minimo degli individui, ottenuto attraverso la misurazione della percentuale del diametro dell'orlo conservata. La catalogazione di oltre 16.000 frammenti diagnostici ha permesso di ottenere una banca dati omogenea, all'interno della quale si sono distinte le forme e le varianti della ceramica da fuoco locale. Il carico del relitto è costituito per oltre il 96% da manufatti in ceramica; gli altri tipi di materiali rinvenuti, soprattutto dal setaccio del vaglio di scavo, sono costituiti in minor parte da frammenti di vetro (1%)⁴ come bicchieri, coppe, vasi, piccoli oggetti ornamentali (perline, vaghi di collana), pedine da gioco e tesserine di mosaico in pasta vitrea. Un altro 1% è costituito dai metalli, in particolare chiodi in bronzo e ferro, ma anche frammenti di piombo, anellini e monete. I materiali organici conservati sono rappresentati per la maggior parte da denti e falangi animali (*ovis/capra*, *bos taurus*, *equus asinus*, *sus domesticus*), collegabili al trasporto di pelli semilavorate⁵, oltre che al commercio di carne, ma sono atte-

4. P. TISSEYRE, *I vetri*, in TUSA, ZANGARI, LA ROCCA (a cura di), *Il Relitto tardoantico di Scauri*, cit., pp. 177-90.

5. S. CHILARDI, *Resti archeo-zoologici*, ivi, pp. 217-20.

Tabella 2: Cronologia e quantità delle tipologie di anfore da trasporto.

Tipologie	Anfore da trasporto		Cronologia											
	Provenienza	NMI	II sec.		III sec.		IV sec.		V sec.		VI sec.			
			I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà		
Africane Nd Keay 3b	Nord-Africa	16			X	X	X	X	X	X	X			
Africana 1B	Africa Proconsolare	5		X	X	X	X	X						
Keay 5 Africana 11B	Africa Proconsolare	2			X	X	X							
Keay 6 Africana 11 C	Nabeul	1					X	X						
Africana 11 D	Sahel	1					X	X						
Tripolitana 111	Tripolitania	2		X	X	X	X	X	X					
Keay 25 Bonifay tipo 27	Zeugitana, Bizacena	8						X	X					
Keay 25 Bonifay tipo 28	Zeugitana, Bizacena	3						X	X					
Keay 25 Bonifay tipo 29	Zeugitana, Bizacena	26							X	X		X		

(segue)

Tabella 2 (seguito).

Anfore da trasporto		Cronologia											
Tipologie	Provenienza	NMI	II sec.		III sec.		IV sec.		V sec.		VI sec.		
			I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	
Keay 26 Bonifay tipo 31	Zeugitana, Bizacena	11					X		X				
Keay 26 Bonifay tipo 32	Zeugitana, Bizacena	1						X			X		
Keay 27B	Zeugitana, Bizacena	2								X		X	
Keay 32	Bizacena	1					X		X				
Keay 35B	Nabeul	3								X		X	
Keay 41	Bizacena	1					X		X				
Keay 62	Zeugitana, Bizacena	2										X	X
Keay 52	Calabria-Sicilia	4								X		X	
LRA 1	Asia Minore	12							X		X	X	
LRA 2	Asia Minore	3										X	X
LRA 3	Area egea	4								X		X	X
LRA 4	Palestina	4								X		X	X

(segue)

Tabella 2 (seguito).

Anfore da trasporto		Cronologia											
Tipologie	Provenienza	NMI	II sec.		III sec.		IV sec.		V sec.		VI sec.		
			I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	
LRA 5/6	Palestina	I									X	X	X
Agorà Mz73	Area egea	3										X	X
Agorà G197	Creta	I		X	X	X	X						
Bonifay 257/1	Nd (area egea?)	3							X	X			
Keay 19	Betica	I								X	X		
Keay 23	Lusitania	3				X	X	X	X				
Keay 22	Lusitania	I			X	X	X	X	X				
Totale		125											

stati anche da piccoli oggetti di uso quotidiano in osso, come dadi da gioco, spatoline, spilloni per capelli e aghi. Infine i materiali litici (2%), costituiti da macine e dalla probabile zavorra in pietra locale e di importazione, tessere di mosaico di varie dimensioni, e frammenti di lastrine di granito⁶.

Analizzando le quantità di frammenti diagnostici di ceramica (TAB. 1), il primo dato che si estrapola è rappresentato chiaramente nel grafico che mostra la percentuale delle classi (FIG. 1). La ceramica locale costituisce il materiale principale del carico (77% del totale dei frammenti), mentre le altre classi provengono nella maggior parte dalla costa tunisina (FIG. 2).

La ceramica comune, da mensa e da fuoco non locale (7% sul totale dei frammenti), è rappresentata per il 98% da manufatti dell'Africa Proconsolare e della Bizacena; bottiglie e brocche (Bonifay tipo 62.)⁷, bacini, vasi a listello e mortai (Bonifay tipi 15.4-12)⁸, vi è inoltre qualche frammento di pentole provenienti dall'area campana. La presenza del vasellame da fuoco di importazione è scarsa (olle, casseruole e pentole), dato che indica chiaramente che nel IV e V secolo la produzione locale doveva soddisfare le necessità isolate⁹.

Le anfore da trasporto sono testimoniate per la maggior parte da importazioni di derrate dalla antistante costa nord-africana con il 71% del numero di esemplari (TAB. 2)¹⁰, provenienti principalmente dall'Africa Proconsolare, da Capo Bon verso sud-est, nei centri produttivi da *Neapolis*, *Hadrumentum*, *Leptis Minor* e *Sullecthum*¹¹. In questo periodo le importazioni a Roma di grano e olio erano rivolte principalmente ai porti del Nord Africa e i contenitori di questo commercio, attestati nei contesti con evidenti tracce di occupazione vandala nel Mediterraneo Centrale, sono quelli di medie dimensioni, le Keay 25 (FIG. 4: 1-3) che trasportavano l'olio d'oliva, il vino e i prodotti come le salse di pesce, pesce e carne sotto sale e frutta secca, inquadabili in un arco cronologico che va dall'inizio del IV alla metà

6. S. TUSA, *La pietra*, ivi, pp. 169-72.

7. M. BONIFAY, *Études sur la céramique romaine tardive*, (BAR Int. Ser., 1301), Oxford 2004, p. 291, fig. 162.

8. Ivi, p. 257, fig. 140.

9. R. BALDASSARI, *La ceramica comune da mensa e da fuoco*, in TUSA, ZANGARI, LA ROCCA (a cura di), *Il Relitto tardo-antico di Scauri*, cit., pp. 125-36.

10. R. BALDASSARI, *Le anfore da trasporto*, ivi, pp. 107-20.

11. S. J. KEAY, *Late Roman Amphorae in the Western Mediterranean. A Typology and Economic Study: the Catalan Evidence*, (BAR Int. Ser., 196), Oxford 1984, p. 413.

Tabella 3: Quantità dei tipi della ceramica sigillata africana.

Anfore da trasporto con sigillata africana		Cronologia											
Produzione	Tipologie	NMI	II sec.		III sec.		IV sec.		V sec.		VI sec.		
			I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	
A	Hayes 10	I		X	X	X							
	Hayes 14A	I		X	X	X							
	Hayes 17	I		X	X								
	Hayes 21	I		X	X								
A/D	Hayes 27	2			X								
	Hayes 32	I			X								
	Ostia 1 fig. 28.	I			X								
	Ostia 1 fig. 31	I			X								
C	Delgado 1968 tav. III/1	I						X	X	X			
	Hayes 44	I			X	X							
	Hayes 45B	I				X	X						
	Hayes 45C	2								X	X		
	Hayes 48B	I				X	X						

(segue)

Tabella 3 (seguito).

Produzione	Tipologie	NMI	Cronologia													
			II sec.		III sec.		IV sec.		V sec.		VI sec.					
			I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà				
C	Hayes 49/1-6	I		X		X										
	Hayes 50A	2				X										
	Hayes 50B	6						X								
	Hayes 57	4						X		X						
	Hayes 62B	I					X									
	Hayes 70	I							X		X					
	Hayes 71	I							X		X					
	Hayes 71A	I							X		X					
	Hayes 72	I									X					
	Hayes 73A	I							X		X					
Hayes 73B	I								X	X		X	X	X		
Hayes 74	I												X	X		

(segue)

Tabella 3 (segue).

Produzione	Tipologie		NMI	Cronologia														
				II sec.		III sec.		IV sec.		V sec.		VI sec.						
				I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà					
D	Atlante XLVIII-14		2					X	X	X								
	Atlante XXXVIII-2		2						X	X								
	Atlante XLVIII-11		I					X	X	X								
	Atlante XXXIX-7							X										
	Hayes 103A		I										X	X				
	Hayes 103AB		I													X	X	
	Hayes 105		3															X
	Hayes 50B		4								X	X						
	Hayes 53B											X	X					
	Hayes 58B		2									X	X					
	Hayes 59		11						X	X	X	X	X	X				
	Hayes 61		8								X	X	X	X				
Hayes 61A		12								X	X	X	X					
Hayes 61B		5										X	X	X	X			
Hayes 61C		I										X	X	X	X			

(segue)

Tabella 3 (seguito).

Produzione	Tipologie	NMI	Cronologia												
			II sec.		III sec.		IV sec.		V sec.		VI sec.				
			I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà			
D	Hayes 62A	5						X	X						
	Hayes 63	7						X	X						
	Hayes 65	3				X		X	X		X				
	Hayes 67	5I						X	X		X				
	Hayes 69	2									X				
	Hayes 76	12						X	X		X				
	Hayes 79	3						X	X						
	Hayes 80A-B	8									X		X		
	Hayes 81	1									X				
	Hayes 87A	2												X	
	Hayes 88	2												X	
	Hayes 90	2												X	X
Hayes 91	12									X		X	X	X	
Hayes 91A	4									X		X	X		

(segue)

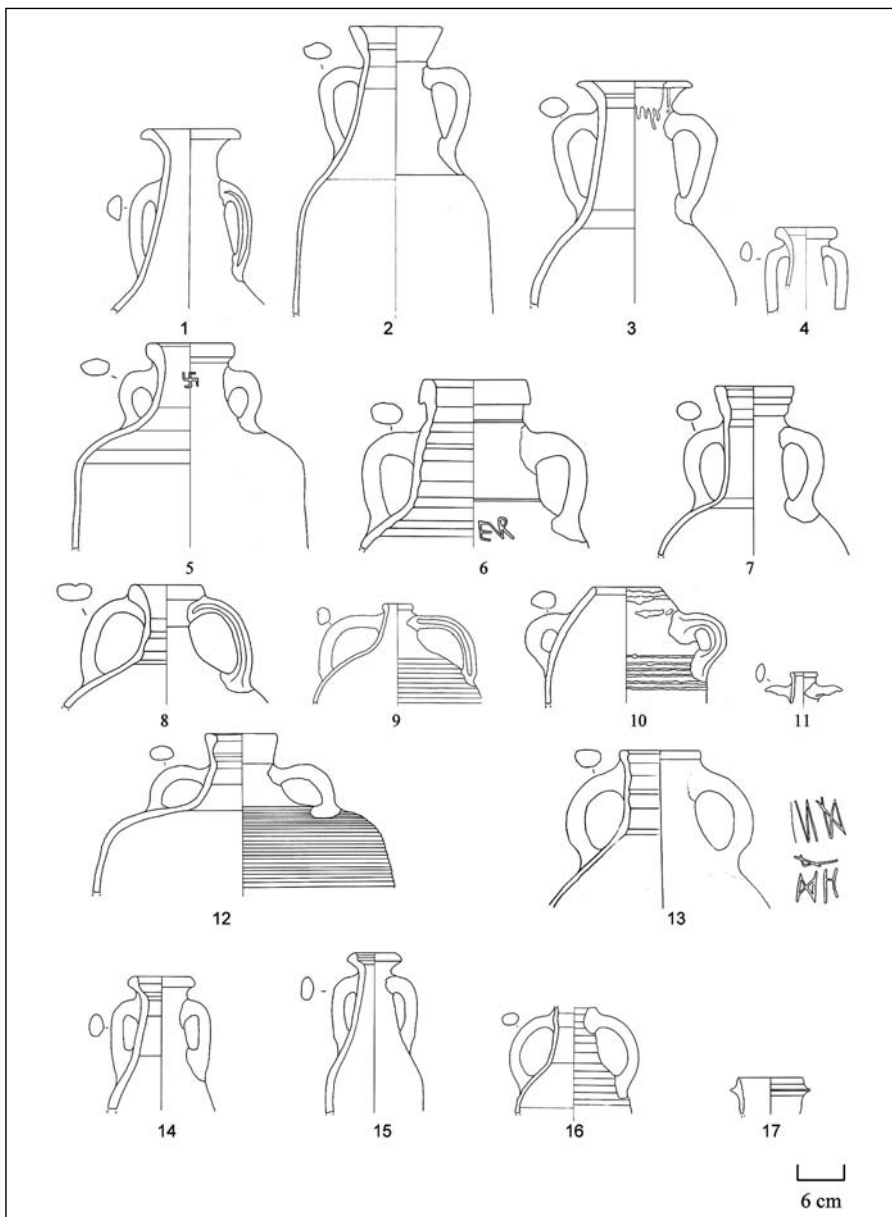


Fig. 4: Anfore Keay 25 (1-3), *spatheion* (4), Africana nB (5), Keay 62 (6-7), Keay 23 (8), LRA 1 (9), LRA 4 (10), LRA 3 (11), LRA 2 (12), Agorà form M277con graffito (13), imitazioni orientali di *spatheia* (14-15), Keay 52 (16-17).

del v secolo¹². Queste anfore, congiuntamente agli *spatheia* di prima metà v secolo¹³, sono quelle meglio rappresentate nel relitto (FIG. 4).

Le importazioni di contenitori prodotti nel bacino mediterraneo orientale sono in minor misura (21%): dall'Asia Minore (LRA 1 e 2), dall'area egea (LRA 3, Agorà M273¹⁴; FIG. 4: 13) e dall'area della Palestina (LRA 4 e 5/6; FIG. 4: 9-12). Da segnalare la presenza di tre anforette che sembrano essere a imitazione degli *spatheia* nordafricani, ma con impasto micaceo, simile alle produzioni egee, confrontabili con rinvenimenti a Puppit in un contesto della prima metà v secolo (FIG. 4: 14-15)¹⁵. Oltre a queste due macro aree, il 4% di anfore vinarie proviene dall'area calabro-sicula (Keay 52; FIG. 4: 16-17)¹⁶, un altro 4% di contenitori dall'area betica (Keay 19) e lusitana tipi Keay 22 e Keay 23 (FIG. 4: 8)¹⁷.

Il 2% di materiale rinvenuto è costituito da frammenti di lucerne, tra le quali la maggior parte è di produzione nord africana (tipo Atlante VII-VIII, IX¹⁸), e laterizi (tegole, coppi e tubuli fittili).

La sigillata africana rappresenta il 5% del materiale ceramico; la maggior parte degli esemplari è prodotta in D (83%). Le forme più attestate sono scodelle (Hayes 67, Hayes 61) e vasi a listello (Hayes 91) datati tra la fine del IV e gli inizi del V secolo¹⁹ (TAB. 3). Que-

12. KEAY, *Late Roman Amphorae*, cit., p. 414; BONIFAY, *Études sur la céramique romaine tardive*, cit., pp. 118-22. Bonifay suddivide la tipologia in tre produzioni diverse, definendone una cronologia più precisa (tipo 27-28-29; Africana III, A-B-C).

13. BONIFAY, *Études sur la céramique romaine tardive*, cit., p. 124, tipo 31; L. SAGUI, *Roma, i centri privilegiati e la lunga durata della tarda antichità dati archeologici dal deposito di VII secolo nell'edera della Crypta Balbi*, «ArchMed», XXIX, 2002, pp. 7-42.

14. P. ARTHUR, *Eastern Mediterranean Amphorae between 500 and 700: a View from Italy*, in *Atti del Convegno in onore di J. Hayes (Roma, 11-13 maggio 1995)*, Firenze 1998, pp. 157-84, p. 167 fig. 7.1; G. MURIALDO, *Le anfore da trasporto*, in T. MANNONI, G. MURIALDO (a cura di), *S. Antonino: un insediamento fortificato nella Liguria Bizantina*, Bordighera 2001, pp. 255-96, p. 228 tav. 17 n. 213; P. REYNOLDS, *Trade in the Western Mediterranean, AD 400-700: the ceramic evidence*, (BAR Int. Ser., 604), Oxford 1995; P. ARTHUR, *Anfore dell'Alto Adriatico e il problema del Samos Cistern Type*, «Aquila nostra», 61, 1990, pp. 282-95.

15. BONIFAY, *Études sur la céramique romaine tardive*, cit., pp. 458-9, fig. 257.1.

16. KEAY, *Late Roman Amphorae*, cit., pp. 267-8; F. PACETTI, *La questione delle Keay LI nell'ambito della produzione anforica in Italia*, in *Atti del Convegno in onore di J. Hayes*, cit. pp. 185-208.

17. KEAY, *Late Roman Amphorae*, cit., p. 163 e pp. 156-75.

18. *Atlante delle forme ceramiche*, 1, suppl. EAA, Roma 1981.

19. J. W. HAYES, *Late Roman Pottery*, London 1972.

sto arco cronologico trova conferma anche nelle datazioni delle altre forme in sigillata africana D-E e talvolta in C. Il resto del materiale, prodotto in sigillata africana A e A/D, è databile alla seconda metà del II-III secolo. Tale materiale, sicuramente residuale nel contesto in esame e proveniente sia dai livelli superficiali del sito sia da rinvenimenti sporadici, può considerarsi indicativo per un'analisi della frequentazione della baia nei primi secoli del suo insediamento²⁰.

La ceramica africana da cucina è attestata con il 5% (piatti coperchio tipo Hayes 182, 195, 196, casseruole tipo Hayes 197 e Ostia III, fig. 108). La forma più comune è il piatto/coperchio; tale forma creava verosimilmente un servizio con pentole e tegami, ma poteva essere utilizzata anche indipendentemente: ciò potrebbe spiegare il gran numero di piatti/coperchio, superiore alla somma di tegami e pentole²¹ (TAB. 4).

La ceramica di produzione locale: caratteristiche e commercio

La ceramica di produzione locale, funzionale alla preparazione, la cottura e la conservazione dei cibi, fu individuata per la prima volta negli scavi di Cartagine da Peacock²² e da lui denominata "Pantellerian Ware". Ebbe una grande diffusione in tutto il Mediterraneo centrale e occidentale²³ in età romana e tardo romana, soprattutto grazie alle sue proprietà termoresistenti offerte dalla presenza nell'impasto di minerali vulcanici, che permettono una particolare resistenza alle alte temperature e rendono questo vasel-

20. R. BALDASSARI, G. MANNELLI, *La ceramica sigillata africana*, in S. TUSA, S. ZANGARA, R. LA ROCCA (a cura di), *Il Relitto tardo-antico di Scauri*, cit., pp. 137-48.

21. G. MANNELLI, *La ceramica africana da cucina*, in S. TUSA, S. ZANGARA, R. LA ROCCA (a cura di), *Il Relitto tardo-antico di Scauri*, cit., pp. 149-60.

22. D. P. S. PEACOCK, *Petrology and Origins*, in M. G. FULFORD, D. P. S. PEACOCK, *Excavation at Carthage: The British Mission, The Avenue du President Habib Bourguiba, Salambò: the Pottery and Other Ceramic Object from the Site*, vol. I, 2, Sheffield 1984, pp. 8-10.

23. Per l'analisi della diffusione della ceramica di Pantelleria si rimanda a: G. GUIDUCCI, *Distribuzione e commercio della ceramica di Pantelleria nel Mediterraneo*, in TUSA, ZANGARA, LA ROCCA (a cura di), *Il Relitto tardo-antico di Scauri*, cit., pp. 369-79; S. SANTORO, *Pantellerian Ware: aspetti della diffusione di una ceramica da fuoco nel Mediterraneo occidentale*, in *L'Africa romana* XIV, pp. 991-1004; S. SANTORO BIANCHI, G. GUIDUCCI, S. TUSA (a cura di), *Pantellerian Ware, archeologia subacquea e ceramiche da fuoco a Pantelleria*, Palermo 2003; S. SANTORO, *Ceramica di Pantelleria (Pantellerian Ware)*, in D. GANDOLFI (a cura di), *La ceramica e i materiali di età romana. Classi, produzioni, commerci e consumi*, Bordighera 2005, pp. 339-48.

Tabella 4: Cronologia e quantità delle tipologie di ceramica africane da cucina.

Ceramica africana da cucina		Cronologia											
Forme	Tipi	NMI	II sec.		III sec.		IV sec.		V sec.		VI sec.		
			I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	
PATTI/COPERCHIO	Atlante CV-1	1						X	X				
	Atlante CV-2	1						X					
	Bonifay 13, fig. 121	3						X	X				
	Hayes 109	1											X
	Hayes 182	15			X	X	X	X	X				
	Hayes 185	15			X								
	Hayes 195	13			X	X	X	X	X				
	Hayes 196	14		X	X								
	Ostia I fig. 18	5					X						
	Ostia I fig. 261	24		X	X	X	X	X	X	X	X		
	Ostia I fig. 263	14				X	X	X	X	X	X		
Ostia I fig. 264	5									X	X		
Ostia II fig. 302	2		X	X									

(segue)

Tabella 4 (segue).

Forme	Tipi	NMI	Ceramica africana da cucina															
			Cronologia						Cronologia									
			II sec.		III sec.		IV sec.		V sec.		VI sec.							
I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà							
SCODELLE/PENTOLE	Ostia III fig. 170	11		X		X			X									
	Ostia IV fig. 59	27				X			X									
	Ostia IV fig. 60	19						X		X								
	Ostia IV fig. 61	16						X		X								
	Atlante CVII,10	2								X								
	Atlante CVII,11	2								X				X			X	
	Atlante CVIII,3	1									X			X				
	Atlante CVIII,10	4									X			X				
	Bonifay 27/b fig. 126	1												X				
	Bonifay 31/4 fig. 128	1								X								
	Bonifay 32/6 fig. 129	3													X			
	Hayes 197	26		X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X
	Hayes 198	3		X	X													

(segue)

Tabella 4 (segue).

Ceramica africana da cucina		Cronologia											
Forme	Tipi	NMI	II sec.		III sec.		IV sec.		V sec.		VI sec.		
			I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	I metà	II metà	
PENTOLE	Hayes 199	4		X									
	Ostia II fig. 312	5		X									
	Ostia III fig. 108	8						X					
	Ostia III fig. 324	I	X										
	Atlante tav. CVIII,4	4							X				
	Hayes 23A	I	X	X	X	X	X	X	X	X			
	Hayes 23B	6	X	X	X	X	X	X	X	X			
	Hayes 183/1	3							X				
	Hayes 183/4	4							X	X	X		
	Hayes 193/1-2	I							X	X	X		
Ostia I fig. 55	2							X					
Ostia I fig. 269	I		X	X	X	X	X	X	X				
Ostia I fig. 270	8							X	X	X			

lame adatto per la cottura e la conservazione dei cibi. La diffusione di questo vasellame nel Mediterraneo risulta sorprendentemente ampia se messa in rapporto al suo centro di produzione e distribuzione situato a Scauri; dopo un decennio di ricerche archeologiche mirate, infatti, il sito risulta essere l'unico centro di produzione e vendita del vasellame nell'isola nel periodo tardo romano, in particolare nel IV e V secolo. Fino a ora è stata rinvenuta una sola fornace per la produzione e si conoscono le aree delle cave d'argilla, che sono localizzate nella zona centro meridionale dell'isola²⁴ (zona di Serraglio e delle Favare, Monte Gibele), mentre i dati archeologici indicano che il villaggio era organizzato nel IV e V secolo con il porto e i magazzini per la vendita del vasellame e la gestione dei prodotti importati via mare. I risultati delle recenti analisi chimiche effettuate su campioni di ceramica del sito hanno rivelato la presenza sulle superfici interne del vasellame di depositi di zolfo, bitume, carbone e pece²⁵. Questo dato porta a ipotizzare un ulteriore utilizzo del vasellame di Pantelleria per il trasporto e la cottura prolungata ad alte temperature di alcune materie prime.

Le forme della ceramica di Scauri

Lo studio, presentato in questa sede, delle forme della ceramica locale si basa sui dati quantitativi e morfologici di otto campagne di scavo del relitto, che hanno permesso di rinvenire oltre 10.000 frammenti di vasellame locale, tra i quali molte forme intere o parzialmente fratturate (TAB. 5).

I tipi e le varianti identificate come ceramica di Pantelleria sono stati oggetto di numerosi campionamenti e analisi archeometriche che hanno confermato la produzione locale²⁶. I dati quantitativi ot-

24. R. ALAIMO, G. MONTANA, *Scienza e archeologia: le analisi archeometriche*, in SANTORO BIANCHI, GUIDUCCI, TUSA (a cura di), *Pantellerian Ware*, cit., pp. 52-4.

25. C. PICCIOLI, *Residui organici sui reperti ceramici*, in TUSA, ZANGARA, LA ROCCA (a cura di), *Il Relitto tardo-antico di Scauri*, cit., pp. 269-73.

26. G. MONTANA *La ceramica comune, le anfore e i laterizi: caratteristiche tecnico-morfologiche delle provenienze*, in TUSA, ZANGARA, LA ROCCA (a cura di), *Il Relitto tardo-antico di Scauri*, cit., pp. 237-54; G. MONTANA, I. ILIOPOULOS, M. TANTILLO, *Estabilishing Recipe for Pantellerian Ware: Raw Materials and Field Survey, Analysis and Experimental Re Production*, in LRCW, 1, (BAR Int. Ser., 1340), Oxford 2005, pp. 437-50; G. MONTANA, B. FABBRI, S. SANTORO, I. ILIOLOULOS, G. GUIDUCCI, G. MINI, *Pantellerian Ware: a Comprehensive Archaeometric Review*, «Archaeometry», 49, 2007, pp. 445-81.

Tabella 5: Riassuntivo delle forme e tipi della ceramica da fuoco locale (relitto di Scauri).

Conteggio frammenti diagnostici e numero minimo individui NMI 1999-2010									
Forme	Tipi	Var.	n. orli	n. prese	diam. min	diam. max	NMI		
Coperchi	1	1,1	1217		12	42	158		
		1,2	2018		12	53	298		
		1,3	983		14	45	147		
Diametro < 5%		Nd	503		Nd	Nd	25		
Totale coperchi					628				
Tegami	2	2,1	814		15	19	10		
		2,2	525		14	43	84		
		2,3	70	17	36	31			
Diametro < 5%		Nd	217		Nd	Nd	10		
Totale tegami							135		
	3	3,1	823		18	45	131		
		3,2	361		17	41	58		
		3,3	25		20	33	9		

Nd = frammenti con percentuale conservata < 5.

(segue)

Tabella 5 (segue).

Conteggio frammenti diagnostici e numero minimo individui NMI 1999-2010									
Forme	Tipi	Var.	n. orli	n. prese	diam. min	diam. max	NMI		
		4,1	195		19	42	39		
		4,2	15		22	28	7		
		4,3	922		15	40	117		
		4,4	48		18	34	18		
		4,5	136		17	36	27		
		4,6	24		20	39	6		
		4,7	3		26	37	2		
Teglie	4	4,8	19		16	33	14		
Totale teglie							428		
		5,1	29		16	35	18		
		5,2	16		13	20	5		
		5,3	12		21	33	8		
		5,4	1		/	22	1		
		5,5	2		15	20	2		

Tabella 5 (seguito).

Conteggio frammenti diagnostici e numero minimo individui NMI 1999-2010									
Forme	Tipi	Var.	n. orli	n. prese	diam. min	diam. max	NMI		
Casseruole	5	5,6	2		/	21	2		
Totale casseruole					36				
		6,1	816		13	42	112		
		6,2	203		13	35	42		
		6,3	11		18	31	7		
Pentole	6	6,4	5		16	18	5		
Totale pentole							128		
		7,1	1		18	18	1		
		7,2	31		7	25	15		
		7,3	13		13	29	12		
Olle	7	7,4	5		21	32	4		
Totale olle							32		
		8,1	14	4	26	42	7		
		8,2	2		28	/	2		
Grandi contenitori	8	8,3	29	/	19	34	13		
Totale grandi contenitori			22						
Totale	10.110	4			1.409				

tenuti sono il risultato della catalogazione di ogni singolo frammento diagnostico; la quantificazione del numero minimo degli individui (in totale 1.409) è stata affrontata con il metodo di conteggio della percentuale conservata dell'orlo per ogni tipo e diametro. Il primo criterio di caratterizzazione utilizzato è quello funzionale in base al rapporto tra l'altezza delle pareti e il diametro massimo dell'orlo e del fondo. Per la nomenclatura, trovandosi di fronte a una seriazione tipologica molto semplice, sono state utilizzate le definizioni più comuni. Le forme sono state associate a dei tipi con un numero progressivo da 1 a 8; per le varianti principali si è utilizzato un secondo numero; per caratterizzare ulteriori varianti di pochi o unici esemplari si è aggiunta una lettera (es. 1.1A)²⁷.

Forme basse

I coperchi (FIG. 5, tipo 1) sono utilizzati per la chiusura del vasellame in associazione con alcune forme da fuoco basse (teglie e tegami) e intermedie (pentole) e presentano quasi sempre l'incavo sul bordo dell'orlo per il suo alloggiamento. L'orlo è in tre varianti, con un diametro che va da 12 a 53 cm. Le pareti sono dritte o arrotondate sotto la presa che può essere piatta al centro oppure rientrante. La cronologia è relativa a tutti i livelli del relitto (prima metà v) e dell'insediamento (fine iv-fine v secolo) e la forma è quella più attestata (43% del totale degli individui). In un frammento di coperchio vi sono alcune incisioni eseguite dopo la cottura che potrebbero riferirsi a un computo (FIG. 5, 1.1A).

I tegami (FIG. 5; tipo 2) sono recipienti ampi ma poco profondi, con bordi bassi, pareti curve e due manici a orecchio attaccati sotto l'orlo che è indistinto, introflesso o dritto e coincidente con la massima ampiezza della forma. Il diametro dell'orlo (compreso tra 15 cm e 43 cm) è maggiore di quello del fondo e della profondità del vaso. La cronologia è relativa a tutti i livelli del relitto e dell'insediamento. I tipi 2.1 e 2.2 sono quelli più comuni e diffusi nel Mediterraneo Occidentale. Il 2.1 in particolare, è attestato nel litorale tunisino in

27. R. BALDASSARI, *Il materiale del carico del relitto: analisi tipologica e quantitativa della ceramica locale da fuoco*, in TUSA, ZANGARA, LA ROCCA (a cura di), *Il Relitto tardo-antico di Scauri*, cit., pp. 91-106, per l'analisi della tipologia si veda anche S. SANTORO, G. GUIDUCCI, *Pantellerian Ware a Pantelleria, il problema morfologico*, «RCRF», 37, 2001, 171-5; G. GUIDUCCI, *Le forme della Pantellerian Ware*, in SANTORO BIANCHI, GUIDUCCI, TUSA (a cura di), *Pantellerian Ware*, cit., pp. 61-5.

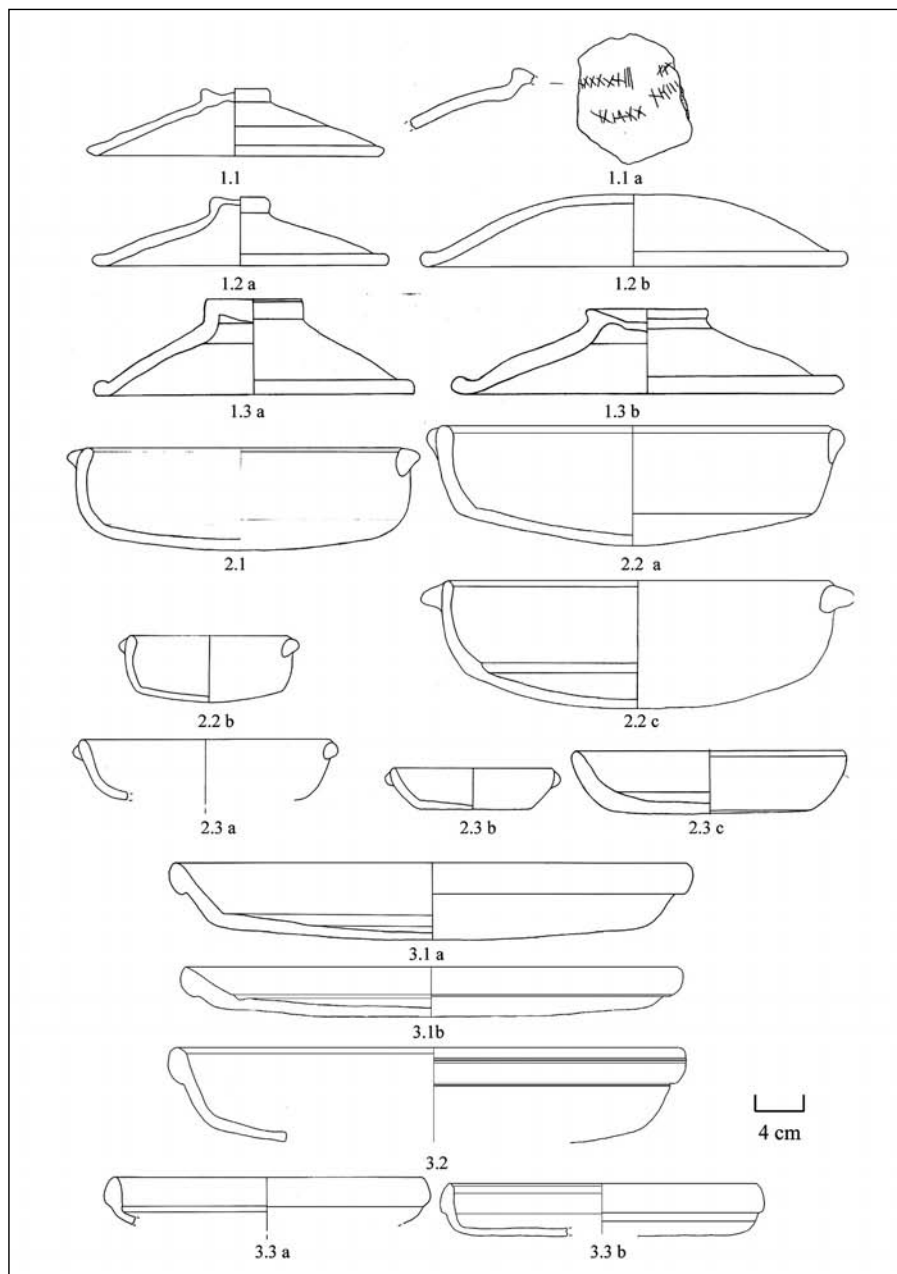


Fig. 5: Ceramica da fuoco di Pantelleria: tipo 1 (coperchi), 2 (tegami), 3 (teglie).

contesti entro la prima metà del v secolo, in particolare a Cartagine (Fulford 1984 tipo 1), in Corsica²⁸ e a Malta in contesti dal III al VII²⁹. Il tipo 2.3 è attestato in due sottovarianti (b-c) con dimensioni inferiori, rinvenuti in unici esemplari.

Le teglie (FIG. 5: tipo 3) sono recipienti con bordi bassi (massimo 9 cm di altezza), pareti dritte, molto basse e svasate, fondo leggermente arrotondato o piatto, senza prese (sono state rilevate solo in un esemplare). Il diametro dell'orlo va da 18 cm a 45 cm ed è generalmente più ampio del diametro del fondo. Le teglie sembrano essere le forme più esportate, a Napoli in contesti fino al VI secolo³⁰, a Somma Vesuviana in contesti principalmente entro la metà di v secolo ma appaiono fino alla fine del v³¹ e ad Agrigento in contesti di III-V secolo³². I tipi 3.3 e 4.6 sono attestati nei livelli di *Sabrattha* sin dai contesti della seconda metà del II secolo³³. Il tipo 3.3 (a-b) a Scauri è presente in un contesto di fine III-IV secolo a Scauri Scalo (UT 1400, ambiente 2)³⁴ e con soli 9 individui nel relitto. Le teglie tipo 4 (FIG. 6) sono caratterizzate da bordi bassi, pareti più alte e meno svasate rispetto al tipo 3, con fondo leggermente convesso o piatto, senza manici. L'orlo si presenta in varie modanature, che hanno portato all'individuazione di numerose varianti. Il diametro dell'orlo varia da 19 a 42 cm.

Le casseruole (FIG. 6: tipo 5) sono recipienti ampi, senza prese, con pareti sottili e arrotondate che si restringono verso l'orlo e il

28. S. MENCHELLI, C. CAPELLI, M. PASQUINUCCI, G. PICCHI, *Corsica tardo-antica: anfore italiche e ceramica comune da Mariana*, in LRCW, II, pp. 313-28.

29. A. QUERCIA, *Rapporti tra isole del Mediterraneo: la Pantellerian Ware a Malta*, in *L'Africa romana* XVI, pp. 1598-613.

30. V. CARSANA, V. D'AMICO, F. DEL VECCHIO, *Nuovi dati ceramologici per la storia economica di Napoli tra tarda antichità e alto medioevo*, in LRCW, II, pp. 423-43, p. 437 fig. 9, 21-23.

31. M. AOYAGI, T. MUKAI, C. SUGIYAMA, *Céramique de l'Antiquité tardive d'un site romain de Somma Vesuviana, Italie*, in LRCW, II, pp. 439-49, p. 447 fig. 5.29.

32. R. ALAIMO *et al.*, *Le ceramiche comuni di Agrigento, Segesta a Termini Imerese: risultati archeometrici e problemi archeologici*, in *Il contributo delle analisi archeometriche allo studio delle ceramiche grezze e comuni: il rapporto forma-funzione-impasto*, *Atti della 1 giornata di Archeometria della Ceramica* (Bologna, 28 febbraio 1997), a cura di S. SANTORO BIANCHI, B. FABBRI, Imola 1997, pp. 51-5.

33. J. DORE, *The Corse Pottery*, in *Excavation at Sabrattha 1948-1951*, vol. II, *The finds*, part I, edited by M. G. FULFORD, M. HALL, London Society for Libyan Studies 1989-94, London 1989, pp. 87-254, pp. 215-16 fig. 59-6.

34. L. ABELLI, R. BALDASSARI, F. BENASSI, M. MARCHESINI, in *Pantelleria 1*, cit., fig. 9.5.

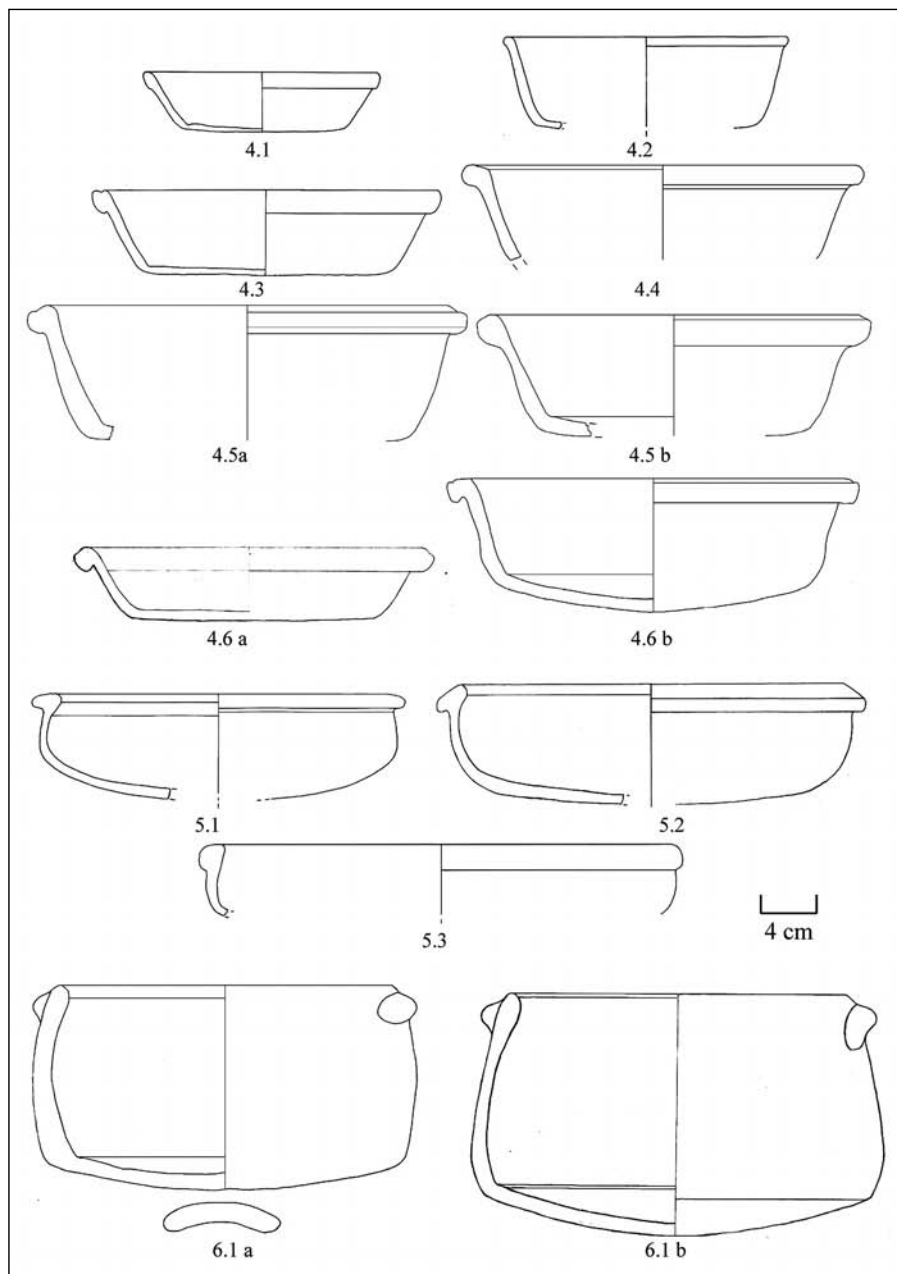


Fig. 6: Ceramica da fuoco di Pantelleria, tipo 4 (teglie), 5 (casseruole), 6 (pentole).

fondo è sempre arrotondato. Hanno varianti di diametro da 13 a 35 cm. Questo tipo è attestato nel carico del relitto solamente con 36 esemplari, alcuni dei quali sono stati rinvenuti in trincee e saggi effettuati ai all'esterno dell'area di dispersione del relitto, in associazione con anfore nordafricane tipo Mau 35 e italiche Dressel 2/4. Si potrebbe ipotizzare che si tratti di una forma di produzione più antica di II-III secolo (tipi 5.1 e 5.3), che si conclude precocemente rispetto alle altre³⁵.

Forme intermedie

Le pentole (FIGG. 6-7: tipo 6) sono recipienti in terracotta di forma globulare con o senza prese, con il diametro dell'orlo inferiore o uguale al diametro massimo del corpo. Il fondo è sempre arrotondato, con un netto gradino sia interno che esterno e le pareti sono molto spesse. Il diametro dell'orlo varia da 13 a 35 cm. Il tipo 6.1 è quello più attestato con il 67% delle pentole.

Le olle (FIG. 7: tipo 7), attestate con 32 esemplari, sono recipienti più o meno profondi con corpo globulare senza prese, pareti e fondo sottili e arrotondati. L'orlo ha un diametro da 7 a 34 cm, è a fascia con il gradino interno per l'alloggiamento del coperchio. I tipi 7.2, 7.3 e 7.5 sono presenti nei livelli di *Sabratha* sin dai contesti della seconda metà del II secolo³⁶, ad Agrigento in cointesti di III-V secolo³⁷, mentre la 7.5b è attestata a Pantelleria, in un saggio eseguito nei fondali del porto, oltre l'area del relitto, rinvenuta associata a materiale di II-III secolo.

Forme alte

I grandi contenitori (FIG. 7: tipo 8) sono recipienti molto profondi, utilizzati per la cottura prolungata dei cibi o per la loro conservazione, attestati con 22 esemplari. Presentano il diametro dell'orlo inferiore o uguale al diametro massimo del corpo, che ha forma troncoconica o globulare. Il fondo è arrotondato e le pareti sono molto spesse. Nel relitto, dal livello 6 proviene un fondo integro

35. R. BALDASSARI, *Analisi della frequentazione del porto di Scauri nella prima e media età imperiale sulla base dei materiali ceramici*, in TUSA, ZANGARA, LA ROCCA (a cura di), *Il Relitto tardo-antico di Scauri*, cit., p. 366, tav. 1.

36. DORE, *The Corse Pottery*, cit., pp. 215-6, figg. 59-60.

37. ALAIMO et al., *Le ceramiche comuni di Agrigento*, cit., p. 53, fig. 3.

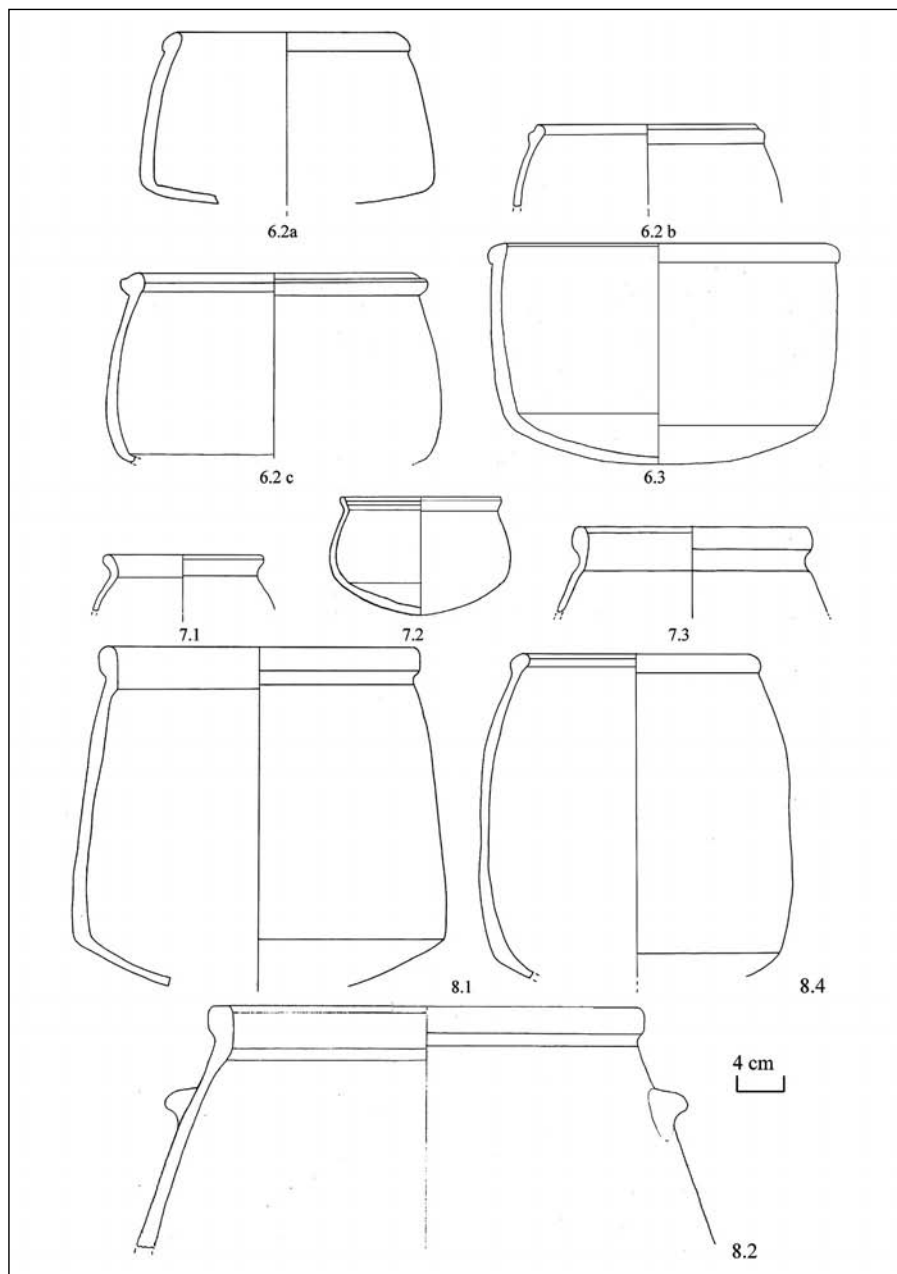


Fig. 7: Ceramica da fuoco di Pantelleria, tipo 6 (pentole), 7 (olle), 8 (grandi contenitori).

fino a metà corpo della variante 8.1A, rinvenuto con all'interno uno spesso strato di pece. La 8.1 è attestata in vari siti costieri tunisini dall'epoca augustea fino al III secolo, dove viene definita marmitta³⁸. Questa variante di III secolo si presenta diversa, con il corpo più globulare e la fascia sotto l'orlo più larga.

Conclusioni

La quantità delle forme di ceramica locale è pressoché omogenea (FIG. 3), ed è chiaramente visibile quali di queste costituiscano la parte principale del carico. I coperchi sono il 44% del totale, mentre la somma di tutte le forme basse e intermedie (tegami, teglie, pentole) per le quali si utilizzano questi coperchi, risulta essere il 50%. Le forme più attestate, sono i coperchi (tipo 1.2), le teglie in particolare nelle forme 3.1 e 4.3, i tegami (tipo 2.1 e 2.2) e le pentole (tipo 6.1) che costituiscono il principale carico del relitto e che sono di conseguenza inquadrabili come quelle standardizzate della produzione di Scauri tra la fine del IV secolo e la metà del V. I grandi contenitori (tipo 8), sono parte del contesto del relitto e probabilmente facevano parte della dotazione di bordo dell'imbarcazione per la conservazione dei cibi o dell'acqua. Le restanti forme (olle e casseruole) e relative varianti sono attestate nei livelli del relitto in minor parte (5%). Si tratta delle forme più fini e piccole, non attribuibili alla produzione di Scauri del V secolo né al carico principale, ma verosimilmente a residui di produzioni più antiche locali oppure a forme meno standardizzate e meno richieste dal mercato. Lo scavo subacqueo presenta alcune difficoltà peculiari riguardanti la stratigrafia. Sono stati individuati infatti dei livelli attribuibili alla deposizione del materiale del carico navale sul fondo. Il probabile ribaltamento dell'imbarcazione e la conseguente dispersione del carico in un'area molto vasta infatti non ha permesso una lettura stratigrafica netta e non è stato possibile individuare dei livelli tematici contenenti singole forme. Le classi ceramiche sono state rinvenute infatti indistintamente in tutti i livelli del sito.

38. M. BONIFAY, P. REYNAUD, *La ceramique*, in A. BEN ABED-BEN KHADER, M. FIXOT, M. BONIFAY, S. ROUCOLE (a cura di), *Sidi Jdidi, 1. La Basilique Sud*, Roma 2004, pp. 230-316, in part. p. 249 fig. 147, 5.2; DORE, *The Corse Pottery*, cit., p. 216, fig. 59; FULFORD, in *Excavation at Carthage*, cit., p. 60, fig. 4.4.

Emily Modrall, Emma Blake, Robert Schon
Phoenicio-Punic Pottery in the Hinterland
of Motya and Marsala:
the Question of Hellenization in Punic Sicily
and Preliminary Data from the
Marsala Hinterland Survey

This paper presents preliminary data regarding the Phoenicio-Punic pottery collected and studied in the first phase of the Marsala Hinterland Survey (MHS). It compares types and quantities of Phoenicio-Punic pottery from four sites (identified through survey) to the Western Greek and Aegean Greek pottery found at the same sites and dating to the same period of site use, namely from the Archaic through Punic-Hellenistic periods. Noting the contexts of these sites and variations in their ceramic profiles, this paper proposes to consider local and regional economies as a productive interpretive framework for changes in ceramic patterns over time. In so doing, we present a case against Hellenization as a model for understanding the consumption of Greek pottery in the area around the Phoenicio-Punic centers of Marsala and Motya.

Key words: Western Sicily, archaeological survey, Punic, pottery, Hellenization.

Introduction

The Marsala Hinterland Survey is engaged in the surface survey of a 112 square kilometer area outside the modern urban center of Marsala (FIG. 1)¹. The survey zone includes part of the low coastal plain

* Emily Modrall, Graduate Group in the Art and Archaeology of the Mediterranean World, University of Pennsylvania; Emma Blake, School of Anthropology, University of Arizona; Robert Schon, School of Anthropology, Department of Classics, University of Arizona.

1. The Marsala Hinterland Survey is co-directed by Professor Emma Blake and Professor Robert Schon. It operates in collaboration with the Soprintendenza per i Beni Culturali e Ambientali di Trapani. The authors wish to thank R. Giglio, M. L. Famà and M. G. Griffo for their ongoing counsel and support. We also wish to thank the staff of the Museo Archeologico Baglio Anselmi in Marsala for their kindness and congeniality and the Marsala Hinterland Survey participants (2008-10) for their dedication and hard work. Thanks in particular to Russ Biggs who provided invaluable help in assembling this paper. We are grateful for the generous financial

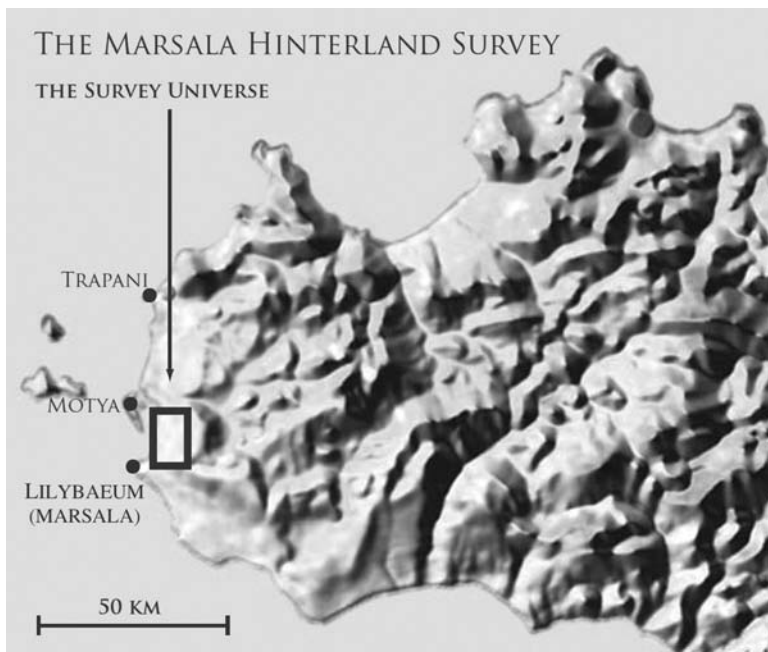


Fig. 1: Map of Western Sicily showing the location and boundaries of the Marsala Hinterland Survey (by A. Humes, reprinted from Blake, Schon, 2010, with permission from the Etruscan Foundation).

north of Marsala, and extends inland (east) to include an area of the higher and gently hilly alluvial plain. Just beyond the limits of the survey area are two well-known ancient Phoenicio-Punic settlements, Motya and *Lilybaeum* (modern Marsala). While the survey is diachronic, and all periods are studied, one of the central goals of the project is to establish a more clear understanding of the nature of the relationships between these coastal centers and surrounding rural areas in the Archaic through Punic-Hellenistic periods.

In the first report on the Marsala Hinterland Survey, patterns in pottery densities, types, forms and dates were sketched according to preliminary ceramic analysis². In the time since, more thor-

support provided by AAMW and the Louis J. Kolb Society of Fellows at the University of Pennsylvania and by the University of Arizona.

2. BLAKE, SCHON (2010).

ough study has been undertaken of the pottery collected over the first two field walking seasons (in 2008 and 2009), and areas of particular densities have been identified as likely sites. These range in date from prehistoric to early modern, and are spread across the survey zone, from the coastline north of modern Marsala to the low hills around 8 km inland. The more precise identification of ceramic forms and dates established in the 2010 study season now allows for a refined assessment of patterns in pottery both on a site-by-site basis, and in the wider scope of the survey region as a whole.

The purpose of this paper is to discuss our current understanding of the Phoenicio-Punic pottery collected in the Marsala Hinterland Survey from four identified sites. In particular, we are interested in comparing the forms and functions of Phoenicio-Punic vessels to imported Greek (Aegean and Western Mediterranean) types found at the same four sites and dating to the same period of site use. We define this time span roughly as the sixth century BCE through the third century BCE, though the nature of survey and the long period of use of certain ceramic forms expand the range of possible dates to the seventh century for some of our examples³. Further, the city of *Lilybaeum* flourished into the Roman period, and the possibility that existing local ceramic traditions persisted beyond the third century must be kept in mind, even if it is difficult to account for in analysis and dating of pottery collected in survey. At present, a thorough study of the Greek pottery collected from the sites discussed here has not been completed; for this reason, the comparisons we wish to make are still very general and will be revisited in later publications following further study of the material.

Descriptions of sites MHS₁, MHS₃, MHS₄ and MHS₅

In two seasons of field walking, we intensively surveyed roughly 54 hectares of the survey area. The four sites that interest us here are contemporaneous in use or occupation, but vary topographically. Sites MHS₁ and MHS₃ are located in the area of the coastal plain today called San Leonardo, which is across the *stagnone* (lagoon) from Motya, on the northwest edge of our survey area. MHS₁ and MHS₃ are each less than 500 meters from the modern coastline

3. Unless otherwise noted, all dates cited are BCE.

and thus slightly above sea level. Site MHS₄ is about 2.5 km east of San Leonardo at 50 m.a.s.l. in an area just below the ridge separating the low, coastal plain from the higher alluvial plain, along the modern road connecting Marsala to Trapani. Site MHS₅, at 100 m.a.s.l., is in the area known today as S.S. Filippo e Giacomo, and is located about 3.5 km south of MHS₄ and 5 km inland from the coast. MHS₅ is located on the edge of the ridge created by the alluvial plain where it rises above the coastal plain.

The topographical diversity of these sites is important. First, MHS₁ and MHS₃ are very close to Motya and would have been reached easily from Punic *Lilybaeum* by sea or land along the coastline. We imagine that this proximity put these sites in the immediate hinterland of both centers, practically suburban rather than rural. High numbers of sherds collected throughout the San Leonardo area confirms its long and relatively intensive use. MHS₄ and MHS₅, on the other hand, are considerably more distant from the two Phoenicio-Punic centers and closer to inland areas historically known to have been occupied by indigenous populations. One of our goals is to test whether distance from the coast influenced ceramic exchange networks or intra-settlement consumption patterns. Between MHS₄ and MHS₅, there is the additional topographical difference between that of the former on the coastal plain, and that of the latter on the higher alluvial plain.

So far, we have accounted only for diagnostic sherds in our study of the pottery from the survey. While this does not give us the full picture of the ceramic profile, it is a critical preliminary step in understanding ceramic forms and their dates. As we indicated above our purpose in this paper is to compare the types and quantities of Phoenicio-Punic forms and dates to those of Greek pottery imported to this area. The implications of the question change over the chronological scope that we define here; down to the end of the fifth century, we know relatively little from historical sources about land tenure and borders in Western Sicily, while after 409 we are told that Carthage controlled approximately the Western third of the island⁴. The Carthaginian conquest of Western Sicily included the destruction of Greek *Himera* and *Selinous*, the two powerful cities understood in the Archaic and Classical periods to have been primary “agents” of change in the region-wide ceramic

4. DIOD., XIII, 55, 1, for Carthage's initial attack on Greek *Selinous*.

profile, and, more generally, to have generated contact between Greeks and non-Greek populations. By the fifth century, archaeological evidence shows that Greek and Western Greek pottery was ubiquitous in inland indigenous contexts and Phoenicio-Punic coastal areas alike, and it has long been assumed that Greek cities were responsible for the diffusion of Greek goods throughout Western Sicily. However, it has also been shown that certain types of imported Greek pottery – Attic pottery, in particular – were no less common in Western Sicily in the fourth century than they were in the fifth⁵. Thus, with the destruction of the Western Sicilian Greek cities in 409, the presence of imported Greek pottery requires a different explanation for how, and along what networks of exchange it got there. Ultimately these models of trade for post-fifth-century Western Sicily should also prompt us to revisit long-standing assumptions about the role of Greek and non-Greek ports in the trade of Greek pottery in Western Sicily before 409.

Furthermore, Punic *Lilybaeum* was settled in the first decade of the fourth century, thereby establishing a new Punic urban center in the region. In this same period, patterns of occupation and ceramic use at Motya changed. In the fourth century, habitation on the island was scaled back and concentrated in isolated areas for both domestic and industrial activities⁶. Also at this time, the production of *amphorae* at Motya seems to have increased dramatically⁷. We imagine that demands on the territory included in our survey zone also changed with the establishment of the new, urban center of *Lilybaeum*. From the early fourth century, in other words, we must consider the social and economic implications of both the elimination of Western Sicilian Greek cities and the appearance of a new Punic center in the landscape.

At MHS₁, MHS₃, and MHS₄, we have grouped the pottery into basic typologies following Gregory's "chronotype" system⁸. We distinguish between "fine wares", "common wares" and *amphorae*, understanding that the first two categories, in particular, include a variety of sub-categories ("common wares" groups together "table wares" and "cooking wares", for example). None of

5. BECHTOLD (2008); MOREL (2000).

6. FAMÀ (2002), p. 24.

7. FAMÀ, TOTI (2000).

8. GREGORY (2004); for fuller discussion of this methodology, see BLAKE, SCHON (2010), p. 53.

these sites yielded any Phoenicio-Punic pottery that we consider “fine ware” at all, creating a preliminary distinction between consumption of Phoenicio-Punic pottery and that of Greek pottery in the two areas represented by these sites over the Classical and Punic-Hellenistic periods. Because of the very preliminary state of study of the pottery from these sites, we cannot divide the Greek pottery chronologically, while for the Phoenicio-Punic pottery we are able to distinguish between two time periods – the seventh/sixth through fifth centuries, and the Punic-Hellenistic period – defined as the late fifth through third centuries.

At MHS₁ and MHS₃, the general profile of domestic pottery is dominated across the period that interests us by Aegean Greek and Western Greek imports, though further study and chronological subdivision may well show fluctuations in that pattern over time. At present, for the whole period considered here, at MHS₁ there are 31 Greek fine and common ware sherds compared to 9 Phoenicio-Punic sherds; at MHS₂, the ratio is 13:5. At MHS₄, on the other hand, the ratio is 11:12, showing a lower number of Greek sherds relative to the number of Phoenicio-Punic common ware sherds identified. Again, the nature of our preliminary study favors identification and quantification of decorated (glossed, glazed, painted, or incised) body sherds over body sherds from undecorated forms; here, this may result in an overestimation of the quantity of Greek domestic wares relative to that of local products. We hope to account for this in later studies.

From the seventh through fifth centuries, the Phoenicio-Punic common ware forms from the sites that interest us here include cups, jugs, and basins (FIG. 2). Some of the earliest Phoenician pottery collected in the survey thus far comes from the area of MHS₄, where three diagnostic sherds of Phoenicio-Punic common ware forms date to the seventh through mid-fifth centuries. This demonstrates the penetration of pottery into the coastal plain before the end of the fifth century. At MHS₁, MHS₃ and MHS₄, locally-made cooking pots are common from the period between the fifth and third centuries, whereas we have identified only one example of other Punic common ware forms (a jug) from the same period. Our examples of a jug and cooking pots are very similar to others found at Motya, and belong to a group of ceramic forms considered to reflect a fifth-century break with Levantine traditions of ceramic production – the *repertorio fenicio comune* – and perhaps new modes of contact with, and adoption of qualities of,

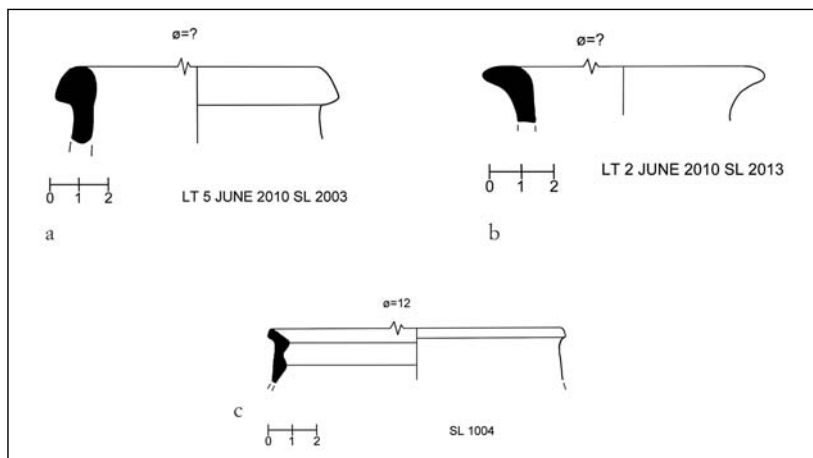


Fig. 2, a-c: a) Example of jug rim from MHS₁; b) Example of cup rim from MHS₃; c) Example of Hellenistic cooking pot from the MHS survey zone.

Greek ceramic traditions⁹. The cooking pots from MHS₁, MHS₃ and MHS₄ that date to the fifth through third centuries belong to a class of material defined broadly as “Hellenistic cookware”; the forms are common to many areas of the Western Mediterranean in the Hellenistic period, but, as Vecchio’s study of pottery from Motya indicates, these cooking pots found in Punic Western Sicily are most often made locally (FIG. 2, c)¹⁰. These cooking pots are perhaps the clearest example of the fifth-century pattern of the disappearance of older Phoenician forms of cook wares and common wares observed in earlier periods, and the concurrent adaptation of forms derived from Greek models in the Punic world.

At MHS₁ and MHS₃, the majority of Punic *amphorae* date to the fourth century, with a few dating to as early as the fifth century. We have identified many of these as Motya type 18 amphorae, a set of forms associated with Motyan production, some of which demonstrate the local copying of forms produced elsewhere in the Punic Western Mediterranean (FIG. 3)¹¹. Unlike the sites from San Leonardo, no Punic *amphorae* have been counted at

9. VECCHIO (2002), p. 250.

10. VECCHIO (2002).

11. TOTI (2002), pp. 290-4.



Fig. 3: Examples of *amphorae* from the area including MHS₁ and MHS₃.

MHS₄; while we have identified body sherds of Punic *amphorae*, no datable fragments have been noted. We therefore wish to note that the picture is misleadingly skewed, and to emphasize that this reflects the nature of survey and not an absence of Phoenicio-Punic *amphorae* from the site.

The fourth site in our study, MHS₅, presents a special case for the state of preservation of the site, and for the quantity and type of materials that were collected in survey. Further, due to wider interest in the site, we studied its pottery in particular detail on the model that will be employed for the other sites in the survey zone in the future (TAB. 1). None of the pottery from MHS₅ can be assigned a seventh-century date, so, given the nature of the finds, here we shift our chronological scope to the sixth through third/second centuries. As at the other sites discussed already, none of the Phoenicio-Punic pottery from MHS₅ is considered fine ware; we group Greek fine wares and common wares together. At this site, the earliest Punic common wares date to the fifth century. All of the forms relate to food preparation and storage, much like the Phoenicio-Punic forms at MHS₁, MHS₃ and MHS₄. The following forms are represented in the assemblage from MHS₅: jugs, a pot, and a basin. Meanwhile, most of the

Table 1: Numbers and dates of ceramic types identified at MHS₅.

	6 th	6 th /5 th	5 th	5 th /4 th	4 th	4 th /3 nd	3 nd /2 nd
Phoenician-Punic <i>amphorae</i>			4	10			2
Phoenician-Punic <i>amphorae</i>				1		2	
Greek/Greco- Italic <i>amphorae</i>		2	3	2	1	2	
Greek fine/ common ware	6	2	1				
Greek lamps	1		1				

Greek fine and common wares from MHS₅ date to the sixth century and decrease in the fifth century. We identified no post-fifth-century Greek common or fine wares. The earliest Punic transport *amphorae* date to the fifth century and their numbers spike sharply in the fourth century, dropping off again in the third century. Unlike at MHS₁, MHS₃ and MHS₄, there is a steady presence of Greek *amphorae* dating to the sixth and fifth centuries at MHS₅.

The period of densest activity at MHS₅ occurred in the fifth and fourth centuries, a period that also saw a substantial change in the types of pottery consumed. In fact, regarding Greek and Phoenicio-Punic common wares and fine wares, the pattern is very different from that seen elsewhere in our survey zone: here, around the fifth century, Greek fine wares and common wares declined and Punic common wares appeared. At the other sites described here, the Punic common wares from the fifth century and later are almost exclusively cooking pots, whereas at MHS₅ they are a mixture of table wares and cook wares. No pre-fifth century Phoenicio-Punic domestic (table or cook) ware forms have been identified at all at MHS₅. The sharp increase in numbers of Punic *amphorae* in the fourth century seems to signal a new and more aggressive regional trade of Punic products alongside what is, in most areas, a relatively steady presence of Greek pottery between the fifth century and the fourth – the difference at MHS₅ is that the number of Greek vessels declines after the fifth century. While there is still considerable work left to do to understand the nature of MHS₅ as a site, one possible interpretation of its late Classical

and Punic-Hellenistic occupational history would see the period of most intensive site use as one that also saw a change in the trade networks in which it participated. That is, it is possible that, until sometime in the fifth century, MHS₅ participated in the same economic networks that moved large quantities of Greek pottery to inland areas, a trend long noted for indigenous centers farther east from MHS₅. In the fourth century, we may see more clearly at MHS₅ than at our other sites the impact of the destruction of *Himera* and *Selinous* and the shift to new trade routes and different types of pots traded from coastal centers to inland consumers. The continuity of site use – here and at MHS₁, MHS₃ and MHS₄ – suggests that existing populations stayed put through the political change recorded by historical sources in the transition from the fifth century to the fourth. Different sources and forms of pottery should thus be associated with economic change, and not with the replacement of one ethno-cultural group by another in the hinterland of Motya and *Lilybaeum*.

Discussion

It remains to comment on the likely nature of the sites discussed here, and to propose some general conclusions about the forms and quantities of Phoenicio-Punic pottery compared to the Greek. MHS₁, MHS₃ and MHS₄ appear to be small, domestic settlements. The cook wares and table wares are indicative of food preparation and consumption, while the amphorae from the entire period of site use – the sixth through third centuries, at the most conservative estimate – reflect a steady need for the purchase and storage of food. All three sites could be seen as small farms, though the proximity of the San Leonardo sites to the lagoon also allows for the possibility that the occupants were concerned with fishing instead of, or as well as, subsistence farming. Also, MHS₁ and MHS₃ are close to one another, and are in an area where we noted heavy off-site scatter, suggesting a relatively dense population that may have been an extension of, or at least oriented towards, the nucleated center of Motya. It is thus possible that this area was too densely populated or intensively used to be considered “rural”, and instead represents a suburban zone that relied on agricultural activity further inland, perhaps in the area of MHS₄, for food production. MHS₅, on the other hand, is different from the three sites on the coastal plain in many respects. So far, we

have only identified a handful of cook ware sherds from the site, all dating to the fifth century or later, whereas we have noted lamp fragments and, in general, much higher quantities of fine wares than at the other sites. There are also proportionally far more *amphorae* and imported fine wares than common wares or forms used for the preparation of food. MHS₅ thus does not fit the usual “fingerprint” of a small, residential or agricultural settlement, but rather strikes us as part of a larger, wealthier, and yet-unidentified site. For the moment, we cannot be more specific than this.

The first publication of this project discusses the notion of a “Punic package” in the ceramic profile of areas and sites in Western Sicily under Punic control after the fifth century¹². Blake and Schon note the low numbers of Punic drinking vessels detected in our survey zone, despite an apparent boom in the production of Punic *amphorae* on the coasts and their movement inland. The present step in our analysis represented by this study supports the same model, but at the same time we acknowledge the general failure in Western Sicily to distinguish locally-made black glaze pottery from imported vessels through detailed fabric analysis. In the absence of established examples of Sicilian Punic black glaze pottery, we cannot yet address this issue within the material from our project. However, even if we consider drinking vessels to be almost exclusively Greek products, we do not take this as evidence for “Hellenization” of Punic Sicily, but rather as indication that Greek pottery likely moved along Punic trade routes, certainly after 409, and perhaps also before. Punic trade of Attic pottery has been studied more carefully in Sardinian contexts, while, as we state above, the steady consumption of Attic pottery has been noted generally for Punic Western Sicily¹³. Rather than engaging with questions of cultural or ethnic Hellenization on the basis of a preference for Greek drinking cups, we choose to use our data to confirm this pattern in terms of economy and consumption, and to underline the coexistence of Punic goods and Greek pottery in the fourth and third centuries, the period of the zenith of Carthaginian control in Western Sicily.

In the cooking pots mentioned above, we recognize a preference for traditionally Greek or “Hellenizing” forms in local, Punic

12. BLAKE, SCHON (2010).

13. For Sardinian studies, TRONCHETTI (2003).

pottery production in our survey area beginning sometime in the fifth century. This has important implications for how we identify and understand Phoenicio-Punic pottery – by point of production, not by form – and once again raises questions about Hellenization. Without more refined chronologies than we can establish through survey, it is difficult to place the earliest of these cooking pots and the local adoption of a new form more precisely within the fifth- to third-century period. For this reason, while it is tempting to attribute the change to the Carthaginian takeover at the end of the fifth century, our comparanda – and, more generally, other local pottery studies – would also allow for an earlier fifth-century date for these pots. We choose to see this as evidence for an active and selective borrowing from Greek prototypes brought about through the close proximity and contact between Sicilian Phoenicio-Punic and Greek populations, and perhaps for a regional *koine* operating parallel to the shifting political conditions in Classical and Punic-Hellenistic Western Sicily. That is, once again, cultural and ethnic implications of the model of “Hellenization” do not fit the political model of an increasingly strong Punic presence and identity in Western Sicily, particularly after 409. Such implications are also both limiting and problematically generalizing in reconstructions of patterns in economic and social change. That is, we doubt that cooking pots and drinking cups diluted or strengthened any one ethno-political identity in any period in Western Sicily. Instead, we can take them as evidence for active economic exchange and contact in a multi-ethnic region that had little to do with political or ethnic boundaries.

Bibliography

- BECHTOLD B. (2008), *Ceramica a vernice nera*, in R. CAMERATA SCOVAZZO (a cura di), *Segesta III: il sistema difensivo di Porta di Valle (scavi 1990-1993)*, Mantova, pp. 219-430.
- BLAKE E., SCHON R. (2010), *The Marsala Hinterland Survey: Preliminary Report*, «EtrStud», 13, pp. 49-66.
- FAMÀ M. L. (a cura di) (2002), *Mozia: gli scavi nella “Zona A” dell’abitato*, Bari.
- FAMÀ M. L., TOTI M. P. (2000), *Materiali dalla “Zona E” dell’abitato di Motya. Prime considerazioni*, in *Terze giornate internazionali di studi sull’area Elima. Atti (Gibellina-Erice-Contessa Entellina, 23-26 ottobre 1997)*, Pisa-Gibellina, pp. 451-78.
- GREGORY T. E. (2004), *Less is Better: The Quality of Ceramic Evidence*

- from *Archaeological Survey and Practical Proposals for Low-Impact Survey in a Mediterranean Context*, in E. F. ATHANASSOPOULOS, L. WANDSNIDER (eds.), *Mediterranean Archaeological Landscapes: Current Issues*, Philadelphia, pp. 15-36.
- MOREL J.-P. (2000), *La céramique attique du IV^e siècle en Afrique du Nord*, in B. SABATTINI (éd.), *La céramique attique du IV^e siècle en Méditerranée occidentale. Actes du colloque international organisé par le Centre Camille Jullian (Arles, 7-9 décembre 1995)*, (Coll. du Centre Jean Berard, 19), Naples, pp. 259-64.
- TOTI M. P. (2002), *Anfore fenicie e puniche*, in M. L. FAMÀ (a cura di), (2002), pp. 275-304.
- TRONCHETTI C. (2003), *La ceramica attica in Sardegna tra VI e IV sec. a.C.: significato e problemi*, in F. GIUDICE, R. PANVINI (a cura di), *Il greco, il barbaro e la ceramica attica*, Roma, pp. 177-82.
- VECCHIO P. (2002), *Ceramica comune*, in M. L. FAMÀ (a cura di), (2002), pp. 203-73.

Linda-Marie Günther

Eroberungen in Nordafrika

Wunschträume im hellenistischen Syrakus?

Die Vorstellung, in Syrakus seien Expansionsabsichten über den punischen Westteil der Insel hinaus auf das karthagische Kernland üblich gewesen oder doch gelegentlich, etwa bei Agathokles, festzustellen, ist in den Quellen nicht zu belegen. Dieser Gedanke ist ein Pendant zu der gleichfalls hypothetischen Annahme, die Karthager hätten beabsichtigt, auch den Ostteil Siziliens zu erobern und dabei Syrakus zu vernichten. Über die Verwendung in der Propaganda einzelner Tyrannen sind beide expansionistische Ideen jedoch nie Gegenstand einer konkreten politischen Planung gewesen.

Schlüsselworten: Sizilien, Syrakus, Karthago, Agathokles, Demetrios, Pyrrhos.

Im Jahr 415 v.Chr. gingen die Athener daran, aufgrund eines Hilfesuches von Segesta, der verbündeten elymischen Stadt in Westsizilien, mit einer großen Flotte Syrakus anzugreifen. Dabei sollen sich nicht nur die einfachen und über Sizilien schlecht unterrichteten Bürger, sondern auch Alkibiades selbst, Hoffnungen auf die Eroberung der ganzen Insel gemacht haben – und sogar darüber hinaus auf eine Eroberung Karthagos¹. Derartigen utopischen Träumen hat zwar die katastrophale Niederlage vor Syrakus ein jähes Ende gemacht, doch wurde das gescheiterte militärische Unternehmen zu einer Zäsur auch für die Geschichte Siziliens. Bereits 410 intervenierten zugunsten derselben Segestaner die Karthager und unterwarfen in zwei brutalen Feldzügen die westliche Hälfte der Insel ihrer direkten Herrschaft².

* Linda-Marie Günther, Historisches Institut der Ruhr, Universität Bochum, Bochum.

1. TUC., VI, 15, 2; vgl. 6,90,2; S. HORNBLLOWER, *A Commentary on Thukydides*, vol. III, Oxford 2008, S. 339: „[...] a spectacularly improbable idea [...].“ – Bei PLUT., *Alc.*, 17, 3-4 sind es die Bürger, die sich an der Idee begeistern.

2. DIOD., 13, 43-44, 54-63, 79-96, 108-114; 14, 7-9, 14-16, 45. Vgl. L.-M. HANS,

In der Folgezeit propagierten zwar die zahlreichen Tyrannen von Syrakus eine Befreiung der sizilischen Hellenen von den Barbaren, erreichten aber nicht die Vertreibung der Punier von der Insel. Davon, dass die Sikelioten unter Führung von Syrakus sogar geplant hätten, den ‚Erzfeind‘ in Nordafrika anzugreifen, verlautet in unseren Quellen nichts; nur in der literarischen Verarbeitung der Befreiungssehnsucht begegnet topisch die fiktive Angst der Karthager vor einem baldigen Übersetzen der Sieger nach Nordafrika³. Während insbesondere die syrakusanischen Tyrannen das Szenario einer ständigen Bedrohung durch die Punier instrumentalisierten, fehlt es an literarischen und archäologischen Zeugnissen für eine kulturelle Unterdrückung der griechischen und auch elymischen Poleis im westlichen Sizilien⁴, angesichts derer eine ständige Furcht der Sikelioten vor einer konstanten karthagischen Aggression zur Eroberung auch des Ostteils der Insel gerechtfertigt gewesen wäre⁵. Es hat folglich im 4. Jahrhundert keine real existierende Angst vor Karthago verhindert, dass sich gleichsam spiegelbildliche Eroberungspläne, die auch das karthagische Kernland erfasst hätten, entwickelten.

Offenbar entstanden derartige weitgreifende Pläne erst in hellenistischer Zeit, denn als erster potenzieller Eroberer auch der nordafrikanischen Gegenküste Westsiziliens ist der berühmte Feldherr Pyrrhos zu nennen. Er soll in den Jahren 280-276 die Absicht gehabt haben, nach der Befriedung Unteritaliens die Insel Sizilien von den punischen Barbaren zu befreien und dann auch Nordafrika seinem Herrschaftsgebiet hinzuzufügen⁶. Doch fehlte ihm 278-276 für den entscheidenden zweiten Schritt die notwendige Flotte, denn die Syrakusaner und die anderen Sikelioten waren nicht bereit, diese teure Rüstung zu finanzieren⁷. Die Authentizität

Karthago und Sizilien, Hildesheim 1983, S. 53-61; W. HUSS, *Geschichte der Karthager*, München 1985, S. 107-23.

3. Vgl. DIOD., 11, 23, 2; 24, 2-4, bezogen auf 480 v. Chr.; DIOD., 16, 81, 2-3, bezogen auf die karthagische Niederlage am Krimissos; THEOCR., *Id.*, XVI, 76; 85-7 bezogen auf den prospektiven Sieg Hieron II., vgl. u. Anm. 38.

4. Cfr. E. ZAMBON, *Tradition and Innovation. Sicily between Hellenism and Rome*, Stuttgart 2008, S. 210, 223, 226, 257, 260.

5. *Ibid.*, S. 17, 75, 81, 95 und öfter, behauptet aber gerade eine solche konstante Bedrohung.

6. PLUT., *Pyrrh.*, 14, 8-10. Cfr. P. LÉVÊQUE, *Pyrrhos*, Paris 1957, S. 487-9.

7. PLUT., *Pyrrh.*, 23, 3; APPIAN., *Sam.*, 12, 1. Cfr. HUSS, *Karthager*, cit., S. 214; HANS, *Karthago*, cit., S. 98.

des Eroberungsplanes ist ebenso wenig gesichert wie die Rolle, die als Vorbild der syrakusanische Machthaber Agathokles gespielt haben könnte. Dieser ‚Tyran‘, der seit 304 nach dem Vorbild der Diadochen Alexanders III. den Königstitel trug⁸, soll bereits um 290 mit einer ähnlichen Absicht aufwendige Rüstungen ins Werk gesetzt haben; immerhin hatte er bei seinem ersten militärischen Konflikt mit Karthago (312-306) erste Erfahrungen am Kap Bon und in der näheren Umgebung der nordafrikanischen Metropole sammeln können. Zweifellos hatte Agathokles die neue Ära des Hellenismus nach Syrakus gebracht, denn er pflegte nicht nur intensive Beziehungen vor allem zu Ptolemaios I., sondern baute darüber hinaus Syrakus zu einer modernen Großstadt aus⁹.

Waren somit etwa Eroberungsträume ‚typisch‘ für den frühen Hellenismus und daher eine Handlungsoption für den eher peripheren Stadtkönig auf Sizilien?

Im Folgenden ist zu fragen, ob es im hellenistischen Syrakus im 3. Jahrhundert v. Chr. tatsächlich politische Visionen von direkten Angriffen auf karthagisches Territorium in Nordafrika gab: Waren derartige Ideen nur Symptome der ausgreifenden Ambitionen des Agathokles oder ein latentes und erst zu Beginn des 3. Jahrhunderts offen zu Tage tretendes Charakteristikum des expansiven Syrakus? Wie auch immer die Antwort ausfallen wird – sicher ist, dass seit Agathokles’ Angriff auf Nordafrika (310-307) die Politik Karthagos sich drastisch veränderte: Dies ist zu erkennen an der Intensivierung der karthagischen Außenbeziehungen und Diplomatie, beispielsweise an dem neuen Vertrag mit Rom von 306 v. Chr., der die beiderseitigen Interessensphären klar abgrenzte¹⁰, vor allem aber an der noch weitergehenden Verdichtung der direkten Herrschaft in der westsizilischen *epikrateia*¹¹.

Aufgrund einer Vorstellung von der steten Defensive der Sikelioten gegenüber dem aggressiven Karthago läge es nahe, im Einfall des

8. DIOD., 20, 54, 1. Zur Verspottung des ‚Inselfürsten‘ Agathokles: PLUT., *Demetrius*, 25, 7. Cfr. K. BURASELIS, *Das hellenistische Makedonien und die Ägäis*, München 1982, S. 82.

9. C. LEHMLER, *Syrakus unter Agathokles und Hieron II. Die Verbindung von Kultur und Macht in einer hellenistischen Metropole*, Frankfurt 2005, 36-48, 106-20.

10. Zum röm.-karthag. Vertrag von 306, dem sog. Philinos-Vertrag, cfr. B. SCARDIGLI, *I trattati romano-cartaginesi*, Pisa 1991, S. 129-62.

11. Cfr. L.-M. GÜNTHER, *Punische Gottheiten auf punischen Münzen*, in *Actes VII. Congr. Intern. des Études phéniciennes et puniques (Hammamet 2009)*, Tunis 2012.

Agathokles in das Kernland der punischen ‚Erzfeinde‘ von 310 und dann in einem geplanten neuen Waffengang um 290 die Adaption des vorgeblichen punischen Eroberungsplanes mit nunmehr umgekehrten Vorzeichen zu sehen. Tatsächlich war Agathokles' kühnes Unternehmen in den ersten Jahren seines Karthagerkrieges nicht mehr als eine spontane Verzweiflungstat angesichts der feindlichen Belagerung seiner Stadt¹². Primär ging es ihm darum, den Feind durch einen Angriff auf sein eigenes Zentrum zum Abzug seiner Truppen aus Sizilien und damit zur Schwächung der dortigen Front zu zwingen. Die gleiche Zielsetzung verfolgte dann etwa ein halbes Jahrhundert später auch der römische Feldherr Atilius Regulus im Ersten Punischen Krieg, der indes genauso scheiterte wie Agathokles¹³.

In der Berichterstattung über den Feldzug des Agathokles bei Diodor, der offenbar hier wie auch sonst häufig aus dem Geschichtswerk des Siziliers Timaios schöpfte¹⁴, begegnen Eroberungsphantasien des syrakusanischen Machthabers unmittelbar nach seinen anfänglichen überraschenden Erfolgen, nämlich in dem Plan, Karthagos Herrschaft in Nordafrika durch eine eigene zu ersetzen, wie er in der Absprache mit seinem Kooperationspartner Ophellas von Kyrene formuliert worden sein soll¹⁵. Ob der ‚Gouverneur‘ des damaligen makedonischen Satrapen von Ägypten Ptolemaios in dessen Auftrag handelte, oder ob er mit jenem Unternehmen gegen seinen Oberherrn rebellierte, wird in der Forschung diskutiert¹⁶, Jedenfalls soll Ophellas im Jahr 309-308 mit einem kleinen Heer und einem größeren Siedlertreck auf dem Weg in die

12. Cfr. HUSS, *Karthager*, cit., 183-6.

13. Zu M. Atilius Regulus: POLYB., I, 29-34; A, *Lib.*, 11-15. Cfr. J. H. THIEL, *A History of Roman Sea-Power before the Second Punic War*, Amsterdam 1954, 200-10; M. FANTAR, *Régulus en Afrique*, in H. DEVIJVER, E. LIPINSKI (Hrsgg.), *Punic Wars*, (Studia Phoenicia, x), Leiden 1989, 75-84; B. BLECKMANN, *Die römische Nobilität im Ersten Punischen Krieg. Untersuchungen zur aristokratischen Konkurrenz in der Republik*, Berlin 2002, 159-68.

14. Cfr. K. MEISTER, *Die Sizilische Geschichte bei Diodor. Von den Anfängen bis zum Tod des Agathokles*, München 1967, 143-59. Gelegentlich benutzte Diodor auch das Werk des Duris über Agathokles.

15. DIOD., 20, 40, 2: „Und während er solche Absichten hegte, kam der Gesandte von Agathokles, der ihn aufforderte, mit ihm zusammen den Krieg gegen die Karthager zu führen. Dafür versprach er, ihm die Herrschaft über Libyen zuzugestehen“.

16. Zu den Beziehungen des Ophellas zu Agathokles cfr. HUSS, *Karthager*, cit., 172-4; S. N. CONSOLO LANGHER, *Siracusa e la Sicilia greca*, Messina 1996, S. 151; 154-67.

westliche Grenzregion der Kyrenaika gewesen sein, um dort eine Kolonie zu gründen¹⁷. Nicht zuletzt angesichts der für einen offenen Konflikt mit Karthago zu schwachen militärischen Kräfte bleiben die Absichten des Ophellas bzw. des Ptolemaios in der historiographischen Überlieferung dunkel.

Mit Ophellas soll nun Agathokles den gemeinsamen Angriff auf Karthago vereinbart und die dem Sieg folgende Aufteilung der Herrschaft geregelt haben: Dem ptolemäische Feldherr wäre das nordafrikanische Gebiet der besiegten Punier zugefallen, dem Syrakusaner hingegen das bisher punische Westsizilien. Mit dem Tod des Ophellas im Kampf mit Truppen des Agathokles¹⁸ und mit den massiven militärischen Rückschlägen des Syrakusaners, der nun nach Sizilien zurückkehrte¹⁹, verlor das megalomane Abkommen jede Bedeutung; auch das kyrenische Heer bzw. die Siedler verschwinden im Dunkeln der Geschichte²⁰.

Bei der Beendigung des syrakusanisch-karthagischen Krieges im Jahr 306 konnte sich Agathokles insofern als Sieger fühlen, als er seine Herrschaftsansprüche im gesamten nichtpunischen Sizilien durchsetzte²¹.

17. DIOD., 20, 40, 5-7: „Ophellas [...] schickte Gesandte zu den Athenern, um ein Bündnis mit diesen zu schließen. Er hatte nämlich Eurydike zur Gattin, die Tochter eines Miltiades [...] Wegen dieser Heirat und wegen anderer Zeichen von Wohlwollen war er in der Stadt beliebt, und viele der Athener leisteten begeistert seinen Aufforderungen Folge, am Feldzuge teilzunehmen. (6) Und auch von den anderen Griechen beeilten sich viele, sich an dem Unternehmen zu beteiligen in der Hoffnung, es werde in Libyen das beste Land an sie verlost werden und sie würden überdies den karthagischen Reichtum plündern können“.

18. DIOD., 20, 42, 3-4; Cfr. CONSOLO LANGHER, *Siracusa*, cit., 174-9.

19. DIOD., 20, 55, 5. Zum zweiten Aufenthalt des Agathokles in Nordafrika: DIOD., 20, 63, 7-71, 1.

20. Zum Umfang des Heeres: DIOD., 20, 41, 1: ca. 11.000 Mann sowie im Tross ca. 10.000 Personen: „Viele von diesen waren Kinder und Weiber, die zusätzliches Gepäck trugen, so daß das Unternehmen den Eindruck eines Zuges von Auswanderern erwecken konnte“. Zum weiteren Schicksal aller dieser Leute heißt es DIOD., 20, 41, 5: „Agathokles zwang nun die übriggebliebene Masse des Heeres, die Waffen niederzulegen, und brachte durch freundliche Versprechen alle auf seine Seite [...]“. Zuletzt begegnen ≈ Kyrener' DIOD., 20, 44, 7: „Agathokles aber schickte Transportschiffe nach Syrakus, vollbepackt mit Beute und mit den Kriegsuntauglichen aus Kyrene. Da indes Stürme aufkamen, wurden die einen der Schiffe vernichtet, andere zu den Pithekusischen Inseln nahe Italien getrieben, und nur wenige retteten sich nach Syrakus“.

21. DIOD., 20, 79, 5; IUSTIN., 22, 8, 15; 23, 1, 1. Cfr. CONSOLO LANGHER, *Siracusa*, cit., 143 s.

Für die weitere Außenpolitik des ‚Königs‘ Agathokles sind seine Verschwägerungen mit Ptolemaios I. und mit Pyrrhos bezeugt, nämlich durch seine Ehe mit dessen Stieftochter Theoxena (um 300) einerseits²² und durch die Verheiratung seiner Tochter Lanassa mit dem Epiroten (um 295) andererseits²³.

Auffälligerweise trat in seinen letzten Lebensjahren an die Stelle der Allianz mit Pyrrhos diejenige mit dem Makedonenkönig Demetrios I., dem sich Lanassa inzwischen zugewandt hatte²⁴. Hier ist zu vermuten, dass Agathokles um 291-290 auf eine maritime Stärkung seiner eigenen beträchtlichen Flotte durch die Ressourcen des seemächtigen Demetrios hoffte, denn er bereitete damals einen neuen Angriff auf Karthago vor²⁵. Ob dabei – ähnlich wie 310 – sein Ziel die Eroberung ganz Siziliens war oder sogar eine Annexion karthagischer Gebiete in Nordafrika, geht aus unseren Quellen nicht hervor. Ebenso wenig lassen sich die Absichten des Demetrios erkennen, wenngleich in seinem Fall der Umfang seiner Ambitionen aus der damaligen allgemeinen Situation im Machtkampf der Diadochen zu erahnen sind: Einerseits sah der ehrgeizige und militärisch nicht immer erfolgreiche Mann zu Lande einer weiteren Eskalation des Konfliktes mit Pyrrhos entgegen²⁶, andererseits rang er seit langem mit Ptolemaios I. in der Ägäis um die Hegemonie²⁷. Somit könnte sich Demetrios von einem militärischen Unternehmen gegen Karthago einen neuen Brückenkopf in Nordafrika versprochen haben, von dem aus der Herrscher Ägyptens an der westlichen Flanke anzugreifen und von seinen Verbindungen in die Adria zu trennen war.

22. E. MANNI, *Teossena. Una principessa fra Alessandria e Siracusa*, in *Alessandria e il mondo ellenistico, Studi in onore di A. Adriani*, t. III, Rom 1984, 480-3; CONSOLO LANGHER, *Siracusa*, cit., 164; W. HUSS, *Die Beziehungen zwischen Karthago und Ägypten in hellenistischer Zeit*, «AncSoc», 10, 1979, S. 119-37, bes. 127; HUSS, *Karthager*, cit., S. 174; W. HUSS, *Ägypten in hellenistischer Zeit*, München 2001, S. 203.

23. Cfr. PLUT., *Pyrrh.*, 9,2. Cfr. LÉVÊQUE, *Pyrrhos*, S. 115 (zur Datierung), 124 f.; N. G. L. HAMMOND, F. W. WALBANK, *A History of Macedonia*, vol. III, Oxford 1988, p. 223; J. SEIBERT, *Historische Beiträge zu den dynastischen Verbindungen in hellenistischer Zeit*, Wiesbaden 1967, S. 104 vermutet ptolemäischen Einfluss hinter der Ehe des Pyrrhos mit Lanassa.

24. PLUT., *Pyrrh.*, 10, 7. Cfr. LÉVÊQUE, *Pyrrhos*, 139-41; SEIBERT, *Historische Beiträge*, cit., 108.

25. DIOD. 21, 16, 1. Cfr. HUSS, *Karthager*, cit., S. 202.

26. Cfr. LÉVÊQUE, *Pyrrhos*, S. 142-58; HAMMOND, WALBANK, *History*, cit., 219-29.

27. Dazu vgl. BURASELIS, *Makedonien*, cit., S. 48-60, 89-106.

Durch den unerwarteten Tod des Agathokles blieb dann freilich dieser Plan eines makedonisch-syrakusanischen Angriffs auf Karthago unrealisiert.

Gänzlich anders stellt sich schließlich das potentielle Szenario dar, als rund zehn Jahre später die Idee einer Eroberung Karthagos bei Pyrrhos wiederauflebte; Diesmal war der historische Kontext nicht der Diadochenkampf in Makedonien, Hellas und der Ägäis, sondern die Fortsetzung der Kriege, die Tarent schon seit längerem mithilfe auswärtiger Söldnerführer gegen Lukaner, Brutier, Samniten und auch Römer führte²⁸, auch wurde Pyrrhos nicht als erster Molosser nach Unteritalien gerufen – im Jahr 332 hatte bereits der König Alexander I. von Epirus dort sein Leben gelassen²⁹. Die Überlieferung stilisiert Pyrrhos als siegessicheren alexandergleichen Condottiere, der nach einer Anekdote bei Plutarch seinem Vertrauten Kineas seinen ‚Masterplan‘ offenbarte³⁰: Nach dem Sieg über die Römer und dem damit verbundenen Gewinn der Herrschaft über ganz Italien wollte er als Nächstes Sizilien erobern, von wo aus Afrika und Karthago ein leichter Gewinn zu werden versprochen; im Besitz dieser umfassenden Machtposition konnten dann Makedonien sowie Griechenland zurückgewonnen werden.

In dieser Textpassage wird zweimal auf Agathokles Bezug genommen, wobei auf die Leichtigkeit der Aufgabe abgezielt ist: Die erste Bemerkung betrifft Sizilien, in dessen Städten nach dem Tod des Machthabers Anarchie herrsche³¹, die zweite betrifft das Karthago, das der Syrakusaner einst mit nur wenigen Schiffen fast unterworfen hätte: „um ein Haar in seine Gewalt bekommen hätte“³². Dennoch ist nicht Agathokles das Vorbild des Epiroten; vielmehr liegt auf der Hand, dass die einzelnen Schritte in Pyrrhos’ Plänen zur Eroberung der Weltherrschaft dieselben sind, mit denen die Römer im 4.-3. Jh. den zentralen und östlichen Mittel-

28. Cfr. C. L. H. BARNES, *Images and Insults. Ancient Historiography and the Outbreak of the Tarentine War*, Stuttgart 2005.

29. IUSTIN., 12, 2; LIV., 8, 17, 9 s.; 8, 24. Zuvor hatten die Tarentiner gegen die Bedrohung durch Messapier und Lukaner den Spartanerkönig Archidamos zu Hilfe gerufen (DIOD., 16, 62, 4); im Jahr 303 wandten sie sich erneut an Sparta, woraufhin Kleonymos zu ihnen kam (DIOD., 20, 104, 1-3).

30. PLUT., *Pyrrh.*, 14, 5-12. Cfr. LÉVÊQUE, *Pyrrhos*, S. 487-89, der von einer ernsthaften Absicht des Molossers zur Eroberung Siziliens und Nordafrikas ausgeht.

31. PLUT., *Pyrrh.*, 14, 8.

32. PLUT., *Pyrrh.*, 14, 10.

meerraum unterwarfen: Nach der Herrschaft über Italien folgten Sizilien, Karthago und Makedonien mit Griechenland. Daher ist Pyrrhos' Gespräch mit Kineas kein Zeugnis für seine tatsächlichen Absichten. Auch der Verlauf der Ereignisse in den Jahren 280-276 ist nicht dazu angetan, ihm einen derartigen ‚Masterplan‘ zuzutrauen: Der ganze Ehrgeiz des ‚neuen Alexanders‘ war darauf gerichtet, den makedonischen Thron zu gewinnen³³.

Damit scheidet Pyrrhos aus der Reihe derjenigen aus, die mit dem Besitz auch Westsiziliens die Notwendigkeit sahen, auf dem nordafrikanischen Festland Fuß zu fassen.

In Hieron, den die Syrakusaner 276-275 zu ihrem *strategos autokrator* wählten, kann der politische Erbe des Pyrrhos gesehen werden³⁴, so dass nach einem möglicherweise weiterhin gehegten Angriffsplan gegen Karthago gefragt werden darf. Tatsächlich hat dieser zweite hellenistische König Siziliens keinen Feldzug gegen die Punier geführt, sondern konzentrierte seine militärischen Aktivitäten auf die – freilich mit Karthago verbündeten – Mamertiner. Daraus hätte sich unter anderen politischen Rahmenbedingungen vielleicht eine direkte Konfrontation mit dem nordafrikanischen ‚Erzfeind‘ entwickeln können. Eine Antwort auf die Frage nach etwaigen Invasionsplänen Hierons ergibt sich aus der zeitgenössischen XVI. Idylle Theokrits. In dem um 275 entstandenen Enkomion preist der Dichter mit Topoi der syrakusanischen antiothakischen Propaganda die patriotische Qualifikation des neuen Starken Mannes³⁵, der selber seinen Stammbaum auf die Deinomeniden, die ‚Barbarensieger‘ des frühen 5. Jahrhunderts zurückführte³⁶. Das Gedicht, das die Ängstlichkeit der feigen Punier angesichts des bevorstehenden Kampfes thematisiert, als Kampfziel der Syrakusaner die Vertreibung der Feinde von der Insel benennt und in einer eindringlichen Vision allseitigen Wohlstand als Folge des Sieges und des Friedens verspricht, fing offenbar die damalige

33. Cfr. HAMMOND, WALBANK, *History*, cit., S. 229-32.

34. Vgl. IUSTIN., 23, 4, 13; PAUS., 6, 12, 3. Zur dynastischen Verbindung Hierons mit der Molosserfamilie: LEHMLER, *Syrakus*, cit., S. 55; cfr. N. G. L. HAMMOND, *Epirus*, Oxford 1967, S. 594.

35. Zur Diskussion um die Datierung des Enkomions vgl. G. DE SENSI SESTITO, *Gerone II. Un monarca ellenistico in Sicilia*, Palermo 1977, S. 25; A. S. F. GOW, *Theocritus*, vol. II, Cambridge 1952².

36. Vgl. IUSTIN., 23, 4, 4; Hieron nannte nicht nur seinen Sohn Gelon, sondern auch seine Tochter Damarete (Liv., 23, 4, 4).

Stimmung in Syrakus ein: Nach dem enttäuschenden Abzug des Pyrrhos richtete sich die Hoffnung auf Hieron³⁷. Allerdings ist auch hier von einem Angriff auf Nordafrika nicht die Rede, sondern nur von der *ekbarbárosis*, die schon in den pseudoplatonischen 7. und 8. Briefen als Voraussetzung für Frieden und Glück in Sizilien eine entscheidende Rolle spielte³⁸.

Demnach gab es im hellenistischen Syrakus keinerlei Eroberungsphantasien, die auf Nordafrika ausgerichtet waren! Zumindest lassen diese sich im Quellenmaterial nicht greifen.

Worauf, wenn nicht auf die Schreckensvision einer Bedrohung durch ein Übergreifen der Sikelioten auf das punische Kernland, reagierten die Karthager mit der evidenten Veränderung ihrer Politik gegenüber ihrem Herrschaftsbereich in Westsizilien?

Die Fokussierung der historischen Forschung auf die Beziehungen Karthagos zu Sizilien bzw. zu Rom übersieht systematisch eine andere Gefahr, der sich die Karthager in ihrer Zeit freilich sehr wohl bewusst gewesen sein dürften. Da sie die Ereignisse in den Diadochenkriegen im östlichen Mittelmeergebiet sehr aufmerksam verfolgten³⁹, werden ihnen die Ambitionen von Ptolemaios Sotér und Ptolemaios Philádelphos nicht verborgen geblieben sein. Die Vorgänge in Ägypten dürften den heftigen Unwillen Karthagos ausgelöst haben, veränderten die Ptolemäer doch von der Neugründung Alexandria aus die bisherigen Gegebenheiten des Ost-West-Handels durch die Stärkung der Kyrenaika einerseits, die intensivere Einbeziehung der Adria andererseits. Man erkannte wohl schnell in Karthago, dass die Etablierung einer neuen Großmacht direkt östlich des eigenen Herrschaftsbereiches unmittelbare Auswirkungen auf die eigenen Handlungsspielräume haben musste, zumal die Ptolemäer zu allen syrakusanischen Machthabern seit Agathokles gute Beziehungen unterhielten, schließlich auch zu dem

37. THEOC., XVI, S. 76-98. Cfr. L.-M. HANS, *Theokrits XVI. Idylle und die Politik Hierons II. von Syrakus*, «Historia», 34, 1985, S. 117-25.

38. PL., *epist.*, 8, 353e (zur Gefahr der Barbarisierung ganz Siziliens); 357 a-b (zur Neubesiedlung Siziliens, sobald den Barbaren die vormals griechischen Regionen entrissen werden können).

39. Dies schlägt sich z.B. in der letzten sikulopunischen Münzserie nieder, wo für das Vorderseitenbild von den seit ca. 330 ubiquitären Tetradrachmen (und Drachmen) des Makedonenkönigs Alexander III. der Herakleskopf im Löwenfell übernommen wurde: G. K. JENKINS, *Coins of Punic Sicily*, IV, «SNR», 57, 1978, S. 5-19 (mit Taf. I.14).

sich allen überlegen erweisenden Rom⁴⁰. Dies führte zu karthagischen Befürchtungen hinsichtlich eines dauerhaften Verlustes zunächst der direkten Herrschaft im Westen Siziliens, dann aber auch des Einflusses im zentralmediterranen Raum östlich der Linie Nordafrika-Westsizilien.

Die politische Dynamik der hellenistischen Epoche erreichte Karthago also nicht auf dem Umweg über Syrakus, sondern bereits über die ptolemäische Westexpansion in der Kyrenaika – bedauerlicherweise bietet die antike Überlieferung über das Unternehmen des Ophellas zu wenige substanzielle Informationen, um diesen bedeutsamen Punkt, gleichsam die Weichenstellung für die folgende Politik sowohl Alexandrias wie auch Karthagos, detailliert zu analysieren. Hier bleibt für künftige Forschung noch ein Aufgabenfeld!⁴¹

40. APPIAN., *Sic.*, I; LIV., *per.*, XIV; DIO CASS., IO, 41; dazu vgl. A. LAMPELA, *Rome and the Ptolemies of Egypt. The Development of their Political Relations 273-80 B.C.*, Helsinki 1998, S. 33-56; HUSS, *Ägypten*, cit., S. 294 f.

41. Derzeit arbeitet in Bochum Y.-J. Lee an einer Dissertation über Karthago und die Multipolarität der griechisch-hellenistischen Welt.

Salvatore De Vincenzo

Bemerkungen zur östlichen Grenze der punischen Eparchie auf Sizilien

Dieser Beitrag bildet einen Versuch, die Ausdehnung der punischen Macht im Westen Siziliens in der Diachronie genauer darzustellen. Es lässt sich sagen, dass wir auf Grund der archäologischen und literarischen Quellenlage davon ausgehen können, dass Karthago nach dem Staatsvertrag von 405 v. Chr. die Kontrolle über einen großen Teil der Insel ausübte. Seit dieser Phase entspricht die Grenze der punischen Eparchie dem Fluss *Halykos* dem heutigen Salso, der östlich von Agrigent fließt. Erst seit dem Vertrag von 339 v. Chr., nach der Niederlage der Kartager, ist die Grenze der Eparchie bis zum Fluss *Lykos/Platani*, in dessen Nähe *Heraclea Minoa* liegt, zurückgedrängt worden, wie es die besagten Verträge beweisen.

Schlüsselworten: *Halykos*, *Lykos*, Grenze, Punische Eparchie, Sizilien.

Der Prozess, der zur Bildung der karthagischen Eparchie auf Sizilien geführt hatte, war lang und ist nur schwierig zu erklären. Um ihn richtig verstehen zu können, muss man bis in die Zeit zurückkehren, als die ersten phönizischen Kontakte mit den Bewohnern Siziliens stattfanden. Thukydides berichtet, dass die Phönizier überall auf Sizilien präsent waren und mit den Sikanern Handel betrieben. Nach der Ankunft der Griechen haben ihnen die Phönizier große Teile der Insel überlassen und sich nach Motya, Solunt und *Panormus* zurückgezogen, wo sie in direkter Nachbarschaft mit den Elymern wohnten¹.

Wir haben nur wenige archäologische Zeugnisse, die uns über die phönizische Anwesenheit auf Sizilien ab dem Ende des 8. Jh. v. Chr. Auskunft geben. Diese älteste Phase steht insbesondere mit

* Salvatore De Vincenzo, Institut für Klassische Archologie-Freie Universität, Berlin.

1. TH. 6, 2, 6.

der Stadt Motya in Verbindung und wird durch Keramik und wenige Kleinfunde dokumentiert². Dieser ersten phönizischen Phase folgte eine tiefgreifende Umstrukturierung der Siedlung, belegt durch die Errichtung der Befestigungsanlage, die Neuorganisation aller Heiligtümer sowie der Stadtplanung mit der Strasse nach Birgi³.

Die Chronologie dieser Phase stimmt mit der Expansion Karthagos überein. Ab der Mitte des 7. Jhs. v. Chr. beginnt Karthago, die Hauptkolonie von Tyros, seine Expansion im westlichen Mittelmeerraum. Aber erst ab der Mitte des 6. Jhs. v. Chr. wird tatsächlich versucht auch Westsizilien zu erobern. Genau in dieser Zeit tritt der karthagische General Malchus ins Rampenlicht, der nach Iustinus große Teile Siziliens erobert haben soll, von wo aus er nach Sardinien aufgebrochen sein soll, um die Insel zu besetzen. Er wurde jedoch dort besiegt⁴. Der kurze Zeit später erfolgte Feldzug von Hasdrubal und Hamilcar, den Söhnen Magos, war hingegen erfolgreich. Man kann aber noch keine klare Aussage darüber treffen, wer die Gegner Karthagos waren, ob es sich dabei alleine um die indigenen Ethnien und Griechen oder auch um die Phönizier handelte. Manche Forscher gehen in Bezug auf Sardinien davon aus, obwohl die Quellenlage sehr fragmentarisch ist, dass die Karthager selbst gegen die Phönizier gekämpft hatten. Aus diesem Grund nehmen sie an, dass sich dasselbe Szenario ebenfalls auf Sizilien abgespielt hatte⁵. Die archäologischen Daten lassen aber noch keine genauen Aussagen darüber treffen, obwohl eine Zäsur insbesondere hinsichtlich des Tempels, des sog. Kothon, und

2. Im Allgemeinen über die Phönizier auf Sizilien als letzter vgl. S. F. BONDÌ *et al.*, *Fenici e Cartaginesi. Una civiltà mediterranea*, Roma 2009, 164-5.

3. BONDÌ *et al.*, *Fenici*, cit., 172-181. Bezüglich des Tempels des Kothon und des sog. Cappiddazzu vgl. L. NIGRO, *Il Tempio del Kothon e il ruolo delle aree sacre nello sviluppo urbano di Mozia dall'VIII al IV sec. a.C.*, in S. HELAS, D. MARZOLI (Hrsgg.) *Phönizisches und punisches Städtewesen. Akten der internationalen Tagung (21.-23. Februar, Rom)*, (Iberia Archaeologica, 13), Mainz am Rhein 2009, 241-70; ID., *Il tempio del kothon e le origini fenicie di Mozia*, in A. MASTINO, P. G. SPANU, R. ZUCCA (a cura di), *Naves plenis velis euntes*, Roma 2009, 77-118.

4. IUST., 18, 7, 1-2. Der Angriff des Malchus sollte auf die Zeit zwischen 559 und 529 v. Chr. datiert werden, dazu vgl. V. MERANTE, *Malco e la cronologia cartaginese fino alla battaglia d'Imera*, «Kokalos», 13, 1967, 105-16; S. F. BONDÌ, *Penetrazione fenicio-punica e storia della civiltà punica in Sicilia* in E. GABBA, G. VALLET (a cura di), *La Sicilia antica*, 1. *Indigeni, fenici, punici e Greci*, Napoli 1980, 179.

5. BONDÌ *et al.*, *Fenici*, cit., 165.

der Stadtmauer festgestellt wurde, was der Auslöser der Zerstörung gewesen war. Allerdings sind für diese Zeit erstmals Protome, Masken und Statuetten aus Ton belegt, die zuvor insbesondere aus Nordafrika bekannt waren⁶. Diese Funde belegen eine enger werdende kulturelle Beziehung zwischen Karthago und Motya, die als Folge einer beginnenden Einflussnahme und Präsenz Karthagos auf Sizilien betrachtet werden kann.

Die Kontrolle Karthagos über Westsizilien ist durch den ersten römisch-punischen Staatsvertrag aus dem Jahre 508 v. Chr. belegt⁷. Aus dieser Zeit fehlen jedoch auf Sizilien Quellen, welche die Existenz eines Verwaltungswesens, das mit der karthagischen Regierung in Verbindung stand, nachweisen können. Die literarischen und archäologischen Quellen lassen vermuten, dass sich erst im Laufe des 4. Jhs. v. Chr. eine punische Eparchie auf Sizilien entwickelte⁸. Bis zur Etablierung der Territorialmacht Karthago auf Sizilien, die in den griechischen Quellen als *Epikrateia* und *Eparchia* bezeichnet wird, musste ein langer Prozess mit vielen grausamen Kriegen durchlaufen werden⁹.

Wo die Ostgrenze der punischen Territorialmacht auf Sizilien zur Zeit des ersten römisch-punischen Staatsvertrags verlief, kann bisher nicht genau gesagt werden. Tatsächlich berichtet Polybios diesbezüglich nur, dass ein Teil der Insel unter der politischen Kontrolle der Punier stand. Aus dieser Textstelle kann man jedoch nicht erfahren, ob die punische Eparchie nur das Gebiet der alten phönizischen Siedlungen oder aber auch ein größeres Territorium einnahm.

Im frühen 5. Jh. v. Chr. versuchte Karthago seine Territorialmacht auf der Insel zu erweitern. Diese Unternehmungen, die als Folge der Auseinandersetzungen mit den einflussreichen griechischen *poleis* auf Sizilien gelten, führten zu wiederholten Zusammenstößen und kulminierten in der katastrophalen Schlacht von

6. S. F. BONDI, *Nuove acquisizioni storiche e archeologiche sulla Sicilia fenicia e punica*, in *Actas del IV Congreso Internacional de Estudios Fenicios y Púnicos* (Cádiz, 2-6 ottobre 1995), Cádiz 2000, 83-9.

7. POLYB. 3, 22; B. SCARDIGLI, *I trattati romano-cartaginesi*, Cuneo 1991, 47-87.

8. P. ANELLO, *Il trattato del 405/4 a.C. e la formazione della «Eparchia» punica di Sicilia*, «Kokalos», 32, 1986, 115-80.

9. Ich werde im Folgenden den Begriff *Eparchia* für die Territorialmacht von Karthago in Sizilien benutzen. Zu dieser Problematik vgl. V. TUSA, *L'epicrazia punica in Sicilia*, «Kokalos», 36-37, 1990-91, 165-70; S. CATALDI, *Alcune considerazioni su Eparchia ed Epicrazia Cartaginese nella Sicilia occidentale*, in *Quarte Giornate di Studi sull'Area Elima*, Atti (Erice, 1-4 dicembre 2000), Pisa 2003, 217-52.

Himera im Jahr 480 v. Chr. Nach der Niederlage gegen Syrakus und Agrigent, im Verlauf des 5. Jhs. v. Chr., unternahm Karthago keine weiteren militärischen Operationen auf Sizilien. Die Nichtpräsenz Karthagos ist von Belang in Anbetracht der vielen wichtigen Ereignisse, die im Verlaufe dieses Jahrhunderts auf der Insel geschehen waren. In der Historiographie wurde lange vermutet, dass Karthago zu dieser Zeit in einer tiefen Krise steckte¹⁰.

Im Jahr 410 v. Chr. wurde Segesta erneut bedroht. Nach einer hitzigen internen Diskussion wurde diesmal ein Feldzug organisiert, den Hannibal anführte. Das bedeutet, dass sich zu dieser Zeit in der wichtigsten westlichen phönizischen Kolonie etwas grundlegend veränderte. Fast 70 Jahre nach der Schlacht von *Himera* griff Karthago erneut in die Geschehnisse auf Sizilien ein, indem es Segesta im Kampf gegen die Griechen zur Hilfe kam¹¹.

Diese Geschehnisse dürften auch archäologische Spuren hinterlassen haben, sowohl in Karthago als auch auf Sizilien. Die Ausgrabungen von Rakob in Karthago, im sog. Viertel des Mago, belegen eine wichtige Bauphase zum Ende des 5. Jh. v. Chr., die nicht nur zur Realisierung dieses Viertels geführt hat, sondern auch zu der Errichtung der Umfassungsmauer¹². Das lässt nicht nur ein wirtschaftliches Erstarren der afrikanischen Metropole während dieser 70 Jahre erkennen, sondern ebenfalls die Absicht für zukünftige Kriege die Verteidigungsanlage zu verstärken. Während dieser Zeit organisierte Karthago sich dermaßen, dass auch die punischen Siedlungen auf Sizilien befestigt wurden. Deshalb muss man diese Phase sehr wahrscheinlich mit der Realisierung eines Mauerrings in *Panormus* verbinden, der die Weststadt sicherte. Der Mauerring, mit Doppelkurtine aus quadratischen Kalksteinblöcken und Steinverfüllung, beinhaltet zwei rechteckige Türme, die ca. 9, 7 m breit waren und an den Seiten eines 5,2 m breiten

10. Für die Hypothese einer Krise Karthagos folgend der Schlacht von *Himera* vgl. ANELLO, *Il trattato*, cit., 131-2. Für die unterschiedlichen Meinungen bezüglich dieser Phase vgl. S. LANCEL, *Chartage*, Paris 1992, 153-61; S. MOSCATI, *Introduzione alle guerre puniche*, Torino 1994, 25-30; M. H. FANTAR, *Carthage. Approche d'une civilisation*, Tunis 1993, 8-43.

11. Zu einer Zusammenfassung alle dieser Ereignisse vgl. ANELLO, *Il trattato*, cit., 135; LANCEL, *Chartage*, cit., 128-37.

12. F. RAKOB, *Karthago*, I. *Die deutschen Ausgrabungen in Karthago*, Mainz am Rhein 1991, 228-38; ID., *Forschungen im Stadtzentrum von Karthago. Zweiter Vorbericht*, «RM», 102, 1995, 413-61.

Stadttores errichtet wurden¹³. Eine ähnliche Situation findet sich in Motya, wo die vierte und letzte Phase eine Verstärkung der Mauer auf 5,2 m mit viereckigen Türmen aufweist. Sie kann ans Ende des 5. Jh. v. Chr. datiert werden¹⁴. Diese Anlage ist vergleichbar mit der aus Karthago. Auch hier, sowie in *Panormus*, sind punische Maßeinheiten für den Mauerbau benutzt worden, wie die Dicke von 5,2 m zeigt, was exakt 10 punischen Ellen entspricht¹⁵. Die Befestigungsmauern, die in dieser Phase auf Sizilien errichtet wurden, verhalfen den Karthagern zum Vorteil.

Der Krieg zwischen Karthago und Syrakus, der im Jahr 409 v. Chr. begonnen hatte, endete um 405 v. Chr. siegreich für Karthago. Somit trugen sie entscheidend zum karthagischen Sieg bei, wie der von Diodor im Detail überlieferte Staatsvertrag aus dem Jahre 405 v. Chr. beweist¹⁶. Der Vertrag, den der karthagische General Imilco und Dionysios I. von Syrakus miteinander geschlossen haben, beinhaltet vier wichtige Vereinbarungen: die erste steckt das Gebiet der punischen Eparchie ab; die zweite nennt die einzelnen *poleis* innerhalb des Gebietes, nämlich Selinunt, Agrigent, *Himera* und Gela, welche am Rande des sikanischen Gebiets lagen, sowie Camarina auf sikulischem Territorium; die dritte Klausel erläutert die unabhängige Stellung, der nicht in der *Eparchia* eingeschlossenen Städte. Hervorgehoben wird hierbei die Autonomie von Leontinoi, Messina und von verschiedenen sikulischen Siedlungen. Mit der letzten Klausel wird die Macht des Dionysios in Syrakus bestätigt.

Es wird deutlich, dass sich nach dem Angriff von Karthago auf Sizilien im Jahr 410 v. Chr. sowie nachdem Selinunt und *Himera* zerstört worden waren und Agrigent, sowie Gela unter punische Kontrolle kamen, die Expansionpolitik von Karthago geändert hatte, dies geschah obwohl eine konkrete Organisation der punischen

13. C. A. DI STEFANO, *Le fortificazioni*, in *Palermo punica*. Catalogo della mostra, Museo archeologico regionale Antonino Salinas (6 dicembre 1995-30 settembre 1996), Palermo, Palermo 1998, 85-91.

14. A. CIASCA, *Il sistema fortificato di Mozia (Sicilia)*, in *Actes du III^e Congrès international des Études phéniciennes et puniques (Tunis, 11-16 novembre 1991)*, Tunis 1995, 275-7; EAD., *Tecniche murarie e fortificazioni puniche in Sicilia*, in *Fenicios y Territorio. Actas del II seminario internacional sobre temas fenicios (Guardamar del Segura, 9-11 Aprile 1999)*, Alicante 2000, 63-4.

15. Im Allgemeinen zur punischen Elle vgl. P. BARRESI, *Metrologia punica*, Milano 2007.

16. DIOD., 13, 114, 1; H. BENGTON, *Die Staatsverträge des Altertums*, II, München-Berlin 1962, 152-53.

Eparchie Siziliens wegen der inneren Probleme der nordafrikanischen Stadt und eines weiteren Krieges gegen Syrakus erst nach dem Staatsvertrag des Jahres 366 v. Chr. vermutet werden kann¹⁷. Zur Zeit des Staatsvertrags von 405 v. Chr. verlief daher die Grenze der punischen Territorialmacht auf Sizilien bereits weiter östlich des Flusses Platani, der bisher als Ostgrenze der Eparchie betrachtet wurde.

Trotz des Vertrages des Jahres 405 v. Chr. griff Dionysios I. im Jahre 397 v. Chr. verschiedene Siedlungen im Westen Siziliens an und zerstörte sie. Die Verteidigung lag allein bei den einzelnen Städten. Eryx kapitulierte kampflos, Segesta, *Panormus*, Solunt, Motya und Entella hingegen widersetzten sich die Angreifer. Für die Verteidigung dieser Siedlungen warb Himilco 396 v. Chr. 30.000 Menschen in Sizilien an. Ein klares Zeichen dafür, dass es auf Sizilien kein karthagisches Militär-Kontingent und ebenso keine überregionale Koordination gab. Vor allem griff Karthago nur dann ein, wenn ein Angriff gegen ihre Alliierten stattfand.

Der 396 v. Chr. begonnene Krieg wurde mit dem Vertrag von 374 beendet. In dem griechisch-punischen Vertrag wurde erstmalig die karthagische Territoriums-grenze auf Sizilien festgelegt: Diese Grenze bildete der Fluss Halykos. In Folge dessen wurde die griechische Stadt Selinunt und ihre *chora* ebenso Teil des karthagischen Gebietes wie Teile der *chora* von Agrigent. Obwohl dieser Vertrag mit der Nennung des Halykos erstmals über eine feste geographische Grenze berichtet, scheint er dennoch die vorherigen Gebietsverhältnisse des Vertrages von 405 v. Chr. zu bestätigen¹⁸.

Um die tatsächliche Ausdehnung der punischen Eparchie in Sizilien zu verstehen, muss der antike Verlauf des Flusses *Halykos* in Betracht gezogen werden. Der heutige Fluss Platani, der an *Heraclea Minoa* vorbeifließt, wird im Allgemeinen mit dem antiken *Halykos* identifiziert. Diese Identifizierung geht auf den Geographen P. Cluverius vom Anfang des 17. Jh. zurück, von dem ausgehend sich diese Überzeugung tradiert hat und immer wieder abgeschrieben wurde. Nach Ansicht des Historikers Heraclides fließt jedoch der Fluss *Lynos*, und nicht der *Halykos*, in der Nähe von *Heraclea Minoa*¹⁹.

17. Nach Anello begann die Expansionspolitik Karthagos erst ab dem Staatsvertrag von 374 (*Il trattato*, cit., 136-7), jedoch nach L. M. Günther bereits ab dem vorherigen Vertrag des Jahres 405: L.-M. HANS, *Karthago und Sizilien. Historische Texte und Studien*, Hildesheim-Zürich-New York 1983, 119.

18. DIOD., 15, 17, 5. BENGTON, *Die Staatsverträge*, cit., 152-3.

19. M. R. DILTS, *Heraclidis Lembi: Excerpta Politiarum*, Durham 1971, 34-35, fr. 59.

Ein weiterer Hinweis auf einen Fluss als Ostgrenze der punischen Territorialmacht ist in dem Staatsvertrag von 339 v. Chr. zu finden: Hier aber findet der Fluss *Lykos* und nicht mehr *Halykos* Erwähnung.

Nach P. Cluverius können diese ähnlichen Benennungen nur einen Fluss bezeichnen, nämlich den heutigen Platani, in der Nähe von *Heraclea Minoa* und als Ostgrenze gedeutet werden²⁰. *Halykos* und *Lykos* seiner Meinung nach sind keine Bezeichnungen für zwei unterschiedliche Flüsse. Aus diesen Betrachtungen ergänzte Cluverius im Codex des Vertrags von 339 v. Chr. den Namen *Lykos*, die Flussgrenze der punischen Eparchie, indem er ihm ein *alpha* voranstellte²¹. Diese Ergänzung führte selbstverständlich zu Interpretationsschwierigkeiten. Dies geschah jedoch, da er der Meinung war, dass beide Flussnamen denselben Fluss bezeichneten. Daher sollte durch diese späteren Verträge des Jahres 339 v. Chr. der *Lykos* als östliche Grenze der punischen Eparchie gelten und nicht mehr der *Halykos*, wie in den vorherigen Verträgen bestimmt wurde²².

Wenn wir nun mit Aufmerksamkeit die Quellen noch einmal lesen, wird deutlich, dass diese sehr ähnlichen Namen tatsächlich zwei verschiedenen Flüssen entsprechen. Diodorus Siculus berichtet, dass die Karthager sich während der Phintias Schlacht zum Fluss *Halykos* zurückzogen, um die Verletzten zu pflegen²³. Cluverius identifiziert diesen Fluss mit dem heutigen Platani, der in der Nähe von *Heraclea Minoa*, ca. 70 km vom Schlachtfeld entfernt liegt. Diese Hypothese scheint unwahrscheinlich, da der Fluss für die punischen Truppen in größerer Entfernung gelegen hätte. Es wäre plausibler anzunehmen, dass der Fluss in der Nähe von Phintias verlief. Dieser Fluss könnte dem heutigen Salso entsprechen, dessen Verlauf westlich der Stadt Phintias, die in unmittelbarer Nähe zum Fluss und östlich des Kap Ecnomus lag, zu lokali-

20. P. CLUVERIUS, *Sicilia antiqua*, Leiden 1619, 220.

21. Zu dieser Ergänzung von Cluverius zuletzt vgl. M. I. GULLETTA, *Kamikos/Lykos/Halykos. Da 'via del sale' a 'confine' tra le due eparchie (note die geografia storica nella Sicilia centro-occidentale)*, in E. OLSHAUEN, H. SONNABEND (Hrsgg.), "Troianer sind wir gewesen". Migrationen in der antiken Welt. *Stuttgarter Kolloquium zur Historischen Geographie des Altertums (8-12 Mai, 2002)*, (Geographica Historica, 21), Stuttgart 2006, 402-23.

22. DIOD., 16, 82, 3; PLUT., *Tim.*, 34, 2. BENGTON, *Die Staatsverträge*, cit., 332-3.

23. DIOD., 24, 1, 8.

sieren ist²⁴. Außerdem nennt Diodorus im Rahmen des ersten punischen Kriegs abermals den Fluss Halykos in Zusammenhang mit den Ereignissen, welche sich um Agrigent abspielten²⁵. In Anbetracht dieser Überlegungen würde also der Fluss Salso eher dem Halykos entsprechen. Es ist allerdings denkbar, dass der heutige Name Salso (italienisch für salzig) eine Entlehnung des antiken Namens ist und ein Hinweis auf dessen salzige Wasserqualität geben soll²⁶.

Wir können also vermuten, dass sich das sizilianische Territorium der punischen Machtsphäre über den Verlauf des Halykos = Salso hinaus erstreckte, zumindest bis zum Vertrag zwischen Karthago und Syrakus im Jahr 339 v. Chr., der von Diodor und Plutarch überliefert wurde.

Ausgehend von diesen Überlegungen kann man aber nicht ausschließen, dass es zwei unterschiedliche Grenzverläufe der punischen Eparchie Siziliens gab. Die zwei Flussnamen könnten tatsächlich zwei verschiedene Grenzen bezeichnen, die wahrscheinlich in der Diachronie zwei verschiedene politische Situationen darstellten.

Wenn es sich, wie es scheint, um zwei verschiedene Flüsse handelt, den heutigen Platani und den Salso, die sich beide in einer strategisch wichtigen Lage der Insel befinden, hätte dies eine wichtige Konsequenz. Das Gebiet der Karthager wäre somit einmal größer und einmal kleiner gewesen. Als der Grenzverlauf dem Platani = *Lykos* entsprach, war das Gebiet der Karthager kleiner, entsprechend dem Inhalt der Verträge. Als Timoleon 339 v. Chr. gegen die Karthager gewann, wäre es eine logische Konsequenz ge-

24. Der heutige Salso hatte in der Antike einen Arm westlich des Kap Ecnomus, der mit der heutigen Mollarella Bucht identifiziert werden kann, dazu vgl. A. SCHEMBRI, *Guida storico-artistica di Licata*, Licata 2008, 9.

25. DIOD., 23, 9, 5; Plut. Tm. 35.

26. Für eine Identifizierung des Flusses Halykos mit dem heutigen Platani vgl. zuletzt GULLETTA, *Kamikos*, cit., 409-15, mit der entsprechenden Literatur. Für eine früheren Interpretation des Flusses *Halykos* als den heutige Salso vgl. L. M. HANS, *Lykos und Halykos*, «Chiron», 12, 1982, 211-6. L. M. Hans hat den Fluss Halykos als Salso erkannt, jedoch auch vorgeschlagen im Staatsvertrag des Jahres 374 v. Chr. nicht den Fluss *Halykos* sondern den Fluss *Lykos* zu erkennen. Der Vorschlag beruht auf einer einfachen Eliminierung des Alpha im Flussnamen *Halykos* dieses Staatsvertrags, um die Lesung *Lykos* zu ermöglichen. Der *Lykos*, der mit dem heutigen Platani übereinstimmt, floss westlich des *Halykos* = Salso. Grundlegend für diesen Vorschlag war die Annahme von L. M. Hans, dass die punische Eparchie Siziliens unbedingt kleiner gewesen sein musste und nicht auch die Stadt Agrigent sowie die chora dieser Stadt enthalten hat.

wesen, dass sich dadurch ebenfalls das Gebiet entsprechend verringert hätte. Agrigent gehörte erst jetzt wieder zum Gebiet von Timoleon und stand also nicht mehr unter karthagischem Einfluss, weshalb es mit der Neugründung durch zwei *ekistai* wieder neu belebt werden konnte²⁷. Während dieser Phase, als die Grenze sich tatsächlich zurückzog, ist eine Wiederaufnahme der Siedlungen westlich des Flusses Salso bezeugt²⁸.

Diese Interpretation findet ihre Bestätigung auch im Ausgang der anderen Kriege zwischen Karthago und Syrakus auf Sizilien gegen Ende des 5. und Anfang des 4. Jhs. v. Chr. Die Verträge von 405 und 374 v. Chr. sind alle nach Siegen von Karthago abgeschlossen worden – das Gebiet war entsprechend groß und wurde durch den Salso = *Halykos* begrenzt. Erst nach dem letzten Krieg gegen Timoleon kam ein für Karthago ungünstiger Friedensvertrag zustande. Man kann somit die Verkleinerung des punischen Territoriums bis zum Fluss *Lykos/Platani* verstehen.

Der vorherige Grenzverlauf am *Halykos/Salso*, während der Jahre 405 bis 339, kann höchstwahrscheinlich ebenfalls durch archäologische Daten bewiesen werden, obwohl es nur sehr wenige Untersuchungen im Gebiet zwischen den Flüssen *Platani* und *Salso* gibt, d.h. auch jenseits des Flusses *Lykos/Platani*, der immer als östlichste Grenze der punischen Machtsphäre betrachtet wurde.

In diesem Zusammenhang ist Agrigent von besonderer Bedeutung. Diese Stadt wurde im Jahr 406 v. Chr. von den Karthagern zerstört. Während des 4. Jhs. v. Chr. gab es einen Wiederaufbau. Diesbezüglich ist sehr bedeutungsvoll, dass in dem Gebiet neben Tor 2 ein Wohnviertel aus dem 4. Jh. v. Chr. gefunden wurde, dessen Häuser sich direkt über diejenigen befinden, die von den Puniern zerstört worden waren und dieselbe Ausrichtung aufzeigen. Was weiter überrascht, ist der Aufriss der Mauern im *opus africanum*, ähnlich den entsprechenden Befunden in *Selinunt* und *Heraclea Minoa*²⁹. Diese Änderung in der Bautechnik, welche typisch für punische Siedlungen und zahlreiche punische Funde ist,

27. PLUT., *Tim.*, 35.

28. M. SORDI, *Il IV e III secolo. Da Dionigi I a Timoleonte (336 a.C.)*, in E. GABBAG, G. VALLET (a cura di), *La Sicilia antica* II, 1. *La Sicilia greca dal VI secolo alle guerre puniche*, Napoli 1980, 207-88.

29. D. DE ORSOLA, *Il quartiere di Porta II ad Agrigento*, «Quaderni di archeologia. Università di Messina», 6, 1991, 71-105.

kann als Indiz für die Präsenz Karthagos in Agrigent betrachtet werden³⁰.

In diesem Zusammenhang muss ebenfalls der Fall von Kephalaion, an der nördlichen Küste von Sizilien und östlich von Himera, in Betracht gezogen werden. In dieser Siedlung, wo aufgrund der Besiedlungskontinuität bis in die Gegenwart die Erforschung der ältesten Phasen der Stadt nicht durchgeführt werden konnte, wurden bei Untersuchungen in den Nekropolen Brandbestattungen in punischen Amphoren ans Licht gebracht. Unter diesen Amphoren erkennt man die vom Typ Ramon 4.1 und 4.2, die aus stratigraphischen Gründen an den Anfang des 4. Jhs. v. Chr. datiert werden können³¹.

Weitere sehr wichtige Daten entstammen einem Survey im Binnenland Siziliens. Vor allem hat die Untersuchung des Bereiches neben dem Fluss Salso, der von uns als Halykos und östliche Grenze der punischen Eparchie identifiziert worden ist, viele punische Funde zu Tage gefördert: Amphoren, grobe Keramik, Münzen, Glasanhänger sowie Siegel. Die ältesten Funde stammen vom Beginn des 4. Jhs. v. Chr., der Rest ist jünger³². Sie sind als Zeichen für einen punischen Handel in diesem Gebiet zu bewerten. In Anbetracht ihrer großen Menge dürfen diese Funde nicht vernachlässigt werden und können vielmehr einen Hinweis auf eine punische Besiedlung geben.

30. Über das *opus africanum* als Indiz einer punischen Präsenz vgl. D. MERTENS, *Griechen und Punier. Selinunt nach 409 v. Chr.*, «RM», 104, 1997, 312.

31. A. TULLIO, *Presenze puniche nella necropoli ellenistico-romana di Cefalù*, in *Atti del V Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici (Marsala-Palermo, 2-8 ottobre 2000)*, a cura di A. SPANÒ GIAMMELLARO, Palermo 2005, 837-48.

32. S. AMATA, L. GUZZARDI, *La mesogheia e il mondo punico nella Sicilia di IV-III sec. a.C.*, in *ibid.*, 851-65; S. VASSALLO, *L'area centro settentrionale della Sicilia tra Greci e Punici nel V e IV sec. a.C.*, in *Greci e Punici in Sicilia tra V e IV sec. a. C.*, *Atti del Convegno di Caltanissetta (6-7 ottobre 2007)*, a cura di M. CONGIU *et al.*, Caltanissetta-Roma 2008, 193-209.

Paola Baldassarri
Materiali, motivi e ispirazione africana
nell'arredo decorativo
delle *domus* di Palazzo Valentini in Roma

Le indagini archeologiche in corso, avviate nel 2005 nei sotterranei di Palazzo Valentini a Roma nell'ambito di un vasto progetto di restauro e rifunzionalizzazione degli ambienti interrati, vanno mettendo in luce il quadro articolato di un quartiere residenziale di lusso in funzione dall'inizio del II a tutto il V sec. d.C. al margine settentrionale del Foro Traiano, che si connota per la presenza di due *domus* signorili (cd. *domus* A e B) della Roma imperiale, in un'area all'origine presumibilmente pubblica e sistemata in concomitanza con la realizzazione del Foro Traiano. Costruite nell'ambito del II sec., entrambe presentano una radicale ristrutturazione nel corso del IV, epoca alla quale appartengono i mosaici pavimentali e i rivestimenti sia parietali che pavimentali in *opus sectile* in ottimo stato di conservazione. In questa fase almeno la *domus* B, alla quale potrebbe appartenere un complesso termale rinvenuto all'angolo nord-ovest del Palazzo, sembra avere una vastità e un'articolazione complessa dei suoi vari settori, tipica delle grandi *domus* tardoantiche di Roma. Se una serie di marmi policromi provenienti dall'area nordafricana sono presenti nell'area indagata sotto forma di *sectilia* di riutilizzo o di scheggioni di colonne rinvenuti in giacitura secondaria e presumibilmente provenienti da contesti pubblici ancora da individuare, una presenza "africana" anche se solo a livello di ispirazione e di tradizione iconografica, sembra invece chiaramente percepibile nella composizione del mosaico policromo rinvenuto nel triclinio della *domus* A, che presenta solo limitati confronti in area romano-urbana e trova consonanze con mosaici nordafricani anche antecedenti.

Parole chiave: domus, mosaici, *opus sectile*, *rotae sericae*, senatori, terme.

Le indagini archeologiche in corso, avviate nel 2005 in una serie di ambienti sotterranei di Palazzo Valentini (TAV. 1), costituiscono la fase preliminare di un vasto e articolato progetto di ristrutturazione e rifunzionalizzazione degli ambienti stessi, promosso dall'Am-

* Paola Baldassarri, Provincia di Roma, Direzione Generale.

Le fotografie in questo articolo per gentile concessione dell'Amministrazione Provinciale.

ministrazione Provinciale di Roma e coordinato e diretto da Roberto Del Signore, collegato strettamente a uno studio storico e architettonico del Palazzo¹.

Le indagini archeologiche, svolte sotto la direzione scientifica di Eugenio La Rocca e della sottoscritta², in questa prima fase 2005-10 si sono concentrate in tre distinti settori degli interrati: negli ambienti sottostanti l'Aula Consiliare, lungo il vicolo di S. Bernardo, in alcuni sotterranei lungo via di S. Eufemia, sul lato est e nell'area delle cd. Piccole Terme all'angolo NO del Palazzo.

Nel primo settore un limitato sondaggio del 2005, destinato ad essere ripreso a breve in concomitanza con l'avvio di nuove ricerche sul fronte meridionale del Palazzo, ha messo in luce strutture in laterizio di prima età adrianea, con orientamento analogo al complesso del Foro Traiano, pertinenti a quattro vani interrati di analoghe dimensioni, coperti originariamente da volte a crociera ribassata e comunicanti tra loro: sembra al momento possibile interpretarli, immaginandoli iterati secondo un asse longitudinale NS

1. Cfr. in proposito *Palazzo Valentini*, a cura di G. FARINA, Roma 1985; *Palazzo Valentini. Storia di un Palazzo e di una istituzione*, a cura di B. AMENDOLEA, L. INDRIO, Roma 2005; *La Provincia di Roma e i suoi Presidenti*, a cura di R. DEL SIGNORE, Roma 2005, in part.: A. ACCONCI, P. BALDASSARRI, M. NUZZO, F. M. TOMMASI, *Profilo storico, artistico e archeologico di Palazzo Valentini*, pp. 153-98; M. CICONI, *La 'fabbrica' di Palazzo Bonelli-Valentini, residenza cardinalizia del Cinquecento. Il punto di partenza, in Palazzo Valentini. L'area tra antichità ed età moderna: scoperte archeologiche e progetti di valorizzazione*, a cura di R. DEL SIGNORE, Roma 2008, pp. 1-27.

2. Allo scavo hanno preso parte archeologi di ruolo presso l'Amministrazione Provinciale, nelle persone della sottoscritta e di Francesco Maria Tommasi, e archeologi della Cooperativa Parsifal e della Società Archeometra. Notizie preliminari sui rinvenimenti effettuati finora sono in: P. BALDASSARRI, *Indagini archeologiche a Palazzo Valentini. La campagna 2005-2007*, in *Palazzo Valentini. L'area*, cit., pp. 29-80; EAD., *Indagini archeologiche a Palazzo Valentini: domus di età imperiale ai margini del Foro Traiano*, «Atti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia. Rendiconti», 81, 2008-09, pp. 343-84; EAD., *Archaeological Excavations at Palazzo Valentini: a Residential Area in the Shade of the Trajan's Forum*, in *La Mosaïque gréco-romaine*, 11th International AIEMA Mosaic Symposium. *Mosaics of Turkey and Parallel Developments in the Rest of the Ancient and Medieval World*, (Bursa, 16-20 October 2009), Istanbul 2011, pp. 43-67; EAD., *Ultime acquisizioni nel campo delle indagini*, in *La Provincia di Roma. Storia di una Istituzione e dei suoi Presidenti*, a cura di R. DEL SIGNORE, Roma 2009, pp. 201-09; P. BALDASSARRI, P. LANCIANO, *Le domus romane di Palazzo Valentini: un esempio di scavo urbano e di valorizzazione attraverso un percorso multimediale*, in *Archeologia e città: riflessione sulla valorizzazione dei siti archeologici in aree urbane*, *Atti del Convegno internazionale (Roma, 11-12 febbraio 2010)*, Roma (cds.).

coincidente con quello del Foro, come ambienti interni al podio di un grande edificio pubblico o sacro costruito a ridosso del cortile della Colonna Traiana, là dove la tradizione antiquaria e gli studi scientifici sin dal Cinquecento hanno di volta in volta ipotizzato o negato l'esistenza del tempio dei Divi Traiano e Plotina, unico monumento sul quale il successore Adriano, secondo l'*Historia Augusta* (*Hadr.*, 19, 9), avrebbe consentito di apporre il proprio nome³. Negli altri due settori sono state evidenziate emergenze riferibili, almeno dalla media età imperiale, ad un quartiere residenziale di alto livello sociale sorto ai margini del Foro Traiano.

Ambienti lungo via di S. Eufemia

Così nel settore sul lato est del Palazzo, lungo via di S. Eufemia, l'indagine archeologica ha rivelato una frequentazione continuativa dell'area tra la fine del I e il V sec. d.C., articolata in una serie di fasi edilizie (TAV. II), le cui emergenze maggiori sono relative ad ambienti residenziali di due *domus* signorili di età medio e tardo imperiale, le cd. *domus* A e B, inseritesi a seguito di un intervento urbanistico di largo respiro. Infatti una prima fase edilizia, collocabile a cavallo tra il I e il II sec. d.C, sembra doversi ricondurre alla realizzazione di una possente fondazione in calcestruzzo relativa ad una platea di grande estensione e profonda circa 3,5 m, di sostegno a un'area aperta, presumibilmente pubblica. Tre gradini in ascesa da est verso ovest, foderati di travertino, sopraelevano la platea di 66 cm rispetto all'area adiacente a est, anch'essa lastricata in travertino, della quale rimane visibile, al momento, una sola grande lastra rettangolare. L'impegno costruttivo suggerisce di connettere la struttura con i lavori edilizi promossi già da Domiziano e attuati da Traiano per la realizzazione del suo Foro, allo scopo di sostenere una sistemazione di completamento del Foro stesso verso nord e di diaframma con i quartieri urbani circostanti e al tempo stesso di impermeabilizzare la zona dalle acque sotterranee provenienti dalle pendici del Quirinale, che creavano e creano tuttora una falda sotterranea⁴. In questa prima fase o in un momento

3. Cfr. ultimamente A. CLARIDGE, *Hadrian's lost Temple of Trajan*, «JRA», 20, 2007, pp. 55-94, con bibliografia precedente; P. BALDASSARRI, A. LUMACONE, L. SALVATORI, *Nuove indagini archeologiche a Palazzo Valentini. Il tempio dei Divi Traiano e Plotina*, «Forma Urbis», XVII, n. 5, maggio 2012, pp. 45-52.

4. Cfr. U. VENTRIGLIA, *La geologia della città di Roma*, Roma 1971, in partic.

di poco successivo, all'inizio dell'età adrianea, si pone la costruzione, al margine orientale della platea, di un primo edificio (cd. *domus* A) di cui restano solo due ambienti, ma la cui estensione è sicura sia verso est, dove forse è da collocare l'ingresso, che verso sud. Quanto ora visibile della sistemazione interna risale alla fase di ristrutturazione tardoantica, quando è sicuramente identificabile come *domus*. Alla decorazione originaria di un'area aperta di pertinenza della casa appartiene probabilmente il frammento di un piccolo obelisco in granito rosa di età tolemaica o protoimperiale (FIG. 1), i cui geroglifici sono in corso di decifrazione da parte di L. Sist, che in questa sede ringrazio per i suggerimenti e le indicazioni preliminari da lei forniti.

Una seconda fase, databile intorno alla metà del II secolo, contempla la sistemazione dell'area aperta sopraelevata mediante la stesura di un basolato (FIG. 2), che sembra connotarla come slargo o terrazza, probabilmente ancora pubblica.

Una terza fase, della fine del II sec. d.C., si caratterizza per la completa obliterazione del basolato, trasformato in area a giardino, con una struttura presumibilmente decorativa al centro, di cui resta la sola fondazione a pianta quadrangolare in opera cementizia ricca di scapoli di tufo, coperta da uno strato di cocciopesto a superficie piana; potrebbe trattarsi della base di una vasca o di una fontana, probabilmente alimentata da una *fistula* in seguito strapata, se la presenza di un taglio nel basolato, con relativa asportazione dei basoli, dall'andamento NO-SE che si arresta proprio in corrispondenza della struttura, è da interpretarsi come intervento di spoliazione del condotto. L'area a questo punto è sicuramente divenuta privata, in relazione alla costruzione di una seconda *domus*, B, di cui si sono rinvenuti due ambienti e che doveva avere uno sviluppo, ora non più riscontrabile, verso ovest e verso nord. Sono chiaramente leggibili due dei muri perimetrali in opera laterizia⁵ (FIG. 2) che si legano formando un angolo: uno di essi conserva ancora due archi di scarico, uno relativo all'impianto di approv-

pp. 227-37; A. CORAZZA, L. LOMBARDI, *Idrogeologia dell'area del centro storico di Roma*, in R. FUNICIELLO (a cura di), *La geologia di Roma: il centro storico*, Roma 1995, pp. 179-218.

5. Una cronologia compresa tra i regni di Commodo e Settimio Severo per la costruzione della casa è suggerita dalla presenza di bolli laterizi riferibili a quest'epoca presenti sulla risega di fondazione dei due muri: M. QUATTROCCHI, *I bolli laterizi*, in *Palazzo Valentini. L'area*, cit., pp. 160-1, 9.6-9.7.



Fig. 1: Area delle *domus*, ambiente 20, frammento di obelisco con geroglifici egizi.

vigionamento dell'acqua, l'altro al passaggio di una fogna. Quanto resta degli ambienti interni di questa fase si limita alla presenza di labili tracce di intonaco dipinto.

Una quarta fase, collocabile nella prima metà del IV secolo, vede la ristrutturazione completa dei due edifici, che vengono a configurarsi come grandi *domus* con arredi decorativi di lusso⁶.

Nella *domus* A un rialzamento dei piani di calpestio di circa cinquanta centimetri comporta la stesura di nuovi pavimenti. Degli

6. Cfr. già, per un esame preliminare M. QUATTROCCHI, *I mosaici della domus A*, in *Palazzo Valentini. L'area*, cit., pp. 81-93; A. LUMACONE, A. M. QUATTROCCHI, *I rivestimenti in opus sectile della domus B*, in *Palazzo Valentini. L'area*, cit., pp. 95-107.



Fig. 2: Area delle *domus*, ambiente 20, basolato e muri perimetrali della *domus* B.

unici due ambienti conservati il vano 25 ha restituito un ambiente porticato con pareti foderate di marmo, almeno inferiormente, e pavimentazione a mosaico bianco e nero (FIG. 3), interpretabile come peristilio, vista la presenza di una serie di basi in opera laterizia per colonne o pilastri, la cui struttura è stata rilevata, anche se non scavata, anche nei vani interrati del Palazzo più a sud. L'*impluvium* doveva essere rivestito, almeno parzialmente, da mosaico, con un'eventuale vasca centrale. Gli intercolumni del portico presentavano invece lastre marmoree, in parte di riutilizzo.

Nel vano 22 si conserva buona parte del secondo ambiente, forse un piccolo triclinio (TAV. III, 1), comunicante con il peristilio tramite una soglia ricavata in un'unica lastra di marmo proconnesso. Tagliato a est dal muro perimetrale del Palazzo e interrotto a nord dalla gettata della fondazione cinquecentesca, resta, per un piccolo settore anche nella vicina sala (TAV. III, 2). L'ambiente, che conserva alla base delle pareti labili tracce di un rivestimento ad intonaco dipinto con sottili fasce a vivaci colori – verde e rosso – su fondo bianco, ha pianta rettangolare e non è molto esteso, ma è caratterizzato da un complesso e raffinato pavimento musivo a motivi geometrici, che sarà esaminato più avanti in dettaglio per la possibile influenza di modelli africani.



Fig. 3: Area delle *domus*, ambiente 25, peristilio della *domus* A.

Nel caso della *domus* B, dei due ambienti individuati quello a nord-est viene interessato dall'inserimento o dall'allargamento di una scala di notevole ampiezza, operazione che comporta l'accostamento dei muri della *domus* B a quelli della *domus* A, tanto da suggerire che i due edifici siano divenuti, in questo momento, un'unica proprietà. Coperta da una volta a botte di cui resta l'imposta, la scala era articolata su almeno due rampe con due pianerottoli intermedi ed era rivestita di marmi, di cui restano solo alcuni lacerti, in particolare dei pavimenti in *opus sectile* con un motivo reiterato di quadrati inscritti in quadrati più grandi e disposti con orientamento diagonale rispetto ai primi, che si ritrova anche nel secondo ambiente. Quest'ultimo diviene un'aula di rappresentanza polilobata: una risistemazione architettonica dei volumi interni comporta l'inserimento forzato di almeno due absidi contrapposte lungo i muri nord e sud (TAV. IV, 1), con un gradino che le sopraelevava; l'accesso o uno degli accessi alla sala era da nord, attraverso una struttura lobata che, tramite un gradino in discesa, immetteva in un terzo ambiente, comunicante anche con la grande scala, affacciato su un'area aperta porticata, che si estendeva verso nord. Le absidi dovevano terminare con calotte intonacate e dipinte di cui resta l'imposta e, addossate ai muri originari dell'ambiente, hanno una vocazione puramente decorativa, forse a contenere statue o altri elementi di arredo. Pavimento e pareti, ad eccezione

delle pareti curve delle absidi, sono rivestiti di marmi. Il pavimento in *opus sectile*, orientato secondo le absidi, è costituito da formelle quadrate di 60 cm di lato⁷, contenenti il motivo già descritto per i pianerottoli della scala e si caratterizza per un'estrema varietà dei marmi⁸ e quindi cromatica. La tessitura piuttosto irregolare, la trascuratezza nel taglio e nell'accostamento dei singoli elementi, il ricorso massiccio al reimpiego intensivo, organizzato sicuramente su scala industriale, rappresentano un elemento a favore della datazione del pavimento in epoca tarda, nella prima metà del IV secolo, datazione con cui non contrasta la superstite decorazione parietale a *incrustationes* con la classica triplice partitura – zoccolo inferiore, zona intermedia a ortostati, fascia superiore organizzata come un fregio a triglifi e metope⁹ – (TAV. IV, 2), in cui peraltro sono in opera lastre di notevoli dimensioni¹⁰ che non recano traccia alcuna di riutilizzo. Nell'ingresso a NO si conserva una decorazione più

7. Corrisponde al tipo Q₃ della classificazione Guidobaldi e rientra nella categoria dell'*opus sectile* a "modulo quadrato medio a motivi semplici". Lo schema geometrico di base, qui presente in alcune varianti, attestato già nel I sec. d.C., è ampiamente diffuso e particolarmente amato nel IV, con numerosi confronti a Roma stessa, come nel mitreo della *Crypta Balbi* e nella prima chiesa di S. Marco, o a Ostia, nella *domus* di Amore e Psiche e nella Sede degli Augustali: F. DEL VECCHIO, A. PETRIANI, M. RICCI, *Pavimentazioni musive, marmoree e laterizie dal complesso mitraico della Crypta Balbi a Roma*, in *La Mosaïque gréco-romaine, Actes du IX^e Colloque international pour l'Étude de la Mosaïque Antique, Rome 2001*, éd. par H. MORLEIR, (Coll. EFR, 352), Rome 2005, pp. 353-7; F. GUIDOBALDI, A. GUIGLIA GUIDOBALDI, *Pavimenti marmorei di Roma dal IV al IX secolo*, Città del Vaticano 1983, pp. 73-90; G. BECATTI, *Case ostiensi del tardo Impero*, I, «BA», XXXIII, pp. 101-28; M. L. BRUTO, C. VANNICOLA, *Ricostruzione e tipologia delle crustae parietali in età imperiale*, «ArchClass», XLII, 1990, pp. 68-74.

8. L'esame autoptico ha rivelato la presenza del bianco lunense, del cipollino, del bigio, del greco scritto, dell'imezio, del proconnesio e del bardiglio; si sono riscontrati inoltre alcuni *sectilia* in alabastro, breccia corallina, cipollino rosso, africano, tutti comunque di riutilizzo.

9. Lo zoccolo vede accostati una serie di marmi di tonalità grigia, come il bardiglio, il greco scritto e il proconnesio: una fascia intermedia con ortostati in pavonazetto, divisi da lesene in breccia di Sciro, una fascia superiore è organizzata come fregio a triglifi e metope, con losanghe alternativamente in rosso antico e in lavagna su fondo bianco negli spazi metopali e lastre rettangolari in bigio antico come triglifi. Al di sopra la decorazione, ora perduta, ma ricostruibile in base alle impronte lasciate sullo strato di preparazione, continuava con ortostati più piccoli, forse ospitanti decorazioni minute cui sono riconducibili alcuni frammenti, scanditi da lesene non allineate con le sottostanti.

10. 1,60 m × 0,78 m; 0,16 m × 0,84 m.

complessa del settore mediano, con frammenti di due specchiature rettangolari in marmo bianco, entrambe campite da un motivo rombiforme in africano delimitato da una cornice in rosso antico con *rota* centrale perduta¹¹.

Piccole Terme

Quanto rinvenuto negli interrati lungo via di S. Eufemia sembra collegarsi, in un unico contesto abitativo, ai resti emersi nel settore settentrionale del Palazzo, nell'area delle cd. Piccole Terme, già parzialmente esplorate dalla Soprintendenza Archeologica di Roma nel 1980-81¹². Qui è venuto in luce un complesso termale che, viste le ridotte dimensioni, si deve ritenere di natura privata e collegabile ad una residenza signorile: prossimità e condivisione di fasi edilizie e di arredi e motivi decorativi sembrano collegarlo ai resti della *domus* B. Databile in fase originaria all'inizio del III sec. d.C., se non ancora alla fine del II, il complesso, ora completamente messo in luce, presentava un settore riscaldato con pavimenti su *suspensurae* e *tubuli fictiles* alle pareti, dotato di *praefurnium*, di cui si è individuato l'alloggio in tufo per la caldaia metallica e persino lo strato di cenere dell'ultima legna bruciata, di *calidarium* provvisto di due vasche, di *laconicum* e di un *tepidarium*. Un ulteriore ambiente riscaldato a NE, con un *praefurnium* a sé stante, sembra essere stato ricavato in

11. Il motivo decorativo, raramente conservato nell'*opus sectile* parietale, si ritrova già, come decorazione pavimentale, ai primi del III secolo, nei due triclini dell'*insula* di Giasone Magno a Cirene e, nel IV, nelle *domus* del Ninfeo e di Amore e Psiche a Ostia. Sulle pareti è largamente testimoniato in ambito pittorico, mentre i rari esempi sopravvissuti a intarsio si attestano, a Roma, per lo più in età tetrarchica e costantiniana, come nell'apparato decorativo diocleziano della Curia e nelle pareti e dall'abside dei SS. Cosma e Damiano: B. M. APOLLONJ GHETTI, *Considerazioni sulla basilica dei SS. Cosma e Damiano*, «RAC», L, 1974, pp. 7-54; P. NOVARA, *Sectilia parietali nelle aree di cultura bizantina. Continuità e recupero dell'antico nel VI secolo*, in *Papers from the EAA Third Annual Meeting at Ravenna 1997*, II. *Classical and Medieval* (BAR Int. Ser., 718), ed. by M. TOSI, M. PIERCE, Oxford 1998, pp. 116-8, con bibliografia precedente.

12. E. GATTI, M. DE' SPAGNOLIS, *Un intervento nel centro storico di Roma. Impianto termale all'estremità della Regio VII*, «Archeologia Laziale», IV (= «Quaderni del Centro di studio per l'Archeologia etrusco-italica», V), pp. 132-41; M. CONTICELLO DE' SPAGNOLIS, *Storia archeologica del sito*, in *Palazzo Valentini*, a cura di G. FARINA, Roma 1985, pp. 147-58; R. CLEMENTI, *Prospettive di riuso parziale dell'edificio*, in *Palazzo Valentini*, cit., pp. 159-66; BALDASSARRI, *Indagini archeologiche a Palazzo Valentini: domus*, cit., pp. 578-85; EAD., *Ultime acquisizioni*, cit., pp. 203-9.



Fig. 4: Area delle cosiddette Piccole Terme, ambiente 9, veduta del *frigidarium* da NE.

una fase successiva in un precedente ambiente non riscaldato dotato di vasca. Il settore freddo presentava un ampio *frigidarium* (FIG. 4) e un vano annesso verso est, accessibile non solo dal *frigidarium*, ma anche da altri ambienti, non ancora indagati, a est. Tutti gli ambienti avevano pavimenti e pareti rivestiti di marmo, quasi totalmente perduti nel settore riscaldato, meglio conservati nel *frigidarium*. In particolare quest'ultimo, nella prima metà del IV secolo, in una fase all'incirca contemporanea alla sistemazione dell'aula absidata e della scala della *domus* B, viene creato *ex-novo* o ristrutturato al di sopra di un potente interro, che ne rialza il livello pavimentale di almeno 1 m: coperto forse da una volta a botte con decorazione musiva in pasta vitrea, pareti originariamente rivestite da *crustae* e pavimento in grandi lastre di marmo rettangolari in pavonazzetto e in proconnesio, che non sembrano recare tracce di riutilizzo, presenta un'ampia vasca per acqua fredda sul lato meridionale, affiancata verso la fine del IV-inizi del V secolo da una più piccola ad un livello superiore¹³.

13. Alla grande vasca potrebbero appartenere, come fascia decorativa di coronamento, alcune lastre con il disegno, forse, di un animale marino, vista la notevole

Il *frigidarium* era arricchito a nord da absidi pavimentate a grandi lastre di marmo bianco: ne sono state messe in luce due – una terza è ipotizzabile a est –, una delle quali contenente sicuramente un'altra vasca. Comunicava a est con l'altro ambiente, probabilmente un grande *apodyterium* o una palestra, attraverso un diaframma costituito da due colonne forse sormontate da archi (FIG. 5): resta *in situ* una base modanata di tipo attico con diametro superiore di 40 cm. Il nuovo ambiente, largo quanto il *frigidarium*, ma meno profondo, ha il lato di fondo costituito, almeno nella parte conservata, da grandi blocchi di tufo di Grottaoscura e fornito di una banchina rivestita di lastre di pavonazzetto ed è pavimentato ad *opus sectile* con motivo analogo a quello dell'aula della *domus* B: alcuni dei marmi presenti – il porfido, il serpentino, il giallo antico e l'africano – sono peraltro più pregiati, anche se di riutilizzo; anche le pareti erano ricoperte di marmi, di cui resta solo lo strato di preparazione. Una copertura piana con un soffitto a travi lignee e cassettoni dipinti con motivi a fasce e vegetali è ricostruibile in base al rinvenimento di una grande quantità di intonaci crollati e a settori di travi carbonizzate proprio a ridosso del pavimento e al momento lasciati *in situ*.

L'esistenza poi di un piano superiore, almeno in corrispondenza di questo ambiente, sembra assicurata dal rinvenimento in stato di crollo, al di sopra degli intonaci e delle travi lignee del piano inferiore, di buona parte, circa il 70%, di un secondo pavimento in *opus sectile*, che è stato ricostruito per opera della Società Capitolium, per un'estensione di almeno 35 mq, corrispondenti a 33 formelle, e parzialmente esposto. Caratterizzato da una tessitura molto più complessa e raffinata di quello del piano inferiore, il pavimento è costituito da marmi pregiati: il porfido, il serpentino, il giallo antico e il pavonazzetto, anch'essi comunque di riutilizzo. Il motivo ricostruibile, articolato su formelle quadrate di 75 cm di lato (FIG. 6), il cd. "modulo grande a motivi complessi" della classificazione Guidobaldi, presenta grandi quadrifogli con foglie com-

somiglianza con i tentacoli di polipo riconosciuti tra gli elementi decorativi dell'aula basilicale della *domus* delle Sette Sale sul colle Oppio, dello stesso periodo: BALDASSARRI, *Archaeological Excavations*, cit., fig. 30; cfr. F. BIANCHI, A. COLETTA, M. DE NUCCIO, *Domus delle Sette Sale. L'opus sectile parietale dell'aula basilicale: studi preliminari*, in *Atti Associazione italiana per lo studio e la conservazione del mosaico*, VI (Venezia, 20-23 gennaio 1999), a cura di F. GUIDOBALDI, A. PARIBENI, Ravenna 2000, in partic. p. 360, fig. 20.



Fig. 5: Area delle cosiddette Piccole Terme, ambiente 14, locale annesso al *frigidarium* a est.

poste da mandorle in giallo antico con contorno in porfido o serpentino verde, su fondo in serpentino verde e occhielli laterali in porfido circondati da marmo bianco; negli spazi di risulta tra le quattro foglie, si inseriscono alternatamente cerchi inscritti in cerchi maggiori e quadrati inscritti in cerchi, realizzati in porfido, serpentino e giallo antico. Il motivo presenta un solo lontano confronto con un pavimento, peraltro meno raffinato, di una delle *domus* tardoantiche più ricche di Ostia, la *domus* di Amore e Psiche, databile nella prima metà del IV secolo d.C.¹⁴. Anche per il pavimento di Palazzo Valentini si può avanzare un'ipotesi di datazione

14. Cfr. *supra*, nota 6.

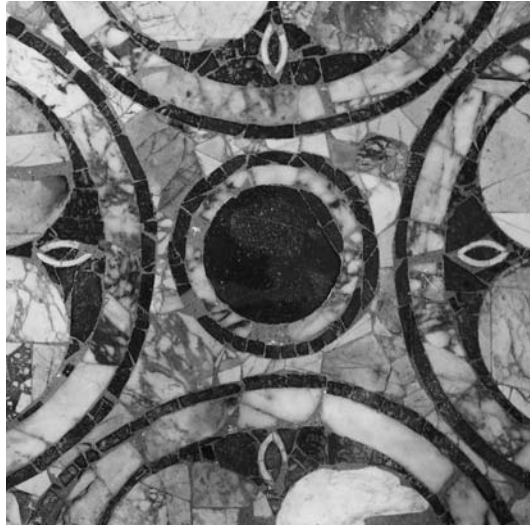


Fig. 6: Area delle cosiddette Piccole Terme, ambiente 14, formella in *opus sectile* ricostruita dal pavimento del piano superiore.

circoscritta alla prima metà del IV secolo, tra il 320 e il 350, datazione perfettamente consona alla ristrutturazione del *frigidarium*¹⁵.

La presenza di larghissime tracce di bruciato, assieme a notevoli fratture e a chiari segni di collassamento del pavimento del piano inferiore, ha permesso di ipotizzare che il complesso termale, già almeno in parte spogliato degli apparati decorativi, sia crollato a seguito di un incendio, provocato forse da una scossa tellurica, e non più riabilitato; il rinvenimento di una serie di anfore a ridosso del pavimento, schiacciate dal peso delle strutture crollate, permette di circoscrivere l'episodio tra la fine del V e i primi decenni del VI secolo, in epoca prossima al crollo, accompagnato da un incendio, ricostruibile anche per la *domus* B. Più tarda sembra la fine dei due ambienti

15. La cronologia sembra corrispondere alla datazione indicativa fornita dall'analisi al radiocarbonio delle travi lignee che sorreggevano il pavimento, dalla quale risulterebbe un range compreso tra il 328 e il 357 per il taglio del legno. L'analisi è stata eseguita dal Center of Isotopic Research on Cultural and Environmental Heritage, Caserta-Centro Regionale di Competenza per lo Sviluppo e il Trattamento dell'Innovazione applicata ai Beni Culturali e Ambientali. Colgo l'occasione per ringraziare Fabrizio Galadini, dell'Istituto Nazionale di Geofisica e Vulcanologia, per la gentile e sollecita disponibilità nell'anticiparmi i risultati dell'analisi.

della *domus* A, il cui abbandono si pone verso l'inizio del VII secolo.

Una fase successiva di modesta rioccupazione solo di alcuni ambienti ad una quota superiore ai crolli delle strutture, può collocarsi non prima della fine del VI secolo; alla piena età medievale e alla fase rinascimentale si ascrivono infine larghissimi interventi di spoliazione, i più tardi e sconvolgenti mirati all'ispezione del sito per alloggiare le fondazioni del Palazzo Bonelli-Valentini¹⁶.

Abbondante risulta essere, soprattutto nel complesso termale, l'uso del giallo antico dalle cave di Chemtou, in Tunisia, anche se per lo più in elementi di piccole dimensioni, di riutilizzo. Non sembrano invece provenire dalla decorazione architettonica dei nostri ambienti grossi scheggioni di fusti lisci di colonne, anch'esse in giallo antico, alcuni dei quali recano tracce dell'esposizione ad un forte calore, rinvenuti in fosse di spoliazione nell'area del *frigidarium*. Le loro notevoli dimensioni suggeriscono la provenienza da un monumento o complesso pubblico, come lo stesso Foro Traiano¹⁷. Piut-

16. Per le fasi post-antiche: cfr. le indicazioni preliminari in BALDASSARRI, *Indagini archeologiche a Palazzo Valentini: domus*, cit., pp. 381-3.

17. Già Pirro Ligorio comunque riferiva del rinvenimento nell'area di «molte cose di rovina di colonne grandissime del marmo giallo caristio, et macchiato di linee et macole rosse», oltre che di «marmo augustale verdeggiante», ossia di cipollino, attribuendole al portico del Foro Traiano: R. LANCIANI, *Storia degli scavi di Roma e notizie intorno alle collezioni di antichità*, I, Roma 1989; p. 217; II, Roma 1990, p. 123. Inoltre verso la fine del 1865, in occasione di lavori promossi da G. D. Valentini di costruzione del braccio trasversale del Palazzo che doveva concludere verso Sud il grande cortile e allo scopo anche di «rinvenire degli avanzi antichi interessantissimi appartenenti al Tempio di Traiano, da esso (scil. l'architetto Luigi Gabet, cui il Valentini aveva affidato i lavori) giudicati dover esistere in quella località» (Archivio di Stato di Roma, Commercio e Lavori Pubblici, busta 411, ex 407, fasc. 34, lettera di G. D. Valentini al Ministro Costantini Baldini del 3/1/1866), si rinvennero altri spezzoni di fusti di colonne in giallo antico, oltre ad alcuni in pavonazzetto e ad altri elementi architettonici attualmente conservati nei depositi dell'Ufficio Fori Imperiali, Rip.ne X AABBA del Comune di Roma: ASR, Ministero del Commercio, Belle Arti, Industria, Agricoltura e Lavori Pubblici, Busta 407, fasc. 34, lettera di G. D. Valentini al Ministro Costantini Baldini del 3/1/1866; cfr. già R. MENEGHINI, «Templum Divi Traiani», «BCAR», xcvii, 1996, pp. 52-3; vd. inoltre M. MILELLA, *Foro Traiano. Contributi per una ricostruzione storica e architettonica. I ritrovamenti*, «ArchClass», 41, 1989, pp. 55-6, n. 20; G. PIAZZESI, *Foro Traiano. Gli edifici: ipotesi ricostruttive*, «ArchClass», 41, 1989, pp. 192-8. Spezzoni di colonne in giallo antico vengono in luce inoltre poco prima, tra il 1736 e il 1741, nell'ambito della costruzione della chiesa del SS. Nome di Maria, e più tardi vengono venduti: A. MARTINI, M. L. CASANOVA, *SS. Nome di Maria. Le chiese di Roma illustrate*, Roma 1962, p. 46, nota 63.



Fig. 7: Area delle *domus*, ambiente 22, mosaico pavimentale del triclinio della *domus* A.

tosto abbondante è anche la presenza del porfido rosso egiziano, sempre comune in elementi di riutilizzo.

Una singolare presenza “africana”, anche se probabilmente solo a livello di ispirazione e di tradizione iconografica, sembra invece più chiaramente percepibile nella composizione del mosaico policromo della *domus* A, sul quale torniamo per qualche breve considerazione (FIG. 7). Le piccole dimensioni delle tessere sia nel tappeto centrale che nel bordo, la cura nella loro disposizione e nella resa di un sapiente gioco cromatico rivelano l’opera di maestranze di buona qualità al servizio di una committenza di grandi disponibilità economiche. I materiali utilizzati per le tessere sono marmi e calcari; i colori sono il bianco rosato, il giallo, il rossiccio, l’ocra, il grigio, il blu e il nero. Motivi geometrici caratterizzano sia il bordo, campito da una coppia di sinusoidi allacciate di colore nero su fondo bianco, sia il tappeto centrale, occupato da una composizione reticolata costituita da cordoni annodati che si svolgono dal bordo e formano una treccia a due capi policroma su fondo scuro, resa a rilievo grazie al cambio di colore. I cordoni generano cerchi grandi e piccoli tangenti, la cui disposizione dà origine a due ottagoni irregolari a lati concavi. Cerchi e ottagoni sono campiti da figurazioni, per lo più geo-



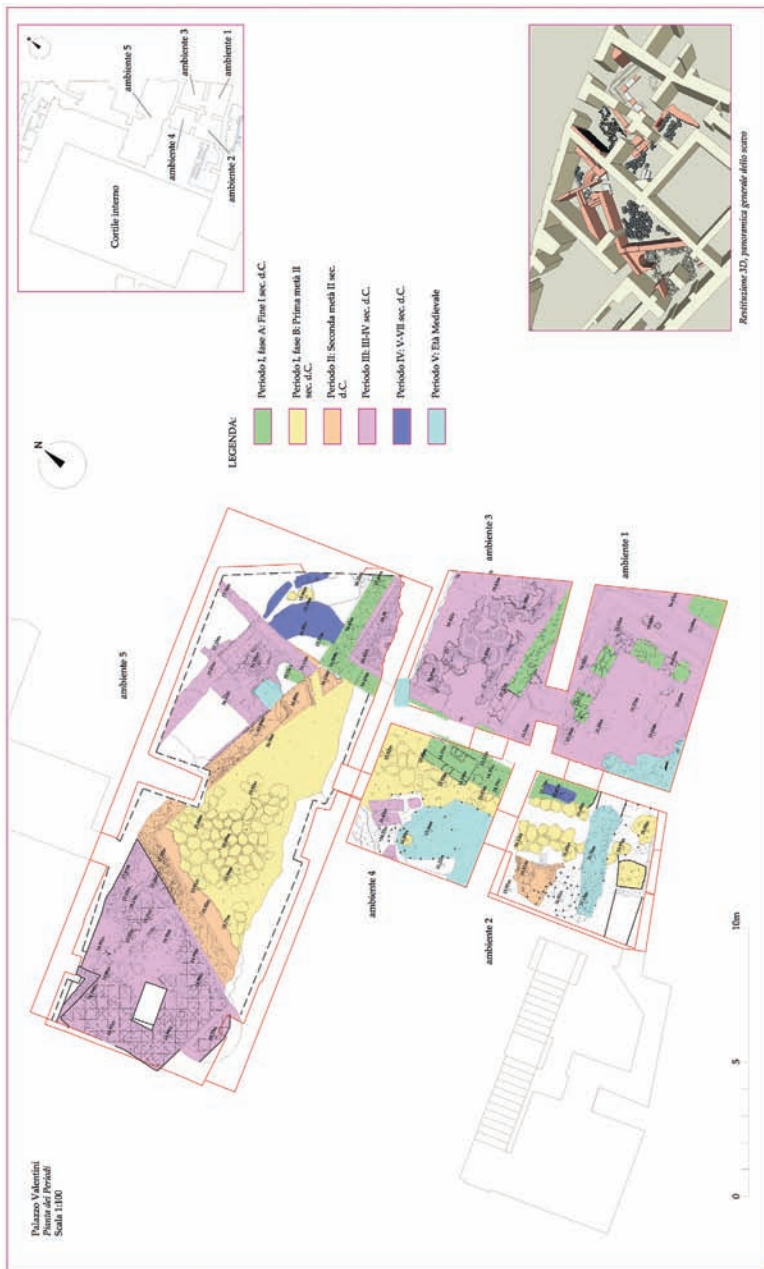
Fig. 8: Area delle *domus*, ambiente 22. Particolare del mosaico pavimentale del triclinio della *domus* A.

metriche, su fondo bianco, tutte diverse tra loro¹⁸ (FIG. 8). Degli ottagoni quello a ovest presenta un kantharos: il suo impiego potrebbe evocare situazioni conviviali o collegabili alla sfera dionisiaca e forse alludere alla funzione della sala stessa, l'altro è quasi totalmente perduto: resta solo un'alternanza di pelte contrapposte unite tra loro terminanti con foglie cuoriformi. In base a confronti è possibile ipotizzare la presenza di altri due ottagoni di risulta più a

18. Si elencano di seguito i motivi decorativi, rimandando, per una più estesa trattazione, a QUATTROCCHI, *I mosaici*, cit., pp. 83-91; BALDASSARRI, *Archaeological Excavations*, cit. Nei cerchi grandi si distinguono: una girandola policroma con crocetta quadripetala al centro, una stella centrale formata da due quadrati a lati concavi sovrapposti circondata da un giro di pelte, una corona centrale circondata da rami disposti a raggio desinenti in foglie cuoriformi e gigli trifidi, una corona centrale a lati concavi circondata da un giro di pelte, un nodo di Salomone circondata da una corona di diapason. Nei cerchi piccoli compaiono: il nodo a otto capi, la svastica, la rosetta a croce. I due ottagoni rimasti sono campiti dal kantharos circondato da foglie di vite e da un motivo perduto circondata da un giro di pelte terminanti con foglie a cuore, alternatamente contrapposte e unite tra loro da girali. Anche gli spazi laterali di risulta sono interessati da figurazioni vegetali (girali) e geometriche (fascia con denti di sega contrapposti), una diversa dall'altra.



Palazzo Valentini, planimetria generale degli scavi, scala 1:200.



Palazzo Valentini, area delle *domus*: pianta di periodizzazione delle emergenze archeologiche, scala 1:100.



1. Area delle *domus*, ambiente 22, triclinio (?) della *domus* A.



2. Area delle *domus*, ambiente 20, angolo NO del triclinio della *domus* A.



1. Area delle *domus*, ambiente 20, *domus* B, aula absidata, abside NE.



2. Area delle *domus*, ambiente 20, *domus* B, parete E dell'aula absidata.

nord. Gli spazi di risulta laterali compresi tra tappeto centrale e cornice sono occupati, su fondo bianco, da motivi vegetali e geometrici uno diverso dall'altro.

La tipologia decorativa della composizione gode di particolare favore nel mondo musivo romano e appartiene ad un repertorio figurativo assai diffuso in età tardoantica e in un ampio ambito geografico, testimoniato con continuità a partire dal III fino al VI sec. d.C. I rari motivi vegetali e figurati appaiono nel nostro mosaico chiaramente stilizzati e risolti in puri motivi geometrici. È proprio questa evidente tendenza alla stilizzazione, assieme alla tipologia decorativa, che suggeriscono una datazione dell'esemplare a cavallo tra la fine del III e l'inizio del IV sec. d.C., datazione confermata dal gusto per la policromia, tipico delle tendenze artistiche tardoimperiali.

Per l'impianto globale, caratterizzato da un uso concentrato di un vero e proprio campionario di motivi entro una struttura ben definita di cerchi di due dimensioni con ottagoni di risulta a lati concavi¹⁹, e per i singoli motivi, i confronti, se anche suggeriscono una lontana origine centro-italica²⁰, testimoniano una ripresa su larga scala nell'area africana, in cui la tipologia è largamente attestata già dal tardo II, nel III secolo e poi per tutto il IV secolo: così ad esempio a *Thysdrus* (El-Djem), nel triclinio della *Maison du Paon*, della prima metà del III sec.²¹, che presenta notevoli analogie compositive, a Sidi Daoud²², a Cartagine²³, a *Timgad*²⁴, esemplari tutti compresi

19. Per lo schema decorativo si veda G. SALIES, *Untersuchungen zu den geometrischen Gliederungsschemata römischer Mosaiken*, «BJ», 174, 1974, pp. 16-7, n. 60, pp. 165-7: Kreissystem IVb.

20. Così nel mosaico della caccia della *domus* di *Tifernum Mataurense* (S. Angelo in Vado), esemplare databile al I sec. d.C. o, al più tardi, all'inizio del II: G. DE MARINIS, P. QUIRI, *La domus di Tifernum Mataurense (S. Angelo in Vado): panorama generale*, in *Atti dell'Associazione Italiana per lo Studio e la Conservazione del Mosaico*, XI (Ancona, 16-19 febbraio 2005), a cura di C. ANGELELLI, Tivoli 2006, pp. 597-604, fig. 8.

21. A. MERLIN, *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique II. Afrique Proconsulaire*, suppl. 2, Paris 1915, pp. 13-4, n. 71d; L. FOUCHER, *Découvertes archéologiques à Thysdrus en 1960*, «Notes et documents», IV, Tunis 1961, pp. 8-11, tav. VI-1a; C. DULIÈRE, H. SLIM *et al.*, *Corpus des mosaïques de Tunisie*, III, 1, Tunis 1996, pp. 53-7, tav. XXXII, 19 a-c. (prima metà del III sec. d.C.).

22. G. PICARD, *Un thème du style fleuri dans la mosaïque africaine*, in *La Mosaïque gréco-romaine, Actes du Colloque international sur la mosaïque gréco-romaine*, (Paris, 29 Août-3 Septembre 1963) Paris 1965, p. 130, fig. 11.

23. P. GAUCKLER, *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique*, II. *Afrique Proconsulaire*, I, Paris 1910, p. 226, n. 671.

24. S. GERMAIN, *Les mosaïques de Timgad*, Paris 1969, p. 102, n. 142, tav. XLVI.

nell'ambito del III secolo; ma assonanze stilistiche si riscontrano anche con mosaici di disegno leggermente differente, come il mosaico delle protomi dall'omonima casa di Utica della metà del III sec.²⁵. Notevoli somiglianze tipologiche si hanno poi con esemplari di IV secolo, come il pavimento del *frigidarium* delle terme annesse a una villa, scoperte nel 1958 ad Henchir Safia in Algeria²⁶, quello del *calidarium* delle cd. Terme di Traiano ad Acholla²⁷ e con il mosaico della sala C della basilica di Hippona²⁸.

In area italica invece la presenza precoce non ha largo seguito fino alla tarda antichità: a parte l'isolato caso degli *Hospitalia* di Villa Adriana di II sec.²⁹, in area romano-urbana si manifesta solo a partire dalla fine del III-inizio del IV sec. con un esemplare rinvenuto nei pressi della chiesa di S. Lorenzo in Lucina e ora a Palazzo Almagià³⁰, con il nostro mosaico di Palazzo Valentini e con il pavimento musivo del vestibolo di accesso al *frigidarium* della villa messa in luce lungo via Carciano, in località S. Eusebio, non lontano dalla via Tiburtina, genericamente datato dagli scopritori al IV sec.³¹. Utilizzato anche come decorazione della volta anulare del mausoleo di Costantina³², il motivo trova solo più tardi una larga

25. M. A. ALEXANDER, S. BESROUR, M. ENNAÏFER, *Corpus des mosaïques de Tunisie*, 1. *Utique. Les mosaïques sans localisation précise*, Tunis 1976, pp. 21-2; n. 272, tavv. XIII-XIV.

26. J. LASSUS, *L'archéologie algérienne en 1958*, «Libyca», 7, 1959, p. 337, fig. 95; ID., *Contribution aux Fasti Archaeologici*, 13, 1958, n. 6576, tav. XXXVII.

27. G. PICARD, *Les mosaïques d'Acholla*, «Études d'Archéologie classique», 2, 1959, p. 80, nota 1, tav. xv.

28. E. MAREC, *Monuments chrétiens d'Hippone ville épiscopale de Saint Augustin*, Paris 1958, pp. 109-10, fig. 17, tav. 104c.

29. M. DE FRANCESCHINI, *Villa Adriana. Mosaici, pavimenti, edifici*, Roma 1991, p. 50, HS 20.

30. M. E. BLAKE, *Mosaics of Late Empire in Rome and Vicinity*, «MAAR», XVII, 1940, pp. 99-100, tav. 19.2.

31. C. CALCI, *Roma oltre le mura. Lineamenti storico topografici del territorio della V circoscrizione*, Roma 1998, pp. 78-82, 192-4; C. CALCI, Z. MARI, *Via Tiburtina*, in PH. PERGOLA, R. SANTANGELI VALENZANI, R. VOLPE (a cura di), *Suburbium. Il suburbio di Roma dalla crisi del sistema delle ville a Gregorio Magno*, Roma 2003, pp. 175-209, fig. 8.

32. H. STERN, *Les mosaïques de l'église de Sainte-Constance à Rome*, «DOP», 12, 1958, pp. 159-218; A. A. AMADIO, *I mosaici di Santa Costanza*, (Xenia. Quaderni, 7) Roma 1986; H. BRANDENBURG, *Le prime Chiese di Roma: IV-VII secolo. L'inizio dell'architettura ecclesiastica occidentale*, Milano 2004, fig. p. 79; S. PIAZZA, *I mosaici esistenti e perduti a Santa Costanza*, in *L'orizzonte tardoantico e le nuove immagini* 312-468,

diffusione in ambito italico, ma al di fuori di Roma³³, come in due tappeti musivi del primo impianto della basilica di Verona, la cd. chiesa A³⁴, risalente alla seconda metà del IV secolo, in cui potremmo supporre l'utilizzo dello stesso cartone servito al nostro mosaico, pur con una maggiore quantità di elementi decorativi vegetali. Solo più tardi si diffonde in ambito provinciale, gallico e iberico e, tra la fine del V e l'inizio del VI sec., in area greco-illirica e orientale³⁵.

La tipologia quindi, largamente sviluppata in area africana nel corso del III sec., potrebbe essere stata importata e tradotta altrove, al seguito probabilmente di maestranze di formazione – prossima o remota – africana: in primo luogo in area italica e in particolare centro-italica, dove fra l'epoca tetrarchica e quella costantiniana la presenza di maestranze di formazione africana è attestata in costruzioni o ristrutturazioni di *villae* suburbane o di complessi termali urbani, a fianco di maestranze di tradizione locale, risalente alle esperienze musive medioimperiali³⁶. Una fusione e una commistione delle esperienze lavorative, supportata da una vasta circolazione dei cartoni figurativi deve aver determinato la larga diffusione dei motivi, assunti e rielaborati variamente secondo il gusto e le possi-

1. *Corpus*, a cura di M. ANDALORO, (La pittura medievale a Roma, 1), Milano 2006, pp. 53-86; in *RAC*, s.v. *Kuppel* [A. ARBEITER], II, 173, 2007, cc. 488-517; J. J. RASCH, A. ARBEITER, *Das Mausoleum der Constantina in Rom* (Spätantike Zentralbauten in Rom und Latium, 4), Mainz am Rhein 2007; S. TORTORELLA, *Mausolei imperiali tardo-antichi: le decorazioni pittoriche e musive delle cupole*, in *Monumenta. I Mausolei romani, tra commemorazione funebre e propaganda celebrativa*, Atti del Convegno di studi (Monte Porzio Catone, 25 ottobre 2008), a cura di M. VALENTI, Roma 2010, pp. 136-40.

33. Si rimanda in proposito, per un elenco delle testimonianze, a QUATTROCCHI, *I mosaici*, cit., pp. 89-90.

34. F. RINALDI, *Mosaici antichi in Italia. Regione Decima, Verona*, Roma 2005, pp. 145-8; ID., *Mosaici e pavimenti del Veneto. Province di Padova, Rovigo, Verona e Vicenza (1 sec. a.C.-VI sec. d.C.)*, Roma 2007, pp. 182-4.

35. P. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *I mosaici pavimentali paleocristiani in Grecia. Contributo allo studio e alle relazioni tra i laboratori*, in *Corso di cultura sull'arte ravennate e bizantina. La Grecia paleocristiana e bizantina.*, XXXI (Ravenna, 7-14 aprile 1984), Ravenna 1984, pp. 67-72; L. M. DE MATTEIS, *Mosaici di Cos. Dagli scavi delle missioni italiane e tedesche (1900-1945)*, Atene 2004, pp. 68-71; QUATTROCCHI, *I mosaici*, cit., pp. 88-91.

36. Così a Volterra, dove i mosaici delle terme di San Felice si ispirano alla produzione africana, mentre le più tarde Terme del Teatro presentano motivi geometrici: C. CORVO, *Le Terme*, in M. MUNZI, N. TERRENATO, *Volterra. Il teatro e le terme. Gli edifici, lo scavo, la topografia*, Firenze 2000, pp. 86-92.

bilità della committenza che, nel caso dell'esemplare di Palazzo Valentini, caratterizzato dalla raffinata esecuzione e dal desiderio di varietà, si configura ancora una volta per l'alto livello sociale e la grande disponibilità economica.

Nulla possiamo al momento dire sui proprietari, nonché sugli eventuali affittuari che si sono avvicinati nella o nelle due *domus*: caratterizzate dalla centralità topografica, dalla vastità e dall'articolazione dei vari settori e ambienti, tipico delle grandi *domus* tardoantiche di Roma, e dalla ricchezza degli apparati decorativi, appartenevano sicuramente ad esponenti della classe sociale più elevata, senatori e alti dignitari. Sembra appropriato al proposito citare i due nomi iscritti letti sulle fistule plumbee rinvenute all'inizio del Novecento nelle strutture abitative messe in luce sotto il vicino Palazzo delle Assicurazioni Generali³⁷: *Flavius Asterius vir clarissimus*, console nel 494 e possessore di un sedile nel Colosseo, poeta e uomo di lettere, autore fra l'altro di *subscriptions* alle opere di Virgilio³⁸, e un *Laurentius vir clarissimus*, forse proprio il *vir clarissimus, palatinus*, finanziatore di parte del pavimento marmoreo della chiesa di S. Eufemia a Grado³⁹.

37. I risultati dello sterro, eseguito tra il 1902 e il 1904, sono riportati in: G. GATTI, *Notizie di recenti trovamenti di antichità in Roma e nel suburbio*, «BCAR» XXX, 1902, pp. 285-99; ID., *Roma. Nuove scoperte nella città e nel suburbio*, «NSC», 1902, pp. 554-5, 627-9; ID., *Notizie di recenti trovamenti di antichità in Roma e nel suburbio*, «BCAR», XXXI, 1903, pp. 274-302, 365-73; ID., *Roma. Nuove scoperte nella città e nel suburbio*, «NSC», 1903, pp. 120-2, 199-201, 225-7, 509-13, 600-3; ID., *Notizie di recenti trovamenti di antichità in Roma e nel suburbio*, «BCAR», XXXII, 1904, pp. 75-92, 341-6; V. SANTA MARIA SCRINARI, *La consistenza archeologica del sito, in Palazzo delle Generali a Piazza Venezia*, Roma 1993, pp. 17-44; R. MENEGHINI, «*Templum Divi Traiani*», «BCAR», XCVII, 1996, pp. 53-4. Le fistule furono messe in luce soprattutto nel settore nord-occidentale del cantiere, al di sotto di un'area aperta basolata: G. GATTI, *Notizie di recenti trovamenti di antichità in Roma e nel suburbio*, «BCAR», XXX, 1902, pp. 286-7. Cfr. ora per le interessanti osservazioni L. CUCINOTTA, *L'isolato imperiale sotto il Palazzo delle Assicurazioni Generali di Venezia in Piazza Venezia a Roma*, Tesi di laurea in Archeologia e Storia dell'Arte greca e romana, Sapienza Università di Roma, Facoltà di Scienze umanistiche, Lettere e Filosofia, Lingue Patrimonio Culturale, a.a. 2010-11.

38. Sul personaggio cfr. E. LA ROCCA, *Passeggiando intorno ai Fori Imperiali, in Imaging Ancient Rome, Documentation, Visualization, Imagination, Proceedings of the Third Williams Symposium on Classical Architecture*, (Rome, May 20-23, 2004), Portsmouth 2006, ed. by L. HASELBERG, J. HUMPHREY, «JRA», suppl., 61, pp. 141-2, con bibliografia precedente; l'iscrizione del Colosseo è riportata in *CIL* VI, 32203.

39. *CIL* V, 1592; G. GATTI, *Notizie di recenti trovamenti di antichità in Roma e nel suburbio*, «BCAR», XXX, 1902, p. 286; SCRINARI, *La consistenza archeologica*, cit., p. 24; BALDASSARRI, *Indagini archeologiche a Palazzo Valentini: domus*, cit., p. 67.

Alessia Morigi
Città in transizione:
forma e urbanistica del potere a Sarsina
tra paganesimo e cristianesimo

L'apertura di nuovi scavi e un aggiornamento dell'analisi tecnica e del rilievo dei resti archeologici già noti hanno consentito a Sarsina la ricostruzione del paesaggio urbano di età cristiana. È stato così possibile individuare i caratteri tipologici e insediativi del nuovo polo ecclesiastico e fotografarne la sequenza edilizia dalla tarda antichità al medioevo. La valutazione dell'assetto topografico del quadrante forense nel passaggio dall'età romana a quella medievale ha inoltre permesso di comparare forme e linguaggi del potere nella transizione dalla Sarsina pagana a quella cristiana.

Parole chiave: Sarsina, urbanistica, tarda antichità, battistero, cattedrale.

Il recente aggiornamento della carta archeologica di Sarsina tardoantica e alto-medievale¹ si è arricchito dei risultati di nuovi scavi e acquisizioni, intervenuti a meglio delineare il volto della città dopo la fine dell'antichità. Si sono così potute evidenziare le linee guida della transizione del paesaggio urbano dall'età romana a quella tardo-antica. Particolare rilievo ha assunto la ricostruzione del quadrante centrale dell'abitato, che ha conservato un'ininterrotta continuità di vita dalla nascita dell'insediamento sino a oggi, con sostanziale persistenza delle funzioni direzionali in esso concentrate².

* Alessia Morigi, Dipartimento di Antichistica, Lingue, Educazione e Filosofia, Università degli Studi di Parma.

1. C. GUARNIERI, *Sarsina tra tarda antichità ed alto medioevo. Primi spunti per una ricostruzione dell'assetto urbano*, in A. DONATI (a cura di), *Storia di Sarsina*, 1. *L'età antica*, Cesena 2008, pp. 763-96; A. MORIGI, *Dalla Sarsina pagana alla Sarsina cristiana: la forma urbana tardoantica e altomedievale*, in M. MENGZZI (a cura di), *Storia di Sarsina*, 2. *L'età medievale*, Cesena 2010, pp. 17-54; C. GUARNIERI, *I fora di Faenza e Sarsina. Nuovi dati*, in *I complessi forensi della Cisalpina romana, Atti del Convegno di Studi (Pavia, 12-13 marzo 2009)*, a cura di S. MAGGI, Firenze 2011, pp. 151-66.

2. Per un approfondimento del tema, proposto in questa sede in forma breve, cfr.



Fig. 1: Sarsina, la cattedrale romanica di San Vicinio, agli inizi del Novecento.

L'antico foro è infatti sopravvissuto, nelle sue componenti spaziali e funzionali, fino all'attuale piazza Plauto, dove il segno del potere ecclesiastico si traduce tuttora nell'affacciarsi sulla piazza della cattedrale di San Vicinio³ (FIG. 1). Piazza e cattedrale sono quindi fossili, rispettivamente, dell'assetto urbanistico di età romana e di quello di età medievale, in un passaggio di forme e significati dagli spazi delle istituzioni civili a quelli delle gerarchie ecclesiastiche che muta progressivamente i sistemi di linguaggi e di valori.

Se modalità e tendenze di questa transizione sono, in linea di massima, note nelle loro valenze topografiche e simboliche, più complessa è la loro traduzione in pianta nella concretezza dei singoli casi applicativi. Manca, infatti, la documentazione delle fasi tarde, a lungo trascurate dalla ricerca sul terreno, più attenta a registrare la piena antichità. I centri con continuità di vita non agevolano, inoltre, la ricostruzione del tessuto connettivo della città, ovvero di quegli elementi, più deperibili, direttamente coinvolti nei minimi cambiamenti e nelle dissezioni che caratterizzano il passaggio dalla cultura insediativa pagana a quella cristiana.

A. MORIGI, *Dal tempio alla cattedrale. Verso la risemantizzazione dello spazio urbano sarsinate*, in MENGGOZZI (a cura di), *Storia di Sarsina*, 2. *L'età medievale*, cit., pp. 55-95.

3. X. BARRAL I ALTET, *La cattedrale di Sarsina tra romanico e neoromanico*, in MENGGOZZI (a cura di), *Storia di Sarsina*, 2. *L'età medievale*, cit., pp. 717-56.

Sarsina offre l'occasione per superare parte di questi ostacoli ed esaminare nel dettaglio il paesaggio urbano in transizione. L'apertura di uno scavo nell'area presso la cattedrale e il rinvenimento di nuovi documenti d'archivio hanno, infatti, inaugurato nuove prospettive di ricerca, rivitalizzando l'attenzione sul tema della forma urbana tardo-antica⁴. La scoperta del nucleo primitivo della città cristiana documenta, in questo senso, il più importante fattore di rinnovamento istituzionale e culturale sarsinate, ovvero l'avvento del cristianesimo e la sua traduzione concreta a livello insediativo.

Il settore interessato è quello a est di piazza Plauto, che vede, nella sua sistemazione attuale, via Quattro Novembre dividere l'area della fabbrica romanica della cattedrale da un plesso abitativo moderno. In questa zona alloggiavano strutture, in parte note e in parte messe in luce dallo scavo, che, per cronologia tarda e ubicazione nelle adiacenze della cattedrale medievale, hanno indotto all'ipotesi dell'esistenza di un complesso episcopale (FIG. 2).

Il primo edificio, localizzato in vicolo Aurigemma, ci riporta all'assetto del quadrante in età romana⁵ (FIG. 3). Si tratta di resti di un rudere curvilineo, del quale la conduzione non stratigrafica dello scavo ha assai pregiudicato la lettura. Dopo alterne proposte identificative, controlli metrologici e un aggiornamento del rilievo⁶ (FIG. 4), è stato identificato con un'articolata struttura mistilinea di tipo assiale conformata a emiciclo, affacciata verso il foro, coincidente con il complesso votivo del notevole locale Caio Cesio Sabino, costruito tra la prima e la media età imperiale⁷. La tipologia è

4. Sullo scavo cfr. GUARNIERI, *Sarsina tra tarda antichità ed alto medioevo*, cit., pp. 763-96; J. ORTALLI, *Variabili di sistema nella tarda antichità: i nuovi assetti territoriali e l'epilogo di Sarsina romana*, in *Atti del Convegno "Sarsina e la Valle del Savio tra Roma e Ravenna" (Sarsina 2008)*, a cura di M. MENGOZZI, Cesena 2009, pp. 71-101; C. GUARNIERI, *Lo scavo di via IV novembre a Sarsina: nuovi spunti di riflessione per la topografia urbana in età tardoantica ed altomedievale*, in *Atti del Convegno "Sarsina e la Valle del Savio tra Roma e Ravenna"*, cit., pp. 103-18.

5. Cfr. la localizzazione topografica in GUARNIERI, *Sarsina tra tarda antichità ed alto medioevo*, cit., n. 14; MORIGI, *Dalla Sarsina pagana alla Sarsina cristiana*, cit., n. 16. Sul settore in età romana, cfr. J. ORTALLI, *Topografia di Sarsina romana: assetto urbanistico e sviluppo architettonico*, in L. QUILICI, S. QUILICI GIGLI (a cura di), *Architettura e pianificazione urbana nell'Italia antica*, Roma 1997, pp. 152-3; A. MORIGI, *Sarsina e la Valle del Savio: la "forma" della città e del territorio*, in DONATI (a cura di), *Storia di Sarsina*, 1. *L'età antica*, cit., pp. 78-9.

6. Sulla storia degli studi sul monumento cfr. MORIGI, *Dalla Sarsina pagana alla Sarsina cristiana*, cit., pp. 25-7; EAD., *Dal tempio alla cattedrale*, cit., pp. 58-61.

7. ORTALLI, *Variabili di sistema nella tarda antichità*, cit., pp. 88-96.

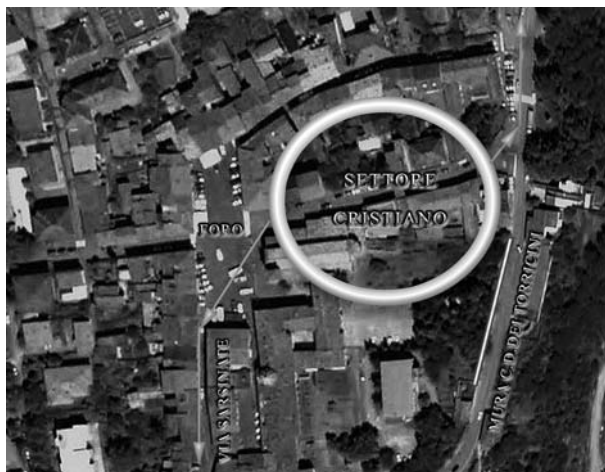


Fig. 2: Ipotesi di localizzazione del settore cristiano tardo-antico e alto-medievale.



Fig. 3: I resti di vicolo Aurigemma nella sistemazione attuale.

quella, tradizionale, della grande esedra porticata, generalmente a sviluppo semicircolare, focalizzata sull'asse mediano dell'emiciclo tramite l'inserimento di un'abside a pianta quadrangolare o curvilinea. Sulla fabbrica romana si imposta una sopraelevazione in mattoni, internamente concava ed esternamente poligonale, verosimil-

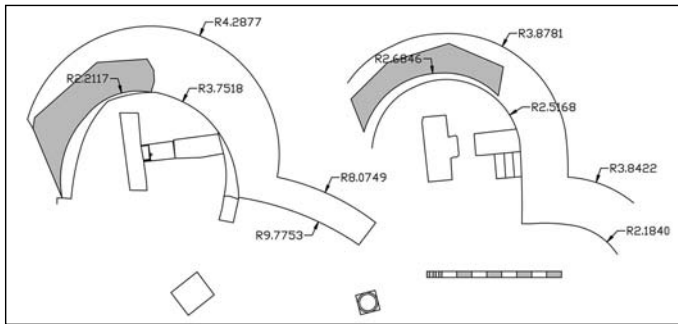


Fig. 4: I resti di vicolo Aurigemma nel rilievo recente del 2006 (a sinistra) e in quello del 1962 (a destra) (da J. Bogdani, *Sarsina (FC). Rilievo topografico planoaltimetrico e posizionamento nel contesto urbano*, in [www.groma.info!](http://www.groma.info/)).

mente ottagonale. L'emicyclo inferiore si conferma disassato rispetto a quello superiore e, quindi, defunzionalizzato all'atto della sopraelevazione, forse ridotto a basamento dell'ottagono in laterizio.

In assenza di dati stratigrafici e con rinvenimenti materiali nel settore poco diagnostici, che si spalmano dalla tarda antichità all'alto medioevo⁸, ci soccorrono nell'attribuzione i nuovi dati emersi dalle recenti indagini nella vicinissima via Quattro Novembre⁹. Nel VI secolo d.C. si manifestano, qui, consistenti cambiamenti, sostanziatosi nell'occupazione della sede stradale romana da parte di edifici che assumeranno, tra il IX e l'XI secolo d.C., caratteri monumentali, con pertinenze che giungeranno al limite del terrazzo urbano romano, ribadito topograficamente, anche in età altomedievale, dalla costruzione di muri imponenti. Le possenti strutture murarie potrebbero essere interpretate come i resti di un grande muro di confine e di recinzione¹⁰ della nuova area monumentale cristiana, a difesa del comparto episcopale, come proverebbe la cinta realizzata nel XVII secolo dal vescovo conte, leggibile ancora nel Catasto Pontificio nella zona dei cosiddetti Torricini¹¹ (FIG. 5). Lo stesso Catasto Pontificio del 1814 e del 1883 è strumento fonda-

8. MORIGI, *Dal tempio alla cattedrale*, cit., pp. 61-2; P. PORTA, *Sarsina cristiana: architettura, arte e apparati liturgici tra tarda antichità e medioevo*, in MENGOLZI (a cura di), *Storia di Sarsina*, 2. *L'età medievale*, cit., pp. 757-829.

9. GUARNIERI, *Sarsina tra tarda antichità ed alto medioevo*, cit., pp. 777-80; EAD., *Lo scavo di via IV novembre a Sarsina*, cit., pp. 103-18.

10. Ivi, p. 112.

11. ORTALLI, *Variabili di sistema nella tarda antichità*, cit., p. 85.



Fig. 5: Catasto Pontificio (1814) con graficizzazione della rete stradale post-antica.

mentale per la ricostruzione delle dinamiche topografiche post-antiche, e registra puntualmente la rottura dell'equilibrio modulare delle *insulae* e il collasso dell'ossatura stradale romana: il decumano che si immetteva in piazza perpendicolarmente al lato orientale del foro scompare; le vie ad oriente della piazza vengono attratte dal polo centrifugo della cattedrale¹², compresa la deriva a sud di via Cesio Sabino, che nella sua parte iniziale ripercorreva un decumano¹³; vicolo Aurigemma va a collegare le attuali via Cesio Sabino e via Quattro Novembre con un andamento condizionato dalla presenza dell'edificio ottagonale, a guisa di un circuito di servizio; la via che raggiunge l'ottagono prende il nome di "Strada della Fonte", con evidente riferimento a un battistero cristiano, probabilmente nell'ambito del processo di monumentalizzazione degli

12. G. SUSINI, *Poleografia sarsinate*, «Studi romagnoli», 5, 1964, pp. 211-2.

13. GUARNIERI, *Lo scavo di via IV novembre a Sarsina*, cit., p. 111 e fig. 6.

impianti battesimali documentato in Cisalpina a partire dal VI secolo d.C.¹⁴, che a Sarsina si concentrerebbe, come altrove in Italia settentrionale¹⁵, vicino alla cattedrale.

L'insieme di queste indicazioni parrebbe autorizzare l'identificazione dell'ottagono laterizio con un battistero, che, insieme al limitrofo complesso episcopale, avrebbe condizionato la sistemazione urbana dell'*insula* circostante. I caratteri tecnici dell'edificio ottagonale confermerebbero questa ipotesi¹⁶. In San Giovanni alle Fonti a Milano¹⁷ si ritrova, infatti, lo stesso ottagono laterizio, per una datazione alla seconda metà del IV secolo d.C., in linea con l'attività del vescovo Ambrogio¹⁸. La tecnica edilizia impiegata, a doppio paramento murario con nucleo interno di opera a sacco, è ben documentata in ambito ambrosiano nella seconda metà del IV secolo d.C.¹⁹ e, in generale, negli edifici paleocristiani milanesi e romani: essa si differenzia sostanzialmente da quella cosiddetta ravennate a mattone pieno di V e VI secolo d.C., che vede murature costruite interamente in laterizio²⁰.

Dal punto di vista topografico e urbanistico, la presenza del battistero e del primitivo nucleo della cattedrale sul lato est della piazza cambiano la percezione dei poteri dopo l'avvento dei nuovi gruppi ecclesiastici. Un isolato trapezoidale, affacciato sul foro antico,

14. G. CANTINO WATAGHIN, M. CECHELLI, L. PANI ERMINI, *L'edificio battesimale nel tessuto della città tardoantica e altomedievale in Italia*, in *L'edificio battesimale in Italia. Aspetti e problemi. VIII Congresso nazionale di Archeologia cristiana (Genova-Sarzana-Albenga-Finale Ligure-Ventimiglia 1998)*, Bordighera 2001, pp. 251-2.

15. Cfr. i numerosi esempi nel volume *L'edificio battesimale in Italia*, cit. e, in particolare, M. FALLA CASTELFRANCHI, *L'edificio battesimale in Italia nel periodo paleocristiano*, pp. 267-301.

16. A. CAGNANA, T. MANNONI, E. SIBILIA, *Metodi di datazione delle opere murarie dei battisteri paleocristiani*, in *L'edificio battesimale in Italia*, cit., pp. 867-89.

17. R. BUDRIESI, *Nuove ricerche sulle origini della cattedrale di Sarsina*, «Atti e memorie della Deputazione di Storia patria per le Province di Romagna», 50, 1999, pp. 354-8.

18. CAGNANA, MANNONI, SIBILIA, *Metodi di datazione delle opere murarie dei battisteri paleocristiani*, cit., pp. 872-4. Lo stesso proto-vescovo sarsinate Vicinio si sarebbe inserito nell'attività evangelizzatrice promossa da Ambrogio (R. SAVIGNI, *Sarsina nell'alto medioevo*, in MENGOCCHI, a cura di, *Storia di Sarsina*, 2. *L'età medievale*, cit., p. 109).

19. Varie esemplificazioni sono proposte in V. RIGHINI, *Materiali e tecniche da costruzione in età tardoantica e altomedievale*, in A. CARILE (a cura di), *Storia di Ravenna*, 2. *Dall'età bizantina all'età ottomana*, Venezia 1991, p. 200.

20. Ivi, p. 215.

circondato da un circuito di mura che lo marcano otticamente e funzionalmente, configura un'*insula* consacrata alla celebrazione del culto²¹. Le strade interne vengono rimodulate in funzione dei nuovi edifici e quelle esterne si dispongono in senso radiale, in linea con la progressiva centralizzazione delle valenze semantiche, come prova l'assetto catastale dei terreni circostanti²² (FIG. 6). Dal punto di vista della programmazione urbana, resta il fossile guida della viabilità romana rappresentato dalla via Sarsinate²³, che attraversa il quartiere ecclesiastico lungo il vecchio decumano di via Quattro Novembre o lo costeggia sui lati settentrionale e quindi occidentale, circa in linea con le attuali via Cesio Sabino e via Guerrin Cappello (FIG. 7). La persistenza di questi attraversamenti si spiega con la forte tenuta del binomio complesso episcopale-via Sarsinate²⁴, fondamentale nella genesi e promozione del pellegrinaggio medievale di ambito locale²⁵. Siamo, insomma, davanti a una risistemazione epocale, che

21. SUSINI, *Poleografia sarsinate*, cit., pp. 211-2; GUARNIERI, *Sarsina tra tarda antichità ed alto medioevo*, cit., p. 779.

22. ORTALLI, *Variabili di sistema nella tarda antichità*, cit., p. 87.

23. A. MORIGI, *La via Sarsinate ed i collegamenti attraverso la valle del Savio*, in L. QUILICI, S. QUILICI GIGLI (a cura di), *Agricoltura e commerci nell'Italia antica*, Roma 1995, pp. 169-78; L. MARALDI, *La via Sarsinate da Cesena al crinale appenninico. Ipotesi di un tracciato*, in *La val di Bagno. Contributi per una storia. II Convegno di studi storici "L'alta valle del Savio tra Romagna e Toscana dal medioevo al Novecento" (Bagno di Romagna 1991)*, Bagno di Romagna 1995, pp. 31-54; EAD., *La viabilità romana fra alta valle del Savio e alta valle del Tevere*, in G. FABBRI, G. MARCUCCINI (a cura di), *Comunità e vie dell'Appennino tosco-romagnolo*, Bagno di Romagna 1997, pp. 33-46; A. MORIGI, *L'età antica*, in E. TURCI (a cura di), *Storia di Mercato Saraceno*, Cesena 2003, pp. 11-49; MORIGI, *Sarsina e la Valle del Savio*, cit., pp. 38-62. Sulle fasi post-antiche cfr. C. MAMBRINI, G. MARCUCCINI, W. ROSSI VANNINI, "Vie dei Romani" nella provincia di Forlì-Cesena, Bagno di Romagna 1995; S. FABIANI, *La strada dell'Alpe (Romitorio-Gualchiere-Nasseto-Castel dell'Alpe)*, Bagno di Romagna 1996; M. MENGOSZI, *Strade e pellegrini in valle Savio*, «Studi romagnoli», 51, 2000, pp. 755-94; G. ASSORATI, *L'Appennino romagnolo in età bizantina a partire dalla "Ravennatis Anonymi Cosmographia"*, in *Atti del Convegno "Sarsina e la valle del Savio tra Roma e Ravenna"*, cit., pp. 282-4.

24. ORTALLI, *Topografia di Sarsina romana*, cit., fig. 2. Via Quattro Novembre e via Roma hanno assunto la loro odierna conformazione solo nel 1921 (GUARNIERI, *Sarsina tra tarda antichità ed alto medioevo*, cit., nota 51) ma perpetuano due antiche direttrici itinerarie, come dimostra il fatto che due stessi assi decumanali, ovviamente con ampiezza ridotta, risultano attestati tra le principali strade di Sarsina anche nella cartografia storica pre-ottocentesca (*Regione Emilia-Romagna, Carta dell'insediamento storico, Mercato Saraceno*, Bologna 1977, p. 34, riferimento di dettaglio nella tavola F.° 108 IV N.E.).

25. MENGOSZI, *Strade e pellegrini in valle Savio*, cit., pp. 755-94.



Fig. 6: La riorganizzazione della rete stradale intorno alla cattedrale in seno all'impianto ortogonale romano.

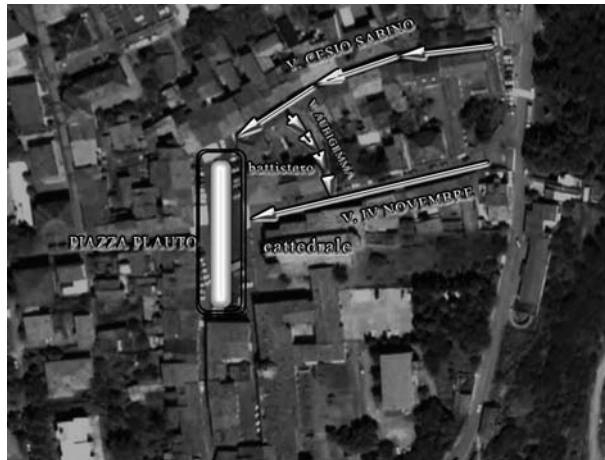


Fig. 7: Rimodulazione del sistema stradale urbano intorno alla cattedrale.

adombra un palinsesto urbano di notevole complessità, con primato urbanistico della porzione orientale della città, deputata ad accogliere i nuovi monumenti del culto cristiano e gli edifici rappresentativi del potere religioso²⁶. Il contesto è quello della primitiva “cristianizzazione”, dell’evangelizzazione della valle del Savio promossa dall’anacoreta vescovo Vicinio in età ambrosiana²⁷, della strutturazione ecclesiastica²⁸ a partire dal VI secolo d.C. col vescovo Gudila, fino ai caratteri monumentali della cattedrale romanica del IX secolo d.C.²⁹. Un progetto edilizio importante in quell’epoca sarebbe indirettamente confermato anche dagli scarni documenti del cristianesimo sarsinate rappresentati dall’iscrizione funeraria con menzione del *depositus* e dal passo di Cassiodoro³⁰.

Alcuni atti notarili³¹ ci consentono, spingendoci ancora oltre, di ricostruire gli esiti medievali del battistero e, di conseguenza, le tappe avanzate della storia insediativa dell’*insula*. Si ha infatti notizia,

26. ORTALLI, *Variabili di sistema nella tarda antichità*, cit., p. 84.

27. C. DOLCINI, *La vita di San Vicinio*, in M. MENGOZZI (a cura di), “*Ecclesia S. Vicinii*”. *Per una storia della diocesi di Sarsina*, Cesena 1991, pp. 3-18; M. MENGOZZI, *Vita e miracoli di San Vicinio*, Cesena 2007, p. 10; G. ASSORATI, *Panoramica prosopografica sui più antichi cristiani dell’attuale Emilia Romagna*, «*Pagani e cristiani. Forme ed attestazioni di religiosità del mondo antico in Emilia*», 7, 2008, p. 115; M. MENGOZZI, *La vita e il culto di San Vicinio*, in W. ROSSI VANNINI (a cura di), *Il cammino di San Vicinio. Nella terra del santo taumaturgo tra natura e storia*, Forlì 2009, pp. 22-7. Sulle valenze poleogenetiche della funzione del vescovo tardo-antico cfr. A. M. ORSELLI, *San Vicinio e Sarsina: quale rapporto di patrocinio?*, in MENGOZZI (a cura di), *Storia di Sarsina*, 2. *L’età medievale*, cit., p. 101; sul rapporto tra il proto-vescovo Vicinio e l’attività evangelizzatrice promossa da Ambrogio, cfr. SAVIGNI, *Sarsina nell’alto medioevo*, cit., p. 109.

28. Sulla possibilità, ad oggi non documentata, di una sede episcopale sarsinate fin dal IV secolo d.C., cfr. SAVIGNI, *Sarsina nell’alto medioevo*, cit., p. 109 e nota 9.

29. Per riferimenti di carattere generale cfr. A. M. ORSELLI, *Organizzazione ecclesiastica e momenti di vita religiosa alle origini del cristianesimo emiliano-romagnolo*, in A. BERSELLI (a cura di), *Storia dell’Emilia Romagna*, Bologna 1975, p. 310; ASSORATI, *Panoramica prosopografica*, cit., pp. 95-135. Sullo specifico ambito sarsinate si rinvia a R. BUDRIESI, *Nuove ricerche sulle origini della cattedrale di Sarsina*, cit., p. 354.

30. *Variae*, II, 18 e *CIL* XI, 6602.

31. M. ABATI, P. CAMPORESI, *Pieviati e territorio*, in MENGOZZI (a cura di), *Storia di Sarsina*, 2. *L’età medievale*, cit., pp. 312-3. Sulla presenza e distribuzione delle pievi nella valle del Savio cfr. anche M. ABATI, M. MENGOZZI, *L’età medievale*, in TURCI (a cura di), *Storia di Mercato Saraceno*, cit., p. 58. Sulle pievi sarsinate cfr. C. CURRADI, *Pievi sarsinate. Documenti e problemi*, in MENGOZZI (a cura di), “*Ecclesia S. Vicinii*”, cit., p. 69. Sulle pievi urbane cfr. A. VASINA, *Pievi urbane in Romagna prima e dopo il Mille*, «*Felix Ravenna*», 80, 1985, pp. 481-506.



Fig. 8: Il settore orientale nel suo prospetto sull'attuale piazza Plauto.

nel 1370, di una pieve di San Giovanni, distinta dalla cattedrale e ubicata sulla pubblica piazza³²; la stessa pieve risulta ancora esistente e in funzione nel 1404³³ e nel 1516, ubicata vicino alla casa dell'arcidiacono³⁴. A partire dal 1573, le visite pastorali non la menzionano più. Il culto di San Giovanni ricorre frequentemente nei battisteri, e la pieve rappresenta verosimilmente l'esito medievale dell'originario battistero. Sarsina ricade quindi nel gruppo, ben documentato, di pievi urbane con funzioni battesimali e dedicate a San Giovanni, ma non coincidenti con la cattedrale³⁵.

A un'analisi diacronica, la *forma* in transizione del paesaggio urbano di Sarsina esce ben delineata dai dati emersi. La sequenza insediativa dell'area vede forma e sostanza dei poteri sarsinati tradursi via via nella monumentalizzazione romana del foro con il complesso commemorativo di Cesio Sabino, nella costruzione sui suoi resti del battistero tardo-antico, nell'erezione nelle adiacenze del quartiere episcopale, nella realizzazione sui ruderi del battistero della pieve medievale di San Giovanni. Ad esclusione dell'episcopio, decentrato e con valenze istituzionali, monumento di Cesio Sabino, battistero cristiano e chiesa medievale condividono destinazione pubblica, funzione di culto, ubicazione e sviluppo topografico lungo il lato est dell'antico foro. Questi elementi di continuità nascondono, tuttavia,

32. ABATI, CAMPORESI, *Pieviati e territorio*, cit., nota 9.

33. Ivi, nota 11.

34. Ivi, nota 12.

35. Cfr. l'ampia documentazione in MORIGI, *Dal tempio alla cattedrale*, cit., pp.

una forte cesura semantica tra l'omaggio laico al notevole Cesio Sabino e quello devozionale cristiano. Il nuovo contenuto induce, allora, a un'autentica rivoluzione topografica del settore, ove il ritmo modulare degli isolati romani scade, progressivamente intaccato dalla topografia gerarchica dei poli ecclesiastici e dalla riorganizzazione al loro servizio della rete stradale. La sequenza degli edifici del potere civile della Sarsina romana, democraticamente inseriti nella maglia del tessuto urbano, cede ora il passo alla prevalenza architettonica e semantica di quelli della Sarsina cristiana (FIG. 8)³⁶.

36. Nelle more della stampa sono uscite le seguenti pubblicazioni, delle quali non ho potuto tenere conto: R. BUDRIESI, *Sarsina. La nuova città medievale e i suoi orizzonti*, «Kačić», 41-43, 2011, pp. 721-76; M. MENGOZZI (a cura di), *Monte Sorbo, La pieve singolare*, Cesena 2012.

Eliana Piccardi

Intersezioni di carriere politiche
e influssi culturali tra Nord Africa e *IX Regio*:
spunti per una possibile convergenza
di testimonianze pavimentali ed epigrafiche

Proposta metodologica di messa in sistema delle testimonianze pavimentali – e dei loro eventuali contesti – con i dati delle fonti epigrafico-prosopografiche, integrate da quelle storico-letterarie, note per un dato comprensorio, partendo dalla *IX Regio*, territorio con radi e talora cospicui tessellati decorati, tra cui quello di Loano, isolato ma recante uno schema decorativo variamente declinato in ambito centro-cisalpino e provinciale con interpretazioni nord-africane. Tali dati possono, con risultanze varie a seconda delle evidenze disponibili in ambo i settori, contribuire a un inquadramento socio-economico e culturale più organico nel quale collocare, senza determinismi, le testimonianze pavimentali e i loro contesti.

Parole chiave: pavimentazioni tessellate romane, epigrafia, prosopografia, *IX Regio*, Loano, Albenga, Libarna.

Ich bleibe dennoch. Es gibt immer Zuschaun.

R. M. Rilke, *Duineser Elegien*, IV, 35

L'ipotesi di lavoro alla base di questo contributo intende esplorare le potenzialità informative dell'intersezione fra testimonianze pavimentali e fonti epigrafico-prosopografiche, partendo da quelle disponibili nella *IX Regio*; in particolare, verrà focalizzato l'interesse sul tessellato di Loano (Savona) che una consolidata tradizione di studi ha per decenni collegato a schemi decorativi di derivazione nord-africana, e si accennerà a qualche altro esempio utile per la messa a fuoco di tale problematica. La proposta di questo approccio metodologico, scevro da preconstituiti meccanicismi, è scaturita dal constatare, entro un panorama di scarsa rappresentatività dei

* Eliana Piccardi, Dottorato di ricerca, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Genova.

Con sincera amicizia, a Thomas Xylander, *stiller Freund von vielen Fernen*, e a Cristina Nervi, per l'inestinguibile passione archeologica condivisa.

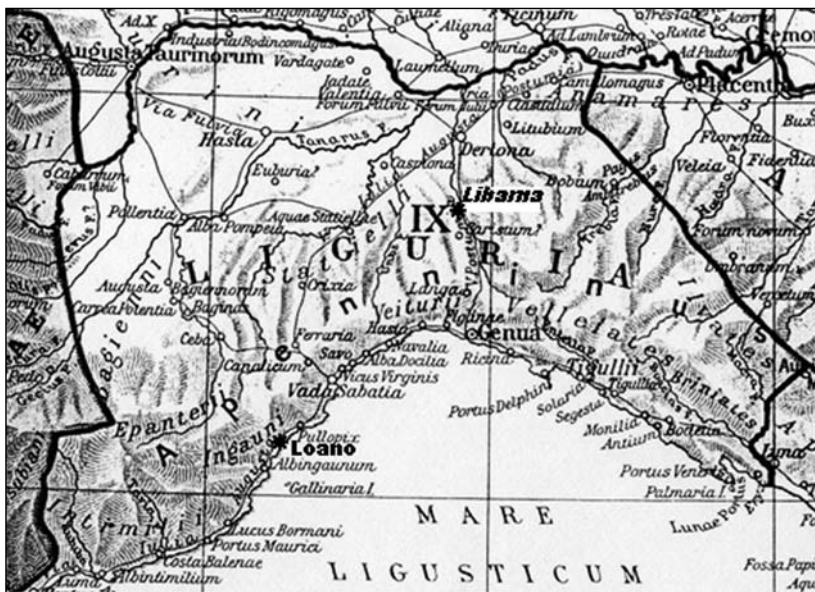


Fig. 1: IX Regio, siti di Loano (sv), Albingaunum-Albenga (sv) e Libarna (AL).

manufatti tessellati, il relativo isolamento – artistico e talora anche archeologico – di alcuni pavimenti della IX Regio¹, emersi sia da siti non altrimenti noti in antico (Loano), sia da centri meglio conosciuti (Libarna-Alessandria) (FIG. 1).

La storia del ritrovamento del tessellato bicromo loanese, le ipotesi circa il contesto originario – più plausibilmente villa marittima che edificio pubblico – sono riassunte in un contributo specifico contenente una proposta ricostruttiva la quale, sulla base delle ricorrenze dei riempitivi, porterebbe l'estensione a circa 10 x 7 m complessivi: un manufatto cospicuo, vuoi per caratteristiche dimensionali, vuoi per impegno decorativo (FIGG. 2 e 3)². Senza ripercorrere possibili attestazioni di confronto per lo schema a quadrati

1. E. PICCARDI, *Pavimentazioni romane della IX Regio*, Tesi di dottorato, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università di Padova, prof. F. Ghedini, a.a. 2001. È, pertanto, spunto di remota genesi, integrato dalle più recenti acquisizioni.

2. E. PICCARDI, *Il mosaico di Loano (sv): una proposta ricostruttiva*, in *AISCOM IX (Aosta, 20-22 febbraio 2003)*, a cura di C. ANGELELLI, Ravenna 2004, pp. 731-46, con annessa bibliografia; ciò si evince, malgrado il refuso di p. 741, da tutta la ricostruzione: fig. 2 p. 743 e pp. 736-7.



Fig. 2: Loano, il pavimento all'atto della scoperta (Piccardi, *Il mosaico di Loano*, cit., fig. 1 p. 742).



Fig. 3: Loano, tessellato; particolare e alcuni riempitivi dello schema geometrico (M3; aplustre) (elaborazione da Piccardi, *Il mosaico di Loano*, cit., figg. 3-4 p. 744, fig. 6 p. 745).

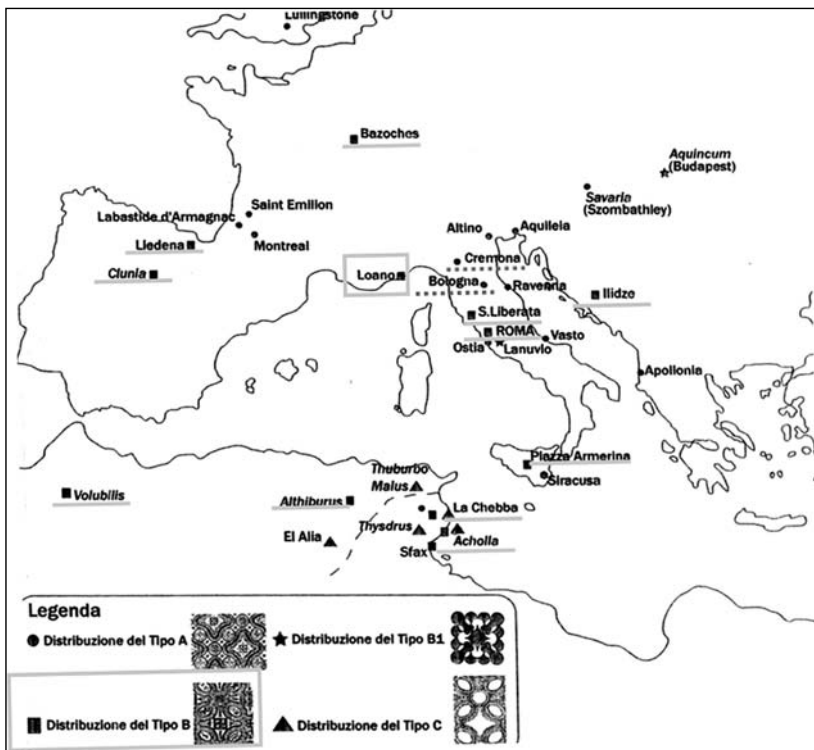


Fig. 4: Loano, tipologia di schema B secondo la classificazione di Bueno, Rinaldi, carta delle attestazioni (da Bueno, Rinaldi, *Influssi nord-africani*, cit., fig. 2 p. 2605).

inflessi e contigue forme di risulta esaminate in un recente lavoro³, ci si limita a ribadire come tale sintassi si collochi entro una serie ben testimoniata, a partire dal II secolo, con differenti declinazioni attraverso i secoli, in vari punti del “centro” e dell’Impero tra cui il comprensorio nord-africano (FIG. 4).

Trascegliendo alcune caratteristiche decorative⁴, risalta, in primo

3. M. BUENO, F. RINALDI, *Influssi nord-africani nella produzione musiva geometrica dell’Italia centro-settentrionale tra l’età severiana e il IV secolo? Una proposta di revisione*, in *L’Africa romana* XVII, pp. 2601-18, alla cui carta delle attestazioni (fig. 2 p. 2605) si rimanda; questa puntuale e ricca rassegna integra proficuamente le esemplificazioni raccolte nelle tavole della tesi ricordata (PICCARDI, *Pavimentazioni*, cit.) con esempi e aggiornata bibliografia.

4. Per una disamina più dettagliata e relativa bibliografia dei tessellati qui consi-

luogo, il fluido sviluppo della treccia attorno agli elementi geometrici del campo – risolto con abilità tecnica di esecuzione negli snodi –, visibile dapprima (entro stesure però più ridotte) in una tradizione già attiva nel “centro” con trapianti abbastanza precoci in Cisalpina, e quindi con estrinsecazioni sia in Nord Africa – specie nella Proconsolare – sia altrove. Spicca, poi, l’accentuato geometrismo delle inserzioni al centro dei quadrati inflessi cui potrebbe non essere estraneo il gusto dei tessellati geometrici del limitrofo areale gallico. Il repertorio dei riempitivi (vasellame, insegne militari stilizzate, elementi marini, tralci vegetali), diversificato e distribuito con cura, si presenta, tuttavia, dalla resa abbastanza convenzionale. Più originale – a quanto consta – l’impiego di un oggetto leggibile come un aplustre, raffigurazione abbastanza insolita fra il restante campionario dei motivi marini – delfini, trafitti o meno dal tridente, ancore e timoni –: spesso caratteristici ma non esclusivi di ambienti termali, questi, associati al vasellame, evocano genericamente, come in una sorta di sineddoche, una *imagerie* connessa alla sfera dionisiaca⁵.

Fin dagli studi degli anni Cinquanta, come detto, è invalso l’orientamento, ribadito negli anni seguenti, a rintracciare in questo manufatto loanese le radici di un fecondo contatto con la cultura tessellata africana. È recente, invece, la revisione dei dati in un’ottica che potremmo definire di “deafricanizzazione” dello schema⁶, in base alla quale si riscontra la possibilità di influsso a opera dei centri nord-africani soprattutto a partire dal IV secolo, allorché molti centri della IX Regio risultano, però, da tempo avviati a un inesorabile declino. Rispetto a questa soglia cronologica, le datazioni prevalenti oggi avanzate – fra II e III secolo, probabile la prima parte di questo – per il tessellato loanese (benché tendenzialmente esso rimanga problematico per una somma di caratteristiche non inquadrabili in maniera univoca), sembrano inoltre convergere su

derati si rinvia ad altra sede: E. PICCARDI, *Pavimentazioni romane della IX Regio*, (BAR Int. Ser., 10112), London (cds.).

5. G. L. GRASSIGLI, *La scena domestica e il suo immaginario. I temi figurati nei mosaici della Cisalpina*, Napoli 1999, *passim*. È preferibile, dunque, per questi elementi militari e marittimi, non cedere a tentazioni di sovrainterpretazione ipotizzando riferimenti storico-narrativi per accostare il manufatto a una qualche committenza.

6. BUENO, RINALDI, *Influssi nord-africani*, cit., pp. 2609-11; cfr. anche F. RINALDI, *Motivi geometrici di alcuni mosaici della Cisalpina: tradizione italica o influssi africani?*, in *AISCOM XIII (Canosa di Puglia, 21-24 febbraio 2007)*, a cura di C. ANGELELLI, F. RINALDI, Tivoli 2008, pp. 257-68.

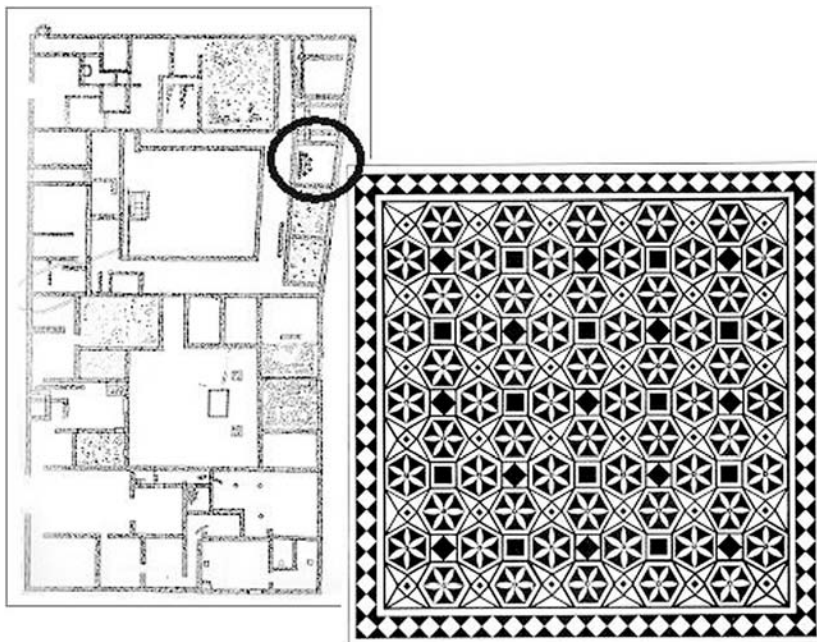


Fig. 5: Libarna, *domus* “Casa dell’Atrio Tuscanico” con pavimento a esagoni caricati da fiori a sei petali su quadrati (elaborazione da *Libarna*, cit. in nota 15, fig. 8 p. 151 e fig. 110 p. 219).

un’epoca anteriore, durante la quale è storicamente ben documentato un coinvolgimento delle *élites* della IX *Regio* in incarichi prestigiosi al di fuori del territorio ligure, potenziali occasioni di mobilità e contatti culturali.

Un altro schema geometrico presente nell’orizzonte nordafricano, se pure in modo circoscritto, è quello ad esagoni attorno a un quadrato, il quale, nella versione caricata da fiori a sei petali, è conosciuto a Pompei e in ambito centro-italico (Volterra, Sarsina) e risulta ben rappresentato, soprattutto nel II secolo d.C., in Cisalpina con esempi a Verona, Brescia e a Libarna: qui compare nel pavimento di una *domus* dalla planimetria conservatrice denominata Casa dell’Atrio Tuscanico (FIG. 5). L’attestazione pressoché puntiforme, piuttosto peculiare, di questo schema su suolo africano in nuclei limitati e abbastanza omogenei di testimonianze – coeve o di poco più tarde⁷ – (FIG. 6) sebbene risalti, va rapportata, per contro,

7. Cartagine, II secolo d.C. (R. P. HINKS, *Catalogue of the Greek Etruscan and*

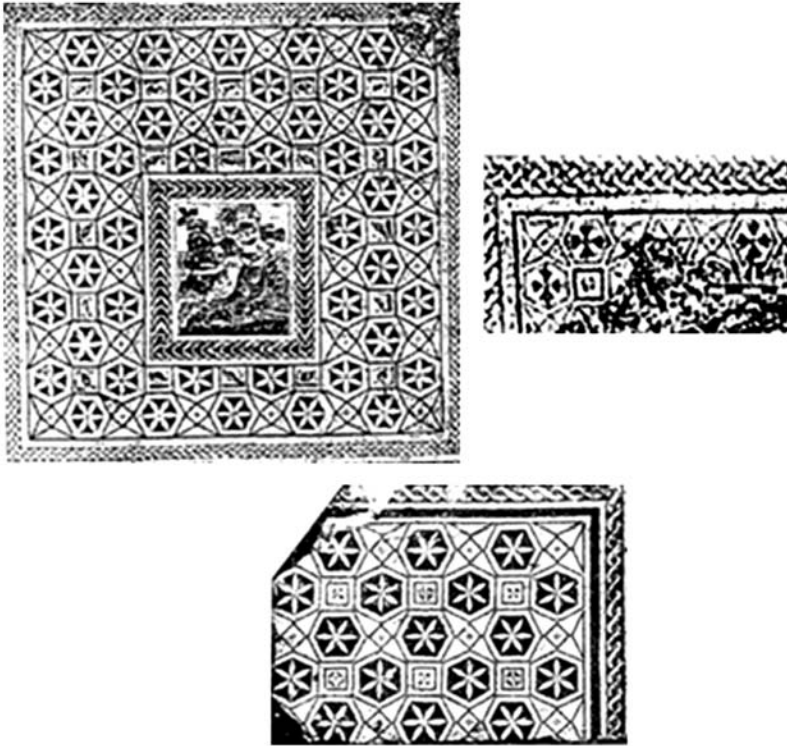


Fig. 6: Esempi nord-africani di schema ad esagoni caricati da fiori su quadrati: *Thysdrus*, Casa dei Delfini, *cubiculum* XXI e vano LXII (Dulière, Slim, *Thysdrus*, cit., pl. XLIV, 34 e pl. LIV, 45); in basso, Cartagine, scavi Davis 1857 (Hinks, *Catalogue*, cit., fig. 76 p. 70).

alla sua intrinseca genericità e alla sua relativa inflazione registrata in ambito italico, cisalpino e limitrofi, fattori che rendono tale serie, allo stato attuale, meno significativa ai fini di quest'indagine.

È teoria ormai accreditata che si registri un certo peso della “tradizione di bottega” nella realizzazione degli schemi geometrici, a fronte di una maggiore sinergia tra manodopera artigiana e committenza nell'opzione per quelli figurati; una più promettente spia culturale an-

Roman Paintings and Mosaics in the British Museum, London 1933, pp. 69-70, fig. 76 p. 70); *Thysdrus*, Casa dei Delfini, prima metà del III secolo, *cubiculum* XXI e vano LXII (C. DULIÈRE, H. SLIM, *Thysdrus. Quartier Sud-Ouest, Corpus des mosaïques de Tunisie*, III, 1, Tunis 1996, pl. XLIV, 34 e pl. LIV, 45).

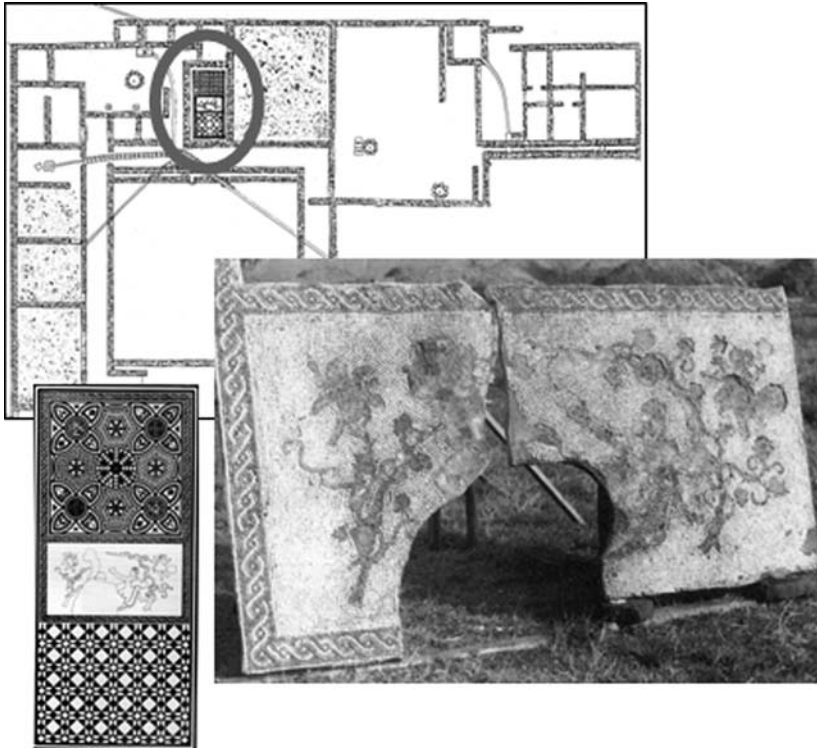


Fig. 7: Libarna, *domus* presso l'Anfiteatro con pavimento geometrico e figurato (Licurgo e Ambrosia) (elaborazione da *Libarna*, cit. in nota 15, figg. 8 p. 150, fig. 108 p. 218, fig. 24 p. 161).

drà quindi verificata, ad esempio, in un tessellato di Libarna (FIG. 7), l'unica rappresentazione con scena figurata policroma a oggi superstita dal sito e da tutta la *regio*. Questo manufatto, collocato nella seconda metà del II secolo d.C., si trova in una delle più rimarchevoli *domus* libarnesi ubicata nell'isolato adiacente all'anfiteatro, ed è contiguo a un ampio vano con tracce di pavimentazione marmorea, all'interno di un settore dell'edificio – evidentemente – dalle spiccate funzioni di rappresentanza. Entro uno schema tripartito con due tappeti decorati da motivi geometrici, quello centrale è caratterizzato da un soggetto – l'aggressione del re trace Licurgo contro la sua vittima Ambrosia – afferente alla sfera dionisiaca e connotato da una valenza iniziatica⁸; il

8. GRASSIGLI, *La scena*, cit., pp. 146-7, 166-8.

manufatto si mostra, inoltre, realizzato con una fine tecnica esecutiva e appare riflettere stilemi di ascendenza ellenistica.

Tenendo conto dei confini temporali così tratteggiati, le fonti epigrafiche disponibili consentiranno di ricercare notizie documentali circa figure notevoli, specie di rango senatoriale, operanti nella IX Regio ma attive anche in scenari che trascendono l'ambito locale⁹; se ne offre qui una scelta, a titolo esemplificativo.

È il rilevante centro antico di *Albingaunum*-Albenga, non lontano da Loano, a fornire alcune interessanti evidenze. Tra queste, un'iscrizione, oggi dispersa, riferisce di un M. Valerius Bradua Mauricus, console nel 191 d.C., il quale, oltre a percorrere vari gradi di carriera sotto i regni di Settimio Severo e di Caracalla – con mansioni tra cui il proconsolato *Provinciae Africae* attorno al 205¹⁰ –, aveva promosso l'edificazione di un *balneum* pubblico ad *Albingaunum*, opera condotta poi a termine da un collega¹¹; di recente si è ritenuto di poter identificare tale impianto con un complesso termale indagato nell'odierno letto del fiume Centa agli inizi del Duemila¹². Questo personaggio è da identificarsi verosimilmente con il M. Valerius Braduanus Mauricus oggetto, per sue benemerende, di gratitudine da parte della cittadinanza albengauna in una dedica pervenutaci (FIG. 8)¹³.

È interessante notare che *Bradua*, peculiare *cognomen* considerato di ceppo ligure, potrebbe designare una qualche parentela di questa *gens* con gli *Atilii Braduae* noti a Libarna¹⁴; non sorprende

9. Si è qui focalizzata l'attenzione sul ceto senatoriale ligure, tralasciando casi, noti se pure minoritari, di carriere dinamiche a carico di membri del ceto equestre: E. SALOMONE GAGGERO, *Società e cultura della Liguria in epoca romana*, in *Romana Pictura e Christiana Signa: due mostre a confronto. Arte figurativa in Liguria fra età imperiale e altomedioevo*, Atti delle Giornate di Studio (Genova, Palazzo Ducale, 12-13 dicembre 1998), a cura di A. FRONDONI, Genova 2003, pp. 39-47; EAD., *Istituzioni politiche e figure pubbliche nella Liguria di età imperiale*, in *La Liguria nell'impero romano: gli imperatori liguri*, Atti del Convegno (Genova, 30 novembre 2000), a cura di M. G. ANGELI BERTINELLI, Genova 2002, pp. 71-97. A questo proposito desidero vivamente ringraziare, per i preziosi ragguagli, la prof. E. Salomone.

10. G. MENNELLA, *Regio IX Liguria. Albingaunum* (Suppl. Italica, n.s. 4), Roma 1988, pp. 243-304; in partic. p. 251; G. ALFÖLDY, *Städte, Eliten und Gesellschaft in der Gallia Cisalpina*, Stuttgart 1999, p. 282.

11. CIL V, 7783, MENNELLA, *Regio IX Liguria. Albingaunum*, cit., pp. 257-8.

12. B. MASSABÒ, *Albingaunum. Itinerari archeologici di Albenga*, Genova 2004, pp. 97-117.

13. MENNELLA, *Regio IX Liguria. Albingaunum*, cit., pp. 257-8 n. 6.

14. ALFÖLDY, *Städte*, cit., p. 280; MENNELLA, *Regio IX Liguria. Albingaunum*, cit., p. 258.

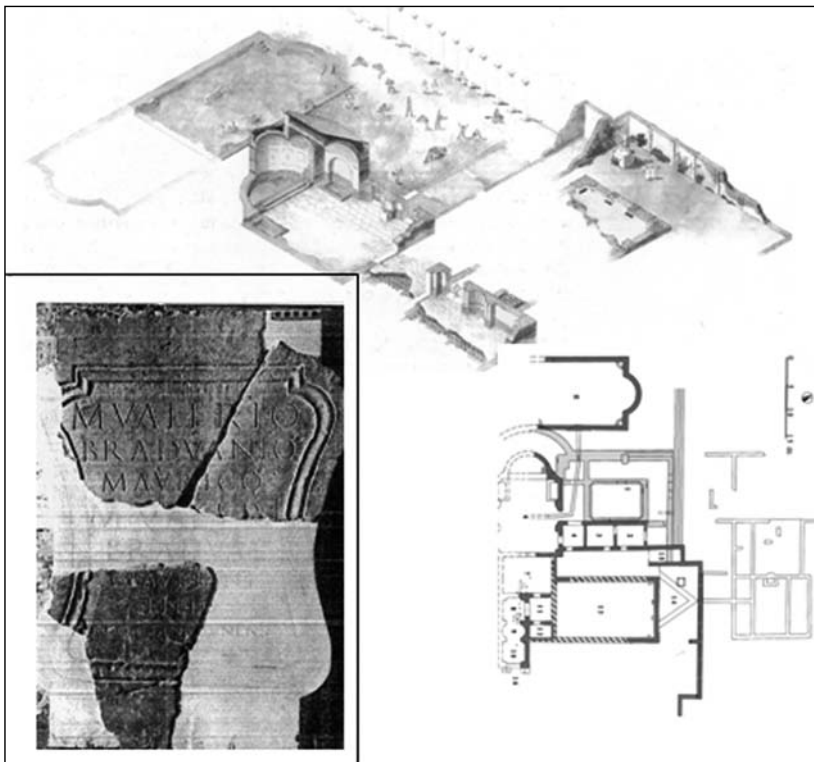


Fig. 8: Albenga: pianta e ricostruzione delle Terme (elaborazione da Massabò, *Albingaunum*, cit., fig. 3 p. 100, fig. 5 p. 101); dedica a M. Valerius Braduanus Mauricus (Mennella, *Albingaunum*, cit., fig. 6 p. 257).

rebbe, anche per questa blasonata famiglia – come è ad esempio noto per quella dell'imperatore Pertinace – la disponibilità fondiaria in più punti della *regio*, fra territorio interno e fascia costiera. Non è anzi escluso che si trattasse di un ramo albingauno dell'illustre famiglia, da taluni ritenuta proprio originaria di Libarna: qui, già all'inizio dell'Impero, un membro di essa, *C. Atilius Bradua*, si era distinto per la munifica iniziativa di una pavimentazione forense, come attestato da un'iscrizione¹⁵. Forse imparentato con quest'ultimo poté essere il senatore *M. Atilius Metilius Bradua*, il qua-

¹⁵. *CIL* V, 7427; E. GABBA, *Le fonti storiche, la romanizzazione e l'età imperiale, in Libarna*, a cura di S. FINOCCHI, Castelnovo Scivìa (AL) 1996, pp. 40-1.

le ricoprì varie cariche in epoca traianea e del quale sono noti rapporti sia con rappresentanti dell'élite medio-italica, sia con la famiglia di Erode Attico¹⁶.

Tra le *gentes* della IX Regio, appare quindi emblematico il caso dei *Bradua*: una *gens* radicata nel territorio ligure, la quale annovera personalità attente a coltivare riscontri della propria *dignitas* locale non solo a livello pubblico¹⁷ – a Libarna, con il coinvolgimento di almeno tre generazioni, come si evince dalle testimonianze epigrafiche –, ma forse anche – è lecito postularlo – nella dimensione privata.

Un altro personaggio di rilievo operante nei decenni finali del II secolo è senz'altro Pertinace, per il quale fonti storiche integrano una relativamente scarsa documentazione epigrafica. Nato forse ad *Alba Pompeia*, era membro di una famiglia che, da iniziali modeste origini per parte paterna, aveva accumulato vaste estensioni prediali nella parte costiera e in quella interna della *regio*; egli stesso le incrementò – sempre alternando alla militanza nell'esercito la cura dei beni familiari – con l'acquisizione, tra l'altro, di possedimenti terrieri nella zona di *Vada Sabatia*, snodo viario naturale fra la zona litoranea e i siti interni della Liguria. Ottimo esempio, dunque, di quella mobilità sociale consentita, a determinate condizioni, dall'Impero in questa fase, egli aveva raggiunto il rango senatorio prima e poi, se pure per pochi mesi, il soglio imperiale nel 193, dopo una carriera che lo aveva portato in diverse zone strategiche dell'Impero: tra l'altro, aveva ricoperto il ruolo di prefetto della flotta in Germania e, successivamente, negli ultimi anni di Commodo, aveva ottenuto il proconsolato in Africa¹⁸.

Si tratta quindi di un quadro dichiaratamente parziale e, a questo stadio, tutto sommato piuttosto tenue, ove lo si invochi a sostegno di più cogenti argomentazioni, ma a ben vedere non del tutto privo di una qualche rilevanza.

Nella fascia cronologica in cui può essere collocato, pure con

16. ALFÖLDY, *Städte*, cit., p. 280.

17. W. ECK, *La presenza delle famiglie senatorie nelle città dell'Impero romano fino al tardo III secolo*, in ID., *Tra epigrafia prosopografia e archeologia. Scritti scelti, rielaborati ed aggiornati* (Vetera, 10), Roma 1996, pp. 175-212; in part. pp. 175-6, 206-8.

18. SALOMONE GAGGERO, *Società*, cit., p. 44; EAD., *Istituzioni*, cit., pp. 83-4; A. DONATI, *Un imperatore ligure: Pertinace di Alba Pompeia*, in *La Liguria nell'impero romano: gli imperatori liguri, Atti del Convegno (Genova, 30 novembre 2000)*, a cura di M. G. ANGELI BERTINELLI, Genova 2002, pp. 23-8, con bibliografia.

alcune problematiche stilistiche e decorative ancora aperte, il mosaico di Loano, indubbiamente risultano dotate di suggestione le due figure, quella di *M. Valerius Bradua Mauricus*, e – con minore rilievo però – quella di Pertinace. Quest’ultimo, infatti, malgrado l’articolazione della propria carriera, appare una figura eminentemente pragmatica e meno sensibile a iniziative infrastrutturali ed edilizie, anche, forse, per oggettivi limiti, sia temporali sia culturali.

Molto più intriganti risultano il *milieu* familiare e la figura di *M. Valerius Bradua Mauricus*, in virtù di una prestigiosa carriera sviluppatasi tra fine del II e III secolo, e per l’impegno testimoniato nell’edificazione del *balneum*. Anche qui senza evocare connessioni dirette in mancanza di dati stringenti che correlino, mediante le attestazioni epigrafiche, individui a singole opere, si può ragionevolmente ipotizzare che, in molti casi, le medesime *élites* attive nelle iniziative pubbliche potessero curare anche la realizzazione di pregevoli apparati decorativi, pavimentali e non solo, almeno negli spazi di rappresentanza delle proprie dimore.

Lo schema del manufatto loanese, dal “centro” e dalle zone da esso precocemente fecondate, si irradiò anche sul suolo nordafricano – specie della Proconsolare –, dove conobbe versioni locali fino a possibili influenze “di ritorno”; ciò poté avvenire grazie al dinamismo di personalità di solida posizione sociale e buon livello economico-culturale, capaci non solo di innescare e garantire, in un senso o nell’altro, la circolazione delle istanze decorative, ma in grado anche di interagire con maestranze artigianali specializzate, fino a mobilitarle ed eventualmente attrarle in loco. Quest’ultima evenienza può essere per esempio postulata, in particolare, per creazioni decorative ambiziose e di qualità formale superiore rispetto alla media del comprensorio o del sito che le ospita, come sono – per aspetti diversi – sia il tessellato loanese sia il manufatto libarnese figurato. E a Libarna, effettivamente, si constata che membri delle più prestigiose *gentes* locali potevano accedere, in virtù di carriere e tradizioni familiari, a valide occasioni di sprovincializzazione e di possibile apertura al gusto filoellenico, forse pure in maniera diretta e in forma non mediata.

Naturalmente, in questi casi, parleremo di generici e più o meno consapevoli “agenti culturali”, al fine di non evocare, in assenza di elementi sostanziali, categorie vincolanti come quella di “committenza” che necessiterebbe di ben più comprovati legami.

In sede di bilancio provvisorio per tale *modus operandi*, ad esplorazione del potenziale dialogo fra questi tipi di documenti ap-

plicato ad esempi della IX Regio, si può tentare una sorta di sintetica schematizzazione, secondo un grado crescente di aleatorietà, delle possibili intersezioni tra il filone di analisi dei manufatti pavimentali da un lato e quello epigrafico-prosopografico dall'altro. Ovviamente, la massima valenza informativa si realizza allorché le iscrizioni, in genere tessellate (estrapolando, in questa sede, quelle che, in modo più o meno sintetico, siano rapportabili a operazioni e attività infrastrutturali, di ampia o circoscritta portata), siano recate dalle pavimentazioni stesse, fermo restando che ciò risulterà sempre condizionato da fattori come la conservazione – del manufatto e del suo contesto –, l'esplicitazione del testo, e così via; è quanto rispecchiato, ad esempio, da due testimonianze di *Aquae Statiellae*, connesse a interventi sulle infrastrutture locali riconducibili, rispettivamente, ad attività amministrativa in un caso e a probabile iniziativa evergetica privata nell'altro¹⁹.

Un livello intermedio di rischio interpretativo – variabile a seconda dei dati noti in un sito, specie circa i contesti di strutture pubbliche – si ha allorché vengano postulati dei raccordi tra informazioni epigrafiche recate da altri supporti e realtà architettoniche – con o senza resti pavimentali superstiti – archeologicamente documentate e comunque identificabili; si tratta, di solito, di testi non rinvenuti contestuali ai manufatti e inerenti ad attività edilizie e infrastrutturali a opera di cariche locali o eminenti membri delle *élites*: ciò avviene, per esempio, nei citati casi del foro di Libarna pavimentato e dell'epigrafe circa il *balneum* di Albenga.

Impone, infine, cautela ancora maggiore il tentativo qui espletato di tratteggiare, muovendo dalle evidenze pavimentali e mediante il patrimonio epigrafico (integrato o meno da fonti letterarie, se disponibili), le linee generali di uno scenario culturale, propizio in potenza alla maturazione di diversificate opzioni decorative, a scala diversa e con sgranature differenti fra ruoli istituzionali e autorappresentazione privata, e che sortisca in definitiva la convergenza di *utilitas* e abbellimento pubblici da una parte e *luxuria* familiare dall'altra.

Alla luce di queste proposizioni, preso atto, dunque, della generalizzata debolezza di risposdenze per le attestazioni della IX Regio in quest'ottica, si ribadiscono tuttavia le potenzialità della mes-

19. Per le problematiche legate a tali testimonianze: cfr. E. PICCARDI, *Tessellae loquentes: testimonianze pavimentali ed inserti epigrafici nella IX Regio*, poster presentato al Convegno AISCOM XVII (Teramo, 10-12 marzo 2011), Milano 2012.

sa in sistema dei vari dati, anche agendo in maniera più organica e su nuclei testimoniali meno discontinui e più congrui²⁰. Lungi da tentazioni deterministiche, si auspica inoltre, a livello procedurale, la costituzione di spazi di condivisione fra specialisti delle due discipline. Tutto ciò contribuirà, quale proficuo esito conoscitivo, a sanare in parte la separazione, spesso surrettizia, fra le evidenze pavimentali di contesti pubblici o privati (soprattutto quelle che appaiono in prima istanza più isolate, come il tessellato di Loano) e quella sorta di fertile *humus* socio-politico e culturale (se non si tratti di vero e proprio “paesaggio di potere”, forzandone un po’ la definizione) che ne ha creato i presupposti.

20. È, ad esempio, quanto segnalato nel territorio più denso di testimonianze della Cisalpina centro-orientale: cfr. F. Tassaux ricordato in RINALDI, *Motivi*, cit., pp. 262-4 e nota 59 con bibliografia. Potrebbe essere, in prospettiva, promettente il caso di Luni (SP) e del suo comprensorio.

Francesca Lai
Centri di potere, viabilità e punti di approdo
nel Mediterraneo occidentale
dopo la conquista araba

L'intervento propone una lettura del *change and continuity* fra due fasi cronologiche e culturali molto differenti: quella di tradizione romano-bizantina e la nuova realtà arabo-musulmana. La viabilità può costituire il marcatore delle nuove esigenze del territorio: l'esempio proposto è quello relativo agli spostamenti degli assi viari nella parte più orientale del Magreb (Libia, Tunisia e parte dell'Algeria). In Europa alcuni territori furono coinvolti nella conquista musulmana mediterranea (aree insulari del Mediterraneo e Spagna andalusa). Nel caso della Sardegna, la frequentazione dei porti può fornire utili dati sulla presenza musulmana nell'isola e sulla consistenza delle comunità arabe, probabilmente in questa stessa installate stabilmente.

Parole chiave: Ifriqiya, Maghreb, viabilità, Sardegna, porti.

A ragione, Fernand Braudel affermava che «il destino della civiltà mediterranea è più facile a leggersi nei suoi margini che al centro», laddove per “civiltà mediterranea” intendeva quella sviluppata intorno al Mediterraneo Maggiore, unità estesa non solo alle regioni direttamente affacciate su questo bacino, ma anche a tutta quell'area che ne subì, direttamente o indirettamente, l'influsso, dal Mar Rosso al Golfo Persico, sino all'Oceano Indiano¹. Si tratta di un momento critico, durante il quale si assiste al passaggio da una lunga fase di “eurocentrismo”, che porta con sé una forte caratterizzazione storica e cultu-

* Francesca Lai, Dipartimento di Scienze archeologiche e storico-artistiche, Università degli Studi di Cagliari.

Il presente contributo costituisce il risultato parziale della ricerca sostenuta dalla Regione Autonoma della Sardegna, grazie a una borsa di Ricerca co-finanziata con fondi a valere sul PO Sardegna FSE 2007-2013 sulla L.R. 7/2007 “Promozione della ricerca scientifica e dell'innovazione tecnologica in Sardegna”.

1. Concetto ripreso in S. RONKEY, *Presentazione all'edizione italiana*, in *Il mondo bizantino: l'Impero romano d'Oriente, 330-641*, a cura di T. BRACCINI, C. MORRISSON, S. RONCHEY, Torino 2007, pp. XVII-XXI.

rale, a una nuova apertura verso l'Oriente. Quegli stessi gruppi etnici che, da popoli di confine, avevano maturato un'esperienza significativa all'interno della cultura romana, si proponevano come motore di un processo di rinnovamento, dando origine a quella che parte della critica storica interpreta oggi come una *Long Late Antiquity*². Il quadro descritto si inserisce, a buon diritto, entro il concetto di *change and continuity*, che necessita di un'analisi incrociata delle dinamiche proprie di due fasi cronologiche e culturali molto differenti tra di loro: quella di tradizione romano-bizantina, da una parte, e quella arabo-musulmana per il mondo occidentale. L'arco cronologico in questione è quello inquadrato dalle rigide categorie semantiche della storia come "Altomedioevo"³, inserito tra due eventi essenziali: da una parte la caduta dell'Impero romano d'Occidente, con il definitivo instaurarsi dei regni romano-barbarici, dall'altra la costituzione dei nuovi equilibri nell'assetto geopolitico del Mediterraneo, determinati dalla nascita e sviluppo dell'Impero musulmano. Nell'ambito di questa evoluzione, l'Impero bizantino, che pure subì l'impatto più traumatico di tale cambiamento, svolse la funzione di elemento cuscinetto e di raccordo tra Oriente e Occidente. Emerge uno scenario storico di una certa complessità, che rappresenta, come afferma Averil Cameron, «uno dei momenti più oscuri e critici della storia»⁴.

Crediamo che questo processo di transizione e di "trasformazione dei paesaggi del potere" possa leggersi, tra gli altri aspetti, anche attraverso la viabilità e la geografia itineraria. D'altra parte, è noto come il concetto di mobilità si accompagni idealmente agli spostamenti di uomini e merci, e insieme di idee, di culti e di religioni. Per questo motivo le strade costituiscono un marcatore fondamentale delle esigenze espresse da un territorio. Attraverso l'analisi del sistema viario, è possibile determinare gli aspetti evolutivi e le connessioni tra fasi storiche così complesse e diverse tra loro, "agganciandole" a un elemento unitario ed esclusivo, come può essere quello rappresentato dalla rete stradale⁵, la

2. Cfr. A. MARCONE, *A Long Late Antiquity?: Considerations on a Controversial Periodization*, «Journal of Late Antiquity», 1, 1, 2008, pp. 4-19.

3. Sul dibattito circa la caratterizzazione di Tardoantico e Altomedioevo cfr. P. BROWN, *Debate the World of late Antiquity Revisited*, «SO», 72, 1997, pp. 5-90; A. GIARDINA, *Esplosione di tardoantico*, «SS», 40, 1999, pp. 157-80.

4. A. CAMERON, *The Mediterranean World in Late Antiquity, AD 395-600*, London 1993.

5. La dinamicità dello sviluppo della viabilità seguì di pari passo le logiche di potere espresse di Roma. Le vie di comunicazione costituivano un tassello della romanizzazione del territorio. Cfr. R. CHEVALLIER, *Les voies romaines*, Paris 1997; P.

cui evoluzione strutturale e funzionale si accompagnò, in parallelo, alla mutazione dei centri di potere rispetto all'età classica e tardoantica. L'intervallo tra l'invio delle prime truppe dell'esercito musulmano e la vittoria definitiva del generale Hassân e la presa di Cartagine, nel 698 d.C., si sviluppò entro un arco cronologico non più ampio di mezzo secolo⁶.

Tra le conseguenze più evidenti e imponenti di questo cambiamento, vi è quella della riorganizzazione dello spazio geografico. Sino al momento della conquista araba, questa parte del continente africano era rivolta alle coste europee e individuava, nel Mediterraneo, non solo il luogo naturale per il proprio sviluppo, ma anche il veicolo privilegiato per l'attivazione degli scambi commerciali. Con l'età dei Califfati, le relazioni tra l'Africa e il continente europeo furono significativamente ridimensionate in virtù del mutamento degli orizzonti geopolitici. Anche il polo d'attrazione culturale si spostò, com'è naturale, verso oriente, dove risiedeva il centro politico e religioso rappresentato dalle due capitali califfali, Damasco e Baghdad⁷. Entro questo contesto, ci preme osservare quali cambiamenti intervennero nell'Africa del Nord, il territorio che gli Arabi ribattezzarono Ifriqiya e Maghreb, in particolare in rapporto alle vie e agli itinerari. Quali di questi acquistarono una nuova funzione e quali, invece, persero la loro antica importanza?

Per le ex-province della Cirenaica e della Tripolitania, le fonti arabe insistono sulla viabilità meridionale. La grande direttrice sud⁸ costituisce, in età musulmana, una via di comunicazione fondamentale, almeno quanto la ben più nota strada costiera che univa la Pentapoli (*Antâbulus*) con la Tripolitania (*Atrâbulus*) e che, in età punica e romana funzionava come asse portante delle comu-

SALAMA, *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, Alger 1951; L. DI PAOLA, *Viaggi, trasporti e istituzioni: studi sul cursus publicus*, Messina 1999; C. CORSI, *Le strutture di servizio del Cursus Publicus in Italia: ricerche topografiche ed evidenze archeologiche*, (BAR Int. Ser., 875), Oxford 2000.

6. M. BRETT, *The Arab Conquests and the Rise of Islam in North Africa*, in CHA, 2, ed. by J. D. FAGE, Cambridge 1978.

7. M. TERRASSE, *Islam et Occident Méditerranéen: de la conquête aux Ottomans*, Paris 2001.

8. Cfr. R. GOODCHILD, *The Roman Roads and Milestones of Tripolitania (Discoveries and Research in 1947)*, Tripoli 1948; J. F. P. HAMMOND, *The limes tripolitanus: a Roman Road in North Africa*, «JBAA», 30, 3, pp. 1-18; G. BARKER, D. GILBERTSON, J. BARRI, D. MATTINGLY, *Farming the Desert. The UNESCO Libyan Valleys Archeological Survey*, 1, London-Tripoli 1996.

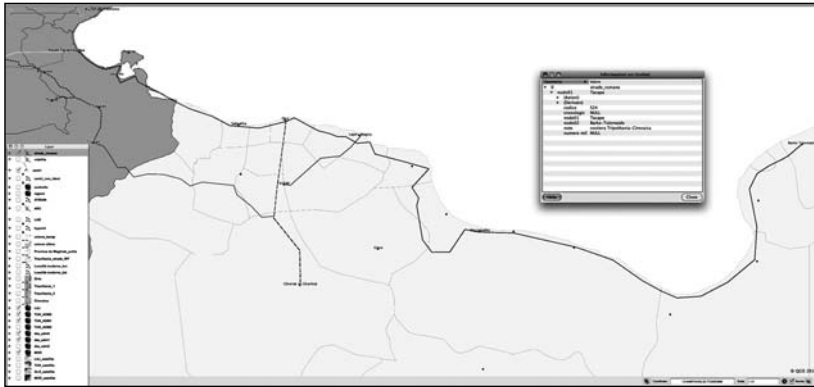


Fig. 1: La grande via costiera (Cirenaica-Tripolitania-Golfo di Gabès).

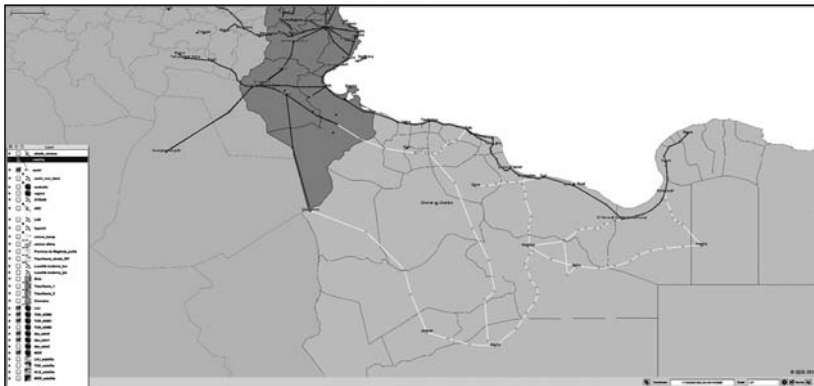


Fig. 2: La viabilità interna e nelle aree del *limes tripolitanus* (evidenziate in chiaro).

nizzazioni tra l'Egitto e l'Africa occidentale⁹ (FIG. 1). Lo sviluppo dei percorsi lungo le grandi oasi del Fezzan libico (Awgîla, Wad-dân e Zawîla), costituisce un esempio di nuova funzionalizzazione degli itinerari preesistenti¹⁰. In questo caso, il potenziamento delle

9. Cfr. R. REBUFFAT, *Routes d'Égypte et de la Libye intérieure*, «StudMagr», 3, 1970, pp. 1-22; ID., *Les fermiers du désert*, in *L'Africa romana* V, pp. 33-68.

10. Cfr. E. CIRELLI, *Villaggi e granai fortificati della Tripolitania nel IX sec. d.C.*, in *L'Africa romana* XV, pp. 377-93. M. DECKER, *Towers, Refuges, and Fortified Farms in the Late Roman East*, «LA», 56, 2006, pp. 499-520.

antiche piste carovaniere meridionali riflette la necessità di assicurare una via sicura per l'implementazione dei commerci, in particolare del sale e dell'oro, con le aree centrali del continente africano, in direzione dell'Africa nera, dell'attuale Sudan e dell'Africa centrale¹¹. Per quanto riguarda i collegamenti stabiliti tra l'asse viario meridionale e la grande via costiera, è opportuno rilevare come le strade dirette verso l'interno, deviando dall'itinerario marittimo, ricalchino sostanzialmente il tracciato delle vie romane, che univano le città portuali della Sirte con il deserto e le aree montuose interne¹². Assistiamo dunque al riutilizzo della stessa pista che, in età romana, si staccava dalla strada che correva lungo la costa e raggiungeva l'oasi di *Gholaia* (Bu-Njem). In età medievale, la stessa via permetteva di raggiungere l'oasi di Waddân, punto di passaggio per Zawîla e Germa (*Garama*). Se questa strada assicurava il collegamento tra il Fezzan e la costa, un'altra, trasversale, con orientamento sud-ovest, collegava Lebda (*Leptis Magna*) con lo Djabel Nafûsa e con una parte dell'ex *limes tripolitanus*, all'altezza di *Talalati*¹³. Il nuovo centro di riferimento per quest'area interna fu invece quello registrato dal geografo andaluso al-Bakrî col nome di Djaddou¹⁴ (FIG. 2).

Dopo la conquista araba, viene confermato, rispetto all'età imperiale e tardoantica, il ruolo fondamentale di *Tacape*/Gabès come città di confine tra la Sirtica e l'Ifriqiya (FIG. 3). Come nella *Tacape* romana, anche la Qâbis araba medievale costituì un punto di pas-

11. Per un inquadramento storico e sulla viabilità di quest'area in connessione con l'Africa nera cfr. J. THIRY, *Le Sahara libyen dans l'Afrique du Nord medievale*, Leuven 1995, carte v, *Les voies transsahariennes*, (s.p.), insieme a C. VANAKER, *Geographie économique de l'Afrique du Nord selon les auteurs arabes, du IX siècle au milieu du XII^e siècle*, «Annales(ESC)», 58, 1973, pp. 662 ss.; R. DEVISSE, *Routes de commerce et échanges en Afrique occidentale en relation avec la Méditerranée; un essai sur le commerce africain médiéval du XI au XVI siècle*, «Revue d'histoire économique et sociale», L, 1972, pp. 42-73.

12. Cfr. D. J. MATTINGLY, *Tripolitania*, Ann Arbor 1994, p. 67.

13. Cfr. HAMMOND, *The limes tripolitanus*, cit., P. TROUSSET, *Recherches sur le limes tripolitanus du Chott el-Djerid à la frontière tuniso-libyenne*, Paris 1974, pp. 29-38; MATTINGLY, *Tripolitania*, cit., pp. 67.

14. «A fianco dei Nafûsa abitano i Beni-Bemour, tribù che possiede un castello, chiamato Tîract. Appena aver passato Tîract si trovano i Beni-Tedermît (o Bedermit-Tedîmet), tribù che possiede tre castelli. Nel mezzo [dei territori occupati da] questa popolazione, sorge una grande città chiamata Djaddou, che ospita dei bazars e una numerosa popolazione di ebrei», trad. mia da M. G. DE SLANE, *Description de l'Afrique septentrionale et de l'Espagne par Abou-Obeid-el-Bekri*, Paris 1965, p. 25.

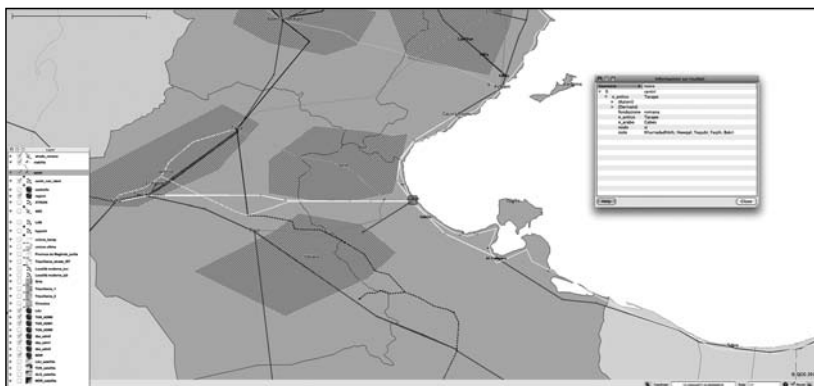


Fig. 3: *Tacape*/Gabès, città di confine tra la Sirtica e l'Ifriqiya, organizzazione viaria in età musulmana (evidenziate in chiaro).

saggio obbligato per chi, dalla via costiera, avesse voluto proseguire il viaggio verso nord¹⁵. La presenza del bacino dello Chott el Fedjadj, nell'entroterra del golfo tacapitano, determinava un ostacolo naturale, che costringeva a imboccare l'arteria costiera o, in alternativa, la deviazione verso ovest per la Qastiliya, erede di quella che prima costituiva l'appendice del *limes tripolitanus*. Quest'ultimo itinerario giocò un ruolo fondamentale durante le incursioni degli eserciti arabi nella Bizacena, poiché fu utilizzato dai contingenti arabi nel tragitto che da Gabès conduceva all'area degli Chotts come soluzione alternativa alla via costiera, dove esisteva il pericolo di un attacco dal mare per iniziativa della flotta bizantina¹⁶.

15. Secondo le fonti arabe, dunque, l'ingresso in Ifriqiya è segnato dal passaggio nella città di Gabès. La memoria della *Tacape* romana, ultimo porto occidentale della Grande Sirte, permane nell'importanza peculiare rivestita dal centro, noto come "la città degli al-Afàriqa al-aj'am", ovvero degli "Afàriqa stranieri" (non-arabi): M. HADJ-SADOK (éd.), *Description du Maghreb et de l'Europe au 11^e-13^e siècle. Extraits du Kitâb al-Masalik wa'l-Mamâlik, du Kitâb al-Buldani et du Kitâb al-Âlaq al-Nafisa*, Alger 1949, p. 7.

16. Cfr. F. BAHRI, *La région des Hautes Steppes (Qammouda) durant les premiers siècles de l'Islam*, in *Histoire des hautes Steppes: antiquité-Moyen-Âge. Actes du Colloque de Sbeitla, (Sbeitla: sessions 1998-1999)*, 1, Tunis 2001, pp. 171-88. Le fonti arabe concordano nel fatto che durante le prime campagne belliche, gli eserciti tralasciarono *Tacape* e passarono oltre «'Ubayd Allâh poi continuò verso Gabès, città nella quale i Rûm si erano stretti nella parte fortificata. I Musulmani consigliarono allora a Ibn Sa'd di non prendere in considerazione le posizioni fortificate prima che non fossero chiare le loro posizioni delle stesse in presenza delle confederazioni dell'Ifriqiya»: E. LÉVI-

Sotto la dinastia Omayyade e Abbaside e successivamente con l'instaurarsi, alla fine dell'VIII secolo, dei regni islamici indipendenti e dell'emirato aghlabide, nel Maghreb orientale, i centri del potere mutarono. Perduto il ruolo di capitale e costituito, a qualche miglio da Cartagine, il nuovo centro di Tunisi, con funzione prevalentemente commerciale e militare, fu invece Kairouan, la città fondata da 'Uqba¹⁷, a polarizzare su di sé l'attenzione e a costituire il nodo principale del sistema viario nel primo medioevo arabo. Conseguentemente, la via *Cartagine-Thevestem* perse il suo ruolo di asse portante nelle comunicazioni tra nord e sud, ossia tra quella che, un tempo, era il punto di riferimento per l'intera Africa del Nord e le città situate alle porte del massiccio dell'Aurès e della *Numidia Militiana*¹⁸ (FIG. 4). Al ridimensionamento di questa importante arteria, conseguì la decadenza delle città della valle del Medjerda, tagliate fuori dalle comunicazioni con il resto del territorio. Con la costituzione di Kairouan l'asse viario principale era invece diretto verso sud, lungo la strada che in età romana imboccava la valle dell'Oued Miliane e procedeva sino ai rilievi della Dorsale, passando per la città di *Ziqua*¹⁹ (FIG. 5). Tale itinerario fu utilizzato per il collegamento diretto tra Tunisi e Kairouan, attraverso Zaghuan, centro che continuò a essere uno dei più importanti all'interno di una regione scarsamente urbanizzata, come dimostrano le stesse fonti arabe. La rete stradale altomedievale privilegiò il collegamento tra Kairouan e le aree circostanti (FIG. 5). Da una parte vennero potenziati i collegamenti con la fascia costiera²⁰ (FIG. 6), dall'altra si cercò di stabili-

PROVENÇAL, *Un nouveau récit de la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes*, «Arabica», 23, 1954, p. 20. Lo stesso atteggiamento è riportato anche nel racconto di Al-Nuwairî: «Abd Allâh ibn Sa'd marciò allora su Gabes e vi pose il seggio, ma i compagni e consiglieri gli consigliarono di rinunciare, per non essere distolto dal suo progetto contro la provincia d'Africa»: M. G. DE SLANE, *Histoire de la province d'Afrique et du Maghreb, traduite de l'arabe d'En-Noweïri*, «JA», 11, 3, 1841, p. 102.

17. Cfr. LÉVI-PROVENÇAL, *Un nouveau récit*, cit., p. 22; AL-HAKAM, *Conquête de l'Afrique du Nord*, Paris 1947, pp. 56-70; AL-BALÂDHURI, *The Origins of Islamic State, being a Translation from the Arabic, accompanied with Annotations, Geographic and Historic Notes of the Kitâb Futûh al-Buldân*, ed. by P. KHURI HITTI, F. C. MURGOTTEN, New York 1968, p. 357. H. IDRIS, *Le récit d'al-Mâlikî sur la conquête de l'Ifrîqiya*, «REL», 37, 1969, p. 136.

18. *Itin. Anton.*, 25, 2-27, 1; 50, 5-51, 4.

19. A. VANOLI, *I cammini dell'occidente: il Mediterraneo tra i secoli IX e X. Ibn Khurdadbbab, al-Muqaddasi, Ibn Hawqal*, Padova 2001, p. 52.

20. Da Mahdia, città di nuova fondazione (X secolo), era possibile raggiungere agevolmente le città situate più a nord, sulla stessa linea costiera: Monastir, Salletta,

re una connessione con l'altopiano della Qamûda (FIG. 7), a sud-ovest di Kairouan, e inoltre con l'area settentrionale compresa tra la Dorsale e l'Oued Mellaga, non distante da Béja, attraversando tutta la regione dell'Alto Tell tunisino (FIG. 8)²¹.

Dal quadro delineato si evince, in sostanza, la capacità, da parte dei nuovi conquistatori arabi, di sfruttare e rielaborare un intreccio di vie di comunicazione, prodotto nel corso dei secoli da forme differenti di utilizzo del territorio. Si tratta, di fatto, di una sovrapposizione di una pluralità di elementi. Da una parte vi erano le vie naturali, seguite dall'età protostorica, sviluppate lungo quegli spazi che seguivano i limiti fisici e geografici del territorio, dall'altra le strade create in funzione delle esigenze di delimitazione territoriale fra le organizzazioni tribali o i regni indigeni. Tuttavia, occorre osservare che il processo di organizzazione capillare della viabilità sul territorio giunse ai suoi massimi livelli solo nel momento in cui un'amministrazione unitaria operò una sintesi tra i vari elementi.

Se i viaggiatori e i pellegrini prediligevano gli itinerari "via terra", ciò non significa che gli Arabi abbiano ignorato l'importanza di spostarsi "via mare". Il Bahr al-Rûm (il "mare dei Bizantini" per gli Arabi) era percepito dagli Arabi tanto estraneo che nella stessa connotazione onomastica era riferito a una realtà esterna al mondo musulmano, ovvero ai Rûm, termine con il quale si indicavano i popoli latinizzati o bizantini. Avvertendo la possibilità di estendere il Dâr al Islâm, l'Impero musulmano, anche oltremare, non trascorse molto tempo prima che gli Arabi si organizzassero negli spostamenti marittimi. I territori coinvolti nelle campagne di conquista oltre il continente afro-asiatico furono sostanzialmente le aree insulari del Mediterraneo e la Spagna andalusa. Per questo motivo è interessante osservare l'evolversi del secondo elemento connesso alla mobilità delle persone e alle relazioni tra Nord Africa ed Europa mediterranea: dopo le vie, dunque, gli approdi e i porti nella prima fase di contatto tra i due territori.

Si esaminerà in particolare il caso della Sardegna. Durante le

Susâ e i centri disposti a sud, Sfax e Gabès: cfr. K. HOPKINS, *Sousse et la Tunisie orientale vue par les géographes arabes*, «CT», 31, 1960, pp. 83-95; VANOLI, *I cammini dell'occidente*, cit. p. 52.

21. Territorio che subì, in tutti i casi, un'involuzione urbana e demografica, registrabile già nell'VIII secolo: J. PEYRAS, *Le Tell nord-est tunisien dans l'Antiquité. Essai de monographie régionale*, Paris 1991, p. 357.

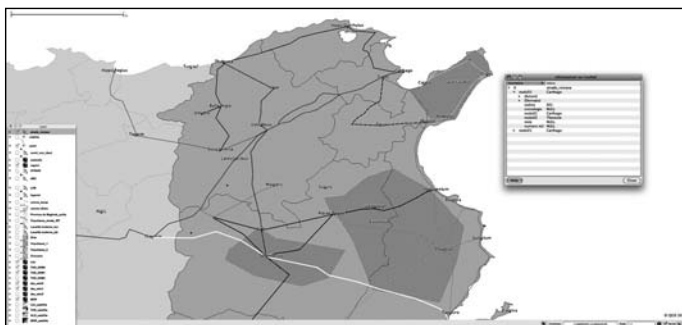


Fig. 4: La via meridionale, tra l'Aures e l'ex *Numidia Militiana* (evidenziata in chiaro).

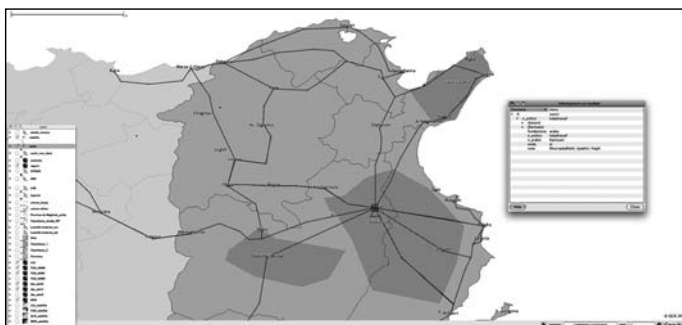


Fig. 5: Collegamenti tra Tunisi, Zaghuan e Kairouan in età musulmana. Base di dati: le fonti.



Fig. 6: Viabilità per Kairouan: i collegamenti con la fascia costiera (evidenziati in chiaro).

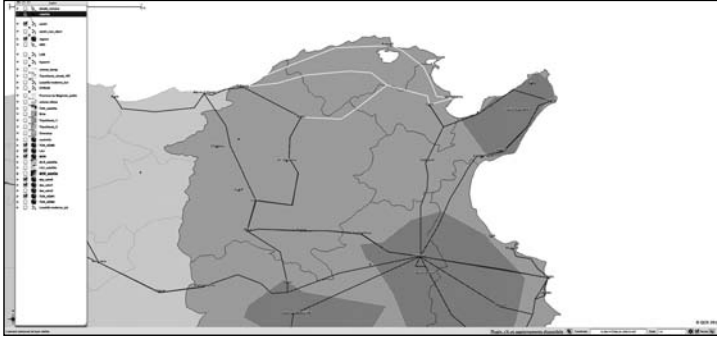


Fig. 7: Viabilità dell'Alto Tell in età musulmana.



Fig. 8: La via tra le Basse Steppe e l'area della Qamûda (ex *Sufetula*). Base di dati: le fonti.

prime operazioni di conquista, gli Arabi non conoscevano il mare, ma non trascorse molto tempo prima che capissero il valore delle comunicazioni e degli spostamenti navali. Attrezzati di imbarcazioni costruite dagli armatori egiziani, intorno alla metà del VII secolo iniziarono a compiere le prime scorribande nel Mediterraneo, con lo scopo di allargare i propri confini. Nel 648 fu la volta di Creta e Cipro²², a cui seguì, immediatamente dopo, Rodi (652-653)²³.

22. Cfr. A. BEIHAMMER, *The First Naval Campaigns of the Arabs against Cyprus (649-653)*, «Graeco-Arabica», 9-10, 2004, pp. 47-68.

23. L. CAETANI (a cura di), *Annali dell'Islam*, vol. 7, Milano 1905, p. XXXIV.

Conquistati “via terra” la Proconsolare, la Numidia, l’Ifriqiya e il Maghreb centrale, gli Arabi cominciarono a scorgere concrete possibilità per un ampliamento del controllo musulmano nel Mediterraneo. Fu in questo momento che, effettuate le opportune bonifiche del canale tra il lago di Tunisi e il mare, e dopo aver organizzato i cantieri e gli arsenali intorno a Tunisi (Radès)²⁴, grazie alla perizia degli armatori cartaginesi ed egiziani, vennero organizzate le grandi spedizioni marittime dell’VIII secolo.

In Sardegna, le prime notizie della presenza musulmana nell’isola risalgono all’inizio dell’VIII secolo. Permangono dubbi sulla spedizione del 703 d.C., in virtù della controversa identificazione del toponimo Salsalah/Silsilah, che l’autorevole lettura di M. Amari²⁵ attribuì all’isola di Sardegna, benché l’interpretazione non fosse non suffragata da un riscontro con le fonti, come ha giustamente rilevato, in tempi più recenti, G. Stasolla²⁶. A questo si aggiunge il successivo passaggio logico, non supportato da alcuna analisi linguistica, che attribuisce il nome di luogo al centro di Sant’Antioco/*Sulci*²⁷. Le incursioni nel territorio isolano si susseguirono dal 707 al 710, condotte da Mûsa ibn Nuşayr: l’isola venne attaccata e le sue città saccheggiate. Per diversi anni gli Arabi non si ripresentarono al largo delle coste sarde finché, nel 735, ‘Ubayd Allâh ibn al-Ḥabḥab approdò nuovamente nell’isola. L’operazione fu ripetuta nel 737, mentre nel 752 la spedizione venne guidata da ‘Abd al-Rahmân al Fihri, diretto discendente del comandante ormai elevato agli onori della santità: ‘Uqba. Ibn Idharî riferisce che, da questo momento in poi, «l’isola non fu più molestata dai musulmani e i cristiani poterono vivere tranquillamente»²⁸.

Ma quale fu il punto di partenza di queste spedizioni? Una risposta proviene da una fonte araba, il *Kitab al-Imâma wa’s siyâsa*, un apocrifo di Ibn Qutayba (828-885 d.C.), il quale riferisce che durante la spedizione del 703 l’equipaggio, composto da professionisti copti, dopo aver fatto tappa al porto di Susa (Sousse/*Hadrumetum*), si di-

24. DE SLANE, *Description de l’Afrique*, cit., p. 84.

25. M. AMARI, *Biblioteca Arabo-Sicula* [rist. ed. 1880-1881], vol. I, Sala Bolognese 1989, pp. 273-4.

26. M. G. STASOLLA, *La Sardegna nelle fonti arabe*, in *Ai confini dell’impero: storia, arte e archeologia della Sardegna bizantina*, Cagliari 2002, pp. 80, 87.

27. *Moriscos. Echi della presenza e della cultura islamica in Sardegna: catalogo*, Cagliari, s.d. [1993?], p. 17; M. M. BAZAMA, *Arabi e Sardi nel Medioevo*, Cagliari 1988, pp. 70-2.

28. STASOLLA, *La Sardegna*, cit., pp. 80-1.

resse contro le basi marittimo-militari dei Bizantini e giunse nell'isola di "Salsalah/Silsilah". Il dato può risultare inefficace, se relazionato alla sola indicazione, forse errata, del toponimo Sardegna, ma, nonostante ciò, costituisce un utile indizio riguardo l'organizzazione delle spedizioni militari al principio del VII secolo. In un primo tempo, dunque, sembra che la costa dell'Ifriqiya e il Golfo di Gabès in particolare, costituissero il punto di riferimento privilegiato per la gestione delle campagne d'oltremare. Tunisi diventerà invece un vero arsenale più tardi, diversi anni dopo la definitiva conquista di Cartagine. Per le campagne successive, l'analisi delle fonti consente di avanzare dubbi circa la possibilità che le navi approdate in Sardegna provenissero direttamente dall'Ifriqiya e che la spedizione fosse concepita unicamente in funzione dell'occupazione dell'isola. Secondo Ibn al Athîr, storico turco del XIII secolo, la dominazione musulmana in Sardegna durò dal 711 al 1016, cioè sino alla sconfitta di Mugahid (meglio noto dalle fonti occidentali come Museto) ad opera dei pisano-genovesi²⁹. Dunque, la data del 711, la stessa che è segnalata negli annali per la conquista dell'Andalusia, potrebbe indurre a ritenere che gli attacchi alle coste sarde costituissero una semplice appendice alla conquista spagnola, e che dunque le navi, partite dalla Spagna, avessero fatto tappa in Sardegna semplicemente per saccheggiarla³⁰. Alla luce di questo fatto, perde di consistenza la possibilità che le incursioni inviate nel 665-666 d.C. dal porto di *Gightis* e segnalate nell'Apocalisse dello Pseudo Metodio possano essere riferite alla città di Olbia in Sardegna, piuttosto che alle omonime nel golfo ligure o a Oriente, in Licia, come nelle identificazioni precedenti alla lettura del bizantinista Walter Emil Kaegi³¹. Tale interpretazione anticiperebbe alla metà avanzata del VII secolo la presenza araba sulle coste dell'isola e contribuirebbe a testimoniare la vitalità del porto sardo, ancora nel VII secolo d.C., coerentemente con la formazione del centro medievale di *Civita*, e la documentata diocesi di *Fausania*. Se posta in relazio-

29. AMARI, *Biblioteca*, cit., vol. 1, pp. 436-7; STASOLLA, *La Sardegna*, cit., pp. 87-8.

30. AMARI, *Biblioteca*, cit., vol. 1, pp. 356-8; STASOLLA, *La Sardegna*, cit., pp. 87-8, tav. IV, 1.

31. Cfr. W. E. KAEGI, *Gightis and Olbia in the Pseudo-Methodius Apocalypse and Their Significance*, «ByzF», 26, 2000, pp. 161-7; ID., *Byzantine Sardinia and Africa Face the Muslims: Seventh Century Evidence*, «Byzantinistica», 3, 2001, pp. 1-25. Più recente vedi ID., *Muslim Expansion and Byzantine Collapse in North Africa*, Cambridge 2010, pp. 179-80.

ne con le fasi cronologiche della conquista araba nell'Africa del Nord, l'ipotesi elaborata da Kaegi lascia aperti degli interrogativi circa la possibile realizzazione di tali operazioni. Per quella data, infatti, la conquista dell'Ifrîqiya non poteva dirsi completata. Il solo esito abbastanza positivo (ma non si parla di vittoria, né di conquista di città, secondo le stesse fonti arabe³²) ottenuto da Mu'hawiya del 652, nel porto di *Hadrumentum* (Sousse) non sembrerebbe compatibile con la realizzazione di una spedizione navale, che avrebbe dovuto presupporre, invece, un pieno controllo della regione della Bizacena, dunque anche di *Gightis*. Piuttosto, la zona costiera rientra tra quelle aree accuratamente evitate dal successore, 'Uqba, nel corso della sua prima spedizione in Ifrîqiya (665-670 d.C.). L'occupazione delle coste della *Byzacena* sarebbe dunque da ricondurre a un momento successivo. Questa regione non risulta, infatti, nemmeno tra gli obiettivi primari del successore 'Uqba, quando stabilì il nucleo primitivo di Kairouan, fondata con il preciso intento di tenersi lontano dal mare, in quanto ancora fonte di possibili insidie. Pertanto, se la scansione temporale risulta corretta, è evidente che la memoria di una rotta che partiva da *Gightis*, che pure dovette costituire l'itinerario privilegiato per raggiungere il Tirreno e le coste orientali della Sardegna, risulta difficilmente applicabile per questo periodo. L'incursione descritta dallo Pseudo Metodio può essere dunque realmente riferita all'area mediterranea orientale, la prima a essere toccata dalle navi musulmane, grazie all'immediata disponibilità degli arsenali e dei porti dell'Egitto (dove fu instaurato un governatorato arabo), da cui partivano le navi per la conquista di territori nel Mediterraneo orientale³³.

Il dato relativo alla conoscenza e frequentazione di questo approdo da parte degli Arabi esiste, ma per un periodo cronologicamente posteriore. La stele con iscrizione araba rinvenuta Olbia, seppure molto più tarda (X-XIII sec.)³⁴, contribuirebbe a suffragare,

32. Cfr. DE SLANE, *Description de l'Afrique*, cit., p. 75: «Niceforo, venuto a conoscenza di questa notizia, imbarcò nuovamente le sue truppe e si diresse al largo. Ibn ez-Zobeir, poiché in quel momento era a cavallo, condusse il suo esercito fino alla costa e andò ad appostarsi di fronte alla porta di Sousse. Ibn ez-Zobair [...] salì in sella e si lanciò contro il nemico. Avendolo completamente disorientato, lo costrinse a rientrare nella città. Allora se ne ritornò e li lasciò». La fonte araba non presenta in maniera chiara l'esito finale delle operazioni nella città della Bizacena.

33. Come emerge dalle operazioni navali condotte a Cipro, Creta e Rodi.

34. Per uno *status quaestionis* sulla presenza musulmana nell'isola e per le attestazioni archeologiche ad essa collegate cfr. F. PINNA, *Le testimonianze archeologiche relative ai rapporti tra gli Arabi e la Sardegna nel medioevo*, «Rivista dell'Istituto di Storia

senza retrocedere eccessivamente nella scala temporale, l'esistenza di una frequentazione araba del centro portuale, rivitalizzato in età medievale, dopo le opere di bonifica conseguite all'innalzamento del fondale. I relitti navali medievali (databili al IX-XI secolo) emersi dagli scavi archeologici di Olbia, costituiscono un'ulteriore conferma³⁵. Inoltre Marco Agostino Amucano ha registrato come la vicina Molarà, la *Torarum* del *Liber Pontificalis*, fu teatro degli spostamenti delle flotte arabe nel corso della spedizione progettata contro Roma, nella metà del IX secolo³⁶. Nell'entroterra olbiense, a Luogosanto, il rinvenimento di frammenti vitrei di manifattura araba corrobora ancora tali dati³⁷.

Dunque, le informazioni circa gli approdi per gli Arabi nel nord della Sardegna riconducono, oltre ad Olbia, anche allo scalo di *Turris Libisonis* (Porto Torres), se si deve accogliere la formula $\lambda\omicron\iota\pi\omega\nu$ $\beta\alpha\rho\beta\acute{\alpha}\rho\omega\nu$, "gli altri Barbari" della famosa epigrafe bizantina di Costantino $\upsilon\pi\alpha\tau\omicron\varsigma$, come espressione riferita agli Arabi, riconducendo il documento a una cronologia più alta, che implica un'attribuzione del Costantino menzionato nel tempo all'imperatore Costantino V (741-775 d.C.)³⁸.

Per la Sardegna meridionale si registra lo scalo di Cagliari, per il quale, oltre alle indicazioni toponomastiche che suggeriscono tale

dell'Europa Mediterranea», 4, 2010, pp. 11-37; in partic. p. 24. Sulla possibilità che la produzione di epigrafi in Sardegna costituisca una produzione di *élites* delle comunità insediata, ma sia un fenomeno da ricondurre a un periodo posteriore al segmento cronologico in cui si verificarono le incursioni cfr. STASOLLA, *La Sardegna*, cit., p. 86.

35. Ai relitti medievali si accompagnano quelli di alcune navi databili al I sec. e altre dieci affondate in uno stesso momento, in età vandala, per cause naturali o più probabilmente dolose: cfr. R. D'ORIANO, *Relitti di storia: lo scavo del Porto di Olbia*, in *L'Africa romana* XIV, pp. 1249-62. Sulla vitalità di Olbia in età tarda: P. G. SPANU, *Dalla Sardegna bizantina alla Sardegna giudicale*, in *Oriente radiata fulgore: La Sardegna nel contesto storico e culturale bizantino. Atti del Convegno di Studi (Cagliari, 30 novembre-1 dicembre 2007)*, Ortacesus 2008, pp. 357-8.

36. Cfr. M. A. AMUCANO, *Indagini topografiche sulla fortificazione dell'isola di Molarà (Olbia). Proposta di datazione ed ipotesi di inserimento nel quadro della strategia anti-araba successiva al "sacco di Roma" dell'846*, in *Archeologia del paesaggio medievale. Studi in memoria di Riccardo Francovich*, a cura di S. PATITUCCI UGGERI, Firenze 2007.

37. PINNA, *Le testimonianze archeologiche*, cit., p. 29

38. Contro questa ipotesi e a favore di una possibile identificazione con degli alleati dei Longobardi, indicati più avanti nel testo dell'iscrizione: F. FIORI, *Costantino hypatos e doux di Sardegna*, Bologna 2001, p. 38. Sull'iscrizione si veda inoltre S. COSENTINO, *Potere e istituzioni nella Sardegna bizantina*, in P. CORRIAS, S. COSENTINO (a cura di), *Ai confini dell'Impero: storia, arte e archeologia della Sardegna bizantina*, Cagliari 2002, p. 7.

corrispondenza in particolare l'indicazione, nelle fonti arabe, di Qal'at, ossia "cittadella fortificata"³⁹, abbiamo un riferimento preciso nell'ambito delle vicende legate alla traslazione delle reliquie di Sant'Agostino. Secondo la testimonianza del venerabile Beda, nel 721-726 Liutprando trattò proprio a Cagliari con i Saraceni (Arabi) per il recupero delle spoglie del Santo⁴⁰.

L'entroterra cagliaritano conobbe, nei secoli successivi, la presenza araba. Da Assemini, a pochi chilometri da Cagliari, proviene l'iscrizione di Maryam, figlia di 'Atiyya al Sarrag (il sellaio), che si aggiunge alla testimonianza del frammento di iscrizione cufica proveniente da Cagliari; da Pula (30 km circa da Cagliari) si registra una notizia ottocentesca del ritrovamento di una corniola incisa con caratteri arabi⁴¹. Fortemente dubbia, in virtù della labile interpretazione del toponimo Silsilah, di cui si è detto prima, l'ipotesi delle incursioni navali a *Sulci*, almeno in una prima fase.

A queste località si dovrà aggiungere, per la costa occidentale, lo scalo di Capo San Marco, nell'Oristanese. Nel XII secolo, Ibn Jubayr racconta, sulla via del ritorno dalle Baleari, di aver incontrato «un altro promontorio [...] chiamato *Qawsama*, il quale offre ancoraggio», aggiungendo che «quest'isola, dalla forma oblunga, noi la costeggiammo per duecento miglia incirca. Il suo circuito, a quanto fu detto, oltrepassa le cinquecento miglia»⁴². In questo passo vi è un preciso riferimento alla navigazione Ovest-Est sul Mediterraneo e alla direttrice negli spostamenti per mare che interessarono l'isola. Altri indizi fanno propendere per una frequentazione araba dell'Oristanese, ancora parzialmente da verificare nell'analisi dei materiali, specialmente quelli provenienti dalle ricerche di antichità. Un'agata con iscrizione cufica da *Tharros* (da Spano) insieme ai sigilli islamici rinvenuti in località San Giorgio di Cabras completano il quadro proposto e aprono la strada a sviluppi della ricerca ancora da approfondire⁴³.

39. STASOLLA, *La Sardegna*, cit., p. 81.

40. Cfr. L. GASTONI, *Le reliquie di Sant'Agostino in Sardegna*, in *L'Africa romana* VI, pp. 583-93.

41. PINNA, *Le testimonianze archeologiche*, cit., pp. 22-4.

42. STASOLLA, *La Sardegna*, cit., p. 91.

43. P. G. SPANU, R. ZUCCA, *I sigilli bizantini della ΣΑΡΔΗΝΙΑ*, Roma 2004, pp. 142-4.

Marcello Madau
Immaginario del potere e mostri marini
Mito, storia, paesaggi culturali

Si propone una lettura dei paesaggi del potere nell'antichità attraverso le tracce di animali e mostri marini: assieme agli eroi culturali definiscono mondi e confini. Il mare Mediterraneo, in esso la Sardegna, e i suoi limiti estremi ne sono campo semantico fondamentale. Una parte significativa del rapporto uomo-natura si gioca nella separazione fra mondo noto e mondo sconosciuto, dinamica illustrata nei percorsi talora pienamente reali di animali marini e antichi migranti. La contemporaneità eredita tali percorsi, ancora percepibili nelle tracce dei piccoli e dei grandi cetacei. Nella forma dei "paesaggi culturali" trova il quadro per una tutela appropriata di questa grande identità e per il superamento delle frontiere.

Parole chiave: eroi culturali, confini, animali marini, migranti, paesaggi culturali.

Sono anch'essi paesaggi del potere quelli disegnati dall'immaginario tramite i mostri marini. Li contiene dapprima l'antichissimo *Okeanòs* (FIG. 1), le regioni oscure ai margini del mondo, un grande cerchio di acque salate, di contro a quelle dolci di Apsu, dominato da Tiamat; mondo sconosciuto personificato da un drago serpentiforme¹ (FIG. 2), non l'unico mostro marino generato dalla padrona delle acque salate, che «creò ancora idre, dragoni formidabili, mostri marini, [...] uomini pesci»². Poi rientrano nel mondo conosciuto, progressivamente lo popolano segnando rotte ma soprattutto confini e porte d'accesso, impossessandosi di piccoli e grandi regni.

Il Mediterraneo è scenario stupefacente di queste vicende: non a

* Marcello Madau, Cattedra di Beni culturali e ambientali, Accademia di Belle Arti, Sassari.

1. FRONZAROLI (1976), p. 171; British Museum, AN 159863001.

2. *Enûma Eliš*, 142. LAMBERT, PARKER (1966); LABAT (1970); la traduzione riportata nel testo è in BOTTÉRO, KRAMER (1992), pp. 642-95.



Fig. 1: La “Mappa del mondo”, sigillo assiro in lingua accadica, IX secolo a.C. British Museum, London (AN106014001).

caso nell’immaginario il tema marino prevale e si struttura con progressiva ricchezza. Dalla prima Mesopotamia urbana, nel III millennio, quando le terre e le acque dolci sono strappate al mondo selvaggio, e rese paesaggio culturale dalle divinità dai vasi zampillanti³ e da signore e signori degli animali⁴, sino al tempo dell’*Enûma Eliš*, il poema della creazione, quando i temi e i confini inizieranno a rideterminarsi con decisione, mentre Egeo e Mediterraneo comince-

3. FRANKFORT (1970), fig. 110 (Mari), fig. 127 (Assur).

4. FRANKFORT (1970), figg. 98, 127.



Fig. 2: Sigillo cilindrico neo-assiro: Marduk (o Ninurta?) sconfigge Tiamat, IX-VIII secolo a.C. (da Collon, 2001, pl. 24, n. 285).

ranno ad aprirsi verso est e verso ovest. È l'avvento dei grandi eroi culturali delle civiltà urbane, modello e schema che poteva nascere solo nel Vicino Oriente. Sono essi i responsabili, assieme ai mostri marini, dello spostamento dei confini del mondo e del relativo, continuo riconfigurarsi dei paesaggi culturali.

Le vicende di Gilgameš e Marduk ne annunciano altre, dove Heraklès affronterà, definendone la collocazione al di là di Gibilterra, almeno cinque generazioni dopo Melqart⁵, i mostri marini nelle acque dell'ignoto. Il paesaggio del mondo conosciuto si sposterà dai grandi fiumi al mare in mezzo alle terre, e i mostri, dominati dagli eroi, si sposteranno al suo interno. I mari si popoleranno di balene, orche, squali, delfini e foche, attorno alle navi, talora in maniera assai insidiosa, uniti da rotte simili e intrecciate.

Non sarà raro che grandi animali marini diventino gli interpreti e i portatori del mito: una traccia antichissima che ci è capitato di rileggere seguendo le rotte dei cetacei è quella di Phorkys, re di Corsica e Sardegna. Storia che ho scritto altrove⁶, e che ora riepilogo.

Servio⁷, che ne riporta la notizia a Varrone, ricorda che Phorkys, re della Sardegna e della Corsica, venne sconfitto da Atlante, e successivamente trasformato in divinità (animale?) marina.

Phorkys è ben documentato iconograficamente in età romana,

5. HDT., II, 44, 4.

6. MADAU (2010), pp. 461-70.

7. SERV., *Aen.*, V, 824.



Fig. 3: Mosaico dalle terme traianee di Acholla (Tunisia), particolare: Phorkys con fiaccola e cestello, II secolo d.C. (<http://www.pbase.com/dosseman/image/31485698>).

dove lo vediamo imponente e dal corpo massicciamente affusolato⁸ (FIG. 3). La sua storia appartiene a un nucleo ben più antico, percepibile fra il IX e l'VIII secolo a.C., quando egli non era ancora re delle isole ma attorno ad esse si iniziava a navigare con molta concretezza. Un nucleo nel quale vive la mediazione culturale di Heraklès, che affronta e sconfigge la serie di mostri e personaggi che ruotano attorno a divinità marine nell'estremo limite del mondo conosciuto. È il mondo delle Esperidi, delle Gorgoni, di Atlante e dei buoi di Gerione⁹. La sua localizzazione atlantica oltre l'attuale stretto di Gibilterra appare indiscutibile.

Nell'*Odissea* Phorkys viene ricordato come “vecchio del mare”, protettore del porto di Itaca e padre di Thoosa, la ninfa marina che generò Polifemo¹⁰. In Esiodo Phorkys è figlio di Ponto e Gaia¹¹, mentre le Gorgoni, generate assieme a Ketos, sono al di là dell'Oceano, verso la notte e vicino alle Esperidi¹². Phorkys e Ketos generarono anche un terribile serpente, a custodia delle greggi d'oro.

8. Si vedano per esempio le sue rappresentazioni nel mosaico delle terme traianee di Acholla (II sec. d.C.) e in un altro da Antiochia (IV sec. d.C.).

9. JOURDAIN-ANNEQUIN (1982).

10. HOM., *Od.*, I, 68-73; XIII, 96.

11. HES., *theog.*, 270; 333 ss.

12. HES., *theog.*, 238; 270 ss.

In tale nucleo, nel quale rientrano le testimonianze delle cosiddette Ciprie e di Alcmane (le possiamo integrare fra la fine del VII e gli inizi del VI secolo a.C. con quella di Stesicoro di Imera), non vi è traccia né della Sardegna né di Kerne, futuri domini di Phorkys, sicché le ambientazioni mediterranee paiono orientarsi più precisamente in direzione nord-africana e atlantica.

L'assenza in queste fonti più arcaiche di associazioni fra la Sardegna, la Corsica e tali miti è notevole. L'identificazione della Corsica con Kyrnos (che a nostro parere avviene dal VI secolo a.C. e ci giunge nel secolo successivo dal racconto erodoteo)¹³ non lega necessariamente la stessa isola francese alla Kerne di Palefato, luogo di nascita dell'africano Phorkys; si aggiunga il fatto che il termine, del quale si è sottolineata una congruenza etimologica ad ambiente euboico¹⁴, potrebbe essere collegato a più siti, con pratica abbastanza comune nell'antichità e soprattutto in ambiente greco arcaico (basterebbe citare il caso di Olbia).

Il paesaggio culturale, per sua stessa definizione ed essenza, è stratificazione storica: porta nelle sue evidenze i segni del mutamento umano. I paesaggi mediterranei e i suoi mitici abitatori si modificano con il modificarsi del potere: gli ambiti della navigazione fenicia ed euboica organici al "Circuito dello Stretto"¹⁵, nei territori ubicati prima e dopo lo stretto di Gibilterra (le aree tartessie e gaditane), da presupporre come uno dei contesti formativi delle antiche divinità marine e di rotte e imprese eraclidi, si indebolirono progressivamente fra l'età orientalizzante e quella arcaica. Con il mutamento dei rapporti di produzione che si evidenzia sotto la spinta di città e centri fenici e greci in Occidente, e il parallelo sviluppo delle *poleis* etrusche, la gravità politica ed economica si spostò nella Tirrenide. A tale rideterminazione geo-politica va riferita la relazione di Kerne e Sardò con Phorkys. Questi, ancora successivamente, divenne re di Corsica e di Sardegna nello strutturarsi e svilupparsi della provincia *Sardinia et Corsica*, come si legge attraverso la particolare convergenza delle fonti letterarie legate alla fine della Repubblica e alla nascita dell'Impero romano¹⁶.

Ma torniamo al nucleo di fonti arcaiche prima indicato. Siamo certi che siano esse stesse le più antiche per il grande vecchio Phor-

13. HDT., I, 165.

14. ANTONELLI (2008), p. 15.

15. Cfr. da ultimo BERNARDINI (2010), pp. 175-221.

16. MADAU (2010), p. 463, note 9-10.

kys e la sua dolce Ketos? Vi è una fase più antica, propria delle stesse tradizioni greche, o, ancora, di tradizioni antecedenti di altra origine?

Vorrei allora ripartire da un personaggio poco notato e per la verità un po' sottovalutato. È una figura che appare fra le navi e le acque che solcano nel declinare dell'VIII secolo a.C. il mare fenicio dominato dagli Assiri verso la città di Arwad, sotto il regno di Sargon II, nel famoso rilievo della facciata nord della corte VIII a Khorsabad¹⁷.

Il personaggio ha un viso trattato con la tipica barba a riccioli assira, tiara regale e corpo pisciforme (FIG. 4). Sembra il signore delle navi, e forse lo era davvero: probabilmente si tratta di Oannes, genio marino ricordato da Filone di Biblo¹⁸. Tale raffigurazione può essere senz'altro messa in relazione con i genii pisciformi, identificabili nei "saggi" *apkallu*¹⁹, destinati a civilizzare il mondo umano, come apprendiamo dalla più antica letteratura sapienziale mesopotamica (FIG. 5). La documentazione, strettamente connessa al mare e alla navigazione, dalla seconda metà del II millennio a.C. è in piena convergenza con la redazione babilonese dell'*Enûma Eliš* e della lotta vittoriosa di Marduk contro Tiamat.

L'iconografia del misterioso personaggio dei rilievi di Khorsabad si compone e precisa progressivamente, e non si fatterà a cogliere la stretta parentela delle divinità marine anguiformi o pisciformi che ben conosceremo nel mondo greco con la sua immagine²⁰, un simbolo talmente strutturato da mostrare, anche in questo caso, il ruolo e la forza del retroterra orientale nella composizione e nella stessa genesi dei più antichi miti greci. Ciò spiega i molti parallelismi e ne precisa anche le differenze su tre fondamentali nuclei concettuali: l'Eroe civilizzatore, l'Oceano sconosciuto (tema presente anche nella più antica cosmogonia dell'Egitto dinastico) e, ai suoi limiti, personaggi mitici che sostengono il cielo.

17. MATTHIAE (1996), pp. 114-5, fig. 6.5.

18. Su Filone di Biblo cfr. XELLA (2006), p. 58. Si veda anche il problema relativo a una fonte assai discussa come quella di Berosus, sacerdote a Babilonia nel declinare del IV secolo a.C., di recente rivalutata: la sua storia della creazione troverebbe riscontro non solo nelle recenti riletture dei materiali epigrafici rinvenuti nei palazzi assiri, ma anche nelle documentazioni figurate del III e del II millennio a.C.: BURSTEIN (1978), pp. 143-81; VERBRUGGHE, WICKERSHAM (2001); PANAINO, PETTINATO (2002), p. 152; VAN DER SPEK (2008), pp. 277-318.

19. CASTELLINO (1977), p. 86, nota 9.

20. PAPADOPULOS, RUSCILLO (2002).



Fig. 4: Khorsabad, corte VIII, facciata nord, rilievo assiro, particolare: *apkallu* pisciforme, fine VIII secolo a.C. (da Matthiae, 1998, p. 108).

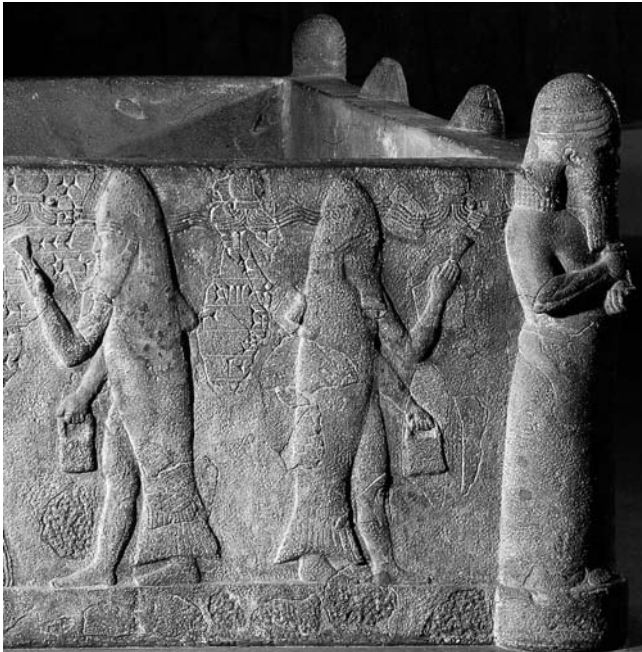


Fig. 5: Particolare del bacino lustrale in basalto dal tempio del dio Assur, inizi VII secolo a.C. (da Matthiae, 1998, p. 42).



Fig. 6: Sigillo accadico, seconda metà del III millennio a.C., Tell Asmar (da Frankfort, 1955).



Fig. 7: Anfora figurata dalla tomba 12 di Sulci (particolare) (da Bernardini, 2010, p. 1266, fig. 3).

Colpisce infine, nel modificarsi del paesaggio del potere mediterraneo, con i mostri che – anticamente (prima del diluvio) ai margini del mondo conosciuto – accompagnano rotte, marinai ed eroi, e talora da essi vengono sconfitti, la grande antichità e l'origine orientale delle iconografie nel nostro Phorkys nota dai mosaici di Antiochia e Acholla: la torcia, il corpo, le braccia desinenti in chele, il cesto rituale proprio degli *apkallu* (FIG. 6).

All'interno degli orizzonti qua disegnati e, per quanto parzialmente, discussi, un'altra riflessione che riguarda la Sardegna ci è offerta da una singolare anfora punica proveniente dalla tomba 12 di Sulci, con scena figurata dipinta sulla spalla.

Anche alla luce delle storie raccontate ci sembra possibile affiancare alcune considerazioni, a conferma della lettura già operata da Paolo Bernardini per la scena, interpretata come eroizzazione dell'attività piscatoria e marina del defunto²¹. Vi leggiamo in particolare, nel personaggio che attacca un mostro marino (FIG. 7), la riproposizione di un modulo mitologico e iconografico orientale, nel quale l'arma, che ricorda la doppia ascia, potrebbe anche essere la schematizzazione dell'arma brandita da Marduk (FIG. 6), nel suo duello contro il drago marino personificazione di Tiamat. La decisione di rendere figurato tale racconto ci sembra trasportare lo stesso, nel suo doppio campo semantico rappresentato dal vaso e dalla tomba, nel mondo simbolico del viaggio ai confini del mondo conosciuto e della battaglia eroica contro i mostri che lo abitano.

È la riproposizione punica del modello dell'eroe culturale, non troppo lontana dallo stesso ambito eroico che, con suggestivo racconto per quanto ben altrimenti curato dal punto di vista grafico e pittorico, si legge nella vittoria di Heraklès contro Ketos in un'anfora corinzia a figure nere della fine del VI secolo a.C.²².

Sono paesaggi arcaici che hanno radici nei più antichi miti orientali, ed esprimono su diversi piani la classica battaglia dell'uomo contro l'ignoto, che si cerca di definire come vittoriosa anche nell'oltretomba, luogo per eccellenza del mondo che non conosciamo.

Una chiave ambientale

La lettura del nucleo più tardo che ci narra di Phorkys re di Sardegna e della Corsica consegna un'altra, e imprevista, prospettiva.

Se infatti l'etimologia della consorte Ketos si lega ai cetacei, quella di Phorkys sembra davvero esprimere, attraverso le regioni dell'Atlante, antiche rotte marine, un passaggio delle quali può essere letto grazie a un racconto di Claudio Eliano²³.

Francesco Cetti, nella sua *Appendice alla storia naturale della Sardegna* edita nel 1777, parla di mostruosi animali che avrebbero animato le acque fra la Sardegna e la Corsica. Il naturalista lombardo, riferendo di una notizia risalente a Claudio Eliano, esprimeva tutto il suo scetticismo sui cosiddetti "arieti" o "montoni marini" che avrebbero turbato le acque dello stretto di Bonifacio.

21. BERNARDINI (2010), pp. 1265-6

22. AMYX (1988), pp. 507-8, figg. 274, 630.

23. AELIAN., *NA.*, XV, 2.

La descrizione di Eliano però non pare infondata: nel suo «montone marino», descritto con una «benda bianca», può riconoscersi l'Orca Gladiator (lo suggerisce Francesco Maspero nella sua edizione del *De natura animalium*²⁴), e il corteo di delfini che viene raccontato sembra davvero indicare il contesto di un transito antico di cetacei. Una rotta antica.

L'ambiente sardo e gli aspetti etologici combaciano perfettamente: Eliano dice anche della caccia che il gigantesco animale dà alle foche, ed è nota la forte presenza nelle coste sarde delle foche monache, rarefatte sino all'estinzione nella seconda metà del Novecento; perciò nulla impedisce di associarle ai vitelli o "vecchi marini" del Cetti²⁵ e alle foche presenti nel passo dell'allievo di Pausania di Cesarea. Sappiamo anche che le foche sono spesso e volentieri attaccate dalle orche marine.

Non siamo certi, ma sarebbe possibile, che il mostro marino nel quale Phorkys venne trasformato dopo la sconfitta contro Atlante possa ispirarsi all'imponente figura dell'orca, e soprattutto che un tale gigante marino, nei suoi transiti fra la Corsica e la Sardegna, sia diventato suggestivamente adatto a tale riconoscimento.

Dal nostro punto di vista questo significa anche un'altra cosa: i paesaggi culturali del Mediterraneo attuale non sono semplicemente connotati da monumenti terrestri, ma anche da rotte mitologiche marine, e i grandi cetacei, le foche, i delfini, sono i depositari di un lungo, affascinante e antichissimo racconto. L'esigenza della tutela è perciò ancora più ampia: proteggere questa rotta, con i meravigliosi animali che la disegnano e la solcano – un'appassionante missione civile –, dal punto di vista della tutela ambientale significa portare in tale ambito il concetto che un bene culturale si protegge appieno se si protegge il suo contesto. L'idea dell'area marina protetta compresa tra Antibes, La Spezia, la Corsica e la costa nord della Sardegna, il "Santuario per i Mammiferi marini", sarebbe gravemente incompleta senza l'inclusione delle testimonianze storiche, che dimostrano l'esistenza di un vasto e pregevole paesaggio culturale, liquido eppure concreto.

Non possiamo negare che oggi i confini del mondo conosciuto si siano completamente ampliati. Mentre ciò succede, sembra però che si siano moltiplicati anche quelli del mondo sconosciuto.

Nei nuovi paesaggi del potere le nostre società riscoprono la li-

24. MASPERO (1998), nota 3.

25. CETTI [1777] 2000, pp. 192-3.



Fig. 8: Navi migranti (composizione dell'autore da frammento ischitano e foto contemporanea).

nea del confine, oltre il quale ogni popolo non mediato dai nostri saperi va tenuto, ricacciato in un Oceano sconosciuto, consegnato, con una strage continua e inaccettabile, alle profondità marine e ai mostri guardiani del limite (FIG. 8).

Bibliografia

- AMYX D. A. (1988), *Corinthian Vase Painting of the Archaic Period*, Berkeley-Los Angeles-London.
- ANTONELLI L. (2008), *Dalla scoperta dell'Occidente alla battaglia del mare Sardonio*, «Hesperia», 23.
- BERNARDINI P. (2010), *Aspetti dell'artigianato funerario punico di Sulky. Nuove evidenze*, in *L'Africa romana XVIII*, pp. 1257-66.
- BOTTÉRO J., KRAMER S. N. (1992), *Uomini e dei della Mesopotamia*, a cura di G. Bergamini, Torino.
- BURSTEIN S. M. (1978), *The Babyloniaca of Berossus*, (Sources from the Ancient Near East, vol. I, fasc. 5), Malibu.
- CASTELLINO G. R. (a cura di) (1977), *Testi sumerici e accadici*, Torino.
- CETTI F. (1777), *Appendice alla Storia naturale dei quadrupedi della Sardegna*, Giuseppe Piattoli, Sassari; ora in F. CETTI, *Storia naturale della Sardegna*, a cura di A. Mattone, P. Sanna, Nuoro 2000.
- COLLON D. (2001), *Catalogue of the Western Asiatic Seals in the British Museum: Cylinder Seals, v. Neo-Assyrian and Neo-Babylonian Periods*, v, London.
- FRANKFORT H. (1955), *Stratified Cylinder Seals from the Diyala Region*, Chicago.

- FRANKFORT H. (1970), *Arte e architettura dell'Antico Oriente*, Torino.
- FRONZAROLI P. (1976), *L'espressione letteraria*, in ID. *et al.* (a cura di), *L'Alba della Civiltà*, vol. III, Torino, pp. 95-212.
- JOURDAIN-ANNEQUIN C. (1982), *Héraclès en Occident. Mythe et histoire*, «DHA», 8, pp. 227-82.
- LABAT R. (1970), *Les grands textes de la pensée babylonienne*, in ID. (a cura di), *Les religions du Proche-Orient asiatique. Textes babyloniens, ougaritiques, hittites*, Paris.
- LAMBERT W. G., PARKER S. B. (1966), *Enûma Eliš. The Babylonian Epic of Creation. The Cuneiform Text*, Oxford.
- MADAU M. (2010), *Il "vecchio del mare", Phorkys e Ketos*, in P. BERNARDINI, R. ZUCCA (a cura di), *Tharros Felix*, 4, Roma, pp. 461-70.
- MASPERO F. (1998), *La natura degli animali*, Milano.
- MATTHIAE P. (1998), *Ninive*, Milano.
- PANAINO A., PETTINATO G. (2002), *Ideologies as Intercultural phenomena* (Melammu Symposia, III), Bologna.
- PAPADOPULOS J., RUSCILLO D. (2002), *A Ketos in Early Athens: An Archaeology of Whales and Sea Monsters in the Greek World*, «AJA», 106, 2, pp. 187-227.
- VAN DER SPEK B. (2008), *Berosus as a Babylonian Chronicler and Greek Historian*, in ID. (ed.), *Studies in Ancient Near Eastern World View and Society, Presented to Marten Stol on the Occasion of his 65th Birthday and his Retirement from the Vrije Universiteit*, Amsterdam, Bethesda, pp. 277-318.
- VERBRUGGHE G. P., WICKERSHAM J. M. (2001), *Berosos and Manetho. Introduced and Translated: Native Traditions in Ancient Mesopotamia and Egypt*, Ann Arbor.
- XELLA P. (2006), *La religione fenicia e punica: Studi recenti e prospettive di ricerca*, in M.-E. AUBET, J. A. ZAMORA LOPEZ (eds.), *Nuevas perspectivas*, I: *La investigación fenicia y púnica*, «Cuadernos de Arqueología Mediterránea», 13, pp. 51-9.

Enrique Díes Cusí
El asentamiento rural púnico
de Pauli Stincus
Propuesta de interpretación arquitectónica

En este trabajo se presentan los restos constructivos hallados en la excavación de la granja púnica de Pauli Stincus (Terralba, Oristano). También se avanzan los primeros resultados cronológicos y materiales. A pesar de su deficiente estado de conservación, el trabajo combinado de arqueólogos, geomorfólogos y pedólogos permiten proponer sendas hipótesis de interpretación de conjunto y aportar los paralelos de conjuntos alrededor de un patio central y de edificios de dos plantas que los inscriben como típicos de la arquitectura púnica de ámbitos rurales.

Palabras clave: arquitectura púnica, asentamiento rural, patio central, Cerdeña, Neapolis.

La excavación y los primeros resultados

El yacimiento de Pauli Stincus se construyó sobre el suelo arenoso del Terralbese, entre los ríos Mannu y Mogoro, y forma parte de la gran concentración de asentamientos rurales púnicos y romanos localizados en esta zona.

Fue identificado por G. Artudi y S. Perra y prospectado en 2004. Los resultados de la prospección arqueológica sistemática y de las prospecciones geofísicas pusieron en evidencia una gran cantidad de restos materiales en superficie y la probable presencia de estructuras o de restos de ellas en el subsuelo¹. Por ello, fue elegido como uno de los objetivos del Proyecto Terralba², que estudia la modalidad or-

* Enrique Díes Cusí, Departament de Prehistòria i Arqueologia, Universitat de València.

1. VAN DOMMELEN, SHARPE (2004).

2. El proyecto Terralba es fruto de la estrecha colaboración entre la University of Glasgow y la Universitat de València, bajo la co-dirección de Peter van Dommelen y Carlos Gómez Bellard.

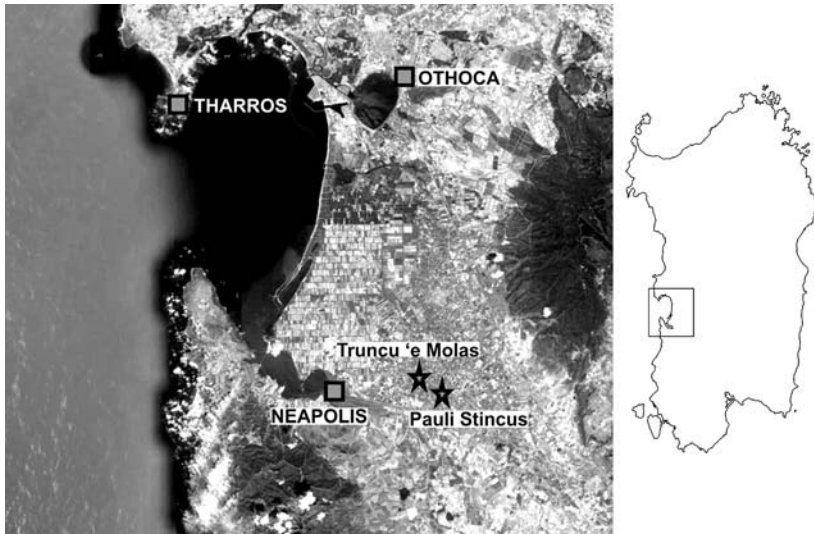


Fig. 1: Localización de Pauli Stincus y de Truncu 'e Molas en el entorno de la ciudades púnicas del Golfo de Oristano.

ganizativa y productiva de los asentamientos rurales en época púnica en el Terralbese, en el entorno del Golfo de Oristano³ (FIG. 1).

Dicho proyecto inició sus investigaciones en el cercano yacimiento de Truncu 'e Molas⁴, entre los años 2007 y 2009, descubriendo un asentamiento rural de los siglos IV-I a.C. dedicado en una de sus fases a la producción vinícola. Desgraciadamente, como consecuencia de los trabajos agrícolas todos los niveles de ocupación y derrumbe habían sido destruidos de forma que sólo se conservaban unas pocas estructuras semisubterráneas (una noria y dos lagares). Por ello, para la siguiente intervención se pensó en Pauli Stincus esperando lograr una interpretación espacial y constructiva de estos hábitats rurales de época púnica.

Sin embargo, también en esta zona se había rebajado el terreno y la abundancia de restos materiales provenía de la destrucción y mezcla de los estratos arqueológicos superiores. Por fortuna, esta vez no se había profundizado tanto y fue posible comprobar la existencia de una serie de estructuras – tanto positivas como nega-

3. VAN DOMMELEN, SHARPE, McLELLAN (2006).

4. PÉREZ JORDÀ, MORALES PÉREZ, MARLASCA MARTÍN, GÓMEZ BELLARD, VAN DOMMELEN (2010).

tivas – a partir de las cuales resulta posible desarrollar una hipótesis fiable de las características del asentamiento⁵.

Antes de centrarnos en su descripción y análisis, resumiremos los resultados culturales y cronológicos, tras el primer análisis de los materiales muebles hallados⁶. Estos datos pueden completarse con los obtenidos por el equipo de geomorfólogos y pedólogos, muy importantes tanto para la interpretación del paisaje que rodeaba al asentamiento como de las mismas construcciones.

Los materiales muestran dos grandes momentos de ocupación del espacio. El primero, de época púnica, va desde su construcción, en la primera mitad del siglo IV, hasta su abandono a fines del siglo II o principios del I a.C. El segundo muestra una frecuentación del espacio en época romana, hacia finales del siglo I o inicios del II d.C., sin evidencias de que fuera asociado al levantamiento de nuevas estructuras, sino quizá a la recuperación durante poco tiempo de alguna de las antiguas. Por lo tanto, las dos fases que hemos podido identificar en las construcciones deben situarse únicamente en el momento de ocupación de época púnica.

Volviendo a los materiales muebles, los restos cerámicos son mayoritariamente púnicos y casi todos de producción local, aunque no falten algunas ánforas greco-latinas de la Campania y vajilla de cierta calidad de barniz negro. Con todo, como se ha dicho, el mayor porcentaje lo ocupa la cerámica común y las ánforas, junto con algo de cerámica fina de mesa, preferentemente de producción sarda. Unos fragmentos de *tannur* y algunos hallazgos numismáticos⁷ completan el registro material que, como se ha dicho, parecen confirmar que nos hallamos ante una factoría púnica muy similar a la estudiada en Truncu 'e Molas.

5. El equipo de investigación estuvo integrado por: P. van Dommelen y C. Gómez Bellard (co-directores); Guillem Pérez i Jordà y Enrique Díes Cusí (directores de campo), P. Carmona, J. M. Ruiz Pérez, C. Nicosia y R. Langohr (Geomorfología y pedología); A. Vendrell Betí, D. Quixal Santos, E. Modrall, A. Roppa, J. Hayne, D. Deidda y E. Selva Reibera (arqueólogos).

6. Los datos aquí expuestos son sólo provisionales, ya que el análisis completo de los materiales se llevará a cabo en junio de 2011.

7. Las tres monedas estudiadas hasta el momento son de la Ceca de Cerdeña y se fechan entre 300-264 a.C. Todas muestran en el anverso una Cabeza de Tanit, a izquierda, y en el reverso un protomo de caballo, a derecha, y en el campo, a derecha, un glóbulo (*SNG Cop., North Africa* 164, 169; *ACQUARO*, 1974, núms. 525-542; *ALEXANDROPOULOS*, 2000, núm. 57h.). Estudio preliminar realizado por P. P. Ripollés (Universitat de València).

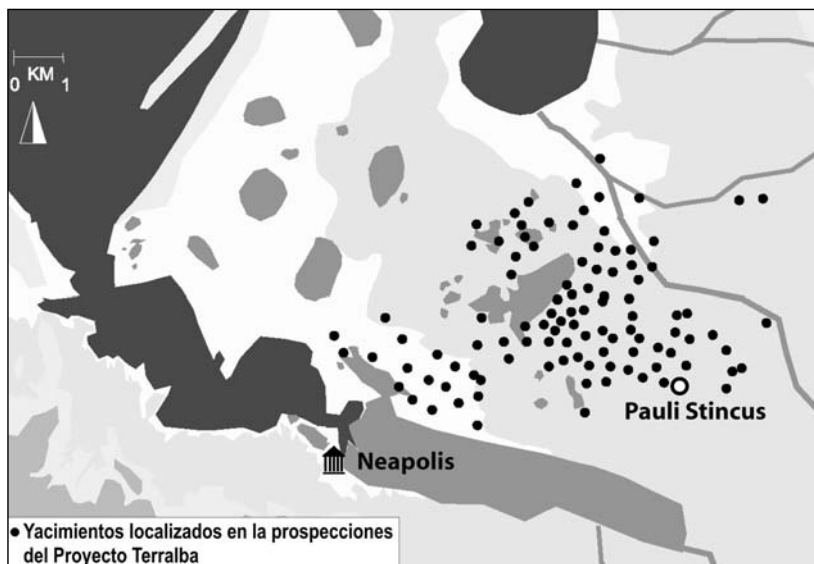


Fig. 2: Pauli Stincus y los yacimientos localizados en el territorio de *Neapolis*.

El entorno y las fuentes de materias primas

El estudio geográfico del yacimiento y su entorno determinó que el asentamiento de Pauli Stincus se ubicó en la llanura aluvial costera conjunta entre los ríos Mannu y Mògoro (FIG. 2) donde aparecen diversos ambientes geomorfológicos de transición fluvio marina: llanuras de inundación, dunas y lagunas. Estos ambientes ofrecen una gran variedad de recursos bióticos. Los suelos son de arenas limosas y, a partir de $-2,7$ m del nivel actual, además con arcillas y cantos, debido al origen fluvial del substrato pleistoceno.

La capa freática estaba, como se determinó en Truncu 'e Molas, muy alta, apenas a 1,2 m de profundidad respecto del nivel del suelo de época púnica, lo que explica que el yacimiento se hallara rodeado de Pauli, zonas de marjal inundadas estacionalmente que han pervivido hasta épocas muy recientes.

Estos suelos y paisajes favorecían sobre todo la ganadería, así como la viticultura y el cultivo de huertas en determinadas zonas. Estos terrenos, sin embargo, al ser mayoritariamente arenosos, exigían una continua fertilización para garantizar el mantenimiento de

su capacidad productiva agrícola, algo de gran importancia, como veremos, a la hora de analizar una de las estructuras.

Los materiales constructivos de que se disponía, pues, eran fundamentalmente la arena limosa y, a cierta profundidad, la arcilla, junto con agua abundante. No es extraño, por tanto, que la técnica predominante sea la obra de tierra, presumiblemente adobes. La madera provenía sobre todo de la vegetación de ribera (tanto de árboles como de cañaverales y juncuales) de los ríos cercanos. Los cantos de río y los guijarros, obtenidos junto con la extracción de arcilla, sirvieron como base para los cimientos y como relleno para los zócalos de los muros. Pero la piedra es muy difícil de obtener en la zona y lo demuestra que la que se hallamos en el yacimiento proviene de áreas no inferiores a los 5 km. Esto tuvo su consecuencia y explica el fenómeno continuado de reutilización de los bloques y mampuestos que se produjo en el yacimiento tanto durante su uso como en épocas posteriores, tras su abandono, e incluso en épocas recientes con la recuperación de la piedra que pudiera aparecer en los trabajos agrícolas.

Las estructuras halladas

Su análisis ha resultado complejo porque, en primer lugar, el nivel de suelo original estaba unos 30-40 cm por encima del actual, rebajado en los trabajos agrícolas contemporáneos. En segundo, porque casi todos los zócalos de piedra fueron ya expoliados – algunos en época antigua – debido, como dijimos, a la escasez de materia prima para nuevas construcciones (FIG. 3).

La traza de los muros, así pues, sólo se ha podido determinar por la zanja de expolio de los mismos. Por suerte, en el límite de la parcela se conservaron dos tramos de muros de las dos fases púnicas identificadas que muestran que estaban contruidos mediante un zócalo de mampostería trabada con barro y con un alzado de obra de tierra. Las trazas de cal en los derrumbes indicarían que algunos tendrían un revestimiento de argamasa y estarían enlucidos. Las cubiertas serían planas, dada la ausencia de restos de tejas en época púnica.

Otros elementos localizados han sido una serie de zanjas y hoyos rellenados en épocas diversas y con funcionalidades diferentes. Algunos son debidos a los trabajos agrícolas recientes pero otros pueden relacionarse con el final de la vida útil de asentamiento,

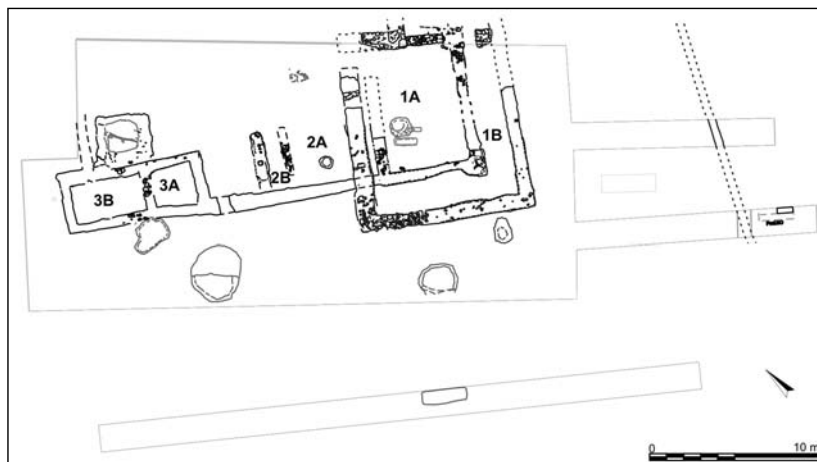


Fig. 3: Planta general de la excavación.

como el que sirvió para enterrar una serie de escombros de época romana en el sector NO de la excavación.

Este hoyo se realizó precisamente en una plataforma de tierra batida, situada en el ángulo de dos muros, que presentaba una clara coloración verdosa que penetraba hasta gran profundidad. El análisis pedológico lo interpretó como el resultado de la acumulación de sustancias orgánicas, que habrían ido filtrándose en el terreno. Dicha acumulación podría tratarse de excrementos de animales para su uso como abono de los terrenos cultivados que, como dijimos, necesitan de una continua fertilización, un hecho todavía visible en las explotaciones agropecuarias de la zona.

También resultan de especial interés cuatro grandes agujeros, interpretados por R. Langohr como el resultado de haber sido desarraigados sendos árboles. Estos, situados al sur de la fachada, la protegerían de la insolación directa.

Finalmente, en la zona este se hallaron los restos de un muro de cierre del espacio habitado, contra el que se acumuló la arena arrastrada por el viento cubriendo un suelo de cultivo que todavía conserva señales del arado y que puede interpretarse como uno de los huertos a los que hacíamos referencia.

Interpretación de la primera fase constructiva

Aunque la interpretación de las relaciones estratigráficas resulta bastante compleja, creemos que se pueden establecer dos fases constructivas, ambas asociadas a época púnica. La primera de ellas debe fecharse, obviamente, por las cerámicas más antiguas; es decir, de la primera mitad del siglo IV a.C.

Los muros y restos de pavimentos de esta primera fase nos dibujan una construcción articulada alrededor de un patio central de 12,75 m de ancho, rodeado por las diferentes estancias. Si bien sólo hemos podido excavar la fachada sur y los arranques de las fachadas este y oeste, las concentraciones de restos de cal nos indican que la habitación cuadrangular del lado SE (1A) tendría revestimientos, algo que no parece que sucediera en las otras.

Por otra parte, la anchura de los muros (60 cm en el caso de la estancia 1A, 50-60 en el resto) no parece indicar que hubiese ninguna planta superior. Como dijimos, entre los restos conservados en el fondo de las zanjas y en los pocos tramos intactos del límite del campo podemos hacernos una idea bastante clara de las técnicas constructivas.

Los muros se realizaban excavando una zanja de unos 20/30 cm en el suelo arenoso sobre la que se disponía una capa de cantos y gravas que servía de base para un zócalo formado por un doble paramento de mampuestos ligeramente trabajados en su cara exterior trabados con barro y relleno de bloques de menor tamaño, con algún bloque ocasional a perpiaño.

La ausencia sistemática de restos en las esquinas hace sospechar que éstas estarían realizadas con bloques de mayor tamaño y, por lo tanto, más susceptibles de ser expoliados. Es especialmente interesante que el ángulo SE sea de mayores dimensiones, como si en este punto el muro hubiese tenido algún tipo de saliente, bien por tratarse de un refuerzo, bien por ser un guardacantón.

Como hemos dicho, el alzado estaría realizado en adobe con revestimiento de barro y, en el caso de aquellas estancias que lo requirieran, enlucidas con mortero de cal. El único pavimento documentado estaba realizado con tierra batida. No tenemos indicios de que los otros fueran diferentes ni del empleo de algún tipo de solado en piedra.

Como hemos dicho, la estancia 1A, de mayores dimensiones (8,5 × 6 m), estaría en el ángulo SE, mientras que las otras pueden agruparse en dos parejas, todas de menor tamaño. En la parte cen-

tral de la fachada hallamos el espacio 2, de $7 \times 4,5$ m, delimitado por tres de sus lados, sin muro aparente de cierre por el norte. Este espacio tiene una subdivisión realizada mediante un murete de 45 cm, demasiado ancho para interpretarlo como un tabique por lo que hay que suponerle una función portante; éste delimitaría al este un espacio mayor (2A), de $4,9 \times 4,5$ m pisables, y al oeste otro menor (2B), de sólo $1 \times 4,5$ m. Estas reducidas dimensiones en su anchura normalmente suele interpretarse como un posible hueco de escalera para acceder a la planta superior o bien a la azotea. Como hemos dicho, lo más probable es que la cubierta fuese plana, algo habitual dentro del mundo fenicio-púnico, y, por ello, un espacio perfectamente utilizable como parte de la vivienda para el trabajo, el almacenamiento e incluso el descanso en épocas de calor⁸. Dada la falta de evidencias de la existencia de una planta superior en esta fase, nos inclinamos por interpretar esta posible escalera como el acceso a la azotea.

En el ángulo SO de la fachada encontramos una construcción de $8,4 \times 3,4$ m dividida en dos habitaciones (3A de $2,5 \times 2,5$ y 3B de $2,5 \times 4,2$ m, considerando sólo la superficie útil). Junto a la pared norte, en el ángulo de dos muros, se halló el mencionado pavimento ($3,7 \times 3,2$ m) interpretado como un lugar donde acumular el estiércol.

En la reconstrucción propuesta la localización de las puertas es hipotética. La entrada a la estancia principal se propone en función de su ubicación en la fase siguiente. El conjunto 2 estaría abierto por el lado norte y al 3 se accedería desde el patio por el único punto posible, estando comunicadas las dos estancias. Dadas sus dimensiones y la cercanía del montón de estiércol, creemos que su función podría ser la de establo o quizá de almacenaje, aunque la ausencia de cal nos lleva a optar por la primera.

El espacio entre las habitaciones 2 y 3 hemos propuesto que sea interpretado como un acceso para carros dada su anchura (3 m) y la posible existencia del guardacantón mencionado. A favor de esta hipótesis está la ubicación de los árboles que enmarcaban la fachada dejando un espacio justo en este punto y otro de 2,6 m entre el árbol más al este y el hipotético guardacantón. En todas las construcciones, como se ha dicho, la solución de cubierta es plana (FIG. 4).

8. DÍES CUSÍ (2001), p. 80.

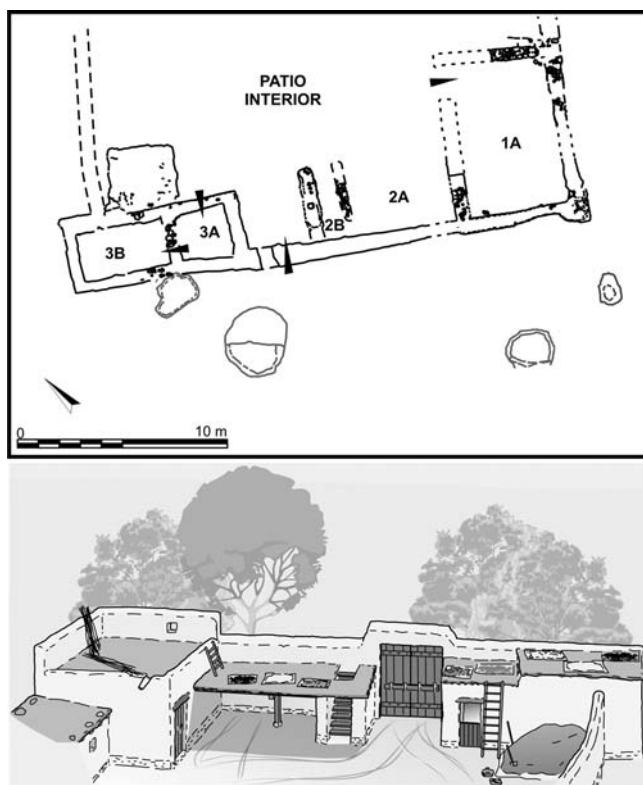


Fig. 4: Estructuras de la 1ª fase y propuesta de interpretación.

Interpretación de la segunda fase constructiva

Las transformaciones asociadas a la segunda fase sólo han quedado claras en el edificio del ángulo SE (1B). La superposición de muros, con un nivel de pavimento, 20 cm más alto, como se constató en el límite del campo, indica que la construcción anterior (1A), una posible estancia de hábitat, fue sustituida por otra de mayores dimensiones ($11,5 \times 10,5$ m) realizada ahora con muros de mayor anchura (90-95 cm) que nos llevan a hipotetizar sobre la construcción de una planta superior.

La puerta de acceso desde el patio estaría en el mismo punto, aunque ahora habría además otra puerta que abriría al norte, conectando con otra construcción de dimensiones algo menores (1C) pues la anchura sería de 6,8 m; su longitud resulta indeterminada

pero o bien la crujía sería de 5 m – lo cual obligaría al empleo de jácenas para cubrirla – o bien tendría una longitud inferior a los 3 m, opción por la que nos hemos inclinado. Los muros de esta construcción adjunta son también de 90 cm y traba perfectamente con los de 1B, con lo cual hay que suponer que formaría parte del mismo conjunto y que también tendría dos plantas.

No es posible determinar si el resto de las construcciones de la primera fase se mantuvo, pero es probable que así fuera ya que no hay indicios de otras remodelaciones, por lo que hay que suponer que la reforma afectó sobre todo a la vivienda principal.

Este engrandecimiento de la zona de residencia nos lleva a pensar en un cambio cualitativo de una vivienda de pequeño tamaño y una planta a otra de dos plantas y de, al menos, dos estancias por planta. La imagen que así se nos muestra recuerda la típica casa fenicio-púnica recogida en grabados y dibujos, de dos plantas, destinándose la inferior a almacenamiento o trabajo y la superior a vivienda propiamente dicha, con la azotea convertida ahora en un espacio de más lujo. Esta es la opción planteada en nuestra hipótesis de reconstrucción (FIG. 5).

Sin embargo, el mayor cambio formal estaría en la ampliación del espacio construido. Si en el primero teníamos un esquema constructivo de estancias alrededor de un patio, ahora encontramos un muro que delimita un espacio externo a la construcción principal, que mantiene el patio interior, con lo que ahora el hábitat pasa de tener 24,9 m de fachada a, como mínimo, 38 m; 50 m si le suponemos un espacio al oeste semejante al que encontramos al este.

Este muro perimetral sería una tapia de 45 cm de anchura, realizada en obra de tierra, sin cimiento alguno, lo que no le impediría tener una altura de entre 2 a 3 m. Contra ella se acumuló la arena arrastrada por el viento tras el abandono del asentamiento. Este hecho permitió que se conservasen, junto a su lado este, las marcas del paso del arado que permitió interpretar la zona como un huerto del asentamiento.

Los árboles frente a la fachada sur pudieron haberse mantenido, pero es posible que el ahora más cercano al muro sur del edificio principal fuera desarraigado durante su construcción. Los otros tres pudieron seguir manteniendo su función de dar sombra a la pared con más insolación.

Aunque el momento de abandono se fecha a finales del siglo II o comienzos del siglo I a.C., es más complejo datar el momento del engrandecimiento del edificio. El carácter marcadamente púni-

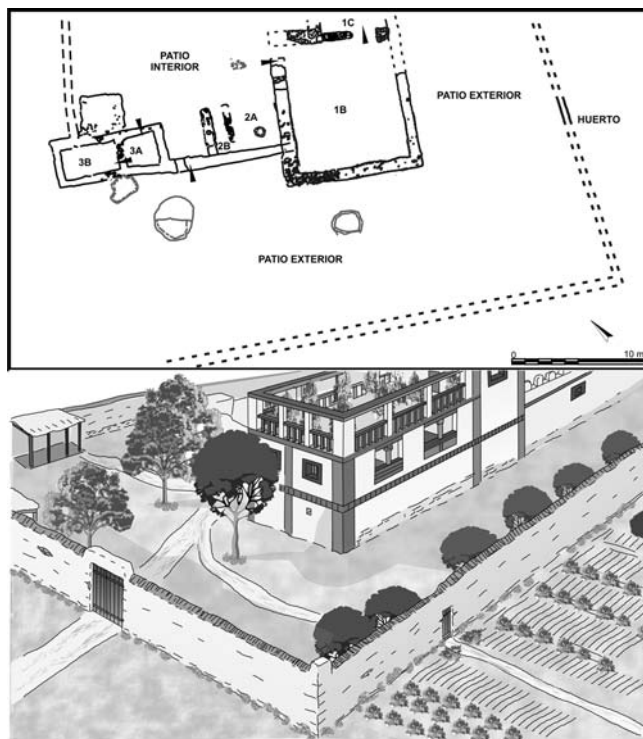


Fig. 5: Estructuras de la 2ª fase y propuesta de interpretación.

co de la construcción nos llevaría a situarlo en un momento anterior a la ocupación romana – en esta zona, finales del siglo III a.C.; a falta de otro dato, quizá en el indicado por las monedas sardo-púnicas halladas. Por ello, a la espera de que el estudio de los materiales permita distinguir más claramente la cronología de las dos fases, optamos de momento por situar la reforma en la primera mitad del siglo III.

Conclusiones

Pese a la complejidad que supone analizar unas estructuras en tan mal estado de conservación, creemos que los resultados aquí presentados pueden servir para avanzar algo más sobre el conocimiento de la morfología de los hábitats púnicos rurales en Cerdeña entre los siglos IV-I a.C.

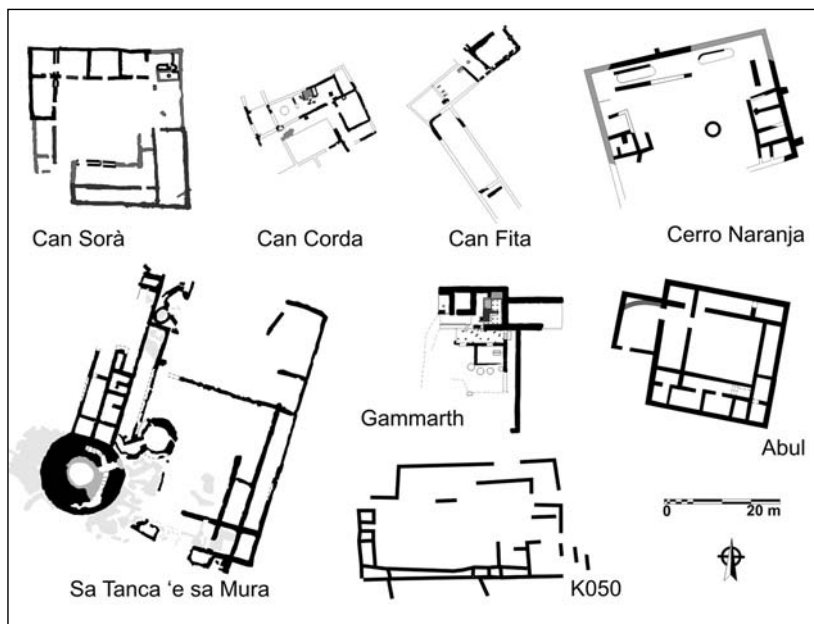


Fig. 6: Paralelos de granjas púnicas de patio central.

Los dos esquemas de organización del espacio construido no nos son desconocidos y encontramos ya bastantes paralelos en el mundo fenicio-púnico del Mediterráneo Central y Occidental.

Ya hemos dicho que el primero de ellos fue un patio central alrededor del cual se organizaron las estancias, ofreciendo una fachada más o menos regular. En la misma Cerdeña lo encontramos en Sa Tanca 'e sa Mura⁹; en Ibiza (España) en los yacimientos de Can Corda¹⁰, Can Fita¹¹ y Can Sorà¹², todos ellos datados en sus inicios hacia el siglo IV a.C. En el Maghreb se ha documentado en el denominado yacimiento K050 de Djerba¹³ y en el asentamiento rural localizado en Gammarth¹⁴ (Túnez). En la Península Ibérica podemos citar el Cerro Naranja (España), de finales del siglo IV

9. MADAU (1997).

10. PUIG MORAGÓN, GÓMEZ BELLARD, DÍES CUSÍ (2004).

11. GONZÁLEZ VILLAESCUSA, PACHECO TIRADO (2002).

12. RAMÓN TORRES (1995).

13. FENTRESS (2001), pp. 255-6.

14. FANTAR (1984).

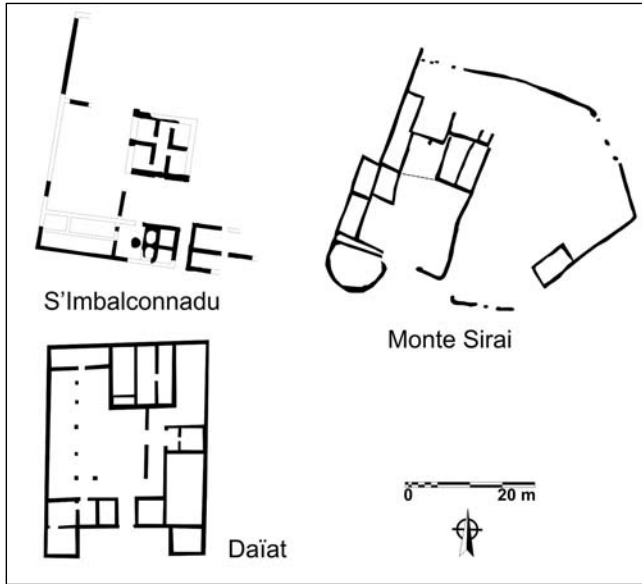


Fig. 7: Paralelos de granjas púnicas con un gran edificio central.

a.C.¹⁵, y también el paralelo más antiguo, el asentamiento fenicio de Abul (Portugal)¹⁶ (FIG. 6).

La segunda fase no es sino una evolución de la primera, hacia modelos ya conocidos¹⁷, que suponen una mejora cualitativa y cuantitativa del hábitat. La presencia destacada de un cuerpo de edificio de dos plantas en un patio y rodeada luego a veces de un muro perimetral que delimita un espacio mayor puede verse en la misma isla de Cerdeña en S'Imbalconnadu¹⁸ y en Monte Sirai¹⁹. También muestra semejanzas el asentamiento rural de Daïat, cercano a Tánger (Marruecos) donde el patio es presidido por una construcción cuadrangular²⁰ (FIG. 7). Todas estas construcciones se fechan entre mediados del siglo III a.C. hasta finales del siglo II a.C.

Las imágenes de una vivienda de dos plantas que concentra la

15. GONZÁLEZ RODRÍGUEZ (1987).

16. MAYET, TAVARES DE SILVA (2002).

17. MAYET, TAVARES DE SILVA (2005), pp. 46-8.

18. SANCIU (1998).

19. AMADASI (1966).

20. PONSICH (1970).

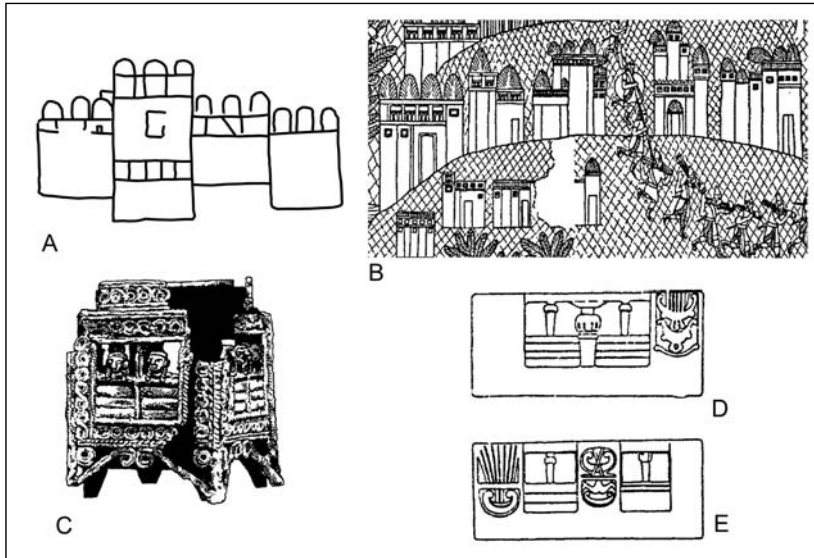


Fig. 8: Modelos de viviendas fenicias y púnicas: a) van Dommelen, Gómez Bellard, 2010, fig. 2.2; b) Díes Cusí, 1995, fig. 90; c) *ibid.*, fig. 93; d) *ibid.*, fig. 92; e) *ibid.*, fig. 91.

vida en la planta superior y en la azotea son también bien conocidas (FIG. 8) y es lo que nos lleva a definir esta segunda fase dentro de la más pura tradición constructiva púnica si bien, como hemos dicho, esperamos a los resultados del futuro estudio de materiales para una mayor precisión cronológica.

Pero, a pesar de esta transformación, los hallazgos no dan la impresión de que la actividad productiva del asentamiento variara sino que, antes bien, ésta se incrementó y se mejoró dando lugar a una ampliación del espacio construido, incluyendo en esta mejora la zona de residencia.

Bibliografía

- ACQUARO E. (1974), *Le monete puniche del Museo Nazionale di Cagliari*, Roma.
- ALEXANDROPOULOS J. (2000), *Les monnaies de l'Afrique antique: 400 avant J.-C.-40 après J.-C.*, Toulouse.
- AMADASI M. G. (1966), *L'abitato*, en *Monte Sirai III. Rapporto preliminare della missione archeologica della Università di Roma e della Soprintendenza alle antichità di Cagliari*, «Studi Semitici», 20, pp. 83-103.

- DÍES CUSÍ E. (1995), *La arquitectura fenicia de la Península Ibérica y su influencia en las culturas indígenas*, València.
- DÍES CUSÍ E. (2001), *La influencia de la arquitectura fenicia en las arquitecturas indígenas de la Península Ibérica (s. VIII-VII)*, en D. RUIZ MATA, S. CELESTINO PÉREZ (edd.), *Arquitectura Oriental y Orientalizante en la Península Ibérica*, Madrid, pp. 69-121.
- FANTAR M. H. (1984), *À Gammarth avant la conquête romaine*, en *Actes du 1 Colloque international sur l'histoire et archéologie de l'Afrique du Nord*, (Perpignan, 14-18 avril 1981), (= «BCTH», 17b), Paris, pp. 3-18.
- FENTRESS E. (2001), *Villas, Wine and Kilns: the Landscape of Jerba in the Late Hellenistic Period*, «JRA», 14, pp. 249-68.
- GONZÁLEZ RODRÍGUEZ R. (1987), *Notas sobre las excavaciones de urgencia realizadas en el yacimiento prerromano de "Cerro Naranja" (finca de Los Garciajos, Jerez de la Frontera)*, en *Cádiz en su historia. VI Jornada de historia de Cádiz (Cádiz, marzo 1987)*, (Serie Colaboraciones, 9), Cádiz, pp. 27-44.
- GONZÁLEZ VILLAESCUSA R., PACHECO TIRADO E. (2002), *Can Fita. Onze segles d'un assentament rural de l'antiguitat ebusitana (segle IV a.C.-segle VII d.C.)*, (Quaderns d'arqueologia pitiüsa, 7), Ibiza.
- MADAU M. (1997), *Popolazioni rurali tra Cartagine e Roma: Sa Tanca 'e sa Mura a Monteleone Roccadoria*, en P. BERNARDINI, R. D'ORIANO, P. G. SPANU (a cura di), *Phoinikes B Shrdn. I fenici in Sardegna: nuove acquisizioni*, Oristano, pp. 142-5.
- MAYET F., TAVARES DE SILVA C. (2002), *L'atelier d'amphores d'Abul (Portugal)*, Paris.
- MAYET F., TAVARES DE SILVA C. (2005), *Abul. Fenícios e Romanos no vale do Sado. Phéniciens et Romains dans la vallée du Sado*, Setúbal.
- PÉREZ JORDÀ G., MORALES PÉREZ J. V., MARLASCA MARTÍN R., GÓMEZ BELLARD C., VAN DOMMELEN P. (2010), *La alimentació púnica de una granja de Cerdeña*, en *De la cuina a la taula. IV Reunió d'economia en el primer millenni a.C.*, (Saguntum, Extra-9), Valencia, pp. 295-302.
- PONSICH M. (1970), *Recherches archéologiques à Tanger et dans sa région* Paris.
- PUIG MORAGÓN R., GÓMEZ BELLARD C., DÍES CUSÍ E. (2004), *Can Corda. Un asentamiento rural púnico-romano en el suroeste de Ibiza*, (Treballs del Museu Arqueològic d'Eivissa i Formentera, 53), Ibiza.
- RAMÓN TORRES J. (1995), *Ses païsses de Cala d'Hort. Un establiment rural d'època antiga al sud-oest d'Eivissa*, (Quaderns d'arqueologia pitiüsa, 1), Ibiza.
- SANCIU A. (1998), *Insediamenti rustici d'età tardo-repubblicana nell'agro di Olbia*, en *L'Africa romana XII*, pp. 777-99.
- SNG Cop., *North Africa* = JENKINS G. K. (1969), *Sylloge Nummorum Graecorum: Danish National Museum*, vol. 42: *North Africa: Syrtica-Mauretania*, Copenhagen.
- VAN DOMMELEN P., SHARPE L. (2004), *Surveying Punic Rural Settlement:*

- the Terralba Rural Settlement Project*, «Antiquity», 78, <http://antiquity.ac.uk/projgall/vandommelen/>.
- VAN DOMMELEN P., SHARPE L., McLELLAN K. (2006), *Insedimento rurale nella Sardegna punica: il progetto Terralba (Sardegna)*, en *L'Africa romana* XVI, pp. 153-73.
- VAN DOMMELEN P., GÓMEZ BELLARD C. (eds.) (2010), *Rural Landscapes of the Punic World*, London.

Daniel Hülsken
Uni-Astarte und Apollon:
Der Wandel der karthagischen
Politik gegenüber Sardinien im 6.
Jahrhundert v. Chr.
und seine religiösen Implikationen

Der Beitrag betrachtet und analysiert die Beschreibung der Seeschlacht von Alalia im Jahr 540 v. Chr. im ersten Buch der *Historiaia* Herodots unter religionshistorischen Aspekten. Dabei soll vor allem gezeigt werden, warum die Hinrichtung phokäischer Kriegsgefangener durch die etruskischen *Agyllaioi*, welche durch das Los und somit durch den Willen einer Gottheit die phokäischen Seekrieger zugeteilt bekommen hatten, einen Frevel darstellte, und welche Grundlagen interkultureller religiöser Dynamik sich bereits anhand dieser kurzen Quellenpassage feststellen lassen.

Schlüsselworten: Uni-Astarte, Apollon, Herodot, Alalia, *Pyrgi*.

Die Idee sich mit der Episode aus dem ersten Buch der *Historiaia* Herodots zu befassen, welche den Ablauf der Seeschlacht von Alalia im Jahr 540 v. Chr. und die darauf folgende Hinrichtung phokäischer Gefangener durch die *Agyllaioi* – die etruskischen Bewohner *Caeres* und *Pyrgis*, die mit den Karthagern während dieses Konfliktes verbündet waren – schildert, ergab sich aus der Arbeit an meiner Dissertation „Kulte der griechischen und phönizischen ‚kolonialen‘ Kontaktzonen-Religiöse Dynamiken im westlichen Mittelmeerraum vom 4. bis zum 2. Jahrhundert v. Chr.“. Im Folgenden möchte ich die Frage beantworten, warum die erwähnte Hinrichtung der Gefangenen als ein Frevel gegenüber dem Gott Apollon betrachtet wurde, so wie Herodot es beschreibt, und welche Arten religiöser Verknüpfungen und Dynamiken für diesen geographischen und chronologischen Kontext festzustellen sind.

Ich habe dieses Beispiel gewählt, da es mir erlaubt, jene religiösen Dynamiken in Verbindung mit dem Rahmenthema dieses Kongresses *Trasformazioni dei paesaggi del potere nell'Africa settentrionale*

* Daniel Hülsken, Ruhr-Universität, Bochum.

fino alla fine del mondo antico zu analysieren, weil sowohl die Etrusker als auch die Phokäer gute Beziehungen nach Delphi pflegten und die *Agyllaioi* eine weibliche Gottheit verehrten, deren etruskischer Name *Uni-Astre* wie auch ihre phönizische Bezeichnung *Ba'alat Uni-Astart* nicht grundlos vierzig Jahre nach der Schlacht von Alalia auf den Goldblechen von *Pyrgi*, einer etruskisch-phönizischen Bilingue, gelesen werden kann.

Die Seeschlacht markiert zusammen mit den Feldzügen des Malchos in Sardinien in den 40er und 30er Jahren des 6. Jahrhunderts v. Chr. einen Wendepunkt in der karthagischen Politik gegenüber Sardinien und den Beginn militärischen Eingreifens seitens der Karthager zugunsten der westphönizischen Siedlungen in Sardinien, die im Konflikt mit indigenen sardischen Ethnien und auch den phokäischen Griechen standen.

Zunächst soll nun eine knappe Zusammenfassung der Ereignisse folgen, die zur Seeschlacht von Alalia führten, um die zu analysierende Herodotpassage in einen historischen Kontext zu betten.

Um 566-565 v. Chr. gründeten Siedler aus der Polis *Phokaia* an der Westküste Kleinasiens die Apoikie Alalia oder auch Aleria an der Ostküste Korsikas. Sie folgten der Weisung eines Orakels, das zunächst von Herodot nicht näher bezeichnet wird, aber im Folgenden als die Pythia, die Priesterin des delphischen Apollon, zu identifizieren ist¹. Hier zeigt sich deutlich die überregionale Bedeutung des delphischen Apollonorakels, denn die Phokaier ersuchten nicht etwa im nahegelegenen Didyma, einer weiteren Orakelstätte des Apollon, um Rat.

Zwanzig Jahre später, wie Herodot berichtet, belagerten die Meder unter Harpagos *Phokaia* und den Bürgern der Polis gelang die Flucht aus der Stadt nur aufgrund einer fadenscheinigen List, durch die sie den feindlichen Feldherren täuschten. Die Phokaier rafften ihre Besitztümer und vor allem die Kultbilder ihrer Götter und deren Votivgaben zusammen und stachen gen Alalia in See².

Die Überfahrt nach Alalia verlief wohl ohne größere Zwischenfälle und die phokäischen Flüchtlinge siedelten sich in Alalia an, wo sie ihren Göttern neue Heiligtümer errichteten³. Es ist aufgrund dieser Beschreibung Herodots anzunehmen, dass diese neuen Heiligtümer den mitgeführten Kultbildern eine neue Heimstatt

1. Vgl. HDT., I, 165, 1 und I, 167, 4.

2. Vgl. HDT., I, 164.

3. Vgl. HDT., I, 166, 1.

boten und diese neuen Kulte *de facto* die alten Kulte der Metropolis waren.

Die alten und neuen Siedler lebten in Alalia – im Gegensatz zu anderen Apoikien – in Harmonie zusammen, jedoch übertrug sich diese Harmonie nicht auf die Außenpolitik der Apoikie, denn Herodot erwähnt zahlreiche Raubzüge auf benachbarte Siedlungen der Westphönizier in Sardinien und der Etrusker auf der anderen Seite der Tyrrhenischen See. Aufgrund dieser Raubzüge formten die Westphönizier, Etrusker sowie die Karthager als Hegemon ein Bündnis gegen die Griechen aus Alalia⁴.

Um 540 v. Chr. sandte dieses Bündnis eine Flotte von je sechzig Schiffen nach Korsika, um die ebenfalls sechzig Schiffe zählende Flotte der Phokäer zu bekämpfen und deren Raubzügen ein Ende zu setzen. Der Flotte des Bündnisses gelang es zwei Drittel der griechischen Schiffe zu versenken oder derart zu beschädigen, dass sie sich nicht mehr am Fortgang der Schlacht beteiligen konnten und sich nach Alalia zurückziehen mussten, aber gleichzeitig erlitt sie selbst so zahlreiche Verluste, dass sie den erkämpften Vorteil nicht nutzen konnte, um einen entscheidenden Sieg herbeizuführen, sondern in ihre Häfen zurückkehren musste, um die Schiffe wieder instand zu setzen⁵.

Trotzdem gelang es der Bündnisflotte einige phokäische Schiffsbesatzungen gefangen zu nehmen und somit musste entschieden werden, was mit diesen geschehen sollte. Es wurde gelost und da den *Agyllaioi* die meisten Lose zufielen, lag das weitere Schicksal der Gefangenen in ihren Händen – Die *Agyllaioi* steinigten die Gefangenen unweit ihrer Siedlung. In der Folgezeit, so berichtet Herodot, sei jedes Tier und jeder Bewohner der beiden Siedlungen *Caere* und *Pyrgi*, der die Grabstätte der Phokäer passierte, von einem göttlichen Fluch getroffen, gelähmt und verkrüppelt worden, so dass die *Agyllaioi* eine Gesandtschaft nach Delphi schickten, um Rat beim dortigen Orakel zu suchen, da sie erkannt hätten, dass sie gegen Apollon gefrevelt und seinen Zorn erweckt hätten⁶. Auch an dieser Stelle zeigt sich die überregionale Bedeutung des delphischen Orakels, denn die Etrusker ersuchten nicht etwa im eigenen Orakelheiligtum des Aplu oder Hercle, das für *Caere* belegt ist, um Rat, sondern traten die Reise nach Delphi an,

4. Vgl. HDT., I, 166, 1.

5. Vgl. HDT., I, 166, 1f.

6. Vgl. HDT., I, 167, 1f; Herodot verwendet hier den Begriff ἀμαρτία.

wo sie zudem ein eigenes Schatzhaus besaßen. Außerdem stellt sich die Frage, ob die Auslosung vor der Hinrichtung der Phokäer als Medium zur Mitteilung eines göttlichen Willens angesehen wurde oder nicht, denn der von Herodot verwendete Begriff ἔλαχόν kann für kultische wie auch rein profane Losverfahren verwendet werden.

Wenn aber die Auslosung als Zeichen des Willens des Aplu angesehen wurde, bleibt nur die Möglichkeit, dass die *Agyllaioi* derart gefrevelt hätten, dass sie eine Gabe ihres Gottes – denn die phokäischen Gefangenen gingen durch das Losverfahren, wenn auch nur für kurze Zeit, in den Besitz der Gottheit über – verschmäht oder gar missachtet hätten, denn die Kriegsgefangenen hätten beispielsweise auch als Sklaven oder anderweitig genutzt werden können.

Wie man diesen Frevel auch begründen mag, Herodot berichtet weiter, dass die Pythia den *Agyllaioi* riet, den toten Phokäern Opfer darzubringen und Leichenspiele zu ihren Ehren abzuhalten. Der Geschichtsschreiber erwähnt weiterhin, dass diese Agone und Rituale noch zu seiner Zeit, d.h. um die Mitte des 5. Jahrhunderts v. Chr. abgehalten wurden⁷.

Das gute etruskisch-karthagische Verhältnis schien jedoch auch nach dem mäßigen Erfolg bei Alalia Bestand gehabt zu haben, denn etwa vierzig Jahre später wurde in *Pyrgi*, dem Hafen der *Agyllaioi* aus *Caere*, ein Heiligtum zu Ehren einer weiblichen Gottheit errichtet, deren Name auf einer bilingualen etruskisch-punischen Weihinschrift, den Goldblechen von *Pyrgi*, die unweit des Heiligtums 1964 durch Massimo Pallottino gefunden wurden, gelesen werden kann⁸. Dabei handelt es sich um die etruskische Göttin Uni, die etruskische Variante der Hera bzw. Iuno, die in diesem Fall jedoch von dem etruskischen Stifter der Bleche und

7. Vgl. HDT., I, 167, 2.

8. Zu den Goldblechen von *Pyrgi* und ihrer Interpretation vgl. u.a.: *Le Lamine di Pyrgi. Tavola rotonda internazionale sulla interpretazione dei testi fenicio ed etrusco di contenuto analogo iscritti su due delle lamine d'oro scoperte nel santuario etrusco di Pyrgi* (Roma, 19 aprile 1968), (Accademia Nazionale dei Lincei. Problemi di scienza e di cultura. Quaderno, 147), Roma 1970; M. G. GUZZO AMADASI, *Le iscrizioni fenice e puniche delle colonie in Occidente*, (Studi Semitici, 28), Roma 1967, 158-69; M. PALLOTTINO (a cura di), *Testimonia linguae Etruscae*, (Biblioteca di Studi Superiori, 24), Firenze 1968², S. 109f., Nr. 873-877; J. A. PFIFFIG, *Uni-Hera-Astarte* (Studien zu den Goldblechen von S. Severa-Pyrgi mit etruskischer und punischer Inschrift), Wien 1965.

des Tempels als *Uni-Astre* bezeichnet wird. Im punischen Teil der Bilingue findet sich dann konsequent die Bezeichnung *Ba'alat Uni-Aštar* und verweist wie auch das bloße Vorhandensein der Bilingue auf einen starken westphönizisch-karthagischen Einfluss auf den *Uni*-Kult dieser Zeit in *Pyrgi*.

Anhand dieser kurzen Herodot-Episode lassen sich bereits einige bedeutende Grundzüge antiker interkultureller, politischer und interreligiöser Dynamiken erkennen. Bei meiner Auswertung werde ich mich jedoch auf die Zusammenfassung der religiösen Dynamiken beschränken, da die politischen Vernetzungen leicht nachzuvollziehen sind und im Übrigen auch bereits hinreichend in vielen Monographien und Aufsätzen beschrieben und analysiert worden sind.

Sowohl die Phokäer als auch die *Agyllaioi* suchten das Orakel des delphischen Apollon auf, als sie um Rat in wichtigen politischen und religiösen Belangen ersuchten, und nicht etwa die weit aus einfacher zu erreichenden lokalen bzw. regionalen Orakelheiligtümer in Didyma bzw. *Caere*. Dies lässt den Schluss zu, dass einige Orakelstätten, auch wenn sie einem anderen kulturellen wie religiösen Raum zuzuordnen sind, eine größere Autorität und mehr Kompetenzen besaßen als andere oder zumindest in diesem Ruf standen.

Politische Entscheidungen, wie z. B. die Hinrichtung der phokäischen Gefangenen durch die *Agyllaioi*, und sich daraufhin ereignende Tragödien konnten – wie in diesem Fall ebenfalls mit – dem Wirken göttlicher Mächte in Verbindung gebracht werden, sodass weiteren politischen Maßnahmen, wie das Einrichten von Agonen und kultischen Handlungen zu Ehren eines erschlagenen Feindes, Entscheidungen fernab der eigenen Polis und des eigenen Kulturraumes weilender Orakelpriester vorangehen konnten.

Zu guter Letzt zeigt das Ersuchen um göttlichen Rat der Etrusker bei einem griechischen Orakel und die Verehrung einer originär etruskischen Gottheit unter etruskisch-phönizischer Bezeichnung, dass ein Modell, dem verschiedene konkurrierende kulturelle Räume innerhalb des Mittelmeerraumes zugrunde liegen, im Falle religiöser Dynamiken nicht greift. Die Verehrung von Gottheiten richtete sich nicht nach der Herkunft ihrer Kulte, sondern nach dem Glauben, dass gerade diese Gottheiten für eine entsprechende Gegenleistung der eigenen Polis mit Rat und Tat zur Seite standen.

Giuseppina Manca di Mores
Il paesaggio come identità del potere:
la valle di Antas e la decorazione architettonica
fittile del tempio. Osservazioni preliminari

Le terrecotte architettoniche rinvenute presso il tempio di Antas ne documentano una fase costruttiva di età repubblicana (metà del II secolo a.C.). Le terrecotte sono pertinenti a vari elementi di rivestimento della trabeazione lignea (lastre con grifi e Arpia, elementi di coronamento con figure alate maschili e femminili nascenti da cespi di acanto, sima laterali con gocciolatoi a protome leonina, lastre con teoria di figure femminili alate incedenti) e a un rilievo frontonale con Eracle e Iolao, assimilato al *Sardus Pater* al quale il tempio è dedicato, come riporta l'iscrizione relativa al restauro di età imperiale. La ridecorazione del tempio si inquadra nell'ambito della romanizzazione avviata nell'isola a seguito della definitiva vittoria su Cartagine.

Parole chiave: Antas, terrecotte, Eracle, Iolao, romanizzazione.

Nel corso degli scavi condotti ad Antas nel 1967 e 1968 fu rinvenuta una gran quantità di terrecotte architettoniche che rivestivano la trabeazione lignea del tempio¹. A seguito di ulteriori ricerche condotte in anni recenti si aggiunsero al primo nucleo altri frammenti che confermarono sostanzialmente i tipi venuti alla luce nella prima campagna di scavo².

* Giuseppina Manca di Mores, Associazione Nazionale Archeologi Sardegna, Sassari.

1. E. ACQUARO *et al.*, *Ricerche puniche ad Antas. Rapporto preliminare della Missione Archeologica dell'Università di Roma e della Soprintendenza alle Antichità di Cagliari*, Roma 1969, p. 14. Le terrecotte sono menzionate in S. MOSCATI, *Italia punica*, Milano 1986, pp. 284-6 e attribuite, almeno in parte, all'età repubblicana. Una prima notizia della presenza di materiale architettonico fittile visibile intorno all'area del tempio è in A. LAMARMORA, *Voyage en Sardigne*, 2, Paris 1840, p. 123, accompagnata da un disegno ricostruttivo, che si rivelerà di fantasia, per l'integrazione di un frammento di figura alata.

2. Gli scavi furono condotti da Giovanni Ugas (1984-85), Paolo Bernardini

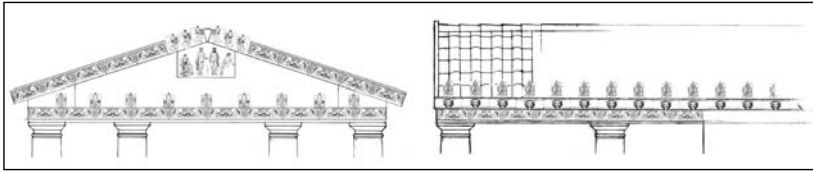


Fig. 1: Tempio di Antas, ipotesi ricostruttiva della decorazione architettonica fittile.

Le terrecotte appartengono nel complesso a un'unica fase costruttiva riconducibile cronologicamente all'interno del II secolo a.C.³ (FIG. 1). Gli elementi attribuibili ad epoca successiva si configurano in modo evidente come singole sostituzioni a seguito di danneggiamenti o usura e sono ottenuti per riduzione e rilavorazione di matrice o anche da matrici differenti, dando conto di una continuità di utilizzo del tempio almeno sino a tutto il I secolo d.C. e forse oltre⁴.

(1994-95), Paolo Bernardini e Michela Migaleddu (1996). In generale sulle ultime acquisizioni P. BERNARDINI, L. I. MANFREDI, G. GARBINI, *Il Santuario di Antas a Fluminimaggiore: nuovi dati*, in P. BERNARDINI, R. D'ORIANO, P. G. SPANU (a cura di), *Phoenikes B Sbrdn. I Fenici in Sardegna: nuove acquisizioni*, Oristano 1997, pp. 105-113. A Raimondo Zucca si deve il merito di aver riportato l'attenzione sulle terrecotte pubblicandone alcuni frammenti: R. ZUCCA, *Il Sardopatoros ieron e la sua decorazione fittile*, in V. SANTONI (a cura di), *Carbonia e il Sulcis. Archeologia e territorio*, Oristano-S'Alvure 1995, pp. 315-25; per una sintesi, con ampia bibliografia sulle tematiche dell'area: ID., *Il tempio di Antas*, (Sardegna archeologica, 11. Guide e itinerari), Sassari 1989, in part. p. 16, fig. 5, pp. 46-8; ID., *Hercules Sardus*, in P. BERNARDINI, R. ZUCCA (a cura di), *Il Mediterraneo di Herakles. Studi e ricerche*, Roma 2005, p. 254.

3. Il complesso dei materiali, oggi riuniti grazie al puntuale lavoro di Michela Migaleddu, progettista e coordinatrice dell'allestimento del Museo di Fluminimaggiore, all'interno del quale parte delle terrecotte sarà esposta insieme ad altre significative testimonianze, è in fase preliminare di studio e deve essere ancora sottoposto a un intervento di restauro: quella che si propone in questa sede è pertanto una prima ipotesi ricostruttiva suscettibile di ampie modifiche. Sono grata per l'affidamento dello studio del materiale a Fulvia Lo Schiavo, all'epoca (2008) Soprintendente archeologo per la Sardegna, e a Paolo Bernardini, già Direttore presso la Soprintendenza archeologica di Cagliari. Devo alla competenza di Jacopo Scassellati, dell'Accademia di Belle Arti di Sassari, non solo i disegni ricostruttivi dei vari elementi architettonici ma anche la preziosa collaborazione nell'analisi e nella ricostruzione delle sculture frontonali e della sintassi decorativa. Ringrazio Cynthia Ventimiglia per la disponibilità e l'assistenza nella cernita dei materiali nei magazzini della Soprintendenza archeologica di Cagliari.

4. Nella ricostruzione che qui preliminarmente si presenta, si ipotizza che le di-

Sui lati lunghi del tempio è ipotizzabile la collocazione della sima laterale con gocciolatoi a protome leonina (FIG. 2). Sono presenti due tipi di identiche dimensioni, probabilmente coesistenti nella messa in opera, che si differenziano nella resa complessiva della criniera e soprattutto della cavità oculare, nonché per la lavorazione e le altezze dei listelli di base.

Per entrambi i tipi si possono fare confronti stringenti con la sima del tempio di Diana a Norba, inquadrabile ancora all'interno del II a.C.⁵. Le lastre presentano nella parte superiore dei rincassi, uno centrale, sulla protome, e due nelle parti terminali. Se per questi ultimi possiamo prevedere una funzione di fissaggio fra una lastra e l'altra con grappe in piombo, il rincasso centrale verosimilmente sosteneva un elemento decorativo raffigurante una figura femminile alata nascente da un cespo di acanto, con chitone che copre i piedi, *polos* (o velo in alcune varianti) e poggiante entrambe le mani su girali vegetali, come attesta la presenza di un frammento che conserva ancora la colatura in piombo per il fissaggio.

Sempre appartenente alla nota iconografia della "Rankenfigure" su descritta è la serie analoga con figura femminile panneggiata che stavolta, in un'iconografia che risente ancora della più arcaica

mensioni del tempio fossero analoghe a quello dell'ultimo restauro avvenuto sotto Caracalla, escludendo l'aggiunta del pronao. Il testo dell'iscrizione oggi leggibile sull'epistilio sembra fare riferimento, appunto, a un restauro piuttosto che al rifacimento di una struttura con caratteristiche completamente differenti, mentre il forte grado di consunzione del materiale fittile deporrebbe a favore di una sua prolungata esposizione *in situ* agli agenti atmosferici. La ricostruzione degli elementi litici dell'alzato, restituito con ordine dorico, è in questa fase assolutamente ipotetica, essendo appena agli inizi la rilettura degli aspetti costruttivi. Capitelli dorici in calcare, rinvenuti nell'area del tempio già dal Lamarmora (si veda ZUCCA, *Il tempio di Antas*, cit., p. 15, fig. 4), sono stati sinora attribuiti alla fase punica del tempio: cfr. ACQUARO, BARRECA, CECCHINI *et al.*, *Ricerche puniche ad Antas*, cit., pp. 36-7. Sulla complessa ricostruzione delle fasi di vita del santuario e sugli aspetti culturali si veda da ultimo P. BERNARDINI, *I Melqart di Sardò*, in BERNARDINI, ZUCCA (a cura di), *Il Mediterraneo di Herakles*, cit., pp. 131-3, in part. nota 31; ID., *Il culto del Sardus Pater ad Antas e i culti a divinità salutarie e soteriologiche*, in P. G. SPANU (a cura di), *Insulae Christi. Il cristianesimo primitivo in Sardegna, Corsica e Baleari*, Oristano 2002, pp. 17-25.

5. P. PENSABENE, *Terrecotte del Museo Nazionale romano*, I. *Gocciolatoi e protomi da sime*, Roma 1999, pp. 78-102, in part. tavv. 2-5; C. RESCIGNO, *Museo Civico Archeologico di Norba. Le terrecotte architettoniche dal santuario di Diana*, (Atlante tematico di topografia antica, 7), Roma 1998, pp. 267-90.



Fig. 2: Sima laterale con gocciolatoi a protome leonina ed elemento di coronamento con figura femminile alata nascente da cespo di acanto (particolare della colatura in piombo per il fissaggio).

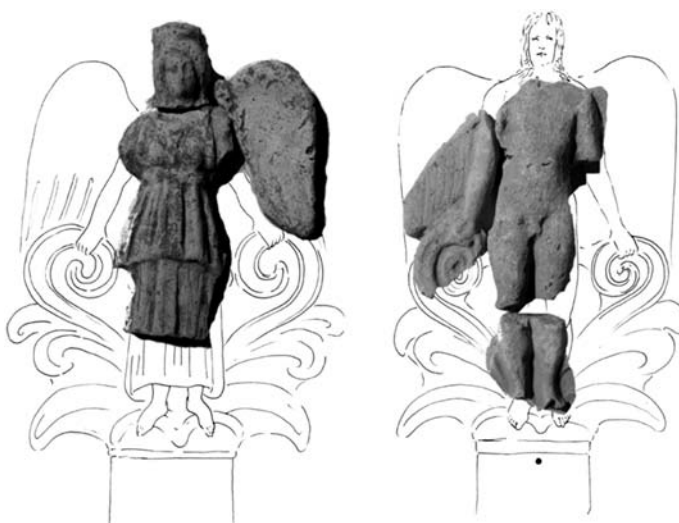


Fig. 3: Elementi di coronamento con figure femminili e maschili alate nascenti da cespo di acanto (cavo frontonale).

Potnia Theròn, stringe fra le mani i racemi⁶, in alternanza con una figura maschile ottenuta da matrice identica nella parte inferiore (FIG. 3); per questo tipo, oltre a una sempre possibile alternanza a coronamento della sima leonina, è forse più verosimile una collocazione nel cavo frontonale, avvalorata dalla presenza di fori passanti sulla placca di base per il fissaggio tramite chiodatura sull'elemento portante ligneo⁷.

Fra le serie ricostruite è presente una sola lastra di rivestimento raffigurante una coppia di grifi retrospicienti trattenuti per le code da un'Arpia in posizione centrale (FIG. 4); ma la lettura dell'intero modulo iconografico è possibile solo con almeno due lastre in sequenza, che raffigurano una coppia di grifi affrontati ai lati di un elemento vegetale. La scena figurata poggia su un listello di base piatto con cornice inferiore liscia; superiormente la marginatura della lastra e i fori per l'inserzione del menisco sul *polos* dell'Arpia (FIG. 5) e in corrispondenza delle teste dei grifi e degli elementi vegetali, oltre agli elementi a traforo, ne autorizzano la collocazione come cornice sui rampanti frontonali⁸.

Ancora sui rampanti frontonali, con una funzione quasi acroteriale, è a nostro avviso ipotizzabile la collocazione delle lastre con tre figure femminili alate per parte, incedenti in senso opposto, che indossano un morbido chitone e sostengono un vaso dal corpo scanalato e dal lungo collo terminante con una ricca decorazione a ovoli e perle (FIG. 6). Grazie al frammento terminale della lastra di destra possiamo ricostruire il sistema di messa in opera tramite colatura di piombo collegata probabilmente ad altro elemento di rivestimento fittile⁹.

6. Per il tipo della donna-fiore sulle terrecotte architettoniche si veda da ultimo G. IACULLI, *Nota sulla tecnica di esecuzione di alcune terrecotte della Civitella di Chieti*, in I. EDLUND-BERRY, G. GRECO, J. KENFIELD (eds.), *Deliciae Fictiles III. Architectural Terracottas in Ancient Italy: New Discoveries and Interpretations*, Oxford 2006, pp. 166-7, fig. 16.7; il tema sarà ampiamente ripreso a partire dalla metà del I secolo a.C. e in particolare nelle lastre Campana di età augustea: cfr. H. VON RHODEN, W. WINNENFELD, *Architektonische Römische Tonreliefs der Kaiserzeit*, Berlin-Stuttgart 1911, p. 243.

7. Sull'ipotesi che ad Antas sia stato realizzato un frontone aperto con altorilievo a copertura del *columen* si veda più avanti, nota 12.

8. Un'ipotesi ancora da valutare, in base ai pezzi originali ricostruibili in fase di pre-restauro e alla fattura di alcune lastre, la collocazione anche sull'architrave frontonale.

9. Per la funzione acroteriale delle lastre con decorazioni ad altissimo rilievo si veda, a titolo esemplificativo e non certo esaustivo, la ricostruzione del frontone di San Gregorio a Roma: da ultimo R. DI CESARE, Schede 1.1, *Dei e santuari*, in E. LA

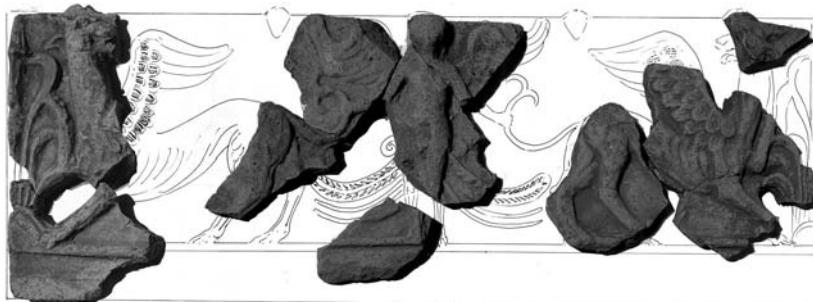


Fig. 4: Lastra di rivestimento con grifi retrospicienti e Arpia (rampanti e architrave frontonale).



Fig. 5: Particolare della lastra con grifi e Arpia, foro per l'inserzione del menisco.

La ricomposizione grafica si è avvalsa della possibilità di un esame diretto dei materiali esposti al Museo Archeologico di Cagliari¹⁰. Ciò ha permesso di ricondurre altri due frammenti di lastra e le cinque le testine esposte alla decorazione del tempio, e quattro di esse alle lastre in questione, ampiamente compatibili, sia come argilla, sia come fattura, alle figure alate descritte. Le testine, con ricigliature mosse lavorate a stecca, trovano vari confronti al-

ROCCA, C. PARISI PRESICCE, A. LO MONACO (a cura di), *I giorni di Roma. L'età della conquista*, Catalogo della mostra, Roma, Musei Capitolini (marzo-settembre 2010), Roma 2010, pp. 247-9 e relativa bibliografia.

10. Della celerità nelle autorizzazioni sono grata al soprintendente Marco Minoja, mentre a Mariella Maxia devo la disponibilità nel facilitare l'accesso diretto ai materiali.

l'interno della corrente classicistica del pieno ellenismo a partire dalla metà del II secolo a.C.¹¹.

Più complessa e problematica è la ricostruzione di un gruppo di frammenti ad altissimo rilievo o a tutto tondo da riferire ad almeno quattro figure, tre maschili e una femminile, delle dimensioni di circa 4/5 rispetto al vero. Lo studio delle anatomie e della lavorazione delle superfici, che presentano chiare differenziazioni nelle parti pienamente visibili rispetto a quelle visibili solo di tre quarti o addirittura non a vista, ha orientato l'ipotesi ricostruttiva preliminare che qui si presenta, evidentemente suscettibile di ulteriori modifiche e integrazioni tanto nella disposizione complessiva quanto nel rapporto spaziale fra le figure stesse¹² (FIG. 7).

Leggendo il rilievo da sinistra a destra, un gruppo di frammenti, rivestito da un'ingubbiatura biancastra che ne ha facilitato l'accorpamento, può essere riferito a una figura femminile seduta su trono fiancheggiato da pantere, secondo un'iconografia ampiamente nota¹³. Alla figura è verosimile accostare la quinta testa conservata al Museo di Cagliari, i cui tratti maturi, ben diversi dalle teste giovanili attribuite alle figure alate (si veda la resa del collo e del mento), ben si addicono a una figura imponente; la lavorazione ap-

11. A titolo puramente esemplificativo, si fa riferimento agli esemplari "alti" della coroplastica urbana, quali la testa di Apollo del frontone di Luni: cfr. M. J. STRAZZULLA, *Le terrecotte frontonali di Luni nel problema della coroplastica templare delle colonie in territorio etrusco*, in *La coroplastica templare etrusca in età ellenistica*, *Atti del XVI Convegno di studi etruschi e italici* (Orbetello, 25-29 aprile 1988), Firenze 1992; o i noti frammenti di testa maschile dal Palatino: da ultimo EAD., *L'architettura religiosa di Roma fra tradizione e innovazione*, in LA ROCCA, PARISI PRESICCE, LO MONACO (a cura di), *I giorni di Roma*, cit., p. 90, fig. 9.

12. L'ipotesi che il rilievo avesse come collocazione la copertura del *columen* si avvanza in questa sede soprattutto per le caratteristiche tecniche della lastra, differenti da quelle di tutti gli altri elementi architettonici fittili. Non è stata evidenziata la presenza di fori per il fissaggio (ma la frammentarietà del rilievo non la esclude necessariamente), mentre è assai probabile che le figure poggiassero su un listello di base sporgente verso l'esterno, come suggerirebbe l'appoggio dei piedi di Eracle e della figura maschile seduta, listello assente negli altri elementi decorativi. Sull'utilizzo del frontone aperto ancora in epoca medio e tardo-repubblicana si veda STRAZZULLA, *Le terrecotte frontonali di Luni*, cit., pp. 161-83. Da ultimo A. M. DURANTE, E. PARIBENI, Schede I, 1, *Dei e santuari*, cit., pp. 246-7.

13. Analogamente, la statua fittile di Minerva al British Museum, databile al II secolo a.C., e la dea fittile in trono da Luco dei Marsi (Aquilaia, fine III-inizi II a.C.); da ultimo D. LIBERATORE, schede 1.6 e 1.14, *Dei e santuari*, cit., pp. 251, 255-7.

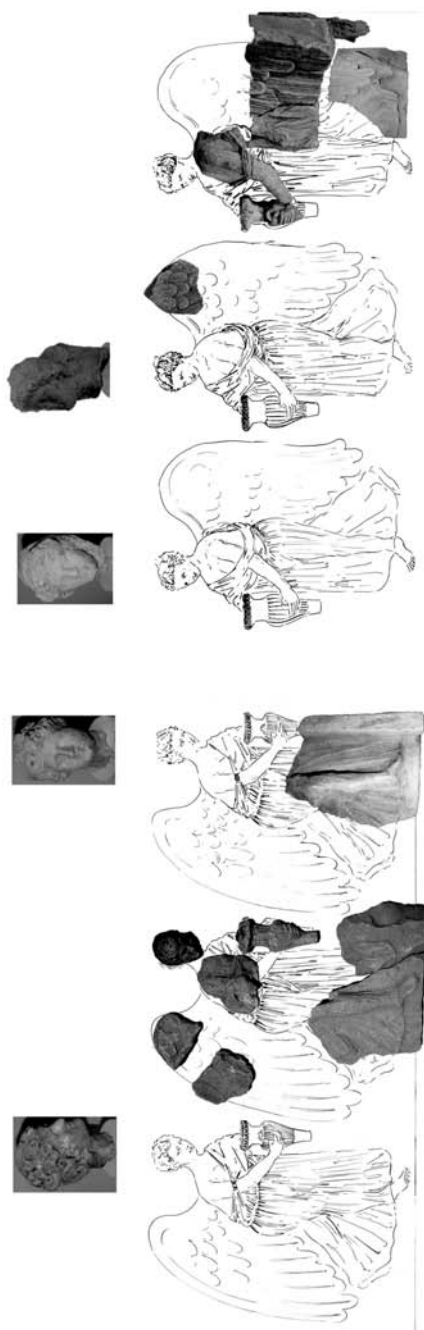


Fig. 6: Lastre di coronamento con figure alate incedenti (rampanti frontonali).

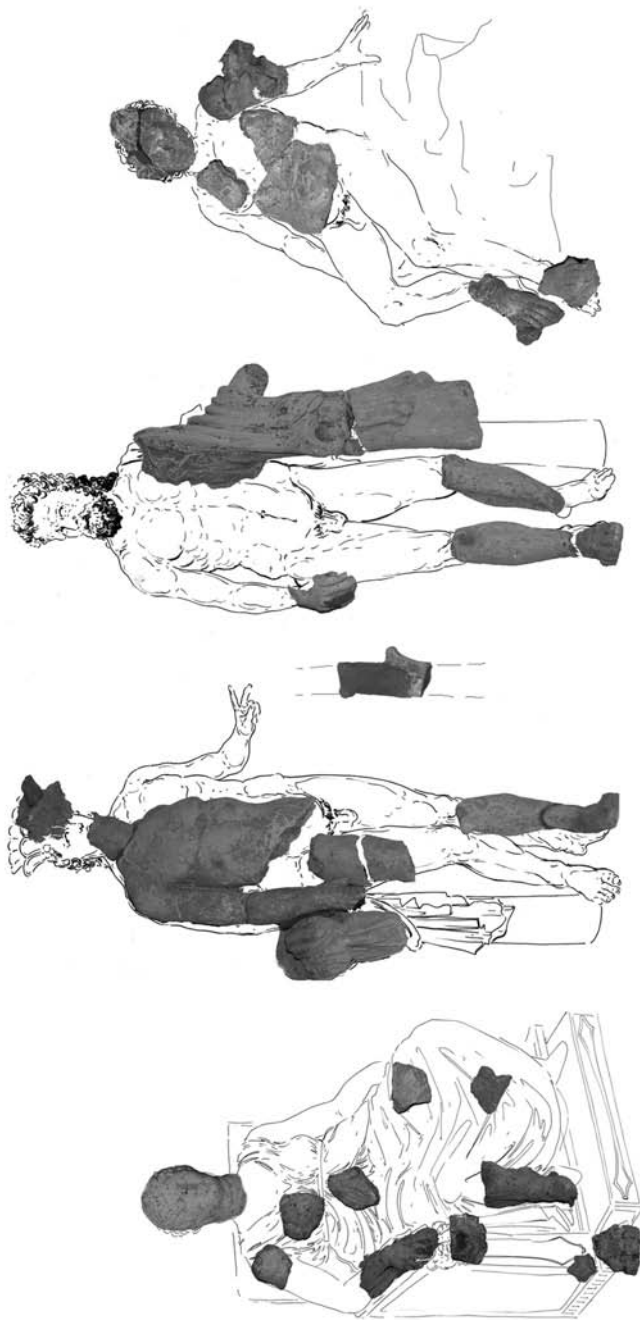


Fig. 7: Lastra di rivestimento frontonale (*columen*) con Eracle, Iolao e due figure sedute.

prossimativa sul retro, pur non presentando un attacco alla lastra di fondo, denuncia la collocazione di scorcio, confermata dall'orientamento del braccio poggiante sul bracciolo del trono.

Al centro del rilievo, in leggero scorcio rispettivamente verso sinistra e verso destra, sono due figure maschili stanti in nudità eroica. A destra è ricostruibile Eracle, attraverso il noto frammento di *leontè* ricadente sull'avambraccio¹⁴, la cui iconografia possiamo oggi completare grazie a un secondo frammento combaciante che restituisce la parte finale della *leontè* poggiante su un elemento di sostegno. Alla figura sono stati attribuiti due frammenti della parte inferiore delle gambe, con resa evidente della muscolatura nei polpacci, e la mano destra che sembra tenere un oggetto tondeggiante.

Accanto ad Eracle si colloca il secondo personaggio maschile stante, nella cui ponderazione è evidente la raffinata resa delle anatomiche. Il mantello è poggiato anche qui su un elemento architettonico desinente in volute e visibile su tre lati. Resta parte del collo, ai lati del quale i capelli ricadono in morbidi riccioli.

L'attribuzione a questa figura del frammento con tripla corona di piume è avanzata non solo in considerazione di caratteristiche tecniche quali l'argilla e la resa plastica, pur evidenti, ma anche dell'analisi della lavorazione sul retro del busto, evidentemente aggettante dalla lastra di fondo (FIG. 8). La corona identifica il personaggio con Iolao, compagno di Eracle e a lui vicino anche in alcune delle fatiche, ma soprattutto ecista, assimilato al *Sardus Pater* così come noto da varie iconografie¹⁵.

14. Esposto nella mostra *L'isola di Herakles. Mostra storico-archeologica*, Oristano, Palazzo Arcais-Antiquarium Arborensis (2 febbraio-15 settembre 2004), ed edito da BERNARDINI, ZUCCA (a cura di), *Il Mediterraneo di Herakles*, cit., catalogo, p. 281, n. 20.

15. Un confronto particolarmente stringente per il rilievo frontale di Antas è in un *thymiaterion* da Cartagine, databile alla metà del II secolo a.C.: Z. CHERIF, *L'image du Lybien à partir des textes et des documents figurés*, in A. FERJAOUI (éd.), *Chartage et les autochtones de son empire du temps de Zama, Hommage à Mbamed Hassine Fantar*, Tunis 2010, pp. 324-5, fig. 28. Di particolare interesse per il nostro assunto è un rasoio punico nel quale è rappresentato Iolao con testa coronata di piume e, sul retro, Herakles-Melqart: A. C. FARISELLI, *Problematiche iconografiche e iconologiche delle rappresentazioni di divinità guerriere nel mondo punico*, in G. PISANO (a cura di), *Varia iconographica ab Oriente ad Occidentem*, «Studia Punica», 14, pp. 85-6, tav. III, 4. Sul bronzo di Genoni con copricapo piumato cfr. G. TORE, *I bronzi figurati fenicio-punici in Sardegna*, in *Atti del I Congresso internazionale di Studi fenici e punici* (Roma, 5-10 novembre 1979), II, Roma 1983, pp. 449-61, tav. LXXII, n. 2; A. ROOBAERT, *Sid, Sardus Pater ou Baal Hammon? À propos d'un bronze de Genoni*



Fig. 8: Particolare del retro del busto attribuito a Iolao con le piume del copricapo ricadenti sulle spalle.

La ricostruzione si chiude con una figura maschile seduta – in evidente bilanciamento della figura femminile – della quale spicca innanzi tutto la bella testa con capigliatura vivacemente resa a stecca e volto con incarnato segnato dal colore rosso e resa plastica delle labbra dischiuse; alla testa sono accostabili, per caratteristiche tecniche e per l'abbondante uso di colore rosso, parti nude, frammenti del busto (evidente la posizione seduta ricostruibile dalla tensione muscolare), della braccia e dei piedi, con chiara differenziazione soprattutto del piede sinistro, che conserva al di sotto parte del piano di appoggio, forse una roccia, rilevato rispetto al piede destro.

Gli aspetti interpretativi dell'altorilievo in sé e della sintassi decorativa non possono essere oggetto di trattazione in una fase così preliminare del lavoro. Ciò che invece si intende sottolineare in

(Sardaigne), in *Religio Phoenicia, Acta Colloqui Namurcensis habiti diebus 14 et 15 mensis Decembris anni 1984*, (Studia Phoenicia, 4), Namur 1986, pp. 333-45. Altri elementi di confronto vengono dalla bronzistica nuragica: G. LILLIU, *Sculture della Sardegna nuragica*, Verona 1966, pp. 99-100, n. 44.

questa sede è la modifica dei paesaggi legata alle trasformazioni architettoniche in quanto manifestazione evidente di un assetto politico e sociale chiaramente intelligibile da quanti ad esso, a vario titolo, si rapportano.

Il significato di fondo che mi sento qui di proporre è quello del segno forte della romanizzazione che si evidenzia nella costruzione – nel cuore dell'area mineraria della Sardegna e in un sito dalle tradizioni locali cariche di significato identitario pienamente conservatosi e arricchitosi in età punica – di un tempio di sostanziale derivazione italica decorato con terrecotte architettoniche provenienti da matrici urbane di buona qualità.

In questo contesto le modalità dell'intervento di Roma si rivelano essere in Sardegna in piena analogia e consonanza con quanto avviene contemporaneamente nelle altre aree di influenza e conquista, non solo in quelle a lei più vicine e nelle quali la tradizione del tempio etrusco-italico è connaturato alla loro storia, ma soprattutto in aree quali il Sannio, o l'Emilia o ancora le Venezie, in cui le terrecotte architettoniche in ambito templare, e non solo, non facendo parte della tradizione culturale locale, si configurano come chiaro esito della romanizzazione¹⁶. Entro questo quadro il messaggio sincretistico fra la tradizione locale e i rappresentanti del nuovo ordine può trovare diversi piani di lettura che evidenziano, da un lato, una piena conoscenza di tale tradizione e del suo radicamento e, dall'altro, l'affermazione di Roma in un contesto che la vede protagonista nell'isola con la conquista di Cartagine a partire dagli anni centrali del II secolo a.C.

16. Come delineato in M. J. STRAZZULLA, *Le terrecotte architettoniche della Venezia romana*, (Studia Archeologica, 44), Roma 1987, pp. 16-7.

Alfonso Stiglitz
Fenici e Nuragici in contrappunto
Materiali per la formazione dell'identità sarda
nel I millennio a.C.

A Giorgio Baratta

L'intervento è indirizzato all'esplorazione dei paesaggi di potere nella Sardegna antica e al formarsi delle identità sarde derivanti dall'incontro tra i mondi nuragico e fenicio. Vengono riesaminati alcuni reperti utili a individuare le fasi e le modalità della prima presenza dei Fenici e il loro rapporto con i Nuragici. Particolare enfasi viene data all'analisi del contesto funerario delle statue di Monte Prama (Cabras) e di alcuni oggetti provenienti da altri siti nuragici. L'analisi segue la rapida trasformazione della società isolana nell'arco di circa 100/150 anni, tra l'VIII e l'VII secolo a.C., con particolare riferimento all'Oristanese.

Parole chiave: Nuragici, Fenici, Monte Prama, statue, scarabeo.

Il titolo si richiama alle riflessioni di Edward Said¹ nel suo dialogo continuo con Antonio Gramsci² e al richiamo che a queste ha fatto Giorgio Baratta³; riflessioni nelle quali le identità vengono viste non come essenze date ma come insiemi contrappuntistici, con una visione tipica del mondo musicale: nessuna identità potrà mai esistere per se stessa ma vive in un continuo intreccio con le altre. L'esplorazione dei paesaggi di potere nella Sardegna antica, con particolare riferimen-

* Alfonso Stiglitz, Museo Civico, Comune di San Vero Milis (OR).

1. E. SAID, *Cultura e imperialismo, letteratura e consenso nel progetto coloniale dell'Occidente*, Roma 1998.

2. A. GRAMSCI, *Quaderni del carcere*, a cura di V. GERRATANA, Torino 1977², in particolare le riflessioni sui termini Egemonia, Subalternità, Cultura popolare, cfr. *Dizionario gramsciano 1926-1937*, a cura di G. LIGUORI, P. VOZA, Roma 2009.

3. G. BARATTA, *Antonio Gramsci in contrappunto. Dialoghi col presente*, Roma 2007.

to alle lunghe e complesse vicende del primo millennio a.C., non può prescindere dal continuo ridefinirsi di queste identità, nel momento in cui dai processi del contatto culturale ed economico, si passa all'insediamento stabile di identità diverse, derivanti dalla attività di strutture statali organizzate, siano esse quelle della monarchia tiria dello scorcio del II - inizi I millennio a.C., della potenza cartaginese a partire dal VI secolo a.C. o del complesso e lungo potere di Roma.

L'oggetto di questa ricerca è il formarsi di quella identità plurale che denominiamo sarda e la cui nascita affonda le proprie radici nell'incontro tra gli articolati mondi nuragico e fenicio. In questa sede, per motivi di spazio, illustrerò la ricerca che consiste nel riesame delle prove, dei reperti che sino a oggi sono stati portati a sostegno dei rapporti fra questi due mondi, per individuare le fasi e le modalità all'interno delle quali si configura la presenza dei Fenici in Sardegna. In particolare illustrerò alcuni esempi di rilettura di oggetti relativi alle fasi iniziali di questo processo, prodotti di pregio per ceti dominanti ed espressione di ambiti ideologici di potere; questi oggetti e i loro contesti ci offrono lo spunto per un'analisi che superi la vecchia idea dei Nuragici come selvatici addomesticabili con doni e merci esotiche, secondo il modello erodoteo del commercio silenzioso e dei Fenici come *prospectors* che, novelli Cristoforo Colombo, arrivano sulle coste di nuovi mondi sconosciuti. In realtà i Fenici sono l'ultima fase di un complesso insieme di contatti diretti tra il mondo nuragico e l'oriente che, iniziato tra il Bronzo Medio Recente, mai si è interrotto.

Oggetti "esotici", precedenti e contemporanei a questo incontro, sono presenti nelle due sponde del Golfo di Oristano (FIG. 1) e nel suo entroterra, a partire da due reperti di tipo egiziano, anche se di probabile fattura vicino-orientale.

Il primo è il frammento fittile di sarcofago antropoide da *Neapolis* attribuito ad ambito filisteo, con una datazione tra XI e X secolo a.C.⁴ (FIG. 2). La mancanza di un'analisi delle argille, che sarebbe auspicabile compiere, non ci permette di sapere se si tratta di un pezzo importato o di una produzione locale. Il riesame dei rinvenimenti dei sarcofagi antropoidi fittili nell'area vicino-orientale ha permesso di porre in discussione la loro pertinenza all'ambito culturale filisteo per riportarla a quello più propriamente egiziano presente

4. P. BARTOLONI, *Un sarcofago antropoide filisteo da Neapolis (Oristano-Sardegna)*, «RStudFen», 25, 1997, pp. 97-103.

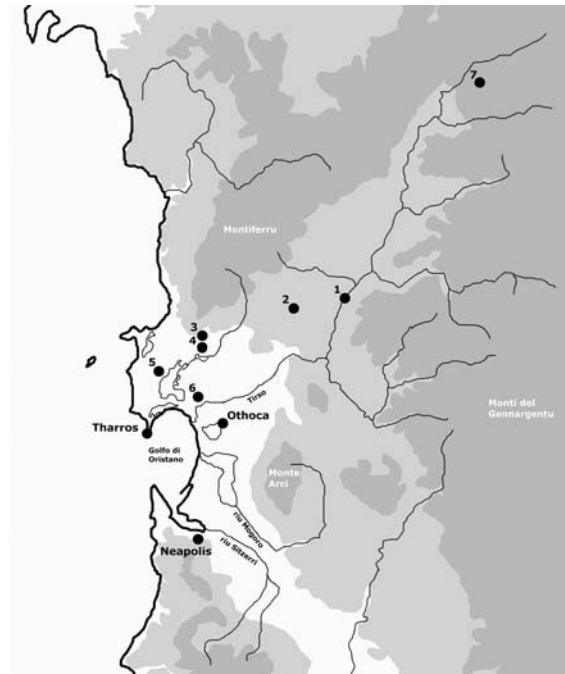


Fig. 1: Golfo di Oristano 1) Tadasuni; 2) Santa Cristina (Paulilatino); 3) Banatou (Narbolia); 4) S'Urachi (San Vero Milis); 5) Monti Prama (Cabras); 6) Su Cungià 'e Funtà (Nuraxinieddu); 7) Su Casteddu de Santulisei (Nule).

nel paese di Canaan all'epoca sotto il controllo del grande regno faraonico e alle sue influenze sulla popolazione locale⁵. Il che se da una parte riduce ulteriormente il già scarso dossier dei c.d. Popoli del Mare in Sardegna⁶, dall'altra pone il problema del significato di questo oggetto, della sua cronologia e della sua pertinenza.

Sempre nell'area del Golfo di Oristano furono elevate le statue

5. In tal senso già L. E. STAGER, *The Impact of the Sea Peoples in Canaan (1185-1050 BCE)*, in T. E. LEVY (ed.), *The Archaeology of Society in the Holy Land*, London 1995, pp. 332-48, in part. pp. 341-2; dubbi parzialmente accolti da ultimo in A. YASUR-LANDAU, *The Philistine and Aegean Migration at the End of the Late Bronze Age*, Cambridge 2010, pp. 208-9.

6. A. STIGLITZ, *La Sardegna e l'Egitto. Il progetto Shardana*, in *L'Egitto di Champollion e Rosellini: fra museologia, collezionismo e archeologia*, 1 *Giornata di studi egittologici (Genova 2010)*, «Aegyptiaca», 1, 2010, pp. 59-68.

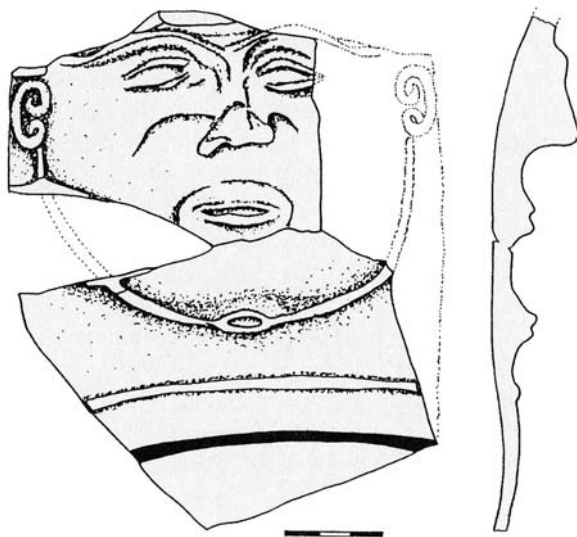


Fig. 2: Sarcofago da *Neapolis* (da Bartoloni, *Un sarcofago antropoide*, cit., p. 99 fig. 1).

di Monte Prama (Cabras)⁷ e di Banatou (Narbolia)⁸, mute testimoni del sorgere del nuovo mondo dell'Età del Ferro e, successivamente, dell'incontro tra Nuragici e Fenici. Dal sito di Monte Prama proviene il secondo pezzo che esaminiamo, che è anche l'unico che parrebbe avere un contesto di rinvenimento. Si tratta dello scaraboide rinvenuto in una delle tombe della necropoli connessa con le grandi statue nuragiche; pubblicato inizialmente come *pseudobyksos* con datazione al VII secolo a.C., è oggi inquadrabile

7. G. LILLIU, *Dal "betilo" aniconico alla statuaria nuragica*, «SS», 24, 1975, pp. 73-144; ID., *La grande statuaria nella Sardegna nuragica*, «MAL», 9, 9, 1997, pp. 283-385.

8. A. USAI, *Testimonianze prenuragiche e nuragiche nel territorio di Narbolia*, in R. ZUCCA (a cura di), *Nurabulia Narbolia. Una villa di frontiera del Giudicato di Arborea*, Narbolia 2005, pp. 21-57, p. 38; l'esemplare di Banatou proviene da un pozzo nel quale giaceva insieme a materiale di età nuragica, punica e romana, cfr. *ivi*, p. 34 nota 50, dove viene sottolineato che si tratta di un pozzo per normale approvvigionamento idrico e non di una struttura culturale, come talvolta viene citata in letteratura. Sul deposito vedi anche A. STIGLITZ, *Il periodo fenicio-punico*, in ZUCCA (a cura di), *Nurabulia Narbolia*, cit., pp. 59-73, in part. pp. 62, 64-7.



Fig. 3: Scarabeo di Monte Prama (da F. Barreca, *Sardegna nuragica e mondo fenicio-punico*, in *La civiltà nuragica*, Milano 1990, p. 297, fig. 111)

con più precisione⁹. Si tratta di uno scaraboide in steatite invetriata (FIG. 3)¹⁰ di tipo egiziano con alla base una decorazione definita in letteratura come «encompassed central “plus” cross» che trova il più chiaro raffronto in uno scarabeo proveniente dall'area di Gaza¹¹. La decorazione della base, di probabile origine cananea¹², compare nelle sue diverse interpretazioni a partire dal Secondo Periodo Intermedio (1650-1550 a.C., corrispondente alle nostre fasi di passaggio tra Bronzo antico e medio)¹³ per proseguire nel pieno delle dinastie del Nuovo Regno, in particolare dalla XX alla XXI (1130-945 a.C., corrispondenti al nostro Bronzo finale)¹⁴; un'interpretazione più recente del motivo è quella rinvenuta in uno strato

9. Da ultimo C. TRONCHETTI, *Le tombe e gli eroi. Considerazioni sulla statuaria di Monte Prama*, in P. BERNARDINI, R. ZUCCA (a cura di), *Il Mediterraneo di Herakles. Studi e ricerche*, Roma 2005, pp. 145-67, p. 147; C. TRONCHETTI, P. VAN DOMMELEN, *Entangled Objects and Hybrid Practices: Colonial Contacts and Élite Connections at Monte Prama, Sardinia*, «JMA», 18.2, 2005, pp. 183-208, in part. p. 204 nota 3; A. STIGLITZ, *Fenici e Nuragici nell'entroterra tharrensse*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», 5, 2007, pp. 87-98, in part. pp. 94-5.

10. Devo l'anticipazione dei risultati delle recenti analisi al collega Alessandro Usai che ringrazio.

11. O. TUFFNEL, *Studies on Scarab Seals*, II. *Scarab Seals and their Contribution to History in the Second Millennium B.C.*, part. 2, Warminster 1984, pp. 310-1, pl. XXVI, tipologia 6C1, con provenienza Tell el-^cAjjul, anche se il riferimento errato al contesto di rinvenimento del reperto, “cem. 1000”, lo riporterebbe agli scavi di Tell Fara.

12. D. BEN-TOR, *Scarabs, Chronology and Interconnections: Egypt and Palestine in the Second Intermediate Period*, Fribourg 2007, p. 170.

13. *Ibid.*

14. O. KEEL, *Corpus der Stampelsiegel-Amulette aus Palästina/Israel*, Katalog, Bd. 1, Göttingen 1977, p. 219 n. 340; F. MAGNARINI, *Catalogo ragionato di una collezione di scarabei-sigillo egizi*, Oxford 2004, p. 56 n. 01.04; ringrazio Franco Magnarini per la segnalazione.

della prima metà dell'VIII secolo a.C. a Tiro¹⁵. Il proseguo della ricerca sul pezzo è indirizzato verso l'analisi del dorso e degli aspetti cronologici. Da quanto detto e dall'esperienza generale sugli scarabei, risalta l'inaffidabilità cronologica di questa tipologia di reperti, che possono permanere in uso anche per oltre un millennio, come provano gli esemplari dell'Antico Regno conservati nelle tombe fenice di Tiro datate fine VIII-VII secolo a.C.¹⁶, o gli scarabei del Nuovo Regno provenienti dalle tombe a camera delle città puniche sarde¹⁷.

Interessante è il contesto di rinvenimento dello scaraboide: la tomba 25, che ha restituito anche dei vaghi di collana in metallo e in cristallo di rocca; questo fa pensare che l'oggetto, dotato di foro passante, fosse portato in collana con questi elementi¹⁸. Non mi sembra senza significato che la tomba sia quella di un maschio di 20 anni¹⁹; il ritrovamento costituisce materia di riflessione sul ruolo di questa persona nell'ambito di una società che si esprime attraverso sepolture individuali monumentalizzate e con una statuaria colossale, non estranea, evidentemente, ai contatti con l'oriente²⁰. Le statue come noto raffigurano guerrieri e sono forse legate a giochi funebri o in onore

15. M. BIKAI, *The Pottery of Tyre*, Warminster 1978, p. 85, pl. XIV, 18; STIGLITZ, *Fenici e Nuragici*, cit., p. 94-5 e fig. 8b-c.

16. I. GAMER-WALLERT, *The Scarabs*, in M. E. AUBET (ed.), *The Phoenician Cemetery of Tyre-Al Bass. Excavations 1997-1999*, «Bulletin d'Archéologie et d'Architecture Libanaises», h.s. I, 2004, pp. 397-413, in particolare lo scarabeo 8 datato al primo quarto del II millennio a.C. e rinvenuto all'interno dell'urna 26, la cui deposizione si situa tra la seconda metà dell'VIII e gli inizi del VII secolo a.C., vedi GAMER-WALLERT, *Scarabs*, cit., pp. 405-6.

17. G. MATTHIAE SCANDONE, *Scarabei e scaraboidi egiziani ed egittizzanti del Museo Nazionale di Cagliari*, Roma 1975, pp. 19, 22, 27, 39-40, 77.

18. C. TRONCHETTI, *Nuragic Statuary from Monte Prama*, in M. S. BALMUTH, *Studies in Sardinian Archaeology*, II, *Sardinia in the Mediterranean*, Ann Arbor 1986, pp. 41-59, in part. p. 47; altri autori hanno pensato a una originaria sistemazione su un anello, cfr. TRONCHETTI, VAN DOMMELEN, *Entangled Objects*, cit., p. 204 nota 3; va sottolineato che lo scarabeo proviene dalla terra di riempimento della tomba (ivi).

19. C. TRONCHETTI, F. MALLEGNI, F. BARTOLI, *Gli inumati di Monte Prama*, «QSACO», 8, 1991, pp. 119-31, p. 128.

20. M. RENDELI, *Monte 'e Prama: 4875 punti interrogativi*, in Id. (a cura di), *Testo, immagine comunicazione: immagine con linguaggio*, pp. 58-72, in M. DALLA RIVA, H. DI GIUSEPPE (eds.), *Meetings between Cultures in the Ancient Mediterranean. Proceedings of the 17th International congress of Classical Archaeology*, (Rome, 22-26 sept. 2008), «Bollettino di Archeologia on line» I, 2010, volume speciale B/B7/7 http://www.archeologia.beniculturali.it/index.php?it/186/bollettino-di-archeologia-on-line.

della divinità²¹. Resta da spiegare la loro connessione con una necropoli nella quale sono presenti varie tombe femminili, prive di distinzione gerarchica rispetto a quelle maschili, tanto che la necropoli nasce con l'inumazione di una donna di 25 anni²². L'assenza di tombe di bambini può implicare la presenza di uno specifico spazio di sepoltura per essi oppure l'assenza di rituali funebri specifici, oltre che per i non appartenenti al gruppo; la necropoli sembra destinata esclusivamente a una componente della famiglia detentrica del potere e quindi del diritto sepolcrale²³.

Resta da decifrare l'improvvisa fine della necropoli con un'altra donna di 20-25 anni la cui tomba, la n. 33, è l'ultima di un gruppo che inverte la direzione dell'allineamento rispetto alle precedenti trenta. L'inversione è dovuta alla presenza di un'altra necropoli, ancora inedita, per la quale si è ipotizzata una cronologia più alta²⁴; in realtà niente esclude la contemporanea dei due spazi sepolcrali, per i quali può essere pertinente l'accostamento a due gruppi familiari distinti. Se l'edizione della seconda necropoli confermerà la contemporaneità, anche parziale, dei due spazi, ciò porterebbe a un quadro sociale complesso, nel quale coesistono gruppi distinti, detentori di porzioni di potere, segno di una forte dinamicità sociale ed economica e, inevitabilmente, generatore di tensioni più o meno latenti. L'interruzione della necropoli alla tomba n. 33, non segnata dalla consueta lastra infissa a coltello che delimita i due capi della "strada funeraria", può essere il frutto di queste tensioni.

La datazione del contesto, seppure oggetto di dibattito, non sembra discostarsi molto da quella ipotizzata già oltre trent'anni fa dal prof. Lilliu, che proponeva l'orientalizzante con un possibile rialzo alle fasi iniziali del Primo Ferro²⁵; l'ipotesi viene rafforzata dal rinvenimento tra i frammenti di statua di una fibula databile alla prima metà dell'VIII secolo a.C.²⁶. In altre parole, se il quadro

21. TRONCHETTI, *Le tombe e gli eroi*, cit., pp. 152-3; Id., *Fenici e popolazioni locali della Sardegna: il caso di Monte Prama*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», 5, 2007, pp. 99-102, in part. p. 99.

22. TRONCHETTI, MALLEGGI, BARTOLI, *Gli inumati*, cit., pp. 121-2.

23. Non è chiaro il significato della lastrina di pietra posta sul capo di una parte degli inumati (TRONCHETTI, *Nuragic Statuary*, cit., p. 41) a partire da circa la metà della necropoli, apparentemente una novità nel rituale già di per sé innovativo.

24. TRONCHETTI, VAN DOMMELEN, *Entangled Objects*, cit., p. 186.

25. LILLIU, *Dal betilo*, cit., pp. 140-1; TRONCHETTI, *Fenici e popolazioni*, cit., p. 100.

26. TRONCHETTI, *Le tombe e gli eroi*, cit., p. 146.

cronologico viene confermato, al limite anche nel caso del ventilato ma non provato rialzo alle fasi terminali del Bronzo Finale²⁷, ci troviamo davanti al contesto che vede il cambiamento dei rapporti con il mondo orientale, dato dall'attivismo delle città fenicie orientali, con particolare riferimento a Tiro²⁸.

Attenendoci al tema del Convegno, le statue sono sicuramente espressione ideologica e politica di un gruppo di potere nuragico nel pieno possesso del proprio territorio, strategicamente centrale. La loro localizzazione geografica indica la valenza di potere territoriale che le statue e la necropoli manifestano. Erano, infatti, collocate lungo l'unica strada naturale che collega lo scalo marittimo alla base del Capo San Marco, dove poi sorgerà *Tharros* in questo momento ancora centro nuragico, con le risorse metallifere del Monti Ferru; non a caso lungo questa strada è presente la statua di Banatou²⁹.

Tra Monti Prama e Banatou, a due chilometri da quest'ultimo, è collocato il grande insediamento di S'Urachi (San Vero Milis), costituito da un nuraghe forse pentalobato, racchiuso da un antemurale che potrebbe avere dieci torri³⁰. L'area circostante ha restituito un interessante contesto nuragico della prima età del Ferro nel quale sono presenti materiali fenici³¹. Dallo stesso sito proviene, purtroppo fuori contesto, un supporto bronzeo a corolle rovesciate, c.d. torchiere³², reperto di tipologia orientale di alto pregio,

27. V. SANTONI, G. BACCO, *Il Bronzo Recente e Finale di Su Monte-Sorridile (Oristano)*, in *La Civiltà nuragica. Nuove acquisizioni II, Atti del Convegno (Senorbì 2000)*, Cagliari 2008, pp. 543-656, in part. pp. 600-5.

28. Da ultimo M. E. AUBET, *Tiro y las colonias fenicias de Occidente*, Barcelona 2009³.

29. Su queste riflessioni A. STIGLITZ, *Confini e frontiere nella Sardegna fenicia, punica e romana: critica all'immaginario geografico*, in *L'Africa romana XV*, pp. 805-17; ID., *Fenici e Nuragici*, cit.; ID., *La presenza fenicia e punica nell'entroterra tharrensese: paesaggio, territorio e paleoambiente*, in P. G. SPANU, R. ZUCCA (a cura di), *Oristano e il suo territorio*, 1. *Dalla preistoria all'alto Medioevo*, Roma 2011, pp. 343-81; ID., *Interazioni territoriali tra Fenici e Nuragici nell'Oristanese. Giovanni Tore dicatum*, in *Atti del Convegno internazionale. I Nuragici, i Fenici e gli altri. Sardegna e Mediterraneo tra Bronzo finale e prima età del Ferro, (14-15 dicembre, Villanovaforru 2007)*, a cura di P. BERNARDINI, M. SERRA, Sassari 2011, pp. 240-53.

30. STIGLITZ, *Fenici e Nuragici*, cit., p. 91 fig. 5.

31. A. STIGLITZ et al., *Il complesso di S'Urachi e l'insediamento di Su Padrigbeddu (San Vero Milis-OR). Indagini interdisciplinari per un approccio al tema delle relazioni tra gli ultimi nuragici e i primi fenici*, in XLIV Riunione Scientifica dell'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria. *La preistoria e la protostoria della Sardegna (Cagliari-Barumini-Sassari 2009)*, (cds.).

32. G. TORE, *Intorno ad un «torchiere» bronzeo di tipo cipriota da San Vero Milis*



Fig. 4: “Torchiere” da S’Urachi di San Vero Milis (da V. Santoni, a cura di, *Il Museo Archeologico Nazionale di Cagliari*, Sassari 1989, p. 133, fig. 7).

connesso con situazioni di *élite* (FIG. 4). La presenza nel nuraghe di uno spazio particolare, delimitato da un muro isodomo, ancorché non scavato e quindi di incerto significato, sembra inserirsi in quelle ristrutturazioni architettoniche e sociali del periodo tra il Bronzo finale e il Primo Ferro, di tipo santuariale connesse talvolta, come visto per Monti Prama, con ambito funerario di rappresentanza, fortemente indiziato per essere lo spazio di provenienza del reperto³³. Il “torchiere” rientra tra quegli elementi di lusso oggetto di intercambio ma anche di rilettura culturale da parte delle comunità nuragiche nelle quali è testimoniata la presenza di Fenici, non solo o non più come mercanti viaggiatori ma come artigiani stanziali in grado di sintonizzarsi con il complesso culturale locale, tanto più se verrà confermata la fabbricazione occidentale, se non anche sarda, del reperto³⁴.

(S’Uraki)-Oristano, in *Società e cultura in Sardegna nei periodi orientalizzante ed arcaico (fine VIII sec. a.C.-480 a.C.). Rapporti fra Sardegna, Fenici, Etruschi e Greci* (Selargius-Cagliari 1985), Cagliari 1986, pp. 65-76.

33. A differenza di altri luoghi nel caso in questione si può ritenere che il “torchiere” provenga da un contesto culturale, come sembra indiziato anche dai paralleli rinvenimenti di oggetti simili a Tadasuni e a Santa Vittoria di Serri, cfr. TORE, *Intorno ad un «torchiere»*, cit., pp. 68-9 e tavv. XXIII-XXIV.

34. In questa direzione vanno i recenti studi di J. JIMÉNEZ ÁVILA, *La torèutica orientalizzante en la Península Ibérica*, Madrid 2002, pp. 176-9, che hanno riportato in



Fig. 5: Bronzi dal pozzo sacro di Santa Cristina di Paulilatino (da Santoni, a cura di, *Il Museo Archeologico Nazionale di Cagliari*, cit., p. 130, fig. 1).

Gli esiti dei rapporti tra Nuragici e Fenici, palesati dal sito di S'U-rachi, mostrano l'assenza di produzioni materiali autonome nuragiche a partire da inizi-metà del VII secolo a.C., impressione rafforzata dalla contemporanea cessazione di attestazioni di vita nell'altro villaggio nuragico coevo di Su Cungiau 'e Funta (Nuraxinieddu) distante una decina di chilometri³⁵. Questo ci dà l'altro estremo cronologico di tale fase di contatti iniziata con il momento evidenziato dal possibile sarcofago di *Neapolis*.

Un'area, quella del Golfo di Oristano e del suo entroterra, che costituisce il background del rapido diffondersi di stimoli orientali sin nella Sardegna più interna, come ci mostrano alcuni oggetti di pregio rinvenuti lungo la valle segnata dal fiume Tirso. In primo luogo i bronzi di origine orientale provenienti dal pozzo sacro di Santa Cristina (Paulilatino) (FIG. 5): un personaggio femminile nudo assiso con tiara ed elemento a treccia sul collo, un busto maschile con braccia levate, un personaggio gradiente con braccia in

auge una vecchia ipotesi di F. BARRECA, *La Sardegna fenicia e punica*, Sassari 1974, p. 181.

35. S. SEBIS, *I materiali ceramici del villaggio nuragico di Su Cungiau 'e Funta (Nuraxieddu-Or) nel quadro dei rapporti fra popolazioni nuragiche e fenicie*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», 5, 2007, pp. 63-86.

avanti e, infine, un personaggio maschile gradiente con gonnellino e braccio piegato obliquamente in avanti³⁶. La datazione proposta, IX-VIII secolo a.C.³⁷, appare ancora valida, sebbene la statua femminile di divinità seduta sia riportata da alcuni alla fine del II millennio³⁸. Appare molto interessante e da approfondire l'ipotesi di G. Lilliu che vede nella figurina con gonnellino e incedente il prototipo dei devoti offerenti nuragici³⁹.

All'estremo geografico e a un contesto cronologico riportabile all'VIII secolo a.C. sta l'ultimo elemento di questa analisi, il Toro androcefalo di Su Casteddu de Santu Lisei (Nule)⁴⁰, con i suoi stimoli orientali, soprattutto di area siriana, evidenziati dalla coda a scorpione⁴¹ (FIG. 6). Qui siamo, però, non in presenza di un pezzo

36. G. TORE, *I bronzi figurati fenicio-punici in Sardegna*, in *Atti del I Congresso internazionale di Studi Fenici e Punici* (Roma, 5-10 novembre 1979), Roma 1983, pp. 449-461, in part. p. 451.

37. Ivi, pp. 456-7.

38. F. LO SCHIAVO, E. MACNAMARA, L. VAGNETTI, *Late Cypriot Imports to Italy and Their Influence on Local Bronze Age*, «PBSR», 53, 1985, pp. 1-71, in part. pp. 54-6; A. M. BISI, *Bronzi vicino-orientali: importazioni ed influssi*, in *Nuragic Sardinia and the Mycenaean World, Studies in Sardinian Archaeology III*, ed. by M. S. BALMUTH, Oxford 1987, pp. 225-45, in part. pp. 227, 234; LILLIU, *La grande statuaria*, cit., p. 337, propone una datazione alla fine del X-inizi IX secolo a.C.; il contesto di rinvenimento è ancora inedito: la provenienza dall'esterno del pozzo, presso il muro del *temenos*, della figura femminile assisa, a differenza delle altre tre, che vengono dall'interno, potrebbe giustificare la differenza cronologica.

39. LILLIU, *La grande statuaria*, cit., pp. 335-6, con datazione alla prima metà del IX secolo a.C.

40. G. LILLIU, *Sculture della Sardegna nuragica*, Verona 1966, pp. 379-83; G. TORE, *Elementi sulle relazioni commerciali della Sardegna nella prima età del ferro*, in *La Sardegna nel mondo mediterraneo, Atti del I Convegno internazionale di studi geografico-storici* (Sassari 1978), Sassari 1981, pp. 257-95, in part. p. 263 nota 14. Il pezzo venne rinvenuto insieme ad altri tre bronzi: un puntale di lancia troncoconico con decorazione a cerchielli "alternati a giri di sottilissimi puntini", una lama di pugnale a foglia, con decorazione a sottilissime righe incise longitudinalmente e uno spillone a estremità ribattuta (A. TARAMELLI, *Nule. Bronzi protosardi rinvenuti fortuitamente in località Santu Lesci presso Nule*, «NSc» 1937, pp. 83-90).

41. Stimolante, mi pare, il suggerimento di ricerca per una connessione con bronzi siriani di VIII secolo a.C. rinvenuti nell'Heraion di Samo, vedi ad esempio il trattamento della coda nel toro androcefalo alato pertinente a una presa in bronzo dall'Heraion di Samos ma di verosimile produzione siriana (U. JANTZEN, *Samos VIII. Ägyptische und orientalische Bronzen aus dem Heraion von Samos*, Bonn 1972, p. 63, tav. 60). Devo la segnalazione al dr. Ferdinando Sciacca che ringrazio per la cortesia; si anticipano qui alcune riflessioni sullo straordinario reperto, che saranno oggetto di uno specifico lavoro.



Fig. 6: Toro androcefalo di Su Casteddu de Santu Lisei (Nule) (da Santoni, a cura di, *Il Museo Archeologico Nazionale di Cagliari*, cit., p. 114, fig. 33).

esotico né di imitazione, ma di un oggetto locale esempio della fase più avanzata rispetto al fenomeno che stava dietro il torchiere di S'Urachi, fase conclusiva di un processo nel quale l'artigiano, ormai non più nuragico o fenicio, ma nuova figura intellettuale che recepisce, rilegge e ricrea partendo da entrambe le esperienze, mutate dai suoi antenati e parte costituente della sua nuova mentalità; siamo, cioè in una fase già più avanzata, di formazione della nuova identità che ormai possiamo a pieno titolo definire sarda⁴².

Cos'è accaduto? Qui le domande sono più numerose delle risposte ed è necessaria un'analisi che metta in luce gli interessi ete-

42. Il toro androcefalo potrebbe a pieno titolo rientrare negli "entangled objects" (TRONCHETTI, VAN DOMMELEN, *Entangled Objects*, cit., p. 203), sebbene di una fase che non è ancora coloniale.

rogenei dei vari gruppi. Quelli delle *élite* fenicie che nei loro movimenti commerciali mirano ad assicurarsi le risorse primarie, quali i metalli. Un processo che porta, dapprima, allo stabilizzarsi in siti nuragici poi trasformati, in alcuni casi, in città tra la fine dell'VIII-prima metà VII secolo a.C., per assicurarsi l'esercizio del potere con il controllo diretto delle risorse, come nel caso di *Tharros*⁴³.

Dall'altra parte gli interessi delle *élite* nuragiche miranti a rinsaldare il proprio potere nel controllo degli scambi con l'esterno nonché, requisito essenziale, a rafforzare il controllo politico sulle proprie comunità; ad ampliare il proprio *range* di traffici transmarini, allargando le linee di commercio aprendole ai Fenici o partecipando a quelle loro; a godere dei privilegi dell'acquisizione di uno *status*. Il maschio ventenne, sepolto nella necropoli monumentale di Monte Prama, defunto nel pieno del proprio vigore fisico e politico, porta con sé lo scaraboide segno di questo peculiare *status* ormai indirizzato verso la messa in discussione delle due identità falsamente monolitiche, quella isolana e quella orientale.

Ma è anche il quadro di uno scambio ineguale nel quale sarà importante capire cosa scambiavano e con quali vantaggi. I Fenici, come detto, cercavano metalli e derrate alimentari, merci ad alto costo sociale di produzione e, vista l'alta complessità sociale e capacità tecnologica dei Nuragici, è probabile che non si trattasse di materie prime grezze. Più complesso è il problema delle esigenze nuragiche al di là dei prodotti di pregio, ad esempio i bronzetti o i torciereri, ai quali possono aggiungersi elementi ideologici di stampo orientalizzante, tra le quali quella che si evidenzia nel simposio⁴⁴, nel quale vino sardo viene esportato con anfore sarde (di tipologia fenicia e tecnologia nuragica), accompagnate dall'*askos* nuragico e dal tripode per le spezie per il consumo alla moda orientale. L'ipotesi di uno scambio di tecnologie deve far fronte alla già acquisita elevata conoscenza tecnologica dei Nuragici nel campo della lavorazione dei metalli⁴⁵ e del-

43. A. STIGLITZ, *Città e campagna nella Sardegna punica*, in C. GÓMEZ BELLARD (ed.), *Ecobistoria del paisaje agrario. La agricultura fenicio-púnica en el Mediterráneo*, València 2003, pp. 111-28.

44. P. BERNARDINI, *Bere vino in Sardegna: il vino dei Fenici*, in *Greci, Fenici, Romani: interazioni culturali nel Mediterraneo, Atti delle Giornate di studio (Viterbo 2004)*, a cura di S. F. BONDI, M. VALLOZZA, Viterbo 2005, pp. 1-15; M. BOTTO, *Da Sulky a Huelva: considerazioni sui commerci fenici nel Mediterraneo antico*, «Annali di archeologia e storia antica», n.s., 1994, pp. 9-27.

45. F. LO SCHIAVO *et al.* (éds.), *Archaeometallurgy in Sardinia from the Origins to the Beginning of the Early Iron Age*, Montagnac 2005.

la vitivinicoltura, che era già presente almeno dal Bronzo finale⁴⁶. In attesa di maggiori e più chiari riscontri e contesti si può schematicamente ritenere che gli interessi convergenti tra élite di potere spieghino il rapido svolgersi di una piena trasformazione della società isolana, avvenuta in poco più di un secolo/secolo e mezzo; nell'Oristane, infatti, dalla metà del VII secolo a.C. non si hanno, allo stato attuale delle indagini, effettive attestazioni autonome nuragiche, il che non significa drammatico crollo demografico⁴⁷, ma condivisione di ideologie del potere, immissione di élite nelle strutture di potere, trasformazione dei ceti subalterni. In questo giocano un ruolo importante le logiche meticce verso le quali ci ha indirizzato Jan Loup Ampselle⁴⁸. Logiche che da allora, se non anche prima ovviamente, accompagnano la realtà delle identità sarde sino ai giorni nostri.

46. G. LOVICU, M. SANGES, *Sardinia, Insula Vini*, Nuoro 2008.

47. Le rinnovate analisi sul territorio e il riesame del materiale proveniente dalle vecchie indagini, stimolate dal formarsi di un gruppo di lavoro, non formalizzato ma attivo, sulla prima Età del Ferro in Sardegna, ha portato al crescere continuo degli insediamenti dati per inesistenti sino a pochi anni fa; per l'area oggetto di questo intervento si veda SEBIS, *I materiali ceramici*, cit.; STIGLITZ, *Fenici e Nuragici*, cit.; A. USAI, *Riflessioni sul problema delle relazioni tra i Nuragici e i Fenici*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», 5, 2007, pp. 40-62.

48. J. L. AMPSELLE, *Logiche meticce: antropologia dell'identità in Africa e altrove*, Torino 1999.

Paul S. Johnson
Sant'Imbenia: Geophysical Survey
in the Environs of the Nuraghic Settlement

In July 2009 and April 2010 respectively, small-scale geomagnetic and earth-resistance surveys were undertaken in the immediate environs of the Nuraghic village of Sant'Imbenia (Alghero, Sardinia). The principal aim of the survey was to determine the extent of the settlement to the northwest of the Nuraghic tower, and the nature of any remains existing beyond the area of excavations previously undertaken by the Soprintendenza per i Beni Archeologici per le province di Sassari e Nuoro. The results of these surveys revealed a number of natural and anthropogenic features, indicating that the settlement was likely to have a considerably greater extent than previously thought. These results also have implications for understanding the relationship between the site and the ancient coastline, and hence its interconnectivity with wider Mediterranean cultures and trading networks.

Key words: geophysical survey, Nuraghe, settlement studies, coastal change, settlement complexity.

Introduction

In July 2009 and April 2010 two small-scale geophysical surveys were conducted in the immediate surroundings of the Nuraghic settlement of Sant'Imbenia (Alghero, Sardinia). The purpose of the survey was to determine whether the ancient settlement extended beyond the area of excavation and to assess the potential of the area for further survey work. As the nature of the geological background was primarily fluvial/alluvial sedimentary deposition and the expected features were of varied nature the decision was taken to employ gradiometer survey for the initial evaluation of the site, following this pilot season a further, more detailed survey using electrical resistivity was conducted in the area immediately surrounding the area previously excavated by the Soprintendenza and currently

* Paul S. Johnson, Universidad de Évora.

worked by the University of Sassari under the direction of Marco Rendeli. The background to the site and information from the excavations has been discussed elsewhere in Proceedings¹.

For both types of survey, data were logged in the internal memory of the survey instrument and downloaded to a portable computer at the end of each session. The results have been collated and presented for this publication, in relation to topographical data provided by the excavation project and the University of Sassari, using a range of software packages including AutoCAD 2010, Adobe Illustrator CS4 and Geoplot 3.00. The use of digital media to process and present these results has allowed a high degree of precision to be retained through to the production of the published images.

Approaches to the geophysical survey of the Nuraghic settlement at Sant'Imbenia

Magnetic gradiometry

Although magnetometry had not been previously employed in the immediate area, it has proven extremely successful in obtaining good data from sites on similar geological backgrounds such as Portus². The results of this method are, however, severely restricted in areas of modern disturbance and by the presence of ferrous material³. As a result of this, it was not possible to survey the small open areas located within the zone of the archaeological excavations which are bounded by a chain-link fence. An area of approximately 0.5 ha was covered outside this fenced area, to the west of the standing remains. A Geoscan Research FM256 was used for the survey, with measurements taken every 0.25 m along traverses spaced 0.5 m apart over a regular 30 m grid pattern located with a Leica TCR905 Total-Station.

The magnetometer survey of the open field adjacent to the archaeological area of the Nuraghic village of Sant'Imbenia (FIG. 1) revealed a number of potentially interesting anomalies with archaeological potential. Although the area available for survey was restricted in size to approximately 0.5 ha, and compromised by the presence of large areas of burning and of metal debris and modern

1. RENDELI (2012).

2. KEAY *et al.* (2005).

3. GEOSCAN RESEARCH (2004); SCOLLAR *et al.* (1990), pp. 362 and ff.



Fig. 1: Plan of the area surveyed using the fluxgate gradiometer.

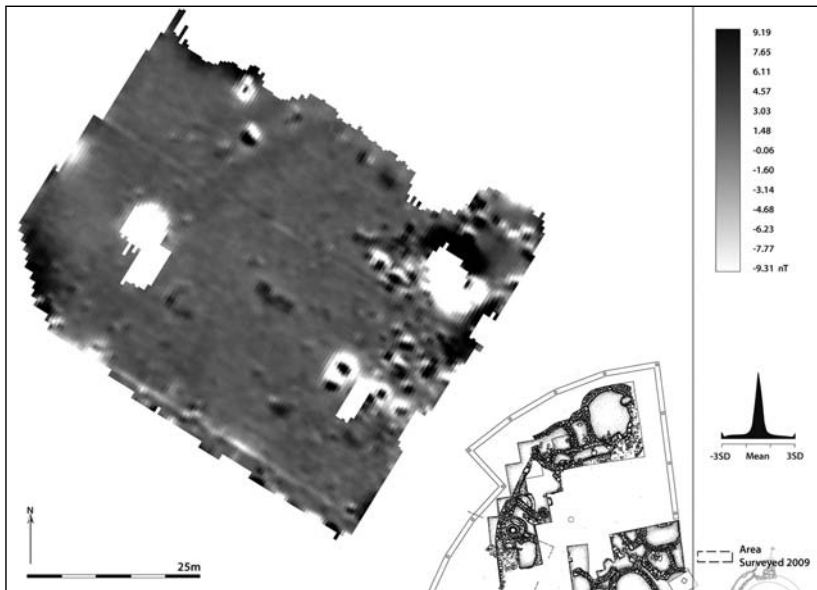


Fig. 2: Processed gradiometry data.

structures, in those areas where survey could be conducted, clear results were obtained against the natural geological background.

This area was largely flat and ostensibly free from obstructions. There were, however, three major limitations to the survey. Firstly, the previous use of the area as a football pitch had left two sets of goalposts and a steel lamp-post in place within the survey area. These had to be avoided with the magnetometer and show in the results as areas of dummy-data. Secondly, the area available was bounded by chain-link fencing to the west, north and east, and a power-cable running along the edge of the modern access road to the south of the field. This effectively reduced the area available for survey by 3–5 m from all sides. Thirdly, the presence of a large area of burning, incorporating a large quantity of burnt and melted metals, near the eastern corner of the field limited the effectiveness of the gradiometer survey in what was hoped to be an area likely to yield archaeological remains. Within the area where survey was possible the site exhibited a good response to the gradiometer survey and, where present, buried features showed clearly against the geological background. The results are presented at a scale of 1:500 as greyscale images of the processed data (FIG. 2), and as a numbered interpretative plan (FIG. 3), to which the following description relates.

The most immediately apparent feature to the west of the area is a long relatively low-response positive macula [m₁] and [m_{1a}] c. 3 m wide running across the extent of the area surveyed for approximately 30 m, interrupted by a set of goal-posts and lamp-post. The ephemeral nature of this anomaly and the geological situation of the site would suggest that this feature may represent coastal progradation or the remains of a paleo-channel. Immediately to the north-west [of m_{1a}] a c. 10 m long low-response negative anomaly [m₂], of indeterminate nature, running east-west. To the north-east of this feature are a pair of dipolar anomalies [m₃] which are almost certainly resultant from ferrous material on or near the surface of the field. Approximately 15 m further east adjacent to the northern edge of the field is a further dipolar anomaly of similar characteristics [m_{3a}].

Concentric positive and negative curvilinear anomalies [m₄] are visible to the south of the goal-posts, interrupting [m₁] and [m_{1a}]. These features define an area with a diameter of approximately 5 m and show extremely clearly in the results. The clarity of these anomalies strongly suggests a substantial feature constructed of ma-



Fig. 3: Interpretative plan of the gradiometer survey.



Fig. 4: Plan of the area surveyed using electrical resistance measurements.

terial with a notably different geomagnetic signature to that of the background geology.

Approximately 10 m to the east of feature [m4] is an amorphous, positive macula [m5] approximately 5 m long and 2–3 m wide which may be of archaeological interest though its form does not lend itself to clear interpretation. Approximately 10 m to the south of [m5] is a 5 m long curvilinear, positive anomaly [m6]. This feature may represent ephemeral structural remains in this area.

Towards the eastern corner of the field are a group of dipolar anomalies [m7], the majority of which are c. 2 m in diameter with the largest at approximately 10 m. This area is extremely disturbed, however, because of the presence of large quantities of burnt material and metallic residues and these anomalies are almost certainly the result of this process and mask any underlying features. In the extreme north-east of the area surveyed a linear dipolar anomaly [m8] c. 1 m wide and c. 7 m long, bounded by the edges of the area surveyed, runs north-west to south-east parallel to the edge of the field. This was visible during the survey as a line of concrete and is probably a drain or utility pipeline, indicated as “112p” on the cadastral plan of the area.

To the south of the area of burning [m7], are a pair of nearly concentric sub-circular anomalies [m9], which probably represent the same buried feature. This feature [m9] is formed of a positive anomaly with a diameter of approximately 3–4 m containing a smaller negative anomaly, both of which have a gap to the north. Immediately to the east of this feature is a 15m long negative curvilinear feature [m10], which appears to run into the edge of the survey area. To the west of this feature and seemingly intersecting with the sub-circular anomaly [m9] is an approximately 7m long, low-response, positive, curvilinear anomaly [m11] on a broadly north-east to south-west alignment and possibly continuing the line of the negative anomaly [m10], which lies a short distance to the east. Both of these features appear to define the northern edge of a cluster of strong, approximately 2m diameter dipolar anomalies of uncertain nature [m12]. In total, these dipolar anomalies cover an area of 10 m by 12 m in a broadly sub-circular or elliptical pattern bounded by the linear features [m10 and m11]. While a direct relationship between the features would be difficult to prove it is an interesting coincidence, though one likely to result from recent, rather than Nuraghic, activity. To the west of this group are a pair of very strong, slightly larger dipolar anomalies [m13],

which almost certainly result from ferrous material on or near the surface. A further, much weaker-response, dipolar anomaly can be seen approximately 10 m to the south-west [m13a].

Approximately 5 m to the south of the paired dipolar anomalies [m13] is a series of paired curvilinear positive and negative anomalies [m14], which appears to be interrupted by the blank area where the second set of goal-posts prevented survey being carried out. These anomalies appear to define two semicircular areas, the larger eastern of which is approximately 7 m in diameter and the smaller, western, approximately 5 m in diameter. Immediately to the east of this feature is a further low-response, negative, curvilinear anomaly [m15] approximately 8 m long, which appears to bound the cluster of dipolar anomalies [m12] on their southern edge. These features are far more likely to be archaeological in nature, though their exact nature remains uncertain.

Resistivity

Resistivity survey has previously proven useful for revealing detail of buried features as demonstrated at *Carnuntum* in Austria⁴ and *Castellum Amerinum* in Italy⁵. Particularly where, as with this site, structures are expected to have been built from local materials and there are expected to be significant built features. As resistivity is a relatively slow method of prospection it is only regularly used in relatively small areas. As the main question remaining from the previous season of fieldwork related to the nature of anomalies in the immediate environs of the excavations (the area which the magnetic survey was unable to cover), this technique provided an ideal means of both covering that area and also providing comparative data over the nearer part of the field previously covered with the gradiometer (FIG. 4). This survey was undertaken using a Geoscan Research RM15 resistance meter, mounted on a PA5 frame and configured for use as a twin probe array⁶. As the area available for survey was reasonably compact, it was decided to employ a relatively intensive survey strategy. To these ends, 10 m grids were again laid out over the areas to be surveyed at approximately 30° to the likely alignment of archaeological features and refer-

4. NEUBAUER, EDER-HINTERLEITNER (1997).

5. JOHNSON, KEAY, MILLET (2004).

6. GEOSCAN RESEARCH (2007).

enced to the topography of the site using a Leica TCR 905 total station. As the archaeological remains were expected to be located between 0.5 and 1 m below the present ground-surface, the mobile probe spacing of the resistivity meter was set at 1.0 m with the current at 1mA and a gain of $\times 10$ to optimise survey resolution in light of the ground conditions observed on the site. The grids were surveyed with 0.5 m traverses and readings taken at a 0.5 m sample interval in order to optimise the speed of survey without compromising the probability of recording buried structures.

Within the area surveyed, the site exhibited a good response to the resistivity survey and buried features showed clearly against the geological background. High-resistance features will generally suggest the presence of masonry structures or large areas of material, such as debris, which inhibit the passage of electrical current through the ground while low-resistance features suggest ditches or other features where the soil conductivity is higher. The results are presented below at 1:500 scale as greyscale images of the processed data (FIG. 5), and as a numbered interpretative plan (FIG. 6), to which the following description relates. In addition, the resistance data is presented at the same scale as a shaded relief plot (FIG. 7). This means of visualising the data is beneficial for recognising large, high magnitude features in the data-set as would be expected for major structures, though at the risk of obscuring more ephemeral traces. The combination of visualisation techniques allows a clearer appreciation of the data and a more robust visual assessment of the features present within the dataset.

The western part of the area surveyed is dominated by a long, curvilinear, high-resistance feature [1], running north-south for approximately 40 m. This feature appears to be associated with a series of semi-circular or sub-elliptical high-resistance features, each between 7 and 12 m in diameter, along its western flank [1a]. A further elliptical, high-resistance feature [2] is truncated by the edge of the survey area but should probably be seen as part of this group. These features suggest the presence of a large structure or complex of structures which can be argued to represent additional buildings of the type uncovered in the nearby excavations.

To the east of [1] is a group of substantial high-resistance, curvilinear features [3, 3a, 3b], approximately 1.5/2 m in width running axially on a north-east to south-west alignment across the area surveyed for a total of approximately 50 m. These features clearly represent a large structure and the lack of other features immediate-



Fig. 5: Processed resistance data.

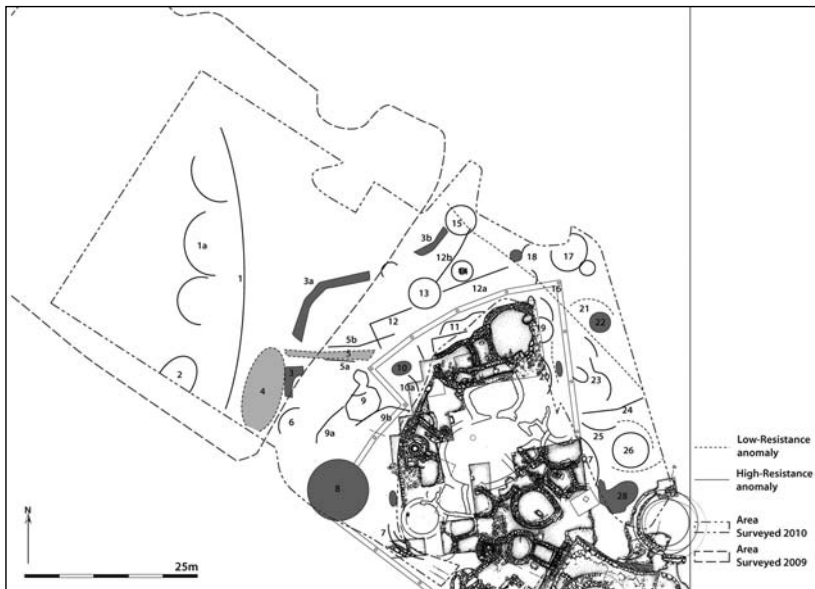


Fig. 6: Interpretative plan of the resistance survey.

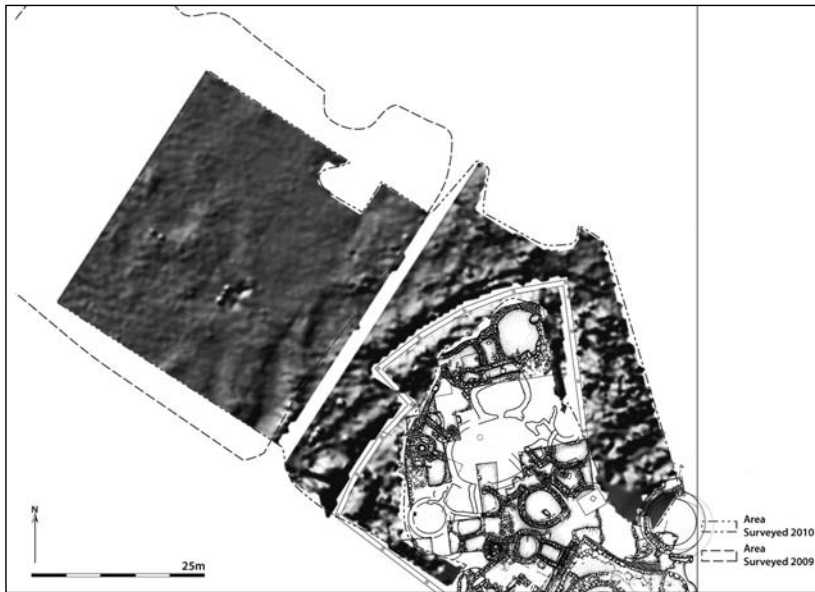


Fig. 7: Shaded relief plot of the processed resistance data.

ly to their west would argue for their interpretation as a boundary of some kind. An area of low-resistance [4] is present between the southern end of feature [1] and [3]. This feature would appear to represent some form of ditch or negative feature cut into the underlying substrata. In the context of the previously discussed anomalies and the relationship between the site and the coastline, this feature could tentatively be suggested as a possible inlet or some form of infilling of a pathway through the dune-belt connecting the settlement to the bay of Porto Conte. A substantial area of low-resistance [5], flanked by linear high-resistance features [5a and 5b] interrupts the line of [3/3a], running for approximately 12 m on an east–west alignment towards the excavated area. As it interrupts the line of the putative boundary, this feature is strongly suggestive of a sunken track or pathway allowing access to the interior of the settlement. To the south of [3], a curvilinear high-resistance feature [6] may represent a continuance of the boundary feature, although its nature is unclear because of truncation of the anomaly resulting from the presence of modern fencing with a continuous, low concrete footing where it was not possible to survey.

The southern part of the area surveyed shows a pair of parallel high-resistance curvilinear features [7] running broadly east–west for approximately 10 m which appear to respect the alignment of excavated structures and, with reference to the plan of excavated structures, almost certainly represent a continuation of extant walls. The most obvious feature in this area is a large high-resistance anomaly [8], approximately 7 m in diameter, which almost certainly results from a build-up of up-cast material on either side of the low concrete wall supporting the roof over the excavations.

To the north of this anomaly and outside the covered area of excavations are a series of curvilinear high-resistance anomalies [9, 9a, 9b] which describe an area of approximately 15 by 10 m. Approximately 5 m to the east of these features is a high-resistance macula [10], approximately 3 m in diameter, and an associated curvilinear, high-resistance feature [10a], approximately 3 m in length, running north–south, which seem to reflect the alignments of both [9] and the excavated structures further to the east. Just north of these extant structures are a group of curvilinear, high-resistance anomalies aligned broadly east–west [11], running for approximately 10 m and appearing to parallel the extant structures immediately to the south. All of these anomalies suggest features representing an extension of the area of Nuraghic structures to the west of the currently open excavations, and in the case of [9], [9a] and [9b] beyond the walled/roofed area.

To the north of these features, just within the archaeological area, but outside the covered area of the open excavations are a series of interrelated linear, high resistance anomalies [12, 12a, 12b]. Of these features, [12 and 12a] are aligned east–west for a total length of approximately 20 m whilst [12b] runs south–west to north–east for approximately 12 m from the centre of the previous line. This group of linear features appear to connect a number of clear, circular features. The first of these [13] is approximately 5 m in diameter and lies at the intersection of the three linear features. The second [14], lies in the angle formed by [13, 12a, 12b] and is a pair of concentric high-resistance features with a diameter of approximately 3 m. The third and final of these circular features [15], is approximately 5 m in diameter and lies at the northern end of [12b] and also apparently at the northern terminus of [3b], although it is impossible to determine whether [3b] continues to the north as that area was unavailable for survey. These features clearly represent further structures within the main area of

the Nuraghic settlement and their form is reminiscent of structures excavated at other Nuraghic villages.

The main feature running through the eastern part of the site is a long, linear, low-resistance anomaly [16], running east–west, this feature is approximately 45 m in length and intersects the eastern edge of the area surveyed. This feature intersects a number of other anomalies (bisecting [15]) and probably represents a drainage channel of some form. This feature is likely to be modern or sub-recent as it shows clearly through the structural anomalies with which it interacts. Close to the northern edge of this area is a curvilinear, high-resistance anomaly [17], which consists of a pair of sub-circular features c. 7 m and 2 m in diameter, the larger feature is likely to continue beyond the edge of the survey area to form a continuous, closed arc. To the west of this feature is a small group of high-resistance features [18], none longer than 2 m, which probably relate to the eastern terminus of the long linear feature [12a]. These features are again likely to represent structures associated with the Nuraghic settlement and would argue for a significant area of dense occupation beyond the boundary of the current excavations.

To the south of these features, and immediately to the east of the excavated area is a curvilinear anomaly [19] which describes an arc, c. 4 m in diameter which is almost certainly related to the excavated structures adjacent to it. To the south of this feature, another high-resistance, curvilinear anomaly [20] of approximately 6 m in length also respects and continues the alignment of adjacent structures within the excavated area. To the east of these features and also east of [16] is a curvilinear, low-resistance anomaly [21], approximately 8 m in length. This feature appears to define an edge between the area to the north which has a fairly uniform background resistivity and that to the south, which is altogether more diverse. Immediately south of [21] and within the area described by its arc is a high-resistance macula [22] of approximately 4 m diameter. To the south, a curvilinear anomaly [23], approximately 8 m in length appears to describe an area of high resistance to the west. Whilst the exact nature of the features represented by [21] and [22] is difficult to interpret, [23] is highly likely to represent a continuation of the settlement to the east of the excavated area.

The c. 10 m long high-resistance linear anomaly [24], running east–west, appears to further subdivide the area to the east of the excavations. To its south a curvilinear anomaly [25] runs for ap-

proximately 5 m on a similar alignment. Adjacent to this, a sub-circular, high-resistance anomaly [26] of approximately 6 m diameter occupies the central area to the south of the high-resistance feature [24] and the eastern edge of the survey area. To the west of this large anomaly is a north–south curvilinear anomaly [27], approximately 10 m in length which is probably associated with the extant structures within the excavated area. Immediately to the south of this feature is a high-resistance macula [28] which covers an area of approximately 5 by 5 m and can perhaps be interpreted as building debris or the material deposited as a result of earlier excavations. Again, with reference to plans of excavated structures, the features represented by [25], [26] and [27] must be interpreted as additional structures extending the occupied area of the settlement beyond the current excavations to the east. Whilst the area beyond the archaeological area was not available for survey it is likely that these structures would continue and wrap around the eastern flank of the Nuraghic tower.

Comparing techniques and results

The use of different geophysical survey techniques at Sant'Imbenia presents the possibility to compare datasets in order to enhance the interpretative potential of the combined dataset. A number of studies have discussed the difference between explicitly qualitative and quantitative data interpretation⁷, in addition to means of data-fusion and comparison of geophysical datasets in relation to archaeological research⁸. Whilst the limited area surveyed, and incomplete overlap between the two techniques employed mean that a number of the more sophisticated statistical methods are not possible with the data derived from this particular survey, certain visualisation techniques can make a beneficial contribution to understanding the dataset as a whole and to thereby enhance the interpretation of those data. Contrasting tonal ranges using complementary colour-scales have been used but their principal drawback, the inability of colour-blind people to discern the most commonly used colours is often overlooked. Similarly, such approaches are limited in that many publication media will only readily accept greyscale images.

7. Eg. LILLESAND, KIEFER, CHIPMAN (2004⁵), p. 190; RICHARDS (1993³), p. 85.

8. CAMPBELL (2002), pp. 319-20; CUCARZI, CONTI (2001); KVAMME (2006).

The overlaying of a contour plot of the magnetometry data upon the greyscale (FIG. 8) and relief (FIG. 9) plots of the resistance data allow for convenient, visual and spatial correlations to be made between significant features in both datasets and for a better understanding of those relationships, within the constraints outlined above. The most significant being the areas of strong magnetic response within close proximity of the resistance features [1, 1a, 2, 3a] laying to the west of the main settlement area. In this instance, whether positive or negative, it is the magnitude of the magnetic response which is significant, the closer the contour spacing the stronger the response. There are clear correlations between the magnetometry features [m5], [m6], [m13a], [m14] and [m15] and resistance features [1], [1a], [2] and [3a], which can be interpreted as possible depositions of ceramic material in proximity to the structures revealed in the resistance survey or as areas of burning, such as hearths, within the structures of the settlement.

Understanding the wider settlement

The geophysical survey results, in particular the resistivity survey, clearly demonstrate the existence of additional structures beyond the excavated area of the Nuraghic village. These structural features appear largely to represent buildings of the type found in the excavated area at Sant'Imbenia and also at many other Nuraghic sites such as Palmavera or Santu Antine. It is highly likely that such features would also be located in the other areas where it was not possible to conduct survey work, immediately adjacent to the Nuraghe itself. Anomalies indicative of structures are shown to continue beyond the limits of the area surveyed and several other Nuraghic sites offer analogous situations where the Nuraghe forms a central, focal point for the settlement surrounding it⁹. As such, the weight of evidence points to the settlement at Sant'Imbenia being much larger and significantly more complex than has hitherto been thought. If the pattern of settlement suggested by the survey results is continued in a comparable manner, with the Nuraghe as the centre-point, the total extent of the settlement may cover an area of approximately one hectare.

The two types of survey data complement each other and suggest that the area to the north-west of the site may possibly have

9. FOSCHI (2004); WEBSTER, WEBSTER (1998).

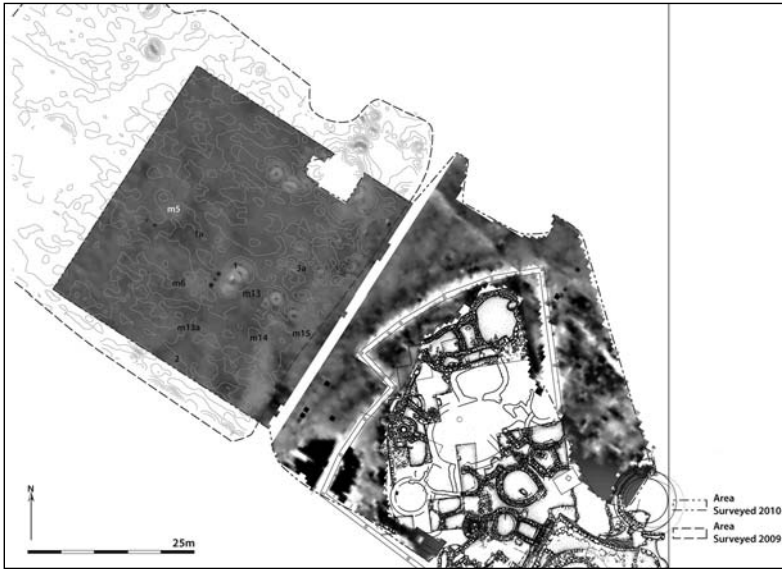


Fig. 8: Contour plot of the gradiometer data overlaid on the grayscale plot of the processed resistance data.

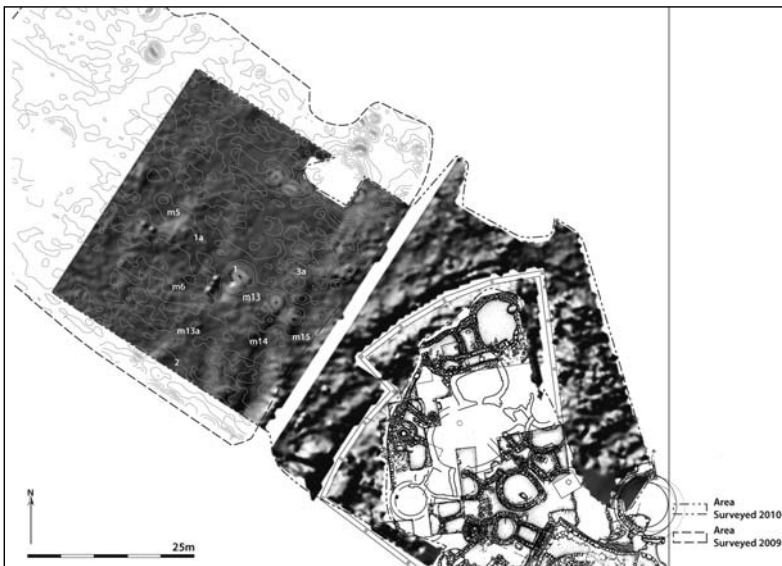


Fig. 9: Contour plot of the gradiometer data overlaid on the shaded relief plot of the processed resistance data.

been inundated in antiquity and that the area functioned as a port. Whilst the resistivity survey shows structures which are interpreted as forming the infrastructure of a port or harbour area, the clearest evidence comes from the magnetometry which suggests that there may be a paleo-channel running slightly east of north-south near the extreme western edge of the site, beyond the area covered by the resistivity survey. Although the geophysical survey data offer support for this hypothesis, it is not without contention and further geomorphological work will be necessary in order to confirm or disprove this interpretation. The area is however thought to have been part of a shifting dune-belt during the first millennium BC¹⁰ and therefore it is highly plausible that the site was in some way connected to the sea in the bay of Porto Conte, from which it is currently only c. 450 m inland.

Conclusions

Where the Nuraghic towers themselves have received a great deal of attention and rightly occupy a central place in the narrative of Sardinian history¹¹, the application of geophysical survey techniques to Nuraghic settlements has the potential to fundamentally alter our perception of the relative importance and sophistication of Nuraghic settlements in general. The presence of villages around the base of Nuraghe has in many cases been associated with only the more complex Nuraghic tower structures. There is real evidence from Sant'Imbenia that single-tower structures were also associated with significant settlements, arguing for the association of the towers with settlement activity rather than as unoccupied monumental structures in the rural landscape. In addition, given the difficulty of dating activity in Nuraghic structures, this data has the potential to provoke a fundamental taxonomic re-evaluation of chronological explanations for increasing complexity of Nuraghic sites. Survey archaeology has long been applied to settlement studies, particularly by teams working on the Roman and Punic periods in the south and centre of the island¹², however there remains a lacuna between our understanding of ancient landscapes and the study of the visible architectural remains of Nuraghic culture. This

10. Pascucci pers. comm.

11. See BLAKE (1998 and 2001).

12. DYSON, ROWLAND (1992); VAN DOMMELEN (2006).

paper has shown how targeted, intensive, sub-surface survey can provide this information about the extent of settlements and enhance our understanding of the ways in which these settlements were occupied and used, their relationships to their hinterlands and the wider world of the Mediterranean Bronze Age.

Bibliography

- BLAKE E. (1998), *Sardinia's Nuraghi: Four Millennia of Becoming*, «World Archaeology», 30, 1, pp. 59-71.
- BLAKE E. (2001), *Constructing a Nuragic Locale: The Spatial Relationship between Tombs and Towers in Bronze Age Sardinia*, «AJA», vol. 105, no. 2, pp. 145-61.
- CAMPBELL J. B. (2002), *Introduction to Remote Sensing*, London.
- CUCARZI M., CONTI P. (eds.) (2001), *Filtering, Optimisation and Modelling of Geophysical Data in Archaeological Prospecting*, Rome.
- DYSON S. L., ROWLAND R. J. JR. (1992), *Survey and Settlement Reconstruction in West-Central Sardinia*, «AJA», vol. 96, 2, pp. 203-24.
- FOSCHI A. (2004), *Bortigali (NU). Il complesso archeologico di Carrarzu Iddikikia*, «The Journal of Fasti Online», 28.
- GEOSCAN RESEARCH (2004), *Instruction Manual: Fluxgate Gradiometer FM256*, Version 1.6.
- GEOSCAN RESEARCH (2007), *Instruction Manual: Resistance Meter RM15-D*, Version 2.95.
- JOHNSON P. S., KEAY S. J., MILLETT M. (2004), *Lesser Urban Sites in the Tiber Valley: Baccanae, Forum Cassii and Castellum Amerinum*, «PBSR», LXXII, pp. 69-100.
- KEAY S. J., MILLETT M., PAROLI L., STRUTT K. (2005), *Portus*, London.
- KVAMME K. L. (2006), *Integrating Multidimensional Geophysical data*, «Archaeological Prospection», 13, pp. 57-72.
- LILLESAND T. M., KIEFER R. W., CHIPMAN J. W. (2004⁵), *Remote Sensing and Image Interpretation*, New York.
- NEUBAUER W., EDER-HINTERLEITNER A. (1997), *Resistivity and Magnetics of the Roman Town Carnuntum, Austria: an Example of Combined Interpretation of Prospection Data*, «Archaeological Prospection», 4, pp. 179-89.
- RENDELI M. (2012), *Riflessioni da Sant'Imbenia*, in *L'Africa romana XIX*, pp. 1835-44.
- RICHARDS J. A. (1993²), *Remote Sensing Digital Image Analysis: an Introduction*, London.
- SCOLLAR I., TABBAGH A., HESSE A., HERZOG I. (1990), *Archaeological Prospecting and Remote Sensing*, Cambridge.
- VAN DOMMELEN P. (2006), *Punic Farms and Carthaginian Colonists: Survey-*

ing Punic Rural Settlement in the Central Mediterranean, «JRA», 19, pp. 7-28.

WEBSTER G. S., WEBSTER M. R. (1998), *The Duos Nuraghes Project in Sardinia: 1985-1996 Interim Report*, «JFA», vol. 25, no. 2, pp. 183-201.

Elisabetta Garau

Sant’Imbenia: lo scavo

In questo contributo si presentano i risultati delle nuove ricerche condotte, tra il 2008 e 2010, nel villaggio nuragico di Sant’Imbenia, nell’ambito di un “Progetto” che mira anche allo studio e all’edizione integrale dei “vecchi” scavi e all’analisi del contesto territoriale al quale tale villaggio appartiene. I dati recenti rivelano interessanti novità riguardo all’articolazione planimetrica e all’organizzazione degli spazi di questo insediamento, consentendo di delinearne un quadro più coerente attraverso i risultati delle campagne precedenti.

Parole chiave: villaggio, limi, spazio aperto.

Premessa

Dopo una lunga stagione di ricerche effettuate, quasi annualmente, tra il 1982 e il 1997¹, a partire dal settembre 2008 sono state riavviate le indagini di scavo presso il complesso nuragico di Sant’Imbenia-Porto Conte (Alghero)² sotto la direzione congiunta dell’Università di Sassari (M. Rendeli) e della Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro (R. D’Oriano) e la collaborazione dell’University of Cambridge (N. J. Spivey). Successivamente alla convenzione sottoscritta da queste istituzioni e il Comune di Alghero è stata stipulata anche una serie di sub-convenzioni con le Università di Salerno, di Roma (Sapienza) e di Bologna.

Oltre alla ripresa degli scavi stratigrafici nell’area dell’abitato, il “Progetto Sant’Imbenia” ha previsto anche altri due linee di intervento: da un lato la rilettura delle indagini precedenti (curata da S.

* Elisabetta Garau, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari.

1. BAFICO (1998), con bibl. prec. La direzione scientifica dei lavori era seguita dalla Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro, la responsabilità *in loco* era affidata a S. Bafico.

2. RENDELI (cds.); GARAU, RENDELI (cds.).

Bafico e A. Depalmas) mirata all'edizione completa delle stesse; dall'altra la definizione di modalità e sistemi di popolamento nella regione in cui è ubicato il complesso di Sant'Imbenia (da parte di G. Azzena), compresa la ricostruzione del paleoambiente (che interessa geologi, sedimentologi, paleoecologi, archeometri, archeozoologi e architetti)³.

Questo progetto è stato articolato su livelli diversi ma strettamente interrelati a finalità didattico-scientifiche rivolte a studenti e a giovani studiosi delle Università sopra citate.

Aspetti metodologici

L'analisi preliminare dei risultati dei "vecchi" scavi⁴, dalla stratigrafia degli ambienti e degli spazi aperti alla definizione planimetrica degli stessi fino all'organizzazione generale dell'abitato, compiuta grazie anche alla rielaborazione della pianta generale del complesso (FIG. 1)⁵, ha indirizzato la strategia di intervento verso il settore centrale dell'area finora individuata, indagato solo in minima parte nel 1982⁶. Il "Progetto Sant'Imbenia", impostato secondo l'ottica del medio-lungo termine, ha scelto l'indagine estensiva come strategia utile per restituire un'immagine coerente del sito. Il collegamento tra i due settori già scavati risponde infatti all'esigenza di leggere in modo organico il complesso delle strutture e di risolvere problemi e interrogativi emersi durante le precedenti ricerche, condotte attraverso una serie di saggi all'interno di una quadrettatura.

Infatti le indagini svolte tra gli anni Ottanta e Novanta del secolo scorso, rivelando la presenza di elementi assolutamente nuovi nell'articolazione strutturale del villaggio, hanno posto al contempo una serie di domande e dubbi circa le relazioni e le caratteristiche funzionali di alcuni ambienti. Accanto a unità monovano dalla pianta circolare, fra le quali spicca la ben nota "capanna dei ripostigli" (FIG. 2: 23), altri ambienti simili nell'articolazione planimetrica risultano incorporati in strutture "polivano" oppure complesse a sviluppo circolare che

3. GARAU, RENDELI (cds.).

4. BAFICO, D'ORIANO, LO SCHIAVO (1985); BAFICO (1997 e 1998); LO SCHIAVO (2000).

5. Eseguita da L. Sanna sulla base del rilievo finale già edito – BAFICO (1998), pp. 16-7 – curato da A. Farina (Soprintendenza per Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro).

6. RIVÒ (1982).

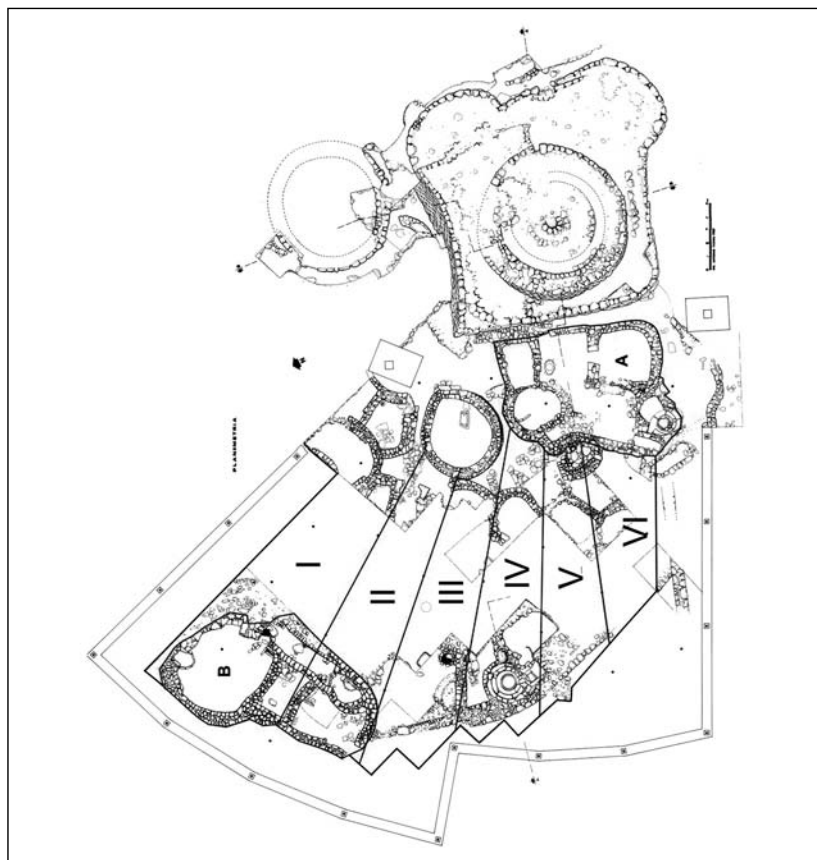


Fig. 1: Sant'Imbenia, pianta dei “vecchi” scavi (rilievo e disegno di A. Farina; rielaborazione grafica di L. Sanna).

presentano modifiche significative nella struttura e nella destinazione funzionale per l’inserimento di muri dall’andamento rettilineo o pseudo-rettilineo. Se per le costruzioni del tipo “polivano” vi era inoltre il problema di distinguere la presenza di vani chiusi e/o spazi aperti (come ad es. la possibile area aperta con il pozzo nell’“isolato A”: FIG. 2: 9), riguardo agli ambienti individuati presso il limite delle precedenti indagini si trattava di interpretarne le evidenti modifiche strutturali (a nord-est e nord-ovest della “capanna dei ripostigli”: FIG. 2: 31 e 18) o, nel caso della presenza di soli tratti murari, comprenderne le caratteristiche planimetriche e funzionali (ad es. il vano situato appena a nord della “capanna dei ripostigli”).

Ricostruire la storia dell'insediamento di Sant'Imbenia significa anche approfondire i dati geomorfologici e ambientali della zona presso la rada di Porto Conte, che studi precedenti avevano ipotizzato essere occupata da un'area lagunare o da stagni⁷.

Indagini 2008-10: dati preliminari

All'inizio delle nuove indagini (settembre-ottobre 2008) l'area di scavo è stata distinta in sei settori, numerati con cifre romane da est verso ovest, sulla base dei pali interni di sostegno per la tettoia (FIG. 1). Si è proceduto (in senso est-ovest) con l'asportazione dello strato superficiale di colore marrone (UUS 1 e 50), che tra i settori I e II – dove esso risultava composto anche da lembi di terra friabile scura e da elementi litici di crollo – ha messo in luce numerosi frammenti di anfore (puniche, magno-greche, greco-italiche e Dressel 1 di produzione centro-italica)⁸ rispetto a un'incidenza non rilevante di ceramica fine (vernice nera, vernice nera di produzione locale a pasta grigia, pareti sottili e sigillata italiana). Le condizioni di giacitura secondaria di questi materiali, sottolineate dall'assenza di strutture a esse coerenti, sono riferibili ad attività successive all'abbandono del villaggio, presumibilmente legate alle bonifiche effettuate nel secolo scorso.

Al di sotto dello strato vegetale è stato evidenziato un deposito di matrice limosa (US 51), la cui sedimentazione sarebbe il risultato, secondo il parere di V. Pascucci⁹, sedimentologo dell'Università di Sassari, di un processo naturale di progressivo "avanzamento" delle acque salmastre nell'area in esame. Considerato che questo accumulo compatto di limi copre alcune creste murarie, esso, formatosi presumibilmente nel corso del VII secolo a.C.¹⁰, appartiene quindi a una fase in cui la vita dell'abitato doveva essere già cessata.

Verso questa direzione parrebbero andare anche i risultati delle

7. FEDERICI, GINESU, SIAS (1999). Sulle caratteristiche geomorfologiche e geologiche della rada di Porto Conte e più in generale della penisola di Capo Caccia cfr. ORRÙ, PANIZZA, ULZEGA (2005).

8. Sulle anfore di età punica e sui reperti fittili romani cfr. rispettivamente DEADDIS (2012) e FAEDDA (2012).

9. Al quale amico è rivolto un affettuoso ringraziamento per le utilissime informazioni fornite sul contesto in esame.

10. Si tratta di indicazioni cronologiche del tutto preliminari. Lo studio dei materiali provenienti dall'US 51, ancora in corso di studio nell'ambito delle tesi di laurea magistrale di I. Mura, fornirà dati più precisi.

prospezioni geofisiche condotte, nel 2009, da P. Johnson (University of Cambridge) che si rivelano interessanti anche riguardo all'estensione e all'articolazione del sito. La prima campagna di prospezione, condotta nell'area del campo di calcetto a nord-ovest dello scavo¹¹, ha consentito infatti di evidenziare anomalie interpretabili come ambienti che suggeriscono un ampliamento del villaggio verso nord dai 35 ai 90 m di raggio dal nuraghe¹².

Un ulteriore dato di particolare interesse è indicato da una lunga traccia che delimita il villaggio verso nord, interpretabile come un paleo-canale¹³ che, qualora fosse coevo all'insediamento, ne rappresenterebbe un limite fisico e al contempo un sistema per il deflusso e smaltimento delle acque.

Nel corso della seconda campagna (giugno-luglio 2009), completata l'indagine dello strato superficiale, si è proceduto, costantemente da est verso ovest, con lo scavo del deposito di limi misto a pietre riconoscibile in tutta l'estensione del saggio. Nella porzione sud-orientale è stato possibile leggere più chiaramente lo sviluppo dei vani 31 e 33 (FIG. 2) – solo in parte indagati fra il 1982 e il 1997 – che presentano l'inserimento di tratti murari rettilinei, mentre a nord parrebbero “confinare” con il nuovo ambiente 51.

Nella parte settentrionale del 1 settore si è messa in luce la cresta di una struttura di spessore importante relativa a un ampio vano (6 × 4 m) di pianta apparentemente sub-ovoidale (n. 47) che, sul lato nord, parrebbe condividere il muro dell'ambiente rettangolare (n. 36) pertinente all'“isolato B” (FIG. 2). Considerate le dimensioni e la chiara delimitazione dello spazio, si è deciso di eseguire un saggio in profondità nella metà orientale del vano 47 al fine di verificare processi e modi di formazione dell'accumulo limoso nonché la sequenza stratigrafica sottostante. Questo saggio, effettuato da N. Spivey e la sua équipe (University of Cambridge), ha mostrato un deposito stratigrafico¹⁴ il cui strato più recente è quello a matrice limosa, di grande potenza, con caratteristiche fisiche sostanzialmente omogenee e misto ad abbondanti pietre di crollo, riferibile a un attività di accumulo unitaria; risultano coperti

11. Dove, in occasione degli scavi 1982-97, saggi di modeste dimensioni eseguiti presso la strada per Capo Caccia non avevano dato alcun risultato.

12. JOHNSON (2009).

13. *Ibid.*

14. I materiali pertinenti al saggio del vano 47 sono in corso di studio da parte di M. Mariani per la preparazione di una tesi di laurea magistrale.



Fig. 2: Sant'Imbenia, planimetria generale scavi 2009 (rilievo ed elaborazione grafica di M. A. Demurtas).

dal precedente uno strato marrone di consistenza friabile¹⁵ e tre lenti di bruciato, da ricondurre a un'attività di vita; al di sotto di questo strato marrone è riconoscibile un battuto pavimentale nel quale sono scavate tre piccole buche circolari la cui funzione non

¹⁵. Dalla cui superficie provengono alcuni frammenti di grandi contenitori di derrate.

è chiara¹⁶; su questo piano pavimentale è impostata, nella parte nord-orientale del vano, una struttura di forma quadrangolare che si appoggia al muro settentrionale del vano stesso.

Lo scavo dello strato a matrice limosa ha permesso di individuare, nella parte centrale dei settori I e II, un'ampia area aperta (13 × 9 m ca) a pianta ellittica (FIG. 2: 30), la cui delimitazione è interrotta da almeno quattro ingressi definiti da stipiti e/o battenti in arenaria arancione, che consentono l'accesso ad ambienti chiusi (FIG. 2: 18, 47 e 51) o ad altri spazi per ora ipotizzabili come aperti. L'entrata/uscita, che si apre sul lato meridionale, è costituita da un breve andito (FIG. 2: 30) distinto, a sud, da due blocchi di arenaria, di cui quello orientale, in pessime condizioni, quello occidentale segnato sulla parte sommitale da una lettera incisa (*be* o *epsilon*). Questo andito è preceduto da uno spazio dalla pianta sub-rettangolare disposto pressoché perpendicolarmente al primo, quasi una sorta di atrio, che nelle pubblicazioni dei “vecchi” scavi è denominato come “piazzetta”¹⁷ (FIG. 2: 29).

Il limite meridionale dell'area aperta (FIG. 2: 30), tutt'altro che chiaro presso il vano 24, forse compromesso durante la realizzazione di tale area, risulterebbe al momento chiuso dall'ambiente 18, le cui strutture murarie (di cui quella occidentale “condivisa” con il vano 48) sono state modificate in corrispondenza delle estremità rivolte verso lo spazio aperto.

Anche la delimitazione occidentale – e quindi il collegamento fra l'area aperta e gli ambienti disposti attorno a essa – ha posto problemi di lettura, sebbene se ne intuisse la presenza attraverso alcuni tratti di creste murarie che iniziavano a emergere al di sotto dello strato di limi.

Deve essere inoltre segnalata, presso la parte nord-nordoccidentale dell'area in esame, la presenza di un pozzo che, individuato nella campagna del 1982¹⁸, fu parzialmente scavato e poi riempito con sabbia a seguito del crollo della parte superiore (FIG. 2: 42).

L'articolazione di uno spazio ellittico con ingresso/uscita principale e passaggi di collegamento con ambienti chiusi o aperti consente di ipotizzarne una destinazione “pubblica” (FIG. 2: 30)¹⁹.

16. Infatti il diametro ridotto e la scarsa profondità non consentono di ipotizzarle come fosse di alloggiamento per pali.

17. BAFICO (1998), p. 18.

18. RIVÒ (1982), pp. 328 ss.

19. RENDELI (cds.).

L'utilizzo dell'arenaria arancione che distingue stipiti e battenti rispetto ai componenti litici della delimitazione muraria di quest'area collettiva e il probabile adattamento/inserimento di tratti murari per assecondare lo sviluppo curvilineo della stessa parrebbero essere il risultato di un coerente programma "edilizio" e "urbanistico" che incide sull'assetto strutturale preesistente, mutandone, almeno in parte, forma e presumibilmente funzione.

Per quanto riguarda la parte a ovest dell'ambiente 30 (FIG. 2), l'asportazione, benché non ultimata, del potente strato di limi (US 51) ha permesso di individuare l'originale pianta sub-trapezoidale dell'ambiente 48 e di definire lo sviluppo planimetrico dei vani 16, 15 e 18, messo in luce parzialmente durante i "vecchi" scavi. La disposizione di questi ambienti rispetto al vano 49, a pianta circolare e di maggiore ampiezza, consente di riconoscere un altro "isolato", di cui potrebbe far parte anche il vano immediatamente a nord (FIG. 2: 50), dotato, presso il lato sud-orientale, di un probabile forno di forma sub-circolare (USM 75) e del diametro di circa 1,5 m che conserva segni di combustione sulla parete interna.

Nella primavera 2010 sono state condotte ulteriori indagini geofisiche nelle fasce immediatamente a nord-ovest (campetto da calcio) e a nord-nordest dell'area di scavo. Nella prima è stata individuata un'anomalia dallo sviluppo sub-rettilineo interpretabile come un allineamento murario interrotto da una possibile apertura che poteva distinguere lo spazio commerciale e "pubblico", dove attualmente sono in corso le indagini, dall'area forse propriamente abitativa che le precedenti prospezioni geognostiche individuerebbero a nord-ovest dello spazio sopra citato²⁰.

La strategia d'indagine della terza campagna di scavo (giugno-luglio 2010)²¹ è stata indirizzata a definire l'intera delimitazione dell'area a pianta ellittica e l'articolazione degli spazi aperti e chiusi intorno a essa²², in particolare sui lati occidentale e meridionale. A tal fine si è proceduto a completare lo scavo dell'accumulo limoso misto a pietre (US 51)²³ che ha permesso di ricostruire quasi interamente lo sviluppo planimetrico delle strutture individuate con le nuove indagini, ricollegandole, in alcuni casi, con quelle già note (FIG. 3).

20. JOHNSON (2012).

21. GARAU (2011).

22. DEPALMAS, RENDELI (cds.); GARAU, RENDELI (cds.); RENDELI (cds.).

23. GARAU, RENDELI (cds.).



Fig. 3: Sant'Imbenia, planimetria generale scavi 2010 (rilievo ed elaborazione grafica di M. A. Demurtas).

Riguardo all'area 30, essa presenta effettivamente, come già ipotizzato, una pianta pressoché ellittica, che si coglie ormai nettamente anche presso i lati occidentale e sud-occidentale; in relazione a questo secondo limite è evidente l'intervento su strutture preesistenti per definire il perimetro murario curvilineo dell'area suddetta, come ad esempio il probabile "adattamento" sul muro che distingue i vani 48 e 18 in corrispondenza dell'estremità settentrionale.

Lo sviluppo ellittico dell'ambiente 30 appare interrotto unica-

mente nella parte meridionale dalla struttura muraria che delimita a nord e nord-est il vano 24.

L'asportazione del deposito limoso a componente litica (US 51) ha consentito di mettere in luce anche la pavimentazione dello spazio ellittico: si tratta di un lastricato realizzato con elementi litici di varie dimensioni dalla tessitura in gran parte regolare e ordinata nella metà occidentale (si rileva infatti la mancanza di lastre solo a sud-ovest del pozzo), caratterizzato da una serie di lacune in quella orientale, forse integrate con uno strato molto compatto costituito da terra e pietre di piccolo pezzame.

Il fatto che lo strato limoso si sia formato direttamente sul piano pavimentale dell'area a pianta ellittica (eccetto l'interposizione di due lenti carboniose lungo il lato interno sud-occidentale) parrebbe indicare che si fosse provveduto a una costante manutenzione della stessa, come ci si aspetterebbe per un'area pubblica, destinazione già ipotizzata alla luce del tipo di struttura e delle dimensioni.

L'asportazione dell'US 51 nella parte occidentale ha consentito di mettere in luce altre tre aperture che collegano allo spazio "pubblico" rispettivamente gli ambienti 50, 48 e 24, raggiungendo così un totale di sette ingressi con quelli distinti da stipiti già individuati sui lati orientale e settentrionale di questo spazio²⁴ (FIG. 3). Se l'accesso dal vano 50 a quello spazio è delimitato da stipiti di arenaria, il passaggio dagli ambienti 50 e 24 parrebbe essere realizzato con un sistema di gradini.

La seguente fase operativa ha riguardato l'indagine dei vani 24, 30, 47, 49-50 (FIG. 3), essendo stato identificato in ciascuno di essi un deposito stratigrafico distinto al di sotto dello strato di limo esteso in tutta l'area.

Per quanto riguarda l'ambiente 49, lo scavo dello strato a matrice limosa ha permesso di distinguere meglio i tratti murari pertinenti al perimetro dell'ambiente stesso e di mettere in luce, in corrispondenza della parte centrale, un probabile setto orientato nord-sud e realizzato con doppia cortina. Il vano 49 presenta due aperture: l'una, sottolineata da stipiti e chiusa da una tamponatura, è riconoscibile presso il lato sud-orientale e consentiva il passaggio all'ambiente 16; l'altra, ricavata sul lato settentrionale, assicurava l'accesso al vano 50. Non è ancora chiara la situazione sul lato orientale, dove si ipotizza la presenza di due tratti murari, di cui

24. GARAU, RENDELI (cds.).

quello settentrionale potrebbe essere coerente alla fase di costruzione del forno.

Con l'asportazione dei limi nell'ambiente 50 è stato possibile individuare il probabile muro di delimitazione occidentale (orientato nord-sud) e due strati a matrice limosa ricchi di carboncini: al di sotto del primo, dall'aspetto maculato e visibile sulla sezione creata dai "vecchi" scavi, sono emersi una struttura quadrangolare sormontata da una lastra sul lato sud-orientale della fornace e alcuni probabili gradini per accedere all'area aperta; la rimozione del secondo strato, a forte componente carboniosa e misto a una rilevante quantità di lastre di medie e grandi dimensioni, ha consentito di identificare meglio la struttura della fornace, evidenziandone il paramento nord.

L'approfondirsi dello scavo all'interno dell'ambiente 50 ha anche permesso di raccordarsi alla quota raggiunta nelle precedenti indagini, rimettendo peraltro in luce, nella parte nord, alcune lastre infisse a coltello atte a delimitare un punto di fuoco.

Presso la parte centro-settentrionale dello spazio aperto (FIG. 3: 30) si asporta il riempimento di un precedente saggio all'interno del quale era stato individuato un pozzo²⁵. Vengono rimessi in luce le sezioni del saggio e, sull'estremità sud-sudorientale, grossomodo la metà della struttura del pozzo (ambiente 42), visibile per un'altezza di circa 1,5 m.

Procedendo con lo scavo dell'US 51 nella parte meridionale dell'area a pianta ellittica è stato anche possibile definire lo spazio del vano 24 (FIG. 3), essendone stata evidenziata la struttura di delimitazione sui lati settentrionale e nord-orientale. Al di sotto del deposito di limo (US 51) pertinente, come più volte notato, alla fase di abbandono del villaggio, è emerso, in gran parte del vano, uno strato a componente limosa misto a carboncini (US 120). In prossimità del tratto centrale del muro nord questa US parrebbe essere coerente con una fossa sub-circolare al cui interno era sistemato verticalmente uno ziro di modeste dimensioni provvisto di tre piccole anse a "x"; una lastra di scisto opportunamente "ritagliata" chiudeva, e quindi proteggeva, l'orlo del contenitore, peraltro circondato da pietre di piccolo pezzame. Il manufatto ceramico, assicurato nella fossa da pietre di ricalzo e terra di riempimento, conservava 33 oggetti di rame (13 pannelle integre e 20 frammenta-

25. RIVÒ (1982).

rie) e 9 di bronzo (8 asce a margini rialzati e un frammento di immanicatura di spada del tipo Monte Sa Idda-Decimoputzu)²⁶.

Si è ripreso infine lo scavo della metà occidentale dell'ambiente 47 (FIG. 3), che l'équipe inglese aveva indagato l'anno precedente nella metà orientale²⁷. Lo scavo dello strato di limo a componente litica (US 52) ha permesso di definire meglio il perimetro murario, nei cui lati nord-occidentale e sud-orientale risulta interrotto dalla presenza di una nicchia. Inoltre sotto uno strato di terra grigia mista a pietre di medie dimensioni, sigillato dal deposito limoso, sono state individuate l'apertura verso lo spazio collettivo e la probabile soglia, quest'ultima ribassata rispetto al piano dello stesso.

Nel corso delle prossime ricerche ci si propone di continuare a indagare alcuni degli ambienti qui presentati, al fine di approfondire la conoscenza sull'articolazione e sugli aspetti funzionali delle varie strutture e di ricostruire le fasi di vita del villaggio di Sant'Imbenia.

In tal senso si rivelano interessanti i dati relativi al potente accumulo di limo che, in ragione delle sue caratteristiche fisiche, omogeneità e compattezza, costituisce una sorta di protezione che parrebbe chiudere la stratificazione sottostante. Questo elemento appare ancora più importante laddove si ricordi che i limi sono l'indicatore archeologico che distingue la fase finale dell'abitato, essendosi depositati sulle creste delle strutture dopo l'abbandono del complesso insediativo.

Bibliografia

- BAFICO S., D'ORIANO R., LO SCHIAVO F. (1985), *Il villaggio nuragico di Sant'Imbenia (SS). Nota preliminare*, in *Actes du III Congrès international des études phéniciennes et puniques*, Tunis 1985, pp. 87-98.
- BAFICO S. (1997), *Fenici e indigeni a Sant'Imbenia (Alghero). Il villaggio nuragico*, in P. BERNARDINI, R. D'ORIANO, P. G. SPANU (a cura di), *Phoinikes B shrdn. I Fenici in Sardegna: nuove acquisizioni*, Cagliari, pp. 45-6.
- BAFICO S. (1998), *Nuraghe e villaggio di S. Imbenia, Alghero*, Viterbo.
- DEADDIS R. (2012), *I materiali d'importazione tra V e III secolo a.C. nel villaggio nuragico di Sant'Imbenia*, in *L'Africa romana XIX*, pp. 1795-804.
- DEPALMAS A., FUNDONI G., LUONGO F. (2012), *Sant'Imbenia (Alghero): l'ambiente 24 e il suo ripostiglio*, in *L'Africa romana XIX*, pp. 1805-18.
- DEPALMAS A., RENDELI M. (cds.), *L'erba del vicino è sempre più verde*, in *Atti della XLIV Riunione scientifica dell'Istituto Italiano di Preistoria e*

26. DEPALMAS, FUNDONI, LUONGO (2012).

27. GARAU, RENDELI (cds.).

- Protostoria, "La preistoria e la protostoria della Sardegna" (Cagliari-Barumini-Sassari, 23-28 novembre 2009).
- FAEDDA S. (2012), *I materiali di epoca romana rinvenuti nel villaggio nuragico di Sant'Imbenia nelle campagne di scavo 2008-2009*, in *L'Africa romana* XIX, pp. 1785-94.
- FEDERICI P. R., GINESU S., SIAS S. (1999), *Lineamenti geomorfologici ed evoluzione recente del paesaggio nella Nurra occidentale (Sardegna NW) La fascia costiera di Porto Conte. Porto Ferro*, (Quaderni dell'Istituto di studi politico giuridici dell'Università di Pavia, 5), pp. 93-138.
- GARAU E. (2011), *Alghero. Sant'Imbenia. Gli scavi 2010*, «Erentzias. Rivista della Soprintendenza per i Beni Archeologici per le province di Sassari e Nuoro», 1, pp. 370-2.
- GARAU E., RENDELI M. (cds.), *From Huts to Houses? "Urbanistica" a Sant'Imbenia*, in *Atti della XLIV Riunione scientifica dell'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria, "La preistoria e la protostoria della Sardegna" (Cagliari-Barumini-Sassari, 23-28 novembre 2009)*.
- JOHNSON P. S. (2009), *Sant'Imbenia, Sardinia, Geophysical Report, Pilot Survey, July 2009*, Cambridge.
- JOHNSON P. S. (2012), *Sant'Imbenia: Geophysical Survey in the Environs of the Nuragic Settlement*, in *L'Africa romana* XIX, pp. 1753-70.
- ORRÙ P., PANIZZA V., ULZEGA A. (2005), *Submerged geomorphosites in the marine protected areas of Sardinia (Italy): assessment and improvement*, «Il Quaternario. Italian Journal of Quaternary Sciences», 18 (1), vol. speciale, pp. 165-72.
- RENDELI M. (cds.), *Il "Progetto Sant'Imbenia"*, in *Ricerche e confronti, Giornate di studio di archeologia e storia dell'arte a 20 anni dall'istituzione del Dipartimento (Cagliari, Cittadella dei Musei, 1-5 marzo 2010)*.
- RIVÒ R. (1982), *Notiziario, Alghero. Loc. S. Imbenia*, «Rivista di Scienze Preistoriche», XXXVII, pp. 328-9.

Simona Faedda

I materiali di epoca romana rinvenuti nel villaggio nuragico di Sant'Imbenia nelle campagne di scavo 2008-09

I risultati della nuova stagione di scavi nell'abitato nuragico di Sant'Imbenia stimolano una serie di riflessioni sull'organizzazione economica sociale che riguarda non solamente il sito ma anche il suo territorio.

Parole chiave: Sant'Imbenia, età del Ferro, progetto urbanistico, economia.

In questa sede si presentano i risultati dello studio sui materiali di epoca romana rinvenuti presso il villaggio nuragico di Sant'Imbenia durante le campagne di scavo del 2008-09¹.

Il lavoro, volto principalmente a individuare le classi, le tipologie e la cronologia dei materiali, ha avuto anche come obiettivo quello di proporre una ricostruzione, ancora preliminare, del ruolo che Sant'Imbenia ha assunto nei diversi secoli dopo il suo abbandono. Quali erano i rapporti con la penisola e quali con le altre province romane? Quali le principali direttrici di commercio? Che posizione aveva lo scalo di Sant'Imbenia nel Mediterraneo? E, infine, quali trasformazioni intercorrono tra l'abbandono del sito e la conquista romana della Sardegna?

In epoca romana lo scalo commerciale di Sant'Imbenia manteneva una sua importanza negli scambi e nei contatti fra l'Isola, la penisola italiana e le altre province di Roma. Da sempre approdo prescelto e privilegiato, anche in epoca romana ebbe, con una certa continuità, un ruolo particolare non solo nei contatti della Sardegna con l'esterno, ma anche nei rapporti con l'interno e nello smistamento delle merci verso gli altri centri dell'Isola.

* Simona Faedda, Sapienza Università degli Studi di Roma.

1. I materiali sono stati oggetto di una tesi di laurea magistrale, *I materiali di età romana dai nuovi scavi del villaggio nuragico di Sant'Imbenia*, discussa da chi vi scrive nell'a.a. 2009-10.

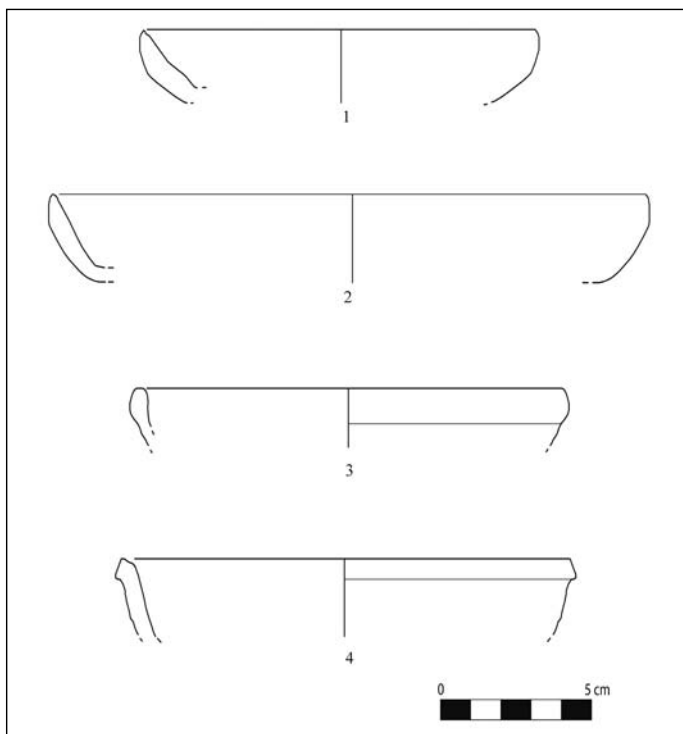


Fig. 1, 1-4: Ceramica a vernice nera a pasta grigia.

Inoltre i rinvenimenti dimostrano la continuità di frequentazione del sito e segnalano il passaggio graduale dalla presenza fenicio-punica alla presenza romana che si spiega, peraltro, nell'ambito delle nuove vicende storiche: esse vedono la conquista della Sardegna da parte di Roma e confermano una lunga frequentazione, dal III secolo a.C., fino al IV/V secolo.

Va sottolineato che il rinvenimento di tale materiale, pur in giacitura secondaria, è quanto mai importante dal punto di vista cronologico e dal punto di vista della tipologia dei reperti in un contesto come quello di Sant'Imbenia.

Per il periodo repubblicano, la prima attestazione fa riferimento a una patera in vernice nera databile alla fine del IV-inizio III secolo a.C., alla quale seguono patere e coppe relative al III secolo a.C. e una scodella databile tra il II e il I secolo a.C. (FIGG. 1-2).

A cavallo tra il I secolo a.C. e i primi secoli dell'Impero si se-

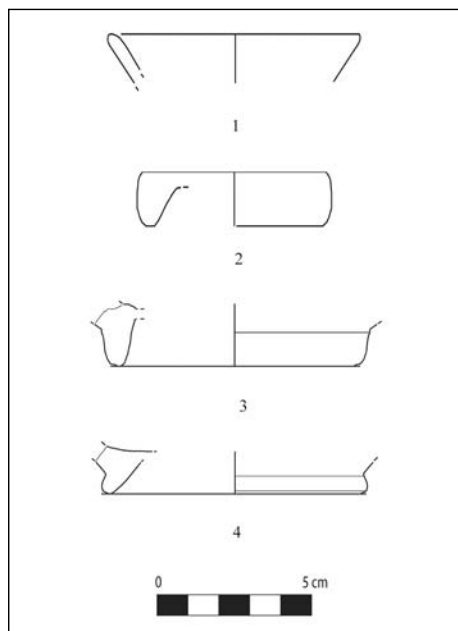


Fig. 2, 1-4: 1-3) Ceramica a vernice nera campana A; 4) ceramica a vernice nera a pasta grigia.

gnala la presenza di ceramiche fini da mensa, come sigillata italica e ceramica a pareti sottili e la presenza di materiali anforici di produzione italica, la cui datazione si prolunga fino al I secolo, come si può dedurre dal frammento di un attacco di ansa bifida, riconducibile a una Dressel 2-4. (FIG. 3: 2).

All'ultimo ventennio del I secolo a.C. e il I d.C. (FIG. 3: 1) si può ascrivere l'unico frammento di sigillata italica, che presentava condizioni tali da poter essere attribuito a una coppetta assimilabile al tipo Goudineau 10 a = *Atlante* II, tav. LVI, 11, con orlo distinto, ribattuto superiormente e sottolineato da una scanalatura esterna e con bordo convesso e profilo interno leggermente obliquo.

Tale frammento, insieme ad altri purtroppo non significativi, è importante sia perché testimonia la presenza di questa classe anche nella zona di Sant'Imbenia, sia per il riferimento a un arco cronologico abbastanza ristretto e, per questo, indicativo.

Sempre a cavallo delle due fasi (repubblicana e imperiale) collochiamo alcuni esemplari di coppe e bicchieri in ceramica a pareti

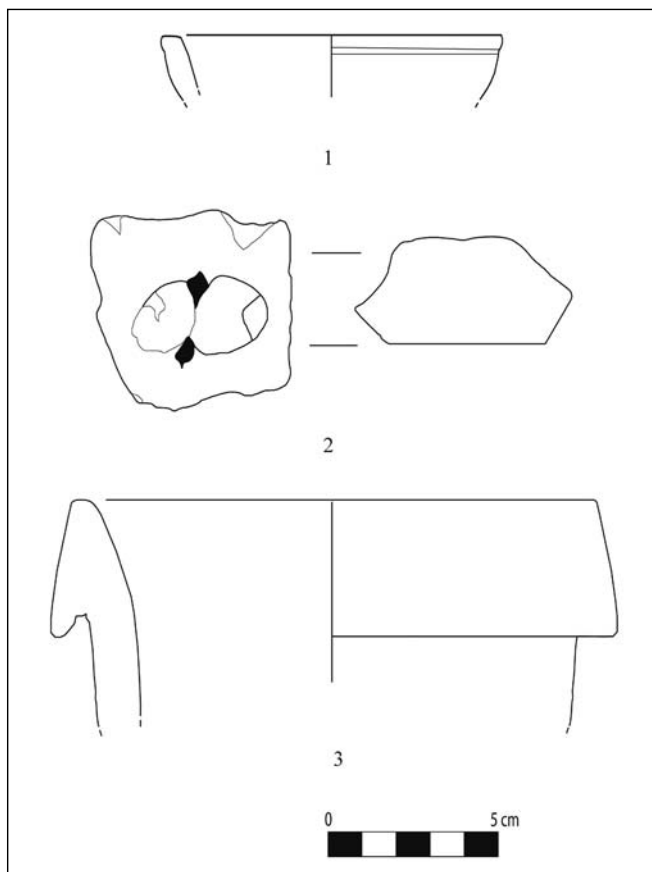


Fig. 3, 1-3: 1) Sigillata italica; 2) Dressel 2.4; 3) Dressel 1A.

sottili ascrivibili ad età augustea e un boccalino databile al II secolo (FIG. 4).

Tali rinvenimenti sono quanto mai interessanti se valutati insieme con la cospicua presenza di contenitori da trasporto, che probabilmente contenevano e trasportavano vino.

I materiali anforici si attestano dal II secolo a.C. fino al II d.C.: si tratta di forme riconducibili ai tipi Dressel 1, Dressel 2-4 e 2-5 e Ramón T-7.4.2.1.

Per ciò che concerne il Tardo Impero, è documentata la ceramica africana da cucina rappresentata da casseruole collocabili intorno al IV-V secolo (FIG. 5).

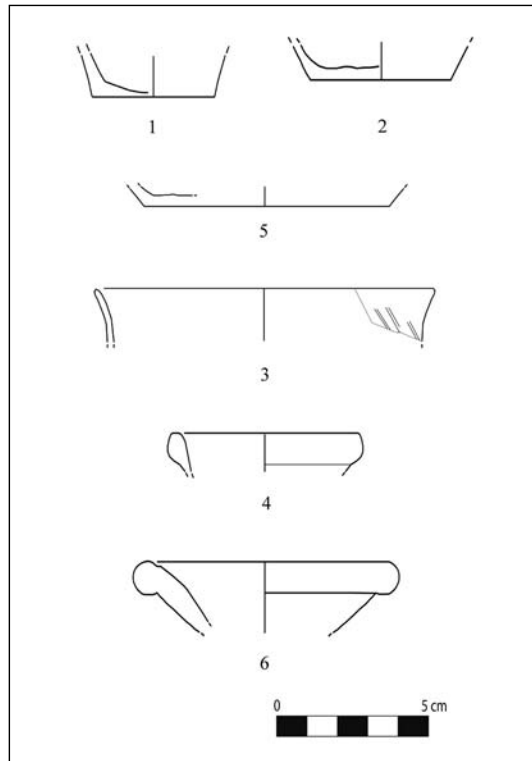


Fig. 4, 1-6: 1-5) Pareti sottili; 6) ceramica comune.

Rimane una grande percentuale di materiali ai quali non è stato potuto attribuire un orizzonte cronologico certo: si tratta di frammenti afferenti alla classe della ceramica comune. È stato possibile solo individuare pochissimi confronti con oggetti simili, dal punto di vista tipologico e funzionale, ad altri presenti nell'Isola. In particolare un frammento di orlo, appartenente a una brocca, distinto, leggermente estroflesso, arrotondato e con bordo piatto (FIG. 4: 6) presente anche a Nora, presso il foro romano. A questo gruppo di materiali non "determinati" appartengono numerosissimi frammenti anforici non caratterizzati per i quali si è potuta ipotizzare genericamente l'area di provenienza grazie a un'analisi autoptica delle matrici. Le provenienze di area tirrenica e nord-africana sono poi confermate anche dallo studio dei materiali anforici significativi che presentano le medesime caratteristiche nella composizione delle

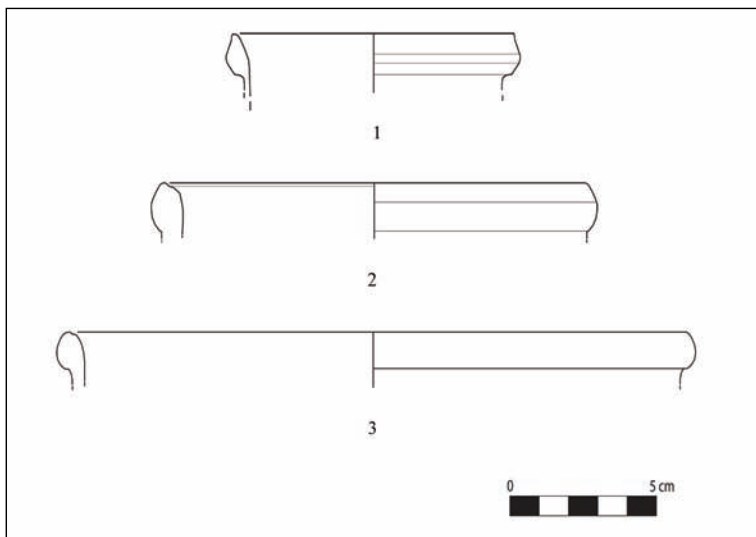


Fig. 5, 1-3: Ceramica africana da cucina.

matrici. Venendo alla questione tipologica e alle attestazioni delle classi presenti a Sant'Imbenia, è possibile fare subito una macro-suddivisione, molto indicativa, in materiali ceramici fini da mensa e materiali anforici. Le due classi, lungi da avere caratteri tecnologici e formali simili, sono tuttavia complementari e interrelate. In primo luogo, la presenza di classi come la vernice nera, la sigillata italyca e la ceramica a pareti sottili indicano l'inserimento della Sardegna in un contesto culturale di piena romanità. Le coppe, le tazze, i bicchieri e i piatti oltre a essere oggetti di uso comune sono ceramica fine da mensa, quando si tratti di prodotti di importazione: ciò presuppone l'acquisizione da parte dei Sardi di un gusto e di un mezzo di distinzione sociale nuovo, anch'esso importato insieme agli elementi di cultura materiale.

Esisteva, ed è testimoniata nella zona del Golfo delle Ninfe, una produzione locale di "imitazione", anch'essa importante perché esprime il radicamento della "moda" e l'esigenza di sopperire a una richiesta sempre maggiore.

Uno stesso discorso si può affrontare per le anfore poiché testimoniano la diffusione in Sardegna, già presente da molti secoli, del bere vino e la probabile richiesta di un vino magari prodotto in ambiente tirrenico-campano, area questa nota per la presenza di

ampi spazi coltivati a vite. Soprattutto il rinvenimento di Dressel 1 e Dressel 2-4 indica che a Sant'Imbenia si commerciava per lo più vino. In questo periodo, perciò, esiste un nesso tra l'Isola e Roma, che va pian piano delineandosi: la Sardegna comincia a far parte del "sistema romano" e viene coinvolta nel processo di romanizzazione. La presenza delle anfore non ha chiaramente solo un risvolto culturale, ma anche e soprattutto economico, che ci illumina sullo sviluppo dei traffici commerciali di età romana e sul ruolo di Sant'Imbenia nell'ambito delle principali direttrici commerciali che interessavano lo scalo del Golfo delle Ninfe. Infatti, partendo dal riconoscimento tipologico dei materiali significativi e da un'analisi autoptica delle matrici², si è arrivati a individuare le aree coinvolte in tali commerci: quella italica, nello specifico la zona tirrenica fra Lazio e Campania, e quella nord-africana.

Lo studio delle tipologie anforiche, in particolare delle Dressel 1 e Dressel 2-4, ha permesso di individuare anche in Sardegna i momenti dell'evoluzione delle forme, del loro utilizzo, della loro diffusione e lo sviluppo dei commerci conosciuto a livello più ampio nei traffici commerciali del Mediterraneo.

A proposito della diffusione delle anfore di produzione italica³ nel momento di transizione tra tarda età repubblicana e primo imperiale nel Mediterraneo, notiamo come non sia casuale la presenza di entrambi i tipi suddetti a Sant'Imbenia dove, peraltro, nello stesso momento, viene edificata la villa romana a poche centinaia di metri a ovest. Appare chiaro, dunque, come il centro di Porto Conte si confermi un polo commerciale inserito programmaticamente nel circuito del Mediterraneo e coinvolto nella trasformazione degli scambi su ampia scala.

La presenza di anfore tipo Dressel 1 a Sant'Imbenia testimonia l'intensificarsi, in un contesto di II secolo a.C. e quindi a seguito della conquista romana, dei commerci tra l'area tirrenica e la Baia di Porto Conte. Non sarà inutile ricordare come questo passaggio si verifichi anche in altri centri dell'Isola a vocazione commerciale come, ad esempio, Nora⁴.

In conclusione possiamo affermare che l'approdo della Baia di Porto Conte non perse la sua importanza in età romana; i materiali

2. OLCESE (2004), p. 175.

3. PANELLA (2001), pp. 193-4.

4. FRANCESCHI (2009a), p. 743.

collocabili come termine più antico alla fine del IV secolo a.C. sottolineano, infatti, il fluido passaggio dalla presenza di materiale punico al dominio di quello romano, anche se allo stato attuale delle ricerche si può parlare di frequentazione più che di presenza stanziata. Il sito risulta apparentemente abbandonato a partire dalla fine del VII secolo a.C. ma l'esistenza stessa di materiali successivi indica che lo scalo commerciale continuava a essere attivo anche diversi secoli dopo. Inoltre, in epoca romana la frequentazione può non essere meno importante di tracce di insediamento stabile, se si guarda a Sant'Imbenia come anello di congiunzione fra l'interno e l'esterno dell'Isola e come collettore di merci e "interessi". Non a caso un effetto della romanizzazione fu quello di costruire una strada che passando presso Sant'Imbenia la collegava ad altri siti non lontani, come la zona di Alghero e di Porto Ferro, o ai distretti minerari⁵.

L'analisi e lo studio delle anfore appare un importante punto di partenza per comprendere il trend dei commerci su due livelli: quello dei rapporti con l'"esterno", quindi lo sviluppo degli scambi e l'allargamento dei mercati avvenuto nel corso dell'età romana, e quello dei rapporti con l'"interno", in cui si valuta la trasformazione dell'economia di Sant'Imbenia, il ruolo che questo centro assume nei confronti degli altri centri produttivi dell'hinterland, la gestione e la produzione delle risorse condizionate dalla crescita del mercato esterno.

Bibliografia

- Atlante I = Atlante delle forme ceramiche, I. Ceramica fine romana nel bacino mediterraneo (medio e tardo impero)*, suppl. EAA, Roma 1981.
- Atlante II = Atlante delle forme ceramiche, II. Ceramica fine romana nel bacino mediterraneo (tardo ellenismo e primo impero)*, suppl. EAA, Roma 1981.
- BAFICO S., D'ORIANO R., LO SCHIAVO F. (1995), *Il villaggio nuragico di Sant'Imbenia ad Alghero (ss). Nota preliminare*, in *Actes du III^e Congrès international des Études phéniciennes et puniques (Tunis, 11-16 novembre 1991)*, Tunis.
- DELL'AMICO P. (1986), *Le anfore del porto di Olbia*, «BA», suppl., 1986.
- DEPALMAS A., RENDELI M. (cds.), *L'erba del vicino è sempre più verde?*, in *Atti della XLIV Riunione scientifica dell'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria, "La Preistoria e protostoria della Sardegna" (Cagliari, Barumini, Sassari, 23-28 novembre 2009)*.

5. MASTINO (2005), pp. 376-7.

- FALEZZA G. (2009a), *La ceramica romana a vernice nera*, in Nora. *Il Foro romano. Storia di un'area urbana dall'età fenicia alla tarda antichità*, 1997-2006, vol. II. 2. *I materiali romani e gli altri reperti*, a cura di J. BONETTO, G. FALEZZA, A. R. GHIOTTO, Roma, pp. 622-45.
- FALEZZA G. (2009b), *La ceramica africana da cucina*, in Nora. *Il Foro romano. Storia di un'area urbana dall'età fenicia alla tarda antichità*, 1997-2006, vol. II. 2. *I materiali romani e gli altri reperti*, a cura di J. BONETTO, G. FALEZZA, A. R. GHIOTTO, Roma, pp. 681-91.
- FRANCESCHI E. (2009a), *La ceramica a pareti sottili*, in Nora. *Il Foro romano. Storia di un'area urbana dall'età fenicia alla tarda antichità*, 1997-2006, vol. II. 2. *I materiali romani e gli altri reperti*, a cura di J. BONETTO, G. FALEZZA, A. R. GHIOTTO, Roma, pp. 648-64.
- FRANCESCHI E. (2009b), *Le anfore romane*, in Nora. *Il Foro romano. Storia di un'area urbana dall'età fenicia alla tarda antichità*, 1997-2006, vol. II. 2. *I materiali romani e gli altri reperti*, a cura di J. BONETTO, G. FALEZZA, A. R. GHIOTTO, Roma, pp. 733-45.
- GARAU E. (2006), *Da Qetbdsht a Neapolis, trasformazioni dei paesaggi urbano e perturbano dalla fase fenicia alla fase bizantina*, (Studi di storia antica e di archeologia, 3), Ortacesus.
- GARAU E., RENDELI M. (cds.), *From Huts to Houses? "Urbanistica a Sant'Imbenia"*, in *Atti della XLIV Riunione scientifica dell'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria. "La Preistoria e protostoria della Sardegna" (Cagliari, Barumini, Sassari, 23-28 novembre 2009)*.
- LA FRAGOLA A. (2000), *Ceramica comune ed altri materiali dalle tombe romane di Nora (CA)*, «QSACO», 17, pp. 209-36.
- LO SCHIAVO F. (1989), *L'archeologia della Nurra*, in *La Nurra*, Sassari, pp. 149-63.
- MASTINO A. (1976), *La *supposta prefettura di Porto Ninfeo (Porto Conte)*, «Bollettino dell'Associazione Archivio storico sardo di Sassari», 2, 1976, pp. 187-205.
- MASTINO A., a cura di (2005), *Storia della Sardegna antica*, Nuoro.
- MAZZOCCHIN S. (2009), *La ceramica comune romana*, in Nora. *Il foro romano. Storia di un'area urbana dall'età fenicia alla tarda antichità*, 1997-2006, vol. II. 2. *I materiali romani e gli altri reperti*, a cura di J. BONETTO, G. FALEZZA, A. R. GHIOTTO, Roma, pp. 700-29.
- MORAVETTI A. (1996), *Il territorio dal Neolitico all'età romana*, in *Alghero e il suo volto*, Sassari (carta con i siti: p. 144, n. 47).
- MOREL J.-P. (1981), *Céramique campanienne: les formes* (BEFAR, 244), 2 voll., Roma.
- OGGIANO I. (1997), *La ceramica fenicia*, in S. BAFICO, I. OGGIANO, D. RIDGWAY, G. GARBINI, *Fenici e indigeni a Sant'Imbenia (Alghero)*, in P. BERNARDINI, R. D'ORIANO, P. G. SPANU (a cura di), *Phoinikes b Shrdn. I Fenici in Sardegna: nuove acquisizioni*, Catalogo della mostra Oristano, Antiquarium Arborense, luglio-dicembre 1997, Cagliari, pp. 45-53: in partic. pp. 46-9.

- OGGIANO I. (2000), *La ceramica Fenicia di Sant'Imbenia (Alghero ss)*, in P. BARTOLONI, L. CAMPANELLA, (a cura di), *La ceramica fenicia in Sardegna: dati, problematiche e confronti*, 2000, pp. 236-58.
- OLCESE G. (2004), *Anfore greco-italiche antiche: alcune osservazioni sull'origine e sulla circolazione alla luce di recenti ricerche archeologiche ed archeometriche*, in E. C. DE SENA, H. DESSALES, *Metodi e approcci archeologici: l'industria e il commercio nell'Italia antica/Archaeological Methods and Approaches: Industry and Commerce in Ancient Italy*, Oxford, pp. 174-84.
- Ostia II*, (Studi miscellanei), 16, Roma 1970.
- Ostia III*, (Studi miscellanei), 21, Roma 1973.
- PANELLA C. (2001), *Le anfore di età imperiale nel Mediterraneo occidentale*, in P. LÉVÊQUE, J.-P. MOREL (éds.), *Ceramiques hellénistiques et romaines III*, Paris, pp. 177-275.
- PIANU G. (1980), *Contributo ad un corpus del materiale anforario della Sardegna. Le anfore rodie e le anfore Dressel 1 e Dressel 2-4*, «ASSARD», XXXI, pp. 11 ss.
- PIANU G. (1981), *Un carico di anfore romane proveniente dalla località Is Mortorius*, «AFLC», n.s. II (XXXIX), pp. 5 ss.
- PIANU G. (1986), *Contributo ad un Corpus delle anfore romane della Sardegna; le anfore di età imperiale*, «AFLC», V (XLI), Cagliari, pp. 17-28.
- PICCARDI E. (2003), *Anfore (A)*, in *Nora area C. Scavi 1996-1999*, a cura di B. M. GIANNATTASIO, Genova.
- RAMÓN TORRES J. (1995), *Las Anforas Fenicio-Punicas del Mediterráneo central y occidental*, Barcelona.
- RIVÒ R. (1982), *Notiziario, Alghero. Loc. S. Imbenia*, «Rivista di Scienze Preistoriche», XXXVII, pp. 328-9.
- RIVÒ R. (1984a), *Alghero. Loc. S. Imbenia*, «Rivista di Scienze Preistoriche», 1-2, p. 390.
- RIVÒ R. (1984b), *Alghero (Sassari). Scavo archeologico nel villaggio nuragico di S. Imbenia*, «NBAS», 1, 1984, p. 364.
- TRONCHETTI C. (1996), *La ceramica della Sardegna romana*, (Materiali, studi, ricerche, 7), Milano.
- TRONCHETTI C. (1999), *I corredi romani della necropoli di Santa Lucia-Gesico*, «QSACO», 16, pp. 109-25.

Roberto Deaddis
I materiali di importazione
fra V e III secolo a.C.
nel villaggio nuragico di Sant'Imbenia

Dagli strati superiori dello scavo nel villaggio nuragico di Sant'Imbenia è venuto alla luce un nucleo consistente di ceramica punica, greca e magnogreca datato ad un periodo che va dal V sino al III secolo a.C.

Parole chiave: Sant'Imbenia, villaggio nuragico, ceramica punica e greca e magnogreca.

Le indagini archeologiche compiute nelle campagne scavo del 2008-09 nel sito di Sant'Imbenia, oltre a fornire nuovi dati che modificano l'assetto dell'insediamento, ampliano il quadro delle presenze di materiali ceramici e anforici relativi a un più esteso arco cronologico. I materiali qui presentati provengono dagli strati superficiali e si riferiscono alla classe delle anfore da trasporto della fase tra V secolo a.C. e III secolo a.C.

L'assenza di strutture e il loro ritrovamento in giacitura secondaria è, probabilmente, dovuto alle attività di bonifica dell'area avvenute in tempi recenti. Le anfore sono appartenenti a produzioni puniche (FIG. 1), dell'Egeo settentrionale e occidentale (FIGG. 2-3), magnogreche (FIG. 4).

Le produzioni puniche appartengono a diverse tipologie e aree di produzione: sono presenti frammenti di anfore del tipo Ramón T-1.4.2.2¹, T-4.1.1.2², T-1.4.4.1³ (cfr. FIG. 5) corrispondenti alla categoria D₄ della classificazione Bartoloni⁴, caratterizzate dall'as-

* Roberto Deaddis, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari.

1. RAMÓN TORRES (1995), pp. 174-5.

2. RAMÓN TORRES (1995), pp. 184-5.

3. RAMÓN TORRES (1995), pp. 175-6.

4. BARTOLONI (1988), p. 47.



Fig. 1: Frammento di orlo e spalla di un'anfora punica del tipo T.4.I.I.3.



Fig. 2: Frammento di orlo e collo di un'anfora di Lesbo.

senza di collo e dalla linea del corpo a sacco. Le fabbriche dei primi due modelli sono attestate sia in Africa sia nei centri punici della Sicilia occidentale⁵: l'impasto è di colore arancione e osserva una cottura uniforme; sono presenti inclusi bianchi di piccole e medie dimensioni. Questi frammenti sono caratterizzati da un orlo rientrante e ispessito all'interno, leggermente pronunciato sulla superficie, distinto dalla spalla convessa tramite un lieve solco; le pareti non presentano alcuna traccia di ingobbio.

Il frammento di tipo T-I.4.4.I (FIG. 5: d), di produzione esclusivamente sarda⁶, mostra un impasto simile a quello delle anfore africane e sono presenti inclusi bianchi. Differisce dai tipi già presentati per caratteristiche morfologiche e per la presenza di un'ingobbiatura di colore beige sulla superficie esterna: i frammenti, inquadrabili in un arco cronologico che investe il V e primi decenni del IV secolo a.C., sono attestate a Cartagine⁷, nella Sicilia occidentale, a Mozia⁸, e nei centri punici della Sardegna occidentale e me-

5. RAMÓN TORRES (1995), pp. 183-4.

6. RAMÓN TORRES (1995), pp. 175-6.

7. BECHTOLD (2008), p. 5.

8. RAMÓN TORRES (1995), pp. 175-6.



Fig. 3: Frammento di orlo e collo di un'anfora di Mende.



Fig. 4: Frammento di orlo, collo e attacco dell'ansa di un'anfora magnagrega.

ridionale come *Tharros*⁹, *Nora*¹⁰, *Sulky*¹¹ e Monte Sirai. Altre attestazioni si riferiscono alle Baleari (Minorca)¹².

I frammenti ascrivibili ai tipi T-4.I.1.3¹³ (FIG. 5: c) e T-4.I.1.4¹⁴ corrispondenti alla categoria D7 della classificazione Bartoloni¹⁵, sono risalenti all'ultimo terzo del v-prima metà IV secolo a.C. L'orlo, ispessito all'interno e privo di risalti nella parte esterna, è segnato da un solco all'attacco con la spalla convessa. Questo tipo, prodotto nelle città puniche della Sardegna¹⁶, è caratterizzato da un impasto chiaro all'interno e tendente all'arancio all'esterno, con finissimi inclusi bianchi: ampiamente documentato in tutto il bacino del Mediterraneo centrale, si attesta con maggiore frequenza nei centri puniche della Sardegna¹⁷, dove ha una forte penetrazione anche nelle aree più interne dell'isola, e della Sicilia¹⁸; in misura minore nei centri nord-africani (Cartagine)¹⁹.

9. BLASCO ARANSANZ (1989), pp. 274-5.

10. FINOCCHI (2009), p. 400.

11. BARTOLONI (1988), p. 47.

12. RAMÓN TORRES (1995), p. 612.

13. RAMÓN TORRES (1995), pp. 185-6.

14. RAMÓN TORRES (1995), p. 186.

15. BARTOLONI (1988), p. 50.

16. RAMÓN TORRES (1995), pp. 185-6.

17. BECHTOLD (2008), pp. 51-5.

18. BARTOLONI (1988), p. 50.

19. PISANU (1997), pp. 46-7.

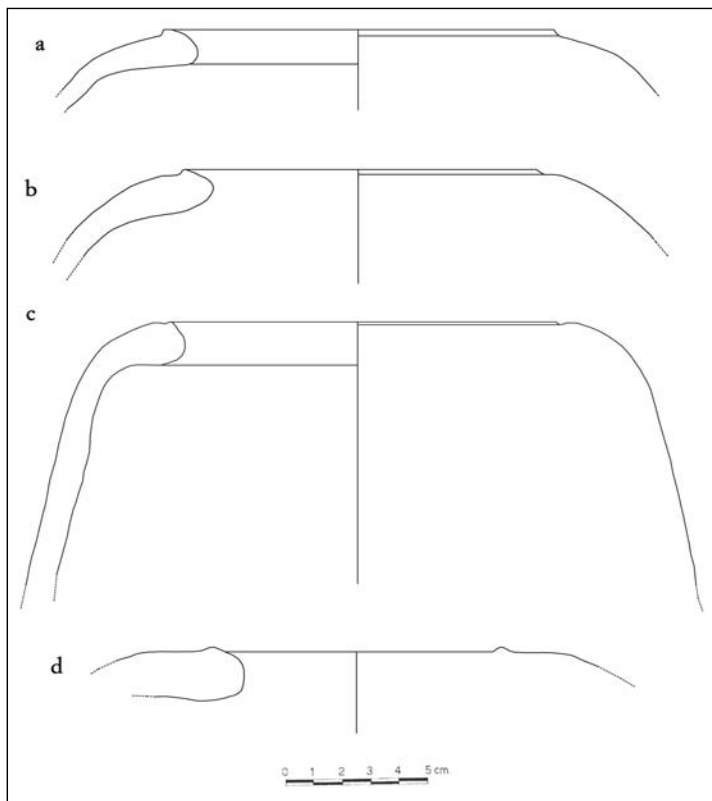


Fig. 5, a-d: a-b) Frammenti di orlo e spalla di anfore puniche di tipo T-4.1.1.2; c) frammento di orlo e spalla di anfora punica di tipo T-4-1-1-3; d) frammento di orlo di anfora punica di tipo T-1-4-4-1.

Risalenti alla fine del IV-III secolo a.C. sono i frammenti d'anfora dei tipi T-4.2.1.5²⁰ e T-4.2.1.6²¹ (FIG. 6: c, d) corrispondenti al tipo E2 della classificazione Bartoloni²², a orlo rientrante con maggiore spessore nella parte interna e pareti di andamento rettilineo. Gli impasti, di colore arancione con presenza di piccoli inclusi di colore bianco, mostrano una cottura a sandwich nell'unico frammento di tipo T-4.2.1.5 dove non è presente alcuna traccia di in-

20. RAMÓN TORRES (1995), p. 189.

21. RAMÓN TORRES (1995), pp. 189-90.

22. BARTOLONI (1988), p. 57.

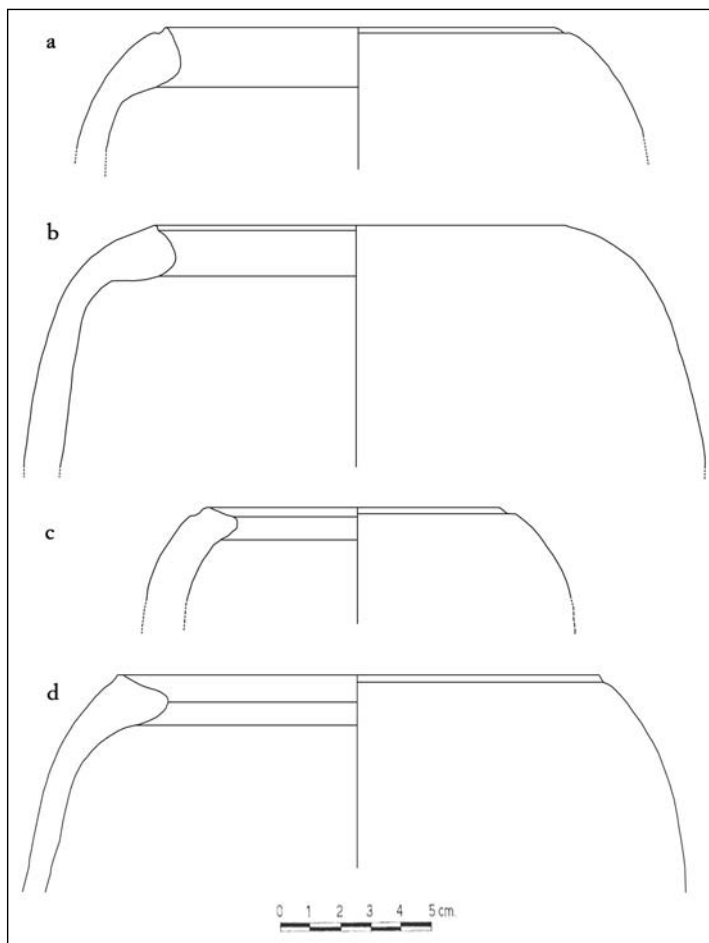


Fig. 6, a-d: a-b) Frammenti di orlo e spalla di anfore puniche di tipo T-4.1.1.3; c-d) frammenti di orlo e spalla di anfore puniche di tipo T-4.2.1.6.

gobbio. Nei frammenti di tipo T-4.2.1.6 la cottura appare uniforme e troviamo un'ingobbiatura colore crema. Le fornaci di origine sono localizzate a Cartagine e nell'area dell'attuale Tunisia²³ per la T-4.2.1.5, mentre per la T-4.2.1.6 sono attestate aree di produzione nella Sicilia occidentale²⁴.

23. RAMÓN TORRES (1995), p. 189.

24. RAMÓN TORRES (1995), p. 190.

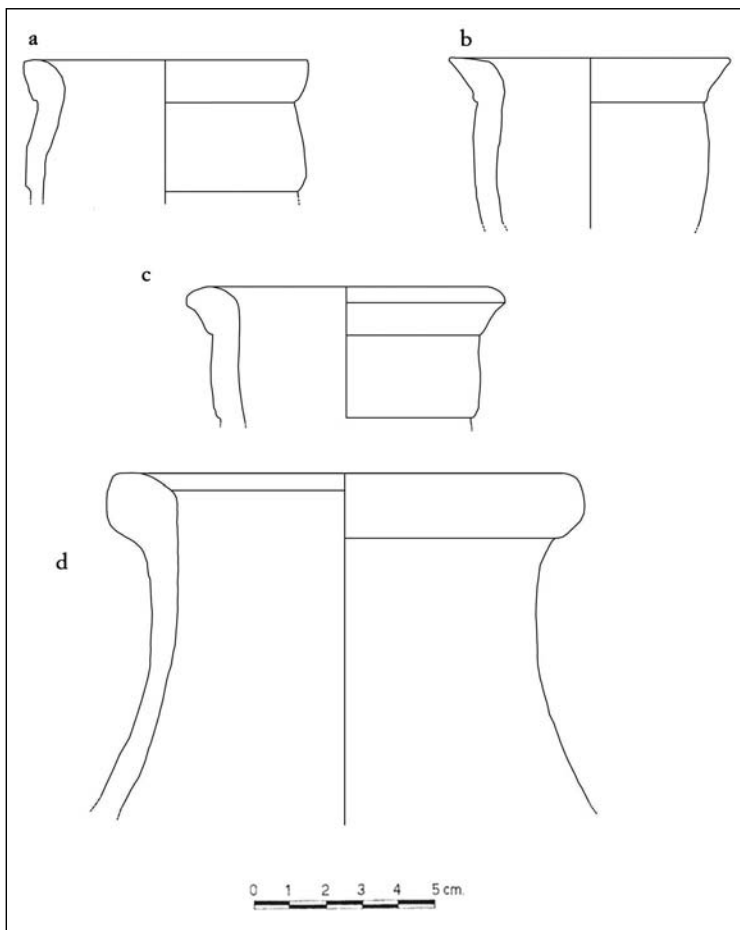


Fig. 7, a-d: a-c) Frammenti di orlo e collo di anfore di Mende; d) frammento di orlo e collo di anfora di Lesbo.

La distribuzione è ampia nei centri punici della Sardegna, a Cagliari, *Nora*, *Sulcis*²⁵, *Tharros*²⁶ e Olbia²⁷, nell'arcipelago delle Baleari e nei centri punici della costa meridionale della penisola iberica, destinate al trasporto di derrate alimentari grano²⁸, vino e olio.

25. BARTOLONI (1988), pp. 56-7.

26. BECHTOLD (2008), p. 53.

27. CAVALIERE (1998b), pp. 88-9, 93-4.

28. PISANU (1997), p. 47.

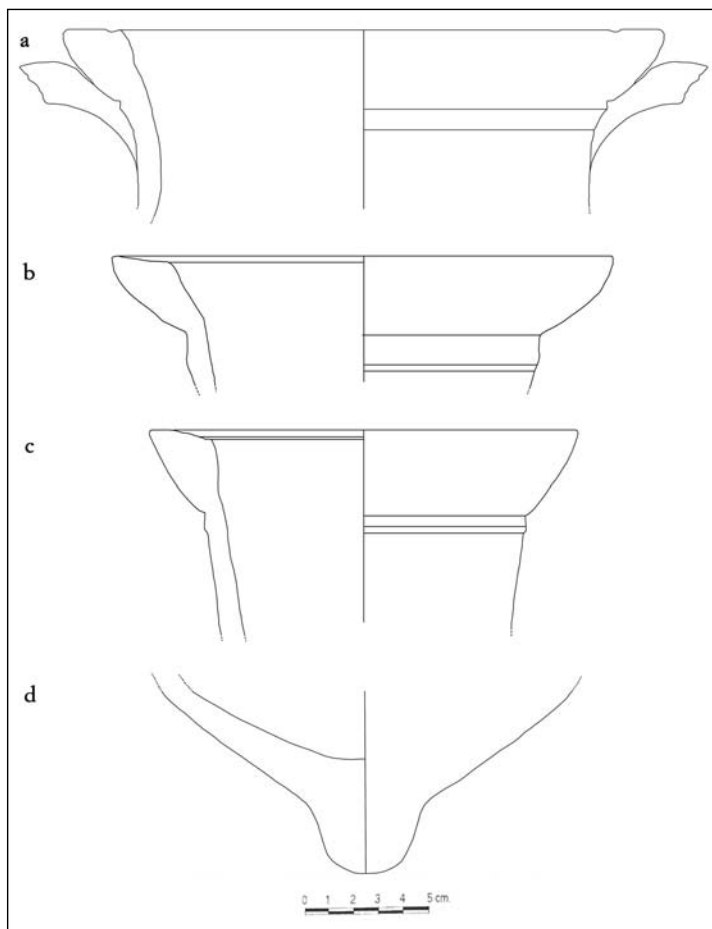


Fig. 8, a-d: a-c) Frammenti di orlo e collo di anfore magnogreche del tipo MGS I; d) fondo di anfora magnogreca.

Oltre a produzioni di area punica sono attestati frammenti anforici di provenienza egea settentrionale e orientale che testimoniano l'inserimento di Sant'Imbenia all'interno di un ampio circuito commerciale: i frammenti sono attribuibili alle produzioni di Mende e dell'isola di Lesbo. Le anfore di Mende²⁹ (FIG. 7: a-c) cronologicamente inquadrabili nell'arco del V-IV secolo a.C., sono caratterizza-

29. MONACHOV (1999), p. 113.

te da un orlo rettilineo lievemente ingrossato internamente e dalla faccia esterna piatta, con spigoli vivi, a profilo sinuoso e distinto dal collo da un leggero solco; un ulteriore solco distingue l'attacco del collo con la spalla. L'impasto si presenta di colore bruno e depurato con superficie liscia e priva di decorazione.

Il frammento di anfora di Lesbo³⁰, (FIG. 7: d) databile al v secolo a.C., è caratterizzato da un orlo ingrossato a cordone sul quale si innesta l'ansa, con spigoli arrotondati e piatto nella parte superiore, leggermente confluyente verso l'interno. Questo è separato dal collo, quasi cilindrico, da una leggera scanalatura. La superficie si presenta liscia e priva di decorazione; l'impasto è di color nocciola, depurato.

Queste anfore di produzione egea venivano impiegate per il trasporto del vino³¹ e la loro distribuzione è associata a quelle di produzione magnogreca, come testimoniato dai rinvenimenti di *Tharros*³², *Neapolis*³³, *Nora*³⁴ e di *Olbia*³⁵. Queste ultime sono più numerose rispetto alle produzioni dell'Egeo settentrionale e orientale, anch'esse adibite al trasporto del vino. Cronologicamente inquadrabili tra il v e i primi decenni del iv secolo a.C. sono attribuibili al tipo MGS I della classificazione di Vandermersch³⁶ (FIG. 8). Caratterizzate da un orlo a echino, superiormente piatto e a volte lievemente tendente verso l'interno, distinto dal collo, di tipo corto e cilindrico, presentano ansa verticale e a sezione ovale, che parte dall'attacco tra orlo e collo deformandone spesso il diametro. Il corpo è globulare e il fondo è di tipo conico arrotondato, pieno e di piccole dimensioni. L'impasto varia per colore e consistenza: va da un grigio tendente al giallino a un beige rosato, caratterizzato spesso da una consistenza d'impasto piuttosto farinosa. Oltre che nei centri citati precedentemente, le anfore magnogreche, prodotte nell'area di Turi e Metaponto, si attestano in maniera consistente nei centri nord africani, Cartagine *in primis*³⁷.

Alla luce dei dati acquisiti, una prima considerazione riguarda la continuità dei contatti senza apparenti cesure dal v al III secolo

30. GASSNER (1994), p. 113.

31. BECHTOLD (2008), p. 55.

32. BECHTOLD (2008), pp. 53-4.

33. GARAU (2006), pp. 77, 95, 97, 102, 130, 139, 156, 172-3, 175.

34. BECHTOLD (2008), p. 55.

35. CAVALIERE (1998a), p. 83.

36. VANDERMERSCH (1994), p. 63.

37. BECHTOLD (2008), p. 55.

a.C. Nello scalo di Sant'Imbenia si registra un'intensa attività commerciale che trova conferma nei materiali rinvenuti: un particolare interesse riveste la cospicua presenza di anfore magnogreche in quanto indicatori di un asse commerciale documentato per la Sardegna solo in questi ultimi anni. La presenza di queste anfore vinarie è attestata a *Tharros*³⁸, *Neapolis*³⁹ e *Nora*⁴⁰, insediamenti che probabilmente facevano parte della stessa corrente commerciale che includeva, oltre a Cartagine⁴¹, le città puniche nella Sicilia occidentale come Mozia.

Ci chiediamo se gli insediamenti del nord Sardegna, non soggetti alla conquista cartaginese, partecipassero anche ad altri circuiti che mettessero in collegamento l'Italia meridionale a questa parte dell'Isola: una riflessione va condotta su Olbia, dove sono attestati materiali di provenienza magnogreca ed egea⁴², ma che poteva essere inserita in un circuito alternativo a quello sudoccidentale e costituirne una tappa che coinvolgeva il nord Sardegna.

Le altre importazioni dall'Egeo, Mende e Lesbo, sono sempre legate al commercio del vino e nel caso delle produzioni di Mende trovano riscontro in Sardegna solo nei centri di *Neapolis*⁴³ e Olbia mentre non risultano testimoniate nel resto dell'Isola.

Dal quadro complessivo qui delineato si può ipotizzare che il sito di Sant'Imbenia fosse inserito all'interno di un ampio circuito commerciale che interessava il settore centrale dl Mediterraneo, confermando così l'importanza strategica ricoperta dallo scalo di Porto Conte anche dopo la metà del VII secolo a.C.

Bibliografia

- BARTOLONI P. (1988), *Le anfore fenicie e puniche di Sardegna*, (Studia Punica, 4), Roma.
- BECHTOLD B. (2008), *Observations on the Amphora Repertoire of Middle Punic Carthage*, (Carthage Studies, 2), Ghent.
- BLASCO ARANSANZ M. (1989), *Las anforas de la campana de 1988 (Tharros)*, «RStudFen», XVII, 2, pp. 263-83.

38. BECHTOLD (2008), pp. 53-4.

39. GARAU (2006), pp. 77, 95, 97, 102, 130, 139, 156, 172-3, 175.

40. BECHTOLD (2008), p. 55.

41. BECHTOLD (2008), p. 55.

42. CAVALIERE (1998a), pp. 81-4.

43. GARAU (2006), p. 77.

- CAVALIERE P. (1998a), *Olbia. Via Regina Elena: un contesto d'età ellenistica. Anfore da trasporto di produzione greco occidentale*, «RStudFen», xxvi, 1, pp. 81-4.
- CAVALIERE P. (1998b), *Olbia. Via Regina Elena: un contesto d'età ellenistica. I materiali punici*, «RStudFen», xxvi, 1, pp. 85-131.
- FINOCCHI S. (2009), *Le anfore fenicie e puniche*, in Nora. *Il foro romano. Storia di un'area urbana dall'età fenicia alla tarda antichità 1997-2006*, II.1, Padova, pp. 373-468.
- GARAU E. (2006), *Da Orthdsbt a Neapolis. Trasformazioni dei paesaggi urbano e periurbano dalla fase fenicia alla fase bizantina*, (Studi di Storia antica e di Archeologia, 3), Ortacesus.
- GASSNER V. (1994), *Insula II: spätarchaisch-frühklassische Amphoren aus den Grabungen 1990-91*, in G. GRECO, F. KRINZINGER (a cura di), *Velia studi e ricerche*, Modena, pp. 108-17.
- MONACHOV S. JU. (1999), *Quelques series d'amphores grecques des VII-V s. av. n.è. au nord de la Mer Noire*, in Y. GARLAN (éd.), *Production et commerce des amphores anciennes en Mer Noire*, Aix-en-Provence, pp. 163-94.
- RAMÓN TORRES J. (1995), *Las anforas fenicio-pùnicas del Mediterraneo central y occidental*, Barcelona.
- PISANU G. (1997), *Le anfore puniche*, «RStudFen», suppl. 25, pp. 43-5.
- VANDERMERSCH C. (1994), *Vins et amphores de Grande Grèce et de Sicile IV-III s. avant J.-C.*, Napoli.

Anna Depalmas, Giovanna Fundoni, Francesca Luongo Sant’Imbenia-Alghero: l’ambiente 24 e il suo ripostiglio

Durante la campagna di scavo del 2010, nel villaggio nuragico di Sant’Imbenia (Alghero) è stato rinvenuto un ripostiglio contenente 42 elementi di bronzo e rame. Il deposito è stato trovato sepolto nel pavimento di un edificio di forma ellittica affacciato sulla piazza lastricata, all’interno di un dolo ovoidale di medie dimensioni, inquadrabile tra le produzioni nuragiche dell’età del Ferro.

Parole chiave: ripostiglio, spada, asce, lingotti, villaggio nuragico.

I

Il complesso archeologico di Sant’Imbenia

La posizione dell’insediamento di Sant’Imbenia fu senza dubbio prescelta in ordine alla specifica esigenza di disponibilità e controllo di un importante approdo quale quello che la baia di Porto Conte offre. È infatti evidente la relazione diretta con l’ampia insenatura che costituisce uno dei più sicuri e protetti porti naturali del Mediterraneo. La fase più antica del villaggio, e presumibilmente anche del nuraghe, risale alle fasi finali del Bronzo Medio e al Bronzo Recente ma le maggiori attestazioni sono riferibili alla prima età del Ferro.

La parte di villaggio visibile è quella che si sviluppa a ovest del nuraghe. Si tratta di un agglomerato di ambienti di pianta circolare, sub-circolare e quadrangolare raccordati in modo da formare isolati a sviluppo centripeto secondo una modalità costruttiva ben

* Anna Depalmas, Dipartimento di Scienze umanistiche e dell’Antichità, Università degli Studi di Sassari; Giovanna Fundoni, Doctorato en Arqueología y Patrimonio, Universidad de Córdoba; Francesca Luongo, Scuola di Specializzazione in Beni Archeologici, Università degli Studi di Salerno.

documentata in Sardegna a partire dal Bronzo Finale e nel corso della prima età del Ferro.

Gli scavi archeologici condotti dal 1983 al 1997 dalla Soprintendenza Archeologica per le Province di Sassari e Nuoro¹ e di recente ripresi, hanno permesso di raccogliere numerosi documenti di cultura materiale estranei all'ambito nuragico e pertinenti a una stabile presenza di elementi fenici². Sulla base dei dati sinora raccolti non è però possibile determinare la consistenza numerica di tale componente, né se ad essa se ne affiancassero altre di diversa provenienza geografica, dalla Grecia continentale (Corinzia e Attica), dall'Eubea, dalla penisola iberica, aree d'origine dei numerosi altri materiali d'importazione rinvenuti nello scavo.

Che il villaggio riuscisse a convogliare notevoli disponibilità di risorse è dimostrato oltre che dai numerosi beni di lusso anche dalla presenza, all'interno di strutture presumibilmente abitative, di depositi di metallo. Nella cosiddetta "capanna dei ripostigli" se ne rinvennero due: sotto un lastricato pavimentale della prima età del ferro entro un'anfora tornita fenicia, vi erano 31 lingotti di rame interi e in pezzi per un totale di 43,775 kg di metallo. Al di sotto di questo livello, interrata in un più antico piano pavimentale, vi era un'altra anfora, di foggia fenicia ma d'impasto, contenente 60 elementi tra lingotti e pochi strumenti (44,650 kg).

Un terzo ripostiglio costituisce il più ragguardevole rinvenimento dell'ultima campagna di scavo, svoltasi nel 2010.

A. D.

2

La posizione planimetrica e stratigrafica del ripostiglio all'interno dell'ambiente 24

L'ambiente 24 (FIG. 1: 1) è stato indagato nel corso della terza campagna di scavo (giugno-luglio 2010)³; di esso era visibile unicamente un tratto murario che ne delimitava l'estensione a sud-ovest

1. Gli scavi sono stati diretti da F. Lo Schiavo, R. Rivò, S. Bafico. Cfr. S. BAFICO, *Nuraghe e villaggio Sant'Imbenia*, Viterbo-Sassari 1998.

2. S. BAFICO, I. OGGIANO, R. D'ORIANO, F. LO SCHIAVO, *Fenici e indigeni a Sant'Imbenia (Alghero)*, in P. BERNARDINI, R. D'ORIANO, P. G. SPANU (a cura di), *Phoinikes b Shrdn. I Fenici in Sardegna: nuove acquisizioni*, Cagliari 1997, pp. 45-53.

3. Cfr. il contributo di E. GARAU, *Sant'Imbenia: lo scavo*, in questi stessi Atti alle pp. 1771-84.

mentre le operazioni di scavo hanno riportato alla luce un vano di forma ellittica con un lato breve rettilineo opposto all'ingresso.

L'asportazione di uno spesso strato di terreno a matrice limosa, molto compatto e di colore grigio-verde (US 51), ha permesso di individuare il tratto di un muro con andamento semicircolare (USM 62) che ne delimitava a est il perimetro e un ingresso con tre scalini orientato a nord-ovest che poneva l'ambiente in relazione con l'ampio spazio aperto (30) su cui affacciava⁴.

All'interno dell'ambiente 24 apparve una situazione diversificata. La zona centro orientale del vano era interessata da uno strato di terreno compatto, di colore marrone scuro, ricco di carboni (US 120), che ha restituito un cospicuo numero di frammenti ceramici. In seguito alla sua parziale asportazione venne in luce un terreno dalla superficie molto compatta interpretabile, allo stato attuale della ricerca, come un piano di frequentazione, un possibile battuto, posto nella zona centrale dell'ambiente.

Nella zona orientale dell'ambiente 24, a ridosso dell'USM 62, è stato rinvenuto il ripostiglio. Asportando l'US 51 è stato possibile individuare un circolo costituito da pietre di medie dimensioni che delimitava l'area interessata dal ripostiglio dove una lastra di scisto era posta a copertura del vaso (FIG. 1: 2). L'approfondimento delle indagini di scavo ha permesso di individuare un taglio – eseguito nello strato di terreno compatto di colore marrone scuro che occupa la zona centro orientale – funzionale al posizionamento del vaso che conteneva i bronzi e le pannelle.

F. L.

3

Il ripostiglio

La composizione del ripostiglio, il cui peso complessivo è di 41,239 kg, è data da 42 pezzi costituiti oltre che da una spada a lingua da presa (FIG. 2: 9), da 8 asce a margini rialzati⁵ (FIG. 2: 1-8), da 11 lingotti piano-convessi integri (FIG. 2, 10-20) e 7 in pezzi (FIG. 2: 21-27), 4 biconvessi – o tendenti a tale forma – integri (FIG. 2: 28-31) e uno frammentato (FIG. 2, 32), 9 piatti o a

4. Vedi in questi stessi Atti il contributo di G. AZZENA, M. RENDELI, *Riflessioni da Sant'Imbenia*, alle pp. 1835-44.

5. È da rimarcare come, a un prima osservazione, le asce non mostrino tracce evidenti di utilizzazione.

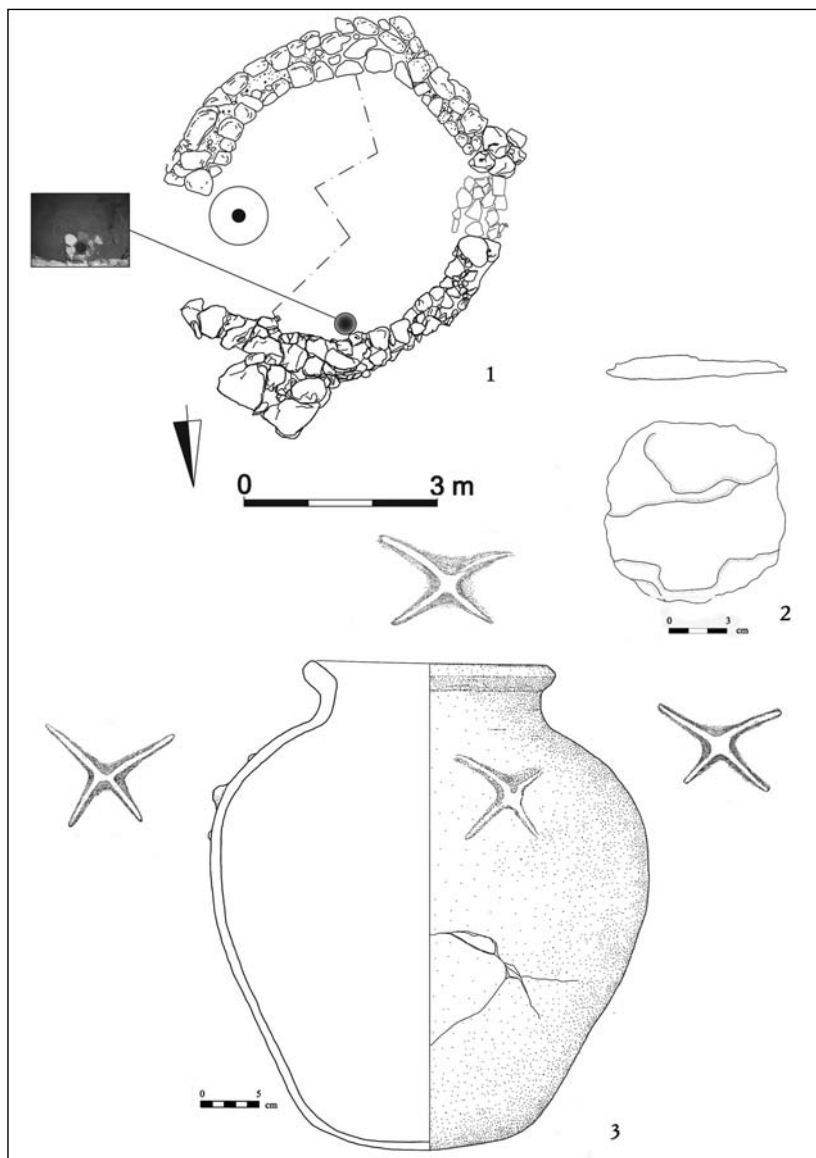


Fig. 1, 1-3: Villaggio nuragico di Sant'Imbenia, Alghero: 1) pianta dell'ambiente 24 (disegno di F. Luongo); ripostiglio; 2) coperchio del contenitore; 3) dolio a corpo ovoidale (disegno di A. Depalmas).

“frittata” in frammenti (FIG. 2: 33-40) e da un frammento di lingotto troncoconico (FIG. 2: 41).

Il vaso che conteneva i bronzi, un dolio di dimensioni medio-piccole (alt.: 42 cm), è caratterizzato da ampia imboccatura, ventre capiente, fondo convesso, e da una capacità di circa 27 litri (FIG. 1: 3).

Il fondo convesso del vaso ne precludeva la stabilità su di una superficie piana senza un supporto. Questa caratteristica, unitamente allo spessore ridotto delle parti basali, lascia pensare che il fittile sia stato realizzato o scelto espressamente per deporre il ripostiglio.

La forma non trova confronti puntuali in altri contesti dell'isola anche se dallo stesso villaggio di Sant'Imbenia provengono orli svasati accostabili con una certa approssimazione a quello del vaso in oggetto⁶. Più documentate sono le attestazioni dei motivi decorativi presenti sulla spalla del dolio, evidenti rielaborazioni in chiave ornamentale delle anse e prese ad x, ampiamente diffuse tra le produzioni nuragiche della prima età del Ferro. In particolare, oltre che tra i materiali dei vecchi e dei nuovi scavi di Sant'Imbenia, un confronto preciso si ha con le decorazioni plastiche del villaggio di Su Cungiau 'e Funtà di Nuraxinieddu (OR)⁷ dove compaiono su ceramiche caratterizzate da un accurato trattamento superficiale e vivace colorazione rossa, elementi che costituiscono un ulteriore fattore di somiglianza.

L'esemplare di spada (FIG. 1), rientra nella varietà B con ricassi semicirculari del tipo Monte Sa Idda⁸ (FIG. 2: 9). In Sardegna ne sono conosciuti altri tre esemplari, distinguibili in quanto pertinenti a tratti di elsa, due ben caratterizzati ritrovati nel sito eponimo, e il terzo, identificato sulla base dell'accenno di ricasso curvilineo, dalla grotta Su Pirusu, Santadi⁹. Le peculiarità che ben caratterizzano la spada di Sant'Imbenia forniscono gli elementi per istituire i

6. F. CAMPUS, V. LEONELLI, *La tipologia della ceramica nuragica. Il materiale edito*, Viterbo 2000, tav. 360. 2-3.

7. S. SEBIS, *I materiali ceramici del villaggio nuragico di Su Cungiau 'e Funtà (Nuraxinieddu-Or) nel quadro dei rapporti fra popolazioni nuragiche e fenicie*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», v, pp. 63-86, fig. 22, 6-7.

8. A. TARAMELLI, *Il ripostiglio dei bronzi nuragici di Monte Sa Idda di Decimoputzu (Cagliari)*, «MAL», XXVII, 1921, cc. 5-106, in part. pp. 39-40, figg. 44-45; C. GIARDINO, *Il Mediterraneo occidentale fra il XVI e l'VIII sec. a.C. Cerchie minerarie e metallurgiche. West Mediterranean between 14th and 8th century B.C. Mining and Metallurgical Spheres*, (BAR Int. Ser., 612), Oxford 1995, p. 191.

9. F. LO SCHIAVO, L. USAI, *Testimonianze culturali di età nuragica: la grotta Pirusu in località Su Benatzu di Santadi*, in *Carbonia e il Sulcis. Archeologia e territorio*, Oristano 1995, pp. 145-86, in part. p. 162, fig. 13,1.

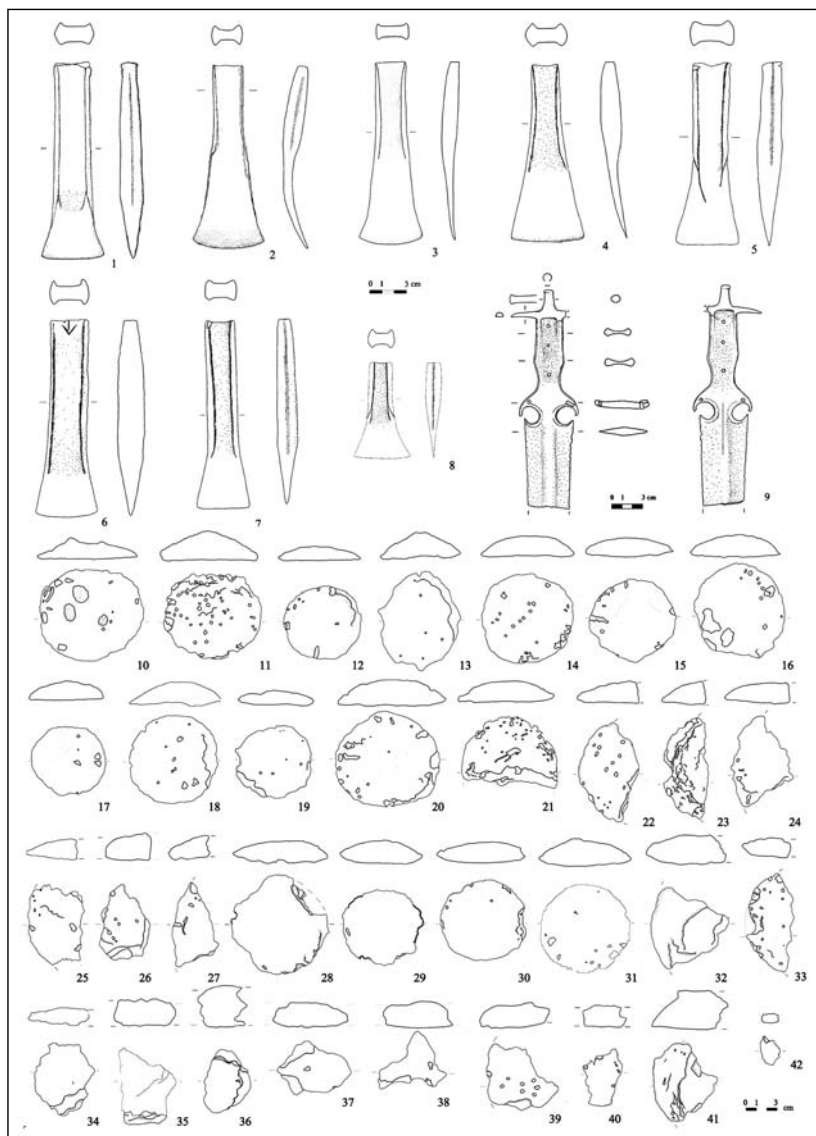


Fig. 2, 1-42: Sant'Imbenia, Alghero, ripostiglio: 1-8) asce a margini rialzati (disegno di F. Luongo); 9) spada tipo Monte Sa Idda (disegno di A. Depalmas); 10-28) lingotti di rame di tipo piano-convesso o "panelle"; 29-32) lingotti di rame di tipo biconvesso; 33-40) lingotti di rame di tipo piatto o "a frittata"; 41) lingotto troncoconico; 42) frammento di lingotto (disegni di F. Luongo).

confronti più puntuali con materiali della penisola iberica, in particolare con l'esemplare di Cortijo de la Cía, Dalías (Almería) classificato nella variante Alcalà del Río (930-750 cal. A.C.)¹⁰. Tale collocazione cronologica coinciderebbe con quella dell'VIII secolo a.C. suggerita dall'esemplare di spada Monte Sa Idda (varietà A) ritrovato nel ripostiglio di Falde della Guardiola a Populonia, associato a una navicella di bronzo, ad asce ad alette e a una fibula a sanguisuga¹¹. In riferimento alla spada, spunti per la riconsiderazione di tale datazione sono stati da tempo espressi da Fulvia Lo Schiavo¹² che propone una datazione entro il X secolo a.C.¹³ sulla base di valutazioni incentrate sulla riconsiderazione del deposito di Decimoputzu, di cui peraltro è atteso il riesame integrale¹⁴. Sulla base dei dati a nostra disposizione, offerti dai contesti di rinvenimento sinora noti, la gran parte delle indicazioni converge però ancora verso l'orizzonte dell'VIII secolo a.C.

Le asce a margini rialzati presenti nel ripostiglio (FIG. 2: 1-8) appartengono a tipi evoluti rispetto agli esemplari più antichi diffusi in Sardegna a partire dal Bronzo Medio. I confronti più serrati si hanno con contesti della prima età del Ferro come la capanna I del villaggio di Torralba¹⁵, i ripostigli di Chilivani¹⁶ e di Tadasu-

10. D. BRANDHERM, *Las espadas del Bronce Final en la Peninsula Ibérica y Baleares*, (Praestorische Bronzefunde, IV, 16), Stuttgart 2007, pp. 94-5, n. 175, lam. 28.

11. V. BIANCO PERONI, *Le spade nell'Italia continentale*, (Praestorische Bronzefunde, IV, 1), München 1970, p. 99, n. 270; G. BARTOLONI, *Strutture e rituali funerari: il caso di Populonia*, in *Atti del XXI Convegno di Studi etruschi ed italici, Etruria e Sardegna centro-settentrionale tra l'età del bronzo finale e l'arcaismo*, (Sassari, Alghero, Oristano, Torralba, 13-17 ottobre 1998), Pisa-Roma 2002, pp. 343-63, in part. p. 346.

12. V. KARAGEORGHIS, F. LO SCHIAVO 1989, *A West Mediterranean Obelos from Amathus*, «RStudFen», 17, pp. 15-29, in part. pp. 21-22.

13. F. LO SCHIAVO, *Osservazioni sul problema dei rapporti fra Sardegna ed Etruria in età nuragica*, in *Atti del XXI convegno di Studi etruschi ed italici*, cit., pp. 51-70, in part. p. 58.

14. F. LO SCHIAVO, *La metallurgia sarda: relazioni fra Cipro, Italia e la Penisola Iberica. Un modello interpretativo*, in S. CELESTINO, N. RAFEL, X. L. ARMADA (eds.), *Contacto cultural entre el Mediterráneo y el Atlántico (siglos XII-VII BC). La precolonización a debate*, Madrid 2008, pp. 417-436, in part. p. 426.

15. F. LO SCHIAVO, *Il Nuraghe S. Antine di Torralba (SS). Il Ripostiglio della Capanna 1 e gli altri bronzi protostorici*, in A. MORAVETTI (a cura di), *Il Nuraghe S. Antine nel Logudoro - Meilogu*, Sassari 1988, pp. 207-241, in part. fig. 4.1.

16. F. LO SCHIAVO, *Il ripostiglio di Chilivani, Ozieri (Sassari)*, «QSACO», 5, 1989, pp. 77-90, in part. tavv. II-III, v.

ni¹⁷, il deposito del complesso culturale di Su Monte, Sorradile¹⁸. Il segno dell'ascia di FIG. 2, 6, tracciato con bulino dopo la fusione, potrebbe essere inteso come un indicatore di peso o misura, forse ascrivibile a un sistema di codificazione di origine ciprominoico adottato in ambito nuragico, mentre sarebbe da escludere il riferimento a un contrassegno semitico¹⁹. La sigla trova riscontro in un motivo analogo – benché tracciato con il vertice rivolto verso l'alto – inciso sul corpo di un'anfora miniaturistica ritrovata nel villaggio di Facc'e Idda, Soleminis²⁰, di un tipo vascolare ascrivibile al Bronzo Finale avanzato o alla prima età del Ferro.

I lingotti di forma circolare e sezione piano-convessa a “panella” costituiscono la forma più diffusa di strutturazione delle riserve metalliche in funzione della circolazione, dell'immagazzinamento e/o della fusione. I lingotti integri sono in tutto 15, di forma circolare (con scarti nel rapporto largh./lungh. fino a 1,1 cm) e subcircolare (con scarti compresi tra 1,8 e 2,4 cm), dal diametro compreso tra i 16,4 cm e gli 11,9 cm, dimensioni medie di 13,9 cm e maggiori frequenze intorno ai 14 e ai 12 cm.

Il peso complessivo del tesoretto (41,239 kg) non si discosta molto da quelli riscontrati nei due depositi della capanna L-M o “dei ripostigli”, accanto all'ambiente 24, dove quello pertinente al livello superiore, ritrovato entro l'anfora cananea tornita, pesa 43,775 kg (Sant'Imbenia 1) e quello dello strato sottostante, contenuto in un'analogo anfora d'impasto, 44,560 kg (Sant'Imbenia 2)²¹.

La stretta vicinanza dei valori ponderali delle tre deposizioni fa pensare che il corrispondente quantitativo di metallo abbia avuto

17. A. DEPALMAS, *I materiali*, in EAD. (a cura di), *Una terra sul fiume. Indagini archeologiche a Tadasuni*, Dolianova 2006, pp. 49-52; V. SANTONI, G. BACCO, *Il Bronzo Recente e Finale di Su Monte-Sorradile (Oristano)*, in *La Civiltà nuragica. Nuove acquisizioni*, II. *Atti del convegno (Senorbì, 14-16 dicembre 2000)*, Quartu Sant'Elena 2008, pp. 543-656, in part. fig. 2.5.

18. SANTONI, BACCO, *Il Bronzo Recente e Finale*, cit., fig. 15.1.

19. La preziosa indicazione è stata fornita da Rossana De Simone a Carla Del Vais.

20. M. R. MANUNZA (a cura di), *Cuccuru Cresia Arta. Indagini archeologiche a Soleminis*, Dolianova 2005, p. 223, n. 24.

21. S. BAFICO, R. D'ORIANO, F. LO SCHIAVO, *Il villaggio nuragico di Sant'Imbenia ad Alghero (ss). Nota preliminare*, in *Actes de III Congrès International des Études phéniciennes et puniques (Tunis, 11-16 novembre 1991)*, Tunis 1995, pp. 87-98, in part. pp. 89-91; C. GIARDINO, *La metallurgia della Sardegna nord-occidentale e il suo contesto mediterraneo*, in C. GIARDINO, F. LO SCHIAVO (a cura di), *I ripostigli sardi algheresi della tarda età nuragica. Nuove ricerche archeometallurgiche*, Roma 2007, pp. 9-20, in part. pp. 17-8.

un significato di cui esisteva consapevolezza²², compatibile con multipli delle unità di base A (A₁) e B (B_{2/3}) individuate per l'ambito mediterraneo ed europeo²³ e sette volte e mezzo il valore teorico della base di 5,5 gr ipotizzata da Giovanni Ugas per il piede nuragico²⁴.

Analogie di peso e di composizione si riscontrano anche nel vicino ripostiglio del nuraghe Flumenelongu per il valore ponderale (39,960 kg) e per l'associazione di strumenti da lavoro e lingotti²⁵.

L'inquadramento cronologico del contenitore del terzo ripostiglio riporta a tempi avanzati della prima età del Ferro, periodo nel quale convergono i confronti di molti degli oggetti depositi al suo interno e che porta a ipotizzare che il vaso e il suo contenuto siano stati interrati intorno o poco dopo la metà dell'VIII secolo a.C.

È importante ricordare come anche per gli altri due ripostigli di San'Imbenia – interpretati come praticamente contemporanei e depositi entro un ristretto intervallo temporale – sia stata supposta la deposizione intorno alla seconda metà dell'VIII a.C.²⁶.

Questo periodo corrisponderebbe così ad un momento di intenso sviluppo del villaggio, sostenuto da una stabile organizzazione socio-economica che sembra essere stata un fattore determinante per il mantenimento del controllo del territorio e dell'autonomia, che non pare venire meno anche quando in altre zone dell'isola le componenti fenicie si radicano stabilmente attraverso la strutturazione di colonie.

È importante ricordare come l'insediamento disponesse di un

22. Di cui colpisce la precisa coincidenza con un'unità di misura del sistema ponderale tradizionale sardo (il kantàre di 40 kg).

23. R. PERONI, *Sistemi transculturali nell'economia, nella società, nell'ideologia*, in *Atti del Congresso nazionale. L'età del bronzo recente in Italia*, (Lido di Camaiore, 26-29 ottobre 2000), a cura di D. COCCHI GENICK, Viareggio 2004, pp. 411-428, in part. pp. 411-9.

24. G. UGAS, L. USAI, *Nuovi scavi nel santuario nuragico di S. Anastasia di Sarda*, in *La Sardegna nel Mediterraneo tra il secondo e il primo millennio a.C. Atti del II Convegno di Studi. Un millennio di relazioni fra la Sardegna e i Paesi del Mediterraneo (Selargius-Cagliari, 27-30 novembre 1986)*, Cagliari 1987, pp. 167-218, in part. pp. 190-1.

25. Cfr. F. LO SCHIAVO, *Il ripostiglio del nuraghe Flumenelongu (Alghero-Sassari). Considerazioni preliminari sul commercio marittimo nel Mediterraneo occidentale in età protostorica*, Sassari 1976; F. LO SCHIAVO, *Aggiornamenti sull'archeometallurgia della Sardegna nord-occidentale*, in GIARDINO, LO SCHIAVO, *I ripostigli sardi algheresi*, cit., pp. 20-30, in part. pp. 26-30, 39.

26. LO SCHIAVO, *Aggiornamenti sull'archeometallurgia*, cit., p. 29.

ampio *pattern* di risorse. Nel raggio d'uso del villaggio rientravano, infatti, le miniere di rame di Calabona, di ferro di Canaglia e di argento dell'Argentiera. L'accessibilità a questi giacimenti e la presenza di altre risorse naturali agricole, di pascoli e di prodotti derivanti dal mare, contribuirono a rendere Sant'Imbenia un luogo strategicamente privilegiato capace di svolgere un ruolo economico attivo e propulsivo nell'ambito di un complesso sistema territoriale esteso anche all'entroterra. Tra il IX e il VII secolo a.C. l'insediamento fa fruttare la sua felice posizione attraverso l'impianto di un *trading-post*, aperto agli incontri, agli scambi di materie prime e ai rapporti commerciali con l'Egeo orientale, la penisola iberica e le colonie fenicie del Mediterraneo centrale.

A. D.

4

Posizione degli oggetti nel vaso

La disposizione dei bronzi all'interno del vaso sembra seguire un criterio ben preciso, forse dettato da una logica utilitaristica e di conservazione dei manufatti.

Sostanzialmente sembra siano stati scelti i materiali più pesanti e grezzi per la parte bassa del contenitore, mentre si è lasciata la parte superficiale ai bronzi di maggior pregio e minor ingombro. Sopra lo strato di panelle e frammenti, furono deposte le asce e la spada, per le quali sembra si siano voluti riservare spazi sulla sommità dell'accumulo, tendenzialmente lungo le pareti del vaso. Spicca in questo senso la spada, deposta in posizione obliqua fra tre asce, una sul retro e due davanti, con la lama parzialmente infitta tra i materiali sottostanti, quasi in posizione protetta. Potrebbe trattarsi di una scelta precisa, finalizzata a una migliore conservazione di questi materiali e a garantire una maggiore comodità al momento del recupero.

Inoltre è possibile che l'intento di chi formò il ripostiglio fosse quello di recuperare in primo luogo le asce, per la loro utilità come strumenti o anche per un loro eventuale valore premonetale, forse testimoniato dal simbolo inciso su una di esse, possibile segno identificativo o ponderale.

I bronzi così collocati riempivano il vaso per circa tre quarti dell'altezza, lasciando quindi ampio spazio a quelli depositi in superficie e rendendo facili eventuali rimaneggiamenti successivi.

G. F.

5 Catalogo dei materiali²⁷

1. Dolio a corpo ovoidale, con orlo svasato sbiecato internamente, irregolarmente arrotondato e ingrossato all'esterno, breve collo a profilo concavo, spalla arrotondata, ventre di forma ovoidale, fondo convesso (FIG. 1: 2).

Impasto granuloso mediamente depurato di colore grigiastro. Superfici ingubbiolate lisciate, a tratti lucide di colore marrone rossiccio e rosso. Tra spalla e ventre vi sono tre elementi plastici decorativi in forma di prese a x.

Dimensioni: alt. 42 cm, largh. max 37,5 cm, spessore 0,7-1,8 cm, diam. orlo 21,6 cm.

2. Lastra di scisto quadrangolare, sbazzata irregolarmente, utilizzata per la copertura del vaso (FIG. 1: 3).

Dimensioni: 20,3 × 19,7 × 2,4 cm; peso: 1015 gr.

3. Spada di bronzo a lingua da presa, tipo Monte Sa Idda (FIG. 2: 9).

Immanicatura e parte di lama di spada del tipo Monte Sa Idda, sottotipo a incavi arrotondati. Il pomolo dell'impugnatura manca di un'aletta. La lama, priva della parte terminale, ha margini paralleli e una nervatura sul dorso.

Dimensioni: lungh. max 21,4 cm; largh. impugnatura 5,25 cm; largh. lama 4,0-4,5 cm; spessore nervatura 0,8 cm. Peso: 259 gr.

4. Asce di bronzo a margini rialzati (FIG. 2: 1-8).

8 asce di bronzo a margini rialzati. Sono rappresentati tipi differenti: 3 a profilo ricurvo o leggermente ricurvo e lama ampia, 4 a tallone dritto e lama breve, 1 ascia a lama espansa e taglio dritto. I talloni variano da rettilinei a svasati, i margini sono tendenzialmente bassi e vanno ulteriormente abbassandosi fino a scomparire a contatto con la lama. Le lame sono di forma trapezoidale, vanno da brevi a molto ampie e svasate, a taglio dritto o ricurvo. Una delle asce (FIG. 2: 6) reca un'incisione all'inizio del tallone, un simbolo formato da una linea retta che termina in un motivo a "V", simile a una freccia.

5. Lingotti di rame (FIG. 2, 10-42).

11 lingotti di tipo piano-convesso o pannelle interi e 7 frammenti, 4 lingotti di tipo biconvesso interi e 1 frammento, 9 frammenti di lingotto di tipo piatto o "a frittata" e un pezzo di lingotto troncoconico. La forma dei lingotti interi è circolare o in qualche caso ellittica. I frammenti corrispon-

27. Le dimensioni non specificate diversamente, sono nell'ordine quelle dell'altezza, larghezza e spessore.

dono a circa la metà o un quarto di lingotto e a frazioni più piccole di forma indefinita. Hanno le superfici ricche di fori e protuberanze dovute a bolle createsi in fase di raffreddamento del metallo.

G. F.

Tabelle

Tabella 1: Dimensioni e peso delle asce.

Tipologia	lungh. lama cm	largh. lama cm	largh. tallone cm	spessore cm	peso gr	FIG.
Ascia a margini rialzati	15,5	4,95	3	1,8	452	2:1
Ascia a margini rialzati	14,5	5,7	2,4	1,6	270	2:2
Ascia a margini rialzati	15,3	5,3	2,8	1,2	251	2:3
Ascia a margini rialzati	14,6	6,1	2,5	1,5	347	2:4
Ascia a margini rialzati	14,2	4,8	3,3	1,8	379	2:5
Ascia a margini rialzati	15,8	5	3,2	2	432	2:6
Ascia a margini rialzati	18,9	5,4	3,2	2	680	2:7
Ascia a margini rialzati	7,5	4,5	1,8	1,2	82	2:8

Tabella 2: Dimensioni e peso dei lingotti integri e in frammenti.

Tipologia	lungh. lama cm	largh. lama cm	largh. tallone cm	spessore cm	peso gr	FIG.
Piano-convesso	intero	16,4	14	3	1938	2:10
Piano-convesso	intero	14	12,2	3,8	1831	2:11
Piano-convesso	intero	13,5	14	2,2	1324	2:12
Piano-convesso	intero	15,2	12,9	4,3	1596	2:13
Piano-convesso	intero	12,5	12,3	2,6	1316	2:14
Piano-convesso	intero	14,5	13,4	3	1459	2:15
Piano-convesso	intero	11,9	11,3	2,8	1238	2:16
Piano-convesso	intero	12,3	12,2	2,8	1140	2:17
Piano-convesso	intero	16,2	16	4,9	2540	2:18
Piano-convesso	intero	12,3	11,7	2,2	884	2:19
Piano-convesso	intero	12	11,4	3	1222	2:20
Piano-convesso	metà	16	11,6	3,4	2205	2:21
Piano-convesso	quasi metà	13,3	8	2,9	933	2:22
Piano-convesso	quasi metà	15	6,6	3,5	977	2:23
Piano-convesso	1/4	11,9	7,9	2,6	674	2:24
Piano-convesso	1/4	8,1	5,6	2,1	370	2:25
Piano-convesso	frammento	7,1	5,4	2,4	284	2:26
Piano-convesso	frammento	8	4,8	1,8	149	2:27
Biconvesso	intero	14	13,4	3,4	1781	2:28
Biconvesso	intero	16,3	15,4	4,8	3138	2:29
Biconvesso	intero	13,3	12,5	2,8	1726	2:30
Biconvesso	intero	14,5	14,3	4,5	2318	2:31
Biconvesso	1/4	7,8	8,4	2,3	437	2:32
Piatto	quasi metà	11,7	5,4	2,5	421	2:33
Piatto	frammento	10,9	8,7	2,4	667	2:34
Piatto	frammento	6,4	4,4	2,3	166	2:35
Piatto	frammento	5,1	3,4	3,1	183	2:36
Piatto	frammento	6	5	2,1	192	2:37
Piatto	frammento	6	5,9	2,4	204	2:38
Piatto	frammento	5,8	5,1	1,8	191	2:39
Piatto	frammento	5,3	3,8	2,3	134	2:40
Piatto	frammento	2,9	2	0,8	14	2:42
Troncoconico	frammento	13	12,3	7,4	4435	2:41

Beatrice Alba Lidia De Rosa

Archeometria della ceramica: le anfore Sant'Imbenia

In questo contributo sono presentati i risultati di analisi archeometriche su campioni di anfore Sant'Imbenia rinvenute negli scavi del villaggio nuragico di Sant'Imbenia (Alghero) durante le campagne del 1990 e del 2008. In seguito allo studio archeologico di circa 80 campioni ne sono stati selezionati 6 in base alle caratteristiche archeologiche e archeometriche rilevate automaticamente. La fase successiva è stata di studio in laboratorio attraverso un percorso di analisi consistito in una diagnostica d'ingresso, osservazioni allo stereo microscopio 15 e 20X, osservazioni in luce UV, analisi microchimiche, e in una diagnostica di laboratorio, osservazioni al microscopio petrografico di sezioni sottili, analisi chimiche FRX e mineralogiche DRX. Parallelo allo studio archeometrico è stato quello delle carte geologiche dell'area in cui si trova il sito e il prelievo e l'analisi di materiali argillosi nei pressi del villaggio per confrontarli con i campioni archeologici. I risultati hanno permesso la divisione dei campioni in due gruppi: il primo, numericamente più rilevante, considerato di produzione locale e il secondo di probabile importazione. Inoltre è stato compiuto uno studio tecnologico per comprendere le diverse fasi di realizzazione e una eventuale specializzazione nella produzione di questi manufatti.

Parole chiave: Sant'Imbenia, ceramica nuragica, anfore Sant'Imbenia, archeometria, tecnologia.

I Introduzione

In concomitanza con la riapertura nel 2008 degli scavi nel villaggio nuragico di Sant'Imbenia, ha avuto inizio un progetto di studio archeometrico dei materiali ceramici al fine di comprenderne la provenienza e le tecnologie di produzione¹. I materiali sui quali sono

* Beatrice Alba Lidia De Rosa, Dipartimento di Scienze botaniche, ecologiche e geologiche, Università degli Studi di Sassari.

1. Questo lavoro fa parte di un progetto più ampio da me svolto negli anni del

state svolte le analisi avevano diversa provenienza: Sant'Imbenia, e più in generale l'area di Porto Conte, l'area di colonizzazione fenicia (Sulcis, Cartagine e la Spagna meridionale), quella greca (Pithecosa e Cuma) e la Grecia, ma in questa sede verranno presentati solo una parte dei risultati sulle anfore Sant'Imbenia. La situazione si presentava complessa per l'assenza quasi totale di studi sistematici sulle argille dell'area e sui manufatti; preliminare alle analisi di laboratorio è stato lo studio geomorfologico dell'area di Porto Conte che contemplava la ricerca e il ritrovamento di cave di argilla o di aree di approvvigionamento di materie prime necessarie alla sussistenza dell'abitato. Ciò ha permesso l'identificazione di quella che potremmo considerare la base o la componente locale con la quale è stato realizzato il repertorio vascolare del sito e una migliore classificazione dei reperti considerati di produzione locale.

Sono stati osservati circa cinquanta manufatti che mostravano particolare interesse archeologico e archeometrico. Dopo questa fase preliminare, sono state realizzate le analisi di tipo archeometrico su una serie di campioni scelti sia per caratteristiche tipologiche, sia per peculiarità della ceramica riscontrabili autopicamente, sia per la loro estraneità agli impasti locali.

Il progetto prevedeva due fasi: una diagnostica d'ingresso e una diagnostica di laboratorio.

Nella prima fase è stato campionato il materiale significativo e rappresentativo; in seguito sono state compiute le analisi che non necessitavano di prelievi di materiale, in modo da non alterarne in nessun modo l'aspetto: osservazioni allo stereomicroscopio, analisi microchimiche, osservazioni in luce UV.

Nella seconda fase sono state compiute le analisi di laboratorio che necessitavano di prelievi di materiale dai manufatti ceramici: osservazioni al microscopio da mineralogia su sezioni sottili, analisi d'immagine su sezioni sottili, analisi chimiche FRX e mineralogiche DRX.

Il primo aspetto analizzato è stato quello della caratterizzazione e della individuazione dei manufatti ritenuti di produzione locale, all'interno dei quali è stata cercata una eventuale evoluzione tecno-

dottorato, realizzato presso l'Università degli Studi di Sassari, Dipartimento di Storia e conclusosi con una tesi dal titolo *Sant'Imbenia (Alghero, ss). Il contributo dell'archeometria nella ricostruzione della storia e delle attività dell'abitato nuragico*. Approfitto dell'occasione per porgere il mio più sentito ringraziamento al prof. M. Rendeli, tutor e prezioso consigliere durante tutta la ricerca.

logica nel processo ceramico da collegare a uno sviluppo sociale all'interno del villaggio. Una specializzazione nella produzione può essere, infatti, collegata a maggiori conoscenze, a esperienze più approfondite e più ampie che non possono essere solo il risultato di sperimentazioni dei singoli vasai, ma che devono essere viste anche come il punto di arrivo di un percorso tecnologico via via sempre più cosciente, appannaggio di un gruppo di artigiani competente. Certamente i contatti con genti "altre", gli scambi di conoscenze e di culture contribuirono allo sviluppo tecnologico ed è per questo che dalla prima età del Ferro si incontrano manufatti di tradizione nuragica realizzati con tecnologie che nuragiche non sono, o che per lo meno non lo erano fino a quel momento. Sarà quindi fondamentale capire quali conoscenze ed esperienze acquisirono gli abitanti di Sant'Imbenia grazie ai contatti con culture differenti e furono in grado di assimilare e utilizzare nelle loro produzioni. Da qui ha preso il via la seconda problematica affrontata, quella dei contatti e delle relazioni tra i popoli del Mediterraneo del IX-VII secolo a.C. Attraverso lo studio e l'analisi delle anfore Sant'Imbenia considerate di produzione locale, si potrà osservare la diffusione dei prodotti nuragici che partivano dal villaggio, e tramite quello dei manufatti considerati di produzione allogena si cercherà di ricostruire le rotte e i percorsi attraverso i quali tali materiali giunsero nel villaggio².

2. La problematica dei contatti nel Mediterraneo del IX-VII secolo a.C. è molto ampia e approfonditamente analizzata; per questo si indica una bibliografia di riferimento: S. MOSCATI, P. BARTOLONI, F. S. BONDÌ, *La penetrazione fenicia e punica in Sardegna. Trent'anni dopo*, Roma 1997; P. BARTOLONI, P. BERNARDINI, *I Fenici, i Cartaginesi e il mondo indigeno di Sardegna tra l'VIII e il III secolo a.C.*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», 2, 2004, pp. 57-73; M. BOTTO, *Artigiani al seguito di mercanti: considerazioni su un aspetto del commercio fenicio nel Mediterraneo*, in S. BRUNI, T. CARUSO, M. MASSA (a cura di), *Archaeologica Pisana. Scritti per Orlanda Pancrazi*, Pisa 2004, pp. 31-8; M. BOTTO, *Da Sulky a Huelva: considerazioni sui commerci fenici nel Mediterraneo Antico*, «AION (archeol)», n.s., 11-12, 2004-05, pp. 9-27; ID., *Per una riconsiderazione della cronologia degli inizi della colonizzazione fenicia nel Mediterraneo centro-occidentale*, in P. BARTOLONI, C. DELPINO, *Oriente e Occidente: metodi e discipline a confronto. Riflessioni sulla cronologia dell'età del Ferro italiana*, Pisa-Roma 2005, pp. 579-606; M. E. AUBET, *Comercio y colonialismo en Próximo Oriente Antiguo: los antecedentes colonials del III y II milenios a.C.*, Barcelona 2007; M. BOTTO, *I rapporti fra la Sardegna e le coste medio-tirreniche della Penisola Italiana: la prima metà del I millennio a.C.*, «Annali della Fondazione per il Museo "Claudio Faina"», XIV, 2007, pp. 75-136; M. RENDELI, *La Sardegna e gli Eubei*, in P. BERNARDINI, R. ZUCCA (a cura di), *Il Mediterraneo di Herakles*, Roma 2005, pp. 91-124; ID., *Nuragici, Greci*

2

I materiali

Il problema delle anfore Sant'Imbenia è di lunga data, ampiamente dibattuto in campo archeologico³.

Ci troviamo di fronte a un gruppo di anfore che secondo R. F. Docter sono le stesse trovate a Cartagine e che da lui vengono indicate con l'abbreviazione ZITA del nome tedesco *Zentral-Italische Amphoren*, anfore prodotte in Italia centrale. Secondo invece I. Oggiano le anfore sono state realizzate a Sant'Imbenia in virtù della loro funzionalità, quali contenitori (forse di vino?), secondo una tecnologia di produzione arrivata sull'isola attraverso i Fenici o degli elementi levantini diversi dai Fenici delle città costiere del Libano, che potevano essere legati a repertori vascolari diversi da quelli di Sarepta, Tiro e Sidone, e a questi dovettero ispirarsi, quando realizzarono queste prime anfore nuragiche, così diverse da quelle fenicie. La loro presenza a Cartagine si può facilmente spiegare con l'importazione del contenuto, tesi maggiormente accreditata se si sostiene che contenessero vino.

ed Etruschi nella Sardegna nord occidentale, (cds.); P. BERNARDINI, *Fenici e Punici in Sardegna, Atti della XLIV Riunione Scientifica. "La Preistoria e la Protostoria della Sardegna"*, (Cagliari-Barumini-Sassari, 23-28 novembre 2009), vol. 1, Firenze 2009, pp. 183-201; G. FUNDONI, *Le relazioni tra la Sardegna e la Penisola Iberica nei primi secoli del I millennio a.C.: le testimonianze nuragiche nella Penisola Iberica*, «Anales de Arqueologia Cordobesa», 20, 2009, pp. 11-34.

3. R. F. DOCTER, *Zentral-Italische Amphoren*, «RStudFen», xxv, 1, 1997, pp. 16-58; I. OGGIANO, *La ceramica fenicia*, «Bollettino di Archeologia, Ministero per i Beni e le Attività Culturali», 43-45, 1997, pp. 138-141; EAD., *Fenici e indigeni a Sant'Imbenia (Alghero). La ceramica fenicia*, in P. BERNARDINI, R. D'ORIANO, P. G. SPANU (a cura di), *Phoinikes B shrdn. I Fenici in Sardegna: nuove acquisizioni*, Cagliari 1997, p. 46 ss.; I. OGGIANO, *La ceramica fenicia di Sant'Imbenia (Alghero, SS)*, in P. BARTOLONI (a cura di), *La ceramica fenicia di Sardegna. Dati, problematiche, confronti, Atti del I Congresso internazionale Sulcitano, (S. Antioco, 19-21 settembre 1997)*, Roma 2000, pp. 236-58; M. BOTTO *et al.*, *Caratterizzazione di anfore fenicie e puniche mediante analisi archeometriche*, «Mediterranea», 2, 2005, pp. 57-106; R. F. DOCTER, *Transportamphoren. Archaische Transportamphoren*, in H. G. NIEMEYER, R. F. DOCTER, K. SCHMIDT (Hrsgg.), *Karthago. Die Ergebnisse der hamburgener Grabung unter dem Decumanus Maximus*, Mainz am Rhein 2006, pp. 616-62; L. NAPOLI, C. AURISICCHIO, *Ipotesi sulla provenienza di alcuni reperti anforici del sito di "Su Cungiau e Funta", (Oristano, Sardegna)*, in www.unitus.it/analitica07/Programma/BeniCulturali/Napoli.pdf (consultato in data 22/11/2010); A. SANCIU, *Fenici lungo la costa orientale sarda. Nuove acquisizioni*, in www.fastionline.org/docs/FOLDER-it-2010-174.pdf.

Morfologicamente appartengono alla famiglia delle anfore ovoidali, molto comuni nel Mediterraneo. Generalmente hanno un aspetto panciuto e anse rotonde sulle spalle. Per eseguire delle distinzioni è più importante la base rispetto alle anse o all'orlo.

L'orlo è molto vario; può partire direttamente dalle spalle, a volte sporgente e fine, o da un breve collo; può essere spiegato all'esterno, sporgere in una forma triangolare, o come uno spigolo. Bartoloni⁴ considera la presenza o l'assenza di un breve collo un importante criterio funzionale per distinguere le Sant'Imbenia dalle anfore B₁, senza collo, e B₂, con collo. Le anse sono sia circolari sia ovali.

La tecnica di realizzazione è mista: le anfore sono realizzate a mano, mentre gli orli sono realizzati al tornio.

Nella FIG. 1 sono raffigurati i reperti selezionati, considerati rappresentativi di diverse tipologie e impasti.

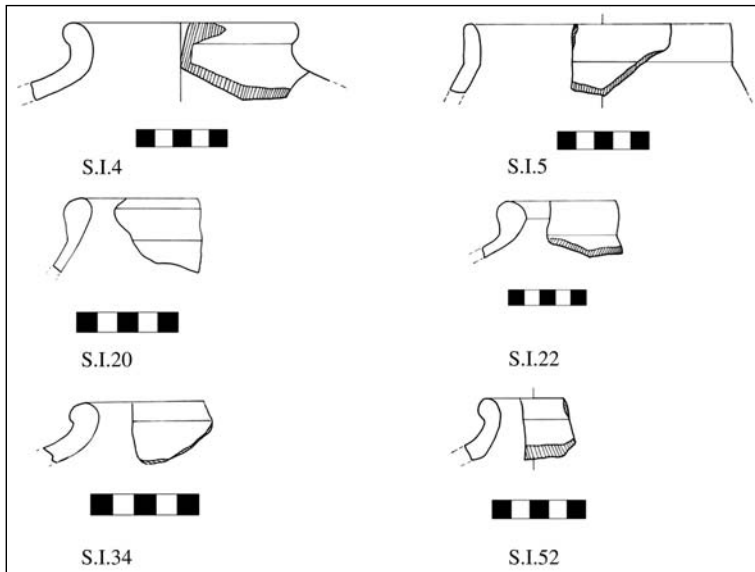


Fig. 1: Disegni dei 6 campioni di anfore Sant'Imbenia selezionati per le analisi.

4. P. BARTOLONI, *Anfore fenicie e puniche di Sardegna*, Roma 1988.

3 Metodi di indagine

3.1. Stereomicroscopia

Le osservazioni sono state condotte usando uno Stereoscopico Leica Zoom 2000 con cui sono stati analizzati matrici, superfici e degrassanti.

3.2. Diffrazione a raggi x (DRX)

La diffrazione a raggi x ha permesso di conoscere la composizione mineralogica dei distinti materiali. È stato utilizzato un diffrattometro Philips PW1710 con radiazione di emissione $\text{CuK}\alpha$, voltaggio di 40 kV, intensità di 40 mA, zona analizzata da 3° a 60° 2θ per il campione totale e velocità del goniometro di 0,1 θ s.

L'interpretazione dei dati è stata fatta manualmente e con un programma informatico⁵ che ha permesso ottenere risultati semi-quantitativi. La mineralogia del campione totale è stata determinata con il metodo delle polveri cristalline disorientate. Tutti i campioni sono stati precedentemente polverizzati in un mortaio d'agata fino a raggiungere dimensioni inferiori a 0,053 mm; le polveri ottenute sono state sistemate in porta campioni di alluminio senza esercitare nessuna pressione che potesse orientare i minerali.

3.3. Microscopia ottica polarizzata (MOP)

Il riconoscimento microscopico dei minerali e della tessitura dei campioni è stato realizzato mediante lo studio di sezioni sottili di tutti i campioni. È stato utilizzato un microscopio ottico polarizzatore di marca Zeiss e i riconoscimenti dei minerali sono stati fatti a luce trasmessa con Nicols crociati e paralleli.

3.4. Analisi d'immagine digitale (DIA)

Analisi d'immagine digitale su sezioni sottili con macchina digitale Leica DFC320 con un potenziometro Volpi Intralux 5000, collegata a un microscopio Heerbrugg Wild con ingrandimenti da 6x a 50x e a un computer.

5. J. D. MARTÍN RAMOS, *Programa de control y análisis del difractorómetro de Rayos X*, Dep. Leg. M-11719.

L'analisi d'immagine digitale è stata utilizzata principalmente per lo studio dei degrassanti minerali ed organici, dividendoli secondo la frequenza, le dimensioni e l'orientazione⁶.

3.5. Fluorescenza a raggi X (FRX)

Con questa analisi sono stati determinati gli elementi maggioritari (SiO_2 , Al_2O_3 , TiO_2 , CaO , MgO , Na_2O , K_2O , Fe_2O_3 , P_2O_5) in uno spettrometro S₄ Pioneer, Bruker AXS dell'Università di Granada. La perdita in peso per calcinazione (P.C.) è stata determinata lasciando i campioni ad una temperatura di 1.000°C durante un'ora. Il limite di detenzione è di 0,01%.

4

Risultati e discussioni

4.1. Osservazioni sulla mineralogia e petrologia dei campioni

I campioni sono stati divisi in due gruppi: gruppo 1 e gruppo 2.

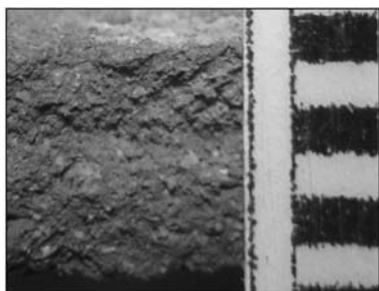
Il gruppo 1 è caratterizzato dalla presenza di inclusi mineralogicamente poco vari, con alto addensamento, sempre superiore al 20%, distribuzione bimodale, con la frazione più grossolana maggiormente rappresentata, porosità alta. Tra i minerali c'è assoluta predominanza di quarzo e calcite, quest'ultima costituita soprattutto da frammenti di microfossili. I campioni di questo gruppo sono numericamente scarsi e costituiscono circa il 15% delle anfore analizzate.

Il gruppo 2 è caratterizzato da inclusi mineralogicamente vari, con addensamento alto, tra il 15 e il 25%, distribuzione bimodale, porosità principalmente media; gli impasti hanno fratture dure e sono compatti. Tra i minerali si riconoscono quarzo, feldspati, mica, ossidi metallici, calcite, minerali scuri, frammenti di rocce sedimentarie.

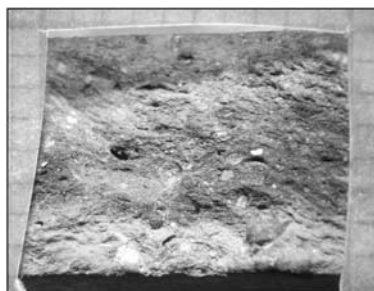
Le analisi al microscopio petrografico hanno dato risultati in linea con quelli precedentemente ottenuti, confermando quindi l'esistenza dei due gruppi.

I campioni del gruppo 1 sono caratterizzati da matrici argillose in cui predomina la frazione semifine, con zonatura cromatica a

6. B. VELDE, *Use of Image Analysis in Determining Multi-source Ceramic Materials*, (BAR Int. Ser., 1349), Oxford 2005, pp. 95-9.



S.I.20



S.I.5

Fig. 2: Osservazioni allo stereomicroscopio, 10x; nell'immagine sono riportati due campioni appartenenti ai due gruppi differenti. Il campione S.I.20 appartiene al primo gruppo, con quarzo, calcite e frammenti di microfossili; quello S.I.5 appartiene invece al secondo gruppo, con quarzo, feldspati, mica, ossidi metallici, calcite, frammenti di rocce sedimentarie, minerali scuri.

sandwich, inclusi con distribuzione bimodale, addensamento alto, tra il 20 ed il 30%, porosità alta, con pori di forma principalmente allungata, isoorientati. Tra i minerali, si riconoscono il quarzo, con individui dalla forma principalmente da subangolosa ad angolosa, la calcite, con individui di forma irregolare, da subarrotondata ad arrotondata, e da subspigolosa a spigolosa, minerali scuri, ossidi metallici; frammenti litici carbonatici, ARF⁷. In superficie e nei vuocoli si osserva la presenza di calcite di origine secondaria. Ciò che contraddistingue i campioni appartenenti a questo gruppo è un'alta presenza di frammenti di fossili di natura carbonatica, alcuni con forma allungata, altri tondeggianti. È stata osservata anche la traccia di elementi vegetali combustibili: alcuni dei quali hanno lasciato vuocoli con il bordo alterato e/o di colore nero.

I campioni del gruppo 2 sono caratterizzati da matrici argillose in cui predominano la frazione semifine e fine, con zonatura cromatica a sandwich, inclusi con alto addensamento, tra il 15 ed il 25%, distribuzione bimodale, porosità media, con pori di due tipi: un gruppo principalmente di medie dimensioni e forma allungata e un altro di piccole dimensioni e forma pressoché tondeggianti, isoorientati. Tra i minerali, il quarzo costituisce parte della frazione più grossola-

7. Con il termine ARF si intende *Argillaceous Rock Fragments* (frammenti di rocce argillose): I. K. WHITBREAD, *The Characterization of Argillaceous Inclusion in Ceramic Thin Sections*, «Archaeometry», 1986, pp. 79-88.

na dello scheletro, con individui dalle forme principalmente angolose, e quella più fine, con forme soprattutto da angolose a subangolose; k-feldspati e plagioclasti, con forme principalmente da subangolose ad angolose; muscovite; calcite; ossidi metallici; frammenti di rocce sedimentarie, metamorfiche, soprattutto filladi, e di frammenti vulcanici, che costituivano la quasi totalità della frazione più grossolana dello scheletro. È stata osservata presenza di materiali organici combustibili.

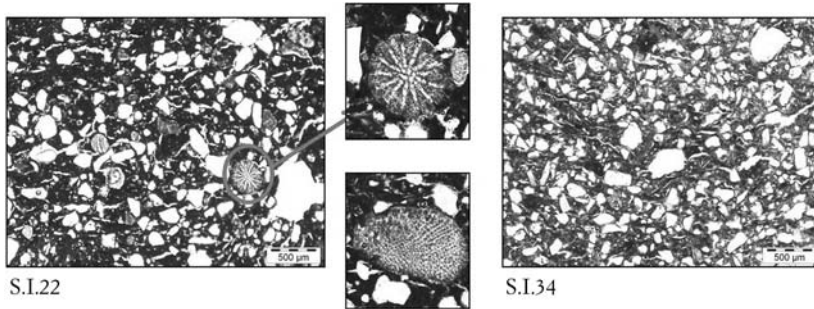


Fig. 3: Osservazioni al microscopio petrografico, Nicols paralleli; nell'immagine si osservano le matrici dei campioni appartenenti ai due gruppi. S.I.22 appartiene al primo gruppo, con quarzo, calcite e frammenti di microorganismi di natura carbonatica, evidenziati dalle due foto al centro dell'immagine; S.I.34 appartiene invece al secondo gruppo, con quarzo, feldspati, plagioclasti, frammenti di rocce sedimentarie e metamorfiche (soprattutto filladi), minerali opachi.

I risultati delle analisi mineralogiche mediante diffrazione a raggi x hanno confermato la divisione dei campioni in due gruppi; il gruppo 1 caratterizzato dalla presenza di quarzo, illite, calcite, ematite e rari feldspati, e quello 2 composto da quarzo, illite, ematite, plagioclasti e materia amorfa (TAB. 1).

Tabella 1: Analisi semiquantitativa della mineralogia delle anfore Sant'Imbenia mediante diffrazione a raggi x.

	Qtz	I	Ca	Fs	Pl	Hem	Amorfo
Gruppo 1	++	+	++	Tr			
Gruppo 2	+++	+	+	++		+	++

Abbreviazioni: Qtz = quarzo; I = Illite; Fs = feldspato; Ca = calcite; Pl = plagioclasio; Hem = ematite; Geh = gehlenite; Dio = dipside.

Dalle analisi chimiche nei campioni del gruppo 1 i valori di SiO_2 sono compresi tra il 38 e il 41%, di CaO tra il 23 e il 25%, di Al_2O_3 tra il 12 e il 13%, di Fe_2O_3 erano del 6%.

Nei 3 campioni del gruppo 2 i valori di SiO_2 sono compresi tra il 54 e il 65%, di CaO tra il 2 e il 2,5%, di Al_2O_3 tra il 16 e il 22%, di Fe_2O_3 tra il 5 e l'8%.

Riguardo ai campioni appartenenti al gruppo 1, si potrebbe pensare a una loro importazione, ipotesi suggerita dall'alta presenza di calcite e dei microfossili che non sono stati osservati in nessuna delle ceramiche ritenute di produzione locale. Naturalmente questa teoria potrà essere confermata solo con un'analisi sulla natura e sulla provenienza dei microfossili che li caratterizzano. I campioni del gruppo 2 sono invece compatibili con le argille dell'area e possono essere considerate di produzione locale.

4.2. Osservazioni sulla tecnologia di produzione

4.2.1. La selezione degli inclusi

Come osservato precedentemente, le anfore Sant'Imbenia possono essere divise in due gruppi in base alla mineralogia e alla petrologia. A questa divisione corrisponde anche una diversa selezione e presenza di degrassanti, presentata nella TAB. 2.

Il gruppo meno rappresentato, che mineralogicamente corrisponde al gruppo 1, è caratterizzato da matrici argillose, inclusi con addensamento alto, tra il 20% e il 30%, e distribuzione bimodale, porosità media. Tra gli inclusi prevalgono il quarzo e la calcite, seguiti da minerali opachi, ossidi metallici, frammenti litici carbonatici e ARF. Le dimensioni dei degrassanti sono tra loro molto simili, intorno ai 1000 μ . La particolarità di questo gruppo è costituita da un numero notevole di microfossili carbonatici. Le matrici hanno colorazione compresa tra il rosso chiaro (2,55YR 7/6 *light red*) e il rosa (5YR 8/4 *pink*), spesso con cuore nero.

Il gruppo con il maggior numero di campioni, che da un punto di vista mineralogico corrisponde al gruppo 2, è caratterizzato da matrici argillose, inclusi con alto addensamento, compreso tra il 10 e il 20%, e distribuzione bimodale, porosità media. Tra gli inclusi prevalgono quarzo e feldspati, miche, muscovite e biotite, concrezioni e noduli di ossidi ferrosi, calcite, minerali opachi, spesso pomici e ignimbriti, a volte associati a frammenti di varie rocce. Sono stati osservati frammenti di rocce composte e conglomerati:

Tab. 2: Inclusi presenti nei campioni delle anfore Sant'Imbenia.

Campione	Impasto	
	Porosità	Inclusi
S.I.4	media	Quarzo, feldspati, muscovite, calcite ed ossidi metallici, frammenti di minerali opachi e di rocce metamorfiche e sedimentarie.
S.I.5	media	Quarzo, feldspati, muscovite, calcite, ossidi metallici, frammenti di minerali opachi, di rocce metamorfiche e sedimentarie.
S.I.20	media	Quarzo, calcite, ossidi metallici, frammenti litici carbonatici, ARF.
S.I.22	media	Quarzo, calcite, minerali opachi, ossidi metallici, frammenti litici carbonatici, ARF.
S.I.34	bassa	Quarzo, mica, feldspati, frammenti di rocce metamorfiche, sedimentarie e carbonatiche.
S.I.52	media	Quarzo, feldspati, mica, ossidi metallici, frammenti di rocce arenacee, metamorfiche e di minerali opachi.
S.I.76	bassa	Quarzo, feldspati, ossidi metallici, frammenti di rocce metamorfiche ed arenacee.

quarzo-feldspati-mica, quarzo-feldspati-ossidi ferrosi e quarzo-feldspati-minerali opachi. Le dimensioni dei degrassanti sono molto differenti: la maggior parte di quelli non plastici ha dimensioni tra sabbia spessa (2000 μ) e silt ($\leq 64 \mu$), ma tutte le frazioni intermedie sono rappresentate. Le matrici avevano colorazione compresa tra il marrone chiaro (5YR 5/6 *yellowish red*) e il rosso (2,5YR 5/6 *red*) con cuore nero.

Ciò che è importante sottolineare è che, oltre a una differenza nella scelta degli inclusi, presenza/assenza dei minerali vulcanici e dei microfossili, ne è stata osservata un'altra in base alla selezione delle dimensioni degli stessi. Nel gruppo 1 infatti i degrassanti hanno dimensioni e forme omogenee, aspetto che indica una selezione degli inclusi, mentre nel gruppo 2 sia la granulometria sia le forme sono varie e irregolari.

4.2.2. *Il modellamento*

Le anfore sono state realizzate a mano, eccetto gli orli realizzati al tornio.

Le pareti interne sono spesso irregolari, con tracce di pressatu-

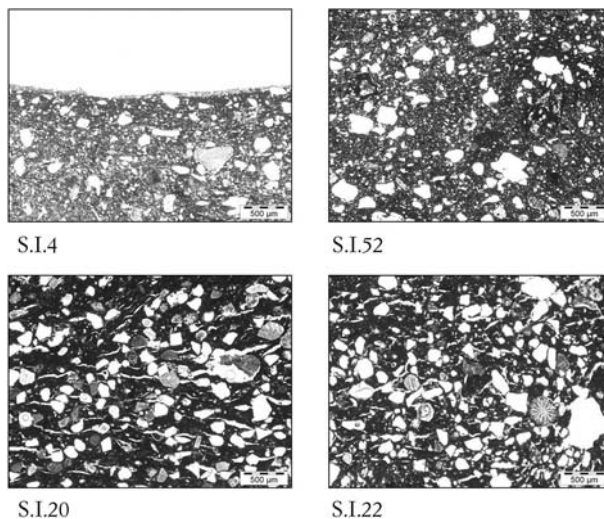


Fig. 4: Osservazioni al microscopio petrografico. Nelle prime due immagini si osservano le matrici di campioni appartenenti al gruppo 2, in cui si vedono inclusi di dimensioni e forme differenti; nelle due foto seguenti si osservano invece due campioni appartenenti al gruppo 1, con degrassanti appartenenti alla stessa frazione granulometrica.

ra, lisciatura e macchie, dati che dimostrano che l'argilla è stata lavorata mentre era ancora morbida. Le pareti esterne sono abbastanza lisce e regolari. Le spalle e gli orli venivano aggiunti in seguito e solo questi ultimi sono perfettamente lisci e regolari, caratteristiche dei manufatti realizzati al tornio.

Una volta che il vaso era finito, l'artigiano ne ricopriva le superfici esterne con argilla semiliquida, che applicava con le mani bagnate, con della stoffa, una spugna o qualcosa di simile. Durante la cottura questa argilla, ferrosa, diventava una copertura rossa, che mostra tracce di asciugature in diverse direzioni.

I fillosilicati, i pori e gli inclusi sono orientati, indice di una lavorazione forte.

4.2.3. *La cottura*

L'argilla di tutti i campioni è abbastanza compatta, con fratture dure. I colori delle matrici sono omogenei: le argille marroni e rosse sono le più frequenti, seguite da quelle grigie. In circa il 90%

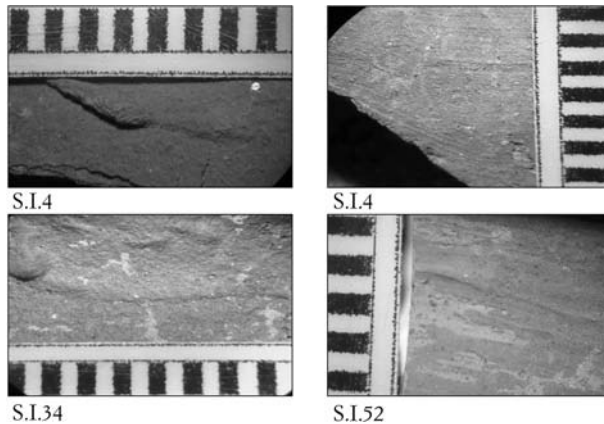


Fig. 5: Nell'immagine si osservano le superfici di quattro anfore con imperfezioni dovute all'applicazione dell'argilla liquida dopo il modellamento.

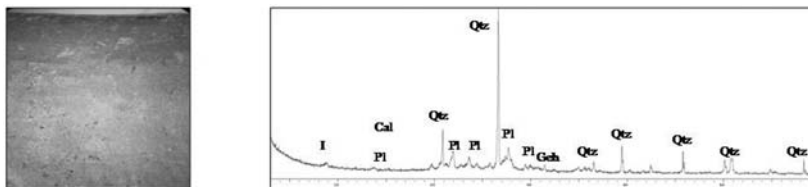
dei campioni si osserva un cuore grigio o nero, segno di una cottura troppo breve per raggiungere una completa ossidazione.

Il colore delle superfici varia dal marrone rosso al nero. La cottura era buona, e, infatti, l'argilla era stata cotta per un sufficiente periodo e a temperature sufficientemente alte per ottenere un pezzo abbastanza resistente. L'atmosfera del forno era varia, sia ossidante sia riducente, fenomeno che si osserva spesso in situazioni in cui non si ha il perfetto controllo del fuoco. Nel caso dei campioni con superfici rosse e cuore nero, l'atmosfera durante la fase finale della cottura era di ossidazione e la temperatura relativamente alta, anche se non sufficiente per la completa ossidazione del materiale organico presente nell'argilla.

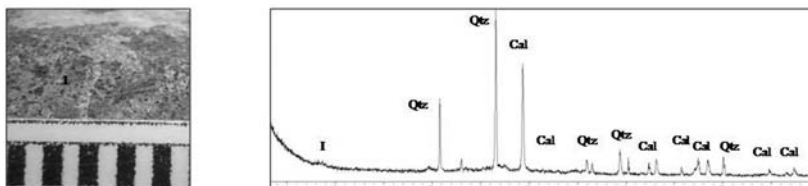
Riguardo alle temperature di cottura, solo nel 20% dei campioni è stata riscontrata presenza di minerali di neoformazione, gehlenite ed ematite; tuttavia anche in questi casi è ancora presente l'illite, per cui non è possibile parlare di temperature superiori ai 900 °C.

4.2.4. *Il trattamento superficiale*

Nel 63% dei campioni la superficie è caratterizzata da ingobbio o da una patina parzialmente vetrificata. I rivestimenti sono nella metà circa dei campioni marroni o neri, mentre nell'altra metà rosse, a volte così dense e lucide da rendere difficile la distinzione con la



S.I.5



S.I.20

Fig. 6: Nella prima immagine si osserva il grafico DRX di un'anfora con patina rossa cotta a temperature comprese tra 850 °C e 950°C; nella seconda immagine si osserva il grafico DRX di un'altra anfora cotta a temperature comprese tra 700 °C e 850°C.

red slip di tradizione fenicia. Durante la cottura, in atmosfera ossidante, questo trattamento delle superfici, che in molti casi era intenzionale, determinava il caratteristico colore rosso.

Il resto dei campioni aveva superfici levigate, lisce e poco porose; il trattamento è esteso, le tracce hanno andamento parallelo e direzione principalmente orizzontale.

5 Conclusioni

In base ai risultati ottenuti dalle analisi i campioni sono stati divisi in due gruppi. Il gruppo 1 è caratterizzato dalla presenza di inclusi mineralogicamente poco vari, con alto addensamento, sempre superiore al 20%, distribuzione bimodale, con la frazione più grossolana maggiormente rappresentata, porosità alta. Tra i minerali c'è assoluta predominanza di quarzo e calcite, quest'ultima costituita soprattutto da frammenti di microfossili. I campioni di questo gruppo sono numericamente scarsi e costituiscono circa il 15% delle anfore analizzate. I degrassanti hanno dimensioni e forme omogenee, aspetto che indica una selezione degli inclusi.

Il gruppo 2 è caratterizzato da inclusi mineralogicamente vari, con addensamento alto, tra il 15 e il 25%, distribuzione bimodale, porosità principalmente media; gli impasti hanno fratture dure e sono compatti. Tra i minerali si riconoscono quarzo, feldspati, mica, ossidi metallici, calcite, minerali scuri, frammenti di rocce sedimentarie. I degrassanti hanno granulometria e forme varie e irregolari.

I campioni appartenenti al gruppo 1 potrebbero essere considerati di importazione, ipotesi suggerita dall'alta presenza di calcite e dei microfossili che non sono stati osservati in nessuna delle ceramiche ritenute di produzione locale. Naturalmente questa teoria potrà essere confermata solo con un'analisi sulla natura e sulla provenienza dei microfossili che li caratterizzano, mentre quelli del gruppo 2, che sono compatibili con le argille dell'area, possono essere considerati di produzione locale.

Le anfore sono state realizzate a mano, eccetto gli orli realizzati al tornio. I colori delle matrici sono omogenei: le argille marroni e rosse sono le più frequenti, seguite da quelle grigie. In circa il 90% dei campioni si osserva un cuore grigio o nero, segno di una cottura troppo breve per raggiungere una completa ossidazione; il colore delle superfici varia dal marrone rosso al nero. Nel 63% dei campioni la superficie è caratterizzata da ingobbio o da una patina parzialmente vetrificata.

Riguardo alle temperature di cottura, solo nel 20% dei campioni è stata riscontrata presenza di minerali di neoformazione, gehelenite ed ematite; tuttavia anche in questi casi è ancora presente l'illite, per cui non è possibile parlare di temperature superiori ai 900 °C.

Marco Rendeli

Riflessioni da Sant'Imbenia

I risultati della nuova stagione di scavi nell'abitato nuragico di Sant'Imbenia stimolano una serie di riflessioni sulla organizzazione economica sociale che riguarda non solamente il sito ma anche il suo territorio.

Parole chiave: Sant'Imbenia, età del Ferro, progetto urbanistico, economia.

Con questa breve nota si vuole proporre una riflessione su di un tema non nuovo nel panorama della ricerca archeologica in Sardegna, quello della trasformazione che occorre nella società isolana tra età del Bronzo finale ed età del Ferro e delle conseguenze dirette e indirette che esso lascerebbe presupporre¹. La nuova stagione di scavi iniziata nel 2008 nel villaggio nuragico di Sant'Imbenia ha prodotto una serie di dati nuovi e, a mio avviso, importanti che potranno influenzare la maniera nella quale leggere e interpretare i dati per una fase che dalla fine del X giunge fino almeno al VII, se non VI secolo a.C.². La messa in luce di uno spazio collettivo centrale che calamita attorno a sé una serie di ambienti chiusi e spazi aperti, come ben mostrato nel contributo in questo volume da parte di E. Garau, appare ai miei occhi la punta di un iceberg sotto la quale sono da leggere una serie di eventi che potrebbero aver modificato in maniera sostanziale l'organizzazione, i modelli di produzione e, in generale, la società in questa parte della Sardegna.

Il dato archeologico più eclatante a mio parere risiede nella programmazione di quello che potremmo definire un vero e proprio intervento urbanistico che si compie nel villaggio a un dato

* Marco Rendeli, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari.

1. LILLIU (1987), pp. 26 ss.; ID. (2003), pp. 481 ss.

2. GARAU, RENDELI (cds.); DEPALMAS, RENDELI (cds.); RENDELI (cds.); RENDELI, DE ROSA (2010).

momento della sua storia³: esso coinvolge, riteniamo con tutta evidenza, una serie di più antiche abitazioni che vengono abbattute, pesantemente modificate o entrano a far parte di strutture edilizie complesse a più vani. In questa fase si passa dalla presenza di un'edilizia di tipo circolare, generalmente monovano, a una complessa nella quale vi sono soluzioni differenti. Infatti alcune parti di antiche abitazioni vengono rimodulate nel senso che una parte delle loro murature diventano rettilinee, c'è una grande attenzione alla definizione degli stipiti degli ingressi, si realizzano progetti all'interno dei quali si prevede un'alternanza di vani chiusi e di ambienti aperti. Non appare quindi casuale che all'interno della porzione di villaggio finora scavata risulti presente, nella sua autonomia edilizia, una sola capanna circolare (la cd. "capanna dei ripostigli"): anch'essa però, da quel che si può leggere nei diari di scavo e da quel che si interpreta a un'analisi autoptica dei paramenti murari, ha subito una profonda ristrutturazione⁴. Infatti l'odierno accesso alla capanna, da sud, non era quello originario: una tampionatura ben visibile sul paramento murario interno induce a ritenere che esso fosse posto a nord. Questa trasformazione può aver avuto luogo nel momento in cui si solleva di quasi un metro la pavimentazione inserendo all'interno della capanna uno spesso strato di terra che rialza e funge da livellamento e preparazione per il pavimento in lastrine che vi verrà poi realizzato sopra: questo strato è quello che ha restituito importanti frammenti di materiale di importazione greca e fenicia che possono collocarsi cronologicamente fra la fine del IX e la prima metà dell'VIII secolo a.C. (la coppa in *fine ware*, la coppa a semicerchi pendenti, la coppa a uccelli e la coppa a *chevrons*)⁵. La ragione per la quale si modifica in maniera così sostanziale questo ambiente, a prescindere da un evento traumatico che può avere interessato la capanna e che non possiamo escludere a priori (incendio, crollo parziale), potrebbe essere stata dettata da ragioni differenti: non appare casuale infatti il fatto che l'apertura più antica desse direttamente sull'andito che a oggi rappresenta l'unico accesso diretto, in entrata e in uscita, dello spazio aperto collettivo. Dunque, pur se limitrofa alla piazza, la cd. capanna dei ripostigli acquisisce una diversa "raison d'être", che al

3. GARAU, RENDELI (cds.); DEPALMAS, RENDELI (cds.); RENDELI (cds.).

4. Sulla "capanna dei ripostigli" si veda BAFICO (1998), pp. 20 ss.

5. Ampia è la bibliografia su questi materiali: BAFICO (1997); GARBINI (1997); OGGIANO (1997 e 2000); RIDGWAY (1997); RENDELI (2005); BERNARDINI (2009).

momento appare ancora sfuggente, ma che la rende come struttura viva all'interno del nuovo piano urbanistico.

Dalla pianta si può comprendere bene come tutto il progetto abbia come punto centrale lo spazio aperto e come questa parte del villaggio sia stata pesantemente modificata rispetto a delle possibili fasi precedenti: tale sensazione si rafforza se consideriamo la pianta elaborata sulla scorta delle indagini geoelettriche condotte da P. Johnson e pubblicate in questi stessi Atti⁶. Sembra infatti che tutto il complesso sia recintato da un muro lungo il quale, nei pressi dell'angolo nord occidentale, sembra aprirsi un accesso. Manca al momento una chiara definizione dell'area recintata nella zona orientale e quindi appare difficile comprendere se questa "recinzione" inglobasse totalmente o parzialmente la cosiddetta "cappanna delle riunioni" parzialmente venuta alla luce e poi ricoperta nel corso della prima stagione di scavi nel sito.

A questa domanda non è possibile dare oggi una risposta non per carenza della ricerca ma per una sua oggettiva impossibilità alla conduzione: infatti, nonostante l'importanza del sito e il grande impegno, in primis di F. Lo Schiavo, che la Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro ha profuso per questo sito, esso giace in una proprietà privata dove è difficile poter pianificare una serie di interventi, anche non distruttivi come indagini magnetiche o geo-elettriche, a largo spettro.

Quel che però possiamo evincere dalle indagini svolte fino a oggi da P. Johnson è che l'abitato non si ferma alla zona scavata: verso nord, infatti, indagini magnetiche e geo-elettriche hanno messo in evidenza la presenza di un certo numero di altre strutture sepolte sotto il campo da calcetto, esse giungono fin quasi alla strada che conduce verso Capo Caccia e sono interrotte dalla presenza di una sorta di canale circolare. Dato il tipo di indagini non possiamo ipotizzare e stabilire una relazione diretta fra canale e abitato. Quando potremo indagare sul campo di calcetto vedremo se questa relazione può esistere e se il canale possa essere considerato al contempo un'opera coeva alla fase di vita dell'abitato realizzata per bonificare il sito dalla troppa presenza d'acqua e un limite fisico allo sviluppo dell'insediamento, almeno in questo settore di Sant'Imbenia. Quel che appare assodato, comunque, è che l'insediamento copra un'area più ampia rispetto a quella determinata dal raggio de-

6. Oltre a questo contributo – JOHNSON (2012) – si vedano anche ID. (2009 e 2010).

finito dalla prima stagione delle ricerche: se il nuraghe è posto in posizione centrale rispetto all'abitato, il canale ne definisce un limite fisico e la dimensione si aggirerebbe attorno ai 3 ettari. Dunque un altro elemento di novità assieme alla constatazione che questo programma urbanistico interessa solamente una parte dell'abitato, forse non casualmente proprio quel settore più vicino al nuraghe nella sua parte rivolta al territorio piuttosto che verso il mare.

Se la lettura del villaggio che fino a ora è stata ipotizzata può apparire verisimile, potremmo iniziare a trarre una serie di riflessioni che di questa trasformazione possono essere considerate parte e conseguenza. Il primo riflesso riguarda proprio l'aspetto urbanistico del programma: la creazione di quel che ai nostri occhi appare uno spazio aperto collettivo, possibilmente destinato allo scambio sia all'interno di un "sistema locale" sia con mercanti giunti nel golfo di Porto Conte, implica un processo di alienazione di spazi, che potremmo precedentemente considerare privati, a favore della creazione di un'area "collettiva". Questo dato, a nostro modo di vedere, appare di una certa importanza poiché inserisce, all'interno di un villaggio fatto di capanne o di abitazioni a più vani, un'area aperta con chiare connotazioni pubbliche. Un'area dunque alienata all'abitato che viene destinata dalla collettività alle attività di scambio e commercio intendendo con esso non solamente quello "internazionale" ma anche, e forse soprattutto, quello interno.

Il secondo riflesso e la seconda implicazione a questo ragionamento riguarda la realtà economica e sociale del villaggio e del territorio: potremmo infatti ipotizzare che una presenza continuata e costante di mercanti che con le loro navi arrivano a Porto Conte possa essere stata il detonatore di profondi cambiamenti anche nella maniera di concepire la produzione sia all'interno del villaggio, sia in quello che potremmo definire un'area vasta, ossia il territorio di riferimento.

Esso offre risorse che possono essere utili per queste forme di scambio e che rendono appetibile una sosta. Come ha ben messo in risalto F. Lo Schiavo questa parte della Nurra era certamente nota da molto tempo ai mercanti che venivano da Oriente, soprattutto per le sue capacità minerarie⁷: rispetto al passato la fase di IX-VIII secolo a.C. appare diversa rispetto alle precedenti in quanto mostra un più alto grado di coinvolgimento e di partecipazione

7. Da ultimi LO SCHIAVO, GIARDINO (2007).

delle componenti locali con una serie di conseguenze occorse anche a livello sociale.

Infatti il reciproco interesse a sviluppare forme di scambio, in un orizzonte che appare comunque essere precedente le prime strutturazioni coloniali nell'isola, comporta da parte della componente indigena una sensibile trasformazione dei "modi di produzione" necessaria questa per rispondere in maniera soddisfacente alla domanda dei mercanti. I mutamenti occorsi possono essere visibili in almeno due sfere di azione: quello relativo al materiale metallico semilavorato e lavorato, quello della produzione vinicola.

Il primo si è reso ancor più evidente dalla scoperta di un terzo ripostiglio di panelle di rame e di oggetti in bronzo negli scavi 2010 che si aggiunge agli altri due rinvenuti nella capanna dei ripostigli: si tratta, se sommiamo i rinvenimenti, di più di un quintale di materiale metallico riposto in contenitori anforici adattati per l'uso o di uno ziro. Si potrà discutere a lungo su una funzione "attiva" o "passiva" di questi ripostigli, ma il dato che ci pare debba essere sottolineato è quello di una forte accumulazione di materiale metallico, soprattutto semilavorato, presente all'interno di una parte dell'abitato che per sua forma di organizzazione appare fortemente vocata allo scambio⁸. In una prospettiva futura è nostra intenzione procedere all'analisi archeometrica di questi lingotti che permetta di definire le possibili compatibilità con le emergenze minerarie locali o altrimenti a forme di scambio di minerali con altre parti del Mediterraneo.

Da questo punto di vista si può proporre, nel quadro di relazioni che si sviluppano con altri settori del Mediterraneo, il recupero di almeno due documenti che potrebbero essere rappresentativi di quella sfera del dono che si accompagnava alla transazione commerciale: i due bronzetti di produzione levantina rivenuti al nuraghe Flumenelongu e presso Olmedo vanno ascritti al fenomeno di vitalità economica che non si ferma nel golfo di Porto Conte ma investe una parte più vasta del territorio⁹, tanto ampia quanto almeno le possibili fonti di approvvigionamento delle risorse metalliche, Argentiera, Calabona, Canaglia. Essi infatti potrebbero essere la testimonianza che i protagonisti dei rapporti con i mercanti all'interno della "zona commerciale" di Sant'Imbenia provengono dai

8. LO SCHIAVO (1991 e 2003).

9. Sui due bronzetti: TORE (1981).

centri produttivi del territorio, nei quali si attua una forma di redistribuzione degli oggetti scambiati.

In almeno altri due settori della produzione possiamo vedere e ipotizzare queste forme di trasformazione che coinvolgono il centro e il territorio: la produzione vinicola e l'artigianato ceramico a essa connesso¹⁰. Fortemente interfacciate fra loro, queste due attività offrono un quadro di novità importante: non appare un caso, infatti, che a partire dalla seconda metà del IX secolo a.C. l'attestazione di contenitori da trasporto, riconosciuti con la denominazione di "anfore di Sant'Imbenia", si riscontri in diverse aree del Mediterraneo centro occidentale¹¹. Queste anfore si accompagnano spesso con un contenitore di medio-piccole dimensioni, le brocche askoidi, la cui irradiazione nel Mediterraneo appare al momento anche più ampia¹². Con il progresso delle scoperte e degli studi mi pare si possa affermare che le due forme possano essere considerate in certo modo complementari quasi a formare un set del bere di matrice isolana¹³. Brocche askoidi e, soprattutto, anfore di ispirazione levantina sono la spia evidente del mutamento dei tempi soprattutto per quel che riguarda le compagini locali: esse infatti segnano il passaggio a un modo di produzione che, dalla sussistenza, prevede la realizzazione di cospicue eccedenze che servono a soddisfare la domanda proveniente dai mercanti. Ciò presuppone anche una trasformazione nel senso di una specializzazione nella produzione di contenitori ceramici per rispondere a una domanda che non è più quella legata alla sussistenza quanto piuttosto impone la creazione di contenitori legati alle eccedenze per soddisfare lo scambio¹⁴.

Il vino sardo, e in questo caso particolare quello della Nurra meridionale, si attesta nella Spagna meridionale, a Cartagine, in

10. Sulla connessione Anfore Sant'Imbenia, produzione vinicola si veda da ultimo BERNARDINI (2008).

11. BOTTO (2004-05); BERNARDINI (2005). Per il frammento di anfora da San Rocchino: (BONAMICI) 2006, p. 489, figg. 13, 23-24.

12. In generale, da ultimi CAMPUS, LEONELLI, LO SCHIAVO (2010), p. 71; Cyegelman, in LO SCHIAVO, FALCHI, MILLETTI, a cura di (2008), pp. 26-7.

13. Per l'Etruria, dove le brocche askoidi sono oggetto anche di un'imitazione locale: cfr. DELPINO (2002), pp. 363 ss.

14. Cfr. in questi stessi Atti il contributo di DE ROSA (2012). Analisi archeometriche limitate al solo materiale anforico sono in NAPOLI, AURISICCHIO (s.d.); BOTTO (2000); BOTTO *et al.* (2005).

Etruria settentrionale¹⁵. L'area algherese, con tutte le componenti "politiche" che hanno intrapreso questo percorso di trasformazione, entra appieno in una serie di circuiti commerciali che prendono forma e sostanza in una fase che comunque appare precedente le prime strutturazioni coloniali levantine sull'isola: riecheggiando il titolo di una fortunata mostra del 1999 che riguardava le presenze greche in Campania in una fase precedente l'istallazione a Pithecusa¹⁶, queste frequentazioni e correnti commerciali connesse fanno parte di una storia che potremmo definire "prima di Sulki". Essa ha come protagonista la componente locale che risponde con trasformazioni importanti nei suoi assetti organizzativi, economici e sociali del tutto endogeni, ossia interni a quella società o a quelle comunità, e che coincide con quei fenomeni pionieristicamente denominati già molto tempo orsono da G. Lilliu come propri dell'aristocrazia e che sottintendevano una complessità organizzativa e sociale¹⁷.

Rispetto a quelle indicazioni oggi possiamo aggiungere nuovi tasselli alle realtà isolate: essi rappresentano parti di società complesse, ben strutturate e forti, con un patrimonio simbolico del passato che si riverbera nel presente: sbagliremmo, forse, a interpretare questa fase come l'inizio di un lungo declino, di un ripiegamento in se stesse delle società sarde o, ancor peggio, del loro "imbarbarimento" conseguente al contatto e allo scambio con i mercanti che solcano il Mediterraneo in questa fase. Le società della Sardegna a partire dall'età del Ferro, al contrario, esprimono una spinta propulsiva al cambiamento e alla trasformazione iniziando, ai nostri occhi, una non breve stagione di coscienza delle proprie capacità e della propria forza, del controllo dei mezzi e dei prodotti, della propria capacità di concepire forme di organizzazione più complesse e articolate rispetto al passato.

15. In altre aree, etrusco meridionale, laziale e campana, si renderà necessaria una rivisitazione dei contesti con un ricontrollo del materiale anforico rinvenuto, soprattutto per le fasi più antiche.

16. *Prima di Pithecusa* (1999).

17. LILLIU (1987 e 1997); ID. (2003), pp. 481 ss.

Bibliografia

- BAFICO S. (1997), *Fenici e indigeni a Sant'Imbenia (Alghero). Il villaggio nuragico*, in P. BERNARDINI, R. D'ORIANO, P. G. SPANU (a cura di), *Phoinikes b shrdn. I Fenici in Sardegna: nuove acquisizioni*, Cagliari 1997, pp. 45 ss.
- BAFICO S. (1998), *Nuraghe e villaggio Sant'Imbenia – Alghero*, Viterbo.
- BERNARDINI P. (2005), *Bere vino in Sardegna: il vino dei Fenici, il vino dei Greci*, in *Greci, Fenici, Romani, interazioni culturali nel Mediterraneo antico, Atti delle giornate di studio (Viterbo, 28-29 maggio 2004)*, a cura di S. BONDÌ, M. VALLOZZA, (Daidalos, 7), Viterbo, pp. 1-16.
- BERNARDINI P. (2008), *Dinamica della precolonizzazione in Sardegna*, in S. CELESTINO PEREZ, N. RAFEL, X. L. ARMADA (a cura di), *Contacto culturale entre el Mediterràneo y l'Atlàntico (siglos XII-VIII ANE). La precolonización a debate*, Madrid, pp. 161-81.
- BONAMICI M. (2006), *Anfore pitecuse dallo scalo di San Rocchino*, in *Gli etruschi e il Mediterraneo. Commerci e politica. Atti del XIII Convegno internazionale di studi sulla storia e l'archeologia dell'Etruria*, (Annali della Fondazione per il Museo "Claudio Faina", XIII), Roma, pp. 483-503.
- BOTTO M. (2000), *I rapporti fra le colonie fenicie di Sardegna e la Penisola iberica attraverso lo studio della documentazione ceramica*, «AION(archeol)», n.s. 7, pp. 25-42.
- BOTTO M. (2004-05), *Da Sulky a Huelva: considerazioni sui commerci fenici nel Mediterraneo antico*, «AION(archeol)», n.s. 11-12, pp. 9-28.
- BOTTO M. (2007), *I rapporti fra la Sardegna e le coste medio tirreniche della penisola italiana: la prima metà del I millennio a.C.*, in *Etruschi, greci, fenici e cartaginesi nel Mediterraneo centrale, Atti del XIV Convegno internazionale di studi sulla storia e archeologia dell'Etruria*, (Annali della Fondazione per il Museo "Claudio Faina", XIV), pp. 75-136.
- BOTTO M. et al. (2005), *Caratterizzazione di anfore fenicie e puniche mediante analisi archeometriche*, «Mediterranea», 2, 2005, pp. 57-106.
- CAMPUS F., LEONELLI V., LO SCHIAVO F. (2010), *La transizione culturale dell'età del Bronzo all'età del Ferro in relazione con l'Italia tirrenica*, in *Long Distance Contacts and Acculturation in Central Italy from 1000 to 700 BC, XVII International Congress of Classical Archaeology, (Roma, 22-26 settembre 2008)*, a cura di M. DELLA RIVA, «Bollettino di Archeologia on line», 1, volume speciale F/F2/6, http://151.12.58.75/archeologia/bao_documento/articoli/6_LOSCHIAVO.pdf.
- DELPINO F. (2002), *Brocchette a collo obliquo dall'area etrusca*, in *Etruria e Sardegna centro settentrionale tra l'età del Bronzo finale e l'Arcaismo, Atti del XXI Convegno di Studi Etruschi e Italici (Sassari, Alghero, Oristano, Terralba 13-17 ottobre 1998)*, Roma, pp. 363-36.
- DE ROSA B. A. L. (2012), *Archeometria della ceramica: le anfore Sant'Imbenia*, in *L'Africa romana XIX*, pp. 1819-34.
- DEPALMAS A., RENDELI M. (cds.), *L'erba del vicino è sempre più verde?*, in *XLIV Riunione scientifica dell'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria*,

- “La preistoria e protostoria della Sardegna” (Cagliari, Barumini, Sassari, 23-28 novembre 2009).
- GARAU E., RENDELI M. (cds.), *From Huts to Houses? “Urbanistica” a Sant'Imbenia*, in *Atti della XLIV Riunione scientifica. La “preistoria e protostoria della Sardegna”*, (Cagliari, Barumini, Sassari, 23-28 novembre 2009).
- GARBINI G. (1997), *Fenici e indigeni a Sant'Imbenia (Alghero). Due iscrizioni su ceramica*, in P. BERNARDINI, R. D'ORIANO, P. G. SPANU (a cura di), *Phoinikes b shrdn. I Fenici in Sardegna: nuove acquisizioni*, Cagliari, pp. 52 ss.
- GIARDINO C., LO SCHIAVO F., a cura di (2007), *I ripostigli sardi algheresi della tarda età nuragica. Nuove ricerche archeometallurgiche*, Roma.
- JOHNSON P. S. (2009), *Sant'Imbenia, Sardinia, Geophysical Report, Pilot Survey, July 2009*, Cambridge.
- JOHNSON P. S. (2010), *Sant'Imbenia, Sardinia, Geophysical Report, Resistivity Survey, April 2010*, Cambridge.
- JOHNSON P. S. (2012), *Sant'Imbenia: Geophysical Survey in the Environs of the Nuragic Settlement*, in *L'Africa romana XIX*, pp. 1753-70.
- LILLIU G. (1987), *La Sardegna tra il II e il I millennio a.C.*, in *La Sardegna nel Mediterraneo tra il secondo e il primo millennio a.C.*, *Atti del II Convegno di studi “Un millennio di relazioni fra la Sardegna e i Paesi del Mediterraneo, (Selargius-Cagliari, 27-30 novembre 1986)*, Cagliari, pp. 13-32.
- LILLIU G. (2003), *La civiltà dei Sardi dal Paleolitico all'età dei nuraghi*, Nuoro.
- LO SCHIAVO F. (1989-90), *Per uno studio delle offerte nei santuari della Sardegna nuragica*, in *Anathema. Regime delle offerte e vita dei santuari nel Mediterraneo antico, Atti del Convegno internazionale, (Roma, 15-18 giugno 1989)*, «Scienze dell'antichità», 3-4, pp. 535-49.
- LO SCHIAVO F. (2003), *Uomini e Dei: ripostigli e offerte nella Sardegna nuragica*, «RPAA», 75, pp. 3-32.
- LO SCHIAVO F., FALCHI P. M., MILLETTI M., a cura di (2008), *Gli Etruschi e la Sardegna tra l'età del Bronzo e gli inizi dell'età del Ferro*, Catalogo della mostra, Villanovafornu, 11 aprile-30 giugno 2008, Cagliari.
- NAPOLI L., AURISICCHIO C. (s.d.), *Ipotesi sulla provenienza di alcuni reperti anforici del sito “Su Cungiau 'e Funtà” (Oristano-Sardegna)*, <http://www.unitus.it/analitica07/Programma/BeniCulturali/Napoli.pdf>.
- OGGIANO I. (1997), *Fenici e indigeni a Sant'Imbenia (Alghero). La ceramica fenicia*, in P. BERNARDINI, R. D'ORIANO, P. G. SPANU (a cura di), *Phoinikes b shrdn. I Fenici in Sardegna: nuove acquisizioni*, Cagliari, pp. 46 ss.
- OGGIANO I. (2000), *La ceramica fenicia di Sant'Imbenia (Alghero-ss)*, in *La ceramica fenicia di Sardegna. Dati, problematiche, confronti, Atti del I Congresso internazionale sulcitano, (Sant'Antioco, 19-21 settembre 1997)*, a cura di P. BARTOLONI, L. CAMPANELLA, Roma, pp. 235 ss.
- Prima di Pithecusa* (1999), *Prima di Pithecusa: i più antichi materiali greci del golfo di Salerno*, Catalogo della mostra, Pontecagnano 29 aprile

- 1999, Museo nazionale dell'Agro picentino, a cura di G. BAILO MODESTI, P. GASTALDI, Roma.
- RENDELI M. (2005), *La Sardegna e gli Eubei*, in *Il Mediterraneo di Herakles, Studi e ricerche, Atti del Convegno di Studi, (Sassari-Oristano, 26-28 marzo 2004)*, a cura di P. BERNARDINI, R. ZUCCA, Roma, pp. 91-124.
- RENDELI M., DE ROSA B. (2010), *Projecte Santa Imbenia*, «L'Alguer», XXIII, 131, pp. 7-18.
- RENDELI M. (cds.), *Il "Progetto Sant'Imbenia"*, in *Ricerca e Confronti, Giornate di studio di archeologia e storia dell'arte a 20 anni dalla istituzione del Dipartimento, (Cagliari, Cittadella dei Musei, 1-5 marzo 2010)*.
- RIDGWAY D. (1997), *Fenici e indigeni a Sant'Imbenia (Alghero). Nota sui frammenti di skyphoi euboici geometrici*, in P. BERNARDINI, R. D'ORIANO, P. G. SPANU (a cura di), *Phoinikes b shrdn. I Fenici in Sardegna: nuove acquisizioni*, Cagliari, pp. 50 ss.
- TORE G. (1981) *Bronzetti fenici dalla Nurra*, in M. GRAS, G. TORE, *Bronzetti dalla Nurra*, (Quaderni della Soprintendenza Archeologica per le Province di Sassari e Nuoro, 9), Sassari, pp. 11-34.

Piero Bartoloni
Produzione e commercio del vino in Sardegna
nell'VIII secolo a.C.

Si è discusso sul periodo che ha visto la comparsa della coltura della vite e della produzione del vino in Sardegna. I navigatori filistei e ciprioti toccarono l'Occidente mediterraneo e quindi la Sardegna fin dal XII secolo a.C., importando nell'isola lingotti di rame e recando nuove tecnologie, tra le quali l'uso del ferro, e probabilmente impiantando i primi vigneti. A partire dalla metà dell'VIII secolo a.C., in Sardegna, per opera sia delle popolazioni autoctone, sia di quelle fenicie giunte più recentemente, si registra una notevole produzione vinaria, ampiamente apprezzata e oggetto di notevole esportazione, soprattutto a Cartagine, in Etruria e nel *Latium Vetus*. L'impatto della vite e del vino nella vita dell'antica Sardegna fu determinante e coinvolse non solo gli aspetti principali della vita sociale, ma divenne ben presto una componente della vita quotidiana, nonché del rituale funebre, e costituì una fetta cospicua dei traffici commerciali, spesso condizionando economicamente intere regioni dell'isola.

Parole chiave: Nuragici, Fenici, Sardegna, anfore, vino.

Si è a lungo discusso e si dibatte tuttora sulle circostanze e sul periodo che hanno visto la comparsa della coltura della vite e della conseguente produzione del vino in Sardegna. In alcuni recenti contributi¹, sono state focalizzate le problematiche sull'argomento, ma il sopravvenire dei risultati di recenti lavori sul campo e l'ac-

* Piero Bartoloni, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari.

1. P. BERNARDINI, *Bere vino in Sardegna: il vino dei Fenici, il vino dei Greci*, in S. F. BONDÌ, M. VALLOZZA (a cura di), *Greci, Fenici e Romani: interazioni culturali nel Mediterraneo antico. Atti delle Giornate di Studio (Viterbo, 28-29 maggio 2004)* (= Daidalos, 7), Viterbo 2005, pp. 1-15; R. ZUCCA, *La vernaccia di Oristano*, in *Atti del Convegno (Oristano, 15-16 maggio 2009)*, Oristano 2010, pp. 9-18; M. SANGES, *La vite e il vino in Sardegna dalla preistoria alla fine del mondo antico*, in *Il vino in Sardegna. 3000 anni di storia, cultura, tradizione e innovazione*, Nuoro 2010, pp. 13-9; R. D'ORIANO, *Il vino dei Fenici, dei Cartaginesi e degli Altri*, ivi, pp. 21-7.

quisizione di nuovi dati hanno contribuito a modificare sensibilmente il quadro delle conoscenze e rendere più esplicito l'argomento. Pertanto, si rende necessario un aggiornamento che renda disponibili i nuovi elementi² e che, soprattutto, li renda funzionali alla storia dell'antica Sardegna. A tale proposito, gioverà una breve disamina sulla genesi di tale fenomeno, che è da considerare di più che rilevante importanza sia sociale che economica per la conoscenza dell'alba della storia dell'isola.

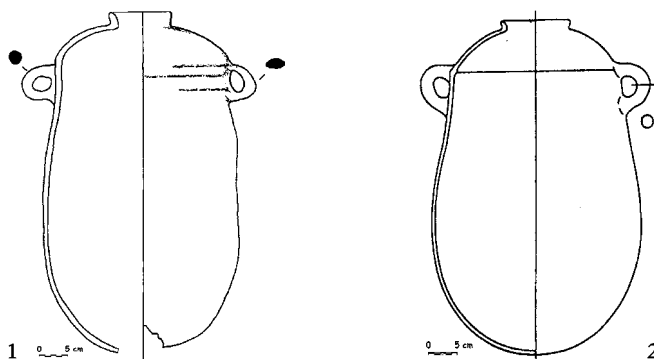
Nel corso dei secoli la coltura della vite e il consumo del vino devono aver coinvolto tutta l'area del Vicino Oriente e questa bevanda deve aver conservato il carattere sacro che ebbe fin dall'origine, poiché anche nel I millennio a.C. il suo consumo sembra strettamente legato ad aspetti divini e regali. Non mancano tradizioni tarde che collocano l'origine della coltura della vite e della produzione del vino in Fenicia e, in particolare, a Tiro³, mentre viene celebrato il vino di Biblos⁴. In ogni caso, rispetto alle restanti attività agricole, la coltivazione della vite doveva avere una qualche importanza se si riteneva opportuno ricordare la professione dei vignaioli in documenti ufficiali⁵. Infatti, nella Bibbia questa at-

2. E. HYAMS, *Dionysus: A Social History of the Wine Vine*, New York 1965; V. M. GUERRERO AYUSO, *Las ánforas Cintas 282/283 y el comercio del vino fenicio en Occidente*, «Saguntum», 22, 1989, pp. 147-64; S. N. KRAMER, *Sumerian Mythology*, West Port (Conn.) 1988; S. N. KRAMER, J. MEIER, *Myths of Enki. The Crafty God*, New York 1989; F. M. FALES, *La produzione primaria. L'alba della civiltà*, 2, Torino 1976, pp. 196-203; G. PETTINATO, *I Sumeri*, Milano 1992, pp. 280-1; L. MILANO, *Vino e birra in Oriente: confini geografici e confini culturali*, in *Drinking in Ancient Societies. History and Culture of Drinks in the Ancient Near East*, Atti del Convegno internazionale (Roma, 17-19 maggio 1990), a cura di L. MILANO, Padova 1994, pp. 421-40; M. H. FANTAR, *La vigne et le vin à l'époque carthaginoise*, «REPPAL», 10, 1997, pp. 41-52; C. SAN MARTÍN MANTILLA, M. RAMOS LIZANA (eds.), *Con pan, aceite y vino: la triada mediterránea a través de la historia*, Catalogo de la exposición, Granada 1997; R. FRANKEL, *Wine and Oil Production in Antiquity in Israel and Other Mediterranean Countries* (= JsoT/Asor Monographs, 10), Sheffield 1999; M. A. RABANAL ALONSO, *El vino en el mundo antiguo*, «HAnt», 23, 1999, pp. 285-319; J.-Á. ZAMORA, *La vid y el vino en Ugarit*, Madrid 2000; J. VIVES-FENANDIZ SANCHEZ, *Tripodes, ánforas y consumo de vino: acerca de la actividad comercial fenicia en la costa oriental de la Península Ibérica*, «RStudFen», 32, 2004, pp. 9-33; N. F. MILLER, *Sweeter than Wine? The Use of the Grape in Early Western Asia*, «Antiquity», 82, 2008, pp. 937-46.

3. AC. TAT., II, 2.

4. HES., *Op.*, vv. 588-9.

5. P. G. MOSCA, J. RUSSEL, *A Phoenician Inscription from Cebel Ires Dağı in Rough Cilicia*, «EA», 9, 1987, pp. 1-28.



Figg. 1-2: Anfore vinarie 1) rinvenuta in Sardegna, di provenienza orientale; 2) dalla costa andalusa.

tività appare sempre ben distinta da quella degli agricoltori⁶. Ciò in relazione ai probabili non lievi costi di produzione del vino, connessi con le difficoltà della coltivazione, della conservazione e del trasporto del prodotto. Come è noto, per sopperire ai problemi derivanti dalla conservazione e dall'invecchiamento del vino, nel mondo greco era consuetudine aggiungere alla bevanda la resina di alcune conifere⁷. Invece, in ambiente cartaginese, i vignaioli ricorrevano ad altri additivi quali piccoli quantitativi di calce o di gesso⁸. Una curiosa notizia desunta da Strabone narra che i Greci delle isole dell'Egeo, al fine di conservarlo, usavano aggiungere al vino una piccola percentuale di acqua marina⁹. Lo stesso procedimento veniva utilizzato per ottenere una sorta di ingubbiatura giallastra sulla superficie delle anfore da trasporto del bacino centrale del Mediterraneo; ma forse, sulla base del racconto di Strabone, il risultato dell'ingubbiatura era solo secondario, mentre lo scopo era quello di rendere leggermente salato il contenitore.

A questo proposito, è comunque da ricordare il rinvenimento di un'anfora vinaria (FIG. 1) di probabile provenienza orientale¹⁰ e di for-

6. 2Re, 25, 12; 2Cronache, 26, 10.

7. PLIN., *nat.*, XIV, 124; XVI, 60.

8. PLIN., *nat.*, XIV, 120.

9. J. DESANGES, *De Soloum à Alexandrie: la côte de la Marmarique et de la Libye Maréotis vue par le géographe grec Strabon* (XVII, 1, 14), «GeorgAnt», 10-11, 2001-02, pp. 3-12.

10. Il recipiente potrebbe essere inserito nell'ambito del tipo 2 della classificazione di A. G. SAGONA, *Levantine Storage Jars of the 13th to 4th Century B.C.*, «Opu-

ma simile, ma non uguale, a quelle con spalla carenata, prodotte negli insediamenti fenici della costa andalusa nel corso dell'VIII secolo a.C.¹¹ (FIG. 2). Il contenitore in questione¹², reperito nelle acque della Sardegna sud-occidentale al largo dell'insediamento di Portoscuso¹³, era prodotto certamente in atelier figulini estranei alla Sardegna¹⁴, poiché era composto da argilla giallastra fine e depurata, quindi assai distante dagli impasti noti sia per quanto riguarda l'area sulcitana¹⁵ che quelle cartaginese¹⁶ o andalusa¹⁷. Ancora più interessante il contenuto del recipiente, costituito da resina¹⁸, che riempiva totalmente il vaso. Tuttavia, non è assolutamente possibile sostenere, come correttamente discusso dal Fanari¹⁹, che il contenuto dell'anfora fosse destinato esclusivamente alla conservazione del vino, anche perché, come detto in pre-

scula Atheniensi», 14, 1982, pp. 73-110; T. PEDRAZZI, *Le giare da conservazione e da trasporto del Levante*, Pisa 2007, pp. 468-9.

11. P. BARTOLONI, *S. Antioco. Area del Cronario (campagne di scavo 1983-86). Anfore fenicie e puniche da Sulcis*, «RStudFen», 16, 1988, pp. 91-110; ID., *Le anfore fenicie e puniche di Sardegna* (Studia Punica, 4), Roma 1988; J. RAMÓN TORRES, *Las ánforas fenicio-púnicas del Mediterráneo central y occidental* (Coll. Instrumenta, 2), Barcelona 1995, pp. 229-30, fig. 108.

12. F. FANARI, *Un'anfora contenente resina proveniente dal mare di Sulcis*, «QSACO», 10, 1993, pp. 81, 85-8; M. BOTTO, *Da Sulky a Huelva: considerazioni sui commerci fenici nel Mediterraneo antico*, «Annali di Archeologia e Storia Antica», 11-2, 2004-05, pp. 9-27.

13. Sull'insediamento fenicio di Portoscuso, si veda da ultimo P. BARTOLONI, *I Fenici e i Cartaginesi in Sardegna*, Sassari 2009, p. 81.

14. FANARI, *Un'anfora contenente resina*, cit., p. 81, tratta di: «un'anfora di terracotta [...] recuperata durante la pesca con il tramaglio», ma, come è noto, il tramaglio è una rete da posta, dunque immobile, che viene calata sul fondo; dunque, l'anfora in questione, come la maggior parte di quelle rinvenute in acque profonde, è stata verosimilmente recuperata durante un'operazione di pesca a strascico effettuata con una sciabica.

15. BARTOLONI, *S. Antioco: area del Cronario (campagne di scavo 1983-86). Anfore fenicie e puniche da Sulcis*, cit., pp. 91-110; ID., *S. Antioco. Area del Cronario (campagne di scavo 1983-86). I recipienti chiusi d'uso domestico e commerciale*, «RStudFen», 18, 1990, pp. 39-41.

16. M. VEGAS, *Phöniko-punische Keramik aus Karthago*, in *Die Deutschen Ausgrabungen in Karthago*, Mainz 1999, pp. 199-210.

17. RAMÓN TORRES, *Las ánforas fenicio-púnicas del Mediterráneo central y occidental*, cit.

18. F. BORDIGNON, M. BOTTO, M. POSITANO, G. TROISI, *Identificazione e studio di residui organici su campioni di anfore fenicie e puniche provenienti dalla Sardegna sud-occidentale*, «Mediterranea», 2, 2005, pp. 189-217.

19. FANARI, *Un'anfora contenente resina*, cit., pp. 85-6, il quale, ancorché in forma dubitativa, sembra propendere per questo utilizzo.

cedenza, in ambiente cartaginese per prevenire l'insorgere della fioretta (*Mycoderma vini*) venivano utilizzati altri prodotti²⁰.

Lo storico greco Erodoto racconta che ai suoi tempi tra la Fenicia e l'Egitto era in atto un florido commercio del vino prodotto nel Libano ed esportato verso il delta del Nilo²¹. Effettivamente, alcuni affreschi egiziani della XVIII dinastia ci suggeriscono che questo traffico avveniva almeno fin dal XIV secolo a.C. A questo proposito lo storico greco racconta un significativo episodio che illustra alcuni aspetti commerciali della sua epoca e che al contempo chiarisce alcuni particolari delle antiche tecniche di navigazione. Narra infatti lo storico greco che:

in Egitto vengono importati [...] dalla Fenicia vasi d'argilla pieni di vino durante tutto l'anno, eppure [...] non è possibile vedere un vaso da vino [...] vuoto. E allora [...] come vengono consumati? [...] Ogni capo di distretto, riuniti tutti i vasi della sua città, ha il dovere di portarli a Menfi, e quelli di Menfi devono portarli pieni d'acqua a queste regioni prive d'acqua della Siria. In tal modo i vasi che arrivano [...] vengono vuotati in Egitto, vengono portati in Siria²².

Questo breve brano, apparentemente privo di notizie di un qualche rilievo, nasconde invece alcune annotazioni di grande interesse. Dapprima, lo storico pone l'accento su un traffico navale intenso e costante tra le città della costa della Fenicia e i porti del delta del Nilo. In questo traffico, un segmento notevole del commercio l'aveva il vino, che veniva trasportato in anfore, come ci è stato recentemente suggerito anche dal ritrovamento di due relitti fenici dell'VIII secolo a.C., carichi di anfore vinarie, rinvenuti al largo della costa palestinese, dunque naufragati lungo la rotta succitata²³. Inoltre, ci rivela che nel VI e V secolo a.C. la regione di Menfi, ubicata lungo il corso del Nilo, alla base del delta, aveva il controllo commerciale di tutte le merci che giungevano nei porti della costa. Infine, che le navi fenicie, al fine di conservare lo stesso assetto di navigazione, viaggiavano in zavorra, cioè con lo stesso carico del viaggio di andata. A tale scopo, le anfore venivano scaricate,

20. PLIN., *nat.*, XXXVI, 166.

21. HDT., III, 6, 1.

22. HDT., III, 6, 2. Traduzione di A. Izzo D'Accinni.

23. R. D. BALLARD, L. E. STAGER, D. MASTER, D. YOERGER, D. MINDELL, L. L. WHITCOMB, H. SINGH, D. PIECHOTA, *Iron Age Shipwrecks in Deep Water off Ashkelon, Israel*, «AJA», 106, 2, 2002, pp. 151-68.

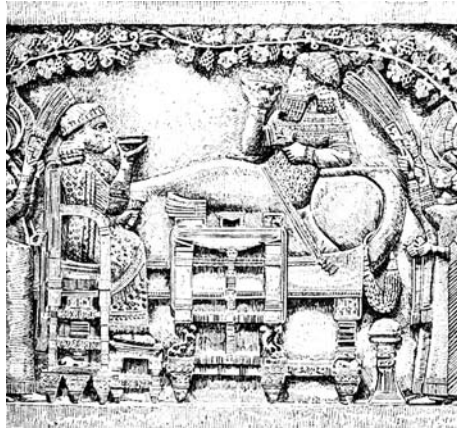


Fig. 3: Particolare di un rilievo in alabastro proveniente dal Palazzo di Assurbanipal a Niniveh. British Museum, Londra.

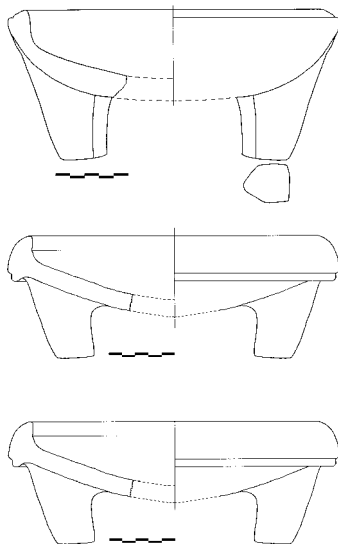
vuotate del vino, riempite con acqua e ricaricate. Ciò aveva luogo solo in relazione alle esigenze della navigazione e non per la presunta siccità dei centri abitati della costa del Levante, invece notoriamente ricca di corsi d'acqua perenni, siccità che con ogni evidenza viene chiamata in causa da Erodoto solo per necessità eziologiche.

Come detto, anche nel mondo mesopotamico il consumo del vino aveva un carattere sacro; ciò era soprattutto appannaggio regale, come ci viene suggerito da un ben noto rilievo nel quale appare Assurbanipal disteso su un letto sotto un pergolato, mentre, assieme alla regina, seduta di fronte a lui, beve vino da una coppa baccellata, nel giardino del suo palazzo di Ninive²⁴. Accanto al letto è raffigurato un tavolino su cui è appoggiato un tripode²⁵, recipiente nel quale era consuetudine sminuzzare le essenze aromatiche che di norma venivano aggiunte al vino. Anche recentemente, nel settore dell'abitato di Sulky relativo all'VIII secolo a.C.²⁶, sono stati rinvenuti numerosissimi frammenti di tripodi. Alcuni di questi, di tipo "si-

24. Londra, British Museum, ME 124920.

25. M. BOTTO, *Tripodi siriani e tripodi fenici dal "Latium Vetus" e dall'Etruria meridionale*, in *La ceramica fenicia di Sardegna. Dati, problematiche, confronti, Atti del Primo Congresso internazionale sulcitano (Sant'Antioco, 19-21 settembre 1997)*, a cura di P. BARTOLONI, L. CAMPANELLA, (= Collezione di Studi Fenici, 40), Roma 2000, pp. 67-8.

26. P. BARTOLONI, *Le indagini archeologiche nel Sulcis-Iglesiente*, «RStudFen»,



Figg. 4-5: Tripodi di tipo "siriano" (disegni di P. Bartoloni).

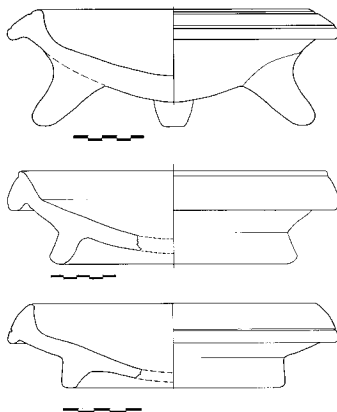
riano" (FIGG. 4-5), risultano identici a quello raffigurato sul rilievo mesopotamico, altri sono di tipo fenicio (FIG. 6), altri ancora, assai più rari, sono veri e propri mortai con piede circolare (FIGG. 7-8). L'unico confronto reperito è relativo a un recipiente rinvenuto nel relitto del Bajo de la Campana, naufragato tra la fine del VII e gli inizi del VI secolo a.C., che, in relazione ad altri oggetti facenti parte del carico, potrebbe essere di origine sulcitana²⁷. Questi recipienti, utilizzati, come detto, per la triturazione delle erbe e, comunque, degli additivi da unire al vino, erano parte integrante del servito del bere²⁸, come illustrato tra l'altro dalla ben nota tomba 15 della necropoli di Castel di Decima²⁹, e documentano in modo inoppugna-

33, 2005, pp. 11-2, fig. 3; ID., *Nuovi dati sulla cronologia di Sulky*, in *Studi in onore di Maria Giulia Amadasi* (= «Quaderni Vicino Oriente», 4, 2009, pp. 7-18).

27. A. MEDEROS MARTÍN, L. A. RUIZ CABRERO, *El pecio fenicio del bajo de la campana (Murcia, España) y el comercio del marfil norteafricano*, «Zephyrus», 57, 2004, p. 268, fig. 5; M. GUIRGUIS, *Il repertorio ceramico fenicio della Sardegna: differenziazioni regionali e specificità evolutive*, «Quaderni di Archeologia fenicio-punica», 5, 2010, pp. 165-6.

28. БОГТО, *Tripodi siriani e tripodi fenici dal "Latium Vetus" e dall'Etruria meridionale*, cit., pp. 63-98.

29. F. ZEVÌ, *Castel di Decima (Roma). La necropoli arcaica*, «NSc», 1975, pp. 252, 274-5.



Figg. 6-8: Tripodi e mortai di tipo “fenicio” (disegni di P. Bartoloni).

bile un consistente consumo di questa bevanda in molti altri centri fenici di Sardegna, tra i quali Bitia e Nora, Othoca e Tharros³⁰.

Sarà anche importante ricordare come la coltura della vite, al di fuori della produzione vinicola, fosse strettamente connessa con la navigazione poiché l'uva passita, assieme ai fichi secchi e alle olive in salamoia, costituiva la dieta fondamentale dell'antica marineria. La caratteristica specifica di questi alimenti era quella di cibo a lunga conservazione³¹. Si ricordi a questo proposito che sia Beritus³², al centro della costa della Fenicia, sia Cossyra³³, la fenicia *Inarim* di fronte al Capo Bon e a Kerkouane³⁴, erano alcuni tra i centri conosciuti nell'antichità per la produzione di tale tipo di cibo.

I navigatori filistei e ciprioti, dei quali rimangono tracce e testi-

30. R. ZUCCA, *L'insediamento fenicio di Othoca*, in P. BERNARDINI, R. D'ORIANO, P. G. SPANU (a cura di), *Phoinikes B Shrdn. I Fenici in Sardegna: nuove acquisizioni*, Oristano 1997, pp. 91-4; Id., *La necropoli settentrionale di Tharros*, ivi, pp. 95-8; L. CAMPANELLA, *La ceramica da preparazione fenicia e punica*, in *Nora. Il foro romano*, II, 1, I materiali preromani, Padova 2009, pp. 286-92.

31. P. BARTOLONI, *L'uomo e il mare*, in J. Á. ZAMORA (ed.), *El Hombre fenicio. Estudios y materiales*, Roma 2003, pp. 161-9.

32. PLIN., *nat.*, XV, 66.

33. R. ZUCCA, *Lo spazio marittimo del Mediterraneo occidentale in età romana: geografia storica ed economia*, «Diritto e Storia», 2, 2003, pp. 3-4.

34. S. AOUNALLAH, *Le Cap Bon, jardin de Carthage*, Bordeaux 2001, pp. 260, 322.

monianze in non pochi insediamenti nuragici, toccarono l'Occidente mediterraneo e quindi la Penisola iberica e la Sardegna fin dal XII secolo a.C., importando nell'isola lingotti di rame³⁵ e recando nuove tecnologie, tra le quali l'uso del ferro, e probabilmente impiantando i primi vigneti³⁶. L'uso del vino entrò nel mondo nuragico assieme alle "Fiasche del pellegrino", caratteristici recipienti di origine filistea e fenicia³⁷ (FIG. 9), ampiamente e per lungo tempo imitati in ambiente sardo³⁸ (FIG. 10). Questa usanza è testimoniata anche attraverso un ben noto bronzetto nuragico rinvenuto in un tempio a pozzo dell'area di Matzanni. Si tratta di una statuetta di offerente – nota con il nome di "Barbetta" – con un copricapo cilindrico, che per l'appunto reca sotto il braccio sinistro una fiasca³⁹.

Invece, il recipiente che costituì il simbolo della produzione, del consumo e del commercio del vino della Sardegna nuragica è rappresentato dalla brocca askoide, nota anche con il nome convenzionale di "Schnabelkane" (FIG. 11). Nel Museo Nazionale G.

35. P. BARTOLONI, *Miniere e metalli nella Sardegna fenicia e punica*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», 7, 2009, pp. 11-8: per una storia dello sfruttamento dei metalli nell'isola, nella quale tuttavia non sono menzionati né il rame né lo stagno, E. ACQUARO, *Miniere e metallurgia nella Sardegna fenicia e punica*, in *Actas del I coloquio del CEFYP, Intercambio y Comercio Preclásico en el Mediterráneo (Madrid, 9-12 de noviembre 1998)*, Madrid 2000, pp. 93-101.

36. P. RUGGERI, *Alle origini della viticoltura in Sardegna*, in *Thyrsos. Il vino e la vite nella Sardegna antica*, Oristano 1999, pp. 12-4; EAD., *La viticoltura nella Sardegna antica*, in *Storia della vite e del vino in Sardegna*, Bari 1999, pp. 10-26; G. UGAS, *Torchio nuragico per il vino dall'edificio-laboratorio n. 46 di Monte Zara in Monastir*, in *Architettura arte e artigianato nel Mediterraneo dalla Preistoria all'Alto Medioevo*, Oristano 2001, pp. 77-97; L. CAMPANELLA, *Il cibo nel mondo fenicio e punico d'Occidente*, Roma 2007, pp. 40-5, 87-9.

37. F. VENTURI, *Una fiasca del pellegrino da Tell Afis: l'evoluzione dei "pilgrim flasks" cananaici nel passaggio tra Bronzo Tardo e Ferro I*, «Vicino Oriente», 10, 1996, pp. 147-61; P. BARTOLONI, *Rotte e traffici nella Sardegna del tardo Bronzo e del primo Ferro*, in *Il Mediterraneo di Heracles. Atti del Convegno di Studi (Sassari, 26 marzo-Oristano, 27-28 marzo 2004)*, Roma 2005, pp. 35-43.

38. G. UGAS, R. ZUCCA, *Il commercio arcaico in Sardegna*, Cagliari 1984, p. 21, tav. XIV, 4; R. ZUCCA, *Neapolis e il suo territorio*, Oristano 1987, pp. 47, 50; F. LO SCHIAVO, *Una «fiasca del pellegrino» miniaturistica in bronzo: alle soglie della classicità. Il Mediterraneo tra tradizione e innovazione. Studi in onore di Sabatino Moscati*, Pisa-Roma 1996, p. 847; EAD., *Forme di contenitori di bronzo e di ceramica: documenti ed ipotesi*, in BARTOLONI, CAMPANELLA (a cura di), *La ceramica fenicia di Sardegna. Dati, problematiche, confronti*, cit., pp. 212-6.

39. G. LILLIU, *Sculture della Sardegna nuragica*, Cagliari 1966, n. 61.

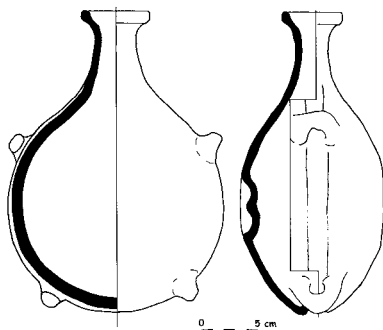


Fig. 9: Recipienti detti “Fiasche del pellegrino” (disegno di P. Bartoloni).

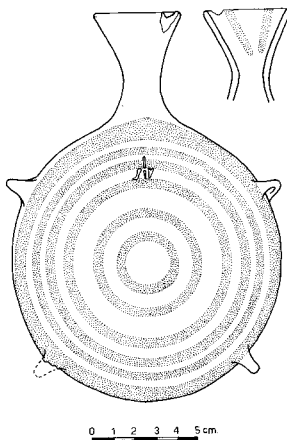


Fig. 10: Imitazione sarda delle “Fiasche del pellegrino” (disegno di P. Bartoloni).

A. Sanna di Sassari è conservato un bronzetto nuragico, purtroppo di provenienza ignota. Il bronzetto, noto come “Aristeo”⁴⁰, dal nome del dio che portò l’agricoltura in Sardegna⁴¹, raffigura un offerente e reca appesi alle spalle ben tre recipienti molto simili a

40. F. LO SCHIAVO, *Bronzi e bronzetti del Museo “G. A. Sanna” di Sassari*, Piedimonte Matese 2000, pp. 104-5.

41. *De mirabilibus auscultationibus*, 100.

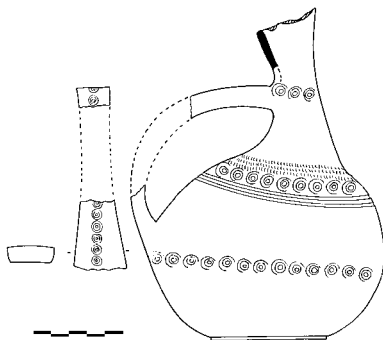


Fig. 11: Brocca askoide (disegno di P. Bartoloni).

brocche askoidi⁴². Un bronzetto rinvenuto nel tempio dell'abitato di Monte Sirai mostra un personaggio seduto che impugna una brocca askoide e versa del liquido in una ciotola⁴³. Per di più questo bronzetto è stato trovato in connessione con un'altra figurina dello stesso tipo che sta suonando una lira⁴⁴, portando a supporre che le due statuette facessero parte di un gruppo volto alla celebrazione del banchetto nel suo aspetto sacro.

Le analisi chimiche effettuate all'interno di questi vasi⁴⁵ hanno dimostrato in modo inequivocabile che tali recipienti avevano contenuto solamente vino. Questi vasi del tutto particolari sono venuti alla luce, assieme ad altri tipi di recipienti di fabbrica nuragica, in numerosi insediamenti disseminati lungo tutta la rotta che da Oriente procedeva verso Occidente. In particolare si possono ricordare, nell'isola di Creta, i siti di Tekké e di Kommos; in Sicilia, l'i-

42. F. NICOSIA, *La Sardegna nel mondo classico*, in *Ichnussa. La Sardegna dalle origini all'età classica*, Milano 1981, p. 426, fig. 441; UGAS, *Torchio nuragico per il vino*, cit., p. 89; BERNARDINI, *Bere vino in Sardegna: il vino dei Fenici, il vino dei Greci*, cit., pp. 1-15.

43. F. BARRECA, *L'acropoli*, in *Monte Sirai-II* (= Studi Semitici, 14), Roma 1965, p. 53, tavv. XXVI-XXVII; S. MOSCATI, *Artigianato a Monte Sirai* (= Studia Punica, 10), pp. 51-2, tav. X, a.

44. G. GARBINI, *Documenti artistici a Monte Sirai*, in *Monte Sirai - III* (= Studi Semitici, 20), Roma 1966, pp. 113-5, tav. XXXVIII; MOSCATI, *Artigianato a Monte Sirai*, cit., pp. 52-3, tav. X, b.

45. M. SANGES, *Brindisi nuragici nell'Isola del vino*, «Quaderni Darwin», 3, 2007, p. 76.

sola di Lipari, Cannitello presso Agrigento, e l'isola di Mozia⁴⁶; nel Nord Africa, Cartagine e Utica; nella Penisola iberica, El Carambolo, Malaga, Cadice e Huelva⁴⁷. Tuttavia è ormai chiaro che, con la progressiva consapevolezza acquisita dai ricercatori nel corso del tempo, l'elenco è destinato ad ampliarsi in modo esponenziale. Inoltre, recipienti di questo tipo sono stati rinvenuti in numero considerevole nelle necropoli delle città dell'Etruria mineraria. Tra IX e VIII secolo a.C., l'esportazione di questo tipo di recipiente verso l'Etruria fu tanto frequente da diventare il simbolo stesso del vino, e il vaso fu imitato anche localmente⁴⁸.

In parallelo alla diffusione del vino, ciò che risulta particolarmente significativo è il notevole ruolo che le popolazioni nuragiche stavano assumendo nelle relazioni commerciali del Mediterraneo centro-occidentale tra il XII e l'VIII secolo a.C. È indubbio che tale ruolo emerge dalla constatazione che la ceramica di produzione sarda nel periodo indicato ebbe una diffusione che attualmente possiamo giudicare arealmente e numericamente assai ampia, e che il numero delle testimonianze si è accresciuto in progressione geometrica nel corso di questi ultimi anni, via via che tale tipo di ceramica è stato identificato. Le ultime testimonianze in ordine di tempo riguardano il sito di Rebanadilla, presso Malaga, databile nei primi anni dell'VIII secolo a.C., nel quale, accanto a una necropoli fenicia simile a quella messa in luce a San Giorgio di Porto-

46. Oltre alla brocca askoide identificata negli anni scorsi, occorre segnalare il recipiente analogo rinvenuto nella fondazione del santuario meridionale dell'isola, la cui cronologia è racchiusa tra il 770 e il 750 a.C.: cfr. L. NIGRO, *Alle origini di Mozia: stratigrafia e ceramica del tempio del kothon dall'VIII al VI secolo a.C.*, in *Mozia - XIII* (= «Quaderni di Archeologia Fenicio-Punica», 5), Roma 2010, pp. 12-3; a questi recipienti occorre accostare le tre piccole lucerne a cucchiaio, coeve e sempre di matrice sarda, che sono state rinvenute presso la necropoli arcaica di Mozia: P. BARTOLONI, *Nuove testimonianze sui commerci sulcitani*, in *Mozia-XI* (= «Quaderni di Archeologia Fenicio-Punica», 2) Roma 2005, p. 570.

47. BARTOLONI, *I Fenici e i Cartaginesi in Sardegna*, cit., pp. 37-8; R. ZUCCA, *La Sardegna nuragica nel Mediterraneo tra la fine dell'età del Bronzo e gli inizi del Ferro*, in *I Nuragici i Fenici e gli Altri, Atti del Convegno internazionale (Villanovafornu, 14-15 dicembre 2007)*, (cds).

48. F. DELPINO, *Brocchette a collo obliquo dall'area etrusca*, in *Etruria e Sardegna centro-settentrionale tra l'età del Bronzo Finale e l'Arcaismo, Atti del XXI Convegno di Studi etruschi ed italici (Sassari-Alghero-Oristano-Terralba, 13-17 ottobre 1998)*, Pisa-Roma 2003, pp. 363-86; M. CYGIELMAN, L. PAGNINI, *Presenze sarde a Vetulonia: alcune considerazioni*, *ivi*, pp. 390-409.

scuso⁴⁹, sono stati rinvenuti alcuni vasi cosiddetti “bolli-latte” e numerosi frammenti di altri recipienti di produzione nuragica⁵⁰.

Per quanto riguarda le prime testimonianze della coltura della vite in ambiente nuragico⁵¹, è dal nuraghe Genna Maria di Villanovaforru che provengono semi di vinacciolo databili tra il IX e l'VIII secolo a.C.⁵². Ultimi in ordine di tempo sono i rinvenimenti effettuati nell'insediamento di Sa Osa⁵³, che forniscono nuove e fondamentali informazioni sulla produzione viti-vinicola in età nuragica. Ma, secondo recenti ipotesi, la coltura della vite può essere stata introdotta in Sardegna fin dal XIII secolo a.C., forse dai navigatori micenei⁵⁴. Tuttavia, come detto più sopra, data la presenza anche simbolica delle “Fiasche del Pellegrino”, la coltura della vite sembra strettamente legata alla presenza di elementi provenienti dalla Palestina⁵⁵. Tracce più recenti, da attribuire al mondo fenicio, sono state rinvenute a Monte Sirai: su una spiana per la confezione di focacce sono rimaste impresse le sagome di alcuni vinaccioli. Ed è proprio dalla necropoli di Monte Sirai che giungono le notizie più recenti sulla coltura della vite e sulla produzione e sul consumo del vino in Sardegna. Infatti, Michele Guirguis, durante l'esplorazione della necropoli relativa al periodo tra la fine del VI e i primi decenni del V secolo a.C., ha messo in luce alcune tombe che ospitavano i resti scheletrici di alcune donne. Il dato di notevole interesse è costituito dalla constatazione che all'interno della sepoltura, sia accan-

49. P. BERNARDINI, *I Fenici nel Sulcis: la necropoli di San Giorgio di Portoscuso e l'insediamento del cronicario di Sant'Antioco*, in BARTOLONI, CAMPANELLA (a cura di), *La ceramica fenicia di Sardegna*, cit., pp. 29-37.

50. A. ARANCIBIA, V. M. SÁNCHEZ-MORENO, L. GALINDO SAN JOSÉ, M. JUZGADO, N. DUMAS PENUELAS, M. R. DUMAS PENUELAS, *Génesis y consolidación del asentamiento fenicio de la Bahía de Málaga*, in *Actes du VII Congrès international des études phéniciennes et puniques (Hammamet, 10-14 novembre 2009)*, Tunis (cds).

51. UGAS, *Torchio nuragico per il vino*, cit., pp. 91-2.

52. P. BARTOLONI, *Tracce di coltura della vite nella Sardegna fenicia*, in *Stato economia lavoro nel Vicino Oriente antico*, Milano 1988, p. 411.

53. A. USAI, *L'insediamento prenuragico e nuragico di Sa Osa-Cabras (OR). Topografia e considerazioni generali*, in A. MASTINO, P. G. SPANU, A. USAI, R. ZUCCA (a cura di), *Tbarros Felix IV*, Roma 2011, p. 165; G. LOVICU, M. LABRA, F. DE MATTIA, M. FARCI, G. BACCHETTA, G. VENORA, M. ORRÙ, *Prime osservazioni sui vinaccioli rinvenuti negli scavi di Sa Osa*, ivi, pp. 247-52.

54. UGAS, *Torchio nuragico per il vino*, cit., p. 89.

55. LO SCHIAVO, *Forme di contenitori di bronzo e di ceramica: documenti ed ipotesi*, cit., pp. 207-23.

to al cranio, secondo un rito vicino-orientale in auge fin dal Tardo Bronzo⁵⁶, che accanto ad altre parti del corpo, soprattutto presso le mani o i piedi, erano presenti alcune coppe, le quali, a seconda del periodo di appartenenza, erano di matrice o di imitazione ionica o attica⁵⁷. Dunque, la presenza di questi recipienti ci induce a ritenere che, al pari di quelle etrusche⁵⁸ – anche se nel caso specifico vi può essere stata una comparazione con le più morigerate matrone romane – le donne fenicie potessero bere il vino e che per di più fossero ammesse al banchetto⁵⁹ e al rituale del *marzeah*⁶⁰, in uso nel Vicino Oriente fin dal III millennio a.C.⁶¹.

Le ricerche effettuate negli anni scorsi nel villaggio nuragico di Sant'Imbenia, presso Porto Conte, hanno permesso di individuare un particolare tipo di anfora di evidente ispirazione orientale che, tuttavia, sembrava non avere riscontro nel repertorio noto⁶². L'anfora, dotata di un orlo estroflesso impostato su un breve collo subcilindrico o tronco-conico e con il corpo cordiforme, non era realizzata con il tornio, secondo il procedimento dei vasai fenici, bensì eseguita a mano, con la tecnica dell'impasto utilizzata dagli artigiani sardi. Come già accennato, anfore di questo tipo erano state già rinvenute in tutta l'area tirrenica, a Cartagine e nella parte meridionale della Penisola iberica⁶³.

56. P. BARTOLONI, *Il Museo Archeologico Comunale "F. Barreca" di Sant'Antioco* (= Guide e Itinerari, 40), Sassari 2007, pp. 80-1.

57. M. GUIRGUIS, *Contesti funerari con ceramica ionica e attica da Monte Sirai (campagne di scavo 2005-2008)*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», 5, 2007, pp. 121-32.

58. A. RALLO (a cura di), *Le donne in Etruria*, Roma 1989.

59. A. RATHJE, *Il banchetto presso i Fenici*, in *Atti del II Congresso Internazionale di Studi fenici e punic* (Roma, 9-14 novembre 1987) (= CSF, 30), Roma 1991, pp. 1165-8, da cui si evince che le donne partecipavano al banchetto in posizione seduta, mentre gli uomini erano sdraiati.

60. BARTOLONI, *I Fenici e i Cartaginesi in Sardegna*, cit., pp. 219-21.

61. Y. AHARONI, *Investigations at Lachish: The Sanctuary and the Residency* (= Lachish, 5), Tel Aviv 1975, pp. 26-32; BERNARDINI, *Bere vino in Sardegna: il vino dei Fenici, il vino dei Greci*, cit., p. 10; ZAMORA, *La vid y el vino en Ugarit*, cit., pp. 110-1.

62. I. OGGIANO, *La ceramica fenicia di Sant'Imbenia (Alghero-ss)*, in BARTOLONI, CAMPANELLA (a cura di), *La ceramica fenicia di Sardegna*, cit., pp. 235-58, figg. 4, 2-4, 5, 1-5.

63. R. F. DOCTER, *Archaische Amphoren aus Karthago und Toscanos*, Amsterdam 1997, pp. 192-215.

Dalle recenti indagini, effettuate a Cartagine da Roald Docter nell'area dell'abitato fenicio della fase più antica⁶⁴, relativa al periodo tra il 760 e il 730 a.C., accanto ai numerosi resti di anfore di origine locale sono stati rinvenuti molti frammenti di contenitori da trasporto prodotti in altre regioni del Mediterraneo, come di norma si può riscontrare in altri siti coevi. L'eccezionalità della scoperta risiede nella constatazione che il numero maggiore di testimonianze, pari al 35% dei frammenti, riguarda le anfore di impasto del tipo succitato, rinvenuto tra l'altro nell'insediamento nuragico di Sant'Imbenia. Che i frammenti di anfore siano di produzione nuragica lo suggeriscono in modo inequivocabile gli impasti argillosi di questi recipienti, che risultano del tutto analoghi a quelli di altre forme realizzate certamente nell'isola. Se è pur vero che la scoperta del recipiente non è recentissima, oggi, alla luce di nuove risultanze, diviene molto importante per i risvolti storici che implica. Infatti, in tempi più prossimi a noi, a confermare la diffusione del tipo, testimonianze relative a questo tipo di anfora sono state rinvenute da Antonio Sanciu in numerose località della costa orientale della Sardegna, tra le quali Posada e Siniscola; mentre un'anfora integra (FIG. 12) è stata recuperata nel braccio di mare dell'Ogliastra compreso tra queste stesse località⁶⁵. Alcuni ritrovamenti effettuati in non pochi siti della Sardegna nel corso dell'ultimo decennio completano il quadro della diffusione quasi capillare del recipiente nell'isola in insediamenti attivi tra VIII e VII secolo a.C. Si ricordano tra l'altro gli insediamenti di Su Cungiau 'e Funtà, di San Vero Milis, di Carloforte, dell'area urbana di Sulky, del nuraghe Sirai e recentemente dell'area meridionale di Castello, a Cagliari⁶⁶. Occorre soffermarsi sul fatto che nei repertori della ce-

64. R. F. DOCTER, *Published Settlement Contexts of Punic Carthage*, in *Carthage Studies*, 1, Gand 2007, pp. 42-3; R. DOCTER, B. BECHTOLD, *Transport amphorae from Carthage: an overview*, in *The Phoenician Ceramic Repertoire between the Levant and the West, 9th-6th century BC*, Roma 26 febbraio 2010 (= VIII Giornata romana di studi moziesi «Antonia Ciasca»), Roma 2011.

65. A. SANCIU, *Fenici lungo la costa orientale sarda. Nuove acquisizioni*, in «Fasti Online Documents & Research», 174, 2010, p. 4, fig. 5; sulle recenti scoperte nell'area, Id., *Nuove testimonianze d'età punica da Posada e dalla Sardegna centro-orientale*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», IX, (cds.); D'ORIANO, *Il vino dei Fenici, dei Cartaginesi e degli altri*, cit., p. 22.

66. S. SEBIS, *I materiali ceramici del villaggio nuragico di Su Cungiau 'e Funtà (Nuraxinieddu-OR) nel quadro dei rapporti fra popolazioni nuragiche e fenicie*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», 5, 2007, pp. 74, 78, fig. 23; A. STIGLITZ, *Fenici e*

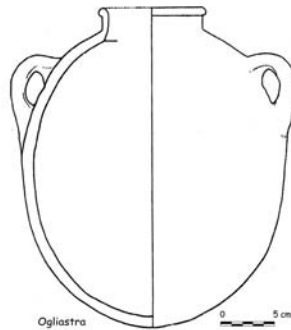


Fig. 12: Anfora nuragica (disegno di A. Sanciu).

ramica nuragica⁶⁷ non risulta traccia di questo tipo di recipienti, la cui vita, date le circostanze, deve essere stata abbastanza breve e, come dimostrato dalle attestazioni, racchiusa tra il 760 a.C. e la fine del secolo.

L'anfora rinvenuta nel mare dell'Ogliastra era probabilmente parte del carico di una nave naufragata nel tentativo di raggiungere un porto della Sardegna, poiché conteneva residui di ossido di rame⁶⁸, al pari dei contenitori simili rinvenuti nel villaggio nuragico di Sant'Imbenia⁶⁹. Tuttavia, appunto in relazione al tipo di carico, siamo probabilmente di fronte a una curiosa e fortuita coincidenza e a un utilizzo secondario del recipiente, stante anche l'oggettiva carenza di

nuragici nell'entroterra tharrensse, ivi, p. 90, fig. 7, c-d-e; R. ZUCCA, *Insulae Sardiniae et Corsicae. Le isole minori della Sardegna e della Corsica nell'antichità*, Roma 2003, pp. 282, 285; P. BERNARDINI, R. ZUCCA, *Indigeni e Fenici nelle isole di San Vittorio e Mal di Ventre (Sardegna occidentale)*, in A. MASTINO, P. G. SPANU, R. ZUCCA (a cura di), *Naves plenis velis euntes (Tharros Felix, III)*, Roma 2009, p. 199; BARTOLONI, S. *Antioco. Area del Cronicario (campagne di scavo 1983-86). Anfore fenicie e puniche da Sulcis*, cit., pp. 93-4, fig. 4, c-f; C. PERRA, *Una fortezza fenicia presso il Nuraghe Sirai di Carbonia. Gli scavi 1999-2004*, «RStudFen», 33, 2005, pp. 191-2, fig. 11, b; ZUCCA, *La Sardegna nuragica nel Mediterraneo*, cit.

67. F. CAMPUS, V. LEONELLI, *La tipologia della ceramica nuragica. Il materiale edito*, Viterbo 2000.

68. SANCIU, *Fenici lungo la costa orientale sarda*, cit., pp. 4-5, fig. 6.

69. S. BAFICO, I. OGGIANO, D. RIDGWAY, G. GARBINI, *Fenici e indigeni a Sant'Imbenia (Alghero)*, in BERNARDINI, D'ORIANO, SPANU (a cura di), *Phoinikes B Shrdn. I Fenici in Sardegna*, cit., pp. 45-9; OGGIANO, *La ceramica fenicia di Sant'Imbenia (Alghero-ss)*, cit., pp. 235-58, figg. 3, 1; 4, 1; LO SCHIAVO, *Bronzi e bronzetti del Museo "G. A. Sanna" di Sassari*, cit., pp. 166-9.

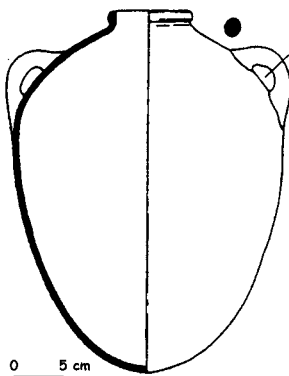


Fig. 13: Anfora fenicia da Cartagine (disegno di P. Bartoloni).

questo metallo nell'isola⁷⁰ e la conseguente impossibilità di esportare verso il mercato cartaginese considerevoli quantitativi di rame. Infatti, vale la pena ricordare che, mentre nel Vicino Oriente e, quindi, a Cartagine il metallo di riferimento era l'argento, in Sardegna, invece, il metallo di riferimento era costituito dal rame⁷¹, come traspare dalla monetazione cartaginese, che era l'unica esclusivamente di rame in tutti i territori sottoposti alla metropoli africana.

Ciò che desta un ulteriore interesse è la forma dell'anfora, forse di origine cartaginese⁷² (FIG. 13), ma, visto il successo locale, prodotta anche in Sardegna, che si richiama a una tipologia ben nota nell'isola, adibita al trasporto di liquidi, soprattutto vino, e quindi già documentata come utilizzo secondario nel *tofet* di Sulky⁷³ (FIG. 14) e nella necropoli di San Giorgio⁷⁴ (FIG. 15), attestando in entrambi i casi la stretta connessione del vino con le pratiche funerarie.

70. BARTOLONI, *I Fenici e i Cartaginesi in Sardegna*, cit., pp. 186-7; ID., *Miniere e metalli nella Sardegna fenicia e punica*, cit., pp. 16-7.

71. BARTOLONI, *I Fenici e i Cartaginesi in Sardegna*, cit., pp. 225-6; ID., *Miniere e metalli nella Sardegna fenicia e punica*, cit.

72. J. RAMÓN, *Comercio y presencia cartaginesa en el extremo occidente y atlántico antes de les guerras púnicas*, in *Economía y finanzas en el mundo fenicio-púnico de Occidente* (= XX Jornadas de Arqueología fenicio-púnica, Eivissa, 2005), Eivissa 2006, p. 100, fig. 5, sc/p-24.

73. BARTOLONI, *I Fenici e i Cartaginesi in Sardegna*, cit., pp. 78-81; ID., *Un'anfora commerciale fenicia dal "tofet" di Sulky e il rituale funebre fenicio e punico. Studi in memoria di Giovanni Tore*, Cagliari (cds.).

74. BARTOLONI, *I Fenici e i Cartaginesi in Sardegna*, cit., pp. 78-81, fig. 54.

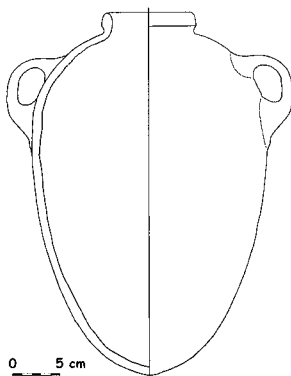


Fig. 14: Anfora fenicia da Sulky (disegno di P. Bartoloni).

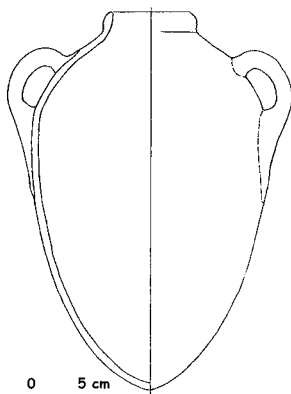


Fig. 15: Anfora fenicia da San Giorgio (disegno di P. Bartoloni).

Pertanto, i risultati delle indagini condotte a Cartagine ci confermano indirettamente una serie di ipotesi formulate in precedenza sull'introduzione della coltura della vite e sulla produzione del vino in Sardegna. Innanzi tutto, la presenza di contenitori fittili da trasporto di forma orientale ma di produzione nuragica ci suggerisce una precoce consuetudine del mondo locale con i "grandi" contenitori e con il loro trasporto. Questa consuetudine deve necessariamente coincidere con l'inizio della colonizzazione fenicia della Sardegna, poiché, come accennato, nel repertorio delle forme ceramiche del mondo nuragico non è mai segnalato un recipiente di tipo-

logia simile. Questo, pur con caratteristiche tipicamente nuragiche, quali le anse con l'attacco inferiore ampio e orizzontale, tradisce un'impalcatura latamente levantina⁷⁵. Ma, vista la precocità di queste realizzazioni, il mondo nuragico deve aver recepito la coltura della vite e i processi della vinificazione in età precedente, in connessione con l'arrivo dalle coste del Levante dei navigatori filistei. Del resto, è noto che già in precedenza o in età contemporanea i centri nuragici esportavano la bevanda inebriante, come suggerito dalla presenza fin dal IX secolo a.C. delle brocche askoidi non solo all'interno degli ipogei etruschi⁷⁶, ma anche, con ormai numerose e sempre più frequenti attestazioni, lungo la rotta tra Creta e Cadice⁷⁷. Quindi, attorno alla metà dell'VIII secolo a.C., in Sardegna, ad opera sia delle popolazioni autoctone, sia di quelle fenicie giunte più recentemente, nei reciproci territori vi era una considerevole produzione vinaria, ampiamente apprezzata e oggetto di notevole esportazione.

Per quanto riguarda l'ambiente nuragico, nella seconda metà del secolo il fenomeno tende a ridimensionarsi, per poi scomparire del tutto già con l'inizio del secolo successivo, quando, la sparizione di questo tipo di contenitori, i centri fenici dell'isola di fatto sembrano ormai monopolizzare, se non la produzione, almeno il trasporto del vino. Ciò che rende ulteriormente importante la scoperta di queste anfore di produzione nuragica è che tali recipienti sono dotati di un fondo convesso e, come tali, erano adibiti esclusivamente al trasporto navale. Ne consegue che non solo vi era una coltivazione della vigna e una produzione del vino strettamente legate all'ambiente nuragico, ma che, a prescindere dalla nazionalità del vettore, lo stesso ambiente era in grado di gestire il trasporto navale dei suoi prodotti.

Testimonianze indirette della produzione, del commercio e del consumo del vino in ambito fenicio sono il considerevole numero di anfore vinarie e di tripodi rinvenuti nell'area dell'abitato sulcitano negli strati relativi all'VIII secolo a.C.⁷⁸. Sempre nell'VIII secolo a.C.

75. M. BOTTO, A. DERIU, D. NEGRI, M. ODDONE, R. SEGNAN, G. TROJSI, *Caratterizzazione di anfore fenicie e puniche mediante analisi archeometriche*, «Mediterranea», 2, 2005, pp. 67-9; T. PEDRAZZI, *Le giare da conservazione e trasporto del Levante*, Pisa 2007.

76. DELPINO, *Brocchette a collo obliquo dall'area etrusca*, cit., pp. 363-86.

77. BARTOLONI, *Nuove testimonianze sui commerci sulcitani*, cit., pp. 557-78.

78. BARTOLONI, *S. Antioco. Area del Cronario (campagne di scavo 1983-86. Anfore*

e fino alla metà del secolo successivo, il commercio del vino fenicio di Sardegna verso la Penisola italiana e verso Cartagine sembra essere stato fiorente. Ciò a giudicare dalle anfore vinarie, soprattutto di fabbrica sulcitana, talvolta accompagnate dai tripodi, rinvenute in molte località della costa tirrenica e della *chora* cartaginese, principalmente dell'Etruria e del *Latium Vetus*, come nel caso della già citata tomba 15 della necropoli di Castel di Decima⁷⁹.

Il valore sacro del vino e la persistenza del cerimoniale del *marzeah*⁸⁰ ci vengono confermati dalla presenza di coppe, tra le quali non poche anche di produzione greca, negli abitati o all'interno delle tombe, il cui uso persiste tra l'VIII e i primi decenni del V secolo a.C.⁸¹. Come appare in modo manifesto, nel mondo fenicio e punico il vino aveva un ruolo fondamentale nel rituale funebre. In tutte le necropoli era costantemente presente il corredo rituale che in tutti i casi, sia in modo concreto che simbolico, accompagnava il defunto. È noto che questo specifico corredo era formato da due brocche, una delle quali era particolarmente adibita a contenere il vino destinato alla libagione in onore del defunto⁸².

L'allusione alla presenza della bevanda inebriante e al suo consumo è costantemente testimoniata a iniziare dalle sepolture più antiche, sia nelle necropoli che nei *tofet*. Infatti, fin dai primi decenni dell'VIII secolo a.C. nell'area sacra di Sulky sono attestati alcuni crateri⁸³ di produzione fenicia orientale, probabilmente tiria, contenenti le ossa combuste dei bambini sepolti, e un'anfora vina-

fenicie e puniche da Sulcis, cit., pp. 91-110; ID., *S. Antioco. Area del Cronario (campagne di scavo 1983-86). I recipienti chiusi d'uso domestico e commerciale*, cit., pp. 37-80.

79. BOTTO, *Tripodi siriani e tripodi fenici dal "Latium Vetus" e dall'Etruria meridionale*, cit., pp. 69-70.

80. BARTOLONI, *I Fenici e i Cartaginesi in Sardegna*, cit., pp. 219-21.

81. C. TRONCHETTI, *La ceramica attica in Sardegna tra VI e IV sec. a.C.: significato e problemi*, in *Il Greco, il Barbaro e la ceramica attica: immaginario del diverso, processi di scambio e auto rappresentazione degli indigeni*, Roma 2003, pp. 177-82; C. TRONCHETTI, *Bere vino "alla greca" nella Sardegna punica?*, in *Meetings between Cultures in the Ancient Mediterranean. Incontri tra culture nel Mondo Mediterraneo antico. XVII International Congress of Classical Archaeology (Rome, FAO Building, 22nd September-26th September 2008)*, «Bollettino di Archeologia on-line», vol. spec., 2010, pp. 1-8.

82. P. BARTOLONI, *La necropoli di Monte Sirai-1* (Collezione di Studi Fenici, 41), Roma 2000, pp. 68-9.

83. P. BARTOLONI, *Nuove testimonianze arcaiche da Sulcis*, «NBAS», 2, 1985, pp. 167-92; M. GUIRGUIS, *Produzioni ceramiche fenicie tra Oriente e Occidente: tre urne inedite dal "tofet" di "Sulky"*, in *L'Africa romana XVIII*, pp. 1163-86.

ria, già citata nelle pagine precedenti. È utile ricordare che la funzione specifica dei crateri era quella di contenere il vino e di prepararne il consumo miscelandolo con l'acqua. Per proseguire con gli esempi, in un periodo appena successivo, attorno alla metà dell'VIII secolo a.C., nel sepolcreto fenicio di San Giorgio⁸⁴, presso Portoscuso, non solo gli ossuari erano costituiti di frequente da anfore onerarie adibite in funzione primaria al trasporto del vino, ma talvolta gli stessi coperchi delle anfore erano costituiti da coppe. Per quanto riguarda la necropoli di Bitia, si possono ricordare sia un cratere a colonnette imitato da prototipi laconici, databile attorno alla metà del VI secolo a.C., sia uno *stamnos*, sempre di imitazione e con le stesse funzioni, databile in un momento appena successivo. Nelle tombe collocate nell'arco di tempo tra gli inizi del VI e i primi decenni del V secolo a.C., nella necropoli di Monte Sirai, sono ampiamente testimoniate le coppe che, a seconda del periodo, spassano la tipologia in voga⁸⁵. Sempre dalla necropoli di Sulky, ma attribuibili alla piena età punica, sono alcune brocche con la bocca trilobata, specificamente adibite a contenere e a versare il vino. Infine, ancorché non ampiamente, negli stessi ipogei sulcitani sono testimoniate le coppe, di produzione sia locale⁸⁶ che greca⁸⁷. In ogni caso, come giustamente ha chiosato Sabatino Moscati, il consumo di vino tra i Cartaginesi doveva essere considerevole e diffuso⁸⁸, se lo stesso Platone ha tramandato una legge promulgata dalla metropoli africana nella quale l'uso della bevanda veniva limitato in particolari occasioni: «mi rifarei a quella norma stabilita dai Cartaginesi secondo cui nessuno in guerra deve gustare questa bevanda ma in tali periodi bisogna avere a che fare solo con l'acqua, e in città nessuno schiavo, uomo o donna, deve assolutamente bere vino né i magistrati nell'anno in cui sono in carica né i nocchieri né i giudici in attività né chiunque si rechi a deliberare su una cosa importante, né alcuno comunque di giorno se non per ragioni di allenamento fisico

84. BERNARDINI, *I Fenici nel Sulcis*, cit., pp. 29-37; ID., *Bere vino in Sardegna: il vino dei Fenici, il vino dei Greci*, cit., pp. 9-10.

85. GUIRGUIS, *Contesti funerari con ceramica ionica e attica da Monte Sirai (campagne di scavo 2005-2008)*, cit., pp. 121-32.

86. BARTOLONI, *Il Museo Archeologico Comunale "F. Barreca" di Sant'Antioco*, cit., pp. 76-7.

87. S. MUSCUSO, *Il Museo "Ferruccio Barreca" di Sant'Antioco: le tipologie vascolari della necropoli punica*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», 6, 2008, pp. 13-6.

88. S. MOSCATI, *I Fenici e Cartagine*, Torino 1972, p. 26.

o di terapia, né d'altronde di notte ove abbia in animo, uomo o donna, di concepire»⁸⁹.

Nel corso dei secoli, anche dopo la conquista cartaginese della Sardegna, la coltura della vite proseguì e si diffuse, malgrado i noti divieti promulgati dal governo cartaginese riguardanti tutte le coltivazioni diverse da quella cerealicola. In realtà, le indagini effettuate in numerose località dell'isola, tra le quali la piana di Terralba, hanno dimostrato che nel IV secolo a.C. era ampiamente in atto la produzione vitivinicola⁹⁰.

Pertanto, l'impatto della vite e del vino nella vita della Sardegna fu determinante e coinvolse non solo gli aspetti principali della vita sociale, ma divenne ben presto una componente irrinunciabile della vita quotidiana, nonché del rituale funebre, e costituì una fetta cospicua dei traffici commerciali, spesso condizionando economicamente, allora come ora, intere regioni dell'isola.

89. Pl., *Lg.*, p. 674 a-b.

90. C. GOMEZ BELLARD, *La ferme punique de Truncu'e Molas (Terralba, Sardeigne)*, in *Giornata di studi in onore di Antonella Spanò (Palermo, 30 maggio 2008)*, Palermo 2010.

Elisa Panero, Claudia Messina

Integrazioni, transizioni e trasformazioni del panorama commerciale della Sardegna romana: i materiali provenienti da Nora, area E

Parlare delle trasformazioni del panorama commerciale di Nora romana significa inserire tale ricerca all'interno di un più ampio progetto sulle trasformazioni dell'aspetto della città mediterranea, attraverso anche l'analisi dei manufatti ceramici provenienti dai contesti di scavo. L'area centrale dell'abitato, indagato dall'Università degli Studi di Milano dal 2001, presenta infatti una complessa stratificazione insediativa con edifici a carattere pubblico e privato di varia ricchezza. Il trend economico risulta fortemente incentrato sul Mediterraneo occidentale: tanto i contenitori da trasporto, quanto le produzioni di ceramica fine evidenziano una spiccata inclinazione per i commerci verso l'Italia centrale per la prima età imperiale, gradualmente spostatisi dal II secolo d.C. verso l'ambito africano, il quale non si presenta tuttavia come univoco interlocutore commerciale, venendo di volta in volta affiancato (per non dire in alcuni casi preferito) da altri mercati attivi.

Parole chiave: Nora, commercio, contenitori da trasporto, ceramica fine, mercato africano.

L'analisi delle integrazioni e trasformazioni del panorama commerciale all'interno della Sardegna romana attraverso lo studio della documentazione materiale proveniente da Nora si svolge all'interno di un più ampio progetto sulle trasformazioni dell'aspetto della città mediterranea attraverso le diverse fasi dell'epoca classica. Viene preso in considerazione il panorama sociale ed economico del centro, attraverso anche l'analisi dei manufatti ceramici provenienti dai contesti di scavo. L'area indagata dall'Università degli Studi di Milano a partire dal 2001 presenta infatti una complessa stratificazione insediativa connotata da edifici a carattere pubblico (di cui il più signifi-

* Elisa Panero, Soprintendenza per i Beni Archeologici del Piemonte e del Museo Antichità Egizie; Claudia Messina, Università degli Studi di Milano.



Fig. 1: Veduta aerea di Nora, area E.

ficativo è il complesso delle cosiddette Terme Centrali) e altri a connotazione privata di varia ricchezza: se infatti le *domus* a nord delle Terme rivelano un tenore abbastanza elevato – quantomeno nelle fasi di vita più recenti – e, in alcuni casi, un diretto collegamento al cuore economico della città, attraverso una serie di ambienti a bottega prospicienti su una linea pressoché ininterrotta di portici affacciati sull'asse stradale EG, di contro le case del quartiere a mare, a E, palesano, nelle strutture e nei materiali rinvenuti, un livello sociale leggermente inferiore, venendo a configurarsi come un quartiere economicamente di media entità, connotato da *domus* abbastanza simili come planimetria ed estensione (FIG. 1)¹.

I primi risultati delle ricerche milanesi hanno consentito la ricostruzione della città tardo-antica (post 450 d.C.), caso pressoché unico nel suo genere in Italia, nonché la definizione della fase in cui alcune *domus* di II-III secolo, ricche in parte di mosaici policromi, vengono ad accostarsi a grandi edifici pubblici parimenti decorati. Al fine di individuare le successioni edilizie e il loro significa-

1. Lo scavo dell'Università di Milano, articolato in campagne con cadenza annuale sotto la direzione del prof. Giorgio Bejor e in convenzione con la Soprintendenza per i Beni Archeologici di Cagliari e Oristano, interessa dal 2001 l'area E, corrispondente al quartiere centrale della città di Nora.

to, negli anni passati si sono concentrate le indagini nei diversi ambienti della *domus* C². In particolare, l'ambiente Ce, un lungo corridoio che presenta un grosso riempimento di macerie, dimostra un collegamento cronologico e concettuale tra edifici pubblici (Terme) e la parte edilizia privata (*domus* a 8 colonne)³. L'attività archeologica degli ultimi tre anni si è invece concentrata in due settori distinti, ma sempre afferenti all'articolato complesso insediativo dell'area E: le Terme Centrali (emergenza monumentale più significativa dell'area) e il settore porticato nella porzione NW⁴. Da questi interventi, avviati nel 2007 e proseguiti nel 2008 e nel 2010, sono emerse in alcuni settori una serie di fasi relative al funzionamento dell'impianto termale, in parte anteriori alla situazione di III secolo d.C. attualmente visibile nello splendido mosaico del *frigidarium*, in parte relative alle fasi tarde (post metà V secolo d.C.), quando alcuni ambienti di servizio vengono defunzionalizzati⁵.

Particolarmente significativo è stato l'intervento nel settore meridionale delle Terme, avviato nel 2008, comunemente definito delle "latrine" e connotato da una serie di ambienti di servizio relativi all'impianto di III secolo d.C. (e talora posteriori)⁶. In particolare l'indagine si è concentrata nell'area a cavallo dello spiazzo che ancor oggi collega l'area E di Nora con il Teatro e la zona pubblica e che risulta ripartire la fascia oggetto di interesse in due settori: a W e N, le Terme Centrali, con gli ambienti accessori a ridosso del *frigidarium*; a E, un settore aperto, prospettante probabilmente già in antico su una piazza su cui si affacciano le *domus* del settore C e D, separate da uno stretto *ambitus*.

2. BASSOLI (2010a), pp. 87-108; BEJOR, CONDOTTA, PIERAZZO (2003), pp. 60-87; MIEDICO, FACCHINI, OSSORIO (2006), pp. 55-70.

3. Questo strato sembra infatti costituito da macerie della precedente fase abitativa, fra le quali numerosi frammenti di intonaci dipinti, in corso di studio. Cfr. anche BEJOR, CAMPANELLA, MIEDICO (2003), pp. 88-124.

4. PANERO (2010), pp. 45-60; SIMONCELLI (2010a), pp. 67-86. In particolare, il settore a S delle Terme Centrali consta di aree già scavate negli anni Cinquanta e Sessanta del secolo scorso da Gennaro Pesce al fine di mettere in luce i mosaici medio-imperiali ma poi, nonostante il loro interesse archeologico, escluse dai normali percorsi di visita e quindi parzialmente interrati. In questi casi si è trattato dunque di asportare inizialmente gli strati accumulati e di rendere comprensibili resti così tornati alla luce, in un'area relativamente vasta. Per un'analisi della Nora tardo-antica cfr. BEJOR (2008), pp. 95-113.

5. SIMONCELLI (2010b), pp. 61-6.

6. PANERO (2010), pp. 45-60.

La prima porzione, pertinente al complesso termale, presenta una serie di ambienti rettangolari posti a S e WSW dell'*apodyterion*⁷, tra i quali si frappongono una serie di murature di varia epoca che dovevano aver mutato, nel tempo, l'organizzazione e la funzionalità degli spazi. Se sembra plausibile cercare l'accesso alle Terme nei pressi di quello che è stato identificato con l'*apodyterion* con i relativi ambienti di servizio (nei quali potrebbero essere identificati almeno una parte dei vani sopra menzionati), la situazione fortemente compromessa del suo muro S (il solo dove si potrebbe ipotizzare un'apertura) e il sovrapporsi di più fasi murarie, che sembrano dividere i vani e mutarne funzioni o percorsi, rendono infatti problematica l'interpretazione di questo settore del complesso.

In secondo luogo, come si è rilevato dalla campagna di scavo del 2006, nella fascia di abitato prospiciente la cala meridionale, la presenza di resti di basolato nell'angolo NW del settore costiero C, in parte coperto dal muro di fondo del complesso abitativo C e quindi anteriore ad esso, sembrerebbe indicare l'esistenza di uno slargo, una "piazzetta" su cui si potevano aprire (direttamente?) anche le Terme Centrali. Nella stessa area, a WSW dello spiazzo, un erto *ambitus* demarca tuttora il percorso di un condotto fognario che, provenendo dalla piazza (e quindi dalle Terme), si gettava nel mare in questo settore. La campagna di scavi dell'ottobre 2010, concentrata a ridosso dell'Ambiente Tg e nella fascia di rispetto antistante il summenzionato *ambitus*, ha individuato nella sua interezza il tracciato del condotto idrico che dal lato S delle Terme Centrali, attraversando il piazzale, sfociava in mare a E, al di sotto dell'*ambitus* medesimo.

Particolarmente significativo è risultato inoltre un intervento nell'Ambiente Td, al di sotto dei piani pavimentali di III secolo d.C. già messi in luce dal Pesce e nuovamente riportati in vista nell'ottica di una valorizzazione dell'area; tale intervento ha evidenziato la presenza di strutture anteriori, presumibilmente degli inizi del I secolo d.C., con analogo orientamento ma ripartizione interna diversa, pertinenti con ogni probabilità alle fasi iniziali del complesso termale. I materiali, ancora in corso di studio, evidenziano comunque un orizzonte cronologico che va dalla fine del I secolo

7. Designati con le lettere Td, Te, Tf, Tg, Ti, nomenclatura già utilizzata in studi del Pesce e della Canepa negli anni Sessanta e Novanta del secolo scorso. CANEPA (2000), pp. 39-59; PESCE (1972).

a.C. e si attesta sicuramente su tutto l'arco del I secolo d.C.⁸. Lo evidenziano infatti frammenti di pareti sottili (in particolare boccalini di forma Ricci 1/30), sia di importazione sia di imitazione locale, e alcuni orli e fondi di tegami in africana da cucina delle forme più antiche attestate appunto in altri settori di Nora dall'inoltrato I secolo d.C.

Alla luce di quanto rilevato da quasi un decennio di campagne di scavo, si è quindi sentita la necessità di organizzare una équipe di lavoro specializzata⁹ che si occupasse non solo di uno studio mirato a una indagine diacronica relazionata alla stratigrafia di scavo, ma che evidenziasse – attraverso l'analisi comparata delle diverse classi ceramiche – quali manufatti hanno rivestito un ruolo preponderante nel contesto dell'area E di Nora, sia nell'ottica di una evoluzione crono-tipologica sul lungo periodo, sia nell'ambito di integrazioni, assimilazioni, transizioni a livello di materiali, quantomeno all'interno di quello che doveva essere un quartiere pulsante nel panorama socio-economico di Nora¹⁰.

In particolare, dalle analisi tuttora in corso emergono alcuni dati significativi sulla posizione del centro urbano (almeno da quanto si evince in questo settore della città) in relazione ai circuiti commerciali del Mediterraneo occidentale, registrando in particolare un suo ruolo catalizzatore per quanto riguarda non solo le importazioni, ma anche l'assimilazione di quelli che potremmo defini-

8. BEJOR, PANERO (a cura di) (cds.).

9. Coordinata dalla scrivente, che si occupa delle ceramiche fini d'importazione e locali (sigillata gallica, sigillata africana, pareti sottili, africana da cucina, fiammata, invetriata e relative imitazioni locali), l'équipe vede la partecipazione delle dottoresse Claudia Lambrugo (impegnata nello studio della ceramica a vernice nera attica o di imitazione delle produzioni greche), Claudia Messina (per lo studio delle anfore romane e puniche), Carlotta Bassoli (per lo studio della ceramica comune da mensa e da cucina e della sigillata italiana), Anna Simoncelli (per lo studio della vernice nera locale e di importazione di età romana), Maria Barbera (per lo studio dei vetri), Chiarastella Spadaro (per lo studio delle lucerne).

10. Il lavoro, iniziato concretamente nel 2009, sta procedendo nell'analisi e schedatura di tutti i materiali venuti alla luce, attraverso la selezione di quelli di interesse specifico su cui incentrare maggiormente l'attività di ricerca, anche per mezzo di documentazione fotografica e grafica e analisi più puntuali sugli impasti. Alcuni di questi materiali, ulteriormente selezionati, sono attualmente in studio presso il Laboratorio di Ceramica del Mediterraneo (La.Ce.M.) dell'Università di Milano, per essere sottoposti a ulteriori indagini nell'ottica di una ricostruzione non solo delle loro specificità morfologiche, ma soprattutto dei contesti stratigrafici e delle dinamiche produttive relative.

re “modelli” riprodotti localmente in due precise fasi: la prima età imperiale (con particolare riguardo all'intero I secolo d.C.) e l'epoca tardo-antica, specificatamente la metà del IV-V secolo d.C. Più carente, almeno allo stato attuale della ricerca e comunque sempre in relazione al settore oggetto di indagine, risulta la documentazione relativa alla media età imperiale: ciò è dovuto presumibilmente in parte a ragioni connesse a una flessione dei flussi commerciali e della vitalità economica del centro; ma più probabilmente la carenza si spiega con la particolare tipologia del settore di scavo indagato, già oggetto di campagne non stratigrafiche negli anni Cinquanta del secolo scorso, dal quale provengono materiali tendenzialmente residuali in pessimo stato di conservazione, per lo più (circa il 65-70% dei casi a seconda delle classi ceramiche) costituito da frammenti minuti non riconducibili a forme e individui ben definibili, per i quali si può spesso unicamente operare una generica attribuzione a classi.

Se tale trend nei commerci è ravvisabile attraverso l'analisi di quasi tutte le classi ceramiche, in questa sede è bene sintetizzare alcuni dei risultati ottenuti dallo studio in corso dei reperti anforacei, che più di tutti offrono dati sulle importazioni, sulla circolazione delle merci e sulla vitalità economica di Nora antica.

E. P.

Un caso di studio: i contenitori da trasporto

Nell'ottica dello studio globale di tutto il materiale anforico dell'area E di Nora, si è scelto di cominciare dall'analisi dei reperti delle campagne 2007¹¹ e 2008¹², come campione di riferimento, allo scopo di definire un modello generale di lavoro applicabile allo studio dei materiali delle altre campagne di scavo, ancora in fase di elaborazione.

11. Durante la campagna di settembre-ottobre 2007 oggetto di indagine è stato, in primo luogo, il nucleo abitativo C nel quartiere centrale di Nora, per quel che concerne gli ambienti Ce, Cj, Cl: cfr. BASSOLI (2010a). Parallelamente si è indagato il *frigidarium* delle Terme Centrali, in occasione dell'asportazione del mosaico pavimentale di questo ambiente per il restauro: cfr. SIMONCELLI (2010b).

12. Durante la campagna di settembre-ottobre 2008 lo scavo, oltre a proseguire nell'abitazione C, ha interessato anche il settore SE delle Terme Centrali, precisamente gli ambienti di servizio intorno all'*apodyterion* (denominati Td, Te, Tf, Tg e Ti), e la *domus* F, ubicata nella fascia di abitato prospiciente la cala meridionale. Per il primo settore cfr. PANERO (2010); per la *domus* F cfr. SIMONCELLI (2010a).

I dati ottenuti, tuttavia, permettono già, a livello statistico, di formulare ipotesi e osservazioni interessanti che è plausibile supporre possano essere confermate con il prosieguo degli studi.

Si sono considerati due diversi ambiti di analisi, cui hanno corrisposto due fasi distinte di lavoro. La prima fase ha riguardato i frammenti diagnostici, per ognuno dei quali si è compilata una scheda che contenesse in sintesi tutte le informazioni utili alla comprensione del frammento¹³. Il confronto morfologico tra i frammenti in esame e le forme note in bibliografia ha permesso un'attribuzione tipologica della maggior parte dei diagnostici, con la conseguente individuazione di determinate aree produttive d'origine dei contenitori cui i frammenti sono pertinenti. Nella seconda fase si è preso in esame l'aspetto tecnico e più strettamente produttivo attraverso l'analisi autoptica dei corpi ceramici di tutti i frammenti¹⁴, sia di quelli diagnostici sia delle pareti non diagnostiche. Gli impasti individuati si sono descritti in catalogo per quel che concerne le caratteristiche di colore, consistenza, aspetto in frattura e, naturalmente, composizione. Si sono, inoltre, compilate delle tabelle che riportano, suddivisi per impasti, i dati quantitativi relativi ai frammenti anforici di ogni singola unità stratigrafica pertinente alle campagne di scavo 2007 e 2008.

Le tipologie anforiche alle quali sono stati attribuiti i frammenti diagnostici analizzati sono state suddivise per grandi ambiti produttivi (italico, iberico, gallico, africano, egeo-orientale), al fine di determinare quali aree del Mediterraneo abbiano intrattenuto rapporti commerciali con la città di Nora e in quali secoli. Lo scopo ultimo di questo lavoro, che si inserisce all'interno di una serie di studi relativi ai contenitori da trasporto nelle varie aree di Nora¹⁵, è, infatti, quello di dare un contributo alla definizione in senso diacronico e quantitativo delle relazioni commerciali intessute dalla città.

Dall'analisi comparativa dei dati (FIG. 2) si può rilevare come si impongano notevolmente sulle altre le produzioni italiche e quelle

13. Ossia: le dimensioni; una sintetica descrizione dal punto di vista morfologico; l'indicazione del tipo anforico al quale il frammento è stato attribuito; l'impasto; il trattamento delle superfici; i riferimenti bibliografici di confronto; la datazione; eventuali osservazioni.

14. L'analisi sul corpo ceramico dei frammenti anforici oggetto di questo studio è stata compiuta a livello esclusivamente macroscopico, con l'ausilio di una lente 10x, in attesa di future analisi archeometriche.

15. Si citano i lavori più completi: per l'area C di Nora cfr. PICCARDI (2003); per l'area P (Foro) cfr. FRANCESCHI (2009).

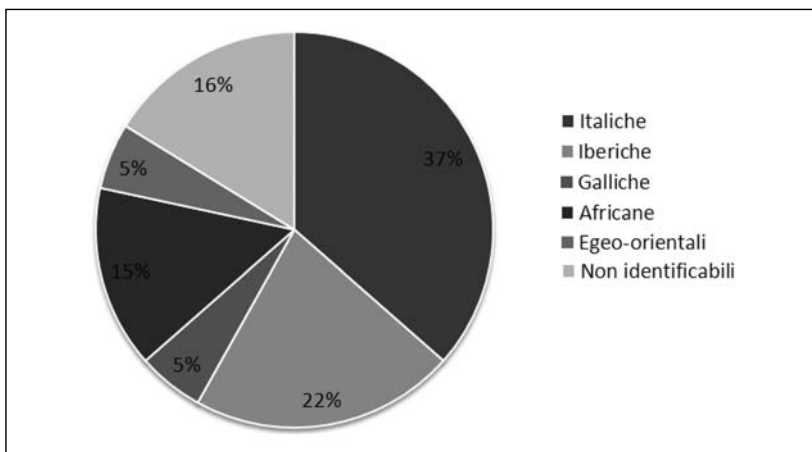


Fig. 2: Nora, area E, campagne di scavo 2007-08. Frammenti diagnostici suddivisi per aree di produzione.

iberiche, mentre di minor portata sembra essere, allo stato attuale della ricerca (in riferimento al solo lotto di materiali analizzati), il contributo africano, di scarsa consistenza quello gallico e quello egeo-orientale.

A fornire l'apporto maggiore è, dunque, la Penisola italica e, in particolar modo, la sua costa tirrenica¹⁶. Ben testimoniate sono, infatti, forme come l'anfora greco-italica, la Dressel 1 e la Dressel 2-4. Esse, tutte adibite al trasporto del vino italico, sono legate alle stesse aree produttive¹⁷, ma vedono l'apice della diffusione in momenti diversi, in successione l'uno con l'altro. Le anfore greco-italiche¹⁸ sono diffuse tra il III e il II secolo a.C.; dalla fine del II secolo a.C., quando il commercio con la Penisola italica diventa ancora più consistente, subentrano le anfore Dressel 1¹⁹ che per-

16. L'apporto del versante adriatico è presente nell'area E di Nora, ma quantitativamente limitato.

17. Cfr. HESNARD, RICO, ARTHUR, PICON, TCHERNIA (1989).

18. In generale, per caratteristiche, datazione ed evoluzione morfologica delle anfore greco-italiche cfr.: MANACORDA (1989); PEACOCK, WILLIAMS (1986), Class 2, pp. 84-5; TCHERNIA (1986), pp. 309-12; WILL (1982); ID (1989), p. 298. A Nora le anfore greco-italiche sono ampiamente testimoniate: FRANCESCHI (2009), pp. 733-5; PAVONI, PATTENÒ (2003), p. 219; PICCARDI (2003), p. 212.

19. In generale, per caratteristiche e datazione delle anfore Dressel 1 cfr.: CARANDINI, PANELLA (1973), pp. 492-4, Forma XX; PEACOCK, WILLIAMS (1986),

durano fino alla metà del I secolo a.C.; le Dressel 2-4²⁰, infine, iniziano ad essere prodotte alla metà del I secolo a.C. e varcano la soglia della nostra era, senza protrarsi molto oltre.

La massiccia comparsa a Nora dei contenitori di origine betica²¹ è la conseguenza dell'incrementarsi dei rapporti commerciali tra la Penisola iberica e quella italica a partire dal primo secolo dell'Impero. Il principale interlocutore per la città di Nora adesso non è più la Penisola italica, ma quella iberica e il principale prodotto commerciato non è più il vino, ma il *garum*. La concentrazione di questi rapporti commerciali riguarda principalmente il I secolo d.C. e prosegue fino alla metà del secolo successivo. Le Dressel 7-11²², i contenitori più attestati, hanno il loro apice di diffusione nel I secolo d.C. e lambiscono appena il II secolo d.C. Con le anfore Beltrán 11B²³ si arriva fino alla metà del II secolo d.C. Confermano questa tendenza anche le scarse attestazioni di anfora vinaria Haltern 70²⁴ e un'ansa di Dressel 20²⁵, olearia, che per caratteristiche morfologiche è collocabile tra l'età giulio-claudia e quella di Traiano²⁶. Oltre alla Betica, così

pp. 86-92, 1A: Class 3; 1B: Class 4; 1C: Class 5; TCHERNIA (1986), pp. 309-12; WILL (1989). A Nora le anfore Dressel 1 sono ampiamente testimoniate: FRANCESCHI (2009), pp. 735-6; PAVONI, PATTENÒ (2003), p. 117; PICCARDI (2003), pp. 213-4.

20. Per caratteristiche e datazione delle anfore Dressel 2-4 cfr.: CARANDINI, PANELLA (1973), pp. 497-500, Forma LI; PEACOCK, WILLIAMS (1986), pp. 105-6, Class 10; WILL (1989); TCHERNIA (1986). L'anfora Dressel 2-4 è attestata anche in altre aree della città di Nora: FRANCESCHI (2009), p. 736; PAVONI, PATTENÒ (2003), p. 117; PICCARDI (2003), pp. 213-4.

21. FRANCESCHI (2009), pp. 737-9; PICCARDI (2003), pp. 216-7.

22. Per uno studio generale delle anfore Dressel 7-11 cfr.: BELTRÁN LLORIS (1977); CARANDINI, PANELLA (1973), pp. 506-9, Forma LII; PEACOCK, WILLIAMS (1986), pp. 117-9, Class 16. Le anfore Dressel 7-11 sono attestate anche in altri settori di Nora: FRANCESCHI (2009), p. 737; PAVONI, PATTENÒ (2003), p. 118; PICCARDI (2003), p. 217.

23. In generale, per caratteristiche e datazione delle anfore Beltrán 11B cfr.: BELTRÁN LLORIS (1977); CARANDINI, PANELLA (1973), pp. 510-1, Forma LVIII; PEACOCK, WILLIAMS (1986), pp. 124-5, Class 19. Scarse sono le attestazioni dell'anfora Beltrán 11B a Nora: PAVONI, PATTENÒ (2003), p. 118; PICCARDI (2003), p. 217.

24. Per le anfore Haltern 70: cfr. PEACOCK, WILLIAMS (1986), pp. 115-6, Class 15. L'anfora Haltern 70 è attestata anche in altre aree della città: FRANCESCHI (2009), p. 737; PICCARDI (2003), p. 217.

25. Per caratteristiche e datazione delle anfore Dressel 20 cfr.: CARANDINI, PANELLA (1973), pp. 522-35, Forma I; PEACOCK, WILLIAMS (1986), pp. 136-40, Class 25. A Nora le anfore Dressel 20 sono ampiamente testimoniate: FRANCESCHI (2009), p. 738; PAVONI, PATTENÒ (2003), pp. 117-8; PICCARDI (2003), p. 216.

26. RODRIGUEZ ALMEIDA (1984), pp. 151 ss.

ampiamente rappresentata, solo la Lusitania, tra le regioni iberiche, è attestata tra i reperti dell'area E, benché in maniera limitata, con l'anfora Almagro 50²⁷. Questa presenza sposta di molto in avanti la cronologia dei contatti tra Nora e la Penisola iberica, al IV-V secolo d.C., ma, allo stato attuale della ricerca, resta una suggestione offerta da una testimonianza isolata.

A differenza di quel che accade per le produzioni italiana e iberica, le cui attestazioni a Nora si collocano principalmente in un arco di tempo ristretto e dai limiti ben definiti, i materiali anforici di origine africana consentono di fare considerazioni sul lungo periodo.

Si sottolinea, in primo luogo, il rinvenimento di frammenti di Mañá C2²⁸, anfora che il Bonifay definisce "neo-punica" in quanto la sua fabbricazione probabilmente era già attiva in età punica²⁹, e che si attesta in un'epoca compresa tra l'ultimo quarto del II secolo a.C. e tutto il I secolo d.C. Questa presenza sottolinea, nel momento di passaggio dalla *facies* culturale punica a quella romana, una continuità di rapporti, anche se in tono minore, con l'area del Mediterraneo che fino a quel momento aveva rappresentato il principale interlocutore commerciale. Nell'area E di Nora è testimoniata anche la forma Dressel 26, attestata da un significativo ritrovamento: si tratta dell'unica anfora rinvenuta integralmente per quel che concerne il corpo. L'anfora Dressel 26³⁰ è diffusa nel Mediterraneo in un lasso di tempo che dalla fine del II secolo a.C. giunge fino al I secolo d.C. Se l'anfora neo-punica Mañá C2, come si è detto, rappresenta il collegamento tra la precedente compagine punica e la nuova realtà di epoca ellenistico-romana, la Dressel 26, che come forma costituisce, invece, il fenomeno di romanizzazione del tipo punico³¹, indica l'avvenuto passaggio da una realtà culturale all'altra.

27. Per le anfore Almagro 50 cfr.: CARANDINI, PANELLA (1973), pp. 605-6, Forma VII; PEACOCK, WILLIAMS (1986), pp. 130-1, Class 22; KEAY (1984), pp. 153-5, Type XVI.

28. In generale per le anfore Mañá C2 cfr.: BONIFAY (2004), p. 89 e fig. 47, Type I; VAN DER WERFF (1977-78), pp. 176-8. A Nora questo contenitore è ampiamente attestato nell'area C: PICCARDI (2003), p. 218.

29. BONIFAY (2004), p. 89.

30. Per caratteristiche e datazione delle anfore Dressel 26 cfr.: BONIFAY (2004), p. 101 e fig. 52. A Nora questa forma è testimoniata nell'area del Foro: FRANCESCHI (2009), p. 739.

31. BONIFAY (2004), p. 101.

Un numero limitato di frammenti di ansa sono riconducibili invece ad anfore tripolitane. Più difficile, visto lo stato di conservazione, stabilire se si tratta di Tripolitana I o di Tripolitana III, avendo entrambe anse a nastro ingrossato con lievi solcature³². Il Bonifay fa risalire la produzione del tipo I all'età augustea, con una fase di intensa esportazione tra la fine del I e l'inizio del II secolo d.C.; il tipo III, che vede l'inizio della produzione alla fine del II secolo d.C., è l'anfora tripolitana tipica del III secolo d.C.³³. Alcuni frammenti di puntale con rigonfiamento al centro attestano, infine, la presenza nell'area E di Nora di anfore del tipo Keay xxv³⁴. Quest'anfora, definita anche «contenitore cilindrico della tarda età imperiale»³⁵, copre un arco di tempo che si dipana dalla fine del II all'inizio del V secolo d.C.³⁶.

Come si può constatare, la produzione africana copre l'intero arco cronologico in esame, permettendo di avere una visione diacronica dei rapporti commerciali con la costa africana, perdurati dal III-II secolo a.C. fino alla tarda età imperiale, senza, tuttavia, costituire mai una direttrice di scambio preferenziale come, in momenti diversi, sono state quella italica e quella iberica.

C. M.

Alcune considerazioni per uno studio sulle importazioni e la circolazione di merci a Nora

Sulla base di quanto indicato per i contenitori da trasporto, ma anche con il confronto della situazione riguardante altre classi ceramiche, è possibile formulare alcune proposte di ricerca in relazione alle dinamiche economiche di Nora romana.

Alcuni materiali tardo-antichi di ceramica comune sono attualmente sottoposti ad analisi archeometriche presso i laboratori del-

32. Per le caratteristiche morfologiche dell'anfora Tripolitana I: CARANDINI, PANELLA (1973), p. 560, Forma LXIV; per quelle dell'anfora Tripolitana III: CARANDINI, PANELLA (1973), p. 564, Forma II. A Nora l'anfora Tripolitana I è attestata nell'area C: PICCARDI (2003), p. 220.

33. BONIFAY (2004), p. 105 e fig. 55

34. KEAY (1984), pp. 184-212. A Nora questa forma è testimoniata in maniera significativa nell'area C: PICCARDI (2003), p. 221.

35. CARANDINI, PANELLA (1973), pp. 607-13, Forma XXII; CARANDINI, PANELLA (1977), pp. 171-4.

36. BONIFAY (2004), p. 119 e figg. 63, 64, 65.

l'Equip de Recerca Arqueomètrica de la Universitat de Barcelona (ERAUB), all'interno del più ampio progetto LRCWMED-Late Roman Cooking Wares in the Western Mediterranean, mirante a individuare tramite analisi archeometriche chimiche e fisiche (XRD, XRF, OM, SEM, Physical Properties) le varie *fabrics*. In particolare alcune produzioni, riconducibili agli impasti individuati negli scavi di Cartagine (Avenue Bourguiba) da Fulford-Peacock come 1.2 (*blackburnished ware*) e 1.6/1.7 (*micaceous and sparsely micaceous wares*), sono in corso di analisi per verificare una effettiva produzione sarda³⁷. Va rilevato come tali reperti – solitamente riferibili a produzioni eseguite a mano o a tornio lento e diffuse non solo in ambito extraurbano in precedenti siti nuragici della Sardegna (Santa Eulalia in Cagliari, Cornus, *Turris Libisonis*), ma attestati anche in altri centri del Mediterraneo occidentale (Baleari, Spagna, Cartagine e Africa settentrionale), ragione per cui potrebbero tradire una diffusione in senso lato “commerciale” – risultano a Nora (e in particolare negli esemplari analizzati, provenienti dall'Ambiente Cj) percentualmente scarsi come attestazione. Di contro, si registrano nel sito forme analoghe a quelle eseguite a mano (Fulford 24.2, 19.4, 8.1) ma prevalentemente a tornio, e cronologicamente di poco anteriori³⁸: segno, da un lato, della presenza nel centro urbano di probabili modelli e tecnologie solo in parte mutate nel territorio; dall'altro, di una maggiore resistenza in area urbana delle strutture artigianali che fungono da elemento di diffusione e modello anche per il territorio stesso.

Sempre dai medesimi settori e sempre per la tarda antichità si registra inoltre il perdurare di un'apertura non tanto e non solo verso i mercati africani, quanto verso i modelli da essi circolanti, per quanto la sigillata africana e la ceramica africana da cucina, pur largamente attestate, non presentino percentuali rilevanti – soprattutto se considerate sul lungo periodo di vitalità economica che ebbero i centri di produzione africani – tali da far presumere un corridoio privilegiato e univoco verso gli ambienti africani. Si osserva, infatti, sia nelle ceramiche da mensa che in quelle da cucina un perdurare di prodotti dalle forme tipiche dei modelli cartaginesi, ma eseguiti con impasti ri-

37. FULFORD, PEACOCK (1984); SANTORO BIANCHI (1999), pp. 117-20.

38. L'US 4803, all'interno della *domus* C, da cui proviene la maggior parte delle attestazioni ceramiche oggetto di interesse in questo ambito di ricerca, si data alla metà del IV secolo d.C. BASSOLI, CAU, MONTANA, SANTORO, TSANTINI (2010), pp. 245-59.

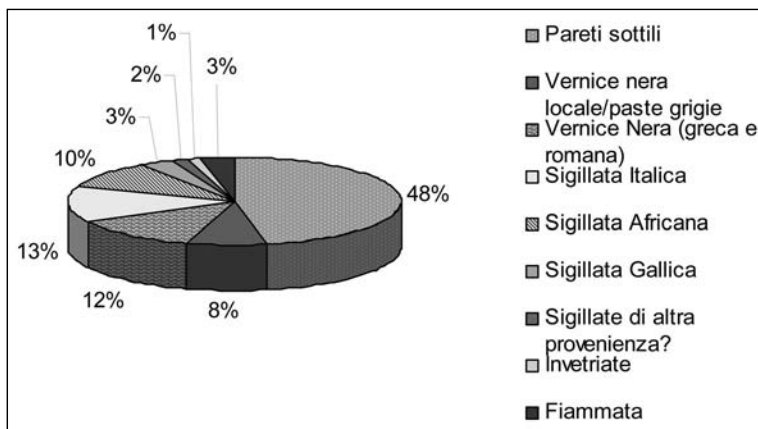


Fig. 3: Nora, area E. Distribuzione percentuale delle diverse classi di ceramica fine.

conoscibili come locali³⁹. Quello che sembra evidenziarsi ad esempio per il caso dell'africana da cucina, e delle produzioni locali che la imitano, è in particolare una predilezione per alcune forme (come ad esempio i piatti-coperchio) largamente accolte sul mercato norense, ma nel contempo pure imitate⁴⁰.

Tale fenomeno di circolazione e assimilazione e, in taluni casi di riproduzione, risulta profondamente radicato a Nora anche nella prima età imperiale. Se gli scavi nell'Ambiente Td delle Terme Centrali dimostrano come la stessa africana da cucina si registri già presente in maniera significativa, per quanto non abbondante, in contesti di I secolo d.C., analogo discorso sta emergendo dallo studio delle ceramiche fini (FIG. 3). La sigillata africana, documentata nelle sue produzioni dalla A₂ alla C (2 e 3 in particolare) alla D, rappresenta comunque il fossile guida che possiamo definire coevo alla stratigrafia indagata: in ogni caso, essa non si presenta percentualmente rilevante (a seconda dei settori di scavo, tendenzialmente in percentuale non superiore al 10%), indice di una preferenza,

39. In particolare, quanto detto si registra per i piatti/coperchio del tipo Ostia I, figg. 261-2, databile dal III-IV fino agli inizi del V secolo d.C., e del tipo Ostia IV, figg. 60-1, databile allo stesso periodo, ma caratteristico di stratigrafie leggermente più tarde rispetto a quella in esame, che si possono pertanto ricondurre a impasti locali. BASSOLI (2010b), pp. 109-33; PANERO (2006), pp. 19-30.

40. GAZZERO (2003a), pp. 127-34; GAZZERO (2003b), pp. 118-25.

quantomeno nel breve periodo, per altre classi ceramiche all'interno dei circuiti commerciali norensi, pur delineandosi un canale preferenziale "costante" delle rotte africane⁴¹. Preme comunque sottolineare come la maggior parte delle ceramiche fini risulti, data anche la peculiarità dello scavo, di natura residuale, ragion per cui è spesso difficile cercare di ricostruire un trend economico nelle circolazioni commerciali di tali manufatti in relazione alle fasi di vita – e di vitalità economica – del settore.

Attestate, per quanto in percentuali non rilevanti, la sigillata gallica tendenzialmente di produzione sud-gallica (documentata essenzialmente nelle forme Drag. 29, e di cui si riconoscono anche alcuni frammenti di marmorizzata), la sigillata italica (che sembra meglio attestata dell'africana, quantomeno nell'area della casa C, soprattutto se si considera il minore lasso cronologico in cui questa classe è diffusa), la vernice nera sia attica (in percentuali di poco superiori all'1%) che romana, sia le cosiddette paste grigie ritenute di produzione locale. Non particolarmente documentate risultano le produzioni più tarde riconosciute come locali, come la cosiddetta fiammata, che pure a Nora doveva vedere uno dei suoi centri produttivi⁴².

Allo stato attuale della ricerca sembrano percentualmente irrilevanti le produzioni orientali, non facilmente riconoscibili dalla sola analisi autoptica degli impasti laddove i frammenti conservatisi non sembrano riconducibili a forme note: non è escluso tuttavia che a completamento dell'indagine emergano dati interessanti in questo senso, per quanto allo stato attuale della ricerca sembri potersi rilevare che i circuiti commerciali norensi gravitino in maniera preponderante nel bacino occidentale del Mediterraneo.

Si può inoltre fin da ora osservare come larga diffusione abbia la ceramica a pareti sottili, in particolare di manufatti provenienti dall'Italia centrale, da Cosa e da Ventimiglia, come confermano numerosi frammenti di boccalino Ricci 1/30-Marabini xv e Ricci 1/103-Marabini LI. Altrettanto documentata appare la presenza di prodotti importati da area iberica, come i bicchieri Ricci 1/164, a conferma di come Nora, così come altri centri costieri della Sardegna romana, fosse un centro di smistamento e gestione dei traffici

41. Non è escluso comunque che il proseguo delle indagini proprio in settori dove la stratigrafia della prima età imperiale risulti sigillata (come si sta rilevando nel settore degli ambienti di servizio delle Terme Centrali) porti a meglio definire questa proposta di ricerca.

42. TRONCHETTI (1996), pp. 127-31.

commerciali riguardanti questa porzione di Mediterraneo. La difficoltà di definire al momento specifiche produzioni esterne (l'ampia circolazione e produzione che le pareti sottili ebbero anche in area nord-europea, oltre a rendere assolutamente auspicabili analisi archeometriche su tali manufatti, lascia aperto il campo all'ipotesi di flussi commerciali provenienti anche da questo areale) non consente per ora di delinearne ulteriormente i circuiti commerciali toccati da questa produzione. Sulla base delle centinaia di frammenti recuperati dall'area E – e distribuiti in maniera pressoché costante in tutti i settori indagati in questi anni –, tali circuiti dovevano certo essere particolarmente ampi e articolati. Lo dimostra del resto una vasta produzione in ceramica locale che richiama forme e tipologie di questa classe ceramica.

Abbastanza ben documentate risultano infine le lucerne, che costituiscono una ulteriore riprova del trend economico di Nora sul lungo periodo, già analizzato per altre classi ceramiche⁴³. I frammenti sono pertinenti alle tipologie che erano in auge durante il periodo romano in tutto il Mediterraneo occidentale, fatta eccezione per il caso delle *firmalampen*, prevalentemente diffuse nelle regioni settentrionali: per esempio, la massima diffusione delle lucerne a voluta nel I secolo d.C. si rispecchia del resto pienamente nel settore indagato, dove questo tipo è rappresentato dal 40% dei frammenti. Anche le lucerne a disco, diffuse tra la fine del I e per tutto il II secolo d.C. hanno, in questa area, un'incidenza del 9% sul totale⁴⁴.

Quello che si evince dalle lucerne rappresenta un po' la cartina tornasole dei circuiti commerciali norensi, già rilevati precedentemente: dalla fine del I secolo a.C. sono i prodotti italici, principalmente campani e laziali, ad avere il predominio sui mercati del Mediterraneo occidentale fino alla fine del II secolo d.C. Questa supremazia economica comincia gradualmente con le prime 4 tipologie del Dressel, che in una certa misura anticipano il grande boom economico verificatosi nei primi decenni dell'Impero. La plausibile inversione di tendenza, che si manifesta a partire dal II secolo d.C. e in particolare nel corso del III secolo d.C., che vede la sostituzione delle officine africane a discapito di quelle italiche nelle esportazioni

43. SPADARO (2008-09).

44. Le altre tipologie sono in percentuali nettamente inferiori, in quanto si parla di pochi esemplari per ciascun tipo. Le percentuali tuttavia aumentano di consistenza se si tiene presente che è stato possibile riferire a tipi noti, dato il pessimo stato di conservazione, solo il 58% dei frammenti rinvenuti.

di manifatture, è rappresentata nell'area E dalla presenza di alcune lucerne che, per via del loro impasto, sono identificabili come prodotti del Nord Africa. Tuttavia è da rilevare che l'acme di questa nuova produzione, che si esprime con la circolazione di prodotti in terra sigillata africana, trova anche in questo caso limitati riscontri, a differenza di altri settori di indagine dell'insediamento norense⁴⁵. Alcuni frammenti di matrice hanno inoltre dato ulteriore conferma all'ipotesi dell'esistenza di officine nel sito di Nora⁴⁶.

In conclusione, tanto i contenitori da trasporto, quanto le produzioni di ceramica fine evidenziano una spiccata inclinazione – almeno da quanto emerge da questa analisi parziale di un esclusivo settore del sito norense – per i commerci verso l'Italia centrale per la prima età imperiale, gradualmente, ma non in maniera esclusiva, spostatisi verso l'ambito africano nel corso del II secolo d.C.; tale situazione permane nei secoli IV e V (con difficoltà, come detto, a misurare i dati per la fine del II e il III secolo d.C.). Il mercato africano, pur costantemente presente nei commerci norensi, non si presenta tuttavia come unico e univoco interlocutore commerciale, venendo di volta in volta affiancato (per non dire in alcuni casi preferito) da altri mercati attivi in epoca imperiale.

Bibliografia

- BASSOLI C. (2010a), *Campagne di scavo 2006-2008. Gli ambienti Ce, Cj e Cl*, «Quaderni Norensi», 3, pp. 87-108.
- BASSOLI C. (2010b), *Considerazioni sulle classi ceramiche dagli interri tar-doantichi degli ambienti Ce e Cj (US 14339, 4803, 14370)*, «Quaderni Norensi», 3, pp. 109-33.
- BASSOLI C., CAU M. A., MONTANA G., SANTORO S., TSANTINI E. (2010), *Late Roman Cooking Wares from Nora (Sardinia): Interim Archaeological and Archaeometric Study*, in S. MENCHELLI, S. SANTORO, M. PASQUINUCI, G. GUIDUCCI (eds.), *LRCW 3, Late Roman Coarse Wares, Cooking Wares and Amphorae in the Mediterranean. Archaeology and Archaeometry. Comparison between Western and Eastern Mediterranean*, 1, Oxford, pp. 245-59.

45. BONETTO, FALEZZA, GHIOTTO (a cura di) (2009); GIANNATTASIO (a cura di) (2003).

46. Si richiama in particolare l'attenzione sull'unico frammento bollato che si è potuto ricondurre a una produzione affermata, ovvero quella dei Memmi, operanti nell'area tharrese durante il II secolo d.C.: si tratta dell'unico ritrovamento finora rilevato nel sud dell'isola, che può attestare gli scambi commerciali tra questi due areali regionali.

- BEJOR G. (2008), *Una città di Sardegna tra Antichità e Medio Evo: Nora*, in L. CASULA, A. M. CORDA, A. PIRAS (a cura di), *Orientis radiata fulgore. La Sardegna nel contesto storico e culturale bizantino*, Atti del Convegno di Studi (Cagliari, 30 novembre-1 dicembre 2007), Cagliari, pp. 95-113.
- BEJOR G., CAMPANELLA H., MIEDICO C. (2003), *Nora, lo scavo: area E, la campagna 2003*, «QSACO», XX, pp. 88-124.
- BEJOR G., CONDOTTA L., PIERAZZO P. (2003), *Nora, lo scavo: area E, le campagne 2000-2001*, «QSACO», XX, pp. 60-87.
- BEJOR G., PANERO E. (a cura di) (cds.), *I materiali dell'area E (Campagne di scavo 2000-2010)*.
- BELTRÁN LLORIS M. (1977), *Problemas de la morfología y del concepto histórico geográfico que recubre la noción tipo. Aportaciones a la tipología de las ánforas beticas*, in *Méthodes classiques et méthodes formelles dans l'étude des amphores*, Actes du Colloque de Rome (Roma 1974), (Coll. EFR, 32), Roma, pp. 97-131.
- BONETTO J., FALEZZA G., GHIOTTO A. R. (a cura di) (2009), *Nora, il Foro Romano. Storia di un'area urbana dall'età fenicia alla tarda antichità, 1997-2006*, Padova.
- BONIFAY M. (2004), *Études sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, Oxford.
- CANEPA C. (2000), *Nora: le Terme Centrali*, in C. TRONCHETTI (a cura di), *Ricerche su Nora. Scavi 1990-1998*, I, Cagliari, pp. 39-59.
- CARANDINI A., PANELLA C. (1973), *Ostia III, Le terme del Nuotatore. Scavo degli ambienti III, VI, VII. Scavo dell'ambiente V e di un saggio nell'area SO*, (Studi Miscellanei, 21), Roma.
- CARANDINI A., PANELLA C. (1977), *Ostia IV, Le terme del Nuotatore. Scavo dell'ambiente XVI e dell'area XXV*, (Studi Miscellanei, 23), Roma.
- FRANCESCHI E. (2009), *Le anfore romane*, in BONETTO, FALEZZA, GHIOTTO (a cura di) (2009), pp. 733-45.
- FULFORD M. G., PEACOCK D. P. S. (1984), *Excavations at Carthage: The British Mission 1.2, The Avenue du President Habib Bourguiba, Salammbô, The Pottery and Other Ceramic Objects from the Site*, Sheffield.
- GAZZERO L. (2003a), *Ceramica africana da cucina*, in GIANNATTASIO (a cura di) (2003), pp. 127-34.
- GAZZERO L. (2003b), *Ceramica fine da mensa*, in GIANNATTASIO (a cura di) (2003), pp. 105-21.
- GIANNATTASIO B. M. (a cura di) (2003), *Nora, area C. Scavi 1996/1999*, Genova.
- HESNARD A., RICO M., ARTHUR P., PICON M., TCHERNIA A. (1989), *Aires de production des gréco-italiques et des Dr. 1*, in M. LENOIR, D. MANACORDA, C. PANELLA (éds.), *Amphores Romaines et histoire économique: dix ans de recherche*, Actes du Colloque (Siena, 22-24 mai 1986), (Coll. EFR, 11a), Rome, pp. 21-65.
- KEAY S. J. (1984), *Late Roman Amphorae in the Western Mediterranean. A Typology and Economic Study. The Catalan Evidence*, Oxford.

- MANACORDA D. (1989), *Le anfore dell'Italia repubblicana: aspetti economici e sociali*, in M. LENOIR, D. MANACORDA, C. PANELLA (éds.), *Amphores Romaines et histoire économique: dix ans de recherche, Actes du Colloque (Siena, 22-24 mai 1986)*, (Coll. EFR, 11A), Rome, pp. 443-67.
- MEDICO C., FACCHINI G., OSSORIO F. (2006), *La XV campagna di scavo*, «Quaderni Norensi», 1, pp. 55-70.
- PANERO E. (2006), *Area E: i materiali provenienti dagli ambienti Ad e Af*, «Quaderni Norensi», 1, pp. 19-30.
- PANERO E. (2010), *L'indagine nelle Terme Centrali: notizie preliminari*, «Quaderni Norensi», 3, pp. 45-59.
- PAVONI M. G., PATTENÒ E. (2003), *Ritrovamenti di anfore nelle acque di Nora*, in C. TRONCHETTI, *Ricerche su Nora II (anni 1990-1998)*, Elmas.
- PEACOCK D. P. S., WILLIAMS D. F. (1986), *Amphorae and the Roman economy. An Introductory Guide*, London-New York.
- PESCE G. (1972), *Nora. Guida agli scavi*, Cagliari.
- PICCARDI E. (2003), *Anfore*, in GIANNATTASIO (a cura di) (2003), pp. 209-36.
- RODRIGUEZ ALMEIDA E. (1984), *Il monte Testaccio. Ambiente, Storia, Materiali*, Roma.
- SANTORO BIANCHI S. (1999), *La tradizione fenicio-punica nella Pantellerian Ware: il progetto di ricerca 1998-2000*, in E. ACQUARO, B. FABBRI (a cura di), *Produzione e circolazione della ceramica fenicia e punica nel Mediterraneo: il contributo delle analisi archeometriche, Atti della Giornata di archeometria della ceramica (Ravenna, 14 maggio 1998)*, Bologna, pp. 117-20.
- SIMONCELLI A. (2010a), *L'abitato prospiciente la cala meridionale: notizie preliminari dello scavo della domus f del settore E*, «Quaderni Norensi», 3, pp. 67-86.
- SIMONCELLI A. (2010b), *L'ambiente Tb: frigidarium delle terme centrali. Notizie della campagna di scavo del 2007*, «Quaderni Norensi», 3, pp. 61-6.
- SPADARO C. S. (2008-09), *Nora, il quartiere centrale. Le lucerne*, Tesi di laurea magistrale in Archeologia, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Milano, a.a. 2008-09, relatore prof. G. Bejor.
- TCHERNIA A. (1986), *Le vin de l'Italie romaine. Essai d'Histoire économique d'après les amphores*, Rome.
- TRONCHETTI C. (1996), *La ceramica della Sardegna romana*, Milano.
- VAN DER WERFF J. H. (1977-78), *Amphores de tradition punique à Uzita*, «Babesch», 52-53, pp. 171-200.
- WILL E. L. (1982), *Greco-italic amphoras*, «Hesperia», 51, pp. 338-56.
- WILL E. L. (1989), *Relazioni mutue tra le anfore romane*, in M. LENOIR, D. MANACORDA, C. PANELLA (éds.), *Amphores Romaines et histoire économique: dix ans de recherche, Actes du Colloque (Siena, 22-24 mai 1986)*, (Coll. EFR, 11A), Rome, pp. 297-309.

Cristina Nervi

Convergenze africane nel territorio di Nora

Si propone uno spaccato dei molteplici influssi dell'Africa sul territorio di Nora in epoca romana con collegamenti alla fase fenicia e punica della città, indicando possibili rilevanze derivanti dalle fonti, dalla toponomastica, dalla morfologia del territorio e dallo studio delle ceramiche; le osservazioni che ne derivano sono di carattere sociale, economico, politico, storico ed economico e si prefiggono di fornire nuovi spunti per future discussioni critiche delle argomentazioni.

Parole chiave: Nora, ricognizione, influssi africani, considerazioni socio-economiche, effetti storico-politici.

La collocazione geografica della città di Nora ha creato, a partire dall'epoca fenicia fino a quella romana e post-romana, il substrato favorevole a una cultura multietnica con influssi provenienti da terre vicine e anche molto lontane.

In epoca punica – a partire dal v a.C., ma in particolar modo nel iv a.C.¹ – la città assume un nuovo assetto di carattere politico ed economico, in cui Cartagine riveste un ruolo egemone², che modifica l'aspetto urbanistico dell'insediamento e il rapporto con il suo territorio; è in quest'epoca che il comprensorio si espande e vede sorgere di insediamenti legati allo sfruttamento delle risorse agricole³ e minerarie⁴. La crescita della città rende indispensabile

* Cristina Nervi, PhD, Università degli Studi di Genova.

1. Cartagine esercita un forte controllo sullo sfruttamento economico e sulla gestione delle risorse di Nora: FINOCCHI (2000), p. 293.

2. BONDÌ (2006), p. 178. La città di *Neapolis* (OR) e il suo territorio presentano analogie per l'influenza cartaginese e per l'impulso dato allo sviluppo dell'entroterra: GARAU (2006), p. 292.

3. BOTTO, MELIS, RENDELI (2000), p. 264; i Cartaginesi obbligarono i Sardi al taglio di ogni albero da frutto, infliggendo, quale sanzione per la trasgressione, la pena di morte: PSEUDO ARIST., *mir. auscult.*, 100.

4. FINOCCHI (2002), pp. 164-9.

un territorio che fornisca il necessario approvvigionamento e ne permetta lo sviluppo. Si assiste, pertanto, a un'occupazione dello spazio extraurbano, attraverso una serie di fattorie che permettono il controllo e la coltivazione razionalizzata dell'estensione agraria⁵.

L'epoca romana⁶ ricalca un simile assetto amministrativo del territorio: sorgono una serie di *villae* con funzione latifondistica, che raggiungono il massimo del proprio sviluppo in epoca imperiale. Avviene una graduale e capillare occupazione della zona finalizzata allo sfruttamento agrario e minerario delle risorse⁷. Rame e ferro vengono estratti da miniere, di cui si sono trovate tracce – attraverso la presenza di scorie – in particolar modo nel settore nord-occidentale e a ridosso dell'abitato.

Lo sfruttamento del territorio del *minicipium* di Nora è legata allo sviluppo della città, che attorno al II-III d.C. attiva una riorganizzazione dello spazio pubblico con l'edificazione o l'ampliamento del teatro⁸, delle terme⁹ e del foro¹⁰. Il massimo incremento di siti nell'entroterra si registra tra II e III d.C. in concomitanza con l'ascesa della città.

I frammenti ceramici afferenti all'epoca romana rinvenuti nel corso della ricognizione del territorio norense¹¹ hanno condotto a

5. FINOCCHI (2002), pp. 158-64.

6. La Sardegna diviene provincia romana nel 227 a.C.; a partire dal 1 a.C. Nora subisce una serie di mutamenti amministrativi e urbanistici: infatti la città punica non prevedeva il foro, che viene edificato su un quartiere abitativo, nella zona a sud della città. Il foro di Nora venne impiantato nel 40-20 a.C. – BONETTO, FALEZZA, GHIOTTO, NOVELLO (2009), II, p. 249 – e monumentalizzato nel corso del III d.C. (ivi, p. 327).

7. Anche a *Neapolis* l'occupazione del territorio ricalca l'impianto e lo sfruttamento delle risorse di epoca punica: GARAU (2006), pp. 271, 292, 303, 308, 317, 321.

8. BEJOR (2000), p. 179.

9. COLAVITTI (2002), pp. 1221-34; CANEPA (2003a), p. 47.

10. Per uno studio completo del foro: BONETTO, FALEZZA, GHIOTTO, NOVELLO (2009).

11. A partire dal 1990 nel comprensorio di Nora è stata avviata una ricognizione estensiva, che ha portato alla copertura dell'intero territorio afferente all'antica città. Ad essa hanno contribuito le Università di Genova, Milano, Padova, Pisa, Venezia, Viterbo, in collaborazione con la Soprintendenza Archeologica per le Province di Cagliari e Oristano; la direzione è stata affidata al dott. M. Botto e al prof. M. Rendeli (Università degli Studi di Sassari): ringrazio in particolare quest'ultimo per la generosità scientifica, per l'essere stato guida costante in ogni fase degli studi sul campo e in laboratorio. BOTTO, MELIS, RENDELI (2000), pp. 255-84; BOTTO, RENDELI (1994), pp. 249-62; IDD. (1998), pp. 713-40; FINOCCHI (2000), pp. 285-302; ID. (2002), pp. 147-86; GARAU, RENDELI (2006), pp. 1247-78; RENDELI (2003), pp. 9-22; ID. (2005), pp. 165-81.

numerose osservazioni riguardo non solo l'economia, ma anche l'occupazione del comprensorio, e hanno permesso di dedurre che Nora possedeva un forte controllo della zona ad essa retrostante, attraverso un sistema di insediamenti rustici, probabilmente il fulcro della macchina organizzativa del sistema latifondistico, che a loro volta amministravano fattorie di minore importanza¹².

La città costituiva il punto di riferimento terminale di un sistema produttivo articolato e settorializzato. Va da sé che lo sviluppo del territorio segue l'andamento storico-economico della città e ne ricalca le epoche di affermazione, incremento, crisi e decadenza, anche se per il v d.C. – quando Nora diviene oggetto di incursioni vandaliche – il territorio appare ancora vivo, quasi il suo evolversi divenisse indipendente dalla città, che precedentemente era fulcro delle attività¹³; questo fatto si deve forse mettere in relazione alla nascita di nuclei insediativi che potrebbero costituire *in fieri* i futuri centri medievali¹⁴.

Ogni *villa* comprendeva all'interno del proprio dominio agricolo una quantità di strutture di minori dimensioni, che permettevano di parcellizzare il lavoro e di facilitarne lo sviluppo nell'intera filiera.

Si aggiunga che non tutto il paesaggio risulta essere omogeneo: alcune terre sono più facilmente coltivabili e altre presentano problematiche relative alla scarsa resa del terreno¹⁵. Il settore nord-occidentale del comprensorio presenta suoli più fertili e quindi da sempre sfruttati estensivamente per l'origine alluvionale dei terreni, estremamente adatti alla coltivazione.

Occorre osservare che probabilmente in epoca romana l'idrografia era maggiormente sviluppata e complessa di quella attuale¹⁶ e ciò agevolava la coltivazione, più di quanto non possa apparire attualmente.

Il tracciato viario di epoca romana ripercorre presumibilmente

12. RENDELI (2003), p. 21.

13. GARAU, RENDELI (2006), pp. 1256-9; GARAU (2007), pp. 59-63. Un esempio analogo può essere ritrovato nella *villa* individuata a Ruoti (Potenza) in Località San Giovanni: SMALL (1999), pp. 331-42; SMALL, BUCK (1994), VOLPE (1996), pp. 201-2. Nel corso del v d.C., nella fase di decadenza imperiale, si assiste a un fiorire economico e a un'espansione dell'insediamento rurale.

14. RENDELI (2005), p. 179.

15. RENDELI (2003), p. 19; FINOCCHI (2002), pp. 157-64.

16. FINOCCHI (2002), pp. 147-86.

quello già impostato in epoca punica¹⁷: un asse viario permetteva il collegamento di Nora a Cagliari¹⁸, attestazioni epigrafiche attestano la strada da Nora a *Bithia* verso *Sulci*, mentre studi recenti documentano l'asse viario costiero della Sardegna¹⁹. Si rileva la possibile presenza di percorsi che – nonostante la difficoltà derivante dalla morfologia del territorio – collegavano il centro abitato con il proprio entroterra, in particolare verso le zone maggiormente sfruttate e ricche di insediamenti, sia agricoli che minerari.

Lo studio dei materiali ha consentito di individuare numerosi contatti, con la cultura punica, così radicata nella società norense da tramandare in epoca ciceroniana²⁰ un Bostare, nome di chiara derivazione punica; il dato testimonia che all'interno della città romana fossero presenti persone di origine africana, o forse che parte della cittadinanza – nonostante la romanizzazione – permanesse di etnia punica. A ulteriore comprova del sincretismo punico-romano si tengano presenti anche un'iscrizione in lingua latina, ma in caratteri punici²¹, e il nome cartaginese Aristo latinizzato in un'epigrafe rinvenuta nel foro²².

Questo elemento di mediazione culturale a livello etnico e sociale viene avvalorato dallo studio della ceramica comune rinvenuta nel corso della ricognizione²³. Esistono tra le forme attestate in epoca romana alcune tipologie di olle di chiara derivazione punica²⁴: evidentemente, in questo caso, l'elemento tradizionale locale, di origine africana, è prevalso su quello prettamente romano e ha costruito una continuità nella produzione delle forme dei contenitori, le quali per tradizione d'uso costituiscono un *continuum* che

17. FINOCCHI (2002), pp. 147-86.

18. L'arteria verso Cagliari è documentata da miliari che indicano Nora come *caput viae*: CIL X, 7996-7998, 7999-8001. *L'Itinerario Antoniniano* (85, 2 e 3) riporta la distanza di ventidue miglia da Cagliari a Nora e di sessantanove miglia da *Sulcis* a Nora. La via che univa Nora a *Bithia* è testimoniata da un'epigrafe (*ILSard*, I, 370).

19. MASTINO (2005), pp. 339-40, 373-4, 381-2.

20. CIC., VI, 2.

21. L'iscrizione è incisa sul fondo di una forma di sigillata tardo-italica: TRONCHETTI (2008), p. 1720.

22. BONETTO, BUONOPANE (2005), pp. 99-106.

23. Dato confermato dai reperti di *Neapolis*: GARAU (2006), p. 264.

24. L'olla punica da cui trae origine questo tipo romano è riconducibile a fine IV-III a.C.: TRONCHETTI (1992), p. 116; CAMPANELLA (1999), p. 34; CANEPA (2003b), pp. 139-40; GARAU (2006), pp. 266, 268, 276; BONETTO, FALEZZA, GHIOTTO, NOVELLO (2009), II, pp. 701-3.

attraversa due diverse *facies* culturali, proprio per la predominanza del fattore funzionale della ceramica comune, che non tiene conto di sovrastrutture culturali, ma si basa essenzialmente sulla praticità e sulla funzionalità dell'oggetto in sé²⁵.

L'origine punica di Nora è presente nella città romana e indubbiamente ne favorisce i contatti commerciali, creando rapporti con le coste africane, che a partire dall'epoca imperiale sostituiscono, per la produzione ed esportazione di merci, altre zone del dominio romano che in precedenza erano molto affermate²⁶. Roma, sovrapponendosi al precedente tessuto punico, non diminuisce l'importanza della città all'interno dei contatti commerciali, sfrutta e naviga su rotte da e verso le coste africane, così come aveva fatto Cartagine.

Tra i reperti anforici della ricognizione si identifica una svariata gamma di tipi di produzione africana che testimoniano i numerosi scambi commerciali tra Nora e il continente africano. Olio, vino, *garum* e altre merci giungevano al territorio della città attraverso rotte note e collaudate sin dall'epoca fenicia²⁷. Nora costituiva la testa di ponte tra Africa e Spagna²⁸: l'abitato non poteva che avvantaggiarsi economicamente di tale posizione e divenire così approdo indispensabile nel corso della navigazione.

Lo sviluppo economico della città di Nora ha incrementato quello agricolo del territorio, che vede il suo apice attorno al II-III d.C., quando Roma risulta essere dominatrice incontrastata dei mari, e consolidati legami con l'Africa contribuiscono a conferire al territorio di Nora, ben strutturato, organizzato e produttivo, una condizione florida²⁹.

25. La tradizione punica trasmessa a forme ceramiche di epoca romana è avvalorata anche dallo studio del materiale di *Neapolis*: GARAU (2006), pp. 266, fig. 90.12, 292, 303, 308, 321, in cui si rileva la difficoltà di discernere forme puniche o romane in particolare nell'epoca tra III e II a.C.

26. Per gli influssi africani sulla città di Nora si veda TRONCHETTI (2008), pp. 1719-30.

27. Nora fenicia era una colonia di tipo commerciale – FINOCCHI (2002), pp. 176-7 – come altre città sarde, ad esempio *Neapolis*, GARAU (2006), pp. 299, 321.

28. Si ricordi la leggenda di Norace, mitico fondatore di Nora e proveniente dalla spagnola Tartesso (PAUS., X, 17, 5; SOL., IV, 1). Il legame tra Africa, Sardegna e Penisola iberica era evidentemente attestato già in epoca arcaica, tanto da farne scaturire una leggenda.

29. I dati emersi dall'area C di Nora, in contesto urbano, confermano il ruolo egemone rivestito dalle coste nord-africane all'interno dei commerci norensi, in particolare dalla Proconsolare, dalla Zeugitania e dalla Bizacena: PICCARDI (2003), p. 222.

Attraverso lo scambio di merci primarie – olio, *garum* e vino – viaggia tutta quella merce definita “parassita”, e con essa le ceramiche fini da mensa: la sigillata africana, molto attestata nell’intera isola, tra i frammenti della ricognizione trova un’amplessissima diffusione di tipologia di forme. Tali forme vengono impiegate all’interno della *villa*, probabilmente nella parte riservata al *dominus*, che evidentemente godeva di un tenore di vita tanto elevato da poter utilizzare servizi pregiati provenienti dall’Africa. Il padrone della *villa*, che può anche essere un liberto³⁰, segue le mode dei tempi e possiede una mensa raffinata ricca di bevande e condimenti africani serviti in suppellettili provenienti dalle zone più in voga. Le sue ricchezze sono cresciute con lo sviluppo economico della città di Nora, che costituisce l’ambito di consumo, di stoccaggio ed esportazione dei suoi prodotti, ma preferisce consumare vino, olio e *garum* provenienti dal continente africano in gran quantità³¹, forse per una ragione di tradizione, oppure semplicemente di *status*.

La ceramica sigillata africana ha una così ampia diffusione e attestazione da indurre la cultura locale a imitarla nelle forme e nell’aspetto esteriore. Si hanno così frammenti ceramici definiti di imitazione locale, che presentano tipi simili con impasto e vernici differenti, riferibili – a un esame autoptico – a produzione autoctona³², probabilmente commerciata in ambito locale, di minor pregio, ma anche di minor costo: quest’ultima viene impiegata quale ceramica fine in contesti meno agiati, che non hanno la possibilità di acquistare l’originale africano. Si evince che il condizionamento estetico della sigillata africana è tale da indurre anche chi è meno abbiente a desiderare l’impiego di un’imitazione, piuttosto che ricorrere all’utilizzo di ceramica differente nelle forme e nei tipi.

È possibile che alcune di queste produzioni siano ascrivibili an-

30. È ipotizzabile, come a *Neapolis*, che tra III e II a.C. le *villae* appartenessero – in alcuni casi – ancora a proprietari punici e che gradatamente siano entrate in possesso dei Romani: GARAU (2006), p. 312.

31. Dal II a.C. sino al III d.C. alle anfore africane si affiancano quelle iberiche: PICCARDI, NERVI (cds.).

32. Fenomeno riscontrabile a *Neapolis* (GARAU, 2006, p. 276) e in alcune produzioni locali di sigillata africana rinvenute nella fornace di Calle Tricarico (MT), secondo analisi archeometriche effettuate dall’Università del Salento, Laboratorio di Chimica Analitica, Dipartimento di Scienza dei Materiali (G. Calia, C. Malitesta, I. Marchetta, R. A. Picca): DIGIUSEPPE (1998), pp. 735-52.

ch'esse all'ambito africano³³; si dedurrebbe, quindi, che le maestranze assolvevano l'esigenza di due diversi tipi di mercato, il primo agiato e il secondo meno facoltoso.

Considerazioni analoghe si possono fare sui reperti di africana da cucina. La tipologia offerta dal settore nord-occidentale del comprensorio è estremamente varia. Accanto alle importazioni di differenti sgranature qualitative attestate dalle analisi autoptiche, è facile lasciare aperto il campo all'individuazione di produzioni-imitazioni anche locali; la funzionalità è tale da indurre le maestranze a produrne una versione definibile come imitazione³⁴, che ricalca le forme e i tipi, verosimilmente utilizzate nelle cucine dei fattori.

Il territorio di Nora costituisce una realtà multiforme legata alla città romana, ai suoi commerci verso l'Africa, ma anche al suo passato punico, il quale affiora in aspetti che appaiono meno evidenti, ma non meno rilevanti, perché connessi a quel richiamo del sostrato culturale precedente mai dimenticato, sempre presente nella quotidianità, anche se nascosto dal velo di una società nuova, da una certa epoca in poi impostata, per molteplici aspetti, in maniera differente nelle sue strutture e sovrastrutture fondamentali.

Bibliografia

- ALBANESE L., DE ROSA B. A. L. (2008), *Nora, area C: problematiche e prospettive di studio sulla ceramica africana da cucina*, in *L'Africa romana* XVII, pp. 1461-78.
- BEJOR G. (2000), *L'area del teatro*, in C. TRONCHETTI (a cura di), *Ricerche su Nora - I (anni 1990-1998)*, Cagliari, pp. 177-82.
- BONDÌ S. F. (2006), *Mobilità delle genti nel Mediterraneo fenicio e punico: qualche riflessione*, in *L'Africa romana* XVI, pp. 175-84.
- BONETTO J., BUONOPANE A. (2005), *Una nuova iscrizione dal Foro di Nora*, «Quaderni Norensi», 1, pp. 99-106.
- BONETTO J., FALEZZA G., GHIOTTO A. R., NOVELLO M. (2009), *Nora. II*

33. Per le ceramiche di *Neapolis* è stata avanzata un'ipotesi analoga: GARAU (2006), p. 278.

34. Forme di imitazione locale di ceramica africana da cucina sono state rinvenute, forse, nel territorio di *Neapolis*: GARAU (2006), p. 34; si sospetta anche la presenza di produzioni africane di minor pregio (ivi, p. 43). Per alcuni reperti dallo scavo urbano di Nora cfr. ALBANESE, DE ROSA (2008), pp. 1474-6.

- foro romano. Storia di un'area urbana dall'età fenicia alla tarda antichità* (1997-2006), Padova.
- BOTTO M., MELIS S., RENDELI M. (2000), *Nora e il suo territorio*, in C. TRONCHETTI (a cura di), *Ricerche su Nora – I (anni 1990-1998)*, Cagliari, pp. 255-85.
- BOTTO M., RENDELI M. (1994), *Nora III. Prospezione a Nora 1993*, «QSACO», 11, pp. 249-62.
- IDD. (1998), *Progetto Nora. Campagne di prospezione 1992-1996*, in *L'Africa romana XII*, pp. 713-40.
- CAMPANELLA L. (1999), *Ceramica punica di età ellenistica da Monte Sirai*, (Collezione di Studi Fenici, 39), Roma.
- CANEPA C. (2003a), *Nora: le Terme Centrali*, in C. TRONCHETTI (a cura di), *Ricerche su Nora – II (anni 1990-1998)*, Cagliari, pp. 39-59.
- CANEPA C. (2003b), *Ceramica comune romana*, in B. M. GIANNATTASIO (a cura di), *Nora. Area C. Scavi 1996-1999*, Genova, pp. 137-204.
- COLAVITTI A. M. (2002), *Le Piccole Terme a Nora: proposta di rilettura*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 1221-34.
- DIGIUSEPPE H. (1998), *La fornace di Calle di Tricarico: produzione e diffusione*, in L. SAGUI (a cura di), *Atti del Convegno in onore di J. W. Hayes (Roma, 11-13 maggio 1995)*, Firenze, pp. 735-52.
- FINOCCHI S. (2000), *Nuovi dati su Nora fenicia e punica*, in C. TRONCHETTI (a cura di), *Ricerche su Nora – I (anni 1990-1998)*, Cagliari, pp. 285-302.
- FINOCCHI S. (2002), *Considerazioni sugli aspetti produttivi di Nora e del suo territorio in epoca fenicia e punica*, «RStudFen», xxx, 2, pp. 147-86.
- GARAU E. (2006), *Da Qrthdsbt a Neapolis. Trasformazioni dei paesaggi urbano e periurbano dalla fase fenicia alla fase bizantina*, Ortacesus.
- GARAU E. (2007), *Disegnare paesaggi della Sardegna*, Ortacesus.
- GARAU E., RENDELI M. (2006), *Tra Africa e Sardinia: mobilità di merci e di genti (?) a Nora nella tarda antichità*, in *L'Africa romana XVI*, pp. 1247-78.
- MASTINO A. (2005), *Storia della Sardegna antica*, Sassari.
- PICCARDI E. (2003), *Anfore*, in B. M. GIANNATTASIO (a cura di), *Nora. Area C. Scavi 1996-1999*, Genova, pp. 209-36.
- PICCARDI E., NERVI C. (cds.), *Produzioni anforiche dalla Betica in Sardegna. Usi primari e secondari. Lo stato dei ritrovamenti*, 1 Congresso International de la SECAH – Ex officina Hispana (Cadiz, 3-4 marzo 2011).
- RENDELI M. (2003), *Paesaggi norensi I*, in *Nora 2003*, Pisa, pp. 7-22.
- RENDELI M. (2005), *Paesaggi norensi II*, «Quaderni Norensi», 1, Milano, pp. 165-81.
- SMALL A. M. (1999), *La Basilicata nell'età tardo-antica: ricerche archeologiche nella valle del Basentello e a San Giovanni di Ruoti*, in *L'Italia meridionale in età tardoantica*, Atti del xxxviii Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Taranto, 2-6 ottobre 1998), Taranto, pp. 331-42.
- SMALL A. M., BUCK R. J. (1994), *The Excavations of San Giovanni di Ruoti*, 1. *The villas and Their Environment*, Toronto-Buffalo-London.

- TRONCHETTI C. (1992), *Lo scavo di Via Brenta a Cagliari. I livelli fenicio-punici e romani*, «QSACO», suppl. 9.
- TRONCHETTI C. (2008), *I rapporti di Nora con l'Africa settentrionale*, in *L'Africa romana XVII*, pp. 1719-30.
- VOLPE G. (1996), *Contadini, pastori e mercanti nell'Apulia tardo antica*, Bari.

Nadia Canu, Giampiero Pianu
Il paesaggio del potere in Sardegna:
il progetto di studio sulla viabilità romana
e i paesaggi antichi dell'insegnamento
di Archeologia della Sardegna romana (Uniss)

Il contributo è volto a illustrare il progetto di studio dell'insegnamento di Archeologia della Sardegna romana dell'Università di Sassari, incentrato sull'utilizzo di una metodologia uniforme per la raccolta dei dati e finalizzato alla ricostruzione del paesaggio della Sardegna romana. L'obiettivo principale viene perseguito in particolare attraverso le ricerche effettuate da studenti, laureandi, dottorandi e assegnisti afferenti all'insegnamento, con la direzione di Giampiero Pianu e il coordinamento di Nadia Canu.

Parole chiave: Sardegna romana, paesaggio, viabilità antica.

Nella sua recente *Storia della Sardegna antica* Attilio Mastino scrive, nell'introduzione al cap. VII sulle strade romane¹:

Del resto la localizzazione di ponti, l'individuazione di tratti di massicciata, gli stessi toponimi consentono di avere oggi un quadro della viabilità romana sempre più dettagliato, anche in rapporto ai numerosi censimenti archeologici ed agli scavi in corso nell'isola per iniziativa delle Soprintendenze archeologiche e con la partecipazione delle Università..., che hanno messo in evidenza le caratteristiche costruttive, la scorrevolezza, il traffico e la circolazione, per quanto sia solo agli inizi l'utilizzo della fotogrammetria, della geofisica, dell'archeologia del paesaggio, che potrebbero consentire di dare una ricostruzione reale e non solo teorica dei percorsi, superando le ricostruzioni astratte ed a tavolino che spesso sono dovute all'assenza di ricognizioni territoriali. Notevoli informazioni si potrebbero raccogliere attraverso il riesame completo della cartografia storica e delle tavolette dell'IGM, ma soprattutto delle fotografie aeree e satellitari.

* Nadia Canu, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le province di Sassari e Nuoro; Giampiero Pianu, Dipartimento di Archeologia, Università degli Studi di Sassari.

1. A. MASTINO. *Storia della Sardegna antica*, Sassari 2005, pp. 533-4.

Fin qui Attilio Mastino, e sottolineo solo *en passant* la contraddizione, purtroppo reale, fra la presunta conoscenza legata ai “numerosi censimenti archeologici” e “l’assenza di adeguate ricognizioni territoriali”. Da alcuni anni attorno all’insegnamento di Archeologia e Storia dell’Arte greca e romana dell’Università di Sassari si è raccolto un gruppo di persone impegnate nell’uso delle nuove tecnologie di georeferenziazione, assolutamente necessarie per poter affrontare una “ricostruzione reale” e non “a tavolino” dei paesaggi antichi.

Questo progetto, che ha ricevuto di recente un contributo economico attraverso la legge regionale n° 7, ha vissuto una prima fase grazie a un assegno di ricerca regionale della prof.ssa Nadia Canu, al termine del quale, con la fattiva collaborazione della suddetta, ho proposto a numerosi studenti di continuare questa linea di ricerca. L’intendimento è di arrivare a una copertura il più completa possibile dell’isola in maniera tale da poter dare una lettura più appropriata dei dati archeologici. Lo scopo è quello di individuare le direttive viarie e quanto di antropico a esse connesse, come gli insediamenti, nelle loro diverse tipologie, ville, *mansiones*, *vici*, le necropoli, ed altri tipi di stanziamento (approdi, miniere e quant’altro) per giungere a identificare i paesaggi antichi nella loro dinamica (o anche nella loro staticità) diacronica. I lavori finora avviati, editi nel 2011 in *Studi sul Paesaggio della Sardegna romana*, hanno riguardato quasi essenzialmente la Sardegna centro-settentrionale. Sono state effettuate le ricerche nel territorio di Olbia (Stefano Giuliani), in quello di Romana (Andrea Mesina), di Padria (Mauro Mariani) e di Fonni (M. Antonietta Mele), oltre al lavoro di dottorato di Marilena Sechi. Si è voluto cercare di recuperare nell’ottica della nuova metodologia che verrà spiegata qui di seguito dalla prof.ssa Nadia Canu, anche vecchi lavori come quelli di Rosita Giannottu sulla zona di Tempio. Le vecchie letture territoriali infatti, individuando i siti secondo la nomenclatura toponomastica, hanno sempre creato problemi per la precisa individuazione delle strutture antiche, prestandosi così a diverse interpretazioni che talvolta hanno generato, in passato, interessanti, ma sterili, diatribe scientifiche.

Naturalmente l’uso delle moderne tecniche di georeferenziazione moderna non può prescindere da quelli che sono i tradizionali sistemi di indagine, come l’epigrafia, la toponomastica, le ricerche d’archivio. I primi risultati mettono in evidenza la logica complessità del sistema viario romano, che ha contribuito a cambiare in

maniera notevole il paesaggio sardo, con la costruzione non solo delle massicciate ma dei ponti e di tutte le infrastrutture legate ad una strada (*mansiones, mutationes*). Accanto ai dati che confermano il tradizionale tracciato stradale che già Piero Meloni aveva proposto nel lontano 1985, perfezionato poi nel 1990, basato essenzialmente sui dati della tradizione storica antica, in particolare dell'*Itinerarium Antonini*, ci troviamo di fronte ad una presenza di tratti viarii relativi ai *deverticula* che dovevano collegare alla strade principali anche i borghi che non sorgevano lungo il loro percorso. Inoltre incominciano ad emergere dati che confermano la logica obbiezione ai percorsi finora noti, ossia la mancanza di strade trasversali, da Est ad Ovest. Almeno la vallata del Tirso, con il collegamento *Sorabile-Ad Medias*, e la vallata del Cixerri, la vallata del Temo, fra *Gurulis vetus* e Bosa, e un probabile collegamento diretto fra *Karales* e il *Sardopatoris Fanum* appaiono dopo queste prime ricerche qualcosa di più che una supposizione.

Nell'ambito degli insediamenti abbiamo anche potuto notare che, accanto a quelli di nuova costituzione come le cosiddette "ville romane" di nuovo impianto, (si pensi ad esempio alla *mansio* di San Cromazio di Villa Speciosa, impiantata ex-novo in età flavia, o all'insediamento di Nostra Signora di Mesumundu a Siligo, che sembra anch'essa non insistere su insediamenti più antichi, anche se l'intera zona è ricca di nuraghi), esistono poi la continuità di vita di siti più antichi, di tradizione nuragica, che vengono spesso rifunzionalizzati in relazione alle esigenze dei nuovi dominatori. In questo senso è chiaro la ripresa di vita, già in età tardo-repubblicana, del villaggio Santu Antine di Torralba, dove i discendenti dei nuragici continuano a vivere in strutture costruite alla vecchia maniera, trasformate poi in quella che Taramelli chiamò «villa romana», probabilmente una fattoria che sorgeva guarda caso nelle immediate adiacenze della strada *a Karalibus Turrem*. Se la rifunzionalizzazione della gran parte dei villaggi nuragici fosse legata a un concreto controllo del territorio e soprattutto della viabilità, come al momento è possibile almeno ipotizzare, si potrebbe capire in maniera ancora più chiara quale è stata la grandezza del progetto strategico di Roma. Non basta (come si fa di solito) ricordare che la strada *a Karalibus Turrem* è ricalcata in parte dalla vecchia Strada Reale, oggi SS 131 Carlo Felice, ma possiamo dire che la gran parte della viabilità sarda fino agli anni Cinquanta del secolo scorso utilizzava i percorsi romani.

Perché i Romani crearono, magari non ex novo, ma unendo sen-

tieri e tratturi anche antichi, legati probabilmente alle transumanze e comunque alle esigenze dei popoli prenuragici e nuragici, un sistema viario così capillare? E soprattutto, visto che costruire una strada comporta ingenti spese, ma ben più costosa è la loro manutenzione nel tempo, perché lo tennero in perfetta efficienza per secoli? Per esigenze annonarie, come sostiene Rebuffat, o per esigenze militari? O per entrambi i motivi? Di certo questa opera titanica ha segnato i paesaggi sardi per più di un millennio e solo le moderne tecnologie edilizie, con i viadotti, i ponti, le gallerie hanno finito per cancellare, almeno in parte.

G. P.

La viabilità della Sardegna romana fu il frutto di una lenta evoluzione, originata in età preistorica e protostorica e sviluppata in età punica, quando i conquistatori dell'isola avevano adattato ai propri scopi le piste dei protosardi². In età romana il sistema viario raggiunse un apice ineguagliato fino all'età contemporanea, tanto che i percorsi fissati in quest'epoca segnano il paesaggio ancora oggi³. La rete stradale era eccezionalmente sviluppata e percorreva l'intera isola, costituendo il principale canale della romanizzazione⁴. Piero Meloni auspicava infatti un più approfondito studio delle strade romane, proprio come chiave per comprendere in maniera più chiara e definita le dinamiche di penetrazione dell'elemento romano in Sardegna⁵.

In ciò la situazione è raffrontabile con le altre province: le vie sono i manufatti che hanno impresso maggiormente un segno indelebile e un condizionamento costante al paesaggio antropizzato, pertanto costituiscono un indicatore non solo delle dinamiche di penetrazione dell'elemento romano ma anche dell'organizzazione territoriale e delle modalità di controllo delle risorse in età antica.

Già nel corso del XVIII Convegno de *L'Africa romana* è stato presentato un contributo incentrato sulla viabilità extraurbana nel territorio di Olbia e sulla nascita di un progetto di ricerca per favorire lo studio della rete stradale della Sardegna romana⁶.

2. V. TETTI, *Antiche vie romane della Sardegna e cursus publicus. Note e riferimenti toponomastici*, «ASS», XI, 1985, p. 74.

3. MASTINO, *Storia della Sardegna Antica*, cit., p. 333.

4. P. MELONI, *La Sardegna romana*, Sassari 1975, p. 265.

5. Ivi, p. 298.

6. N. CANU, S. GIULIANI, *La viabilità extraurbana nel territorio di Olbia. Per un*

Obiettivo principale del progetto è quello di mettere a punto un sistema unitario per la raccolta e l'analisi della documentazione archeologica di carattere territoriale per la Sardegna di età romana.

Sono ormai troppe le ricerche che hanno analizzato il territorio, fornendo una documentazione puntuale delle attestazioni di età romana e del contesto di riferimento, ma che non trovano diffusione presso la letteratura scientifica: in primo luogo numerose tesi di laurea, in alcuni casi di eccellente valore; in secondo luogo dettagliatissime ricerche di dottorato, che per la carenza di fondi non arrivano all'auspicata pubblicazione. Si tratta in maggioranza di ricerche condotte da singoli, che forniscono analisi compiute e metodologicamente valide su aree territoriali circoscritte, in genere relative a un determinato territorio comunale. Al notevolissimo dispendio di energie non corrisponde però un effettivo beneficio in termini di conoscenza proprio a causa dell'eccessiva frammentarietà, della dispersione dei singoli studi, dalla mancanza di una vera e propria rete che funga da collante tra i ricercatori.

Se nel campo della ricerca archeologica condotta in ambito universitario si stabilisse di attenersi rigorosamente a un unico standard catalografico, quale quello definito a livello nazionale dall'Istituto Centrale per il Catalogo e la Documentazione, facendo seguire l'immissione dei dati in un unico sistema informativo, come quello che il progetto presentato propone, sarebbe possibile evitare la dispersione dei singoli ricercatori sul territorio e superare la frammentarietà dei dati raccolti per andare a comporre un unico sistema capace di raccogliere le informazioni tanto faticosamente raccolte con le ricognizioni sul campo, evitando che queste siano fini a se stesse e dimenticate subito dopo una discussione di tesi.

Un'iniziativa in tal senso, volta alla raccolta e alla composizione del materiale noto per la presentazione di un quadro unitario, è stata recentemente realizzata nell'ambito degli studi storici con l'opera *Storia della Sardegna antica*, elaborata da Attilio Mastino e dalla sua Scuola⁷. Un impegno comparabile a livello archeologico richiede l'analisi puntuale del territorio, a un livello topografico correlato alla creazione di mappe in scala a grande e grandissimo dettaglio, finalità perseguibile proprio attraverso la creazione di un sistema informativo georeferenziato o GIS, che consente di correlare

sistema unitario nello studio della viabilità della Sardegna romana, in *L'Africa romana* XVIII, pp. 1875-83.

7. MASTINO, *Storia della Sardegna*, cit.

ad ogni elemento posizionabile sul territorio tutti i dati che lo qualificano. Le potenzialità applicative sono duplici e riguardano sia le attività di tutela svolte per il Ministero dei Beni e le Attività Culturali dalla competente Soprintendenza per i Beni Archeologici, sia le attività di pianificazione territoriale condotte dalla Regione e dagli altri enti locali.

L'acquisizione alle banche dati del MIBAC, sia il SIGEC dell'Istituto Centrale per il Catalogo e la Documentazione che la Carta del Rischio dell'Istituto Superiore per la Conservazione e il Restauro, è resa immediatamente possibile dal fatto che la fase di raccolta e catalogazione dei dati viene effettuata seguendo i protocolli standardizzati dai due istituti. Questo permette di fornire all'ente preposto alle attività di tutela utili informazioni quali la quantificazione delle attestazioni, il relativo posizionamento, la verifica dello stato dei luoghi e la conseguente segnalazione di situazioni di rischio riscontrate per il patrimonio archeologico, informazioni di cui spesso la stessa Soprintendenza non è in possesso, se non in stato frammentario o dispersivo.

È inoltre possibile l'acquisizione da parte della RAS, in quanto come base del sistema informativo vengono utilizzati i *layers* geografici e le ortofoto del Piano Paesaggistico⁸; questo significa che i dati raccolti saranno integrabili anche all'interno del Sistema Informativo della Regione, che li potrà utilizzare per aggiornare o integrare i *layers* dedicati all'assetto storico-culturale, soprattutto laddove non siano ancora intervenuti gli adeguamenti dei Piani Urbanistici Comunali. In questo modo, i singoli Comuni interessati potranno ricevere indicazioni precise e verificate sulla consistenza del patrimonio archeologico e, in cooperazione con la Regione e la competente Soprintendenza, potranno procedere a una più consapevole gestione della risorsa archeologica, promuovendo attività volte alla valorizzazione laddove sia consigliabile.

Illustrata la filosofia su cui si basa il progetto, vediamo l'applicazione pratica e gli indirizzi intrapresi tra il 2008 e il 2010.

L'impostazione generale e la metodologia sono rimaste le medesime rispetto a quanto presentato al XVIII Convegno de *L'Africa romana*⁹. Si è continuato a seguire lo stesso sistema di schedatura minimale, basato sugli standard ministeriali dell'Istituto Centrale

8. Forniti dall'Ufficio del Piano Regionale al Dipartimento di Storia nell'ambito del progetto ITACA.

9. CANU, GIULIANI, *La viabilità extraurbana*, cit.

per il Catalogo e la Documentazione e modellato sul Sistema Informativo Territoriale Integrato Georeferenziato dei Beni Culturali dalla Sardegna¹⁰, un progetto che ha visto impegnate le Soprintendenze per i Beni Archeologici e per i Beni Architettonici, Paesaggistici, Storici, Artistici ed Etnoantropologici della Sardegna, coordinato dall'Ufficio GIS istituito presso il Centro Operativo di Villa Pollini a Cagliari. Ai campi previsti nel sistema regionale è stata aggiunta la dichiarazione dell'attendibilità della georeferenziazione, ovvero la classificazione delle attestazioni archeologiche in tre gruppi di valore decrescente. Il primo gruppo, "verifica diretta", riguarda le attestazioni verificate direttamente sul terreno e posizionate dall'operatore o tramite rilevazione con GPS o, ancora, attraverso Google Earth. Il secondo gruppo, "fonte georeferenziata", riguarda attestazioni non più reperibili alla verifica in campo ma indicate su cartografia precedente, distinguendo ulteriormente in base alla scala di riferimento¹¹. Il terzo gruppo, "fonte generica", quelle non più reperibili e solo segnalate in bibliografia, pertanto posizionabili sulla mera base toponimica.

Per il compimento del processo è stata approntata una metodologia di lavoro standard, articolata in step predefiniti e soprattutto a costo zero, che si avvale delle opportunità offerte dalla rete per lo studio analitico del territorio, compreso l'utilizzo del popolarissimo Google Earth¹² per il posizionamento delle attestazioni archeologiche verificate sul terreno. Questo tipo di posizionamento presenta una serie di vantaggi: non richiede strumentazione particolare ma il semplice accesso ad una connessione internet; è praticabile con una certa dose di impegno anche da parte di studenti alle prime armi; ha un margine di errore abbastanza basso, non superando in genere i 5-10 m. Appare quindi adeguato per uno studio di carattere generale sull'organizzazione di uno specifico territorio per il quale sia sufficiente una georeferenziazione di tipo puntuale.

Rispetto alla situazione presentata al XVIII Convegno, quando il progetto era portato avanti senza risorse economiche, la situazione si è evoluta positivamente. Infatti, grazie al finanziamento attraverso

10. Progetto relativo all'APQ 2005, SarBC4-29, al quale la scrivente ha avuto modo di collaborare per tutto il 2008.

11. È evidente in questo caso che una carta a grande dettaglio, esempio una scala di 1:5.000, fornisca informazioni più dettagliate e quindi di maggior valore e attendibilità di una carta in scala 1:100.000.

12. <http://www.google.com/intl/it/earth/index.html>.

so la L.R. 7 agosto 2007, n. 7 per la promozione della ricerca scientifica e dell'innovazione tecnologica in Sardegna, è stata possibile la pubblicazione dei dati raccolti evitando così la dispersione dei risultati raggiunti e mettendo dei punti fermi per la prosecuzione delle ricerche attraverso la sistematica georeferenziazione delle attestazioni censite.

Il volume, recentemente stampato¹³, riunisce contributi su diversi areali della Sardegna, con particolare concentrazione nella zona settentrionale, ma con puntate tra le zone montagnose della Barbagia, l'oristanese e il cagliaritano. Si tratta delle ricerche effettuate dai componenti del gruppo di lavoro, che nel frattempo si è ampliato: oltre a Mauro Mariani, che ha lavorato sui territori di Padria, Mara e Pozzomaggiore fino al 2008¹⁴, e Stefano Giuliani che ha approfondito il lavoro sul territorio di Olbia¹⁵, si è aggiunta la tesi specialistica di Maria Antonietta Mele sul territorio di *Sorabile*¹⁶. Inoltre durante l'anno accademico 2009-10 è stato affidato alla scrivente l'insegnamento di Archeologia della Sardegna romana e ciò ha consentito una sperimentazione a base più ampia del metodo di lavoro, applicato nell'elaborato finale previsto per il superamento dell'esame da una decina di studenti della specialistica. Tra gli elaborati già portati a compimento tre sono quelli di estremo interesse che sono stati inseriti nella pubblicazione, quello di Andrea Mesina sui territori comunali di Romana e Monte Leone Roccadoria, quello di Rita Fantasia sul territorio di Ozieri, quello di Luisangela Sau sull'abitato di *Lesà*, in territorio di Benetutti, mentre altre analisi, tutte su areali differenti, sono attualmente in corso di realizzazione.

Oltre alle analisi territoriali citate, saranno inseriti nella pubblicazione previa normalizzazione dello standard catalografico, anche la-

13. G. PIANU, N. CANU (a cura di), *Studi sul paesaggio della Sardegna romana*, Muros 2011.

14. M. MARIANI, *La viabilità nell'alta valle del Temo in età romana*, Tesi di laurea, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Sassari, relatore G. Pianu, correlatrice N. Canu, a.a. 2007-08.

15. S. GIULIANI, *La viabilità romana nell'agro di Olbia*, Tesi di laurea specialistica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Sassari, relatore G. Pianu, correlatrice N. Canu, a.a. 2009-10.

16. M. A. MELE, *Ubi Barbaricini videntur sedere. Ricerche archeologiche nei territori della storica Barbagia di Ollolai*, Tesi di laurea specialistica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Sassari, relatore P. G. Spano, correlatori N. Canu, F. Delussu, a.a. 2009-10.

vori di respiro più ampio. Tra questi una ricerca della scrivente, finanziata sempre dalla Regione Sardegna, relativa al primo tratto della strada centrale sarda, da *Turris Libisonis* fino a *Molaria*¹⁷, cui è stato accennato nel convegno cagliaritano “Ricerca e confronti” del marzo 2008¹⁸; un estratto della tesi di dottorato di Rosita Giannottu sulla “*pertica di Turris Libisonis*”¹⁹, discussa nel 2006 e ancora inedita nonostante gli importantissimi dati raccolti, tutti georeferenziati; un lavoro inedito di Stefania Atzori, già autrice di due volumi sulla viabilità antica della Sardegna²⁰, incentrato sulla *pertica di Forum Traiani*²¹. A questi studi si ricorda anche quello di Marilena Sechi sulla viabilità nella zona di Bonorva e sul problema della biforcazione della strada centrale in direzione di Olbia, tema di studio già oggetto della tesi di laurea specialistica, attualmente in corso di approfondimento di uno specifico progetto di ricerca²².

Si tratta di lavori portati avanti con la stessa metodologia di ricerca, ciascuno per il proprio ambito territoriale, ciascuno ricco di elementi che vanno a raccogliere dati eterogenei quali fonti storiche, epigrafiche, attestazioni archeologiche e toponomastica, al fine di delineare il paesaggio della Sardegna in età romana. Tutte le schede compilate confluiscono in un unico database grazie al quale sarà possibile creare un'unica mappa, in futuro fruibile in rete in formato digitale e interattiva²³, permettendo agli utenti di visualizzare le schede di catalogo dei singoli siti.

17. N. CANU, *La via romana a Turre: ricostruzione del percorso fino a Molaria attraverso la toponomastica, la documentazione topografica e archeologica*, Borsa di studio per ricerche sulla Lingua e Cultura della Sardegna (art. 15, L. R. n. 26/1997), Area tematica 2, Storia della Sardegna, bando 2005, consegna elaborato luglio 2007.

18. Comunicazione di G. PIANU, N. CANU, M. SECHI, *La rete viaria della Sardegna romana. Alcune precisazioni e proposte metodologiche*, (cnds.).

19. R. GIANNOTTU, *La pertica di Turris Libisonis: studio storico-archeologico del territorio*, Tesi di dottorato in *Il Mediterraneo in età classica: storia e culture*, ciclo XVIII, Università di Sassari, Dipartimento di Storia, a.a. 2004-05.

20. S. ATZORI, *La strada romana “a Karalibus Sulcos”. Viabilità storica della Sardegna 1*, Mogoro (OR) 2006; EAD., *La viabilità romana nella provincia di Oristano, Viabilità storica della Sardegna 2*, Mogoro (OR) 2010.

21. S. ATZORI, *Paesaggio e viabilità nella pertica di Forum Traiani* (cnds.).

22. M. SECHI, *La viabilità romana nel Marghine e Meilogu della Sardegna tra le stazioni di Hafa e Molaria*, Progetto di ricerca della Regione Autonoma della Sardegna con fondi a valere sul Programma Operativo FSE Sardegna 2007-13, L.R. 7 agosto 2007, n. 7 “Promozione della ricerca scientifica e dell’innovazione tecnologica in Sardegna”.

23. Le modalità di condivisione online della mappa interattiva sono attualmente in corso di valutazione.

La creazione di un unico quadro di riferimento e di una rete tra le diverse ricerche favorisce l'incremento della conoscenza territoriale che va dal generale al particolare, con applicazioni pratiche dirette ai fini della tutela e della pianificazione. Inoltre per i giovani studiosi e in misura ancora maggiore per gli studenti, la partecipazione a un simile progetto è molto importante sia per la maturazione delle competenze metodologiche, sia per l'opportunità offerta dall'edizione in quanto, come si è già detto, solo una piccola parte delle tesi di laurea e delle altre ricerche effettuate durante il percorso di studi trovano spazio in una pubblicazione.

Per questo, nel ringraziare Attilio Mastino e Giampiero Pianu per l'attenzione che hanno sempre rivolto a studenti e giovani ricercatori, si auspica che si moltiplichino le iniziative che danno spazio ai giovani in un campo professionalmente molto arduo come quello della ricerca archeologica, dove la scarsità degli sbocchi occupazionali è causa più che in altri settori dell'abbandono di giovani talenti.

N. C.

Emerenziana Usai, Massimo Casagrande,
Christiana Oppo, Laura Garau, Alice Loy,
Pier Giorgio Spanu, Renato Zanella, Raimondo Zucca

Il paesaggio del potere cittadino
di una città sardo-romana:
le “Grandi Terme” di *Neapolis*

Le “Grandi Terme” di *Neapolis*, in corso di scavo dal 2004, costituiscono un esempio della monumentalizzazione della città, di epoca medio imperiale, che consegue quel “paesaggio del potere” che gli evergeti cittadini assicuravano alla propria *urbs*. Le ricerche hanno consentito di leggere l'impianto termale con percorso di tipo anulare, ben documentato anche nelle città sarde tra l'età severiana e la metà del III secolo. Al decoro delle terme, con pavimenti musivi, si assegna una statuetta di *Herakles* con *leonté* recante un pomo delle Esperidi nella mano destra. Contemporaneamente alle “Grandi Terme” fu realizzato un acquedotto al servizio dell'edificio termale.

Parole chiave: *Neapolis*, terme, mosaici, statuetta di *Herakles*, acquedotto.

1. Sin dal principio della ricerca archeologica a *Neapolis* in *Sardinia* nel secolo XVII¹ l'attenzione dei viaggiatori e degli antiquari, e successivamente degli archeologi, è stata attratta dal monumento noto come Santa Maria de Nabui², che conserva ancora la copertura parziale di un ambiente, in virtù della sua trasformazione in

* Emerenziana Usai (E. U.) e Massimo Casagrande (M. C.), Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Cagliari e Oristano; Christiana Oppo (Ch. O.), Laura Garau (L. G.), Alice Loy (A. L.), Pier Giorgio Spanu (P. G. S.), Renato Zanella, Raimondo Zucca (R. Z.), Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari.

1. S. VIDAL, *Annales Sardiniae*, III, Firenze 1645, p. 96; G. CASALIS, *Dizionario storico, geografico, statistico, commerciale degli stati di S. M. il Re di Sardegna*, s.v. *Guspini* [V. ANGIUS], Torino 1841, p. 306; G. SPANO, *Descrizione dell'antica Neapolis*, «BAS», V, 1859, pp. 133-4; R. ZUCCA, *Neapolis e il suo territorio*, Oristano 2000, pp. 104-5.

2. Per l'agiotponimio, esplicito anche a livello demologico con una leggenda di distruzione della città antica che avrebbe salvaguardato esclusivamente la chiesa, cfr. G. BOTTIGLIONI, *Leggende e tradizioni di Sardegna*, Genève 1922, pp. 121-2; ZUCCA, *Neapolis e il suo territorio*, cit., pp. 24-5.

fase tardo antica o altomedievale in edificio chiesastico consacrato alla Vergine. Il monumento è stato interpretato correttamente come edificio termale a partire dalle ricerche operate da Giovanni Lilliu nel 1951 e sfociate in una breve ma fondamentale campagna di scavo della Soprintendenza alle antichità della Sardegna³.

Il complesso termale, denominato dallo scrivente “Grandi Terme” in rapporto alle “Piccole Terme” del settore nordorientale della città⁴, contraddistingue l’*ornatus civitatis* e rappresenta con le altre principali strutture pubbliche della città romana un importante tassello di quel «paesaggio del potere» che caratterizza gli ambienti urbani, frutto dell’evergetismo delle *élites* cittadine che si manifesta, seppure in forme non eclatanti, nella Sardegna romana in particolare tra II e III secolo⁵.

R. Z.

2. Onde apprezzare il rilievo delle “Grandi Terme” neapolitane nel quadro dell’urbanistica cittadina è opportuno concentrare l’attenzione sulle attuali conoscenze relative alla topografia della città romana (FIGG. 1-3).

La forma urbana di *Neapolis* venne definita per la prima volta dallo scoliopio Vittorio Angius nel 1841. Lo studioso, in base all’analisi dell’area archeologica, riteneva che « l’estensione della città da levante a ponente, da dove cominciano ad apparire i ruderi infino a una lunga fondazione, che dicono della muraglia, sarebbe di due terzi di miglia contro la larghezza d’un quarto»⁶.

Giovanni Spano, nel 1859, si riferisce ad un perimetro del circuito murario urbano di tre miglia romane (4,44 km). «La città aveva tre miglia romane di circuito e dagli scavi si è chiarito ch’era attorniata di muraglie, perché in tutti i pendii si trovano doppie

3. ZUCCA, *Neapolis e il suo territorio*, cit., pp. 38, 105-9, con bibliografia precedente.

4. Ivi, pp. 104-5; P. G. SPANU, *L’impianto urbanistico della città romana, in Splendidissima civitas Neapolitanorum*, a cura di R. ZUCCA, Roma 2005, pp. 252-4.

5. R. ZUCCA, *Il decoro urbano delle civitates Sardiniae et Corsicae: il contributo delle fonti letterarie e epigrafiche*, in *L’Africa romana* X, pp. 857-935; G. AZZENA, *Osservazioni urbanistiche su alcuni centri portuali della Sardegna romana*, in *L’Africa romana* XIV, pp. 1099-110; A. R. GHIOTTO, *L’architettura romana nelle città della Sardegna*, Roma 2004.

6. G. CASALIS, *Dizionario storico, geografico, statistico, commerciale degli stati di S. M. il Re di Sardegna*, s.v. *Guspini* [V. ANGIUS], cit., p. 308.



Fig. 1: Foto satellitare di *Neapolis* (Google Earth).

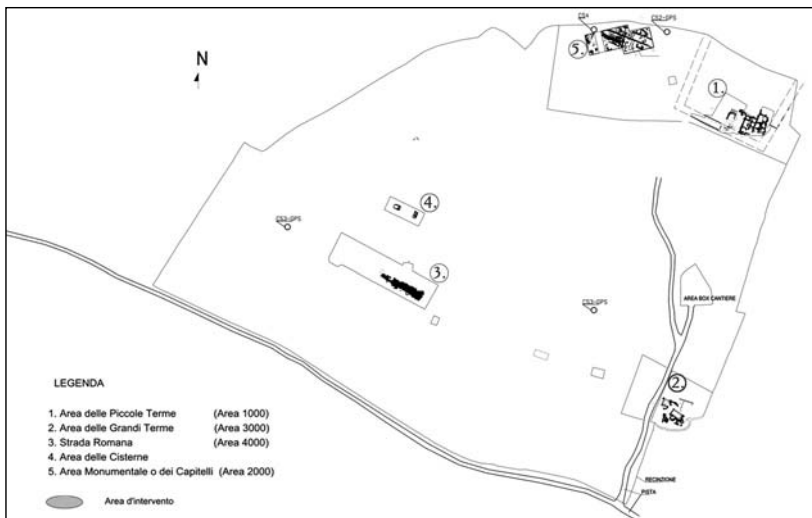


Fig. 2: Planimetria di *Neapolis* (di M. Piras).



Fig. 3: Planimetria di *Neapolis* con le curve di livello (di T. Ganga).

costruzioni di massi squadrati di pietra arenaria della quale trovasi vicina la cava»⁷.

Edoardo Benetti, autore di ricerche archeologiche in *Neapolis* nel 1905, ha lasciato in una memoria inedita dell'Archivio della Soprintendenza Archeologica di Cagliari e Oristano uno schizzo topografico della città antica, in cui risultano segnati il perimetro delle mura urbane, supposto esagonale, un tempio, le terme trasformate in edificio cristiano intitolato alla Vergine, l'acquedotto e la *via a Tibulas Sulcis* che si innesta nel settore orientale della città fino a immettersi, a sud delle mura, in una via normale ad essa indirizzata verso *Metalla* e *Uselis*⁸.

Giulio Schiempt, nel 1965, in base alla fotointerpretazione aerea, avanzò la proposta che il centro urbano di *Neapolis* presentasse una pianta semicircolare irregolare, di 800 × 500 m, per una estensione di una trentina di ettari, con *cardines* e *decumani* che almeno nel settore occidentale avrebbero definito *insulae* regolari⁹.

7. SPANO, *Descrizione dell'antica Neapolis*, cit., p. 130.

8. Cfr. ZUCCA, *Neapolis e il suo territorio*, cit., p. 37, n. 31, tav. 1, 2-3.

9. G. SCHIEMDT, *Antichi porti d'Italia*, «L'Universo», XLV, 1965, pp. 242-50.

In realtà le più recenti ricerche topografiche tendono a dimostrare che la presunta pianta semicircolare della città sia di fatto inesistente, dovendosi ammettere al contrario un impianto trapezoidale di una diecina di ettari, corrispondente a un sistema di dossi alluvionali, precipiti in direzione nord e nordest verso gli stagni di Santa Maria.

Allo stato attuale non è possibile qualificare le diverse aree cittadine, tuttavia la presenza in un'area eccentrica, nel settore settentrionale della città, di numerosi elementi di arredo urbano (capitelli, colonne, basi di statue, statue marmoree, tra cui uno splendida copia dell'Afrodite Urania)¹⁰, unitamente a testimonianze epigrafiche – tra le quali degna di nota è la dedica a Valeriano posta dall'*ordo decurionum* di *Neapolis* con la *pecunia publica* – porta verosimilmente a ipotizzare che nei pressi di tale porzione urbana dovessero trovarsi importanti edifici pubblici e forse il foro cittadino¹¹.

Per il resto non distante da quest'area pubblica è stato individuato un piccolo complesso termale (FIG. 2), con accanto ambienti abitativi che alla luce delle più recenti ricerche acquistano importanza non per la fase romana della città, ma piuttosto per le trasformazioni che in essa intervengono in età altomedievale, in funzione di un *kastron* bizantino.

Della viabilità interna è stato finora recuperato solamente un tratto di un asse viario con andamento est-ovest che probabilmente metteva capo alle "Grandi Terme"¹² (FIG. 3), mentre a nord/nord-est è evidente il tratto d'ingresso alla città della *via a Tibula Sulci*, percorso stradale che toccava le principali città della litorale di Ponente, come attestato nell'*Itinerarium provinciarum Antonini Augusti* dove si registra la successione *Othoca-Neapolis-Metalla*¹³.

Niente sappiamo sull'eventuale esistenza di un circuito murario di fase romana¹⁴, mentre un elemento significativo per definire i

10. ZUCCA, *Neapolis e il suo territorio*, cit., p. 102, tav. 24.

11. R. ZUCCA, C. COSSU, *Le officine scrittorie dei Neapolitani*, in *Splendidissima civitas Neapolitanorum*, cit., pp. 197-222, nn. 1-15.

12. SPANO, *Descrizione dell'antica Neapolis*, cit., p. 131, n. 1; ZUCCA, *Neapolis e il suo territorio*, cit., p. 101, nota 34.

13. G. SPANO, *Descrizione dell'antica Neapolis*, cit., pp. 130-2; ZUCCA, *Neapolis e il suo territorio*, cit., pp. 71-2; 100; 107.

14. Per la fase punica cfr. SPANO, *Descrizione dell'antica Neapolis*, cit., p. 130; ZUCCA, *Neapolis e il suo territorio*, cit., pp. 99-100; P. BARTOLONI, in S. MOSCATI, P. BARTOLONI, S. F. BONDI, *La penetrazione fenicia e punica in Sardegna. Trent'anni dopo*, «MAL», IX, 1, Roma 1997, p. 61 (con cronologia fissata al IV sec. a.C.).

limiti urbani almeno a nord/nord-est della città concorre l'esistenza di un'ampia necropoli, con sepolture di varia tipologia, in uso almeno dall'età medioimperiale all'altomedioevo¹⁵. Questa necropoli pone problemi in merito alla ricostruzione di Schiemdt, in quanto si troverebbe compresa all'interno dell'ambito urbano da lui supposto, soprattutto per le fasi più alte dell'uso funerario dell'area; infatti, mentre per l'età altomedievale potremmo pensare da una parte alla presenza di sepolture *in urbe*, ovvero a una restrizione del centro urbano, riconoscere un'area funeraria, seppur limitata, all'interno della città già nel II-III secolo costituirebbe un *unicum*. È più opportuno pensare che tali presenze siano una ulteriore conferma dell'eccessiva estensione della città verso est, secondo la proposta di Schiemdt.

Una seconda necropoli, con un'attività funeraria documentata nell'alto Impero, si localizza invece a sud dell'area urbana¹⁶.

P. G. S.

3. Le “Grandi Terme” si localizzano, dunque, nel settore sud-orientale della città, in corrispondenza dell'asse viario ovest-est, messo in luce negli scavi più recenti di Carlo Tronchetti, che probabilmente terminava all'ingresso del complesso termale.

L'area delle “Grandi Terme”, definita nella strategia di scavo del Progetto *Neapolis* “Area 3000”, sono oggetto di indagine archeologica, a partire dal 2004, nell'ambito dei lavori della Soprintendenza per i Beni Archeologici di Cagliari e Oristano in collaborazione con l'Università di Sassari e con i finanziamenti regionali del Parco geominerario della Sardegna¹⁷. Il primo obiettivo dello

15. ZUCCA, *Neapolis e il suo territorio*, cit., pp. 107-9.

16. Ivi, p. 109, n. 123.

17. Nel 2004, nell'ambito dei progetti del Parco geominerario della Sardegna, istituito con D.M. 16 ottobre 2001, includente nell'area n. 8 (Sulcis-Iglesiente-Guspinese) il sito di *Neapolis*, in funzione della salvaguardia e della tutela dei valori presenti nel territorio del Parco, con particolare riferimento alle emergenze e i reperti archeologici e storico culturali connessi all'espletamento dell'attività mineraria (V. SANTONI, *Istituzione del Parco Geominerario della Sardegna, Maimone! Maimone! Teoria e sociologia dell'organizzazione culturale*, Cagliari 2003, p. 55), la Soprintendenza Archeologica di Cagliari, con l'intervento finanziario dell'Assessorato alla Pubblica Istruzione della Regione Autonoma della Sardegna, ha attivato la III campagna di scavi archeologici di *Neapolis* (2004-07) in collaborazione con l'Università di Sassari. I lavori sono affidati all'ATI Geoparco di Cagliari, che vi provvede con i Lavoratori Socialmente Utili inseriti nello specifico progetto, coordinato dagli archeologi C. Cossu,



Fig. 4: Foto aerea delle “Piccole Terme”.

scavo in estensione dell’“Area 3000” è stato quello della lettura della planimetria dell’edificio nelle varie fasi culturali (FIG. 4).

Particolare importanza ha rivestito per la definizione iconografica dell’edificio termale l’individuazione ad oriente dell’ambiente voltato a botte (chiesa di Santa Maria de Nabui) di creste di muri in *opus caementicium* con andamento approssimativo est-ovest e nord-sud che si devono ascrivere sia alla probabile delimitazione esterna dell’edificio termale, sia a partizioni interne.

In data 4 novembre 2009 è stato individuato, mediante l’asportazione dell’US 3001, contenente fra le componenti artificiali, oltre a scarso materiale antico, bossoli di cartucce, plastica e numerosi elementi del secolo XX, un lacerto di pavimento musivo in tessella-

E. Garau e con la gestione tecnica dell’ing. M. Piras. A partire dalla IV campagna (2009-11) il coordinamento è affidato agli archeologi Christiana Oppo, Laura Garau, Alice Loy. La Soprintendenza per i Beni Archeologici di Cagliari e Oristano (Soprintendenti: Vincenzo Santoni, Giovanni Azzena, Fulvia Lo Schiavo, Marco Edoardo Minoja; responsabili scientifici: Carlo Tronchetti, Paolo Bernardini, Donatella Muredda, Emina Usai, Massimo Casagrande) e l’Università di Sassari (Rettori: Alessandro Maida e Attilio Mastino; responsabili scientifici: Raimondo Zucca, Pier Giorgio Spanu, Paolo Bernardini) condividono la direzione scientifica dello scavo.



Fig. 5: Foto aerea della *via urbana* di accesso alle “Grandi Terme”.

to bianco (frequenza delle tessere: 16/dm²) connesso al muro, orientato in direzione est-ovest, in *opus caementicium*, rivestito di intonaco all'interno.

La prosecuzione dell'asportazione dell'US 3001 a oriente del muro evidenziato ha consentito di mettere in luce il prosieguo (con qualche discontinuità) della stessa struttura muraria per circa 10 m, fino all'angolo con il muro nord-sud che si prolunga, allo stato dello scavo, per circa 3 m. Un ulteriore muro in cementizio con direzione nord-sud, visibile per circa 4 m, si è individuato a est-sud-est dell'ambiente che conserva il lacerto di tessellato bianco. Si tratta, verosimilmente, di un divisorio tra due ambienti dell'edificio termale.

A sud-est di tale muro divisorio si sono individuati mediante l'asportazione dell'US 3001 numerosi *bessales* giallastri, alcuni *in situ* pertinenti alle *suspensurae* di un ambiente caldo, verosimilmente un *tepidarium* d'ingresso per l'assenza finora verificata di un *prae-furnium*.

Allo stato delle acquisizioni l'edificio delle “Grandi Terme” di *Neapolis* è un complesso di almeno 22 × 20 m, risultando per dimensioni pari alle Terme di Convento Vecchio di *Tharros* (FIG. 5).

Il complesso è orientato secondo gli assi ovest-nord-ovest/est-sud-est e nord-nord-est/sud-sud-ovest.

La tecnica edilizia adottata, almeno per gli ambienti riscaldati e a tenuta idraulica (*frigidarium* con vasche, cisterna), come di con-

suetto nell'architettura termale anche della *Sardinia*¹⁸ è l'opera cementizia con paramento esterno e interno in *opus vittatum mixtum* (tre filari di tufo in arenaria, calcare e breccia vulcanica per 35 cm, alternati a due ricorsi di laterizi rossi e giallastri per 9,5/11 cm), ad eccezione, presumibilmente, dell'interno degli ambienti riscaldati in *opus testaceum*.

E. U., M. C.

4. L'ingresso è da suppersi sul lato ovest-nord-ovest in corrispondenza del tratto stradale lastricato nell'area 4000, già noto alle ricerche del 1858 di Giovanni Spano, danneggiato nel corso di un'aratura nel 1975 e messo in luce negli scavi del 2005 di Carlo Tronchetti, o di un asse stradale normale al precedente o una *platea*. L'edificio disponeva dell'*apodyterium* dotato sul lato sud-sud-ovest di un bancale a muro, in cementizio, aderente sia all'estradosso nord-nord-est della vasca coperta a botte, ricompresa nella trasformazione della terma in edificio chiesastico, sia a un setto murario in cementizio, aderente al lato esterno ovest-nord-ovest, presso l'angolo con il lato nord-nord-est, di detta vasca, conservato per una lunghezza di 1,07 m e uno spessore di 0,48 m. Il sedile ha una lunghezza residua di 5,30 m e una seduta di 0,45/0,48 m.

Dall'*apodyterium*, di cui ignoriamo i lati ovest-nord-ovest (con l'ingresso), nord-nord-est ed est-sud-est, si transitava nel salone del *frigidarium* da suppersi rettangolare, con i lati brevi nord-nord-est e sud-sud-ovest, provvisto, come di consueto, di due vasche per la balneazione, a pianta semicircolare sul lato sud-sud-ovest, ed a pianta rettangolare sul lato ovest-nord-ovest. Entrambe le piscine sono conservate, ma mentre quella semicircolare non conserva i muri in elevato, quella rettangolare reca ancora la copertura a botte, in quanto è riconoscibile nell'ambiente trasformato in edificio chiesastico mediante la colmata della vasca e la tamponatura di un finestrone. L'occlusione, realizzata in pietrame minuto cementato con calce, venne sul lato interno rifinita con un intonaco liscio decorato pittoricamente a più riprese, ancorché lo stato attuale di conservazione degli intonaci sovrapposti non consenta una precisa lettura del decoro. Sugli intonaci dipinti vennero inoltre realizzati numerosi graffiti, tra cui si riconoscono monogrammi cristologici¹⁹.

18. GHIOTTO, *L'architettura romana nelle città della Sardegna*, cit., pp. 109-35.

19. P. G. SPANU, *Le trasformazioni del centro urbano tra tarda antichità e alto Medioevo*, in *Splendidissima civitas Neapolitanorum*, cit., p. 257. Le recenti indagini porta-

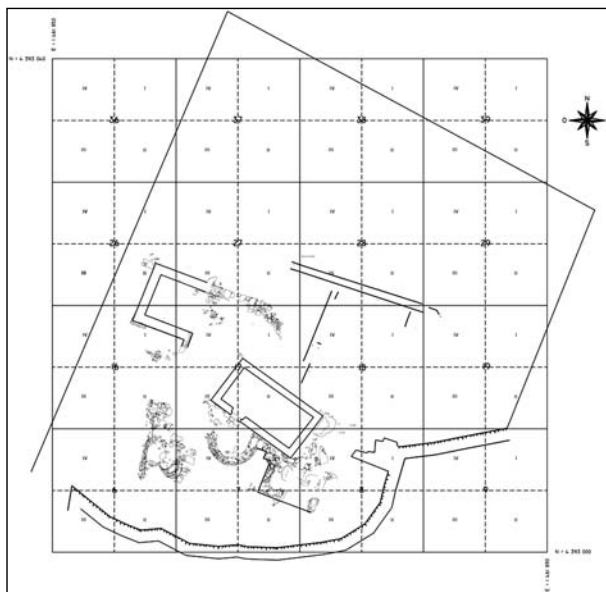


Fig. 6: Planimetria delle “Grandi Terme” (di T. Ganga).

La vasca di ovest-nord-ovest ha le seguenti dimensioni: esterno: $5,03 \times 4,9$ m; interno: $4,2 \times 3,53$ m; spess. murario 0,72 m; altezza sul piano di calpestio attuale 2,9 m interno; 3,3 m esterno. La vol-

no a supporre, considerando le relazioni stratigrafiche delle murature, che nell'ambiente termale si passò, con tutta probabilità nella fase cristiana, da un impianto centrale a un impianto longitudinale. Il raffronto con simili mutamenti di destinazione d'uso di terme, quali Sant'Andrea di Pischinappiu di Narbolia, Santa Maria di Vallermosa, soprattutto Santa Maria di Mesumundu, il santuario di Nostra Signora di Bonacattu a Bonarcado (P. G. SPANU, *La Sardegna bizantina tra VI e VII secolo*, Mediterraneo tardoantico e medievale. Scavi e ricerche, 12, Oristano 1998, pp. 131-43) solo per citarne alcuni, farebbe collocare in ambito altomedievale, e più probabilmente all'età vandolica, tale trasformazione. La chiesa era ancora officiata antecedentemente il secolo XVIII, quando venne interdetta dal vescovo di Ales-Terralba Mons. Pilo perché era divenuta un rifugio di briganti (C. PUXEDDU, *La romanizzazione*, in *Diocesi di Ales-Usellus Terralba. Aspetti e valori*, Cagliari 1975, pp. 193-4). Appare estremamente problematica l'affermazione contenuta nei seicenteschi *Annales Sardiniae* di Salvatore Vidal relativa all'esistenza di una seconda chiesa a *Neapolis* intitolata a Sant'Elena (VIDAL, *Annales Sardiniae*, III, cit., p. 69; ZUCCA, *Neapolis e il suo territorio*, cit., p. 80, n. 29); se non si tratta di una duplice titolatura della chiesa di Santa Maria, non sapremmo individuare per ora a *Neapolis* altre strutture identificabili con aule di culto cristiano. L'intitolazione a Sant'Elena potrebbe comunque riportarsi ad età bizantina.

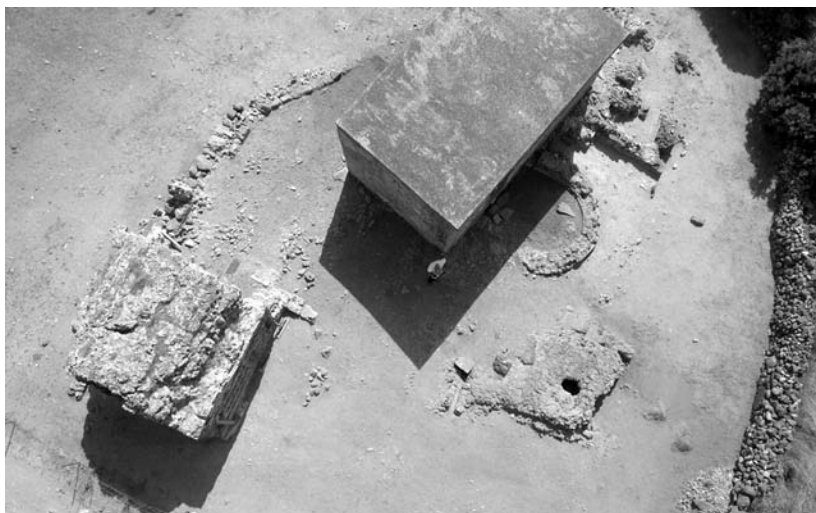


Fig. 7: Foto aerea delle “Grandi Terme”.

ta a botte in cementizio presenta catene di mattoni a distanza di circa 80 cm l'una dall'altra. Anche gli spigoli fra il lato di fondo e i muri laterali della vasca rettangolare sono in laterizi (spessore laterizi 2,8/3 cm; spess. malta 1,7/2 cm; modulo 22,5 cm) (FIGG. 6-9).

L. G.

5. Sul lato ovest-nord-ovest si apriva, in origine, un'ampia finestra rettangolare probabilmente centinata, definita da laterizi, che trova un preciso confronto nella vasca nord occidentale del *frigidarium* della terma di Santa Maria di Vallermosa. Tale vasca presentava sul lato di fondo una finestra centinata poi trasformata in un ingresso all'atto della rifunzionalizzazione altomedievale (v secolo) in senso chiesastico del complesso termale di Vallermosa²⁰.

Come notato da Raimondo Zucca²¹ il raffronto tra la vasca di Vallermosa e quella del *frigidarium* di *Neapolis* è reso più perspi-

20. M. CANEPA, F. FANARI, D. SALVI, *Le terme romane e la chiesa altomedievale di Santa Maria di Paradiso a Vallermosa (CA)*, in P. G. SPANU (a cura di), *Insulae Christi. Il Cristianesimo primitivo in Sardegna, Corsica e Baleari*, Cagliari-Oristano 2002, pp. 465-71.

21. ZUCCA, *Neapolis e il suo territorio*, cit., p. 104, fig. 16, 4-5.



Fig. 8: Prospetto esterno nord della vasca nord-occidentale del *frigidarium* delle “Grandi Terme”.



Fig. 9: Prospetto esterno ovest della vasca nord-occidentale del *frigidarium* delle “Grandi Terme”.

cuo dalla medesima tecnica edilizia in *opus vittatum mixtum* a spigoli murari in laterizio, partito rarissimo in Sardegna dove è inoltre attestato nelle Terme centrali di Nora (FIGG. 10-11).



Fig. 10: Prospetto esterno sud della vasca nord-occidentale del *frigidarium* delle “Grandi Terme”.

Il pavimento del *frigidarium* è, come si è detto, residuo in un lacerato di tessellato a tessere bianche di grandi dimensioni (2,3/2,6 cm × 1,5/1,7 cm × 1,5/1,8 cm). Il rinvenimento, nell’ambito dell’US 3001, in questo settore, di numerose altre tessere ocra, nere e rosse induce a credere che il pavimento fosse policromo.

Dall’*apodyterium*, transitando attraverso il salone del *frigidarium*, l’utente tipo delle terme neapolitane doveva immediatamente accedere al *tepidarium*, riconosciuto ad est-sud-est del *frigidarium* dalla presenza delle *suspensurae* di *bessales* giallastri di 22 cm di lato con spessore di 3 cm. Sulle *pilae* di laterizi si impostavano i *bipedales* (individuati in frammenti, di colore rossastro, con spessore di 4,5 cm) che sostenevano il pavimento in cocciopesto (spessore 14,5 cm).

Da questo *tepidarium* di ingresso si doveva passare, lungo l’asse nord-nord-est/sud-sud-ovest, agli altri ambienti caldi, culminanti nel *calidarium* esposto a sud-sud-ovest, con *praefurnium* individuato e presumibile vasca per l’acqua riscaldata.

Dal *calidarium*, forse attraverso un piccolo *tepidarium* d’uscita, si rientrava nel *frigidarium* dove si potevano prendere i bagni d’acqua fresca, realizzando un percorso anulare semplice.

A. L.

6. L’indagine archeologica ha così offerto per la prima volta la possibilità di un inquadramento, indubbiamente provvisorio, del-

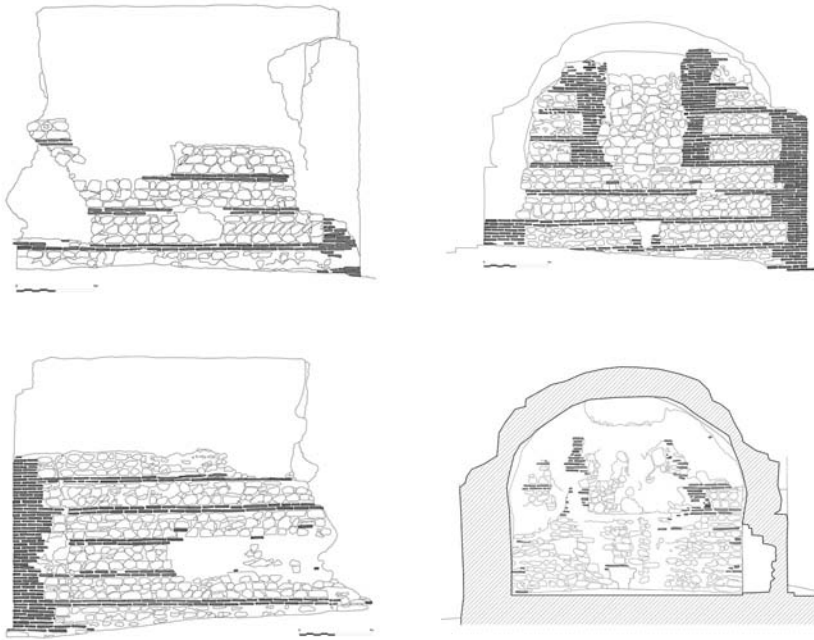


Fig. 11: Prospetti interni ed esterni della vasca nord-occidentale del *frigidarium* delle “Grandi Terme”.

l'icnografia del complesso di Santa Maria de Nabui, consentendo una proposta di lettura delle componenti strutturali e funzionali del percorso termale dell'edificio.

La ricerca ha inoltre consentito di inserire le “Grandi Terme” neapolitane nell'ambito della urbanistica della città romana, infrastrutturata mediante una progettazione che ha determinato gli assi viari urbani regolari e in coerenza con essi la costruzione di un “grande” edificio termale (in rapporto alla sostanziale modestia della *provincia Sardinia*) con, probabilmente, l'acquedotto che reca l'acqua alla terma con un percorso di quasi 6 km.

La strategia futura dell'indagine, in contemporanea con le accurate opere di restauro della vasca rettangolare voltata a botte e delle altre strutture murarie, curate dalla Soprintendenza per i Beni archeologici di Cagliari e Oristano sotto la direzione dell'arch. Elena Romoli, tenderà ad assicurare la lettura delle trasformazioni di questo spazio in età alto e basso medievale e in età moderna e inoltre la messa in luce, ove non confligente con le superfetazioni altomedievali, del-

l'intero edificio termale, che potrà integrarsi nella auspicata apertura al pubblico dell'area archeologica, con la conseguente predisposizione di elementi illustrativi della storia e dell'archeologia della città.

L'edificio delle "Grandi Terme" fu realizzato, probabilmente, tra l'età severiana e la metà del III secolo, con la contemporanea costruzione dell'acquedotto già documentato nel XVII secolo ma ben illustrato da V. Angius²² e da G. Spano alla metà del secolo XIX²³. Da un complesso di sorgenti localizzate a oltre 500 m sul livello del mare su rilievi a sud della città, l'acqua veniva raccolta dapprima in una grande cisterna (località Medau Caddeo), da cui si dipartiva un condotto forse sostenuto da un muro continuo, con andamento sud-ovest/nord-est; la condotta curvava poi in direzione sud-ovest/nord-est e, valicando con arcate a tutto sesto alcuni corsi d'acqua, entrava nel settore sudoccidentale della città, dove è localizzato un *castellum aquae*²⁴. La lunghezza totale dell'acquedotto, di cui rimangono ancora diverse tracce, dalla cisterna al *castellum* è di circa 4,750 km. In base all'opera muraria utilizzata, il *vittatum mixtum*, l'acquedotto può datarsi tra l'età severiana e la metà del III secolo²⁵.

Ch. O.

7. Le ricerche archeologiche nell'"Area 3000" avevano consentito sin dagli anni Settanta del XX secolo l'acquisizione di numerosi elementi archeologici, messi in luce dalle arature e pertinenti sia alle fasi di riuso agricolo e di allevamento del complesso, sia alle fasi medievali e post medievali, sia alle fasi di uso termale, sia infine a fasi di utilizzo del settore precedentemente la strutturazione monumentale di età imperiale.

Un utile riferimento alle varie fasi di uso e riuso dell'"Area 3000" è assicurato dalle monete individuate puniche, romane, vandaliche, medievali e post medievali, schedate dall'archeologo Renato Zanella nella TAB. I. I dati corrispondono alla diffusione di monete rinvenute in tutta l'area neapolitana e schedate dallo stesso Zanella nella TAB. 2.

Tra i materiali cospicui rinvenuti precedentemente gli scavi si deve menzionare una statuetta in marmo di *Herakles* con *leonté* re-

22. G. CASALIS, *Dizionario storico, geografico, statistico, commerciale degli stati di S. M. il Re di Sardegna*, s.v. *Guspini* [V. ANGIUS], cit., p. 307.

23. SPANO, *Descrizione dell'antica Neapolis*, cit., p. 132.

24. ZUCCA, *Neapolis e il suo territorio*, cit., p. 103.

25. Ivi, pp. 102-4.

Tabella 1: “Area 3000”, rinvenimenti monetali (anni 2009-11) *.

Zeugitana	Datazione	P.B.								
Tritt./Cav. al galoppo	375-325 a.C.	9								9
Kore/Cavallo palma	375-325 a.C.	1								1
Kore/Prot. Equina	300-264 a.C.	3								3
Kore/3 Spighe	241-238 a.C.	1								1
Kore/Toro	241-238 a.C.	2								2

Roma Repubblica	Datazione	Triente								
Caius Aurunculeius	209 a.C.	1								1

Impero Romano	Datazione	Antoniano	Sesterzio	Dupondio	Asse	Radiato	Follis	Centenionalis	AE3	AE4
Augusto	27-14				2					2
Tito	79-81				1					1
Antonino Pio	138-161			1						1
Massimo	235-238				1					1
Pupieno	238		1							1
Gallieno	253-268	2								2
Claudio II	268-270	2								2
Tetrico I	270-273	9								9
Probo	276-282	1								1
Diocleziano	284-305					1				1
Massimiano	286-305					1				1
Costantino I	307-337						1			1
Costantino II	337-340							1		1
Costante	337-350									2
Costanzo II	337-361								3	7
Costanzo Gallo	351-354							1	1	2
Giuliano II	361-363								1	1
Valentiniano I	364-375								1	1
Valente	364-378								1	1

(segue)

* Le tabelle 1 e 2 sono state redatte da Renato Zanella.

Regno Vandalo	Datazione	Nummo										
Guntamundo	484-496	I										I

Autorità	Datazione	Alfons. Minimo	Soldo	3 Cagliariresi	Cagliarrese	1/2 Cagliarirese	20 Centesimi	10 Centesimi	5 Centesimi			
Giacomo II	1291-1327	I										I
Filippo III	1598-1621		I	19								20
Filippo IV Carlo II	1621-1665 1665-1700		3	2	3							5 3
Carl. Eman. III	1730-1773				2	I						3
Vitt. Em. III	1900-1945						I	3	I			5
Illeggibili												12

Tabella 1a: Prospetto zecche delle monete di scavo.

Zeugitana	Datazione	Carragine/Sicilia	Sardegna									
Tritt./Cav. Al galoppo	375-325 a.C.	9										9
Kore/Cavallo palma	375-325 a.C.	I										I
Kore/Prot. Equina	300-264 a.C.		3									3
Kore/3 Spighe	241-238 a.C.		I									I
Kore/Toro	241-238 a.C.		2									2

Roma Repubblica	Datazione	Sardegna										
Caius Aurunculeius	209 a.C.	I										I

(segue)

Tabella 2: Area urbana di *Neapolis*, rinvenimenti monetali sporadici (anni 2009-11).

Zeugitana	Datazione	P.B.							
Palma/Prot. equina	375-325	2							2
Kore/Cavallo palma	375-325	3							1
Kore/Prot. equina	300-264	1							3
Kore/Cavallo astro	215-201	1							1
Kore/3 Spighe	241-238	2							2
Kore/Toro	241-238	5							5

Roma Repubblica	Datazione	Sesterzio	Asse	Triente	Quadrante				
Anonima	211 a.C.		1	1					
Anonima	91 a.C.				1				1
Caius Vibius Pansa	90 a.C.		1						1
Ottaviano	43-27	1							1

Impero Romano	Datazione	Antoniano	Denario	Sesterzio	Asse	Radiato	Follis	AE3	AE4
Adriano	117-138				1				1
Settimio Severo	193-211		1						1
Gallieno	253-268	1							1
Salonina	253-268	1							1
Claudio II	268-270	2							2
Tetrico I	270-273	9							9
Tetrico II	270-273	2							2
Aureliano	270-275	1							1
Diocleziano	284-305					1			1
Galerio	305-311					2			2
Costantino I	307-337						3		3
Costantino II	337-340							1	1

(segue)

Tabella 2a: Prospetto zecche.

Zeugitana	Datazione	Cartagine/Sicilia	Sardegna															
Tritt./Cav. galoppo	375-325	10																10
Palma/Prot. equina	375-325	2																2
Kore/Cavallo palma	375-325	3																3
Kore/Prot. equina	300-264		1															1
Kore/Cavallo astro	215-201	1																1
Kore/3 Spighe	241-238		2															2
Kore/Toro	241-238		5															5

Roma Repubblica	Datazione	Roma	Italia															
Anonima	211 a.C.	2																2
Anonima	91 a.C.	1																1
Caius Vibius Pansa	90 a.C.	1																1
Ottaviano	43-27 a.C.		1															1

Impero Romano	Datazione	Lugdunum	Arelate	Galle	Roma	Thessalonica	Constantinopoli	Cyzicus	Antiochia	Emesa	Alexandria	Illegibile						
Adriano	117-138				1													1
Settimio Severo	193-211									1								1
Gallieno	253-268				1													1
Salonina	253-268				1													1
Claudio II	268-270			2	1													2
Tetrico I	270-273			9														9
Tetrico II	270-273			2														2
Aureliano	270-275				1													1

(segue)



Fig. 12: Statuetta in marmo di Herakles con un pomo delle Esperidi.

cante un pomo delle Esperidi nella mano destra, secondo la convincente esegesi di Giuseppina Manca di Mores²⁷, forse da attribuirsi al decoro scultoreo delle “Grandi Terme”. (FIG. 12).

Nell’ambito delle ricerche del 2009-11 devono segnalarsi due matrici fittili, di forma cilindrica, per l’impressione di un motivo a ro-

27. SPANU, *L’impianto urbanistico della città romana*, cit., p. 252, fig. 5.38. La statuetta scoperta dai ricercatori Gino Artudi e Sandro Perra di Terralba è esposta al Museo Civico di Sardara.

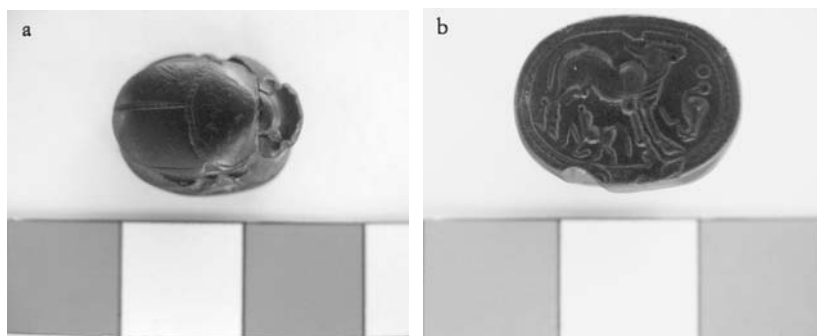


Fig. 13, a-b: a) Sigillo-scarabeo in diaspro verde; b) dorso.



Fig. 14: *Neapolis*, frammento di laterizio con il bollo [*L. A*]gil(-) Ape(-).

setta, su ceramica locale, presumibilmente a vernice nera di età ellenistica.

Al IV secolo a.C. deve assegnarsi un sigillo-scarabeo²⁸ in diaspro verde²⁹, decorato con la tecnica “a globulo” sulla base, a let-

28. Rinvenuto a sud-ovest della vasca semicircolare dell'edificio termale l'11 luglio 2011.

29. Per il tipo (V) del dorso dello scarabeo cfr. J. VERCOUTTER, *Les objets égyptiens et égyptisants du mobilier funéraire carthaginois*, Paris 1945, p. 73.

tura orizzontale, da una vacca verso destra che allatta il vitellino, motivo iconografico già noto a *Neapolis* nella variante della vacca retrospiciente³⁰ (FIG. 13, a-b).

Rilevante infine un laterizio frammentario, in argilla color verdolino chiaro, con il bollo rettangolare, con lettere a rilievo, [*L. A*]gil(-)Ape(-), noto in *Sardinia* a *Uselis* e *Turris Libisonis*³¹ (FIG. 14).

E. U., M. C.

30. E. GARAU, *Uno scarabeo in diaspro verde da Neapolis*, in *Splendidissima civitas Neapolitanorum*, cit., p. 179, fig. 4.13.3-4

31. E. USAI, R. ZUCCA, *Colonia Iulia Augusta Uselis*, «SS», XXVI (1981-85), 1986, pp. 327-42.

Giovanna Pietra
Le forme del potere imperiale a Olbia
da Nerone ai Flavi

Il contributo si propone di analizzare attraverso la documentazione archeologica i rapporti tra Olbia e la casa imperiale in età neroniana e nella successiva età flavia. Alle forme private e personalistiche mediante le quali si esprime a Olbia il legame con Nerone, e che si rende evidente nella presenza e nell'attività dei suoi liberti e in particolare della sua favorita Atte, si contrappone la differente ideologia del potere che caratterizza il principato flavio, incardinata sull'affermazione della centralità delle istituzioni e dello Stato.

Parole chiave: Atte, Nerone, Domiziano, potere, Olbia.

1. Il ben noto legame di Olbia con Nerone ruota attorno alla figura di Atte, sua liberta e concubina in esilio a Olbia probabilmente tra il 63 e il 65 d.C.¹, e all'esistenza di latifondi di proprietà dell'imperatore, ereditati dalla famiglia del padre, la *gens Domitia*², poi trasferiti nella disponibilità della stessa Atte e da questa amministrati con il proprio seguito di liberti (FIG. 1)³.
È indubbio l'impulso dato all'economia olbiense dalla combinazione

* Giovanna Pietra, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Cagliari e Oristano.

1. Sul soggiorno di Atte a Olbia: A. MASTINO, P. RUGGERI, *Claudia Augusti liberta Acte, la liberta amata da Nerone ad Olbia*, «Latomus. Revue d'études latines», LVI, 1995, pp. 513-44; P. RUGGERI, *Olbia e la casa imperiale*, in *Da Olbia ad Olbia. 2500 anni di storia di una città mediterranea, Atti del Convegno internazionale di Studi (Olbia, 12-14 maggio 1994)*, a cura di A. MASTINO, P. RUGGERI, Sassari 1996, pp. 181-286.

2. La presenza a Olbia di personaggi legati alla *gens Domitia* e alla *gens Octavia*, ad essa connessa, è attestata da due epigrafi funerarie: A. MASTINO, *Olbia in età antica*, in *Da Olbia ad Olbia*, cit., p. 79, nn. 18 e 22.

3. Sono sette i liberti della casa giulio-claudia e di Atte attestati da epigrafi funerarie. Un altro liberto è noto da un bollo laterizio, *Claudii Attici*. MASTINO, *Olbia*



Fig. 1: Embrice con bollo *Actes Aug(usti) L(iberta)*. Olbia, necropoli (fotografia di E. Grixoni, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro).

di questi fattori. La documentazione archeologica rileva, da un lato, una fitta trama di relazioni commerciali, che trae vantaggio dalla posizione favorevole quale scalo più vicino a Roma lungo le principali rotte di collegamento con le province soprattutto occidentali; dall'altro, la crescita delle attività produttive, riflessa da un denso popolamento extraurbano⁴, con ville/fattorie, aggregati rurali e il centro abitato di Telti⁵, ubicato in un nodo cruciale della viabilità, lungo la *a Karalibus Olbiam per Hafam*, testa di ponte per il controllo delle attività produttive dei territori limitrofi: le fertili vallate del Monte Acuto e i latifondi pubblici concessi in uso alle popolazioni indige-

in età antica, cit., pp. 78-9, nn. 5, 6, 12, 13, 14, 15, 16; p. 84, n. 20; RUGGERI, *Olbia e la casa imperiale*, cit., pp. 281-6; EAD., *Olbia romana. Una città multiculturale*, «Bollettino di Archeologia on line», 1, 2010-Volume speciale, *XVII International Congress of Classical Archaeology (Rome, 22-26 Sept. 2008)*, Session *Indigeni, Fenici, Greci, Cartaginesi, Romani, Vandali. Stratificazione e interazione culturale a Olbia (Sardegna) dall'VIII secolo a.C. al V secolo d.C.*: http://151.12.58.75/archeologia/bao_documenti/articoli/7_Ruggeri_paper.pdf.

4. G. PIETRA, *Olbia romana* (cds.).

5. Testimonianze di I secolo d.C. sono attestate anche nell'area dell'abitato, ma sono soprattutto quelle della necropoli a collocare in questa fase un momento di crescita di Telti, con cinque epigrafi funerarie. MASTINO, *Olbia in età antica*, cit., pp. 78-81, nn. 8, 16, 17, 23, 27; PIETRA, *Olbia romana*, cit.



Fig. 2: Epigrafe di Cassio Blesiano. Olbia, necropoli (fotografia di E. Gri-xoni, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro).

ne delle regioni interne⁶. Territori che su Olbia gravitano per la loro stessa conformazione geografica⁷ e che forse proprio ora sono conferiti da Roma al suo controllo amministrativo.

Sembra, infatti, essere questo il momento nel quale si consolida il legame economico, ma anche politico e amministrativo, con la regione del Monte Acuto, ben più redditizia dell'agro di Olbia dal punto di vista delle risorse agricole, e dove sembra verosimile ipotizzare che si estendessero i latifondi di Nerone gestiti da Atte e dai suoi liberti. Tra gli indizi di ciò sembrano significativi in particolare la cospicua presenza di laterizi delle officine di Atte – forse prodotto di una succursale *in loco*⁸ della manifattura avviata nell'agro olbiense – e il legame tra uno dei liberti della stessa Atte, *Ti. Claudius Actes l(ibertus) Eutyclus*, con C. Cassio Blesiano, decurione della *cohors Ligurum equitata*, di stanza a *Liguido* (FIG. 2). Legame che sembra riconducibile all'attività svolta da entrambi, am-

6. P. MELONI, *La Sardegna romana*, Sassari 1990, pp. 171-2.

7. F. MANCONI, *Aspetti analitici territoriali della distribuzione insediativa in Gallura*, in R. CAPRARA, A. LUCIANO, G. MACCIOCCO (a cura di), *Archeologia del territorio e territorio dell'archeologia*, Cagliari 1996, pp. 187-96.

8. A. BONINU, *Il territorio in età romana*, in F. AMADU (a cura di), *Museo Civico Archeologico di Ozieri*, Ozieri 1985, p. 55.

ministrativa il primo e militare il secondo, nell'ambito dei possedimenti imperiali nel territorio di Olbia⁹.

A questa stessa fase cronologica è forse possibile ricondurre anche l'estensione del controllo amministrativo di Olbia alle regioni interne della Sardegna nord-orientale, a forte caratterizzazione indigena, se qui è possibile localizzare i territori dei Bālari e dei Corsi¹⁰, dove emerge una presenza romana consistente particolarmente lungo le vie di comunicazione¹¹.

L'attività di Roma nell'organizzazione territoriale delle popolazioni indigene proprio in questa fase cronologica è indiziata dal cosiddetto cippo dei Bālari¹². L'iscrizione, infatti, che menziona il confine dell'*ager publicus* assegnato ai Bālari, si data intorno alla metà del I secolo d.C.¹³.

È del resto questo il momento delle "cessate ostilità" con le comunità indigene. Dopo il 19 d.C. non si hanno più notizie di gravi disordini e al contrario la dedica posta, forse a Tiberio, a Fordongianus da parte delle *civitates Barbariae* indizia un raggiunto equilibrio dei rapporti fra le parti, che porta di lì a poco al ritiro degli eserciti legionari¹⁴. Le milizie, come la *cohors III Aquitanorum equitata* e, probabilmente dall'età neroniana, la *cohors Ligurum*, di stanza a *Liguido*, espletano essenzialmente mansioni di controllo della viabilità e dei possedimenti imperiali¹⁵.

Un indizio di rapporti non sporadici e non improvvisati con le comunità indigene è rappresentato da due iscrizioni funerarie¹⁶

9. A. IBBA, *L'esercito e la flotta*, in A. MASTINO, *Storia della Sardegna antica*, Nuoro 2005, pp. 396-7.

10. R. ZUCCA, *Gli oppida e i popoli della Sardinia*, in MASTINO, *Storia della Sardegna antica*, cit., pp. 306-7.

11. PIETRA, *Olbia romana*, cit.

12. La definizione di confini tra latifondi assegnati a comunità diverse, indigene e immigrate (come ad esempio i *Patuclences Campani* nel retroterra cagliaritano), ai *territoria* delle città è attestata nell'isola sin dall'età repubblicana: MELONI, *La Sardegna romana*, cit., pp. 129-33; MASTINO, *Storia della Sardegna antica*, cit., p. 176.

13. L. GASPERINI, *Ricerche epigrafiche in Sardegna*, in E. ATZENI et al., *Sardinia antiqua. Studi in onore di Piero Meloni in occasione del suo settantesimo compleanno*, Cagliari 1992, pp. 292-7; L. GASPERINI, *Olbiensia epigraphica*, in *Da Olbia ad Olbia*, cit., p. 305; MASTINO, *Olbia in età antica*, cit., p. 73.

14. DIO CASS., LV, 28, 1; STRAB., V, 2, 7; TAC., *ann.*, II, 85, 5; MELONI, *La Sardegna romana*, cit., pp. 139-43; IBBA, *L'esercito e la flotta*, cit., pp. 394-5.

15. IBBA, *L'esercito e la flotta*, cit., pp. 393-7.

16. *EE*, VIII, 737: *Pertius / Corsi filius ann(or)um XXVI / b(ic) s(itus) e(st); CIL X*, 7981; *Cursius / Costini filius / ann(or)um XX et / mater eius / uno die*

con attestazioni onomastiche che ne testimoniano, nel I secolo d.C., l'integrazione¹⁷. Iscrizioni forse non a caso provenienti proprio da Telti, l'insediamento dell'agro olbiense più vicino alle regioni interne e dove è attestata anche la presenza di famiglie gentilizie romane¹⁸, che si possono individuare quali interlocutori di quelle comunità indigene.

Si prospetta una struttura economica vivace e dinamica, articolata nella dialettica produzione/commerci, che ben riflette le potenzialità di un territorio ampio e con risorse diversificate, complementari e subordinate alla monocoltura cerealicola ma abbastanza redditizie da giustificare investimenti di capitali, come quelle agropastorali, la manifattura laterizia e lo sfruttamento delle cave di granito.

In tale struttura entrano in gioco componenti umane differenti, in ruoli e posizioni purtroppo non chiaramente ricostruibili. Si pone, qui, la questione dell'esistenza, accanto a quelli che la casa imperiale amministra direttamente mediante i suoi liberti¹⁹, di *fundi* dati in concessione a privati, come è il caso di Atte, o gestiti dalle magistrature locali. E si pone la questione, parallela, della presenza di appaltatori del trasporto marittimo, cui rimanda l'iscrizione funeraria di un *navicularius* cipriota²⁰.

Sulla risoluzione di tali questioni gravano l'esiguità dei resti epigrafici, in gran parte andati distrutti nelle calcinaie di età moderna, e l'insufficienza della documentazione della necropoli, oggetto di ampi sterri ottocenteschi dei quali restano incomplete e disordinate relazioni. Ciò consente di aprire solo qualche squarcio sulla composizione sociale cittadina, nell'ambito della quale è ancora da cogliere appieno il ruolo delle comunità indigene integrate.

Appare chiaro lo stretto rapporto con Roma dell'élite olbiense del I secolo d.C., come si evince anche dalle forme di autorappre-

f(uncti) / s(iti) s(unt). Cfr. inoltre MASTINO, *Olbia in età antica*, cit., pp. 79-80, nn. 17, 23.

17. MASTINO, *Olbia in età antica*, cit., p. 63.

18. *EE*, VIII, 734: *Aurelio / ex l(iburna) Sal(ute) / Augusta / an(norum) LX st(ipendiorum) / XXX b(ic) situs [e(st)]*. Cfr. D. PANEDDA, *Tracce di età preromana e romana in Gallura e nelle Baronie, [--V]alerius / [--]eius ann[---] b(ic) s(itus) e(st)*; inoltre, «Bollettino dell'Associazione Archivio Storico Sardo di Sassari», v, 1979, p. 115, n. 10: MASTINO, *Olbia in età antica*, cit., p. 78, n. 8 e p. 80, n. 27.

19. In questo senso si potrebbe leggere, nel I secolo d.C., la presenza di liberti di Nerone e non di Atte: MASTINO, *Olbia in età antica*, cit., p. 79, nn. 13, 15.

20. *ELSard.*, p. 599, B 85; MASTINO, *Olbia in età antica*, cit., p. 82, n. 53.

sentazione funeraria: ad esempio le urne del tipo con coperchio a doppio spiovente di produzione urbana. Appare chiaro, accanto a famiglie gentilizie di rango senatorio – come i *Domitii*, gli *Octavii*, i *Cassi*, gli *Aurelii* e i *Valerii* – l'emergere deciso, specificatamente in età neroniana, di individui di estrazione libertina appartenenti alla *familia* imperiale e in special modo a quella di Atte, con incarichi di amministrazione economica e fondiaria dai quali derivano ricchezza e prestigio sociale. Un gruppo di individui ben definito anche sotto il profilo etnico. L'origine orientale²¹ è particolarmente rilevante se si considera la scarsa incidenza degli scambi commerciali con il Mediterraneo orientale che emerge dalla documentazione materiale. E se si considera, invece, la presenza di alcuni oggetti poco usuali, afferenti alla sfera cultuale, come l'*askòs* siriano connesso al culto della "duplice Fortuna"²² e il *thymiaterion* cniidio, con dedica in alfabeto greco²³.

Riconoscendo la necessità di maggiori riscontri, non sembra inverosimile pensare a un commercio dall'Oriente di oggetti selezionati e rispondenti a esigenze cultuali e culturali specifiche, alimentato da una ristretta cerchia di persone della stessa provenienza, dal punto di vista sociale sufficientemente visibili da orientare l'offerta del mercato.

Liberti, orientali sì ma pur sempre mediati a Olbia dalla corte imperiale, e famiglie gentilizie romane, non a caso attestate anche a Telti, condividono il controllo delle attività economiche della città. La loro azione assume i contorni di un'intrapresa privata, in linea con la concezione gentilizia dell'*imperium* neroniano, e che sembra riflettersi anche nelle testimonianze monumentali.

Si delinea non come un atto pubblico, ma come esempio di evergetismo privato, mosso da intenzioni private, l'unico edificio riconducibile con sicurezza a età neroniana: il tempio dedicato da Atte a Cerere²⁴, forse in occasione della scampata morte di Nerone

21. MASTINO, RUGGERI, *Claudia Augusti liberta Acte*, cit., pp. 513-44; RUGGERI, *Olbia e la casa imperiale*, cit., pp. 281-6; EAD., *Olbia romana*, cit., p. 69.

22. A. SANCIU, *Un askos siriano dalla Sardegna*, «EVO», xxv, 2002, pp. 269-74.

23. R. D'ORIANO, G. BEVILACQUA, "Exotica" come segni del potere: un *thymiaterion* cniidio da Olbia, in questi stessi Atti, alle pp. 1943-58.

24. Il tempio non individuato sul terreno è noto grazie a una porzione del suo epistilio conservata al Camposanto monumentale di Pisa. R. ZUCCA, *Il decoro urbano delle civitates Sardiniae et Corsicae: il contributo delle fonti letterarie ed epigrafiche*, in *L'Africa romana* x, pp. 909-10; MASTINO, *Olbia in età antica*, cit., p. 78, n. 1; ID., *Storia della Sardegna*, cit. pp. 129-33; RUGGERI, *Olbia e la casa imperiale*, cit., p. 281.

nella congiura di Calpurnio Pisone del 19 aprile del 65 d.C.²⁵, forse in relazione anche al ruolo che ad Atte si attribuisce nel suo soggiorno a Olbia, e cioè l'amministrazione dei latifondi neroniani²⁶.

Incerta, invece, è la datazione del primo impianto delle terme centrali, che oscilla, senza ragioni sufficienti a escludere l'una o l'altra ipotesi, tra l'età claudio-neroniana – precedente il soggiorno di Atte a Olbia o comunque precedente l'avvio della sua manifattura laterizia, i cui prodotti non sono attestati in opera – e l'età flavia²⁷.

Ancora Atte è chiamata in causa riguardo alla dedica del ritratto di Nerone (FIG. 3)²⁸, seppure ugualmente valida appare l'ipotesi di un omaggio della città nel momento iniziale del principato, forse in relazione al subentro nei possedimenti della *gens Domitia*²⁹. L'impossibilità, oggi, di stabilire con certezza la funzione, pubblica o privata, sacra o civile, dell'edificio ove il ritratto è stato rinvenuto con quello di Traiano, non aiuta a meglio delineare committenza e occasione della dedica³⁰.

Olbia ospitava, forse, un'altra effigie di Nerone, riconosciuto da S. Angiolillo³¹ nei frammenti, volontariamente predisposti per la ri-

25. Quale prodotto di corte introdotto da Atte al suo arrivo a Olbia: RUGGERI, *Olbia e la casa imperiale*, cit., p. 281; EAD., *Il culto imperiale in Sardegna*, in MASTINO, *Storia della Sardegna antica*, cit., pp. 418-9.

26. Così anche MELONI, *La Sardegna romana*, cit., pp. 172-3.

27. Non trovano impiego nell'edificio laterizi con i bolli di Atte e gli elementi a favore di una cronologia di I secolo d.C., i bolli laterizi delle officine *Vicciane* e la tecnica edilizia, si possono agevolmente collocare anche in età flavia. A. SANCIU, *Scavi all'acquedotto romano di Olbia*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», I, 2003, pp. 151-2; PIETRA, *Olbia romana*, cit.

28. RUGGERI, *Olbia e la casa imperiale*, cit., p. 286

29. C. SALETTI, *La scultura di età romana in Sardegna: ritratti e statue iconiche*, «RdA», XIII, 1989, p. 79.

30. Si è ampiamente discusso altrove (G. PIETRA, *Il foro di Olbia*, in *L'Africa romana XVIII*, pp. 1843-63) delle difficoltà interpretative relative a questo edificio, individuato nell'area dell'ex edificio scolastico di Corso Umberto I (A. TARAMELLI, *Notiziario Archeologico*, «ASS», 8, 1912, p. 369; ID., *Terranova Pausania*, «NSC», 1919, pp. 113-20): tali difficoltà derivano, in primo luogo, dalla scarsità di dati forniti in proposito, e non consentono di accettare acriticamente l'interpretazione come tempio data da A. Taramelli, sulla base della quale è stato proposto di riconoscerci un luogo del culto imperiale (RUGGERI, *Il culto imperiale*, cit., p. 435). Nell'area vi sono altre strutture, di ugualmente difficile lettura, tipologica, funzionale e cronologica, e non si esclude che più che come complesso unitario esse vadano intese quali resti di edifici separati, in parte forse pertinenti a una *domus*.

31. Ringrazio S. Angiolillo per l'anticipazione: S. ANGIOLILLO, R. D'ORIANO, «*Disiecta membra*» di una statua bronzea da Olbia, (cds.).



Fig. 3: Ritratto di Nerone. Olbia, ex edificio scolastico di corso Umberto I (fotografia Infobyte).

fusione, di una statua di bronzo, rinvenuti a bordo di uno dei relitti della flotta oneraria affondata nel porto intorno alla metà del v secolo d.C.

Qualora non fosse solo una curiosa coincidenza e qualora la statua non provenga invece da altro luogo – ipotesi che non è possibile escludere dato il contesto di rinvenimento – sarebbe aleatorio inferire sulla collocazione della statua o le circostanze della dedica. L'identificazione proposta dalla stessa Angiolillo con il ritratto del tipo del *Decennale* attestato dal 64 d.C. non può, tuttavia, nel caso, non richiamare una connessione con Atte.

In queste forme, private e personalistiche, si esprime a Olbia il potere di Roma sotto il principato di Nerone. Ciò potrebbe spiegare come l'effigie, o le effigi, dell'imperatore siano sopravvissute alla propaganda anti-neroniana successiva alla sua morte.



Fig. 4: Ritratto di Domiziano. Olbia, Villa Tamponi (fotografia di E. Grixoni, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro).



Fig. 5: Ritratto di Domizia o Giulia. Olbia, Villa Tamponi (fotografia di E. Grixoni, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro).

2. Con l'avvento della dinastia flavia il ribaltamento della prospettiva nel rapporto tra Olbia e la casa imperiale appare deciso.

Il nuovo corso comporta il recupero nel patrimonio imperiale dei latifondi affidati ad Atte e ai suoi liberti. Si ritiene indizio di ciò l'onomastica dell'iscrizione di Claudia Calliste che menziona una *serva vicariana* di Atte in seguito affrancata³².

È verosimile, inoltre, una riorganizzazione dell'assetto fondiario, indiziata dall'abbandono di alcuni insediamenti risalenti nel loro primo impianto all'età tardo-repubblicana³³.

È suggestivo pensare che ciò abbia a che fare con il provvedimento con il quale Domiziano³⁴, nel 92 d.C. o poco dopo, vietava l'impianto di nuovi vigneti in Italia e decretava la parziale distruzione di quelli provinciali, a favore dell'incremento della produzione cerealicola, che rispondeva a più pressanti necessità di approvvigionamento. Se ne potrebbe infatti inferire che in alcune tenute sia proseguita e solo ora cessata su imposizione imperiale la, pur limitata³⁵, produzione vinicola introdotta in età tardo-repubblicana.

Se anche così non fosse, provvedimenti nell'ambito della struttura economica olbiense sono verosimili, per la concezione pubblica, e non privata, del *patrimonium* e del fisco³⁶, cardine della politica "statalista" dei Flavi, e l'interesse per l'annona reso esplicito dall'istituzione del *fiscus frumentarius*³⁷.

In questa stessa direzione sembrano muoversi altre iniziative di età flavia in Sardegna: la politica di verifica della proprietà dell'a-

32. MASTINO, *Olbia in età antica*, cit., p. 58; RUGGERI, *Olbia e la casa imperiale*, cit., p. 285; EAD., *Olbia romana*, cit., pp. 69-70.

33. PIETRA, *Olbia romana*, cit.

34. SVET., *Dom.*, 7, 2; 14, 2.

35. Le colture agricole specializzate, come quella del vino ma anche di olio e alberi da frutto, dovevano avere in Sardegna carattere esclusivamente locale, soverchiate dallo sviluppo di un'economia latifondistica incentrata sulla monocoltura cerealicola, alimentato dall'atteggiamento protezionistico di Roma nei confronti delle produzioni italiche e dall'interesse prevalentemente rivolto allo sfruttamento dell'isola in funzione dell'approvvigionamento di grano della capitale e dei suoi eserciti. MELONI, *La Sardegna romana*, cit., pp. 97-138; 155-87; 209-27; MASTINO, *Storia della Sardegna antica*, cit., pp. 175-88.

36. M. PANI, *Il principato dai Flavi ad Adriano*, 1. *Dal principato gentilizio al principato «civilis»*. *Le antinomie della dinastia flavia*, in G. CLEMENTE, F. COARELLI, E. GABBA (a cura di), *Storia di Roma II. L'impero mediterraneo*, II. *I principi e il mondo*, Torino 1991, p. 272.

37. E. LO CASCIO, *Le tecniche dell'amministrazione*, in CLEMENTE, COARELLI, GABBA (a cura di), *Storia di Roma II*, cit., pp. 128-9.

ger publicus; la cura dei collegamenti stradali interni dell'isola funzionali al trasporto, verso i centri portuali, dei prodotti destinati ai mercati di Roma; nonché l'opera di risanamento e di riqualificazione del porto, dopo l'alluvione dell'età neroniano-vespasiana, che ne aveva reso impraticabile la parte sud-occidentale e aveva dato l'occasione per dotare quella nord-orientale di infrastrutture più adeguate³⁸.

Un maggiore controllo pubblico delle risorse non implica una soluzione di continuità nello sviluppo economico della città³⁹. Appare ancora più difficile che per l'età neroniana ricostruire l'organizzazione della proprietà fondiaria e delle attività produttive e commerciali, a causa delle carenze documentarie già richiamate.

Differentemente dall'età neroniana, è sul piano urbanistico e monumentale che si evidenzia l'impostazione pubblica del governo dei Flavi⁴⁰. Il programma monumentale⁴¹, realizzato forse da Domiziano a celebrazione della conclusione dei lavori nel porto, coinvolge i due poli di sviluppo della città: il santuario poliadico di Eracle/Melqart/Ercole, con la realizzazione del recinto del *témenos*, e il foro, con il rifacimento del primo impianto di età cesariano-augustea, e dove sono dedicati i ritratti di Domiziano e di Domizia o Giulia (FIGG. 4-5)⁴².

La scelta dei luoghi non è solo monumentale e urbanistica, ma anche e soprattutto politica e propagandistica. I Flavi ribadiscono la valenza del sistema fondante di Olbia, ereditato dal passato fenicio, greco e cartaginese e riconosciuto come tale da Roma fin dal suo primo attestarsi come nuova autorità politica, per affermare, ora, la nuova ideologia del potere, fondata sulla centralità delle istituzioni dello Stato, in contrapposizione al principato gentilizio di Nerone.

38. Su questo si veda PIETRA, *Il foro di Olbia*, cit.

39. La documentazione materiale rileva una sostanziale continuità delle attività commerciali e produttive.

40. Sull'ideologia del potere dei Flavi e la sua identificazione con lo Stato si veda PANI, *Il principato dai Flavi ad Adriano*, cit., pp. 265-74.

41. PIETRA, *Il foro di Olbia*, cit.

42. S. ANGIOLILLO, *Due ritratti inediti da Olbia*, in *L'Africa romana XVIII*, pp. 1825-41.

Gabriella Bevilacqua, Rubens D'Oriano
Exotica come segni del potere:
un *thymiaterion* cnidio da Olbia

Un raro *thymiaterion* cnidio, con iscrizione greca, da Olbia va a sommarsi agli altri dati epigrafici e archeologici relativi a liberti imperiali connessi alla casa imperiale inizialmente tramite Atte, presenti in città per la gestione delle cospicue proprietà e attività economiche in loco facenti capo in origine alla potente liberta di Nerone. L'arrivo del *thymiaterion* sembra il frutto di una precisa committenza di tale ambiente, che si sarebbe servito quindi anche di questo oggetto – a Olbia molto esotico per l'enorme distanza dal luogo di produzione e per l'iscrizione greca – allo scopo di definire il proprio paesaggio del rango e del potere.

Parole chiave: *thymiaterion*, Cnido, Olbia, Atte, iscrizione.

I

Il *thymiaterion* di Olbia nella panoramica della produzione

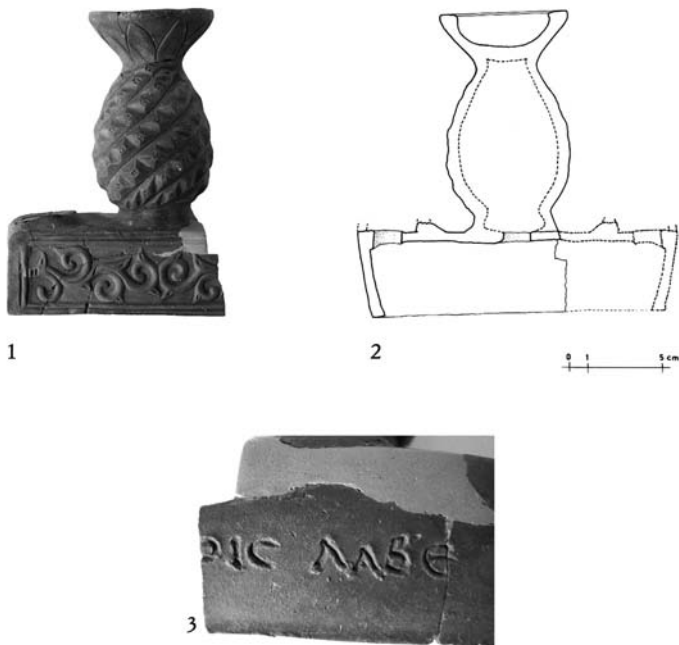
Il reperto oggetto di questo contributo proviene dal settore sud-occidentale dello scavo del porto di Olbia¹, da un livello di fango di apporto terrestre in seguito a un evento alluvionale, che ha scaraventato in acqua dal litorale portuale materiale omogeneo cronologicamente, databile tra i regni di Nerone e Vespasiano grazie ai bolli della terra sigillata italica e tardo-italica².

Si tratta di un *thymiaterion*-portalucerne, del quale resta l'elemento centrale con funzione di bruciaprofumi e parte della base, mentre sono ormai assenti gli elementi portalucerne (FIGG. 1-3).

* Gabriella Bevilacqua, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Sapienza Università di Roma; Rubens D'Oriano, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro.

1. R. D'ORIANO, *Relitti di storia: lo scavo del porto di Olbia*, in *L'Africa romana* XIV, pp. 1249-62.

2. Viva voce A. Sanciu, che ha in studio la terra sigillata e che ringrazio per l'anticipazione.



Figg. 1-3: *Thymiaterion*, Olbia, porto (1 e 3: foto E. Grixoni; 2: sezione di G. Sedda).



Fig. 4: *Thymiaterion*, Collezione Blacas (da Bailey, *A Catalogue of the Lamps*, cit., pl. 82).



Figg. 5-6: 5) *Thymiaterion*, Collezione de Clercq (da Bailey, *A Catalogue of the Lamps*, cit., pl. 81); 6) *thymiaterion*, Ercolano (nella figura è visibile la parte anteriore, non quella con l'iscrizione, da Bisi Ingrassia, *Le lucerne fitili*, cit., tav. XLIX).

Sulla base si conserva la porzione di un'iscrizione in greco tracciata a crudo, qui trattata da Bevilacqua.

Questa categoria di oggetti è stata accuratamente studiata da Bailey, al quale si rimanda per i rinvenimenti precedenti e per alcuni dei dati globali da essi derivanti³; si darà qui conto anche di pochi esemplari rinvenuti posteriormente ai lavori dello studioso inglese, senza tuttavia escludere che ulteriori pezzi possano comparire in letteratura non consultata.

Questi *thymiateria*-portalucerne (d'ora in poi detti solo *thymiateria*, per brevità e perché la funzione principale pare quella di bruciaprofumi, essendo l'elemento che la esplica quello centrale) sono così conformati (alcuni esempi riportati nelle FIGG. 5-6): a) base parallelepipedica cava, priva di piano d'appoggio, decorata su un lato e spesso iscritta su quello opposto; b) un elemento centrale verticale, anch'esso cavo e comunicante con la base per mezzo di un foro di ascensione dell'aria calda generata dalla brace, nella maggior parte dei casi ovoide (sul quale si tornerà in seguito) o in misura minore in forma di colonnina, sormontato da una coppetta che ospitava la sostanza aromatica; c) due elementi laterali verticali

3. D. M. BAILEY, *A Catalogue of the Lamps in the British Museum*, III. *Roman Provincial Lamps*, London 1988, p. 329, e soprattutto ID., *A Roman Lampstand of Cnidian Manufacture*, «AK», 18, 1975, pp. 67-71. Per non moltiplicare a dismisura le note di rimando a questi due studi, ove non diversamente specificato nel testo o in nota, si dà per inteso che i dati forniti sono li rintracciabili.

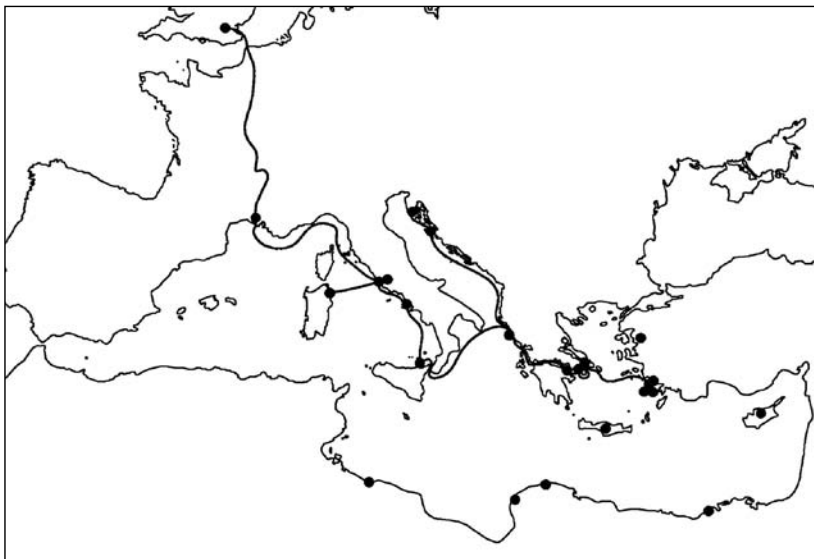


Fig. 7: *Thymiateria* da Oriente a Occidente (elaborazione di G. Puggioni).

portalucerne configurati a colonnina o con le fattezze di divinità⁴ (eroi, eroi come Herakles, Hypnos, Hermes, Harpokrates).

Sono prodotti certamente a Cnido da una stessa bottega o da più botteghe correlate, come mostrano l'uso, in alcuni casi, della stessa matrice e le osservazioni epigrafiche di Bevilacqua, nell'arco di pochi decenni tra 70 e 120 d.C. circa; è forse possibile suggerire ora che tale cronologia si possa restringere entro la fine del I secolo, poiché non sono moltissimi gli esemplari datati al solo II secolo, che perciò potrebbero essere residui stratigrafici o relitti d'uso, e perché la forte similarità degli esemplari di una produzione così particolare fa propendere per una produzione non troppo protratta nel tempo. In ogni caso, per quanto concerne l'esemplare olbiese il contesto di rinvenimento lo pone nella fase iniziale della produzione. Questi *thymiateria* sono certamente d'uso votivo pubblico ma forse anche domestico, come indicano sia la funzione, sia, ove

4. Nel novero delle varie combinazioni tra l'elemento centrale (ovoide o colonnina) e quelli laterali (colonnina o divinità) non esiste quella di colonna centrale e colonnine laterali.

noto, il contesto di rinvenimento (in molti casi luoghi di culto e tombe), sia la formula dedicatoria *theois* delle iscrizioni.

La loro attestazione interessa principalmente le coste del Mediterraneo orientale (Cnido stessa, Creta⁵, Iaso, Kalymnos⁶, Pergamo, Alessandria, Cirene, Alicarnasso, Cipro, Benghazi, Sabratha) e le presenze occidentali permettono, a parere di chi scrive, di ripercorrerne con chiarezza la diffusione verso ovest lungo rotte ben note (FIG. 7). Raggiunta Corfù, via Calcide-Atene-Corinto⁷, un ramo risale l'Adriatico orientale fino a Zara e Pola; l'altro, superato lo stretto di Messina, raggiunge Lipari-Stabia-Ercolano-Pozzuoli-Ostia (e forse Palestrina: cfr. *infra*) e da qui si biforca da un lato verso Olbia e dall'altro, risalendo la costa italica tirrenica, verso Arles⁸. Un esemplare raggiunse persino Londra, forse via terra dalla Provenza.

Che si trattasse di oggetti appannaggio di livelli sociali elitari è qui suggeribile per il fatto che sono sì ampiamente diffusi geograficamente ma sempre in uno o pochissimi esemplari per sito e che la loro circolazione era probabilmente legata, almeno in alcuni casi, a precise commissioni, come già sospettato da Bailey e ora da Bevilacqua. Si può ora aggiungere che questi *thymiateria*, giungendo in siti sempre più lontani dal centro produttivo, Cnido, e dall'area di massima diffusione, l'Oriente mediterraneo, acquisissero di pari passo un sempre più marcato esotismo, e quindi un maggiore carattere elitario. Indizi di conferma di questa osservazione paiono la netta minore incidenza di esemplari occidentali (14) rispetto a quelli orientali (38) e un'iscrizione del santuario di Fortuna a Palestrina, ET CVPIDINES

5. Assieme ai pezzi citati da BAILEY, *A Roman Lampstand*, cit., pp. 67 s., va tenuto presente un esemplare della collezione Evans conservato a Creta, presentato in modo estremamente cursorio da J. W. HAYES, *Le ricerche sulle produzioni regionali e locali della Sicilia romana ed il significato delle importazioni ed esportazioni in età romana e paleocristiana*, in D. MANACORDA, J. POBLOME, J. LUND (eds.), *Old Pottery in a new Century. Innovating Perspectives on Roman Pottery Studies*, *Atti del Convegno Internazionale di Studi (Catania, 22-24 aprile 2004)*, Catania 2006, p. 423, circa il quale non è stato possibile però appurare la reale provenienza, pur probabile, dall'Isola. In questo pezzo della collezione Evans la decorazione della base è identica a quella del pezzo olbiese, e probabilmente quindi è tratta dalla stessa matrice.

6. Nel locale Museo Archeologico sono esposti due esemplari integri.

7. E. SAPOUNA SAKELLARAKI, *Χαλκίς, Ιστορία-Τοπογραφία και Μουσείο*, Athens 1995, pp. 88 s.

8. J.-C. DECOURT, *Inscriptions Grecques de la France (= IGF)*, (Travaux de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 38), Lyon 2004, p. 286, n. 192.

II CVM SVIS LYCHNVCHIS [ET LVCERNA LARVM], se è possibile leggervi, secondo il plausibile suggerimento di Bailey, la dedica di uno di questi *thymiateria*⁹. Ulteriormente significativo doveva essere, sempre in termini di esotismo in aree lontane dal mondo grecofono, il fatto che tutti o quasi gli esemplari fossero muniti di iscrizioni greche.

R. D'O.

2

L'iscrizione greca

La breve iscrizione greca del *thymiaterion* è posta al centro della faccia posteriore della base, in corrispondenza precisa con l'elemento decorativo centrale. Incisa prima della cottura, è composta di due sole parole ed è mutila della parte iniziale, ma facilmente integrabile: [Θε]οῖς. Λαβέ, da intendere letteralmente: «Per gli dei. Prendi (me)!», una formula epigrafica che si ripete su diversi esemplari di *thymiateria* cnidii e anche su lucerne della stessa provenienza¹⁰.

La ricorrenza di questa breve formula è prova dell'esistenza di un *cliché* epigrafico adottato in un ambito circoscritto e che evidentemente connotava questa specifica categoria di oggetti prodotti nella stessa officina, o in officine collegate tra loro. La scrittura, nell'esempio olbiese, si presenta abbastanza accurata, con lettere cosiddette lunate, caratteristiche paleografiche che ritroviamo negli altri *thymiateria* e lucerne iscritti – quelli dei quali è stato possibile reperire un'immagine dell'iscrizione – e che riporto di seguito in un elenco puramente esemplificativo, numerato soltanto per motivi di chiarezza.

9. BAILEY, *A Roman Lampstand*, cit., p. 71, nota 44, con bibliografia precedente.

10. Ivi, pp. 67-71, ID., *A Cnidian Relief Ware Sherd from London*, «AntJ», LXIII, 1983, pp. 374-6; ID., *A Catalogue of the Lamps*, cit., p. 118 (intende l'iscrizione nel modo seguente: «take this for the gods»). Come si è detto, il lavoro di ricognizione qui presentato è puramente documentario, ma c'è ancora molto da vedere e da controllare nei resoconti di scavo e nelle raccolte museali. Inoltre, non è detto che tale formula fosse peculiare esclusivamente di questi esemplari di Cnido, ma sicuramente estesa anche ad altre località (cfr. *infra*, n. 11, p. 1952).

2.1. *Thymiateria*

1. *Thymiaterion* dal porto di Olbia; età neroniano-vespasiana (FIG. 3):
[Θε]οῖς. Λαβέ
2. *Thymiaterion* integro da Ercolano dalla casa n. L, all'estremità sud dell'*insula orientalis* II; l'iscrizione, mutila delle ultime due lettere, non è centrata sulla base ma ha inizio dal margine sinistro; 79 d.C., Ercolano, Museo (FIG. 8: 1)¹¹:
Θεοῖς. Λα[βέ]
3. *Thymiaterion* rotto in tre pezzi appartenente alla collezione Evans a Cnosso; l'iscrizione si dispone al centro della base; II d.C., si ignora il luogo di conservazione (FIG. 8: 2)¹²:
Θεοῖς. Λαβέ.
4. *Thymiaterion*, parzialmente rotto sulla faccia posteriore della base, in corrispondenza dell'iscrizione, della quale si conserva soltanto la prima lettera; pervenuto al British Museum attraverso le collezioni Péritié e De Clercq; 80-120 d.C., Londra, British Museum (FIG. 6)¹³:
Θ[εοῖς. Λαβέ].
5. *Thymiaterion* perduto, già ritrovato ad Arles (Bouche du Rhone) nel 1875 in occasione dei lavori della ferrovia da Lunel ad Arles. Se ne conserva il disegno di Germer-Durand (1875), in cui si nota l'accuratezza dell'iscrizione disposta al centro della base e divisa da un elemento ornamentale di forma geometrica. L'oggetto, dopo la sua scoperta, passò alla collezione Clément, poi Dhombre e infine nel Museo Archeologico a Nîmes. Nell'edizione su IG, XIV il supporto è definito *aedicula fictilis*; II d.C. (FIG. 8: 3)¹⁴:
Θεοῖς. Λαβέ

11. A. M. BISI INGRASSIA, *Le lucerne fittili dei nuovi scavi di Ercolano*, in M. ANNECCHINO *et al.*, *L'instrumentum domesticum di Ercolano e Pompei*, Roma 1977, pp. 98 s., tav. XLIX: l'iscrizione viene riportata nel modo seguente: OCOIE λλ, da leggere ΘΕΟΙΣ ΛΑ [ΒΕ].

12. HAYES, *Le ricerche sulle produzioni regionali*, cit., p. 423, fig. 1 p. 421: l'iscrizione è stata interpretata nell'edizione come traslitterazione greca del latino *DIS MANIBUS*, ΘΕΟΙΣ ΜΑΝΙ[С], in realtà la lettura corretta è ΘΕΟΙΣ ΛΑΒΕ.

13. A. DE RIDDER, *Collection de Clercq* IV, Paris 1906, pl. XXXVIII, fig. 143; BAILEY, *A Roman Lampstand*, cit., pl. 26, 1 e 3; ID., *A Cnidian Relief*, cit., p. 391, nota 59; ID., *A Catalogue of the Lamps*, cit., Q 2727, p. 340, pl. 78, 81, fig. 151. Il collezionista A. de Clercq, vissuto nell'entourage dei funzionari di Napoleone III, durante i suoi vari viaggi in Siria venne a contatto con Péritié, cancelliere al consolato di Francia, anch'egli collezionista di antichità orientali.

14. IG, XIV, 2471; DECOURT, *Inscriptions Grecques de la France*, cit., p. 286, n. 192, fig. 194.

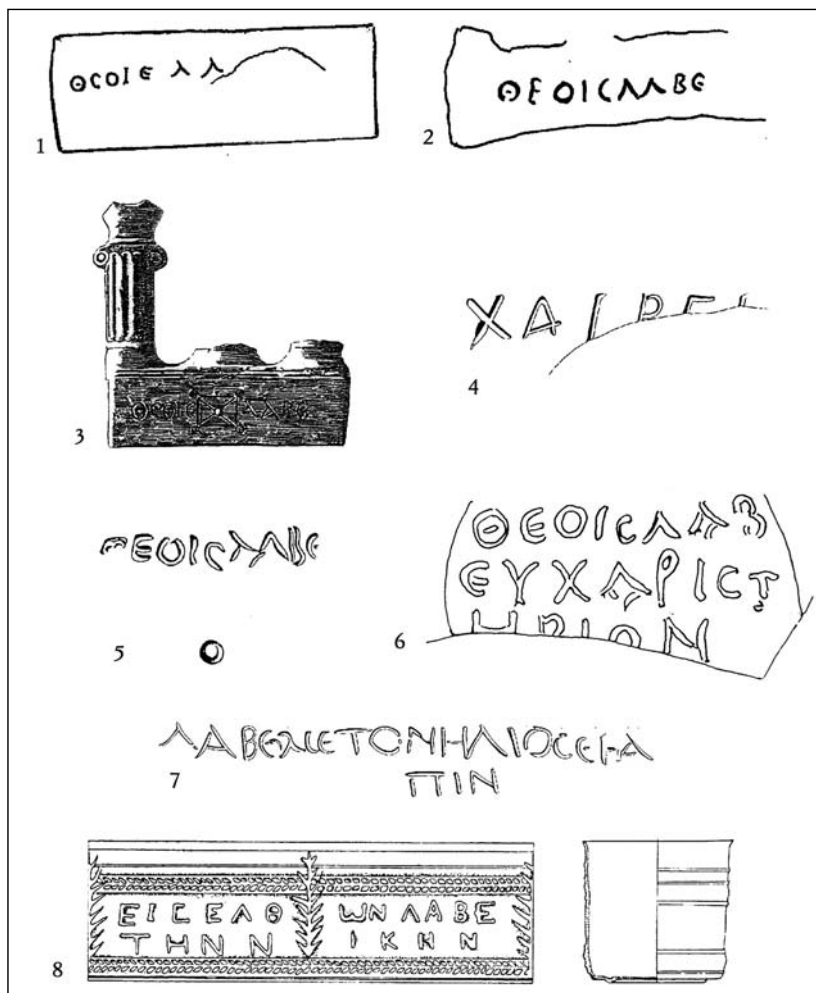


Fig. 8, 1-8: 1) *Thymiaterion*, Ercolano (apografo da Bisi Ingrassia, *Le lucerne fittili*, cit., tav. XLIX); 2) *thymiaterion*, Coll. Evans (apografo da Hayes, *Le ricerche sulle produzioni regionali*, cit., p. 421, fig. 1); 3) *thymiaterion*, Arles (IGF, fig. 194); 4) *thymiaterion*, Pozzuoli (da Bailey, *A Catalogue of the Lamps*, cit., fig. 156); 5) lucerna, Cnido (da Bailey, *A Catalogue of the Lamps*, cit., fig. 143); 6) lucerna, Bengasi (da Bailey, *Excavation at Sidi Khrebish*, cit., fig. 16); 7) lucerna naviforme, Pozzuoli (da Bailey, *A Catalogue of the Lamps*, cit., pl. 80, fig. 143); 8) bicchiere di vetro, Cornus (da Staffini, Borghetti, *I vetri romani*, cit., tav. 103).

6. *Thymiaterion*, di cui resta soltanto la base, e minima parte dei tre elementi ornamentali, rinvenuto a Cnido negli scavi americani in una cisterna nel "Row of Shops"; II d.C.¹⁵:

Θεοῖς. Λαβέ

7. *Thymiaterion* mutilo (?) da Calcide con raffigurazione di Dioniso e iscrizione sulla parte posteriore; II d.C., Calcide, Museo¹⁶:

Θεοῖς. Λαβέ

8. *Thymiaterion* mancante della parte laterale destra con iscrizione mutila «apparently cut after firing, but this is not absolutely certain» (Bailey), da Pozzuoli, pervenuto al British Museum dalla collezione Temple; 80/120 d.C.; Londra, British Museum (FIG. 8: 4)¹⁷:

Χαῖρε

2.2. Lucerne

9. Lucerna da Cnido, dal santuario di Demeter, con l'iscrizione incisa all'interno di una cornice circolare; II d.C., Londra, British Museum¹⁸ (FIG. 8: 5):

Θεοῖς. Λαβέ

15. I. C. LOVE, *A Brief Summary of Excavation at Knidos (1967-1973)*, in *Proceedings xth International Congress Class-Arch. (Ankara, 1973)*, III, Ankara 1978, pp. 1121-2, pl. 357, fig. 3 (nella foto l'iscrizione è illeggibile), dove l'iscrizione viene riportata nel modo seguente: ΦΣΟΙΣ ΛΑΒΕ; EAD., *A Preliminary Report of the Excavations at Knidos 1972*, «AJA», 77, 1973, p. 415, nota 7 (dove legge invece ΘΕΟΙΣ ΛΑΒΕ), pl. 7; W. BLÜMEL, *Die Inschriften von Knidos (IK)*, Bonn 1992, n. 195 (e 284, vacat).

16. SAPOUNA SAKELLARAKI, *Χαλκίς*, cit., pp. 88, 89 (non è riportata la foto); cfr. SEG, XLVII, 1997, n. 1346.

17. H. B. WALTERS, *Catalogue of the Greek and Roman Lamps in the British Museum*, London 1914, n. 1409; BAILEY, *A Catalogue of the Lamps*, cit., Q 2729, pl. 82, fig. 155; ID., *A Roman Lampstand*, cit., pl. 26; per le notizie su questo tipo di *thymiateria* rinvenuti in varie aree del mondo antico, si veda anche H. S. ROBINSON, *Pottery of the Roman Period, Chronology*, (The Athenian Agora, v), Princeton 1959, p. 38, nota 7; cfr. BISI INGRASSIA, *Le lucerne fittili*, cit., p. 99: la Bisi Ingrassia rileva che l'iscrizione in greco farebbe inclinare per una provenienza dal Mediterraneo orientale. Di probabile provenienza campana potrebbe essere un altro *thymiaterion* (FIG. 1: 4) del British Museum (BAILEY, *A Catalogue of the Lamps*, cit., Q 2728, pl. 82, fig. 149, privo, sembrerebbe, dell'iscrizione), qui pervenuto attraverso la collezione del duca Pierre-Louis-Jean-Casimir di Blacas D'Aulps, grande collezionista di antichità e diplomatico francese di Avignon, ministro preferito di Luigi XVIII e da lui nominato nel 1815 ambasciatore straordinario alla corte di Napoli e quindi ambasciatore presso la Santa Sede fino al 1820.

18. WALTERS, *Catalogue*, cit., n. 1287 (apografo ΘΕΟΙΣΛΑΒΕ); BAILEY, *A Catalogue of the Lamps*, cit., p. 346, Q 2783.

10. Lucerna frammentaria «probably Cnidian» (Bailey), a forma di nave, da una tomba della necropoli sud-orientale di Gerasa, con raffigurazioni di una testa di Sileno o Fauno e grappolo d'uva sugli angoli. L'iscrizione greca è incisa sulla parte esterna della base, su un'unica riga nel senso della lunghezza della lucerna; II d.C., Gerusalemme, Palestine Archaeological Museum¹⁹:

Θεοίς. [Α]αβέ (με) εὐχαριστήριον.

«Agli dei. Prendi (me) in ringraziamento».

11. Frammento della base di una lucerna di forma circolare (*base-ring*), da Benghazi, dal sito di Sidi Khrebish, di fattura locale. L'iscrizione, incisa prima della cottura, è disposta su tre linee; metà o seconda metà del III d.C.²⁰ (FIG. 8: 6):

Θεοίς. Λαβί(έ) (με) εὐχαριστήριον.

12. Lucerna a forma di nave, trovata nel mare presso il porto di Pozzuoli, decorata da figure di divinità, tra cui Iside e Serapide, i Dioscuri, i Cabiri, una testa di Dioniso. Vi sono impresse due iscrizioni, una all'interno di una tabula ansata sul corpo anteriore della lucerna, l'altra sulla base; 70/120 d.C. Un tempo appartenente alle collezioni Durand e Hope, ora a Londra, British Museum (FIG. 8: 7)²¹:

a. Εὐπλοια.

«Buona navigazione!».

b. Λαβέ με τὸν Ἡλιοσέραπιν.

«Prendi me, l'Helioserapis!».

La forma della lucerna e l'augurio per una buona navigazione sono notoriamente in relazione con il ruolo di Iside e Serapide come divinità protettrici della navigazione e dei marinai.

Il nome Helios-Serapis, che denota il carattere eliaco della divinità egiziana di Serapide²², verrebbe in questo caso attribuito alla lucerna stessa,

19. C. H. KRAELING, *Gerasa, City of the Dodecapolis*, New Haven 1938, p. 461, n. 249, pl. CXXVII; cfr. BAILEY, *A Catalogue of the Lamps*, cit., p. 118, per l'iscrizione.

20. D. M. BAILEY, *Excavation at Sidi Khrebish-Benghazi (Berenice)*, III, 2, (Suppl. to *Libya Antiqua*, v, 3, part 2). *The Lamps*, Tripoli 1985, p. 174, C 1259, pl. 38; cfr. ID., *A Catalogue of the Lamps*, cit., p. 118, per l'iscrizione.

21. IG, XIV, 2405, 48; E. LE BLANT, *750 inscriptions de pierres gravées*, Paris 1896, nn. 202-6; V. TRAN TAM TINH, *Le culte des divinités orientales en Campanie*, (EPRO, 27), Leiden 1972, pp. 52-4, fig. 31; M. MALAISE, *Inventaire préliminaire des documents égyptiens découverts en Italie*, (EPRO, 21), Leiden 1972, p. 285, n. 4, pl. 50-1; BAILEY, *A catalogue of the lamps*, cit., pp. 339-40, Q 2722, pl. 80, figg. 20, 28, 138, 151 (con bibliografia).

22. Per Helios-Serapis cfr. M. MALAISE, *Les conditions de penetration et de diffusion des cultes égyptiens en Italie*, (EPRO, 22), Leiden 1972, pp. 195-6 e p. 425, nota 5.

in cui il dio viene raffigurato in corrispondenza della prua della navicella affiancato da Iside.

Walters ha interpretato il nome Helioserapis come quello proprio della nave: «perhaps intended for the name of the ship»; Bailey riporta il suggerimento di Donald Strong, secondo il quale «a Heliosarapis may have been a slang word for a multiwicked lamp, and twenty-wicked lamps were often dedicated to Sarapis».

Venendo alla formula, Θεοίς. Λαβέ, secondo Bailey, come si è detto, essa sarebbe «presumably an exhortation to buy the lamp for votive purposes». La lettura errata delle prime edizioni di alcuni *thymiateria* si deve alla mancanza dei tratti mediani dell'*alpha* e dell'*epsilon*, o, al contrario, alla loro presenza, in entrambi i casi errori dell'incisore.

Formule di questo tipo, che esortano alla vendita del prodotto, sono in effetti documentate sin dal VI secolo a.C., talvolta associate a motti augurali: χαίρει και πρίσ με, «Sta sano e comprami», come si legge ad esempio su una coppa "miniaturistica" della seconda metà del VI a.C. da Atene; oppure τὸ ζεῦγος ὁ ἀγοράσας, καλῶς ἐποίηι, «Chi acquista la coppia, fa bene», su un fondo di vaso di tarda età ellenistica dall'Egitto²³.

Altri esempi si individuano tra i cosiddetti *tituli memoriales*, come ad esempio μνησθῆ ὁ ἀγοράζων, «Sia ricordato l'acquirente», in particolare su vasi vitrei di età imperiale, dove la formula è talvolta affiancata dai nomi degli artisti²⁴.

Tornando alla nostra breve iscrizione, si può dire prima di tutto che l'uso formulare del verbo λαμβάνω, all'imperativo aoristo λαβέ, si ritrova nei casi più vari nelle formule augurali: ad esempio sugli anelli con il semplice senso «Prendi (come dono)»²⁵; su vasi, in iscrizioni incise dopo la cottura, come ad esempio sull'orlo di

Come è noto, il nome Helioserapis è di origine Alessandrina ed è attestato a partire dall'età di Domiziano (86-87 d.C.) su monete di Alessandria e documentato in età successiva nelle iscrizioni d'Italia, in associazione a Zeus, Ζεὺς Ἥλιος Μέγας Σάραπις a Porto, *Sentinum*, Ostia, Preneste, Minturno ecc.

23. Questi esempi sono tratti da M. GUARDUCCI, *Epigrafia greca*, vol. III, Roma 1995², pp. 492-3; per altri si veda ivi, p. 492, nota 1.

24. Cfr. ivi a nota 18, p. 510, come nel caso di *Iason*, *Meges* e *Neikaios*; cfr. S. B. MATHESON, *Ancient Glass in the Yale University Art Gallery*, Yale 1980, pp. 52-3 (con bibliografia), n. 133.

25. H. B. WALTERS, *Catalogue of the Engraved Gems and Cameos Greek, Etruscan and Roman in the British Museum*, London 1926, n. 2699, su una pietra di smeraldo.

una coppa da Wadi Qitna nella Nubia: λαβ[ε] ²⁶; su un vaso potorio da Colonia (λαβέ) ²⁷ e nella forma λαβέ με ²⁸; o sui vasi associato ad altre espressioni augurali, come una sorta di formula per il brindisi, come ad esempio su un vaso apulo (IV a.C.): λαβέ, πέν | τυχάγαθαί, «Prendi, bevi / alla buona fortuna»; o su tappi di anfore tarde dalla Scizia: λαβέ πώμα καὶ πίε ²⁹.

Corrispondente è la formula latina *accipe* nelle formule augurali e amatorie, del tipo: *accipe, accipe calice(m) pie zes(es), accipe vita, accipe me sitiens forte placebo tibi*, ecc.

Più notoriamente, l'esortazione λαβέ appare come forma stereotipa nelle acclamazioni di vittoria λαβέ τὴν νίκην, «Cogli la vittoria!», in particolare su vasi vitrei di produzione siro-palestinese, decorati da corone di vittoria ³⁰.

Da ricordare in proposito è il bicchiere vitreo di *Cornus* (II-III d.C.): Εἰσελθὼν λαβέ | τὴν νίκην, «Entrando, prendi la vittoria!», con riferimento all'ingresso nell'arena, oppure, secondo l'interpretazione di Attilio Mastino, alla partecipazione nelle competizioni nel bere (FIG. 8: 8) ³¹.

Incerta è l'iscrizione frammentaria su uno specchio plumbeo di età imperiale proveniente dal nord-est della Bulgaria e conservato al Varna Archaeological Museum così restituita: λα[βέ] με χ[άριν] ³².

Tale formula, λαβέ, in sostanza, rientra dunque nella categoria delle iscrizioni augurali – come εὐφοαίνου, καταχαίρε καὶ εὐραίνου, ecc., che denotano vari tipi di *instrumentum*, dai vasi vitrei alla ceramica, alle gemme – o semplicemente esortative ³³.

26. L. VIDMAN, *Inscriptions*, in E. STROUHAL, *Wadi Qitna and Kalabsha South*, I, *Archaeology*, Prague 1984, pp. 215-9.

27. *CIL* XIII, 10018, 108.

28. *IG*, XIV, 2406, 47.

29. Cfr. per l'esempio su vaso apulo (IV a.C.) il catalogo delle vendite all'asta *Atlantis Antiquities, Greek and Roman Art*, New York 1990, n. 11 (testo di R. E. Hecht); E. POPESCU, *Inscriptiile Grecești Și Latine Din Secolele IV-XIII Descoperite În România*, București 1976, nn. 63, 98, 106, 217: gli esempi sono frammentari. Cfr. VIDMAN, *Inscriptions*, cit., p. 222.

30. MATHESON, *Ancient Glass*, cit., pp. 53-4.

31. Si veda A. MASTINO, *Cornus nella storia degli studi*, Cagliari 1979, pp. 137-8, n. 59, tav. XXI; D. STIAFFINI, G. BORGHETTI, *I vetri romani del Museo Archeologico Nazionale di Cagliari*, (Mediterraneo tardoantico e medievale. Scavi e Ricerche, 9), Oristano 1994, p. 140, tavv. 103-5.

32. Cfr. *SEG*, LII, 2002, 726.

33. MATHESON, *Ancient Glass*, cit., p. 54, n. 135; M. DONDERER, *Merkwürdige*

In conclusione, riguardo agli esempi citati, non credo che la formula in questione Θεοῖς. Λαβέ si debba ritenere una sorta di messaggio per l'acquisto, come si è ipotizzato, bensì un'espressione esortativa formulare per un utilizzo votivo del prodotto: «Per gli dei. Prendi (me)!», una formula distintiva di una categoria di oggetti, come si è detto, prodotti in una o in determinate officine di una specifica località. Nelle scarse varianti individuate di questa espressione, come sulla lucerna a forma di nave di Pozzuoli, Λαβέ με τὸν Ἥλιοσέραπιν, e sulle lucerne di Gerasa e di Benghazi, Θεοῖς. Λαβέ (με) εὐχαριστήριον, «Prendi (me) come ringraziamento» (cfr. nn. 10-12, *supra*), questo significato, a mio parere, sembra più chiaro; mentre una formula che rientrava nelle eventuali variazioni dovute alle richieste dell'acquirente può considerarsi l'iscrizione augurale del *thymiaterion* da Pozzuoli (cfr. FIG. 8: 4, *supra*: Χαῖτε).

G. B.

3

Il *thymiaterion* di Olbia come segno di rango

Tornando al carattere di esotismo degli esemplari occidentali di questi *thymiateria*, e quindi alla connessione con il paesaggio del potere, paiono pertinenti e interessanti alcune osservazioni sull'esemplare olbiese.

Come s'è detto, il reperto proviene da un livello del fondale portuale derivante da un evento alluvionale da terra, e va notato che in esso erano presenti altri reperti di spicco quali – per limitarci ai soli esempi di quegli oggetti che sono degli *unica* nel panorama archeologico sardo – un askòs fittile configurato a forma di tonno, un bicchiere di vetro con corsa di quadrighe nel Circo Massimo e iscrizione acclamatoria dell'auriga vincitore, un calice di vetro decorato con registri sovrapposti raffiguranti uccelli in una vigna³⁴. Pare possibile supporre che questi materiali fossero pertinenti a un contesto notevole sito sul litorale portuale, eventualmente un luogo di culto, visto che con essi è stato rinvenuto il nostro *thymiaterion*, e dal momento che non pare facile sostenere la presenza proprio sul litorale portuale di una domus di spicco, nel cui

ten im Umgang mit griechischer und lateinischer Schrift, «Gymnasium», 102, 1995, pp. 97-122.

34. Inediti, esposti al Museo Archeologico di Olbia.

ambito di culto domestico collocare il bruciaprofumi. In tal caso va sottolineato che si tratterebbe di un secondo sacello, distinto e distante circa 250 m³⁵ in direzione sud-est da quello dedicato a Venere che affrontava il settore nord-orientale del porto³⁶ e in età romana ormai inserito nel foro³⁷.

Negli anni nei quali si situa questo contesto, tra i regni di Nerone e Vespasiano, si affollano a Olbia chiari dati epigrafici e archeologici relativi a liberti imperiali anche grecofoni connessi alla casa imperiale inizialmente tramite Atte, presenti in città per la gestione delle cospicue proprietà e attività economiche in loco facenti capo in origine alla potente liberta di Nerone e ancora in auge durante il principato di Vespasiano³⁸. Ultimo importante indizio di ciò sono i frammenti di una statua bronzea di Nerone a grandezza naturale provenienti dallo scavo del porto e in corso di edizione da parte di chi scrive e di Angiolillo³⁹: la statua, se attribuibile con certezza a Olbia, come probabile, si aggiungerebbe alla ben nota effigie marmorea dello stesso imperatore rinvenuta nel 1911 ed esposta al Museo Archeologico Nazionale di Cagliari. È di tutta evidenza che a Olbia tali personaggi dovessero essere tra quelli di maggior peso nella compagine urbana, e va considerata la possibilità, anche se non la certezza, che l'arrivo a Olbia del nostro *thymiaterion* possa essere frutto di una precisa committenza di questo ambiente in parte grecofono, che si sarebbe servito quindi anche di questo oggetto – a Olbia molto esotico per l'enorme distanza dal luogo di produzione (si tratta di una delle attestazioni più lon-

35. La distanza è stata calcolata proiettando sulla costa antica il punto di rinvenimento del thymiaterion, assieme agli altri materiali notevoli citati, e misurando da qui la distanza rispetto al tempio di Venere.

36. R. D'ORIANO, "Euploia". *Su due luoghi di culto del porto di Olbia*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», 2, 2005, pp. 125-33.

37. G. PIETRA, *Il foro di Olbia*, in *L'Africa romana* XVIII, pp. 1843-63.

38. Da ultima, con bibliografia precedente, P. RUGGERI, *Olbia romana. Una città multiculturale*, in R. D'ORIANO (a cura di), *Fenici, Indigeni, Greci, Cartaginesi, Romani, Vandali. Stratificazione e interazione culturale a Olbia (Sardegna) dall'VIII sec. a.C. al V d.C.*, in M. DALLA RIVA (ed.), *Meetings between Cultures in the Ancient Mediterranean. Proceedings of the 17th International Congress of Classical Archaeology (Rome, 22-26 sept. 2008)*, Roma 2010, url paper on-line: http://151.12.58.75/archeologia/bao_document/articoli/7_Ruggeri_paper.pdf.

39. S. ANGIOLILLO, R. D'ORIANO, "Disiecta membra" di una statua bronzea da Olbia, in C. DEL VAIS (a cura di), *Studi in ricordo di Giovanni Tore* (cds.). I frammenti principali, di piede e testa, sono esposti al Museo Archeologico di Olbia.

tane da Cnido) e per l'iscrizione greca – allo scopo di definire il proprio paesaggio del rango e del potere, colorito anche di esotismo ed elitarismo ellenico sulla scorta del ben noto filellenismo dello stesso Nerone.

Un'ultima osservazione riguarda l'oggetto ovoide raffigurato nel centro del *thymiaterion* olbiese e di altri: pigna, come interpretato in letteratura, o ananas, per via – ma non solo – del ciuffo di foglie che decora in alcuni casi la coppetta soprastante?

L'antichista avveduto sobbalzerà di fronte al quesito, essendo ben noto che l'ananas è una delle specie vegetali introdotte nel Vecchio Mondo dal Nuovo con e dopo Cristoforo Colombo. E tuttavia, che intraprendenti mercanti possano avere raggiunto le Americhe in età romana non parrebbe idea così peregrina alla luce delle osservazioni avanzate in un recente volume sull'argomento⁴⁰; a tale idea non fa difficoltà il fatto che non si sia scatenata, in età romana, quella rivoluzione storico-culturale globale che invece seguì al faticoso 1492, poiché si tratterebbe di viaggi il cui risultato non divenne universalmente noto in quanto non promossi dal potere politico (come accaduto al contrario per quelli di Colombo), bensì di iniziative di singoli o comunque non inserite in un ambito di consapevolezza e divulgazione sufficiente a determinare rivolgimenti epocali della visione del mondo.

A causa dello spazio disponibile negli Atti di questo Convegno, si deve rimandare il lettore a un successivo lavoro sulla questione, nel quale si tratterà appunto dell'identificazione dell'elemento centrale del *thymiaterion* olbiese, tra le due opzioni pigna/ananas, in relazione al problema globale dell'eventuale arrivo di mercanti romani in America. Per ora sarà sufficiente osservare che, se nel nostro caso vi sono argomenti a favore di entrambe le possibilità, ma più cogenti – a parere di chi scrive – a favore dell'ananas, non può esservi dubbio sul frutto raffigurato nell'ormai famoso, proprio per questo motivo, mosaico rinvenuto in località Grotte Celoni di Roma⁴¹, così come su quelli che compaiono nel tappeto musivo

40. E. CADELO, *Quando i Romani andavano in America. Scienza e conoscenze degli antichi navigatori*, Roma 2009.

41. Esposto al Museo Archeologico Nazionale Romano, Palazzo Massimo, piano II, galleria III; un'immagine in <http://www.arsconvivialis.com/menu.asp?sez = menu&lang = it>.

del triclinio della *domus* di Mezzagosto di Priverno⁴²: in questi mosaici fa bella mostra di sé un frutto che, per la presenza del ciuffo apicale, non può in nessun caso essere letto come una pigna bensì, appunto, più probabilmente – se non inequivocabilmente – come un ananas.

R. D'O.

42. Museo Archeologico Nazionale Romano, Palazzo Massimo, piano II, galleria III.

Virginia Cabras
Importazioni e consumo di sigillata africana C
a Olbia

La sigillata africana C proveniente dal porto di Olbia, inquadrabile cronologicamente tra il III e la metà del V secolo d.C., può essere considerata un campione rappresentativo della distribuzione di sigillata africana C nel Mediterraneo, ma non in Sardegna, dove quantità e varietà morfologica sono di entità assai inferiore. La mole di sigillata africana C del porto in rapporto alla penuria di attestazioni dai contesti urbani costituisce un'anomalia che pone molti interrogativi. Esisteva un mercato di consumo di sigillata africana C ad Olbia? A chi era destinato in realtà il vasellame rinvenuto nel porto? Si tratta di un indice di consumo urbano o di vitalità del porto, nonostante la crisi vissuta dalla cittadina e dal suo ceto medio?

Parole chiave: sigillata africana C, Olbia, Sardegna, anomalia, mercato di consumo.

La ricostruzione delle importazioni nordafricane in Sardegna, e in particolare del vasellame fine da mensa in sigillata africana C, è stata resa possibile grazie al cospicuo contributo profferto dalle indagini archeologiche condotte a Olbia da Rubens D'Oriano della Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro¹.

Le campagne di scavo che dal 1999 sino al 2001 hanno interessato l'area compresa tra via Principe Umberto e via Genova hanno portato alla luce oltre 20 porzioni di imbarcazioni antiche (di età imperiale, tardoantica e medievale) e un'ingente quantità di materiale, che ha permesso di ampliare ed approfondire la conoscenza della città di Olbia dalla frequentazione fenicia sino all'occupazione

* Virginia Cabras, Archäologisches Institut, Universität Zürich.

1. Rinnovo la mia più sincera gratitudine a Rubens D'Oriano, che mi ha permesso con grande disponibilità e rara generosità di affrontare lo studio della sigillata africana C dello scavo del porto romano e mi ha sostenuto e stimolato in tutti questi anni di ricerca.

pisana. Il rinvenimento di dieci relitti di onerarie tardoantiche, affondate mentre erano ancora ormeggiate, ha permesso di individuare l'area portuale di età tardo-imperiale, da cui proviene la quasi totalità del materiale di origine nordafricana².

Contrariamente a quanto riscontrato per altre classi attestata nell'area portuale, la presenza di grandi quantità di sigillata africana C non è legata al carico dei relitti, presso i quali spesso è stata rinvenuta e la natura caotica del contesto non permette di riferirsi a una stratigrafia propriamente detta³. La formazione del complesso di reperti rinvenuto nel settore nord dell'area di scavo, corrispondente al porto di età imperiale di Olbia, è avvenuta in diversi periodi e può essere dovuta a differenti ragioni connesse alle attività portuali di carico e scarico delle merci e in parte, non si sa quanto consistente, allo smaltimento dei rifiuti della cittadinanza.

In questa sede si propone uno studio completo del materiale pertinente alla sigillata africana C rinvenuto nel corso degli scavi, sia quello finora inedito della campagna di scavo 2001, sia delle campagne 1999-2000 già pubblicate in altra sede⁴; il fine è quello

2. Per un'analisi dettagliata dello scavo, dei primi risultati e prime interpretazioni cfr. R. D'ORIANO, *Relitti di storia: lo scavo del porto di Olbia*, in *L'Africa romana* XIV, pp. 1249-62, per i relitti rinvenuti cfr. E. RICCARDI, *I relitti del porto di Olbia*, in *L'Africa romana* XIV, pp. 1263-74. Per una panoramica delle pubblicazioni relative ai materiali di produzione africani presenti nel contesto del porto cfr.: G. PIETRA, *Dalla ceramica alla storia. La sigillata africana D dei relitti del porto di Olbia*, in *Aequora, pontos, jam, mare... Mare, uomini e merci nel Mediterraneo antico, Atti del Convegno internazionale (Genova, 9-10 dicembre 2004)*, a cura di B. M. GIANNATTASIO et al., Borgo S. Lorenzo 2005, pp. 283-6; EAD., *La ceramica sigillata D in Sardegna. Il quadro regionale e il caso di Olbia*, in *L'Africa romana* XIV, pp. 1749-76; EAD., *I Vandali in Sardegna: nuove acquisizioni dai relitti del porto di Olbia*, in *L'Africa romana* XVI, pp. 1307-20; EAD., *La ceramica africana D in Sardegna: dinamiche storiche ed economiche tra Tardoantico e alto Medioevo*, in *L'Africa romana* XVIII, pp. 1749-76; V. CABRAS, *La sigillata africana C dal porto romano di Olbia*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», III, 2005, pp. 81-102; EAD., *La sigillata africana C: studi di diffusione e distribuzione di una classe ceramica*, in *LRCW*, 2. *Cooking Wares and Amphora in the Mediterranean: Archaeology and Archaeometry*, ed. by M. BONIFAY, J.-C. TRÉGLIA, (BAR Int. Ser., 1662), Oxford 2007, pp. 29-38; EAD., *Una produzione non identificata di sigillata africana C dal porto di Olbia*, in *L'Africa romana* XVIII, pp. 1897-914.

3. Cfr. in particolare lo schema della dinamica dei reperti nel fondale in D'ORIANO, *Relitti di storia*, cit., p. 1253, fig. 4.

4. Ai dati pertinenti la campagna di scavo 2001 sono stati uniti quelli individuati durante le campagne di scavo 1999-2000, che sono già stati in precedenza pubblicati. Cfr.: CABRAS, *La sigillata africana C dal porto romano di Olbia*, cit., pp. 81-102; EAD., *La sigillata africana C: studi di diffusione e distribuzione*, cit., pp. 29-38.

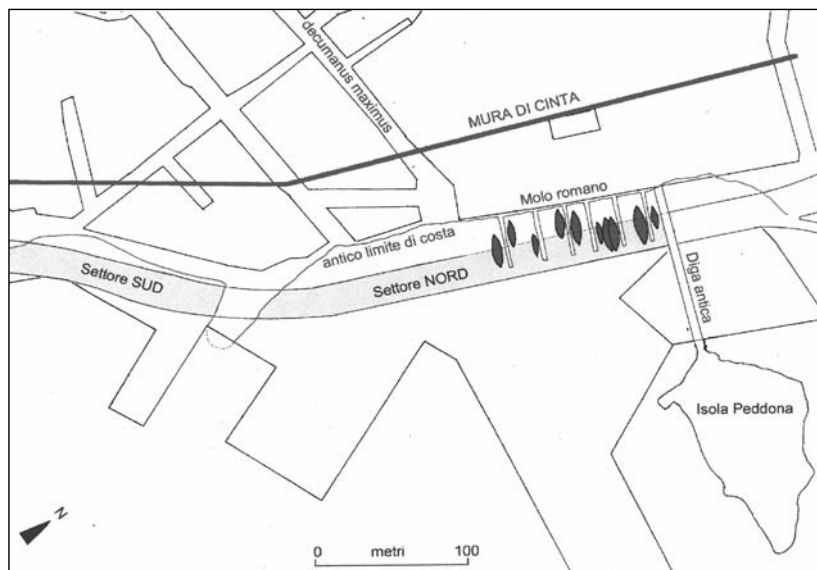


Fig. 1: Planimetria dell'area di scavo. Il settore nord, da cui proviene la TSA C, corrisponde al porto romano in cui si sono rinvenuti i relitti tardo antichi.

di offrire un quadro sull'andamento dei traffici economici che interessarono la città di Olbia tra il III e il V secolo d.C.

La sigillata africana C del porto romano

Per sigillata africana C si intende una produzione ceramica, caratterizzata da una pasta depurata e fine e una vernice sottile, che costituisce la realizzazione più raffinata della tecnica artigianale africana. È tradizionalmente ritenuta un fenomeno produttivo della *Byzacena* in un arco cronologico compreso tra il III e gli inizi del VI secolo d.C.

Dato il grado abbastanza basso di frammentarietà degli oggetti, nel corso dell'analisi tipologica e quantitativa del materiale olbiese è stato possibile individuare il numero minimo degli individui (NMI) o esemplari che erano originariamente presenti nel contesto. In tutto sono stati contati 552 esemplari tipologicamente affini alla produzione di vasellame da mensa proveniente dalla *Byzacena*, corrispondente all'attuale Tunisia centrale. Di questi: 369 sono in sigillata africana C, gli altri 183 appartengono a una produzione, che

presenta caratteristiche tecniche e tessiturali diverse rispetto alla classe più comunemente nota⁵.

Gli scavi del porto di Olbia hanno quindi restituito nel corso delle campagne 1999-2000 e 2001 un totale di 369 esemplari appartenenti alla TSA C⁶. L'analisi tipologica basata sulla classificazione dell'*Atlante* e su quella di Hayes ha permesso di distinguere 22 differenti forme, suddivise a loro volta in diversi tipi⁷. Rispetto a quanto emerso nelle campagne di scavo 1999-2000, si è riscontrato un aumento considerevole dei dati quantitativi e soprattutto una più ampia varietà morfologica⁸.

Di seguito si propone una tabella riassuntiva delle quantità di esemplari in TSA C ripartiti per le forme e i relativi tipi individuati durante le campagne 1999-2000 e 2001 in modo da avere un quadro completo della sigillata africana C presente nel porto romano di Olbia (TAB. 1).

Il numero consistente di reperti si accompagna ad una notevole varietà di forme; caratteristica che potrebbe esser messa in relazione con la frequenza e importanza dei contatti che la città sarda manteneva con la provincia africana e con il suo ruolo fondamentale di tappa lungo la rotta annonaria verso Roma.

5. Si tratta della cd. "sigillata africana C non identificata", che presenta un impasto privo di quarzo eolico, elemento tipico delle argille nordafricane, e un grado di cottura non troppo elevato, ma che dal punto di vista tipologico, decorativo e tecnologico può essere a tutti gli effetti considerata sigillata africana C, cfr.: CABRAS, *Una produzione non identificata*, cit., pp. 1897-914.

6. D'ora in poi nel testo per TSA C si intende la sigillata africana C.

7. *Atlante delle forme ceramiche, 1. Ceramica fine romana nel bacino mediterraneo (medio e tardo impero)*, suppl. EAA, Roma 1981; J. W. HAYES, *Late Roman Pottery*, London 1972; Id., *A Supplement to the Late Roman Pottery*, London 1980. Le revisioni cronologiche e tipologiche proposte da Bonifay nel corso della recente analisi compiuta sulla ceramica africana riguardano fundamentalmente le produzioni A e D. Cfr. M. BONIFAY, *La céramique africaine de l'époque tardive*, (BAR Int. Ser., 1301), Oxford 2004, pp. 154-223. Le forme in TSA C analizzate dallo studioso francese non sono contemplate all'interno del materiale olbiese. Si tratta delle forme: Salomonson C9, Hayes 83, Hayes 12/110, Hayes 74, Hayes 90A, la forma Gourvest E3, la coppa a listello di Rougga e alcune varianti locali. Sarebbe auspicabile una revisione tipologica della classe, così come avvenuto per la TSA D, a tal proposito cfr. anche: M. MACKENSEN, *Technology and Organisation of ARS Ware Production-centres in Tunisia*, in *Studies on Roman Pottery of the Provinces of Africa Proconsularis and Byzacena (Tunisia). Hommage à Michel Bonifay*, ed. by J. H. HUMPHREY, («JRA» Suppl. Ser., 76), Portsmouth 2009, p. 20.

8. CABRAS, *La sigillata africana C dal porto romano di Olbia*, cit., p. 90.

Tabella 1: Numero degli esemplari in TSA C rinvenuti a Olbia suddivisi in base alla forma, il tipo e la produzione (*fabric*) di appartenenza.

Forma	Tipo	<i>Fabric</i>	NMI
Olbia 2001, Es 495		A/C	1
Forme chiuse		A/C	3
Hayes 171?		A/C	1
Hayes 172		A/C	1
Hayes 174		A/C	2
Hayes 44	nn. 1-3, 8	C3?	1
Hayes 44	nn. 1-3, 8	C1	2
Hayes 44	nn. 1-3, 8	C2	1
Hayes 44	nn. 1-3, 8	C3	1
Hayes 44	nn. 6-7	C1	5
Hayes 44	nn. 6-7	C2	4
Hayes 45	A	C1	8
Hayes 45	A	C2	5
Hayes 45	B	C1	2
Hayes 45	B	C2	10
Hayes 45	B n. 8	C2	1
Hayes 45	variante SC4	C1	2
Hayes 45	variante SC4	C2	1
Hayes 45/46	var. Olbia 1999-2000 Es 59	C2	1
Hayes 48	A	C1	2
Hayes 49	nn. 1-6	C1	2
Hayes 49	nn. 1-6	C2	2
Hayes 49	nn. 7-8	C2	1
Hayes 49	var. sal. C2	C1	1
Hayes 50		C1	4
Hayes 50		C2	6
Hayes 50	A	C1	1
Hayes 50	A nn. 1-45	C1	59
Hayes 50	A nn. 1-45	C2	109
Hayes 50	A nn. 1-45	C3	3
Hayes 50	A nn. 1-45	C4	1
Hayes 50	A nn. 47-54	C2	2
Hayes 50	A nn. 47-54	C3	71
Hayes 50	B	C3	3
Hayes 50	B nn. 56-59	C3	2
Hayes 50	n. 55	C3	10
Hayes 52A	nn. 1-2	C3	2
Hayes 52B	n. 4	C3	1
Hayes 52B	n. 19	C3	3
Hayes 52B	n. 19 var. Olbia 2001	C3	1

(segue)

Tabella 1 (*seguito*).

Forma	Tipo	Fabric	NMI
Hayes 52B	Caballero Zoreda, 1971	C ₃	2
Hayes 53A	A	C ₃	8
Hayes 53A	A n. 16	C ₃	1
Hayes 53B		C ₄ /D?	1
Hayes 53B	n. 6	C ₃	1
Hayes 53B	n. 17	C ₃	1
Olbia 2001 Es 437		C ₁	1
Hayes 57		C ₃	4
Hayes 73	B	C ₄	2
Hayes 82	B	C ₅	1
Hayes 184	n. 2	C ₂	1
Ostia IV fig. 3		C ₃	1
Delgado 1968	<i>Atlante</i> XXX, n. 14	C ₄	1
Tav. III. 1			
Delgado 1968	<i>Atlante</i> XXX, n. 15	C ₃	1
Tav. III. 11			
Delgado 1968	<i>Atlante</i> XXX, n. 15		
Tav. III. 1			
Non identificati			3
Totale			369

Si consideri a tal proposito la presenza di ben sette esemplari della produzione detta di “El-Aouja”, che generalmente ha una distribuzione extra-africana molto ristretta (FIGG. 2 e 5).

I rinvenimenti olbiesi sono infatti al momento tra le prime attestazioni edite di tale produzione in Sardegna⁹.

Tra gli esemplari rinvenuti nel porto di Olbia è annoverata anche una forma nuova nel panorama tipologico delle produzioni nordafricane, seppure parzialmente ricostruibile. Si tratta di un esemplare con degli impasti tipici della A/C, C₁, pertinente a una forma chiusa con versatoio, di cui purtroppo non è possibile fornire indicazioni cronologiche adeguate, dato che proviene da livelli

9. A Porto Torres si sono rinvenuti alcuni frammenti, la cui attribuzione alla ceramica di El Aouja è ritenuta dall'autrice molto dubbia. Non vi compaiono infatti né disegni, né fotografie cfr.: F. VILLEDIEU, *Turris Libisonis. Fouille d'un site romain tardif à Porto Torres, Sardaigne* (BAR Int. Ser., 224), Oxford 1984, p. 116.

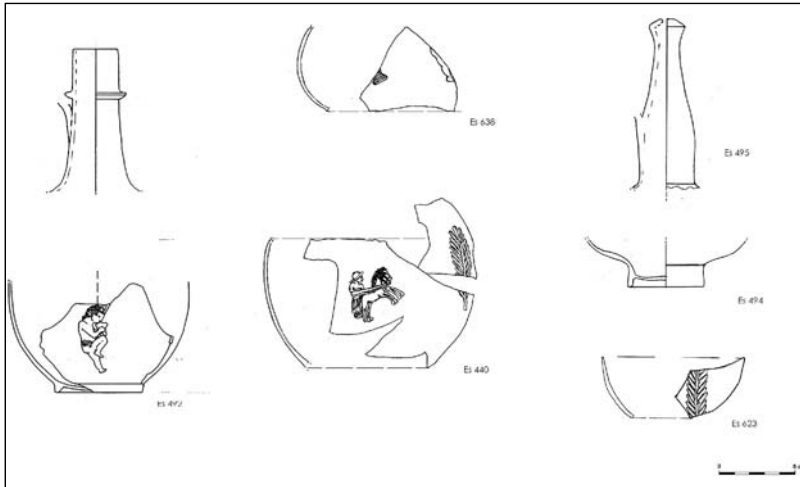


Fig. 2: Esempjari in TSA A/C rinvenuti durante la campagna di scavo 2001 a Olbia.

non stratificati. Il frammento di versatoio lungo e con andamento piriforme presenta una piccola foratura d'ingresso ed è provvisto di attacco d'ansa. Non è chiara la posizione eventualmente occupata dal versatoio in una forma chiusa, anche se si può supporre che fosse connesso con la parete in posizione orizzontale o inclinata, con l'ansa disposta inferiormente. (FIGG. 2; 5: Es 495)

Per un altro esemplare dal profilo insolito non si sono trovati stretti confronti tra le forme note della sigillata africana C. Si tratta di una scodella di grandi dimensioni, con pareti molto sottili e la vernice brillante della C₁. L'orlo presenta il lato interno a spigolo acuto e rientrante, mentre il lato esterno inclinato verso l'alto e con un leggero lobo arrotondato, attraverso il quale si attacca alla parete curva, assai simile a quelle della forma Hayes 49, con la quale condivide il piede ad anello atrofizzato. Il fondo ampio tende a sollevarsi nella parte centrale, come nei fondi di molte forme delle produzioni C₁-C₂. (FIGG. 3; 6: Es 437).

La varietà morfologica riscontrata nel materiale del porto è caratterizzata dalla presenza anche di forme solitamente prodotte in altre *fabricae* e pertinenti ad altre classi, come ad esempio, l'esemplare in sigillata africana C₂ identificabile come marmitta: una delle forme più comuni della produzione africana da cucina (Hayes

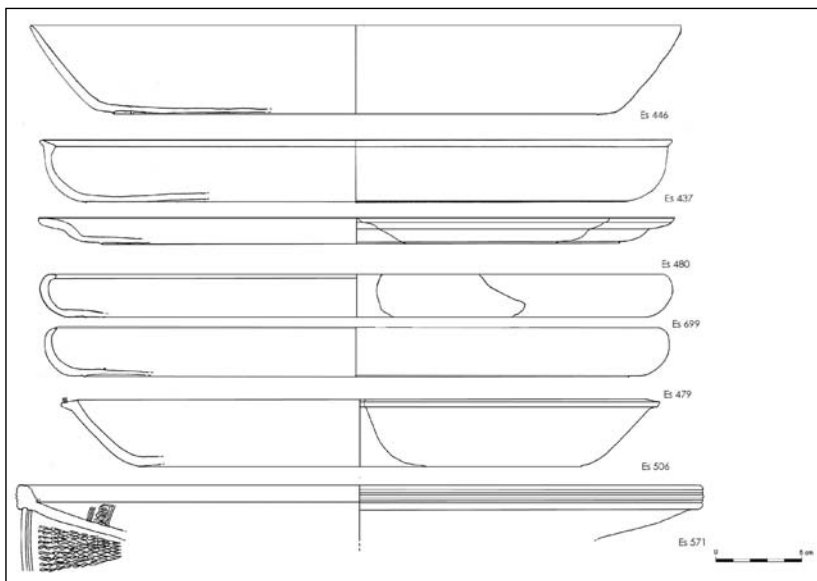


Fig. 3: Esemplari in TSA C, relativi alle forme aperte di grande diametro, rinvenuti a Olbia durante la campagna di scavo 2001.

184, n. 2¹⁰). Tale ritrovamento attesta come la produzione ceramica all'interno dei medesimi *ateliers* fosse assai diversificata e sperimentale.

Acquista, inoltre, grande interesse la presenza nella città sarda di alcune forme e/o tipi rari o assenti in altre aree del Mediterraneo e di varianti di cui non si sono trovati confronti; tra le prime vi è ad esempio la forma Delgado 1968, tav. III, n. 1¹¹, attestata in C₃ con pochi esemplari soltanto a Conimbriga e pressoché assente negli altri siti mediterranei¹². Sono stati rinvenuti, inoltre, tre esemplari pertinenti alla variante Salomonson C₄ della forma

10. *Atlante I*, cit., tav. CIX, n. 4.

11. M. DELGADO, *Terra sigillata clara de museus do Alentejo e Algarve*, (Coimbra, 7), Cambridge 1968, pp. 41-76, tav. III, n. 1.

12. M. DELGADO, *Les Sigillées*, in *Fouilles de Conimbriga*, IV, Paris 1975, pp. 255, 264-5, tav. LXX, nn. 70-74. Spesso la stessa forma è stata interpretata come una versione ridotta della Hayes 67 in sigillata africana D, si trova quindi frequentemente pubblicata come appartenente alla produzione zeugitana. Cfr., ad esempio, P. REYNOLDS, *Trade in the Western Mediterranean. A.D. 400-700: The Ceramic Evidence*, (BAR Int. Ser., 604), Oxford 1995, p. 9.

Hayes 45, un tipo esportato raramente al di fuori del territorio tunisino¹³. Un altro importante elemento che contribuisce a delineare il quadro dei ritrovamenti di sigillata africana C nel porto di Olbia è dato dal numero non trascurabile di esemplari decorati a rilievo applicato, rappresentativi in egual maniera delle due diverse fasi produttive di vasellame decorato (TAB. 2). La prima è corrispondente all'avvio dell'intera produzione di sigillata africana C, attraverso il lancio dei prodotti in A/C, nel primo quarto del III secolo; la seconda si riferisce agli *ateliers* di IV secolo, che attraverso la produzione decorata in C₃ tentano il rilancio della commercializzazione in un periodo di forte concorrenza con la sigillata africana D.

Ad Olbia sono stati identificati motivi decorativi che iconograficamente e stilisticamente rientrano nel repertorio decorativo nordafricano, ma di cui non si sono trovati al momento stretti confronti.

Se si osserva il "cerchio" interno del grafico in FIG. 7, che raffigura la distribuzione degli esemplari in TSA C trovati a Olbia per ogni forma individuata, si nota il predominio quantitativo della forma Hayes 50 rispetto a tutte le altre. Il restante 27 % sul totale degli esemplari individuati nel porto è distribuito in proporzioni più equiparate tra le altre forme, con una prevalenza percentuale delle forme Hayes 45 e Hayes 44.

Se si raggruppano le forme individuate per le fasi produttive di appartenenza, si può notare che la gran parte del materiale ceramico, ben 230 esemplari, è stata prodotta in C₁-C₂ a partire dal III fino alla prima metà del IV secolo d.C. A questa produzione appartengono il primo tipo della Hayes 50A e le forme Hayes 44, Hayes 45, Hayes 48, Hayes 49, la forma olbiese Es 437 in C₁ e le forme in A/C decorate a rilievo applicato.

Alla C₃, la fase produttiva di IV-V secolo appartengono 113 esemplari, di cui 85 relativi alle forme della prima metà del IV secolo: Hayes 50A nn. 47-54, il tipo transizionale Hayes 50 n. 55 e la Hayes 52A. Gli altri 28 esemplari sono ripartiti tra le forme che si datano tra la seconda metà del IV e il primo quarto del V secolo: Hayes 50B; le forme decorate a rilievo applicato Hayes 52B e Hayes 53A, la Hayes 53B; la forma Delgado 1968, tav. III n. 1; la Hayes 57 e la forma Ostia IV fig. 3.

13. *Atlante 1*, cit., pp. 63-4.

Tabella 2: Reperti in TSA C rinvenuti a Olbia con decorazione a rilievo applicato, descritti in base a forma e produzione di appartenenza e motivi decorativi.

Forma	Fabric	Descrizione
chiusa	A/C	Decorazione a rilievo applicato raffigurante due motivi: il primo lacunoso rappresenta la coda probabilmente di un pesce, che non trova stretti confronti; il secondo anch'esso lacunoso rappresenta la gamba e il piede di un fanciullo, assai simile a: <i>Atlante</i> , tav. LXXXVI, motivo 125, n. 14 (FIG. 2: Es 638).
chiusa	A/C	Decorazione a rilievo raffigurante una palma (<i>Atlante</i> , tav. LXXXI, n. 5) (FIG. 5: n. 623).
chiusa	A/C	Sono disposti lungo la parete due differenti motivi applicati distanti 4,5 cm raffiguranti una biga con cavalli rampanti e una palma lunga e stretta, per entrambi i rilievi applicati si trovano confronti. Il primo è simile al motivo 91 dell' <i>Atlante</i> , tav. LXXXIV, n. 25; il secondo al motivo 8, <i>Atlante</i> , tav. LXXXI, n. 5 (FIGG. 2; 5: Es 440).
Hayes 172	A/C	La parete emisferica è decorata a rilievo applicato con due motivi rappresentanti colonne tortili, con base decorata con diversi tori e scozie, un triplo collarino e un capitello trapezoidale (palmiforme?) ornato all'interno con motivi fitomorfi. Si è trovato un confronto con una forma del Museo archeologico di Aquileia ¹ .
Hayes 174	A/C	Decorazione a rilievo applicato che raffigura il motivo di un piccolo Pan che suona la siringa, motivo che trova confronti nell' <i>Atlante</i> , tav. LXXXVI, motivo 125, n. 14 (FIGG. 2; 5: Es 492).
Hayes 52B	C3	Decorazione a rilievo applicato raffigurante una leonessa rampante (<i>Atlante</i> LXXXIII, motivo 64, n. 25) (FIGG. 4; 5: Es 692).
Hayes 52B	C3	Decorazione a rilievo applicato molto lacunosa, in cui è visibile una porzione (una zampa felina?); non è possibile identificare il motivo decorativo.
Hayes 52B n. 4	C3	Decorazione a rilievo applicato nella tesa raffigurante un polpo, che non ha riscontro tra quelli dell' <i>Atlante</i> . Un motivo simile è menzionato nella pubblicazione degli scavi di Porto Torres, dove non vi è però una fotografia, né un disegno per il confronto ² .
Hayes 52B n. 19	C3	Decorazione a rilievo applicato nella tesa raffigurante una cavalletta, per la quale si sono trovati dei confronti ³ .

Tabella 2 (seguito).

Forma	Fabric	Descrizione
Hayes 52B n. 19	C ₃	Tesa decorata a rilievo applicato con il motivo di un albero lacunoso (<i>Atlante</i> , tav. LXXXII, motivo n. 38, n. 3) e con il motivo di una leonessa che corre ⁴ (<i>Atlante</i> , tav. LXXXIII, motivo 64, n. 25).
Hayes 52B	C ₃	Una traccia di decorazione a rilievo applicato parziale e lacunosa.
Hayes 53A	C ₃	Motivi di decorazione a rilievo applicato frammentari. Il primo motivo raffigura la testa di pesce; il secondo una zampa piegata e la coda di un felino. Non si sono trovati confronti ⁵ .
Hayes 53A	C ₃	Decorazione a rilievo applicato raffigurante una sequenza del ciclo di Giona. Il personaggio biblico è seduto su uno scoglio in una posa che evoca quella della statua lisippea dell'Eracle meditante ⁶ . Accanto a Giona sono disposti i motivi di un pesce e di un mostro marino (simboleggiante in età tardoantica la balena) per i quali invece non si sono rilevati stretti confronti; mentre per il motivo di Giona si è trovato un confronto in una forma proveniente da Sidi Marzouk Tounsi ⁷ .
Hayes 53A	C ₃	L'esemplare presenta il motivo decorativo di un leone stante a capo chino (lacunoso), che trova confronti nell' <i>Atlante</i> , tav. LXXXVI, motivo 1, n. 108. Fa parte di scena di circo o di anfiteatro, nell' <i>Atlante</i> è in coppia con un uomo imprigionato ad un palo ⁸ .
Hayes 53A	C ₃	Motivo decorato a rilievo applicato: proboscide sollevata di elefante. Non si sono trovati confronti ⁹ .
Hayes 53A	C ₃	Motivo lacunoso di una foglia, di cui non si sono trovati specifici confronti (FIG. 4: Es 491).
Hayes 53A	C ₃	Rilievo applicato nella parete interna raffigurante una palma: <i>Atlante</i> LXXXII, motivo n. 7, n. 39 (FIG. 4: Es 439).

Note

1. V. NOVAK, *Sigillata africana a rilievi applicati del Museo Archeologico di Aquileia*, «AAA», 22, 2, 1982, pp. 590-1, tav. VI, nn. 1-3. Per la forma rinvenuta nel porto romano di Olbia cfr.: CABRAS, *La sigillata africana C dal porto romano di Olbia*, cit., p. 99, tav. III: Es 07.

2. VILLEDIEU, *Turris Libisonis*, cit., p. 118; per la forma rinvenuta nel porto cfr.: CABRAS, *La sigillata africana C dal porto romano di Olbia*, cit., p. 100, tav. IV: Es 119.

3. L. M. BERTINO, *Terra sigillata africana decorata dalla Villa romana di Varignano*, in *L'Africa romana XVII*, p. 1422, fig. 17; CABRAS, *La sigillata africana C dal porto romano di Olbia*, cit., p. 100, tav. IV: Es 121.

Note tabella 2 (seguito).

4. CABRAS, *La sigillata africana C dal porto romano di Olbia*, cit., p. 100, tav. IV: Es 115.
5. Ivi, tav. III: Es 125.
6. Per la similarità tra la posa di Giona in questo esemplare e l'originale scultoreo di Lisippo cfr.: P. MORENO, *Opere di Lisippo*, in *Lisippo. L'arte e la fortuna*, a cura di P. MORENO, Roma 1995, pp. 374-8.
7. L'esemplare in cui è raffigurato questo motivo fa parte del materiale trovato nel centro di produzione di Sidi Marzouk Tounsi, in Tunisia centrale. Per cui probabilmente si può estendere a questa officina anche la provenienza di tale motivo. È da notare che il motivo rinvenuto in Tunisia è isolato e collocato nella tesa di una forma raramente provvista di decorazioni a rilievo applicato (la forma Hayes 45B). Cfr.: M. MACKENSEN, G. SCHNEIDER, *Production Centres of African Red Slip Ware (3rd-7th c.) in Northern and Central Tunisia: Archaeological Provenance and Reference Groups Based on Chemical Analysis*, «JRA», 15, 2002, pp. 121-59, fig. 22.7, fig. 24.13. Per il motivo nell'esemplare olbiese cfr.: CABRAS, *La sigillata africana C dal porto romano di Olbia*, cit., p. 100, tav. IV: Es 120.
8. CABRAS, *La sigillata africana C dal porto romano di Olbia*, cit., p. 100, tav. IV: Es 117.
9. Ivi, p. 99, tav. III: Es 13.

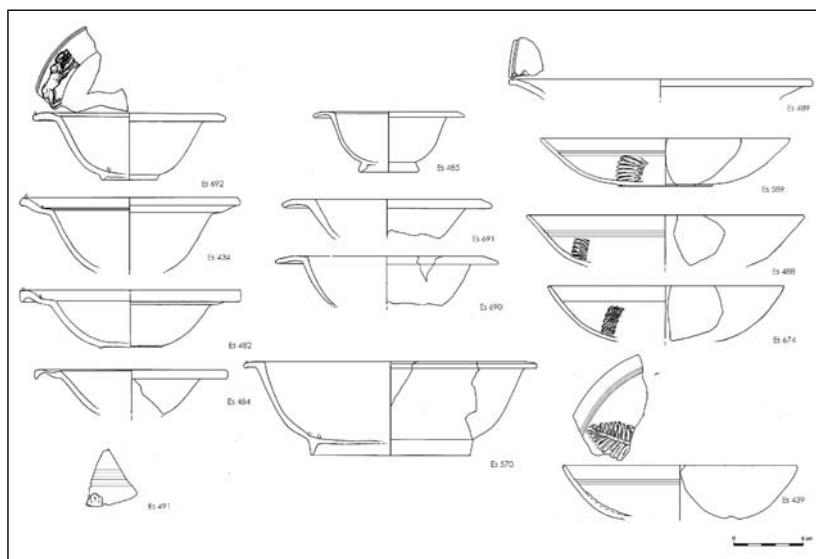


Fig. 4: Esemplari in TSA C, relativi a forme di piccolo diametro, rinvenuti nel porto di Olbia durante la campagna di scavo 2001.

Le fasi produttive della TSA C più tarde, la C₄ della prima metà del v secolo e la C₅ di metà v-inizio VI secolo sono rappresentate da quantità esigue in confronto al numero consistente relativo alle altre fasi produttive.

L'unione dei dati pertinenti alla sigillata africana C e quelli della "TSA C non identificata" conferma quanto osservato sopra: il predominio delle forme di III-inizio IV secolo, una buona rappresentanza di forme di metà IV secolo e un calo repentino delle forme di v secolo (FIG. 8: cerchio esterno del grafico a torta).

Quanto riscontrato ad Olbia rispecchia sostanzialmente il quadro rilevato anche per gli altri siti mediterranei¹⁴. Se si confrontano i due grafici qui riportati (FIGG. 7-8) si può osservare che nella città sarda vi è una netta predominanza della forma Hayes 50 e in generale delle produzioni di III-inizio IV secolo d.C., una buona presenza delle forme decorate a rilievo applicato e la scarsità di tutte le altre.

Nonostante il contesto olbiese possa essere considerato a tutti gli effetti un campione assai rappresentativo della distribuzione della sigillata africana C nel Mediterraneo, dal confronto con i dati relativi agli altri siti analizzati sono emerse delle discordanze: la forma Hayes 73, in C₄, una tra le più diffuse nel Mediterraneo, a Olbia è in misura esigua.

Si deve evidenziare l'assenza nella città sarda della forma Hayes 84, la terza forma nel resto del Mediterraneo per quantità di reperti. A Olbia si è trovato un solo frammento relativo alla forma Hayes 82B attribuibile alla produzione C₅ della seconda metà del v secolo.

La varietà morfologica e il volume delle importazioni del vasellame byzaceno rinvenuto a Olbia, il suo repertorio formale e decorativo rispecchiano quindi il *trend* delle importazioni di TSA C nei vari siti mediterranei e possono essere considerati assai rappre-

14. I dati quantitativi di tali siti sono stati raccolti in un database, in modo da poter compiere indagini statistiche semplici e multivariate. Tali dati sono stati utilizzati per la costruzione del grafico della FIG. 7, relativo alle quantità percentuali che sono attestate per le forme in sigillata africana C nei diversi siti raccolti nel database. Si rimanda a tal proposito alle precedenti ricerche e alla bibliografia ivi presente: CABRAS, *La sigillata africana C dal porto romano di Olbia*, cit., pp. 85-91; EAD., *La sigillata africana C: studi di diffusione e distribuzione*, cit., pp. 29-33.

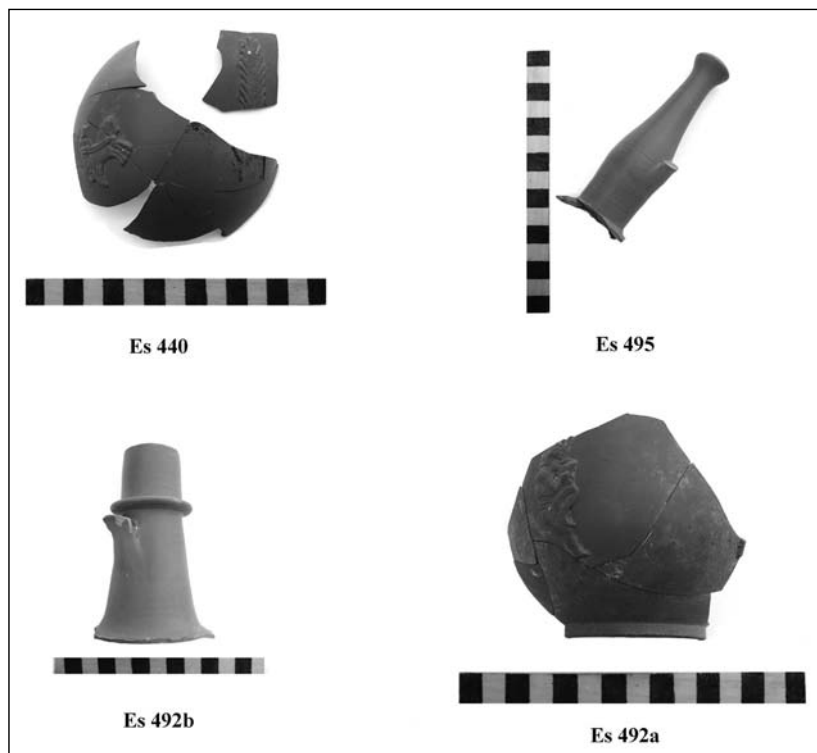


Fig. 5: Esempjari in TSA A/C rinvenuti a Olbia.

sentativi di quanto questa produzione, dal punto di vista quantitativo e qualitativo, venne commercializzata nell'Impero.

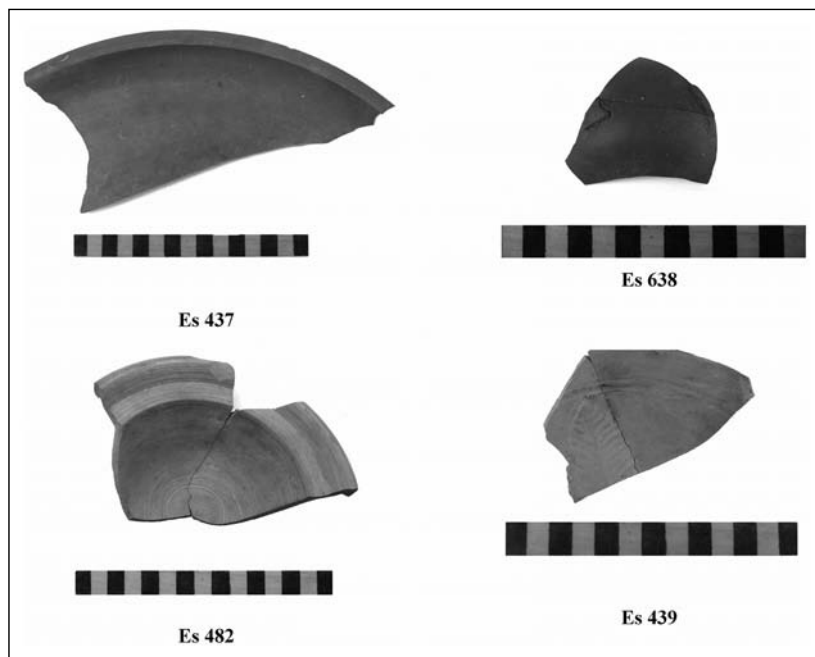


Fig. 6: Esempolari in TSA C rinvenuti nel contesto del porto di Olbia durante la campagna di scavo 2001.

Sigillata africana C in Sardegna

La ceramica byzacena del contesto del porto non può essere considerata altrettanto rappresentativa delle importazioni di TSA C nel resto della Sardegna e ancor di meno nella stessa città di Olbia.

Il quadro distributivo in Sardegna si presenta allo stato attuale piuttosto anomalo, con una consistenza numerica trascurabile in tutta l'Isola, ad eccezione di due città della Sardegna nord-occidentale che hanno restituito invece quantità cospicue di TSA C, una delle quali neppure legata direttamente alle principali rotte commerciali. Tale disomogeneità è da ritenersi una conseguenza dello stato attuale delle ricerche sul territorio, piuttosto che il risultato di differenti meccanismi distributivi o di carenze di importazioni di merci byzacene (FIG. 9)¹⁵.

15. La maggior parte degli esemplari di TSA C rinvenuti in Sardegna (351, esclusi i dati di Olbia) provengono infatti da Porto Torres (223 esemplari) e da Cor-

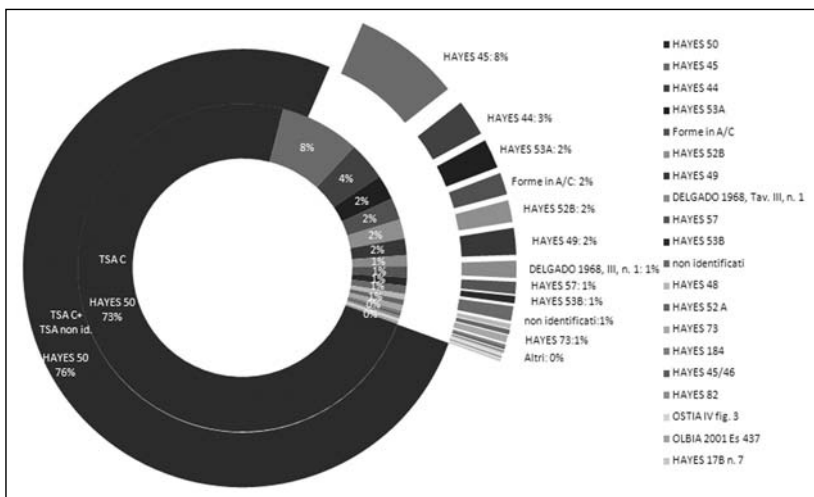


Fig. 7: Il grafico rappresenta i rapporti percentuali tra le forme con il più alto numero di esemplari di sigillata africana C rinvenuti a Olbia (cerchio interno) e quelli scaturiti dalla somma degli esemplari in TSA C e quelli in TSA C “non identificata” (cerchio esterno).

Si consideri che per alcuni dei principali siti archeologici della Sardegna non esiste ancora una pubblicazione completa della ceramica sigillata africana rinvenuta in loco, come ad esempio Nora¹⁶ o

nus (83 esemplari); il resto è ripartito tra 19 siti localizzati in più parti dell'isola. Per Porto Torres ci si è basati sui dati editi in: VILLEDIEU, *Turris Libisonis*, cit., e in A. BONINU *et al.*, *Turris Libisonis. La necropoli meridionale o di San Gavino. Intervento di scavo 1979-1980* «Quaderni della Soprintendenza archeologica di Sassari e Nuoro», 16, 1987, p. 87 ss. I dati di Cornus provengono da: L. BRANCIANI, *Le produzioni di terra sigillata chiara africana A, A/D C e provenzale*, in *Cornus 1: L'area cimiteriale orientale: i materiali*, (Mediterraneo tardoantico e medievale. Scavi e ricerche, 13), a cura di A. M. GIUNTELLA, Oristano 2000, pp. 169-76; A. M. GIUNTELLA, *I materiali ceramici in Mensae e riti funerari in Sardegna. La testimonianza di Cornus*, (Mediterraneo tardoantico e medievale. Scavi e ricerche, 1), Taranto 1984, pp. 69-82; EAD., *I materiali ceramici*, in *L'archeologia romana e altomedievale nell'Oristanese, Atti del I convegno di Cuglieri (22-23 giugno 1984)*, (Mediterraneo tardoantico e medievale. Scavi e ricerche, 3), Taranto, 1986, pp. 135-46.

16. Al momento sono editi solo alcuni contesti di Nora, tra cui quello del Foro che ha restituito la quantità di frammenti diagnostici più rilevante, cfr.: G. FALEZZA, *La ceramica sigillata africana dallo scavo del foro di Nora. La dinamica delle importazioni*, in *L'Africa romana* XVII, pp. 2631-8; EAD., *La ceramica sigillata africana*, in *Nora. Il foro romano. Storia di un'area urbana dall'età fenicia alla tarda antichità*

*Tharros*¹⁷. Per *Sulcis* e *Karales* i contesti indagati non sono ancora molti, per via delle difficoltà di indagine nei siti pluristratificati¹⁸.

(1997-2006), a cura di J. BONETTO, M. NOVELLO, A. GHIOTTO, Roma 2009, pp. 665-79; mentre dagli altri contesti provengono le forme Hayes 84 var. e la Hayes 62 B n. 14 var. (C. TRONCHETTI, A. M. COLAVITTI, *Area M. Lo scavo di un ambiente bizantino: Il vano M/a*, in *Ricerche su Nora-I, anni 1990-1998*, a cura di C. TRONCHETTI, Cagliari 2000, pp. 33-67, p. 62, tav. XI.); le forme Hayes 48A, Hayes 50 A (L. GAZZERRO, *Terra sigillata africana*, in *Nora, area C. Scavi 1996-1999*, a cura di B. M. GIANNATTASIO, Genova 2003, pp. 118-25, tav. 31, n. 6; tav. 32, n. 2; tre frammenti pertinenti alla Hayes 50A anche dalla necropoli Su Guventeddu in: A. LA FRAGOLA, *Ceramica comune ed altri materiali dalle tombe romane di Nora (Ca)*, «QSACO», 17, 2000, p. 212) e Ostia IV, fig. 3 (C. TILLOCA, *I materiali*, «QSACO», 17, 2000, p. 243). L'esiguità delle forme e dei reperti editi non inganni, dal momento che "ceramiche africane di produzione C2 a Nora sono ampiamente attestate nei contesti compresi tra la seconda metà del III secolo e gli inizi del IV secolo d.C." (M. L. GUALANDI, C. RIZZITELLI, *L'insula A*, in *Ricerche su Nora-I, anni 1990-1998*, a cura di C. TRONCHETTI, Cagliari, 2000, p. 128). Dal survey nel territorio di Nora, tra i materiali editi vi sono la Hayes 73B, Hayes 71B e la Hayes 53B, cfr.: E. GARAU, M. RENDELI, *Tra Africa e Sardinia: mobilità di merci e di genti (?) a Nora nella tarda antichità*, in *L'Africa romana XVI*, pp. 1247-78.

17. La presenza di varie attestazioni di TSA C in diversi siti del territorio circostante *Tharros*, come Sa Salina Manna con 7 esemplari, Monte Beni, Spinarba, Milis e Oristano, lascia presupporre che anche questo centro cittadino doveva avere un discreto rifornimento di sigillata africana (P. B. SERRA, *Il Nuraghe Cobulas di Milis-Oristano: preesistenze e riuso*, in *L'Africa romana VIII*, pp. 959-60; R. ZUCCA, *Neapolis e il suo territorio*, Oristano 1987, p. 203; G. TORE, A. STIGLITZ, M. DADEA, *Ricerche archeologiche nel Sinis e nell'Oristanese, II (1980-1987)*, in *L'Africa romana V*, pp. 463-74). L'approvvigionamento dei prodotti africani a *Cornus* si presume dovesse dipendere da *Tharros*. Al momento, però, i dati sulla TSA C da *Tharros* sono molto esigui, sono edite soltanto le forme Hayes 48 e Hayes 50, delle quali non è specificata la quantità. Nella campagna di scavi del 1978, è documentato il materiale delle produzioni di TSA A e D, ma non C (V. RIGHINI, *Tharros v. La ceramica ellenistica e romana (campagna di scavo 1978)*, «RStudFen», VII, 1979, pp. 113-9).

18. P. MINGAZZINI, Cagliari. *Resti di un santuario punico e di altri ruderi a monte di Piana del Carmine*, «NSC», 1969, p. 261, fig. 35, nn. e-e'; G. STEFANI, *La ceramica sigillata*, in S. ANGIOLILLO, *La villa di Tigellio', mostra degli scavi, Cittadella dei Musei 24 Ott-14 Nov. 1981*, Cagliari 1981, pp. 54-61, p. 81, fig. 15; A. AGUS *et al.*, Cagliari. *'Villa di Tigellio'. I materiali dei vecchi scavi*, «Annali della Facoltà di Lettere Classiche», n.s., vol. III, (XL), 1980-81, p. 65, tav. V, n. 77; S. ANGIOLILLO *et al.*, Cagliari. *'Villa di Tigellio'-Campagna di scavo 1980*, «SS», XXVI, (1981-85), 1986, pp. 205-6; da S. Eulalia: R. MARTORELLI *et al.*, *Scavi sotto la chiesa di S. Eulalia a Cagliari. Notizie preliminari*, «ArchMed», 29, 2002, p. 98. Si confronti il contesto della necropoli romana di Sulci, che ha restituito sigillata africana A: C. TRONCHETTI, *La necropoli romana di Sulci. Scavi 1978, relazione preliminare*, «QSACO», 7, 1990, pp. 173-87. Per Quartucciu cfr.: D. SALVI, *Luce sul tempo: la necropoli di Pill' e Matta*, Cagliari 2005; EAD.,

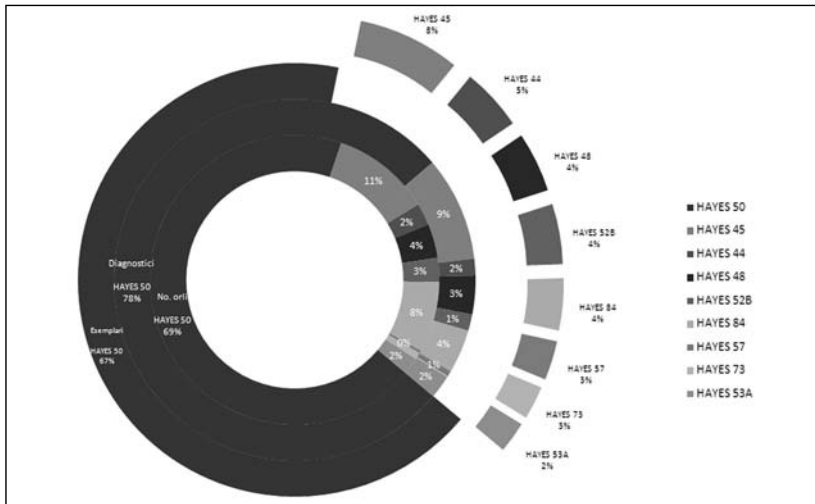


Fig. 8: In questo grafico sono rappresentati i rapporti percentuali tra le forme con il più alto numero di esemplari (nel cerchio esterno), frammenti diagnostici (nel cerchio esterno) e frammenti di orlo (cerchio intermedio) di sigillata africana C rinvenuti in diversi siti del Mediterraneo.

Gli altri siti sono costituiti da piccoli centri cittadini o ville, come Quartucciu, Siniscola, S. Antonio Ossi, Sanluri, Villaspeciosa, Sorso, Orune e Gesturi, e dalle fasi tardoantiche di diversi nuraghi, tra i quali Barumini, Nuraghe Funtana a Itireddu, Nuraghe Cobulas a Milis, Nuraghe S. Antine a Torralba¹⁹.

La sigillata africana a Pill' e Matta: contesti chiusi e datazioni, nuovi elementi dagli oltre duecento corredi della necropoli, in *L'Africa romana* XVII, pp. 1731-48.

19. Per Siniscola: A. BONINU, *Un saggio di scavo da Santa Lucia di Siniscola (Nuoro)*, in *Sardegna centroorientale dal Neolitico alla fine del mondo antico*, Sassari, 1978, pp. 203-6. Per S. Antonio Ossi: A. MORAVETTI, *Necropoli romana in località S. Antonio-Ossi (Sassari)*, in *Nuove testimonianze archeologiche della Sardegna centro-settentrionale*, Firenze, 1976, pp. 79-91, tav. XXVIII, n. 470. Per Sanluri: M. C. PADERI, *Bidd'e Cresia. Sepolture e corredi di età romana*, in *ID. et al., Ricerche archeologiche nel territorio di Sanluri. Mostra grafica e fotografica*, Sanluri 1982, pp. 76-80, tav. XLII, n. 179. Per Villaspeciosa: G. PIANU *et al.*, *Villaspeciosa (CA)*, «ArchMed», IX, 1982, p. 388, p. 394, tav. IV, n. 4. Per Sorso, il complesso di Santa Filitica: D. ROVINA, *Ceramica di importazione e produzioni locali dall'insediamento altomedievale di Santa Filitica (Sorso-Sassari)*, in *Ceramica in Italia: VI-VII secolo*, Atti del Convegno in onore di John W. Hayes, (Roma, 11-13 maggio 1995), a cura di L. SAGUI, Firenze 1998, pp. 787-96. Per Orune, nel sito di S. Efis: F. DELUSSU, *La Barbagia in età romana: gli sca-*

Il quadro dei rinvenimenti di sigillata africana C in Sardegna, coi suoi limiti e le sue lacune, evidenzia una presenza della produzione byzacena quantitativamente non incisiva e non capillarmente radicata nel territorio. Le importazioni di sigillata africana C, in Sardegna così come nella maggior parte dei siti mediterranei, sono spesso in tono minore e con una capacità di penetrazione nell'entroterra inferiore rispetto alla TSA A e soprattutto alla D²⁰. La produzione byzacena segue canali di commercializzazione differenti rispetto alle altre due, e non è chiaro se questi canali fossero indipendenti da quelli seguiti dalle altre merci byzacene.

La sigillata africana C si è imposta sin dall'inizio nel mercato come un prodotto qualitativamente molto alto ed è assai presumibile ipotizzare che del commercio di tali prodotti beneficiasse un bacino di consumo principalmente urbano e costiero. Le reti di distribuzione locali e secondarie non si estendono al di fuori dell'hinterland dei principali centri costieri se non per esigue e specifiche richieste di vasellame decorato.

Nel quadro distributivo che è possibile costruire soprattutto sulla base dei dati di Porto Torres e *Cornus*, poi integrati da quelli degli altri siti, si è riscontrata una prevalenza di reperti pertinenti alla forma Hayes 50, rispetto alle altre forme della fase produttiva di III-IV secolo, che sono presenti in quantità più ridotte. Le forme decorate della seconda e terza fase produttiva sono attestate in diverse parti dell'Isola. Sono stati rinvenuti esemplari anche a Villaspeciosa, Oristano, Sa Salina Manna e Gesturi, oltre a *Cornus* e a Porto Torres. La Hayes 73 e le altre forme della C₄ restringono il loro campo d'azione quasi esclusivamente alle zone costiere. L'ultima produzione della C presenta una diffusione più contenuta ri-

vi 2004-2008 nell'insediamento di Sant'Egis (Orune), «The Journal of Fasti Online», 68, 2009, pp. 1-8. Per Gesturi: M. C. PADERI, *Vasi in Terra Sigillata*, in *Gesturi. Censimento archeologico*, Cagliari, 1985, p. 358, tav. LXII, n. 982. Per Barumini: G. LILLIU, *Barumini (Cagliari) - Scavi stratigrafici presso i nuraghi di Su Nuraxi e Marfudi; 'vicus' di S. Lussorio e necropoli romana di Su Luigi*, «NSc», v, 1946, pp. 198-297. Per Ittireddu: F. GALLI, *Scavi nel Nuraghe Funtana di Ittireddu (Sassari)*, «NBAS», 1984, pp. 115-22. Per Milis: SERRA, *Il Nuraghe Cobulas di Milis-Oristano*, cit., pp. 959-60. Per Torralba: G. MANCA DI MORES, *Il nuraghe di S. Antine di Torralba. Materiali ceramici di età romana*, in *Il nuraghe S. Antine nel Logudoro-Meilogu*, a cura di A. MORAVETTI, Roma 1983, pp. 276-90, fig. 3, n. 26.

20. Cfr.: GIUNTELLA, *I materiali ceramici*, cit., pp. 69-82; C. TRONCHETTI, *La ceramica della Sardegna romana*, Milano 1996, pp. 37-9.

spetto alle precedenti, ma è attestata in diverse zone dell'isola, a *Cornus*, a Porto Torres, a Nora e anche nel nuraghe Cobulas di Milis. La scarsità di reperti rinvenuti nel porto di Olbia e relativi alle forme della prima metà del v secolo, come la Hayes 73 quelle della produzione C5 della seconda metà del quinto secolo, costituisce un elemento di discrepanza, se si confrontano le attestazioni delle ultime fasi produttive della TSA C riscontrate negli altri siti sardi, così come si evinceva dal confronto con i dati degli altri siti del Mediterraneo.

Non si può escludere che gli avvenimenti che portarono all'affondamento delle navi romane e la conseguente ostruzione del porto di Olbia possano in qualche modo aver contribuito al calo di importazioni byzacene nella città durante il v secolo²¹.

Considerando la totalità dei dati provenienti dai principali siti editi della Sardegna, si riscontra un buon approvvigionamento della sigillata africana C nell'isola, soprattutto lungo la costa occidentale, per tutto il periodo di produzione e commercializzazione del vasellame, con una varietà di forme e un volume di reperti, che può essere paragonabile se non superiore a quello di qualsiasi altra provincia del Mediterraneo.

Se si esaminano poi le attestazioni di forme raramente esportate al di fuori del territorio africano, come quelle rinvenute a Porto Torres, o la presenza a *Cornus* di forme tipiche della TSA D prodotte in sigillata africana C, si delinea un rapporto più che privilegiato tra l'Africa e la Sardegna, che va considerata non solo in qualità di tappa intermedia nella rotta Africa-Ostia, ma anche come sede di un importante mercato di consumo.

D'altra parte i dati relativi ad Olbia con i suoi 552 esemplari e le sue 22 forme attestate costituiscono però una anomalia nel panorama delle attestazioni sarde, una sorta di elefantiasi della TSA C presente in Sardegna e non possono essere ritenuti un indice del volume e della varietà delle importazioni nell'isola.

La sigillata africana C ad Olbia: indice di consumo urbano o di vitalità del porto?

Il quadro della presenza della sigillata africana C a Olbia è diametralmente opposto a quello riscontrato nel contesto del porto romano. Le indagini archeologiche che finora hanno interessato di-

verse zone della città hanno restituito delle quantità di sigillata africana C del tutto irrisorie: tre esemplari di Hayes 50 dallo scavo dell'Acropoli²² e una nota di generica "presenza" di TSA C dalla necropoli di Su Cuguttu²³.

Eppure le indagini archeologiche nel corso degli anni hanno interessato diversi contesti dell'abitato, dei quali ben nove sono caratterizzati da una forchetta cronologica corrispondente a quella della massima commercializzazione della produzione byzacena²⁴.

La penuria di attestazioni di sigillata africana C dal contesto urbano può essere in parte dovuta alla natura pluristratificata del sito, che potrebbe essere stata la causa di distruzioni o rimozioni di stratificazioni già in antico nel corso del suo sviluppo urbano²⁵, ma la situazione dove non si sono riscontrate sovrapposizioni e nei giacimenti subacquei pare riscontrare un declino a partire dal IV secolo d.C.²⁶.

22. T. BRUSCHI, *Un saggio di scavo sull'acropoli di Olbia*, in *Da Olbia ad Olbia 2500 anni di storia di una città mediterranea. Atti del Convegno internazionale di Studi (Olbia, 12-14 Maggio 1994)*, a cura di A. MASTINO, P. RUGGERI, Sassari 1996, pp. 341-52, p. 346 fig. 4.

23. M. C. SATTA, *Olbia. Su Cuguttu 1992: ceramica fine da mensa e da cucina di produzione africana*, in *Da Olbia a Olbia* cit., pp. 407-19.

24. Per i contesti di Via Cavour scavati nel 2006 e ancora inediti (IV-inizi del III sec. a.C.), cfr.: G. PIETRA, *Considerazioni sull'urbanistica di Olbia romana*, in *Ricerca e confronti 2006. Giornate di studio di archeologia e storia dell'arte*, a cura di S. ANGIOLILLO, M. GIUMAN, A. PASOLINI, Cagliari 2007, pp. 249-60; per il contesto di via De Filippi, strutture abitative tra I e III sec. d.C., cfr.: A. SANCIU, *Interventi di scavo a Olbia e Santa Teresa di Gallura negli anni 1998-2000*, in *Aletes. Miscellanea per i settant'anni di Roberto Caprara*, Massafra 2000, p. 443; via Sassari, strutture murarie obliterate nel II-III secolo d.C.: ID., *Interventi di scavo a Olbia*, cit., pp. 444-5; via romana, strutture abitative, IV secolo a.C.-III, inizi IV secolo d.C.: ID., *Interventi di scavo a Olbia*, cit., pp. 443-4; via Garibaldi, struttura in *opus testaceum*, I-III secolo d.C.: R. D'ORIANO, A. SANCIU, *Olbia: notizie dagli scavi 1980-1991*, in R. CAPRARA, A. LUCIANO, G. MAIOCCO (a cura di), *Archeologia del territorio-Territorio dell'archeologia*, Cagliari 1996, pp. 130-1; via Dante, II-inizi IV secolo d.C.: D'ORIANO, SANCIU, *Olbia*, cit., p. 136; corso Umberto, ambiente in uso nel III secolo d.C.: D'ORIANO, SANCIU, *Olbia*, cit., p. 134; San Paolo, area templare: R. D'ORIANO, *Olbia, Sassari. La chiesa di San Paolo: il santuario urbano*, «Bollettino di Archeologia», nn. 46-48, 1997, p. 72; via delle Terme, III-inizio IV secolo d.C.: ID., *Interventi nel centro urbano: Olbia, Sassari*, «Bollettino di Archeologia», nn. 19-21, 1993, p. 195.

25. EAD., *La ceramica africana D in Sardegna: dinamiche storiche ed economiche*, cit., p. 1762.

26. D'ORIANO, SANCIU, *Olbia*, cit., p. 139.

La scarsità di attestazioni delle produzioni africane, TSA, anfore cilindriche, *spatheia* ecc., riscontrata in ambito cittadino nel corso del IV secolo, è strettamente in relazione con l'emergere di un periodo di crisi e degrado urbano in diversi settori della città: assenza di edifici di nuova costruzione, abbandono di numerosi contesti, restringimento del circuito cittadino alla zona portuale e calo delle importazioni, testimoniato dalla penuria di rinvenimenti²⁷.

La crisi è stata messa in relazione con la crisi produttiva dell'Italia e lo spostamento dal centro alla periferia del cuore economico dell'impero. La posizione strategica di Olbia, il primo o l'ultimo porto, a seconda della direzione, delle rotte di collegamento tra l'Africa e Roma e la sua vicinanza strategica con l'Urbe si rivelano controproducenti²⁸. Il porto di Olbia pur mantenendo il suo ruolo di principale imbarco per i prodotti dell'annona sarda (soprattutto frumento) perde di attrattiva per i traffici privati dei *naviculares*, ora interessati a seguire le rotte annonarie africane, in particolare quella che costeggiava a occidente la Sardegna²⁹. Il proliferare di *Turris Libisonis*, la cui posizione geografica ne faceva uno scalo privilegiato lungo la rotta tra l'Africa, la Gallia, e Ostia, va di pari passo col lento declino di Olbia³⁰.

La diminuzione dei flussi commerciali indipendenti legati alle rotte annonarie dirette verso Roma manda in crisi il ceto medio cittadino olbiese e a questo segue, di conseguenza, il calo delle importazioni e la contrazione dell'abitato a cui poi si aggiungerà il tracollo del porto in seguito alla conquista vandala³¹.

27. *Ibid.*

28. La fortuna del porto olbiese e il suo ruolo di scalo nelle principali rotte, annonarie e non, era strettamente connesso alla sua vicinanza a Roma. Nella rotta annonaria di età imperiale Ostia-Africa, Olbia costituiva una delle tappe fondamentali e imprensibili del viaggio verso la *Proconsularis*, cfr. ad esempio: A. MASTINO, P. G. SPANU, R. ZUCCA, *Mare Sardum. Mercati, mercati e scambi marittimi della Sardegna antica* (Tharros Felix, 1), Roma 2005, pp. 37-42. Altrettanto importante era anche il suo ruolo nella rotta africana di andata e ritorno verso l'Italia, che costeggiava il versante orientale della Sardegna e che poi proseguiva per la Corsica e l'Etruria meridionale, per poi dirigersi verso Roma: MASTINO, SPANU, ZUCCA, *Mare Sardum*, cit., pp. 39-40. La città costituiva uno scalo spesso obbligato anche per la rotte di collegamento tra Roma e la penisola iberica e talvolta anche per le rotte provenienti dalla Gallia, passando per l'Etruria: MASTINO, SPANU, ZUCCA, *Mare Sardum*, cit., pp. 62-7.

29. PIETRA, *I Vandali in Sardegna*, cit., pp. 1319-20.

30. D'ORIANO, SANCIU, *Olbia*, cit., p. 139.

31. PIETRA, *Considerazioni sull'urbanistica di Olbia romana*, cit., p. 252, EAD., *I Vandali in Sardegna*, cit., pp. 1316-9; D'ORIANO, SANCIU, *Olbia*, cit., p. 139.

Se la penuria di ritrovamenti di sigillata africana C di IV e V secolo trova nella crisi cittadina e nella diminuzione dei flussi commerciali una spiegazione plausibile, altrettanto non può dirsi per la mancanza di attestazioni in città di TSA C di III secolo, che corrisponde al periodo dell'*akmè* produttivo della produzione byzacena. Nonostante siano stati indagati in città contesti di III-IV secolo i rinvenimenti di sigillata africana C sono pressoché assenti³².

Il quadro risulta abbastanza anomalo se si considera che la commercializzazione della sigillata africana C privilegia soprattutto i centri urbani e costieri rispetto alle campagne e all'entroterra, ma che in parte sembra per il momento trovar conferma col quadro che si è delineato sopra per alcuni centri urbani sardi.

L'anomalia di Olbia si ingigantisce se si considera che a far da contrappeso agli irrisori ritrovamenti di sigillata africana C nei contesti urbani si pongono le quantità titaniche di sigillata africana rinvenuta nel porto, proprio nei pressi del cuore pulsante della città.

Se in città la presenza di sigillata africana C non è comprovata dai ritrovamenti, allora a chi realmente era destinato il vasellame byzaceno rinvenuto nel porto? Esisteva un mercato di consumo di sigillata africana C a Olbia?

Interrogativi ai quali è difficile, al momento, trovare una risposta chiara ed esaustiva, soprattutto perché i 552 esemplari in TSA C provengono dai fondali del porto e il materiale proveniente da contesti portuali difficilmente può essere considerato rappresentativo del consumo urbano di tali prodotti, se non vi è un riscontro nei rinvenimenti urbani³³. La maggior parte dei reperti rinvenuti, se non la totalità, infatti, potrebbe non aver mai varcato la soglia del porto e la loro presenza nei fondali potrebbe avere origini diverse: oggetti caduti in acqua inavvertitamente durante lo scarico delle merci, quindi senza essere mai stati adoperati, oppure gettati intenzionalmente dagli stessi marinai perché rovinati durante il viaggio. Non sempre i luoghi di ritrovamento di tali oggetti corrispondono alle località cui questi erano originariamente e intenzionalmente destinati. La destinazione finale di tali oggetti quindi spesso non collimava nelle intenzioni con il sito in cui si sono rinvenuti.

32. PIETRA, *Considerazioni sull'urbanistica di Olbia romana*, cit., p. 253-7

33. Cfr. PIETRA, *La ceramica africana D in Sardegna: dinamiche storiche ed economiche*, cit., pp. 1764-5.

D'altra parte le discariche portuali spesso coincidevano con quelle cittadine, soprattutto se nei pressi del porto si trovavano quartieri residenziali e produttivi vitali³⁴.

Se da un lato è possibile presumere che un volume così esorbitante di reperti in sigillata africana C e una varietà morfologica così spiccata, tale da non trovare riscontri anche nel panorama di ritrovamenti dell'isola, non avessero nel mercato di Olbia il vero porto di destinazione; dall'altro non si può altrettanto escludere che una parte di questo materiale fosse in realtà stato gettato nel porto dopo essere già stato oggetto di consumo in città.

Non è possibile però distinguere concretamente la reale destinazione del vasellame rinvenuto nel porto romano, anche perché le condizioni particolari di giacitura hanno in parte alterato le superfici degli oggetti impedendo di fatto di individuare eventuali usure.

Difficile quindi comprendere la reale destinazione della sigillata africana C rinvenuta nei fondali portuali olbiesi: se da considerare in parte come il risultato del consumo della commercializzazione dei prodotti byzaceni nel luogo in cui erano diretti o piuttosto il risultato di una "intenzione tradita"³⁵, certamente non dovuta a naufragio, considerando il lungo lasso di tempo di formazione del complesso degli oggetti (dal III sino alla metà del V secolo d.C.). I prodotti non arrivarono alla loro destinazione finale in seguito a una serie di possibili avvenimenti accidentali, frequenti e usuali nei contesti portuali.

Ancora più difficile stabilire quali potessero essere le destinazioni finali, perché il porto di Olbia era, come si è osservato sopra, uno degli imbarchi principali della Sardegna della rotta annonaria diretta a Roma, uno scalo fondamentale delle rotte africane, ma anche di quelle di collegamento tra Hispania e Gallia da una parte e Italia dall'altra, e di altre rotte non strettamente legate all'annona. Il vasellame, in quanto prodotto non sottoposto ad annona, una volta giunto a Roma entrava nel mercato urbano e veniva redi-

34. Se si tiene conto che il restringimento del circuito salvaguarda proprio i quartieri prospicienti il mare (cfr. *ivi*, p. 1765), l'area portuale potrebbe esser stata utilizzata verisimilmente come discarica urbana.

35. J.-P. MOREL, *Le commerce à l'époque hellénistique et romaine et les enseignements des épaves*, in *Archeologia subacquea. Come opera l'archeologo. Storia dalle acque. VIII Ciclo di Lezioni sulla Ricerca applicata in Archeologia. Certosa di Pontignano (Siena)*, 9-15 dicembre 1996, a cura di G. VOLPE, Firenze 1998, p. 485.

istribuito nuovamente nel Mediterraneo in carichi misti e variegati sia lungo le stesse rotte annonarie, che in quelle private³⁶.

In ogni caso, la sigillata africana C arrivava a Olbia senza soluzione di continuità dal III al V secolo, seppure tale dato non è suffragato dai ritrovamenti in città. Seppure il mercato di Olbia non fosse la destinazione finale della sigillata africana C rinvenuta, il volume consistente di tali reperti attesta una certa vitalità del porto della città, nonostante il periodo di crisi urbana e economica. Tali dati contribuiscono ad ampliare il quadro delle relazioni transmarine che, fino alla metà del V secolo, il porto del capoluogo della Sardegna orientale, il più vicino a Roma, era stato in grado di mantenere.

36. E. FENTRESS *et al.*, *Accounting for ARS: Fineware and Sites in Sicily and Africa*, in *Side-by-side Survey. Comparative Regional Studies in the Mediterranean World*, ed. by S. E. ALCOCK, J. F. CHERRY, Oxford 2004, pp. 157-8.

Giulia Baratta
Ars plumbariae Sardiniae?
II. Gli specchietti del Cagliariitano

In questo contributo si presentano gli specchietti in piombo con superficie riflettente in vetro rinvenuti nella provincia di Cagliari. Si tratta di una tipologia di materiale particolarmente interessante, seppure non troppo indagata, legata in particolar modo al mondo culturale femminile.

Parole chiave: specchio, piombo, religione, archeologia, mondo femminile.

La parte meridionale della Sardegna ha restituito diversi esemplari di specchietti con cornice in piombo, una classe di materiale ampiamente diffusa con numerose varianti tipologiche in tutte le province dell'impero romano e nella stessa Sardegna, ove altri esemplari sono stati rinvenuti a Tharros¹.

Il lotto più consistente è quello ritrovato a Cuccureddus (Villasimius) nell'ambito di una stipe votiva² legata al locale santuario di Hera-Giunone, costruito su un precedente tempio fenicio dedicato

* Giulia Baratta, Dipartimento di Scienze archeologiche e storiche dell'Antichità, Università degli Studi di Macerata.

1. G. BARATTA, *Ars plumbaria Sardiniae? Gli specchietti in piombo del Museo Archeologico G. A. Sanna di Sassari: appunti preliminari per un catalogo generale*, in *L'Africa romana* XVIII, pp. 1151-68.

2. L. A. MARRAS, *La stipe votiva di Cuccureddus*, Roma 1999, p. 23 e in part. pp. 13-8 in cui si delineano le vicende dell'area sacra a partire dal culto fenicio della dea Astarte per passare poi a un culto non identificato in epoca repubblicana che, con rimaneggiamenti alle strutture santuariali, è proseguito sino almeno a tutto il IV secolo d.C. Sugli altri rinvenimenti di Cuccureddus ad eccezione degli specchietti in piombo vedi L. A. MARRAS, *Nuove testimonianze nuragiche, puniche e romane dal territorio di Villasimius*, «RAL», 37, 1982, pp. 127-40. Per una panoramica sul sito e sulle difficoltà di lettura e interpretazione dei resti archeologici vedi E. ACQUARO, O. CONTI, *Cuccureddus di Villasimius: note a seguire*, «Ocnus», 6, 1998, pp. 7-13 con ricca bibliografia.

ad Astarte³, e frequentato almeno sino al IV secolo d.C. I 27 pezzi sinora noti, pertinenti verosimilmente a 22 esemplari, attribuiti ad età imperiale, sono tipologicamente molto simili. Anche se non tutti risultano integri, per cui non è possibile affermare con assoluta certezza che fossero del tipo privo di manico e di staffa⁴, questa ipotesi risulta comunque la più probabile⁵. Tutti sono realizzati per fusione in uno stampo verosimilmente monovalve o forse bivalve, anche se in questo caso una delle due parti doveva essere liscia, dato che la loro decorazione è limitata ad una sola delle due facce. Il decoro è sempre costituito da una combinazione di diversi elementi geometrici, prevalentemente perline, cerchietti, tratti obliqui talvolta tra loro intersecati, triangoli e griglie che danno origine a 19 diverse tipologie decorative (FIGG. 1-4). Uno solo degli esemplari è iscritto e reca il nome *Felicissimus* (FIG. 5).

Quattro specchietti plumbei provengono invece da ambito funerario: sono infatti stati rinvenuti in altrettante distinte sepolture della necropoli di Pill' 'e Matta a Quartucciu⁶. La tipologia corrisponde a quella degli esemplari di Cuccureddus e le più favorevoli condizioni di conservazione hanno fatto sì che gli specchietti della necropoli fossero ancora integri al momento del ritrovamento e dunque corredato dalla lastra di vetro che ne costituiva la superficie riflettente (FIG. 6). Stando ai dati pubblicati sui corredi delle tombe di Pill' 'e Matta la datazione di questi esemplari non sarebbe anteriore alla fine del III-inizio del IV secolo d.C., dunque più tarda degli altri esemplari rinvenuti nell'isola.

Un esemplare della medesima tipologia è stato trovato all'interno di una sepoltura scavata dalla Soprintendenza alla fine degli anni Quaranta del secolo scorso a San Gavino Monreale (Cagliari), località Giba Onidi⁷ (FIG. 7), e sulla base del corredo funerario è databile alla seconda metà del II secolo d.C.

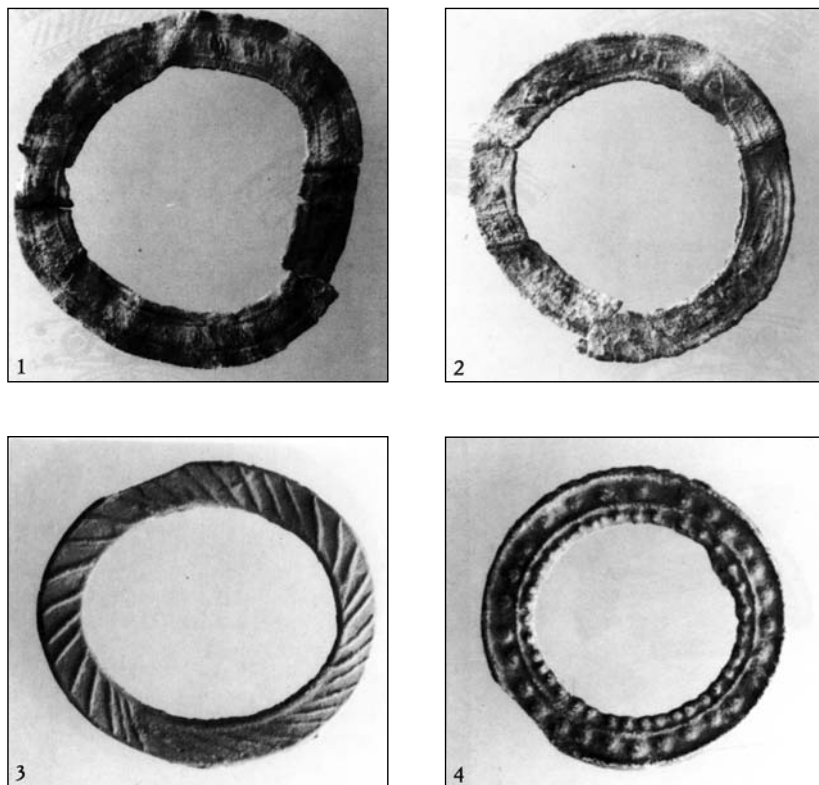
3. L. A. MARRAS, *Cuccureddus di Villasimius: da Ashtart a Giunone*, in P. BERNARDINI, R. D'ORIANO, P. G. SPANU, *Phoinikes B Shrdn. I Fenici in Sardegna, nuove acquisizioni*, Oristano 1997, pp. 187-8; ACQUARO, CONTI, *Cuccureddus di Villasimius*, cit., p. 9.

4. G. BARATTA, *Specula plumbea. Gli specchietti in piombo della Sardegna*, (cds.).

5. Per la classificazione tipologica degli specchietti in piombo vedi G. BARATTA, *Specula plumbea*, (cds.).

6. D. SALVI (a cura di), *Luce sul tempo. La necropoli di Pill' 'e Matta. Quartucciu*, Cagliari 2005, p. 70.

7. G. LILLIU, *S. Gavino Monreale (Cagliari). Scoperta di tombe romane in località Giba Onidi*, «NSC», 1949, pp. 275-84, in part. pp. 280-2, figg. 1, 8; R. J. ROWLAND, *The Archaeology of Roman Sardinia: a Selected Typological Inventory*, in ANRW, II, 11, 1, Berlin-New York 1988, p. 812.



Figg. 1-4: Esempi di specchietti da Cuccureddus.

Un'altro specchietto è stato ritrovato il 31 marzo del 1940 in una tomba a cassone della necropoli in località Su Luargi presso San Lussorio, Barumini⁸ (FIG. 8). Il rinvenimento di questo specchietto risulta di particolare interesse non solo perché proviene da un contesto archeologico inviolato, ma anche perché è con sicurezza attribuibile al corredo funerario di un individuo femminile come ha rivelato l'esame antropologico condotto sullo scheletro. Il rinvenimento, all'interno della tomba, di una moneta attribuibile a Faustina permette di stabilire il 141 d.C. come *terminus post quem* per la

8. G. LILLIU, *Barumini (Cagliari). Saggi stratigrafici presso i nuraghi di Su Nuraxi e Marfudi; "vicus" di S. Lussorio e necropoli romana di Su Luargi*, «NSC», 1946, pp. 203-5, in part. 204.



Fig. 5: Frammento di specchietto iscritto da Cuccureddus.

deposizione e, pertanto, di datare lo specchietto alla seconda metà del II secolo d.C.

Gli specchietti della parte meridionale dell'isola costituiscono dunque un gruppo quantitativamente limitato ma non per questo privo di interesse.

Da un punto di vista stilistico presentano tutti una forte affinità. Si tratta infatti di specchietti tondi, di diametro compreso tra circa 3,5 cm e 6 cm con decorazioni piuttosto semplici caratterizzate da diverse combinazioni di elementi geometrici. Questa uniformità tipologica e la scelta di elementi decorativi ricorrenti inducono a supporre una provenienza comune per tutti questi esemplari. A tale proposito è degno di nota che uno degli specchietti della stipe votiva di Cuccureddus rechi un nome, *Felicissim[us]*, che senz'altro può essere messo in relazione con il produttore, proprietario dell'*officina plumbaria* nella quale è stato realizzato questo esemplare o con l'ideatore e/o artefice della *forma*⁹ nella quale è stato fuso lo specchio, o, in ultima analisi, data la natura estremamente comune del nome, a un semplice lavoratore, forse anche uno schiavo, incaricato della materiale realizzazione dello specchietto. Si tratta di un esemplare particolarmente interessante trattandosi di uno dei pochi specchi firmati sinora noti¹⁰, e offre dunque un dato di particolare importanza e interesse, non sufficiente però, per poter individuare il luogo in cui si trovava l'*officina* né per affermare con

9. Sulle matrici per la realizzazione degli specchietti in piombo vedi G. BARATTA, *Speculorum forma: un singolare rinvenimento ad Urbs Salvia*, «Mare Internum», II, 2010, pp. 123-8.

10. Sulle firme apposte sugli specchi e sui dati che se ne possono ricavare vedi G. BARATTA, *Firme di artisti / produttori di specchietti in piombo con superficie riflettente in vetro*, «Acta Classica Universitatis Scientiarum Debreceniensis», 46, 2010, pp. 91-100.



Fig. 6: Specchietto da Pill' 'e Matta.

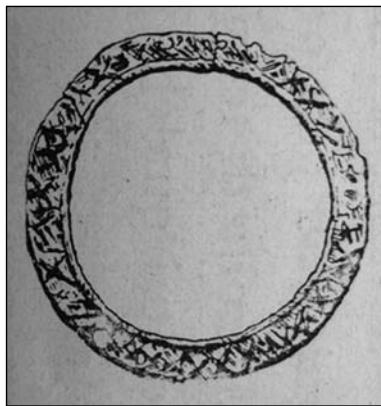


Fig. 7: Specchietto da San Gavino Monreale.

certezza che si trattasse di un atelier sardo o ubicato in un'altra provincia dell'impero e, pertanto, di materiale d'importazione. Specchietti di questo tipo, infatti, con gli stessi elementi decorativi ricorrono in numerose parti dell'impero, dall'Europa continentale all'Africa¹¹. Per quanto concerne l'uso di questi specchietti, e dunque il valore che viene loro attribuito, il gruppo del cagliaritano conferma la natura cultuale e votiva di questa classe di materiale legata a culti di divinità femminili vincolate alla sfera della gioventù, della bellezza, della salute, e di riflesso anche della morte delle donne, soprattutto se improvvisa e prematura, e in minore misura di quella di bambini¹². La stipe votiva di Cuccureddus, infatti, evidenzia l'uso di questi specchietti nell'ambito del culto tributato a Hera-Iuno e costituisce un significativo parallelo con quanto osservato nel caso del santuario di Kopilovtzi in Tracia¹³. Il dato ar-

11. Solo per citare alcuni esempi vedi gli specchietti rinvenuti a Regensburg: S. VON SCHNURBEIN, *Das römische Gräberfeld von Regensburg*, (Materialhefte zur bayerischen Vorgeschichte, 31), Kallmünz 1977, tomba 668, tav. 89, 3; tomba 757, tav. 103, 2; un esemplare di Zülpich: H. J. H. VAN BUCHEM, «Convexe Spiegeltjes», «Numaga», 23, 1976, p. 3; a Tangeri: M. PONSICH, *Recherches archéologiques a Tanger et dans sa région*, Paris 1970, tav. CXXIII.

12. Sull'uso cultuale degli specchietti plumbei vedi G. BARATTA, *La bella e lo specchio: alcune iscrizioni greche su specchietti in piombo*, in A. MARTINEZ FERNÁNDEZ (ed.), *Estudios de Epigrafía Griega*, La Laguna 2009, pp. 427-454; BARATTA, *Ars plumbaria Sardiniae?*, cit.; G. BARATTA, *Note su alcuni specchietti votivi in piombo*, in *Instrumenta Inscripta III. Manufatti iscritti e vita dei santuari in età romana*, (cds.).

13. RE, s.v. Heros, [KAZAROW], suppl. III, Stuttgart 1919, col. 1136.

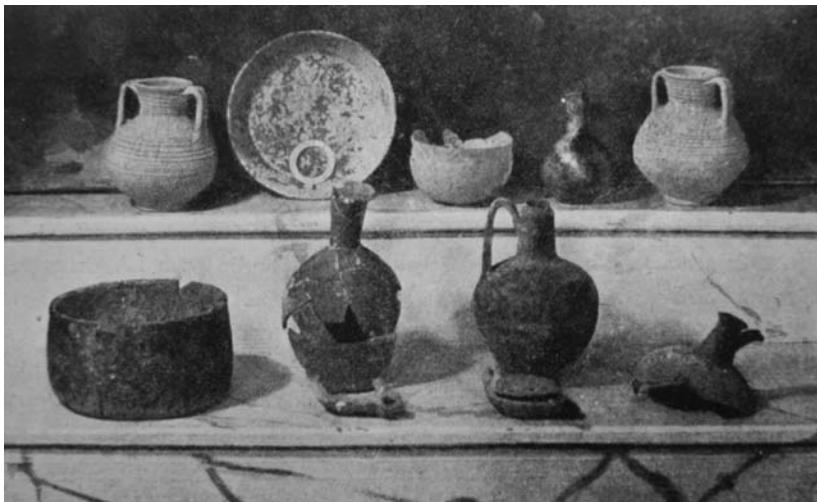


Fig. 8: Reperti da Su Luargi presso San Lussorio: in alto, all'interno del piatto si vede lo specchietto.

cheologico è suffragato inoltre dalle fonti scritte. Da un passo delle *Epistulae morales* di Seneca¹⁴, infatti, appare evidente l'uso degli specchi almeno in alcuni dei riti tributati a questa divinità. Inoltre la presenza degli specchietti plumbei nell'ambito delle sepolture conferma l'uso, ampiamente attestato anche fuori dall'isola¹⁵, di inserire questi piccoli oggetti nell'ambito dei corredi di sepolture femminili, e più sporadicamente di bambini, ove costituivano un elemento della devozione verso questo gruppo di divinità che, proprio in contesto funerario, potevano assumere il valore di un *Genius* femminile. I rinvenimenti della Sardegna meridionale sono in

14. SEN., *epist.*, 95, xv, 3, 46-47: *Vetemus lintea et strigiles Iovi ferre et speculum tenere Iunoni: non quaerit ministros deus.*

15. Vedi ad esempio una sepoltura infantile a Linz: E. M. RUPPRECHTSBERGER, *Ein spätantikes Säuglingsgrab mit reichen Beigaben aus Lentia/Linz*, Linz 1996, pp. 29-31 e p. 41 e gli esemplari in VON SCHNURBEIN, *Das römische Gräberfeld von Regensburg*, cit. Per Roma vedi i casi citati in G. MESSINEO, *Dalle necropoli del suburbio settentrionale di Roma*, in *Römischer Bestattungsbrauch und Beigabensitten in Rom, Norditalien und den Nordwestprovinzen von der späten Republik bis in die Kaiserzeit. Internationales Kolloquium, (Rom, 1-3 April 1998)*, hrsg. von M. HAINZELMANN et al., Wiesbaden 2001, p. 41; D. SPADONI, *Gli specchietti di vetro*, in R. EGIDI, P. CATALANO, D. SPADONI (a cura di), *Aspetti di vita quotidiana dalle necropoli della via Latina, località Osteria del Curato*, Roma 2003, p. 117.

questo senso di particolare importanza perché i contesti funerari da cui provengono gli specchietti sono in genere chiusi e inviolati e perché, almeno in un caso¹⁶, è anche stato condotto un esame osteologico sui resti della deposizione che ha, appunto, confermato l'associazione dello specchietto a una sepoltura femminile.

Infine va rilevato che l'ambito cronologico nel quale sono attestati gli specchietti del cagliariitano corrisponde a quello di maggiore diffusione di questa classe di materiale compreso tra il I e il III secolo d.C. Va segnalato, però, che almeno due pezzi rinvenuti in due distinte sepolture della necropoli di Pill' 'e Matta¹⁷ presentano, come si desume dagli altri oggetti che compongono il corredo, una cronologia leggermente più tarda, che sulla base delle datazioni proposte da chi ha studiato la necropoli si deve fissare ai primi decenni del IV secolo d.C. Si tratta pertanto di due degli specchietti plumbei più tardi sinora noti, non solo tra gli esemplari sardi ma in generale nell'ambito di questa classe di materiale, e che confermano il perdurare di certe tradizioni cultuali e votive almeno sino ad avanzata età imperiale.

16. Vedi *supra*, nota 8.

17. Vedi *supra*, nota 6.

Laura Lisa Mallica
Nuovi dati dalla strada urbana di *Sulci*

Le più recenti indagini nella città di *Sulky-Sulci*, odierna Sant'Antioco (Cagliari), stanno permettendo la messa in luce di un'importante porzione dell'antico tracciato viario urbano della città e dei suoi relativi elementi strutturali, tra cui una *crepido* e un pozzetto atto al drenaggio stradale, di cui, in quest'occasione, si presenta una selezione del materiale rinvenuto al suo interno. Una raccolta di reperti che offre un ottimo esempio del panorama dei manufatti ceramici e non, presenti nella città in un arco cronologico compreso principalmente tra il VII e il I secolo a.C.

Parole chiave: *Sulci*, strada urbana, pozzetto, ceramica, età ellenistica.

L'immagine di rilievo tramandata dalle fonti¹, che offre una visione di *Sulci* come città tra le più importanti della Sardegna romana, è senza dubbio da attribuire al continuo ruolo primario che questo centro ebbe ininterrottamente a partire dall'inizio dell'VIII secolo a.C.² sino al II secolo³. Le reiterate campagne di scavo⁴, condotte nella cosiddetta area del Cronicario posta nel cuore dell'odierna Sant'Antioco,

* Laura Lisa Mallica, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari.

1. STRAB., V, 2, 7.

2. Cfr. P. BARTOLONI, *Nuovi dati sulla cronologia di Sulky*, in *L'Africa romana* XVII, pp. 1601-12.

3. Cfr. C. TRONCHETTI, *La fase romana, Sant'Antioco: area del cronicario (campagne di scavo 1983-86)*, «RStudFen», XVI, 1988, pp. 111-20.

4. La campagna di scavi cui si fa riferimento si svolge sotto la direzione del professore Piero Bartoloni, direttore scientifico della missione archeologica dell'Università degli Studi di Sassari, Dipartimento di Storia, con il contributo della Soprintendenza Archeologica per le Province di Cagliari e Oristano e il Comune di Sant'Antioco, con la collaborazione del Parco Geominerario storico e ambientale della Sardegna. Per le precedenti campagne si veda P. BARTOLONI, P. BERNARDINI, C. TRONCHETTI, *Sant'Antioco: area del cronicario (campagne di scavo 1983-86)*, «RStudFen», XVI, 1988.

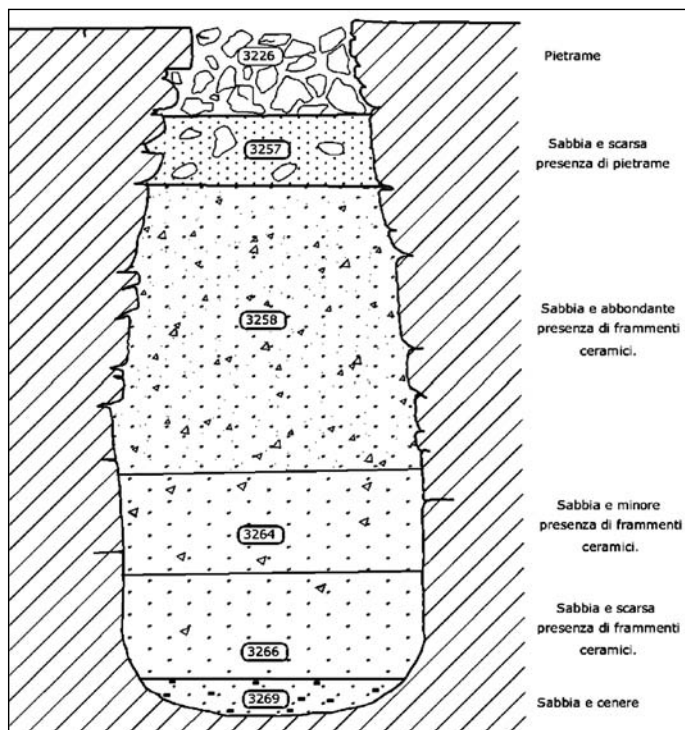


Fig. 1: Situazione stratigrafica interna dell'US 3225.

contribuiscono in modo rilevante a confermare il valore storico di questo abitato. Nel particolare, le più recenti indagini stanno permettendo la messa in luce di un'importante porzione dell'antico tracciato viario urbano della città e dei suoi relativi elementi strutturali, tra cui una *crepido* e un pozzetto atto al drenaggio stradale⁵, di cui, in quest'occasione, si vuole presentare una selezione del materiale rinvenuto al suo interno⁶ (FIG. 1). Si tratta di una raccolta di reperti che offre

5. Per la tecnica costruttiva e l'esatta contestualizzazione all'interno del sito si veda: L. L. MALLICA, *Sant'Antioco, area del Cronicario: notizie preliminari sullo scavo della strada B*, in *L'epigrafia romana in Sardegna, Atti del 1 Convegno di studio (Sant'Antioco, 14-15 luglio 2007)*, a cura di F. CENERINI, P. RUGGERI (Incontri Insulari, 1), Roma 2008, pp. 253-63.

6. US 3225. I materiali ai quali si fa riferimento in questa prima parte provengono tutti dall'US 3258. Per l'esatto contesto stratigrafico e il catalogo completo di tutto il materiale si rimanda ad altra occasione. Ringrazio il prof. Piero Bartoloni per avermi dato la possibilità di analizzare il materiale trattato in questo studio.

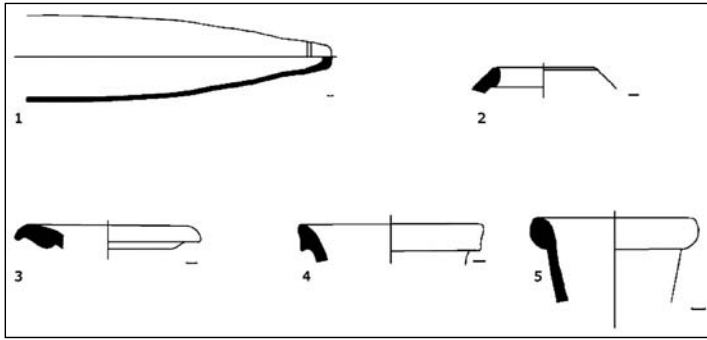


Fig. 2, 1-5: Anfore.

un ottimo esempio del panorama dei manufatti ceramici e non, presenti nella città di *Sulci* in un arco cronologico compreso principalmente tra il VII e il I secolo a.C. e che contribuisce, in particolare per il periodo ellenistico e tardo repubblicano, alla conoscenza dei vettori commerciali con cui era in contatto il centro, i quali vengono evidenziati soprattutto dai reperti anforici rinvenuti. Per quanto riguarda la produzione fenicia e punica di questi recipienti, si attestano numerosi esemplari afferenti ai modelli più tardi della tipologia Bartoloni D, collocati cronologicamente tra il III e il II secolo a.C. Questa anfora con tipico corpo detto “a sacco”, considerata del tutto caratteristica e peculiare della produzione ceramica della Sardegna fenicia e punica⁷, conobbe a partire dal V secolo a.C., grazie all’inserimento dell’isola nel circuito commerciale di Cartagine, un’ampia diffusione mediterranea. Pertinente a questa classe, più specificamente alla tipologia Bartoloni D₉ (FIG. 2: 1), è il fondo di una anfora con profilo a siluro, che ben rappresenta i cambiamenti formali che questo contenitore commerciale ebbe nel corso del tempo⁸, legati forse alle diverse modalità di trasporto dei cereali. Interessante il fatto che quest’esemplare conservava, sul fondo, del materiale che i confronti con una sostanza rilevata all’interno di un’anfora sulcitana⁹ dalle caratteristiche del tutto simili, secondo alcune analisi effettuate su quest’ultima portano all’ipotesi che si tratti di pece, atta verosimilmente all’impermeabilizzazione del recipiente stesso.

7. P. BARTOLONI, *Le anfore fenicie e puniche di Sardegna* (Studia Punica, 4), Roma 1988, pp. 43-54.

8. BARTOLONI, *Le anfore fenicie e puniche di Sardegna*, cit., p. 52, fig. 13.

9. F. FANARI, *Un’anfora contenente resina proveniente dal mare di Sulcis*, «QSACO», 10, 1994, pp. 81-91.

Testimoni del periodo di trapasso tra la dominazione cartaginese e la conquista romana sono i numerosi esemplari riferibili al tipo di Bartoloni D10 (FIG. 2: 2), l'ultimo recipiente commerciale fenicio-punico prodotto dalle fornaci della Sardegna a partire dal III ma soprattutto durante il II secolo a.C.¹⁰, che conosce una distribuzione omogenea in tutti i centri sia costieri sia interni dell'isola¹¹. Rappresentante della produzione nord-africana, detta anche "neo-punica" di età repubblicana è invece il frammento con orlo modanato a "testa di cigno" dell'anfora conosciuta come Mañá C2¹² (FIG. 2: 3), la cui produzione si concentra tra il II e il I secolo a.C. Questo tipo, che testimonia la persistenza della tradizione tecnologica di matrice punica al di là della sconfitta cartaginese, gode di una vasta diffusione in tutto il Mediterraneo centro-occidentale, non solo nei centri punici o neo punici romanizzati, ma anche in quelli di diversa origine¹³ e contribuisce alla conoscenza della diffusione delle merci veicolate da questo contenitore: preparati di pesce ma forse anche prodotti oleari¹⁴. L'ingresso del commercio vinario con l'area tirrenica durante il II secolo a.C. è confermato dalla presenza dell'orlo di un'anfora Dressel 1A¹⁵ (FIG. 2: 4), un tipo d'importazione che, in un momento appena successivo, coinvolge anche le coste iberiche, qui testimoniate da un frammento di Dressel 2/4 (FIG. 2: 5), di impasto caratteristico delle produzioni della provincia terraconense¹⁶. Considerata la discussa presenza di vigneti¹⁷ nell'isola e il ben noto ruolo assegnato a questa dalla politica cartagi-

10. BARTOLONI, *Le anfore fenicie e puniche di Sardegna*, cit., p. 53, fig. 14.

11. Per *Sulci*: P. BARTOLONI, *S. Antioco. Anfore fenicie e puniche da Sulcis*, «RStudFen», XVI, 1, 1988, p. 98. Da ultimo, per distribuzione di questa tipologia, S. FINOCCHI, *Le anfore fenicie e puniche*, in *Nora il Foro Romano, Storia di un'area urbana dall'età fenicia alla tarda antichità, 1997-2006*, a cura di J. BONETTO, G. FALEZZA, A. R. GHIOTTO, vol. 2.1, Padova 2009, pp. 443-8.

12. Cfr. J. M. MAÑÁ, *Sobre tipología de ánforas púnicas*, in *Cronaca del VI Congreso Arqueológico del Sudeste Español (Alcoy, 1950)*, Cartagena 1951, pp. 203-10.

13. BARTOLONI, *Le anfore fenicie e puniche di Sardegna*, cit., p. 70, tipo H3, fig. 18.

14. E. PICCARDI, *Anfore*, in *Nora Area C, scavi 1996-1999*, a cura di B. M. GIANNATTASIO, Genova 2003, pp. 218-20.

15. N. LAMBOGLIA, *Sulla cronologia delle anfore romane di età repubblicana*, «RSL», XXI, 1955, pp. 246-7, fig. 3.

16. Impasto rosso caratterizzato da inclusi bianchi quarzosi simile a quello descritto in A. TCHERNIA, F. ZEVI, *Amphores vinaires de Campanie et de Terraconaise à Ostie*, in *Recherches sur les amphores romaines, Actes du Colloque*, ed. par P. BALDACCI *et al.* (Coll. EFR, 10), Roma 1972, 35-68; per confronti sardi: E. PICCARDI, *Anfore*, cit., p. 216.

17. G. P. PIANU, *Contributo ad un corpus del materiale anforario della Sardegna. Le anfore Dressel 1 e Dressel 2/4*, «ASS», XXXI, 1980, pp. 11-28.



Fig. 3: Frammento di ansa con bollo RAC.

nese, poi perseguita anche dai Romani, quale produttrice quasi esclusivamente di grano¹⁸, l'importazione del vino italico e iberico in Sardegna si rendeva necessaria per soddisfare le esigenze delle nuove élite locali; i vini trasportati con le anfore Dressel 1 e Dressel 2/4 erano infatti i più famosi e celebrati dagli scrittori dell'antichità¹⁹.

I rapporti che il centro di *Sulci* intratteneva con la penisola iberica potrebbero trovare ancora maggior conferma, grazie al rinvenimento di un bollo (FIG. 3) in rilievo, con le lettere RAC, il cui unico confronto, rinvenuto sull'ansa di una non precisata anfora di forma globulare, viene attribuito a produzioni del sud della Spagna²⁰. Se questa attribuzione fosse plausibile, in accordo con il restante materiale, il contenitore in questione potrebbe essere riconosciuto nel tipo Dressel 20A, collocato cronologicamente tra la fine del I secolo a.C. e l'inizio del successivo, rappresentando in questo modo il reperto più tardo rinvenuto tra il materiale esaminato.

Passando alla ceramica da mensa d'importazione, si attestano alcuni frammenti di vernice nera attica²¹, che conosce un'ampia diffusione in tutta la Sardegna²², ossia la *Stemless Cup with Inset Lip*²³

18. Per fonti sul grano sardo si veda A. M. COLAVITTI, *La presenza dei negozianti italici nella Sardegna di età romana*, Oristano 1999, p. 29.

19. PIANU, *Contributo ad un corpus del materiale anforario della Sardegna*, cit., p. 22.

20. M. H. CALLENDER, *Roman Amphorae*, New York-Toronto 1965, p. 234, fig. 15, n. 40.

21. Per i precedenti rinvenimenti nel sito cfr. C. TRONCHETTI, *La ceramica greca della cisterna US 500, «RStudFen»*, XVIII, 1, 1990, pp. 99-102; cfr. A. UNALI, *Sulky: la ceramica attica a vernice nera*, in *L'Africa romana* XVIII, pp. 1227-39.

22. Cfr. F. CORRIAS, *La Stemless Cup with Inset Lip nei contesti del Mediterraneo Occidentale. Dinamiche distributive e problemi cronologici tra V e IV secolo a.C.*, in questi stessi Atti, alle pp. 2953-62.

23. A. SPARKES, L. TALCOTT, *Black and Plain Pottery of the 6th, 5th and 4th Century B.C.*, (The Athenian Agora, 12), Princeton 1970, pp. 101-2, fig. 5, 471.

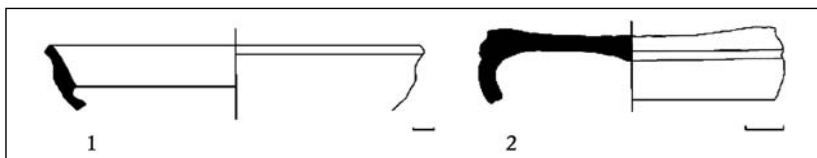


Fig. 4, 1-2: Ceramica attica in vernice nera.

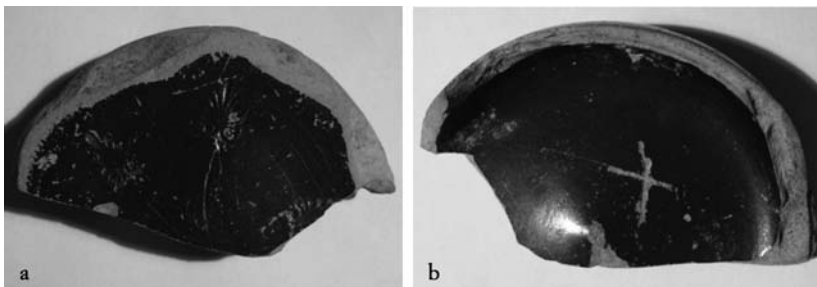


Fig. 5, a-b: Decorazione e graffito della *Small Bowl with broad rim*.

(FIG. 4: 1). Questo rinvenimento, insieme con alcuni frammenti di piede rinvenuti in precedenti indagini²⁴, va a colmare la lacuna nelle attestazioni di questo genere di coppa per l'area sulcitana. Inoltre si attesta un fondo di *Small Bowl with broad rim*²⁵ (FIG. 4: 2) databile, viste le caratteristiche formali e decorative – piede modanato e decorazione interna impressa a cerchio di stria a rotella, inquadrante una serie di palmette collegate tra loro da un gioco di compasso²⁶ –, all'inizio della seconda metà del V secolo a.C. Lo stesso pezzo presenta sulla superficie esterna un graffito a X, assimilabile a quell'insieme di simboli convenzionali legati alla produzione o distribuzione dei vasi, che nel nostro caso potrebbe fare riferimento, in via ipotetica, all'unità di misura del contenitore²⁷ (FIG. 5, a-b).

Da collegare ancora, alla conquista romana di Napoli e al suo utilizzo come porto per l'esportazione dei prodotti agricoli della

24. UNALI, *Sulky: la ceramica attica a vernice nera*, cit., p. 1230, fig. 2, a-c.

25. SPARKES, TALCOTT, *Black and Plain Pottery of the 6th, 5th and 4th Century B.C.*, cit., fig. 9, 850.

26. Ivi, pp. 133, 134.

27. M. LANG, *Graffiti and dipinti* (The Athenian Agora, 21), Princeton 1976, p. 1.



Fig. 6: *Lekythos* in vernice nera campanana.

Campania felix, è la presenza di numerosi frammenti vernice nera A, un tipo di merce di esportazione definita parassitaria, legata principalmente al sunnominato commercio del vino di quest'area, verso le regioni mediterranee ad opera dei *negotiatores* italici²⁸.

Nell'ambito di questo tipo di produzione si presentano una *lekythos* ariballica con pancia piriforme quasi integra, della serie Morel 5422 A, datata al 210 ± 30 a.C.²⁹ (FIG. 6); un frammento di una coppa serie Morel 2152A1³⁰ con sovradipinta nell'orlo interno, una doppia linea biancastra, tipica della fase più recente della decorazione detta "di Gnazia", caratteristica della fase iniziale del II secolo a.C.³¹ (FIG. 7: 1). Da segnalare anche due esemplari di patere una vicina al tipo Morel 1443³² (FIG. 7: 2), una del tipo

28. C. TRONCHETTI, *La ceramica della Sardegna romana*, Milano 1996, p. 29.

29. J.-P. MOREL, *Céramique campanienne*, Roma 1981, p. 362, pl. 169; corrisponde Foma 59 Lamboglia.

30. Ivi, p. 142, pl. 32.

31. N. LAMBOGLIA, *Per una classificazione preliminare della ceramica campana*, in *Atti del I Congresso di Studi Liguri (Monaco-Bordighera-Genova, 10-17 aprile 1950)*, Bordighera 1952, pp. 44-5.

32. MOREL, *Céramique campanienne*, cit., p. 114, pl. 18.



Fig. 7, 1-4: Ceramica in vernice nera campana.

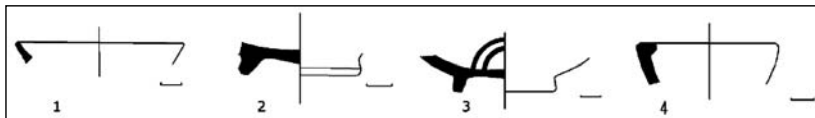


Fig. 8, 1-4: 1) Pareti sottili; 2-4) imitazioni puniche.

Morel 1312³³ (FIG. 7: 3) e i piatti tipo Morel 2233a³⁴ (FIG. 7: 4), tutti datati all'incirca tra la metà e la seconda metà del II secolo a.C.

Nell'ambito della ceramica da mensa d'importazione, si attestano alcuni frammenti di ceramica riferibili alla produzione a pareti sottili³⁵, testimoni anch'essi dei rapporti commerciali che la città di *Sulci* intratteneva con le coste della penisola italiana dove si situano i centri produttori di questa particolare produzione ceramica³⁶. In particolare si riconoscono un boccalino della serie Mayet II (FIG. 8: 1), datato tra la seconda metà del II e il I secolo a.C., ed un frammento di parete con decorazione a piccole mammillature eseguite con la tecnica della barbotina (FIG. 9: 1). Questo schema decorativo, appreso dai prototipi metallici decorati a punti, è attestato anche nelle forme più antiche di questa classe, generalmente nel bicchiere tipo Mayet I dei primi decenni del II secolo a.C. a cui potrebbe appartenere il nostro frammento³⁷.

L'analisi del materiale in questione permette, in particolar modo, di ampliare in modo consistente la conoscenza delle possibili produzioni ceramiche delle botteghe sulcitane, rappresentate in modo esemplare, da quella che è comunemente definita, ceramica punica d'imitazione; un prodotto che, in realtà, più che imitare, si ispira, a classi in vernice nera importate ma che si sviluppa con ca-

33. Ivi, p. 103, pl. 11.

34. Ivi, p. 150, pl. 36.

35. Precedenti attestazioni di questa classe per il centro di *Sulci* in, cfr. E. FRAU, *I vasi a "Pareti sottili" di Sulci*, «QSACO», 16, 1999, pp. 177-98.

36. TRONCHETTI, *La ceramica della Sardegna romana*, cit., pp. 45-7.

37. Cfr. E. FRANCESCHI, *La ceramica a pareti sottili*, in *Nora, il Foro Romano*, cit., vol. 2.2, p. 647.



Fig. 9: Decorazione di ceramica a pareti sottili.



Fig. 10: Decorazione di imitazione punica.

ratteri autonomi, come ben rilevato nello studio sui manufatti simili rinvenuti nella vicina *Caralis*³⁸. La nascita e lo sviluppo di questa produzione, che si concentra soprattutto nel III secolo a.C., si ritiene essere originati dalla cessazione delle importazioni di vasellame attico in vernice nera e dalle continue richieste di una committenza che l'importazione dei prodotti dell'*atelier des petites estampilles*, durante i primi decenni del III secolo a.C., non era in grado di soddisfare.

Questa ceramica, di carattere artigianale medio-alto, viene spesso realizzata con vernice di tonalità arancio e con la tecnica ad immersione. La scelta di questo particolare colore, si ritiene sia legata, con molta probabilità, al gusto di una clientela legata ancora allo stile decorativo della produzione da mensa fenicia, in cui predominano i colori rosso ed arancione³⁹. Queste caratteristiche sono presenti in un frammento di piede tipo Morel 321⁴⁰ (FIG. 8: 2) con decorazione a palmette impresse raggruppate al centro (FIG. 10), da associare stilisticamente, alle produzioni del Lazio e dell'Etruria meridionale dei primi del III secolo a.C., con particolare riferimento all'*atelier des peti-*

38. Cfr. C. TRONCHETTI, *Una produzione a vernice nera a Cagliari tra III e II sec. a.C.: la "Cagliari 1"*, in *Architettura, Arte e Artigianato nel Mediterraneo dalla Preistoria all'Alto Medioevo, Tavola Rotonda Internazionale in memoria di Giovanni Tore (Cagliari, 17-18 dicembre 1999)*, a cura dell'ASSOCIAZIONE CULTURALE "FILIPPO NISSARDI", Oristano 2001, pp. 275-300.

39. M. BOTTO, *La ceramica da mensa e da dispensa fenicia e punica*, in *Nora il Foro Romano*, cit., vol. 2.1, pp. 156-7.

40. MOREL, *Céramique campanienne*, cit., pp. 466-7, pl. 235.

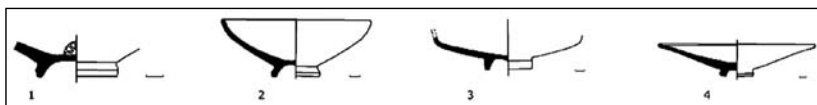


Fig. 11, 1-4: Vernice.

*tes estampilles*⁴¹. Appartenente allo stesso ambito culturale e produttivo è un frammento di fondo acromo, tipo Morel 211b (FIG. 8: 3), del III-II⁴² secolo a.C., con decorazione interna a cerchi concentrici in vernice nera, che rappresenta in modo esemplare la commistione tra registri stilistici punici⁴³ e forme campane. Ancora tra le imitazioni acrome di ceramica greca si presenta un frammento di orlo internamente inspessito pertinente ad una *lekythos*, riconducibile ad una forma molto comune in vari contesti punici, datata tra il III e la metà del II secolo a.C. (FIG. 8: 4)⁴⁴.

Cronologicamente successive e numericamente più consistenti, sono le attestazioni di reperti in vernice nera locale, anche detta “pasta grigia”, prodotto che imita o si ispira, anch’esso, a forme vascolari in vernice nera attiche ed italiche e che diffuso in tutta la Sardegna⁴⁵, ne caratterizza la facies ceramica di età ellenistica⁴⁶. Negli esemplari presi in esame, l’ispirazione ai modelli d’importazione si palesa nella realizzazione delle decorazioni a rosetta⁴⁷ impresse a rilievo nel cavo del vaso, come nella coppa tipo Morel 2812, datata tra la metà del III e l’inizio de II secolo a.C.⁴⁸ e nel frammento di un fondo tipo Morel 340⁴⁹ (FIG. 11: 1-2), collocabile cronologicamente, sullo scorcio del II secolo a.C. Imitanti la produzione campana della

41. A. SANCIU, *Ceramica a vernice nera e imitazioni*, «RStudFen», xxvi, 1, p. 75, fig. 28.

42. MOREL, *Céramique campanienne*, cit., p. 462, pl. 232.

43. Cfr. P. BARTOLONI, *Studi sulla ceramica fenicia e punica di Sardegna* (Collezione di Studi Fenici, 15), Roma 1983.

44. CAMPANELLA, *Ceramica punica di età ellenistica da Monte Sirai*, cit., p. 91, fig. 20, n. 148.

45. TRONCHETTI, *La ceramica della Sardegna romana*, cit., pp. 32-3.

46. CAMPANELLA, *Ceramica punica di età ellenistica da Monte Sirai*, cit., pp. 105-6.

47. J. P. MOREL, *L'atelier des petites estampilles* (Melanges d'archéologie et d'histoire, 81), Roma 1969, p. 72, fig. 5, n. 4.

48. MOREL, *Céramique campanienne*, cit., p. 227, pl. 75.

49. Ivi, p. 468, pl. 326.



Fig. 12: Frammento di lucerna in vernice nera locale.

metà del II sono la patera di tipo Morel 2252⁵⁰ (FIG. 11: 3) e i piatti associabili al tipo Morel 2233⁵¹ (FIG. 11: 4). Ancora per questa classe ceramica si attesta un frammento di lucerna del tipo a serbatoio carenato⁵² molto simile ai tipi a vernice nera rinvenuti nella necropoli punica di Cartagine, datati tra il III-II secolo a.C. (FIG. 12).

Numerose sono le testimonianze di ceramica da mensa d'uso comune, di cui si presenta un esemplare, quasi integro, di brocca con ansa impostata sull'orlo e fondo con profilo ad onda ed ombelico di tornitura, inquadrabile cronologicamente, secondo i confronti sardi⁵³ ed esteri⁵⁴, anche essa nell'ambito del III-II secolo a.C. (FIG. 14: 1)

La classe della ceramica da cucina, da fuoco, è rappresentata da diversi esempi di pentole del tipo piriforme con risega funzionale alla posa del coperchio⁵⁵, di cui si presenta un reperto le cui caratteristiche formali, anse a sezione circolare senza funzione d'uso impostate orizzontalmente immediatamente sotto un orlo allungato, impasto abbastanza depurato e fondo concavo separato da carena, tendono a inquadrarlo come prodotto riferibile all'ultima fase di realizzazione di questo tipo di recipienti, datata tra il III e il II secolo a.C.⁵⁶ (FIG. 13: 1). La stessa destinazione d'uso è riferibi-

50. Ivi, p. 153, pl. 39.

51. Ivi, p. 149, pl. 36.

52. J. DENEAUVE, *Lampes de Carthage*, Parigi 1969, pp. 57-60, tav. xxx, nn. 195, 196.

53. M. BOTTO, *La ceramica da mensa e da dispensa fenicia e punica*, in *Nora il Foro Romano*, cit, vol. 2.1, p. 208, fig. 27, 239.

54. Ad esempio J. H. FERNÁNDEZ, *Necropolis del Puig des Molins (Ibiza), nueva perspectiva*, «Aula Orientalis», 3, 1985, p. 164, fig. 9, EB.30A.

55. L. CAMPANELLA, *La ceramica da cucina fenicia e punica*, in *Nora il Foro Romano*, cit., vol. 2.1, Tipo P5, p. 328, fig. 25.

56. V. M. GUERRERO, *La vajilla púnica de usos culinarios*, «RStudFen», xxiii, 1, pp. 78-85.

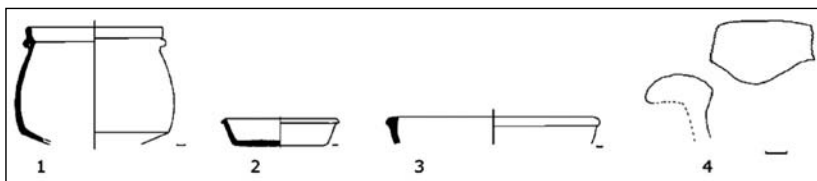


Fig. 13, 1-4: Ceramica da cucina, preparazione, fuoco.

le ad un tegame, quasi integro, caratterizzato da orlo a sezione triangolare, pareti oblique, fondo piatto e da una sorta di vernice interna arancione, probabilmente da collegare alle imitazioni o evoluzioni del II-I secolo a.C. della tipologia di ceramica da cucina detta “a vernice rossa interna”⁵⁷ (FIG. 13: 2).

Per quanto riguarda i bacini, diversi sono gli esemplari con orlo esternamente ingrossato e rigonfio e profilo convesso, destinati probabilmente alla conservazione del cibo, un tipo che viene dato tra la fine III e l’inizio del II secolo a.C.⁵⁸ (FIG. 13: 3).

Legati alla sfera del cibo sono ancora un frammento di braciere della tipologia destinata al contenimento delle braci ardenti⁵⁹, la cui datazione è inquadrabile tra V e III secolo a.C.⁶⁰ (FIG. 13: 4) e quello di una parete di *tannur*, il tipico forno da pane diffuso nella cultura fenicia e punica, che i confronti⁶¹ collocano tra le produzioni del III-II secolo a.C. (FIG. 15).

Tra i materiali di diverso uso, si presenta un unguentario fusiforme con corpo globulare, della forma Haltern 30⁶² di derivazione ellenistica; tipologia diffusa in Sardegna, in contesti abitativi e funerari, a partire dal periodo tardo punico, III-II secolo a.C.⁶³ (FIG. 14: 2).

57. C. CANEPA, *Ceramica comune romana*, in *Nora Area C, scavi 1996-1999*, cit., p. 147; Cfr. L. GRASSO, *Tradizione artigiana italica e imitazioni locali. Alcune osservazioni sulla ceramica da cucina dell'area C di Nora (Cagliari)*, in *L'Africa romana XVIII*, pp. 1477-88.

58. CAMPANELLA, *Ceramica punica di età ellenistica Monte Sirai*, cit., p. 84, fig. 18, nn. 136-137.

59. Per un buon inquadramento di questa classe, L. CAMPANELLA, *I forni, i fornelli e i bracieri fenici e punici*, in *Nora. Il foro romano*, cit., vol. 2.1, pp. 486-98.

60. CAMPANELLA, *I forni, i fornelli e i bracieri fenici e punici*, cit., p. 487, n. 7. Questo esemplare ha l'incavo, non presente nel nostro.

61. Ivi, p. 472.

62. S. LOESCHKE, *Keramische Funde in Haltern*, Bonn 1909, pp. 201-2, tav. XI, 30.

63. C. CANEPA, *Unguentari*, in *Nora area C, scavi 1996-1999*, cit., pp. 245-6, tav. 75, n. 5.

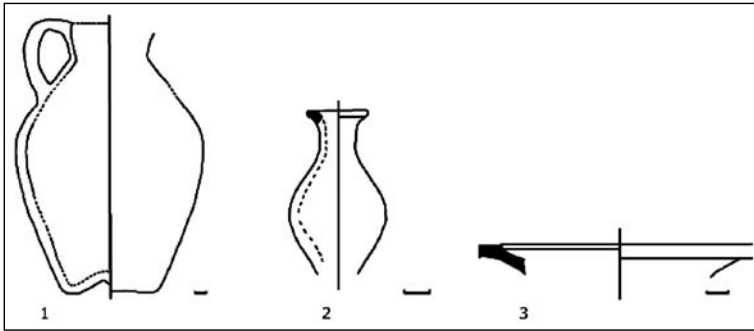


Fig. 14: 1-3: 1) Ceramica comune, 2) unguentario, 3) piatto in *Red Slip Ware*.



Fig. 15: Frammento di *tannur*.

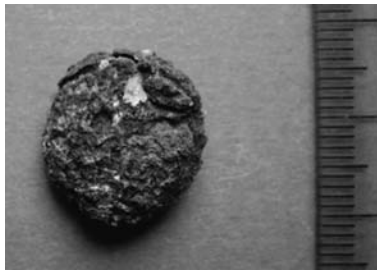


Fig. 16: Moneta in bronzo.

Per quanto riguarda i materiali non ceramici, si dà notizia del rinvenimento di una moneta in bronzo purtroppo illeggibile a causa della forte ossidazione, le cui caratteristiche⁶⁴ e l'accordo cronologico con il restante materiale del pozzetto portano a ipotizzare la sua appartenenza a quella produzione monetale di zecca sarda inquadrabile nel 216 a.C. ca., caratterizzata dalla raffigurazione della testa di kore sul dritto e dal toro stante sul rovescio⁶⁵ (FIG. 16). Degno di nota, in quanto esemplare di un tipo particolare di produzione punica, è inoltre un frammento di *amphoriskos* in pasta vitrea, i cui confronti portano ad assimilarlo ad esemplari la cui cronologia si estende dal III al II secolo a.C. già rilevati in Sardegna⁶⁶ (FIG. 17).

64. Diametro 1,7 cm.

65. E. PIRAS, *Le monete sardo puniche*, Torino 1993, tipo P, p. 135.

66. M. L. UBERTI, *I vetri preromani del Museo Archeologico nazionale di Cagliari*, Roma 1993, pp. 57-9.



Fig. 17: Frammento di *amphoriskos* in pasta vitrea.



Fig. 18: Frammento di anfora attica con decorazione detta *à la brosse*.



Fig. 19: Frammento di ceramica figurata.

Tra i materiali rinvenuti in unità stratigrafiche sottostanti⁶⁷ si devono segnalare alcuni esemplari di piatti di *Red Slip Ware* fenicia del VII secolo a.C.⁶⁸ (FIG. 14: 3), un frammento di anfora attica con la tipica decorazione detta *à la brosse*⁶⁹ del VI secolo a.C., che conosce attestazioni in altri contesti sardi⁷⁰ e ci dà indicazione dei rapporti commerciali della fenicia *Sulky* con l'elemento greco (FIG. 18). Per ultimo si presenta un frammento probabilmente pertinente ad una coppa attica con decorazione figurata, in cui sembrerebbe riconoscibile parte della rappresentazione di un'imbarcazione, forse un timone⁷¹ (FIG. 19).

67. USS 3264, 3266.

68. P. BERNARDINI, *Sant'Antioco area del Cronicoario. La ceramica fenicia: le forme aperte*, «RStudFen», XVIII, 1, pp. 88-99, fig. 9.

69. SPARKES, TALCOTT, *Black and Plain Pottery of the 6th, 5th and 4th Century B.C.*, cit., pp. 192-3.

70. Cfr. G. UGAS, R. ZUCCA, *Il commercio arcaico in Sardegna, importazioni etrusche e greche (620-480 a.C.)*, Sanluri 1984; M. RENDELI, *La ceramica greca ed etrusca*, in Nora. *Il foro romano*, cit., vol. 2.1, pp. 7-79.

71. P. BERNARDINI, *Le importazioni greche a Sulcis*, in P. BARTOLONI (a cura di), *Sulcis*, (Itinerari, 3), Roma 1989, pp. 99-106.

Da una visione d'insieme dei reperti analizzati emerge una *Sulci* viva e fiorente, ben inserita nel circuito dei commerci mediterranei dal periodo arcaico sino a quello tardo repubblicano. I rinvenimenti di ceramica a vernice nera attica datati nell'ambito del v secolo a.C. mostrano infatti come la, punica *Sulky*, godesse all'interno della sfera politica e commerciale di Cartagine, di quel particolare rapporto privilegiato con città di Atene⁷². Le attestazioni anforiche del III e del II secolo a.C., nel periodo di transizione tra la dominazione cartaginese e la conquista romana, rivelano ancora la tendenza dell'isola a conservare i rapporti commerciali con i centri punici del Nord Africa anche dopo la conquista romana dell'isola avvenuta nella seconda metà del III secolo a.C., ma di fatto solo a partire dalla metà del secondo II secolo a.C.⁷³.

Testimoni di quel particolare e complesso periodo, nel quale si assiste al tramonto della Sardegna punica e i suoi primi passi come provincia romana, sono quelle produzioni di ceramica da mensa locali del III secolo a.C. che si ispirano a forme attiche e in questo caso, principalmente centro italiche. La consistente presenza di imitazioni locali di prodotti campani, italici e in misura minore attici, fornisce inoltre un'idea della grande vivacità delle officine sulcitanе durante tutto il periodo ellenistico e repubblicano.

Con il progressivo tramonto della dominazione punica, il centro viene pienamente inserito nei circuiti produttivi del mondo economico e commerciale romano, in particolar modo con i centri delle coste tirreniche, testimoniato dalla cospicua presenza di ceramica in vernice nera campana A, dall'anfora tipo Dressel 1A e dalla ceramica a pareti sottili. Per l'epoca tardo repubblicana-primο imperiale, lo studio ha inoltre individuato i rapporti di *Sulci* con la penisola iberica, in particolare con la provincia terraconense confermati dall'anfora Dressel 2/4 e dal sunnominato frammento di ansa con bollo. Un'insieme di attestazioni che mette in rilievo il ruolo dei ricchi e potenti *mercatores* e dei *negotiatores* italici⁷⁴ che operavano nella città in questo periodo, i quali, attirati dalle nuove possibilità economiche offerte dal conquistato territorio sardo, contribuirono in modo decisivo alla romanizzazione della provincia.

72. Cfr. C. TRONCHETTI, *I greci e la Sardegna*, «DArch», III s., anno 3, vol. 2, 1985, pp. 17-34.

73. Cfr. BARTOLONI, *Le anfore fenicie e puniche di Sardegna*, cit.

74. COLAVITTI, *La presenza dei negotiatores italici nella Sardegna di età romana*, cit.

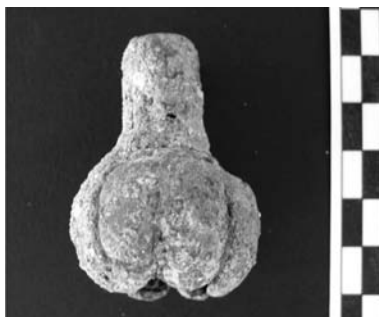


Fig. 20: Frammento di *thymiaterion* bronzeo.

Dall'analisi evince quindi in particolar modo, una decisiva continuità culturale del periodo repubblicano della città con il precedente periodo punico, sostenuto non solo dal materiale ceramico qui esaminato, ma anche dalla connessione con le ben note iscrizioni del II-I secolo a.C., ancora in lingua e scrittura puniche⁷⁵ e bilingue⁷⁶.

L'interazione tra questi due tipi di fonti d'informazioni, in particolar modo tra un'iscrizione sulcitana che attesta alcuni lavori pubblici, tra cui lastricatura di una platea, datata genericamente al I secolo d.C.⁷⁷ e tra quello che potrebbe essere il reperto più tardo tra i materiali esaminati, l'ansa con bollo una probabile Dressel 20A, potrebbe fornire, in via del tutto ipotetica, data l'incerta attribuzione cronologica del frammento in questione, il contesto storico della totale o parziale obliterazione del pozzetto da cui proviene il materiale, la cui imboccatura, in un precedente studio⁷⁸, si è ipotizzato si potesse trovare al di sotto della lastre di copertura della

75. Per una summa si veda: R. ZUCCA, *Insulae Sardiniae et Corsicae. Le isole minori della Sardegna e della Corsica nell'antichità*, Roma 2003, pp. 229-36.

76. M. G. GUZZO AMADASI, *Le iscrizioni fenicie e puniche delle colonie in Occidente*, Roma 1967, p. 129, CIL X, 7513; F. CENERINI, *Alcune riflessioni sull'epigrafia latina sulcitana*, in *L'epigrafia romana in Sardegna, Atti del 1 Convegno di studio (Sant'Antioco, 14-15 luglio 2007)*, a cura di F. CENERINI, P. RUGGERI, (Incontri Insulari, 1), Roma 2008, pp. 219-32.

77. CIL X, 7516, C. TRONCHETTI, *Per la topografia di Sulci romana*, in *Materiali per una topografia urbana, status questionis e nuove acquisizioni*, v *Convegno sull'archeologia tardo romana e medievale in Sardegna (Cagliari-Cagliari, 17-19 dicembre 1999)*, a cura di P. G. SPANU, (Mediterraneo Tardo Antico e Medievale. Scavi e Ricerche, 10), Oristano 1995, pp. 103-16.

78. MALLICA, *Sant'Antioco area del Cronicario*, cit.

strada. Per concludere si approfitta di questa occasione per dare notizia del rinvenimento lungo il tracciato viario in esame, durante la campagna di scavo dell'estate del 2010, di un frammento di *thymiaterion* bronzeo "fenicio cipriota", afferente al tipo B della classificazione di Almagro Gorbea⁷⁹ (FIG. 20). Questo genere di arredi rituali, che ricorre in numerose scene di culto orientali⁸⁰, conosce una discreta diffusione in vari contesti satuariali sardi⁸¹ ed iberici⁸² e, insieme a numerosi altri elementi emersi durante i lavori in quest'area, lascia ipotizzare la presenza di un luogo di culto già a partire dal periodo arcaico del centro⁸³.

79. M. ALMAGRO GORBEA, *Dos thymiateria chipriotas procedentes de la Península Ibérica*, in *Miscellanea Arqueologica*, XXV Aniversario de los cursos internacionales de Prehistoria y Arqueología en Ampurias: 1947-1971, ed. por E. RIPOLL, vol. 1, Barcelona 1974, pp. 41-55.

80. G. FALSONE, *La fenicia come centro di lavorazione del bronzo nell'età del ferro*, «DArch», III serie, anno 6, vol. 1, 1988, pp. 103-5.

81. Per precedenti rinvenimenti sardi: G. TORE, *Intorno ad un «torchiere» bronzeo di tipo cipriota da San Vero Milis (S'Uraki)-Oristano*, in *Atti del I Convegno di Studi "Un millennio di relazioni tra la Sardegna e i paesi del Mediterraneo" (Selargius-Cagliari, 29-30 novembre 1985)*, Cagliari 1986, pp. 65-76; G. NIEDDU, R. ZUCCA, *Othoca una città sulla laguna*, Oristano 1991, p. 56.

82. Cfr. J. JIMÉNEZ ÁVILA, *Timiaterios "chipriotas" de bronce: centros de producción occidentales*, in *Actas del IV Congreso Internacional de Estudios Fenicios y Punicos (Cádiz, 2-6 octubre 1995)*, ed. por M. BARTHELEMY, M. E. AUBET SEMMLER, vol. IV, Cádiz 2000, pp. 1581-94.

83. Cfr. in questi stessi Atti il contributo di E. POMPIANU, *Un tempio urbano a Sulci*, alle pp. 2173-88 e quello di F. CENERINI, *Un avorio iscritto da Sulci*, alle pp. 2189-94.

Michele Guirguis, Antonella Unali
Ipogei sulcitani tra età punica e romana:
la Tomba Steri 1

L'esplorazione della tomba ipogea in esame ha consentito di raccogliere una nutrita serie di dati riguardanti la ritualità funeraria di matrice punica in un arco cronologico compreso tra la fine del IV e il I secolo a.C. Ai dati concernenti le inumazioni entro feretri lignei si affianca l'evidenza materiale delle prime incinerazioni secondarie tipiche dell'età ellenistica. I corredi rinvenuti, attribuibili ad alcune delle 22 deposizioni individuate, mostrano da un lato l'aderenza delle produzioni vascolari ai repertori tipici degli orizzonti punico-ellenistici, dall'altro evidenziano la presenza di elementi solitamente poco documentati quali tracce di tessuti e oggetti lignei (bare, sandali).

Parole chiave: Sulky, necropoli punica, ceramica ellenistica, feretri lignei, rituali funebri.

Architettura, deposizioni e rituali

Nell'ambito delle pluriennali ricerche portate avanti dall'Università di Sassari¹ nel Sulcis, tra il dicembre e il febbraio 2007 è stato intrapreso lo scavo d'urgenza di un sepolcro ipogeo sito in un terreno privato di proprietà della famiglia Steri, in via Necropoli a Sant'Antioco (Sardegna). La tomba sotterranea occupa il fianco occidentale digradante dall'altura su cui si erge il Fortino sabauda: l'ubicazione segna il massimo sviluppo raggiunto in larghezza dall'im-

* Michele Guirguis, Antonella Unali, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari.

Tutti i disegni e le immagini, se non diversamente indicato, sono a cura degli Autori.

1. Sotto la direzione scientifica di Piero Bartoloni e in collaborazione con la Soprintendenza Archeologica per le province di Cagliari e Oristano. Si ringraziano le famiglie Steri e Busonera per aver consentito e agevolato le ricerche; si veda il contributo di S. MUSCOSO, E. POMPIANU, *Ipogei sulcitani tra età punica e romana: la Tomba Steri II*, in questi stessi Atti, alle pp. 2031-60.

pianto cimiteriale di età punica, il quale cingeva ad arco tutta l'area abitativa tra la fine del VI e per tutto il V secolo a.C.².

La necropoli punica dell'antica *Sulky* è attualmente nota grazie ai lavori effettuati a partire dai primi anni Ottanta, soprattutto nel settore di Is Pirixeddus³ dove sono stati indagati numerosi sepolcri relativi essenzialmente al V e alla prima parte del IV secolo a.C., alcuni dei quali rappresentano, per decorazioni e supellettile rinvenuta, dei documenti unici sulla ritualità funeraria che non ha paralleli in tutto l'Occidente punicizzato⁴.

La cronologia di realizzazione della Tomba Steri 1 non pare anteriore alla fine del secolo IV a.C. o agli inizi del successivo, mentre il suo utilizzo si distribuisce nel tempo fino a raggiungere il I secolo a.C. Gli elementi d'interesse di questa sepoltura ipogea sono molteplici, sia per quanto concerne gli aspetti architettonici sia per lo stato di conservazione di alcune deposizioni e la relativa cronologia. Insieme con la Tomba Steri 2 si tratta, infatti, delle prime testimonianze sulcitaniche di tombe ipogee con dromos realizzate in età punico-ellenistica e utilizzate fino alla tarda età repubblicana, essendo le tombe a camera del settore di Is Pirixeddus e le altre isolate di via Belvedere e della piazza Azuni databili, nel loro primo impianto, tra la fine del VI e la prima metà del IV secolo a.C.

La Tomba Steri 1 si compone di un dromos d'accesso piuttosto

2. Per tale lettura di sviluppo topografico, dovuta al rinvenimento dell'ipogeo di via Belvedere, si vedano: M. GUIRGUIS, *Necropoli fenicia e punica di Monte Sirai. Indagini archeologiche 2005-2007* (Studi di Storia Antica e di Archeologia, 7), Ortacesus 2010, pp. 59-60; ID., *Storia degli studi e degli scavi a Sulky e a Monte Sirai*, «RStudFen», 33, 2005, p. 16; sul sepolcro di via Belvedere e i relativi elementi di corredo: P. BERNARDINI, *Dati di cronologia sulla presenza fenicia e punica in Sardegna (IX-V sec. a.C.)*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», 7, 2009, p. 28, nota 65, fig. 27; ID., *Recenti ricerche nella necropoli punica di Sulky*, in S. ANGIOLILLO et al. (a cura di), *Ricerca e confronti 2006. Giornate di studio di archeologia e storia dell'arte* (Quaderni di Aristeo, 2), Cagliari 2007, pp. 152-9; S. MUSCOSO, *Il Museo "Ferruccio Barreca" di Sant'Antioco: le tipologie vascolari della necropoli punica*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», 6, 2008, pp. 9-40.

3. Per gli ipogei punici più recentemente indagati si vedano, con bibliografia di riferimento: P. BERNARDINI, *Aspetti dell'artigianato funerario punico di Sulky. Nuove evidenze*, in *L'Africa romana XVIII*, pp. 1257-66; V. MELCHIORRI, *Società artigianale e meccanismi produttivi a Sulci*, ivi, pp. 1241-56; ID., *La tomba 10 AR di Sulci (Cagliari) 1. La tipologia tombale e il corredo ceramico*, «Daidalos», 8, 2006, pp. 61-102; P. BERNARDINI, *Recenti scoperte nella necropoli punica di Sulcis*, «RStudFen», 33, 2005, pp. 63-80.

4. Il riferimento è all'ipogeo n. 7 con rilievo antropomorfo, al sarcofago decorato della T. 11 e ai betili su basamento quadrangolare della camera n. 12: BERNARDINI, *Aspetti dell'artigianato funerario*, cit., pp. 1258-66, figg. 1-3, tavv. I-IV.

ripido dotato di 11 scalini che conducono a un pianerottolo rettangolare su cui si apre il portello di accesso alla camera funeraria, sormontato da una risega aggettante⁵ e occluso da elementi litici di medie e grandi dimensioni⁶. La cella interna è rettangolare con l'ingresso leggermente disassato rispetto all'andamento perpendicolare del dromos. Lungo i lati brevi sono presenti due depressioni profonde di forma rettangolare adibite a sarcofago (FIG. 1). Nelle pareti interne della camera sono assenti elementi accessori quali nicchie o apparati decorativi in pittura rossa.

Al momento dell'apertura dell'ipogeo, tutto il pavimento centrale della camera appariva ricoperto da una stratificazione disomogenea composta da tufo sbriciolato (staccatosi dal soffitto e dalle pareti) e frammenti ossei e lignei. In totale sono stati riconosciuti i resti di almeno 22 deposizioni, anche se sfortunatamente non è stato possibile recuperare tutti gli elementi scheletrici delle diverse sepolture, alcune delle quali si presentavano in uno stato di conservazione talmente labile da compromettere una ricostruzione unitaria della successione diacronica. Ciò è causato dalla prolungata sovrapposizione dei corpi che in progresso di tempo sono stati tumulati all'interno dell'ipogeo, mentre il deposito di tufo vulcanico ha contribuito alla corrosione quasi totale dei resti dei defunti inumati, di alcuni dei quali rimangono unicamente le tracce in negativo nella matrice lignea delle bare⁷.

I rituali documentati per le deposizioni più antiche si riferiscono quindi a inumazioni entro feretri lignei, i quali furono deposti

5. L'elaborazione di tale particolarità architettonica, già documentata a Sant'Antioco (ad esempio nella T. 10 AR: P. BERNARDINI, *Sistemazione dei feretri e dei corredi nelle tombe puniche: tre esempi da Sulcis*, «RStudFen», 27, 1999, p. 141, tav. VI) e in misura maggiore nelle tombe a pozzo di Tuvixeddu (D. SALVI, *Tomba su tomba: indagini di scavo condotte a Tuvixeddu nel 1997. Relazione preliminare*, «RStudFen», 28, 2000, tavv. VIII, X, XIII, XV, XVII, XIX; A. TARAMELLI, *La necropoli punica di Predio Ibba a S. Avendrace, Cagliari [scavi del 1908]*, «MAL», 21, 1912, pp. 68-70, figg. 8-12), potrebbe risentire di analoghe soluzioni adottate in ambiente nord-africano nel milieu punico-numidico, come mostrano altri casi noti dalla costa algerina (Djidjelli): A. BEN YOUNES-KRANDEL, *Typologie des tombeaux des necropoles puniques en pays numide*, «REPPAL», 4, 1988, pp. 7, 19, pl. VII, 1-4.

6. Una delle lastre in arenaria utilizzate nella chiusura proviene verosimilmente dall'interno dell'ipogeo: ben squadrata e di forma rettangolare è infatti analoga alle altre due alloggiate all'interno della camera funeraria presso la parete orientale.

7. Fenomeni simili erano già stati segnalati: P. BARTOLONI, *La tomba 2 AR della necropoli di Sulcis*, «RStudFen», 15, 1987, p. 60.

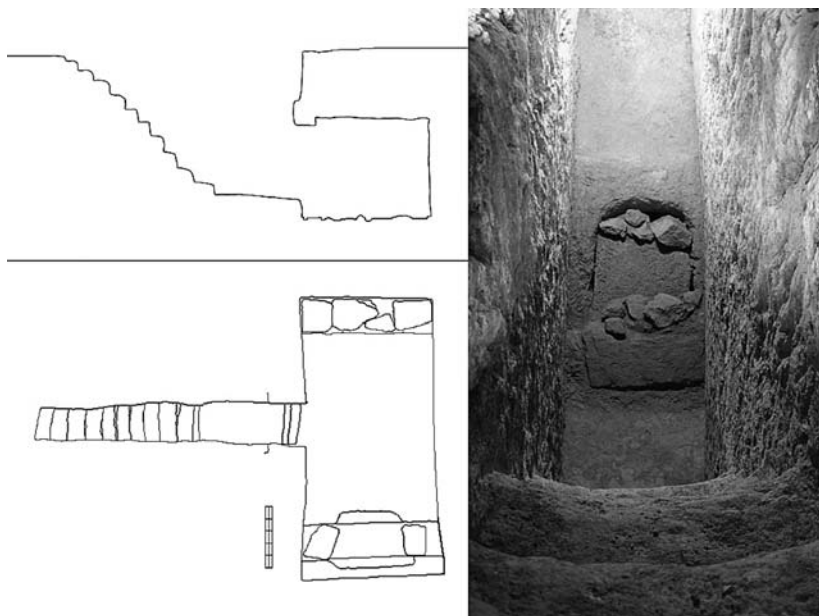


Fig. 1: Planimetria, sezione e veduta prospettica del portello d'accesso alla camera funeraria.

inizialmente negli incassi all'angolo tra il pavimento e i lati brevi delle pareti e in progresso di tempo sulla restante superficie della camera. Si segnala anche la presenza di individui inumati deposti sopra semplici assi lignee e/o avvolti in sudari. Il prolungato riutilizzo della tomba nelle fasi successive, da collocare entro il I secolo a.C., è documentato dai resti di almeno tre incinerazioni secondarie di cui una entro urna (FIG. 8), deposte sopra i resti scomposti delle più antiche deposizioni (FIG. 2: b).

Per inquadrare la documentazione acquisita nel più generale panorama dell'ipogeismo punico e limitandoci a dare risalto agli elementi di novità scaturiti dall'indagine, si segnalano alcune peculiarità di un certo interesse.

L'incinerazione n. 2, situata di fronte all'accesso alla camera funeraria in una porzione di pavimento relativamente sgombra di detriti, presentava i resti osteologici in una posizione particolare, tale da indurre a ipotizzare che fossero originariamente conservati all'interno di un contenitore in materiale deperibile, forse una cesta di fibre vegetali o in tessuto, del quale non rimane traccia. Infatti,

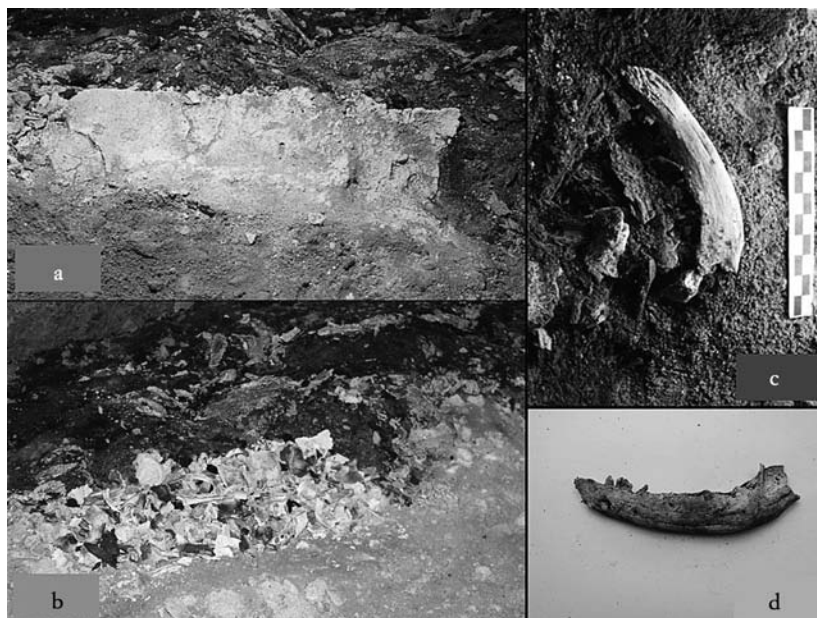


Fig. 2, a-d: a) Strato di calce localizzato sotto le ossa combuste della sepoltura 2; b) ossa combuste dell'incinerazione secondaria 2; c-d) mandibola di canide dalla sepoltura 10.

tra le ossa combuste e il piano di posa, è stato individuato uno strato di calce localizzato di forma rettangolare e dello spessore di circa 1 cm (FIG. 2: a) che costituiva probabilmente il rivestimento interno del ricettacolo in materiale deperibile. La supposizione si basa sull'osservazione degli orli che appaiono arrotondati verso l'alto e quindi originariamente aderenti a una superficie di contenimento che delimitava uno spazio chiuso.

Sempre in relazione alle incinerazioni secondarie si può sottolineare il rinvenimento, pertinente al contesto della sepoltura n. 10, di un frammento osseo relativo alla mandibola destra di un canide (FIG. 2: c-d). In questo caso si può riconoscere un'offerta funebre caratteristica della ritualità e dell'escatologia punica, consistente nella deposizione di resti animali all'interno di contesti funerari, come testimoniato ampiamente nei settori ipogei punici di Ibiza⁸,

8. B. COSTA, V. MARÍ, N. BENITO, *Territorio y poder: la construcción de una χώρα insular en la Ibiza púnica*, in *Atti del V Congresso internazionale di Studi Fenici*

Palermo⁹ e Villaricos¹⁰ ma anche in Sardegna a Monte Sirai¹¹ e nella stessa *Sulky*¹², con prevalente attestazione di cervi, ovicapri, bovini ed eccezionalmente suini, volatili e pesci. Per quanto concerne i canidi, è ormai noto come tali animali ebbero un ruolo non marginale nel mondo punico, in relazione ai riti funerari¹³ ma anche sotto il profilo alimentare¹⁴.

Sebbene lo stato di conservazione non consenta la ricomposizione complessiva dei feretri utilizzati per le inumazioni più antiche, all'interno della camera residuano numerosi frammenti lignei che conservano parte dei relativi sistemi di fissaggio, costituiti da cerniere e grappe di bronzo e di ferro (FIG. 3: a, c). Sono state

e *Punici*, (Marsala-Palermo 2-8 ottobre 2000), a cura di A. SPANÒ GIAMMELLARO, Palermo 2005, pp. 1365-7.

9. C. A. DI STEFANO, *La necropoli punica di Palermo. Dieci anni di scavi nell'area della caserma Tuköry*, Pisa-Roma 2009, p. 23; EAD., *Corredi funerari arcaici della necropoli punica di Palermo*, in *La ceramica fenicia di Sardegna. Dati, problematiche, confronti*, Atti del I Congresso Internazionale Sulcitano, (Sant'Antioco 19-21 settembre 1997), a cura di P. BARTOLONI, L. CAMPANELLA (Collezione di Studi Fenici, 40), Roma 2000, pp. 438, 443.

10. L. A. RUIZ CABRERO, *La marina de los fenicios, de la creencia en la vida a las naves de la muerte*, in *Homenaje al Profesor Juan Cascajero* (= «Gerión. Revista de Historia Antigua», Extra 1), Madrid 2007, pp. 117-8; M. L. RAMOS SAINZ, *El ritual funerario en las necrópolis fenicias de la Península Ibérica*, in I-IV *Jornadas de Arqueología fenicio-púnica*, Ibiza 1986-1989 (TMAI, 24), Ibiza 1991, p. 258.

11. Astragali di cervi, bovini e suini provengono dai contesti tardoarcaici delle T. 255 e T. 267: GUIRGUIS, *Necropoli fenicia e punica di Monte Sirai*, cit., pp. 39-40, 129-32.

12. Uova e resti di volatili provengono dall'ipogeo n. 7 PGM: BERNARDINI, *Recenti scoperte nella necropoli*, cit., pp. 78-9, nota 24; nella Tomba 2 AR è stata rinvenuta, sopra una nicchia in parete, la sezione di un astragalo di bovino in associazione con 15 miniaturistici lingotti di piombo: BARTOLONI, *La tomba 2 AR*, cit., pp. 61-2, tav. x, f.

13. Per il recente rinvenimento di uno scheletro di cane adulto e di una mandibola di capra dalla necropoli di Gibralfaro a Málaga: J. A. MARTÍN RUIZ *et al.*, *Tumba de cámara de la necrópolis fenicia de Gibralfaro (Málaga, España)*, «RStudFen», 31, 2003, pp. 156-7; per Cadice: A. M. NIVEAU DE VILLEDARY Y MARINAS, *Estado de la cuestión y nuevas perspectivas de la arqueología púnica en la Península Ibérica: el caso de la Bahía de Cádiz*, in J. P. VITA, J. Á. ZAMORA (a cura di), *Nuevas perspectivas II: la arqueología púnica en la Península Ibérica* (Cuadernos de Arqueología Mediterránea, 13), Barcelona 2008, pp. 100-2; per Villaricos: A. RODERO *et al.*, *La necrópolis de Villaricos (Almería)*, «Complutum» Extra 6, 1996, p. 382.

14. L. CAMPANELLA, *Il cibo nel mondo fenicio e punico d'Occidente. Un'indagine sulle abitudini alimentari attraverso l'analisi di un deposito urbano di Sulky in Sardegna* (Collezione di Studi Fenici, 43), Roma 2008, pp. 70-1; B. WILKENS, *I resti faunistici dell'US 500*, ivi, pp. 249-51, 257.



Fig. 3, a-c: a) Resti del feretro ligneo della sepoltura 6; b) resti del rivestimento in argilla del fondo interno delle bare; c) coppiglia di ferro con tracce di legno dalla bara della sepoltura 12.

raccolte in totale 42 coppiglie in metallo di varia forma e dimensioni e 9 chiodi. Rispetto alle tecniche costruttive di queste bare, già note nei loro caratteri essenziali anche grazie ai più antichi e coevi esemplari ben conservati dal Capo Bon (Kerkouane)¹⁵ e dal Sahel tunisino (Gightis, Mahdia-Ksour Essaf, *Thapsus*, Smirat, *Leptis Minor*)¹⁶ – e documentati anche nelle necropoli puniche della Sar-

15. M. FANTAR, *Recherches sur l'architecture funéraire punique du Cap Bon* (Collezione di Studi Fenici, 42), Roma 2002, p. 100; H. BENICHOUSAFAR, *Les tombes puniques de Carthage. Topographie, structures, inscriptions et rites funéraires*, Paris 1982, pp. 253-5, fig. 129; M. H. FANTAR, *Un sarcophage en bois à couvercle anthropoïde découvert dans la nécropole punique de Kerkouane*, «CRAI», 1972, pp. 340-54.

16. H. BEN YOUNES, *Rapport sur la campagne de fouilles effectuée dans la grande nécropole punique de la région de Mahdia, octobre-novembre 1982*, «REPPAL», 1, 1985, pp. 30-3; BENICHOUSAFAR, *Les tombes puniques de Carthage*, cit., p. 255, figg. 128-9; P. CINTAS, *Manuel d'archéologie punique*, vol. II, Paris 1976, pp. 376-7, pl. LXVIII, 1, 3; dalla località maltese di Ghar Barka proviene un sarcofago in terracotta riprodotte i coevi esemplari lignei, sempre caratterizzati dai quattro robusti piedi

degna, dalla stessa *Sulky* a Tuvixeddu¹⁷ – in questo caso si segnala il rinvenimento di frammenti di argilla solidificata che costituivano il fondo interno dei feretri. Tali grumi di argilla, distribuiti soprattutto agli angoli e lungo i punti di contatto delle assi lignee – come si evince dalla loro fisionomia e dalle impronte visibili – avevano verosimilmente la doppia funzione di sigillare e impermeabilizzare il feretro¹⁸ (FIG. 3: b).

Da ultimo segnaliamo la presenza di due inumazioni abbastanza singolari le quali, paradossalmente, pur presentando i resti scheletrici completamente corrosi, conservano ancora in un caso parte della calotta cranica con relativa capigliatura (FIG. 4: a) e nell'altro caso un cranio completamente fasciato da una bendatura di cui si riesce a intuire la trama, probabilmente di lino¹⁹ (FIG. 5: a). Gli unici paralleli noti in ambito punico conducono, ancora una volta, nel Sahel tunisino, dove il clima particolarmente secco ha favorito la conservazione dei reperti solitamente deperibili. Oltre alle bare lignee eccezionalmente ben conservate, in una tomba della necropoli di Smirat è documentato un cranio originariamente ricoperto di ocre rossa e di cui residuano alcune porzioni di capigliatura (FIG. 4: b) nonché le trecce della chioma relativa a un individuo di sesso femminile (FIG. 4: c), entrambi con labili tracce di tessuto localizzate²⁰.

rettangolari localizzati agli angoli: C. SAGONA, *The Archaeology of Punic Malta*, «Ancient Near Eastern Studies», suppl. 9, 2002, pp. 350-1, figg. 30-31; p. 820, n. 122; sull'argomento cfr. da ultimo: GUIRGUIS, *Necropoli fenicia e punica*, cit., p. 183, figg. 362-363.

17. Per la possibile presenza, fin da età arcaica, di inumazioni entro feretri lignei nella necropoli di Monte Sirai: GUIRGUIS, *Necropoli fenicia e punica*, cit., pp. 179-89; le ipotesi avanzate sembrano confermate dalle recenti osservazioni di Jean-Paul Morel sulla T. D.1 di Byrsa: J.-P. MOREL, *Les tombes puniques de Byrsa à Carthage et leur sort à travers les siècles*, in *Monument et cultes funéraires d'Afrique du Nord, Actes de la IV^e Journée d'études nord-africaines* (Paris, Palais de l'Institut, 28 mars 2008), éd. par F. DÉROCHE, J. LECLANT, Paris 2010, pp. 65-9, figg. 14-15.

18. Particolarità già segnalata in: CINTAS, *Manuel d'archéologie punique*, cit., p. 377.

19. Sui tessuti nel Levante Iberico, anche in relazione a contesti punico: C. ALFARO GINER, *Tejido y cestería en la Península Ibérica. Historia de su técnica e industrias desde la prehistoria hasta la romanización*, (Bibliotheca Praehistorica Hispana, 21), Madrid 1984.

20. T. XIV di Smirat: S. LANCEL, *Carthage*, Tunis 1999², pp. 410-2, fig. 167, a-b; sulla necropoli di Smirat con datazione al III-II secolo a.C. si veda anche *Dictionnaire de la Civilisation Phénicienne et Punique*, éd. E. LIPINSKI, s.v. *Smirat* [S. LANCEL], Brepols 1992, p. 419; H. BEN YOUNES, *Le vase de Smirat et le theme de la victoire*

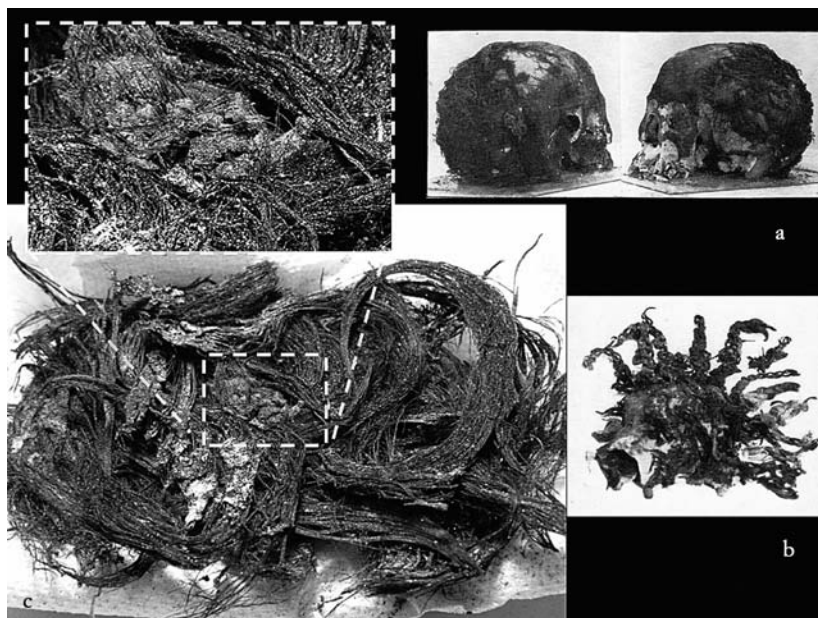


Fig. 4, a-c: a) Resti di capigliatura dell'individuo della sepoltura 7; b) cranio con resti di capelli dell'individuo maschile della T. XIV di Smirat (da Cintas, *Manuel d'Archéologie punique*, cit., pl. XL, 5); c) resti di capelli dell'individuo femminile della T. XIV di Smirat (ivi, pl. XL, 7).

In conclusione, riteniamo che la tomba in questione, pur non molto appariscente sotto il profilo dei corredi rinvenuti, offra tuttavia una documentazione inedita che investe più ampie tematiche di natura culturale e demografica da leggere in prospettiva diacronica, oltre a definire alcuni aspetti della ritualità punica della piena età ellenistica, in un centro e in una regione dove capillare e insieme profondo fu l'impatto dei Fenici prima e dei Cartaginesi poi, tale da conferire una precisa identità a quella società sardo-punica che si avviava lungo la strada della dialettica culturale con il mondo romano, sia essa resistenziale o meno. La documentazione raccolta nella Tomba Steri 1 aiuta a delineare aspetti rituali non immediatamente percepibili altrove, come quelli relativi al trattamento delle spoglie dei defunti inumati e al passaggio dall'inumazione all'inci-

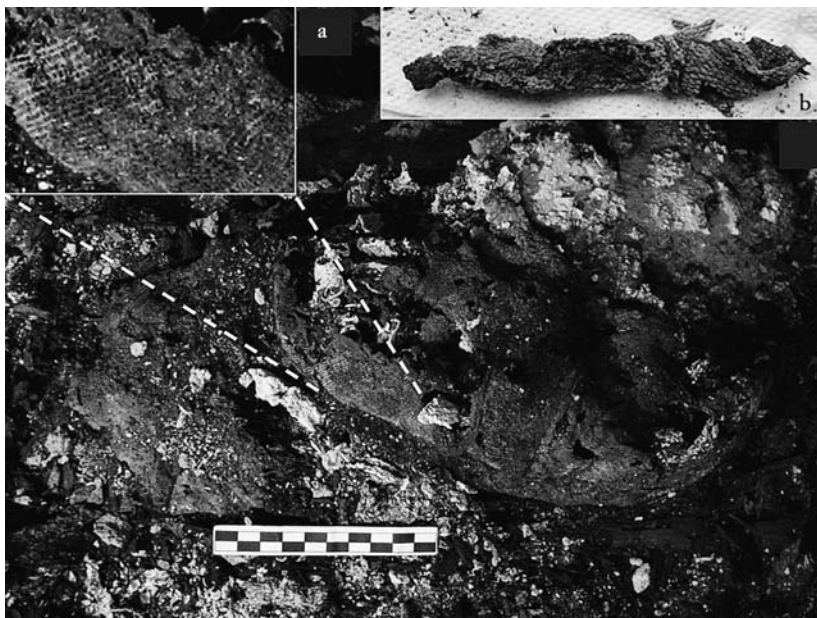


Fig. 5, a-b: a) Immagine delle bende utilizzate nella fasciatura del cranio della sepoltura 8, con ingrandimento della trama; b) resti di tessuto sullo spillo di chiusura della medesima bendatura.

nerazione secondaria. Rituali funerari che mutano in parallelo all'evoluzione della società, sempre più permeata di quei caratteri culturali di matrice ellenistica che, dalla fine del IV secolo a.C., accumeranno in maniera progressiva le diverse sponde del Mediterraneo centro-occidentale. Il processo di ellenizzazione del mondo punico, percepibile innanzitutto a Cartagine e con caratteristiche peculiari in Sicilia, nelle Baleari e altrove, contribuisce a condurre la società sardo-punica lungo le vie della romanizzazione, senza traumatismi o tangibili cesure a livello di documentazione archeologica e cultura materiale.

M. G.

Elementi di cultura materiale

Il materiale rinvenuto all'interno della Tomba Steri 1 è relativamente esiguo se messo in relazione al numero elevato di sepolture messe in luce. Non tutte le deposizioni presentano infatti un corredo cerami-

co, le cui forme sono abbastanza standardizzate e riferibili in massima parte a unguentari di diverse fatture²¹, nonché tre forme intere e altre frammentarie in argilla cruda, condizione che ne ha reso difficile la lettura, anche per l'evidente fragilità del materiale. Spesso questi recipienti si ispirano alle forme dei balsamari o dei piccoli orcioli di produzione locale²², mentre sono del tutto assenti le forme tipiche della tradizione funeraria fenicia e punica²³ e il contemporaneo materiale di importazione e imitazione ampiamente noto in ambito urbano²⁴. Va oltretutto sottolineata la costante assenza, tra il repertorio formale rinvenuto, di forme aperte quali piatti, coppe o lucerne, presenti invece nella adiacente Tomba Steri 2.

La prima sepoltura davanti al portello d'accesso è tra quelle più recenti, come si evince dalla sua posizione e dal relativo corredo; i reperti più tardi sono costituiti infatti da alcuni unguentari con corpo affusolato, lungo collo cilindrico, piede allungato pieno, con appoggio piano ed espanso (FIG. 6: a-c). La forma, tipica del periodo tardo-punico, è attestata massicciamente in Sardegna sia in aree abitative che cimiteriali, in un periodo compreso cronologicamente tra il III e il I secolo a.C., con attardamenti fino alla prima età imperiale²⁵. I nostri esemplari presentano breve orletto a sezio-

21. Sono presenti all'interno della camera 19 esemplari.

22. Presenti in notevole quantità nella necropoli ipogea di Is Pirixeddus e conservati nel Museo Archeologico Comunale "Ferruccio Barreca" di Sant'Antioco, vedi ad esempio: MUSCUSO, *Il Museo "Ferruccio Barreca" di Sant'Antioco*, cit., p. 24, fig. d.

23. Studi sulla ceramica punica della necropoli ipogea di Sant'Antioco si sono susseguiti negli anni, ad esempio: BARTOLONI, *La tomba 2 AR*, cit., pp. 57-74; C. TRONCHETTI, *La tomba 12 AR della necropoli punica di Sant'Antioco*, «QSACO», 19, 2002, pp. 143-71; MELCHIORRI, *La tomba 10 AR di Sulci (Cagliari)*, cit., pp. 97-102; le ultime ricerche relative alla necropoli di Is Pirixeddus sono in: BERNARDINI, *Recenti scoperte nella necropoli punica di Sulcis*, cit., pp. 63-80; ID., *Aspetti dell'artigianato funerario*, cit., pp. 1257-66; per una panoramica sulla ceramica punica proveniente dalla necropoli di Sant'Antioco: MUSCUSO, *Il Museo "Ferruccio Barreca"*, cit.; per una visione d'insieme sulle necropoli sarde e in particolare sui reperti ceramici della necropoli fenicia e punica di Monte Sirai vedi da ultimo: GUIRGUIS, *Necropoli fenicia e punica*, cit.

24. Ad esempio le importazioni di ceramica greca soprattutto afferenti al IV secolo a.C., riferibili in massima parte al servito da mensa, per la maggior parte coppe senza anse, A. UNALI, *Sulky: la ceramica attica a vernice nera*, in *L'Africa romana XVIII*, pp. 1230-5; materiale della stessa cronologia e anteriore è in C. TRONCHETTI, *La ceramica greca dell'US 500*, in CAMPANELLA, *Il cibo nel mondo fenicio e punico*, cit., pp. 243-8.

25. C. TRONCHETTI, *La ceramica della Sardegna romana*, Milano 1996, p. 106; S. MAZZOCCHIN, *La ceramica comune romana*, in *Nora il foro romano*, a cura di J. BONNETTO, G. FALEZZA, R. GHIOTTO, Padova 2009, p. 730.



Fig. 6, a-d: Corredo della sepoltura 1: a-c) unguentari fusiformi; d) orciolo in argilla cruda.

ne triangolare, in alcuni casi decorati con vernice nerastra sull'orlo e la parte sommitale. Questo tipo di oggetti è molto comune nelle necropoli di età ellenistica, ad esempio viene rinvenuto in grandi quantità nella necropoli di Tuvixeddu a Cagliari²⁶, ma soprattutto nelle piccole necropoli rurali numerose in tutto il Mediterraneo punicizzato²⁷.

Unitamente ai balsamari in terracotta era parte del corredo anche un orciolo in argilla cruda, costituito da due parti ricomponibili, che ne permettono una facile lettura nonostante la fragilità (FIG. 6: d). Genericamente questo tipo di forma può essere datata in un periodo che va dal V fino a tutto il III secolo a.C.²⁸, ma il

26. P. BARTOLONI, *La necropoli di Tuvixeddu: tipologia e cronologia della ceramica*, «RStudFen», 28, 2000, p. 90, fig. 3, 23-24.

27. Ricordiamo ad esempio per la Sardegna una tomba rinvenuta nell'agro di San Sperate pertinente allo stesso periodo cronologico, con alcuni balsamari simili a quelli rinvenuti all'interno della Tomba Steri 1; C. TRONCHETTI, *Tomba punico-romana a San Sperate (Cagliari)*, «SS», XXVI, pp. 104-11, nn. I.I.3, I.I.4, I.I.5, I.I.7.

28. Molto numerosi nella necropoli punica sono queste piccole forme chiuse de-

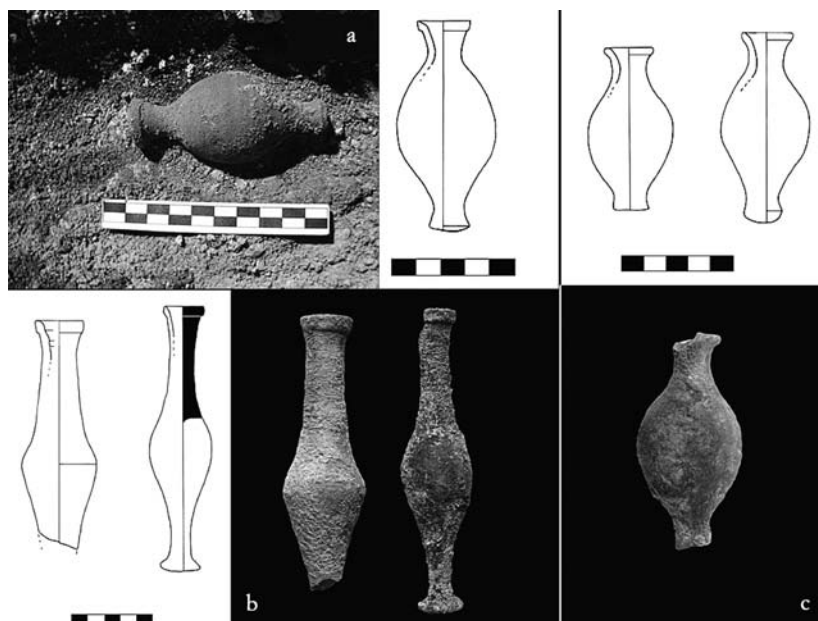


Fig. 7: a) Unguentario globulare dalla sepoltura 5; b) unguentari fusiformi dalla sepoltura 15; c) unguentari globulari dalla sepoltura 16.

materiale che vi era associato, nonché la sua evidente imitazione da prototipi antecedenti, suggeriscono una datazione più tarda per il

nominate dipper o orcioli, sempre realizzati in terra cotta, MUSCUSO, *Il Museo "Ferruccio Barreca"*, cit., forma 12, p. 23, fig. d, I-IV; TRONCHETTI, *La tomba 12 AR*, cit., p. 149, tav. V, 1-2; P. BARTOLONI, *Studi sulla ceramica fenicia e punica di Sardegna* (Collezione di Studi Fenici, 15), Roma 1983, pp. 43-44, fig. 1, I. Tipologie similari, ma in argilla cotta, sono presenti nello scavo di abitato di Via Brenta a Cagliari, L. CAPPAI, *Le forme chiuse*, in *Lo scavo di Via Brenta a Cagliari. I livelli fenicio-punici e romani*, «QSACO», suppl. 9, 1992, pp. 137-8, tav. LVIII, 334-8. Forma simile, con parte sommitale annerita, come nel caso dei balsamari in associazione all'orciolo in questione, sono presenti nella necropoli punica di Palermo, sotto la dicitura di "olpette", vedi ad esempio C. A. DI STEFANO, *La necropoli punica di Palermo. Dieci anni di scavi nell'area della caserma Tuköry*, Pisa-Roma 2009, p. 90, 2; p. 98, 31; p. 136, 2. Il tipo è presente in grosse quantità anche tra la ceramica punica di Tuixeddu, utilizzato probabilmente come contenitore di olii profumati: M. A. SCODINO, *Ceramica di Tuixeddu nel Museo Archeologico Nazionale "Giovanni Antonio Sanna" di Sassari*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», 7, 2009, p. 120, fig. 1, 7-9; nello stesso articolo un'altra forma, di evidente evoluzione da quelle precedenti e molto simile al nostro orciolo in argilla cruda è l'olpe n. 16, p. 121, fig. 2.

nostro esemplare, tra la fine del III e i primi anni del secolo successivo.

Dello stesso arco cronologico è il cinerario della sepoltura n. 3, costituito da una forma denominata comunemente boccale, tipicamente punica di origine nord-africana (FIG. 8). Questa forma infatti, denominata Cintas 61²⁹ o Vegas 64³⁰, si rinviene a Cartagine, sia nelle necropoli più tarde³¹ sia in contesti di abitato, come ad esempio negli scavi del quartiere Magon, presente anche in alcuni siti algerini³² oltreché in Sardegna, nello specifico ad Olbia e a *Tharros*³³. La cronologia del recipiente si può inquadrare tra la fine del III e il I secolo a.C., mentre per quanto concerne la funzione e l'impiego, i dati di recente acquisizione sembrano confermare una presenza non sporadica in contesti urbani e suburbani, smentendo l'idea iniziale che potesse trattarsi di una forma attestata prevalentemente in contesti funerari³⁴. La forma del boccale

29. P. CINTAS, *Céramique punique*, Tunis 1950, pp. 85-86, n. 61, tav. v e LXXIII.

30. M. VEGAS, *Pbóniko-punische Keramik aus Kartago*, in F. RAKOB (Hrsg.), *Kartago III. Die Deutschen Ausgrabungen in Kartago*, Mainz am Rhein 1999, p. 194, abb. 101.

31. Ricordiamo nella necropoli di Ard el-Kerhaïb un recipiente similare alla nostra forma, ma senza la rientranza in prossimità dell'ansa: A. MERLIN, L. DRAPPIER, *La nécropole punique d'Ard el-Kerhaïb à Carthage*, Paris 1909, pl. III, 2.

32. Come ad esempio nelle necropoli di Les Andalouses, Gouraya, Tipasa e Tid-dis; per la bibliografia di riferimento si veda A. MEZZOLANI, *Tra Africa del Nord e Sardegna: ancora sulla forma Cintas 61*, in *L'Africa romana* XVI, pp. 1683-94, in particolare le note 15-18.

33. Per una sintesi della forma in Sardegna e gli ultimi ritrovamenti in Nord-Africa vedi MEZZOLANI, *Tra Africa del Nord e Sardegna*, cit., pp. 1683-94; a questa panoramica si aggiunge un esemplare dal Museo Archeologico G. A. Sanna di Sassari recentemente edito, M. A. SCODINO, *La ceramica punica del Museo Archeologico Nazionale "Giovanni Antonio Sanna" di Sassari*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», VI, 2008, pp. 41-68; la stessa forma è presente anche nel sito di Lattes, A. M. A. AUROUX, *Céramique commune punique*, a cura di MICHEL PY, «Lattara», 6, 1993, p. 377, COM-PUN 551. Una forma del tutto simile al nostro boccale è presente nella necropoli punica di Palermo, denominata "brocca" dagli autori, presenta corpo ovoide e parte rientrante in corrispondenza dell'ansa, come gli esemplari sardi e nord-africani succitati, con la differente presenza di un collo cilindrico con orlo non distinto, probabilmente in relazione a una specificità locale di diversificazione delle forme: DI STEFANO, *La necropoli punica di Palermo*, cit., p. 29, fig. 22, tav. v, 3.

34. La forma infatti è stata ampiamente rinvenuta nelle necropoli puniche di Olbia e *Tharros*; per Olbia è assente nella necropoli di *Funtana Noa*, essendo questa la più antica, databile tra il IV e i primi decenni del secolo successivo; i boccali di *Tharros* provengono nella totalità dei casi da tofet, dove fungevano comunque da urne ci-

nella necropoli sulcitana è nota da tempo, grazie a due urne cinerario di diverse dimensioni custodite nel Museo “Ferruccio Barreca” di Sant’Antioco³⁵.

Il nostro esemplare presenta una particolarità per quanto concerne la decorazione esterna costituita da pittura rossa le cui tracce rimangono infatti in alcuni punti dell’ansa e dell’orlo, quasi a imitare gli apparati iconografici sulcitani di epoca arcaica³⁶, molti dei quali mutuati dal repertorio iconografico di origine cartaginese³⁷.

La presenza di questo boccale è stata letta come attestazione dello spostamento di coloni nord-africani in Sardegna tra III e I secolo a.C., o come un fenomeno di persistenza culturale punica nel periodo successivo alla conquista romana della Sardegna, fatto già ampiamente sottolineato per altre forme della cultura materiale del periodo ellenistico avanzato³⁸.

Il corredo delle sepolture n. 5 e n. 15 è costituito invece per la maggior parte da unguentari globulari (FIG. 7: a-c), la cui forma si diffonde maggiormente in ambiente punico tra il IV e il III secolo a.C., nonostante recentemente si propenda per un abbassamento della datazione almeno fino alla metà del secolo successivo, situazione che ben si sposa con la cronologia di realizzazione della Tomba Steri 1, collocabile verosimilmente ancora tra la fine del IV secolo a.C. e la prima metà del III secolo a.C. La presenza di questi piccoli contenitori di oli profumati, insieme agli unguentari allungati come corredo all’interno della stessa sepoltura, sottolineano la loro diffusione anche per il II secolo a.C.³⁹ (FIG. 7: a-c).

Nonostante l’estrema povertà dei corredi, la tomba offre molti

nerario, M. MADAU, *Le ceramiche delle necropoli: i “boccali”*, «Sardò», 6, 1991, pp. 51-8; M. MADAU, *Ceramica nord africana in Sardegna: la forma Cintas 61*, in *L’Africa romana IX*, pp. 685-90.

35. Notizia di questa presenza si ha in MEZZOLANI, *Tra Africa del Nord e Sardegna*, cit., p. 1686, in particolare nota 21; SCODINO, *La ceramica punica*, cit., p. 55, nota 121.

36. Come ad esempio in alcuni crateri del tofet di Sulky, P. BARTOLONI, *Urne cinerarie arcaiche a Sulcis*, «RStudFen», 18, 1988, fig. 1, d-e; M. GUIRGUIS, *Tre urne inedite dal tofet di Sulky*, in *L’Africa romana XVIII*, pp. 1203-26.

37. Sono noti anche per il periodo punico forme ceramiche con la decorazione a fasce o a tremuli sull’ansa, definiti comunque di carattere arcaizzante; ad esempio SCODINO, *La ceramica punica*, cit., pp. 59-61, 71, 73; nella stessa Sulci, vedi da ultimo MUSCUSO, *Il Museo “Ferruccio Barreca”*, cit., fig. c, XI; fig. e, IV; fig. f, VI.

38. Ad esempio vedi da ultimo UNALI, *Sulky: la ceramica attica* cit., fig. 7.

39. CINTAS, *Céramique punique*, cit., p. 27, n. 33, tav. II.

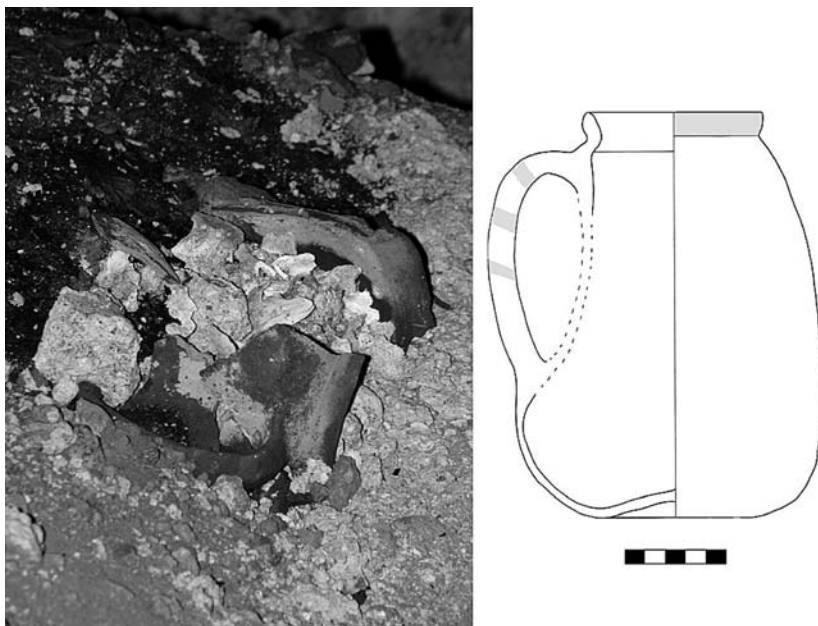


Fig. 8: Boccale dalla sepoltura 3.

spunti di studio, grazie ai materiali conservati al suo interno, che possono essere considerati degli *unica* nella necropoli sulcitana. Infatti il particolare ambiente caldo umido creatosi naturalmente all'interno della camera sepolcrale ha permesso la conservazione di materiale deperibile difficilmente rilevabile in altri contesti⁴⁰.

È il caso della sepoltura 16 dove, insieme con il corredo ceramico misto di unguentari in terra cruda e cotta (FIG. 9: a-d), è presente una porzione di cuoio, da noi interpretata come parte di una calzatura, nello specifico una suola, realizzata con questo materiale (FIG. 9: e). Molti esempi si hanno, soprattutto per l'epoca romana, dell'utilizzo di questo tipo di calzature che evidentemente non sono mutate in maniera sostanziale con il passare dei secoli⁴¹.

40. Sono note per la necropoli ipogea di *Sulky* molti casi di permanenza di elementi lignei all'interno della camera sepolcrale, come ad esempio all'interno della tomba n. 7, BERNARDINI, *Recenti scoperte nella necropoli punica di Sulcis*, cit., pp. 64-80, fig. 7; figg. 14-16; come anche il caso dell'immagine in rilievo sul sarcofago nella camera funeraria n. 11 nella stessa necropoli, recentemente rinvenuta, BERNARDINI, *Aspetti dell'artigianato funerario*, cit., tavv. II-III.

41. Per un'interessante raccolta di questo tipo di materiale, per la maggior parte

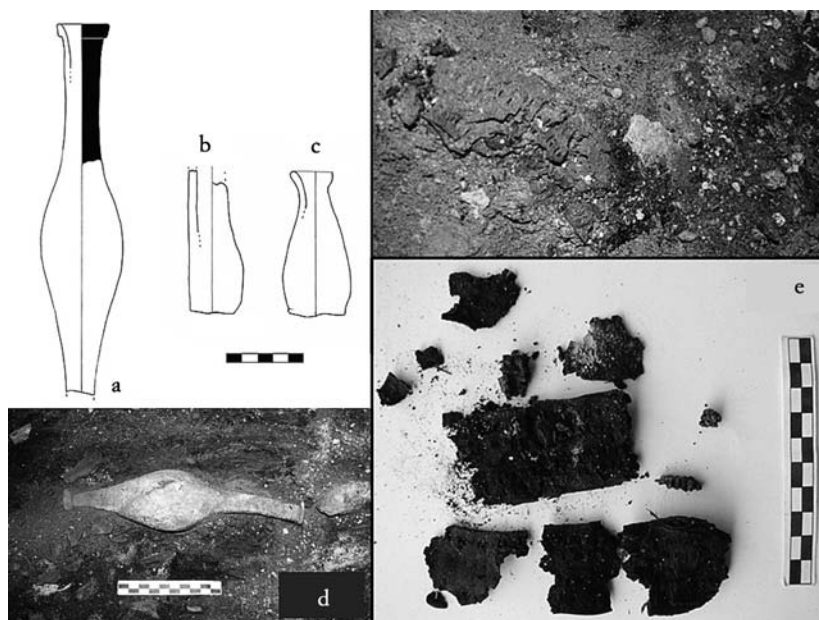


Fig. 9, a-e: Corredo della tomba 16: a-d) unguentario fusiforme e orcioli in terra cruda; e) resti di cuoio probabilmente pertinenti a parte di una calzatura.

Questa interpretazione è rafforzata dalla presenza, nella stessa camera ipogea, nella sepoltura n. 6, di piccoli zoccoli in legno che originariamente dovevano avere delle stringhe in pelle o cuoio, fermate da chiodi dei quali rimane esclusivamente l'ossidazione verde del bronzo (FIG. 10: a).

Testimonianze dell'utilizzo e della fabbricazione di calzature in legno o cuoio nei secoli si hanno ad esempio nella tomba egiziana di Rekhmirè⁴², nei mosaici tardo antichi africani, come nel Museo Etnografico della stessa Sant'Antioco, quindi tipi simili in un arco cronologico molto ampio⁴³ (FIG. 10: b-d).

datato all'epoca romano repubblicana e imperiale, vedi da ultimo M. LEGUILLOUX, *De soleis: utilisation et caractérisation d'un modèle de chaussure trouvé Piazza Municipio à Naples*, in J.-P. BRUN (a cura di), *Artisanats antiques d'Italie et de Gaule. Mélanges offerts à Maria Francesca Buonaiuto*, Naples 2009, pp. 181-97.

42. LEGUILLOUX, *De soleis*, cit., p. 194, fig. 13.

43. Della stessa cronologia della Tomba Steri 1 è ad esempio un *ex-voto* in terracotta, rinvenuto a Sant'Andrea Frius, raffigurante un piede sinistro con l'indicazio-

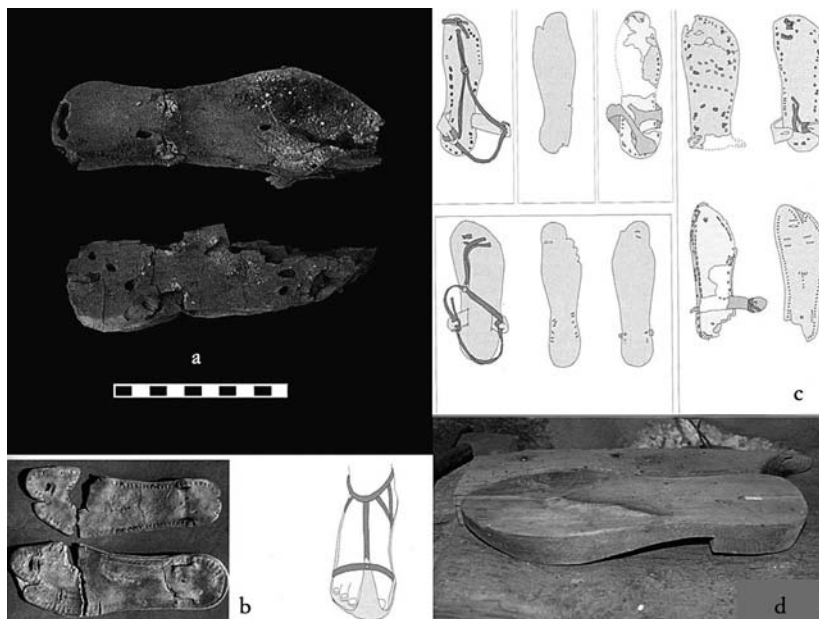


Fig. 10, a-d: a) Resti di zoccoli di legno dalla sepoltura 6; b) confronto con sandali di cuoio (da Leguilloux, *De soleis*, cit., figg. 16-17); c) soles in cuoio di epoca romana, (ivi, fig. 5); d) suola in legno dal Museo Etnografico di Sant'Antioco.

Una delle particolarità rilevanti per quanto riguarda la cultura materiale è l'utilizzo di forme vascolari in terra cruda per i corredi di alcune sepolture; nello specifico i primi occupanti della tomba erano dotati di un corredo formato esclusivamente da forme tornite ma non cotte, tra le quali si possono riconoscere gli stessi orcioli della sepoltura n. 1 e probabilmente anche delle anforette tubolari con piccole anse impostate direttamente sull'orlo, delle quali troviamo confronto diretto con alcuni esemplari rinvenuti all'interno delle tombe di Monte Sirai⁴⁴. Nella necropoli sulcitana si hanno esempi di questa pratica, per alcune tombe ipogee scavate in pas-

ne delle dita e del sandalo segnati a stecca, S. MOSCATI, *Iocalia Punica*, «MAL» 29/1, 1987, p. 36, tav. XVI.

44. Ad esempio un prototipo della forma può essere visto nell'anforetta della tomba a fossa 262-263 di Monte Sirai, GUIRGUIS, *Necropoli fenicia e punica di Monte Sirai*, cit., pp. 138-9, figg. 247-248.

sato, secondo la segnalazione di Carlo Tronchetti, di alcune forme di brocche in terra cruda, attualmente conservate nei magazzini del Museo di Sant'Antioco. Mentre per queste tombe di epoca precedente l'impiego di forme crude nei corredi può essere considerato come atto sporadico, notiamo invece come per il periodo ellenistico-repubblicano diventi una pratica consolidata nel rituale funebre, come si evince dai rinvenimenti della Tomba Steri 1 e dalla successiva, seppur di poco, Tomba Steri 2.

In conclusione vediamo come l'indagine della Tomba Steri ci offra uno spaccato delle abitudini funerarie per un periodo di passaggio tra l'epoca punica e quella pienamente repubblicana, poco conosciuta per la Sulci di questo periodo e attestata in maniera sporadica esclusivamente in contesti di abitato⁴⁵.

45. A. UNALI, *Sulky punica, nuovi dati dall'abitato*, in *Actes di VII^e Congrès International des Études phéniciennes et puniques*, (Hammamet, 10-14 novembre 2009), éd. par M. H. FANTAR, H. FERJAOUI, Tunis (cds.); A. UNALI, *I livelli tardo-punici del vano II 6 nel Croniscario di Sant'Antioco (CI)*, «The Journal of Fasti on line», www.fastionline.org/docs/folder.it.2011.231.pdf.

Sara Muscuso, Elisa Pompianu
Ipogei sulcitani tra età punica e romana:
la Tomba Steri 2

Si rende noto lo scavo di una tomba ipogea situata in un settore periferico della più nota necropoli punica di *Sulci*, attuale Sant'Antioco, in Sardegna. Le ricerche nella Tomba Steri 2, insieme alla Tomba Steri 1, sono molto importanti per l'evoluzione locale del rituale funerario punico nelle fasi più tarde, ma anche per la conoscenza di una parte della società sulcitana in un momento storico importantissimo, a cavallo tra il dominio cartaginese e quello romano.

Parole chiave: Sulci, necropoli, tomba, Cartaginesi, rituale funerario.

Nell'inverno del 2008 è stato oggetto di indagini archeologiche l'ipogeo punico nominato Tomba Steri 2¹, situato all'interno di una proprietà privata di via Necropoli a Sant'Antioco (Sardegna), nel settore occidentale dello spazio cimiteriale in uso nel periodo punico, con tombe scavate nel banco roccioso tufaceo naturale. Le due Tombe Steri si trovano all'esterno del circuito murario difensivo della città punica, nel declivio occidentale del colle sulla cui sommità sorgeva parte dell'abitato antico². L'impianto funerario si staglia

* Sara Muscuso, Museo Archeologico "Ferruccio Barreca", Sant'Antioco; Elisa Pompianu, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari.

1. Le ricerche sono state possibili grazie all'interessamento di Piero Bartoloni e alla disponibilità della famiglia Steri-Busonera, e alla collaborazione della Soprintendenza Archeologica per le Province di Cagliari e Oristano, rappresentata da Paolo Bernardini. L'immobile che sorge sulla proprietà privata è stato costruito senza intaccare il livello originario del terreno sul quale sono scavate le tombe, rendendo quindi possibili le indagini. I disegni dei reperti sono ad opera di S. Muscuso, sezioni e planimetrie di E. Pompianu, fotografie delle autrici e di P. Bartoloni, eccetto la FIG. 1 – rielaborata da P. BARTOLONI, *Il museo archeologico comunale "F. Barreca" di Sant'Antioco*, (Guide e itinerari, 40), Sassari 2007, fig. 47 – e la FIG. 2 – rielaborata da P. BARTOLONI, *Sulcis*, (Itinerari 3), Roma 1989, p. 40.

2. Il settore più antico della necropoli punica era con tutta probabilità quello

attorno al colle, dove evidentemente furono sfruttati gli affioramenti rocciosi vulcanici nonché gli spazi non occupati dalle strutture abitative. La necropoli punica sulcitana è costituita da una grande area storicamente riconosciuta e indagata sin dai secoli passati, quella di Is Pirixeddus (FIG. 1: 3; FIG. 2)³; un ulteriore spazio funerario punico di camere scavate nella roccia è quello che venne riadattato in epoca cristiana per ospitare le catacombe, sotto la basilica di Sant'Antioco Martire (FIG. 1: 4)⁴, mentre un altro più piccolo complesso di tombe è quello denominato "villaggio ipogeo" (FIG. 1: 2), testimone della profanazione e del rimaneggiamento delle antiche camere sino all'epoca moderna in contesti di abitazioni private⁵, in epoca contemporanea restituite al patrimonio collettivo e attualmente visitabili. Altre tombe sparse, indagate in occasioni d'emergenza, di cui l'ultima in via Belvedere⁶, hanno consentito l'apporto di nuove conoscenze anche sull'estensione della necropoli.

Riguardo al periodo di utilizzo dello spazio cimiteriale, sulla base anche delle ultime ricerche effettuate da Paolo Bernardini, possiamo dire che le prime tombe scavate in seguito all'istituzione

alle pendici sud orientali del colle, con una certa continuità rispetto a quella fenicia: cfr. M. GUIRGUIS, *Necropoli fenicia e punica di Monte Sirai: indagini archeologiche 2005-2007*, Ortacesus 2010, p. 59.

3. Per una visione d'insieme degli spazi funerari punici sulcitani: C. TRONCHETTI, *S. Antioco*, (Guide e Itinerari, 12), Sassari 1989, pp. 30-9; BARTOLONI, *Sulcis*, cit., pp. 40-9; ID., *Fenici e Cartaginesi nel Sulcis*, Cagliari 2003, pp. 49-56; ID., *Il museo archeologico*, cit., pp. 40-8, da ultimo V. MELCHIORRI, *Società artigianale e meccanismi produttivi a Sulci*, in *L'Africa romana XVIII*, pp. 1241-55. Sui quadri materiali e i rituali funerari si vedano tra gli altri: P. BARTOLONI, *Studi sulla ceramica fenicia e punica di Sardegna*, (Collezione di Studi Fenici, 15), Roma 1983, pp. 45-54; S. MUSCUSO, *Il Museo "Ferruccio Barreca" di Sant'Antioco. Le tipologie vascolari della necropoli punica*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», 6, 2008, pp. 9-39, P. BERNARDINI, *I roghi del passaggio, le camere del silenzio: aspetti del rituale funerario nella Sardegna fenicia e punica*, (Quaderni del Museo, 1), 2003, pp. 273-4, o su altri materiali di pregio: S. MOSCATI, *Le officine di Sulcis* (Studia Punica, 3), Roma 1988, pp. 117-20, E. ACQUARO, *Gli amuleti punici della necropoli di Sant'Antioco*, «QSACO», 4, 1987, pp. 179-80, P. BERNARDINI, *I gioielli di Sulci*: «QSACO», 8, 1991, pp. 191-200.

4. Da ultimo L. PANI ERMINI, *Sulci dalla tarda antichità al medioevo: note preliminari di una ricerca*, in *Carbonia e il Sulcis. Archeologia e territorio*, Oristano 1995, pp. 365-78.

5. G. SPANO, *Descrizione dell'antica Sulcis. Monumenti e necropoli*, «BAS», IV, 1857, pp. 54-5. A. MARONGIU, *Le grotte di Sant'Antioco. Indagini sulle abitazioni ricavate all'interno degli ipogei punico-romani*, Sant'Antioco 1999.

6. Si veda P. BERNARDINI, *Aspetti dell'artigianato funerario punico di Sulky. Nuove evidenze*, in *L'Africa romana XVIII*, pp. 1257-66, con bibliografia.

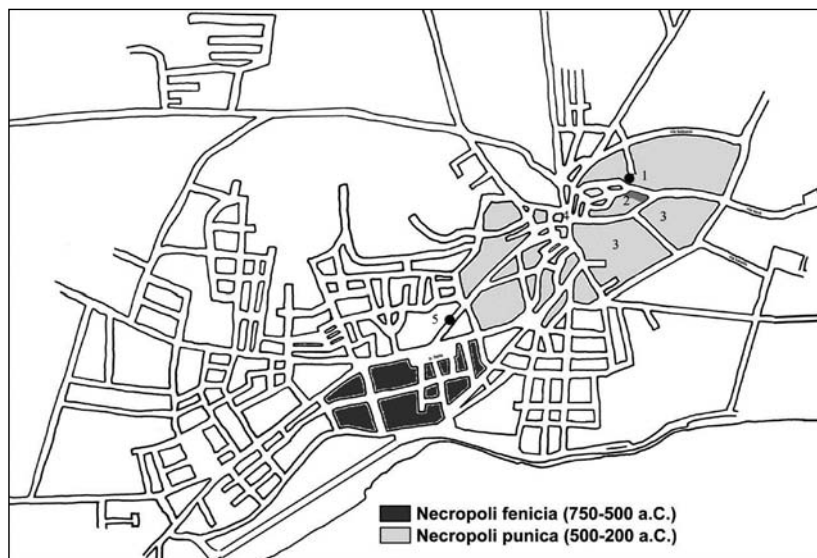


Fig. 1: Abitato di Sant'Antioco, in evidenza le aree funerarie puniche citate nel testo.

della potenza cartaginese si datano a partire dalla fine del VI secolo a.C., come ben documentato nella Tomba Belvedere (FIG. 1: 5)⁷. Il complesso più ampio delle tombe finora note sembra comunque attestare una sequenza cronologica più definita tra il V e IV secolo a.C., periodo in cui si coglie maggiormente anche lo sviluppo demografico della città di *Sulky*. Il periodo più tardo dell'occupazione punica, quindi il III secolo a.C., ha restituito invece testimonianze più limitate, in parte indagate in tempi addietro, rendendo difficile la ricostruzione dei contesti. È il caso ad esempio di una delle tombe indagate da Salvatore Puglisi⁸ e ripresa da Piero Bartoloni⁹ che, pur scavata più anticamente rispetto alla nostra, risulta utiliz-

7. P. BERNARDINI, *Recenti ricerche nella necropoli punica di Sulky*, in *Ricerca e confronti 2006: giornate di studio di archeologia e storia dell'arte*, (Quaderni di Aristeo, 2), a cura di S. ANGIOLILLO, M. GIUMAN, A. PASOLINI, Cagliari 2007, p. 151; ID., *Recenti ricerche nella necropoli punica di Sulky*, «RStudFen», 33, 2005, pp. 63-80.

8. S. PUGLISI, *Scavo di tombe ipogee puniche (S. Antioco)*, «NSC», 1942, pp. 106-15.

9. P. BARTOLONI, *In margine ad una tomba punica di Sulcis*, «QSACO», 10, 1993, pp. 93-6.

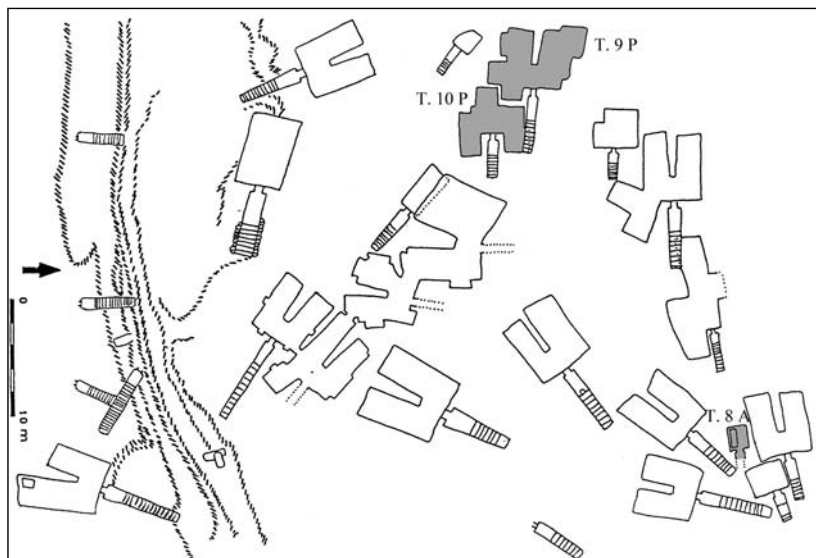


Fig. 2: Pianta della necropoli punica di Is Pirixeddus.

zata fino al III secolo a.C. Altre notizie si hanno di un ipogeo scoperto presso la parrocchiale di Sant'Antioco nel 1947, considerato risalente al IV-III secolo a.C.¹⁰, mentre un'altra tomba tardo-punica è quella scoperta fortuitamente presso il vecchio municipio¹¹. Alcuni corredi funerari di tombe tardo puniche possiamo ammirarli presso le vetrine del locale Museo Archeologico "Ferruccio Barreca"¹² o sono conservati nei depositi della sede antiochense della Soprintendenza Archeologica per le province di Cagliari e Oristano, di cui non sempre si possono ricostruire i contesti di rinvenimento. Nel complesso si contano facilmente le edizioni integrali di contesti funerari sulcitani¹³, che insieme ad altre risaltano soprat-

10. G. LILLIU, *Notiziario archeologico* (1947), «SS», VIII, 1948, pp. 412-31.

11. C. TRONCHETTI, *Sant'Antioco (Cagliari), Scavi nelle necropoli puniche*, «NBAS», 2, 1985, p. 285.

12. BARTOLONI, *Il museo*, cit., pp. 91-2.

13. BARTOLONI, *La tomba 2 AR della necropoli di Sulcis*, «RStudFen», 15, 1987, pp. 57-73; C. TRONCHETTI, *La tomba 12 (A.R.) della necropoli punica di Sant'Antioco*, «QSACO», 19, 2002, pp. 143-71; V. MELCHIORRI, *La tomba 10 AR di Sulci (Cagliari): 1. La tipologia tombale e il corredo ceramico*, «Daidalos», 8, 2008, pp. 61-102; BERNARDINI, *Recenti ricerche*, 2005, cit.

tutto alcune delle rappresentazioni funerarie più caratteristiche della civiltà punica sulcitana¹⁴.

Sulla base di questi presupposti lo scavo e l'edizione delle due tombe della proprietà Steri¹⁵ costituisce quindi un importante apporto rispetto al periodo che rappresentano, giacché scavate dopo almeno un secolo di strutturazione sociale precipuamente punica, fase peraltro scarsamente documentata anche nel contesto abitativo¹⁶; cercheremo quindi di valutare quanto i defunti delle tombe Steri possano essere rappresentativi della popolazione sulcitana tardo punica.

La struttura della tomba e la sistemazione dei feretri

Alla camera funeraria presa in esame, situata accanto all'ipogeo 1 già scavato (FIGG. 3-4) si accedeva mediante un corridoio gradinato costituito da 14 scalini sbazzati nella roccia, di larghezza e altezza che si aggira attorno ai 20 cm (FIG. 5), che conducevano a un pianerottolo quadrangolare¹⁷. Nelle pareti laterali del dromos, a circa 50 cm rispetto al piano del terreno, sono ricavate due piccoli incavi (di circa 15 × 15 cm), che riteniamo potessero essere destinati ad accogliere le luci fondamentali durante lo scavo dell'ipogeo¹⁸. Il

14. Ricordiamo tra le altre la tomba 9, di cui si può apprezzare il corredo integrale nell'esposizione del Museo "Ferruccio Barreca" insieme con la Tomba Belvedere: cfr. BARTOLONI, *Il museo*, cit., pp. 81-2, 86-7, o la tomba con altorilievo egittizzante scoperta nel 1968: S. MOSCATI, *L'arte della Sardegna punica*, Milano 1986, pp. 71-6; TRONCHETTI, *S. Antioco*, cit., p. 10, fig. 3.

15. Per la Tomba Steri 1 si veda il contributo di M. GUIRGUIS, A. UNALI, *Ipogei sulcitani tra età punica e romana: la tomba Steri 1*, in questi stessi Atti, alle pp. 2011-30.

16. Oltre alle recenti scoperte di alcune fasi puniche nell'area del "Cronicario", cfr. P. BARTOLONI, *Olla punica dall'abitato di Sulky*, «Sardinia, Corsica et Baleares Antiquae», 6, 2008, pp. 79-82, E. POMPIANU, *Nuove strutture abitative dall'insediamento di Sulci (Sant'Antioco)*, in *L'epigrafia romana in Sardegna, Atti del Convegno (Sant'Antioco 2007)*, (Incontri Insulari, 1), a cura di P. RUGGERI, F. CENERINI, Roma 2008, pp. 265-78; A. UNALI, *L'espressione del potere nella Sulci di età repubblicana: la cultura materiale*, in questi stessi Atti, alle pp. 2879-88; già dalle ricerche degli anni Ottanta si rilevava l'esiguità dei contesti risalenti a questo periodo: C. TRONCHETTI, *S. Antioco: area del cronicario, La fase romana*, «RStudFen», XVI, 1988, p. 111.

17. Questo spazio raggiunge una lunghezza totale di 4,50 m comprendendo il pianerottolo, mentre scendendo si allarga progressivamente con forma "a bottiglia" per accogliere più agevolmente la discesa dei cataletti con i defunti.

18. Da escludere è la loro interpretazione come fori di cantiere, peraltro inutili;

dromos raggiunge una profondità di circa 3,20 m rispetto al piano roccioso originario, mentre il pavimento della camera funeraria si abbassa ulteriormente di circa 40 cm; il portello mostra una forma quadrangolare con parte superiore arrotondata e un'apertura alta 1,30 m e larga fino a 70 cm (FIG. 6).

La parete verticale sulla quale è ricavato l'ingresso presenta una risega superiore orizzontale, caratteristica comune in molti ipogei¹⁹. L'ingresso era sigillato con lastre quadrangolari di arenaria, che poggiavano su uno zoccolo di mattoni crudi: già dalla sistemazione delle lastre si evinceva che la tomba fosse stata aperta più volte in antico. All'apertura della camera si è potuto immediatamente percepire il precario stato di conservazione sia dei corpi dei defunti, sia dei feretri lignei che li contenevano, aggravato anche da infiltrazioni di acqua dal soffitto e da vari crolli.

La pianta interna si caratterizza per la sua complessità: in uno spazio a forma di elle rovesciata (FIGG. 3 e 7) sono state ricavate tre grandi nicchie laterali, che ospitavano i defunti divisi per gruppi, mentre 3 sarcofagi sono stati creati scavando sul pavimento dello spazio centrale della camera; nella totalità il sepolcro accoglieva i corpi di dodici defunti (FIG. 8)²⁰.

Le sepolture più antiche sono costituite da tre gruppi di inumazioni, dislocati nei vari spazi ricavati all'interno della camera (FIG. 8), di cui due in altrettante nicchie e un terzo nei sarcofagi ricavati nello spazio centrale. Le sepolture nn. 5 e 6, occupavano la nicchia sud (A), che ospitava quindi due corpi inumati sistemati all'interno di bare lignee sigillate presso gli angoli da strisce di argilla e con il capo rivolto verso ovest. Un altro gruppo di sepolture era situato nella nicchia ricavata sul lato ovest (B), dove erano collocate tre inumazioni (nn. 8, 11, 12), con capo rivolto a sud, che si differenziano dalle precedenti essenzialmente per l'assenza dell'argilla cruda che sigillava le bare. Particolare tra queste è la n. 8, per la sua collocazione forzata all'interno della nicchia che già ospitava

è improbabile anche che fossero funzionali per agevolare la calata delle bare durante il seppellimento dei defunti, poiché la discesa doveva essere effettuata nello spazio areo soprastante il pianerottolo.

19. Ad esempio nella tomba n. 7, arricchita da un ulteriore motivo intorno al portello: BERNARDINI, *Recenti ricerche*, 2007, cit., p. 66, fig. 3.

20. La camera in un'area di circa 20 mq raggiunge i 6 m in lunghezza e larghezza, le nicchie hanno una larghezza che si aggira intorno ai 2,20 m per una profondità di circa 1,70 m, mentre la nicchia a nord, che non accoglieva nessuna sepoltura aveva una profondità di circa 50 cm; l'altezza dal piano di calpestio è di circa 1,70 m.

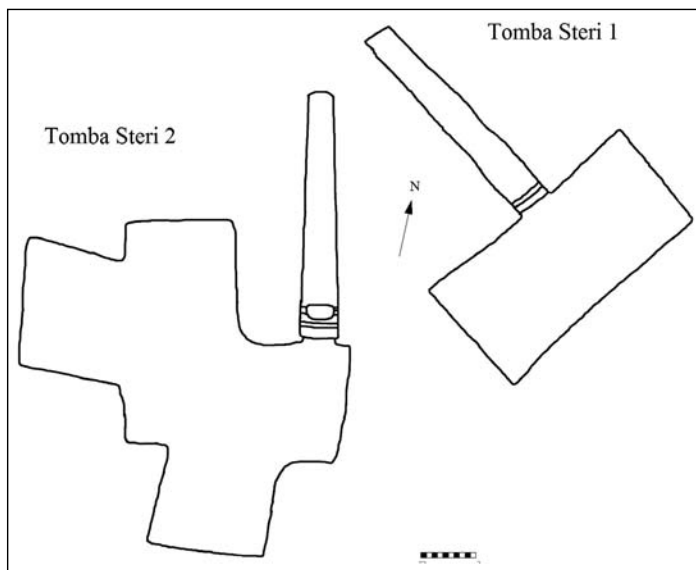


Fig. 3: Pianta generale delle tombe Steri.



Fig. 4: Proprietà Steri: rispettivamente gli ipogei nn. 1 e 2.



Fig. 5: Tomba Steri 2, vista del dromos.

due defunti, che ci offre alcuni spunti di riflessione. Infatti la presenza di spazi vuoti che potevano accogliere ulteriori sepolture suggerisce che la collocazione della sepoltura n. 8 nella nicchia insieme con le altre rispondesse a una volontà ben precisa di sottolineare e rispettare alcuni legami importanti in vita.

Nello spazio centrale della camera funeraria si trovavano tre sepolture (nn. 7, 9, 10) collocate in sarcofagi scavati sul piano pavimentale (FIG. 9); questi presentano forma quadrangolare ben squadrata, hanno una lunghezza di circa 2 m per una larghezza variabile tra i 45 cm e i 65 cm, con profondità compresa tra i 55 cm e i 70 cm. I sarcofagi delle sepolture n. 7 e n. 9 contenevano i corpi inumati sistemati in bare lignee e presentano anche la risega superiore funzionale per sigillare maggiormente i lastroni di copertura. Diversamente il sarcofago della sepoltura n. 10 non aveva nessuna risega ed era occupato dai resti di un corpo incenerato in un con-

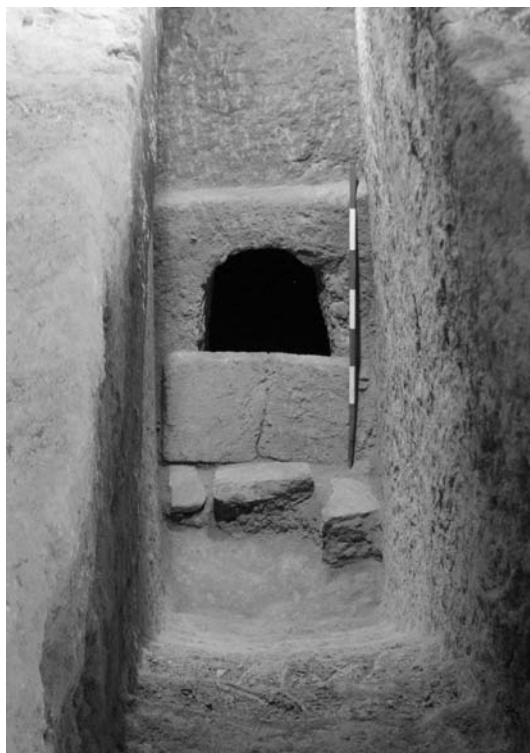


Fig. 6: Vista del portello d'ingresso.

tenitore ligneo: evidentemente era stato scavato in origine per ospitare un'inumazione e non ancora utilizzato. La mancanza in quest'ultimo caso della risega per la sistemazione dei blocchi lascia supporre che queste venissero lavorate al momento del seppellimento, mentre la realizzazione dei sarcofagi doveva essersi svolta in momenti prossimi allo scavo dell'intero ipogeo.

Un ultimo gruppo di sepolture (FIG. 8), collocate nello spazio più vicino al portello d'ingresso, testimonia l'ultima fase di utilizzo dell'ipogeo: si tratta di quattro incinerazioni (nn. 1-4) che, come vedremo, mostrano aspetti differenti tra loro sia per la composizione dei corredi sia per i contenitori che le ospitavano. In particolare i resti degli incinerati n. 3 e n. 4 erano sistemati nell'angolo sinistro di questo spazio d'ingresso e contenuti in due particolarissime cassetine di legno, sigillate sia sul fondo sia sul coperchio da uno strato di calce.



Fig. 7: Interno dell'ipogeo, a destra l'ingresso alla camera.

Di grande interesse è l'impianto planimetrico della camera funeraria; non si conoscono altrove nel mondo funerario punico analoghe soluzioni architettoniche, né si trovano confronti stringenti tra gli spazi funerari della necropoli ipogea sulcitana finora noti. Come si evince lo sviluppo dello spazio funerario è verso ovest, condizionato probabilmente dalla presenza di altri ipogei più antichi oltre alla Tomba Steri 1, ma anche dall'andamento naturale del banco roccioso (FIG. 3). Dobbiamo ritenere che in generale nella scelta dell'ubicazione degli ipogei e del loro orientamento si privilegiassero criteri funzionali piuttosto che simbolici, dove era certamente più importante assicurare la stabilità e l'integrità dell'ipogeo²¹. Le camere funerarie sulcitane privilegiano infatti la più sicura forma standardizzata quadrangolare con o senza pilastro centrale, con sepolture più spesso plurime²², sistemate vicine o addossate tra loro.

Oltre alla singolare forma della camera a elle, un elemento mol-

21. Questo lo si può notare anche osservando la dislocazione delle tombe nel settore di Is Pirixeddus: infatti i gruppi di ipogei sono tendenzialmente orientati in base all'andamento del pendio collinare: il dromos è spesso scavato a una quota inferiore, in modo da limitare quanto possibile il lavoro degli scavatori, mentre la camera risultava sotto le quote più alte del piano roccioso naturale, cosicché si avesse uno spessore di roccia considerevole in cui ricavarla.

22. È attestata anche la presenza di un solo defunto come nel caso della tomba 7: BERNARDINI, *Recenti scoperte*, 2005, cit., piuttosto che ipogei mai utilizzati.

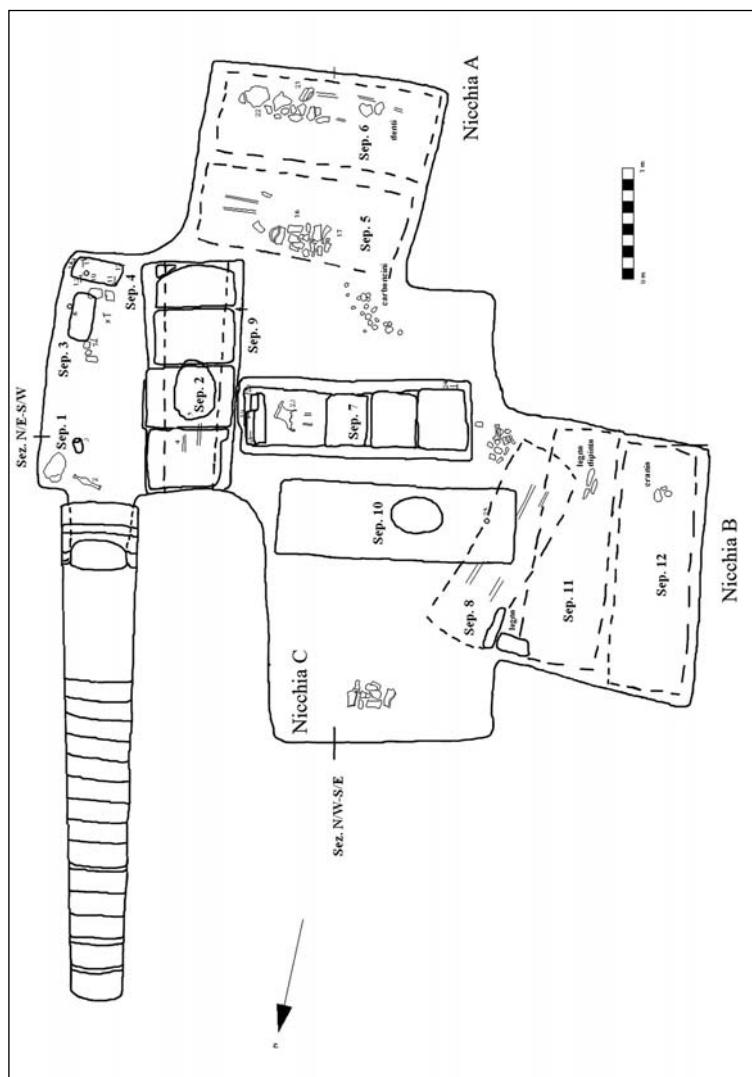


Fig. 8: Planimetria dell'ipogeo Steri 2 con le sepolture individuate.

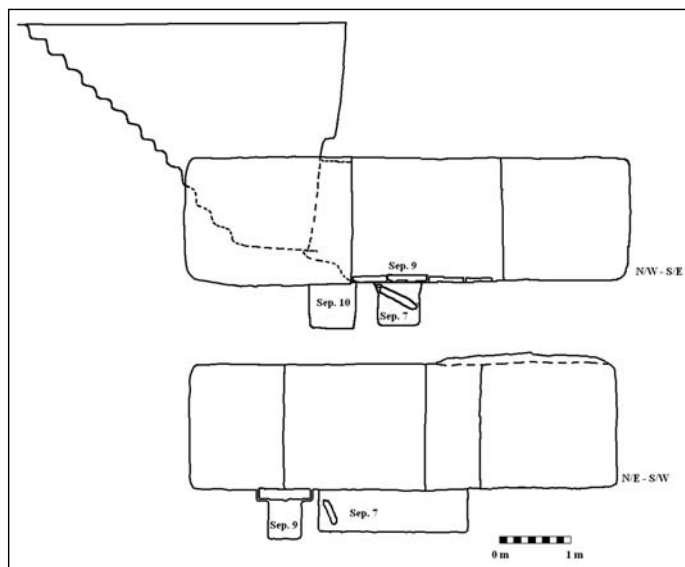


Fig. 9: Sezioni dell'ipogeo Steri 2.

to interessante è lo sviluppo delle nicchie all'interno della camera, destinate sin dall'origine a spazio funerario vero e proprio; queste avevano evidentemente una funzione ben diversa dall'uso che si faceva delle nicchie più piccole o delle false finestre ricavate sulle pareti degli ipogei più antichi, la cui presenza si collega con il passaggio simbolico all'aldilà e che più spesso ospitavano elementi del corredo dei defunti o altre offerte votive²³. Le nicchie laterali potrebbero essere rappresentative di un nuovo aspetto ideologico dove acquisisce maggiore visibilità il raggruppamento delle sepolture secondo criteri parentelari, concetto che nelle strutture ipogee puniche precedenti non sembra sistematicamente ricercato o palesato a livello architettonico. Possiamo osservare la presenza di nicchie di maggiori dimensioni e simili alle nostre nelle tombe 9P e 10P della necropoli di Is Pirixeddus (FIG. 2)²⁴; altri spazi interni

23. BERNARDINI, *Recenti ricerche*, 2005, cit., p. 78; BARTOLONI, *La tomba 2AR*, cit., p. 58; TRONCHETTI, *S. Antioco*, cit., p. 34.

24. Di queste però non abbiamo ulteriori informazioni derivanti dal loro scavo. Altre nicchie sono quelle della tomba 3 scavata da Puglisi chiamate "camerette": PUGLISI, *Scavo di tombe*, cit., p. 110.

complessi che consentivano il raggruppamento delle sepolture in vari nuclei si osservano anche nella tomba 11AR²⁵. In generale nelle necropoli ipogee puniche del Mediterraneo non si trovano soluzioni spaziali simili, anche se la divisione per nuclei familiari o la deposizione in gruppi più piccoli nel complesso più ampio dello spazio funerario sono documentati nelle camere multiple sia nelle tombe a pozzetto sia in quelle a camera con dromos²⁶. Altra osservazione riguarda l'orientamento delle sepolture all'interno dell'ipogeo, che non sembra l'esito di specifiche simbologie, ma dettata dalla funzionalità degli spazi prestabiliti.

Nel complesso si evince anche una certa esperienza degli scavatori della camera ipogea, probabilmente appartenenti a una congregazione di artigiani specializzati²⁷, conoscitori delle norme di stabilità, funzionalità e simmetria. Quest'ultimo aspetto si evidenzia se tracciamo una linea obliqua che unisce l'angolo sud-occidentale con quello nord-orientale a destra del portello: si ricava un impianto perfettamente speculare certamente non casuale.

I sarcofagi all'interno della camera potevano servire per distinguere personaggi particolarmente rilevanti all'interno del nucleo familiare; il loro scavo nel pavimento poteva essere utile per agevolare la circolazione delle persone al momento del seppellimento, lasciando lo spazio centrale poco ingombro, e allo stesso tempo era una soluzione alternativa al tipo di cassa litica rialzata sul pavimento che, sia aggiunto sia ricavato dal banco roccioso, comportava una maggiore perizia tecnica. A *Sulky* e negli ipogei punici in generale questi ultimi, rialzati rispetto al piano di calpestio della camera²⁸, sono piuttosto documentati, mentre minoritari sono quelli ricavati nel pavimento, che si trovano ad esempio nella tom-

25. Per la quale sulla base della scansione planimetrica degli ipogei del settore Agus si ipotizza una datazione a partire dalla fine del v secolo a.C.: MELCHIORRI, *La tomba 10 AR*, cit., p. 65.

26. Ad esempio a TuIVEDDU: A. TARAMELLI, *La necropoli punica di Predio Ibbà a S. Avendrace, Cagliari (scavi del 1908)*, (Monumenti Antichi, XXI) Roma 1912, p. 38, fig. 12, e nel Capo Bon: M. FANTAR, *Recherches sur l'architecture funéraire punique du Cap Bon*, (Collezione di Studi Fenici, 42), Roma 2002.

27. P. BARTOLONI, *La necropoli di Monte Sirai - 1*, (Collezione di Studi Fenici, 41), Pisa-Roma p. 73.

28. Ad esempio nella tomba 9 PGM di *Sulky*, ma anche a Monte Sirai: BARTOLONI, *La necropoli*, cit., pp. 73-5, tavv. 22-24; Per la necropoli di Puig des Molins cfr. la sintesi di B. COSTA, J. H. FERNANDEZ, *El Puig des Molins (Eivissa): un siglo de investigaciones*, (TMAI, 52), Ibiza 2003.

ba 8A (FIG. 2) nonché in una dello scavo di Puglisi²⁹. Il tipo ricorda le tombe a fossa singola scavate nella roccia a cielo aperto documentate anche a *Sulky*³⁰, generalmente più profonde dei nostri sarcofagi, ma con altre caratteristiche analoghe, quali le pareti rettilinee e la risega nelle pareti per fissare i lastroni di copertura.

Anche se, come vedremo dall'analisi dei corredi, è impossibile stabilire la precisa diacronia dei seppellimenti, questi si possono almeno scandire in due momenti principali suggeriti dal rituale funerario utilizzato, dove l'inumazione, tipica della civiltà punica, viene sostituita dall'incinerazione in età ellenistica. Peraltro l'utilizzo degli ipogei per accogliere le incinerazioni del periodo tardo punico è già documentato nella necropoli sulcitana ma anche in altri impianti funerari punici del mediterraneo³¹, quando probabilmente si cercava di mantenere vivi i legami con il passato con i seppellimenti negli ipogei più antichi.

Altra grande peculiarità della Tomba Steri 2 è l'attestazione delle cassetine in legno per le incinerazioni; stupisce ancor di più la particolare cura nel sigillare i resti ossei con la calce, a formare quasi un rivestimento di intonaco, premura più consona nelle inumazioni³² (FIG. 10). L'utilizzo di cassetine doveva rappresentare un'alternativa alle urne cinerarie in terracotta ma soprattutto a

29. Rinvenuto nella camera B della tomba 2: PUGLISI, *Scavo di tombe*, cit., p. 109; altre fosse rettangolari scavate nei pavimenti delle celle sepolcrali si trovano ad esempio a Lilibeo: A. M. BISI, *Lilibeo (Marsala). Nuovi scavi nella necropoli punica (1969-1970)*, «NSC», 1971, II, p. 714; *Lilibeo. Testimonianze archeologiche dal IV sec. a.C. al V sec. d.C.*, Catalogo della mostra, Marsala 1984, Palermo 1984, p. 42.

30. P. BARTOLONI, *Fenici e Cartaginesi nel Sulcis*, Cagliari 2003, p. 51; TARAMELLI, *La necropoli punica*, cit., p. 41; sono attestate anche in Sicilia a Lilibeo: B. BECHTOLD, *La necropoli di Lilybaeum*, Palermo 1999, p. 26 ss., in Nord Africa: FANTAR, *Recherches*, cit., a Ibiza: J. FERNANDEZ, *La protección de la necrópolis del Puig des Molins (Ibiza)*, in *Tuixeddu, La necropoli occidentale di Karales, Atti della Tavola rotonda internazionale "La necropoli antica di Karales nell'ambito mediterraneo"* (Cagliari, 1996), Cagliari 2000, p. 100.

31. Ad esempio a Monte Sirai: M. G. AMADASI, I. BRANCOLI, *La necropoli, in Monte Sirai - II*, 1965, pp. 100-1, tavv. XVII-XVIII; a Olbia: D. LEVI, *Le necropoli puniche di Olbia*, «SS», 11, 1949, pp. 5-120; nel Lilibeo: *Lilibeo*, cit., pp. 38-44, in part. p. 42.

32. Sull'uso di intonacare le casse lignee si vedano i casi siciliani di Lilibeo: BECHTOLD, *La necropoli*, cit., p. 23, dove si parla anche di "stucco policromo": *Lilibeo*, cit., p. 42; Cartagine: H. BENICHOU-SAFAR, *Les tombes puniques de Carthage: topographie, structures, inscriptions et rites funéraires*, Paris 1982, p. 345. L'argilla come sigillante nelle bare lignee è già nota a *Sulky*: TRONCHETTI, *S. Antioco*, cit., p. 35.



Fig. 10: Incinerazioni in cassettine nn. 3 e 4.

quelle in pietra e piombo attestate sia a *Sulky* sia in numerosi contesti sardi³³, piuttosto comuni nel periodo repubblicano.

Osserviamo inoltre che nella Tomba Steri 2 non risulta documentato il sistema di sigillatura dei feretri lignei mediante le coppiglie metalliche, documentate copiosamente nella necropoli sulcitana³⁴. La presenza delle coppiglie costituisce generalmente l'unica testimonianza del sistema che prevede l'incastro di mortase e tenoni³⁵, la loro assenza testimonia l'uso di un tipo alternativo di feretro ligneo i cui elementi erano sigillati soltanto con l'argilla cruda.

Lo scavo delle due tombe Steri ci fornisce anche alcuni elementi utili per la comprensione dello sviluppo topografico della necropoli

33. TRONCHETTI, *S. Antioco*, cit., p. 32; ricordiamo ad esempio la necropoli di Olbia: LEVI, *Le necropoli*, cit.; G. PIETRA, *I Romani a Olbia: dalla conquista della città punica all'arrivo dei Vandali. La città punica in potere di Roma: continuità e trasformazioni*, in R. D'ORIANO, (a cura di), *Fenici, Indigeni, Greci, Cartaginesi, Romani, Vandali. Stratificazione e interazione culturale a Olbia (Sardegna) e dall'VIII sec. a.C. al V d.C.*, in *Meetings between Cultures in the Ancient Mediterranean. Proceedings of the 17th International Congress of Classical Archaeology, Rome 22-26 sept. 2008*, ed. by M. DALLA RIVA, «Bollettino di archeologia on-line», 1, 2010 (vol. spec.), p. 52.

34. A. TARAMELLI, *Scavi di antichità puniche e romane nell'area dell'antica Sulcis*, «NSc», 1908, p. 155; BARTOLONI, *La tomba 2 AR*, cit., p. 62; BERNARDINI, *Recenti scoperte*, 2005, cit., fig. 17b. Le coppiglie sono documentate anche nella Tomba Steri 1: GUIRGUIS, UNALI, *Ipogei sulcitani tra età punica e romana*, cit.

35. P. BARTOLONI, *Riti funerari fenici e punici nel Sulcis. Riti funerari e di olocausto nella Sardegna fenicia e punica*, «QSACO», suppl. 6, 1989, p. 73.

punica. Sebbene non conosciamo esattamente l'arco cronologico di utilizzo di tutte le camere ipogee finora indagate, possiamo ritenere che a un'iniziale preferenza degli spazi a oriente del colle, cioè la zona di via Belvedere, con la progressiva saturazione di quest'area le aree funerarie siano state ricavate verso nord e nord-ovest, quindi nella necropoli di Is Pirixeddus e verso le catacombe, fino ad occupare nel tempo anche il settore a occidente del colle dove si trovano le tombe Steri. Anche se non sappiamo con esattezza fino a quando si continuò a scavare nuovi ipogei, possiamo pensare che anche l'erezione delle mura cittadine alla fine del IV secolo a.C. possa aver condizionato la scelta degli spazi funerari³⁶; la definizione della nuova area urbana potrebbe aver determinato l'abbandono temporaneo almeno dello spazio funerario compreso all'interno del circuito murario, a favore di nuovi settori come quello a occidente del colle dove si trovano le tombe Steri. Chiaramente questo non precludeva la possibilità di continuare a occupare altri spazi interessati da ipogei in epoca più antica, ma allo stesso tempo dobbiamo escludere che lungo tutto il periodo punico si utilizzasse indifferentemente e integralmente lo spazio funerario oggi conosciuto.

E. P.

Le sepolture e i corredi funerari

La struttura sepolcrale della Tomba Steri 2, come ampiamente illustrato, possiede delle caratteristiche imponenti e per alcuni versi anomale rispetto alle consuetudini della necropoli sulcitana. Tale sforzo costruttivo, che comportò necessariamente un impiego dispendioso di energie, risulta in netta contraddizione con quanto testimoniato dall'esiguità dei corredi di accompagnamento delle sepolture.

Le indagini all'interno del dromos d'accesso alla camera sepolcrale hanno restituito un numero esiguo di materiali ceramici; si deve segnalare la presenza di un unguentario in buone condizioni di conservazione, rinvenuto nel pianerottolo antistante il portello. Tale rinvenimento potrebbe riferirsi sia ai sommovimenti che hanno caratterizzato il lungo periodo di utilizzo dell'area, sia a un rituale *post mortem*, ampiamente documentato, che includeva la rot-

36. Tuttavia va considerato che anche la questione della cronologia della cinta muraria punica è ancora dibattuta: da ultimo F. MARCONI, *Ricostruzione topografica della città di Sulci tra la tarda repubblica e la prima età imperiale*, «QSACO», 22, 1, 2005-06, p. 175 ss.



Fig. 11: Sigillature delle cassette lignee.

tura di questi recipienti all'ingresso della tomba. L'unguentario rappresenta l'elemento più antico rinvenuto nei pressi del sepolcro e all'interno di esso: è caratterizzato da un corpo globulare, collo corto con orlo aggettante ad anello e piccola base³⁷ (FIG. 13: 1). La decorazione è composta da tre gruppi di linee brune sulla spalla. La forma, peculiare della koinè ellenistica di ambiente punico, è assai frequente e diffusa nelle necropoli sarde e del Mediterraneo punico³⁸, cosicché le similitudini ci permettono di collocare il nostro esemplare negli ultimi decenni del IV secolo a.C.

37. L'esemplare è ascrivibile al tipo 1 della Forti: L. FORTI, *Gli unguentari del primo periodo ellenistico*, «RAAN», 37, 1962, pp. 147-8, tav. IV; corrispondente al gruppo A in: E. CUADRADO DÍAZ, *Ungüentarios cerámicos en el mundo ibérico: aportación cronológica*, «AEspA», 50-51, 1977-78, pp. 389-400.

38. P. BARTOLONI, C. TRONCHETTI, *La necropoli di Nora*, (Collezione di Studi Fenici, 12), Roma 1981, pp. 1980-1; B. A. SPARKES, *Pottery: Greek and Roman, in Tharros. A Catalogue of Material in the British Museum from Phoenician and Other Tombs of Tharros, Sardinia*, London 1987, p. 67, tav. 98; C. A. DI STEFANO, *Lilibeo punica*,



Fig. 12: Sepoltura n. 7.

All'apertura del portello d'accesso si è riscontrata la presenza di un accumulo di terra formatosi a causa delle molteplici riaperture della tomba dovute alla progressiva deposizione dei defunti. Qualche centimetro al di sotto della sommità del cumulo terroso si è rinvenuto un unguentario fusiforme, appartenente a una tipologia diffusissima e praticamente cosmopolita, assai ricorrente nelle sepolture tardo puniche, tanto da essere considerata una costante nel rituale funerario del periodo. L'esemplare ha una forma affusolata e allungata, dotato di rigonfiamento centrale, piede troncoconico e orlo aggettante ribattuto a fascia (FIG. 13: 2)³⁹. Sulla base delle caratteristiche morfologiche e delle analogie con i recipienti provenienti da altre necropoli sarde la datazione proposta è la seconda metà del II secolo a.C.⁴⁰.

Marsala 1993, p. 33, figg. 1-5; D. E. ZARU, *Corredi tombali di periodo repubblicano dalla necropoli di Tuixeddu*, «QSACO», 19, 2002, p. 238, tav. II, D11, tav. V, n. 23; P. BARTOLONI, *La necropoli di Tuixeddu. Tipologia e cronologia della ceramica*, «RStudFen», 28, 2000, p. 90, fig. 3, 23; C. TRONCHETTI, *Punic Sardinia in the hellenistic period Beyond de Homeland: Markers in the Phoenicias Chronology*, (Ancient Near Eastern Studies, suppl., 28), Paris 2008, p. 602, nn. 12-14, 623.

39. Corrispondente al tipo va della Forti: FORTI, *Unguentari*, cit., pp. 151-2, tav. VIII, XII; tipo B VI di Cuadrado: CUADRADO DÍAZ, *Unguentarios*, cit., pp. 389-400.

40. Per degli esemplari affini provenienti dalla necropoli di Tuixeddu e per una bibliografia sarda: ZARU, *Corredi tombali*, cit., p. 237, nn. 11-15, tav. II, C8, tav. IV, H4; da ultimo: TRONCHETTI, *Punic Sardinia*, cit., fig. 11, nn. 1, 4, p. 623.

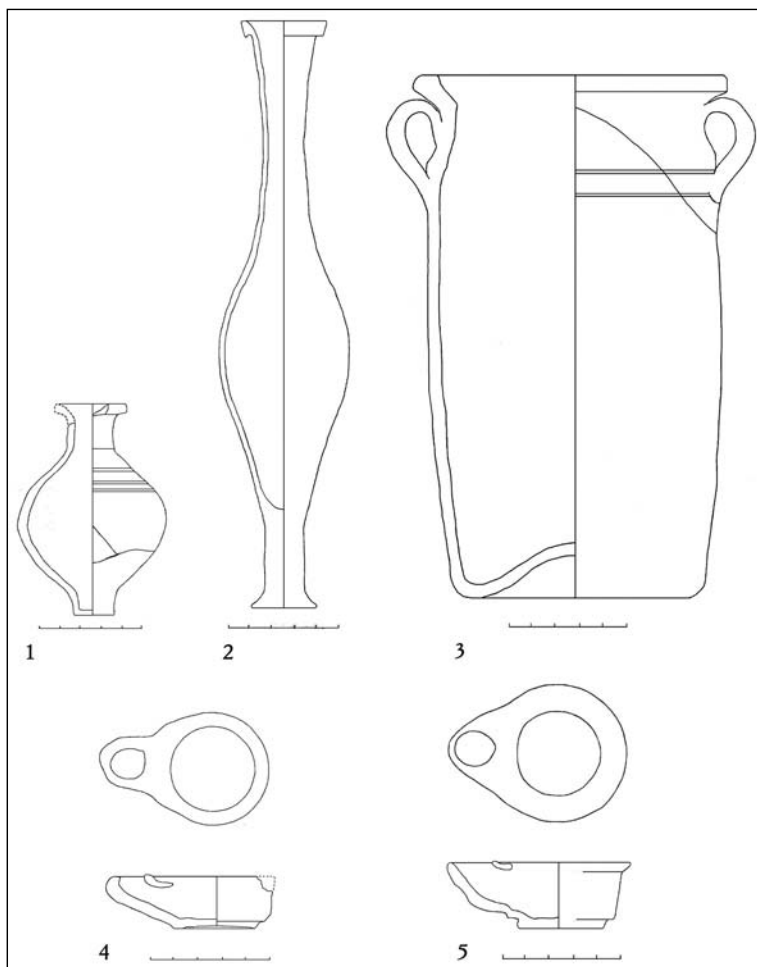


Fig. 13, 1-5: 1) Unguentario dromos; 2) unguentario sepoltura n. 1; 3) urna sepoltura n. 1; 4) lucerna sepoltura n. 3; 5) lucerna sepoltura n. 4.

Accanto all'ingresso della camera sepolcrale furono adagiate le sepolture pertinenti alla fase dell'ultimo utilizzo della tomba. Si tratta di incinerazioni di tipo secondario: la combustione avveniva in *ustrina*, luoghi diversi dalla sepoltura e, in un secondo momento, le ceneri del defunto venivano raccolte in contenitori di varia natura, per lo più recipienti in ceramica, cassette litiche e plumbee⁴¹.

41. Per l'utilizzo di cassette dalla stessa necropoli: A. TARAMELLI, *Scavi e scopre-*

Le sepolture nn. 1 e 2 (FIG. 8), originariamente ubicate ai lati dell'ingresso, costituiscono le ultime deposizioni prima dell'abbandono definitivo del sepolcro. L'incinerazione n. 1, contenuta all'interno di un'urna, è stata rinvenuta appena al di sotto dell'unguentario fusiforme, indizio di una possibile appartenenza del recipiente alla sepoltura in questione.

Dall'analisi dei frammenti ossei combusti, sminuzzati per facilitarne l'ingresso all'interno del contenitore, si è potuta identificare una struttura ossea minuta⁴² relativa a un individuo probabilmente deceduto in età adolescenziale.

La tipologia dell'urna (FIG. 13, n. 3) ci rimanda a un esemplare affine proveniente dalla necropoli di Monte Sirai⁴³, rinvenuto anch'esso all'interno di un ipogeo con la stessa funzione. Si tratta di una tipologia poco comune, caratterizzata da un corpo cilindrico con orlo piatto e piccole anse innestate subito al di sotto dell'orlo, due scanalature sottolineano una leggera carenatura mentre il fondo è ampiamente concavo con andatura a onda. Sebbene le produzioni vascolari di questo periodo ci riportino certamente a delle elaborazioni locali, a mio avviso l'inquadramento cronologico più appropriato per l'esemplare sulcitano, sulla base delle caratteristiche morfologiche, dell'impasto e del contesto di rinvenimento, è compreso nella seconda metà del II secolo a.C., discostandosi notevolmente dalla datazione proposta per il rinvenimento di Monte Sirai.

Come già accennato, addossate alla parete di fondo dell'area antistante l'ingresso, ritroviamo in posizione originaria i resti di due cassette contenenti ciascuna un individuo incinerato (FIG. 8, sepolture nn. 3 e 4), probabilmente riconducibili a due individui adulti⁴⁴. Entrambe presentano un'importante struttura interna in calce (FIG. 11); sono infatti ben visibili i margini del fondo e del coperchio, mentre le tracce lignee sono pressoché assenti. In particolar modo nella sepoltura n. 4, adagiata su due mattoni di argilla cruda, il rivestimento

te (1903-1910), I, (Sardegna Archeologica. Reprints), Sassari 1982, pp. 307-10; TRONCHETTI, S. *Antioco* cit., pp. 32, 35; ID., *Per la topografia di Sulci romana*, in *Materiali per una topografia urbana: status quaestionis e nuove acquisizioni*, v *Convegno sull'archeologia tardoromana e medievale in Sardegna (Cagliari-Cuglieri, 24-26 giugno 1988)*, a cura di P. G. SPANU, Oristano 1995, pp. 105-7.

42. Analisi delle dimensioni del margine inferiore della mandibola, branche montanti e della clavicola.

43. AMADASI, BRANCOLI, *La necropoli*, cit., tav. XLIII, n. 97.

44. Dall'analisi dei resti ossei si osserva la presenza di frammenti cranici caratterizzati da un elevato grado di senostosi, ligamento suturale di lieve spessore.

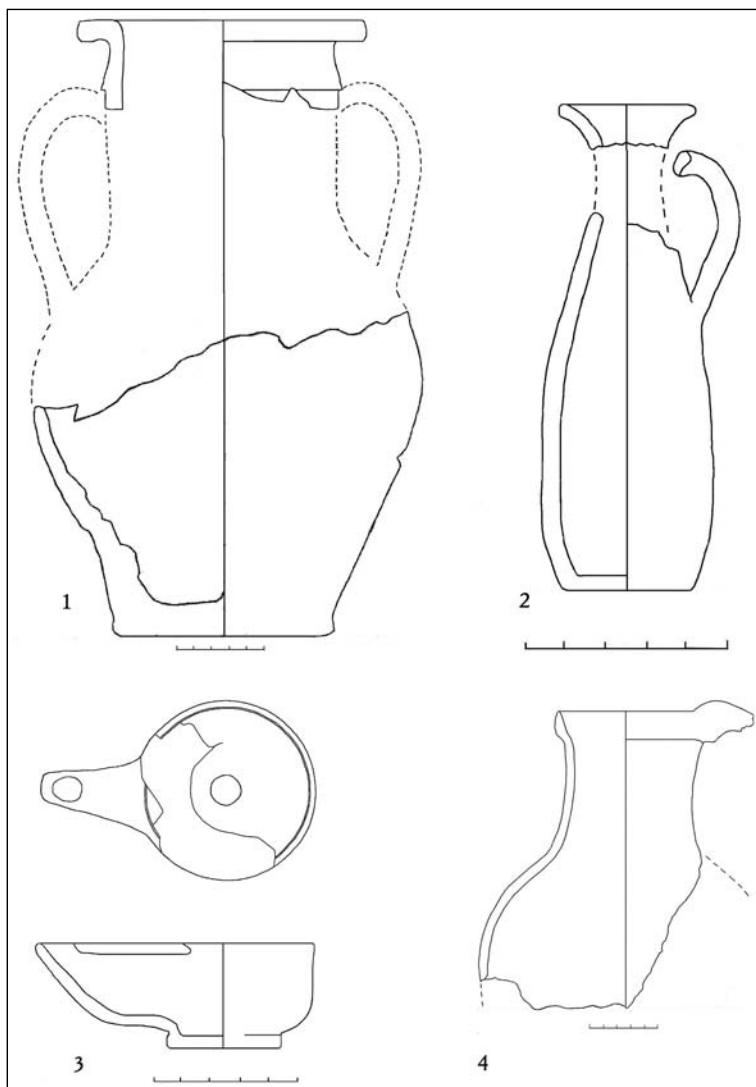


Fig. 14, 1-4: 1) Anfora sepoltura n. 6; 2) brocca con orlo circolare sepoltura n. 5; 3) lucerna sepoltura n. 8; 4) brocca sepoltura n. 7.

di legno è evidenziato unicamente dalle tracce rimaste incollate all'ossido scaturito dai chiodi, anche in questo caso si potrebbe ipotizzare una struttura composta che comprendeva elementi in legno, materiali deperibili e sigillature in calce. Unico elemento di corredo in entram-

be le sepolture è la lucerna “a tazza”; tale tipologia di derivazione greca è molto semplice e funzionale, nonché largamente diffusa⁴⁵, la produzione viene inquadrata tra il IV e il II a.C., mentre le diverse varianti sono da attribuire a contesti e produzioni locali: corpo rotondo, becco piccolo e arrotondato, orlo piatto incurvato all'interno, serbatoio aperto, piede più o meno distinto. La lucerna della sepoltura n. 4 (FIG. 14: 4) costituisce un tipo intermedio tra la tipologia con corpo arrotondato più vicina agli originali greci e la variante successiva con pareti più alte e dritte; sulla base di alcuni confronti stringenti⁴⁶ la produzione può essere compresa tra la fine del III secolo e la prima metà del II secolo a.C. Al pieno II secolo a.C. possiamo attribuire la lucerna della sepoltura n. 3 (FIG. 14: 5); le pareti si presentano alte e dritte con orlo leggermente svasato verso l'esterno, anche in questo caso si conserva il serbatoio aperto, il piede a disco è più pronunciato rispetto all'esemplare precedente. I reperti rinvenuti all'interno dell'ipogeo dimostrano un utilizzo continuativo della forma, le lucerne costituiscono infatti un elemento costante nei corredi della necropoli punica, legate alle attività rituali⁴⁷. Nella necropoli punica di *Sulky*, soprattutto nel V secolo a.C., sono state rinvenute numerose lucerne a conchiglia, in alcuni casi dotate di impugnatura, per proseguire con esemplari di imitazione attica⁴⁸ e rielaborazioni locali più o meno fedeli agli originali greci.

L'utilizzo dell'ipogeo appare senza dubbio continuativo ed è opportuno rilevare che la compresenza di incinerazioni e inumazioni è

45. Alcuni esempi dalla Sardegna: TARAMELLI, *Scavi e scoperte*, cit., p. 310, fig. 9; F. BARRECA, *Le fortificazioni. Monte Sirai II*, 1965, pp. 54-5, tav. XXXIII, n. 1; P. BERNARDINI, *Lucerne*, in *Cagliari «Villa Tigellio». I materiali dei vecchi scavi*, «AFLC», n.s. 3, 1980-81 pp. 83-4; P. CAVALIERE, *I materiali punici*, «RStudFen», 26, 1998, pp. 122-6; D. SALVI, *Un nuovo settore della necropoli di Tuixeddu*, in *Tuixeddu. Tomba su tomba. Sepolture dal V sec. a.C. al I sec. d.C. in un nuovo settore della necropoli punico-romana: mostra temporanea (Cagliari, Museo Archeologico Nazionale, 30 marzo-30 settembre 1998)*, Cagliari 1998, pp. 13-4, tomba 5a, pp. 22, 25, tomba 12; CAMPANELLA, *Ceramica punica* cit., pp. 87-8; BARTOLONI, *La necropoli di Tuixeddu*, cit., p. 87, fig. 1, 10; dalla Sicilia: DI STEFANO, *Lilibeo* cit., p. 33, fig. 40; da Cartagine: J. DENEAUVE, *Lampes de Carthage*, Paris 1969, pp. 241-2; S. LANCEL, *Les niveaux funéraires*, in *Byrsa II. Rapports préliminaire sur les fouilles 1977-1978: niveaux et vestiges punique*, (Coll. EFR, 41), Roma 1982, p. 133.

46. Da ultimo: TRONCHETTI, *Punic Sardinia*, cit., fig. 4, n. 10, fig. 6, n. 3.

47. Significativa in questo senso l'assenza delle lucerne nell'adiacente Tomba Steri 1, nonostante la presenza di cavità sulle pareti della camera sepolcrale destinate a contenerle: GUIRGUIS, UNALI, *Ipogei sulcitani*, cit.

48. MUSCUSO, *Il Museo: le tipologie vascolari*, cit., p. 15, fig. 1 VII-IX.

da riferirsi a un uso prolungato del sepolcro piuttosto che a un riutilizzo di epoca romana repubblicana. Ciò potrebbe indicare che il mutamento del rituale è avvenuto in maniera graduale, nel corso di alcune generazioni. In ogni caso, all'interno della Tomba Steri 2, le inumazioni restano le deposizioni più numerose. Infatti, nella nicchia sinistra della camera sepolcrale furono adagiate due inumazioni addossate alla parete di fondo con il medesimo orientamento (FIG. 8, nicchia A, sepolture nn. 5 e 6), entrambi i defunti erano inseriti all'interno di sarcofagi lignei⁴⁹ ben sigillati lungo i bordi con delle strisce d'argilla impiegate per evitare il deflusso di liquami. L'individuazione dell'orientamento dei corpi è stata possibile unicamente grazie al rinvenimento di alcuni denti, frammenti cranici e labili tracce dei femori. Si sottolinea infatti che presso la necropoli di *Sulky*, come appurato in decenni di indagini, il microclima presente all'interno degli ipogei determina generalmente un disfacimento totale dei resti ossei relativi alle inumazioni, rendendo difficile un'identificazione di genere ed età dei defunti.

Il corredo nei due casi è composto integralmente da materiali in argilla cruda o *ratée*⁵⁰, per i quali risulta difficile una ricostruzione, ma che possiamo ricondurre alle due tipologie ceramiche preponderanti all'interno dell'ipogeo. Le forme in questione rappresentano infatti gli elementi costanti nel corredo delle inumazioni, presenti sempre in terra cruda e con caratteristiche morfologiche estremamente standardizzate e di scarsa fattura.

La prima forma (FIG. 14: 1) è una piccola anfora con orlo estroflesso e piatto, cordolo in rilievo al disotto dell'orlo e fondo piatto. La tipologia risulta essere l'estrema evoluzione delle anfore con corpo ovoidale ampiamente diffuse nella necropoli sulcitana⁵¹ e

49. Per alcuni esempi: BÉNICHOU-SAFAR, *Les tombes puniques* cit., pp. 250-7; BARTOLONI, *La Tomba 2 AR*, cit., p. 60; ID., *Riti funerari fenici e punici nel Sulcis, Atti dell'incontro di studio "Riti funerari e di olocausto nella Sardegna fenicia e punica"*, (*Sant'Antioco*, 3-4 ottobre 1986), («QSACO», suppl. 6), Cagliari 1989, pp. 73-4; M. H. FANTAR, *Carthage. Approche d'une civilisation*, Tunis 1993, pp. 319-20, 322; P. BERNARDINI, *Sistemazione dei feretri e dei corredi nelle tombe puniche: tre esempi da Sulci*, «RStudFen», 27, 1999, pp. 135, 137, 142; ID., *I roghi del passaggio* cit., p. 144.

50. Per forme in argilla cruda dalla stessa necropoli si segnala la tomba 11 AR con le stesse tipologie vascolari, inoltre per la Tomba Steri 1: GUIRGUIS, UNALI, *Ipogei sulcitani*, cit.; dalla necropoli di Puig des Molins, ad es.: J. H. FERNANDEZ, J. PADRO, *Escarabeos del Museo Arqueologico de Ibiza*, (TMAI, 7), Madrid 1982, pp. 164-5.

51. Per una bibliografia di confronto: MUSCUSO, *Il Museo: le tipologie vascolari* cit., pp. 26-8, fig. e, VI-VIII.



Fig. 15: Particolare del fondo di anfora in argilla cruda, sepoltura n. 6.

caratterizzate, già nei primi decenni del III secolo a.C., da un generale snellimento e ridimensionamento del corpo e un allungamento del collo⁵².

La seconda tipologia prevalente (FIG. 14: 2) è una piccola brocca in argilla cruda con bocca circolare, piccola ansa e fondo piatto, ampiamente attestata nel mondo fenicio e punico di Sardegna⁵³ senza sostanziali mutamenti morfologici dovuti all'estrema semplicità della forma. Le tipologie in questione sono caratteristiche di una produzione locale destinata a un utilizzo domestico, il loro valore simbolico nell'impiego funerario è legato alla conservazione e al versamento di liquidi per il sostentamento dell'anima nell'aldilà. In tal senso la componente rituale assume dei connotati altamente simbolici, in quanto la scarsa qualità della produzione rende inverosimile un impiego funzionale dei recipienti.

Il defunto della sepoltura n. 5 è accompagnato dalle due forme appena descritte deposte all'altezza della metà del corpo, mentre il corredo della sepoltura n. 6 è composto da due anfore e la brocchetta con orlo circolare, allineate lungo la parete di fondo e disposte sulla metà inferiore del sarcofago. Nel caso della sepoltura

52. Per un utilizzo dalla stessa variante nella necropoli ipogea di Monte Sirai, ad esempio: AMADASI, BRANCOLI, *La necropoli*, cit., pp. 95-121, nn. 44, 54, 87.

53. Ad esempio: P. BARTOLONI, *La necropoli di Bitia*. 1, (Collezione di Studi Fenici, 38), Roma 1996, p. 99; CAMPANELLA, *Ceramica punica* cit., p. 91, n. 149.

n. 6 la composizione del corredo segue dei precisi moduli punici frequenti nella necropoli, come la deposizione in coppia dei vasi, in cui l'anfora faceva sempre coppia con se stessa⁵⁴. Osservando la composizione dei due corredi, si ritiene possibile che le differenze documentate tra le due sepolture, seppur modeste, indichino delle possibili discriminanti di genere o età dei defunti⁵⁵.

Accanto alla sepoltura n. 5 (FIG. 8), nello spazio vuoto che separa la nicchia dal resto della camera sepolcrale, si ritrova un accumulo di carboni, quasi a voler delimitare simbolicamente uno "spazio di confine" con il resto della tomba; si tratta di legni profumati⁵⁶ bruciati in stretta connessione alle attività rituali, ma per i quali si può facilmente intuire un utilizzo funzionale nei sepolcristipolismi legato all'attenuazione dei miasmi.

La nicchia centrale della camera accoglie tre sepolture con medesimo orientamento, addossate parallelamente alla parete di fondo, l'ultima di esse in posizione obliqua fuoriesce dallo spazio della nicchia, occupando la parte inferiore del sarcofago scavato sul pavimento della tomba (FIG. 8, nicchia B, sepoltura n. 8). Vista l'ampia capienza del sepolcro e la presenza di spazi vuoti all'interno di esso, risulta evidente l'esigenza di seppellire quei particolari individui in posizione contigua. In questo senso, i criteri di gerarchizzazione nell'ambito dell'organizzazione rituale e cerimoniale dello spazio funerario, definiti da Paolo Bernardini "fuochi centrali" nella composizione della "casa della morte"⁵⁷, vengono determinati dalla struttura stessa dell'ipogeo attraverso l'articolazione in grandi nicchie; le deposizioni all'interno di esse sembrano pertanto voler esprimere delle relazioni parentelari più strette all'interno di un più ampio contesto familiare.

I corredi delle tre sepolture sono rappresentati dalle consuete forme in terra cruda: l'anfora (sepoltura n. 12), in un solo caso accompagnata dalla brocchetta con orlo circolare (sepoltura n. 11), mentre nella sepoltura n. 8 si attesta il corredo più ricco dell'intero sepolcro, composto da un'anfora, una brocca in argilla cruda e una

54. BERNARDINI, *I roghi del passaggio*, cit., p. 143.

55. Per alcuni esempi dalla necropoli: BERNARDINI, *Sistemazione dei feretri*, cit., pp. 139-40.

56. Per un esempio dalla Tomba 9 PGM: MUSCUSO, *Il Museo: le tipologie vascolari*, cit., p. 19.

57. BERNARDINI, *Sistemazione dei feretri*, cit., p. 145; ID., *I roghi del passaggio*, cit., p. 142.

lucerna di imitazione attica (fig. 15, n. 4). La tipologia della lucerna⁵⁸, la cui diffusione è compresa tra la fine del IV e il primo quarto del III secolo a.C.⁵⁹, costituisce il dato cronologico più rilevante per la datazione della tomba, rafforzando inoltre l'opinione che le sepolture della nicchia centrale fossero le prime a essere deposte all'interno dell'ipogeo.

Nella nicchia destra non sono presenti delle sepolture, ritroviamo invece un'anfora in terra cruda ubicata in uno spazio vuoto e isolato dal resto della camera sepolcrale. L'elemento può essere ricondotto a fenomeni di conservatorismo nel rituale funerario, infatti, come spesso documentato in ipogei sulcitani del V secolo a.C., un'anfora veniva deposta in un angolo della camera ipogea in connessione con specifiche forme rituali⁶⁰. Inoltre, la presenza preponderante ed esclusiva dell'anfora domestica conferma una tendenza dei secoli precedenti, quando nella necropoli osserviamo una straordinaria attestazione numerica della forma, che in molti casi rappresentava l'unico elemento del corredo di "accompagnamento" del defunto. La simbologia legata all'anfora indubbiamente persiste e si conserva caricandosi di un elevato valore simbolico: si perde infatti ogni legame con la funzionalità e si raggiungono le ultime varianti locali della forma.

L'indagine prosegue con i sarcofagi scavati nel pavimento della camera sepolcrale: il primo (sepoltura n. 9), alla sinistra del portello d'ingresso, era ben sigillato con quattro lastre di tufo e conteneva un'inumazione priva di corredo, collocata all'interno di una bara lignea con orientamento nord-ovest/sud-est. Perpendicolarmente ad esso si trova un secondo sarcofago con inumazione, il cui corredo è composto dalla metà superiore di una brocca rotta in antico e della quale risulta assente la parte inferiore⁶¹. La forma (FIG. 12, 14: 4) appartiene alla categoria delle brocche con orlo ribattuto utilizzate anche come contenitori di incinerazioni⁶² e ricon-

58. La lucerna è riconducibile alla forma 25 D di Howland: R. H. HOWLAND, *Greek Lamps and Their Survivals*, (The Athenian Agora, IV), Princeton 1958, pp. 79-80, 290-6.

59. J. DANEUVE, *Lampes de Carthage* Paris 1969, pp. 55-6, n. 25.

60. BERNARDINI, *I roghi del passaggio*, cit., p. 143.

61. È possibile si tratti di una rottura intenzionale secondo un particolare rituale legato al versamento di liquidi in onore del defunto, per un esempio da Monte Sirai: GUIRGUIS, *Necropoli fenicia* cit., p. 161, fig. 329.

62. F. BARRECA, *Gli scavi: Monte Sirai - I*, 1964, p. 51, n. 39/10, tav. XXXII; LEVI, *Le necropoli di Olbia*, cit., p. 39, fig. 4.

ducibili a un orizzonte cronologico compreso tra la fine del III e il II secolo a.C.⁶³.

L'ultimo e il più interno dei tre sarcofagi (FIG. 8, sepoltura n. 10), rinvenuto senza copertura, era interessato da un cospicuo riempimento terroso dovuto sia al crollo del soffitto che al cedimento della sovrastante sepoltura n. 8. All'interno si è riscontrata la presenza un'incinerazione priva di corredo, contraddistinta dall'esigua quantità di ossa combuste che non permettono un'analisi della struttura ossea del defunto; le evidenti tracce di legno nello strato sottostante la sepoltura indicano che l'incinerazione doveva essere originariamente contenuta all'interno di una cassetta lignea. Le sepolture appena analizzate risultano di difficile comprensione, soprattutto in relazione alla successione temporale delle deposizioni e ai rapporti parentelari e gerarchici all'interno della camera sepolcrale; l'assenza dei corredi non ci offre inoltre informazioni utili alla comprensione di tali dinamiche.

Dall'esposizione di quanto rinvenuto all'interno della Tomba Steri 2 si evincono una serie di considerazioni legate alla fase di transizione che contraddistingue l'arco cronologico di utilizzo dell'ipogeo.

Accanto a un impoverimento dei corredi che caratterizza le prime deposizioni di III secolo a.C., si registra la scomparsa di alcuni elementi tipicamente fenici e punici come le brocche rituali, le ceramiche d'importazione e alcuni elementi frequenti del corredo personale: oggetti di ornamento, oggetti di valore apotropaico, ovvero tutte quelle componenti deputate ad indicare lo *status* sociale del defunto. La produzione vascolare, oltre ad assumere nelle varianti e negli esiti formali delle caratteristiche strettamente "locali", denota una perdita della reale funzionalità dei recipienti destinati a un utilizzo funerario, trattandosi per lo più di produzioni in terra cruda e di scarsa fattura. In alcuni casi l'aspetto deforme dei vasi induce a ipotizzare l'impiego di scarti di produzione delle botteghe locali. Sulla base dell'impoverimento qualitativo della produzione vascolare sembrerebbe emergere un settore della necropoli riconducibile a gruppi familiari di estrazione sociale modesta, presupposto che appare in contraddizione con l'imponenza della struttura tombale.

63. CAMPANELLA, *Ceramica punica*, cit., pp. 69-71, fig. 12-13; BARTOLONI, *La necropoli di Tuvixeddu*, cit., p. 97, fig. 5, n. 39.

Come osservato in altri contesti funerari⁶⁴, l'impoverimento dei corredi relativi al periodo in questione contrasta fortemente con i costi e con gli sforzi impiegati per lo scavo delle tombe: si tende pertanto a rifiutare ogni relazione con la situazione economica, identificando la causa nella "stilizzazione dei mezzi d'espressione"⁶⁵, che trovano la loro affermazione nel valore simbolico dei materiali.

Pur confermando una progressiva crescita del valore simbolico degli elementi di corredo della nostra necropoli, che già nel corso del IV secolo a.C. si manifestava attraverso una forte standardizzazione delle forme vascolari⁶⁶, nel caso specifico si distingue, accanto a una riduzione quantitativa degli elementi di corredo, un impoverimento qualitativo della produzione, nel quale è comunque possibile ravvisare una componente economica modesta. Le scarse conoscenze a nostra disposizione relative al periodo tardo punico e alla prima epoca romana non ci permettono di esprimere delle considerazioni generali sull'ambito cronologico di riferimento; resta comunque opportuno domandarsi se questo specifico settore della necropoli fosse utilizzato da determinati gruppi sociali, o se si possa invece ravvisare una contrazione generale delle condizioni economiche degli abitanti dell'insediamento, dovuta alla nuova strutturazione sociale del centro.

In alcuni casi⁶⁷, infatti, la causa della povertà riscontrata nelle sepolture di età tardo punica viene identificata non tanto nel momento di turbamento sociale ed economico dovuto al fallimento cartaginese delle guerre puniche, quanto alla crescente disegualianza sociale legata alle relazioni produttive interne alla società.

Le incinerazioni rinvenute rappresentano la fase dell'ultimo utilizzo della tomba, relativo al II secolo a.C.; sulla base della cronologia dei materiali e dall'analisi generale del contesto, si identifica una fase di passaggio, un momento di transizione che dal 238 a.C. vede la Sardegna passare sotto il dominio romano. Emerge infatti

64. M. H. FANTAR, *Eschatologie phénicienne et punique*, Tunis 1970, p. 10.

65. Ivi, p. 16.

66. MUSCUSO, *Il Museo: le tipologie vascolari* cit., pp. 9-39.

67. B. COSTA, J. H. FERNÁNDEZ, A. MEZQUIDA, *Aborros para la otra vida: una sepultura púnica conteniendo una hucha en la necrópolis del Puig des Molins (Eivissa) y su contexto histórico*, in B. COSTA, J. H. FERNÁNDEZ, *El Puig des Molins (Eivissa): un siglo de investigaciones*, (Misceláneas de arqueología ebusitana, 2), Eivissa 2003, pp. 229-30.

la predominanza della connotazione sociale punica nella tipologia tombale e nella composizione dei corredi, mentre la diffusione dell'incinerazione in età ellenistica si registra a partire dalla conquista romana dell'isola, legata probabilmente a componenti culturali di ambiente latino. Le trasformazioni sociali dovute al mutamento della situazione politica ed economica del centro si riflettono inevitabilmente, nel giro di pochi decenni, sul sistema di valori, credenze e abitudini culturali degli abitanti del luogo. Componente fondamentale per l'introduzione e la diffusione dei cambiamenti legati alla concezione della morte, dovette essere senza dubbio l'arrivo di nuovi gruppi etnici di origine latina, da identificarsi verosimilmente con i *mercatores* che, con il loro insediamento nell'area tra la necropoli e il mare, diedero l'avvio ai processi di integrazione e romanizzazione del centro. La frequentazione di *Sulcis* da parte di commercianti di provenienza italica in età repubblicana è difatti già documentata e suggerita sia da alcuni aspetti dell'architettura tardo repubblicana del sito⁶⁸, sia dalla cultura materiale rinvenuta nell'area abitativa, che evidenzia le attività connesse ai loro commerci⁶⁹.

Resta pertanto di estremo interesse l'acquisizione di informazioni relative a un periodo storico di grande importanza per la comprensione delle trasformazioni in atto nella struttura sociale ed economica di *Sulcis*, che dovettero inevitabilmente caratterizzare il processo di integrazione del centro nella struttura statale romana.

S. M.

68. Non si esclude che l'erezione stessa del tempio repubblicano sull'acropoli sia riconducibile a tali gruppi: TRONCHETTI, *Per la topografia di Sulci romana*, cit., p. 109.

69. Da ultimo: E. POMPIANU, *Nuove strutture abitative dall'insediamento di Sulci (Sant'Antioco)*, in *L'epigrafia romana in Sardegna, Atti del Convegno (Sant'Antioco 2007)*, a cura di P. RUGGERI, F. CENERINI, (Incontri Insulari, 1), Roma 2008, p. 266; per la presenza dei *mercatores* in Sardegna: A. M. COLAVITTI, *La presenza dei negotiatores italici nella Sardegna di età romana*, Oristano 1999.

Eva M. Morales Rodríguez
Riflessioni sull'augustalità
in Mauritania Tingitana
Le dediche *ob honorem seviratus*

L'importanza dell'attività dei liberti in Mauritania Tingitana è evidente nel caso di *seviri*, e in particolare quelli che usano il termine *ob honorem seviratus*.

Parole chiave: Mauritania, *liberti*, *seviri*, *gens*, attività economiche.

All'interno del processo di romanizzazione della Mauritania Tingitana, questo contributo si concentra su questioni di tipo sociale, soffermandosi sull'analisi di un gruppo specifico, quello dei liberti, e più concretamente su quegli individui che avevano l'incarico religioso di *sevir*. In questo senso, uno degli aspetti che sorprende è l'uso esclusivo della formula *ob honorem seviratus*, impiegata in uno spazio cronologico che va dalla metà del secondo secolo alla prima metà del terzo secolo d.C. La distribuzione geografica di questi *collegi sevirales* si riscontra in città come *Volubilis* (a 3 km a nord-est di Moulay Idriss del Zerhoun) o *Colonia Iulia Valentia Banasa* (Gharb, Sidi Ali Bou Djenoun); anche se comunque appaiono altri esempi a *Lixus* (Larache), *Tingi* (Tánger) e *Sala* (vicinanze di Chellah).

Questi sacerdoti non solo esercitavano un ruolo importante di romanizzazione nell'ambito locale, poiché si convertivano negli incaricati a vegliare per l'imperatore e per la sua casa, ma rappresentavano anche il principale mezzo di promozione di alcuni individui di cui abbiamo testimonianza nella documentazione epigrafica. I *seviri augustales*, insieme ai *cultores augusti*, membri del sacerdozio locale e ausiliari del *flamen*, erano per la maggior parte liberti, la cui ascesa sociale era limitata. Nonostante ciò, la loro ricchezza permetteva loro di assumere questi incarichi che ne implicavano la

* Eva M. Morales Rodríguez, Departamento de Historia Antigua, Universidad de Granada.

promozione sociale, anche a costo di dispendio di grandi quantità di denaro e dediche alla casa imperiale o alle divinità associate al qualificativo *Augustus/a*.

Si prendono qui in esame i documenti provenienti da questa provincia romana africana, soffermandosi sul nucleo urbano, il luogo di provenienza, i destinatari delle dediche, onomastica e status sociale dei dedicatori, datazione ecc.

Tabella 1: Liberti e dediche *ob honorem seviratus*.

Provenienza	Nome	Fonte	Commento
Banasa. Foro. Davanti Capitolio. Ara di marmo.	<i>L. Antonius Charito</i>	<i>AE</i> , 1934, 42 = <i>IAMar., lat.</i> , 86 ¹	Liberto di <i>L. Antonius Valens</i> , a <i>Isis Augusta ob honorem seviratus</i> , II sec.
Banasa. Foro. Base di statua.	<i>M. Terentius Primulus</i>	<i>AE</i> , 1934, 41 = <i>IAMar., lat.</i> , 88 ²	Liberto di <i>Terentia Marciana</i> , a <i>Minerva Augusta, ob honorem seviratus</i> , III sec.
Banasa. Base di statua.	<i>Ael[ius] Seimo</i>	<i>IAMar., lat.</i> , 130 ³	Liberto di <i>L. Aelius, ob honorem seviratus</i> .
<i>Lixus</i> . Tempio F. Placca di marmo.	<i>[Fabius] Atimetus</i>	<i>IAMar., lat.</i> , 72 ⁴	Liberto di <i>Fabia, augustalis ob honores</i> .
<i>Sala</i> . Foro. Base di marmo.	<i>Postumius Octavianus</i>	<i>IAMar., lat.</i> , 310 ⁵	<i>Ob honorem seviratus, statuam cum aede et valvis</i> .
<i>Tingi</i> . Foro. Ara di marmo.	<i>Antonius Hermes</i>	<i>CIL VIII</i> , 10985 = <i>IAMar., lat.</i> , 2 ⁶	A <i>Spes Augusta, ob honorem seviratus</i> , II sec.
<i>Volubilis</i> . Foro. Area centrale Arsa.	<i>L. Caecilius Felix</i>	<i>CIL VIII</i> , 21822 = <i>IAMar., lat.</i> , 352 ⁷	Liberto di <i>L. Caecilius Caecilianus</i> , a <i>Isis Augusta, ob honorem seviratus</i> , II sec.
<i>Volubilis</i> . Ovest dal Foro. Base di statua.	<i>L. Annius Matun</i>	<i>IAMar., lat.</i> , 379 ⁸	Antonino Pio, <i>ob honorem seviratus</i> .
<i>Volubilis</i> . Est dal Foro. Ara riutiliz- zata in basilica severiana.	<i>Sextus Iulius Epictetus</i>	<i>AE</i> , 1959, 46 = <i>IAMar., lat.</i> , 345 ⁹	Liberto di <i>S. Iulius Primigenius</i> , a <i>Diana Augusta, ob honorem seviratus</i> , fine II sec.

(segue)

Tabella 1 (seguito).

Provenienza	Nome	Fonte	Commento
Volubilis. Foro. SE Capitolio. Aedicula.	<i>L. Caecilius Vitalis</i>	IAMar., lat., 367 ¹⁰	Liberto de los Cecilios, a <i>Venus Augusta, ob honorem seviratus</i> , 217 d.C.
Volubilis	[...] <i>Primus</i>	IAMar., lat., 392 ¹¹	<i>ob honorem seviratus</i>

Note

1. IAMar., lat., 86: *Isidi Aug(ustae) sacrum / L(ucius) Antonius Cha(rito) L(ucii) Antoni / Valentis lib(ertus) ob / honorem (se)viratus D(ono) D(edit) D(e)d(icavit) D(ecreto) D(ecurionum)*.
2. IAMar., lat., 88: *Minervae Aug(ustae) sac(um) / M(arcus) Terent(ius) Primulus / Terent(iae) Marcianae / libertus / ob honorem (se)vir(atus) / D(ecreto) D(ecurionum) d(e) p(ropio) D(edit)*.
3. IAMar., lat., 130: *Ael(ius)...lib(ertus) Seimo / ob hon(orem) vi(viratus) d(ono) d(edit) d(edicavit)*.
4. IAMar., lat., 72: *[...]s Fabiae lib(ertus) a(ti)met(us) au(gust)alis ob honorem d(e) s(ua) p(ecunia) D(edit) Dedicavit)*.
5. IAMar., lat., 310: *[ob bono]rem seviratus / [post]umius Octavianus statuam / [cu]m aede et valvis accepto ob / [ord]ine splendidissimo salensium loco / [o]mni sua inpensa Dedit Dedicavit*.
6. IAMar., lat., 2: *[Splei Aug(ustae) / [s]acrum / [An]tonius / [H]ermes / [ob] hon(orem) (se)vi(r)atus / [...]p(osuit) D(edicavit) D(ecreto) D(ecurionum)*.
7. IAMar., lat., 352: *Isidi Aug(ustae) sac(um) / [L(ucius)] Caecilius Felix L(ucii) Caec(ili) / [C]aeciliani libertus, / [ob h]onorem (se)vir(atus), / D(ono) s(uo) [D(edit)]*.
8. IAMar., lat., 379: *Imp(eratori) Caes(ari) Aug(usto) / divo Antonino Pio / L(ucius) Annius Matun / anni honorati lib(ertus), / ob honor(em) (se)vir(atus) / p(osuit) D(edicavit)que*.
9. IAMar., lat., 345: *Dianae Aug(ustae) / sacrum. / Sex(tus) Iul(ius), sex(ti) Iuli / primigeni lib(ertus), Epictetus ob / honorem (se)vir(atus), D(ono) D(edit), / item ex voto catellum posuit*.
10. IAMar., lat., 367: *Veneri Aug(ustae) / sacrum / L(ucius) Caecilius vitales / lib(ertus) Caeciliorum / ob honore(m) seviratus / ex d(ecreto) o(rdinis) d(e) s(ua) p(ecunia) D(edit) D(edicavit)*.
11. IAMar., lat., 392: *.../ Primu[s].../ [o]b honor[em] / (se)vir(atus) D(ono) [D(edit)]*.

L'impiego della formula si associa a funzionari del culto imperiale che vogliono manifestare l'onore come elemento definitorio del loro *cursus*, la loro ascesa nella scala sociale. Si vincola ai liberti prosperi e arricchiti, in sette dei casi, il resto sono incerti. Plausibile in zone dove esiste un progresso economico e urbano, e che giustifica la loro comparsa in tutto il territorio della Mauritania Tingitana, sia in zone della costa nel caso delle città di *Tingi*, *Lixus* o *Sala*; sia in aree interne, *Banasa* o *Volubilis*. Questi seviri si stabiliscono in colonie e municipi dove esistono importanti vie di comunicazione che si collegano con le principali città della Mauritania; è il caso delle carreggiate a sinistra dell'atlante, con la via *Tingi-Oppidum Novum-Aquae*, *Daciae-Volubilis* o con la *Tingi-Zilis-Lixus-Banasa-Thamusida-Sala*. Questa caratteristica comune relativa ai seviri ci fa pensare a motivi di tipo economico o commerciale. Questa prosperità economica della Mauritania Tingi-

tana si riflette nell'epigrafia locale; il settore privato appare particolarmente forte e predomina rispetto alle istituzioni di carattere pubblico. La presenza di questi collegi *sevirales* è evidente e costituisce l'indice della prosperità economica degli abitanti delle colonie e dei municipi magrebini. Questa evoluzione sociale ed economica della *Tingitana* è relazionata con la presenza di una classe dominante formata da cittadini e soldati veterani e dai loro collaboratori indigeni romanizzati o commercianti.

La menzione *ob honorem seviratus* si utilizza per un adempimento generoso fatto per la comunità, un dovere all'accesso al sevirato, un atto di obbligato evergetismo, e che, allo stesso tempo, loda la famiglia del *sevir*. La potenza economica di questi seviri si manifesta in alcune città come *Sala*, dove uno di loro, *Postumius Octavianus*, contribuisce con l'edificazione di una cappella con porte, una statua e una placca commemorativa, che dovrebbe collocarsi nel proprio edificio pubblico, situato nell'area occidentale del foro, con il beneplacito dell'*ordo* locale. Questo incarico gli richiedeva un ingente investimento economico e gli avrebbe restituito stima da parte del municipio.

In relazione ai diversi omaggi religiosi coincidenti con l'accesso al sevirato, le iscrizioni indicano a quali divinità o astrazioni culturali sono dirette; concretamente con l'uso dell'epiteto di *Augustus/a*. Delle undici epigrafi conosciute, *ob honorem seviratus*, sei sono dedicate a divinità. In questo senso, le destinatarie sono *Diana Augusta*, *Isis Augusta*, *Minerva Augusta* o *Venus Augusta*, ossia divinità femminili; o meglio, si venera *Spes Augusta*, anche lei di genere femminile. Di tutti i monumenti catalogati, alcuni servono come testimonianza della reiterazione di alcune di queste dee; così, *Isis Augusta* appare venerata in due comunità vicine, *Banasa* e *Volubilis*; così come succede con le dediche *ob honorem seviratus* realizzate da *L. Antonius Charitus*, liberto di *L. Antonius Valens* a *Banasa* o dalla statua che ricorda *L. Caecilius Felix* nell'area centrale del foro del *municipium Volubitanum*. Altre donazioni *ob honorem* realizzate da persone diverse in favore di varie divinità sono testimoniate nelle figure di *M. Terentius Primulus* che innalzò una statua a *Minerva Augusta* o *Aell[ius] Seimo* che finanziò, nel luogo in cui l'*ordo* di *Banasa* aveva decretato, un'offerta indeterminata. Nella colonia di *Tingi*, *Antonius* mantenne la sua promessa con *Spes Augusta* dopo aver raggiunto il servirato; a *Volubilis*, *S. Iulius Epictetus*, nell'accedere all'incarico, dedicò una effigie a *Diana Augusta* alla fine del secondo secolo d.C.; inoltre, emerge una base di statua consacrata a *Venus Augusta* dal *L. Caecilius Vitalis* nel 217 d.C.; infine [---] *Primus* con-

sacrò un'altra dedica a motivo della sua regolarizzazione come sevirò. La maggior parte delle iscrizioni corrisponde a testi votivi contestualizzati in ambito forense, fundamentalmente, are o statue. L'esistenza di questi materiali permette di relazionarli con lo sviluppo del culto imperiale; a ciò si devono aggiungere i templi trovati a *Banasa*, tempio F de *Lixus*¹, *Tingi*² o *Volubilis*³.

Allo stesso modo, in alcune di queste città esiste una tradizione precedente, il culto al *divus/a* inizia dall'epoca anteriore, così, nella colonia di *Tingi*, è evidente il culto imperiale dall'epoca di Claudio, come si deduce dagli omaggi pubblici che riceve; inoltre, conosciamo altre iscrizioni di questo momento relative agli incarichi religiosi, come quella del *flamen Q. Aelius Vercundus*. Dal *macellum* di *Banasa* provengono varie dediche onorifiche in onore dell'imperatore Traiano, Marco Aurelio, Lucio Vero e Aureliano, ecc. Per la nostra analisi, abbiamo a disposizione una base di una statua proveniente dal foro di *Volubilis* diretta all'imperatore Antonino Pio, dedicata da *L. Annius Matun*; si tratta dell'unica testimonianza in questo tipo di epigrafi associate ai *divi* della casa imperiale. Come si può osservare, l'erezione del monumento si deve alla volontà del sevirò, e in altre occasioni si deve alla ratifica dell'*ordo*; e ne abbiamo vari esempi (*IAMar.*, *lat.*, 86, 88, 2, 310, 367). Di conseguenza, questi liberti privati hanno raggiunto una situazione economica tranquilla e posizioni di potere importanti; ciò ha permesso loro di realizzare atti evergetici come altri cittadini, membri delle élite urbane.

Questi individui contribuiscono alla diffusione delle immagini imperiali e delle loro divinità, altri contribuiscono con migliorie urbanistiche, attività evergetiche obbligatorie realizzate con la ratifica dell'*ordo decurionum* e che elogiano le loro rispettive famiglie. Su questa linea, dobbiamo far riferimento all'onomastica e alla condizione sociale dei seviri. Riguardo questi dedicatori, sette si dichiarano liberti delle famiglie più rilevanti (*Aelii*, *Antonii*, *Caecilii*, *Fabii*, *Iulii*, *Terentii*), il resto sono *incerti*, anche se il loro status può essere dedotto indirettamente da alcuni dati documentati dal materiale epigrafico (*Annii*, *Antonii*, *Postumii*); probabilmente si tratta anche di individui promossi dalla loro origine servile. La formula onomastica usata è quella dei *tria nomina* nella maggior parte

1. BLÁZQUEZ MARTÍNEZ (1988), p. 531.

2. KHATIB-BOUGIBAR (1966), p. 542; CHATELAIN (1968), p. 37; PONSICH (1970), pp. 242-3; VILLAVERDE (2001), p. 81; PONS PUJOL (2003), p. 168.

3. HERON DE VILLESFOSSE (1888), p. 359.

degli esempi (*IAMar.*, *lat.*, 86, 88, 352, 379, 345, 367); *L. Annius Matun*, *L. Antonius Charito*, *L. Caecilius Felix*, *L. Caecilius Vitalis*, *S. Iulius Epictetus*, *M. Terentius Primulus*; anche se si constata allo stesso tempo l'uso di *duo nomina*, *Aell[us] Seimo*, *Antonius Hermes*, [*Fabi*]*s Atimetus*, *Postumius Octavianus*, [--] *Primus*.

I riferimenti alla figura del patrono appaiono con relativa frequenza. A *Banasa*, *L. Antonius Charito* segnala i *tria nomina* del suo *patronus*, *L. Antonius Valens*; nel *municipium Volubilitanum*, *L. Caecilius Felix* e *L. Caecilius Vitalis* alludono ugualmente a *L. Caecilius Caecilianus*; nello stesso municipio *L. Annius Matum* menziona *L. Annius Honoratus* o *S. Iulius Epictetus*, *S. Iulius Primigenius*; a *Lixus* si documenta [--] *Atimetus*, *libertus* di *Fabia*; a *Banasa*, anche *M. Terentius Primulus* nomina la sua patrona *Terentia Marciana*. Secondo J. M. Serrano Delgado queste citazioni si spiegherebbero nel contesto di ascesa dei liberti al sevirato. Esiste, nonostante il suo *manumissio* un forte vincolo tra di loro, dato che i loro patroni hanno potuto intercedere nella loro ascesa alla augustalità. Il volume economico della famiglia appoggia la promozione dei propri liberti al sevirato.

In questo modo, questi gruppi familiari reiterano la loro presenza nel materiale epigrafico. Di *Banasa*, oltre ai seviri conosciuti, ascritti alle famiglie *Aelia*, *Antonia* e *Terentia* emerge la figura di *L. Antonius Sosibianus*⁴, *duumvir* della colonia nell'anno 216 d.C., *L(ucius) Antonius Valens*⁵ e *M(arcus) Antonius Maximus*⁶. A *Sala* abbiamo notizie del *duumvir* *P(ublius) Postumius Hermesander*⁷, menzionato in una lista di amici dell'anno 143 d.C. A *Tingi* la *gens Antonia* è la seconda famiglia più importante della città dopo la *Valeria*. Appaiono registrati vari familiari come il bambino di otto anni *L(ucius) Anton(ius) Puer*⁸, *(Antonius) Puer Duplicarius*⁹, *Antonius Proclinus*¹⁰, *Antonia Ianuaria*¹¹ e *Ant[on]ia Sat[urni]na*¹². A

4. *IAMar.*, *lat.*, 100.

5. *IAMar.*, *lat.*, 86.

6. *IAMar.*, *lat.*, 239.

7. *IAMar.*, *lat.*, 307.

8. MARION (1948), p. 133, n. 5; *IAMar.*, *lat.*, 11; LÓPEZ PARDO (1987), p. 511, n. 3.

9. *Ibid.*

10. *IAMar.*, *lat.*, 10; LÓPEZ PARDO (1987), p. 511, n. 5.

11. MARION (1948), pp. 132-3, 4; *IAMar.*, *lat.*, 12; LÓPEZ PARDO (1987), p. 511, n. 7.

12. MARION (1948), p. 133, n. 6; *IAMar.*, *lat.*, 13; LÓPEZ PARDO (1987), p. 511, n. 38.

Volubilis spiccano tre famiglie: gli *Aelii* attraverso *Q(uintus) Aelius Severus*¹³; in secondo luogo, troviamo la *gens Caecilia*¹⁴; a lei appartengono numerosi membri: *L(ucius) Caecilius [A]ntonianus*¹⁵; *M(arcus) Caecilius Ibaztha*¹⁶, [*L(ucius)*] *Caecilius Caecilianus*¹⁷ *aedil, duumvir* e *flamen* del municipio; *L(ucius) Caec(ilius) Clemens*¹⁸ sposato con *Caecilia Caeciliana*¹⁹; *Q(uintus) Caecilius Domitianus*²⁰ decurione del municipio; *L(ucius) Caecilius Fronto*²¹; *M(arcus) Caec(ilius) Fuscinus*²²; *L. Caecilius Gellianus*²³; *L(ucius) Caecilius Lattro*²⁴; *L(ucius) Caecil(ius) Maur(us)*²⁵; *Q(uintus) Caecilius Plato*²⁶, *aedil, duumvir* e *flamen* del municipio; *L(ucius) Caecilius Plato*²⁷; *Q(uintus) Caecilius Priscus*²⁸; *M(arcus) C(aecilius) Pudens*²⁹; *L(ucius) Caecilius Silvanu[s]*³⁰; *L(ucius) Caecilius Saturninus*³¹; *L(ucius) Caecilius Silvanu[s]*³²; *M. Caecilius Tuscinus*³³; *L(ucius) Caecilius*³⁴; ecc. un nutrito gruppo. Infine, gli *Iulii*, un altro dei gruppi importanti dell'élite locale volubilitana; di questa famiglia si conosce *Iulia Gaia*³⁵; *Iulia Maxima*³⁶; *Iulia Nonna*³⁷; *Iulia Severa*³⁸; *Iulia Suavil-*

13. *IAMar., lat.*, 514.

14. LE BOHEC (1989), p. 344; LEFEBVRE (1992), pp. 19-36.

15. *IAMar., lat.*, 456.

16. *IAMar., lat.*, 424 e 553.

17. CHATELAIN (1916), p. 82, n. 7; *IAMar., lat.*, 434; LEFEBVRE (1992), p. 21.

18. CHATELAIN (1916), p. 82, n. 7; *IAMar., lat.*, 433, 435 e 436; LEFEBVRE (1992), p. 21.

19. *IAMar., lat.*, 268.

20. *IAMar., lat.*, 437.

21. *IAMar., lat.*, 457.

22. *IAMar., lat.*, 458.

23. *IAMar., lat.*, 445.

24. *IAMar., lat.*, 456.

25. *IAMar., lat.*, 681.

26. *IAMar., lat.*, 438.

27. *IAMar., lat.*, 460; RHORFI (2004), p. 299.

28. *IAMar., lat.*, 425.

29. *IAMar., lat.*, 554.

30. *IAMar., lat.*, 370b.

31. *Ibid.*

32. *IAMar., lat.*, 557.

33. *IAMar., lat.*, 444.

34. *IAMar., lat.*, 488.

35. *IAMar., lat.*, 606.

36. *IAMar., lat.*, 677.

37. *IAMar., lat.*, 607.

38. *IAMar., lat.*, 609.

*la*³⁹; *Iulia Valeria*⁴⁰; *Iul(ius) Fel(ix)*⁴¹; *Iulius Secundus*⁴²; *L(ucius) Iulius Victor*⁴³ e *L(ucius) Iulius*⁴⁴.

Nel caso di quei seviri che non esplicitano la loro origine servile, attraverso il loro *nomen* (*Annius*, *Antonius* o *Postumius*), riconosciamo lo stesso a quali gruppi erano vincolati; famiglie conosciute attraverso altre iscrizioni e che possedevano una posizione preminente, facendo parte dell'ordine equestre, nel caso della *gens Antonia* in *Tingi* (*IAMar.*, *lat.*, 10) o occupando posizioni di potere nel governo delle loro rispettive città, come dimostra la famiglia Postumia a Sala (*IAMar.*, *lat.*, 307). Questi *manumittidos* sarebbero vincolati al mondo degli affari familiari, specialmente al commercio di *garum* (*Tingi*) o dell'olio (*Volubilis*).

Quindi, attraverso questi individui possiamo conoscere quali furono le famiglie più rappresentative delle città magrebine; gruppi detentori del potere in virtù del possesso di latifondi, controllori delle attività portuali o delle rotte commerciali. Nello specifico, abbiamo dati che mostrano gli espedienti naturali e la ricchezza dei territori dove si stabiliscono le diverse comunità. In questo senso la regione agricola situata nel corso medio del fiume Sebù dove si localizza Banasa, è uno spazio geografico idoneo all'installazione del modello di sfruttamento romano, qui la produzione di cereale costituì una fonte di mezzi di prim'ordine. Si testimoniano anche importazioni di olio betico, riflessa nei numerosi timbri di anfore olearie ritrovate nella zona, ciò dimostra il commercio attivo esistente tra le province di Betica e Mauritania Tangitana. Nel caso di Lixus, le coltivazioni agricole riscontrate nel suo territorio, l'industria di salature di pesce e le attività mercantili del suo porto con altre città della *Mauritania Tingitana* e la *Betica*, sarebbero state un buon appoggio per gli interessi dei Fabii. Dell'*ager* di *Sala* si conoscono diverse installazioni agricole impiantate a sud di Chellah, nella valle del Bu Regreg, dedicate alla coltivazione di oliveti e, di conseguenza, alla produzione di olio.

Si registra anche la presenza di timbri di anfore olearie del tipo Dressel 20, provenienti dalla Betica o Dressel 7/11, così come

39. *IAMar.*, *lat.*, 626.

40. *IAMar.*, *lat.*, 495.

41. *IAMar.*, *lat.*, 601.

42. *IAMar.*, *lat.*, 609.

43. *Ibid.*

44. *IAMar.*, *lat.*, 488.

Dressel 2-4 che servivano per trasportare vino. Riguardo il territorio di Tingi, sappiamo che esistevano numerose coltivazioni di olio, proprio come ha dimostrato M. Ponsich. La coltivazione dell'ulivo sarebbe collegata con l'espansione economica dei proprietari delle ville, che gli avrebbero permesso di raggiungere un alto livello socio-economico, tra cui si troverebbero alcuni componenti della famiglia Antonia. Anche la documentazione archeologica testimonia produzioni di salatura e la presenza di artigiane vasaie importanti nella zona di Tanger. Infine, dallo studio della base economica di Volubilis, osserviamo che si mantiene grazie all'agricoltura e al commercio dell'olio e del grano, le produzioni di anfore sono ampiamente registrate, come in altre città della Mauritania.

In conclusione, le undici dediche realizzate da *ob honorem seviri* ci dimostrano la notorietà di questi *seviri*, raggiunta grazie alle loro attività economiche; la loro partecipazione alla vita cittadina è un dato di fatto e costituisce una delle attività ufficiali in cui questi individui potevano collaborare, “senza restrizioni”, nella vita pubblica delle loro comunità.

Bibliografia

- ARNALDI A. (2006), *Il culto delle divinità Augustae e i seviri nella documentazione epigrafica della Mauretania Tingitana*, in *L'Africa romana* XVI, pp. 1695-706.
- BEHEL M. (1996), *Note sur une huilerie du quartier est de Volubilis*, in *L'Africa romana* XI, pp. 607-10.
- BELTRÁN M. (1970), *Las ánforas romanas en España*, Zaragoza.
- BLÁZQUEZ MARTÍNEZ J. M. (1988), *Los templos de Lixus (Mauritania Tingitana) y su relación con los templos de ciudades semitas representados en las monedas*, in *I Congreso internacional del Estrecho de Gibraltar (Ceuta-Madrid 1987)*, Madrid, pp. 529-61.
- BOUBE J. (1973-75), *Marques d'amphores découvertes à Sala, Volubilis et Bana*, «BAM», 9, pp. 163-235.
- CHATELAIN L. (1916), *Les fouilles de Volubilis (Ksar-Faroun, Maroc)*, «BCTH», pp. 70-92.
- CHATELAIN L. (1941-42), *Inscriptions latines de Tanger*, «BCTH», pp. 339-41.
- CHATELAIN L. (reimp. 1968), *Le Maroc des Romains*, Paris 1944.
- D'ORS A. (1989), *La Ley Flavia municipal*, Roma, p. 158.
- DUTHOY R. (1974), *La fonction sociale de l'augustalité*, «Epigraphica», 36, pp. 134-54.

- DUTHOY R. (1976), *Recherches sur la répartition géographique et chronologique des termes sevir augustalis, augustalis et sevir dans l'Empire romain*, (Epigraphische Studien, 11), Köln, pp. 143-214.
- DUTHOY R. (1978), *Les Augustales*, in ANRW II. 16, 2, Berlin-New York, pp. 1265-77.
- GLAY M. LE (1990), *La place des affranchis dans la vie municipale et religieuse sous le Haut-Empire romain*, «MEFRA», 102, p. 635.
- GOZALBES E. (2000), *Descubrimientos arqueológicos de Tingi (Tánger) en los siglos X al XVII*, in *L'Africa romana XIII*, pp. 835-52.
- HASSAR-BENSLIMANE J. (1976), *L'Archéologie marocaine de 1973 à 1975*, «BAM», 10, pp. 243-52.
- HERÓN DE VILFOSSE A. (1888), *Inscriptions découvertes à Volubilis (Maroc)*, «CRAI», 16, pp. 357-64.
- JACQUES-MEUNIE D. (1961), *Cités anciennes de Mauritanie*, Paris.
- JODIN A. (1987), *Volubilis Regia Iubae*, Paris.
- KHATIB-BOUGIBAR N. (1966), *L'Archéologie marocaine en 1964-1965*, «BAM», 6, pp. 539-50.
- KOTULA T. (1984), *Les Augustales d'Afrique*, «BCTH», n.s., fasc. 17 B, pp. 345-58.
- LE BOHEC Y. (1989), *Onomastique et société à Volubilis*, in *L'Africa romana VI*, pp. 339-56.
- LEFEBVRE S. (1992), *Hommages publics et histoire social: les Caeciliani et la vie municipale de Volubilis (Maurétanie Tingitane)*, «MCV», 28, pp. 19-36.
- LENOIR M. et al. (1987), *Le forum de Volubilis. Eléments du dossier archéologique*, en *Los foros romanos de las provincias occidentales*, (Valencia, 27-31 janvier 1986), Madrid, pp. 203-19.
- LÓPEZ PARDO F. (1987), *Mauritania Tingitana: de mercado colonial púnico a provincia periférica romana*, Madrid.
- LUQUET A. (1966), *Contribution à l'Atlas archéologique du Maroc: région du Rhab*, «BAM», 6, pp. 367-75.
- MARION J. (1948), *Note sur le peuplement de Tanger à l'époque romaine*, «Hespéris», 35, pp. 125-30.
- MASTINO A. (1987), *La ricerca epigrafica in Morocco (1973-1986)*, in *L'Africa romana IV*, pp. 337-84.
- MAYET F. (1978), *Marques d'amphores de Maurétanie Tingitane (Banasa, Thamusida, Volubilis)*, «MEFRA», 90, 1, pp. 357-406.
- OUAHIDI A. (1994), *Nouvelles recherches archéologiques sur les huileries de Volubilis*, in *L'Africa romana X*, pp. 289-99.
- PONS PUJOL LL. (2003), *Organización y función de la Mauretania Tingitana en el Imperio Romano (s. I-III d.C.)*, Barcelona.
- PONSICH M. (1964), *Exploitation agricole romaines de la région de Tanger*, «BAM», 5, pp. 235-52.
- PONSICH M. (1970), *Recherches archéologiques à Tanger et dans sa région*, Paris.

- PONSICH M. (1988), *Aceite de oliva y salazones de pescado. Factores geoeconómicos de Bética y Tingitana*, Madrid.
- PONSICH M. (1995), *L'huile de Bétique en Tingitane: hypothèse d'une clientèle établie*, «Gerion», 13, pp. 295-303.
- PONSICH M., TARRADELL M. (1965), *Garum et industries antiques de salaison dans la Méditerranée Occidentale*, Paris.
- REBUFFAT R. (1998), *L'armée de la Maurétanie Tingitane*, «MEFRA», 110, pp. 203-12.
- RHORFI A. (2004), *L'apport de l'onomastique à la connaissance de la romanisation de la Tingitane préromaine*, «BAM», 20, pp. 294-322.
- RHORFI A. (2006), *Les traits majeurs de l'immigration romaine en Tingitane*, in *L'Africa romana* XVI, pp. 383-401.
- SERRANO DELGADO J. M. (1988), *Status y promoción social de los libertos en Hispania romana*, Sevilla.
- SMADJA E. (1998), *Dépendance et culte impérial en Afrique*, in *L'Africa romana* XII, pp. 973-83.
- THOUVENOT R. (1946-49), *Rectifications à des informations archéologiques concernant le Maroc*, «BCTH», pp. 44-8.
- THOUVENOT R. (1955-56), *Rapport sur l'activité de l'Inspection des Antiquités du Maroc pendant l'année 1954*, «BCTH», pp. 78-88.
- VILLAVEVERDE VEGA N. (2001), *Tingitana. En la antigüedad tardía (siglos III-VII)*, Madrid.

Carolina Cortés Bárcena, M. Ángeles Alonso Alonso
Reflexiones en torno a la epigrafía
de los *patroni civitatis* en *Hispania*
y el Norte de África: los ejemplos
de *Baetica* y *Mauretania*

Dedicamos el presente artículo al estudio de una serie de personajes que ostentaron el honor de *patronus* de diferentes comunidades cívicas. La metodología utilizada para la realización del estudio ha sido el análisis de la epigrafía latina en la que estos individuos son mencionados, ciñendo el ámbito geográfico a las provincias *Baetica* y *Mauretania Tingitana* y *Caesarensis*, lo cual ha permitido elaborar una serie de conclusiones a partir de la comparación de la documentación procedente de la zona hispana por un lado y la africana por otro.

Palabras-clave: epigrafía latina, *patronus*, *Baetica*, *Mauretania*.

Sin duda fueron muchas las relaciones de poder las que se fraguaron en la multitud de ciudades dispersas por la geografía del Imperio romano. De entre todas las figuras que en la esfera pública eran reflejo de un determinado poder y prestigio hemos decidido dedicar este estudio a los patronos de las colectividades ciudadanas. Consideramos que es muy pertinente tratar y revisar este tema dado que sobre este particular la bibliografía no es muy extensa. Después de la obra clásica de L. Harmand de 1957¹, los trabajos posteriores se reducen a algunas publicaciones periódicas que se ocupan principalmente de los *patroni* de las ciudades de la península itálica. De los años 50 también es el trabajo de B. H. Warmington centrado en los patronos de ciudades africanas, respecto al cual casi doblamos el número de ejemplares analizados².

* Carolina Cortés Bárcena, Universidad Nacional de Educación a Distancia-UNED, Cantabria; M. Ángeles Alonso Alonso, Departamento de Ciencias Históricas, Universidad de Cantabria.

1. L. HARMAND, *Le patronat sur les collectivités publiques: des origines au Bas-Empire*, Paris 1957.

2. B. H. WARMINGTON, *The Municipal Patrons of Roman North Africa*, «PBSR», 22, 1954, pp. 39-55.

En esta ocasión hemos focalizado el estudio sobre las provincias Bética y ambas Mauretánias en razón de la densa red de relaciones que hubo entre estos territorios durante la época romana. Es además en estas provincias donde se encuentra la gran mayoría de ciudades documentadas en las *tabulae patronatus* del Imperio romano³.

Patroni* documentados en ciudades de *Baetica

En la provincia hispana de *Baetica* contabilizamos, en veintitrés textos epigráficos, un total de veintidós personajes que actuaron en calidad de patronos en favor de diferentes comunidades cívicas. Las piezas en las que aparecen mencionados son en su mayoría inscripciones de carácter honorífico en las que la ciudad cliente expresa un homenaje a su protector, mientras que sólo en tres ocasiones aparecen documentados en los broncees en que tradicionalmente se determinaba por escrito este tipo de contratos, las *tabulae patronatus*. Un único epígrafe erigido con motivaciones religiosas representa la singularidad dentro del conjunto.

En el caso de los textos honoríficos, esa dignidad emanada de la ciudad a favor del patrono quedaba en muchas ocasiones materializada a través de la erección de una estatua, dato que conocemos bien gracias a la alusión explícita de la misma en la inscripción (B₁₇, B₁₉, B₂₃), o bien gracias a las características del soporte (B₂, B₉, B₁₂₋₁₅)⁴. Los textos referidos a *patroni* que a su vez eran miembros de la familia imperial son los más sencillos y hacen constar solamente el nombre y la palabra patrono en dativo (B₃₋₇), pero lo más habitual es que entre estos dos elementos se incluyan los diferentes cargos del *cursus honorum* llevados a cabo por el personaje⁵, por lo general acompañados de la referencia a la ciudad cliente, dedicante del epígrafe. Dependiendo de la complejidad del texto

3. J. NICOLS, *Tabulae patronatus: A Study of the Agreement between Patron and Client-Community*, en *ANRW*, II, 13, 1980, p. 538.

4. En el caso de C. *Iulius Pacatianus* (B₂₁), el epígrafe se relaciona con los restos de una estatua que fue descubierta junto a él (B. RÉMY, *Inscriptions latines de Narbonnaise*, v, 1. Vienne, Paris 2004, p. 134).

5. En el texto que recuerda a Q. *Fulvius Carisianus* (B₁₆) curiosamente, y de forma excepcional, la palabra patrono aparece antes del cargo (*pontifex*). Tampoco sigue el formulario habitual el epígrafe dedicado a un patrono de *Malaca* (B₂₃), cuyo contenido consiste en una sucesión de elogios a sus virtudes, en el que se menciona la administración de una provincia.

pueden aparecer además los motivos del elogio, el objeto del mismo (*statuam decrevit*) y algunos epítetos, como *patronus merentissimus* o *praestantissimus civis*. Sólo en dos ocasiones se menciona a las personas encargadas de llevar a cabo la dedicatoria (B13 y B19).

Por su parte, las *tabulae patronatus* aparecidas en el sur de Hispania siguen la estructura clásica de este tipo de documentos. La relativa al contrato de patronato de *Q. Marius Balbus* (B1) es un perfecto ejemplo del esquema seguido habitualmente en este ámbito de la epigrafía jurídica: en primer lugar aparecen los cónsules y la fecha, y a continuación el nombre del patrono, la fórmula *hospitium fecit cum* seguido por el nombre de la ciudad y la referencia a los descendientes (*posterisque eorum*), así como a la clientela bajo la cual pasaba a encontrarse dicha ciudad, y finalmente los magistrados encargados de llevarlo a cabo. En el caso de *Sex. Curvius Silvinus* (B8) la disposición es similar, con la diferencia de que no se hace mención de cónsules ni fecha. La pieza que recuerda el pacto acordado entre *Licinius Iulianus* y el municipio de *Isturgi* (B11) se encuentra muy fragmentada, pero son visibles los restos de la fórmula *hospitium fecit*, la referencia a los descendientes y el verbo *cooptare*.

La única pieza votiva del conjunto consiste en el pedestal que recuerda a *Aristius Optatus*, patrono de *Hispalis* (B22). La inscripción está muy fragmentada, pero queda claro que el personaje dedica a la Providencia Augusta unos terrenos adecuados para una actividad y que previamente ha cubierto con un pavimento hecho de hormigón⁶.

Por lo que se refiere a los personajes que ostentaron el honor de *patroni* de las ciudades béticas, son todos ellos hombres libres de los altos niveles de la sociedad romana a quienes podemos dividir en las siguientes categorías: miembros de la familia imperial, integrantes del orden senatorial, *equites* y élites del ámbito municipal⁷. Todos los

6. *HEp*, VII, 78o.

7. No hemos podido determinar la categoría social de cinco de los personajes: *Q. Marius Balbus*, patrono de *Lacibula* (B1); *Licinius Iulianus* (B11), que aparece mencionado en una *tabula* de patronato muy fragmentada hallada en *Volubilis*, ciudad de la que seguramente él fuera originario; el patrono, de nombre y cargos ignorados, de *Florentia Iliberritana* (B14); *Aristius Optatus*, patrono de *Hispalis* (B22) y el patrono de nombre desconocido de Málaga (B23), de quien suponemos que perteneció bien al orden senatorial o bien al ecuestre gracias a la frase que aparece al principio del texto, de la que se deduce que llevó a cabo algún cargo acorde a alguno de esos estatus (*per administrationem provinciae*).

patronos pertenecientes al primer grupo señalado ejercieron su tutela en *Ulia Fidentia*: el emperador Augusto (B₃), M. Agrippa (B₄) y su hijo *Lucius* (B₅) y el futuro emperador Tiberio (B₆), quien también aparece mencionado como patrono de *Italica* en otra inscripción (B₇). El patrocinio ejercido por personajes pertenecientes a la familia imperial no es una rareza en el Imperio romano, aunque la documentación epigráfica al respecto es restringida⁸. L. Harmand afirma que en estos casos no podemos establecer las circunstancias en que se forman los lazos de clientela que desembocaron en el patronato, pues se desconoce tanto el origen como las circunstancias del mismo, aunque para el caso concreto de *Ulia* relaciona la presencia de Augusto con la organización del culto imperial y con alguno de sus viajes a la península. El caso de Agrippa lo vincula a su presencia en la península en los años 20 y 19 a.C. y al hecho de ser soberano del ejército y eventual sucesor del emperador.

Dos senadores fueron *patroni* en *Baetica*, *S. Curvius Silvinus* en *Munigua* (B₈) y *L. Sergius Plautus* en *Urso* (B₉). El primero firmó un contrato con el municipio muniguense a principios de la época imperial; pocos datos conocemos de él, aparte de que ejerció los cargos de *quaestor* y *pro praetore* y que procedía de una familia senatorial de *Nemausus*, aunque desconocemos si él también nació allí⁹. El segundo, recordado en el texto inscrito sobre un pedestal de estatua, fue igualmente *quaestor*, así como sacerdote del colegio de los *Salii Palatini*, cuyo carácter plenamente romano nos permite ubicar su origen en la capital del Imperio¹⁰.

En lo concerniente a los *equites*, encontramos cuatro en el material estudiado. De *L. Valerius Proculus* (B₁₂), patrono de *Malaca*, conocemos su amplio *cursus honorum*, en el cual se menciona la procuratela ejercida en la *provincia Ulterioris Hispaniae Baeticae*. Aunque se ha sugerido que era originario de esta misma localidad¹¹, por nuestra parte consideramos que procedía de otra ciudad, y que habría entrado en contacto con el municipio durante el

8. HARMAND, *Le patronat sur les collectivités*, cit., pp. 155-82, el autor se ocupa del patronato ejercido por los emperadores y otros miembros de la familia imperial en las ciudades del Imperio.

9. G. ALFÖLDY, *Fasti Hispanienses*, Wiesbaden 1969, pp. 182-3.

10. Este personaje además ha sido identificado con un escritor mencionado por Plinio en el índice de autores de su libro XVII y por Quintiliano: *CILASE*, III, 48.

11. H.-G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, vol. I, Paris 1960, p. 279.

Tabla 1: Patronos documentados en la epigrafía latina de *Baetica*.

Nº	Nombre del patrono	Cargos del patrono	Ciudad cliente	Estatuto jurídico	Tipo de inscripción	Cronología	Referencia bibliográfica
B1	<i>Q. Marius Balbus</i>	---	<i>Lacibula</i>	Municipio	<i>Tabula patronatus</i>	5 d.C.	<i>CIL</i> II, 1343
B2	---	<i>Procurator provinciae...</i> ; <i>tribunus militum</i>	<i>Italica</i>	Colonia	Honorífica?	<i>Augustus</i>	<i>CIL</i> II, 1121
B3	<i>Caesar Augustus</i>	Emperador Augusto	<i>Ullia Fidentia</i>	Municipio	Honorífica	<i>Augustus</i>	<i>CIL</i> II, 1325; <i>CIL</i> II ² /5, 486
B4	<i>M. Agrippa</i>	Miembro de la familia imperial	<i>Ullia Fidentia</i>	Municipio	Honorífica	<i>Augustus</i>	<i>CIL</i> II, 1327; <i>CIL</i> II ² /5, 488
B5	<i>Lucius</i>	Miembro de la familia imperial	<i>Ullia Fidentia</i>	Municipio	Honorífica	<i>Augustus</i>	<i>CIL</i> II, 1326; <i>CIL</i> II ² /5, 487
B6	<i>Tiberius Claudius Nero</i>	Miembro de la familia imperial	<i>Ullia Fidentia</i>	Municipio	Honorífica	<i>ante</i> 14 d.C.	<i>CIL</i> II, 1329; <i>CIL</i> II ² /5, 490
B7	<i>Tiberius Claudius Nero</i>	Miembro de la familia imperial	<i>Italica</i>	Colonia	Honorífica	<i>ante</i> 14 d.C.	<i>CIL</i> II, 1113
B8	<i>Sex. Carvius Sabinus</i>	<i>Quaestor; pro praetore</i>	<i>Munigua</i>	Municipio	<i>Tabula patronatus</i>	<i>Augustus-Tiberius</i>	<i>AE</i> , 1962, 287; <i>AE</i> , 1972, 263
B9	<i>L. Sergius Plautus</i>	<i>Q(uaestor?)</i>	<i>Urso</i>	Colonia	Honorífica	<i>Tiberius</i>	<i>CIL</i> II, 1406 (p. 851); <i>CIL</i> II ² /5, 1113
B10	<i>P. Attennius Afer</i>	<i>Flamen Augusti</i>	<i>Epora</i>	Municipio	Honorífica	época flavia	<i>CIL</i> II, 2159; <i>CIL</i> II ² /7, 144

(sigue)

Tabla 1 (seguido).

Nº	Nombre del patrono	Cargos del patrono	Ciudad cliente	Estatuto jurídico	Tipo de inscripción	Cronología	Referencia bibliográfica
B11	<i>Licinius Iulianus</i>	---	<i>Isturgi</i>	Municipio	<i>Tabula patronatus</i>	Primera mitad s. I d.C.	<i>AE</i> , 1942, 23; <i>AE</i> , 1969-70, 746 <i>CIL</i> II, 1970
B12	<i>L. Valerius Proculus</i>	<i>Procurator prov. Hispaniae Baeticae; procurator prov. Cappadociae; procurator prov. Asiae; procurator prov. Trium Galliarum; procurator a nationibus Augusti; praefectus anno-nae; praefectus Aegypti</i> <i>Procurator Augustorum</i>	<i>Malaca</i>	Municipio	Honorífica	<i>Traianus-Antoninus Pius</i>	
B13	<i>G. Vallius Maxumianus</i>	<i>Procurator Augustorum</i>	<i>Singilia Barba</i>	Municipio	Honorífica	<i>Marcus Aurelius</i>	<i>CIL</i> II, 2015; <i>AE</i> , 1961, 340; <i>HEp</i> I, 469; <i>CIL</i> II ² /5, 783 «Herakleion», 2, segunda mitad s. 2009, pp. 107-116
B14	---	---	<i>Florentia Iliberritana</i>	Municipio	Honorífica	Mediados o segunda mitad II d.C.	
B15	<i>C. Iuventius Albinus</i>	<i>Aedilis; daovir</i>	<i>Axati</i>	Municipio	Honorífica	Mediados o segunda mitad s. II d.C.	<i>CIL</i> II, 1054; <i>HEp</i> , VIII, 442; <i>AE</i> , 1998, 737
B16	<i>Q. Fulvius Carisianus</i>	<i>Pontifex</i>	<i>Arva</i>	Municipio	Honorífica	Mediados s. II d.C.	<i>CIL</i> II, 1064 (p. 837); <i>AE</i> , 1979, 350

(sigue)

Tabla 1 (seguido).

Nº	Nombre del patrono	Cargos del patrono	Ciudad cliente	Estatuto jurídico	Tipo de inscripción	Cronología	Referencia bibliográfica
B17	C. Sempromius Lucretius Sabinus	<i>duovir</i>	<i>Ipsca</i>	<i>Municipium contributum</i>	Honorífica	s. II d.C.	<i>CIL</i> II, 1597; <i>CIL</i> II ² /5, 391
B18	Q. Servilius Lupus	<i>Pontifex</i>	<i>Acinippo</i>	Municipio	Honorífica	s. I-II d.C.	<i>CIL</i> II, 1349; <i>HEp</i> , I, 474; <i>HEp</i> , V, 578
B19	M. Iunius Terentianus Servilius Sabinus	<i>duovir, flamen, pontifex</i>	<i>Acinippo</i>	Municipio	Honorífica	s. I-II d.C.	<i>CIL</i> II, 1347 (p. 701); <i>HEp</i> V, 579
B20	M. Marius Frontonius	<i>Pontifex; duovir</i>	<i>Acinippo</i>	Municipio	Honorífica	s. I-II d.C.	<i>CIL</i> II, 1348
B21	C. Iulius Pacatianus	<i>Procurator Augustonum; procurator provinciae Osroboenae; praefectus legionis Parbicae; procurator Alpium Cottiarum; procurator pro legato provinciae Mauretaniae Tingitanae</i>	<i>Italica</i>	Colonia	Honorífica	ca. 202-205	<i>CIL</i> XII, 1856; <i>AE</i> , 1960, 247
B22	Aristius Optatus	Se conoce un <i>praefectus Aegypti</i> del 297 d.C. con este nombre (PIR ² A 1084a)	<i>Hispalis</i>	Colonia	Votiva	s. III-IV d.C.	<i>HEp</i> , VII, 780
B23	---	Gobernador de la provincia <i>Baetica</i> ?	<i>Malaca</i>	Municipio	Honorífica	s. IV d.C.	<i>CIL</i> II, 1972

desarrollo de su ocupación en la Bética. Igualmente estimamos que *G. Vallius Maxumianus* (B13) era también foráneo a su ciudad cliente, *Singilia Barba*. En este caso el personaje pudo entrar en relación con el municipio bien durante el tiempo en que fue *procurator* en *Lusitania* o en *Mauretania Tingitana*, cargos que conocemos gracias a un epígrafe de *Italica* en el que se le menciona como *dux fortissimus*¹². Seguramente la elección de *G. Vallius Maxumianus* estuvo relacionada con las incursiones de los *mauri* en la segunda mitad del s. II d.C., pues en la propia inscripción se agradece la liberación en la guerra con este pueblo africano (*ob municipium diutina obsidione et bello Maurorum liberatum*). *C. Iulius Pacatianus* (B21) fue patrono de *Italica*, pero era originario de *Vienna*¹³, ciudad en la cual se encuentra el epígrafe que le dedicó la colonia. Pudo ser durante el cargo ejercido en la *Mauretania Tingitana* cuando entró en contacto con *Italica*, quizás también en relación a las incursiones de los *mauri*¹⁴. El último de los *equites* documentado entre las inscripciones analizadas es el patrono de nombre desconocido de *Italica* (B2), de quien sólo conocemos que ejerció los cargos de *procurator* y *tribunus militum*.

Siete de los *patroni* béticos eran miembros pertenecientes a las élites municipales que llevaron a cabo cargos como magistrados y como sacerdotes en el ámbito municipal. *P. Attenius Afer* (B10) era *flamen* de Augusto y, por decreto de los decuriones de *Epora*, patrono de esta localidad y originario de la misma a juzgar por la tribu que se indica en su onomástica. *C. Iuventius Albinus* (B15) fue *aedil* y *duovir* de la ciudad que lo eligió como patrono, *Axati*. La peculiaridad del epígrafe que recuerda a *Q. Fulvius Carisianus* (B16), *patronus et pontifex*, es que está dedicado no ya por una ciudad, sino por varias *centuriae*, hecho que nos hace dudar de su debida inserción en el presente trabajo; el epígrafe fue erigido en un lugar elegido al efecto por el ordo de *Arva*. Según se ha estudiado, estas centurias, que en el momento en que se fecha la inscripción no serían algo más que *pagi* o quizás *vici* integrados dentro del territorio de la ciudad, tenían un sentido corporativo en función de la defensa de sus intereses¹⁵. *C. Sempronius Lucretius Salvianus* (B17) fue *duovir* y

12. *CIL* II, 1120.

13. RÉMY, *Inscriptions latines*, cit., p. 135.

14. RÉMY, *Inscriptions latines*, cit., p. 136.

15. P. SÁEZ FERNÁNDEZ, *Las centurias de la Bética*, «Habis», 9, 1978, pp.

patrono del municipio de *Ipsca*, que le dedicó una estatua por sus méritos. Los tres últimos personajes pertenecientes al grupo de las élites municipales ejercieron su patrocinio en *Acinippo*, todos ellos en una fecha indeterminada entre los siglos I y II d.C. *Q. Servilius Lupus* (B18) fue *pontifex*, y se le considera de origen itálico en razón de su tribu¹⁶, extraña en *Hispania*. *M. Iunius Terentianus* (B19) combinó los cargos religiosos de *flamen* y *pontifex* con el de *duovir* en *Corduba*, de modo que es posible que nos encontremos ante un individuo foráneo del municipio. Por último *M. Marius Frontontius* (B20) fue elegido también patrono de *Acinippo* después de haber ejercido allí los cargos de *pontifex* y *duovir*.

Por lo general admitimos que los *patroni* magistrados y sacerdotes municipales ejercieron tales cargos en sus ciudades de origen y allí mismo fueron elegidos como protectores cuando no se especifica que ese cargo hubiera sido ejercido en otro lugar. Además dos de ellos son mencionados como *civis* (B15 y B17), vinculándolos directamente con el municipio. A la vista del material analizado parece ser que los *patroni* de mayor rango solían serlo de un lugar diferente del que eran originarios.

Por lo que se refiere a las quince ciudades representadas en el material hispano estudiado, son todas ellas de estatuto privilegiado: once municipios y tres colonias. Sólo en el caso de *Munigua* (B8) podemos encontrar una excepción, pues la *tabula* de patronato ha sido fechada entre los reinados de Augusto o Tiberio por Alföldy¹⁷, es decir, con anterioridad a la concesión del estatuto de municipio con los Flavios, antes de lo cual era un *oppidum stipendiarium*.

La repartición cronológica de los epígrafes muestra una clara primacía de los dos primeros siglos de la era, en que se documentan veinte de las piezas, más de la mitad de ellas en el s. I d.C. Durante los años del principado de Augusto se fechan todos los *patroni* pertenecientes a la familia imperial registrados en *Ulia Fidentia* e *Italica*. Por lo que se refiere al resto no encontramos una pauta que vincule la elección de *patroni* de determinado estatus o categoría social con un momento concreto. Es cierto que los dos personajes pertenecientes al orden senatorial fueron honrados en los inicios del s. I d.C., pero los *equites* aparecen representados en el siglo I d.C. (B2), en el siglo II d.C. (B12-13) y en el siglo III d.C.

16. *HEp*, v, 578.

17. ALFÖLDY, *Fasti Hispanienses*, cit., p. 282.

(B21). Magistrados y sacerdotes municipales aparecen mencionados en los siglos I y II d.C. Hay que tener en cuenta además la cantidad de *patroni* para los que no nos ha sido posible determinar su posición social. Por lo tanto, en cuanto a la cronología referente a las inscripciones de *patroni* béticos la única conclusión clara que obtenemos es la mayor frecuencia de la figura del patrono en el sur de *Hispania* durante los dos primeros siglos de la era.

Patroni* documentados en ciudades de *Mauretania

Tenemos constancia de treinta y tres epígrafes con referencias a patronos de comunidades cívicas mauritanas¹⁸. Diez de estos ejemplares pertenecen a la provincia *Tingitana* aunque corresponden a ocho patronos, es decir, dos de ellos son mencionados en sendas inscripciones. Así *Clementius Valerius Marcellinus* es citado en dos textos erigidos en honor a su mujer y a su hijo en *Volubilis*, colonia de la que era patrono (MT8 y MT9). Igualmente debemos mencionar a *Sextus Sentiuss Caecilianus* quien suscribió dos tablas de patronato (MT1 y MT2) con las colonias de *Banasa* y *Volubilis*. Por su parte, en *Mauretania Caesarensis* veintitres ejemplares recogen la existencia de veintidós patronos¹⁹. Al igual que ocurría en la *Tingitana*, dos patronos son citados en más de una ocasión. El primero de ellos es *M. Annius Sacerdos* de quien sabemos que era patrono de *Satafis* gracias a un epígrafe inscrito por él en un templo que ayudó a reconstruir (MC15) y a una inscripción dedicada por su hijo (MC14). Algo semejante ocurre con *Q. Clodius Clodianus*, patrono de *Auzia*, mencionado tanto en una inscripción erigida en su honor (MC17) como en un ara dedicada por él junto a su familia (MC16). Por último debemos hacer alusión al epígrafe MC9 que nombra dos patronos de *Auzia* que eran padre e hijo, ambos llamados *Q. Gargilius Martialis*.

Las inscripciones han sido halladas en dieciséis ciudades clien-

18. Debemos indicar que hemos excluido de este estudio a los *patroni provinciae*. Asimismo en nuestra lista de patronos no se incluye a *Licinius Hierocles*, recogido por HARMAND, *Le patronat sur les collectivités*, cit., p. 195 ya que consideramos que no está demostrado que fuese patrono de *Caesarea*. Lo mismo ocurre con el patrono de nombre desconocido mencionado en CIL VIII, 20999; WARMINGTON, *The municipal patrons*, cit., p. 238.

19. Aunque no lo hemos recogido al no tratarse de un patronazgo de una comunidad cívica, se debe mencionar a *T. Caesernius Staius Quinctius*, patrón de la *gens Maurorum Maccum* (AE, 1904, 150).

Tabla 2: Patronos documentados en la epigrafía latina de *Mauretania*.

Nº	Nombre del patrono	Cargos del patrono	Ciudad cliente	Estatuto jurídico	Tipo de inscripción	Cronología	Referencia bibliográfica
MT ₁	<i>Sex. Sentius Caecilianus</i>	<i>Legatus Augusti propraetore ordinandae utriusque Mauretaniae</i>	<i>Banasa</i>	Colonia	<i>Tabula patronatus</i>	76 d.C.	<i>AE</i> , 1941, 79; <i>IAMar.</i> , lat. 2, 126
MT ₂	<i>Sex. Sentius Caecilianus</i>	“	<i>Volubilis</i>	Colonia	<i>Tabula patronatus</i>	76 d.C.	<i>AE</i> , 1969-70, 747
MT ₃	<i>M. Sulpicius Felix</i>	<i>Praefectus alae II Syrorum c.t.</i>	<i>Salae</i>	Municipio	Honorífica	144 d.C.	«BCTH», 1930-1, 171-2; «MEFR», 1931, 1-32 <i>AE</i> , 1954, 259
MT ₄	<i>L. Labienus</i>	---	<i>Banasa</i>	Colonia	<i>Tabula patronatus</i>	Ante 162 d.C.	<i>AE</i> , 1948, 115
MT ₅	<i>Q. Claudius Ferox Aeronius Montanus</i> (PIR2 A 0974)	<i>Proc. Mauret. Tingitan.</i>	<i>Banasa</i>	Colonia	<i>Tabula patronatus</i>	162 d.C.	
MT ₆	<i>L. Sarioleus Procalus</i>	---	<i>Volubilis</i>	Colonia	Honorífica	s. II o III d.C.	<i>ILAfr.</i> , 633
MT ₇	<i>M. Maturius Victorinus</i>	<i>Praeses Mauret. Tingitan.</i>	<i>Volubilis</i>	Colonia	Honorífica	Post 245 d.C.	<i>CIL VIII</i> , 21833; <i>AE</i> , 1981, 116
MT ₈	<i>Clementius Valerius Marcellinus</i>	<i>Praeses Mauret. Tingitan.</i>	<i>Volubilis</i>	Colonia	Honorífica a su mujer	Post 280 d.C.	<i>IAMar.</i> , lat. 2, 411
MT ₉	“	“	<i>Volubilis</i>	Colonia	Honorífica a su hijo	“	<i>IAMar.</i> , lat. 419; <i>AE</i> , 1987, 1091B
MT ₁₀	<i>P. Lentulus Scipio</i>	---	<i>Banasa</i>	Colonia	<i>Tabula patronatus</i>	---	<i>AE</i> , 1954, 260

(sigue)

Tabla 2 (seguido).

Nº	Nombre del patrono	Cargos del patrono	Ciudad cliente	Estatuto jurídico	Tipo de inscripción	Cronología	Referencia bibliográfica
<i>Mauretania Caesarensis</i>							
MC1	<i>Iuba II et Ptolemeo</i>	Monarcas del reino de Mauretania	<i>Caesarea</i>	Colonia	Honorífica	ca. 20 d.C.	<i>CIL</i> VIII, 20977
MC2	---	<i>Leg. proc. Sicilia, praetor, leg. procos. Asiae</i>	<i>Rusguniae</i>	Colonia	Honorífica	26 d.C. en adelante	<i>CIL</i> VIII, 9247
MC3	<i>Q. Iulius Secundus</i>	<i>Leg. Aug. pr. pr</i>	<i>Tubusuctu</i>	Colonia	<i>Tabula patronatus</i>	55 d.C.	<i>CIL</i> VIII, 8837
MC4	<i>Sex. Cornelius Dexter</i>	<i>Procurator Asiae</i>	<i>Saldae</i>	Colonia	Honorífica	117-134	<i>CIL</i> VIII, 8934
MC5	<i>Q. Petronius Nonatus</i>	<i>Praefectus cob, proc Aug per Asiam</i>	<i>Tubusuctu</i>	Colonia	Honorífica	169-176 o 180-198	<i>AE</i> , 1967, 644; <i>AE</i> , 1971, 515
MC6	---	<i>Praefectus alae Thracum et Oppidum gentis Mazicum</i>	<i>Novum</i>	Colonia	Honorífica	s. II	<i>AE</i> , 1973, 654
MC7	<i>C. Fulcinus Fabius Maximus</i>	<i>Leg. procos Baeticae</i>	<i>Ganugu</i>	Colonia	Honorífica	finales s. II - principios III	<i>CIL</i> VIII, 21451
MC8	<i>T. Aelius Longinus</i>	Decurión	<i>Auzia</i>	Colonia	Votiva	210-214	<i>CIL</i> VIII, 9015
MC9a	<i>Q. Gargilius Martialis</i>	<i>Curator et dispunctor</i>	<i>Auzia</i>	Colonia	Honorífica	ca. 230 d.C.	<i>CIL</i> VIII, 20751
MC9b	<i>Q. Gargilius Martialis</i> hijo del anterior	<i>Eq. romanus militiae petitor</i> , nativo de Auzia	<i>Auzia</i>	Colonia	Dedicación realizada por él mismo	ca. 230 d.C.	<i>CIL</i> VIII, 20751
MC10	<i>T. Caelius Martialis</i>	<i>v. e.</i>	<i>Novaria</i>	---	Votiva comen- mora recon- strucción de un templo	244	<i>CIL</i> VIII, 10907 = <i>CIL</i> VIII, 20429

(sigue)

Tabla 2 (seguido).

Nº	Nombre del patrono	Cargos del patrono	Ciudad cliente	Estatuto jurídico	Tipo de inscripción	Cronología	Referencia bibliográfica
MC11	M. Aurelius Atho Marcellus	Procurator Mauret. Caes. Lemellef		Municipio	Honorífica imperial con-memora la reparación de un acueducto	244-249	CIL VIII, 8809
MC12	M. Cornelius Octavianus	Dux per Africam, Numidianam, Mauretanianaque	Bisica	Municipio	Honorífica	ca. 258 d.C.	CIL VIII, 12296
MC13	Marcellus	Eques romanus	Auzia	Municipio	Votiva	s. III d.C.	CIL VIII, 9023
MC14	M. Amnius Sacerdos	Curator et dispunctor	Satafis	Municipio	Funeraria	II/IV	CIL VIII, 20268
MC15	"	"	Satafis	Municipio	Evergetismo	"	CIL VIII, 8396 = CIL VIII, 20240
MC16	Q. Clodius Clodianus	Dispunctor	Auzia	Colonia	Votiva	320 d.C.	CIL VIII, 9020
MC17	"	"	Auzia	Colonia	Honorífica	ca. 320 d.C.	IL VIII, 9068
MC18	Fl. Felix Genitilis	Praeses Mauret. Sitif	Satafis	Municipio	Dedicación a los emperadores de un acueducto de unas termas	379-383	CIL VIII, 08393 (p. 970) = CIL VIII, 20266
MC19	Fl. Hyginus	Praeses Mauret. Caesarensis	Tipasa	Colonia	Lámina de bronce	Final s. IV d.C.	CIL II, 2210 = CIL II ² /7, 276
MC20	---	---	Lemellef	Municipio	Honorífica		AE 1905, 106
MC21	---	Consul	Auzia	Colonia	Honorífica		CIL VIII, 9044 = CIL VIII, 20749
MC22	Geminus Clemens	---	Auzia	Colonia	Funeraria		CIL VIII, 9048
MC23	P. Cornelius Honoratus	Flamen	Icosium	Colonia	Funeraria		AE, 1955, 158

tes, todas ellas colonias excepto los municipios de *Satafis*, *Sala*, *Lemmelief* y *Bisica*, así como *Novaria*, de la que desconocemos su estatus. En diez de ellas sólo se ha conservado un ejemplar mientras que en *Tupusuctu* y *Lemmelief* se han hallado dos, tres en *Satafis*, cuatro en *Banasa* y cinco en *Volubilis*. Por último, cabe destacar *Auzia* donde conocemos seis epígrafes relativos a cinco patronos. A estas ciudades debemos sumar la colonia de *Corduba* donde se conserva un bronce que recuerda la *cooptatio* de *Fl. Hyginus* por *Tipasa* (MC₁₉).

Al igual que ocurre con la provincia *Baetica*, la mayor parte de los epígrafes honoríficos están dedicados por la ciudad cliente. Sólo en tres casos son otros los dedicantes, bien miembros de la familia como *Q. Gargilius Martialis* que honró a su padre (MC₉), o bien particulares como el centurión de la *legio II Traianae*, *P. Blaesus Felix*, que erigió la inscripción a *S. Cornelius Dexter*, patrón de *Saldae* (MC₄), o como los 38 *amici* que financiaron la estatua dedicada a *M. Sulpicius Felix* (MT₃). Este último epígrafe es el único que hace referencia a los honores que la ciudad cliente concedía a su patrono. Los beneficios concedidos por la ciudad cliente no se limitaban al patrono, como ya indicó B. H. Warmington²⁰, sino que se podían extender a su familia. Así *Volubilis* dedicó dos inscripciones al hijo y a la mujer de *Valerius Marcellinus* (MT₈ y MT₉)²¹.

En lo que se refiere al formulario, debemos indicar que, en general, la designación como *patronus* aparece tras el *cursus honorum*, mientras que sólo forma parte de éste cuando son magistrados de la ciudad. Los epítetos que acompañan a *patronus* son variados pero, en general, no nos aportan información sobre el motivo de la concesión de honores al patrón: *piisimus*, *incomparabilis*, *praestantissimus*. Una excepción es *M. Sulpicius Felix* (MT₃), patrón de *Salae*, designado como *liberator* en el pedestal de una estatua erigida en su honor en el 144 d.C. El pedestal está inscrito en tres de sus caras, en la principal se detalla el *cursus honorum* del homenajeado y en las laterales se recogen la lista de los 38 *amici* que le dedican la estatua²² y el decreto de los decuriones de *Salae*. En este decre-

20. WARMINGTON, *The municipal patrons*, cit., p. 49. Sobre los honores recibidos por el patrón: HARMAND, *Le patronat sur les collectivités*, cit., pp. 345-53.

21. Posiblemente el conjunto se completaba con sendas estatuas y con otra dedicación al patrón: G. DI VITA-EVRARD, *En feuilletant les "inscriptions antiques du Maroc, 2"*, «ZPE», 68, 1987, p. 197.

22. J. CARCOPINO, *La base de Sulpicius Felix et le décret des décurions de Sala*, «MEFR», 48, 1931, p. 8, considera que no era patrón del municipio, sino de los *ami-*

to se señala que se concedieron a *Sulpicius Felix* diferentes honores como su designación como patrón y decurión honorífico. Asimismo se explica que las distinciones estaban motivadas por las acciones del *praefectus* para restablecer la seguridad en la zona. Sin embargo, el resto de los textos honoríficos se limitan a indicar que el patrón trabajó en beneficio de la ciudad sin especificar cómo con expresiones como *ob merita, sua liberalitas, ob merita iustitiae, ob debita virtute et industria*.

Por otro lado, seis piezas son *tabulae patronatus*, cinco pertenecientes a *Mauretania Tingitana* (MT₁, MT₂, MT₄, MT₅, MT₁₀) y sólo una de ellas (MC₃) se encontró en la *Caesarensis*. Respecto a las *tabulae patronatus* tingitanas hay que destacar que cuatro de ellas han sido halladas en *Banasa* (MT₁, MT₄, MT₅, MT₁₀). Uno de estos broncees (MT₁) menciona a *S. Sentius Caecilianus*, quien suscribió con *Volubilis* otra *tabula patronatus* (MT₂). No es habitual encontrar inscripciones que documenten que un mismo personaje era patrón de varias ciudades. A todas estas tablas se debe añadir el bronce hallado en *Corduba* (MC₁₉) que recuerda la existencia de otra *tabula* en la que se selló la relación de patronazgo entre *Tipasa* y *Flavius Hyginus*. Todas las tablas siguen la estructura clásica²³, sólo la hallada en *Tubusuctu* (MC₃) no sigue la norma ya que emplea la expresión *hospitum fecit*, a semejanza de los ejemplares hispanos, y en la parte final también varía la fórmula: *eosque patrocínio suo tuendos recepit*.

A diferencia de la provincia *Baetica*, en las provincias mauritanas encontramos varias inscripciones votivas, como una dedicación de un altar en *Auzia* por parte de su patrón *Q. Clodius Clodianus* (MC₁₆). En la misma localidad, *T. Aelius Longinus* reconstruyó y decoró un templo y dedicó un altar a *Caelestibus Augustibus* (MC₈), y *Marcellus* dedicó a Saturno el templo que él costeó (MC₁₃). Igualmente *T. Coelius Martialis* consagró al genio de *Novaria* el templo reconstruido por él mismo (MC₁₀). Como se puede observar, estos tres últimos textos también nos ilustran sobre la labor evergética de los patronos. Sobre este mismo aspecto informan otros tres epígrafes gracias a los cuales sabemos que en *Satafis M.*

ci que le dedicaron la estatua. En contra HARMAND, *Le patronat sur les collectivités*, cit., p. 405, n. 35.

23. Mención a los cónsules, la *cooptatio* del patrón por parte de la ciudad (*patronum cooptare*), el recibimiento del colono de la clientela de la ciudad y de sus descendientes (*in fidem clientelamque recipere*), y la alusión final a los legados: NICOLS, *Tabulae patronatus*, cit., pp. 548-53.

Annius Sacerdos (MC15) reconstruyó parte de una basílica, posiblemente las columnas²⁴, y que *Fl. Felix Gentilis* rehízo el acueducto de unas termas (MC18). La misma labor de reparación de un acueducto la efectuó *M. Aurelius Arbo Marcellus* en *Lemellef* (MC11). Todas estas inscripciones con referencias al evergetismo de los patronos en sus ciudades clientes se datan en los siglos III y IV.

Por último, debemos mencionar tres estelas funerarias, una de ellas de *M. Annius Sacerdos*, erigida por su hijo (MC14), y otras dos por el mismo patrón a un miembro de su familia, bien sus hijos (*Geminus Clemens*, patrón de *Auzia*, MC22) o su abuelo (*P. Cornelius Honoratus*, patrón de *Icosium*, MC23).

En relación a la categoría de los *patroni*, a diferencia de lo que ocurre con *Baetica*, en ninguna de las inscripciones estudiadas consta un miembro de la familia imperial. No obstante, cabe destacar el texto MC1 en honor a los monarcas mauritanos *Iuba II*²⁵ y *Ptolomeo*, patronos de *Caesarea*. La mayor parte de los *patroni* de ciudades mauritanas pertenecen a la administración romana, seis al orden senatorial y trece al rango ecuestre²⁶. La influencia que poseían estos personajes era el motivo por el que eran elegidos como patronos. En la mayor parte de los casos habían ejercido cargos en la provincia bien como gobernadores: MT1/2, MT5, MT8/9, MC11, MC18, MC19 o al frente de alguna unidad militar: MT3, MC2, MC3, MC5, MC6, MC12. Su elección pudo estar motivada por su buena gestión, como indica la *tabula* MC19, o por sus acciones militares en pro de la seguridad de la zona, como se detalla en el pedestal MT3 sobre la elección como patrón de *M. Sulpicius Felix* por la curia de *Salae*²⁷. El resto de textos no aportan este tipo de detalles, aunque podemos deducir de otras fuentes que el mantenimiento de la seguridad en la zona fue posiblemente el motivo de la elección en algunos casos. Así *S. Sentius Caecilianus*, patrón de las colo-

24. A. AUDOLLENT, *Mission épigraphique en Algérie de MM. Aug. Audolent et J. Letaille (Octobre 1889 et Février 1890)*, «MEFR», 10, 1890, pp. 485-6. Sobre las acciones del patrón en beneficio de la ciudad cliente cf. HARMAND, *Le patronat sur les collectivités*, cit., pp. 354-84.

25. El monarca *Iuba II* fue también patrono de *Carthago Nova*: CIL II, 3417.

26. Sobre las condiciones para que una ciudad eligiese un *patronus* tratan las *leges Ursonensis* (ILS, 6087, cap. 97, 130-1) y *Malacitana* (ILS, 6089, cap. 61). Cf. HARMAND, *Le patronat sur les collectivités*, cit., pp. 329 y ss.

27. HARMAND, *Le patronat sur les collectivités*, cit., pp. 403-05; E. GOZALBES CRAVIOTO, *Tumultos y resistencia indígena en Mauretania Tingitana (siglo II)*, «Gestión», 20, 2002, pp. 474-6.

nias de *Banasa* y *Volubilis* MT₁ y MT₂²⁸, en el año 75 fue *legatus Augusti pro praetore ordinandae utriusque Mauretaniae* probablemente con la misión de resolver los problemas con las tribus de la zona²⁹. Por otra parte, los gobernadores *M. Maturius Victorinus* y *Clementius Valerius Marcellinus*, MT₇ y MT₈, ambos patronos de *Volubilis* en la segunda mitad del siglo III, renovaron tratados con los *Baquates*³⁰. Igualmente, *M. Cornelius Octavianus*, patrón de *Bisica* (MC₁₂), como *dux per Africam, Numidiam Mauretaniumque* en el 258 sofocó el levantamiento de una confederación de tribus. Por último, el patrón de *Oppidum Novum* (MC₆) fue *praefectus alae Thracum et gentis Mazicum*, unidad militar instalada en *Caesarea* que intervino para sofocar varias insurrecciones de la población indígena. En definitiva, vemos que el motivo de la seguridad y protección era importante en la elección de los patronos en *Mauretania*, especialmente en las regiones fronterizas con poblaciones conflictivas. Esa función protectora del patrono se indica expresamente en la *tabulae de Iulius Secundus* (MC₃)³¹.

En otras ocasiones el patrón de orden senatorial o ecuestre era escogido no por su cargo sino por ser nativo de la ciudad, como *S. Cornelius Dexter* (MC₄) o *Q. Gargilius Martialis*³² (MC₉). Este último era hijo de un decurión del mismo nombre e igualmente patrón, se trata del único testimonio en estas provincias de la herencia del patronazgo³³.

Q. Gargilius Martialis padre ejerció diferentes cargos en la ad-

28. Conocemos a este personaje gracias a los cipos erigidos a lo largo de la *Fossa Regia* en el 73-74 por él y por *C. Rutilius Caecilianus*: CIL VIII, 14882, 25967, 23984; AE, 1894, 65; AE, 1912, 148-51.

29. R. THOUVENOT, *Table de patronat découverte à Banasa (Maroc)*, «CRAI», 2, 1940, pp. 135.

30. AE, 1954, 110; IAMar., lat. 360 y 361, cf. DI VITA-EVRARD, *En feuilletant*, cit., pp. 195-6, 202-8.

31. Se ha interpretado que *Secundus* fue *legatus propraetore* en *Numidia* o *Baetica*. Sin embargo, A. C. PALLU DE LESSERT (*Fastes des provinces africaines (Proconsulaire, Numidie, Mauritanies) sous la domination romaines, 1. République et Haut Empire*, Paris 1896, p. 315) cree que dirigió la *legio VII Claudia* acantonada en Dalmacia donde sirvieron veteranos de la colonia *Tupusuctu*, quienes nombraron como patrón a su antiguo legado (HARMAND, *Le patronat sur les collectivités*, cit., p. 217, n. 130, p. 307).

32. Sabemos por una inscripción erigida por su ciudad natal, *Auzia*, que *Quintus Gargilius Martialis*, hijo, llegó a ser *patronus provinciae*: CIL VIII, 9047 = CIL VIII, 20736 = AE, 1987, 1059 = AE, 2002, 86.

33. WARMINGTON, *The municipal patrons*, cit., pp. 47-8; HARMAND, *Le patronat sur les collectivités*, cit., pp. 311-4.

ministración en su ciudad cliente, al igual que otros cuatro patronos (MC8, MC14/15, MC16/17, MC23). Por su parte, *C. Fulcinius Fabius Maximus* (MC7), patrón de *Gunugu*, era nativo de la vecina *Cartenna*³⁴. Este tipo de patronos locales no se testimonian en Mauretania hasta el siglo III, dato que coincide con lo observado por B. H. Warmington para toda África³⁵.

Las inscripciones abarcan un arco cronológico desde el siglo I al IV d.C., sólo cuatro no se han podido datar. La centuria en la que se conserva mayor número de epígrafes es el siglo III, en concreto once, siguiéndole el siglo II con siete. Si observamos los datos desglosados por provincias, se concluye que en la provincia *Mauretania Caesarensis* el siglo con mayor número de ejemplares es el III, mientras que en la *Tingitana* las diferencias entre las tres primeras centurias es mínima.

Conclusiones

Si nos detenemos a comparar el material analizado en ambos territorios, vemos cómo la tipología de los epígrafes analizados en ambas Mauritánias es mucho más variada, aunque igualmente la mayoría de las inscripciones son de carácter honorífico, por lo general dedicados por la ciudad cliente. Dos peculiaridades diferencian algunas de estas piezas de los ejemplares béticos: en primer lugar en tres ocasiones la dedicatoria la hace otro personaje y no la ciudad cliente; en segundo lugar, en algunas ocasiones la ciudad cliente hace la dedicatoria no ya al patrono, sino a miembros de su familia, lo cual no ocurre nunca en *Baetica*. Por lo que se refiere al formulario observamos que en general, y al igual que ocurre en el sur de *Hispania*, la designación como *patronus* aparece tras el *curus honorum*.

Es mayor el número de *tabulae patronatus* aparecido en las dos provincias africanas, donde destaca la inusitada concentración que se da en *Banasa*, lugar que aglutina cuatro de estos documentos. Una de las diferencias que encontramos entre las *tabulae* de patronato de *Baetica* y *Mauretania* es la mención de la palabra *hospitium*, que sólo aparece una vez en territorio africano (MC3). Esto tiene su explicación en el hecho de que el *hospitium* era una insti-

34. P. GAUCKLER, *Note sur une inscription découverte dans la propriété Bonnefoy, près de Gouraya, et relative à Gunugus*, «CRAI», I, 1893, pp. 18-22.

35. WARMINGTON, *The municipal patrons*, cit., p. 55.

tución conocida desde la época prerromana en *Hispania*, sobre todo en el área céltica, que solía realizarse entre dos comunidades, hasta que desde la época imperial pasó a realizarse entre una comunidad y un personaje importante dejando de lado la relación de igualdad que suponía el *hospitium* tradicional para pasar a una relación desigual en beneficio del patrono³⁶.

La proporción de inscripciones votivas es también mayor en *Mauretania*, donde otras tres inscripciones son testimonio de las labores evergéticas de los *patroni*, información que no aparece en ninguno de los textos documentados en *Baetica*. En *Mauretania*, sin embargo, en ninguna de las inscripciones estudiadas consta un miembro de la familia imperial, aunque cabe destacar un texto en honor a los monarcas mauritanos *Iuba* y su hijo *Ptolomeo* dedicado en la capital del reino, *Caesarea*.

Por lo que a la cronología de estos *patroni* se refiere, en la Bética veinte de las veintitrés piezas se fechan entre los siglos I y II d.C., mientras que el grueso de las inscripciones mauritanas se erigieron en la tercera centuria d.C. Por lo que respecta al estatus de los patronos de estas provincias africanas sí se puede observar una evolución cronológica. Así, en el siglo I d.C. todos los *patroni* poseen un alto estatus, ya que pertenecen al orden senatorial, o bien son los monarcas *Iuba* y *Ptolomeo*. En cambio, los patronos de rango ecuestre, en su mayoría antiguos gobernadores, se concentran en los siglos II y III d.C., mientras que los patronos de origen local, magistrados de la misma ciudad, no son testimoniados hasta el siglo III d.C.

Una de las cuestiones más interesantes que hemos podido constatar es que son varias las inscripciones en las que se verifica la existencia de vínculos entre ambas provincias, vínculos en los que podría tener su origen la elección del patrono. Así *C. Iulius Pacatianus* (B21), de origen galo, fue *procurator pro legato* en la provincia *Mauretania Tingitana* y fue elegido patrono por la *colonia Aelia Italica*; *G. Vallius Maxumianus* (B13) fue *procurator* en la misma provincia africana que el anterior y ostentó el honor de ser patrono de *Singilia Barba*; *Licinius Iulianus* (B11), patrono de *Isturgi*, es recordado en una *tabula patronatus* hallada en *Volubilis*, de donde sería originario el personaje; el protector de *Tipasa*, *Flavius Hyginus* (MC19), era posiblemente originario de *Corduba*, colonia

36. A. D'ORS, *Epigrafía jurídica de la España romana*, Madrid 1953, pp. 379-80.

donde se halló el bronce que nos informa de su patronazgo. Por último *C. Fulcinius Fabius Maximus* (MC7), senador y patrono de la colonia mauritana de *Gunugu*, fue *legatus proconsulis provinciae Baeticae*; sin embargo su elección posiblemente no se basó en el ejercicio de dicho cargo, sino en su origen africano, concretamente su origen en *Cartenna*, colonia augustea cercana a *Gunugu*, en la que fueron erigidas numerosas inscripciones a miembros de la familia de los *Fulcinii*³⁷.

37. GAUCKLER, *Note sur une inscription*, cit.

Paola Grandinetti, Giulia Tozzi
Ritratti femminili tradizionali e inusuali
nei testi epigrafici: un volume in preparazione

Si presenta in questa sede un volume di prossima pubblicazione riguardante la figura femminile nella Grecia antica così come appare nei testi epigrafici. Si proporrà a tale scopo un'antologia di testi il più possibile rappresentativa della varietà e della vastità di tale documentazione, che comprenderà sia testi metrici che documenti epigrafici a carattere economico, selezionati a completamento dell'indagine sul ruolo della donna, permettendo di vedere quest'ultima in azione e non solamente nel ricordo dei suoi cari. Oltre agli aspetti economici e sociali, verranno analizzate anche le caratteristiche stilistiche e linguistiche dei testi epigrafici.

Parole chiave: monografia, epigrammi, donne, economia, lessico.

La ricerca da me (P. G.) condotta per molti anni attraverso le testimonianze epigrafiche, sul mondo femminile e sul ruolo delle donne nell'antica Grecia, ha sortito risultati proficui e talvolta inaspettati, suggerendo il progetto di realizzare un'antologia di testi.

Lo studio, dedicato inizialmente ai soli epigrammi, in corso d'opera si è ampliato attraverso l'analisi di documenti di altra tipologia e in alcuni casi di recente scoperta – decreti, atti di vendita, dediche votive o onorarie –, che contribuiscono in maniera decisiva a chiarire alcuni aspetti socio-economici e giuridici della figura femminile.

Gli epigrammi ricevono un riguardo particolare in questo lavoro costituendo tutta la prima parte del volume. Oltre alle virtù “canoniche”, come lo zelo nel lavoro domestico, l'amore coniugale, la cura dei figli, la fedeltà verso il marito e la corretta gestione del patrimonio familiare, degni di nota sono anche doti ed epiteti inusuali e peculiari della sfera maschile, attribuiti invece in questi testi alle defunte.

* Paola Grandinetti, Dipartimento di Scienze storiche, archeologiche e antropologiche dell'Antichità, Sapienza Università di Roma; Giulia Tozzi, Dipartimento dei Beni culturali, Università degli Studi di Padova.

La seconda parte dell'opera è dedicata alla presentazione di documenti di varia natura e cronologia che, fornendo nuove informazioni, sono indispensabili per completare l'indagine sul ruolo della donna, in quanto permettono di vedere quest'ultima in azione e non solamente nel ricordo dei suoi cari.

Il volume è suddiviso in capitoli che seguono un criterio tematico. Tali capitoli della prima parte e l'intera seconda parte sono ad opera di P. Grandinetti; lo studio filologico e metrico degli epigrammi è a cura di G. Tozzi.

I

Il volume: aree tematiche

I.1. Prima parte: gli epigrammi

La funzione degli epigrammi, in particolar modo di quelli funerari, consiste nell'essere strumento di sopravvivenza del defunto nella memoria degli uomini, facendo conoscere ai passanti il suo nome, i suoi meriti e incitandoli a indirizzare un saluto prima di riprendere il cammino. In tal modo essi offrono un'immagine idealizzata, riflesso di un modello approvato dalla comunità; a questo titolo costituiscono dei documenti privilegiati per lo studio della mentalità antica.

Ciò che in questa raccolta si vuole mostrare, dunque, è la concezione che i Greci avevano della donna ideale.

Per quanto riguarda questo genere di testi, la documentazione ha consentito di individuare alcuni temi fondamentali:

- 1) ruolo economico e gestione dei beni domestici;
- 2) doti morali e legame affettivo con la famiglia;
- 3) professioniste;
- 4) atlete;
- 5) ritratti inusuali.

I.1.1. *Ruolo economico e gestione dei beni domestici*

Nell'*oikos*, dove entra con il matrimonio, la donna non assicura solo la perpetuazione della linea di discendenza, ma contribuisce anche alla salvaguardia e all'accrescimento del patrimonio che i figli ereditano. Questo ruolo economico, ben conosciuto grazie a Senofonte¹, comporta due aspetti: il lavoro della lana e la gestione dei beni domestici.

1. XEN., *Oec.*, in part. VII, 20-1.

Il lavoro di tessitura, come è noto, viene spesso menzionato nei poemi, in particolar modo quelli omerici. Come nelle fonti letterarie, anche negli epigrammi questo tipo di lavoro è spesso posto in risalto e costituisce un tema d'elogio piuttosto ricorrente. Gli strumenti da lavoro sono sovente raffigurati in rilievo sulle stele che recano i testi e, a volte, vengono ricordati nell'iscrizione; il poeta talvolta vanta anche la qualità delle opere eseguite.

La corretta e ben calibrata gestione del patrimonio familiare, poi, ricorre con una certa frequenza: di una cretese, ad esempio, si dice che è capace di «assicurare la salvaguardia della casa». Frequente in questa accezione l'epiteto οἰκονόμος e l'espressione «assennata casalinga», volti a esaltare dunque l'aspetto della corretta amministrazione.

1.1.2. Doti morali e legame affettivo con la famiglia

Sottolineando l'importanza del ruolo materiale della donna come riproduttrice, produttrice e intendente, anche gli epigrammi fanno riferimento alla sfera degli affetti: viene celebrato soprattutto l'amore coniugale. I termini φιλανδρος e φιλανδρία sono molto diffusi, così come lo sono negli epitaffi in prosa. Essi non hanno equivalenti maschili; il termine φιλογύναιος, infatti, viene usato con una diversa accezione, ossia "colui che ama le donne".

Il compito primordiale della donna, inoltre, ossia il suo ruolo biologico di riproduttrice, offre innumerevoli spunti per gli epigrammi destinati a celebrare le virtù femminili.

Per comprendere appieno la portata di questo tema, basti pensare che, nel caso di un uomo, si tende a segnalare con un tono generico che, morendo, lascia dei bambini, mentre, se a lasciare la prole è una donna, si forniscono informazioni molto più dettagliate. Si deve notare, inoltre, come i bambini siano particolarmente apprezzati quando sono maschi e assomigliano al loro padre. Un medico di Pergamo del I-II secolo d.C.² dice alla propria consorte: «Tu mi hai dato dei figli che mi assomigliano tutti», cosa che è per lui manifestamente un motivo supplementare di riconoscenza.

2. W. PEEK, *Griechische Vers-Inschriften*, Berlin, 1955, p. 2040.

1.1.3. *Professioniste*

Diversi esempi di lode nei confronti di donne medico sono attestati negli epigrammi, i cui testi sono talvolta di notevole effetto.

Un capitolo d'interesse, inoltre, nella condotta di vita femminile, nel periodo che va dall'epoca alessandrina fino alla tarda età imperiale, riguarda la sua possibilità di esibirsi in pubblico; una prassi che nei secoli precedenti era riservata a particolari momenti della vita in una cornice rituale o civica, oppure era confinata al simposio, luogo di intrattenimento e ricreazione maschile. A partire dal IV secolo a.C., la donna affronta certe forme di esibizione, non solo nell'ambito di una rappresentazione destinata a pochi, ma nella dimensione più ampia di una rappresentazione pubblica, destinata a spettatori. Con formulari vivaci e originali, i testi metrici celebrano le capacità di queste artiste.

1.1.4. *Atlete e ritratti inusuali*

Gli epigrammi celebrativi di atlete vincitrici negli agoni sportivi non mancano e alcuni di essi sono anche molto ben conosciuti; per la presenza di testi ben congegnati e l'interesse delle informazioni che essi recano, questo genere di documenti occupa uno spazio autonomo all'interno del volume.

Doti prettamente femminili caratterizzano il maggior numero di iscrizioni; tuttavia, epiteti e virtù non propriamente femminili, anzi, in alcuni casi esclusivamente legati alla sfera maschile, emergono significativamente da uno sfondo di apparente omogeneità. Per tale motivo si è aggiunto, in appendice alla sezione dedicata agli epigrammi, un paragrafo intitolato *Ritratti inusuali*, che illustra appunto qualche testo meritevole di lettura.

1.2. Seconda parte

La seconda sezione del libro è dedicata alla raccolta di testi a carattere economico che attestano transazioni avvenute tra donne, alcune delle quali rappresentano un *unicum* sotto diversi aspetti. Uno degli esempi è costituito da una laminetta di piombo rinvenuta a Corcira, su cui è iscritto il testo completo di un contratto di prestito ipotecario tra due donne, databile alla prima metà del II secolo a.C.³. Que-

3. I. VELISSAROPOULOU-KARAKOSTA, V. KONTORINI, I. PHAKLARI-KONITSIOTI, Ἀρχαιολογική Ἐφημερίς, 142 (2003) [2005], 115-38; SEG, LIII, 503 = «BE», 2006, 230.

ste agiscono senza l'assistenza di un *kyrios*, e una delle due viene identificata addirittura attraverso l'appartenenza a un'unità civica, fatto assolutamente stupefacente che non trova confronti. Ma l'aspetto ancora più interessante è costituito dalla presenza anche di un testimone dell'atto che non è un uomo come è di prassi, bensì una donna, la quale ricopre dunque un ruolo riconosciuto con valenza legale.

Dopo un approfondimento riguardante la gestione di beni mobili e immobili, e l'eventuale autonomia con cui vengono compiute alcune transazioni, viene affrontata l'analisi di epigrafi che vedono figure femminili muoversi sullo sfondo di liste di sottoscrizione o prestiti, senza tralasciare quelle che fanno menzione di notevoli donazioni da parte di generose benefattrici.

Uno studio a parte viene dedicato all'istituzione della tutela; a questo riguardo si ritiene difficile stabilire, in assenza di documentazione letteraria, se il potere femminile sulle proprietà riflettesse una loro reale autonomia. In particolare, il più utilizzato dei metodi – quello basato sulla presenza o assenza del *kyrios* nei testi che documentano transazioni o manomissioni – in realtà difficilmente ci dice qualcosa riguardo al livello di reale indipendenza dai parenti del ramo maschile. Non sappiamo infatti se, rispetto ai casi in cui la presenza del *kyrios* non compare, per la stessa donna ci furono altrettante o più occasioni in cui il tutore decise di agire in maniera restrittiva nei suoi confronti. Allo stesso modo i documenti non possono far trapelare quanto fu la donna o quanto il suo *kyrios* a prendere l'iniziativa di compiere una determinata azione.

P. G.

2

Il volume: aspetti stilistici e linguistici degli epigrammi

Le schede epigrafiche che corredano i capitoli in cui si articola la prima parte del volume presentano una scelta, necessariamente selettiva, degli epigrammi più significativi per l'area tematica di riferimento e soprattutto particolarmente interessanti per alcune loro peculiarità stilistiche e linguistiche che, in certi casi, ne fanno dei veri e propri componimenti poetici di alta qualità letteraria e di unica bellezza: per dare il dovuto risalto a tali testi, è parso opportuno dunque presentarli alla fine di ogni capitolo in traduzione con un commento stilistico, linguistico e letterario che potesse mettere in luce i tratti più rilevanti. Non desidero anticipare in que-

sta sede riflessioni specifiche sui singoli testi, ma non sarà inutile esporre brevemente alcune considerazioni di carattere generale.

Dato l'ampio numero delle testimonianze, la scelta dei testi da proporre è stata fatta cercando di presentare al lettore, per quanto possibile, una rosa ampia e qualitativamente rilevante dei documenti superstiti e delle tematiche in essi presenti: sono stati selezionati gli epigrammi più originali – nel contenuto e nella forma – ed esclusi quelli la cui frammentarietà rendeva arbitraria ogni tipo di ricostruzione e non permetteva dunque la formulazione di un commento di ampio respiro. Non sarà superfluo ricordare che, data la natura stessa del volume, sono stati presi in considerazione solo gli epigrammi dedicati a donne pervenutici per via epigrafica. Le schede, disposte alla fine dei capitoli secondo l'ordine cronologico, sono volutamente sintetiche, volte a fornire al lettore puntuali informazioni sugli aspetti stilistici, metrici, linguistici e letterari dei componimenti poetici, già commentati d'altronde diffusamente nei capitoli. Ognuna di esse ha un numero di riferimento, un titolo indicativo scelto in base al contenuto dell'epigramma e una breve descrizione del manufatto (provenienza, luogo di conservazione, dimensioni ecc.) e dell'epigrafe (altezza delle lettere, caratteristiche paleografiche), accompagnata, quando è stato possibile reperirla, da una fotografia; seguono l'indicazione della struttura metrica, l'enumerazione delle edizioni precedenti e la datazione; il testo dell'epigramma (corredato, solo se necessario, da un apparato critico) e la traduzione sono accompagnati dal commento del lessico, delle forme linguistiche notevoli e dello stile del componimento, con l'indicazione, ove presenti, dei *loci similes* in altri epigrammi o nei testi letterari. Lo studio filologico operato sui singoli epigrammi ha permesso di individuare diversi motivi di interesse dal punto di vista linguistico e stilistico: in particolare si nota la presenza di un lessico ricercato e di forme o espressioni poetiche – che riecheggiano i lirici, i tragici e naturalmente in larga parte Omero – usate in alcuni casi anche in modo originale e innovativo; l'uso di termini e stilemi piuttosto comuni accanto a vocaboli inusuali o veri e propri *hapax*; infine figure retoriche ed espressioni o immagini particolarmente suggestive che nobilitano la forma e il contenuto dei componimenti. Le schede epigrafiche, concentrandosi dunque su tutti questi aspetti, permettono di comprendere l'importanza della documentazione presentata nel volume non solo dal punto di vista storico-culturale ma anche letterario.

Ari Saastamoinen
Further Discussion on Stylistic Criteria
for the Dating of Roman Building Inscriptions
in North Africa

This paper is a continuation of the one that was published (2002) in *L'Africa romana XIV: Some Stylistical Criteria for the Dating of Roman Building Inscriptions in North Africa*. Based on a much larger body of evidence than was previously at his disposal, the author has re-examined and, in some cases, modified stylistic dating criteria then presented and has also formulated several new dating criteria that should provide dates – although typically rather wide and always just suggestive – to many building inscriptions that have remained thus far completely undatable.

Keywords: building inscriptions; stylistic dating; epigraphy; Roman North Africa; Latin.

Introduction

After an interval of ten years, the Africa Romana-congress has returned to its birthplace, Sassari. It was here ten years ago that I read a brief paper on the dating of building inscriptions by stylistic criteria¹. That paper emphasized the necessity of creating new dating criteria and discussed the nature of stylistical dating. Although the character of the discussion was theoretical and introductory, I also presented a selection of concrete criteria. The main purpose of this limited selection was, however, to illustrate possibilities and limitations of stylistic dating rather than to offer widely applicable criteria.

The object of the present paper is to pick up where I left off a decade ago by re-evaluating my previous criteria and offering some new dating criteria for African Latin building inscriptions from the

* Ari Saastamoinen, Department of World Cultures, University of Helsinki.

I want to express my acknowledgements to Dr. Alexandra Holbrook for patiently correcting my English.

1. See A. SAASTAMOINEN, *Some Stylistic Criteria for the Dating of Roman Building Inscriptions in North Africa*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 1839-50.

imperial period². My hope is that they will allow a larger group of building inscriptions to be dated than did my earlier, tentative, criteria as these are more numerous and are based on a much wider selection of African building inscriptions³.

While repeating the whole introductory discussion on stylistic dating does not seem appropriate in this context, there are three remarks that need to be made before proceeding to the subject matter itself. First of all, it is worth repeating that dating based on stylistic features must always remain tentative⁴. Secondly, stylistic dating criteria, just like dates based on letter forms⁵, are regionally restricted. The criteria presented here are based on material originating from the Northwest Africa (mostly from *Proconsularis* and Numidia) and cannot be safely applied to building inscriptions originating outside this area⁶. Thirdly, although some stylistic fea-

2. I am confining my study to the period between the years AD 1 and AD 429 because it is from this period that almost all reasonably precisely datable North African Latin building inscriptions date (813 cases altogether). Both the preceding and following periods are too meagrely represented to allow any conclusions: there are only seven building inscriptions that date from the first century BC and just a few from the Vandal period. For more on the temporal distribution of North African Latin building inscriptions, see A. SAASTAMOINEN, *The Phraseology of Latin Building Inscriptions in Roman North Africa*, (*Commentationes Humanarum Litterarum*, 127), Helsinki 2010, pp. 29-30.

3. I.e. the corpus of 1002 North African Latin building inscriptions (minor fragments are excluded) that I collected for my dissertation (published in SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit.) and that fit the definition of a prose building inscription as defined by me in A. SAASTAMOINEN, *On the Problem of Recognising African Building Inscriptions*, «Arctos», XXXIII, 2002, pp. 82-5. This corpus can be downloaded from the address: <http://www.helsinki.fi/hum/kla/htm/Appendices1and2.pdf>.

4. Cf. the justly critical comments made by Thompson about the possibilities for stylistic dating of Greek inscriptions, W. E. THOMPSON, *Linguistic and Stylistic Criteria for dating Attic Inscriptions*, «C&M», XXXII, 1971-80, pp. 75-86, esp. p. 75: «He appears to believe that certain words or phrases have a short-lived vogue and then disappear»; p. 83: «He seems to believe that the *formulae* of Athenian inscriptions develop in a straight line»; p. 86: «there is not enough evidence to substantiate [...] his presuppositions». Cf. also the warning on the use of palaeographical dating criteria given by A. GORDON, J. GORDON, *Contributions to the Palaeography of Latin Inscriptions*, Berkeley-Los Angeles 1957, p. 217.

5. See, e.g., A.E. GORDON, *Illustrated introduction to Latin Epigraphy*, Berkeley 1983, p. 39.

6. See, for example, A. SAASTAMOINEN, *On the Local Characteristics of Latin Building Inscriptions in Roman North Africa*, in *L'Africa romana* XVI, pp. 1891-906 where I argued that Italian and African building inscriptions differ so significantly that they seem to represent separate regional traditions.

tures are indeed local specialities, not all of them are, and it is often useful to check the empirewide distribution of a certain stylistic phenomenon before making rash claims about its validity as a dating indicator at a local level. This is especially valuable if the given phenomenon is a fixed phrase or is seldom attested. Because the overwhelming majority of inscriptions have vanished, the apparent pattern of distribution might be a result of the random survival of inscriptions. Thus, if a given phenomenon is absent in a certain limited geographic area – even in a province or two – but well attested in other areas, one should accept that phenomenon as a dating indicator only with great reservations.

New criteria and old criteria in new light

My first article on stylistic dating presented criteria that were based on only two different features that very regularly appear in building inscriptions: the predicate part that characterizes the building activity, and the financing supplement that defines the source (and, sometimes, also the amount) of money used in the building or repair process⁷. As already noted, these criteria were given *exempli gratia* and, consequently, their usability is limited. It is obvious that further criteria are needed and that they should be based on various features or ‘parts’ to improve the chances of dating building inscriptions.

By the term ‘part’, I mean a constituent element in the structure of building inscriptions. An average building inscription can be divided into five parts: the starting phrase opens the inscription (a dedication to gods, for example), the subject part identifies the builder, the object part describes the constructed or repaired building, the predicate part records the building activity and the supplement part offers additional information on the project (as was the case above, it often specifies the funding source)⁸.

Let us begin with a feature that was already hinted at in my

7. The words *restituit id[e]mque dedicavit* constitute the predicate part and the words *sua pecunia* make up the financing supplement in the following simple building inscription: *ILAfr*, 551 (AD 100-149): *Saturno Aug(usto) sac(rum) civitas Thuggensis templum vetustate consumptum sua pecunia restituit id[e]mque dedicavit*.

8. For more on this division, see SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., pp. 24-6 and G. GAST, *Die zensorischen Bauberichte bei Livius und die römischen Bauinschriften*, Diss. Göttingen 1965, pp. 77-9.

earlier paper: that is, starting phrases that appear frequently in the beginning of the building inscription. Although there are many variants of them, they are seldom of any help as dating criteria, as they are frequently attested throughout the imperial period⁹.

There is one important exception, however: the phrases that emphasize the felicity of the period, such as *beatissimo saeculo* and the like. Although the earliest of these statements date from AD 198-201¹⁰, the earliest attestation in an African building inscription dates from AD 237 and is, moreover, a quite isolated case¹¹: there are only two other attestations that date before the last decade of the third century¹². All the other cases, 70 altogether, date from between AD 290-423¹³. Thus, this phrase is a good dating indicator. If one encounters it in an otherwise undatable building in-

9. To give just one example; although the secure attestations of the honorific phrase *pro salute* are very heavily concentrated in the second and third centuries (33 and 45 cases, respectively) there are still too many cases datable either to the first or to the fourth century (two and four cases, respectively) to allow the use of this phrase as a reliable dating indicator. For the temporal distribution of these phrases, see SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., p. 90-3; for the interpretation of their meaning, see D. FISHWICK, *The Imperial Cult in the Latin West. Studies in the Ruler Cult of the Western Provinces of the Roman Empire*, III, 3 (Religions in the Graeco-Roman World, 147), Leiden 2004, p. 357. For more on starting phrases in general, see SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., pp. 63-100.

10. They are from Tyras, see L. MROZEWICZ, *Origo felicissimorum temporum a Novae*, «Archeologia», 31, 1980, pp. 101-12. For more on these phrases, see *ibid.* and M. CHRISTOL, A. MAGIONCALDA, *Note su un'iscrizione di epoca tetrarchica: CIL VIII 20836 da Rapidum*, in *L'Africa romana VII*, pp. 907-32; O. SALOMIES, *Observations on the Development of the Style of Latin Honorific Inscriptions during the Empire*, «Arctos», 28, 1994, pp. 86-7.

11. CIL VIII, 4515 (AD 237, Zarai): *Florentissimo saeculo dd(ominorum) nn(ostrorum)* etc.

12. CIL VIII, 8809 (AD 247-249); AE, 1989, 869 (AD 284).

13. The following list includes all secure cases plus eight uncertain ones. The last decade of the third century: *ILAlg*, 1, 2048; *CIL VIII*, 11774; *CIL VIII*, 5333; *CIL VIII*, 608; *ILAlg*, 2, 7859. The fourth century: «BCTH», 1907, 274 (uncertain); *CIL VIII*, 20836 (a peculiar case); *ILPB*, 35; *ILAlg*, 1, 3051 (uncertain); *CIL VIII*, 210B; *CIL VIII*, 2241 (a peculiar case); *CIL VIII*, 14436; AE, 2003, 2004; AE, 1949, 49 (uncertain); *CIL VIII*, 1408; *ILAlg*, 1, 1273; *ILPB*, 289; *ILAlg*, 1, 534; *ILTun*, 1557; *ILPB*, 245; *ILAlg*, 1, 3052; *ILPB*, 357b; AE, 1955, 55; *ILAlg*, 1, 1275 (uncertain); *ILAlg*, 1, 1274; *ILAlg*, 1, 1276; *ILAlg*, 1, 2100; *ILAlg*, 1, 2101; *ILTun*, 1542; *ILAlg*, 2, 7876; *ILAlg*, 2, 7877; *ILAlg*, 2, 7878; AE, 1982, 943; AE, 1987, 1062; *CIL VIII*, 2656 (uncertain); *CIL VIII*, 4767; AE, 1987, 1082; *CIL VIII*, 2242; *ILAlg*, 2, 379; *CIL VIII*, 2388; *ILAlg*, 1, 255; *ILAlg*, 1, 256; *ILAlg*, 1, 2102; AE, 1955, 52; *CIL VIII*,

scription, one can date that relatively securely between the late third and the early fifth century.

If there are no readily usable stylistic features in the subject part, the object part offers some, although far fewer than one might suppose. Everyone who has read building inscriptions has certainly noticed how dramatically descriptions of constructed or repaired buildings evolve over time; concrete expressions turn to more abstract phrases, and lists of objective details become subjective portrayals¹⁴. Those changes are, however, difficult to trace chronologically. First of all, there are many stock phrases that remained in use continuously throughout the imperial period. For example, the most frequently attested fixed phrase in the object part, *a solo* (97 cases), can be found numerous times throughout the imperial period; it was never replaced by its synonymous variant, *a fundamentis*, which made its appearance in the beginning of the second century AD but coexisted with it, although eventually decreasing in popularity¹⁵. Then again, there are many scattered phrases that are problematic just because they were *not* in use often enough to merit status as a dating criterion. One example is a limited group (three attestations) of Late Antique phrases that pleonastically refer to the building site by the words *hoc loco*¹⁶.

27817; ILPB, 408; ILAlg, 2, 7881; ILAlg, 2, 596; ILAlg, 2, 7882; AE, 1995, 1655 (uncertain borderline case); CIL VIII, 14346; AE, 1991, 1641; AE, 1991, 1642; AE, 1991, 1643; CIL VIII, 2216; ILAlg, 2, 4677; CIL VIII, 14728; CIL VIII, 18328; ILAlg, 1, 2103; CIL VIII, 2243 (uncertain); CIL VIII, 20266; CIL VIII, 23968; CIL VIII, 23969; CIL VIII, 8480; ILAlg, 2, 619 (borderline case); ILAlg, 2, 7884; ILAlg, 2, 7885; Études, 281; CIL VIII, 24044 (uncertain); AE, 1982, 961; ILAlg, 1, 2939 *quater*; ILPB 205; CIL VIII, 27818. The fifth century: ILAlg, 1, 2107; CIL VIII, 25377; ILAlg, 1, 263; ILAlg, 1, 2108; CIL VIII, 1358.

14. For a detailed description of these changes, see SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., p. 165.

15. *Ibid.*, p. 210. *A fundamentis* could be a dating criterion of sorts, as it is not attested in the first century AD in my material. The problem is, however, that there are earlier attestations of this phrase outside Africa. See, e.g. CIL VI, 1252 (*IILS* 205).

16. CIL VIII, 2480; CIL VIII, 2481; ILAlg, 1, 1275. These are all indeed Late Antique phrases, but is it just a coincidence? Cf. another group of phrases that despite the unmistakable Late Antique flavour also includes one early attestation (ILAlg, 1, 2120: *novo opere*, AD 175-249): CIL VIII, 18328: *ex novo opere*; ILAlg, 1, 2120: *novo opere*; AE, 1928, 36: *novo [opere]*; CIL VIII, 2388: *novo opere*; ILAlg, 1, 2102: *novo-que omnino opere*. For the interpretation of these phrases, see E. FORCELLINI, *Lexicon totius latinitatis*, Patavii 1771 (repr. Oxford 1980), s.v. *novus*, 14: «*A novo reficere est a fundamentis iterum aedificare*»; cf. how C. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine*

There is, however, one feature that is reasonably large (27 cases), easily definable, and temporally restricted: relative clauses that qualify the object and describe the previously miserable condition of a repaired building, in the manner of the following example: *piscinam, quae antea tenuis aqu(a)e pigra fluenta capiebat*¹⁷. All these phrases date either from the third century (nine cases) or from the fourth and fifth centuries (18 cases)¹⁸. Such descriptions are no African peculiarity; on the contrary, one can find¹⁹ many parallels outside Africa – for example, in *Abella*²⁰, *Antium*²¹, *Lanuvium*²², *Rome*²³, *Tarentum*²⁴, although their syntactical construction is often different²⁵. Thus, it seems probable that if an undatable building inscription includes such a relative clause, it can be dated to the period spanning the third to the fifth centuries.

Although there are fewer infrequent or idiosyncratic phrases in the predicate part as compared with the object part, it does not seem to

au Bas-Empire, II, Paris 1981, p. 421 translates *ex novo opere*: «à la suite de travaux nouvellement menés».

17. *ILAlg*, I, 256.

18. The cases are: the third century: *CIL* VIII, 10979; *CIL* VIII, 20487; *AE*, 1903, 94; *CIL* VIII, 20602; *CIL* VIII, 8809; *CIL* VIII, 2631; *CIL* VIII, 2661; *ILAlg*, I, 1032; *CIL* VIII, 608; the fourth and fifth centuries: «BCTH », 1907, 274; *IRTrip*, 467; *IR-Trip*, 468; *ILPB*, 289; *IRTrip*, 55; *ILTun*, 1557; *ILAlg*, 2, 7914; *ILAlg*, I, 256; *ILAlg*, I, 2102; *AE*, 1995, 1655; *ILPB*, 359; *CIL* VIII, 14398; *ILPB*, 225; *CIL* VIII, 8480; *CIL* VIII, 12285; *ILAlg*, I, 2107; *ILAlg*, I, 263; *CIL* VIII, 1358.

19. The cases that originate outside African building inscriptions were found by both reading *ILS* and conducting searches in the Claus-Slaby epigraphical database. See <http://www.manfredclaus.de>.

20. *CIL* X, 1199 (*ILS*, 5510, AD 33): *civitatem [A]bellam nuda ante soli deformitate sordentem*.

21. *CIL* X, 6656 (*ILS*, 5702, AD 379-382): *thermarum speciem ruinae deformitate[m] sordentem et periculosos ponderibus imminentem, quae labantem (!) populum metu sollicitudinis deterrebat*.

22. *CIL* XIV, 2101 (*ILS*, 5686, Severan): *in locum balnearum, quae per vetustatem in usu esse desiderant*.

23. *CIL* VI, 1750 (*CIL* VI, 31920 = *ILS*, 5703, AD 443): *Constantinianas thermas longa incuria et abolendae civilis vel potius feralis cladis vastatione vehementer adflicta ita, ut agnitionem sui ex omni parte perditam desperationem cunctis reparationis adferrent; CIL VI, 31912 (*ILS*, 5733, AD 344-351): *Nymfium sordium squalore[m] foedatum et marmorum nuditate deforme[m]*.*

24. «NSC», 1896, 116 (*ILS*, 5700, fourth century): *Pentascinensibus thermis, quae longo temporis tractu intercepto aquae meatu lavacris fre[que]ntari desiderant*.

25. See, however, *CIL* VI, 1718 (*CIL* VI, 31911 = *ILS*, 5522, AD 412): *secretarium amplissimi senatus, quod vir inlustri Flavianus instituerat et fatalis ignis absumpsit*.

yield many entirely reliable dating criteria. There are, of course, as I already mentioned in my previous paper, several phenomena that are concentrated in but not confined to certain centuries²⁶. Thus, the great majority of simple gerundive constructions of the type *faciendum curavit* are indeed datable to the first century AD (20 out of 30), but as the remaining cases date from the second or third centuries²⁷ the appearance of this phrase in a given inscription only adds the tentative possibility of a first century dating. Similarly, although the most common single phrase by far (92 cases) in the predicate part, *fecit/fecerunt*, is mostly found during the second century (48 cases) and the third century (33) there are still several cases datable to the first century (seven) and even to the fourth century (four)²⁸, making the second-third century dating probable but far from certain²⁹.

Somewhat more reliable is the construction in which the predicate *fecit/fecerunt* appears co-ordinated with *dedicavit/dedicaverunt* (*fecit et dedicavit*, for instance), as practically all cases date from either the second century (27 cases) or the third century AD (22)³⁰.

If all these expressions were extremely rare or nonexistent (*faciendum curavit*) during the fourth and fifth centuries, there is an interesting but limited (17 cases) group of phrases that does not appear during the first and second centuries AD. These phrases employ three co-ordinated predicates to form phrases like *perfectit, excoluit, dedicavit*³¹. However, because such expressions are attested much earlier outside Africa, either from the end of the first

26. See SAASTAMOINEN, *Some Stylistic Criteria*, cit., p. 1845.

27. For references, see SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., p. 240, nn. 1385-6. In order to shorten this paper, I have referred to my thesis when the phenomena discussed here is listed there in an easily usable form.

28. For statistics, *ibid.*, p. 244. All fourth-century attestations are, however, either fragmentary or special cases (*ibid.*).

29. Cf. however, GORDON, GORDON, *Contributions*, cit., p. 216 who think one single exceptional inscription is enough to refute the usefulness of certain criteria. This seems rather overcautions too me. We are talking about probabilities here, not certainties, and the weight of one single exception must be estimated against the general pattern of attestations.

30. There is just one attestation in both the first century and the fourth century AD. For statistics, *ibid.*, p. 248, n. 1444.

31. There are six cases from the third century and 11 from the fourth. For statistics and references, see *ibid.*, p. 251. This phenomenon was already noted: see SALOMIES, *Observations on the Development*, cit., p. 93, for a clear discussion and further references.

century or from the beginning of the second century onwards³², this pattern of distribution may well be changed by future discoveries and it become useless as a dating criterion.

The supplement part is the best place to find stylistic dating criteria for building inscriptions. To begin with standard funding supplements³³ that were already touched upon in my previous paper³⁴, we can pass over several phrases that are either too rare (e.g. *aere suo* is attested only once) or too scattered (e.g. *impensis suis* and its variants total six cases that are spread evenly over the whole imperial period)³⁵ to be used as dating criteria. Some other phrases are, however, more useful. Thus, the oldest standard funding supplement in Africa, *de sua pecunia*, is almost totally confined to the first century AD: there are 23 secure attestations, and just two date outside this span – one from the first century BC and one isolated case from the third century³⁶. Although this pattern is quite consistent, its reliability is undermined by the fact that this phrase can be found outside Africa³⁷ and even in Africa in different contexts³⁸ during the second century and even in the fourth

32. *CIL* III, 14195, 43 (*ILS*, 4051; Miletus, AD 98-102): *viam necessariam [...] instituit con[sum]mavit dedicavit*. This text was also mentioned by Salomies, *ibid.*, cit., p. 93.

33. By standard funding supplements I refer to simple, fixed phrases, such as *pecunia publica*, *pecunia sua* etc. For funding supplements in general, see SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., pp. 304-17. For Republican funding supplements, see GAST, *Die zensorischen Bauberichte*, cit., pp. 74-7.

34. Cf. SAASTAMOINEN, *Some Stylistic Criteria*, cit., pp. 1845-8.

35. For statistics and references, see SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., pp. 309-10; 313-4.

36. Those cases are: *IRTrip*, 319 and *CIL* VIII, 26400. The dating of this latter is uncertain, and, according to G. WESCH-KLEIN, *Liberalitas in rem publicam. Private Aufwendungen zugunsten von Gemeinden im römischen Africa bis 284 n. Chr.*, (Antiquitas, 40), Bonn 1990, p. 399, it should be dated to the second century AD. I have followed the date given by M. KHANOUSSI, A. MASTINO (a cura di), *Uchi Maius 1. Scavi e ricerche epigrafiche in Tunisia*, (Pubblicazioni del Dipartimento di Storia dell'Università degli Studi di Sassari, 30), Sassari 1997, p. 236.

37. See, e.g. *CIL* XI, 1924 (*ILS*, 5503, AD 166, Perugia); *CIL* XII, 2391 (*ILS*, 5550, AD 176, Aoste); *CIL* II, 1168 (*ILS*, 7270, AD 146, Sevilla, an honorific inscription). An exceptionally late example is *CIL* XI, 4095 (*ILS*, 5696, AD 341, *Ocrinum*).

38. *ILAlg*, 2, 4637 (a votive inscription, AD 138-161); *ILAlg*, 2, 17 (*ILS*, 399, AD 186-187). By contrast, in the following building inscription (*CIL* VIII, 1548 = *CIL* VIII, 15550 = *ILS*, 6827, AD 138-161) the abbreviation *d. s. p.* must be resolved

century AD. Thus, the presence of this phrase in a given building inscription hints at the first or, less likely, the second century date but offers no certainty of that date. Then, *sua pecunia* is an even less useful and less reliable dating criterion because its temporal spread (59 cases) covers the whole of the imperial period, although most attestations are datable either to the second (39 cases) or to the third century (15 cases). As there are only three attestations datable to the first century AD, and just two datable to the fourth century, the appearance of this feature in a building inscription makes a second or third century dating more probable, although far from certain³⁹.

From the second century onwards, a great but gradual⁴⁰ change takes place as the substantive *pecunia* is replaced by *sumptus*, and the possessive pronoun *suus* by the adjective *proprius*. This process is by no means restricted to African building inscriptions. One can find contemporary examples of *sumptus* in building inscriptions and also in other epigraphic documents outside Africa⁴¹, while the preference for *proprius* over *suus* is widespread in Late Antique Latin in general⁴². On the grounds of the earliest attestations of these phenomena in my material, it seems justified to give AD 100 as a *terminus post quem* for building inscriptions including the funding supplement *sumptibus suis* or its variant, and AD 200 for building inscriptions employing a funding supplement that includes the adjective *proprius*, such as *proprio sumptu* and its variants⁴³.

Excluding some hypothetical restorations, the exact building cost or other sums of money are mentioned in datable African

as *d(e) s(uo) p(osuit)*. A similar case is CIL VIII, 8710: *k(astellani) B(---) d(ono) d(ederunt) s(ua) p(ecunia)*, cf. CIL VIII, 9258: *d(e) s(ua) p(ecunia) donum d(edit)* and CIL VIII, 14463: *de s(ua) p(ecunia) d(onum) d(edit)*.

39. For statistics and references, see SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., pp. 308-314.

40. See, for example, CIL X, 7954 (cited below) where two different funding phrases coexist.

41. Some examples: CIL IX, 5177 (ILS, 5450, AD 172, Asculum): *templum a solo sumptu suo maximo conlato perficiendum curavit*; CIL VI, 224 (ILS, 2185, AD 197): *a(ram) s(umptu) s(uo) fecerunt*; CIL III, 4800 (ILS, 4198, AD 239 Töltschach): *tem(plum) vetustate conl(ap)s(um) sumptu suo*; CIL III, 7450 (ILS, 2622, AD 258, Montana): *portam praetoriam cum turre a fundamento sumptibus suis et instantia fabricavit*.

42. H-Sz § 104c (p. 179).

43. The earliest attestations are: CIL VIII, 993 (AD 123-148): *suo sum(p)tu*; CIL VIII, 23964 (AD 267-299): *sum(p)tu proprio*; CIL VIII, 23965: *sum(p)tu proprio*.

building inscriptions 138 times. With one first-century exception⁴⁴, they all are datable either to the second or to the third century. This sample is so large and so unequivocal that the second and third century dating based on recorded sums of money seems very reliable⁴⁵. In this case, comparing North African material with other areas is not particularly fruitful, because Africa is famous for its abundance of price indications⁴⁶.

Another African speciality⁴⁷, building promises⁴⁸, which include

44. *IRTrip*, 300 (AD 73). There are 75 second-century cases and 62 third-century cases. The references are: the first century AD: *IRTrip*, 300; *AE*, 1968, 599; *AE*, 1968, 586 (two cases); *CIL* VIII, 98 (three cases); *AE*, 1997, 1663b; *CIL* VIII, 15520; *CIL* VIII, 26468; *CIL* VIII, 26471; *CIL* VIII, 26493; *ILAlg.*, 2, 671; *AE*, 1968, 595 (three cases); *AE*, 1999, 1781; *IRTrip*, 534 (two cases); *ILAlg.*, 2, 7644; *CIL* VIII, 1548 (four cases); *ILAlg.*, 2, 7929-7930; *ILAlg.*, 2, 7940; *ILTun.*, 246; *CIL* VIII, 26527 (two cases); *CIL* VIII, 1574 (three cases); *ILTun.*, 1538a (three cases); *AE*, 1933, 233 (five cases); *ILAlg.*, 2, 7793; *ILAlg.*, 2, 7794; *AE*, 1968, 647 (three cases); *ILAlg.*, 2, 7946; *CIL* VIII, 26121 (two cases); *AE*, 1967, 536; *CIL* VIII, 17831 (two cases); *ILTun.*, 20; *ILPB*, 3 (three cases); *ILAlg.*, 1, 3032; *CIL* VIII, 26482 (three cases); *CIL* VIII, 4192*; *CIL* VIII, 4364; *CIL* VIII, 4365; *CIL* VIII, 26498 (two cases); *CIL* VIII, 23107 (two cases); *ILPB*, 239; *CIL* VIII, 18070*; *ILAlg.*, 1, 1255 (two cases); *ILAlg.*, 2, 34 (five cases). The third century: *ILAlg.*, 2, 2095; *CIL* VIII, 25484; *CIL* VIII, 2554; *CIL* VIII, 26593; *ILAlg.*, 2, 569; *CIL* VIII, 12006; *CIL* VIII, 12007; *AE*, 1895, 204 (*denarii*); *ILAlg.*, 1, 2977; *ILAlg.*, 2, 487; *ILS*, 9099 (two cases); *AE*, 2003, 2013; *ILAlg.*, 1, 3040 (two cases); *AE*, 1898, 108 (four cases, *denarii*) *IAM*, 2, 355; *ILAlg.*, 2, 674; *ILAlg.*, 2, 675; *ILAlg.*, 2, 676; *ILAlg.*, 2, 677; *ILAlg.*, 2, 678; *AE*, 1968, 591 (two cases); *IRTrip*, suppl. 707 (two cases); *CIL* VIII, 15497; *IL Afr.*, 271 (two cases, *denarii*); *ILAlg.*, 2, 10323B; *CIL* VIII, 1463; *CIL* VIII, 26458* (two cases); *ILAlg.*, 2, 10 (three cases); *ILAlg.*, 1, 2129; *CIL* VIII, 18227; *ILAlg.*, 1, 2121 (two cases); *ILAlg.*, 1, 2130; *CIL* VIII, 12058 (three cases); *CIL* VIII, 1577; *ILAlg.*, 1, 2120; *CIL* VIII, 937; *AE*, 1905, 35; *CIL* VIII, 26559; *IL Afr.*, 506; *AE*, 1979, 670; *ILPB*, 389; *ILAlg.*, 1, 2035; *CIL* VIII, 2480; *CIL* VIII, 2481; *CIL* VIII, 5333 (two cases); *CIL* VIII, 4253; *AE* 1908, 12. Uncertain restorations are: *CIL* VIII, 16441; *ILAlg.*, 2, 7805; *ILPB*, 2, 26a; *AE*, 1898, 87. Uncertain building inscriptions are marked with an asterisk.

45. Cf. R. DUNCAN-JONES, *The Economy of the Roman Empire. Quantitative Studies*, Cambridge 1974, pp. 64-5.

46. Even Italy is much less well represented. See DUNCAN-JONES, *The Economy*, cit., pp. 120, 124 and the chart on datable Italian costs on pp. 157-62 where about 50 cases are listed while a similar chart on the datable African costs on pp. 90-3 comprises 76 cases.

47. P. GARNSEY, *Taxatio and Pollicitatio in Roman Africa*, «JRS», 61, 1971, p. 117. There are some exceptions, however. See, e.g., *CIL* x, 7954 (*ILS* 5765, *Turris Libisonis*): *super HS XXXV(milia nummum), quae ob hon(orem) quinquennial(itatis) praesentia pollicit(us erat), rei p(ublicae) intulit, lacum a fundamentis pecunia sua fecit, sumptu suo aquam induxit*. Cf. *AE*, 1983, 522: *pollicitus ex [p]atrim[on]io suo ar[cl]us porticu[s]*.

48. *In nuce*, these phrases record a promise (*pollicitatio*) made by a private per-

phrases such as *quod solo [p]ub(lico) promiserat*⁴⁹, is also an excellent dating indicator. African building inscriptions include 55 such phrases, very unevenly distributed over time. Twenty-seven are datable to the second century, another 27 to the third century, and just one syntactically quite different case⁵⁰ to the fifth century⁵¹.

By contrast, the absence of the funding supplement in a completely preserved building inscription now seems dubious to me as a dating criterion⁵². In my previous article, I hesitantly suggested that this absence might indicate a date later than AD 200. Now, after collecting a much larger sample of material, I have found too many additional earlier examples, even in privately funded building inscriptions, to make this criterion reliable⁵³.

The supplement part also includes other kinds of phrases that are useful as dating criteria. The most reliable among them is *proconsulatu illius*. In datable African building inscriptions, this phrase is attested 27 times when hypothetical restorations are excluded. Save one exception from the year AD 298, they are all datable to the fourth or fifth centuries⁵⁴. Thus, the word *proconsulatu* is in itself a good dating criterion when the name of the proconsul of Africa is lost⁵⁵.

son to build something at a later stage; these promises were often surpassed (*adiectio*). The interpretation of these phrases has aroused a lot of scholarly discussion. See especially GARNSEY, *Taxatio and Pollicitatio*, cit., pp. 116-129; DUNCAN-JONES, *The Economy*, cit., p. 87; F. JACQUES, *Ampliatio et mora: Évergètes récalcitrants d'Afrique romaine*, «AntAfr», 9, 1975, pp. 159-80; SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., pp. 326-356, esp. 326-34.

49. *AE*, 1968, 591 (AD 217-218, *Mustis*): *opus, quod solo [p]ub(lico) promiserat, multiplicata p[ec]unia [...] dedicavit*.

50. *CIL* VIII, 25377 (AD 408): *ex prof[es]sione sua*. This is the only case in which the building promise is expressed by means of an abstract substantive. All the others employ participial attributes, an *ablativus absolutus*, or, most commonly, one of the following finite predicates: *promittere*, *polliceri*, *taxare* and *vovere*.

51. For references, see SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., p. 337, n. 1994.

52. SAASTAMOINEN, *Some Stylistic Criteria*, cit., p. 1847.

53. See SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., p. 383, n. 2306.

54. The cases are, century by century, the third one: *ILAfr*, 531; the fourth century: *CIL* VIII, 17329; *CIL* VIII, 14436; *CIL* VIII, 1408; *CIL* VIII, 12272; *ILPB*, 357b; *AE*, 1955, 55; *ILAlg.*, I, 1274; *ILAlg.*, I, 1276; *ILAlg.*, I, 2100; *ILAlg.*, I, 2101; *ILAlg.*, I, 256; *ILAlg.*, I, 2102; *AE*, 1975, 873; *CIL* VIII, 27817; *ILPB*, 408; *AE*, 1995, 1655; *CIL* VIII, 14346; *ILPB*, 359; *CIL* VIII, 26568; *CIL* VIII, 26267B; *CIL* VIII, 24044; *CIL* VIII, 15204; *ILPB*, 205; the fifth century: *ILAlg.*, I, 2107; *CIL* VIII, 25377. For further discussion, see SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., pp. 371-2.

55. See, for example, *ILAlg.*, I, 273: *[---]C proconsulatu [---] administrante [---] fl(amen) p(er)p(etuus) ex curatoribus [---]*.

Another useful dating criterion is the phrase *nomine alicuius*. This phrase and its variants (e.g. *in nomine alicuius*) were employed by various private builders to acknowledge the association of their relatives in their benefactions⁵⁶. In datable Latin building inscriptions from Africa this phrase is securely attested 13 times. Their temporal distribution is as follows: four cases from the first century AD, eight from the second century, and just one from the beginning of the third century (AD 211)⁵⁷. Thus, this feature seems to suggest a dating to the period between the first and the early third century. This conclusion is confirmed further by numerous attestations of this phrase in contemporary inscriptions from Italy⁵⁸ and from provinces⁵⁹, and by its appearance in literature⁶⁰.

The last dating criterion to be analyzed in this paper is less useful than the previous two. The phenomenon in question is a polymorphous group of phrases that describe various festivities organized to celebrate the dedication of a privately constructed building. One rather typical example of such phrases reads as follows: *ob dedicationem sportulas decurionibus item epulum et gymnasium universis civibus dedit et spectaculum ludorum scaenicorum ed(idit)*⁶¹. These phrases can be much shorter and simpler, like the example *ludos dedit dedicavit*⁶², but their distinctive mark is that they all record festivities or generosity that have been organized or offered *due to* the dedication, whether this is stated *expressis verbis* or not⁶³. These phrases, too, can be found both in inscriptions outside⁶⁴ Africa and in litera-

56. For the meaning of this phrase, see OLD, s.v. *nomen* 26b: «for the sake (of someone), on (his) account; also in honour (of)» and M. KHANOUSSI, L. MAURIN (éd.), *Dougga, fragments d'histoire. Choix d'inscriptions latines éditées, traduites et commentées (I^{er}-IV^e siècles)*, Bordeaux 2000, no. 23 on ILAfr, 558: «le fils du donateur [...] est ainsi associé à la générosité de son père».

57. For references, see SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., p. 376, nn. 2256, 2257, and 2259.

58. See, e.g., CIL IX, 3018 (ILS, 5761, Teate Marrucinarum); CIL X, 810 (ILS, 3785, Pompeii); AE, 1969-70, 183 (Urbs Salvia); AE, 1983, 443b (Comum).

59. CIL III, 1158 (ILS, 2477, Alba Iulia).

60. PLIN., *epist.* 5, 11, 1: *cognovi speciossimam te porticum sub tuo filiique tui nomine dedicasse*.

61. CIL VIII, 23107 (AD 196).

62. CIL VIII, 897 (AD 300-399).

63. For more on their content and syntactical structure, see SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., pp. 361-367.

64. See, e.g. CIL XIV, 2793 (ILS, 5449, AD 168, Gabii): *templum ... sua pecunia fecit, cuius ob dedicationem divisit decurionibus sing(ulis) (denarios) V, item VIvir(is) Au-*

ture⁶⁵, but their temporal distribution is less concentrated as compared with previous features.

Among datable African building inscriptions, there are 64 attestations of these phrases; 28 are datable to the second century, 33 to the third, and three to the fourth⁶⁶. Once again, the temporal spread is inconveniently large. However, any more specific dating within those three centuries must be only suggestive.

Conclusions

This paper is a continuation of the one that was read in the Africa Romana-congress exactly ten years ago. Based on a much larger body of evidence than was previously at my disposal, I have re-examined and, in some cases, modified stylistic dating criteria then presented. I have also formulated several new dating criteria that should provide dates – although typically rather wide and always just suggestive – to many building inscriptions that have remained thus far completely undatable. All these criteria are presented in the TAB. I.

Table 1: Some datable stylistic features in latin building inscriptions in Africa.

Feature	1 st century AD	2 nd century AD	3 rd century AD	4 th -5 th centuries AD	Total
<i>Beatissimo saeculo</i> , etc.	0	0	8	62	70
relative clauses describing a previous condition of a building	0	0	9	18	27
<i>faciendum curavit</i>	20	6	4	0	30
<i>fecit/fecerunt</i>	7	48	33	4	92
<i>fecit et dedicavit</i> , etc.	1	27	22	1	51

(follows)

g(ustalibus) sing(ulis) (denarios) III, item tabernari(it)s intra murum negotiantibus (denarios) I, et HS X m(ilia) n(ummum) rei publ(ica) Gabinor(um) intulit; CIL XI, 5939 (ILS, 5678, Tifernum Tiberinum, ca. AD 170): poni iussit et ob dedicatione(m) earum dec(urionibus) (denarios) V, VIvir(is) (denarios) III, pleb(eis) (denarios) II dari iussit.

65. PLIN., *epist.* 4, 1, 5-6: *templum pecunia mea exstruxi [...] Erimus ergo ibi dedicationis die, quem epulo celebrare constitui.*

66. For references, see SAASTAMOINEN, *The Phraseology*, cit., p. 361, nn. 2149 and 2151.

Table 1 (*sequel*).

Feature	1 st century AD	2 nd century AD	3 rd century AD	4 th -5 th centuries AD	Total
<i>perfectit, excoluit, dedicavit</i> etc.	0	0	6	11	17
<i>de sua pecunia</i>	21	0	1	0	22
<i>sua pecunia</i>	3	39	15	2	59
exact building costs and other sums	1	75	62	0	138
building promises	0	27	27	1	55
<i>proconsulatu illius</i>	0	0	1	27	28
<i>nomine alicuius, etc.</i>	4	8	1	0	13
dedicatory festivities	0	28	33	3	64

Zeineb Benzina Benabdallah, Lotfi Naddari
«*Omniium litterarum scientissimus...*»:
à propos d'une famille de lettrés des environs
d'*Ammaedara*

Il s'agit de l'étude de deux épitaphes découvertes dans un site rural des environs d'*Ammaedara* (Haïdra, en Tunisie). Elles commémorent le souvenir de deux érudits et de fins lettrés homonymes appartenant à la famille des *Caecilii*. A travers les *laudationum formulae: institutor omnis huius regionis et surculi* et *omniium litterarum scientissimus et in utraque lingua tam graeca quam latina peritissimus, propagator huius surculi*, et confronté à d'autres documents épigraphiques et iconographiques provenant de la même région, ces épitaphes permettent d'apprécier le haut niveau culturel et intellectuel à *Ammaedara* et sa *pertica* ainsi que dans le secteur occidental de la Proconsulaire durant l'époque impériale.

Mots-clés: Ammaedara, Caecilii, bilinguisme, hommes lettrés, laudationum formulae, bonus vir.

I

Le site archéologique dans son contexte régional

Parmi les nombreuses épitaphes inédites d'*Ammaedara* et de ses environs, deux ont particulièrement retenu notre attention¹. Elles commémorent le souvenir de deux membres de la famille des *Caecilii*, le père et son fils; tous deux des fins lettrés. Découverts dans les environs immédiats d'*Ammaedara*, ces textes permettent d'apprécier la forte adoption de la culture gréco-latine dans la partie occidentale de la Proconsulaire.

Les deux épitaphes ont été découvertes à Hr. Bit Taïeb, dit également Hr. Dhraâ el Harafedh². Le site, de superficie réduite (1 ha),

* Zeineb Benzina Benabdallah, Institut National du Patrimoine (INP), Tunis; Lotfi Naddari, Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Sousse.

1. Elles sont intégrées dans un corpus réunissant les épitaphes inédites de Haïdra et de sa région, actuellement en cours de publication.

2. Le site porte plusieurs appellations: Draa el Harafed sur la carte au 1/50.000^e

est situé à 3 km au nord-est d'*Ammaedara*, et à 1 km à l'ouest des vestiges encore visibles de la voie Carthage-Theveste. Il occupe les pentes septentrionales d'une butte de 800 m d'altitude qui domine la vallée de l'oued Naguess, affluent occidental de l'oued Haïdra³ (FIG. 1).

Le site, lieu de provenance également d'une épitaphe d'un tribule de la *Quirina*⁴, doit faire partie du territoire de la colonie d'*Ammaedara*. Cette dernière, comme en témoigne un bornage de l'époque de Trajan, contrôle une vaste *pertica* s'étendant sur une distance de 70 km selon un axe sud-ouest/nord-est, depuis Khan-guet Nasseur jusqu'à l'oued Sarrat (au nord et à l'est de *Tituli*, l'actuel Mahjouba)⁵.

On y reconnaît en particulier les vestiges de deux monuments: une huilerie⁶ et un mausolée⁷ à proximité duquel furent découvertes nos deux épitaphes⁸ (FIG. 2).

de Thala (n° 067), cfr. S. BEN BAAZIZ, *Cartes Nationale des sites archéologiques et des monuments historiques, Thala* (067), Tunis 2005, site n° 119. Hr. Mohamed Ben Nasser, dit également Hr. Zrarguia: cfr. A. PIGANIOL, R. LAURENT-VIBERT, *Recherches archéologiques à Ammaedara (Haïdra)*, «MEFR», 1912, p. 176.

3. Z. BENZINA BENABDALLAH, *À propos d'un pont de la route Carthage-Theveste, à l'entrée d'Ammaedara*, «BCTH», n.s., 24, 1997, p. 95-100.

4. Tribu dans laquelle sont inscrits les citoyens d'*Ammaedara*. Cfr. Z. BENZINA BENABDALLAH, *Nouveaux documents épigraphiques d'Ammaedara. Contribution à l'histoire religieuse et municipale sous le haut-empire, Appendice: Le territoire d'Ammaedara, dans Recherches archéologiques à Haïdra, Miscellanea 2*, sous la direction de Fr. BARATTE, F. BÉJAOUÏ, Z. BENZINA BENABDALLAH, (Coll. EFR, 17/2), Rome 1999, p. 47-53.

5. BENZINA BENABDALLAH, *Nouveaux documents épigraphiques*, cit., p. 47-53; L. NADDARI, *Entre coloni et Musulamii. Une opération de délimitation des terres sous Trajan dans la vallée de l'oued Sarrat*, dans *Actes du V Colloque international sur l'histoire des Steppes tunisiennes, session 2006*, Tunis 2008, p. 157-153 (p. 164-9 en particulier).

6. Identifiée grâce à une pierre d'ancrage fixe occupant le mur de fond d'une pièce ainsi qu'un contrepoids situé dans ses environs immédiats.

7. On reconnaît uniquement les soubassements moulurés d'un monument de grand appareil de forme carré (2,75 m de côté).

8. Les deux épitaphes ont été découvertes aux environs immédiats des vestiges du mausolée. D'autres épitaphes proviennent du même site. Certaines d'entre elles ont servi d'éléments de remploi, traduisant ainsi une permanence d'occupation du site jusqu'à une époque tardive: les épitaphes de *Caecilia Rusticilla* (ILAfr., 169), de *M. Calidia Sorica* (ILAfr., 169), de *Cossinia Lucifera* (ILAfr., 169), de *Helvia Gallica Gaeticula* (ILAfr., 169), de *C. Pompeius Avitus, Postumia Irenae, P. Aelius Crescens* et *C. Pompeius Palormus* (ILAfr., 169), et enfin de *L. Mivius P. f. Qvir. Martialis* (un texte inédit, à paraître sous le numéro 239 dans le corpus réunissant les épitaphes inédites d'*Ammaedara* et sa région, en cours de publication).

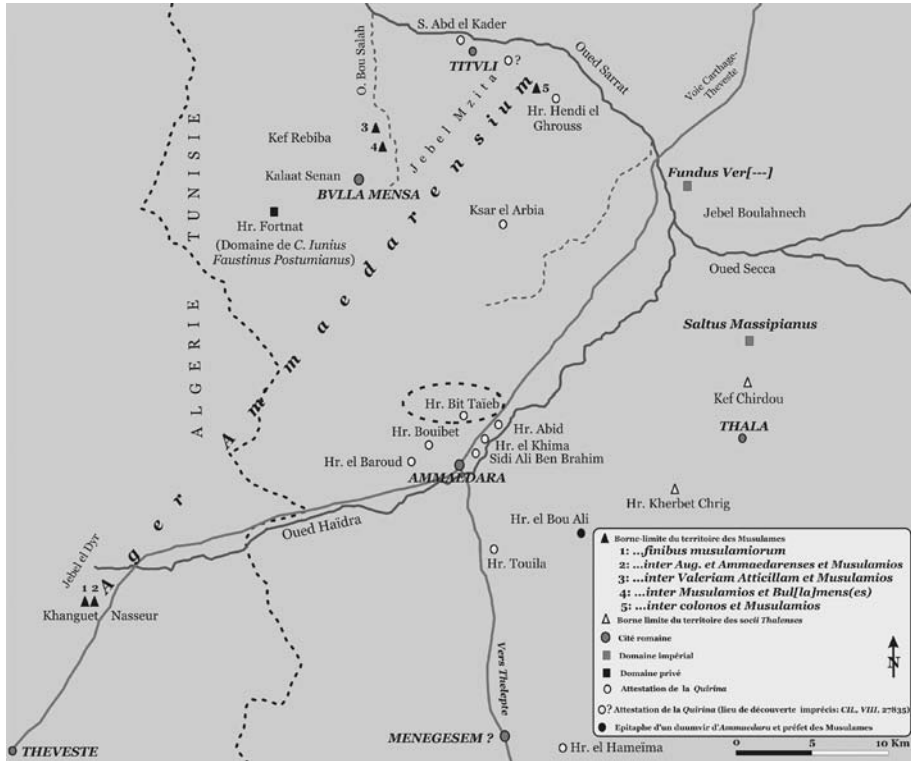


Fig. 1: Carte de localisation: *Ammaedara* et sa *pertica*.



Fig. 2: Le site archéologique.

2

Les textes épigraphiques

Texte n° 1: épitaphe de *Q. Caecilius Vitalis* (le père) (78 ans)

(FIGS. 3-4)

Il s'agit d'un cippe hexagonal en pierre calcaire jaunâtre brisé en deux fragments jointifs⁹. La corniche est surmontée d'un couronnement avec un fronton triangulaire flanqué de deux balustres ornés de rosaces. Le socle mouluré est surmonté d'un dé abritant le champ épigraphique circonscrit d'un cadre à moulures.

Dimensions: H. 220 cm, l. 30 cm, ch. ép.: h. 109 cm, l. 25 cm, h. l.: 4 cm.

Le texte court sur 15 lignes soigneusement gravées en capitales «africaines»¹⁰; lettres régulières avec des fioritures (Q, H et C). Les points de séparation sont bien attestés.

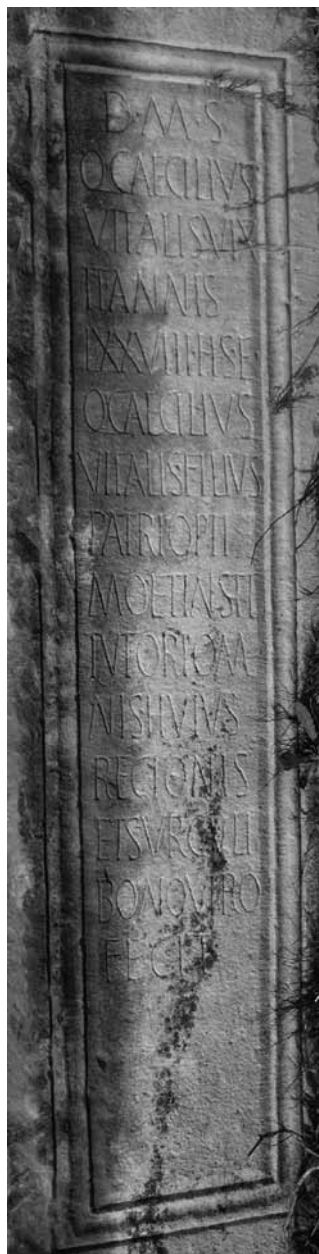
Le texte, ajusté à droite et bien réparti, s'établit comme suit:

D. M. S		<i>D(iis) M(anibus) s(acrum).</i>
Q. CAECILIVS		<i>Q(uintus) Caecilius</i>
VITALIS VIX		<i>Vitalis vix-</i>
IT ANNIS	4	<i>it annis</i>
LXXVIII. H. S. E		<i>LXXVIII. H(ic) s(itus) e(st).</i>
Q. CAECILIVS		<i>Q(uintus) Caecilius</i>
VITALIS FILIVS		<i>Vitalis filius</i>
PATRI OPTI	8	<i>patri opti-</i>
MO ET INSTI		<i>mo et insti-</i>
TVTORI OM		<i>tutori om-</i>
NIS HVIVS		<i>nis huius</i>
REGIONIS	12	<i>regionis</i>
ET SVRCVLI		<i>et surculi</i>
BONO VIRO		<i>bono viro</i>
FECIT		<i>fecit.</i>

«Aux dieux Mânes consécration. *Quintus Caecilius Vitalis*, a vécu 78 ans; il repose ici. *Quintus Caecilius Vitalis*, son fils, a érigé (ce monument) au meilleur des pères, au précepteur de chacun dans toute cette région et de cette lignée (rejeton), à un homme de bien».

9. La cassure se situe à la ligne de contact entre le dé et le socle.

10. Sur les capitales africaines voir V. BOUARD, N. DEMAISON, L. MAURIN, *CIL VIII, 2658a et l'écriture «africaine», Dougga-Thugga. Études épigraphiques*, Paris 1997, p. 208-27.



Figs. 3-4: Épitaphe de *Q. Caecilius Vitalis*, le père, et champ épigraphique.

Datation: III^e siècle apr. J.-C. (style de l'écriture et absence de l'indication de la tribu)¹¹.

Texte n° 2: épitaphe de Q. Caecilius Vitalis (le fils)
(75 ans et 2 mois)

(FIGS. 5-6)

L'épitaphe est gravée sur un support identique au précédent: un cippe hexagonal en assez bon état de conservation présentant un décor architectural assez fourni: corniche de couronnement en retrait avec un fronton ondulé flanqué de deux balustres ornées de rosaces; socle mouluré surmonté d'un dé renfermant le champ épigraphique mouluré. Quelques éclats sont attestés sur les faces latérales du champ épigraphique; le balustre droit est amputé.

Dimensions: L. 237 cm, l. 45 cm, ch. ép.: L. 125 cm, l. 30 cm, h. l.: de 5 à 3,5 cm.

Le texte, réparti en 21 lignes, est gravé en capitales «africaines»: lettres régulières et profondément gravées avec quelques fioritures (C, G, H, M et T). Des ligatures sont attestées (VM dans *omnium litte/rarum* (l. 11, 12), TR dans *in utra/q(ue)* (l. 13), VA dans *quam* (l. 15), TI dans *peritis/simo* (l. 16)). Le texte, aligné à gauche, est bien distribué malgré un léger tassement au milieu. Chacune des lettres de l'invocation aux dieux Mânes (DMS) est suivie de la lettre x en petits caractères. Des points séparatifs de forme triangulaire sont parfois attestés.

On peut lire et développer le texte comme suit:

D x M x S x		<i>D(iis) x M(anibus) x s(acrum) x.</i>
Q. CAECILIVS		<i>Q(uintus) Caecilius</i>
VITALIS VIX		<i>Vitalis vix(it)</i>
ANN. LXXV M II	4	<i>ann(is) LXXV m(ensibus) II.</i>
H. S. E.		<i>H(ic) s(itus) e(st).</i>
CAECILII VITALI		<i>Caecilii, Vitali-</i>
ANVS BARBA		<i>anus, Barba-</i>
RVS ET RVSTICV	8	<i>rus et Rusticu-</i>
LVS FILII PA		<i>lus, filii, pa-</i>
TRI OPTIMO		<i>tri optimo,</i>
OMNIVM LITTE		<i>omnium litte-</i>
RVM SCIENTISSI	12	<i>(ra)rum scientissi-</i>

11. Cfr. note n° 12.



Figs. 5-6: Épitaphe de Q. Caecilius Vitalis, le fils, support et champ épigraphique.

MO ET IN VTRA		<i>mo et in utra-</i>
Q LINGVA TAM		<i>q(ue) lingua tam</i>
GRAECA QVAM		<i>graeca quam</i>
LATINA PERITIS	16	<i>latina peritis-</i>
SIMO PROPA		<i>simo, propa-</i>
GATORI HVIVS		<i>gatori huius</i>
SVRCVLI BONO		<i>surculi bono</i>
VIRO FECE	20	<i>viro fece-</i>
[..]NT		<i>[ru]nt.</i>

«Aux dieux Mânes consécration. *Quintus Caecilius Vitalis*, a vécu 75 ans; il repose ici. Ses fils, les *Caecilii*, *Vitalianus*, *Barbarus* et *Rusticulus*, ont érigé (ce monument) au meilleur des pères, très instruit dans toutes les belles lettres, très versé dans les deux langues, aussi bien la latine que grecque, et au géniteur de cette descendance, à un homme de bien».

Le défunt n'est autre que le fils du dédicataire de la première épitaphe. Par conséquent, son épitaphe doit se situer chronologiquement légèrement après celle de son père, durant la deuxième moitié du III^e siècle. Par ailleurs ce type de documents «célébrant des qualités intellectuelles et oratoires» des défunts, apparaissent, dans leur majorité, vers le III^e siècle¹².

3

Les *Caecilii*, une famille de notables lettrés

3.1. Étude onomastique

Les deux défunts homonymes appartiennent à la famille des *Caecilii*. Le gentilice *Caecilius*, d'origine italique, est très fréquent dans l'ensemble de l'Empire et notamment en Afrique où il serait arrivé avec la colonisation de la fin de la République¹³. Il pourrait faire référence à *Q. Caecilius Metellus* et à la clientèle numide qu'il aurait gagnée lors de la guerre de Jugurtha. En se fondant sur cette hypothèse, J.-M. Lassère considère que «ce gentilice relèverait non plus de la colonisation italienne, mais de la romanisation des indigènes, au même titre que celui de Marius»¹⁴. Des *Caecilii* africains séna-

12. N. TLILI, *Que reste-t-il de l'éducation classique en Afrique de l'antiquité tardive?*, dans *L'Africa romana* XVIII, p. 2046.

13. W. SCHULZE, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, Göttingen 1966, p. 75.

14. J.-M. LASSERE, *Vbique populul. Peuplement et mouvement de population dans*

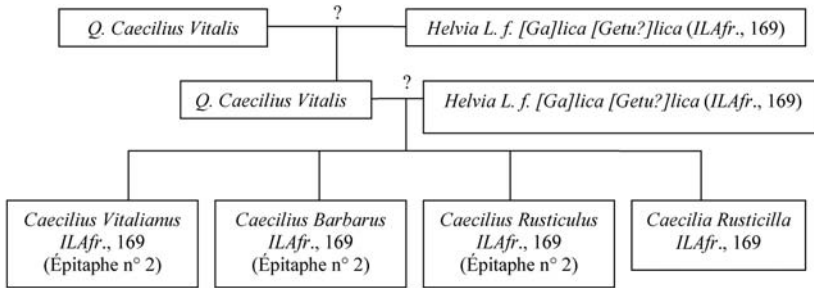


Fig. 7: *Stemma* de la famille des *Caecilii* de Hr. Dhraâ el Harafedh/Hr. Bit Taïeb.

teurs sont connus à partir de la fin du 1^{er} siècle apr. J.-C.¹⁵, en particulier à *Thuburbo Minus*¹⁶. De même, à *Ammaedara*, une origine italienne, résultant de la présence de la III^e légion Auguste, n'est pas du tout surprenante. En effet, à Haïdra et ses environs, les *Caecilii* sont assez nombreux¹⁷. Parmi eux, on signalera une femme clarissime: *Iulia Flavia Herennia Caecilia Honoratiana Optata*, fille du *Flavius Pollio Flavianus* lui-même de rang sénatorial¹⁸.

Le *cognomen Vitalis* porté par les deux défunts est un nom très fréquent dans l'ensemble du monde romain¹⁹.

Deux autres cippes hexagonaux semblables aux nôtres²⁰, et découverts dans le même site, renferment les épitaphes de deux membres

l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères (146 a. C.-235 p. C.), Paris 1977, p. 90, 173, 122-3, 210 et 460.

15. Cfr. en dernier lieu Z. BENZINA BENABDALLAH, *D'Ammaedara à Carthage: du nouveau sur les Flavii et les Ranii, familles clarissimes d'origine africaine*, «MEFRA», 105, 1993, p. 961-73.

16. J. PEYRAS, *Le fundus Aufidianus, étude d'un grand domaine de la région de Mateur*, «AntAfr», 9, 1975, p. 183 (note 3): selon l'auteur, ils étaient alliés aux *Caecilii Crepereiani* de *Theveste* (alliés aux *Creperetii* et aux *Arranii* d'*Ammaedara*). Cfr. aussi, A. BESHAOUCH, *La reine de Haïdra el-Gdima. Creperia Innula*, dans *Mélanges Piganiol*, II, 1966, p. 1124 *sv.*

17. Une cinquantaine de *Caecilii* entre *Ammaedara* et sa *pertica*.

18. CIL VIII, 11536; cfr. AE, 1889, 2; AE, 1993, 1734; M. CORBIER, *Les familles clarissimes d'Afrique proconsulaire (1^{er}-III^e siècle)*, dans EOS, II, t. 5, Roma 1982, p. 708.

19. Surnom romain de bon augure; il évoque la vie éternelle. Cfr. I. KAJANTO, *The latin cognomina*, Helsinki 1965, p. 274.

20. Même support et même graphie.

de la même famille des *Caecilii*: celle de *Caecilia Rusticilla*²¹, la fille de *Q. Caecilius Vitalis*, le fils; ses frères, *Vitalianus*, *Barbarus* et *Rusticulus*, les dédicants de notre texte n° 2, sont les auteurs de son épitaphe. La seconde épitaphe est celle d'*Helvia L. f. [Ga]lica Q. f. [Gentu?]lica uxor Caecilii Vitalis*²²: l'un de nos deux *Caecilii* (FIG. 7).

3.2. *Laudationum formulae*

À travers ces deux épitaphes les dédicants, fils des deux défunts, louent les vertus et les qualités littéraires, voire l'érudition de leurs pères. Dans le premier texte, le défunt est dit *institutor omnium huius regionis et surculi* dans le second, il est qualifié d'*omnium litte(r)arum scientissimus et in utraq(ue) lingua tam graeca quam latina peritissimus, propagator huius surculi*. En effet, les témoignages épigraphiques, soulignant l'érudition et la culture bilingue des défunts, sont nombreux en Afrique²³.

21. *IL Afr.*, 169; cfr. PIGANOL, LAURENT-VIBERT, *Recherches archéologiques*, cit., p. 175-6, n° 122; cfr. aussi note n° 8.

22. *IL Afr.*, 169 (inscription retrouvée et révisée); cfr. Z. BENZINA BENABDALLAH, *Inscriptions de Haïdra et des environs publiées (CIL, IL Afr., IL Tun.) et retrouvées*, Tunis, n° 203 (à paraître). Cfr. PIGANOL, LAURENT-VIBERT, *Recherches archéologiques*, cit., n° 125; cfr. aussi note n° 8.

23. Voir en particulier S. AGUSTA-BOULAROT, *Les références épigraphiques aux Grammatici et aux γραμματικοί de l'Empire Romain (I^{er} s. av. J.-C.-IV^e s. ap. J.-C.)*, «MEFRA», 106, 1994, 2, p. 653-746. On trouvera également un large échantillonnage de ce type de documents en Afrique dans la thèse de N. TLITLI, *Recherches sur l'éducation et la culture en Afrique romaine*, Thèse de Doctorat, Université de Paris X-Nanterre, sous la direction de Cl. Lepelley, Paris 2000. Voici quelques unes à titre d'exemple: *CIL VIII*, 7432, cfr. *IL Alg*, II, 1, 1258 (*Cirta*): *omnium stud(iorum) peritissimus*; *CIL VIII*, 8500 (*Stifis*): *summarum artium liberalium litterarum studiis utriusq(ue) linguae perfecte eruditus*; *CIL VIII*, 17910; cfr. *AE*, 2000, 101 (Timgad): *Atticam faciendam adaequanti Romano nitori*; *CIL VIII*, 23243 (Hr. Djouana): *Eruditus et pissimus filius*. Cfr. M. ABID, *Inventaire des inscriptions latines païennes de Kairouan et sa région*, dans *Kairouan et sa région: nouvelles découvertes, nouvelles approches, Actes du 2 Colloque international du Département d'archéologie de la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Kairouan, (Kairouan, 6-8 mars 2006)*, 2009, p. 73, n° 62.; *CIL VIII*, 26672; cfr. *IL Tun*, 1447 (Dougga): *Fons et camina litteris, sapiendo optimus et dicendo splendidus... magister praestans floruit*. Cfr. en dernier lieu, M. KHANOUSSI, L. MAURIN (sous la dir.), *Dougga. Fragments d'histoire*, Bordeaux-Tunis 2000, n° 158, p. 296; M. KHANOUSSI, L. MAURIN, *Mourir à Dougga*, Bordeaux-Tunis 2002, n° 1191, p. 472. *AE*, 1996, 1803 = *AE*, 1994, 1903: *Volusiae Tertullinae maritae castae et incomparabili gammat(icae)...* Cfr. S. AGUSTA-BOULAROT, M. BOUSBAA, *Une inscription inédite de Cherbell (Algérie): Volusia Tertulla grammat(ica)*, dans *L'Africa romana XI*, p. 163-73.

Q. *Caecilius Vitalis*, le père, est qualifié explicitement de «précepteur de chacun dans toute cette région (texte 1, l. 12: *regionis*)»²⁴. Avec son fils qui est, en outre, «très instruit dans toutes les belles lettres, très versé dans les deux langues», ils ont enseigné à un grand nombre de leurs concitoyens la maîtrise de la grammaire, de la rhétorique, des lettres classiques ainsi que l'étude des deux langues. Pour ce faire, ils ont dû exercer leur profession dans une école (*schola*) à *Ammaedara* dont l'existence se confirme par ces textes²⁵. Celle-ci assurait un enseignement de qualité puisque le fils est qualifié de très instruit (*scientissimus*) dans toutes les let-

AE, 2004, 1809 (Souk el Abiod, provenance exacte inconnue): *Auctorum omnium doctissimus* avec la mention d'une vertu stoïcienne: *frugalitas*. Cfr. R. HANNOUNE, *P. Iulius Sabinianus, un "maître" de Puppit (Tunisie)*, dans *Mélanges d'Antiquités tardive. Studio-la in honorem Noël Duval*, éd. par C. BALMELLE, P. CHEVALLIER, G. RIPOLL, (Bibliothèque de l'Antiquité tardive, 5), Turnhout 2004, p. 245-6; Z. BENZINA BENABDALLAH, *Inscriptions découvertes lors des fouilles franco-tunisiennes (1994-2004)*, dans F. BARATTE, F. BÉJAOUÏ, Z. BENZINA BENABDALLAH (sous la dir.), *Recherches archéologiques à Haïdra*, III, Rome 2009, p. 291-2, n° 13: *ornamentus graecae*.

24. Faut-il le traduire le mot *regio* en région et l'interpréter dans son sens le plus simple, c'est-à-dire sans aucune connotation administrative ou juridique? Il est possible également qu'il soit le témoignage d'une circonscription administrative, exprimant *pertica* ou même une division géographique; circonscription territoriale, partie de la *pertica*. Il faut rappeler qu'*Ammaedara*, selon une description d'Hygin confirmée par une vignette, est divisé en quatre *regiones*. D'ailleurs, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* le terme *regio* est présenté ainsi: «Territoire d'une commune, aux limites duquel expirait la juridiction des magistrats. Dans ce sens le mot *regio* est synonyme de *territorium*».

25. On y enseignait l'éloquence, l'écriture, la peinture, la philosophie et les lettres grecques comme en dénote l'épithaphe versifiée du jeune *P. Caledius Rufus*, CIL VIII, 724 = 12135, cfr. *ILTun.*, 590 (*Municipium Avula* = Hr El Khima), ou encore celle d'un anonyme de *Thibilis* CIL VIII, 18864 = 5530 = *ILS*, 2956 = *ILALg*, II, 2, 4722. Cfr. aussi J.-M. LASSÈRE, *Choix d'inscriptions relatives à l'histoire de l'Afrique. Traductions avec éléments de commentaire*, dans *Questions d'histoire. L'Afrique romaine de 69 à 439. Romanisation et christianisation*, ouvrage collectif coordonné par B. CABOURET, Nantes 2005, p. 49. Sur l'éducation en Afrique romaine, cfr. le chapitre II (*L'éducation classique – Les écoles africaines et l'Université de Carthage*) de l'œuvre monumentale de P. MONCEAUX, *Les Africains. Étude sur la littérature latine d'Afrique. Les païens*, Paris 1894, H. I. MARROU, *Storia dell'educazione nell'antichità*, Roma 1971, p. 391; et en dernier lieu, la synthèse de L. ZERBINI, *Tecnica ed artigianato nell'epigrafia africana: grammatici, retori, "magistri"*, dans *L'Africa romana* XI, p. 155-62. Il est même permis de supposer que la ville d'*Ammaedara*, à l'instar de certaines villes antiques, comme *Thamugadi* par exemple, ait été dotée d'une bibliothèque publique. Voir C. SALLES, *Vie culturelle et littéraire dans l'Afrique romaine de 69 à 439, romanisation et christianisation*, éd. par B. CABOURET, Nantes 2005, cit. p. 265-6.

tres classiques et un très grand connaisseur (*peritissimus*)²⁶ aussi bien de la langue latine que grecque. Il excellait dans les deux langues: le latin, langue d'usage, et le grec, langue de culture²⁷.

La région bénéficiait donc d'un maître hautement qualifié et d'un helléniste distingué; ce qui n'était pas à la portée de toutes les cités africaines et seule une société profondément romanisée pouvait s'en faire valoir. En effet, selon G. Ch. Picard, il était exceptionnel que les petites villes africaines puissent profiter de la contribution d'un helléniste distingué. C'était en ce cas, disait-il «le grammairien latin qui devait suffire aux deux tâches, et il paraît n'avoir guère brillé dans celle qui n'était pas sa spécialité»²⁸. Dans les villes africaines à culture bilingue, seule une minorité pratiquait et comprenait le grec, «même si les Orientaux hellénophones constituent un groupe intéressant»²⁹.

Recevoir une double culture, grecque et latine, représentait le summum de l'éducation pour assurer et garantir aux fils des notables locaux un enseignement de qualité³⁰, leur conférant ainsi un avenir prestigieux, celui de «tenir un rang dans la société»³¹.

On rapprochera du second document les deux célèbres épitaphes des *Vetidii* de *Thubursicu Numidarum* érigées par un notable pour le souvenir de ses deux fils instruits dans les deux langues (*eruditi utraq(ue) lingua*), dont l'un d'eux a trouvé la mort lors d'un voyage d'étude à Carthage³². A l'instar de *Q. Vetidius Iuvenalis*, qui a envoyé

26. Ce superlatif, très peu attesté, dérive du participe *peritus* (*perio*) qui signifie «expérimenté, connaisseur». Cfr. *CIL* VIII, 7432; cfr. *ILAlg*, II, I, 1258: épitaphe d'un étudiant *omnium stud(iorum) peritissimus (Cirta)*; cfr. aussi *CIL* VIII, 12159, cfr. *ILTun.*, 595 (*Agger*): *peritus dicendi* et *ILAlg*, I, 1362 (*Thubursicu Numidarum*): *Q. Vetidius Iuvenalis* fut un avocat expérimenté (*in foro iuris peritus*).

27. Dans un passage Saint Augustin (*civ. Dei*, VIII, 12) précise que dans la formule *in utraque lingua* il faut comprendre le grec et le latin: *in utraque... lingua, id est graeca et latina...*

28. G.-CH. PICARD, *La civilisation de l'Afrique romaine*, Paris 1990², p. 257.

29. A. LARONDE, *Epigramme métrique de Lambèse*, «AntAfr», 38-39, 2002-03, p. 309.

30. Sur l'éducation en Afrique romaine, on se référera à l'œuvre monumentale et toujours d'actualité de MONCEAUX, *Les Africains*, cit., (en particulier le chapitre II: *L'éducation classique – Les écoles africaines et l'Université de Carthage*); cfr. MARROU, *Storia dell'educazione*, cit., p. 391 et en dernier lieu, la synthèse de ZERBINI, *Tecnica ed artigianato*, cit., p. 155-62.

31. SALLES, *Vie culturelle et littéraire*, cit., p. 257.

32. *ILAlg.*, I, 1363: *Heracli./ DMS. / L. Vetidius / Vetidianus / eques Rom(anus) / Q. Vetidi Iuvena/lis quinque / nalici filius / utraq(ue) lingua / eruditus p. v. a. XVIII / m. IIII prae/sidis a / Karthagine de stu/dio relatis reliquiis / HSE. ILAlg*, I, 1364: *Iuventi. / DMS. / Q. Vetidius / Felix / Hono/ratianus eques Roman/us Q. Vetidi*

ses fils poursuivre des études à Carthage³³, *Q. Caecilius Vitalis* (le père) a transmis son savoir, non seulement à ses concitoyens (*institutor omnis huius regionis*) mais aussi à son fils (*institutor surculi*).

Dans ces deux documents, hormis la formule *pater optimus* fréquente dans l'épigraphie funéraire africaine³⁴, les autres termes employés, comme *surculus* (textes 1 et 2) ou encore *peritissimus*³⁵ (texte 2) sont très rares en épigraphie. Le terme *surculus*³⁶ est une belle métaphore pour désigner la lignée, les descendants. Le premier sens est «rejeton», ensuite «greffe, bouture»³⁷ exprimant tous deux l'idée de semence, et par là même de transmission et de continuité. Dans le second texte, c'est encore le mot *surculus* qui a été choisi, dans le sens collectif du terme, pour désigner les descendants du défunt, ses fils (*Vitalianus*³⁸, *Barbarus*³⁹ et *Rusticulus*⁴⁰), qui ont, à leur tour, bénéficié du savoir du père et peut-être du grand père. Ils sont, comme leur père, le produit de cette semence.

Chez les *Caecilii*, l'instruction et la culture se transmettent par héritage de génération en génération; le Savoir est une affaire de famille. Aussi bien les *Caecilii* d'Ammaedara que les *Vetedii* de *Thubursicu Numidarum*⁴¹ tous instruits et cultivés, font un point

/ Iuvenalis quinquen/nalici filius utraq(ue) lingua / eruditus p. v. / a. XXI m. VII. HSE.
Cfr. S. GSELL, A. JOLY, *Khamissa, Mdaourouch, Announa*, première partie, *Khamissa*, Alger-Paris 1914, p. 36, n° 3; T. KOTULA, *Utraque lingua eruditi. Une page relative à l'histoire de l'éducation dans l'Afrique romaine*, dans *Hommages à Marcel Renard* (= Coll. Latomus, 102), Bruxelles 1969, p. 386-92.

33. Cfr. note précédente.

34. Cfr. *indices* du CIL VIII, p. 343-4.

35. Cfr. note n° 23.

36. Non attesté, à notre connaissance, dans l'épigraphie africaine. Cfr. CATO, *agr.*, 159; VERG., *georgic.*, 2, 87; CIC., *orat.* 3, 110 et 2, 278.

37. Définitions du dictionnaire Robert: «greffe: action d'insérer la pousse d'une plante dans une autre plante pour que celle-ci produise des fruits de la première»; «bouture: jeune pousse coupée d'une plante qui, plantée en terre, prend racine et forme un nouvel individu».

38. Diminutif de *vitalis*, cfr. *supra*, note n° 19.

39. *Cognomen* précisant l'origine ethnique (ici africaine), fréquent en Afrique (41 exemples sur 98), cfr. KAJANTO, *The latin cognomina*, cit., p. 312: «National and political origin».

40. Diminutif de *Rusticus* (bien attesté en Afrique: 135 exemples sur 344), le *cognomen Rusticulus* est rare dans l'ensemble du monde romain (un seul exemple au CIL VIII), cfr. KAJANTO, *The latin cognomina*, cit., p. 310: «Cognomina relating to origin: rustic».

41. Cfr. note n° 32. *ILAlg*, I, 1362: le père *Q. Vetedius Iuvenalis* a parcouru

d'honneur d'instruire, à leur tour, leur progéniture⁴². La réussite intellectuelle des enfants était une source de fierté personnelle et publique pour les parents.

Quant au mot *propagator*, il n'est attesté jusque là en épigraphie africaine, à notre connaissance, que comme qualificatif du dieu Jupiter (*propagator conservator et Genius fontis*)⁴³ et des empereurs Septime Sévère, Dioclétien et de Maximien, tous qualifiés de *propagator imperii*⁴⁴ ainsi que Domitius Alexander dit dans une inscription de *Cirta*: *propagator totius generis humani nominisque romani*⁴⁵. On signalera, par ailleurs, que notre épitaphe date bien de la période sévérienne. Cet emploi emprunté au formulaire du monde impérial et religieux dénote, une fois de plus, d'une richesse de vocabulaire et d'une parfaite connaissance de l'étymologie des termes. *Propagator* est à prendre ici dans le sens de transmission, de prolifération et de propagation de progéniture cultivée, tout comme les empereurs qui sont *propagatores generis humani*⁴⁶.

Toujours comme les *Vetedii* de *Thubursicu Numidarum* ou encore les *Terentii* de Dougga⁴⁷, nos *Caecilii* appartenaient très certainement à l'élite municipale⁴⁸. Une étude récente, portant sur ce

toute la carrière des honneurs dans sa ville (*omnibus functus*), et fut un avocat expérimenté (*in foro iuris peritus*).

42. Cfr. aussi *CIL* VIII, 5370 = *ILAlg*, I, 326 (*Calama*): *Seius Fundanus*, a tenu à ce que ses deux fils soient éduqués. Il les a envoyés étudier dans une autre ville que la sienne. Cette épitaphe ainsi que les deux épitaphes suivantes: *CIL* VIII, 5371 = *ILAlg*, I, 327 (dédiée à un certain *Seius Martialis*) et *CIL* VIII, 5372 = *ILAlg*, I, 328 (dédiée à une certaine *Seia Honorata*) ont été gravées sur des pierres de mausolée qui ont été remployées dans la forteresse byzantine, cfr. *infra* note n° 51.

43. *CIL* VIII, 4291 = *ILS*, 3063.

44. Cfr. index *CIL* VIII, p. 136; Dioclétien et Maximien: *CIL* VIII, 2572. Il semble également qu'un notable anonyme d'*Vreu* (Borj Ouraou, en Proconsulaire), soit qualifié de *propagator municipii*. Cfr. *AE*, 1975, 877; J. PEYRAS, L. MAURIN, *Vreu, municipium Vruensium*, Paris 1974, p. 27-31.

45. *CIL* VIII, 7004 + *CIL* VIII, 7067 = *CIL* VIII, 19419 = *ILAlg*, 580 = *ILS*, 674.

46. *CIL* III, 6661 (Dioclétien et ses collègues), *CIL* VIII, 7004 = 19419 = *ILS*, 674 (Domitius Alexander). Cfr. A. CHASTAGNOL, *Le formulaire de l'épigraphie latine officielle dans l'Antiquité tardive*, dans *La terza età dell'epigrafia, Colloquio AIEGL (Borghesi-Bologna, octobre 1986)*, Faenza 1988, p. 25-6.

47. *CIL* VIII, 26672, cfr. KHANOSSI, MAURIN (sous la dir.), *Dougga*, cit., texte n° 158 (Terentius Sabinianus) fin lettré, appartient à une «famille qui s'est illustrée par les faces municipaux sous les règnes de Marc Aurèle et de Commode».

48. A propos de l'*elogium*: J.-M. LASSÈRE (*Manuel d'épigraphie romaine*, Paris 2005, t. 1, p. 247): «ce n'est qu'à partir des deux dernières décennies du III^e s. de notre ère que les membres de l'aristocratie à leur tour donnèrent dans ce goût». Cfr.

type de documents, a démontré qu'à partir de la fin du III^e siècle, la poésie épigraphique funéraire émanait essentiellement des classes aisées⁴⁹. Plusieurs faits plaident également en faveur de cette hypothèse. D'abord, le contexte archéologique: les vestiges encore en place (des traces d'habitat avec les vestiges d'une installation oléicole, et les restes d'un mausolée familial⁵⁰), ainsi que le lieu de la découverte (en dehors de la cité) laissent présumer l'existence d'un domaine privé. Les *Caecilii* faisaient, très vraisemblablement, partie de cette catégorie de notables locaux⁵¹ qui bénéficiaient d'une certaine aisance matérielle leur permettant de s'installer en dehors de la cité. Ensuite, le support des épitaphes (des cippes hexagonaux avec un couronnement décoré) est un indice supplémentaire en faveur du niveau social de la famille⁵².

aussi CH. HAMDOUNE, *Mouvements de population dans les carmina funéraires africains*, dans *L'Africa romana* XVI, p. 1005: «sur le plan social, les inscriptions émanent de catégories sociales [...] moyennes, membres des élites municipales, professions libérales».

49. Les membres de la bourgeoisie municipale et notamment les magistrats municipaux; contrairement aux trois premiers siècles de l'Empire où la poésie funéraire était l'apanage des milieux modestes comme les esclaves et les affranchis, cfr. TLILI, *Recherches sur l'éducation et la culture*, cit., p. 447 sq.; p. 452: «les *carmina epigraphica* avaient comme fonction spécifique d'affirmer publiquement la romanité d'une famille ou d'un groupe».

50. Cfr. notes 6, 7 et 8. Les épitaphes ont été découvertes non loin du mausolée carré; elles proviennent, vraisemblablement d'un jardin funéraire entourant ce mausolée. Signe extérieur de richesse, le mausolée était parfois édifié sur le domaine. Cfr. en dernier lieu LASSÈRE, *Manuel*, cit. p. 207. Voir aussi TLILI, *Recherches sur l'éducation et la culture*, cit., p. 448: «A partir de la fin du III^e siècle, la poésie épigraphique funéraire devient l'apanage des classes aisées. Les grands mausolées ornés d'un *carmen epigraphicum* font leur apparition», et p. 451: «l'étude des monuments funéraires qui supportent des *carmina epigraphica* a montré que plus de 10% des commanditaires de ces textes non chrétiens font ériger un mausolée», cfr. aussi *supra* note 47.

51. Autres exemples de notables municipaux installés dans les sites voisins: Q. *Postumius Laetus* et son fils [*Postumius Laetianus*], tous deux décurions de la colonie d'Ammaedara, résidaient à Hr. Bouibet (à environ 2 km au nord-ouest de la ville): *IL Afr.*, 165; [---] *Satur[ninus? e]meritus duumvir* de la colonie d'Ammaedara et *praefectus gentis Musulamiorum* résidait à Hr. Bou Ali (à environ 6 km au sud-est de la ville): *AE*, 1999, 1814.

52. Des cippes hexagonaux avec une corniche surmontée d'un couronnement flanqué de deux balustres ornés de rosaces, cfr. KHANOUSSI, *Mourbr à Dougga*, cit., p. 57-8: «on constate que l'épitaphe qui évoque la vie publique ou le monde des lettres est presque toujours gravée sur un cippe, de surcroît en capitales de style monumental».

Enfin, les qualités morales, tout autant qu'intellectuelles, étaient également requises pour une bonne éducation; celle-ci devait être accompagnée d'une formation morale solide. Ainsi, les valeurs intellectuelle et morale vont de pair. C'est ce que reflète la formule finale (*bonus vir*) rencontrée à la fin des deux textes⁵³. La compétence intellectuelle ne suffisait pas à elle seule pour faire d'un jeune écolier un futur *vir bonus*. La *bonitas* est indissociable des qualités intellectuelles selon une conception propagée par Quintilien⁵⁴. En effet, selon ce rhéteur d'époque flavienne, un *vir bonus* est celui qui a une bonne moralité, un homme honnête, dont la *bonitas* se procure, entre autres choses, par une bonne éducation qu'assuraient les *scholae* (à l'école, les professeurs veillaient également à la bonne conduite des étudiants) et les parents. Mieux encore, selon ce même rhéteur, on ne pouvait pas parler sans être un homme de bien (*bene dicere non possit nisi bonus*)⁵⁵. L'intervention sociale, en l'occurrence celle des parents, est essentielle dans l'éducation des enfants; ils se doivent de veiller aux bonnes mœurs de leur progéniture. L'idéal du *vir bonus* est une notion importante chez les parents: leur fils doit être un homme instruit, intelligent mais aussi avoir des mœurs irréprochables. Une fois adulte, le jeune homme deviendra à son tour le précepteur de ses concitoyens⁵⁶. Il s'agit également d'une formule maintenue au moins jusqu'au IV^e siècle, au témoignage de Saint Augustin, qui préférait

53. L'épigraphie latine païenne d'*Ammaedara* et ses environs révèle une formule analogue, celle de *homo bonus*: 1) CIL VIII, 352 = 11572 = *ILTun*, 436 = *CLE*, 1239 = *ILS*, 8433; 2) CIL VIII, 381 = 11508; 3) CIL VIII, 575 = 11730; 4) Un texte inédit à paraître dans un corpus réunissant les épitaphes inédites de Haïdra et de sa région, actuellement en cours de publication (texte n° 1: *A(d)ventius Protagoras... (b)omini bono...*).

54. QUINT., *inst.*, 2, 15, 34 et 5, 14, 25.

55. QUINT., *inst.*, 2, 15, 34; TLILI, *Recherches sur l'éducation et la culture*, cit., p. 2056.

56. Cette conception du *bonus vir*, à travers la concomitance entre moralité et éducation, doit rappeler l'exemple de deux jeunes citoyens d'*Aggar* et de *Mactar* et celui d'un notable de *Calama*, *M. Antonius Faustinus*, qui s'est distingué non seulement par son génie, mais aussi par la qualité de ses mœurs irréprochables (CIL VIII, 12159; TLILI, *Recherches sur l'éducation et la culture*, cit., p. 394 et 411). *C. Iulius Proculus Fortunatianus*, qui, par sa conduite irréprochable d'un vertueux, fut qualifié de *pubes pudicus iuvenis* (CIL VIII, 646). *Iulius Rusticianus* qualifié d'*innocentiae gravitatis et verecundiae antistitis, amator studiorum, fidissimus, omnibus amicus et per omnia vitae laudabilis et spectatus* (CIL VIII, 5367; TLILI, *Recherches sur l'éducation et la culture*, cit., p. 443-4).

que les débats avec les donatistes, celle face à un certain *Proculianus* par exemple, soient engagés en présence «d'hommes de bien»⁵⁷. D'autre part, signe d'honnêteté et de distinction sociale, la fonction de professeur leur valait, comme les médecins, l'*immunitas* des charges municipales et leur garantissait, comme les *bonestiores*, des privilèges devant l'autorité judiciaire⁵⁸.

En effet, la culture était une composante essentielle de l'image sociale d'un citoyen romain bien placé socialement et politiquement. De ce fait, l'école et la société constituaient les lieux privilégiés pour préparer moralement les futurs bons citoyens. Ainsi, la formule *bonus vir* serait le synonyme de la formule *bonus civis* qui qualifie les bons citoyens, les patriotes respectueux des lois, ou, selon Cicéron, ceux qui appartiennent au parti des honnêtes gens, celui des *Optimates*⁵⁹. En effet, un dirigeant d'une cité, était forcément (dans la conception morale et politique romaine) un *vir bonus*, c'est-à-dire un homme moralement irréprochable, ce qui constituait l'une des qualités qu'on demande à un dirigeant local⁶⁰. A ce propos, la documentation épigraphique africaine reflète cette même conception. En effet, sur les cinq exemples du *CIL VIII* renfermant cette expression⁶¹ quatre se rapportent à des dignitaires municipaux⁶². La cinquième, est l'épithape d'un certain *Adventus, actor* d'un domaine impérial situé dans les environs de *Thuburbo Maius*⁶³.

57. AUG., *epist.*, 33, 2 (= *CSEL*, 34, p. 19, l. 10-2); TLILI, *Recherches sur l'éducation et la culture*, cit., p. 2045.

58. CL. LEPALLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-empire*, t. 1, p. 228-31, p. 287-8; cfr. également: M. CORBIER, *Salaires et salariat sous le Haut-Empire*, dans *Les «dévaluations» à Rome. Époque républicaine et impériale*, vol. 2: *Actes du Colloque de Gdansk (19-21 octobre 1978)*, (Coll. EFR, 37), Paris 1980, p. 96. Voir dans la même publication: A. CHASTAGNOL, *Remarques sur les salaires et rémunérations au I^{er} siècle*, dans *Les «dévaluations» à Rome*, cit., p. 217, 224, 227 et 229.

59. F. GAFFIOT, *Dictionnaire illustré latin-français*, Paris 1934: l'article *Bonus*.

60. Cette idée est parfaitement révélée par une inscription de *Thibilis* (Annou-na): *CIL VIII*, 18864 = 5530 = *ILS*, 2956 = *ILAlg*, 1, 4722: [---] [prop]inqu[orum] atque civium / amator et patriae lae[sit ne]/minem «ami de ses proches, de ses concitoyens et de sa patrie, il n'a fait de tort à personne».

61. *CIL VIII*, 980, 14372, 20870, 23978 et 24050.

62. *CIL VIII*, 980: *C. Helvius Honoratus*, notable de *Curibis* (Korba), en Afrique Proconsulaire. *CIL VIII*, 14372, cf. *ILTun.*, 1207: *Ti. Aprarius Felix Paratus*, notable d'*Avedda* (Hr. Bedd), en Afrique Proconsulaire. *CIL VIII*, 20870: *Q. Geminus Severinus*, notable de *Tipasa* en Maurétanie Césarienne. *CIL VIII*, 24050: *L. Apertius Fidus Capanianus*, notable d'*Apisa Maius* (Hr. El Khandegg), en Afrique Proconsulaire.

63. Hr. Sidi Bou Hamida, *AAT*, Zaghouan, 114; *CIL VIII*, 23978, cfr. *ILTun.*,

4

***Ammaedara* et sa région: les manifestations de la culture gréco-latine**

Zone d'occupation romaine précoce, *Ammaedara* est devenue très tôt un centre administratif important. Point stratégique, elle fut choisie au début du 1^{er} siècle apr. J.-C. pour abriter le camp de la *Legio III Augusta*⁶⁴. L'apport culturel de l'armée y est incontestable⁶⁵. Le répertoire épigraphique légué par les militaires illustre bien le fait que ces derniers savaient «lire, écrire même en sténographie» et composer des épitaphes métriques⁶⁶. L'installation de la 3^{ème} légion Auguste a donc favorisé, en grande partie, l'essor culturel de Haïdra. Ainsi, la *Colonia Flavia Augusta Emerita Ammaedara*, peuplée de vétérans, devint très tôt, l'un des hauts lieux de la culture gréco-latine.

Le dossier épigraphique de Haïdra se compose essentiellement de textes funéraires. Parmi ce répertoire, une série d'épitaphes en vers (*carmina*) témoigne non seulement du niveau de romanisation précoce de la population, mais aussi du rayonnement culturel de la région⁶⁷. Ce type de document rappelle le souvenir du défunt honoré sous une forme biographique, en s'attardant soit sur sa carrière locale soit encore sur ses aspects moral et culturel: «ils nous livrent souvent des aperçus inédits sur le prestige de la culture littéraire dans l'Empire»⁶⁸. L'*elogium* métrique nécessite, en effet, un grand talent littéraire et une bonne maîtrise de la langue. A ce propos, D. Pikhaus

691, cfr. M. GRIRA, *Les domaines impériaux de la province de Zeugitane (situés en Tunisie). Essai de géographie historique et approche archéologique des centres domaniaux*, Mémoire de DEA préparé sous la direction du Prof. A. M'Charek, Université de Tunis, Faculté des Sciences humaines et sociales de Tunis, 1997, p. 54-5, texte n° 28.

64. Z. BENZINA BENABDALLAH, *Des castra hiberna à la colonia emerita: un nouveau document sur la colonie d'Ammaedara*, dans *Mélanges Marcel Le Glay*, (Coll. Latomus, 226), Bruxelles 1994, p. 185-95.

65. Les premiers textes funéraires datent au plus tard des règnes de Tibère ou de Vespasien, cfr. J.-M. LASSÈRE, *Recherches sur la chronologie des épitaphes païennes*, «AntAfr», 7, 1973, p. 73.

66. La langue latine constitue la langue de commandement aussi bien pour les légionnaires que pour les unités auxiliaires. Cfr. Y. LE BOHEC, *La troisième légion Auguste*, Paris 1989, p. 546.

67. LASSÈRE, *Choix d'inscriptions*, cit., 2005, p. 247: les *carmina* «sont relativement abondants, surtout en Italie et dans les provinces les mieux romanisées de l'Occident».

68. *Ibid.*, p. 247.

écrit «si les simples inscriptions en prose témoignent déjà d'une certaine connaissance de la langue latine, les inscriptions en vers, quant à elles, représentent un effort littéraire ou tout au moins un intérêt littéraire»⁶⁹. Elle précise aussi que «par leur forme poétique, les *carmina epigraphica* appartiennent autant au domaine de la littérature latine qu'à celui de l'épigraphie»⁷⁰.

Les *carmina* provenant d'Afrique représentent 14% de l'ensemble des inscriptions versifiées à l'échelle de l'Empire romain. Parmi la soixantaine de *carmina latina epigraphica* recensées dans les Hautes steppes tunisiennes (soit environ 10% de l'ensemble des textes versifiés inventoriés par D. Pikhhaus)⁷¹, *Ammaedara* et sa région ont livré à eux seuls près d'une quarantaine de *carmina* qui se distinguent autant par leur qualité poétique que par la longueur de leurs vers⁷². En effet, après Carthage, *Ammaedara* est la ville qui a livré le plus de *carmina*. Cette répartition reflète, à elle seule, une profonde romanisation s'accompagnant du rayonnement culturel de cette partie de l'Afrique Proconsulaire.

La présence d'une forte culture hellénistique, autre indice culturel, est également bien attestée à *Ammaedara* et les témoignages relatifs à cette culture sont relativement nombreux⁷³. Dans l'épigraphie

69. D. PIKHAUS, *Le carmen de Cillium et l'épigraphie versifiée de l'Afrique romaine*, dans *Groupe de recherches sur l'Afrique antique, Les Flavii de Cillium. Étude architecturale, épigraphique, historique et littéraire du mausolée de Kasserine* (CIL VIII, 211-216), (Coll. EFR, 169), Paris 1993, p. 134.

70. D. PIKHAUS, *Répertoire des inscriptions latines versifiées de l'Afrique romaine (1^{er}-VI^e siècles)*, Bruxelles 1994, p. 16.

71. *Ibid.*, p. 15. 600 textes pour tout l'Afrique dont 332 pour la Proconsulaire et la Byzacène et 11 textes pour la Tripolitaine. Sur un bilan statistique des *carmina* funéraires africains, cf. G. SANDERS, *L'onomastique des inscriptions latines métriques de l'Africa Romana: un angle d'incidence socio-culturel*, dans *L'Africa romana* v, p. 75-9. Le centre ouest tunisien est la région privilégiée.

72. 28 textes sont inventoriés dans PIKHAUS, *Le carmen de Cillium*, cit., (B43 à B70) auxquels s'ajoutent 13 textes versifiés publiés par Z. BENZINA BENABDALLAH, R. CARANDE, C. FERNANDEZ, J. GOMEZ PALLARÈS, N. JORBA, *Carmina latina epigraphica inedita Ammaedarae*, «ZPE», 2005, p. 89-113 (= *AE*, 2005, 1667-77). D'autres textes proviennent de *Sufetula*, de *Cillium* (avec la plus longue épithaphe, celle du mausolée des *Flavii*, CIL VIII, 212-213; deux poèmes de 90 et 20 vers), de *Sufes* et des alentours.

73. Sur la diffusion de la culture grecque et sur cet aspect de l'hellénisme dans l'Afrique romaine cf. A. BESCHAOUCH, *Aspects de l'hellénisme africo-romain*, «CRAI», 2004, p. 63-5 et en dernier lieu M. COLTELLONI-TRANNOY, *L'usage du grec dans le royaumes et les provinces romaines de l'Afrique*, dans C. BRIAND-PONSARD (éd.), *Identités et cultures dans l'Algérie antique*, Rouen 2005, p. 69-117.

versifiée de *Iulia Paula*, découverte dans les environs de Haïdra⁷⁴, en plus des nombreuses réminiscences des poètes latins comme Stace, Horace ou encore Properce⁷⁵, des références à la mythologie grecque et à la géographie de la partie orientale de l'Empire y sont également attestées⁷⁶. D'autre part, malgré la rareté des inscriptions grecques en Afrique, deux *carmina* rédigés en langue grecque ont été découverts dans les environs de Haïdra. Le premier, composé de dix vers hexamètres, fait allusion aux foudres de Thanatos et à Dionisos⁷⁷. Dans le second, composé également en vers hexamètres, les formes poétiques abondent⁷⁸. Ces deux documents viennent confirmer que la langue grecque était non seulement enseignée mais aussi pratiquée⁷⁹. A ces témoignages, s'ajoute désormais la célèbre «mosaïque aux îles» où l'on y rencontre, entre autres représentations, une série de vignettes accompagnées de noms d'îles grecques⁸⁰.

L'onomastique traduit aussi, quelquefois, le degré d'hellénisation d'une population; or *Ammaedara* foisonne de surnoms grecs aussi bien sous le Haut-Empire (*Athena, Dafnus, Euphrosine, Hellenus, Heros, Nice...*)⁸¹, qu'à l'époque chrétienne (*Antiocia, Dynamius, Pomenius, Polbius, Theodorus, Theophilus, Zosimus...*)⁸². Cette onomas-

74. Poème de onze hexamètres suivis d'un pentamètre, découvert à Sidi Ali ben Brahim: *ILAfr*, 158, cfr. *ILTun.*, 458, *AE*, 2004, 1810, BENZINA BENABDALLAH, *Inscriptions de Haïdra et des environs*, cit., n° 159; PIKHAUS, *Répertoire des inscriptions latines*, cit., p. 47, B 54. Voir également Lassère, *Choix d'inscriptions relatives à l'histoire de l'Afrique*, cit., p. 65-6; C. FERNANDEZ MARTINEZ, *CLE 1996: notas para una nueva edición*, dans *L'Africa romana XV*, p. 1373-84.

75. HAMDOUNE, *Mouvements de population*, cit., p. 1012; *AE*, 2004, 1010.

76. Pour décrire les qualités physiques et morales de la jeune défunte, l'auteur utilise de nombreuses métaphores: le pourpre de Tyr, le marbre de Laconie, de Paros et Carystos pour la beauté et la blancheur de son corps; Arachné pour sa sagesse et les sirènes de Pandion pour sa voix.

77. *CIL VIII*, 11658.

78. *ILTun.*, 490. Le site est situé à 12 km environ à l'est de Haïdra. La dédicante «est sans doute originaire de la partie grecque de l'Empire, et par suite de Darada sur la mer Erythrée», cfr. PIGANJOL, LAURENT-VIBERT, *Recherches archéologiques*, cit., p. 220-1: «La formule éolienne *πλοτα* est emprunté au dialecte homérique».

79. Cfr. texte n° 2 et note n° 71.

80. F. BÉJAOU, *Îles et villes de la Méditerranée sur une mosaïque d'Ammaedara (Haïdra, Tunisie)*, «CRAI», 1997, p. 825-58.

81. *Cognomina* grecs réunis à la fin d'un corpus réunissant les épitaphes inédites de Haïdra et de sa région, actuellement en cours de publication.

82. N. DUVAL, *Recherches Archéologiques à Haïdra, I. Les inscriptions chrétiennes*, Roma 1975, p. 415-6.

tique grecque n'exprime pas nécessairement des flux migratoires provenant des régions hellénophones, d'autant plus que certains noms «sont souvent de création d'époque impériale, sans équivalent dans le monde hellénique»⁸³.

Ces différents témoignages accréditent l'idée d'un usage diffus de la langue grecque au sein d'une population qui n'est pas forcément d'origine hellénique⁸⁴, et sont autant d'indices du degré de son érudition. D'ailleurs, dans une épitaphe fragmentaire de Haïdra, le défunt est qualifié d'*ornamentus graecae*⁸⁵.

Le style, la parfaite maîtrise de la langue et les réminiscences littéraires qui caractérisent certains textes versifiés⁸⁶, ne peuvent être que l'œuvre de lettrés hautement qualifiés maîtrisant la syntaxe et la rhétorique, à l'instar de nos deux défunts. Comme tant d'autres, nos deux *Caecilii* dont l'un est *omnium litterarum scientissimus*, sont très probablement à l'origine d'une production locale de *carmina*: leur *surculus*/semence a bien donné ses fruits... Parmi leurs disciples, certains sont devenus peut-être des poètes capables, à leur tour, de rédiger des épitaphes en vers⁸⁷. En effet, parmi les *carmina latina epigraphica Ammaedarae* nouvellement publiés un *carmen* se rapporte peut-être à un poète⁸⁸. Cette conclusion confirme celle à laquelle sont parvenus les spécialistes de la poésie funéraire qui ont étudié sous tous leurs aspects les poèmes du mausolée des *Flavii* de *Cillium* et ont fini par conclure que *T. Flavius Secundus* (le fils), ou un poète "Africain très romanisé", selon une précision de J. M. Lassère, est bien l'auteur des poèmes du mausolée⁸⁹. Produit d'importation au ier siècle dans des secteurs de co-

83. COLTELLONI-TRANNOY, *L'usage du grec*, cit., p. 91, note 3.

84. HAMDOUNE, *Mouvements de population*, cit., p. 1012-3.

85. BENZINA BENABDALLAH, *Inscriptions découvertes lors des fouilles*, cit., p. 291-2, n° 13.

86. À propos des poèmes des *Flavii* de *Cillium*, cfr. notamment J. SOUBIRAN, *Langue et style. Prosodie et métrique*, dans *Groupe de recherches sur l'Afrique antique*, cit., p. 113-30.

87. TLILI, *Recherches sur l'éducation et la culture*, cit., p. 456: «Certains *carmina* dédiés à des professionnels de l'éducation et de la culture avaient toute la chance d'être rédigés par des personnes faisant partie du cercle professionnel ou littéraire de tel grammairien, tel rhéteur ou tel avocat».

88. BENZINA BENABDALLAH, CARANDE, FERNANDEZ, GOMEZ PALLARÈS, JORBA, *Carmina latina epigraphica*, cit., p. 101-2, n° 5 (= *AE*, 2005, 1670).

89. J.-M. LASSÈRE, *La culture latine des citoyens romains d'Afrique d'après les poèmes du mausolée des Flavii à Cillium* (CIL VIII, 212-213), dans *L'Afrique dans l'Occident romain (1^{er} siècle av. J.-C. - IV apr. J.-C.)*, Actes du colloque organisé par l'EFR,

lonisation et de romanisation précoces, la poésie épigraphique africaine connu à partir du ii^{ème} une large diffusion à travers les provinces⁹⁰; elle est le résultat d'un long processus de romanisation qui a commencé dès l'époque augustéenne, et qui s'est développé durant les II^e-III^e siècles, notamment dans cette région des Hautes-Steppes tunisiennes⁹¹.

Conclusion

Les deux *elogia* des environs d'*Ammaedara* mentionnant les qualités intellectuelles et sociales des défunts constituent de parfaits exemples mettant en exergue le prestige que pouvait assurer une solide formation littéraire. Nos deux "maîtres", deux *boni viri* et grands connaisseurs des lettres classiques et de la langue grecque, ont certainement contribué par la transmission de leur savoir, à la grandeur et au rayonnement de ce foyer intellectuel qu'était *Ammaedara*. C'est grâce à de fins lettrés, comme nos deux *Caecilii* que les habitants de cette région de la Proconsulaire sont parvenus, à l'époque romaine, à un haut niveau littéraire et artistique. Ces deux *elogia* illustrent également la conception classique sur la complémentarité entre éducation et moralité pour retracer l'idéal de l'image du *bonus vir*.

sous le patronage de l'INAA, (Roma, 3-5 décembre, 1987), Rome 1990, p. 60-1: l'auteur du carmen du mausolée des Flavii de Cillium serait d'origine africaine; cfr. aussi, D. PIKHAUS, La poésie épigraphique latine, quelques points de vue nouveaux, dans Hommages à Jozef Vermans édités par F. Decreus (Coll. Latomus, 193), Bruxelles 1986, p. 235. En 1922 déjà, E. GALLETIER dans son étude consacrée à la poésie funéraire (Étude sur la poésie romaine d'après les inscriptions, Paris 1922, p. 32), était parvenu à cette conclusion.

90. PIKHAUS, *Le carmen de Cillium*, cit., p. 137 et 141.

91. ID., *Répertoire des inscriptions latines*, cit., p. 15: «Le *carmen epigraphicum*, dans le milieu africain, n'est pas un phénomène éphémère, mais il fait partie d'une tradition bien enracinée, qui se maintiendra jusqu'à la fin de l'Antiquité».

Michel Christol

L'Équité, une composante de l'épigraphie du marché et de son décor: l'exemple africain

Les inscriptions de *Thugga* et d'*Uthina* qui mentionnent l'*Aequitas* n'évoquent pas la politique augustéenne face aux populations provinciales, telle qu'on l'interprète à partir de l'inscription d'*Uchi Maius* faisant connaître l'action de *M. Caelius Phileros, ex aequitate Imp(eratoris) Aug(usti)*. Elles se rapportent au déroulement de la vie des échanges au *macellum* (à *Thugga*) ou dans un lieu approprié (à *Uthina*). Le lien avec Mercure concerne aussi la divinité qui protégeait les échanges.

Mots clefs: *Aequitas*, Mercure, *macellum*, *Thugga*, *Uthina*.

Dans les villes du monde romain, les échanges de la vie quotidienne, surtout dans le domaine de l'alimentation, tenaient une place importante. L'urbanisme en apportait la traduction en réservant souvent un espace spécifique, près du forum, à ces activités sur lesquelles exerçaient la surveillance des édiles, comme l'a rappelé le texte de la *lex Irnitana*¹, parfois même des magistrats de plus haute importance. Dans les provinces africaines, grâce au bon état de conservation de nombreux sites, le marché/*macellum* est souvent un élément notable du paysage, bien ancré dans la topographie urbaine et aisément repérable en son sein. Dans l'inventaire qu'elle proposait dans son livre presque trentenaire, sur 78 sites répertoriés, C. De Ruyt en comptait 14 dans les provinces africaines².

Au cadre topographique et aux données architecturales s'ajoutent des inscriptions qui enrichissent par l'écrit la compréhension des bâtiments et en éclairent la vie. Dans certains cas le lien qui

* Michel Christol, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne.

1. *AE*, 1986, 333, chap. 19; DE RUYT (2000), p. 179.

2. DE RUYT (1983), p. 17-222 (Catalogue), p. 259-63; à compléter par ID. (2000); GROS (1996), p. 450-64. Sur les marchés dans les provinces africaines GAGGIOTTI (1990a et 1990b); SECCHI (1991).

s'établit est explicite. Mais dans d'autres, lorsque les inscriptions ont été déplacées, le lien entre le document épigraphique et l'emplacement dans le cadre urbain n'apparaît pas toujours de prime abord. L'interprétation devient plus délicate et elle peut donc s'engager parfois dans des directions qui ne sont pas les plus pertinentes. Le cadre explicatif choisi par les commentateurs fait alors perdre de vue les potentialités informatives du document épigraphique. Nous voudrions ici, par un détour sur la fonction de l'*Aequitas* dans le quotidien religieux de villes où elle apparaît, réinterpréter quelques inscriptions et les relier à l'épigraphie du marché ou bien à celle des échanges sur le forum quand un marché n'est pas spécifiquement repéré à l'intérieur d'un site urbain.

L'exemple de *Thugga* est révélateur. En effet, dans cette ville de l'arrière-pays de Carthage, dans laquelle se côtoyaient ressortissants d'un *pagus* de la colonie de Carthage et membres d'une *civitas* pérégrine jusqu'à leur fusion au sein d'un *municipe*³, a été mis au jour un emplacement dédié au *macellum*⁴ (FIG. 1; FIG. 2, 6). L'édifice a été édifié à une date assez haute (en 54 ap. J.-C.), comme le signale une inscription encore incomplète, mais au contenu explicite⁵:

[Ti(berio) Claudio Caesari Aug(usto) Germa]nico, p(atri) p(atriciae), [pontifici maximo tr]ib(unicia) p(otestate) XIII, co(n)s(uli) V, [M(arcus) Licinius Rufus, praef(ectus) alae] Bosphoran(ae), flam(en) Aug(usti) [c(oloniae) C(oncordiae) I(uliae) K(arthaginis), patronus pagi et civitatis Thuggensis] p]ago dedit itemque dedicavit; [---] mac[ellum --- s]ua pec(unia) fec(it); [---]o P(ubl[i]i) Qui(rina) Ge[---]io M(arci) f(ilio) Arn(ensi) Sever[o].

3. D'une bibliographie considérable retenons GASCOU (1972), p. 158-61, p. 178-82, les diverses études rassemblées dans KHANOUSSI, MAURIN (1997). Sur le contexte historique de la création du *municipe* de droit latin: CHRISTOL (2005), p. 186-91 et p. 207-8.

4. Sur le dégagement de l'édifice: MERLIN (1919), p. CXXVIII-CXXXII (avec plan, p. CXXX, reproduit par DE RUYT, 1983, p. 214, puis par GROS, 1996, p. 455, fig. 509); voir aussi MERLIN (1918), p. CLVI; ID. (1919), p. CXXVIII-CXXXI. Le cadre topographique peut être appréhendé grâce à POINSSOT (1958), p. 34 et p. 24 fig. 59; SAINT-AMANS (2004), p. 107 relève aussi le lien avec la *pagus*, partie de la colonie de Carthage. Voir aussi ci-dessous n. 8.

5. Premiers éléments dans POINSSOT (1919), p. 157-9, n° 9 = *AE*, 1922, 109 = *IL Afr*, 559 = *ILTun.*, 1499. Compléments par POINSSOT (1969), p. 222-3 = *AE*, 1969-70, 652 = KHANOUSSI, MAURIN (2000), p. 181-2, n° 69; SAINT-AMANS (2004), p. 64, p. 158, p. 248-9, p. 336.

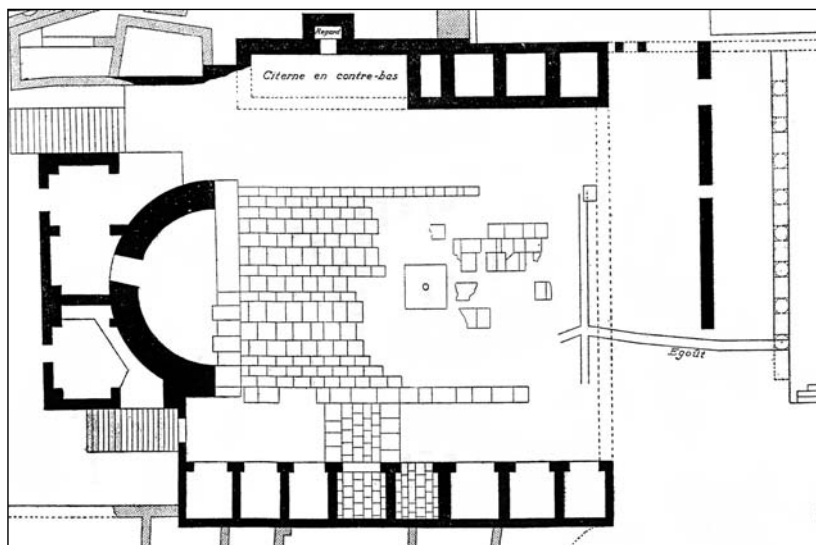


Fig. 1: Plan du marché de *Thugga* (d'après Merlin, 1919, p. CXXX).

L'ensemble architectural et son environnement urbain furent ensuite remaniés sous le règne de Commode, comme l'indique une autre inscription, encore incomplète, mais tout aussi significative que la précédente, qui met en valeur la générosité de deux personnes, *Q(uitus) Pacuvius Satorus* et *Nahania Victoria*, dans le cadre d'une opération d'urbanisme de plus grande ampleur puisqu'elle englobait l'*area macelli* (selon la restitution habituelle) et le temple de Mercure qui lui faisait face, de part et d'autre d'une place⁶:

Q(uitus) Pacuvius Satorus, fl(amen) perp(etuus), augur c(oloniae) C(oncordiae) I(uliae) K(arthaginis), e[t] Nahania [Victor]ia, fl(amini- ca) p(er)p(etua) ad [opu]s templi Mercuri(i) quot M(arcus) Pacuvius Felix Victorianus, filius eorum, codicillis suis ex HS L mil(libus) fieri iussit, amplius ipsi, ob honorem fl(amonii) perp(etui) LXX mil(libus) pollicitis [sum]mis templum M[er]curi(i) et cellas duas cum [s]tatuis et porticum et ab[sides --] [[omnique cultu]] ampliata pecunia fecerunt, item porticum et [area]m macelli pago patr[i]ae extruxerunt et

6. CIL VIII, 26482 = POINSSOT (1913), p. 20-5, n° 13 et p. 218, n° 107 = AE, 1914, 157 = *IL Afr*, 516 = KHANOUSSI, MAURIN (2000), p. 93-8, n° 34 = SAINT-AMANS (2004), p. 329-32; DE RUYT (1983), p. 212-8.

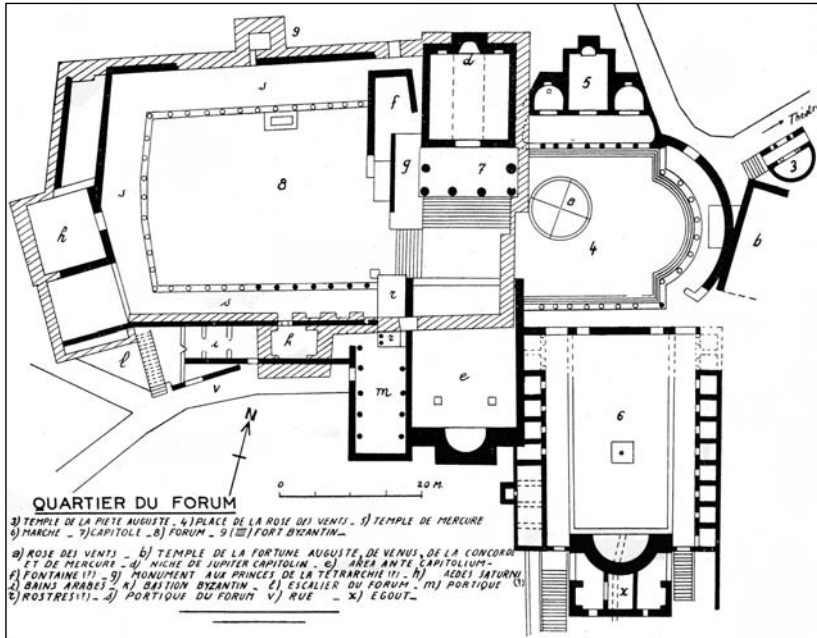


Fig. 2: Plan du centre de la ville de Thugga (d'après Poinssot, 1958, fig. 2).

excoluerunt, item civitati Thugg(ensi) HS XXV mil(lia) Q(uintus) Pacuvius Satorius, fl(amen) perp(etuus), daturum se pollicitus, ex cuius summae reditu quotannis decurionibu[s] sportululae darentur, et ob diem [mun]eris ludos scaenicos et sportu[las] decurionibus utriusque ordinis et un[i]verso populo [dedit--].

Les fragments qui permettent de reconstituer cette inscription proviennent en particulier du mur byzantin, édifié au VI^e siècle autour du forum et du Capitole, à la construction duquel ils avaient été réemployés. Mais d'autres ont été mis au jour en d'autres emplacements⁷, en sorte que la cartographie des provenances dessine sur le site une auréole qui entoure le cœur de la cité, espace qui avait été en grande partie recouvert par le fort byzantin (FIG. 2). Aussi, pour ce qui concerne la découverte de ces documents, souvent dis-

7. Indications fournies dans KHANOUSSI, MAURIN (2000), p. 93, où sont répertoriées avec minutie les provenances des éléments constitutifs de ce grand linéaire; voir aussi SAINT-AMANS (2004), p. 23-4.

persés parce que dissociés, il importe de prendre en compte le “centre civique” de Dougga⁸ dans un sens assez large afin de définir la zone d'emprise des remplois: des inscriptions remployées sont susceptibles de provenir du *macellum*, qui se trouvait au sud-est et qui s'ouvrait sur le forum par la “place du marché”. Dans certains cas, concernant des blocs de moindres dimensions, tels les autels, l'aire des déplacements est peut-être même plus large, autour de ce centre civique⁹. Mais il convient d'étayer le recours à cette hypothèse de provenance et leur réattribution topographique par des parallèles significatifs en rapport avec le contenu du texte, comme on le verra plus loin pour une autre inscription de *Thugga*.

C'est sur le site même du *macellum* qu'avait été découverte une dédicace à Mercure, qualifié de protecteur du marché¹⁰: *[Mer]curio Genio [m]acelli sacrum. [C(aius)] Modius Rusticus [et M]odius Licinianus [fecer(unt)] idemque dedic(averunt) [s(ua) p(ecunia) f]ecerunt*), serait préférable car il existe, même localement, des parallèles significatifs¹¹. C'est ce qui a conduit C. De Ruyt à supposer qu'«une statue du dieu protecteur du commerce se trouvait à l'intérieur de l'exèdre»¹², c'est-à-dire au fond du marché (FIG. 2, 6), face au temple de Mercure et des divinités qui l'accompagnaient (FIG. 2, 5), sur le même axe, mais à l'opposé¹³. Cette inscription, gravée sur un autel, concerne une divinité garante du bon déroulement des échanges mercantiles de la vie quotidienne, qui trouvaient là un lieu fonctionnellement bien défini dans le cadre ur-

8. Expression utilisée dans KHANOUSSI, MAURIN (2000), p. 75 dans la légende de la fig. 45. On se référera aux plans reproduits par SAINT-AMANS (2004), p. 24 sous l'indication “quartier central”.

9. Observation judicieuse de SAINT-AMANS (2004), p. 26.

10. POINSSOT (1919), p. 146, n^o 2 = *AE*, 1922, 107 = *ILAfr*, 548 = SAINT-AMANS (2004), p. 336, n^o 74 + fig. 61, et p. 337 les photos de situation; voir aussi POINSSOT (1958), p. 33-4.

11. On utilisera, pour les retrouver, le recueil des formulaires épigraphiques qui se trouve dans DE RUYT (1983), dans le dépliant *in fine*.

12. DE RUYT (1983), p. 218.

13. Sur ce temple de Mercure et son dieu principal (que l'on a déjà mentionné à propos des générosités de Q. Pacuvius Saturus et de Nahania Victoria, n. 6, et que l'on retrouvera plus bas, n. 32), SAINT-AMANS (2004), p. 95-8. Retenons que dans le panthéon qui s'était constitué, il avait la place principale. Un Mercure *Silvius* lui était subordonné: *CIL* VIII, 26486 = *ILTun.*, 1397 = SAINT-AMANS (2004), p. 333, n^o 67. Le rattachement de l'inscription *CIL* VIII, 26487, s'il n'est pas proposé par cet auteur, à la p. 338, est toutefois envisagé aux p. 96-8, avec une argumentation détaillée, que l'on examinera plus loin (n. 29).

bain¹⁴. L'installation de cette statue serait à dater de la phase de restauration de l'époque de Commode, selon S. Saint-Amans, dont les arguments sont éclairants¹⁵. La base inscrite, sur laquelle reposait la statue, avait été découverte immédiatement à côté du *macellum*, "derrière le mur de l'exèdre": elle aurait donc été placée dans l'édifice sous Commode, avec fonction de constituer un petit espace religieux intérieur (un *sacellum*), après l'achèvement du programme de travaux. La fondation puissante de l'exèdre est plus profonde que le mur de fond de l'édifice initial (FIG. 1). Celui-ci fut alors percé, et c'est dans l'exèdre qui désormais constituait le fond du marché que fut installée la statue¹⁶.

Une telle valorisation de l'espace commercial par la statuaire et par l'épigraphie est vraisemblable, car les liens entre Mercure et de tels édifices voués aux échanges de la vie quotidienne sont évidents, comme on le constate, dans les provinces africaines, à Cuicul ou à *Thibilis* par exemple. Lorsque, sous Antonin le Pieux, les frères *Cosinii* – *L(ucius) Cosinius Primus et C(aius) Cosinius Maximus*, notables de Carthage, mais originaires de *Cuicul* – édifièrent le marché¹⁷, le premier d'entre eux, qui avait eu l'initiative de la construction, avait de même honoré Mercure¹⁸, sans toutefois le qualifier de *Genius macelli*. Était-il nécessaire d'apporter cette précision? L'emplacement contenait de lui-même cette indication. Une base portant la consécration au dieu soutenait sa statue, et un autel, décoré d'une aiguière et d'une patère, l'accompagnait¹⁹. Elles

14. COMBET-FARNOUX (1980), *passim*. Dans ce cas, la personnalité du dieu, comme dieu venu d'Italie, se laisse bien appréhender, tandis qu'ailleurs règne une certaine complexité: à ce sujet ARNAUD (1994).

15. SAINT-AMANS (2004), p. 336: il s'agit de la paléographie de l'inscription et du constat que *C(aius) Modius Rusticus* est connu par d'autres documents de la seconde moitié du II^e siècle.

16. DE RUYT (1983) p. 218; KHANOUSSI, MAURIN (2000), p. 97; SAINT-AMANS (2004), p. 31, 118, 121, et surtout p. 254.

17. Sur la famille des donateurs, PFLAUM (1968), p. 165-7 (= PFLAUM, 1978, p. 257-9). Sur le marché, DE RUYT (1983) p. 61-7. Voir aussi sur les tables de mesures provenant de ce site, BALLU (1913), p. 163-4; ALBERTINI (1920); SALAMA, LAPORTE (2010), p. 344-9, n^o 6-7.

18. CAGNAT (1915), p. 333, n^o 7 = AE, 1916, 37; *ILAlg.*, III, 7684: *Mercurio Aug(usto) sacr(um)*. *L(ucius) Cosinius L(ucii) fil(ius) Arn(ensi) Primus fl(amen) p(er)-p(etuus) posuit*.

19. BALLU (1916), p. 232, n^o 2; GSELL (1917), p. 345, n^o 73; *ILAlg.*, III, 7681: *Mercurio Augusto sacrum*.

ont été mises au jour à l'intérieur du marché²⁰. Il s'agit bien sûr du dieu protégeant les échanges commerciaux. A *Thibilis*, il en va de même²¹. L'inscription dédiée à Mercure²², qui provient d'un édifice où un autre texte signale l'action d'un édile pour élever une table de mesures, a été clairement rattachée au contexte du *macellum*.

Il était donc normal que l'on interprète cette divinité comme le Mercure romain, le dieu du commerce, qui fut d'abord dans le monde latin le garant du bon déroulement des échanges et du bon fonctionnement des activités commerciales avant de devenir un dieu de la prospérité et de l'enrichissement (*lucrum*)²³. Ce fut l'avis de C. De Ruyt²⁴, mais aussi des commentateurs des inscriptions de Douga²⁵. On ne peut que les suivre dans cette conclusion.

Il existe une autre inscription relative à Mercure, qui pourrait être rattachée à ce dossier du marché. Elle a été mise au jour au pied du mur méridional du fort byzantin, donc à peu de distance du *macellum*, ce qui l'inclut sans difficulté dans la zone de prélèvement des remplois pour la construction de cet édifice tardif²⁶.

*Mercurio [et]
Aequitati Aug(ustae) [sacr(um)].
P(ublius) Selicius [---]*

Le bloc est incomplet à droite et en bas. Il s'agit, vraisemblablement, d'un autel plus que d'une simple base, mais en ce qui concerne la provenance il entre dans la catégorie des blocs aisément maniables qui auraient pu provenir d'une zone plus large que les linteaux démembrés et réutilisés dans le fort byzantin²⁷. Cette ins-

20. DE RUYT (1983) p. 66.

21. DE RUYT (1983) p. 203-6, 373-4, où est apportée la mention d'une inscription de *Bulla Regia* (encore inédite) d'après BESCHAOUCH, HANOUNE, THÉBERT (1977), p. 89 qui signalent sur l'emplacement du marché "une dédicace au dieu Mercure": il faut l'ajouter au rapide inventaire de BENSEDDIK, LOCHIN (2010), p. 545.

22. GSELL, JOLY (1918), p. 76-8: *Mercuri(o) Aug(usto) sacrum. M(arcus) Livius Felix mag(ister) pag(i) flam(en) Aug(usti) ob honoribus d(e) s(ua) p(ecunia) d(edit)*.

23. COMBET-FARNOUX (1980), *passim*.

24. DE RUYT (1983), p. 372-3.

25. Dans KHANOUSSI, MAURIN (2000), p. 96-8; les commentaires sont plus complexes et plus nuancés dans SAINT-AMANS (2004), p. 258, 268-9.

26. MERLIN (1903), p. 48, n° 15 = *AE*, 1904, 120 = *CIL* VIII, 26487.

27. Voir ci-dessus n. 9.

cription a peu attiré l'attention. S. Saint-Amans lui consacre une notice, assez rapide, dans son livre sur la topographie religieuse de *Thugga*²⁸, sans lui attribuer dans ce passage une quelconque provenance. Mais, comme nous l'avons signalé plus haut²⁹, elle lui réserve ailleurs une interprétation plus précise, que l'on retrouve au fil de son exposé. On relèvera également que celle-ci s'esquissait dès 2000 dans l'ouvrage dirigé par Khanoussi et Maurin, lorsqu'il s'agissait, à propos de la distinction entre les habitants du *pagus* et de la *civitas*, de se référer aux répartitions de terres qui avaient eu lieu à l'époque augustéenne. La situation envisagée était bien connue à *Uchi Maius*, où une inscription de date précoce, qu'étaient venues compléter et éclairer les observations d'A. Beschaouch, signalait l'action de *M(arcus) Caelius Phileros* aux origines de la colonie de Carthage, lorsqu'il avait fallu organiser la *pertica* de cette colonie qui venait de s'étendre³⁰: elle apprenait que ce personnage aurait en particulier assuré avec "équité" une répartition des biens dans le *castellum* d'*Uchi Maius*, en appliquant une décision impériale, ce qui justifiait la mention *ex aequitate Imp(eratoris) Aug(usti)* dès le début du texte. L'apport de ce document était alors bien présent à l'esprit des commentateurs, et l'on pouvait opportunément rappeler³¹ qu'il existait aussi dans l'épigraphie de Dougga une mention de l'*Aequitas Aug(usta)* ou *Aug(usti)*. On pouvait donc suggérer qu'en ces deux lieux voisins les mêmes principes auraient été appliqués lors des interventions de l'époque augustéenne. Cette suggestion s'est raffermie un peu plus tard dans l'ouvrage de 2004 sur la topographie religieuse de Dougga³² sous forme d'un parallèle plus soutenu et d'une définition du Mercure qui apparaissait dans ce document comme une divinité africaine réinterprétée. C'est pourquoi dans la recherche de distinctions, bien fermes, entre apports italiens et survivances dans l'organisation des espaces culturels au cœur de l'agglomération, cette inscription se rattacherait à une divinité africaine, survivant dans le pan-

28. SAINT-AMANS (2004), p. 338, n° 75.

29. Voir n. 13.

30. *CIL* VIII, 26274 = *ILTun.*, 1370; BESCHAOUCH (1995; 1997; 2002); SAINT-AMANS (2004), p. 58; sur le contexte institutionnel voir aussi CHRISTOL (2004) ainsi que MOKNI (2008).

31. KHANOUSSI, MAURIN (2000), p. 79, n. 43 (observation de S. Saint-Amans).

32. SAINT-AMANS (2004), p. 96-8, p. 159-60, p. 268; cf. déjà p. 87 (où l'on indique que la *civitas* se manifeste clairement à propos du culte de cette divinité).

théon de l'époque impériale: le témoignage se rapporterait donc à la divinité dénommée Mercure, accompagnée dans son temple d'autres divinités, dont un Mercure Silvius. Cette divinité prend la place principale dans un temple (FIG. 2, 5), édifié au nord de la "place de la rose des vents" ou "place du marché", dont la disposition d'ensemble est caractéristique d'une identité africaine réinterprétée, mais dont bien des traits architecturaux peuvent être qualifiés de "romanisants"³³. C'est à lui que se rapporte un dossier épigraphique fourni³⁴. C'est parce que cette divinité serait une divinité protectrice des confins et de la végétation des territoires englobés que l'on a envisagé d'associer Mercure et l'Équité impériale comme divinités patronnant, à une date haute³⁵, un partage équilibré des terres entre colons et indigènes.

Mais on pourrait toutefois rattacher ce bloc à l'épigraphie du marché, et s'orienter vers une autre interprétation qui éclairerait mieux le rapprochement de Mercure et de l'Équité. On a déjà constaté la présence de Mercure comme *Genius macelli* ou dieu présent au marché. Mais l'*Aequitas*, sans aucun doute moins attestée, est aussi présente d'une façon incontestable dans ce type de bâtiment urbain. Cette abstraction divinisée renvoie aussi à la gestion des poids et mesures qui appartenait aux édiles. Ils pourchassaient les fausses mesures ou bien imposaient la pratique de mesure justes et honnêtes. Les verbes *aequare* ou *exaequare* d'un côté³⁶, l'adjectif *iniquus* ou le substantif *iniquitas* de l'autre³⁷, caractérisaient le vocabulaire décrivant leur activité. Les amendes (*multae*), les saisies de mesures altérées, l'installation de mesures étalonnées³⁸, constituaient des

33. SAINT-AMANS (2004), p. 268-9, 329.

34. SAINT-AMANS (2004), p. 331-5, n^{os} 65-73 du catalogue.

35. La précocité de la date est déduite de l'interprétation: SAINT-AMANS (2004), p. 31, p. 130. Notre interprétation fait disparaître cette difficulté chronologique en la libérant des contraintes qu'impose le parallèle avec l'inscription d'*Uchi Maius*.

36. CIL X, 793 (ILS, 5602): *mensuras exaequandas ex dec(urionum) decr(eto)*; CIL X, 6017: *ex s(enatus) c(onsulto) pondera et metra exaequarunt*; CIL VIII, 9666 (ILS, 5606); cf. SALAMA, LAPORTE (2010), p. 341-2, n^o 3: *mensur(as) olear(ias) ...[impensis] suis aeq(uarunt) et dedicaver(unt)*. CAGNAT (1905) = AE, 1906, 28, cf. SALAMA, LAPORTE (2010), p. 359-60, n^o 16: [...]*s Cell[e]rinus aedilis mensuras exaequ[a]tas ex sua lib(eralitate) civibus suis statuit*.

37. CIL XI, 6375 (ILS, 5613): *ex iniquitatibus mensurarum et ponderum*; CIL IX, 2854 (ILS, 5591): *ex metr[etis] et ponderib[us] iniquis*.

38. Comme pourrait l'indiquer l'inscription de l'(a)equitas, sur des poids: CIL X, 8067, 7 et CIL III, 6015, 1.

aspects spectaculaires de leurs activités, que relatent à l'occasion les inscriptions³⁹. C'étaient des aspects du quotidien municipal. L'*Aequitas* est donc devenue la divinité présidant à la régularité des échanges⁴⁰, et elle fut installée en bonne place comme divinité du forum ou du *macellum*. Elle pouvait donc voisiner avec Mercure ou lui être associée. C'est ce que montre plus particulièrement la documentation épigraphique provenant de *Philippes*, colonie de la province de Macédoine. Une inscription rappelle l'action des édiles *M(arcus) Cornelius P(ublīi) f(ilius) Vol(tinia) Niger* et *P(ublius) Valerius P(ublīi) f(ilius) Vol(tinia) Niger*⁴¹:

Aequitatem Augusti et mensuras M(arcus) Cornelius P(ublīi) f(ilius) Vol(tinia) Niger, P(ublius) Valerius P(ublīi) f(ilius) Vol(tinia) Niger aed(iles) d(e) s(ua) p(ecunia) f(aciendas) c(uraverunt), in id opus coiectum est ex mensuris iniquis aeris p(ondus) XXXXIII.

Si l'on ajoute que, lors de sa découverte, elle avait été associée à deux autels, dédiés l'un à Mercure et l'autre au *Genius macelli* et à *Fortuna*⁴², on retrouvera un contexte très proche de celui qui pouvait apparaître à Dougga⁴³. A *Philippes*, associée aux mesures, l'*Aequitas* est, sans aucun doute, une abstraction divinisée⁴⁴, liée

39. A côté des édiles, on peut constater parfois la présence des magistrats supérieurs des cités. *CIL* x, 793 (*ILS*, 5602), à Pompei; le texte est repris par CÉBEILLAC-GERVASONI (1998), p. 286, texte 5.1, cf. p. 110 n. 60. *CIL* x, 6017 (*ILS*, 5603) à Minturnes; CÉBEILLAC-GERVASONI (1998), p. 86.

40. Elle exprime le sens premier qui se trouve dans *aequus*, *aequabilis*, *aequabiliter*, ou *aequaliter*, à savoir l'immutabilité, la constance, la continuité, bref ce qui permet la comparaison et la mise en équivalence des choses: *TbLL*, 1 (1900), s.v. *aequabilis*, col. 991-992, sv. *aequalis*, col. 996-999, sv. *aequitas*, col. 1013-1017. Elle peut donc signifier l'égalité, la justesse, l'impartialité du gouvernant.

41. LEMERLE (1934), p. 457-61, n° 3 et pl. VIII = *AE*, 1935, 49; DE RUYT (1983), p. 133-6, qui n'exploite pas toutes les observations de Lemerle dans sa publication. Mais il est vrai que le commentaire de l'inscription avait, par la suite, obscurci l'interprétation: COLLART (1937), p. 363 avec n. 5, puis p. 411-2.

42. LEMERLE (1934), p. 461-4, n° 4 et n° 5 = *AE*, 1935, 50 et 51. Un renvoi aussi dans SAINT-AMANS (2004), p. 158 n. 283.

43. Ce sont les hésitations sur l'interprétation chez les premiers éditeurs et commentateurs (Lemerle et Collart) qui ont provoqué l'omission de l'*Aequitas* dans DE RUYT (1983), p. 372-8, comme divinité du *forum*.

44. Un contexte voisin apparaît à Murviel-les-Montpellier, en Gaule Narbonnaise, siège d'un *oppidum latinum* selon la terminologie de Pline l'Ancien (PLIN., *nat.*, 3, 37; CHRISTOL, 1994 = CHRISTOL, 2010, p. 129-45). Un édile place sous le patronage

au contexte de la *macellum*. Il en va de même à Dougga, où l'association avec Mercure est tout autant significative: l'inscription pourrait appartenir, avec les divinités qu'elle mentionnait, à l'univers du marché. Et peut-être une statue (*signum*) l'accompagnait.

On pourrait être tenté, mais avec les mêmes caractéristiques de divinité importée d'Italie, de rapprocher ce texte d'un autre édifice religieux du cœur de la cité (FIG. 2, b). Il s'agit du temple de *Venus Concordia*, qui a accueilli, dans un second temps de son histoire, Mercure et *Fortuna*⁴⁵. D'abord édifié pour *Venus Concordia*, au moment même où était édifié le marché, et le jouxtant sur le côté oriental de la place⁴⁶, il avait accueilli au début du règne d'Hadrien, au moment de travaux de restauration et d'extension, Mercure et *Fortuna* (FIG. 2, b). Mais Mercure n'y détenait pas le rôle central qu'il avait dans le *templum Mercurii*, dont il a été question au début de cet article (FIG. 2, 5). Il n'y était qu'une divinité complémentaire du panthéon, dont la présence était vraisemblablement motivée par la proximité avec le *macellum*. En raison de ce voisinage, l'*Aequitas* aurait pu être ajoutée postérieurement, à proximité de Mercure, abstraction subordonnée d'un dieu subordonné. Mais le parallèle que fournit la documentation provenant de la colonie de Philippes donne toutefois la priorité au *macellum* lui-même par rapport à l'édifice religieux le plus voisin.

C'est à la lumière de ces observations que l'on peut revenir sur un témoignage récent provenant du site d'*Uthina*, mis récemment en valeur par deux publications⁴⁷. Dans la dernière, A. Beschtaouch a publié un nouveau document⁴⁸ qui lui permet de retracer les lignes directrices de l'histoire de cette colonie de droit romain, mentionnée par Pline l'Ancien⁴⁹, où furent installés des vétérans de la XIII^e légion.

de l'*Aequitas Aug(usti)* ou *Aug(usta)* l'installation d'une table de mesures. Le texte est étudié ailleurs avec P. Thollard (Université de Montpellier III), dans «RAN», (à paraître). Le même texte est gravé sur les deux faces: *Aequitati Aug., C(aius) Masclius Masculi fil(ius) Vol(tinia tribu) Secundus, aed(ilis) de suo*.

45. SAINT-AMANS (2004), p. 64, p. 155-8.

46. POINSSOT (1969), p. 218-9 = *AE*, 1969-1970, 650 = KHANOUSSI, MAURIN (2000), p. 67-8, n° 26 = SAINT-AMANS (2004), p. 317, n° 47.

47. BEN HASSEN, MAURIN (1988); BEN HASSEN, MAURIN (2004).

48. BESCHTAOUCH (2004), p. 15-8, avec fig. 1 = *AE*, 2004, 1817.

49. PLIN., *nat.*, 5, 29; avec les commentaires de DESANGES (1980), p. 281-2.

*C(aius) Marius C(ai) [filius]
aedilis signum
Aequitatis sacrum
de sua pecunia ex d(ecreto) d(ecurionum)
faciundum curavit*

Le lieu de découverte (sur le *podium* du Capitole), et la mention d'une décision de l'*ordo* municipal ont conduit à considérer que l'inscription et la statue dont elle faisait mention se trouvaient dans un lieu public, qui devait être le forum. D'autre part, les divers signes d'archaïsme imposent d'adopter une date haute, proche de la fondation coloniale qui se place pour sa part à l'époque triumvirale⁵⁰.

Dans le prolongement de ses recherches sur *Uchi Maius, oppidum civium Romanorum*⁵¹ qui se trouve au-delà de la *fossa regia*, dans une région de la province d'Afrique où la politique d'Octavien s'éclairerait par les renseignements contenus dans l'inscription de *M(arcus) Caelius Phileros*, agissant *ex aequitate Imperatoris Caesaris Augusti*⁵², A. Beschaouch estime que l'édile d'*Uthina* a souhaité aussi exalter publiquement cette vertu du bon gouvernant, qui s'incarnait désormais dans la personne du *princeps*. Dans le contexte des rapports nouveaux s'établissant avec l'établissement du principat entre autorité publique et monde provincial, cette explication lui paraît s'imposer.

Les conclusions que l'on a dégagées du dossier de Dougga incitent à présent à éclairer différemment les intentions de l'édile *C(aius) Marius C(ai) [filius]*. Comme l'indique le texte, cet édile a installé sur le forum d'*Uthina* une statue de l'Équité (*signum Aequitatis*), et celle-ci a été consacrée (*sacrum*). Le magistrat a accompli son geste à la suite d'une décision de l'*ordo*, qui exprimait l'in-

50. GASCOU (1972), p. 24-5, p. 129-30. Dans le résumé de *AE*, 2004, 1817, la remarque sur la datation («Date: 44-27 a.C., d'après le formulaire, l'orthographe, la syntaxe et l'onomastique») est maladroite, car elle attribue à l'inscription la datation de la fondation de la colonie, et encore d'une manière un peu schématique, car la politique d'installation de vétérans du fils du *Divus Iulius*, qui valut le titre de *colonia Iulia* à *Uthina*, ne peut avoir été engagée qu'après l'élimination de Lépide qui contrôla pendant quelques années l'*Africa vetus* et l'*Africa nova*. L'analyse d'A. Beschaouch maintient une relative marge d'incertitude pour la datation (précoce) du texte.

51. PLIN., *nat.*, 5, 29; DESANGES (1980), p. 296-298.

52. Ci-dessus n. 30. Sur l'œuvre de Phileros qu'il faut surtout analyser à partir d'une inscription de Formies donnant le déroulement de sa carrière (*CIL* X, 6104 = *ILS*, 1945) voir GASCOU (1984).

tention culturelle de la communauté: le texte, pris au sens strict, ne lui attribue que les tâches d'exécution – *ex d(creto) d(ecurionum) faciundum curavit*. Mais il en a allégé le coût en prenant à sa charge tous les frais (*de sua pecunia*). On retrouve le souci d'accomplir une des activités spécifiques confiées à ces magistrats municipaux, c'est-à-dire la gestion des poids et mesures ainsi que la surveillance des échanges⁵³ et de la valoriser en ornant l'espace public d'une divinité tutélaire de cette activité, l'*aequitas*. Le *signum aequitatis* répond ainsi à l'*Aequitas Augusti* que les édiles de Philippes avaient installée dans le *macellum* de la colonie⁵⁴, et à celle qui peut-être ornait également le marché de Dougga, comme on l'a vu ci-dessus. L'installation d'une statue de l'Équité sur le *forum* d'*Uthina* ou bien dans sa proximité immédiate ajoutait au cadre urbain, pour le domaine concerné, une certaine force symbolique. La statue ne concerne donc pas l'Équité impériale comme vertu de gouvernement.

On peut à présent dégager ces témoignages sur l'Équité, qui proviennent de Dougga et d'*Uthina*, du contexte d'explication ou d'interprétation dans lequel ils avaient été insérés, à la suite de la relecture de l'inscription d'*Uchi Maius* sur l'action de *M(arcus) Caelius Phileros* dans la *pertica* carthaginoise. À notre avis ces inscriptions ne peuvent s'intégrer dans les perspectives qu'avait dégagées A. Beschouch dans son étude sur la célèbre inscription d'*Uchi Maius*, où il retrouvait la mention de l'*aequitas* faisant allusion à une décision impériale qui aurait fortement marqué de son empreinte le partage des terres dans l'arrière-pays de Carthage. Les inscriptions de Dougga et d'*Uthina* doivent plutôt, à notre avis, entrer dans la problématique du quotidien municipal et être rattachées à l'activité d'édiles ou de magistrats agissant pour la police des échanges ou l'organisation de la vie commerciale au cœur des

53. Comme l'indique aussi Th. Belkahia-Karoui, en rappelant les stipulations de la loi d'Irni (voir n. 1) et le témoignage d'Apulée (*met.*, I, 24-25): BELKAHIA-KAROUI (2010), 1574-9; plus généralement SERRAO (2000).

54. Le terme *Aequitas*, par métonymie, désigne la statue qui la représente. On citera quelques exemples de ce procédé stylistique. Ainsi à *Aquincum*, en 201 ap. J.-C., *C(aius) Iulius Severus* a fait faire à ses frais, pour la donner au collège des artisans (*fabri*) une statue de Silvain (CIL III, 3580): *C(aius) Iulius Severus colle(gio) fabrum Sil(v)anum pecunia sua fecit, Muciano et Fabiano co(n)s(ulibus)*. Autres exemples: CIL II, 2008 (un *Iuppiter Pantheus* à Nescania en Bétique); CIL XIII, 6453 (une *Victoria* en Germanie supérieure); CIL XIV, 69 (une *Virtus* à Ostie); *ILAlg.*, I, 1228 (un *Hercules Invictus* à *Thubursicu Numidarum*).

cités. Une des conséquences de la réinterprétation de l'inscription de Dougga est de libérer la datation du carcan chronologique qu'imposait l'explication qui en avait été faite, puisque l'on s'était contraint à la situer à l'époque augustéenne⁵⁵. A présent elle peut aisément se placer à une date plus tardive et accompagner les aménagements du *macellum* qui eurent lieu à la fin du II^e siècle ap. J.-C. Quant à l'inscription d'*Uthina*, à laquelle il convient de conserver une datation haute en suivant le point de vue de son éditeur et commentateur, elle a pour intérêt de faire apparaître la référence à l'Équité à travers une représentation statuaire, le *signum Aequitatis* offert par l'édile *C(aius) Marius C(ai) f(ilius)*. Il s'agit donc d'un des premiers témoignages de cette figuration, qui viendrait souligner la précocité des témoignages que l'on aurait pu voir apparaître aussi sur les forums ou sur les marchés d'Italie⁵⁶. L'apparition de cette abstraction divinisée, là où normalement dominait une divinité telle que Mercure, est concordante avec la définition première des attributions de la divinité prépondérante, issue de l'Italie romaine et établie au cœur de la colonie des vétérans *Tertidecimani*. La garantie des modalités des échanges mercantiles, conçus dans une perspective contractuelle, où devait s'exprimer la bonne foi et l'honnêteté dans les transactions, était placée sous la protection de cette divinité. La régularité des mesures et leur immutabilité, qu'exprimait l'*aequitas*, en était un des aspects. On peut donc envisager, comme y invite l'interprétation de l'inscription de la colonie romaine d'*Uthina*, qu'avant même d'être représentée au revers des monnaies l'Équité aurait figuré dans le paysage des lieux de commerce, au voisinage de Mercure⁵⁷.

55. Voir n. 35.

56. L'inscription de Philippes n'est pas, non plus, très tardive: on la placera plutôt au I^{er} siècle ap. J.-C.

57. La date précoce de l'inscription, puisqu'on peut retenir à ce propos les observations d'A. Beschaouch, constitue donc un repère précieux dans l'histoire de la représentation de cette abstraction, qui n'apparaît sur les monnaies qu'avec la guerre civile de 68-69 à la mort de Néron, dans le monnayage d'Othon et de Vitellius: BEL-LONI (1981). C'est d'ailleurs la balance que tient l'allégorie féminine, dont les fléaux ne fléchissent pas, qui la représente sur les monnaies portant dans leur légende soit une référence à l'*Aequitas* soit une référence à *Moneta*.

Bibliographie

- ALBERTINI E. (1920), *Tables de mesures de Djemila*, «CRAI», p. 315-9.
- ARNAUD A. et P. (1994), *De la toponymie à l'histoire des religions: réflexions sur Mercure africain*, dans *L'Afrique, la Gaule, la Religion romaine. Mélanges à la mémoire de Marcel Le Glay*, Bruxelles, p. 142-53.
- BALLU A. (1913), *Rapport sur les fouilles exécutées en 1912 par le Service des monuments historiques de l'Algérie*, «BCTH», p. 144-78.
- BALLU A. (1916), *Rapport sur les fouilles exécutées en 1915 par le Service des monuments historiques de l'Algérie*, «BCTH», p. 165-242.
- BELKAHIA-KAROUI TH. (2010), *Édiles et édilité en Afrique Proconsulaire et en Numidie*, dans *L'Africa romana XVIII*, p. 1565-613.
- BELLONI G. G. (1981), *Aequitas*, dans *LIMC I, 1*, p. 241-243.
- BEN HASSEN H., MAURIN L. (1988) (dir.), *Oudhna (Uthina). La redécouverte d'une ville antique de Tunisie*, Bordeaux-Paris-Tunis.
- BEN HASSEN H., MAURIN L. (2004) (dir.), *Oudhna (Uthina), colonie de vétérans de la XIII^e légion. Histoire, urbanisme, fouilles et mise en valeur des monuments*, Bordeaux-Paris-Tunis 2004.
- BENSEDDIK N., LOCHIN C. (2010), *Producteurs d'olives ou d'huile, voyageurs, militaires, commerçants: Mercure en Afrique*, dans *L'Africa romana XVIII*, p. 527-45.
- BESCHAOUCH A. (1995), *Note sur le territoire de Carthage sous le Haut-Empire*, «CRAI», 1995, p. 861-870.
- BESCHAOUCH A. (1997), *Colonia Mariana 'Augusta' Alexandriana Uchitanorum Maiorum. Trois siècles et demi d'histoire municipale en abrégé*, dans KHANOUSI, MASTINO (1997) (a cura di), p. 97-104.
- BESCHAOUCH A. (2002), *L'histoire municipale d'Uchi Maius, ville africo-romaine à double communauté civique*, «CRAI», p. 1197-212.
- BESCHAOUCH A. (2004), *L'histoire de la colonie: inscriptions nouvelles*, dans BEN HASSEN, MAURIN (2004) (dir), p. 15-22.
- BESCHAOUCH A., HANOUNE R., THÉBERT Y. (1977), *Les ruines de Bulla Regia*, Rome.
- CAGNAT R. (1905), *Tables de mesures-étalons trouvées en Afrique*, «CRAI», p. 490-7.
- CAGNAT R. (1915), *Le marché de Cosinius à Djemila*, «CRAI», p. 316-33.
- CÉBELLAC-GERVASONI M. (1998), *Les magistrats des cités italiennes de la seconde guerre punique à Auguste. Le Latium et la Campanie*, Rome.
- CHRISTOL (1994), *Pline l'Ancien et la formula de la province de Narbonnaise*, dans *La mémoire perdue. A la recherche des archives oubliées, publiées et privées de la Rome antique*, Paris, p. 45-63 (= CHRISTOL, 2010, p. 129-45).
- CHRISTOL M. (2004), *De la liberté recouvrée d'Uchi Maius à la liberté de Dougga*, «RPh», 78, p. 13-42.
- CHRISTOL M. (2005), *Regards sur l'Afrique romaine*, Paris.

- CHRISTOL M. (2010), *Une histoire provinciale. La Gaule narbonaise de la fin du II^e siècle av. J.-C. au III^e siècle ap. J.-C.*, Paris.
- COLLART P. (1937), *Philippes, ville de Macédoine depuis les origines jusqu'à la fin de l'époque romaine*, Paris.
- COMBET-FARNOUX B. (1980), *Mercure romain. Le culte public de Mercure et la fonction mercantile à Rome de la République archaïque à l'époque augustéenne*, Rome.
- DE RUYT C. (1983), *Macellum, marché alimentaire des Romains*, Louvain-la-Neuve.
- DE RUYT C. (2000), *Exigences fonctionnelles et variété des interprétations dans l'architecture des macella du monde romain*, dans LO CASCIO E. (2000) (a cura di), p. 177-86.
- DESANGES J. (1980), *Pline l'Ancien, Histoire naturelle, livre V, 1-46. L'Afrique du Nord* (CUF), Paris 1980.
- GAGGIOTTI M. (1990a), *Macellum et magalia: ricezione di elementi "culturali" di origine punica in ambiente romano-repubblicano*, dans *L'Africa romana VII*, Sassari, p. 773-82.
- GAGGIOTTI M. (1990b), *Considerazioni sulla "punicità" del macellum romano*, dans *L'Africa romana VII*, p. 783-92.
- GASCOU J. (1972), *La politique municipale de l'empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime Sévère*, Rome.
- GASCOU J. (1984), *La carrière de Marcus Caelius Phileros*, «AA», 20, p. 105-20.
- GSELL ST. (1917), *Inscriptions latines découvertes en Algérie*, «BCTH», p. 309-48.
- GSELL ST., JOLY Ch. A. (1918), *Khamissa, Announa, Mdaourouch. Fouilles exécutées par le Service des monuments historiques de l'Algérie. Announa*, Alger-Paris.
- GROS P. (1996), *L'architecture romaine. 1. Les monuments publics*, Paris.
- KHANOUSI M., MASTINO A. (1997) (a cura di) *Uchi Maius, 1. Scavi e ricerche epigrafiche in Tunisia*, Sassari.
- KHANOUSI M., MAURIN L. (1997) (éds.), *Dougga (Thugga). Études épigraphiques*, Bordeaux.
- LEMERLE P. (1934), *Inscriptions latines et grecques de Philippes*, «BCH», 58, p. 448-83.
- LO CASCIO E. (2000) (a cura di), *Mercati permanenti e mercati periodici nel mondo romano. Atti degli Incontri capresi di storia dell'economia antica (Capri, 13-15 ottobre 1997)*, Bari.
- MERLIN A. (1903), *Les fouilles de Dougga en 1902*, «NAMS», 11, p. 1-115.
- MERLIN A. (1918), *Rapport sur les fouilles de la Direction des Antiquités de Tunisie en 1917*, «BCTH», p. CL-CLXI.
- MERLIN A. (1919), *Rapport sur les fouilles de la Direction des Antiquités de Tunisie en 1918*, «BCTH», p. CXXVIII-CXXXVII.
- MOKNI S. (2008), *Les premiers temps de la Carthage romaine et la titulature de la colonie*, «CCG», 19, p. 53-76.

- PFLAUM H.-G. (1968), *Les juges des cinq décuries originaires d'Afrique*, «AA», 2, p. 153-95 (= PFLAUM, 1978, p. 245-87).
- PFLAUM H.-G. (1978), *L'Afrique romaine. Scripta varia*, 1, Paris.
- POINSSOT L. (1913), *Inscriptions de Dougga découvertes en 1910-1913*, «NAMS», n.s., 21, p. 1-227.
- POINSSOT L. (1919), *Les fouilles de Thugga en 1919 et le quartier du forum*, «NAMS», n.s., 22, p. 133-198.
- POINSSOT C. (1958), *Les ruines de Dougga*, Tunis.
- POINSSOT C. (1969), *M. Licinius Rufus patronus pagi et civitatis Thuggensis*, «BCTH», p. 215-258.
- SAINT-AMANS S. (2004), *Topographie religieuse de Thugga (Dougga), ville romaine d'Afrique proconsulaire (Tunisie)*, Bordeaux.
- SALAMA P., LAPORTE J.-P., *Tables de mesures de l'Afrique romaine*, dans *L'Africa romana* XVIII, p. 333-72.
- SECCHI S. (1991), *Razionalizzazione degli spazi commerciali: fora e macella nell'Africa Proconsularis*, dans *L'Africa romana* VII, p. 345-349.
- SERRAO F. (2000), *Impresa, mercato, diritto. Riflessioni minime*, dans LO CASCIO E. (2000), p. 31-67.

Andreina Magioncalda
L'anonimo cavaliere di *IL Afr*, 470

Frammento di epigrafe da *Thuburnica* con resti del *cursus* di un ignoto cavaliere: osservazioni ed ipotesi.

Parole chiave: epigrafia, *Thuburnica*, Africa Proconsolare, *cursus* equestre, funzionari.

Oggetto di questa nota è un frammento epigrafico dalla colonia di *Thuburnica* edito già da tempo¹. L'iscrizione conteneva una dedica in onore di un personaggio, che resta anonimo, del quale era ricordato il *cursus* equestre in ordine ascendente²:

r. 1 --]I[-----]
2 ADVOCA[T]O [-----]
3 a]D·HS·C·MIL·N[-----]
4 --- - a]B·EPISTVL[-----]
5 -----]MI[-----]

Il testo, le cui dimensioni reali sfuggono, è pervenuto molto mutilo e la ricostruzione è ipotetica. Secondo H.-G. Pflaum, la prima carica superstite conservata solo in parte, *advoca[t]us* (r. 2), alla quale si riferirebbe lo stipendio, *[a]d (sestertium) C mil(ia) n(ummum)* (r. 3), sarebbe da integrare con *[fisci stationis hereditatium]*; poi, tra questo e l'incarico di *a]b epistull[is]*, ce ne sarebbe stato un altro, di

* Andreina Magioncalda, Dipartimento di Giurisprudenza, Università degli Studi di Genova.

1. R. CAGNAT, A. MERLIN, L. CHATELAIN, *Inscriptions Latines d'Afrique (Tripolitaine, Tunisie et Maroc)* (= *IL Afr.*), Paris 1923, n. 470.

2. H.-G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, I-IV, Paris 1960-1, *Add.* p. 987, n. 226 *ter*.

rango superiore, perduto in lacuna, che avrebbe consentito al personaggio di essere promosso all'importante segretariato imperiale³. Il *cursus*, in base alla menzione del salario, sarebbe da attribuire al III secolo d.C.⁴.

L'avvocatura *fisci* era stata creata, a quanto sembra, da Adriano, per difendere gli interessi del tesoro imperiale (*fiscus*)⁵. L'ufficio di *advocatus fisci stationis hereditatium* era un settore specializzato, con sede a Roma, che si occupava dei beni ereditari del principe⁶ e gli unici tre detentori del quale, finora noti (a parte l'Ano-

3. Vd. PFLAUM, *Les carrières*, cit., p. 987, n. 226 *ter*; cfr. p. 1104 (ivi con un dubbio: *advocatus [fisci stationis hereditatium?]*); cfr. A. R. BIRLEY, *Locus virtutibus patefactus? Zum Beförderungssystem in der Hoben Kaiserzeit*, Opladen 1992, p. 51, A. 12; sul rango C della carica vd. *infra*, nel testo e nota 23. Questa integrazione, secondo il Pflaum, permetterebbe di inserire prima del segretariato (sull'importanza e sul rango del quale vd. *infra*, nel testo e nota 26), nella lacuna alla r. 3, un incarico CC, mentre quella [*fisci*], anch'essa contemplata dallo studioso (cfr. PFLAUM, *Les carrières*, cit., p. 1103; vd. già *ILAfr.*, 470, ad r.: [*fisci*?]), è stata da lui scartata perché troppo breve. Sul rango C dell'*advocatus fisci* (di Roma), vd., in partic., H.-G. PFLAUM, *Abbrégé des procurateurs équestres*, Paris 1974, pp. 21, 24, 27, 30, 60. Altri *advocati fisci* particolari (in Italia e nelle province) erano di rango LX: cfr. ID., *Les carrières*, cit., pp. 1038 ss. (*fasti*), *passim*.

4. PFLAUM, *Les carrières*, cit., p. 987, n. 226 *ter* (questa cronologia si adatta a quella degli *advocati fisci stationis hereditatium* finora noti: vd. oltre, nel testo). J.-M. LASSÈRE, *Manuel d'épigraphie romaine*, 2, Paris 2005, p. 685, osserva che tale menzione non figura nelle epigrafi «qu'à partir de Marc Aurèle et surtout des Sévères».

5. SHA, v. *Hadr.* 20.6: *Fisci advocatum primus instituit*; per l'epoca adrianea vd. *AE* 1975, 408: G. FORNI, *Epigrafe con carriera equestre da Aquileia*, «RAL», s. 8, XXX, 1975, pp. 51-6 (= ID., *Scritti vari di storia, epigrafia e antichità romane*, a cura di M. G. ANGELI BERTINELLI, Roma 1994, pp. 685-91): in partic., sull'*advocatus fisci* ed il suo rango, pp. 55-6 (= 689-90); H.-G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain. Supplément*, Paris 1982, pp. 31-2, n. 97 A (cfr. p. 156). Sulla funzione vd. inoltre, fra gli altri, ID., *Les procurateurs équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris 1950, pp. 64, 89 (cfr. p. 205); G. BOULVERT, «*Advocatus fisci*», «Index. Quaderni camerati di studi romanistici», 3, 1972, pp. 22-30; G. CAMODECA, *La carriera del prefetto del pretorio Sex. Cornelius Repentinus in una nuova iscrizione puteolana*, «Puteoli. Studi di Storia antica», III, 1979, pp. 63-4 e note 85-7; più di recente, P. LAMBRINI, *In tema di advocatus fisci*, «SDHI», LIX, 1993, pp. 325-36 (che riesamina le diverse teorie in merito alla sua funzione; ivi altra bibl.); A. AGUDO RUIZ, *El advocatus fisci en derecho romano*, Madrid 2006, in partic. pp. 37 ss. (origine), pp. 55 ss. (funzioni), p. 109 (salario); M. BRETONE, *Storia del diritto romano*, Roma-Bari 2010 (13^a ediz.), p. 249.

6. DE, s.v. *Advocatus* [E. DE RUGGIERO], I, Roma 1895 (rist. an. 1961), p. 127 (vd., inoltre, DE, s.v. *Hereditates* [E. DE RUGGIERO], III, Roma 1922 (rist. an. 1962), p. 734); P. A. BRUNT, *The 'Fiscus' and its Development*, «JRS», LVI, 1966, p. 76

nimo), sono attestati da alcune epigrafi onorarie della fine II-inizio III secolo⁷.

Quanto all'altra carica superstite, *ab epistulis*, che mi ha offerto lo spunto per questo contributo, il suo titolare era uno fra i più stretti collaboratori dell'imperatore e, benché i suoi compiti non siano del tutto chiariti, è probabile che si occupasse della redazione (o, per lo meno, della supervisione) delle lettere scritte in risposta a quelle indirizzate al principe da città, assemblee, associazioni e comunità, magistrati, funzionari e altri personaggi importanti. Questo segretariato, affidato regolarmente a un cavaliere a partire dagli ultimi anni di Domiziano, all'inizio era indiviso; con Adriano si incontra per la prima volta, con certezza, un *ab epistulis Graecis*, ma il semplice titolo di *ab epistulis* è ancora documentato all'epoca di A. Pio e dei successori immediati, M. Aurelio e L. Vero, sotto i quali, ad un certo punto, oltre a essere attestato di nuovo l'*ab epistulis Graecis*, compare il primo *ab epistulis Latinis* noto⁸; in segui-

[= ID., *Roman Imperial Themes*, Oxford 1990 (rist. 1998), p. 137]; cfr. BOULVERT, «*Advocatus fisci*», cit., p. 26.

7. Vd. *infra*, nel testo e note 19 ss. Secondo DE, s.v. *Advocatus*, cit., p. 127 (cfr. p. 125), il noto frammento del giurista Ulpio Marcello, che, tra i presenti a un'udienza nel *concilium* di Marco Aurelio, nel 166, nomina l'*advocatus fisci Calpurnius Longinus* (D. 28.4.3, Marc. 29 dig.; cfr. PFLAUM, *Les carrières*, cit., p. 1103, *fasti degli advocati fisci*; F. MORABITO, *Étude sur la composition du Conseil impérial d'Antonin le Pieux à Commode (138-193)*, «Index. Quaderni camerti di studi romanistici», 12, 1983-84, p. 321), avrebbe ricordato «un processo fiscale relativo all'amministrazione appunto delle eredità imperiali» e *Longinus* sarebbe stato «applicato appunto a quell'amministrazione». In realtà, il fisco reclamava i beni di un testatore, che aveva cancellato dal testamento i nomi degli eredi istituiti (rendendolo invalido) e poiché aveva lasciato, invece, i nomi dei legatari, si poneva il problema dell'efficacia dei legati. Sul passo vd., fra gli altri, BRUNT, *The 'Fiscus'*, cit., pp. 80-1 (= ID., *Roman Imperial Themes*, cit., pp. 143-4); F. CASAVOLA, *Cultura e scienza giuridica nel secondo secolo d.C.: il senso del passato*, in ANRW, II, 15, Berlin-New York 1976, pp. 158-9; LAMBRINI, *In tema di advocatus*, cit., pp. 333-5 (cfr. p. 336) e, in partic., nota 51; BRETONNE, *Storia*, cit., pp. 217-8.

8. C. *Calvisius Statianus, ab epistulis Latinis Augustor(um)*, in carica qualche anno prima del 170. Su questi passaggi vd., da ultimo, A. MAGIONCALDA, *I cavalieri greco-orientali nell'amministrazione romana: il caso degli ab epistulis Graecis*, in *Pluralidad e integración en el mundo romano. Actas del II Coloquio internacional Italia Iberia - Iberia Italia (Pamplona-Olite, 15-17 octubre 2008)*, ed. F. J. NAVARRO, Pamplona 2010, pp. 321-2 (cfr. p. 323) e note relative (ivi, altra bibl.): generalmente, si pensa al 166 ca. come data in cui l'ufficio fu definitivamente diviso, ma questa ipotesi è resa ora incerta dalla presenza, sotto gli stessi imperatori, di un *ab epistulis Graecis*, che potrebbe datarsi agli inizi del regno (vd. p. 322 e nota 8).

to, le iscrizioni nominano, di regola, l'uno o l'altro segretario, tranne che in un *cursus* databile dalla fine del II secolo agli inizi di Caracalla, dove, a sorpresa, figura di nuovo solo il titolo di *ab epistulis* e si è ipotizzato, al riguardo, che il personaggio fosse stato segretario personale di quell'imperatore mentre regnava ancora insieme al padre⁹.

Quanto all'Anonimo di *Thuburnica*, Pflaum inserisce anche lui nei *fasti* degli *ab epistulis* tout court (come ultimo della lista)¹⁰.

Tuttavia, alla luce della maggior parte delle testimonianze epigrafiche pervenute, è probabile che egli fosse a capo di una delle sezioni dell'ufficio¹¹ ed è possibile suggerire un'ipotesi al riguardo.

Infatti, il segretariato *ab epistulis Graecis* era attribuito, di solito, a personaggi di origine greco-orientale¹²; il nostro, invece, era probabilmente di *Thuburnica*, luogo di provenienza dell'epigrafe in suo onore¹³: si può pensare, allora, che il testo sia da integrare con --- *ab epistulis Latinis* -----]. Se è così, l'ignoto cavaliere si aggiunge a quei funzionari africani, che – oltre a coloro che furono *ab epistulis*¹⁴ – diressero la sezione delle Lettere Latine: l'Anonimo di *AE* 1954, 141, da *Hippo Regius* (M. Aurelio - L. Vero/Commodo)¹⁵, e probabilmente *Vitruvius Secundus* (M. Aurelio/inizio Commodo), da una città dell'Africa proconsolare, che resta incerta¹⁶.

9. Vd. M. CHRISTOL, *Un fidèle de Caracalla: Q. Marcius Dioga*, «CCG», II, 1991, pp. 165-88. Cfr. MAGIONCALDA, *I cavalieri*, cit., p. 322 e nota 9.

10. PFLAUM, *Les carrières*, cit., p. 1021; BIRLEY, *Locus*, cit., pp. 48, A.12, 49 (cfr. pp. 20-1 e nota 60).

11. Cfr. già BIRLEY, *Locus*, cit., p. 53, A.12 (che non si pronuncia oltre).

12. Vd. MAGIONCALDA, *I cavalieri*, cit., pp. 323-4 e note relative.

13. PFLAUM, *Les carrières*, cit., p. 987, n. 226 *ter*.

14. Lo storico Svetonio (Adriano), forse da *Hippo Regius* (PFLAUM, *Les carrières*, cit., p. 221, n. 96); *Sex. Cornelius Repentinus* (A. Pio), prob. da *Simittbus* (CAMODECA, *La carriera*, cit., pp. 41, 49, 50); *Sex. Caecilius Crescens Volusianus* (A. Pio-M. Aurelio), prob. da *Thuburbo Minus* (PFLAUM, *Les carrières*, cit., p. 337, n. 142); infine, *Q. Marcius Dioga* (Caracalla) (sul quale vd. *supra*, nel testo e nota 9), da *Leptis Magna* (CHRISTOL, *Un fidèle*, cit., p. 186 e nota 115).

15. PFLAUM, *Les carrières*, cit., p. 565, n. 214 *bis* (alle pp. 565-6 lo data fra Adriano – attribuendo già a lui la divisione dell'ufficio in due sezioni: ma vd. *supra*, nel testo – e Commodo; cfr. p. 1021).

16. Sull'ipotesi dell'origine africana vd. A. DAGUET, *Vitruvius Secundus, ab epistulis: un lettré africain?*, «REAug», 34, 1988, pp. 3-13 (*AE*, 1987, 985), in partic. pp. 9-13 (sulla datazione dell'incarico, p. 4 e nota 10). È noto da *SHA*, *v. Comm.* 4.8, che dice di lui: *qui epistulas imperatorias curarat*, senza specificazione (cfr. PFLAUM, *Les carrières*, cit., p. 1021; BIRLEY, *Locus*, cit., pp. 48, A.9, 49 con un dubbio se il se-

L'ipotesi formulata sul nostro personaggio permetterebbe, dunque, di recuperare un altro *ab epistulis Latinis* e di arricchire, in data non precisabile, la scarna lista di nomi presenti nel III secolo: [---]inianus, nel 217-218, e Numisius Quintianus, nel 239, che ha il titolo di *v(ir) p(erfectissimus)*, l'unico caso attestato¹⁷. Forse esso figurava anche per l'Anonimo, nella lacuna che precede la menzione dell'incarico?¹⁸

Il resto del *cursus* è sconosciuto.

Se si confrontano i dati disponibili sulle carriere degli *advocati fisci stationis hereditatum* finora documentati, tutti della fine II/ inizio III secolo, per Q. Arruntius Q. f. Vol. Iustus, ricordato da un'epigrafe da Bovianum (Sannio), sua patria, l'incarico, aggiunto in seguito sulla pietra, è menzionato dopo magistrature nella colonia, della quale Iustus fu patrono, patronati di altre città italiche (di una fu anche *curator*) e un sacerdozio, ed è il primo ed il solo noto del suo *cursus* equestre¹⁹. Negli altri due casi, abbiamo qualche rara notizia sulle cariche successive, che li mantennero in am-

gretariato fosse «ungeteilt», che lo datano a Commodo), ma si può presumere che, vista l'epoca, dirigesse una delle sezioni dell'ufficio e, in base alla provenienza, che fosse anch'egli un *ab epistulis Latinis*. Inoltre, sul caso di L. Caecilius Athenaeus (prob. Severo Alessandro), da Sufetula, vd. PFLAUM, *Les carrières*, cit., pp. 824-6, n. 319: sarebbe stato *procurator ab epistulis Latinis*, un ausiliario; a p. 1021, però, lo elenca nei *fasti* dei segretari (cfr. ID., *Les carrières ... Supplément*, cit., p. 110); vd. anche BIRLEY, *Locus*, cit., pp. 49, 54, B.6.

17. Vd. PFLAUM, *Les carrières ... Supplément*, cit., p. 110 (per Quintianus cfr. già ID., *Les carrières*, cit., p. 1104 (e p. 825 e nota 2); lo colloca dopo Caecilius Athenaeus, sul quale vd. nota prec.).

18. R. 4: *v. p. ? a]b epistull[is Latinis ---*. E, forse, ma è una semplice ipotesi, le uniche lettere superstiti alla r. 5, ---]MI[---, si riferivano allo stipendio (----]MI[.L. N. ---)?

19. *CIL IX, 2565 (ILS, 5017)*. Cfr. PFLAUM, *Les carrières*, cit., p. 1026 (*fasti*, dove è nominato con *Acilius Fuscus*, per il rango del quale vd. oltre nel testo e note 21, 23; data: «II^e ou début du III^e s.»). Vd. M. BUONOCORE, *Epigrafia anfiteatrale dell'occidente romano. III. Regiones Italiae II-V, Sicilia, Sardinia et Corsica* (Vetera, 6), Roma 1992, pp. 70-1, n. 43 (ivi altra bibl.), il quale rileva che l'incarico equestre era stato aggiunto in un secondo tempo (non esclude, inoltre, che nel cippo, mancante della base, seguisse un'altra riga); sulla datazione, «Fine II sec. – inizio III sec. d.C.», vd. p. 71. Sulla carica di *sacerdos Tusculanus fanitalis*, J. SCHEID, M. G. GRANINO CECERE, *Les sacerdoces publics équestres*, in *L'ordre équestre. Histoire d'une aristocratie (II^e siècle av. J.-C.-III^e siècle ap. J.-C.)*, Actes du Colloque international (Bruxelles-Leuven, 5-7 octobre 1995), éd. par S. DEMOING, H. DEVIJVER, M.-TH. RAEPSAET-CHARLIER (Coll. EFR, 257), Rome 1999, p. 105 e nota 130 (cfr. p. 181, n. 3).

bito urbano (o suburbano). *Q. Acilius C. f. Pap. Fuscus*, conosciuto da due iscrizioni, da *Thubursicum Bure* (Africa proc.), città della quale era [civis] et patronus, e da Ostia, iniziò la carriera amministrativa come *fisci advocatus codicillaris stationis hereditatium et cohaerentium* e proseguì come *proc(urator) operis theatri Pompeiani* e *proc(urator) annonae Ostiensium*; inoltre, fu *sacerdos Laurentium Lavinatium* e *cur(ator) Laurentium vico Augustanorum*²⁰. Poiché le due procuratele sono LX, il rango della prima funzione era lo stesso – non C come vedremo, invece, nel *cursus* seguente – e il termine *codicillaris* indicherebbe il carattere eccezionale della nomina attraverso un codicillo²¹. Infine, *M. Cassius Cornasidius Sabinus*, la cui carriera è ricordata da un'epigrafe mutila da *Falerio* (Piceno), di scoperta più recente, fu *advocatus fisci stationis hereditat(ium)*, la prima carica nota dopo la frattura del testo, ed *advoc(atus) fisci auditori sacri*, col titolo di *e(gregius) v(ir)* ed il rango CC (*ad s(esterium) CC (milia) n(ummum)*)²²: dunque, l'avvocatura *fisci stationis*

20. CIL VIII, 1439 (e 15255) (ILS, 1430); XIV, 154 (ILS, 1431). Vd. PFLAUM, *Les carrières*, cit., pp. 756-7, n. 291 (cfr. p. 1026, data: «entre 198 et 211»); H. PAVIS D'ESCURAC, *La préfecture de l'annone, service administratif impérial d'Auguste à Constantin*, Rome 1976, p. 413 (cfr. pp. 111, 112, 113 nota 159, 114, 238). Sul sacerdozio vd. anche SCHEID, GRANINO CECERE, *Les sacerdoces*, cit., p. 104 e nota 124 (cfr. p. 166, n. 26); J. RÜPKE, A. GLOCK, *Fasti sacerdotum*, 2, München 2005, p. 723, n. 429.

21. PFLAUM, *Les carrières*, cit., pp. 756-7, n. 291; cfr. p. 1026 (che non esclude un rango inferiore: «XL vel LX»); cfr. ID., *Les procurateurs*, cit., p. 89; vd. anche *infra*, nota 23); cfr. BOULVERT, «*Advocatus fisci*», cit., p. 26; PAVIS D'ESCURAC, *La préfecture*, cit., p. 413; MALAVOLTA, *infra*, nota 23. Quanto ai *cobaerentia*, vd. DE, s.v. *Advocatus*, cit., p. 127; O. HIRSCHFELD, *Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian*, Berlin 1905², p. 50 nota 1 (su *codicillaris*, nota 2); PFLAUM, *Les carrières*, cit., p. 756; BRUNT, *The 'Fiscus'*, cit., p. 76 (= ID., *Roman Imperial Themes*, cit., p. 137); BOULVERT, «*Advocatus fisci*», cit., p. 23; PAVIS D'ESCURAC, *La préfecture*, cit., p. 413; AGUDO RUIZ, *El advocatus*, cit., p. 58.

22. P. BONVICINI, *Falerone-Iscrizioni Romane inedite*, «NSc», s. 8, XII, 1958, p. 74 (AE, 1960, 257). Vd. PFLAUM, *Les carrières*, cit., *Add.*, p. 986, n. 226 bis (cfr. p. 1104: «III^e s.»), che parla, nel suo caso, di una carriera «assez développée», della quale il cippo, mutilo, conserverebbe solo le funzioni più elevate; secondo l'A., l'*advocatus fisci*, di rango C (cfr. *supra*, nota 3), a partire da Settimio Severo sarebbe diventato CC come *fisci advocatus sacri auditorii*, «avocat du fisc près le tribunal impérial» (cfr. ID., *Les carrières*, cit., p. 987, n. 226 *ter*; ID., *Abrégé*, cit., pp. 35 (cfr. pp. 37-8), 40; inoltre, *Les procurateurs*, cit., pp. 89, 94, 95); M. MALAVOLTA, *Osservazioni su un nuovo cursus equestre da Falerio*, in *Settima Miscellanea Greca e Romana* (Studi Istituto Italiano Storia Antica, 31), Roma 1980, pp. 469-78 (AE, 1980, 400), in partic. pp. 471-6 (data: «primi anni di Settimio Severo», p. 476; cfr. L. MARALDI, *Falerio* (Città romane, 5), Roma 2002, p. 44, n. 21 e nota 173). Sull'*auditorium*, vd. *Novissi-*

hereditatium, che precede, era C²³ e in base a questa testimonianza Pflaum ha integrato la stessa funzione nel *cursus* da *Thuburnica*²⁴.

Sulle carriere degli *ab epistulis Latinis* si ha qualche dettaglio in più. Secondo i dati disponibili, talora sparsi, che riassumo, questi segretari, dei quali non si conoscono eventuali cariche militari, avevano ricoperto, prima di arrivare a quell'incarico, oltre che funzioni LX e C, una o più procuratele CC (a Roma e/o in provincia), di carattere finanziario (soprattutto) o giudiziario; alcuni di loro, poi – resta incerto se con una promozione diretta –, avevano raggiunto le alte prefetture; in un caso vi fu l'*adlectio in Senatum*²⁵. Il segretariato era di rango CC e sarebbe stato elevato a CCC con Settimio Severo²⁶.

Per tornare alla carriera dell'Anonimo che, date le condizioni del testo, non sappiamo se fosse stata ricordata solo nella parte finale, le due funzioni superstiti (almeno in parte) indicano che era un buon conoscitore del diritto, aveva esperienza oratoria²⁷ e prepara-

mo Digesto Italiano, s.v. *Consilium* [R. ORESTANO], IV, Torino 1964, p. 223; cfr. BOULVERT, «*Advocatus fisci*», cit., p. 23.

23. Vd. PFLAUM, *Les carrières*, cit., p. 986, n. 226 *bis* (cfr. p. 1104): secondo l'A., lo stipendio inferiore, XL o LX, nel *cursus* di *Acilius Fuscus* (cfr. anche *supra*, nota 21) si spiegherebbe col carattere eccezionale della nomina; MALAVOLTA, *Osservazioni*, cit., pp. 473-4 (cfr. p. 476), il quale, però, non esclude neppure che, come *Fuscus*, *Cornasidius Sabinus* fosse di rango LX e che la nomina al successivo incarico fosse avvenuta poco dopo che l'*advocatus fisci* era passato da 100.000 a 200.000 sesterzi: ma è difficile pensare alla promozione diretta da una funzione LX ad una CC, perciò è da ritenere che *Sabinus* fosse di rango C. Quanto ad *Arruntius Iustus*, che il Pflaum elenca nei *fasti* con *Acilius Fuscus* (cfr. *supra*, nota 19), se era di rango LX, alla luce del *cursus* di *Sabinus*, dovremmo supporre che l'avvocato *fisci stationis hereditatium* avesse avuto un aumento di stipendio; oppure, che *Iustus* fosse anch'egli C. Per il rango C dell'*advocatus fisci stationis hereditatium* cfr. anche AGUDO RUIZ, *El advocatus*, cit., p. 109.

24. Cfr. *supra*, nel testo e nota 3. Se ipotizzassimo, invece, che lo stipendio C si riferisse a un'altra carica, perduta in lacuna, quella di *advocatus* [--] potrebbe essere stata LX e la sua integrazione resterebbe incerta (in tal caso la lunghezza delle righe del testo dovrebbe essere maggiore di quella indicata da Pflaum).

25. Cfr. BIRLEY, *Locus*, cit., p. 52, B.1-7 (su *Caecilius Athenaeus*, B.6, vd. *supra*, nota 16), C.5.

26. PFLAUM, *Les procureurs*, cit., pp. 91, 94; ID., *Abrégé*, cit., p. 34 (ancora CC sotto Commodò: cfr. p. 30). Al riguardo obiezioni di BIRLEY, *Locus*, cit., pp. 21, 54. In un primo tempo, PFLAUM, *Les carrières*, cit., p. 825, n. 319, pensava che l'aumento di stipendio fosse databile dal 239 (con *Numisius Quintianus*, per il quale vd. *supra*, nel testo).

27. Cfr., a proposito dell'*advocatus fisci*, CAMODECA, *La carriera*, cit., pp. 64-5 e nota 94.

zione culturale, e sembrano mostrarlo impegnato solo a Roma, nell'entourage dell'imperatore. Resta sconosciuta, invece, l'unica funzione CC, che, secondo la ricostruzione ipotizzata dal Pflaum, doveva trovare posto prima del segretariato²⁸. Quali potrebbero essere stati, inoltre, i suoi precedenti? Si sarà mai allontanato dalla capitale? Avrà proseguito, poi, brillantemente, fino ai vertici come alcuni dei segretari? Possiamo solo avanzare l'ipotesi che l'ignoto cavaliere, forse dispensato dalle milizie equestri, avesse percorso una carriera di tipo civile e forse non è neppure da escludere che, magari, fosse iniziata proprio con l'avvocatura della quale il documento conserva una traccia²⁹. Di questo parere sembrerebbe il Pflaum, il quale osserva che, per come questa carriera si presenta, l'avanzamento sarebbe stato «particulièrement rapide» e, a prova di questa possibilità, richiama il caso di *Sex. Varius Marcellus*, che, sotto Settimio Severo e figli, ricoprì tre procurature, rispettivamente C, CC e CCC (per arrivare, poi, alla sommità della carriera equestre)³⁰.

La mutilazione del testo impedisce anche di sapere da chi fosse stata posta la dedica. Possiamo pensare, tuttavia, che fossero stati gli abitanti della città a rendere omaggio al loro illustre concittadino, purtroppo anonimo per noi ma da annoverare fra altri funzionari di origine africana, che entrarono nelle stanze del potere e furono a stretto contatto col principe, del quale godettero il favore.

28. Vd. *supra*, nel testo e nota 3. Cfr. BIRLEY, *Locus*, cit., p. 51, A.12 (che parla di «unbekannte Prokuren»).

29. Come si è visto, per *Arruntius Iustus* ed *Acilius Fuscus* quello di *advocatus fiscali stationis hereditatum* è il primo incarico equestre (senza servizio militare); per *Cornasidius Sabinus* vd. *supra*, nel testo e nota 22.

30. PFLAUM, *Les carrières*, cit., p. 987, n. 226 *ter* (per il *cursus* di Marcello, pp. 638-42, n. 237; ebbe anche l'*adlectio in Senatum* e percorse una carriera senatoria).

Abdelaziz Belfaïda
Les formules *ex visu* et *ex iussu*
dans l'épigraphie religieuse
de l'Afrique Romaine

Il s'agit dans cette communication de mettre en exergue une pratique très ancienne en Afrique romaine à savoir l'incubation en se basant essentiellement sur une documentation épigraphique. En effet, l'épigraphie africaine comporte la formule *ex visu* (suite à une vision) qui se rapporte à l'incubation. Cette dernière consiste à se coucher dans un temple et attendre une vision pendant le sommeil. Les dédicaces sont adressées à des divinités qui se sont révélées pendant le sommeil aux fidèles. Ces pratiques oniriques sont liées aussi aux Dieux guérisseurs tels Esculape, Apollon et Hygie. Il faut souligner aussi que la formule *iussu Dei* (sur ordre du Dieu) est très révélatrice pour ce qui est des dédicaces adressées par les fidèles qui entreprennent des travaux ou élèvent des stèles ou temples suite à l'exécution d'un ordre émanant des Dieux.

Mots clés: religion, culte, épigraphie, vision, rêve, songe, pratique onirique, incubation, prémonition, *ex visu*, *iussu Dei*, *monitu Dei*.

Il s'agit dans cette communication de mettre en exergue une pratique très populaire en Afrique à savoir l'incubation. Ainsi comme l'indique son étymologie (*incubare* = se coucher), ce rite consistait à se rendre en pèlerinage dans un lieu sacré ou dans un temple, à s'y coucher et à attendre de la divinité consultée qu'elle envoie le rêve qui lui était demandé¹. En effet, en Afrique, la pratique de l'incubation avec attente d'une vision pendant le sommeil nocturne est très ancienne. Hérodote² rapporte des devins des Nasamons qui «se rendaient aux tombeaux de leurs ancêtres et s'endorment

* Abdelaziz Belfaïda, Faculté des Lettres, Université Ibn Tofail, Kénitra.

1. A. TAFFIN, *Comment on rêvait dans les temples d'Esculape*, «BAGB», 3, Octobre, 1960, p. 325.

2. HDT., IV, 172; S. GSELL, *Hérodote. Textes relatifs à l'Afrique du Nord*, Alger-Paris 1916, pp. 183-4.

par-dessus, après avoir prié, ils se conforment à ce qu'ils voient en songe»³. Les Augiles de Libye s'endormaient pareillement sur des tombes afin de se voir gratifier de songes prophétiques⁴. Le phénomène onirique et oraculaire dans l'antiquité gréco-romaine a attiré l'attention des historiens⁵ depuis longtemps, mais peu de recherches ont abordé le sujet en se basant sur les témoignages épigraphiques⁶. C'est pourquoi nous nous proposons d'étudier ce sujet en s'intéressant aux inscriptions contenant les expressions telles *ex visu*, *ex iussu*, *iussu Dei*, *ex monitu Deae*, *Dei* dans l'épigraphie africaine, sachant que la formule *ex iussu* se rencontre aussi hors du contexte religieux.

Ces expressions indiquent une intériorisation des sentiments et une piété réciproque qui estompent le ritualisme et le formalisme traditionnel⁷. Sur le territoire nord-africain, les dédicaces faites "par suite d'un rêve" (*ex visu*) ou "par suite de l'ordre des dieux" (*ex iussu*) ont été repérées sur de nombreuses inscriptions: la moitié provient de la Proconsulaire, le reste provient de la Numidie, une inscription de la Maurétanie césarienne, aucun texte épigraphique n'a été révélé ni en Tripolitaine, ni en Tingitane.

I

L'expression *ex visu*

Contrairement aux textes hispaniques qui sont aussi bien votifs que funéraires, les textes africains sont tous des autels votifs. Bien que nous ignorons les causes pour lesquelles ces autels étaient élevés, nous pouvons déduire que dans ces apparitions qui se passent en général durant le sommeil, on exigeait aux vivants des honneurs déterminés que par oubli, ils n'avaient pas accompli⁸.

On relève de ce tableau que quatorze inscriptions proviennent de la Numidie dont deux de Lambèse, quatre de *Cirta*, une d'Hip-

3. M. LE GLAY, *La vie religieuse à Lambèse d'après de nouveaux documents*, «AntAfr», 1971, p. 159, note 5.

4. MELA, I, 8.

5. Cfr. *RE*, s.v. *Incubatio*, [J. Pley] IX, 18, col. 1256-1262; *RE*, s.v. *Oneiros*, [H. KENNER], XVIII, 1, col. 448-459.

6. L. FERNANDEZ FUSTER, *La formula ex visu en la epigrafia hispanica*, «AESP», 23, 1950, pp. 279-91; N. ZUGRAVU, *Les formules ex visu et ex iussu dans l'épigraphie de la Dacie Romaine*, «Studia Antica et Archeologica», III-IV, 1997, pp. 127-40.

7. ZUGRAVU, *Les formules ex visu*, cit., p. 128.

8. FUSTER, *La formula*, cit., p. 279.

pone, une de *Tiddis*, de *Sigus*, de *Thibilis*, de *Djemila*, d'*Aquae Flavianae*, de *Timgad*, de *Milev*, dix ont été découvertes en Proconsulaire dont une à Carthage, une à Théveste, une à *Madauros*, à Maxula, à Magifa, à Sicca, à N'gaous, à Bezereos, à Asadi, et à Jebel Boukernine (TAB. I).

Ces inscriptions ont été dédiées à Mercure⁹, à *Caelestis*¹⁰, à *Minerva*¹¹, à *Esculape* et *Panthée*¹², à *Liber Pater*¹³, à *Vénus*¹⁴, aux *Cereres*¹⁵, à *Juno*¹⁶, aux *Dii Mauri*¹⁷, aux *Nymphes*¹⁸, à *Saturne*¹⁹, aux *Genii*²⁰, aux *Portae Novae*²¹ et à un dieu anonyme²².

Ces dieux se sont révélés pendant le sommeil aux fidèles comme c'est le cas à Lambèse où le dédicant, un certain *Alfenus Fortunatus praefectus ipse castris* qui a vu le dieu *Liber* en rêve qui serait également un génie protecteur²³. A *Timgad*, le nom du dédicant a disparu. Il s'était adressé à *Jupiter* puisqu'il a vu la tête du dieu en songe et que ce dernier lui a donné l'avis prémonitoire²⁴.

A *Cirta*²⁵, un certain *T. Horatius Martialis* suite à une vision de la déesse, a fait vœu à *Caelestis*, il en est de même à *Magifa*²⁶ où un citoyen romain a érigé un sanctuaire en l'honneur des *Dii*

9. *ILAlg.*, II, 1, 490; *AE*, 1942-43, 30; *AE*, 1955, 153; *ILAlg.*, I, 1; *ILAlg.*, II, 1, 496.

10. *ILAlg.*, I, 468 = *CIL* VIII, 6939, *ILTun.*, 1052, *IL Afr.*, 352, *ILTun.*, 1053.

11. *AE*, 1909, 152, *CIL* VIII, 2647, *AE*, 1973, 635.

12. *AE*, 1937, 73, *AE*, 1916, 112, *AE*, 1949, 56.

13. *CIL* VIII, 2632 = *CLE*, 1519, *AE*, 1961, 81 = *AE*, 1978, 863.

14. *ILAlg.*, I, 2069.

15. *CIL* VIII, 24077.

16. *ILAlg.*, II, 2, 6493.

17. *AE*, 1917-18, 62.

18. *AE*, 1960, 96.

19. *AE*, 1931, 60.

20. *CIL* VIII, 6951, *CIL* 18893 = *AE*, 1888, 139.

21. A. BERBRUGGER, *Itinéraires archéologiques en Tunisie*, «*RAfr*», 1856-57, pp. 266-79.

22. *AE*, 1973, 644, *CIL* VIII, 20151.

23. *CIL* VIII, 2632 = *CLE*, 1519: *Alfeno Fortunato /visu dicere somno Leiber pater bimatus [...]*.

24. H. DOIZY, *Inscriptions latines de Timgad*, «*MEFRA*», 1953, p. 99: *IOM Deo et capiti / viso praemonitus. M.Vot. PF.*

25. *ILAlg.*, II, 1, 468: *caelesti A(ugustae) T.? Horatius martial[is] ex viso cap[it]is don(um) solvit [...]*.

26. *CIL* VIII, 16749: *Dii Magifae Augustae. Q. T. Politicus simulacra deorum n(umero) V [...]. dedicavit capiti visu ipsis atpetentibus cum suis omnibus vo(tum) s(olvit) l(ibens) a(nimo) b(onis) b(ene) m(alis) b(ene).*

Tableau 1: La formule *ex visu* en Afrique romaine.

Formule	Dieu	Lieu	Province	Réf
<i>Visu dicere somno liber pater</i>	<i>Liber pater</i>	Lambèse	Numidie	CIL VIII, 263 = CLE, 1519 CIL VIII, 24077
<i>Ex visu Numinis Deorum Cererum</i>	<i>Numen Deorum Cererum</i>	Asadi	Proconsulaire	
<i>Ex viso suo</i> (sc. <i>dea caelestis</i>)	<i>Dii Mauri</i>	Théveste	Proconsulaire	AE, 1917, 18, 62
<i>Ex viso votum</i>	Anonyme	<i>Tiddis</i>	Numidie	J. Lassus, <i>Libyca</i> , VII, 2, 1959, p. 299
<i>Ex viso votum</i>	Mercure	<i>Cirta</i>	Numidie	ILAlg, II, 1, 490
Vis monitus collegio Mercuri	Mercure	<i>Cirta</i>	Numidie	AE, 1942-43, 30
<i>Ex viso</i>	Venus Erycine	Madaure	Proconsulaire	ILAlg, I, 2069
<i>Ex viso</i>	<i>Minerva</i>	Bezereos	Proconsulaire	AE, 1909, 152
<i>Ex viso capitii</i>	<i>Caelestis</i>	<i>Cirta</i>	Numidie	ILAlg, I, 468 = CIL VIII, 6939
Viso capite	(<i>Iuno Aug</i>)	<i>Sigus</i>	Numidie	ILAlg, II, 2, 6493
<i>Ex viso</i>	?	Carthage	Proconsulaire	ILAfr., 360
<i>Ex viso</i>	Saturne	Ngaous	Proconsulaire	AE, 1931, 60
<i>Viso renovavit</i>	Esculape et Panthée	Maxula	Proconsulaire	AE, 1937, 73
Viso moniti	(<i>Genio honoris et virtutis</i>)	<i>Cirta</i>	Numidie	CIL VIII, 6951

(suit)

Tableau 1 (*suite*).

Formule	Dieu	Lieu	Province	Réf
<i>Ex viso</i>	<i>Genio domus</i>	<i>Thibilis</i>	Numidie	<i>CIL</i> VIII, 18893 = <i>AE</i> , 1888, 139
<i>Ex viso</i>	<i>Portae novae</i>	Sicca	Proconsulaire	«RAfr», 1856-57
<i>Ex viso</i>	anonyme	Lambèse	Numidie	<i>AE</i> , 1973, 644
<i>Viso admoniti</i>	anonyme	Djemila	Numidie	<i>CIL</i> VIII, 20151
<i>Capiti viso ipsi</i>	<i>Dii Magifae</i>	<i>Magifa</i>	Proconsulaire	<i>CIL</i> VIII, 16749
<i>Ex viso</i>	Nymphes	<i>Aquae Flaviana</i>	Numidie	<i>AE</i> , 1960, 96
<i>Quod orav(it) deus</i>	Mercure	Hippone	Numidie	<i>AE</i> , 1955, 143
<i>Viso admonitus</i>	<i>Saturnus</i>	Jbel Boukermine	Proconsulaire	<i>CIL</i> VIII, 24217
<i>Capiti viso praemonitus</i>	I.O.M	<i>Timgad</i>	Numidie	«MEFR», 1953, p. 99
<i>Somno admonita</i>	<i>Diana</i>	<i>Milev</i>	Numidie	<i>CIL</i> VIII, 8201

Magifae et à Asadi²⁷ où un évergète a construit une petite chapelle sous Gallien *ex visu Numini deorum cererum*.

Parfois le dieu anonyme envoie une vision au fidèle, comme il apparaît sur une inscription de Lambèse comportant le nom d'un certain *Romanus Marcellinus*, originaire de Suasa en Ombrie²⁸ et à Carthage où l'on reconnaît le nom d'un certain *T. Gargilius Valens*²⁹. Une curieuse inscription du Kef³⁰ est adressée aux portes neuves suite à une vision.

Une inscription analogue provenant de Cordoba est adressée aux Portes jumelées. La grande quantité de stèles, d'autels avec les représentations de portes enluminées qui en Espagne avaient une large diffusion, sont liés spirituellement à la peur du rêve de Clytemnestre comme le soulignait J. Fuster³¹.

Par rêve, la divinité devient bienfaitante et favorable, un bon conseiller et aussi un garant de la réussite offerte par celle-ci. Une inscription de *Milev* reflète cette réalité: une femme nommée *Anitia Novella*, a été "instruite" pendant le sommeil (*somnio admonita*) par la déesse Diana sur ce qu'elle devait faire et cette dévote n'a pas hésité à lui exprimer sa gratitude en consacrant une offrande à celle qui s'est révélée à elle d'une manière généreuse³².

Lorsque les fidèles prient la divinité, l'initiative peut appartenir à la déesse qui, se révélant surtout en rêve, donne aux fidèles des oracles et les obligent de lui donner ce qu'elle aurait été demandé³³ – *quod orav(it) deus* – comme il apparaît sur une inscription d'Hippone³⁴.

Il faut souligner que les pratiques oniriques et oraculaires sont liées aussi aux dieux guérisseurs tels Esculape, Apollon, Hygie entre autres. Leurs sanctuaires jouissaient d'un respect particulier à cause des messages guérissants transmis surtout par la pratique de

27. CIL VIII, 24077: *Pro salute invicti D.N/ Imp. Caes. Licini Gallieni Aug et / Corneliae Saloninae Aug C[onst. eius]/ ex v(isu) N(uminis) Deor(um) Cereru[m] S. S. A. so[lo] instruxit. C. Licinius Felix / abde Postumius.*

28. AE, 1973, 644: *M. Romanus M(arci) f(ilius) / Cam(ilia) tribu Marcellinus De- cimus Rufinus Suasa / praefectus leg(ionis) III Aug(ustae) ex visu.*

29. ILAfr, 360: *T. Gargilius Valens / ex] viso votum solvit.*

30. RAfr, 1856-57, p. 279: *Portae Novae / sacrum ex viso / Q. iux [...] Felix.*

31. FUSTER, *La formula*, cit., p. 284.

32. CIL VIII, 8201: *Dianae. Aug. Anita Novella somno admonita [...].*

33. ZUGRAVU, *Les formules ex visu*, cit., p. 127.

34. AE, 1955, 143: *Mercurio Aug(usto) sacru(m) quod orav(it) deus Victor vo- t(um) reddidi d(ono).*

l'incubation. On observait des rites préparatoires avant l'accès du temple.

Il y avait à observer des abstentions sexuelles, des jeûnes, des abstinences de certaines nourritures tels le vin, la viande, les fèves réputées défavorables à l'apparition des songes³⁵. Une inscription trouvée à *Thuburbo Maius*³⁶, dédiée par *L. Numisius Vitalis*, qui sur ordre du seigneur Esculape, a érigé à ses frais, un podium et quiconque désire le gravir, doit pendant trois jours s'abstenir de rapport avec les femmes, de la viande du porc, de fèves, de se couper les cheveux et de fréquenter les bains publics et il est interdit d'entrer chaussé au-delà des cancels.

C'est après l'accomplissement de ces cérémonies préparatoires que le dieu apparaissait et venait indiquer aux consultants les régimes à suivre, les traitements à appliquer, les offrandes à lui faire³⁷.

2

Ex iussu

Les formules épigraphiques qui indiquent la transmission d'un ordre divin sont aussi abondantes (TAB. 2). Seize inscriptions ont été découvertes dont dix en Proconsulaire, cinq en Numidie, une en Maurétanie.

Les inscriptions sont dédiées à *Caelestis*³⁸, à *Minerva*³⁹, à *Mercur*⁴⁰, à *Esculape*⁴¹, à *Apollon*⁴², à *Ops*⁴³, à *Liber Pater*⁴⁴, à *Sanctus Aeternus*⁴⁵ et à *Neptunus*⁴⁶.

35. TAFFIN, *Comment on rêvait dans les temples d'Esculape*, cit., p. 327.

36. *AE*, 1916, 112 = *IL Afr.*, 225: *iussu Domini Aesculapi / L. Numisius Vitalis / podium de suo fecit quisq. intra podium ad scendere vo/let a muli/ere a svilla / a Faba a Ton/sore a bali/neo commu/ne custodi/at triduo / cancellos / calciatus / intrare nolito.*

37. TAFFIN, *Comment on rêvait*, cit., p. 330.

38. *ILTun.*, 1052, *IL Afr.*, 352 = *AE*, 1913, 47; *ILTun.*, 1053; *ILTun.*, 1052.

39. *CIL VIII*, 2647, *AE*, 1973, 635.

40. *ILALg.*, I, 1; *ILALg.*, II, 1, 496.

41. *AE*, 1916, 112; *AE*, 1949, 56.

42. *AE*, 1920, 37.

43. *CIL VIII*, 16527 = *ILALg.*, I, 3011.

44. *AE*, 1961, 81.

45. *CIL VIII*, 21624.

46. S. BEN BAAZIZ, *Neptune guérisseur*, dans *L'homme méditerranéen et la mer, Actes du III Congrès d'études des cultures de la Méditerranée occidentale* (Jerba, avril 1981), Tunis 1985, pp. 423-36.

Tableau 2: La formule *ex iussu* en Afrique romaine.

Formule	Dieu	Lieu	Province	Réf.
<i>Iussu religionis</i>	<i>Ianus Pater</i>	<i>Mastis</i>	Proconsulaire	<i>CIL</i> VIII, 27436
<i>Iussu dei Sancti Aeterni</i>	<i>Sanctus Aeternus</i>	Arbal	Maurétanie	<i>CIL</i> VIII, 21624
<i>Numini eius iussu</i>	<i>Minerva</i>	Lambèse	Numidie	<i>CIL</i> VIII, 2647
<i>Per Antistes iussus</i>	<i>Ops</i>	<i>Théveste</i>	Proconsulaire	<i>CIL</i> VIII, 16527 = <i>IIAlg.</i> , I, 3011
<i>Iussu ipsius</i>	<i>Apollo salutarifer</i>	Lambèse	Numidie	<i>AE</i> , 1920, 37
<i>Iussu Domini Aesculapi</i>	<i>Dominus Aesculapius</i>	<i>Thuburbo</i>	Proconsulaire	<i>AE</i> , 1916, 112
<i>Iussu Domini Aesculapi</i>	<i>Dominus Aesculapius</i>	Carthage	Proconsulaire	<i>AE</i> , 1949, 56
<i>Iussu deae</i>	<i>Dea Caelestis</i>	Carthage	Proconsulaire	<i>ILTun.</i> , 1052
<i>Iussu deae caelestes</i>	<i>Caelestis</i>	Carthage	Proconsulaire	<i>IIAfr.</i> , 352 = <i>EA</i> , 1913, 47
<i>Iussu deae caelestes</i>	<i>Caelestis</i>			
<i>Iussu dominae virginis</i>	Iuno Caelestis	Carthage	Proconsulaire	<i>ILTun.</i> , 1053
<i>Ex iussu Iovis Sabazii</i>	<i>Liber Paterur</i>	<i>Belalis Mator</i>	Proconsulaire	<i>AE</i> , 1961, 81 = <i>AE</i> , 1978, 863

(suit)

Tableau 2 (suite).

Formule	Dieu	Lieu	Province	Réf.
<i>Iussus</i>	Mercure	Hippone	Numidie	<i>ILAlg</i> , I, 1
<i>Iussus</i>	Minerva	Lambèse	Numidie	<i>AE</i> , 1973, 635
<i>Iussu Dei</i>	Neptune	Ain el Hmadha	Proconsulaire	Ben Baaziz, <i>Neptune guérisseur</i> , cit., pp. 423-36
<i>Iussus</i>	Mercures	<i>Cirta</i>	Numidie	<i>ILAlg</i> , II, 1, 496
<i>In somnis monitus</i>	<i>Saturnus</i>	Chul	Proconsulaire	BESCHAOUCH, <i>À propos de récentes découvertes</i> , cit., pp. 101-18
<i>Saturni numine iussus</i>				

A *Belalis Maior*, la construction et la consécration d'un autel à Liber Pater ont été prescrites par une intervention onirique de Jupiter Sabazios *ex iussu Iovi(s) Sabazi(i)*⁴⁷.

A Carthage, une stèle dont la partie gauche subsiste seule est adressée à la déesse, par Sirpica qui avait reçu de Caelestis l'ordre de s'acquitter d'une dédicace pour le salut d'Antonin. Il est certain pour G. Ch. Picard que l'injonction de la déesse avait été transmise par son oracle⁴⁸. Dans la même cité, un certain *L. Egrilius Felix* a consacré une dédicace sur l'ordre de la déesse⁴⁹.

La restauration du temple ainsi que la construction de son seuil (*limen*) est connue par une dédicace aux deux Mercures à *Cirta*⁵⁰. Il est important de noter que ces travaux ont été entrepris suite à l'exécution d'un ordre émanant des deux divinités (probablement le Mercure romain et le Mercure punique). Titulaires du temple, on voit donc que la restauration a été réalisée suite à un songe au cours duquel Romulus a reçu l'ordre de restaurer le temple.

A Hippone⁵¹, une plaque de marbre comporte une dédicace au dieu Mercure pour le salut de l'empereur et toute la maison divine par son prêtre *D. Caecilius Suc[cessus]* qui avait reçu l'ordre d'élever un autel au dieu. Il en est de même à Lambèse⁵² où un certain *Pomponius Venustus Satur(nus ou -ninus)* prêtre de la déesse Minerve, qui sur son ordre, a élevé un autel après exécution de son vœu.

A Chul⁵³, un certain *C. Manius Felix, sacerdos*, s'est acquitté de son vœu à la suite d'un ordre du divin Saturne qui lui est apparu en

47. AE, 1961, 81 = AE, 1978, 863: *ex iusso Iovis Sabazi(i) ara posita / libero patri(i) / cura M(arci) Oppi(i) Vitali(s)*.

48. G. CH. PICARD, *Pertinax et les prophètes de Caelestis*, «RHR», CLV, 1, Janvier-Mars, 1959, p. 45.

49. ILAfr., 352 = AE, 1913, 47: *Caelesti. Aug. sacr(um) L. Egrilius. Felix. Maximus. Praenestianus. iussu Deae fecit*.

50. IALg., II, 1, 496: *Mercuris / Aug(ustis) [...] Romulus limen posuit iussus et temp[um] vetustate] dilapsum restituit dedicavit(que) idib(us) oct(obrius) macri[no] et celso co(n)s(ulibus)*.

51. IALg., I, 1: *Mercurio Deo / pro salute. imp(eratoris) t[o]tiusq(ue) / dom(us)[div(inae)] iussus aram posui / D. Caecilius Suc[cessus] sacerdos*.

52. AE, 1973, 635: *Minervae / Aug(ustae) / Pomponius Venustus / Satur(ninus) sacerdos. iussus l(ibens) a(nimo) / pos(uit)*.

53. A. BESCHAOUCH, *A propos de récentes découvertes épigraphiques dans la région de Carthage*, «CRAI», 1975, pp. 101-118: *Saturno Aug(usto) sac(rum) / C. Manius. Felix. Fortunatianus. sacerdos in somnis monitus Saturnini numine iussus. manius hic votum solvi saceumque dicavi / pro ser/vata salute v.s.l.a.*

rêve pour l'avertir. Il déclare sans ambages, qu'il s'est acquitté de son vœu et qu'il a accompli un sacrifice à titre d'action de grâce.

La stèle à Saturne présente un double intérêt, elle commémore un sacrifice décidé à la suite d'une vision onirique, ensuite, elle souligne la déclaration de C. Mannius et le ton solennel avec lequel il rend grâce à Saturne d'avoir préservé sa santé.

En conclusion, on peut dire que la pratique très ancienne de l'incubation a trouvé une certaine survivance et permanence. En effet, une variété apparentée aux démons tutélaires, c'étaient les voix (*qa'il ou hatif* en arabe)⁵⁴.

Elles se faisaient entendre d'hommes en odeur de sainteté. Elles les avertissaient (*munbih* en arabe) ou bien leur insufflaient une inspiration prophétique. Ces voix apportent leurs bons conseils ou prophétisent à des personnes d'élection. Nous observons la croyance en ces esprits tutélaires chez des éléments fort islamisés que furent les sectaires ibadites médiévaux. Ces derniers s'efforçaient de faire revêtir à ces esprits un caractère musulman. Les hagiographes ibadites ne nous disent pas si les esprits se laissaient entendre après qu'on les eut évoqués à l'aide de pratiques rituelles, ou s'ils faisaient ainsi de leur initiative propre.

A l'époque contemporaine, c'est le dieu ou le saint ou le génie qui apparaît au fidèle et lui dicte ses volontés. On peut dire que l'incubation se pratiquait encore chez les Touarègues, chez eux ce sont les femmes qui se rendaient auprès de tombeaux d'anciens habitants du pays, s'étendant à côté et sollicitent la vaticination du démon (*ghoul* en arabe)⁵⁵.

En s'appuyant sur le fait que ni le Coran, ni la tradition musulmane ne font la moindre allusion à l'incubation, T. Lewicki aussi bien que E. Doutté en concluent qu'elle est aussi une survivance des vieilles croyances berbères⁵⁶.

54. T. LEWICKI, *Survivances chez les berbères médiévaux d'ère musulmane de cultures anciens et de croyances païennes*, «FolOr», VIII, 1967, p. 23.

55. *Ibid.*, p. 25.

56. *Ibid.*, p. 26.

Elisa Pompianu

Un tempio urbano a *Sulci*

Oggetto del contributo sono le ricerche archeologiche in corso ormai da anni nell'area detta "Cronicario" di Sant'Antioco (Sardegna), dove insistono le vestigia dell'insediamento fenicio, punico e romano di *Sulky-Sulci*. In particolare si rendono noti, mediante una notizia preliminare, alcuni contesti attribuibili alla frequentazione di un luogo di culto attivo almeno tra l'età ellenistica e la prima età imperiale, che arricchiscono notevolmente il quadro delle conoscenze sull'antico sito.

Parole chiave: *Sulci*, cronicario, tempio, coroplastica, tombolo.

Il proseguimento da quasi dieci anni delle indagini nell'area archeologica chiamata Cronicario (Sant'Antioco, Sardegna)¹ consente di ricomporre progressivamente alcuni tasselli fondamentali per conoscere la storia ininterrotta della *Sulky* fondata dai Fenici nell'VIII secolo a.C., fino alla *Sulci* romana di età imperiale². Si tratta di

* Elisa Pompianu, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari.

1. Le indagini si svolgono grazie a una concessione ministeriale al direttore scientifico Piero Bartoloni, cui devo la possibilità di dirigere i lavori di un settore dello scavo e la pubblicazione dei contesti emersi. Le ricerche sono svolte dall'Università di Sassari con il contributo del Comune di Sant'Antioco; sul campo operano numerosi studenti dell'Università sassarese e di altri atenei italiani e stranieri, nonché i partecipanti alla Summer School di Archeologia fenicio-punica organizzata da Piero Bartoloni e dal Comune di Sant'Antioco, giunta nel 2010 al suo terzo appuntamento. Un importante contributo sul campo è fornito anche dagli operatori del Parco Geominerario della Sardegna (ATI-IFRAS). Disegni e immagini sono ad opera della scrivente.

2. Sulle ricerche effettuate a partire dagli anni Ottanta cfr. P. BARTOLONI, P. BERNARDINI, C. TRONCHETTI, *S. Antioco: area del Cronicario (Campagne di scavo 1983-86)*, «RStudFen», XVI, 1988, pp. 73-119; P. BARTOLONI, *S. Antioco: area del Cronicario. I recipienti di uso domestico e commerciale*, «RStudFen», XVIII, 1990, pp. 37-79; P. BERNARDINI, *I Fenici nel Sulcis: la necropoli di San Giorgio di Portoscuso e l'insediamento del Cronicario di Sant'Antioco*, in P. BARTOLONI, L. CAMPANELLA (a cura di), *La ceramica fenicia di Sardegna: dati, problematiche, confronti, Atti del Convegno (Sant'Antioco, 1997)*,

uno dei pochi settori dell'abitato antico risparmiati dall'urbanismo moderno, dove è possibile cominciare a delineare tra l'altro i resti di uno spazio sacro, situato vicino a un'area pubblica connessa probabilmente con il foro della prima età imperiale³.

Già nel corso delle ricerche degli anni scorsi è stata messa in luce un'area a cielo aperto denominata cortile A (FIG. 1), che ha restituito i primi indizi della presenza di un luogo sacro, costituiti essenzialmente da terrecotte votive⁴: tra gli altri ricordiamo alcuni *thymiateria* a testa femminile, *oscilla* di vario tipo, votivi anatomici e matrici⁵. La connessione dei ritrovamenti con il luogo di culto è supportata anche da altre testimonianze, in parte legate alle strutture architettoniche⁶, lasciando immaginare che quanto meno si trattasse di spazi pubblici di una certa rilevanza.

Roma 2000, pp. 30-61. Per le ricerche più recenti cfr. tra l'altro: P. BARTOLONI, *Nuovi dati sulla cronologia di "Sulky"*, in *L'Africa romana XVII*, pp. 1601-12; L. CAMPANELLA, *Il cibo nel mondo fenicio e punico d'Occidente: un'indagine sulle abitudini alimentari attraverso l'analisi di un deposito urbano di "Sulky" in Sardegna*, (Collezione di Studi Fenici, 43), Pisa-Roma 2008; E. POMPIANU, *Nuove strutture abitative dall'insediamento di "Sulci" (Sant'Antioco)*, in P. RUGGERI, F. CENERINI (a cura di), *L'epigrafia romana in Sardegna, Atti del Convegno (Sant'Antioco 2007)*, (Incontri Insulari, 1), Roma 2008, pp. 265-78; E. POMPIANU, *Un impianto artigianale per la lavorazione del ferro dall'antica "Sulky" (Sardegna)*, in *L'Africa romana XVIII*, pp. 1267-82; EAD., *"Sulky" fenicia (Sardegna): nuove ricerche nell'abitato*, "FOLD&ER", 212, <http://www.fashionline.org/docs/FOLDER-it-2010-212.pdf>; A. UNALI, *"Sulky": la ceramica attica a vernice nera*, in *L'Africa romana XVIII*, pp. 1227-39; F. CENERINI, *L'epigrafia di frontiera: il caso di Sulci punica in età romana*, in *Epigrafia di confine. Confine dell'epigrafia, Atti del Colloquio AIEGL-Borghesi (Bertinoro, 2003)*, Faenza 2004, pp. 223-37.

3. Su questi spazi, situati nel settore III, a est della strada B, cfr.: C. TRONCHETTI, *La fase romana*, in BARTOLONI, BERNARDINI, TRONCHETTI, *S. Antioco*, cit., pp. 111-9; per altri ritrovamenti probabilmente connessi con il foro: S. ANGIOLILLO, *Una galleria di ritratti Giulio-Claudi da "Sulci"*, «SS», 24, 1975, pp. 157-70; per una visione più generale dell'urbanistica della città: C. TRONCHETTI, *Per la topografia di "Sulci" romana*, in P. G. SPANU (a cura di), *Materiali per una topografia urbana: «status quaestionis» e nuove acquisizioni, Convegno sull'archeologia tardoromana e medievale in Sardegna (Cagliari-Cuglieri, 1988)*, Oristano 1995, in part. pp. 107 ss.

4. I contesti del cortile A sono editi solo parzialmente: si veda L. CAMPANELLA, *Sant'Antioco l'area del Cronicario, (campagne di scavo 2001-2003)*, «RStudFen», xxxiii, 2005, pp. 31-53; L. CAMPANELLA, G. GARBATI, *Nuovi bruciaprofumi a testa femminile da Sulcis (Sardegna). Aspetti archeologici e storico-religiosi*, «Daidalos», 8, 2007, pp. 11-48.

5. CAMPANELLA, *Sant'Antioco*, cit., pp. 33 ss. Alcuni altri *ex voto* sono stati rinvenuti durante le ricerche degli anni Ottanta e Novanta nei settori I-II: F. MARCONI, *Ricostruzione topografica della città di "Sulci" tra la tarda repubblica e la prima età imperiale*, «QSACO», 22, 2006, p. 182.

6. Il riferimento è all'importante lotto di intonaci dipinti che ornavano in origine

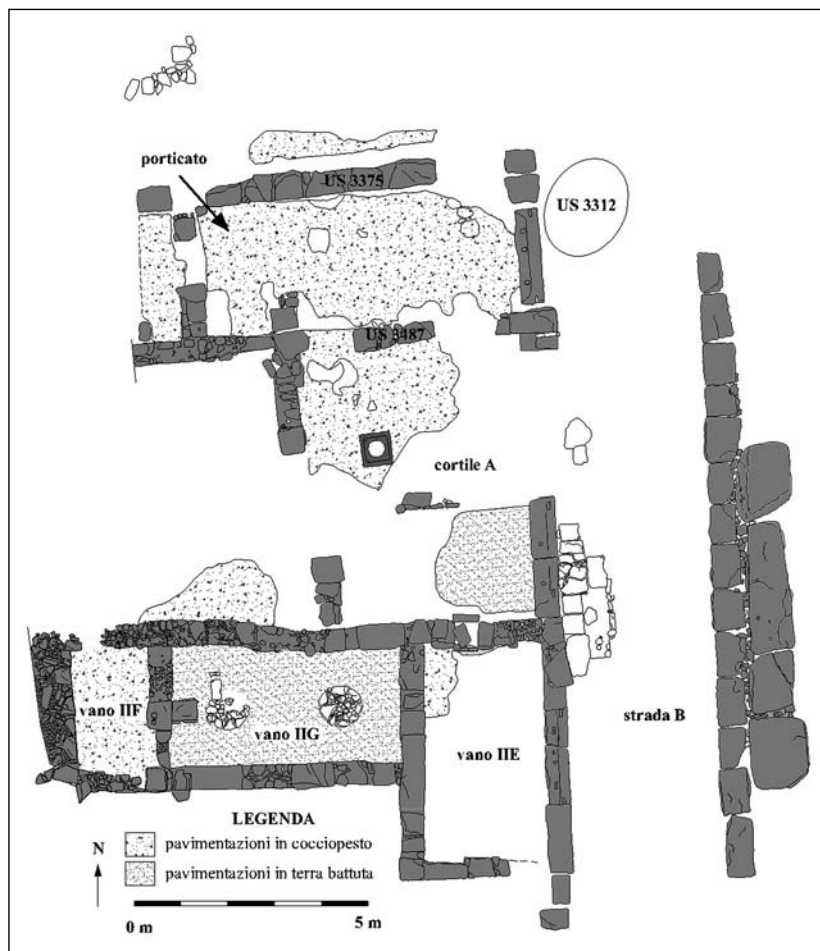


Fig. 1: Restituzione planimetrica delle strutture romane individuate nell'area del Cronicario (2001-10).

Negli ultimi anni le ricerche si sono concentrate tra l'altro a nord del cortile A, nel settore IV, dove ancora persisteva il piano di campagna riferibile al precedente uso di questo terreno, per cerca-

le pareti delle strutture murarie, risalenti alla prima età imperiale, e ad altri che recano alcune incisioni (POMPIANU, *Nuove strutture*, cit., p. 267), ma anche all'*instrumentum domesticum* in generale, ad esempio uno straordinario falcetto dalla campagna di scavi del 2003, il cui utilizzo potrebbe essere legato a pratiche rituali: CENERINI, *L'epigrafia*, cit., p. 230, fig. 2.



Fig. 2: Coroplastica rinvenuta negli strati di crollo del porticato.

re di ottenere una visione più ampia delle strutture risalenti al periodo romano.

Asportati i primi depositi superficiali e i riempimenti di alcune buche moderne, che hanno intaccato non poco alcuni depositi antichi, è emerso il potente strato di crollo delle strutture⁷, dove si concentravano grossi lacerti pavimentali⁸. Lo scavo ha restituito ulteriori testimonianze relative al contesto sacro, costituite essenzialmente da frammenti di coroplastica come figure panneggiate frammentarie, frammenti di *oscilla* ed *ex voto* anatomici (FIG. 2).

Proseguendo le indagini sono emersi i resti di una struttura muraria in grossi blocchi di ignimbrite (US 3375) (FIG. 1)⁹, che delimita a nord lo spazio scavato. L'area appena delimitata si con-

7. I rimaneggiamenti più moderni sono attribuibili ad attività agricole, mentre altri intaccamenti sono dovuti allo spoglio di materiale edilizio.

8. Questi probabilmente provengono da un secondo piano o da un terrazzamento vicino. Simili strutture sono già state ipotizzate in passato in altri settori dell'area: TRONCHETTI, *La fase romana*, cit., p. 113; CAMPANELLA, *Sant'Antioco*, cit., p. 33.

9. Gli alzati murari erano realizzati in mattoni crudi.

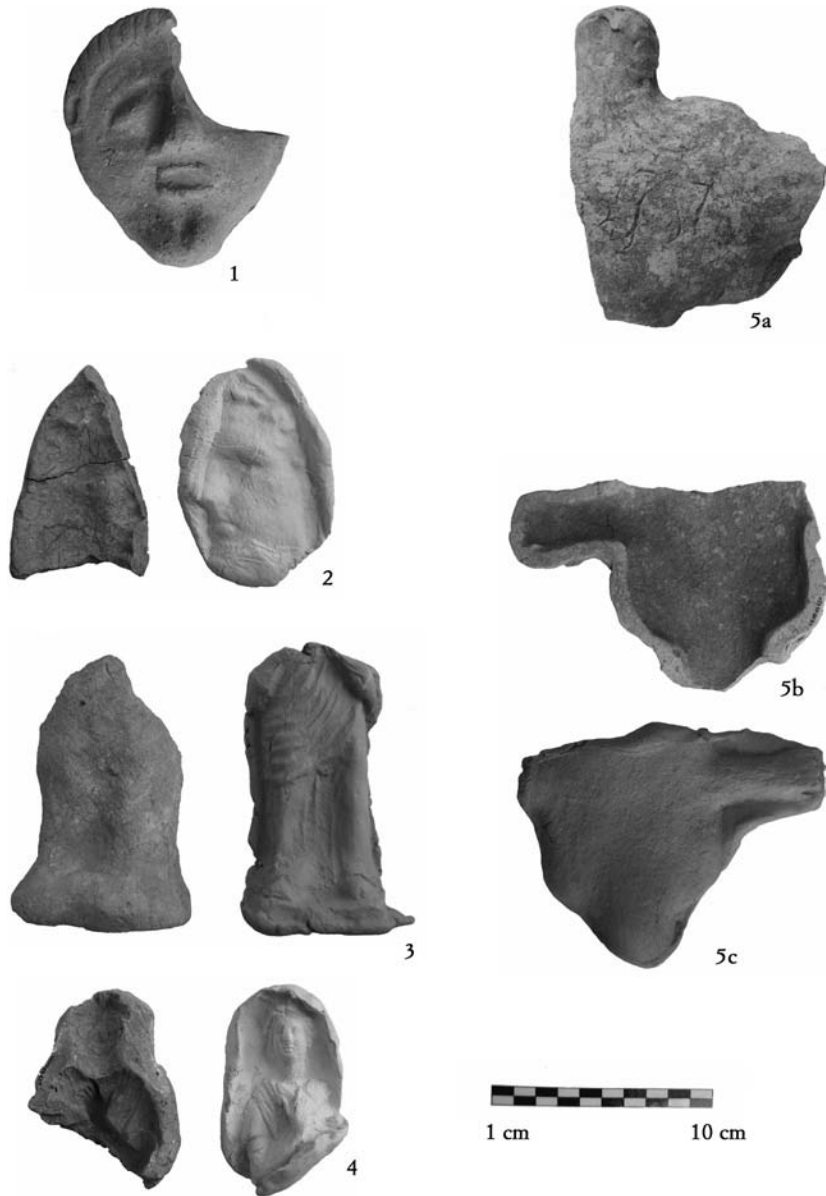


Fig. 3: Coroplastica rinvenuta nel deposito votivo (US 3312).

figura come porticato, legato al cortile A, dal quale è diviso da alcuni tratti murari e a cui si accedeva direttamente anche dalla strada B mediante una grande soglia monolitica.

Nel contempo si è scavata l'US 3312 (FIG. 1), situata a est del porticato sopra i depositi formati sulla strada B; nello strato si trovavano tra l'altro numerosi oggetti di coroplastica votiva lacunosi, alcuni frammenti di matrici di statuette, *oscilla* con volto di giovane divinità maschile, *ex voto* anatomici (mani, piedi, seni e falli) (FIG. 3), oggetti legati alla sfera personale (vagli di collana, castoni d'anello) e alcune forme ceramiche da mensa e da cucina, anche integre o ricostruibili¹⁰. Alcuni di questi ritrovamenti sono di straordinario interesse rispetto al panorama finora emerso a *Sulci*: qualche matrice reca sul retro un'iscrizione in lingua neopunica incisa a fresco, quindi prima della cottura dell'argilla. Il testo di una di queste (RS 450, FIG. 3, 5a-5c), grazie all'interpretazione di Paolo Filigheddu, sembra riportare la testimonianza di un fedele che ha pernottato presso il tempio, mentre dal punto di vista iconografico la matrice rimanda a esemplari caratterizzati dalla figura divina femminile panneggiata con braccia aperte orizzontalmente, documentati tra l'altro nella necropoli sulcitana e nel santuario rurale di Terreseu di Narcao¹¹. L'US 3312, pur essendo ancora in corso lo scavo degli strati vicini e sottostanti, e quindi ancora incerta la formazione del deposito, sembrerebbe potersi interpretare come deposito votivo¹², dove sono confluiti reperti in origine offerti alla divinità.

Tornando al porticato, asportato il crollo sopra la pavimentazione in cocciopesto originaria, è emersa una situazione di grande interesse,

10. La terra era scura e carboniosa; si trovavano anche numerosi resti di fauna sia marina che terrestre, tra i quali spicca un corno bovino integro, nonché centinaia di tessere pavimentali in arenaria, che potrebbero provenire dal contesto architettonico originario in cui si trovavano i materiali del deposito.

11. Rispettivamente in MARCONI, *Ricostruzione topografica*, cit., fig. 21; S. MOSCATI, "Tebne". *Studi sull'artigianato fenicio*, (Studia Punica, 6), Roma 1990, pp. 79-90, tav. XXV. L'iconografia rimanda a modelli greci diffusi in Occidente probabilmente grazie alla mediazione siceliota: A. M. BISI, *Le terrecotte fenicie e puniche in Italia*, Roma 1990, p. 60.

12. Sulla terminologia cfr. G. GARBATI, *Religione votiva: per un'interpretazione storico-religiosa delle terrecotte votive nella Sardegna punica e tardo-punica*, «RStudFen», suppl., XXXIV, 2006, Pisa-Roma 2008. Alla luce delle ultime ricerche svoltesi nel 2011, si può aggiungere che il deposito votivo si trovava in origine presso l'angolo nord-orientale del porticato, accanto alla soglia d'ingresso, e dedurre che sia crollato con le strutture murarie sopra i depositi della strada limitrofa.



Fig. 4: Elementi in avorio e osso per la tessitura.

relativa al momento di abbandono del settore (US 3447). Si tratta di un complesso di forme ceramiche da mensa e da cucina pressoché ricostruibili schiacciate sul pavimento (FIG. 6), probabilmente connesse con il consumo di un pasto collettivo, come si evince dal materiale rinvenuto all'interno delle stesse pentole: si trovano i resti di fauna marina e terrestre di varia natura, quest'ultima costituita in buona parte da costole di giovani ovini e suini, evidentemente selezionati¹³. Il contesto annovera ulteriori materiali legati alla sfera personale e artigianale: vaghi di collana, un ago crinale, un amuleto in osso, un anello in bronzo, una placchetta in avorio che probabilmente reca un'iscrizione bilingue, latina e neopunica¹⁴, un amo da pesca e alcuni strumenti legati alla tessitura. Tra questi, oltre ai più consueti pesi

13. Devo queste valutazioni preliminari a Gabriele Carenti, dottorando dell'Università di Sassari, che si occupa dello studio della fauna rinvenuta durante le campagne di scavo.

14. Ringrazio Francesca Cenerini per l'interpretazione del pezzo: si veda in questi stessi Atti il contributo di F. CENERINI, *Un avorio iscritto da Sulci*, alle pp. 2189-94.



Fig. 5: *Kernophóros* dal porticato (US 3467).

da telaio in terracotta e fusaiole in osso, troviamo una serie di sei cilindri in osso riconducibili con tutta probabilità ai fuselli di un telaio per la tessitura al tombolo, associati con una spatola in avorio verosimilmente funzionale durante il ricamo (FIG. 4)¹⁵.

La ritualità del contesto più ampio in cui si collocano i ritrovamenti è sottolineata dalla presenza nel medesimo contesto di due bruciaprofumi configurati con testa femminile, di cui uno (FIG. 5), ricostruibile per la gran parte, recava presso il *kalathos* un'offerta votiva costituita da un mucchietto di rametti di corallo grezzo.

Il contesto di abbandono è suggerito in maniera abbastanza chiara dal materiale ceramico: alcuni elementi consentono di ipotiz-

15. Sebbene sussistano alcune problematiche (il fatto che siano presenti due tipi di fuselli, nonché i due fori trasversali su uno dei due), l'interpretazione si basa su altri aspetti quali la terminazione sferoidale dei fuselli più complessi, lo scarso spessore del foro interno, il loro numero pari, indispensabile per la tessitura dei merletti al tombolo, nonché il contesto archeologico, che rende più che plausibile tale interpretazione. Si esclude quindi il loro uso come cerniere funzionali per la connessione delle ante in elementi d'arredo in legno, spesso restituite anche dai contesti archeologici del Cronicario, che peraltro mostrano dimensioni, aspetti tecnici e funzionali differenti.

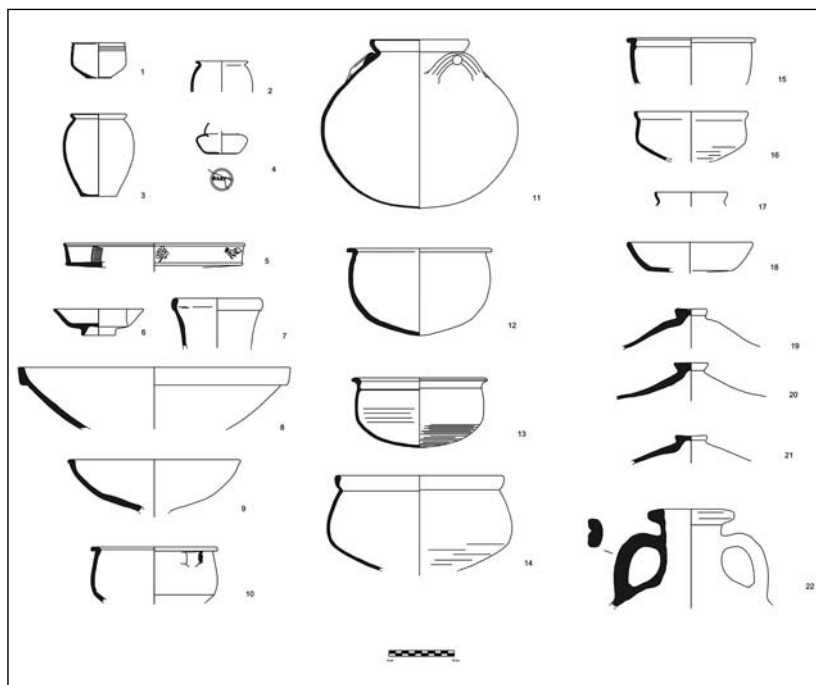


Fig. 6: Materiali ceramici dall'US 3447: 1-3) pareti sottili, 4) lucerna con bollo, 5) sigillata italyca, 6-8) ceramica comune da mensa, 9) imbuto?, 10) mortaio, 11-21) ceramica comune da cucina, 22) anfora.

zare l'uso di questo spazio fino alla seconda metà del II secolo d.C. (FIG. 6)¹⁶; da questo periodo l'ambiente porticato viene abbandono-

16. Tra gli altri materiali si segnala una lucerna a disco con bollo BASSA attribuibile ad officina italyca attiva tra Adriano e gli antonini: cfr. *CIL* xv, II, n. 6337; C. PAVOLINI, *Una produzione italyca di lucerne: le Vogelkopflampen ad ansa trasversale*, «BCAR», LXXV, 1976-77, Roma 1980, p. 268, D. M. BAYLEY, *A Catalogue on the Lamps in the British Museum*, II. *Roman Lamps made in Italy*, London 1980, p. 91. Anche alcuni frammenti di ceramica frammata riportano a momenti non anteriori ai decenni finali del II sec. d.C.: C. TRONCHETTI, *Una produzione sarda di età imperiale: la "ceramica frammata"*, in *L'Africa romana* xvii, pp. 1169-86. Il complesso materiale si inserisce perfettamente nella classificazione proposta in C. TRONCHETTI, *La ceramica della Sardegna romana*, (Materiali studi ricerche, 7), Milano 1996; per ulteriori testimonianze risalenti ai primi secoli dell'età imperiale dalla stessa area archeologica: MARCONI, *Ricostruzione topografica*, cit., pp. 184-5, tavv. VI-X; si vedano inoltre per Sulci alcuni contesti dall'area della necropoli: R. SIRIGU, *La ceramica comune delle ne-*



Fig. 7: Vista del settore IV da est; in primo piano la strada B, più indietro il porticato.

nato, per essere poi frequentato in maniera sporadica e usato secondariamente fino al IV secolo d.C., quando tutto il sito del Cronorario risulta in stato di abbandono¹⁷.

La situazione messa in luce (FIG. 7) pone numerose riflessioni in riferimento a problematiche molto importanti per lo studio del sito, sebbene – com'è ovvio per un contesto ancora in corso di scavo – non definitive. Pertanto, mi limiterò a sottolineare gli elementi più significativi che scaturiscono da una prima analisi delle sequenze stratigrafiche indagate e dei relativi materiali. Anzitutto è

cropoli di "Sulci", «QSACO», 16, 1996, pp. 129-76; E. FRAU, *I vasi a "pareti sottili" di "Sulci"*, ivi, pp. 177-98. Per un inquadramento dei materiali nel contesto più ampio degli studi romani: D. GANDOLFI (a cura di), *La ceramica e i materiali di età romana: classi, produzioni, commerci e consumi* (Quaderni della scuola interdisciplinare delle metodologie archeologiche, 2), Bordighera 2005.

17. Per il vano II F (CAMPANELLA, *Sant'Antioco*, cit., p. 53) e in altre situazioni scavate negli anni Ottanta (TRONCHETTI, *La fase romana*, cit., p. 116; MARCONI, *Ricostruzione topografica*, cit., p. 185), è stato proposto anche un abbandono nella prima metà del II secolo d.C.

ormai indiscutibile la presenza nell'area del Cronicario di un luogo di culto attivo almeno a partire dall'età ellenistica e in uso, con modalità ancora da precisare, fino ai primi secoli dell'età imperiale¹⁸. È possibile che il culto ne riprendesse uno più antico: lo potrebbero testimoniare alcuni reperti rinvenuti nella scorsa campagna di scavo nella strada B, tra i quali un frammento di placchetta in terracotta con figura femminile con disco al petto¹⁹. Al momento la datazione dell'edificazione delle strutture templari è ancora controversa²⁰; il materiale votivo ci riporta in maniera abbastanza omogenea a un quadro di III-I secolo a.C., mentre i dati di scavo del vicino cortile A suggeriscono una sistemazione in linea con la nota fase edilizia della metà del I secolo d.C., connessa con l'elevazione a *municipium* della città²¹. Nel contempo il proseguo delle indagini sarà utile per capire se, ed eventualmente attraverso quali forme, il culto fosse attivo fino al II secolo d.C. Ad ogni modo è possibile che il luogo sacro sia stato edificato o ricostruito all'indomani della conquista romana della Sardegna, e che attraverso il ricordo di una o più divinità di tradizione punica si realizzasse quel sincretismo religioso utile per l'integrazione tra la popolazione sulcitana profondamente punicizzata e i nuovi dominatori²².

Non è facile stabilire quale o quali fossero le divinità intestatarie del tempio, visto che non sempre gli oggetti offerti alla divinità contribuiscono a identificarla con esattezza²³. Sulla base dei primi rinvenimenti l'ipotesi più verosimile sembrava essere quella di un'entità femminile, forse Demetra, la cui figura sembra ricorrere

18. Tale cronologia viene proposta essenzialmente sulla base dei materiali votivi attestati.

19. Cfr. L. L. MALLICA, *Nuovi dati dalla strada urbana di Sulci*, pp. 1961-77.

20. Non abbiamo ancora nessun dato sulla fondazione perché ancora non sono stati indagati il pavimento e gli strati sottostanti.

21. Per la questione si vedano: TRONCHETTI, *La fase romana*, cit., p. 116; M. BONELLO LAI, *Sulla data della concessione della municipalità a "Sulci"*, in *"Sardinia antiqua"*. Studi in onore di Piero Meloni, Cagliari 1992, pp. 385 ss.; F. CENERINI, *Alcune riflessioni sull'epigrafia latina sulcitana*, in RUGGERI, CENERINI (a cura di), *L'epigrafia romana*, cit., pp. 229 ss.

22. Sugli aspetti della continuità culturale tra il periodo punico e quello romano, abbastanza dibattuti in letteratura, cfr.: S. MOSCATI, *Tra Cartaginesi e Romani: artigianato in Sardegna dal IV secolo a.C. al II d.C.*, «MANL», IX, III, 1, 1992; S. F. BONDÌ, *La cultura punica nella Sardegna romana: un fenomeno di sopravvivenza?*, in *L'Africa romana* VII, pp. 457-64.

23. Si vedano le riflessioni di GARBATI, *Religione*, cit., pp. 74 ss.

in numerosi elementi di coroplastica²⁴, mentre in una matrice integra rinvenuta nel cortile A si è potuta identificare la dea Cibele²⁵. Alla luce degli ultimi ritrovamenti questa problematica è ancora aperta e arricchita di ulteriori interrogativi: non possiamo scartare l'ipotesi che nel tempio fossero venerate diverse divinità, non escludendo neanche quelle maschili. Emergono infatti i molteplici aspetti che caratterizzano il culto: oltre a quelli legati alla fertilità indicati da alcune iconografie accostabili verosimilmente a Demetra²⁶, abbiamo alcuni indizi che suggeriscono le proprietà taumaturgiche della divinità, testimoniate sia dagli anatomici²⁷, che dal soggiorno di un devoto presso il tempio indicato dall'iscrizione, che potrebbe sottintendere alla pratica dell'incubazione, spesso ricollegata al culto di *Eshmun*/Esculapio²⁸. Nel contempo la presenza degli *oscilla* con giovane volto maschile, insieme al ritrovamento del corallo, ci riportano anche al culto di *Adonis*, di cui in Sardegna si hanno testimonianze decisamente limitate²⁹.

Pertanto, attualmente, non potendo dedurre a cui fosse dedicato il tempio, si può unicamente ipotizzare che venisse accolto il culto di divinità plurime, in modo che il luogo sacro potesse ospitare e rappresentare un gran numero di fedeli; non dimentichiamo infatti che la frequentazione del tempio si colloca in un periodo storico di transizione, dove la comunione di culti differenti poteva avere dei risvolti sociali molto importanti per l'affermazione del nuovo potere romano.

24. Oltre alle *kernophóroi* e ad altre figure frammentarie la cui iconografia viene generalmente ricondotta a Demetra, dobbiamo ricordare che in nessun caso compaiono i suoi attributi più tipici, come la fiaccola piuttosto che il porcellino.

25. CAMPANELLA, *Sant'Antioco*, cit., p. 39, fig. 11.

26. S. MOSCATI, *L'arte dei Fenici*, Milano 1990, p. 129.

27. Anche se la presenza degli *ex voto* anatomici in contesti sacri non va ricondotta necessariamente alla pratica di culti di *sanatio*: da ultimo GARBATI, *Religione*, cit., p. 54.

28. In Sardegna l'esempio più significativo è quello del tempio di *Eshmun* di Nora, che ha restituito statuette fittili di personaggi dormienti: G. PESCE, *La Sardegna punica*, Nuoro 2000, p. 231, figg. 91-2; C. TRONCHETTI, *Nora*, (Guide e Itinerari, 1), Sassari 1986, pp. 70 ss.

29. Si rimanda alle riflessioni sul tempio-teatro di Via Malta in: di S. ANGIOLILLO, *Il teatro-tempio di via Malta a Cagliari: una proposta di lettura*, «AFLPer», 24, 1986-87, pp. 57-8; su Adone più in generale: L. LEURINI, *Il corallo, le statuette e Adone, a proposito di Alciphr. 4, 14,8*, ivi, pp. 33-40. Sugli *oscilla* raffiguranti un giovane imberbe, cfr. L. A. MARRAS, *La stipe votiva di Cuccureddus*, Roma 1999.

Nemmeno le altre conoscenze sul sito possono supportarci per l'identificazione del tempio. Unico indizio di un luogo sacro sulcitano non ancora identificato è costituito dalla menzione del teonimo 'LT in una nota iscrizione neopunica e latina scoperta nell'area urbana di Sant'Antioco nell'Ottocento³⁰. Si tratta della base marmorea con iscrizione bilingue datata tra l'età cesariana e quella augustea, che ricorda l'erezione di una statua da parte di un Imilcone all'omonimo padre, curatore dell'erezione del tempio della dea 'LT (*Elat*); sulla base delle conoscenze attuali, non abbiamo nessun dato certo che ci consenta di ricondurre i nostri ritrovamenti e quest'iscrizione allo stesso luogo sacro.

Dal punto di vista architettonico le strutture templari sono ancora difficilmente riconoscibili: è certa la connessione della *porticus* al luogo di culto, mentre le strutture principali del luogo sacro potrebbero trovarsi a ovest del cortile A, dove al confine dell'area scavabile si intravedono alcuni piccoli ambienti; anche il pozzo nel cortile a cielo aperto ci riporta all'uso dell'acqua non certo estraneo a molti contesti sacri.

La coroplastica, in base all'osservazione autoptica, sembra essere essenzialmente di produzione locale, come confermato anche dall'attestazione delle matrici, che peraltro suggeriscono la presenza nei pressi del tempio della bottega del ceramista che fabbricava gli oggetti destinati alla divinità³¹. Il materiale votivo ci consente di rivalutare l'insediamento sulcitano come importantissimo centro artigianale anche sotto questo profilo, finora scarsamente noto sul piano strettamente archeologico³². Vengono recepiti modelli di ampio respiro culturale: troviamo iconografie molto vicine soprattutto al mondo siceliota di età ellenistica (FIG. 2, 2, FIG. 3, 2-4) – tra le più note ricordiamo le *kernophóroi*, di amplissima diffusione

30. F. VIVANET, *S. Antioco. Iscrizione neopunica e latina dell'antica Sulci*, «NSc», 1881, pp. 146-8; M. G. AMADASI GUZZO, *Iscrizioni fenicie e puniche in Italia*, Roma 1990, p. 112, fig. 13; CENERINI, *Alcune riflessioni sull'epigrafia latina sulcitana*, cit., pp. 223-4.

31. Inoltre nell'US 3447 sono stati rinvenuti anche alcuni grumi di bentonite, di cui si conoscono alcuni affioramenti in località Cala Sapone, probabilmente utilizzata sin dall'antichità come cava di argilla.

32. Per altre testimonianze sulcitaniche di terrecotte puniche, di cui non conosciamo i contesti di rinvenimento: E. ACQUARO, S. MOSCATI, M. L. UBERTI, *La collezione Biggio. Antichità puniche a Sant'Antioco*, Roma 1977, pp. 29-35, tavv. X-XV; M. L. UBERTI, *La collezione punica don Armeni (Sulcis)*, «OA», 10, 1971, pp. 277-312.

nel mondo punico³³ – ma anche a quello centro-italico, come mostra la presenza degli *ex voto* anatomici (FIG. 2, 3)³⁴; nel contempo vediamo affermarsi un tipo abbastanza peculiare di *Sulci*, l'*oscillum* con rappresentazione di giovane divinità maschile (FIG. 2, 2, FIG. 3, 1)³⁵. Con questi presupposti sarà opportuno riflettere anche sul ruolo di *Sulci* nella diffusione di modelli artigianali, di grande rilevanza rispetto al panorama dell'artigianato punico e romano in Sardegna, sia sul piano iconografico che tecnologico. Si evidenzia quindi la dimensione culturale di una città che anche nel periodo repubblicano acquisisce classi di materiali che in Sardegna sembravano finora riservate soprattutto alla città di *Tharros*³⁶. Anche le attestazioni di scrittura neopunica costituiscono una testimonianza straordinaria, dal momento che ci indicano chiaramente come ci si potesse identificare ed esprimere ancora con la scrittura punica forse fino al I secolo d.C. Infatti, anche se il contenuto delle altre tre matrici iscritte, seppur leggibile, è abbastanza frammentario da impedirne un'interpretazione di senso compiuto, va sottolineata la straordinaria testimonianza della scrittura neopunica, scarsamente attestata finora nel contesto sulcitano³⁷.

33. Per la loro diffusione nel Mediterraneo occidentale cfr. CAMPANELLA, GARBATI, *Nuovi bruciaprofumi*, cit., pp. 12 ss., con bibliografia, a cui si aggiunge M. C. MARÍN CEBALLOS, F. HORN (eds.), *Imagen y culto en la Iberia prerromana: los pebeteros en forma de cabeza femenina*, (Spal Monografias, 9), Sevilla 2007.

34. Sulla diffusione e cronologia degli *ex voto* anatomici in area centro-italica tra IV e I secolo a.C., cfr. M. FENELLI, *I votivi anatomici in Italia. Valore e limiti delle testimonianze archeologiche*, in *From Epidaurus to Salerno, Symposium held at the European University Centre for Cultural Heritage (Ravello, 1990)*, Strasbourg 1992, «Pact», 34, 1992, pp. 127-37; A. M. COMELLA, *Riflessi del culto di Asclepio sulla religiosità popolare etrusco-laziale e campana di epoca Medio e Tardo repubblicana*, «AFLPer», XX, 1983, pp. 239 ss.

35. Si contano almeno altri cinque esemplari provenienti dalla necropoli di Is Pirixeddus: MOSCATI, *Technè. Studi sull'artigianato fenicio*, cit., pp. 57-61. Lo studioso ipotizza che la figura rappresentata sia da interpretare come umanizzazione della più nota *Gorgoneion*; per l'interpretazione come immagine del giovane *Adonis* cfr. P. BARTOLONI, *Il Museo Archeologico Comunale "F. Barreca" di Sant'Antioco*, (Guide e Itinerari, 40), Sassari 2007, p. 87. A questi si aggiungono quindi gli almeno otto pezzi del Croniaro, ricavati da due matrici differenti, una più antica, molto simile a uno dei tipi di Is Pirixeddus, un'altra più recente, con dettagli anatomici più sintetizzati e con aspetto decisamente sofferente.

36. Cfr. il quadro delineato in S. MOSCATI, *Le officine di Tharros* (Studia Punica, 2), Roma 1987; da ultimo GARBATI, *Religione*, cit., p. 50.

37. Oltre alla già citata iscrizione che ricorda l'erezione di una statua nel tempio

Nel complesso, dal punto di vista materiale e cronologico si osservano affinità soprattutto con altri due luoghi sacri sardi: il tempio tardo di Cuccureddus di Villasimius e quello di Terreseu di Narcao; nel primo caso, sebbene la fase del tempio di età repubblicana sia stata completamente rimaneggiata, si osservano importanti similitudini non solo nei tipi di *ex voto* ma anche per altri esiti di cultura materiale³⁸.

Straordinario è anche il ritrovamento dei fuselli per la tessitura al tombolo, che non sembra altrimenti noto in età così antica³⁹; ci

della dea *Elat* (GENERINI, *L'epigrafia*, cit., pp. 226 ss.), sono note altre iscrizioni neopuniche, di cui una scoperta nel 1833 incisa su una base circolare in marmo bianco regalata a Gaetano Cara e acquisita poi dal Museo di Antichità (*Corpus Inscription Semiticarum*, I, 150), e un'altra incisa su una lastra marmorea acquistata dallo stesso Cara nel 1841 (*Corpus Inscription Semiticarum*, I, 151): A. CARA, *Nota delle iscrizioni fenicie sopra monumenti della Sardegna che appartengono al R. Museo di Antichità*, Cagliari 1877, pp. 15-20. Un'altra iscrizione funeraria in caratteri neopunici (*Corpus Inscription Semiticarum*, I, 152) venne documentata nel 1881 dal collaboratore di T. Mommsen, J. Schmidt, in occasione del suo viaggio in Sardegna: G. FIORELLI, *S. Antioco. Iscrizione neopunica appartenente all'antica Sulcis*, «NSc», 1882, pp. 304-5. Si vedano tutte le testimonianze note raccolte in C. DEL VAIS, *Sant'Antioco*, in G. NENCI, G. VALLET (dir.), *Bibliografia topografica della colonizzazione greca in Italia e nelle isole tirreniche*, Pisa-Roma-Napoli 2010, p. 189.

38. A Cuccureddus è attestato sia il tipo di *oscillum* con giovinetto, che numerose placchette con seni, gambe, piedi e mani votive: cfr. MARRAS, *La stipe votiva*, cit.; altri ritrovamenti simili al contesto di Cuccureddus sono ad esempio uno specchietto in bronzo, numerosi frammenti di oggetti da mensa in vetro, nonché ceramiche in sigillata italica e pareti sottili, che testimoniano una cronologia di frequentazione molto vicina al tempio del Cronicario.

39. Non si sono al momento trovati confronti stringenti per gli elementi con terminazione sferoidale, se non alcuni confronti con materiali frammentari di dubbia interpretazione, ad esempio: J. C. BEAL, *Catalogue des objets de tabletterie du Musée de la civilisation gallo-romaine de Lyon*, Paris 1983, tav. IX, 67; diversamente i cilindri semplici anche forati trasversalmente possono essere associati più facilmente con elementi di oggetti composti legati al mobilio: ivi, tav. IX, 1319. In generale questo tipo di tessitura non risulta documentato nei repertori di materiali in osso né in altri studi sulla tessitura di tale periodo, ad esempio cfr.: M. T. BIRÓ, *The Bone Objects of the Roman Collection: in memoriam Gizella Erdélyi*, Budapest 1994; A. MACGREGOR, *Bone, Antler, Ivory & Horn. The Technology of Skeletal Materials since the Roman Period*, London 1985; I. BERTRAND, *Le travail de l'os, du bois de cerf et de la corne à l'époque romaine: un artisanat en marge?*, *Actes de la table-ronde Chauvigny (Vienne 2005)*, (Monographie Instrumentum, 34), Mergoil 2008. Tale arte tessile non sembra contemplata tra quelle più comuni nel mondo romano: F. VICARI, *Produzione e commercio dei tessuti nell'Occidente romano*, (BAR Int. Ser., 916), Oxford 2001; per altri oggetti più antichi identificati come fusi in Oriente, simili per certi versi ai fuselli del

forniscono preziose indicazioni sulle probabili attività esercitate in seno al tempio, ma anche sulle pratiche sociali connesse al culto, poiché la presenza di questo telaio potrebbe testimoniare la donazione di un *ex voto* da parte di una ricamatrice in un momento particolare della sua vita sociale.

Tutte queste testimonianze si inseriscono in una situazione storica di grande importanza per l'insediamento della *Sulky* fenicia e punica fino alla *Sulci* romana: ci troviamo in un momento cruciale, in cui possiamo intravedere quali fossero le strategie della politica romana provinciale, che ha come effetto una lunga e profonda trasformazione culturale. Questa non può prescindere dall'elemento punico, evidentemente molto forte, assorbito nella cultura romana attraverso politiche che forse si potranno definire maggiormente con il proseguo delle indagini al Cronicario. È infatti possibile che nella *Sulci* di età repubblicana venisse auspicato il culto di divinità che da un lato mantenessero viva la componente culturale punica, e dall'altro consentissero l'integrazione di nuovi aspetti religiosi propri del mondo romano, secondo fenomeni ben noti nella Sardegna di questo periodo.

Francesca Cenerini

Un avorio iscritto da *Sulci*

In questo contributo si pubblica un'iscrizione su una placchetta di avorio, probabilmente bilingue, punica e romana, rinvenuta durante la campagna di scavo del 2010 all'interno del cosiddetto Cronicario dell'antica *Sulky-Sulci* (odierna Sant'Antioco, provincia di Carbonia-Iglesias). Dal contesto archeologico (area sacra) e dall'analisi del formulario si può avanzare l'ipotesi che si tratti di un'iscrizione votiva indirizzata a una divinità con valenze terapeutiche. È auspicabile che le prossime campagne di scavo possano fornire ulteriori elementi di indagine.

Parole chiave: iscrizione bilingue punico-romana, avorio, Sant'Antioco, *ex voto*.

Desidero presentare in questa sede un'iscrizione (FIG. 1) rinvenuta nell'estate 2010 nell'area sacra del cosiddetto Cronicario di Sant'Antioco (antica *Sulky-Sulci*), il cui scavo è in corso, da alcuni anni, ad opera degli allievi del prof. Piero Bartoloni dell'Università di Sassari. Per il contesto archeologico di riferimento, rimando al saggio di Elisa Pompianu¹. L'iscrizione è incisa su una placchetta in avorio, che tende allo sfaldamento (ritagliata da un oggetto di maggiori dimensioni), che misura attualmente 3,3 cm in larghezza, 2,5 cm in altezza, per uno spessore di 0,5 cm. In un momento successivo alla redazione dell'iscrizione, è stata praticata al centro della placchetta una fessurazione (per ipotizzabile reimpiego dell'oggetto in materiale prezioso) che misura 1,5 cm di larghezza per 0,7 cm di altezza. Tale intervento ha intaccato l'integrità della scrittura. Questa placchetta in avorio, materiale di pregio nell'anti-

* Francesca Cenerini, Dipartimento di Storia antica, Università degli Studi di Bologna.

1. Si veda il contributo di E. POMPIANU, *Un tempio urbano a Sulci*, in questi stessi Atti, alle pp. 2173-88.



Fig. 1: Iscrizione su avorio da Sant'Antioco.

chità, è stata rinvenuta all'interno di un contesto identificabile come luogo legato alla gestione del sacro. Cicerone, in alcuni passi delle *Verrine*², ricorda il tempio di Giunone a Malta, ricco di avori preziosi donati alla divinità³.

Propongo la seguente integrazione delle due righe della scrittura latina:

[---]rubalis f(i)lius
[-- – ex vot]o (?) pos[uit].

Inoltre, nell'angolo in basso a destra della placchetta sembrerebbe essere superstiti due righe di scrittura che potrebbero essere interpretate come iscrizione neopunica. Sulla base delle due lettere superstiti nella seconda linea di scrittura, verosimilmente *lamed* e *shin*, è possibile ipotizzare che si tratti di una dedica al dio

2. Cic., *Verr.*, II, 4, 103; II, 5, 184.

3. Le iscrizioni fenicie e puniche su avorio rinvenute nel santuario di Tas-Silg di Malta dedicato ad Astarte sono state studiate da M. G. GUZZO AMADASI, *Le iscrizioni puniche*, in *Missione Archeologica Italiana a Malta. Rapporto preliminare della Campagna 1968*, Roma 1969, pp. 67-75; EAD., *Tas-Silg: le iscrizioni fenicie nel santuario di Astarte*, «Scienze dell'antichità. Storia, Archeologia, Antropologia», 12 (2004-05), 2007, pp. 285-300.

Shadrapa⁴. Infatti il dativo della dedica è espresso dalla lettera *lamed* che precede la lettera *shin*, iniziale del nome di Shadrapa. Come è norma in tutte le dediche in lingua fenicia rivolte alle divinità⁵, anche in questa occasione l'iscrizione avrebbe inizio con il nome della divinità nel caso dativo. La presenza di Shadrapa nel luogo di culto sulcitano⁶ non stupisce poiché nello stesso santuario è acclarata la presenza del rito dell'incubazione, caratteristico del culto di Eshmun⁷ e già da lungo tempo attestato in Sardegna, come attribuito da Aristotele⁸ alle popolazioni locali. D'altro canto, Shadrapa è riconosciuto come divinità appartenente alla cerchia dello stesso Eshmun⁹. Il fatto che, al pari di Horon, anch'esso menzionato nelle iscrizioni rinvenute ad Antas¹⁰, Shadrapa abbia rivestito un ruolo di mediazione tra i fedeli postulanti e le divinità guaritrici titolari dei luoghi di culto è dimostrato, tra l'altro, dalla ben nota iscrizione rinvenuta nel santuario di Sid Addir Babbay ad Antas¹¹, con la quale viene dedicata al dio Sid una statua del dio Shadrapa.

Il testo latino dell'iscrizione sulcitana che sto esaminando riporta un patronimico, figlio di Asdrubale, e una clausola che, stante il contesto sacro di rinvenimento, interpreto come *ex voto posuit*. Il nome *'zrb'l* è uno dei più diffusi in area cartaginese, tanto è vero

4. Cfr. E. LIPINSKI, *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique* (= «StPhoen», 14), Leuven 1995, pp. 195-9.

5. Cfr. le numerosissime iscrizioni di Cartagine riportate nel *Corpus Inscriptionum Semiticarum* (= CIS) e, nel caso della Sardegna, le iscrizioni rinvenute ad Antas o a Sulky: cfr. M. H. FANTAR, *Les inscriptions: recherches puniques ad Antas* (= «Studi Semitici», XX), Roma 1968, pp. 47-93, tav. XXXVII; P. BARTOLONI, G. GARBINI, *Una coppa d'argento con iscrizione punica da Sulcis*, «RStudFen», 27, 1999, pp. 79-91.

6. Cfr. E. POMPIANU, *Sulky fenicia (Sardegna): nuove ricerche nell'abitato*, «Fasti Online. Documents&Research», 2010, pp. 1-18.

7. Santuari dedicati a questa divinità guaritrice sono presenti a Bitia e a Nora: in quest'ultimo luogo di culto sono state rinvenute alcune statue di fedeli recumbenti, cfr. V. SANTONI (a cura di), *Il Museo Archeologico Nazionale di Cagliari*, Sassari 1989, pp. 192-3, 197, fig. 15.

8. ARIST., *Phys.*, IV, 11, 23-5.

9. Cfr. LIPINSKI, *Dieux*, cit., pp. 154-68.

10. Cfr. FANTAR, *Les inscriptions*, cit., pp. 76-7; P. XELLA, *Per una riconsiderazione della morfologia del dio Horon*, «AION», 32, 1972, pp. 271-86; ID., *D'Ugarit à la Phénicie: sur les traces de Rashap, Horon, Eshmun*, «Die Welt des Orients», 19, 1988, pp. 45-64; LIPINSKY, *Dieux*, cit., pp. 363-6; K. TOORN, B. BECKING, P. W. HORST. (eds.), *Dictionary of Deities and Demons in the Bible*, second extensively revised edition, Leiden 1999, pp. 425-6 [R. RÜTERSWORDEN].

11. FANTAR, *Les inscriptions*, cit., pp. 79-81.

che nel *tofet* di Cartagine, su circa 6.000 iscrizioni, ricorre 385 volte, per una percentuale di circa lo 0,6%¹². Questo nome punico è stato romanizzato fin da epoca antica, in quanto è nome ricorrente nella famiglia dei Barca, ampiamente citato da Livio.

Esso compare nella forma *Azrubal*, ancora aderente al prototipo punico, su un'iscrizione bilingue trovata nel 1873 presso la frontiera algerino-tunisina nel villaggio di Aïn-Youssef, le cui rovine sono state identificate da Stéphane Gsell con l'antico sito di Naraggara¹³. Il testo punico è stato studiato recentemente da François Bron¹⁴, che lo interpreta come iscrizione funeraria. A mio parere, invece, si potrebbe trattare del ricordo nel testo punico dell'erezione di una stele commemorativa da parte di Azrubal per il padre *'rsm* (latinizzato in *Arisius*), come letto dal Bron, atto che nel testo latino è evidentemente da collegare con la costruzione votiva a proprie spese di un *templum*. Il testo latino, quindi, ricorda che *Azrubal Ar[isi f(i)lius]*, probabilmente definito [*Naraggari]tanus* sulla base della sua *origo*¹⁵, *templum d(e) s(ua) p(ecunia) f(aciendum) curavit votumq[ue solvit libens merito]*.

Come ha scritto M. Le Glay nel 1990¹⁶, la documentazione dell'Africa Proconsolare e della Numidia attesta che gli edifici civili sono generalmente costruiti a spese della comunità o dei notabili locali a ciò costretti *ob honorem*, mentre quelli a destinazione religiosa sono quasi sempre dovuti a evergetismo privato, oppure *ob honorem* del flaminato perpetuo. Senza dubbio l'evergetismo italico costituisce il modello di riferimento di quello africano e anche questa iscrizione di Naraggara non si discosta dal quadro delineato dallo studioso francese.

A *Sulci* è stata rinvenuta un'altra bilingue, neopunica e latina¹⁷. Si tratta, in questo caso, di un'iscrizione monumentale, in

12. Cfr. G. HALFF, *L'onomastique punique de Carthage. Répertoire et commentaire*, «Karthago», 12, 1965, pp. 63-145, in part. p. 134; F. L. BENZ, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, Rome 1972, pp. 167-70.

13. CIL VIII, 4636; *ILAlg.*, 1, 1186.

14. F. BRON, *L'inscription bilingue latine et néo-punique de Aïn-Youssef*, «Orientalia», 76, 2007, pp. 30-2, tav. VI.

15. Cfr. *ILAlg.*, 1, 1186.

16. M. LE GLAY, *Évergétisme et vie religieuse dans l'Afrique romaine*, in *L'Afrique dans l'Occident romain (I^{er} siècle av. J.-C.-IV^e siècle ap. J.-C.)*, Roma 1990, pp. 77-88.

17. CIL X, 7513. Su questo monumento cfr. F. CENERINI, *L'epigrafia di frontiera: il caso di Sulci punica in età romana*, in M. G. ANGELI BERTINELLI, A. DONATI (a cura di), *Epigrafia di confine, confine dell'epigrafia*, Atti del colloquio AIEGL-Borghesi 2003,

quanto è una base di statua, con evidenti tracce di infissione dei piedi della statua stessa. L'iscrizione punica, impaginata per prima al centro della base, ricorda che *Himilkat* ha dedicato una statua al padre omonimo, che aveva provveduto, con il consenso delle autorità locali di Sulky, a costruire un santuario per la signora *Elat*, vale a dire la divinità vicino-orientale paredra di *El*, il dio per antonomasia. Il testo latino, inserito successivamente e databile all'età cesariana-augustea, dà una forma romana (*ex senatus consulto*) a realtà puniche, istituzionali e culturali, differenti. Infatti, nel testo punico sono menzionati i migliori di Sulky (*ariscià Sulky*), ove il locativo richiama chiaramente l'istituzione locale della punica Sulky, mentre il testo latino parla di un generico *senatus consultum*.

Anche in questo caso abbiamo un figlio che dedica una statua (nell'esempio africano sopra ricordato si trattava di una stele) per ricordare il padre, e questa commemorazione, in entrambi i casi, si lega all'edificazione di un edificio di culto, da parte del padre a Sulci, e del figlio a Naraggara. Se il *templum* naraggaritano è chiaramente ascrivibile al campo dell'evergetismo privato, non è chiaro se nel caso sulcitano si tratti di una costruzione *ob honorem* o privata, anche se manca in entrambi i testi (neopunico e latino) l'eventuale carica ricoperta da *Himilkat* padre.

Dell'anonimo figlio di Asdrubale sappiamo ancora meno: una placchetta votiva posta *ex voto* in un luogo sacro, forse da collegare con le valenze salutari del luogo di culto stesso. Lo stato frammentario dell'oggetto non ci consente di andare oltre il suo inquadramento nella tipologia dei donari su materiale prezioso attestati nel mondo punico. L'iscrizione si data all'età tardo-repubblicana, sia su basi archeologiche, sia perché dalla prima età imperiale sembra cessare in Sardegna l'uso delle deposizioni *ex voto* a favore di quella di una moneta, l'obolo.

Fabrizio Delussu, Antonio Ibba
Egnatuleius Anastasius:
un nuovo *praefectus vigilum* da Dorgali

Nel sito di Siddai, nel comune di Dorgali (Nuoro), frequentato nel corso di tutta l'età romana, è stato rinvenuto un disco di bronzo con iscrizione menzionante *Egnatuleius Anastasius*, prefetto dei vigili probabilmente in età costantiniana. Il documento era verosimilmente pertinente a un edificio funzionale la raccolta dei prodotti annonari o a una piccola "stazione" dei vigili, per l'ispezione dei magazzini rurali nell'area di Dorgali.

Parole chiave: Sardinia, Dorgali, *vigiles*, *Egnatulei*, Costantino.

I

Premessa

Da uno dei numerosi siti di età romana e tardo-antica localizzati nell'esteso territorio di Dorgali, Comune della provincia di Nuoro localizzato nella Sardegna centro-orientale (FIG. 1), proviene un disco di bronzo con iscrizione menzionante il prefetto dei vigili *Egnatuleius Anastasius*, personaggio altrimenti sconosciuto (FIG. 2). Il manufatto è stato rinvenuto alcuni anni fa in località Siddai 'e Susu¹ (d'ora in poi Siddai) da un pastore che conduceva al pascolo le capre. Nel 2008 il Comune di Dorgali ha acquisito il manufatto che ora è conservato nel Museo Archeologico di Dorgali.

* Fabrizio Delussu e Antonio Ibba, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari.

Pur concepiti unitariamente, i parr. 1-3 sono di Fabrizio Delussu, il par. 4 è di Antonio Ibba, che ringrazia i colleghi P. Bartoloni, P. Bernardini, F. G. R. Campus, A. M. Corda, J.-M. Laporte, M. Mayer, A. Teatini, R. Zucca per aver voluto discutere con lui il testo.

1. Carta d'Italia, scala 1:25.000, Foglio n° 500, Sez. I – Galtelli.



Fig. 1: Siddai, veduta del sito dall'elicottero (foto F. Delussu).

2 Il sito

Il sito dove è avvenuto il ritrovamento si trova nella regione nord-orientale del territorio dorgalese, alla base del versante occidentale del Monte Irveri; la località è facilmente raggiungibile dalla strada che da Dorgali e Cala Gonone, attraversando la zona di Littu, conduce alle cale di Cartoe e Osala; si tratta di un'area di frammenti, comprendente una parte sommitale pianeggiante e versanti in media pendenza, attualmente adibita ad uso agricolo, che presenta forma sub-ellittica con orientamento NW-SE e occupa una superficie di 7.000 mq circa (perimetro 300 m circa); se però si tiene conto della dispersione dei materiali causata dai lavori agricoli finalizzati all'impianto di un moderno uliveto, l'area occupata dal sito può essere ridotta a 2.000 mq circa. I reperti osservabili in superficie comprendono principalmente frammenti di sigillate africane (produzioni A, C, D), ceramica da cucina africana, anfore africane, ceramiche comuni e tegole, tra le quali è stato raccolto anche un esemplare con segni geometrici incisi, esito di un probabile riutilizzo del pezzo; altri frammenti afferiscono alla classe delle ceramiche acrome grezze. Tra i manufatti osservabili in superficie si segnalano inoltre frammenti di macine e blocchi di basalto certamente



Fig. 2: Disco di bronzo con iscrizione menzionante *Egnatuleius Anastasius* (foto F. Delussu).

pertinenti a strutture murarie ormai distrutte. Per quanto riguarda gli aspetti cronologici del contesto, si segnalano in particolare tra i ritrovamenti campionati un piccolo frammento di sigillata italiana, un orlo di sigillata africana A afferente alla forma Lamboglia 2A = Hayes 9A (100-160 +)² e un orlo di sigillata africana D attribuibile alla forma Atlante XLVI, 9-10 (VI-VII secolo)³. Tra i reperti raccolti si ricordano anche un *sestertius* emesso dalla Zecca di Roma durante il principato di Antonino Pio (156-157)⁴ e un *follis* (FIG. 3) coniato dalla Zecca di *Ticinum* durante l'età di Costantino (312-313)⁵. Il sito è stato dunque

2. J. W. HAYES, *Late Roman Pottery*, London 1972, p. 32, fig. 4, forma 9, n. 13.

3. *Atlante delle forme ceramiche 1. Ceramica fine romana nel bacino mediterraneo (medio e tardo Impero)*, in EAA suppl., Roma 1981, p. 101, tav. XLVI, 9-10.

4. Nominale: *sestertius*; metallo: Or; peso: 23,2 g; diametro: 31,4 mm; zecca: Roma; datazione: 156-157; D/ Testa laureata di Antonino Pio a d.; legenda: ANTONINVS AVG PIVS PP IMP II; R/ Figura stante a s.; legenda: TR POT XX COS III – nel campo: S C; cfr. *RIC* III, p. 145.

5. Nominale: *follis*; metallo: AE; peso: 3,8 g; diametro: 23,9 mm; zecca: *Ticinum*; datazione: 312-313; D/ Busto laureato e corazzato di Costantino I; legenda: CON-



Fig. 3: *Follis* rinvenuto a Siddai (foto F. Delussu).

occupato per un lungo periodo, indicativamente dalla fine dell'età repubblicana alla tarda antichità.

3

Interpretazione del sito

L'identificazione della tipologia e del ruolo del sito in questione nell'ambito dell'organizzazione territoriale deve tenere conto di una lettura integrata e correlata dei dati a disposizione: estensione dei rinvenimenti, caratteristiche dei reperti e delle eventuali strutture osservabili in superficie, posizione e rapporto del sito con gli altri siti di età romana della zona e con la viabilità locale.

Innanzitutto si deve osservare che l'area occupata dal sito più che a un abitato o a un insediamento si addice a un edificio del quale si ignorano la planimetria, l'eventuale articolazione interna e l'aspetto; certamente la tecnica costruttiva prevedeva l'utilizzo di conci di basalto cementati con fango, non essendo documentate tracce di malta, e tetti costruiti secondo la tradizione romana con *tegulae* e *imbrices*. Questa tipologia costruttiva, tra conservazione e innovazione, è attestata in numerosi siti della zona e, in generale, della Barbagia⁶.

STANTINVS PF AVG; R/ Marte galeato, in abito militare, stante a s. con lancia capovolta e scudo; legenda: MARTI CONSERVATORI – in esergo: TT; cfr. *RIC*, vi, pp. 297-8.

6. F. DELUSSU, *L'insediamento romano di Sant'Efis (Orune, Nuoro). Scavi 2004-06. Nota preliminare*, in *L'Africa romana* xvii, pp. 2661-2; ID., *Nuraghe Mannu (Dorgali, Nu): scavi dell'abitato tardo-romano e altomedievale (campagne 2005-2006)*, «The Journal of Fasti Online», 2009, <http://www.fastionline.org/docs/FOLDER-it-2009-165.pdf>, pp. 3-4; ID., *La Barbagia in età romana: gli scavi 2004-2008 nell'insediamento di Sant'Efis (Orune, Nuoro)*, ivi, <http://www.fastionline.org/docs/FOLDER-it-2009-150.pdf>, pp. 5-6.

Quello di Siddai non è certo un sito isolato: numerosi siti dove si segnalano rinvenimenti di manufatti e di strutture murarie sono in effetti attestati nella zona e in tutto il territorio di Dorgali compreso il suo Supramonte⁷, il sistema montuoso calcareo, esteso dalle pendici del Gennargentu fino al Golfo di Orosei per quasi 35.000 ettari ricadenti nei comprensori dei Comuni di Baunei, Dorgali, Oliena, Orgosolo e Urzulei, che costituisce la regione più aspra e impervia della Barbagia. La ricerca archeologica territoriale applicata al distretto di Dorgali⁸, basata su ricognizioni archeologiche mirate curate dallo scrivente, ha finora permesso di individuare con certezza un'ottantina di siti di età romana e tardo-antica (FIG. 4): si tratta in qualche caso di aree di frammenti attribuibili a edifici isolati ma perlopiù di unità topografiche di notevole estensione interpretabili come insediamenti, più o meno vasti e articolati, sorti in rapporto alle principali direttrici di traffico che attraversavano la Sardegna centro-orientale e presumibilmente all'organizzazione del *cursus publicus*. Tenendo conto dei reperti che si rinvencono nei siti (basi di pressa, vasche per la pigiatura, grandi contenitori litici, macine, *dolia*, anfore ecc.), della geomorfologia e della pedologia locale nonché delle tradizionali attività economiche, si può affermare che con ogni probabilità si trattava di agglomerati, in alcuni casi forse *vici* o centri minori

7. A. BONINU, *Testimonianze di età romana nel territorio di Dorgali*, in *Dorgali. Documenti archeologici*, Sassari 1980, pp. 221-39; EAD., *Tomba di giganti di Thomes. Materiali di età romana*, ivi, p. 103; EAD., *Materiali di età romana dal Nuraghe Mannu*, ivi, pp. 205-13; F. DELUSSU, *Le ceramiche di età romana di alcuni insediamenti costieri della Sardegna centro-orientale. Nuovi dati archeologici e archeometrici*, in *L'Africa romana XIV*, pp. 1363-80; ID., *Nuraghe Mannu (Dorgali-Nuoro). Interventi di scavo e restauro 2002/03. Note preliminari sul riutilizzo del monumento in età romana*, in M. A. FADDA (a cura di), *Una Comunità Montana per la valorizzazione del Patrimonio Archeologico del Nuorese*, Cagliari 2008, p. 130; DELUSSU, *Nuraghe Mannu (Dorgali, Nu): scavi dell'abitato*, cit., p. 11; ID., *L'incontro tra Sardi e Romani in Barbagia: l'evidenza del sito di Tiscali*, «Sardegna Mediterranea», 25, 2009, pp. 69-72; M. A. FADDA, S. MASSETTI, *Dorgali (Nuoro). Quattro campagne di scavo con l'operazione Nuraghe Mannu*, «Bollettino di Archeologia», 43-5, 1997, pp. 217-21; F. GUIDO, *Monete dal territorio di Dorgali*, in *Dorgali*, cit., pp. 241-5; M. R. MANUNZA, *Dorgali. Monumenti antichi*, Oristano 1995, pp. 201-19.

8. L'analisi della presenza romana nel territorio di Dorgali rientra nell'ambito del più vasto studio condotto da chi scrive sulla romanizzazione della Barbagia, la regione della Sardegna centro-orientale, comprendente il massiccio del Gennargentu, il Supramonte (occidentale e orientale o costiero) e alcune aree montuose e di altopiano limitrofe, che verosimilmente corrisponde alla *Barbaria* menzionata dalle fonti epigrafiche dell'età augustea (*CIL XIV*, 2954; *ILSard*, 1, 188).

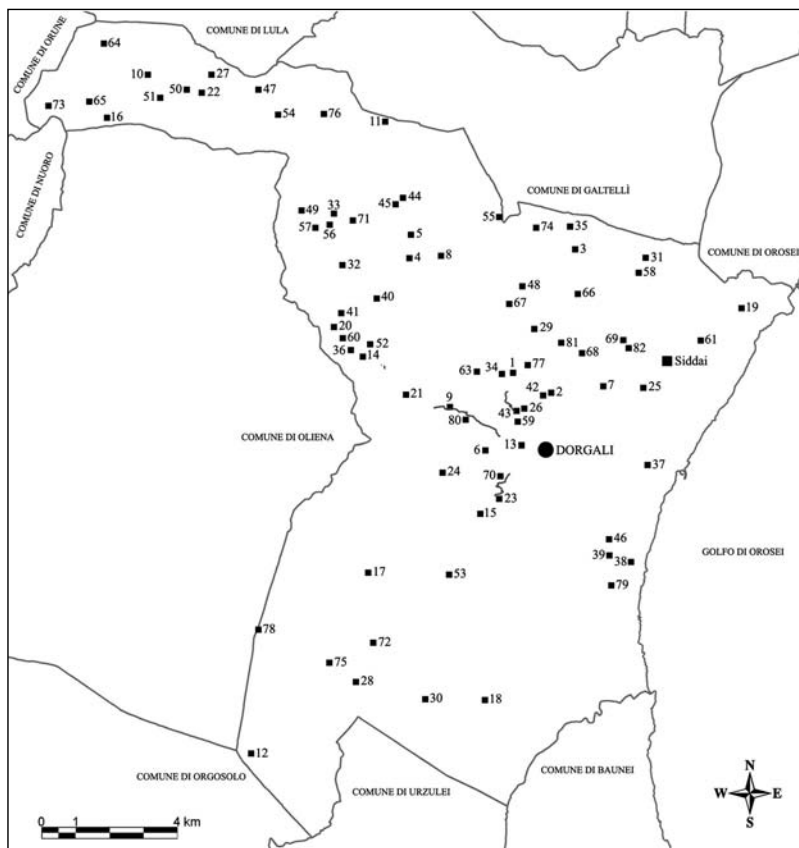


Fig. 4: Siti di età romana e tardo-antica individuati nel territorio di Dorgali, con indicazione dei tracciati stradali antichi rilevati: 1) Badde Nurache; 2) Baluvirde; 3) Biscotta; 4) Biriddo I; 5) Biriddo II; 6) Campu Mannu; 7) Cascozza; 8) Chidera; 9) Coazza (Mariscai); 10) Colovrai; 11) Coscone; 12) Doinanicoro; 13) Dorgali; 14) Dughine; 15) Filieri; 16) Filitta; 17) Finiodda; 18) Ghivine; 19) Gutturu 'e Jacas; 20) Iloghe (Sant'Arvara); 21) Iriai II; 22) Isalle (Casa Masuri); 23) Iscopidana; 24) Istipporo; 25) Littu; 26) Locu Secau; 27) Lottoni; 28) Maidreu; 29) Malalavra; 30) Marchesi; 31) Marianna Carvone; 32) Marras; 33) Merziore (Fologhe); 34) Mesina (Motorra); 35) Muru Cunzau; 36) Nastallai; 37) Nuraghe Arvu; 38) Nuraghe Mannu; 39) Nuraghe Nuragheddu; 40) Nuraghe Oveni; 41) Nuraghe Su Casteddu; 42) Oroviddo; 43) Osoilai; 44) Porcarzos I; 45) Porcarzos II; 46) Pranos (Bonacoa); 47) Predas Ruias; 48) Predu 'e Ponte; 49) San Basilio II; 50) Santa Cristina; 51) San Giorgio; 52) San Nicola; 53) Sa Pira (Odoene); 54) Sa Pira (Orrule); 55) S'Aliderru; 56) Santu Jacu; 57) S'Arcu 'e Su Linu; 58) Sas Luas; 59) Sas Predas Ladas; 60) Sas Toculas (Sa Prunischedda); 61) Siddai 'e Josso; 62) Siddai 'e Susu; 63) Sini (Motorra); 64) S'Irvutarzu; 65) Sorgolitta; 66) Sortei; 67) Sos Arcos; 68) S'Ospile (Sos Pruvereris); 69) Su Anzu; 70) Su Calavriche; 71) Su Do; 72) Su Lidone; 73) Su Lotto 'e Sa Cresia; 74) Su Sauc; 75) Surtana; 76) Thomes; 77) Tillai; 78) Tiscali; 79) Toddeitto; 80) Toddoschi (Su Monne); 81) Ziu Santoru; 82) Zorza (rappresentazione grafica e GIS di F. Delussu).

(*small towns, agglomérations secondaires*)⁹, caratterizzati da un'economia basata sull'allevamento (pecore/capre, maiali, bovini), sull'agricoltura (grano e probabilmente vino per il fabbisogno locale) e sullo scambio, come attesta la notevole presenza di materiali d'importazione, in particolare anfore e ceramiche fini da mensa, documentata in gran parte dei siti rilevati. Non a caso gli abitati sembrano distribuirsi prevalentemente in prossimità della strada romana (*iter a Portu Tibulas Caralis*) che si sviluppava lungo la costa orientale della Sardegna¹⁰; altri siti sono stati individuati presso i *diverticula*, diretti verso la valle di Isalle¹¹, il Supramonte e la Barbagia interna¹², che mettevano in comunicazione con la strada che attraversava il centro della Sardegna (*aliud iter ab Ulbia Caralis*)¹³; alcuni grandi insediamenti, come quello sviluppatosi presso il Nuraghe Mannu¹⁴, sorsero invece in prossimità del tratto costiero in funzione di capisaldi commerciali. Verosimilmente, attraverso la rete stradale e le rotte commerciali attive tra l'età repubblicana e la tarda antichità, una quantità notevole di prodotti pastorali provenienti dall'area barbaricina raggiungevano i più importanti mercati del Mediterraneo occidentale: le merci destinate al mercato comprendevano probabilmente carni salate, formaggi e latticini, pellame ecc., mentre tra le altre probabili produzioni destinate all'esportazione si possono considerare il legno, il sughero, i prodotti artigianali e forse i minerali presenti in alcune località della Barbagia (rame, piombo, argento). Analizzando più attentamente la viabilità locale, si evince chiaramente che il sito in esame è localizzato (FIG. 5) lungo il passaggio obbligato che mette in comunicazione le regioni di Littu e Zorza – e queste con le aree più interne – con il tratto costiero: è ipotizzabile un *diverticulum* che da Siddai, sviluppandosi verso nord-est, conduceva a Cala Cartoe e a Cala Osala, mentre un'altra via trasversale, valicando il Monte Ruiu

9. Per l'utilizzo della terminologia latina e delle denominazioni proposte dalla scuola inglese e francese, cfr. la discussione in DELUSSU, *La Barbagia in età romana*, cit., p. 6.

10. A. MASTINO, *Le strade romane in Sardegna*, in ID. (a cura di), *Storia della Sardegna antica*, NUORO 2005, pp. 341-52, fig. 37.

11. F. DELUSSU, *Note sulla romanizzazione del territorio di Orune*, in M. SANNA (a cura di), *Studi in onore di Raimondo Turtas*, (cds.).

12. F. DELUSSU, *Economia e mobilità pastorale nel Supramonte tra mondo antico ed età contemporanea*, in *Atti del 5° Convegno di etnoarcheologia (Roma, 13-4 maggio 2010)*, a cura di F. LUGLI, A. A. STOPPIELLO, S. BIAGETTO, (cds.).

13. MASTINO, *Le strade romane*, cit., pp. 352-5, fig. 37.

14. DELUSSU, *Nuraghe Mannu (Dorgali, Nu): scavi dell'abitato*, cit., pp. 1-13.

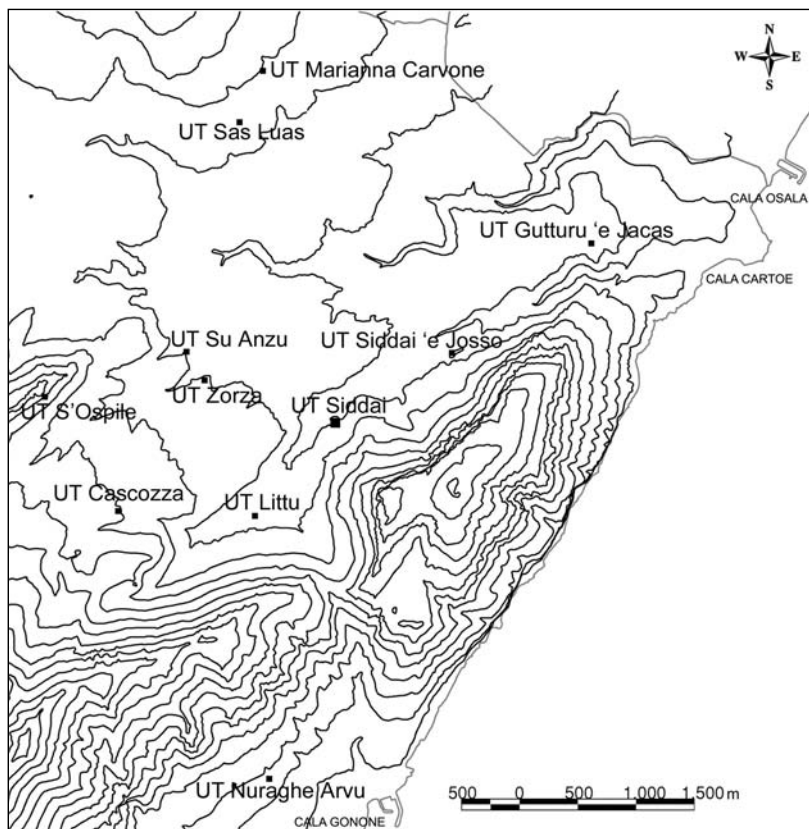


Fig. 5: Carta dei siti romani e tardo-antichi identificati nei dintorni di Siddai (rappresentazione grafica e GIS di F. Delussu).

a est, consentiva di raggiungere alcuni centri romani del Supramonte costiero (UT Nuraghe Arvu, UT Pranos, UT Nuraghe Mannu, UT Nuraghe Nuragheddu, UT Toddeitto, UT Ghivine), peraltro attraversabile solo in altri due punti (Iscala Homines, Iscala 'e Suttaterra) nel territorio di Dorgali.

In vicinanza di Siddai (FIG. 5) sono noti altri importanti siti (UT Littu, UT Zorza, UT Cascozza, UT Su Anzu, UT Gutturu 'e Jacas), insediamenti agropastorali più o meno vasti, dove sono ben attestati i materiali ceramici d'importazione, in particolare quelli provenienti dalle province africane; tra l'altro dal sito di Su Anzu¹⁵, posizionato

15. Nel sito, presumibilmente un insediamento esteso per oltre un ettaro, si os-

a 1,4 km a nord-ovest di Siddai e a 350 m circa a sud-est della nota Grotta di San Giovanni, proviene probabilmente il diploma militare rilasciato il 10 ottobre del 96 d.C. a *Tunila, miles della cohors II gemina Ligurum et Corsorum* verosimilmente appartenente al *populus* dei *Caresii*¹⁶. Si può in effetti ipotizzare che il territorio di questo popolo menzionato da Tolomeo¹⁷ comprendesse anche la regione nord-orientale del territorio di Dorgali, dove appunto si localizza l'abitato di Su Anzu e dove forse andrebbe localizzato *Fanum Carisi*, stazione itineraria indicata dall'*Itinerarium Antonini*¹⁸ tra *Portus Luguidonis* (distante 15 o forse 25 miglia)¹⁹ e *Viniolae* (distante 12 miglia), che gli studiosi collocano nel territorio di Irgoli o presso la chiesa di Santa Maria 'e Mare di Orosei²⁰. Entrambe le ipotesi sembrano poco probabili alla luce delle recentissime ricerche archeologiche territoriali: mentre la localizzazione di *Portus Luguidonis* è ancora piuttosto incerta, la localizzazione di *Viniolae* nell'agro di Dorgali, presso il sito di Finiodda o in quello di Surtana²¹, individuati lungo il corso del Riu Frumeneddu (valle di Oddoene), appare credibile: sebbene i due siti distino tra loro in linea d'aria soltanto 3 km circa, la localizzazione di *Viniolae* nel sito di Finiodda sembra più probabile anche sulla base di indizi toponomastici²². Se si percorrono 12 miglia romane (17,7 km circa)²³ da Finiodda verso nord, seguendo i tracciati antichi supersti-

servano numerosi frammenti ceramici (sigillate, ceramiche da cucina e anfore africane, ceramiche comuni, *tegulae* ecc.), blocchi isodomi strutturali, affioramenti murari.

16. CIL X, 7890 = XVI, 40; AE, 1983, 449; cfr. BONINU, *Testimonianze di età romana*, cit., pp. 225-8; Y. LE BOHEC, *La Sardaigne et l'armée romaine sous le Haut-Empire*, Sassari 1990, pp. 37-8, 47, 112-3. Il diploma è esposto nel Museo Archeologico Nazionale di Cagliari.

17. PTOL., III, 3, 6.

18. MASTINO, *Le strade romane*, cit., p. 343.

19. Ivi, p. 346.

20. Per la localizzazione di *Fanum Carisi* nel territorio di Irgoli o di Orosei cfr. MASTINO, *Le strade romane*, cit., pp. 346-7; per l'identificazione del centro presso la Grotta di San Giovanni a Dorgali, cfr. R. ZUCCA, *Sufetes Africae et Sardiniae: studi storici e geografici sul Mediterraneo antico*, prefazione di Piero Meloni, Roma 2004, pp. 131-4.

21. Carta d'Italia, scala 1:25.000, Foglio n° 500, Sez. II – Dorgali.

22. W. BELLODI, *Viniola. Contributo per la localizzazione dell'insediamento romano*, «Sardegna Mediterranea», 12, 2002, pp. 31-3; cfr. anche M. PITTAU, *Barbagia = Barbaria*, <http://www.pittau.it>. Per la proposta alternativa di individuazione di *Viniolae* in una vasta area a nord del moderno abitato di Dorgali, cfr. BONINU, *Testimonianze di età romana*, cit., p. 223.

23. Un miglio romano equivale a 1.480 m circa; cfr. S. GINOUVÈS, *Dictionnaire*

ti, le vie della transumanza e ovviamente i percorsi probabili tenendo conto della posizione dei centri romani e della geomorfologia del territorio, si giunge nell'area dove presumibilmente si localizzava l'antica stazione, circoscrivibile nella regione settentrionale del territorio di Dorgali (FIG. 5) presso il confine con il Comune di Galtelli: in alcuni siti romani rilevati in quella zona (UT Sas Luas, UT Marianna Carvone, UT Domesticas), e in particolare in quello di Marianna Carvone²⁴, si può ipotizzare con buona approssimazione, in attesa di ulteriori indagini, la localizzazione di *Fanum Carisi*.

È dunque evidente la localizzazione strategica del sito di Siddai, situato in un punto chiave per raggiungere gli approdi della costa orientale e collegato attraverso alcuni *diverticula* all'iter a *Portu Tibulas Caralis*, ai siti dell'interno e forse a *Fanum Carisi*. Sebbene nel sito manchi una qualunque evidenza che rimandi ai luoghi di sosta menzionati dalle fonti (stazioni itinerarie)²⁵, è ipotizzabile e giustificabile invece la presenza in loco di una "stazione" dei *vigiles* destinata al controllo delle merci in transito e/o dei magazzini localizzati in zona: edifici per lo stoccaggio delle merci si possono ipotizzare ad esempio in due siti localizzati a sud-ovest (UT Littu) e a nord-est (UT Siddai 'e Josso) di Siddai. In alternativa, si può ipotizzare la presenza a Siddai di un magazzino o luogo di stoccaggio di derrate e merci speciali destinate all'approvvigionamento dell'Urbe controllato da uno o più *vigiles*, oppure di un deposito costruito su iniziativa del *praefectus vigilum*. In ogni caso, molto probabilmente il disco di bronzo in esame era infisso in uno degli edifici ipotizzati ("stazione" dei *vigiles*, "stazione" dei *vigiles* con annesso magazzino, deposito): supportano questa ipotesi la conformazione convessa del pezzo per facilitarne il fissaggio su una parete e la testimonianza dello scopritore che ha affermato di aver rinvenuto il disco a ridosso di un muro oggi purtroppo non più osservabile.

méthodique de l'architecture grecque et romaine, III. *Espaces architecturaux, bâtiments et ensembles*, Rome 1998, p. 193; C. F. GIULIANI, *L'edilizia nell'antichità*, Roma 2006, p. 284.

24. Nel sito, esteso un ettaro circa, si conservano strutture murarie e si osservano numerosi frammenti ceramici comprendenti frammenti di sigillate e ceramiche da cucina africane, anfore, *tegulae* e *lateres*, questi ultimi forse pertinenti a magazzini.

25. C. CORSI, *Stazioni stradali e cursus publicus. Note di tipologia dell'insediamento lungo la viabilità romana*, «Orizzonti», 1, 2000, pp. 243-4.

4

Il documento epigrafico

Il disco mostra un'iscrizione nella faccia anteriore, delimitata da una risega che corre lungo la circonferenza; nella faccia posteriore, anepigrafe, varie screpolature sembrano derivare dalle fasi di lavorazione a "cera persa"²⁶. Il campo epigrafico è integro se non per una piccola lacuna nella parte inferiore destra e per un minuto foro cieco (ll. 2-3), quasi al centro della placca e simile all'incisione di un chiodo o di un punteruolo: in assenza di fori passanti, è presumibile che la placca fosse murata in un edificio, più difficilmente incastrata su un supporto ligneo e fissata con una reggetta.

Il testo è facilmente leggibile nonostante le diffuse ossidazioni. Le singole parole sono separate da un punto fermo (l. 1) e da sette foglie d'edera stilizzate, quasi ovoidali. Le lettere, dal solco ampio e profondo, forse in origine piene, sono sufficientemente regolari ed eleganti e si configurano come una capitale allungata, con vaghi apici e pedici, *G* con pilastrino curvilineo, *L* con braccio bifido (l. 5). Nel complesso, il documento parrebbe databile su base paleografica all'età costantiniana²⁷, periodo al quale rinviano anche una serie di indizi del testo, fra i quali il cognome *Anastasius* (praticamente sconosciuto in età più antica)²⁸ e in parte l'assenza del *praenomen*.

Il documento fu commissionato da *Egnatuleius Anastasius*, senatore e prefetto dei vigili non altrimenti noto: *provideo* d'altronde indicava sin dal tardo I secolo a.C. chi operava o consigliava in difesa della *res publica*²⁹. Divenuto durante il principato prerogativa quasi esclusiva dell'imperatore o dei suoi legali rappresentanti, sui testi giuridici apparve solo dopo Costantino, in particolare fra Valentiniano I e Graziano³⁰.

26. Dimensioni: diam. 11,29 cm; spess. 2,9 cm; peso 345,5 g.

27. Altezza delle lettere: 12/13 mm. Utili confronti in *CIL* VI, 40726 = *AE*, 1992, 157; *CIL* VI, 33856 = *ILS*, 8935 (entrambe di Massenzio); *CIL* VI, 40773 e 40776 (Costantino); 40774 (Costantino con i figli). Singolarmente queste lettere erano già presenti in testi del II secolo.

28. H. SOLIN, *Die innere Chronologie des römischen Cognomens*, in N. DUVAL (éd.), *L'Onomastique latine* (Paris, 13-15 octobre 1975), Paris 1977, p. 107.

29. Cfr. *TbLL*, s.v. *provideo* [TH. FRINGS], vol. X, Leipzig 2006, coll. 2322-9.

30. E. ALBERTARIO, "Providentia" nelle fonti giuridiche romane, «*Athenaeum*», VI, 1928, pp. 165-82; J.-M. MARTIN, "Providentia deorum". *Recherches sur certains aspects religieux du pouvoir impérial romain*, Rome 1982, pp. 248, 330-1, 417-20 (soprattutto

Gli *Egnatuleii*, attestati solo alla fine della Repubblica³¹, non erano molto diffusi³² e si concentravano soprattutto nell'Urbe³³, nella Tarraconense³⁴ e in Africa Proconsolare, dove potrebbero esser giunti con Cesare³⁵: oltre a due individui di ceto medio-elevato da *Cuicul*³⁶, in età antonina sono noti i fratelli *L. Egnatuleius Sabinus*, procuratore imperiale, ed *Egnatuleia Sabina*, forse originari di *Thysdrus*³⁷, il primo forse padre o fratello del senatore *Egnatuleius Honoratus* giustiziato da Settimio Severo alla fine del 196³⁸. Fra la fine del III secolo e l'inizio del IV secolo troviamo a *Thubursicum*

in riferimento alla *Providentia*). Nel Codice teodosiano la prima testimonianza è del 328 d.C. (*CTb*, XI, 16, 4); in *Sardinia* l'aggettivo *providentissimus* è usato per Licinio in *CIL* X, 7950 (circa 316. d.C.).

31. T. P. WISEMAN, *New Men in the Roman Senate (139 B.C.-14 A.D.)*, Oxford 1971, p. 229.

32. *CIL* III, 10860 (da *Siscia*); forse V, 6776 (da Biella); *AE*, 1978, 193 = 1980, 298 (da Brindisi); *SEG*, XLVI, 1112 B (da *Kos* nell'Egeo, prima età imperiale).

33. *CIL* VI, 6997 (liberta, età repubblicana); 17130 = *CLE*, 963 (liberta, 12 a.C.); *CIL* VI, 200 = 30712 e = 36747 e = *ILS*, 6049 (70-71 d.C.); *CIL* VI, 247 = *ILS*, 3648 (liberto); *CIL* VI, 18337; 28716.

34. *CIL* II, 2227 = 4212 = *AE*, 1992, 1104 da *Tarraco*: il cavaliere *C. Egnatuleius C. fil. Gal. Seneca* e la sua liberta *Egnatuleia Sige* (79-81 d.C.); *CIL* II, 3682: *Egnatu[leia] C. f. SAS[---]* da Palma di Maiorca.

35. E. BIRLEY, *One Thysdrus or Two?*, «ZPE», 84, 1990, p. 102.

36. *CIL* VIII, 8314 = *ILAlg*, II, 7769-7770: *Egnatuleia Naevilla* legata agli *Ulpii* locali; *ILAlg*, II, 8111: *Egnatu[leius] Saturn[inus]*.

37. *CIL* VIII, 10500 = *ILS*, 1409, cfr. *PIR*² E, 44-5; H.-G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris 1960-61, pp. 568-70, n. 217; PH. LEVEAU, *L'Aile II des Thraces, la tribu des Mazices et les praefecti gentis in Afrique du Nord. (À propos d'une inscription nouvelle d'Oppidum Novum et de la pénétration romaine dans la partie orientale des plaines du Chéelif)*, «AntAfr», 7, 1973, pp. 181-2; BIRLEY, *One Thysdrus*, cit., p. 102; J. FRANCE, "Quadragesima Galliarum": l'organisation douanière des provinces alpestres, gauloises et germaniques de l'Empire romain, Paris 2001, pp. 162-5, 416-8, 420; G. MIGLIORATI, *L'ascesa di Ti. Claudio Pompeiano, "gener Marci". Aspetti dinastici e militari*, in A. VALVO, R. GAZICH (a cura di), *Analecta Brixiana II*, Milano 2007, pp. 216-8. Vissuto fra Adriano e Commodo, *Sabinus* potrebbe essere stato anche un *Cinithius* originario di *Gigthis* trasferitosi a *Thysdrus* per via matrimoniale.

38. *SHA*, *Sev.*, 13, 5, cfr. *RE*, s.v. *Egnatuleius*, n. 3 [E. GROAG], vol. V, 2, Stuttgart 1905, col. 2004; *PIR*² E, 43; da ultimo MIGLIORATI, *L'ascesa di Ti. Claudio Pompeiano*, cit., pp. 216-7 con bibliografia: per alcuni si tratterebbe di un personaggio inventato; per FR. DES BOSCS-PLATEAUX, *Un parti hispanique à Rome? Ascension des élites hispaniques et pouvoir politique d'Auguste à Hadrien (27 av. J.-C.-138 ap. J.-C.)*, Madrid 2005, pp. 646-7, sarebbe invece un discendente degli *Egnatuleii* di *Tarraco* (cfr. *supra*, nota 34).

Numidarum Egnatuleius [Po]mpeius detto *Navigius*, *flamen perpetuus* e patrono della città³⁹; alla metà del IV secolo in un testo di *Mustis* si ricorda un *Egnatuleius Crescens*, *legatus Numidiae Proconsularis* fra il 350 e il 352⁴⁰. È incerto se alla famiglia appartenesse anche il *vir clarissimus [---]atuleius Herculius*, prefetto dell'annona a Ostia nel 383-388⁴¹.

Sempre al Basso Impero rimanda il titolo *vir clarissimus* di *Anastasius*. I *vigiles*, infatti, furono normalmente guidati da un prefetto di rango equestre *vir perfectissimus*, in età severiana *vir eminentissimus*⁴², e nella seconda parte del dominato di Costantino da senatori, nell'ambito di un programma che vedeva i cavalieri promossi al rango di *vir clarissimus* pur senza mutare i propri incarichi⁴³. Di nuovo i *virii perfectissimi* sono noti fra il 367 e il 375, momento dopo il quale i *praefecti vigilum* furono scelti esclusivamente fra i senatori⁴⁴.

Paleografia, onomastica, titolatura farebbero dunque pensare ad *Anastasius* come a un nuovo prefetto di età costantiniana, forse di origine africana, in carica in un momento fra il 326 e il 337 o poco dopo⁴⁵. I *vigiles* operavano d'altronde in *Sardinia* almeno

39. *ILAlg*, I, 1296; cfr. CL. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, II. *Notices d'histoire municipale*, Paris 1981, p. 215. Il soprannome *Navigius* potrebbe collegarsi alle attività imprenditoriali del personaggio.

40. *ILTun*, 1557; cfr. *PLRE*, I, *Crescens*, n. 3, p. 230; LEPELLEY, *Les cités*, cit., p. 148. Forse di origine africana.

41. *CIL* XIV, 4410; cfr. *PLRE*, I, *Herculius*, p. 420.

42. R. SABLAYROLLES, "*Libertinus miles*". *Les cohortes de vigiles*, Rome 1996, pp. 87-9; S. RUCINSKI, *Le rôle du préfet des vigiles dans le maintien de l'ordre public dans la Rome impériale*, «Eos», 90, 2003, p. 262.

43. In generale C. LEPELLEY, *Fine dell'ordine equestre: le tappe dell'unificazione della classe dirigente romana nel IV secolo*, in A. GIARDINA (a cura di), *Società romana e Impero tardoantico*, I. *Istituzioni, ceti, economie*, Bari 1986, pp. 236-9; su posizioni parzialmente diverse, SABLAYROLLES, "*Libertinus miles*". *Les cohortes de vigiles*, cit., pp. 62, 89, 102; RUCINSKI, *Le rôle du préfet des vigils*, cit., p. 262. La decisione sarebbe stata presa fra il 324 e il 326.

44. RUCINSKI, *Le rôle du préfet des vigiles*, cit., p. 262. Per SABLAYROLLES, "*Libertinus miles*". *Les cohortes de vigiles*, cit., pp. 62, 89-91, i *praefecti* sarebbero stati declassati a *virii perfectissimi* nel 372, salvo poi ritornare *virii clarissimi* in un momento anteriore al 428-430; in una fase successiva il *praefectus* avrebbe assunto il rango di *vir spectabilis*, forse ancora attestato nelle *Variae* (VII, 7, 2) di Cassiodoro.

45. Sui funzionari noti in questa fase, cfr. SABLAYROLLES, "*Libertinus miles*". *Les cohortes de vigiles*, cit., pp. 518-20. *Anastasius* potrebbe aver ricoperto la *praefectura vigilum* anche in un momento posteriore al 375: in questo caso sarebbe il solo funzionario noto in questo periodo.

dalla metà del III secolo⁴⁶, sorvegliando e ispezionando anche per brevi periodi le strutture e i porti connessi all'annona⁴⁷: compiti di questo genere devono essere ipotizzati anche per le *vexillationes* di Ostia, Cartagine, presumibilmente *Puteoli*⁴⁸, per i distaccamenti di *Lunae*, *Pisae*⁴⁹ e Civitavecchia, dove però forse custodivano solo una *villa* imperiale⁵⁰. Stante la preoccupazione di Costantino di mantenere e potenziare il servizio annonario⁵¹, il quadro sin qui delineato si conservò verosimilmente durante il Basso Impero, almeno sino allo scioglimento delle coorti dei vigili, sostituite nella città di Roma dai *collegiati*, coordinati da un prefetto ormai subordinato al prefetto urbano⁵².

Alla luce di quanto detto, resta da definire il significato della placca di Dorgali e la sua relazione con il luogo del rinvenimento. Fra le varie ipotesi, si potrebbe supporre che questa testimoni il fi-

46. AE, 2003, 2040 (ll. 14-6) ricorda la missione nell'isola di M. Aurelius Mucianus, miles della *cohors II vigilum*, dal 28 maggio al 15 agosto 245; cfr. F. VON SALDERN, *Ein kaiserliches Reskript zur Entlassung eines Angehörigen der vigiles*, «ZPE», 156, 2006, pp. 293-307; S. DEMOUGIN, X. LORiot, *Les détachements du vigile M. Aurelius Mucianus, in Contributi all'epigrafia d'età augustea. Actes de la XIII^e rencontre franco-italienne sur l'épigraphie du monde romain*, (Macerata 2005), a cura di G. PACI, Tivoli 2007, pp. 315-29.

47. VON SALDERN, *Ein kaiserliches Reskript zur Entlassung*, cit., pp. 299, 306-7; DEMOUGIN, LORiot, *Les détachements du vigile M. Aurelius Mucianus*, cit., pp. 319-21. Sui tradizionali compiti del reparto si vedano invece, oltre a quanto appena citato, SABLAYROLLES, "Libertinus miles". *Les cohortes de vigiles*, cit., pp. 24-66; RUCINSKI, *Le rôle du préfet des vigils*, cit., pp. 261-74.

48. Sul reparto di Ostia e forse *Puteoli*, cfr. SABLAYROLLES, "Libertinus miles". *Les cohortes de vigiles*, cit., pp. 47, 158-62, 289-310, 383-4; RUCINSKI, *Le rôle du préfet des vigiles*, cit., p. 267; per Cartagine, AE, 1998, 1540; potrebbe non aver operato in Africa il tribuno della *cohors VI vigilum*, morto in servizio e menzionato dal fratello a *Lambæsis* in *Numidia* (AE, 1942/43, 39). Pretoriani e urbaniciani erano d'altronde incaricati di sorvegliare le strutture annonarie a Utica, Ippona e *Rusicade*, cfr. DEMOUGIN, LORiot, *Les détachements du vigile M. Aurelius Mucianus*, cit., p. 320, nota 36.

49. AE, 2003, 2040 (ll. 16-8). In CIL XI, 1438 = *Ill.*, VII, 1, 20 si ricorda un *vexillarius* della *cohors II* dei vigili morto in servizio e sepolto a *Pisae*; cfr. VON SALDERN, *Ein kaiserliches Reskript zur Entlassung*, cit., p. 299; DEMOUGIN, LORiot, *Les détachements du vigile M. Aurelius Mucianus*, cit., pp. 320-1.

50. C. RICCI, *Il principe in villa: residenze imperiali in Italia e servizi di sicurezza*, «CCG», 15, 2004, pp. 321-4.

51. H. PAVIS D'ESCURAC, *La préfecture de l'annone. Service administratif impérial d'Auguste à Constantin*, Rome 1976, pp. 48, 288-9; J. DURLIAT, *De la ville antique à la ville byzantine. Le problème des subsistances*, Rome 1990, pp. 66, 69, 86-7.

52. SABLAYROLLES, "Libertinus miles". *Les cohortes de vigiles*, cit., pp. 60-4, 101; RUCINSKI, *Le rôle du préfet des vigils*, cit., pp. 264-8, 272-4.

nanziamiento di un viaggio ispettivo ordinato da *Anastasius* e compiuto da uno o più dei suoi sottoposti presso vari edifici “sensibili” collegati all’annona. Poiché il prefetto dei *vigiles* in età costantiniana non aveva diritto al *cursus clabularis*⁵³, il termine *providente* assumerebbe allora un valore simile alle espressioni *sub ordine* o *ex auctoritate* talora presenti sulle *tabellae immunitatis*⁵⁴ e potrebbe indicare che i costi del viaggio ricadevano su un capitolo diverso da quello del *cursus publicus*. Si potrebbe quindi ipotizzare che la placca fosse incastrata sul fianco di una *birota*, di un *petorritum* o di una *carruca*, permettendo ai *mancipes* responsabili di una *mansio* o *statio* di verificare con immediatezza a chi appartenesse quel mezzo di trasporto e a quali servizi avesse diritto⁵⁵: in questo quadro è tuttavia difficile spiegare la scelta di fissare il disco metallico con una reggetta mobile piuttosto che con un chiodo o un tenone, certamente più sicuri e adatti a sopportare i sobbalzi del veicolo.

È difficile supporre che la placca volesse commemorare la costruzione o ristrutturazione dell’intero edificio presso il quale fu rinvenuta, da intendersi – vista l’estensione dell’area – non come una *mansio* o *mutatio* ma come un magazzino di raccolta, stoccaggio e distribuzione di materiali e derrate oppure come un *portus* doganale non lungi dai punti di imbarco. È invece più probabile che *Anastasius* avesse ordinato tramite un suo sottoposto la riparazione o sostituzione di piccole infrastrutture (per esempio una scala, un portone, un soppalco) pertinenti a una costruzione in qualche modo collegata all’annona: sappiamo tuttavia che la gestione di questi edifici ricadeva sotto la competenza del governatore provinciale e dunque con difficoltà si spiegherebbe la *providentia* del prefetto dei vigili⁵⁶.

53. Sul *cursus publicus*, cfr. da ultimo L. DI PAOLA, *Viaggi, trasporti e istituzioni. Studi sul “cursus publicus”*, Messina 1999, pp. 37-8, 51-8, 61-73 con bibliografia. Il prefetto dei vigili ebbe diritto al *cursus publicus* solo fra il 364 e il 396, quando le *evectioes* erano rilasciate anche dal prefetto urbano: tuttavia in questa fase i *collegiati* alle sue dipendenze operavano solo nell’Urbe (cfr. *supra*, nota 52).

54. Cfr. da ultimo S. PANCIERA, *Epigrafi, epigrafia, epigrafisti. Scritti vari editi e inediti (1956-2005) con note complementari e indici*, Roma 2006, pp. 1173-5.

55. Sui veicoli cfr. G. PISANI SARTORIO, *Mezzi di trasporto e traffico*, Roma 1988, pp. 51-61; su queste speciali placche cfr. G. MENNELLA, *Le targhe di servizio sui veicoli del “cursus publicus”*, in *Misurare il tempo, misurare lo spazio. Atti del Colloquio AIEGL-Borghesi 2005*, a cura di M. G. ANGELI BERTINELLI, A. DONATI, Faenza 2006, pp. 338-9, 345.

56. PAVIS D’ESCURAC, *La préfecture de l’annone*, cit., p. 245; DURLIAT, *De la ville antique à la ville byzantine*, cit., pp. 386-9. A Karales gli *horrea* imperiali furono restaurati dal governatore durante il principato di Elagabalo (*ILSard.*, 1, 51).

Il disco, infine – e questa pare l'ipotesi più convincente – avrebbe potuto qualificare la struttura sulla quale era affisso come pertinente alla prefettura *vigilum* (come una sorta di targa moderna) ed essere murato nello stipite o nell'architrave di un portone, a non grande altezza dal piano di calpestio. Piccole caserme o comunque basi di appoggio dove alloggiare i vigili in missione sono senza dubbio plausibili in regioni come la Sardegna, dove questi militari cominciarono a operare con frequenza, sia presso grandi centri urbani sia in aree come quella di Dorgali, caratterizzate da insediamenti minori e dunque da *horrea* polverizzati in un territorio circoscritto facilmente gestito dalla piccola “stazione”.

Solo il prosieguo delle indagini permetterà di verificare la fondatezza di queste proposte e il legame più profondo fra la placca di bronzo e il territorio in cui fu rinvenuta.

Sommario

Volume primo

- I PAOLA RUGGERI, *Presentazione*
- 9 XIX *Convegno internazionale di studi su «L’Africa romana».*
Calendario dei lavori
- 25 *Elenco dei partecipanti*
- 35 RAIMONDO ZUCCA, *Géza Alföldy e l’Africa romana*
- 43 MONICA LIVADIOTTI, GIORGIO ROCCO, *Antonino Di Vita:*
un Maestro e la sua Scuola
- 57 CINZIA VISMARA, *Ricordo di Jean-Marie Lassère*
- 61 ALBERTO MORAVETTI, *Ricordo di Giovanni Lilliu*
- 73 ATTILIO MASTINO, *Messaggio di saluto*
- 81 M’HAMMED HASSINE FANTAR, *L’Africa romana pour une*
Méditerranée solidaire
- 89 RAIMONDO ZUCCA, *Trasformazione dei paesaggi del potere*
nell’Africa settentrionale fino alla fine del mondo antico.
Scontri, integrazioni, transizioni e dinamiche insediative
- 97 VÉRONIQUE BLANC-BIJON, *Présentation du livre Maisons de*
Clupea. Exemples de l’architecture domestique dans un
port de l’Afrique proconsulaire. Les maisons de l’École de
pêche, par Jean-Marie Lassère et Hédi Slim
- 101 ANTONIO IBBA, *Presentazione del volume di S. Aounallah,*
Pagus, castellum et civitas. Étude d’épigraphie et d’histoire
sur le village et la cité en Afrique romaine

- 105 CINZIA VISMARA, *Presentazione del volume di S. Sebili, Hui-leries antiques du Jebel Semmama*
- 111 JOSÉ REMESAL RODRÍGUEZ, *Presentación del libro de L. Pons Pujol, La Economía de la Mauretania Tingitana (siglos I-III d.C.). Aceite, vino y salazones*
- 113 GIAMPIERO PIANU, *Presentazione dei volumi di S. Atzori, La strada romana a Karalibus Sulcos e La viabilità romana nella provincia di Oristano*
- 117 DARÍO BERNAL CASASOLA, *Presentación del libro de D. Bernal, B. Raissouni, J. Ramos, M. Zouak y M. Parodi (eds.), En la orilla africana del Círculo del Estrecho. Historiografía y proyectos actuales*
- 121 RENÉ REBUFFAT, *La loi et la ville Greniers et enceintes*
- 141 MONIQUE DONDIN-PAYRE, *Dénomination personnelle et transformation du paysage du pouvoir dans les provinces romaines d'Afrique*
- 161 PAOLO BERNARDINI, *Paesaggi del potere tra Oriente e Occidente dagli Assiri a Cartagine*
- 175 ANNA CHIARA FARISELLI, *Sulla simbologia di alcuni documenti neopunici*
- 189 ALESSANDRO DE BONIS, *Confine e articolazione del territorio amministrativo di Cartagine nella Tunisia antica*
- 211 MARIACHIARA ANGELUCCI, *Il ruolo dei rapporti commerciali nella trasformazione dei paesaggi di potere nelle regioni orientali dell'Africa antica*
- 227 ARBIA HILALI, *L'image du pouvoir impérial dans le territoire de la ville: Auguste et les cités de l'Afrique Proconsulaire*
- 241 GIUSEPPE MAZZILLI, *La polisemia degli archi onorari nord-africani tra urbanistica e propaganda imperiale: l'arco di Traiano a Leptis Magna*
- 257 MARIO CESARANO, *Dal paesaggio fisico al paesaggio ideologico. I cicli statuari dinastici giulio-claudii dell'Africa settentrionale*
- 269 ORIETTA DORA CORDOVANA, *Local Administration and Imperial Government in North African Cities*

- 295 MATTHIAS BRUNO, FULVIA BIANCHI, *Usa e distribuzione dei marmi policromi nell'architettura pubblica di età imperiale a Leptis Magna*
- 311 SERGIO AIOSA, *Urbanistica e ideologia: a proposito del Tempio di Ercole a Sabratha*
- 325 MONICA LIVADIOTTI, GIORGIO ROCCO, *La Curia del Foro Vecchio di Leptis Magna: risultati preliminari di un nuovo studio architettonico*
- 345 NICOLA BONACASA, ALESSIA MISTRETTA, *Sabratha sotterranea: ultime ricerche al Tempio di Serapide*
- 365 ROSA MARIA BONACASA CARRA, FRANCESCO SCIRÈ, *Sabratha: le fasi dell'edificio termale a NO del Teatro attraverso l'analisi delle strutture*
- 383 MAURICIO PASTOR MUÑOZ, *Las ciudades romanas del Norte de África y su papel en la formación de Europa*
- 407 GIOVANNI DISTEFANO, *Paesaggi urbani, edilizia domestica ed élites cittadine: gli stibadia nella Cartagine tardoantica come indicatori archeologici*
- 427 ANNA PAOLA MOSCA, *Nuovi dati sulla topografia dell'area La Malga e osservazioni sul rifornimento idrico a Cartagine*
- 441 ZAKIA BEN HADJ NACEUR-LOUM, *Le trésor de divo Claudio d'El Jem*
- 451 ANTONIA VENTO, *Forme di interazione tra l'amministrazione romana e le tribù indigene del Nord Africa*
- 471 VANNI BELTRAMI, *L'identità degli Etiopi Trogloditi e i confini meridionali del territorio dei Garamanti*
- 475 ALBERTO GAVINI, ATTILIO MASTINO, RAIMONDO ZUCCA, *Novae inscriptiones latinae urbium Numidiae orientalis*
- 489 CLARA GEBBIA, *La politica agraria in Africa da Adriano a Settimio Severo*
- 499 LILIA PALMIERI, *La trasformazione del paesaggio economico africano in età tardo-antica: analisi dei sistemi di produzione. Il caso di Neapolis-Nabeul*

- 515 MARIA MILVIA MORCIANO, *Le trasformazioni dei segni del potere nella città di Tipasa di Mauretania. Assetto del territorio, viabilità, edifici pubblici e di culto*
- 527 DONATO ATTANASIO, MATTHIAS BRUNO, CHRISTA LANDWEHR, *I marmi scultorei di Caesarea Mauretaniae (Cherchel)*
- 541 WOLFGANG KUHOFF, *Das spätrömische Afrika und seine Militärbefehlshaber*
- 565 ELSA ROCCA, *Le rôle de la III^e Légion Auguste dans l'aménagement du territoire et de la colonie d'Ammaedara (Haïdra)*
- 581 JESÚS BERMEJO TIRADO, *Arqueología biopolítica de la casa mediterránea: algunas notas sobre la implantación de la domus de peristilo en el interior del África Proconsular*
- 601 OUIZA AIT AMARA, *Jugurtha stratège et tacticien*
- 623 CLAUDE BRIAND-PONSART, *Le pouvoir et la Confédération cirtéenne: priorité au ravitaillement*
- 637 LAYLA ES-SADRA, *Transformation du paysage urbain volubilitain à l'époque préislamique*
- 655 CARMEN ARANEGUI GASCÓ, *Un conjunto áulico de época de Juba II en Lixus (Larache)*
- 669 GUADALUPE LÓPEZ MONTEAGUDO, *Paisajes productivos del agro en los mosaicos romanos del Norte de África*
- 691 IRENE MAÑAS ROMERO, *Visual Discourses of Sexual Control in Roman Houses in North Africa from II AD to AD IV*
- 701 KHADIDJA MANSOURI, *Le coût des monuments publics en Numidie*
- 727 SAÏD DELOUM, *Étude historique et monétaire d'un trésor de monnaies du Haut-Empire du Musée de Cirta*
- 747 MARÍA JOSÉ HIDALGO DE LA VEGA, *Aemilia Pudentilla: poder económico y estrategias ciudadanas de una aristócrata africana*
- 761 ANDRÉ LAURY-NURIA, *La couleur des palais: la transformation du paysage urbain en Afrique du Nord dans l'Antiquité tardive*

- 783 MARÍA LUZ NEIRA JIMÉNEZ, *Transformación de los paisajes de poder en los mosaicos romanos del Norte de África. De la sutileza del mito y las autorrepresentaciones*
- 807 MARC MAYER, *La presencia de los Antoninos en la epigrafía de las ciudades africanas. Una primera aproximación*
- 819 SANAA HASSAB, MOUKRAENTA BAKHTA, *Le fait urbain au Maghreb entre l'époque romaine et l'époque islamique*
- 851 SANAA HASSAB, *Babba Iulia Campestris: l'énigme de la troisième colonie augustéenne*
- 863 MARIA ROSA SCARDAMAGLIA, *Teatri, biblioteche, scuole di retorica: manifestazione del potere e scambi culturali nelle città dell'Africa romana*
- 875 DOMENICA LAVALLE, *Cipriano: il ruolo del vescovo e l'organizzazione delle comunità cristiane nell'Africa Proconsolare*
- 887 SANTO TOSCANO, *Luoghi e forme della giustizia nella Cartagine di Cipriano*
- 905 CARMEN ALESSANDRA RUSSO, *Insedimenti cenobitici e trasformazione del paesaggio nell'Africa tardoantica*
- 919 JOSÉ MARÍA BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, *Transformación del poder en el África septentrional y en Hispania en los mosaicos de la Tarda Antigüedad*
- 943 CHRISTINE HAMDOUNE, *Le paysage du pouvoir dans les tribus de Césarienne d'après Ammien Marcellin*
- 965 ROSALBA ARCURI, *Exitiabile genus Maurorum e Imperium romanum: evoluzione nei rapporti di potere in Mauretania durante l'Alto Impero*
- 979 JEAN-PIERRE LAPORTE, *Nubel, Sammac, Firmus et les autres. Une famille berbère dans l'Empire romain*
- 1003 EMILIO COPPOLINO, *Rex, dux, imperator: figure di potere "romanizzate" nella Mauretania tardoantica*
- 1013 SABINE FIALON, *Images du pouvoir persécuteur dans les Passions des martyrs africains (III^e-VI^e siècles)*
- 1035 LIETTA DE SALVO, *Gli spazi del potere ecclesiastico nella Ippona di Agostino*

Sommario

- 1053 CLAUDIA NERI, *Alcuni esempi della trasformazione dei paesaggi "umani" rurali e urbani nelle epistole di Agostino*
- 1063 LUCIETTA DI PAOLA, *Il comes Romanus e la rivolta dei Mauri tra connivenze, inganni e accuse*
- 1077 DUILIO FRANCHINA, *Il controllo del territorio da parte dei vescovi tra la fine del IV e l'inizio del V secolo: l'esperienza di Agostino di Ippona*
- 1089 MANUEL RODRÍGUEZ GERVÁS, *Territorialidad y centralidad en Agustín de Hipona*
- 1099 MUSTAPHA LAKHLIF, *Saint Augustin et l'incident de 411 à Hippone*

Volume secondo

- 1109 NACÉRA BENSEDDIK, *Au pays d'Augustin. Nouvelles traces du christianisme antique*
- 1123 ZÉNAÏDE LECAT, *Les «fortins», témoins matériels de l'insécurité ou marqueurs de l'organisation du contrôle du territoire à l'époque byzantine?*
- 1141 ELENA CALIRI, *Il prelievo fiscale nell'Africa vandala*
- 1155 MARGHERITA CARUCCI, *Power Relationships between Vandals and Romans in Carthage*
- 1167 NOUREDDINE TLILI, *The Image of the Barbarians and the Barbarism in the North Roman Africa*
- 1187 HOUCINE RAHMOUNE, *Les Berbères entre villes et campagne durant l'Antiquité et le début du Moyen Âge*
- 1203 SERGIO FERDINANDI, *Organizzazione militare dell'Africa bizantina (533-709): strategie e incastellamento*
- 1221 MARCO GIUMAN, CIRO PARODO, *Scipione l'Africano: la romanità si fa colossal sugli schermi del duce*
- 1235 NOUZHA BOUDOUHOU, *Les monuments mégalithiques de l'Est marocain. État des recherches et nouvelles découvertes*
- 1249 EDUARDO SÁNCHEZ MORENO, ENRIQUE GARCÍA RIAZA, *La interacción púnica en Iberia como precedente de la expansión romana: el caso de Lusitania*

Sommario

- 1261 JAVIER Á. DOMINGO MAGAÑA, *L'Africa e la Spagna: due realtà diverse nell'occupazione bizantina e nell'importazione di capitelli orientali*
- 1279 ISAAC SASTRE DE DIEGO, *Una nuova espressione del potere: altari, martiri e religiosità. Il ruolo del Nord Africa nella Hispania tardoantica*
- 1291 MERCEDES DURÁN PENEDO, *Reflejo del poder de las dominas en los mosaicos del Norte de África e Hispania*
- 1315 JOHN J. HERRMANN JR., DONATO ATTANASIO, ROBERT H. TYKOT, ANNEWIES VAN DEN HOEK, *Aspects of the Trade in White and Gray Architectural Marbles in Algeria*
- 1331 JOHN J. HERRMANN JR., DONATO ATTANASIO, ROBERT H. TYKOT, ANNEWIES VAN DEN HOEK, *Aspects of the Trade in Colored Marbles in Algeria*
- 1343 FEDERICO FRASSON, *Numidi in Liguria, Liguri in Numidia. A proposito di alcuni episodi bellici del II secolo a.C.*
- 1363 VIRGINIE CARON, JEAN-LOUIS PODVIN, *Lampes africaines de la collection du Château-Musée de Boulogne-sur-Mer*
- 1381 ALBERTO CIOTOLA, MASSIMILIANO MUNZI, *L'apporto tripolitano al commercio mediterraneo: insediamenti, derrate e contenitori*
- 1431 PAOLA POMPEJANO, *Donne protagoniste nello spazio pubblico urbano: l'evergetismo femminile nelle province africane e in Gallia Narbonese*
- 1447 IGOR GELARDA, *Wentilseo e Mare Internum: dinamiche produttive e rapporti commerciali tra l'Africa vandala e il Mediterraneo*
- 1471 ALESSIA CONTINO, *Tripolitana Antica e Dressel 26 a Roma. Il caso del Nuovo Mercato Testaccio. Dati preliminari*
- 1489 ROBERTO SIRIGU, *Sperlonga. Analisi semiotica di un testo archeologico*
- 1511 VINCENZO DI GIOVANNI, *Le dinamiche degli scambi economici nella Campania in età imperiale. Circolazione delle produzioni africane: ceramiche fini, anfore da trasporto e ceramiche da cucina*

Sommario

- 1539 LEONARDO ABELLI, *Rotte commerciali e dinamiche insediative tardo-antiche nel Canale di Sicilia: il caso dell'insediamento di Scauri a Pantelleria*
- 1565 ROBERTA BALDASSARI, *Il relitto tardoantico di Scauri a Pantelleria: analisi tipologica e quantitativa dei materiali ceramici del carico*
- 1597 EMILY MODRALL, EMMA BLAKE, ROBERT SCHON, *Phoenicio-Punic Pottery in the Hinterland of Motya and Marsala: the Question of Hellenization in Punic Sicily and Preliminary Data from the Marsala Hinterland Survey*
- 1611 LINDA-MARIE GÜNTHER, *Eroberungen in Nordafrika Wunschträume im hellenistischen Syrakus?*
- 1621 SALVATORE DE VINCENZO, *Bemerkungen zur östlichen Grenze der punischen Eparchie auf Sizilien*
- 1631 PAOLA BALDASSARRI, *Materiali, motivi e ispirazione africana nell'arredo decorativo delle domus di Palazzo Valentini in Roma*
- 1651 ALESSIA MORIGI, *Città in transizione: forma e urbanistica del potere a Sarsina tra paganesimo e cristianesimo*
- 1663 ELIANA PICCARDI, *Intersezioni di carriere politiche e influssi culturali tra Nord Africa e IX Regio: spunti per una possibile convergenza di testimonianze pavimentali ed epigrafiche*
- 1677 FRANCESCA LAI, *Centri di potere, viabilità e punti di approdo nel Mediterraneo occidentale dopo la conquista araba*
- 1693 MARCELLO MADAU, *Immaginario del potere e mostri marini. Mito, storia, paesaggi culturali*
- 1705 ENRIQUE DÍES CUSÍ, *El asentamiento rural púnico de Pauli Stincus. Propuesta de interpretación arquitectónica*
- 1721 DANIEL HÜLSKEN, *Uni-Astarte und Apollon: Der Wandel der karthagischen Politik gegenüber Sardinien im 6. Jahrhundert v. Chr. und seine religiösen Implikationen*
- 1727 GIUSEPPINA MANCA DI MORES, *Il paesaggio come identità del potere: la valle di Antas e la decorazione architettonica fittile del tempio. Osservazioni preliminari*

Sommario

- 1739 ALFONSO STIGLITZ, *Fenici e Nuragici in contrappunto. Materiali per la formazione dell'identità sarda nel 1 millennio a.C.*
- 1753 PAUL S. JOHNSON, *Sant'Imbenia: Geophysical Survey in the Environs of the Nuraghic Settlement*
- 1771 ELISABETTA GARAU, *Sant'Imbenia: lo scavo*
- 1785 SIMONA FAEDDA, *I materiali di epoca romana rinvenuti nel villaggio nuragico di Sant'Imbenia nelle campagne di scavo 2008-09*
- 1795 ROBERTO DEADDIS, *I materiali di importazione fra V e III secolo a.C. nel villaggio nuragico di Sant'Imbenia*
- 1805 ANNA DEPALMAS, GIOVANNA FUNDONI, FRANCESCA LUONGO, *Sant'Imbenia-Alghero: l'ambiente 24 e il suo ripostiglio*
- 1819 BEATRICE ALBA LIDIA DE ROSA, *Archeometria della ceramica: le anfore Sant'Imbenia*
- 1835 MARCO RENDELI, *Riflessioni da Sant'Imbenia*
- 1845 PIERO BARTOLONI, *Produzione e commercio del vino in Sardegna nell'VIII secolo a.C.*
- 1867 ELISA PANERO, CLAUDIA MESSINA, *Integrazioni, transizioni e trasformazioni del panorama commerciale della Sardegna romana: i materiali provenienti da Nora, area E*
- 1885 CRISTINA NERVI, *Convergenze africane nel territorio di Nora*
- 1895 NADIA CANU, GIAMPIERO PIANU, *Il paesaggio del potere in Sardegna: il progetto di studio sulla viabilità romana e i paesaggi antichi dell'insegnamento di Archeologia della Sardegna romana (Uniss)*
- 1905 EMERENZIANA USAI, MASSIMO CASAGRANDE, CHRISTIANA OPPO, LAURA GARAU, ALICE LOY, PIER GIORGIO SPANU, RENATO ZANELLA, RAIMONDO ZUCCA, *Il paesaggio del potere cittadino di una città sardo-romana: le "Grandi Terme" di Neapolis*
- 1931 GIOVANNA PIETRA, *Le forme del potere imperiale a Olbia da Nerone ai Flavi*
- 1943 GABRIELLA BEVILACQUA, RUBENS D'ORIANO, *Exotica come segni del potere: un thymiaterion cnidio da Olbia*

Sommario

- 1959 VIRGINIA CABRAS, *Importazioni e consumo di sigillata africana C a Olbia*
- 1985 GIULIA BARATTA, *Ars plumbariae Sardiniae? II. Gli specchietti del Cagliariitano*
- 1993 LAURA LISA MALLICA, *Nuovi dati dalla strada urbana di Sulci*
- 2011 MICHELE GUIRGUIS, ANTONELLA UNALI, *Ipogei sulcitani tra età punica e romana: la Tomba Steri 1*
- 2031 SARA MUSCUSO, ELISA POMPIANU, *Ipogei sulcitani tra età punica e romana: la Tomba Steri 2*
- 2061 EVA M. MORALES RODRÍGUEZ, *Riflessioni sull'augustalità in Mauritania Tingitana. Le dediche ob honorem seviratus*
- 2073 CAROLINA CORTÉS BÀRCENA, M. ÁNGELES ALONSO ALONSO, *Reflexiones en torno a la epigrafía de los patroni civitatis en Hispania y el Norte de África: los ejemplos de Baetica y Mauretania*
- 2093 PAOLA GRANDINETTI, GIULIA TOZZI, *Ritratti femminili tradizionali e inusuali nei testi epigrafici: un volume in preparazione*
- 2099 ARI SAASTAMOINEN, *Further Discussion on Stylistic Criteria for the Dating of Roman Building Inscriptions in North Africa*
- 2113 ZEINEB BENZINA BENABDALLAH, LOTFI NADDARI, «*Omnium litterarum scientissimus...*»: *à propos d'une famille de lettrés des environs d'Ammaedara*
- 2135 MICHEL CHRISTOL, *L'Équité, une composante de l'épigraphie du marché et de son décor: l'exemple africain*
- 2153 ANDREINA MAGIONCALDA, *L'anonimo cavaliere di ILAfr, 470*
- 2161 ABDELAZIZ BELFAIDA, *Les formules ex visu et ex iussu dans l'épigraphie religieuse de l'Afrique Romaine*
- 2173 ELISA POMPIANU, *Un tempio urbano a Sulci*
- 2189 FRANCESCA CENERINI, *Un avorio iscritto da Sulci*
- 2195 FABRIZIO DELUSSU, ANTONIO IBBA, *Egnatuleius Anastasius: un nuovo praefectus vigilum da Dorgali*

Volume terzo

- 2211 ATTILIO MASTINO, Absentat(us) Sardinia. *Nota sulla missione di un distaccamento della II Cohors vigilum Philippiana presso il procuratore P. Aelius Valens il 28 maggio 245 d.C.*
- 2225 MARIA BASTIANA COCCO, *Nuove iscrizioni funerarie provenienti dal territorio dell'antica Bosa*
- 2247 LLUÍS PONS PUJOL, Marcus Sulpicius Felix (Sala), *¿ciudadano o militar?*
- 2261 RICCARDO LUFRANI, *Un progetto di ricerca archeologica a Gerusalemme est*
- 2267 MOUNIR FANTAR, IMED BEN JERBANIA, OUFA BEN SLIMANE, MIRIAM MASTOURI, SOUMAYA TRABELSI, INTISSAR SFAXI, PIERO BARTOLONI, PAOLO BERNARDINI, PIER GIORGIO SPANU, RAIMONDO ZUCCA, *Il Neapolitanus portus nel quadro della portualità antica del Capo Bon*
- 2289 PATRIZIA CALABRIA, UGHETTA IACULLI, GIULIANO CATALLI, *Le emissioni delle zecche del Nord Africa: romane, vandale, bizantine. Presenze nelle collezioni, nei ritrovamenti, nel mercato*
- 2303 SAMIRA SEHILI, *Un édifice vinicole dans le plateau de Zelfane (région de Kasserine)*
- 2319 CHARÈNE CHAFIA, *La flore et le travail du bois dans les provinces africaines sous l'empire*
- 2333 LAMIA BEN ABID, *Le culte du Soleil dans les provinces romaines d'Afrique*
- 2365 FATHI JARRAY, *De l'horologium, solarium antique à la mizwala islamique: de l'adoption à l'adaptation*
- 2381 FATIMA-ZOHRRA BAHLOUL GUERBABI, *Restitution de deux grands thermes de type impérial, les grands thermes de Lambèse et des grands thermes du Nord de Timgad*
- 2429 JUAN MANUEL CAMPOS CARRASCO, JAVIER BERMEJO MELÉNDEZ, LUCÍA FERNÁNDEZ SUTILO, ÁGUEDA GÓMEZ RODRÍGUEZ, JUAN RUÍZ ACEVEDO, MOSTAPHA GHOTTES, *El balneum del castellum de Tamuda. Análisis arqueoarquitectónico y arqueológico*

- 2443 DARÍO BERNAL CASASOLA, BARAKA RAISSOUNI, MACARENA BUSTAMANTE, ANTONIO MANUEL SÁEZ, JOSÉ JUAN DÍAZ, JOSÉ LAGÓSTENA, MACARENA LARA, *La datación de Tamuda. Asentamiento púnico, ciudad mauritana y castellum romano: novedades estratigráficas*
- 2479 BRUNO D'ANDREA, *Il tofet di El Kénissia e il rapporto tra tofet tardo punici, santuari a Saturno e "paesaggi del potere"*
- 2497 HUGO ANDRÉS ZURUTUZA, CARLOS EUGENIO KUZ, *Una mirada histórico-antropológica sobre Volubilis*
- 2507 DARÍO BERNAL CASASOLA, RICARD MARLASCA MARTÍN, CARMEN G. RODRÍGUEZ SANTANA, FERNANDO VILLADA PAREDES, *Los atunes de la Tingitana. Un contexto excepcional de las factorías salazoneras de Septem Fratres*
- 2535 SIDI MOHAMMED ALAIOUD, *Contribution du fleuve Sebou dans le développement des sites antiques du Gharb*
- 2549 SARA REDAELLI, *Rappresentazioni di xenia nei mosaici romani dei principali centri della Byzacena*
- 2567 CINZIA OLIANAS, *Gli scarabei in pietra dura della Sardegna punica (V-III secolo a.C.) conservati nel Museo Archeologico Nazionale di Cagliari: alcune riflessioni*
- 2579 ANDREA ROPPA, *Dinamiche insediative e forme del popolamento nella Sardegna di età ellenistica (IV-I secolo a.C.)*
- 2591 JACOPO BONETTO, STEFANO CESPÀ, RITA VALENTINA ERDAS, *Approvvigionamento idrico a Nora: nuovi dati sulle cisterne*
- 2625 ROMINA CARBONI, EMANUELA CICU, FLORINDA CORRIAS, EMILIANO CRUCCAS, Turrìs Libisonis, *Terme Pallottino: nuovi scavi e ricerche*
- 2645 ENRICO TRUDU, *Civitates, latrunculi mastrucati? Alcune note sulla romanizzazione della Barbaria*
- 2661 BIANCA MARIA GIANNATTASIO, *Una matrice fittile da Nora*
- 2673 CRISTINA PORRO, *Ceramiche invetriate dalle Piccole Terme di Nora: spunti per la ricerca*
- 2679 LUISA ALBANESE, *Prestigio e propaganda nell'uso del marmo di importazione a Nora e nella Sardegna romana*

- 2689 GABRIELE CARENTI, GABRIELLA GASPERETTI, *Un complesso ipogeo nell'agro di Romana (Sassari): problematiche e ipotesi di ricerca*
- 2705 ALESSANDRO TEATINI, *Il sarcofago di San Lussorio: ludi anfiteatrali, modelli urbani e rielaborazioni locali a Karales*
- 2719 GIUSEPPA LOPEZ, *L'insediamento romano fortificato in agro di Ardara: lo scavo del muro difensivo (campagna di scavo 2009). Nota preliminare*
- 2735 VALERIA ARGIOLAS, *Caetra: le jonc, la tresse ou la guerre dans le travail des Sardes*
- 2743 MARILENA SECHI, *Le stationes di Hafa e Molaria alla luce delle fonti toponomastiche, archivistiche e archeologiche*
- 2761 GIUSEPPE MAISOLA, *Alcune osservazioni sulla romanizzazione della media valle del Cedrino*
- 2779 GIOVANNA SANNA, *Il culto di Cerere in Sardegna*
- 2795 MARCO AGOSTINO AMUCANO, *Nuovi dati sul Pont'Ezzu di Ozieri e ipotesi preliminari sulla viabilità antica nell'area*
- 2811 GIUSEPPINA MANCA DI MORES, FRANCO G. R. CAMPUS, *Associazione Nazionale Archeologi: Sezione Sardegna*
- 2815 ALBERTO GAVINI, MUSTAPHA KHANOUSSI, ATTILIO MASTINO, *Epigrafia e archeologia a Uchi Maius tra restauro e nuove scoperte*
- 2829 FRANCESCA FATTA, DOMENICO TOSTO, *Saggi di ricostruzione virtuale per una piattaforma-museo multimediale. L'Africa romana attraverso due casi studio: Libia e Tunisia*
- 2837 ELEONORA GASPARINI, *Protagonisti e simboli del potere nella Cirenaica tardoantica: la Casa di Esichio a Cirene, tra tradizione e innovazione*
- 2855 ETTORE A. BIANCHI, *I conflitti sociali nell'Africa romana. Note sopra un dibattito marxista*
- 2863 MICHELE GUIRGUIS, ROSANNA PLA ORQUÍN, *L'acropoli di Monte Sirai: notizie preliminari dallo scavo del 2010*
- 2879 ANTONELLA UNALI, *L'espressione del potere nella Sulci di età repubblicana: la cultura materiale*

- 2889 PAOLA CAVALIERE, DANILA PIACENTINI, *Le iscrizioni fenicie e puniche su argilla in Sardegna. Contributi per la creazione di un Corpus*
- 2899 JEREMY MARK HAYNE, *Resistenza e connettività nella Sardegna nordorientale in età punica*
- 2911 SIMONE BERTO, GIOVANNA FALEZZA, ANDREA RAFFAELE GHIOTTO, ARTURO ZARA, *Il Tempio romano di Nora. Nuovi dati*
- 2931 MARCO GIUMAN, MARIA ADELE IBBA, *Indagini archeologiche a Capo Malfatano (Teulada): prime acquisizioni*
- 2937 ANNA LUISA SANNA, ROBERTO SIRIGU, *Scavi archeologici a Capo Sant'Elia (Cagliari): bilancio delle prime campagne (2008-10)*
- 2945 GABRIELE CARENTI, *Lo sfruttamento del cervo sardo nel Sulcis. Controllo del territorio ed espressione di potere*
- 2953 FLORINDA CORRIAS, *La Stemless Cup with Inset Lip nei contesti del Mediterraneo occidentale. Dinamiche distributive e problemi cronologici tra V e IV secolo a.C.*
- 2963 FABRIZIO ANTONIOLI, PAOLO ORRÙ, ALESSANDRO PORQUEDDU, EMANUELA SOLINAS, *Variazioni del livello marino in Sardegna durante gli ultimi millenni sulla base di indicatori geoarcheologici costieri*
- 2973 JAVIER CABRERO PIQUERO, *Algunos ejemplos de la marina de guerra romana como paisaje del poder*
- 2985 MARTA BAILÓN GARCÍA, *Reflejos e influencias de los atributos de las divinidades norteafricanas en las diosas latinas: el caso de Isis-Fortuna*
- 2991 MARÍA PILAR SAN NICOLÁS PEDRAZ, *Ambientes lúdicos en algunos mosaicos romanos*
- 3017 JOSÉ M. GUTIÉRREZ LÓPEZ, M. CRISTINA REINOSO DEL RÍO, ANTONIO M. SÁEZ ROMERO, FRANCISCO GILES PACHECO, CLIVE J. FINLAYSON, *Las ofrendas de Hannón. El santuario de Gorham's Cave (Gibraltar) y la navegación cartaginesa atlántico-mediterránea*
- 3033 MARIANNA PIRAS, *Gli ebrei sefarditi e i loro rapporti con le comunità religiose nell'area dello Stretto di Gibilterra. Considerazioni preliminari*

Sommario

- 304I VALENTINA CAMINNECI, CARMELA FRANCO, *L'insediamento costiero di Carabollace e le relazioni commerciali della Sicilia occidentale con l'Africa in età tardoantica*
- 305I MARIA SERENA RIZZO, LUCA ZAMBITO, *La cultura materiale di un villaggio di età bizantina nella Sicilia centromeridionale: apporti dall'Oriente e dall'Africa a Cignana (Naro, Agrigento)*
- 3065 MARIA CONCETTA PARELLO, ANNALISA AMICO, FAUSTO D'ANGELO, *Ceramica africana dal sito tardoantico alla foce del Verdura (Sciacca, Agrigento)*
- 3079 ATTILIO MASTINO, *Intervento conclusivo*
- 309I ABBREVIAZIONI
- 310I INDICI

Il volume raccoglie gli Atti del XIX Convegno internazionale *L'Africa romana* (Sassari, 16-19 dicembre 2010) dedicato a *Trasformazione dei paesaggi del potere nell'Africa settentrionale fino alla fine del mondo antico*.

Nella *Presentazione* del volume, Paola Ruggeri nota che il rapporto tra paesaggio e potere, nella percezione comune, «è legato all'idea di luoghi simbolici, di strutture architettoniche collocate in uno spazio, generalmente urbano e unanimemente riconosciute come sedi dello svolgimento di attività istituzionali». Più in generale i lavori si sono soffermati sia sui “palazzi del potere” presenti nelle comunità, sia su vari monumenti pubblici utili per la vita dei cittadini o celebrativi di un credo politico-religioso o di una famiglia. Questi edifici, realizzati *pecunia publica* o per evergesia, esprimevano la volontà di Roma di controllare il territorio, l'adesione dei notabili provinciali al programma imperiale e giustificavano il loro primato sulla comunità.

«L'Africa settentrionale, del resto – continua P. Ruggeri –, offre una serie di aspetti peculiari che ci inducono a non limitarci all'ambito della “trasformazione” quanto piuttosto a considerare categorie diverse come quella della “eredità”, del “riutilizzo” e in ultima istanza della valorizzazione dei paesaggi del potere in rapporto alle vicende storiche dei singoli territori». Si intrecciano così concezioni del potere tipiche del mondo punico e numida, della Roma repubblicana, imperiale e cristiana, della cultura bizantina e araba, con sorprendenti assonanze ideologiche e innegabili differenze che hanno lasciato un'impronta in città e campagne, su edifici o monumenti pubblici e privati, nelle residenze dei vivi e in quelle dei morti, fra i *cives* e i *gentiles*: mutamento o conservazione esprimevano scientemente la rottura o la continuità con gli ideali del periodo precedente.

«Non credo sia esagerato parlare dell'Africa romana – scrive Attilio Mastino nell'*Introduzione* – come di una palestra politica dove *ab initio* sono emerse le contraddizioni del potere, tra le tendenze più retrive dell'aristocrazia romana e il progressismo di gruppi come quello che faceva capo a Caio Gracco, che intravedevano nella rinascita di Cartagine e dell'Africa settentrionale un'opportunità di sviluppo. L'Africa romana, ancora, che diviene Africa romano-cristiana, sia nella sua forma politica vandalica, sia nella sua forma bizantina [...] l'Africa romana come eredità culturale [...] sopravvive nell'Ifriqiya, l'Africa islamizzata e arabizzata, che ancora conserva [...] la memoria dell'esperienza classica, le eredità, perfino i nomi delle città antiche».

€ 125,00

(prezzo dei tre volumi indivisibili)

ISBN 978-88-430-6287-4



9 788843 062874